DANIEL WILDENSTEIN

MONET

VIE ET ŒUVRE - TOME II

BIBLIOTHÈQUE DES ARTS

ETAGNE

MER DU NORD

LONDRES

NCHE

Haarlem
Sassenheim
La Haye
Amsterdam
Leiden

PAYS-BAS

BELGIQUE

Cologne

ALLEMAGNE

Petites Dalles
Fécamp
Etrétat
Dieppe
Pourville
Varengeville
Le Havre
Forges-les-Eaux
Rouen
La
Vernon
Giverny
Poissy
St-Germain
PARIS
Seine

Orléans

FRANCE

Argenton-sur-Creuse
Fresselines

SUISSE

Lyon

ITALIE

Gênes

Dolceacqua
Andora
Vintimille
San Remo
Monte-Carlo
Bordighera
Nice
Menton
Agay
Antibes
Juan-les-Pins
Marseille
Cassis
Toulon

MER MEDITERRANEE

NORVEGE

Kolsäs
Bjørnegård
Sandviken
Christiania (Oslo)

SUEDE

Stockholm

SKAGERAK

KATEGAT

Göteborg

NORD

DANEMARK

Helsingör
Helsinborg
Copenhague

MER

BALTIQUE

Kiel

Hambourg

MER DU NORD

Haarlem
Sassenheim
La Haye
Amsterdam
Leiden

PAYS-BAS

ALLEMAGNE

Cologne

GRANDE BRETAGNE

MER DU NORD

LONDRES

Haarlem
Amsterdam
Sassenheim
Leiden
La Haye

PAYS-BAS

LA MANCHE

BELGIQUE

Cologne

ALLEMAGNE

Petites Dalles
Dieppe
Fécamp
Pourville
Varengeville
Etretat
Le Havre
Forges-les-Eaux
Rouen
La
Vernon
Giverny
Poissy
St-Germain
PARIS
Seine

Kervilahouen
Belle-Ile
Noirmoutier
Orléans

FRANCE

Argenton-sur-Creuse
Fresselines

SUISSE

OCEAN ATLANTIQUE

Lyon

ITALIE

Gênes

Salies-de-Béarn
Argelès

Dolceacqua
Andora
Vintimille
San Remo
Monte-Carlo
Bordighera
Nice
Menton
Agay
Antibes
Juan-les-Pins
Marseille
Cassis
Toulon

ESPAGNE

Lieux de travail
Lieux de passage ou de villégiature

MER MEDITERRANEE

NORVEGE

Kolsäs
Bjørnegård
Sandviken
Christiania (Oslo)

SUEDE

Stockholm

SKAGERAK

KATEGAT

Göteborg

DANEMARK

Helsingör
Helsinborg
Copenhague

MER DU NORD

MER BALTIQUE

Kiel

Hambourg

Haarlem
Amsterdam
Sassenheim
Leiden
La Haye

PAYS-BAS

ALLEMAGNE

Cologne

CLAUDE MONET

Cat. 1078 — *Autoportrait de Claude Monet coiffé d'un béret*, 1886.

DANIEL WILDENSTEIN
de l'Institut

CLAUDE MONET

Biographie et catalogue raisonné

TOME II: 1882-1886
Peintures

LA BIBLIOTHÈQUE DES ARTS
LAUSANNE - PARIS

Ont collaboré à ce volume :

Rodolphe Walter

France Daguet
Madeleine Manigler
Michèle Paret
Véronique Vilaseca Goudchaux

et les documentalistes de la Fondation Wildenstein

Les cartes ont été exécutées par Frédéric Grelaud

© Copyright by Daniel Wildenstein, Genève, 1979

Tous droits de reproduction pour les œuvres de Claude Monet réservés by SPADEM, Paris

BIOGRAPHIE

POISSY ET LE KRACH DE L'UNION GÉNÉRALE

A l'approche de la mi-décembre 1881, Claude Monet a définitivement quitté Vétheuil pour s'installer à Poissy, sa nouvelle résidence[1]. Situé à 20 km à l'ouest de Paris, sur la rive gauche de la Seine, Poissy est encore une petite ville de 5600 habitants à peine touchée par le développement de la grande banlieue[2] et néanmoins capable d'offrir aux enfants de la double famille des conditions suffisantes pour la poursuite de leurs études, lesquelles demeureront relativement modestes en tout état de cause[3].

Aucune collection complète de la feuille locale, *L'Indépendant de Poissy*, n'est parvenue jusqu'à nous[4], mais, selon toute vraisemblance, l'arrivée de Monet est passée inaperçue, les habitants n'ayant d'yeux que pour l'illustre Meissonier installé depuis quarante ans à Poissy dont il a été maire en 1878-1879[5]. La villa Saint-Louis louée par Monet ne manque cependant pas d'allure[6]. Bien plus vaste que la maison de Vétheuil, elle est située dans le quartier nord de Poissy et offre de jolis points de vue sur le petit bras du fleuve *(748-749)*, sur les îles, sur le vieux pont en amont et sur les tilleuls du boulevard de la Seine bordé de vieilles maisons hautes et pittoresques *(747)*. Malgré ses attraits, Poissy ne va guère inspirer le peintre qui, très vite conscient de cette incompatibilité, ne reviendra plus jamais sur sa première impression[7].

La situation morale dans laquelle Monet se débat n'est certainement pas étrangère à ces difficultés passagères de création. A Vétheuil, Alice Hoschedé demeurait auprès de lui, sur la lancée d'une installation à laquelle Ernest, son mari, avait participé ; en prenant soin des enfants Monet après la mort de Camille, elle a sauvé les apparences aux yeux de sa famille et de la société[8]. Mais, en suivant Claude à Poissy, elle rend public un scandale qui bouleverse l'existence des protagonistes de ce petit drame bourgeois. Les relations sont si tendues qu'Hoschedé n'ose plus rendre visite à sa femme en présence de son rival[9] ; ce dernier prend tout juste le temps de terminer certaines toiles de la saison passée, avant de s'éloigner pour quelques jours, non sans s'inquiéter des décisions qu'Alice pourrait être tentée de prendre durant son absence[10].

Parallèlement aux ennuis domestiques, les difficultés financières : au moment où Monet fait part à Paul Durand-Ruel de son intention de se rendre à Dieppe[11] éclate le krach de l'Union Générale. La grande banque d'affaires, dont les actions s'étaient effondrées au cours du mois de janvier, a cessé ses paiements[12]. Le 1er février, le procureur fait arrêter son animateur, Eugène Bontoux, et Jules Feder, le directeur en titre[13] ; le lendemain, la faillite d'office est décidée. Or Feder, amateur de peinture, avait consenti à Durand-Ruel d'importantes avances que celui-ci va devoir rembourser avant de lui venir en aide de ses propres deniers. C'est dire que, en février 1882, le grand marchand peut envisager l'avenir avec quelque inquiétude[14].

* L'astérisque faisant suite à un appel de note renvoie à un appel de note antérieur.

[1] D. Wildenstein, *Cl. Monet*, t. I, 1974, pp. 119-120. — *Lettre 227*, [Poissy, villa Saint-Louis], samedi 17 déc^bre 81, à P. Durand-Ruel.

[2] *Annuaire du Commerce*, 1883. — Poissy compte alors un notaire, deux huissiers et trois médecins, dont le Dr Labarrière qui soignera la famille Monet-Hoschedé ; cf. *lettre 314*, Etretat, 3 février [1883], à Alice Hoschedé.

[3] Les garçons avaient le choix entre une école publique et l'institution Duplessier. Les filles fréquentaient l'école libre des sœurs Saint-Paul, comme l'atteste un « prix accordé à Suzanne Hoschedé ce 21 août 1883 » (renseignement dû à M. J.-M. Toulgouat).

[4] *L'Indépendant de Poissy* (no 1, 2 avril 1882) paraissait le dimanche. La collection conservée à la B. N. (JO. 2583), présente une lacune entre le 23 avril 1882 et le 1er avril 1883.

[5] Narcisse Noël, *Poissy et son Histoire*, Poissy, 1976, pp. 309-313. Dans le même ouvrage, p. 318, deux lignes sont consacrées à Cl. Monet. Meissonier, élu conseiller municipal en 1874, a été maire de Poissy de février 1878 à juillet 1879, *ibid.* p. 268.

[6] *Poissy et ses Environs*, Poissy, 1927, p. 29. — Nous devons à M. Bouchy et à Mme Dubuisson de précieux renseignements sur l'immeuble habité par Monet à la villa Saint-Louis. Située 10, cours du 14-Juillet (anciennement boulevard de la Seine), c'était une grande maison carrée comportant un rez-de-chaussée et deux étages dont le 2e mansardé ; une servitude réservait un passage de 3 m 50 pour le chemin de halage ; en cas de crue, les parties basses étaient inondées. Ce fut encore le cas pour le sous-sol au début du printemps 1978.

[7] *Lettre 234*, Dieppe, 6 février 1882, à P. Durand-Ruel ; *lettre 236*, mercredi 8 févr., à Alice Hoschedé ; *lettre 257*, [Pourville], dimanche [19 mars 1882], à A. Hoschedé ; *lettre 274*, Poissy, 27 mai 82, à P. Durand-Ruel.

[8] D. Wildenstein, *Cl. Monet*, t. I, 1974, pp. 92-119.

[9] Cf. *infra*, note 58 et texte correspondant.

[10] *Lettre 227*, *supra*, note 1 ; *lettre 230*, [Poissy], 31 janvier 1882, à P. Durand-Ruel ; *lettre 240*, Dieppe, 13 février 82, à A. Hoschedé.

[11] *Lettre 230*, cf. *supra*, note 10.

[12] D. Wildenstein, *Cl. Monet*, t. I, 1974, p. 117, note 883. — Jean Bouvier, *Le Krach de l'Union Générale*, Paris, 1960. — Emile Zola a pris des notes sur cette affaire au cours de la genèse de *L'Argent*, B.N. Ms. 10.268, fos 479-560, et 10.268, fo 246 ; cf. E. Zola, *Les Rougon-Macquart*, *L'Argent*, la Pléiade, 1967, t. V, étude de H. Mitterand, pp. 1238-1243 ; bibliographie pp. 1284-1285.

[13] Ils seront libérés quelques jours plus tard : Eugène Bontoux publiera, en 1888, *L'Union Générale. Sa vie. Sa mort. Son programme.*

[14] *Mémoires de Paul Durand-Ruel*, in : L. Venturi, *Archives...* 1939, t. II, pp. 210-213. — Sur le krach de l'Union Générale et Durand-Ruel, cf. *infra*, note 311.

Monet ne semble pas se rendre compte de la gravité de la situation et il continue de harceler son client privilégié de ses demandes d'argent. Sans doute n'a-t-il pas le temps de lire les journaux qui accordent une large place à la chute de l'Union. Le *Gil Blas* va jusqu'à publier un roman, *L'Amour de l'argent*, dans lequel l'*Immense Union* est dirigée par Feedorth, pseudonyme recouvrant mal le commanditaire de Durand-Ruel[15]. Pour redresser ses affaires, ce dernier doit remporter rapidement un succès de prestige. Aussi s'attache-t-il à organiser, avec la participation des principaux leaders du groupe impressionniste augmenté de quelques recrues amenées par Pissarro, une exposition de peinture moderne. Avant d'y parvenir, il lui faudra user de beaucoup de patience et de diplomatie[16].

CHEZ LE PÈRE PAUL

Parti de Poissy «le matin à la première heure»[17], Monet manque la correspondance de l'express à Mantes et rejoint Dieppe en omnibus *via* Rouen. A sa descente du train vers deux heures[18], il se rend au Grand Hôtel du Nord et Victoria[19], quai Henri-IV, où il prend pension au prix de 20 francs par jour, somme qu'il juge trop élevée pour une installation qui lui convient médiocrement[20].

Dès son arrivée, il constate que, si la mer est superbe, les falaises paraissent moins belles qu'à Fécamp. Désireux de sortir de Dieppe où il se sent trop «en ville», il parcourt «tout le pays, tous les chemins... dessous et dessus les falaises»[21]. Nouvelles recherches, le 8, à Puys et au chalet de la Dame Blanche: «Je regarde tout et rien ne m'empoigne.» Il songe à se rendre du côté de Saint-Valéry-en-Caux et naturellement à Fécamp. Le soir le trouve déprimé, partagé entre l'angoisse de la chambre d'hôtel solitaire et la salle de café provinciale[22]. Un peintre cependant met son atelier à sa disposition[23]; peut-être est-ce cette circonstance qui l'incite à se laisser tenter par quelques motifs: l'avant-port de Dieppe avec les maisons du quai dominées par la masse de l'église Saint-Jacques *(706)*, le panorama de la ville avec, au premier plan, la tour Saint-Rémy à la pointe de l'enceinte du château *(707)*.

Mais voici qu'au sentiment d'insatisfaction alimenté par le souvenir de Fécamp se joint la tension provoquée par l'organisation de l'exposition collective. Du moment que «l'on s'est engagé avec certaines personnes», la première réaction de Monet est négative. L'absence de Degas, qui lui a reproché son retour au Salon en 1880[24], n'est pas à ses yeux une raison suffisante pour participer. Il ne cache pas sa façon de penser à ses amis Pissarro et Caillebotte[25]. En échange, il apprend que Durand-Ruel lui reproche de faire échouer l'entreprise[26]; puis persuadé, à tort semble-t-il, qu'on cherche à écarter le même Caillebotte, il proteste, s'insurge contre la présence de Guillaumin, de Vignon et de Gauguin, et affirme qu'il ne fera rien sans Renoir[27], dont les positions sont très voisines des siennes[28].

Le 5 février, au moment où les discussions permettent de mesurer la gravité de la crise qui secoue le groupe[29], Monet a quitté l'hôtel Victoria pour s'installer à Pourville découvert deux jours plus tôt[30]. Situé à environ 5 km à l'ouest de Dieppe, Pourville est alors un petit hameau de pêcheurs dépendant pour la mairie en partie de Hautot, en partie de Varengeville, et d'Offran-

[15] Louis de Chercusac, *L'Amour de l'argent*, feuilleton in: *Gil Blas*, février-avril 1882.

[16] J. Rewald, 1955, pp. 285-287.

[17] *Lettre 232*, [Poissy], 1er février 82, à P. Durand-Ruel; le départ est annoncé pour «samedi prochain», 4 février.

[18] D'après la *lettre 233*, Dieppe, 6 février 82, à A. Hoschedé, l'arrivée à Dieppe aurait eu lieu le jour même; d'après la *lettre 234* (cf. *supra*, note 7), cette arrivée remonterait à la veille. En fait, Monet a dû se tromper en datant l'un ou l'autre des deux documents.

[19] Ce nom, suivi de la traduction «Queen Victoria and Nord Hôtel», figure en tête du papier à lettres utilisé par Monet.

[20] *Lettre 240*, cf. *supra*, note 10; cf. aussi *lettre 236*, [Dieppe], mercredi 8 févr. [1882], «mon affreuse chambre d'hôtel».

[21] *Lettre 233*, cf. *supra*, note 18, et *lettre 235*, [Dieppe], mardi 7 février 82, à A. Hoschedé.

[22] *Lettre 236*, cf. *supra*, note 7. — Puys est une petite station balnéaire à 3,5 km au N.-E. de Dieppe. Le chalet de la Dame Blanche, selon M. Claude Féron, journaliste et érudit dieppois, correspondrait à la villa de la mère du peintre J.-E. Blanche, qui se trouvait au Bas-Fort Blanc, au pied de la falaise dominant la plage de Dieppe à l'ouest; cf. J.-E. Blanche, *Portrait de la France: Dieppe*, Paris, 1927, pp. 57-59.

[23] *Lettre 241*, [Dieppe], 14 février 82, à A. Hoschedé.

[24] Sur le Salon de 1880, cf. D. Wildenstein, *Cl. Monet*, t. I, 1974, pp. 110-111.

[25] *Lettre 237*, [Dieppe], 9 février 82, à C. Pissarro; *lettre 238*, 10 février 82, à P. Durand-Ruel.

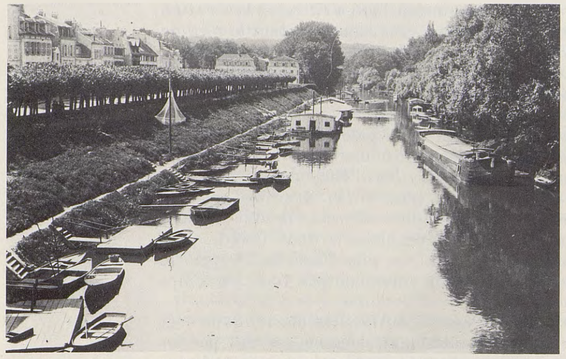
[26] *Lettre 246*, [Pourville], 21 février, à A. Hoschedé.

[27] *Lettre 248*, [Pourville], 23 février 82, à A. Hoschedé; *lettre 249*, [Pourville], 23 février 1882, à P. Durand-Ruel; *lettre 250*, 24 février 1882, à P. Durand-Ruel. — Louis Vauxcelles, *Un après-midi chez Cl. Monet*, in: *L'Art et les Artistes*, décembre 1905, p. 88, rapporte ces paroles du peintre: «Gauguin, je ne le comprends pas ... Je ne l'ai d'ailleurs jamais pris au sérieux.»

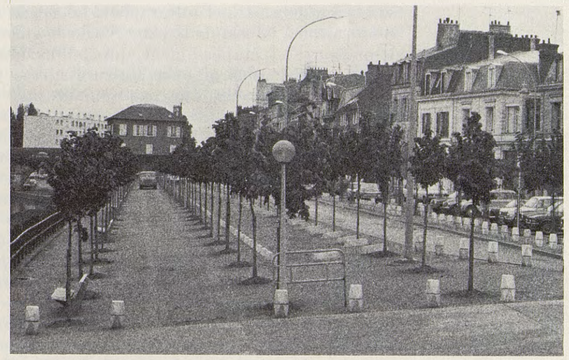
[28] Lettres de Renoir à P. Durand-Ruel, 24 et 26 février 1882, *in:* L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, pp. 119-122: «Exposer avec Pissarro, Gauguin et Guillaumin, c'est comme si j'exposais avec une sociale quelconque» (p. 122). Cf. également: lettre d'E. Manet à B. Morisot, samedi [25 février 1882]: «Je viens d'avoir la visite du terrible Pissarro qui m'a parlé de votre exposition prochaine. Ces messieurs n'ont pas l'air de s'entendre. Gauguin joue les dictateurs.» (B.N. Est. S.N.R., Manet, boîte nº 5).— Lettre de Pissarro à Monet, Eragny, s.d. [1882], vente, Paris, Drouot, 11 décembre 1970; lettre de Pissarro à Monet, Paris, vendredi [24 février 1882], publiée par J. Joëts, *Lettres inédites de Pissarro à Cl. Monet*, in: *L'Amour de l'Art*, 1946, nº III, p. 60. — Lettres de Gauguin à Pissarro, 18 et 25 janvier 1882, vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, nos 37-38.

[29] Jules Claretie, *Le Temps*, 3 mars 1882, repr. in: *La Vie à Paris*, t. III, 1882, pp. 110-113, *Les Indépendants*.

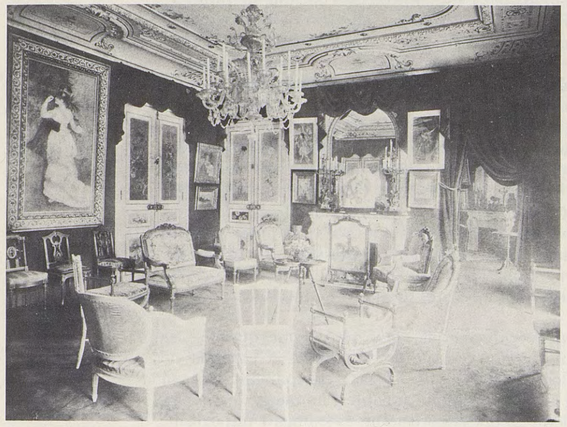
[30] *Lettre 240*, cf. *supra*, note 10; *lettre 241*, cf. *supra*, note 23; *lettre 242*, Pourville, 15 févr. 82, à A. Hoschedé.



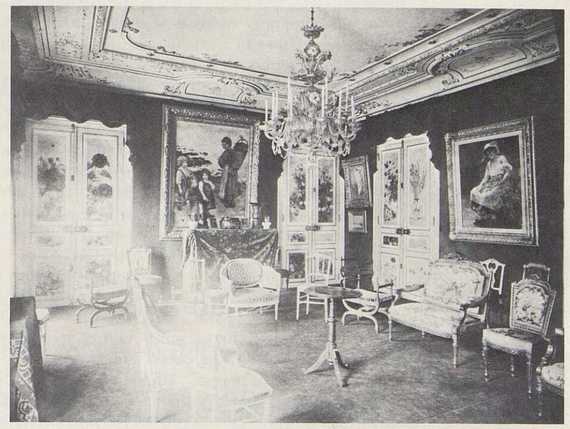
Dans les derniers jours de 1881, Monet quitte Vétheuil pour Poissy, où il va résider jusqu'en avril 1883. Il demeure avec les siens à la villa Saint-Louis, que l'on aperçoit à l'extrémité du boulevard de la Seine dominant le petit bras de la rivière, ses péniches et les barques des pêcheurs. La photo, de qualité exceptionnelle, a été prise par Emile Zola, depuis le vieux pont de pierre de Poissy, c. 1900 (coll. Dr François Emile-Zola).



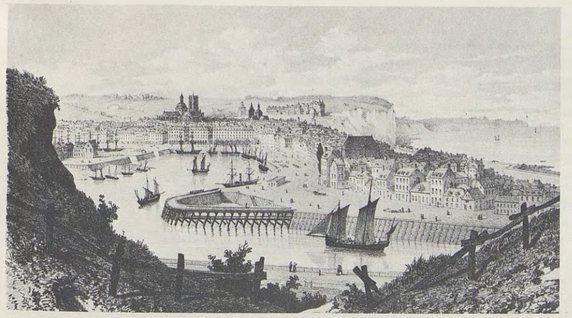
Les tilleuls du boulevard de la Seine (aujourd'hui cours du 14-Juillet) étaient jeunes encore à l'époque où Monet les a représentés depuis une fenêtre de la villa Saint-Louis *(cat. 747)*. Ils ont été abattus il y a quelques années et heureusement remplacés, comme le montre cette photo de 1977.



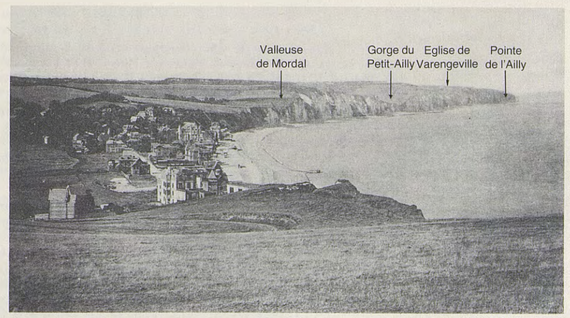
A partir de 1882 et jusqu'en 1885, Monet travaille aux panneaux des portes du grand salon de Durand-Ruel, au 35 de la rue de Rome. Cette vue partielle exécutée depuis la porte de la salle à manger permet de distinguer les portes A, au centre *(cat. 919-924)* et E *(cat. 943-948)*. La porte du petit salon, à droite, est restée sans ses vantaux *(cat. 949-954)* (photo Durand-Ruel).



Ayant pris place à la porte du petit salon, l'opérateur représente le côté opposé du grand salon de Durand-Ruel avec, de gauche à droite, les portes B *(cat. 925-930)*, C *(cat. 931-936)* et D *(cat. 937-942)* (photo Durand-Ruel).



Médiocrement satisfait de Poissy, Monet se rend à Dieppe au début de février 1882. Le panorama réalisé par Maugendre un quart de siècle plus tôt permet de distinguer: à gauche, l'avant-port *(cat. 706)*; sur la hauteur, la tour-porche du château *(cat. 707)*. La falaise est celle de *cat. 759*; plus loin, la côte s'allonge par Pourville jusqu'à Varengeville (photo Bibliothèque Nationale, Paris).



S'estimant trop «en ville», Monet recherche un coin tranquille. Il le trouve à Pourville dont la plage s'étend devant le voyageur venant de Dieppe. Au-delà, les falaises de Varengeville, avec leurs valleuses, se prolongent jusqu'à la pointe de l'Ailly (carte postale c. 1900).

ville pour les postes et télégraphes. Le succès relatif des bains durant l'été a entraîné la création d'un casino à l'ouest de la plage[31] «sur le galet même», si bien que «les vagues battent le pied de la maison»[32]. L'établissement, qui comporte un hôtel-restaurant «A la Renommée des Galettes», est tenu par Paul Graff et sa femme Eugénie, «de braves gens» originaires d'Alsace, très heureux d'accueillir hors saison un pensionnaire pour lequel ils sont «aux petits soins», eux, leur fils et «Mme Eugène», leur belle-fille, moyennant 6 francs par jour[32]*.

Par une journée de mauvais temps, Monet représentera deux galettes, la spécialité du père Paul, particulièrement succulentes sur leurs clayons d'osier *(746)*; une autre fois, il fera les portraits du vieux cuisinier hirsute sous sa toque blanche *(744)*, et d'Eugénie toute timide devant «le monsieur de Paris», que son chien ne quitte pas des yeux *(745)*. L'accueil reçu, la beauté du paysage, avec ses hautes falaises entaillées de profondes valleuses, produisent leur effet. Dieppe serait même totalement oublié sans le confrère complaisant dont Claude peut continuer d'utiliser l'atelier[23]*. Certes le temps se montrera inégal, et, plus d'une fois, le peintre se désolera de ne pas trouver de cavités dans les falaises pour travailler par tous les temps comme à Fécamp[33].

Pendant que s'ébauchent les premières études de Pourville, Alice Hoschedé, dans «cet horrible Poissy»[34], est aux prises avec les habituelles difficultés matérielles aggravées par les maladies de plusieurs enfants; elle harcèle Claude de demandes d'argent que celui-ci répercute sur Durand-Ruel[35], avant de lui accorder sa participation à l'exposition projetée. Cette décision va entraîner de nouveaux soucis: le choix des toiles et des titres, à distance, et la perspective d'avoir à quitter Pourville pour se rendre à Paris[36]. En fin de compte, le catalogue de la 7e Exposition des Artistes indépendants, ouverte au public le 1er mars 1882, comportera 35 œuvres de Monet; seul Pissarro, avec un envoi de 36 pièces, le dépasse légèrement[37].

DU PANORAMA DE REICHSHOFFEN AUX MARINES DE POURVILLE

L'exposition si laborieusement mise au point par Durand-Ruel et par ses fidèles occupe, au n° 251 de la rue Saint-Honoré, une salle aménagée par Charles Garnier dans le palais construit pour le Panorama de la bataille de Reichshoffen[38]. Curieux choix qui place la «phalange» des peintres indépendants — «sept grenadiers et une cantinière»[39] — juste au-dessus du local où «l'agonie des cuirassiers de Frœschwiller»[40], «une des plus amères journées de notre défaite en 1870», est exploitée par d'autres artistes[41]. Mais Claretie et Burty ont beau ironiser: en 1882, ce voisinage patriotique apporte une caution morale appréciable, et les longues files de voitures qui stationnent dans la rue Saint-Honoré ont amené des visiteurs de qualité aux Indépendants aussi bien qu'au «détestable Panorama»[42].

Les journalistes sont venus nombreux au vernissage et, fait plus remarquable, les quotidiens insèrent la prose consacrée à la manifestation; les impressionnistes désormais ne passent plus inaperçus. Plusieurs articles signalent l'absence de Degas, complimenté de sa défection par Albert Wolff[42]*, et celle de Raffaelli auquel on fait beaucoup d'honneur; les mieux informés n'ignorent pas que le retour de Renoir et de Monet constitue un événement important. Les jugements sont nuancés: les éloges apparaissent assez souvent teintés de restrictions, les attaques en règle admettent des circonstances atténuantes. Le clivage n'est pas politique: les journaux conservateurs ne se montrent pas systématiquement hostiles, et toutes les feuilles républicaines ne sont pas forcément favorables. Ainsi *La Patrie*, située à droite, convie ses lecteurs

[31] Nous devons de vifs remerciements à M. le Maire de Varengeville, et à Mme Viandier, secrétaire de mairie, qui nous ont donné accès aux archives de l'état civil ainsi qu'au dossier du Casino de Pourville; à M. Féron, déjà cité, *supra*, note 22; à M. Bonnef de Hautot-sur-Mer qui nous a fait bénéficier de sa parfaite connaissance du Pourville de sa jeunesse.

[32] *Lettre 242*, cf. *supra*, note 30; *lettre 243*, Pourville, 17 février [1882], les deux à A. Hoschedé. — Sur Paul Graff et sa femme, cf. notices des tableaux *744* et *745*; le cimetière marin de Varengeville, où se trouve la sépulture des Graff (section 58, n° 116), abrite des tombes illustres, en particulier celles de G. de Porto-Riche, d'A. Roussel et de G. Braque.

[33] *Lettre 243*, cf. *supra*, note 32.

[34] *Lettre 236*, [Dieppe], mercredi 8 févr. [1882], à A. Hoschedé.

[35] *Lettre 243*, cf. *supra*, note 32; *lettre 245*, [Pourville], 21 février 1882, à P. Durand-Ruel; *lettre 246*, cf. *supra*, note 26.

[36] *Lettre 249* et *lettre 250*, cf. *supra*, note 27.

[37] Catalogue de la 7e exposition des Artistes indépendants, 251, rue Saint-Honoré (Salons du Panorama de Reichshoffen), *in*: L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. II, pp. 267-269. Les participants sont par ordre alphabétique: Caillebotte, Gauguin, Guillaumin, Monet, B. Morisot, Pissarro, Renoir, Sisley, Vignon. Prévue pour un mois, la manifestation sera prolongée jusqu'au 2 avril (*Le Figaro*, 31 mars). — Sur cette exposition, cf. également J. Rewald, 1955, pp. 285-289.

[38] Catalogue de l'exposition, cf. *supra*, note 37. — Anonyme, *L'Exposition des impressionnistes*, in: *La Patrie*, 2 mars 1882.

[39] Henry Havard, *Exposition des Artistes indépendants*, in: *Le Siècle*, 2 mars 1882; en fait, les «grenadiers» sont au nombre de huit, le rôle de la «cantinière» étant tenu par Berthe Morisot; cf. *supra*, note 37.

[40] J. Claretie, op. cit. *supra*, note 29. On sait que la bataille du 6 août 1870, qui vit la défaite du maréchal de Mac-Mahon devant les Prussiens, appelée bataille de Reichshoffen par les historiens français, est connue également sous le nom de bataille de Frœschwiller.

[41] Philippe Burty, *Les Aquarellistes, les Indépendants...*, in: *La République française*, 8 mars 1882.

[42] L'expression est d'Albert Wolff, *Quelques Expositions*, in: *Le Figaro*, 2 mars 1882; l'affluence est notée par Gonzague-Privat, *Les Artistes indépendants*, in: *L'Événement*, 4 mars 1882.

à visiter l'exposition jugée très intéressante[38]*, alors que *Le Siècle*, voltairien, développe la vieille accusation «ce sont des préparations» par une image culinaire désobligeante: «Le lièvre est tué; pour faire le civet, il faut encore accommoder la sauce.»[39]*

Ce qui surprend le plus, ce sont les couleurs, et le diagnostic de daltonisme[43] fleurit, *L'Evénement* estimant toutefois qu'«il vaut mieux encore que ceux qui en sont atteints s'engagent sur la voie de l'art plutôt que de surveiller celle des chemins de fer»[42]*. Certains mettent les grenadiers et la cantinière dans le même sac, d'autres s'efforcent de marquer des distinctions. Monet, dont la participation surprend par son importance, n'échappe pas aux reproches généralement adressés à la couleur, sans qu'on parvienne à se mettre d'accord sur la teinte dominante: il voit les rochers et la mer «couleur groseille», proclame le *Gil Blas*[43]*, alors que *Le Petit Parisien* trouve qu'il répand sur ses toiles «une teinte vaguement bleue»[44].

Les éloges se partagent entre les tableaux peints à Vétheuil et les marines de Fécamp. Jugées abominables par *Le National*[45], ces dernières remportent dans l'ensemble un succès flatteur, et *La Patrie*, malgré une petite restriction sur les coloris, note des «effets de perspective absolument remarquables»[38]*. Et puisque les appréciations d'Ernest Chesneau dans *Paris-Journal* ont été goûtées par Monet lui-même[46], cédons-lui la parole: «Je m'arrête à ces admirables marines, où, pour la première fois, je vois rendus avec une telle puissance d'illusion les gonflements et les longs soupirs de la mer, et les ruissellements du flot qui se retire, et la coloration glauque des eaux profondes, et les colorations violettes des eaux basses sur leur lit de sable.»[47]

Les marines décidément ont du succès et, dès son retour de Paris où il a séjourné dans les premiers jours de mars pour l'ouverture de l'exposition, Monet se remet à la tâche[48]. Ivre de création dans ce coin du pays de Caux où il se sent chez lui, il reprend simultanément un grand nombre de motifs, courant de l'un à l'autre depuis la plage de Pourville à l'est *(709-712)*, jusqu'à l'église de Varengeville à l'ouest *(725-728)*. Déçu en retrouvant, le 5 mars, les toiles brossées avant son départ, il gratte deux d'entre elles presque aussitôt[49]. Les marches et contremarches le long de la grève et sur les falaises le fatiguent, mais il demeure convaincu de pouvoir rapporter «des choses supérieures à ce qu'[il a] fait avant»[50]. Un accès de fièvre, une mauvaise piqûre de moucheron l'éprouvent[51]; un dîner en compagnie du curé de l'endroit crée une agréable diversion[52]. Le 24 mars, une dépêche d'Alice, qu'on apporte alors qu'il se trouve en plein travail à une heure de son hôtel, lui cause une véritable angoisse[53]. Le lendemain, il peut néanmoins annoncer à Durand-Ruel que certaines toiles sont terminées; favorisé par un temps splendide, il compte en terminer d'autres, se réservant de revoir «toute la série de [ses] études» à son retour[54]. Initialement prévu pour Pâques (célébré le 9 avril en 1882), ce retour est retardé de quelques jours employés à travailler «comme un forcené»[55]. Il en sera ainsi lors de la plupart des voyages pour peindre.

«TROUVEREZ-VOUS BIEN CE QUE JE VOUS APPORTE?»

A Poissy, les soucis de tous ordres n'ont pas cessé de tourmenter Alice. Une rente annuelle de 680 francs ne lui permet évidemment pas de vivre avec ses six enfants. Epouse légitime d'Ernest Hoschedé qu'elle continue de tutoyer, elle voudrait que son mari subvienne aux besoins des enfants et l'aide à payer les dettes de Vétheuil[56]. En même temps, elle prétend ne plus rien

[43] Georges Vassy, *L'Actualité: Les Peintres impressionnistes*, in: *Gil Blas*, 2 mars 1882.

[44] J.P. (Jean Pauwels), *Beaux-Arts: L'Exposition des Artistes indépendants*, in: *Le Petit Parisien*, 4 mars 1882.

[45] Charles Flor, *Deux Expositions*, in: *Le National*, 3 mars 1882.

[46] *Lettre 254*, [Pourville], 14 mars 1882, à P. Durand-Ruel; *lettre 255*, mercredi soir [15 mars], à A. Hoschedé.

[47] Ernest Chesneau, *Groupes sympathiques: Les Peintres impressionnistes*, in: *Paris-Journal*, 7 mars 1882. — En plus des articles cités *supra*, nous relevons encore: La Fare, *Exposition des Impressionnistes*, in: *Le Gaulois*, 2 mars; M.V., *Beaux-Arts, Lettres et Sciences*, in: *La France*, 3 mars; Anonyme, *Echos du jour*, in: *La presse*, 3 mars; Charles Bigot, *Les Petits Salons artistiques*, in: *Revue politique et littéraire*, 4 mars; Un Passant, *Les On-dit*, in: *Le Rappel*, 5 mars; Armand Silvestre, *Le Monde des Arts: Exposition particulière...* in: *La Vie moderne*, 11 mars; Paul de Charry, *Beaux-Arts*, in: *Le Pays*, 14 mars 1882. — Cf. également: XXX, (anonyme), *Dialogue sur quelques tableaux du Salon de 1882*, in: *La Nouvelle Revue*, mai-juin 1882; J.-K. Huysmans, *L'Art moderne*, 1883, *Appendice*, pp. 261-277, *M. Claude Monet*, présente l'artiste en 1882, heureusement sorti de «l'impasse» où le condamnaient «un laisser aller, un manque d'études trop manifestes» qui faisaient de son impressionnisme «l'œuf resté constamment mal éclos du réalisme»; cf. lettre de Huysmans à Pissarro, s.d. [1883], vente Archives de C. Pissarro, Paris, Drouot, 21 nov. 1975, n° 81.

[48] *Lettre 252*, [Pourville], 5 mars 1882, à A. Hoschedé.

[49] *Lettre 253*, [Pourville], 7 mars, à A. Hoschedé.

[50] *Lettre 254*, cf. *supra*, note 46.

[51] *Lettre 254* et *lettre 255*, cf. *supra*, note 46.

[52] *Lettre 261*, [Pourville], dimanche soir [26 mars 1882?], à A. Hoschedé.

[53] *Lettre 259*, Pourville, samedi matin 6 h [25 mars 1882], à A. Hoschedé.

[54] *Lettre 260*, [Pourville], 25 mars 82, à P. Durand-Ruel.

[55] *Lettre 265*, Pourville, 6 avril 82, à P. Durand-Ruel.

[56] Lettre d'Alice à Ernest Hoschedé, 1er août 1882: «Tu devrais te souvenir que j'ai encore à Vétheuil de grosses dettes à payer, et que je ne peux toucher à mes 680 francs de rente... Il est compréhensible que je n'arrive pas avec 680 francs et que je m'adresse à toi pour subvenir aux besoins des enfants, et à nos dettes passées...»

vouloir demander à Monet, vis-à-vis duquel elle serait largement débitrice[57]. Curieuse fiction destinée à sauver les apparences et d'autant plus superflue que, en s'occupant des fils du peintre, elle serait parfaitement en droit de percevoir un salaire, même avec quelque avance... Sommé de payer — il versera 100 francs en février, largesse sans lendemain[56*] —, Ernest l'est également de profiter de l'éloignement de Monet pour venir à Poissy. Puis, comme il a laissé passer l'occasion et que son rival est de retour, Alice lui recommande de la prévenir de l'heure exacte de sa venue afin d'éviter une rencontre désagréable pour tout le monde[58].

Ayant mis la dernière main aux toiles rapportées de la côte normande, le peintre se rend à Paris où il lui faut liquider, avant le 15 avril, le pied-à-terre de la rue de Vintimille dont Caillebotte a payé le loyer jusque-là[59]. Durand-Ruel, salué au passage, devra attendre jusqu'au 22 pour le voir revenir porteur d'un lot de 16 toiles, suivies trois jours plus tard de 7 autres[60]. Ainsi le marchand est-il en mesure de répondre par un «oui» sans restriction à la question que l'artiste lui posait au début du mois: «Trouverez-vous bien ce que je vous apporte?»[61]

Il n'est pas toujours aisé de distinguer les toiles du premier séjour à Pourville *(708-743)* de celles qui seront peintes au cours de l'été *(751-808)*: sans verdure bien souvent, les marines et les falaises vues d'en bas sont peu marquées par la saison; cependant, certaine *Cabane de douaniers* à la végétation encore hivernale *(732)* appartient assurément à la première campagne. D'autre part, sans permettre toujours des identifications certaines, les titres des tableaux vendus en avril 1882 montrent que la gamme des motifs, déjà très étendue, comporte à la fois *La Mer* et des *Marées basses à Pourville*, des *Falaises*, le *Poste de douanier*, alias *Cabane du pêcheur*, la *Gorge* et *L'Eglise de Varengeville*[60*].

Les 16 premières toiles rapportent au total 6000 francs, les 7 suivantes sont payées 400 francs pièce, ces sommes se trouvant, comme ce fut souvent le cas dans le passé, en partie absorbées par les avances déjà perçues par l'artiste[60*]. Quelques semaines plus tôt, au moment de l'exposition, Durand-Ruel aurait revendu des tableaux de Monet jusqu'à 2000, voire 2500 francs chacun, mais, en admettant que ces chiffres communiqués par Boudin à son ami Martin[62] soient véridiques, il s'agit vraisemblablement d'affaires exceptionnelles. Ce qui est certain, en revanche, c'est que le marchand sait apprécier les toiles de Pourville, comme il a aimé les falaises de Fécamp; du reste, dans son livre, la mention *vendu* apparaît assez souvent en face de l'enregistrement d'un achat, parfois au bout d'un court laps de temps.

Comme Monet se déplaît toujours à Poissy au point de songer à résilier son bail[63] et qu'un projet de voyage à Rouen chez son frère Léon a échoué[64], il fait un saut à Pourville au début de juin pour louer une maison où passer l'été en famille[65]. C'est la villa Juliette *(764)*, située à l'intérieur du village non loin du pont sur la Scie *(765)*[66]. Cette fois, Monet revient enchanté de la côte normande: «Le pays est merveilleux en ce moment et il me tarde d'y être.»[65*] Le temps d'apporter 8 toiles à Durand-Ruel le 9 juin[67], de se lester de quelques billets de banque[68], de sonder Georges Petit soupçonné de vendre trop bon marché[69], et, une fois passés les examens des enfants, le départ pour les studieuses vacances de Pourville peut avoir lieu le samedi 17 juin 1882[70].

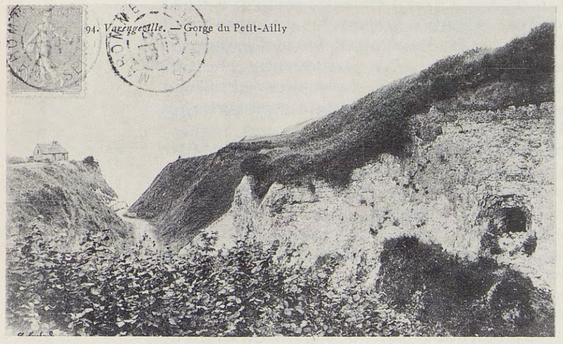
DE L'EUPHORIE AU RENONCEMENT

La présence des siens, la certitude de disposer de toute une saison d'été pour travailler créent, au début du deuxième séjour de Pourville, une atmosphère d'euphorie qui déborde jusque dans la correspondance avec Durand-Ruel[71]. Monet est fier de montrer à sa compagne son

[57] *Ibidem*: «Je suis trop en avance vis-à-vis de M. Monet pour rien demander.»
[58] Lettre d'Alice à Ernest Hoschedé, s.d. [1er trimestre 1882]: «Je tiens aussi à te prévenir du retour de M. Monet qui vient d'arriver; si donc tu tiens à ne pas le rencontrer, préviens-moi par un mot ou une dépêche de l'heure exacte de ta venue.»
[59] *Lettre 268*, lundi matin [10 avril 1882], à A. Hoschedé. — Sur la location 20, rue de Vintimille, cf. D. Wildenstein, *Cl. Monet*, t. I, 1974, p. 94, notes 696 et 697.
[60] Carnet de comptes de Monet et livre d'achats de la galerie Durand-Ruel.
[61] *Lettre 265*, Pourville, 6 avril 82, à P. Durand-Ruel.
[62] Lettre de Boudin à Martin, 20 mars 1882, *in*: J. Aubry, 1922, p. 88: «Il y a de beaux Monet [à l'exposition] que Durand-Ruel vend 2000-2500... il a raison.» — J. Rewald, 1955, p. 289, indique que le même marchand «exigeait maintenant deux mille francs des tableaux de Sisley».
[63] *Lettre 274*, Poissy, 27 mai 82, à P. Durand-Ruel.
[64] *Lettre 272*, Poissy, 2 mai 82, à P. Durand-Ruel; *lettre 273*, Poissy, 24 mai 82, à P. Durand-Ruel.
[65] *Lettre 275*, villa Saint-Louis, 7 juin 82, à P. Durand-Ruel.
[66] *Lettre 278*, [Pourville], villa Juliette, 28 juin 82. — Concernant cette villa, nous avons bénéficié des souvenirs de Mme Salerou (Germaine Hoschedé, 1873-1968) et de M. Bonnef, cf. *supra*, note 31.
[67] *Lettre 275*, cf. *supra*, note 65; la visite à Durand-Ruel est annoncée pour «après-demain vendredi» [9 juin 1882], date confirmée par le carnet de comptes de Monet. Enregistrée le 10 juin sur le livre de la galerie Durand-Ruel, la transaction porte sur huit tableaux à 300 francs, soit «ensemble 2400 F».
[68] *Lettre 277*, Poissy, 13 juin 82, à P. Durand-Ruel.
[69] *Lettre 276*, Poissy, 11 juin 82, à Georges Petit.
[70] *Lettre 277*, Poissy, cf. *supra*, note 68: «Nous partirons samedi» [17 juin].
[71] *Lettre 278*, [Pourville], villa Juliette, 28 juin 82; *lettre 279*, jeudi soir [6 juillet 1882], les deux à P. Durand-Ruel.

Venu passer l'été 1882 à Pourville, Monet occupe avec sa famille la villa Juliette que l'on voit ici à proximité du pont sur la Scie, la rivière qui figure sur deux tableaux, *cat. 765, 766* (carte postale c. 1900, communiquée par M. Bonnef).

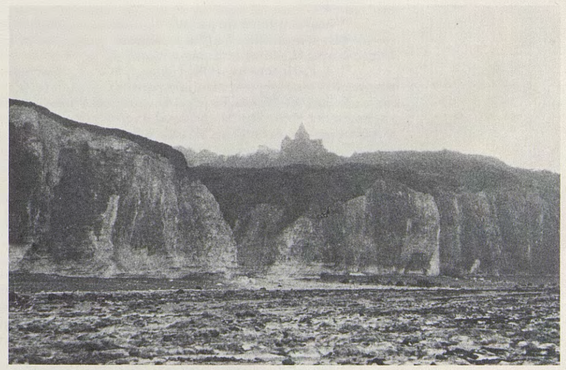
Cette vue correspond à l'orientation de plusieurs séries exécutées sur la plage de Pourville en regardant vers l'ouest, non seulement en 1882, mais encore en 1896 et 1897, années où Monet revient travailler sur la côte normande. On remarquera les galets de la plage et le pan coupé sur la falaise de Varengeville, à gauche, qui correspond à la valleuse de Mordal.



La valleuse (ou gorge) du Petit-Ailly était dominée en son flanc gauche (ouest) par une maisonnette qui servait de refuge aux pêcheurs après avoir abrité les douaniers de l'Empire; de là, une hésitation dans les titres des nombreux tableaux où la cabane joue un rôle; *cat. 730-743*; *802-806*; *t. III, 1427-1429*; *1445-1458* (carte postale adressée à Jean Monet en 1906, Musée Marmottan, Paris).

Sur cette photo de la gorge du Petit-Ailly, on distingue, au premier plan, l'emplacement de la cabane des pêcheurs devenue impraticable par suite du recul de la falaise. En face, le flanc droit de la valleuse; au fond, Pourville et la falaise d'Amont (est); *cat. 806*.

Les galets qui bordent la plage et les falaises de Pourville-Varengeville cèdent parfois la place à des bancs de sable *(cat. 793)*. Ce fut encore le cas en 1975 lorsque fut prise cette photo qui montre, après la muraille abrupte des falaises de Varengeville, la plage de Pourville et la falaise d'Amont jusqu'à Dieppe et au-delà.



De la grève rocheuse dégagée par marée de vive eau, on aperçoit l'église de Varengeville sous l'angle de *cat. 796* (cf. *794* et *795*); la falaise est entaillée par la gorge des Moutiers.

nouveau domaine et de lui présenter les motifs qu'il aime, jusqu'à ces filets devant la plage où les pêcheurs ramassent les poissons par marée basse à la grande joie des enfants[72]. Les aînés des garçons sont ravis d'accompagner le peintre dans la barque du maître baigneur[73], et Blanche Hoschedé est enchantée de pouvoir aborder le motif en plein air[74].

De son côté, Monet s'est remis au travail avec une ardeur décuplée. Son champ d'action est plus considérable que jamais. Il monte sur la falaise d'Amont[75], du côté de Dieppe *(751-759)*, escalade le chemin de la Cavée, également appelée la Côte *(760-763)*, et parcourt en tous sens les falaises d'Aval jusqu'à l'église de Varengeville *(794-796)*; en route, il s'arrête souvent à la cabane des douaniers de la gorge du Petit Ailly qu'il représente sous tous les angles *(802-806)*; les pins aussi l'attirent et les arbres isolés qui se dressent sur la hauteur face à la mer *(797-802)*. La Scie ne l'arrête pas souvent *(765-766)*. En revanche, il s'installe fréquemment au pied de la falaise qu'il atteint soit directement depuis la plage de Pourville, soit en empruntant le chemin du Petit Ailly *(804)* ou le sentier escarpé de la gorge des Moutiers *(796)*; ces falaises, il les peint le plus souvent en regardant le couchant *(776-791)*, sans exclure totalement les vues orientées à l'est *(792-793)*[76]. Toujours sur la plage de Pourville, il fait alterner les représentations des vagues *(771-774)* avec celles des bateaux en mer *(775; 783-786)* ou avec l'image si typique des filets de pêcheurs *(768-770)*.

Des thèmes traités à Pourville-Varengeville se dégage une impression de création heureuse démentie par la lecture des lettres de Monet, une fois le premier enthousiasme passé. Le temps de l'été 1882 est médiocre sur la côte normande, et les rares éclaircies attendues avec impatience. C'est le cas dès juillet[77] où la venue de Paul Durand-Ruel, sans doute à l'occasion de la fête nationale, crée une heureuse diversion[78], mais où la visite d'un huissier «du pays» provoque une inquiétude bien légitime[79]. C'est le cas encore en août[80]. Enfin, quelques jours de soleil vont remonter le moral à l'approche de la mi-septembre, mais déjà la perspective des comptes à régler au retour effraie[81], sans compter les problèmes posés par la rentrée scolaire[82]. Le temps s'étant remis à la pluie, le découragement s'empare du peintre: si les études commencées sont en nombre «insensé», aucune n'est terminée[82*], ou du moins aucune n'est jugée satisfaisante; plusieurs toiles, dont un grand tableau de fleurs, sont grattées, voire crevées[83]. La crise de désespoir atteint son paroxysme le 18 septembre où Monet parle de «tout planter là», quitte à rembourser les avances consenties avec les tableaux laissés à Poissy[83*].

Paul Durand-Ruel heureusement veille; il expédie 1500 francs le jour même avec une lettre d'encouragement[84]. Le désarroi de Claude demeure cependant tel que, au lieu de tirer profit du beau temps revenu, il s'enferme «toute une semaine» avec son bouquet remis en chantier, avant de le détruire à nouveau[85]. Ecœuré, incapable de se supporter plus longtemps sur place, il va prendre quelques jours de repos à Rouen avec ses enfants dans les derniers jours de septembre[86]. De toute évidence, la présence d'Alice à la villa Juliette n'a pas eu l'effet bénéfique qu'on pouvait en attendre. Il est vrai que la jeune femme est toujours préoccupée par sa propre situation; comme ses «dernières conversations» avec son mari ont été «bien tristes», redoutant qu'une nouvelle rencontre n'aboutisse «à des sottises mutuelles», elle engage Ernest à lui exposer ses projets d'avenir par écrit «après mûre réflexion» et promet de prendre de son côté le temps de réfléchir avant de répondre[87].

En revenant de Rouen, Monet trouve la nature tellement changée — sa hantise depuis plusieurs semaines[83*] — que sa décision est prise: il faut regagner Poissy. C'est ce qu'il fait le jeudi 5 octobre 1882 en compagnie d'Alice, des enfants et d'un monceau de bagages et de toiles inachevées[88].

[72] Souvenir rapporté par Mme Salerou, cf. *supra*, note 66, et confirmé par les tableaux *768-770*.

[73] Lettre de Blanche Hoschedé à son père, villa Juliette, Pourville, s.d. [juillet 1882]: «Jacques a été dans le bateau du baigneur avec M. Monet et il était enchanté de ne pas avoir le mal de mer.»

[74] J.-P. Hoschedé, 1960, t. I, p. 119; J.-P. Hoschedé, *Blanche Hoschedé-Monet*, Rouen, 1961, p. 11. Nous avons vu un de ses premiers essais représentant précisément la villa Juliette.

[75] Suivant l'usage du pays de Caux, nous appelons «falaise d'Amont» la falaise située immédiatement à l'est de la plage envisagée (ici Pourville), la «falaise d'Aval» se trouvant à l'ouest. Il est clair que, au n° *759* pris à l'ouest de Dieppe, la falaise d'Amont par rapport à Pourville est, en fait, la falaise d'Aval de Dieppe.

[76] D'autres vues également orientées vers l'est sont exécutées au sommet ou au flanc de la falaise d'Aval *(806-808)*.

[77] *Lettre 280*, villa Juliette, 11 juillet 82; *lettre 281*, villa Juliette, 17 juillet 82; *lettre 282*, [Pourville], ce 21 juillet 82; *lettre 283*, villa Juliette, 27 juillet 82, toutes à P. Durand-Ruel.

[78] *Lettres 280 et 281*, cf. *supra*, note 77.

[79] *Lettre 282*, cf. *supra*, note 77.

[80] *Lettre 284*, [Pourville], mercredi 16 août 82; *lettre 286*, Pourville, ce 10 sept^bre^ 82, les deux à P. Durand-Ruel.

[81] *Lettre 286*, cf. *supra*, note 80.

[82] *Lettre 287*, Pourville, 16 sep^bre^ 82, à C. Pissarro. Dans sa réponse, Paris, 18 sept. 1882, Pissarro donne des renseignements sur le collège de Pontoise «bien tenu» et où «Murer ... envoie son fils ... On y fait des études comme partout, et la ville lui donne une subvention, par conséquent a intérêt à y maintenir le bon ordre.» Ainsi, Monet songe un moment à aller s'établir à Pontoise.

[83] *Lettre 288*, [Pourville], ce 18 sep^bre^ 82, à P. Durand-Ruel.

[84] *Lettre 289*, [Pourville], 19 sep^bre^ 82, à P. Durand-Ruel.

[85] *Lettres 288* et *289*, cf. *supra*, notes 83 et 84; *lettre 290*, [Pourville], le 26 sep^bre^ 82, à P. Durand-Ruel. Sur les fleurs éventuellement peintes à Pourville, cf. *811*.

[86] *Lettre 290*, cf. *supra*, note 85; *lettre 291*, [Pourville], 3 oct^bre^ 82, à P. Durand-Ruel.

[87] Lettre d'Alice à E. Hoschedé, s.d. [Pourville, fin sept. 1882]. Ernest a reproché à sa femme d'avoir envoyé leur fils Jacques à Vétheuil, provoquant ainsi des commérages auxquels semble s'être associé le peintre Léon Peltier; cf. D. Wildenstein, *Cl. Monet*, t. I, 1974, p. 98 et portrait *542*.

[88] *Lettre 291*, cf. *supra*, note 86; *lettre 292*, [Pourville], jeudi 5 octobre 82, à P. Durand-Ruel.

BILAN PROVISOIRE ET NOUVEAU DÉPART

Le travail auquel Monet va se livrer à son retour de Pourville dément les affirmations selon lesquelles, passé les années d'apprentissage, il n'aurait pas terminé de paysages en atelier. Ses lettres à Durand-Ruel, en même temps qu'elles attestent formellement le contraire, permettent de constater que les choses sont rondement menées[89]. Le 16 octobre, le peintre peut livrer au marchand non pas 8 ou 9 tableaux, comme il l'avait d'abord annoncé, mais une série de 13 toiles pour une somme de 5200 francs, suivies de 13 autres à la fin du mois pour 5900 francs; or, à une exception près, il s'agit uniquement d'œuvres réalisées à Pourville[90]. Parallèlement, dès le 20 octobre, plusieurs motifs sont entrepris en plein air à Poissy[91].

Tentative sans lendemain, puisque, au début de novembre, Claude prend quelques jours de vacances au cours desquelles il visite les bords de la Seine à la recherche d'une nouvelle résidence[92], avant d'attaquer un tableau de fleurs[93], sujet qui décidément le préoccupe cette année *(809-813)*. En même temps, à la suite d'un contact avec Sisley, se repose le problème des expositions[94]. Hostile au principe d'une manifestation collective, Monet n'ignore pas que des expositions séparées de tous les membres du groupe soulèveraient de nouvelles difficultés. Il envisage donc des groupements restreints formés chaque fois d'un paysagiste et d'un peintre de figures, faisant preuve, dans cette affaire, d'une très haute compréhension des intérêts de chacun — plus d'opposition contre Degas cette fois —, et plus particulièrement de Durand-Ruel dont il entend faire respecter le pouvoir de décision[95].

Dans la famille Monet, on a appris que Claude commençait à mieux vendre ses tableaux; peut-être lui-même l'a-t-il laissé entendre à son frère Léon. Celui-ci en a pris bonne note lorsque les deux hommes se sont rencontrés en septembre[96], mais voici qu'il réclame brusquement 1500 francs, montant d'une dette ancienne que le débiteur, fidèle à sa tactique habituelle, ne compte pas payer de sitôt[97].

Au début de décembre se produit une alerte d'une autre nature: la Seine est sortie de son lit et l'inondation menace; malgré la hauteur de la berge en cet endroit, la villa Saint-Louis est entourée d'eau; les domestiques, dont on n'a pas voulu se priver à Poissy plus qu'ailleurs, s'étant sauvés, le peintre doit rester sur place pour aider et rassurer son entourage. Il ne peut donc exploiter «des choses bien curieuses à faire»[98], malgré les encouragements du Dr de Bellio[99]. Fort heureusement, après avoir atteint son maximum le 9 décembre, la rivière baisse rapidement et tout rentre dans l'ordre[100]. Lorsque Monet dresse le bilan de l'année écoulée, il peut noter un chiffre total de ventes à Durand-Ruel assez satisfaisant, 24700 francs, mais, comme les sommes reçues au cours de l'année s'élèvent à 31241 francs, il se trouve en face d'un déficit de 6541 francs[101] qu'il parvient à combler en partie grâce à une nouvelle livraison le 6 janvier 1883[102].

[89] *Lettre 293*, [Poissy], mercredi 11 octobre [1882]; *lettre 294*, vendredi matin [13 octobre]; *lettre 295*, vendredi soir [13 octobre]; *lettre 298*, 27 octobre 1882, toutes à Durand-Ruel.

[90] Carnet de comptes de Monet et livre d'achats Durand-Ruel.

[91] *Lettre 296*, [Poissy], 20 octobre 82, à P. Durand-Ruel. — Nous avons classé entre les deux séjours de Pourville les paysages *747-750* exécutés à Poissy, quelle qu'en soit la saison exacte.

[92] *Lettre 300*, [Poissy], 10 novembre 82, à P. Durand-Ruel.

[93] *Lettre 301*, [Poissy], ce 16 nov^bre^ 82; *lettre 302*, mardi 21 nov^bre^ 82, les deux à P. Durand-Ruel.

[94] *Lettre 299*, [Poissy], 3 nov^bre^ 82, à P. Durand-Ruel. — Dans une lettre à Monet du 5 nov. 1882, Sisley recopie à l'intention de son confrère le contenu d'une lettre qu'il vient d'adresser à Durand-Ruel et où il écrit notamment: «Tous les précédents prouvent que les expositions collectives ont le plus souvent réussi et qu'il en a été généralement autrement des expositions particulières... Ce n'est pas, il me semble, au moment où nous cessons d'être des nomades, que nous avons un local définitif, bien placé, que nous devons songer à inaugurer un autre genre d'expositions et faire des essais.»

[95] *Lettre 300*, cf. *supra*, note 92. — Monet commence par résumer la position de Sisley (cf. *supra*, note 94) avant d'exposer son propre point de vue.

[96] Cf. *supra*, note 86 et texte correspondant.

[97] *Lettre 303*, [Poissy], 24 nov^bre^ 82, à P. Durand-Ruel.

[98] *Lettre 304*, [Poissy], ce 7 déc^bre^ 82, à P. Durand-Ruel. — Sur la villa Saint-Louis et les risques d'inondation, cf. *supra*, note 6.

[99] Lettre de De Bellio à Monet, Paris, le 13 X^bre^(décembre) 1882: «Quel dommage que vous ne puissiez tout à la fois faire le batelier et le peintre; car, si l'inondation dont vous êtes victime, manque peut-être de charme au point de vue des relations sociales et de la vie extérieure, en revanche au point de vue du pittoresque, vous avez là la rare occasion de traiter un sujet nouveau dans un pays, m'avez-vous dit, assez déshérité sous ce rapport.»

[100] *Le Libéral de Seine et Oise*, 4 janvier 1883, indique que le 9 décembre 1882, jour où la Seine atteint son niveau maximum à Mantes, en aval de Poissy, elle recouvre la vallée sur une largeur de 3 km. Le 13 décembre, la baisse est sensible.

[101] Carnet de comptes de Monet; les transactions sont limitées à la maison Durand-Ruel. — Dix ans plus tôt, en 1872, le peintre avait encaissé 12100 francs, mais en 1873, année record pour longtemps, ses gains s'élevaient à 24800 francs (cf. D. Wildenstein, *Cl. Monet*, t. I, 1974, pp. 62-64). Une comparaison avec les 24700 francs de 1882 montre que, sur le plan de la réussite matérielle, les progrès sont encore peu marqués.

[102] Le carnet de comptes de Monet et le livre de la galerie Durand-Ruel enregistrent à cette date la livraison de 3 tableaux à 600 francs chacun et de 2 à 500 francs. Cf. lettre de Gauguin à Pissarro, s.d. [1882]: «Savez-vous que du train rapide où Durand-Ruel marche avec Sisley et Monet, qui fait des tableaux à la vapeur, il aura bientôt 400 tableaux dont il ne pourra se débarrasser.» (Vente Archives de C. Pissarro, Paris, Drouot, 21 nov. 1975, n° 42). — Au bilan de l'année 1882, il convient d'ajouter la participation de Monet à deux manifestations à l'étranger. En été à Londres, il figure à l'exposition impressionniste organisée par Durand-Ruel, 13, King Street, Saint James's, avec quatre toiles, un *Argenteuil* (n° *290?*) et trois *Pourville-Varengeville* (cf. *The Standard*, 13 juillet 1882; F. Wedmore, *The Impressionists*, in: *Fortnightly Review*, janvier 1883, pp. 75-82). A l'automne, le Gurlitts Kunstsalon, rue Behren à Berlin, présente de lui: un *Argenteuil* (n° *377*), *L'Allée* (n° *464?*), un *Bord de mer*. Pour la bibliographie de cette exposition, constituée grâce au Dr A. Janda, Berlin-Est, cf. les notices des deux tableaux *supra*, et Max Liebermann, *Œuvres complètes*, Berlin, 1922, pp. 121-131.

La morosité régnant à Poissy[103] est aggravée par le climat d'insécurité politique qui s'est installé en France après la mort de Gambetta et par le marasme économique qui risque d'en résulter[104]. Monet n'en décide pas moins de retourner sur la côte normande à l'approche du 25 janvier 1883. Après un court séjour au Havre, la ville de son enfance, d'où la pluie a vite fait de le chasser[105], il se rend à Etretat[106] qu'il connaît bien aussi et dont le site prestigieux — «les falaises ... sont ici comme nulle part»[107] — le reprend tout entier[108].

À L'HÔTEL BLANQUET D'ÉTRETAT

Avec son enseigne sous-titrée «Au rendez-vous des artistes», l'hôtel Blanquet qui voit débarquer Monet le 31 janvier 1883[109] se trouvait sur le côté gauche de la plage d'Etretat quand on regarde la mer, un peu en arrière du perrey des marins[110]. Aussitôt, c'est l'enchantement: «J'ai mes motifs à la porte de l'hôtel et même un superbe de ma fenêtre.»[111] Dix jours plus tard: «J'ai pu m'installer dans une annexe de l'hôtel d'où l'on a une vue superbe sur la falaise et sur les bateaux.»[112] Ainsi il pourra peindre par mauvais temps sans sortir de chez lui. En février, Etretat est quasi désert; pas de baigneurs, très peu de curieux et un seul journal[113]. Lorsque, comme c'est le cas chez Claude, on ne craint pas le froid, c'est la saison idéale pour travailler.

Dans les premiers jours, en vue d'une exposition particulière chez Durand-Ruel, Monet manifeste l'intention de réaliser deux grands tableaux, l'un de la falaise d'Aval «après Courbet», l'autre de bateaux[114], en précisant à l'intention d'Alice: «J'apporterai des masses de documents pour faire de grandes choses à la maison.»[115] Il ne s'agit donc plus, cette fois, de terminer en intérieur des toiles commencées sur le motif, mais bien de les exécuter intégralement en atelier d'après des études faites sur place. C'est le retour aux pratiques du temps où il travaillait pour le Salon[116], et c'est aussi l'annonce de ce qu'il fera avec les grands *Nymphéas* de la fin.

Le spectacle des sites grandioses que lui offre Etretat plonge le peintre dans un ravissement bientôt teinté d'inquiétude: pourra-t-il transposer sur ses toiles plus du quart des choses admirables qui s'offrent à lui? En attendant, il affronte des dangers devant lesquels reculait, il y a quinze ans, le neveu de la tante Lecadre[117]. Mais n'est-il pas plus homme aujourd'hui, et, disons-le, plus sympathique qu'alors? Ainsi, il se risque en des endroits où il n'osait s'aventurer autrefois[118]. Il s'agit, selon toute vraisemblance, du sentier de la valleuse de Jambourg qui descend du haut de la falaise d'Aval jusqu'à son pied et permet de peindre, de là, aussi bien la Manneporte *(832-833)* que la porte d'Aval avec l'Aiguille *(831)*, motifs traités dès 1883. Certains passages du sentier sont

[103] *Lettre 306*, [Poissy], ce 1er janvier 83, à E. Hoschedé.

[104] *Lettre 307*, [Le Havre], jeudi soir [25 janvier 1883], à A. Hoschedé. — Léon Gambetta est mort le 31 déc. 1882; sur la réaction de Clemenceau, lequel va jouer un rôle important dans la vie de Monet, cf. Philippe Erlanger, *Clemenceau*, Paris, 1968, pp. 158-159.

[105] *Lettre 307*, cf. *supra*, note 104; cf. également *lettres 308 et 309*; sur l'échec du séjour au Havre, où seul le no *815* semble avoir été exécuté, cf. *lettre 310*, hôtel Blanquet, Etretat, le 31 janvier [1883], à A. Hoschedé. — Sur la jeunesse au Havre, cf. D. Wildenstein, *Cl. Monet*, t. I, 1974, pp. 1-6, 19-20 et *passim*.

[106] *Lettre 310*, cf. *supra*, note 105; *lettre 311*, Etretat, 31 janvier [1883], à P. Durand-Ruel.

[107] *Lettre 314*, Etretat, le 3 février [1883], à A. Hoschedé.

[108] Pour aborder l'étude d'Etretat et de ses sites, nous avons eu un guide averti en la personne de M. l'Avocat général Raymond Lindon, auteur de *Etretat, son histoire, ses légendes*, Paris, 1963, à qui rien de ce qui concerne la ville, dont il a été maire de 1929 à 1959, n'est étranger. — En 1883, Etretat comptait 2026 habitants; cf. *Annuaire du Commerce*. Sur la façon de se rendre à Etretat, cf. *infra*, note 424.

[109] *Lettre 310*, cf. *supra*, note 105. — Monet utilise, pour cette lettre et pour les suivantes, le papier à en-tête «hôtel Blanquet, Etretat (Seine-Inférieure).» — Après la mort de Césaire Blanquet (1806-1867), sa femme, née Françoise Delépine (1819-1898), a remplacé par une copie l'enseigne due à Le Poittevin (*infra*, note 419). — Sur l'emplacement de l'établissement, cf. *infra*, note 110, fin. Jusque vers 1965, un panneau publicitaire, sur la route qui descend de Villainville à Etretat, rappelait l'existence du «mieux situé [des] trois principaux hôtels du pays»; l'expression est de Guy de Maupassant, *Etretat*, in: *Le Gaulois*, 20 août 1880, recueilli dans les *Chroniques littéraires et parisiennes*, éd. Gonon, s.d., t. 14, pp. 47-54; cf. une anecdote amusante, pp. 51-52. — Sur l'hôtel Blanquet, cf. également: R. Lindon, *op. cit.*, pp. 96, 129, 137.

[110] M.R. Lindon a bien voulu nous indiquer que l'appellation *perrey* (orthographe locale pour *perré*, Maupassant écrit *perret*), abusivement étendue par certains à l'ensemble de la promenade d'Etretat, doit être réservée au port d'échouage et plus particulièrement à ce qui a fait l'objet du travail de l'homme, c'est-à-dire à la terrasse et à la rampe maçonnée qui dominent le galet en cet endroit. Le perrey correspond à la *terrasse Claude Monet*; il est séparé de la falaise d'Aval par la *terrasse Gustave Courbet*; et de la falaise d'Amont par les *terrasses Maurice Leblanc* (auteur de *L'Aiguille creuse*) et *Eugène Boudin*. A l'époque de Monet, le perrey supportait une construction visible sur deux tableaux de 1885, les nos *1024* et *1025*. L'hôtel Blanquet se trouvait en arrière du perrey, sur le côté ouest de l'actuelle place du Général-de-Gaulle. — Sur l'historique du perrey et sur le galet d'Etretat, cf. R. Lindon, *op. cit.*, pp. 34-37.

[111] *Lettre 310*, hôtel Blanquet, Etretat, le 31 janvier [1883], à A. Hoschedé.

[112] *Lettre 321*, Etretat, le 10 février [1883], à A. Hoschedé. Les tableaux nos *821-824* ont été exécutés depuis cette annexe.

[113] *Lettre 316*, Etretat, 5 février [1883], à P. Durand-Ruel. — Le *Petit Journal* (le seul grand quotidien diffusé à Etretat en 1883) tirait à 600000 exemplaires dès 1880 pour atteindre le million vers 1890; cf. *Histoire générale de la Presse française*, Paris, 1972, t. III, p. 300.

[114] *Lettre 312*, Etretat, le 1er février, à A. Hoschedé.

[115] *Lettre 313*, [Etretat], ce 2 février 83, à A. Hoschedé.

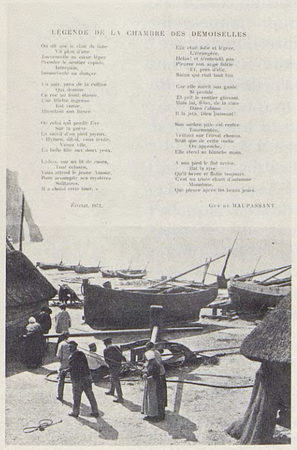
[116] Ce fut encore le cas en 1880; cf. D. Wildenstein, *Cl. Monet*, t. I, 1974, p. 109; lire en tête de *«Lavacourt» au Salon: le 24 mars* (et non mai).

[117] Sur Monet à Etretat en 1868-1869, cf. *ibid.*, pp. 41-42 et tableaux nos *126-133*. — Sur la tante Lecadre, demi-sœur du père de Claude, cf. *ibid.*, pp. 2, 4 et *passim*.

[118] *Lettre 314*, cf. *supra*, note 107.

La vue aérienne permet une présentation claire du site d'Etretat, où Monet fait plusieurs séjours entre 1883 et 1886. On distingue de droite à gauche: la pointe de la Courtine entrevue au tout premier plan; la Manneporte; la porte d'Aval précédée de l'Aiguille; Etretat et sa plage; la falaise et la porte d'Amont. Au fond, la côte du pays de Caux s'étend par Yport, Fécamp, jusqu'à la baie de Somme (photo, Editions Greff, Paris).

Cette interprétation romantique du perrey (port des pêcheurs sur la plage d'Etretat), vu en direction de la falaise d'Amont, est due au professeur de dessin de Monet au Havre, François-Charles Ochard; cf. tome I, p. 3 (gravé par Chamouin fils).



La photo Neurdein, illustrant un poème de Maupassant publié dans *La Revue illustrée* du 1er janvier 1898, montre au premier plan les pêcheurs d'Etretat et leurs femmes faisant tourner le cabestan pour tirer un bateau sur le perrey. On remarquera le gréement des barques que l'on retrouve dans *cat. 1028-1030*; à l'extrême gauche, la porte d'Aval (photo Bibliothèque Nationale, Paris).

Au pied du perrey tel qu'il se présente aujourd'hui, quelques bateaux de pêche à moteur côtoient les embarcations des plaisanciers. L'Aiguille est en partie masquée par la porte d'Aval comme dans *cat. 819*. Au pied de la falaise s'ouvre le Trou à l'Homme.

Lorsqu'on s'élève au flanc de la falaise d'Amont, l'anse d'Etretat apparaît brillant au contre-jour de l'après-midi d'été. De ce point de vue, l'Aiguille se présente vers la droite de la porte d'Aval; *cat. 908* et *1046*.

Aujourd'hui comme hier, la marée basse permet de voir l'Aiguille s'encadrer dans la porte d'Aval, mais, pour fixer le spectacle sur sa toile, Monet ne disposait que d'un laps de temps très court, car la mer remonte vite; *cat. 1049* et *1050*.

si vertigineux qu'il est obligé de «donner la main comme à une dame» à son frère venu passer avec lui le premier dimanche de son séjour[119].

Léon ne lui est d'aucun secours, il le dérange même plutôt; en revanche, Claude devant «toutes ces belles choses» aimerait bien connaître l'impression d'Alice dont il regrette l'éloignement[119]*. Ce n'est pas un simple compliment, car de telles remarques reviendront ailleurs sous sa plume; elles attestent bien la place que la jeune femme occupe auprès de lui sur le plan artistique comme dans le domaine du cœur. Là, les choses évoluent, et les lettres adressées à sa compagne, si elles commencent toujours par «Chère Madame» et excluent toute trace de tutoiement, admettent maintenant quelques entorses aux conventions bourgeoises, quelques baisers, quelques caresses, quelques déclarations d'amour égarées ici et là[120] et qui attestent une évolution annonciatrice de crise sur le plan sentimental.

En villégiature d'hiver à Vétheuil[121], Hoschedé s'est réveillé et parle de reprendre sa femme et ses enfants avec lui. Monet, qui paraissait souhaiter si fort que les deux époux se rencontrent[122], se tourmente maintenant à la pensée de perdre celle qui partage sa vie depuis bientôt cinq ans[123]. Un jour qu'elle s'est attardée lors d'un déplacement à Paris, il lui adresse, moitié pour rire, moitié sérieusement, des propos aigres-doux[124], dont il lui faut s'excuser par retour du courrier[125]. Lorsque la rencontre a lieu et que, le dimanche 18 février, il sait Ernest à Poissy[126], Claude passe une journée affreuse, incapable de toucher un pinceau[127], expédiant une dépêche pour avoir des nouvelles. Quatre lignes laconiques reçues le lendemain lui arrachent des larmes: «Faut-il me faire à cette idée de vivre sans vous?»[128] Et voilà que, pour comble de disgrâce, il a oublié qu'Alice fêtait ses 39 ans le 19 février! Détail sans rapport avec la gravité de la situation, mais qui l'oblige à quémander son pardon une fois de plus: «Vous savez que je ne suis pas l'homme des dates.»[129]

Aux peines du cœur se sont ajoutés les méfaits des intempéries. La pluie succède au soleil des premiers jours[130]; la tempête oblige les pêcheurs à changer leurs bateaux de place sur le perrey[131], et très vite le projet de grand tableau doit être abandonné[132]. Bientôt s'impose le sentiment qu'aucun *Etretat* ne sera prêt pour l'exposition particulière, dont la date d'ouverture fixée au 1er mars a été communiquée à Monet par un employé de la maison Durand-Ruel[133]. Le peintre, qui bien souvent prolonge ses séjours à l'extérieur au-delà de la date primitivement fixée, sait que, cette fois, il ne pourra guère dépasser le 20 février, limite fatidique qui se dresse devant lui comme une menace[134]. De là une hâte, un sentiment d'insatisfaction, d'inanité des efforts[135], que l'on oublie vite devant les *Etretat* de 1883: les falaises, avec la porte d'Aval *(816-822)* ou celle d'Amont *(826-830)*, ces «grandes arcades..., pareilles à deux jambes de la falaise marchant dans la mer», les bateaux et les caloges *(823-825, 828-829)*, ou encore l'Aiguille *(831)* «de roche blanche et pointue»[136], et la Manneporte *(832-833)*, «une immense arcade sous laquelle on passerait à pied sec à marée basse»[137].

Au terme de «terribles journées», Monet quitte Etretat le 21 février au petit jour, pour arriver à Poissy dans l'après-midi[138]. On peut supposer qu'Hoschedé, peu soucieux d'une

[119] *Lettre 315*, Etretat, le 4 février [1883], à A. Hoschedé. — Dans une lettre à Gustave Flaubert, Paris, ce 3 novembre 1877, Guy de Maupassant a indiqué que «la Valleuse de *Jambour» (sic)* qui escalade la falaise d'Aval «n'est plus accessible aujourd'hui qu'aux hommes très souples et très accoutumés aux falaises». — Ce texte, capital pour tout le site qui s'étend d'Etretat vers l'ouest jusqu'au Val d'Antifer, a été publié par René Dumesnil, dans son édition du roman de Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, Paris, 1945, t. I, pp. LXXII-LXXVII, avec huit croquis de la main de Maupassant, dont celui de la valleuse de Jambourg. — Un autre sentier périlleux descend au flanc de la falaise d'Amont vers la plate-forme d'où Monet a peint le tableau nº *258* en 1873; (cf. R. Lindon, *op. cit.* pp. 156-157, et du même auteur, *«Falaise à Etretat» par Claude Monet*, in: *Gazette des Beaux-Arts*, mars 1960, pp. 179-182), mais le peintre ne semble pas avoir travaillé en cet endroit en 1883. — La descente de Jambourg est aujourd'hui interdite.

[120] Cf., par exemple: *lettre 319*, Etretat, le 8 février [1883], et *lettre 323*, le 11 février [1883], les deux à A. Hoschedé.

[121] *Lettre 317*, Etretat, le 5 février [1883], à A. Hoschedé. — Pendant son séjour à Vétheuil, Ernest Hoschedé est client de l'hôtel-restaurant tenu par la veuve Auger-Dauvel (sur cet établissement, cf. D. Wildenstein, *Cl. Monet*, pp. 92 et 102). Au terme de sa villégiature, qui s'étend de décembre 1882 à mars 1883, il devra 844 francs 75. Il reviendra régulièrement à Vétheuil jusqu'en 1887 et sans doute au-delà; ne pouvant régler les dettes accumulées, il laissera en gage d'importants papiers de famille qui ne seront jamais rachetés; cf. t. III, note 1403 et texte correspondant.

[122] *Lettre 313*, cf. *supra*, note 115.

[123] *Lettre 324*, Etretat, le 12 février [1883], à A. Hoschedé. — Sur la première rencontre de Claude et d'Alice, cf. D. Wildenstein, *Cl. Monet*, pp. 82-83; sur les débuts de leur vie commune à Vétheuil, cf. *ibid*, pp. 92-95.

[124] *Lettre 323*, Etretat, le 11 février [1883], à A. Hoschedé: «Adieu vilaine coureuse (c'est pour rire).»

[125] *Lettre 326*, Etretat, le 13 février, à A. Hoschedé.

[126] Hoschedé a dû interrompre sa villégiature à Vétheuil pour rejoindre sa femme à Poissy.

[127] *Lettre 333*, Etretat, le 18 février, à A. Hoschedé.

[128] *Lettre 334*, Etretat, le 19 février, à A. Hoschedé.

[129] *Lettre 335*, Etretat, le 20 février, à A. Hoschedé.

[130] *Lettre 318*, Etretat, le 7 février [1883]; *lettre 327*, Etretat, le 14 février, les deux à A. Hoschedé.

[131] *Lettre 323*, cf. *supra*, note 124; *lettre 330*, Etretat, le 16 février [1883], à A. Hoschedé. Dans la deuxième lettre citée, Monet annonce qu'il lui faut «renoncer à toutes [ses] toiles à bateaux», affirmation que contrediront les tableaux conservés (cf. notre texte, *infra*). Il importe donc de ne pas prendre au pied de la lettre certaines prévisions par trop pessimistes.

[132] *Lettre 319*, cf. *supra*, note 120. Sur ce grand tableau non réalisé, cf. également *supra*, note 114, et texte correspondant. — Le cadre de 40 réclamé à Durand-Ruel dans la *lettre 325*, Etretat, 12 févier [1883], est destiné à des toiles mesurant 1 m dans leur grande dimension comme c'est le cas des nos *820-822*.

[133] *Lettre 319*, cf. *supra*, note 120; *lettre 324*, cf. *supra*, note 123; *lettre 329*, Etretat, 15 févier [1883], à P. Durand-Ruel. — Aucun tableau d'*Etretat* ne figure à l'exposition particulière de Monet en mars 1883.

[134] *Lettre 319*, cf. *supra*, note 120; *lettre 331*, Etretat, le 17 février [1883], à A. Hoschedé; *lettre 333*, cf. *supra*, note 127, où le *mardi* envisagé pour le départ correspond au 20 février 1883.

[135] Cf., par exemple, *lettre 330* (*supra*, note 131): «deux ou trois bêtes de motifs à falaises».

[136] G. de Maupassant, *Une vie*, Paris, 1883, chapitre III.

[137] Lettre de G. de Maupassant à Flaubert, 3 nov. 1877, repr. *in*: R. Dumesnil, op. cit. (*supra*, note 119), p. LXXVI.

[138] *Lettre 335*, Etretat, le 20 février [1883], à A. Hoschedé.

rencontre que son rival ne souhaite pas davantage que lui-même[138]*, s'est éclipsé et que, si des décisions sont intervenues entre les époux, celles-ci ne changent rien au *statu quo*, puisque Alice reste à Poissy, point fâchée, après tout, d'avoir obtenu de Claude les déclarations écrites d'amour et d'allégeance qu'elle attendait peut-être depuis longtemps.

«LE FOUR DE MON EXPOSITION»

Très peu de toiles d'Etretat ont pu être terminées sur place, peut-être même aucune, et cela d'autant moins que Monet a dû entretenir toute une correspondance pour solliciter certains collectionneurs, aussi bien les grands, Faure, de Bellio[139], que les humbles, ceux de l'époque de Vétheuil, Serveau, Coqueret, dont il se moque du reste assez méchamment[140], et le tout récent Paul Graff dont on apprend, à cette occasion[141], qu'il est le propriétaire des *Galettes (746)* et de son portrait *(744)*. Alice exprime quelque inquiétude devant la perspective de voir figurer ce dernier tableau à l'exposition, mais, pensant qu'il ferait «diversion», Claude le montrera quand même[142].

Les invitations sont lancées pour le vernissage, qui a lieu le mercredi 28 février de 8 h à 11 h du soir dans les nouveaux locaux que Durand-Ruel a fait aménager à grands frais au 9, boulevard de la Madeleine[143]. Ainsi retourne-t-on non loin des lieux où s'est tenue la première manifestation du groupe, il y a neuf ans déjà[144]. Cinquante-six numéros figurent au catalogue édité chez Gouery[145]. Un certain nombre de ces toiles appartiennent encore à Durand-Ruel, d'autres à des personnages qui pourraient bien servir de prête-noms, d'autres enfin sont aux premiers amateurs de Monet, Faure, de Bellio, Delius, Duret, Charpentier, Fould, Bérard, et à l'ancien compagnon de Zaandam, Michel Lévy[146]. Ni Serveau ni Graff (dont le nom est fautivement orthographié *Graft* ne manquent à l'appel. Les toiles de Pourville-Varengeville occupent une place de choix; en revanche, Etretat est totalement absent.

Cette fois, il s'agit d'affronter la presse et le public, tout seul et le premier du groupe[147]. L'excellente impression communiquée par Camille Pissarro à son fils Lucien, — «grand succès artistique, très bien organisé»[148] — révèle davantage le généreux optimisme du doyen des impressionnistes que la réalité des choses. Au début, le public boude, et, dans les journaux, les commentaires se font attendre, alors que, dès l'ouverture de l'exposition des Indépendants l'année passée, plusieurs articles tombaient chaque jour. Quelques échos exclusivement publicitaires[149], une phrase plutôt ironique dans *Le Journal de Paris*[150], c'est tout pour les premiers jours de mars. Très vite, Monet prend conscience de ce qu'il considère comme «le four de son exposition», «une catastrophe»[151]. Il faut lire attentivement les trois lettres qu'il adresse coup sur coup à Durand-Ruel pour mesurer sa déception aggravée par le sentiment d'avoir été sacrifié à ceux qui, venant après lui, bénéficieront de sa mésaventure; on verra aussi la tranquille

[139] *Lettre 321*, Etretat, le 10 février [1883], à A. Hoschedé; *lettre 329*, Etretat, 15 févier, à P. Durand-Ruel.

[140] *Lettre 322*, Etretat, 10 février 1883, à L.-N. Serveau; *lettre 321*, cf. *supra*, note 139. Sur ces deux collectionneurs, cf. D. Wildenstein, *Cl. Monet*, t. I, 1974, notes 763, 820, 825, 871, 872 et textes correspondants, ainsi que les tableaux nos *617*, *618*, *636* et *637*.

[141] *Lettre 320*, Etretat, 9 février [1883], à P. Durand-Ruel; *lettre 323*, cf. *supra*, note 124; *lettre 326*, cf. *supra*, note 125; Paul Graff possède également le tableau *745*; Mme Eugène, dont il est question dans la *lettre 326*, est sa belle-fille, épouse de son fils Eugène Graff.

[142] *Lettre 328*, Etretat, le 15 février [1883], à A. Hoschedé. — *Le Père Paul (744)* figure au catalogue de l'exposition sous le nº 25; cf. *infra*, note 145.

[143] Libellé au nom de «Monsieur Claude Monet», le texte de l'invitation a été publié par Henri Attia et Raymond J. Seckel, *Les Cartons d'invitation aux vernissages...*, in: *La Gazette des Beaux-Arts*, janv. 1974, *Chronique des Arts*, pp. 1-3.

[144] Le boulevard de la Madeleine fait suite au boulevard des Capucines où a eu lieu l'exposition de 1874, chez Nadar; cf. D. Wildenstein, *Cl. Monet*, t. I, 1974, pp. 69-70.

[145] *Catalogue de l'exposition des œuvres de Claude Monet, 9, boulevard de la Madeleine, 9, ouvert du 1er au 25 mars*. D'après *Le Journal des Arts*, 2 mars 1883, *Informations*, l'exposition devait durer jusqu'au 27 mars. — Aux 56 numéros du livret de l'exposition s'ajoutent, d'après le livre de dépôts de la galerie Durand-Ruel, 4 ou 5 toiles non cataloguées. De plus, il est à peu près certain que plusieurs noms de propriétaires inscrits au livret sont fictifs, qu'il s'agisse de créanciers de Paul Durand-Ruel dont on connaît les difficultés financières, ou de prête-noms utilisés dans un but de publicité. Compte tenu de ces faits, et grâce aux archives aimablement communiquées par M. Charles Durand-Ruel, nous avons pu établir la liste des tableaux dont la présence à l'exposition est certaine, probable ou possible (dans ce dernier cas, nous usons du *?*). Les numéros sont ceux de notre catalogue: *39*; *172*; *177*; *184*; *217*; *255*; *263*; *284*; *289*; *290?*; *292*; *356*; *373?*; *401*; *442*; *489?*; *539*; *625*; *628*; *630*; *631*; *634*; *694*; *695*; *711*; *724*; *726*; *730*; *733?*; *734*; *736?*; *743*; *744*; *746*; *748*; *751*; *755?*; *756?*; *758*; *760?*; *761?*; *762?*; *765*; *769?*; *770?*; *771?*; *776*; *778?*; *792?*; *794?*; *796*; *797*; *806*; *808?*; *814*; *951*; *952*.

[146] Sur le peintre Michel Lévy rencontré à Zaandam, cf. D. Wildenstein, *Cl. Monet*, t. I, 1974, notes 386, 444 et texte correspondant.

[147] Seule l'exposition Boudin (L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 63; *lettres 311*, *316*, *318*, *319*, *323*) a précédé celle de Monet, mais le vieux maître n'est pas considéré comme un des leurs par les impressionnistes; cf. lettre de C. Pissarro à Lucien, Paris [3 mars 1883], *in*: J. Rewald, *C. Pissarro*, 1950, p. 34.

[148] Cf. *supra*, note 147, fin.

[149] *Beaux-Arts, lettres et sciences*, in: *Le Paris*, 1er mars 1883; *Les On-dit*, signés *«Un Passant»*, in: *Le Rappel*, 2 mars 1883; *Le Journal des Arts*, cf. *supra*, note 145; *Chronique des Arts*, 3 mars 1883, pp. 65-66.

[150] J. de Tarade, *Au cercle des Mirlitons*, in: *Le Journal de Paris*, 4 mars 1883.

[151] *Lettre 336*, [Poissy, 5 mars 1883], à P. Durand-Ruel.

assurance qu'il a de sa valeur et son mépris pour la popularité et pour le battage pourtant indispensable, il le sait, à qui veut vendre pour survivre et continuer de créer[152].

Et, comme il faut un coupable, Durand-Ruel est accusé d'avoir mal préparé l'affaire, de ne pas s'être assuré «d'avance le concours de la presse» et d'avoir négligé de faire poser des stores dans la salle du fond trop ensoleillée[151]*. Sur ce point, le peintre obtient si bien satisfaction qu'un critique doit avouer: «Quelques tableaux, placés dans une salle du fond, en pleine obscurité, m'ont totalement échappé...»[153] Entre temps, d'autres publications ont évoqué l'événement; le 6, *Le Journal des Arts*, sous la plume de H. Marriott, parle d'un «très grand succès»[154], propos démentis dans l'intimité familiale par Pissarro, lequel, revenu de sa première impression, constate: «L'exposition Monet, qui est merveilleuse, ne fait pas un sou d'entrée.»[155] Cependant, comme pour contredire certains propos injustes de Claude sur les «soi-disant critiques d'art, tous plus bêtes les uns que les autres»[156], voici que paraissent des articles importants de Fourcaud dans *Le Gaulois*, Gustave Geffroy dans *La Justice*, Dargenty dans le *Courrier de l'Art*, Paul Labarrière dans le *Journal des Artistes*[157]. Certes, il y a des réticences ici ou là[158], mais excepté Dargenty, franchement hostile, les autres se montrent favorablement impressionnés et soulignent bien des choses exactes, jusqu'à cette remarque de Fourcaud imaginant que Monet doit peindre debout, «car ses horizons sont fort élevés», jusqu'à cette affirmation de Geffroy qui bientôt le suivra pas à pas: «La galette, très cuite, dorée, croustillante, fait songer à l'immortelle brioche de Chardin.»[157]*

Les coupures des journaux parviennent à Poissy irrégulièrement et avec retard. Le 21 mars, Monet remercie un journaliste de sa compréhension[159], le lendemain il adresse une petite toile à Philippe Burty pour l'encourager à publier un compte rendu; son geste lui vaudra une importante étude dans *La République française* du 27 mars[160]. La veille, Emile Bergerat s'était manifesté en première page du *Voltaire*, d'où une lettre de remerciements curieusement datée du 25[161]. La revue de presse, sans être copieuse, atteste l'intérêt suscité par cet «one man show», de telle sorte que la victoire célébrée par Armand Sylvestre dans *La Vie Moderne* du 17 mars, si elle ne paraît pas tout à fait conforme à la réalité du moment, n'en correspond pas moins à ce qui sera vrai et incontesté demain[162].

«SI J'ÉTAIS INSTALLÉ DANS UN ENDROIT FIXE»

Dans le numéro d'avril de la *Gazette des Beaux-Arts*, «une revue qui prétend être rangée parmi les journaux conservateurs de l'art», Alfred de Lostalot, regrettant que l'exposition du boulevard de la Madeleine n'ait «pas excité une curiosité bien vive», lui consacre une étude objective et nuancée, dont quelques phrases nous ont paru particulièrement significatives: «La vision de M. Monet est exceptionnelle; il voit autrement que la majorité des humains, et, comme il est sincère, il s'efforce à reproduire ce qu'il voit ... Je ressens vivement l'impression poétique qui se dégage de ses œuvres; j'admire l'audace et la sobriété de sa facture, et je suis étonné des résultats plastiques qu'il en obtient ... Mais il m'arrive souvent d'être étonné, choqué même, par la tonalité du morceau; l'impression première me semble étrange et invraisemblable... Pour bien voir la peinture de M. Monet et en apprécier les qualités exceptionnelles, il faut passer outre à l'impression première ... ; bientôt l'œil s'accoutume et l'esprit s'éveille; le charme peut agir ... [Le peintre] est impressionné par la nature et il impressionne; il sait son métier et il le prend par

[152] *Lettre 336*, cf. *supra*, note 151; *lettre 337*, [Poissy], mardi 6 mars 83; *lettre 338*, 7 mars 83; toutes les trois à P. Durand-Ruel.

[153] Paul Labarrière, *Exposition de Claude Monet*, in: *Journal des Artistes*, 16 mars 1883. — Le 3 mars, *La Chronique des Arts* (cf. *supra*, note 149) déplorait déjà les insuffisances de l'éclairage qui, «sauf le matin», empêche «de voir une bonne moitié des tableaux exposés».

[154] H. Marriott, *Exposition de Claude Monet*, in: *Le Journal des Arts*, 6 mars 1883.

[155] Lettre de C. Pissarro à Lucien, Osny, 15 mars 1883, *in:* J. Rewald, *C. Pissarro*, 1950, p. 36.

[156] *Lettre 338*, cf. *supra*, note 152.

[157] Fourcaud, *Beaux-Arts: Exposition d'œuvres de M. Claude Monet...*, in: *Le Gaulois*, 12 mars 1883; G. Geffroy, *Chronique: Claude Monet*, in: *La Justice*, 15 mars 1883; C. Dargenty, *Exposition des œuvres de M. Monet*, in: *Courrier de l'Art*, 15 mars 1883; Paul Labarrière, cf. *supra*, note 153.

[158] Dans une étude par ailleurs positive, Labarrière reproche à Monet, outre ses couleurs, le fait d'avoir traité en paysagiste le portrait du *Père Paul*; *Les Tuileries (401)* et *Le Boulevard des Capucines (292)* lui ont «vaguement rappelé certains tableaux de Turner, devenu vieux - et fou». Même Geffroy, le futur supporter de choc, trouve à redire sur la façon dont l'artiste a sacrifié «parfois ... à un procédé plus qu'à l'étude attentive et sincère». Seul Fourcaud n'émet aucune réserve.

[159] *Lettre 341*, villa Saint-Louis, Poissy, 21 mars 83, à un journaliste. — En remerciant l'auteur d'un article paru dans *Le Journal de Paris*, Monet se trompe, cet hebdomadaire royaliste n'ayant consacré que quatre lignes à son exposition; cf. *supra*, note 150 et texte correspondant. Les remerciements vont peut-être à Fourcaud du *Gaulois*; cf. *supra*, notes 157 et 158, fin.

[160] *Lettre 342*, villa Saint-Louis, Poissy, 22 mars 83, à Ph. Burty. — Ph. Burty, *Les Paysages de M. Claude Monet*, in: *La République française*, 27 mars 1883. L'auteur fait l'historique de la carrière de Monet, célèbre son succès, établissant un parallèle entre «l'édifice républicain» en construction et l'art «appelé à lui donner sa parure définitive», ce qui est véritablement prophétique.

[161] Emile Bergerat, *Claude Monet*, in: *Le Voltaire*, 26 mars 1883. Court article qui souligne l'influence croissante de Monet sur le Salon. — *Lettre 343*, à Emile Bergerat, date rectifiée c. 26 mars 1883.

[162] A. Silvestre, *Le Monde des Arts*, in: *La Vie Moderne*, 17 mars 1883, pp. 175-178; plus optimiste que ses confrères, Silvestre prétend que «le public y vient nombreux».

Cat. 770 — *Un parc à Pourville*, 1882.

les grands moyens ... Voilà, ce me semble, un signalement qui répond à l'idée qu'on se faisait autrefois du véritable artiste.»[163]

Celui en qui de Lostalot se refuse «à voir un anarchiste de la peinture»[163]* se débat à Poissy dans les habituelles difficultés matérielles. Forcé de quitter sa maison au 15 avril, il se met en campagne pour trouver une nouvelle résidence qu'il voudrait assez éloignée pour ne se rendre à Paris qu'une fois par mois, et surtout fixe afin que cessent une bonne fois les éternelles et épuisantes pérégrinations[164]. Il ignore encore jusqu'à quel point ce rêve de stabilité va se réaliser.

Le 6 avril, la région prospectée par Monet apparaît dans un *P.-S.*: «Je pars pour Vernon.»[165] «Le pays me plaît beaucoup», lit-on dans une lettre du 15. A cette date, le choix du lieu paraît acquis et le déménagement est imminent[166]; la propriétaire de Poissy a accordé un délai de quinze jours après de pénibles tractations qui ont failli aboutir à un procès[167]. Le 29 apparaît enfin le nom de la localité élue: *Giverny*. Ce jour-là, Claude s'y installe définitivement avec «quelques-uns des enfants»; Alice suit le lendemain[168]. Il est juste que le premier à lire l'adresse bientôt fameuse *«à Giverny, par Vernon, Eure»*, soit Paul Durand-Ruel[168]* dont les subsides, plus de 5000 francs au cours du seul mois d'avril [169], ont rendu l'opération possible.

Les caisses ne sont pas toutes déclouées, le 1er mai, lorsque parvient à Monet la nouvelle de la mort d'Edouard Manet survenue la veille au soir[170]. Pressenti, seul parmi les impressionnistes, pour tenir un des cordons du poêle aux obsèques qui auront lieu le surlendemain, Claude commande d'urgence un habit chez un tailleur de la rue des Capucines[171]. Le 3 mai, «première heure», il se rend à Paris, passe rue de la Paix chez Durand-Ruel vers 9 h 1/2 pour retirer un peu d'argent, court enfiler son vêtement tout neuf[172]; le voilà paré pour les funérailles de son ami qui ont lieu à midi en l'église Saint-Louis-d'Antin, non loin de cette gare Saint-Lazare si chargée de souvenirs[173]. De là, le cortège se dirige vers le cimetière de Passy[174]. Parmi les compagnons du défunt qui tiennent les cordons, *La Chronique des Arts* ne signale pas la présence de Monet aux côtés de Antonin Proust, Zola, Duret, Fantin-Latour, Stevens, Burty[175], alors que celui du *Figaro* l'a reconnu[176], non sans quelque mérite, car nulle silhouette n'est moins parisienne que celle du puissant solitaire qui vient précisément de découvrir à Giverny la thébaïde si ardemment désirée.

GIVERNY

Est-il besoin de présenter Giverny ? Adossé aux collines de la rive droite de la Seine, à une lieue en amont de Vernon dont il est séparé par le fleuve, le village[177] — 279 habitants en 1883 — s'étend sur plus de deux kilomètres le long de la départementale 5 reliant Gisors à Vernon. Peu après son entrée dans Giverny, la route se sépare en deux: au nord, celle «d'en haut»[178], plus capricieuse alors qu'aujourd'hui, grimpe jusqu'à la mairie et passe devant l'église avant de retrouver, par une pente assez forte, la route «d'en bas»; cette dernière, également appelée «chemin du Roy», longe le village au sud, parallèlement à la voie ferrée Gisors-Vernon[179] et au

[163] Alfred de Lostalot, *Exposition des œuvres de M. Claude Monet*, in: *Gazette des Beaux-Arts*, avril 1883, pp. 342-348. L'auteur note que la manifestation «n'a pas excité une curiosité bien vive» (cf. *supra*, note 162) et déplore les insuffisances de l'éclairage (cf. *supra*, note 153 et texte correspondant). L'Anonyme qui signe «Un Amateur», *A travers l'Art*, in: *L'Art Moderne*, avril 1883, constate, en le regrettant car il a aimé la peinture de Monet: «Le public qui — sent bon — ne se bouscule pas à l'exposition de ses œuvres», confirmant ainsi l'expression de «four» ressentie par Monet, cf. *supra*, note 151 et texte correspondant.

[164] *Lettre 344*, [Poissy], 5 avril 83, à P. Durand-Ruel; cf. la proposition qui sert de titre au présent chapitre.

[165] *Lettre 345*, [Poissy], 6 avril 1883, à P. D.-R.

[166] *Lettre 346*, villa Saint-Louis, Poissy, ce 15 avril 83, à P. D.-R.

[167] *Lettre 347*, [Poissy], dimanche 22 avril, à P. D.-R.

[168] *Lettre 348*, [Poissy], dimanche matin, 29 avril, à P. D.-R. En attendant l'arrivée du mobilier, la famille est hébergée à *La Grenouillère*, une petite auberge de Giverny; cf. J.-P. Hoschedé, 1960, t. I, p. 21, note 2.

[169] Carnet de comptes de Monet et livres Durand-Ruel.

[170] *Lettre 349*, Giverny, 1er mai [1883] à P. Durand-Ruel. — Sur la maladie et la mort de Manet le 30 avril 1883, cf. D. Rouart et D. Wildenstein, *Edouard Manet*, Lausanne, 1975, t. I, pp. 23-28; Registre de notes autographes et registre de décès, vente collection M. X., Drouot, Paris, 25 juin 1975, nº 114; cf. *infra*, note 176.

[171] *Lettre 349*, cf. *supra*, note 170. — *L'Annuaire du Commerce* mentionne deux «Scotch Tailors» associés, Auld et Reekie, au nº 10 de la rue des Capucines.

[172] *Lettre 350*, Giverny, 2 mai [1883]; *lettre 351*, [c. jeudi 3 mai], les deux à P. Durand-Ruel.

[173] D. Wildenstein, *Cl. Monet*, t. I, 1974, pp. 83-84, *La Gare Saint-Lazare*.

[174] Sur les funérailles de Manet, cf. *supra*, note 170. La même église, Saint-Louis-d'Antin, avait vu les obsèques de Mme Paul Durand-Ruel; cf. D. Wildenstein, *Cl. Monet*, t. I, 1974, p. 57, note 397.

[175] *Chronique des Arts*, 5 mai 1883, p. 145, *Nécrologie*. L'article reproduit *in extenso* le discours prononcé au cimetière de Passy par Antonin Proust, qui avait été ministre des Arts sous Gambetta de novembre 1881 à janvier 1882; la péroraison de Proust renferme le fameux *Manet et manebit*, repris par Edmond Bazire. *Manet*, Paris, 1884, en titre du chap. XXVI.

[176] *Le Figaro*, 4 mai 1883, reproduit dans A. Tabarant, 1947, p. 477, n'a pas noté la présence de Fantin. — Monet, pas plus que les autres porteurs de cordon, n'a signé le registre (cf. *supra*, note 170) ouvert par la famille à l'entrée de la demeure de la rue Saint-Pétersbourg; cf. G. de Knyff, *E. Boudin raconté par lui-même...*, Paris, 1976, p. 174.

[177] Giverny (canton d'Ecos, arrondissement des Andelys) n'est pas un village comme les autres, et les noms très anciens de ses rues et ruelles — chemin du Roy, de la Dîme, rues du Pressoir, du Colombier, de l'Amsicourt, des Juifs — attestent les lointaines origines de ce qui dut être un petit bourg au Moyen Age. — Sur Giverny et son site, cf. C. Joyes, R. Gordon, J.-M. Toulgouat, A. Forge, *Monet at Giverny*, Londres, 1975, pp. 17-20; J.-P. Hoschedé, *Cl. Monet ce mal connu*, Genève, 1960, t. I, pp. 19-28.

[178] Nous empruntons le terme à J.-P. Hoschedé, 1960, t. I, p. 23: il est plus clair que celui du cadastre de 1838 qui indique «rue *de* haut», expression locale reprise dans l'acte de vente dont il sera question *infra*, note 191.

[179] La voie ferrée Gisors-Vernon (39 km) avait été ouverte à la circulation en 1870. Fermée en 1964, elle a entièrement disparu à la hauteur de la propriété de Monet, mettant assez fâcheusement le jardin d'eau de plain-pied avec la route élargie par suite de la disparition du talus du chemin de fer.

Ru, un bras que l'Epte détache sur sa droite en amont de Giverny et qui va se jeter dans la Seine à quelques kilomètres en aval du bras principal de la rivière[180].

Sur Monet à Giverny, tout a été dit, ou presque. A regarder d'un peu plus près, on s'aperçoit que les témoignages antérieurs à 1900 sont extrêmement rares. Lilla Cabot Perry est venue sur les bords de l'Epte de 1889 à 1909, mais ses *Réminiscences* paraîtront en 1927 seulement et font peu de cas des étapes successives d'une expérience qui a duré vingt ans[181]. Publié en 1898, le reportage de Maurice Guillemot, infiniment plus direct, est cependant postérieur de quinze ans à l'installation du peintre[182]. Thiébault-Sisson, en 1900, interroge Monet à Paris même: un critique du *Temps* ne quitte pas la capitale pour un pays perdu[183]. Dans les années qui suivent, d'autres se montreront plus entreprenants, Louis Vauxcelles, André Arnyvelde, Marcel Pays[184]. Avec ce dernier, nous voilà en 1921, à une époque qui voit éclore de grandes monographies où déjà les choses se figent, bientôt suivies, au lendemain de la mort de l'artiste, de toute une floraison d'articles et d'études qui négligent bien souvent notre période. De toute façon, aucun des historiens et des journalistes qui ont parlé de Monet, à l'exception peut-être de Gustave Geffroy[185], ne peut se vanter de l'avoir connu d'une façon tant soit peu intime.

[180] Environ 2 km en amont de l'endroit où le Ru (nom propre, à Giverny) quitte l'Epte sur sa droite, celle-ci perd à gauche un bras important qui va passer à proximité du village de Limetz — d'où le nom «bras de Limetz» — avant de se jeter dans la Seine à 1 km en amont (et au sud) du bras principal.

[181] Lilla Cabot Perry, *Reminiscences of Cl. Monet from 1889 to 1909*, in: *The American Magazine of Art*, mars 1927, pp. 119-125.

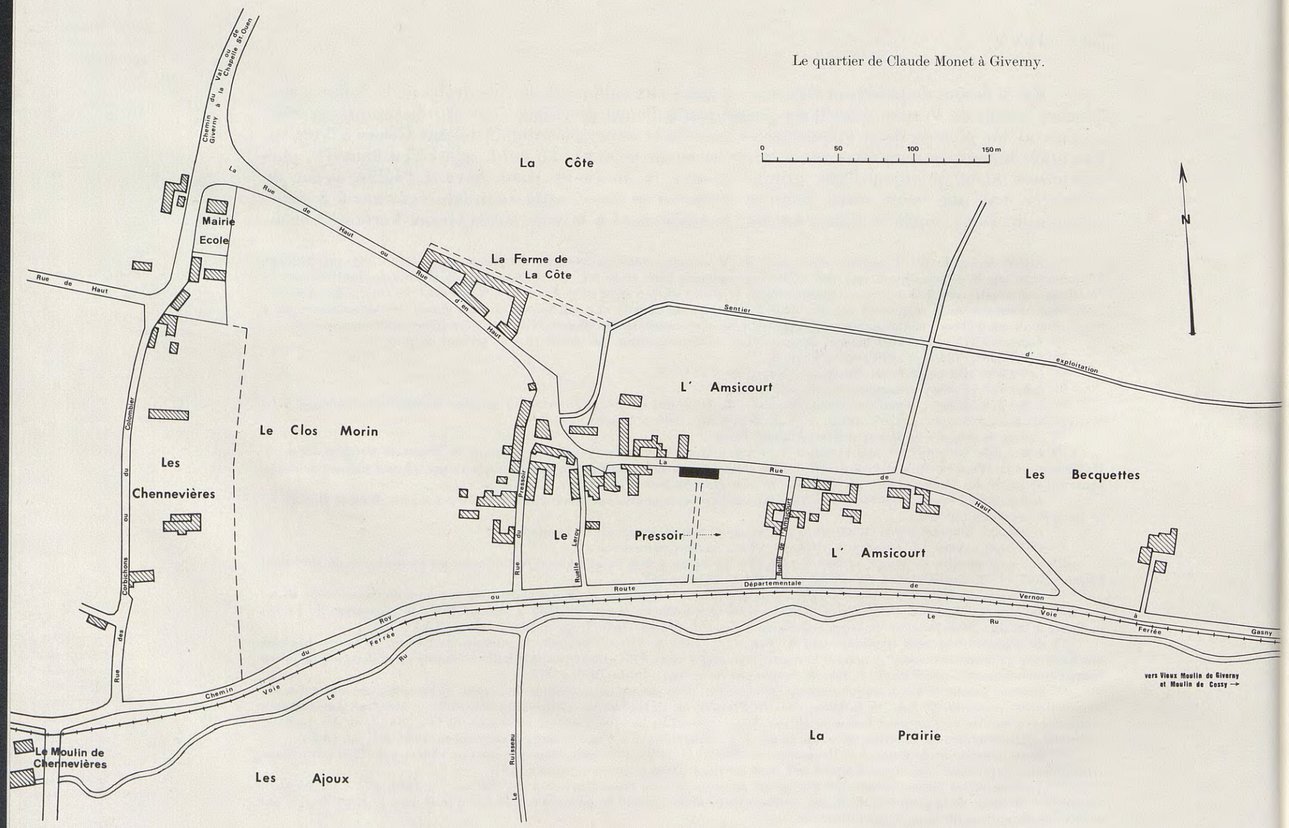
[182] M. Guillemot, *Claude Monet*, in: *La Revue illustrée*, 15 mars 1898, s.p.; la visite du journaliste à Giverny remonte à l'été 1897.

[183] Thiébault-Sisson, *Cl. Monet, les années d'épreuves*, in: *Le Temps*, 26 novembre 1900.

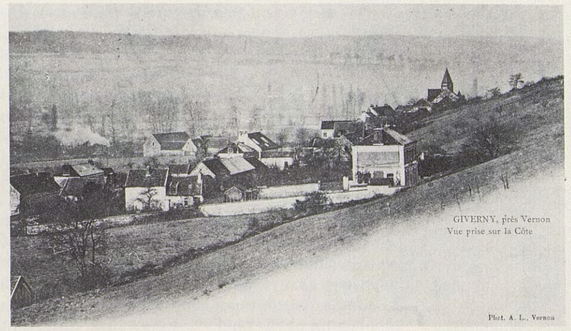
[184] L. Vauxcelles, *Un Après-midi chez Cl. Monet*, in: *L'Art et les Artistes*, déc. 1905, pp. 85-90; A. Arnyvelde, *Chez le peintre de la lumière*, in: *Je sais tout*, 15 janvier 1914; M. Pays, *Une visite à M. Cl. Monet dans son ermitage de Giverny*, in: *Excelsior*, 26 janvier 1921.

[185] G. Geffroy, *Cl. Monet, sa vie, son temps, son œuvre*, Paris, 1922, et nombreux articles *passim*. Ami de Clemenceau, Geffroy (1855-1926) fut l'un des dix premiers membres de l'Académie Goncourt.

Le quartier de Claude Monet à Giverny.

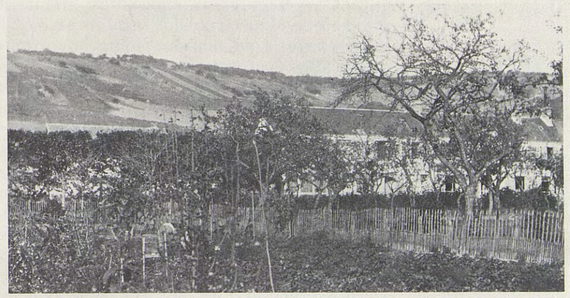


La route nationale de Paris à Rouen traverse le hameau du Grand Val (cf. *cat. 840*) et, à sa suite, celui du Petit Val visible ici; parallèlement, la voie ferrée longe la Seine. Au-delà de la plaine des Ajoux, Giverny s'étend au pied des collines de la rive droite; à la gauche du village, l'église; vers la droite, le quartier du Pressoir où se trouve la propriété de Monet (carte postale c. 1900, Musée Marmottan, Paris).

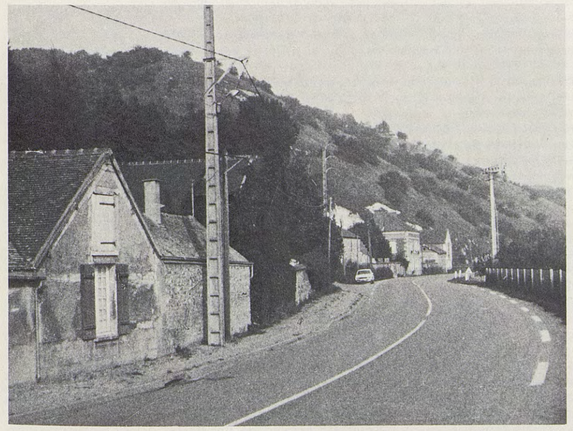


Lorsque, monté au flanc de la colline, la Côte, qui domine Giverny, on regarde vers l'ouest, on a devant soi le bâtiment carré de la mairie construite sous Napoléon III *(cat. 1079)*; plus loin l'église; dans le bas, le long du chemin du Roy, le petit train de Gisors fume bravement pour rejoindre Vernon. Une partie du motif se retrouve en *cat. 961* (carte postale c. 1900, coll. J.-M. Toulgouat).

Tourné vers le sud-est, on domine, au premier plan, la ferme de la Côte et le quartier du Pressoir. Au centre gauche, le 2e atelier que Monet a fait construire peu avant 1900; à l'extrême gauche, se détachant sur un fond d'arbres, la maison du peintre; au-delà, la Prairie traversée par des rangées de saules et de peupliers; plus loin, la vue s'étend sur la plaine des Essarts jusqu'aux collines de Bennecourt, de Jeufosse et de Bonnières; *cat. 1055* et *1072* (carte postale c. 1900, coll. J.-M. Toulgouat).



C'est ainsi que se présente, au pied de la Côte, la maison de Monet dans les premières années de son séjour à Giverny. Tout en longueur déjà, mais encore dépourvue de son ornement floral, elle est précédée d'un potager et d'un verger et non des parterres fleuris qui feront sa célébrité. Dans l'aile gauche du bâtiment, le peintre a fait aménager son premier atelier (photo c. 1885).



En quittant Giverny en direction de Gasny par la route départementale 5, on longe la propriété des Roches, à gauche, avant de parvenir à l'entrée du hameau de Falaise dominé par le val du même nom; *cat. 971*.

Falaise et son val ont intéressé Monet à l'automne 1885 *(cat. 973-979)* et, sous la neige, en janvier 1886, *cat. 1054*. Le bâtiment d'habitation, à droite, est visible sur *cat. 973*.

Il n'en va pas de même pour Jean-Pierre Hoschedé qui, fort d'un demi-siècle d'intimité familiale, a rédigé au soir de sa vie *Claude Monet ce mal connu*[186]. Certes le témoignage est entaché de partialité, mais l'auteur a eu conscience de l'écueil que certains n'ont pas su éviter, cet effet de téléobjectif qui place sur un seul et même plan les différents moments d'une aventure humaine qu'il importe de saisir dans la mobilité et la richesse de sa durée. Si nous voulons comprendre Monet à Giverny non pas globalement, mais dans son devenir, c'est progressivement qu'il nous faut tenter de le faire, en suivant l'ordre des faits tels que les révèlent les documents contemporains et les œuvres peintes, deux sources d'information qui permettront d'apprécier à leur juste valeur les témoignages postérieurs écrits ou oraux.

Monet connaissait Vernon de longue date pour y être passé chaque fois qu'il circulait entre Paris et la Normandie, et sans doute plus directement au cours de son séjour à Bennecourt en 1868[187]. Mais Giverny, à l'écart de la voie ferrée Paris-Le Havre comme de la Seine dont près de 500 mètres le séparent, ne se livre pas aisément. Il faut aller le chercher, et c'est ce que le peintre a fait. Tout en évoquant un voyage de prospection dans le petit train qui relie Vernon à Gisors apparemment suivi jusqu'à son terminus[179]*, J.-P. Hoschedé parle également d'un déplacement à pied[188]. Selon une information due à sa sœur, Mme Salerou, parfaitement plausible à la saison où ont lieu les recherches, Monet aurait été séduit par les arbres fruitiers en fleurs dans le jardin de la maison qu'il devait occuper[189].

Un gros propriétaire de Giverny, Louis-Joseph Singeot, consent à louer à cet artiste «horzin»[190], dont il ignore combien il a été mauvais payeur jusque-là, un important immeuble[191] situé au lieu-dit le Pressoir[192]. L'ensemble, entièrement clos de murs, s'étend, cour, jardin et «masures»[193], sur 96 ares, «borné, par devant, la route de Gisors à Vernon, par derrière, la route de Haut ou du Village»[194]. La maison principale comporte quatre pièces au rez-de-chaussée, autant à l'étage, deux mansardes, grenier et cave; l'aile ouest est occupée par une sorte de grange que Monet transformera en atelier, l'autre renferme un bûcher, un petit hangar et les commodités. Une maison moins importante comporte également plusieurs pièces dont une cuisine, une écurie et un cellier[191]*. Il y a là non seulement de la place pour tous les membres de la double famille, mais encore suffisamment de terrain libre pour supporter progressivement toutes les additions de construction que Monet jugera nécessaires. Pour l'instant, il se déclare «enchanté du pays»[195]. Toutes les promesses d'avenir sont là.

Sur le plan matériel, la vie s'organise rapidement. Les aînés des enfants sont mis en pension à Vernon, les garçons chez Dubois, les filles chez les sœurs de la Providence[196]. Les petits, Michel Monet et Jean-Pierre Hoschedé, vont en classe à l'école publique de Giverny, dont l'instituteur, Auguste Cellier, sera appelé à donner des leçons particulières aux uns et aux autres[197]. Comme la Seine passe à environ un kilomètre de la maison, Monet fait construire un hangar au bord du fleuve pour abriter ses bateaux, chevalets et toiles; c'est la première mention de l'installation à l'île aux Orties[198]. Le fait qu'il abandonne son matériel dans cette baraque isolée indique qu'il ne convient pas d'exagérer les «difficultés rencontrées au village», telles que Jean-Pierre Hoschedé les rapporte[199]. Très vite également le jardinage l'occupe, prélude aux travaux futurs[200].

Sur le plan de la peinture, les débuts, d'abord hésitants — «Il faut toujours un certain temps pour se familiariser avec un pays nouveau»[201] — sont bientôt contrecarrés par la pluie[202].

[186] J.-P. Hoschedé (1877-1961) est le plus jeune des enfants d'Ernest et d'Alice; cf. son ouvrage, *supra*, note 177, fin.

[187] D. Wildenstein, Cl. Monet, t. I, 1974, p. 39. *Au creux de la vague*.

[188] J.-P. Hoschedé, 1960, t. I, donne ces deux indications contradictoires p. 24 et p. 20, tout en exposant avec pertinence les raisons du choix de Giverny.

[189] Mme Salerou, née Germaine Hoschedé (1873-1968), la plus jeune des filles d'Ernest et d'Alice, a répondu avec une admirable patience à nos questions sur la vie de Monet à Giverny et sur les œuvres qu'il y a peintes.

[190] *Horzin*: étranger au pays, dans le parler de la région; cf. J.-P. Hoschedé, 1960, t. I, p. 45.

[191] Le bail n'ayant pas été retrouvé, nous empruntons la description de la propriété à l'acte de vente par L.J. Auguste Singeot et son épouse née Saintard, à Cl. Monet, le 19 novembre 1890. Etabli en l'étude de Me Grimpard, notaire à Vernon, le document nous a été aimablement communiqué par Me Raoul Texier, son successeur.

[192] Le Pressoir, situé dans la partie orientale de Giverny, est séparé du lieu-dit l'Amsicourt au nord par la route d'en haut, et de la Prairie au sud par le chemin du Roy; il est limité à l'ouest par le Clos Morin, à l'est par l'Amsicourt.

[193] Masure, dans le parler normand, ne comporte aucune valeur péjorative.

[194] Pour la description, cf. *supra*, note 191. Sur l'expression «de haut» cf. *supra*, note 178. Le terme «du Village» s'explique par le fait que seule la route d'en haut traverse la localité. La propriété louée par Monet est limitée à l'est par la ruelle de l'Amsicourt, à l'ouest par la ruelle Leroy.

[195] *Lettre 352*, Giverny, 7 mai 83, à P. Durand-Ruel; cf. *lettre 354*, Giverny, 20 mai 1883, à Duret: «Je suis dans le ravissement.» Lettre de De Bellio à Monet, Paris, le 17 juin 1883: «Il paraît, en effet, que Giverny est un endroit délicieux, et je ne doute pas que vous ne rapportiez une foule de toiles, autant de chefs-d'œuvre.»

[196] *Lettre 352*, cf. *supra*, note 195; *lettre 401*, Bordighera, 1er février [1884], à A. Hoschedé. — Au cours de l'été 1883, les filles Hoschedé participent encore à la distribution des prix de Poissy (cf. *supra*, note 3); à la rentrée d'automne au plus tard, elles sont mises en pension chez les sœurs de Vernon.

[197] Chantre à l'église (cf. J.-P. Hoschedé, 1960, t. I, p. 46), A. Cellier dirige l'école de Giverny de 1881 à 1896; son successeur, Achille Delaplace, reste en fonction de 1896 à 1928. La directrice actuelle, Mme Lafont, est à Giverny depuis 1957; secrétaire de la mairie comme ses prédécesseurs, elle nous a aimablement donné accès aux archives communales avec l'accord bienveillant de M. Berche, maire de Giverny, et nous a fourni tous les compléments d'informations souhaités. — Sur les comptes de Monet avec Cellier, cf. *lettre 612*, [Etretat], vendredi soir [6 novembre 1885], à A. Hoschedé, et *passim*.

[198] *Lettre 356*, [Giverny], 5 juin 83, à P. Durand-Ruel. — Sur le terrain, à l'embouchure de l'Epte, dit *l'île aux Orties*, où est implanté le hangar, cf. J.-P. Hoschedé, t. I, pp. 46, 77-78, qui donne également des indications sur la flotille de Monet.

[199] J.-P. Hoschedé, 1960, t. I, chap. III, *Difficultés rencontrées au village*, pp. 45-50.

[200] *Lettre 356*, cf. *supra*, note 198.

[201] *Lettre 362*, Giverny, 3 juillet 83, à P. Durand-Ruel.

[202] *Lettre 366*, Giverny, 22 juillet 83; *lettre 369*, Giverny, 9 août 1883, les deux à P. Durand-Ruel.

Aussi Monet travaille-t-il beaucoup à l'intérieur pour terminer certaines toiles d'Etretat[203], ou pour peindre des fleurs[204], pour esquisser le portrait de Michel *(847)*, ou encore pour représenter, à mi-chemin du plein air, *Le Déjeuner sous la tente (846)*. Vers la fin août, le soleil revenu favorise le travail en extérieur[205]. Comme naguère pour Vétheuil[206], Monet hésite à aborder Giverny de front. La Seine, qui l'avait peu attiré à Poissy *(748-749)*, le reprend tout entier[207]. Pour la rejoindre, il traverse, avec tout son matériel, la plaine au sud du village jusqu'aux parages proches de l'embouchure de l'Epte. De là, il exécute quelques vues de la rive opposée dominée par les hauteurs de Port-Villez *(834-836)*. D'un autre point situé un peu en amont[208], il peint également trois toiles *(837-839)*, à moins qu'il ne franchisse la Seine en bateau pour prendre pied sur le chemin de halage au Grand Val *(840)*[209], ou qu'il se limite aux îles devant Port-Villez *(841)*. En aval de Giverny, Vernon[210] l'inspire également *(842-845)*.

Trois semaines environ après une visite chez son frère à Rouen, au cours de laquelle il a rencontré Durand-Ruel et Pissarro[211], Monet peut enfin expédier à son marchand une caisse de sept tableaux où apparaissent pour la première fois des titres caractéristiques de la région de Giverny: *Eglise de Vernon (843)*, *Le Bord de l'eau à Vernon (844)*, *Côte de N.-D.-de-la-Mer au bord de la Seine (839)*, *Paysage à Port-Villez (836)*[212].

Les dernières semaines de l'année 1883 sont occupées par l'exécution d'une importante commande, les fameux panneaux destinés au grand salon de l'appartement de Paul Durand-Ruel au N° 35 de la rue de Rome[213]. Dans la deuxième quinzaine de décembre, comme pour se reposer de cette tâche ardue — ou pour chercher de nouvelles sources d'inspiration? — Monet entreprend, en compagnie de Renoir, un voyage d'étude sur la Riviera[214] qui conduit les deux amis jusqu'à Gênes[215] et permet une première approche de motifs méditerranéens *(850-851)*.

LES DÉBUTS À BORDIGHERA

Au cours de leur randonnée qui a vu les deux artistes «user de belles couleurs»[216], Monet a été séduit par Bordighera. Il entend bien y retourner seul, persuadé que la présence de Renoir le gênerait dans son travail. Aussi demande-t-il à Durand-Ruel de garder le secret sur ses intentions[217], avant d'entreprendre son voyage le 17 janvier 1884[218].

[203] *Lettre 365*, 15 juillet 83; *lettre 366*, cf. *supra*, note 202; *lettre 367*, 27 juillet 1883; *lettre 368*, 29 juillet 83, toutes de Giverny à P. Durand-Ruel.

[204] *Lettre 372*, Giverny, 2 septembre 1883, à P. Durand-Ruel; cf. les tableaux *848* et *849* et certains des panneaux Durand-Ruel, *infra*, note 213.

[205] *Lettre 371*, Giverny, 26 août 1883, à P. Durand-Ruel.

[206] D. Wildenstein, *Cl. Monet*, t. I, 1974, pp. 92 et 94.

[207] Il ne semble pas que la «petite excursion de quelques jours sur la Seine» projetée dans la *lettre 369* (cf. *supra*, note 202) ait été fructueuse, si elle a eu lieu; les tableaux de 1883 n'ont pas nécessité un déplacement de cette envergure.

[208] Dans ce cas, Monet est installé à l'ouest de Villez, hameau de la commune de Limetz sur la rive droite de la Seine, qu'il importe de ne pas confondre avec Port-Villez, blotti au pied des collines qui s'étendent sur la rive opposée depuis Bonnières et Jeufosse jusqu'aux portes de Vernon.

[209] Le Grand Val, hameau de Port-Villez, se trouve à 1 km. 5 en aval de ce dernier, au débouché du vallon qui coupe en cet endroit la ligne des collines (cf. note précédente). Le Petit Val, immédiatement au nord, est plus connu de nos jours; nous avons cependant adopté dans nos descriptions l'appelation toponymique *Grand Val* retenue par Monet, en actualisant sa transcription.

[210] Pour représenter Vernon et sa collégiale gothique, Monet emprunte la route départementale 5 jusqu'aux prés de Vernonnet, au nord-ouest de Giverny.

[211] *Lettre 377*, Giverny, 18 oct^bre^ 83, à P. Durand-Ruel; lettre de Pissarro à Lucien, Rouen, 22 octobre 1883, in: J. Rewald, *C. Pissarro*, 1950, p. 63: «J'ai reçu hier la visite de Monet, de son frère et de son fils, de Durand et son fils. Nous avons passé la journée ensemble à Déville», où habite Léon Monet. — Cf. une intéressante lettre de Joseph Delattre à Angrand (mai 1883), où est évoquée la personnalité du «chimiste de Déville», Léon Monet, repr. *in*: B. du Chatenet, *J. Delattre*, Rouen, 1974, lettre 7.

[212] *Lettre 380*, Giverny, 9 novembre 1883, à P. Durand-Ruel.

[213] Sur cette commande dont la première mention remonte au 26 mai 1882 (pièce justificative 85), cf. *infra*, notre catalogue, 1885, *Panneaux de portes du salon Durand-Ruel*, notice générale précédant le n^o^ *919*.
— En 1883, Monet a livré pour plus de 29000 francs de tableaux à son marchand (29200, selon son carnet de comptes, 29400 selon le livre de Durand-Ruel). Toutefois, compte tenu des avances perçues, c'est un total de 34541 francs que l'artiste inscrit au chapitre des ventes et recettes à la fin de l'année, chiffre en net progrès sur 1882; cf. *supra*, *Bilan provisoire...* et notes 101 et 102.
— Autre sujet de satisfaction, l'exposition organisée par Durand-Ruel du 20 avril à juillet, à la Société des impressionnistes, Dowdeswell and Dowdeswell, 133 New Bond Street, Londres, où Monet figure avec 7 tableaux dont 4 sont identifiés dans notre catalogue, les n^os^: *290?*; *751*; *758*; *762*. — Sur cette exposition, cf. D. Cooper, *The Courtauld Collection*, Londres, 1954, avec une abondante bibliographie des articles suscités par l'événement. A l'automne 1883, une nouvelle exposition d'*Impressionnistes parisiens* au Gurlitt Kunstsalon de Berlin, où Monet est représenté par deux tableaux déjà exposés l'année précédente (cf. *supra*, note 102, fin; il s'agit des n^os^ *377* et *464?*), provoque les critiques de Menzel; cf. Amédée Pigeon, *Correspondance de Berlin*, in: *Le Figaro*, 31 octobre 1883, qui rapporte ses propos: «C'est ... voyons, comment dire cela ... eh bien!... c'est absolument affreux.» Pissarro à Lucien, 10 nov. 83, in: J. Rewald, *C. Pissarro*, pp. 66-67; J. Rewald, 1973, pp. 498, 500.
— Enfin, trois œuvres de Monet sont exposées à l'*American Exhibition of Foreign Products, Arts...*, de Boston, du 1er septembre à décembre 1883, à P. Durand-Ruel; ce sont les n^os^ *284*, *722*; *735*.

[214] Le nom de «Côte d'Azur» sera lancé un peu plus tard par Stephen Liégeard dans *La Côte d'Azur*, Paris, 1887. Jusque-là on disait Riviera ou Rivière.

[215] *Lettre 386*, [Paris], dimanche 16 déc^bre^ [1883], à de Bellio; lettre de Renoir à P. Durand-Ruel, [Gênes(?), déc. 1883], *in*: L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, pp. 126-127; lettre de Cézanne à Zola, Aix, 23 février 1884, *in*: J. Rewald, *P. Cézanne: correspondance*, Paris, 1937, p. 197.

[216] Dans sa lettre *supra*, note 215, Renoir indique dans les grandes lignes l'itinéraire suivi et ajoute: «Jusqu'à présent, nous avons sali des toiles et usé de belles couleurs.» Les deux artistes sont de retour avant le 31 décembre 1883 (cf. *lettre 387*, Giverny, 1er janvier 1884, à P. Durand-Ruel). Les tableaux *850* et *851* datés *83* sont le témoignage de l'activité déployée par Monet.

[217] *Lettre 388*, Giverny, [12 janv. 1884], à P. Durand-Ruel.

[218] *Lettre 390*, [Paris, 17 janv. 1884], à P. Durand-Ruel.

Situé à un peu moins de vingt kilomètres à l'est de Menton, Bordighera[219], chef-lieu de canton de la Ligurie occidentale, se compose alors de la vieille ville — dite *Città Alta* ou *Paese Alto* — construite sur la hauteur, au nord du cap Sant'Ampelio, simple coude de la côte. Vers 1820 a été créé au sud-ouest de la Città Alta, dont il est séparé par les jardins des Orti Sottani, le Borgo Marina, le bourg des pêcheurs, puis l'expansion s'est poursuivie vers l'ouest, le long de la Via Vittorio Emanuele et de la Strada Romana, accélérée par l'ouverture de la ligne ferroviaire Gênes-Vintimille en 1871, sans que la population sédentaire dépasse le chiffre de 2000 habitants. L'afflux de nombreux touristes, surtout anglais et allemands, dont certains se fixeront dans le pays où leurs noms ont survécu jusqu'à nos jours[220], a provoqué un remarquable développement de l'hôtellerie.

Monet devrait donc trouver à se loger facilement, mais son aversion pour les Allemands et pour leur langue, qui étonne quelque peu chez ce non-belligérant volontaire de 1870[221], l'incite à chercher refuge à la Pension Anglaise située en contrebas de la vieille ville[222]. A son arrivée, on est treize à table, une table où l'élément féminin est représenté par quelques dames typiquement britanniques et par une jeune Américaine fort jolie, inséparable d'«un énorme chapeau genre Rembrandt»[223], présence qui ne manquera pas de provoquer la suspicion d'Alice[224].

La merveille des merveilles, de l'avis unanime des guides et de tous ceux qui l'ont connu, est le jardin Moreno situé immédiatement à l'ouest de la Città Alta, de part et d'autre de la Strada Romana qui deviendra Via Romana à mesure que l'urbanisation progressera. D'ordinaire, le propriétaire, M. Moreno[225], ouvre généreusement ses jardins aux visiteurs, mais une mésaventure récente l'a incité à mettre fin à cette pratique, si bien que Monet doit chercher à se faire recommander[226] auprès de ce personnage si important pour le succès de son séjour sur la Riviera du Ponant[227]. En attendant, il parcourt Bordighera et ses environs immédiats, explorant «chaque sentier» de ce terrain accidenté[228], très vite persuadé qu'il lui faudra s'attacher surtout aux palmiers et «aux aspects un peu exotiques», quitte à faire ailleurs «de l'eau, de la belle eau bleue»[229]. Cette restriction surprendra à première vue quiconque connaît le site de Bordighera[230]; elle peut s'expliquer en partie par le peu d'envergure du cap Sant'Ampelio qui n'offre pas un grand recul par rapport à la côte[231].

Le 24 janvier, quatre toiles sont commencées qu'il s'agit de finir, avant d'en refaire quatre autres et ainsi de suite[232]. Programme ambitieux dans sa régularité et que la réalité se chargera de contrecarrer bientôt: «Ces palmiers me font damner; les motifs sont extrêmement difficiles à prendre», surtout lorsqu'on cherche à placer orangers et citronniers sur un fond de mer. «Quant au bleu de la mer et du ciel, c'est impossible.»[233] Une pluie nocturne a dégagé les montagnes couvertes de neige, spectacle inoubliable, mais effet de trop courte durée pour le peindre. Une excursion en compagnie de deux peintres anglais permet de visiter trois villages perdus dans la montagne, Sasso, Borghetto et Vallebona[234]. Avec le retour du beau temps, la lutte reprend: «Je

[219] Sur Bordighera et la Riviera du Ponant, outre les guides français et étrangers traditionnels, nous avons consulté: S. Liégeard, *op. cit.*, pp. 324-341, cf. *supra*, note 214; Anna Maria Ceriolo Verrando, *Bordighera nella Storia*, Bordighera, 1971; Enzo Bernardini et Giuseppe E. Bessone, *Bordighera ieri*, Bordighera, 1971.

[220] Il en est ainsi de Bicknell, Kleudgen, Winter.

[221] *Lettre 391*, Bordighera, 23 jan[ier] 84, à P. Durand-Ruel. — Sur cette non-belligérance qui frise la désertion, cf. D. Wildenstein, *Cl. Monet*, t. I, 1974, pp. 51-52.

[222] *Lettre 391*, [Pension Anglaise], Bordighera, 23 jan[ier] 84, à P. Durand-Ruel; *lettre 392*, Bordighera, 24 janv[ier] 84; à A. Hoschedé; *lettre 397*, Bordighera, 28 janvier, à P. Durand-Ruel. — L'établissement qui portait le nom français de *Pension Anglaise* n'existe plus depuis de nombreuses années.

[223] *Lettre 393*, Bordighera, 25 janv. 84, à A. Hoschedé. — Sur Mme Auger de Vétheuil nommée dans ce document, cf. D. Wildenstein, *Cl. Monet*, t. I, 1974, p. 102: photographie.

[224] *Lettre 398*, Bordighera, 29 janv. [1884], à A. Hoschedé.

[225] L'identification de M. Moreno, rendue difficile par l'absence d'archives municipales, a été possible grâce au rapprochement de divers éléments: une plaque de 1882 en langue latine conservée dans l'église Terrasanta, construite par Charles Garnier dans le Borgo Marina, indique que le donateur du terrain est «Franciscus Moreno, vir pietate divitiisque clarus». Or lorsque S. Liégeard (*op. cit.*, pp. 330-331, cf. *supra*, note 214) veut visiter le jardin Moreno en 1887, l'accès de la propriété lui est refusé par la veuve de M. Moreno, «mort, il y a un couple d'années» c'est-à-dire en 1885. Et c'est précisément cette année-là qu'est décédé le riche donateur de la Terrasanta, Francesco Moreno (registre paroissial de l'église S. Maria Maddalena à Bordighera). Francesco Moreno (1827-1885) est donc l'hôte de Monet.
— Contrairement à ce qu'écrit ce dernier, M. Moreno n'était ni marseillais (cf. *lettre 394*, Bordighera, 26 janv. 84, à A. Hoschedé) ni consul de France (cf. *lettre 475*, [Bordighera], 6 avril, dimanche 3 hres [1884] à A. Hoschedé); la charge d'agent consulaire (la France n'a jamais eu de consulat à Bordighera) était exercée par son gendre, Jean-Baptiste Borelli (cf. *lettre 470*, Bordighera, 2 avril [1884], à A. Hoschedé, note 1).

[226] *Lettre 391*, cf. *supra*, note 221; *lettre 394*, Bordighera, 26 janv. 84, à A. Hoschedé.

[227] La Riviera du Ponant va de Vintimille à Gênes; au-delà de Gênes s'étend la Riviera du Levant.

[228] *Lettre 392*, cf. *supra*, note 222. — Monet a pu utiliser au cours de ses pérégrinations *Les Motifs artistiques de Bordighera*, par Charles Garnier, que Frédéric F. Hamilton venait de rééditer dans *Bordighera et la Ligurie occidentale*, 1883; cf. R. Walter, *Ch. Garnier et Cl. Monet à Bordighera*, in: *L'Œil*, janvier-février 1977, pp. 22-27. — Une fois qu'il a commencé de peindre, Monet se fait aider par un porteur; cf. *lettre 402*, Bordighera, 2 fév. 84, à A. Hoschedé.

[229] *Lettre 391*, cf. *supra*, note 221.

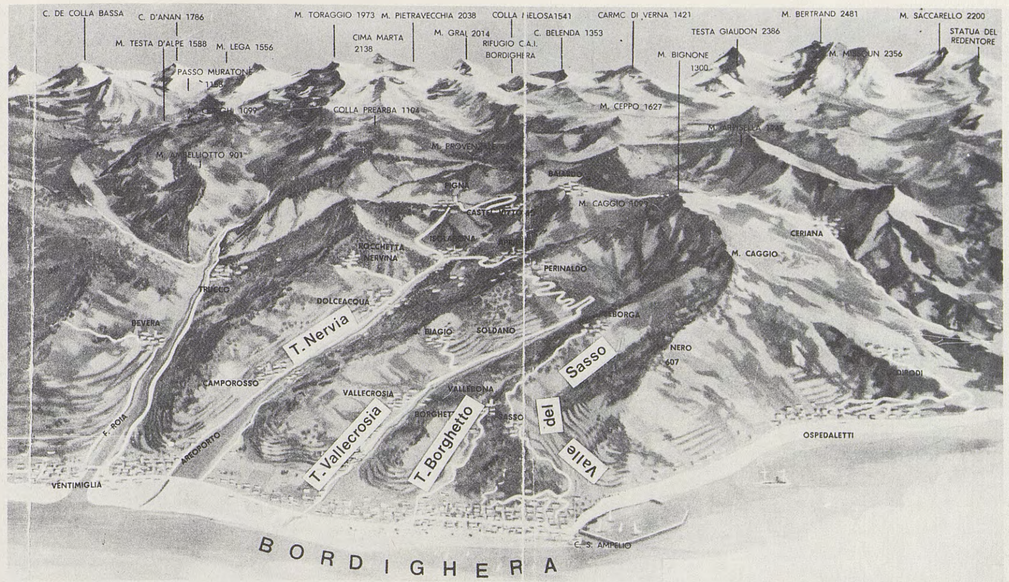
[230] Nous avons eu le privilège d'étudier les motifs de Monet à Bordighera en compagnie de la Signora Camilla Moreno, dont l'aide a été en tous points digne de la générosité de ses ancêtres.

[231] Il est évident qu'à Pourville et même à Etretat, ce recul est encore moins sensible. En revanche, il est très marqué au cap Martin, où Monet va l'exploiter à la fin de son séjour sur la Côte d'Azur; cf. *infra*, *De Bordighera à Menton*, et tableaux *889-892*, *896-897*.

[232] *Lettre 392*, cf. *supra*, note 222.

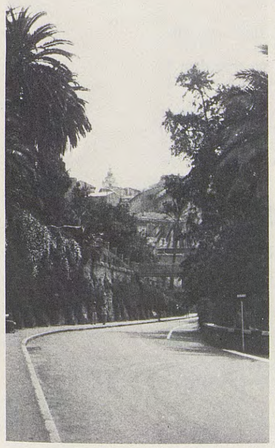
[233] *Lettre 394*, cf. *supra*, note 226.

[234] *Lettre 395*, Bordighera, 27 janvier [1884], à A. Hoschedé. — Monet peindra au moins une fois ces montagnes «couvertes de neige» *(881)*. Quant aux trois villages visités, deux d'entre eux apparaissent sur le tableau intitulé *Valle Buona (858)*, peint dans la vallée du «torrente Borghetto».

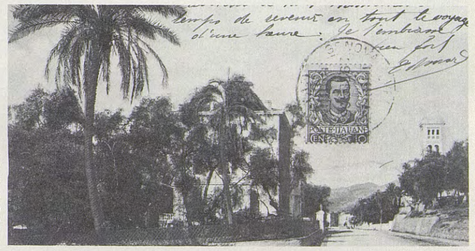


Le site de Bordighera, où Monet séjourne de janvier à avril 1884, est représenté sur le plan du Syndicat d'Initiative, depuis Vintimille jusqu'à Ospedaletti, de la Méditerranée aux Alpes. Nous avons indiqué en caractères gras le nom des principales vallées et des torrents qui les parcourent.

△ Vue générale de Bordighera que domine le campanile de la Città alta, prise au flanc de la colline de la Torre dei Mostaccini à l'ouest de la ville *(cat. 852-854)*. La plupart des pins ayant servi de premier plan à Monet ont été détruits récemment par un incendie.

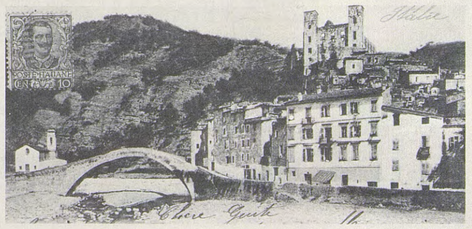


A l'extrémité orientale de la Strada Romana, la voie s'engage entre les parties hautes et basses de ce qui fut le jardin Moreno où Monet peignit de nombreuses toiles *(cat. 865-876)*. Au fond, le campanile de la Città alta ou Paese alto; *cat. 865*.



La Strada (ou Via) Romana est vue ici en direction de l'ouest, avec, à droite, la villa Bischoffsheim construite par Charles Garnier; *cat. 856*, *857* (carte postale c. 1900).

Dans la vallée du Sasso, en face du cimetière de Bordighera, se dresse un curieux bâtiment carré enfermé aujourd'hui dans une entreprise horticole; on le retrouve dans *cat. 859-863*.



Le Borgo antico de Dolceacqua offre aux photographes, comme aux peintres, des monuments pittoresques: chapelle San Filippo Neri, pont sur le Torrente Nervia, château des Doria; *cat. 882-884* (carte postale c. 1900).

me donne terriblement de mal, car je n'arrive pas encore à saisir le ton de ce pays; par moments, je suis épouvanté des tons qu'il me faut employer.» Le travail porte à présent sur six toiles par jour, dont certaines ont six séances; rien n'est encore terminé mais les effets, pour le moment du moins, reviennent inchangés[235]. L'accoutumance entraîne des progrès — «Je vois les motifs où je ne les voyais pas les premiers jours» —, d'où cette remarque désabusée: «Je trouve mes premières études très mauvaises.»[236].

Chemin faisant, le rôle d'Alice, absente, est bien défini: «A chaque motif que je fais, que je choisis, je me dis qu'il me faut les bien rendre pour que vous voyiez où j'ai été et comment cela est.»[236*] Il ne s'agit donc pas ici de satisfaire le goût esthétique de la femme aimée, mais avant tout de lui apporter des éléments d'information au terme du voyage, objectif modeste, mais garant d'exactitude. Dans les jours suivants, elle aura droit à des indications plus techniques, parallèlement à des assurances destinées à la rassurer sur la fidélité de son compagnon et à des conseils d'économie domestique qu'elle accueillera très mal[237].

Concernant la vie à Paris, notamment le succès de l'exposition Manet, une lettre de Renoir donne des indications aussitôt transmises à Giverny[238]. Des dettes anciennes contractées à l'époque d'Argenteuil posent toujours des problèmes dont l'un concerne *Le Déjeuner sur l'herbe (63)*[239]. M. Bruno, «le chasseur de Lavacourt» rencontré naguère à Vétheuil avec Hoschedé[240], parvient à décrocher à Marseille, où M. Moreno a des relations, une lettre de recommandation dans laquelle Monet est présenté «comme un des artistes les plus distingués de Paris»[241]. Il s'agit donc de terminer les choses entreprises — quatorze toiles à la date du 2 février[242] — pour commencer «une nouvelle série»[243]: «Maintenant que je sens bien le pays, j'ose mettre tous les tons de rose et bleu; c'est de la féerie, c'est délicieux et j'espère que cela vous plaira.»[244]

M. MORENO, «UN VRAI MARQUIS DE CARABAS»

La visite à M. Moreno a lieu le mardi 5 février, l'accueil est cordial; la propriété présentée dans les «plus petits recoins» suscite une admiration passionnée qui trouve dans le prêt d'une clé sa juste récompense[245]. La présence de Mme Moreno, une atmosphère que l'on devine mondaine bien que marquée par la maladie du jeune fils de la maison, vont alimenter l'inévitable jalousie d'Alice[246]. Ce sentiment est interdit au pauvre Claude, du moins lorsqu'il s'agit d'Ernest Hoschedé, dont la visite est attendue à Giverny le 19 février pour l'anniversaire de sa femme qui aura 40 ans ce jour-là[247].

La fatigue de Monet est telle que, avant de se mettre à l'œuvre chez M. Moreno, il doit s'octroyer un jour de repos consacré à un petit voyage à Menton où deux motifs vus au cap Martin demandent à être peints un jour: ils accordent une grande place à la mer qui continue à ne pas jouer un «grand rôle» dans les études de Bordighera[248]. Le 7 février, le travail au jardin Moreno peut commencer dans un sous-bois d'oliviers dont la dominante bleue surprend quelque peu le peintre[249]. Pour le distraire, son hôte l'invite à passer un après-midi à Ospedaletti, petite station côtière toute proche de Bordighera, où il goûte une distraction d'autant mieux venue

[235] *Lettre 398*, cf. *supra*, note 224.

[236] *Lettre 401*, Bordighera, 1er février [1884], à A. Hoschedé; cf. *lettre 404*, Bordighera, 3 fév^er^ 84, à A. Hoschedé: «Mes premières toiles sont bien mauvaises à côté des dernières.»

[237] *Lettre 404*, cf. *supra*, note 236; la réaction d'Alice au conseil «faites donc des économies» trouvera son écho dans la *lettre 411*, Bordighera, 8 février 84, à A. Hoschedé: «Laissez-moi vous dire seulement que vous m'avez mal compris ou bien que je m'explique mal.»

[238] Sur l'exposition Manet, salle Melpomène, à l'Ecole des Beaux-Arts, quai Malaquais, en janvier 1884, cf. D. Rouart et D. Wildenstein, *Edouard Manet*, 1975, t. I, p. 24; A. Tabarant, 1947, pp. 490-497. — La lettre de Renoir à Monet, mardi [29 janvier 1884], est reproduite dans G. Geffroy, 1922, pp. 172-173. Monet transmet ce document à Alice avec la *lettre 402*; cf. *supra*, note 228, fin. — L'article «très bien» d'Albert Wolff, en écho au discours de réception d'Edouard Pailleron à l'Académie française, a paru dans la rubrique *Courrier de Paris*, in: *Le Figaro* du 19 janvier 1884.

[239] *Lettre 393*, cf. *supra*, note 223; *lettre 404*, cf. *supra*, note 236.

[240] *Lettre 394*, cf. *supra*, note 226. — Hoschedé, chasseur émérite depuis l'époque de Montgeron et de *La Chasse (433)*, a continué de pratiquer son sport favori dans la plaine de Lavacourt au cours de ses séjours à Vétheuil; cf. D. Wildenstein, *Cl. Monet*, t. I, 1974, p. 93, note 685.

[241] *Lettre 405*, Bordighera, 4 fév^r^ [1884]; *lettre 407*, mardi soir, 5 fév^r^, les deux à A. Hoschedé; l'expression citée figure dans la 2ème lettre.

[242] *Lettre 402*, cf. *supra*, note 228, fin.

[243] *Lettre 405*, cf. *supra*, note 241.

[244] *Lettre 404*, cf. *supra*, note 236.

[245] *Lettre 407*, mardi soir, 5 fév^r^, à A. Hoschedé; *lettre 408*, Bordighera, 5 févr. 84, à P. Durand-Ruel. — S. Liégeard, *op. cit.*, pp. 330-331, cf. *supra*, note 214, est sévère pour «l'habitacle» des Moreno que l'on entrevoit sur le tableau n° *867*.

[246] *Lettre 415*, Bordighera, 11 février 84, à A. Hoschedé. — Les détails donnés sur le jardin Moreno dans la *lettre 407* (cf. *supra*, note 245) lui ont valu d'être en partie détruite par Alice dans un mouvement d'humeur. Sur la jalousie de la jeune femme, cf. par exemple: *lettre 433*, Bordighera, 28 fév^r^; *lettre 466*, Bordighera, 29 mars, les deux à A. Hoschedé.

[247] *Lettre 418*, Bordighera, 14 fév^er^ 84; *lettre 421*, Bordighera, 17 fév^er^ 84, les deux à A. Hoschedé.

[248] *Lettre 409*, Bordighera, 6 fév^r^ 84, à A. Hoschedé; sur la mer à Bordighera, cf. *supra*, note 231 et texte correspondant.

[249] *Lettre 410*, 7 février, à A. Hoschedé. — Les oliviers du jardin Moreno seront représentés dans les tableaux n^os^ *868-872*.

Cat. 844 — *Le bord de l'eau à Vernon*, 1883.

qu'Alice l'accable de lettres avec menaces de séparation et autres perspectives aussi peu gaies[250]. Nouvelle sortie au début de la soirée du lendemain, en compagnie de deux peintres anglais, à Monte-Carlo cette fois. Là, en attendant de perdre dix francs au jeu[251], il aperçoit des motifs «plus complets, plus tableaux» qu'à Bordighera, accusée d'offrir des «morceaux avec beaucoup de détails» et des «fouillis terribles à rendre»[252].

Le travail se poursuit dans l'effort et le doute. Des toiles ont dix, douze séances sans satisfaire leur auteur, et aucune n'est «sortie d'un jet»[253]. Quelques jours de mauvais temps alimentent les plaintes habituelles[254]. Un nouveau voyage à Menton confirme Monet dans son intention d'aller y faire quelques études avant de quitter la Côte d'Azur. Des rencontres fortuites avec un ami de pension du Havre, avec un des frères Hecht permettent de renouer des contacts[255]; il en sera de même à Bordighera avec Ernest May[256]. Autre excursion, le dimanche 17 février, avec les peintres anglais dans la vallée de la Nervia qui révèle «une petite ville extraordinaire de pittoresque», Dolceacqua[257], où Monet retournera seul deux jours plus tard pour y attaquer deux motifs «merveilleux», le château des Doria *(882-883)* et le pont sur le torrent avec la chapelle S. Filippo Neri *(884)*. A son retour, ses confrères paraissent «très épatés» de ce qu'il a pu réaliser en une séance[258]. On le voit, lorsque les circonstances sont favorables et que les motifs s'y prêtent, Monet sait toujours se montrer rapide et brillant.

Le jardin Moreno a été abandonné pendant quelques jours, le temps gris interdisant de faire des palmiers[258*]. Au retour du soleil, le peintre retourne chez son hôte[259], qui l'entraîne au carnaval de Nice d'où il revient épuisé à 10 h du soir[260]. M. Moreno a été parfait, assumant tous les frais de chemin de fer et de restaurant, ce qui ne l'empêche pas, aussitôt revenu, de couvrir son invité de fleurs et de fruits, et de s'engager à expédier un colis à Giverny[261]. Tant de gentillesse sera récompensée par... une pomme de belle taille qui n'a pas coûté un sou, ayant été offerte à Monet par le Dr de Bellio qui l'avait achetée au café Riche[262].

Conséquences d'une certaine dispersion des efforts et des difficultés inhérentes à la tâche, les plaintes sur les toiles qui se refusent à prendre corps redoublent, non dénuées d'ironie parfois: «On s'attend à ce que je rapporte des merveilles. Il faut que je fasse tous mes efforts pour ne pas remporter une veste.»[263] Le travail, la chaleur qui a succédé au temps froid des premiers jours provoquent des maux de tête, un peu de fièvre aussi et un rhume pour finir[264]. A la fin de février, deux tableaux, des oliviers par temps gris, sont enfin terminés, suivis d'un troisième le lendemain, alors qu'une trentaine de toiles sont en train[265]. Et toujours le regret de n'avoir la mer que sur deux ou trois tableaux, cette mer «qui est un peu beaucoup [son] élément»[266].Après le bleu, voici la dominante rose, «extraordinaire, intraduisible», soulignée dans une analyse où nous apprenons en outre que les couleurs employées viennent désormais de Turin[267]. Un changement de chambre pour un local plus grand fournit le recul nécessaire à une meilleure vision des tableaux[268], d'où un vent d'optimisme qui entraîne les appréciations flatteuses pour «ce pays féerique» dont le «côté merveilleux» risque de faire crier «à l'invraisemblance», tellement tout est «flamme-de-punch ou gorge-de-pigeon»[269]. Une journée de pluie suffit à

[250] *Lettre 412*, Bordighera, 9 fév. 84, à A. Hoschedé. — Ospedaletti, village transformé en station d'hiver en 1883, est situé à 6 km à l'est de Bordighera. — «L'exemple de l'héroïne de Zola», qui a paru agir sur le moral d'Alice, concerne vraisemblablement Pauline Queneau, personnage principal de la mélancolique *Joie de vivre* que le *Gil Blas* vient de publier en feuilleton du 29 novembre 1883 au 3 février 1884 et dont Monet a pu lire une grande partie avant son départ pour l'Italie. — L'article de Wolff, jugé «ignoble», a paru sous le titre: *De l'Ecole des Beaux-Arts à l'Ecole des Batignolles*, in: *Le Figaro*, 7 février 1884. Le célèbre critique condamne l'engouement des amateurs qui ont fait de la vente Manet (cf. *infra* note 262) «une des plus charmantes folies de ce temps», jugement qui vaut à Wolff d'être à nouveau voué aux gémonies.

[251] *Lettre 414*, Bordighera, 10 février 84, à A. Hoschedé.

[252] *Lettre 415*, Bordighera, 11 février 84, à A. Hoschedé.

[253] *Lettres 416-418* et surtout *lettre 419*, Bordighera, 15 féver 84, à A. Hoschedé.

[254] *Lettre 422*, Bordighera, 18 féver 84, à A. Hoschedé; *lettre 423*, Bordighera, 18 févr. 84, à P. Durand-Ruel.

[255] *Lettre 420*, Bordighera, 16 féver 84, à A. Hoschedé.

[256] *Lettre 427*, Bordighera, 22 févr 84, à A. Hoschedé.

[257] *Lettre 421*, cf. *supra*, note 247; *lettre 422*, cf. *supra*, note 254. — Sur Dolceacqua, cf. S. Liégeard, *op. cit.*, pp. 318-319, cf. *supra*, note 214.

[258] *Lettre 424*, Bordighera, 19 février 84, à A. Hoschedé.

[259] *Lettre 428*, samedi 23 [février], à A. Hoschedé.

[260] *Lettre 429*, Bordighera, 24 févr 84, à A. Hoschedé.

[261] *Lettre 430*, Bordighera, 25 févr 84; *lettre 437*, Bordighera, 4 mars 84, les deux à A. Hoschedé.

[262] *Lettre 431*, Bordighera, 26 févr 84; *lettre 436*, Bordighera, 3 mars 84; *lettre 437*, Bordighera, 4 mars 84, les trois à A. Hoschedé.
— Dans une lettre inédite adressée à Monet, Paris, le 24 février 1884, de Bellio rend compte de la vente Manet qui a eu lieu à l'hôtel Drouot les 4 et 5 février 1884 (cf. D. Rouart et D. Wildenstein, *E. Manet*, 1975, t. I, p. 24; A. Tabarant, 1947, pp. 498-502); le docteur se montre très sévère pour Wolff (cf. *supra*, note 250) et indique que Renoir n'a pu «se payer un souvenir de l'ami disparu». Le compte rendu de la même vente est donné par Renoir dans une lettre [c. 15 fév.] remarquable par son objectivité et sa modération, que Monet transmet à Alice avec la *lettre 421* et qui sera publiée par J. Baudot, *Renoir, ses amis, ses modèles*, Paris, 1949, p. 59. Toujours à la même vente Manet, Monet avait chargé Durand-Ruel d'acheter un pastel pour lui (*lettre 391*, cf. *supra*, note 221; *lettre 404*, cf. *supra*, note 236); l'objet dont il accuse réception dans la *lettre 502*, Giverny, 10 juin 84, à P. Durand-Ruel, est le nº 26 de *Manet* par D. Rouart et D. Wildenstein, que le marchand lui a procuré par l'intermédiaire de David.

[263] *Lettre 431*, cf. *supra*, note 262.

[264] *Lettre 409*, cf. *supra*, note 248; *lettre 432*, Bordighera, 27 févr 84; *lettre 464*, jeudi soir, 27 mars 84, les trois à A. Hoschedé. L'allusion de la *lettre 432* «aux deux études que j'ai [faites] à Monte-Carlo lors de mon premier voyage» concerne les toiles *850-851*; cf. *supra*, notes 214-216 et texte correspondant.

[265] *Lettre 434*, Bordighera, 29 févr 84; *lettre 435*, Bordighera, 1er mars 84, les deux à A. Hoschedé.

[266] *Lettre 436*, Bordighera, 3 mars 84, à A. Hoschedé.

[267] *Lettre 438*, Bordighera, 5 mars 84, à A. Hoschedé. — «Adorable» employé ici, et «délicieux» rencontré ailleurs (par exemple *lettre 464*, cf. *infra*, note 284) sont alors des adjectifs à la mode.

[268] *Lettre 439*, Bordighera, 6 mars 84, à A. Hoschedé.

[269] *Lettre 441*, Bordighera, lundi soir [10 mars], à A. Hoschedé.

balayer cette belle exaltation; une branche d'oranger est là, heureusement, pour meubler l'attente et permettre d'exécuter un panneau *(924)* destiné à Durand-Ruel[270] qui, par la même occasion, se voit adresser un intéressant bilan[271]. Avec le soleil, le moral remonte, mais l'exigence envers soi-même demeure, accompagnée de la conscience d'une injustice qui frappe également Renoir: «Nous devenons décidément bien difficiles, et cependant l'on nous reprochera toujours de ne faire aucun effort.»[272] Et pourtant, après deux mois de travail, huit toiles seulement sont terminées[273].

M. Moreno, «vrai marquis de Carabas», emmène son invité dans une propriété qu'il possède à Andora, à deux heures et demie de chemin de fer (horaire de 1884) à l'est de Bordighera. Au développement lyrique que cette sortie a provoqué correspond une évocation idyllique d'Alice assise sur la croix de Notre-Dame-de-la-Mer, sur la hauteur en face de Giverny[274]; d'où, le lendemain, l'affirmation assurément sincère de l'attachement au pays: «Je sais aussi comment sont charmants ces jours de premier printemps chez nous, et la joie, le plaisir qu'ils font au cœur.»[275] Deux bonnes bouteilles de champagne et des morilles sont commandées d'avance pour fêter un retour qui verra le peintre fumant une «bonne pipe... sur le divan de l'atelier!»[276].

Les hauts et les bas se succèdent au gré du temps et des versements irréguliers de Durand-Ruel aux prises avec des difficultés financières croissantes[277]. Le linge, les vêtements sont en loques, une veste perdue, la saleté partout répandue[278]; seul le visage «frais et rose» demeure conforme aux canons de beauté du XIXe siècle en ce domaine[279]. Des toiles se terminent, jamais entièrement satisfaisantes[280], mais lorsque l'une d'entre elles ne doit plus être retouchée, elle est fourrée dans une caisse, dont un exemplaire supplémentaire sera nécessaire pour les contenir toutes[281]. Simultanément, vers la fin mars, des cadres neufs sont commandés pour Giverny, afin que, au retour, les études puissent être examinées «dans de bonnes conditions»[282]. La fatigue est si intense qu'elle affecte même la vue, et toujours le doute et l'impression que tout serait mieux si c'était à refaire avec l'expérience acquise[283]. Cette impression est confirmée le jour où Claude réussit une pochade, «meilleure que bien des choses sur lesquelles [il a] gémi pendant des quinze séances»[284].

Le départ d'Italie, d'abord annoncé pour le mercredi 2 avril, est différé en temps opportun[285]. La proximité de l'échéance déclenche le sprint final: «Je ne sais pas comment je fais pour faire ce métier, aller d'un motif à un autre, me creusant la tête pour mettre le plus que je peux de cette lumière dans mes toiles, c'est le travail d'un fou; j'en suis abruti.»[286] Le temps se gâte, provoquant un arrêt momentané du travail en plein air, aussitôt remplacé par une étude de branche d'oranger *(887)*[287]. Le soleil revenu incite Monet à retourner à Dolceacqua, mais l'éclairage a tellement changé depuis le premier voyage qu'il lui est impossible de travailler. A quatre heures de l'après-midi, le voilà revenu à la Pension Anglaise avec ses quatre toiles «finies», mais non terminées comme il les voudrait[288].

Le matin, il avait travaillé dans le jardin de M. Moreno qui lui a présenté son gendre, M. Borelli; celui-ci, mieux «au courant» en matière de peinture que son beau-père qui «n'y voit

[270] *Lettre 443*, Bordighera, 11 mars 84, à A. Hoschedé. — Sur les panneaux Durand-Ruel, cf. *supra*, *Giverny*, dernier § et note 213, ainsi que la notice générale qui précède les n^{os} *919-954*.

[271] *Lettre 442*, Bordighera, 11 mars 84, à P. Durand-Ruel. On retrouve ici la double image «gorge-de-pigeon et flamme-de-punch» rencontrée la veille dans la *lettre 441*, cf. *supra*, note 269.

[272] *Lettre 444*, Bordighera, 12 mars 84, à A. Hoschedé.

[273] *Lettre 445*, Bordighera, 13 mars, à A. Hoschedé; ce jour, Monet a «travaillé à sept études».

[274] *Lettre 447*, dimanche soir, 16 mars; *lettre 448*, Bordighera, 17 mars 84, les deux à A. Hoschedé. — Andora, que Monet appelle «Andore», est situé à 50 km à l'est de Bordighera dans la vallée de la Merula.
— Notre-Dame-de-la-Mer (appelée également Notre-Dame-de-la-Mère), hameau de Jeufosse, se trouve sur le plateau de la rive gauche de la Seine, au sud de Giverny; cf. le tableau n^{o} *839*; Albert Anne, *Notre Dame de la Mer*, Bonnières, 1977.

[275] *Lettre 449*, Bordighera, 18 mars 84, à A. Hoschedé.

[276] *Lettre 451*, 21 mars 84, à A. Hoschedé. — La pipe que Monet évoque ici ne va pas tarder à lui jouer un mauvais tour à Bordighera même; cf. *lettre 456*, dimanche 23 mars: «J'ai joliment failli être grillé hier.»

[277] Cf. par exemple *lettres 452 et 453*, toutes deux du 21 mars 1884 à P. Durand-Ruel. — Sur les difficultés financières de ce dernier, cf. *infra*, *Nouvelles difficultés*, début.

[278] *Lettre 438*, cf. *supra*, note 267; *lettre 456*, cf. *supra*, note 276, fin.

[279] *Lettre 441*, cf. *supra*, note 269: «J'aurais fait ce métier chez nous, au bord de la mer [la Manche], que je serais comme un corbeau.» L'esthétique du XIXe siècle s'oppose au brunissement si recherché de nos jours.

[280] *Lettre 449*, cf. *supra*, note 275: «Rien de ce que j'ai fait ici ne me satisfait complètement»; *lettre 460*, Bordighera, 25 mars 1884, à X.

[281] *Lettre 454*, Bordighera, 22 mars 84; *lettre 462*, mercredi soir, 26 mars; *lettre 469*, Bordighera, 1er avril, les trois à A. Hoschedé.

[282] *Lettre 462*, cf. *supra*, note 281. — L'importance attribuée aux cadres par Monet mérite d'être soulignée.

[283] *Lettre 463*, Bordighera, 26 mars 1884, à Théodore Duret.

[284] *Lettre 464*, jeudi soir, 27 mars 84, à A. Hoschedé. La pochade réussie est «un délicieux effet»; sur cet adjectif, cf. *supra*, note 267.

[285] *Lettre 461*, mercredi 26 mars; *lettre 464*, cf. *supra*, note 284; *lettre 469*, Bordighera, 1er avril, les trois à A. Hoschedé.

[286] *Lettre 465*, vendredi 28 mars 84, à A. Hoschedé. — Dans quelques années, lorsque Monet appliquera systématiquement le procédé des séries, les courses d'un motif à l'autre se feront plus rares, encore qu'une certaine précipitation, à la fin d'un voyage pour peindre, soit toujours possible.

[287] *Lettre 468*, Bordighera, 31 mars; *lettre 469*, Bordighera, 1er avril, les deux à A. Hoschedé. — Deux jours plus tard, ce sera «le tour des citrons» *(888* ou *923)*, cf. *lettre 471*, Bordighera, 3 avril; *lettre 473*, vendredi 4 avril 84, les deux à A. Hoschedé.

[288] *Lettre 470*, Bordighera, 2 avril, à A. Hoschedé. — Sur les quatre toiles dont parle Monet, trois *(882-884)* correspondent aux deux motifs évoqués lors de son premier séjour à Dolceacqua (cf. *supra*, notes 257 et 258 et texte correspondant), le quatrième tableau *(885)* est pris de plus loin, sans qu'on sache au cours de quelle excursion il a été exécuté.

que du feu», désire voir les tableaux qu'il faudra déballer bon gré mal gré[289]. Le 4 avril, jour du rendez-vous, devant les yeux surpris et bientôt conquis de ses hôtes[290], Monet exhibe la moisson de Bordighera, une quarantaine de toiles, la Città Alta *(852-854; 865-866)*, le Borgo Marina *(864)*, la Via Romana avec ses villas *(855-856)*[291], la côte en direction de la France jusqu'à Menton et Monaco *(877-880)*, la vallée de Sasso *(859-863)*, Dolceacqua *(882-885)*, la vallée du Borghetto *(858)*, celle de la Nervia dominée par les pics enneigés *(881)*, les palmiers *(874-877)*, les oliviers(868-872), les citronniers *(873)*, les oranges *(887, 924)* et les citrons *(888, 923)* sur leurs branches et jusqu'à une vue partielle de la villa Moreno *(867)*. Les visiteurs donnent libre cours à leur admiration avec une vigueur toute latine[290]*, sans songer pourtant à acquérir aucune de ces merveilles, sans que, surtout, l'obligé de M. Moreno lui offre le moindre objet en souvenir.

DE BORDIGHERA À MENTON

Le samedi 5 avril 1884, après une visite d'adieu à son amphitryon, le peintre se rend en voiture à Vintimille avec l'intention d'y expédier un panier bourré d'objets hétéroclites et une grande caisse de tableaux[292], peut-être celle qui contient la «dizaine de toiles de 30» qu'il annonçait à Durand-Ruel trois semaines plus tôt[293]. Innocemment, il déclare «une caisse tableaux pour Vernon» et se voit réclamer par le préposé aux expéditions un certificat de l'Académie italienne «constatant la provenance desdits tableaux». Explications, protestations, rien n'y fait. Sans aller jusqu'à envoyer le déclarant à Rome, l'employé lui enjoint de se rendre à Gênes pour se faire délivrer un laissez-passer par le représentant local de l'Académie, solution confirmée poliment mais fermement par le directeur de la douane. Seul le panier est expédié après une fouille aussi méthodique que génératrice de désordre, et Monet s'en retourne rouge de colère avec sa caisse, peu disposé à la traîner à Gênes avec trois autres également pleines de tableaux[292]*.

Appelé en consultation, M. Borelli multiplie les démarches dans la matinée de dimanche pour tenter de concilier les intérêts du protégé de son beau-père avec les exigences de la loi italienne. Le peintre est invité à rédiger une déclaration comportant les titres de toutes les toiles qu'il lui faut à nouveau déballer, le maire de Bordighera et M. Moreno apostillent le document, après quoi les caisses sont scellées. Vers quatre heures de l'après-midi, tout est prêt, les bagages empilés dans deux voitures, lesquelles doivent emprunter la route de la Corniche, peu accidentée en cet endroit, et rallier Menton sans repasser devant les employés de Vintimille[294]. Le bris accidentel d'un cachet au moment du départ déchaîne la colère du cocher, qui rompt tous les scellés et jure de conduire son client à bon port sans coup férir. Mettant à profit le peu de zèle déployé par les douaniers un dimanche soir, le convoi parvient à destination sans encombre[295].

Voilà donc Monet dans ce Menton tant désiré. Il s'installe à l'hôtel du Pavillon du Prince de Galles[296], relativement proche du cap Martin où se trouvent ses motifs. Dès le lendemain, il se met à l'œuvre, intimement persuadé que le pays est «beaucoup plus [son] affaire» que celui qu'il vient de quitter[297]. Le soir le trouve épuisé, à la fois par le trajet entre l'hôtel et le cap parcouru quatre fois et par un travail acharné qui lui a permis de mettre quatre toiles en train[298]. Le mercredi matin, un vent «terrible» le force à lâcher prise[299], mais cela ne serait rien sans le souci causé par un voyage qu'Alice a dû effectuer à Paris la veille. Claude comptait sur Jean pour jouer les chaperons, mais en apprenant que son fils a eu quartier libre, il se «torture» si bien «l'imagination» dans sa solitude qu'il parle de ne pas revenir à Giverny et, preuve éclatante de son désespoir, reste toute une journée sans peindre[300]. Une bonne lettre reçue au courrier de vendredi lui remet du baume au cœur et, joignant les excuses aux remerciements, il reprend sa palette[301].

[289] *Lettre 470*, cf. *supra*, note 288. — Sur M. Borelli, cf. *supra*, note 225, fin.

[290] *Lettre 473*, vendredi 4 avril 84, à A. Hoschedé.

[291] Le tableau n^{o} *857* fut exécuté postérieurement au retour de Bordighera, à l'intention de Berthe Morisot; cf. *lettre 467*, 30 mars 84, à B. Morisot et *lettres 462, 515, 529, 530*.

[292] *Lettre 474*, Bordighera, samedi [5 avril 1884], à A. Hoschedé.

[293] *Lettre 442*, Bordighera, 11 mars 84, à P. Durand-Ruel. Toute l'affaire du difficile départ d'Italie sera résumée à l'intention de P. Durand-Ruel, dans la *lettre 478*, Menton, 8 avril 84.

[294] *Lettre 475*, 6 avril, dimanche 3 h^{res}, à A. Hoschedé. — Monet écrit que M. Moreno apostille la déclaration «en qualité de consul», ce qui, du moins d'après les archives du ministère des Affaires étrangères, constitue une erreur (cf. note 1 de cette lettre, et *supra*, note 225, fin). Mais, consul ou non, le signor Moreno était un notable suffisamment influent et respecté à Bordighera pour que sa signature constituât une recommandation de poids.

[295] *Lettre 476*, Menton, 7 avril; *lettre 477*, Menton, lundi soir [7 avril 1884], les deux à A. Hoschedé.

[296] *Lettre 471*, Bordighera, 3 avril, à A. Hoschedé; *lettre 472*, Bordighera, 3 avril, à P. Durand-Ruel.

[297] *Lettre 476*, cf. *supra*, note 295; *lettre 478*, cf. *supra*, note 293, fin.

[298] *Lettre 477*, 2e partie, mardi 8, 6 heures, à A. Hoschedé.

[299] *Lettre 479*, Menton, mercredi 10 h matin [9 avril 84], à A. Hoschedé. Monet pense rapporter «bien près de 50 toiles, mais la moitié n'est pas vendable», alors que les créanciers, notamment ceux d'Argenteuil, le talonnent.

[300] *Lettre 480*, Menton, 10 avril, à A. Hoschedé. La lettre fait allusion à une autre «d'avant-hier soir», mardi 8 avril. Cette dernière, sans doute jugée trop mauvaise, n'a pas dû être conservée. — L'absence de travail, durant la journée de jeudi, est mentionné dans la *lettre 483*, vendredi soir 9 h 1/2 [11 avril], à Alice Hoschedé.

[301] *Lettre 482*, [Menton], vendredi soir [11 avril], à Alice Hoschedé; *lettre 483*, cf. Note 300, fin.

«Irrévocablement» fixé au dimanche[299]*, le départ est reporté de deux jours, délai supplémentaire dont sont responsables une lettre de Durand-Ruel conseillant la prolongation[302] et «un temps exceptionnel, merveilleux»[303]. Samedi, la rencontre de M. Hayem, «le marchand de rubans»[304], permet de vérifier que Monet observe encore scrupuleusement les conventions accordant à la galerie Durand-Ruel sinon l'exclusivité absolue, du moins la primeur de ses créations. Beau joueur, Hayem convie le peintre à dîner le lendemain soir. Avant de se rendre à une invitation peu compatible avec l'état présent de sa garde-robe, Monet accorde un *satisfecit* à trois toiles du cap Martin. Pour peu que le soleil persiste, il compte bien en enlever deux autres le lendemain[305].

Tout est bien qui finit bien. Lorsque l'express de 11 h 20 quitte la gare de Menton, le mardi 15 avril 1884, à destination de Marseille, il emporte un Claude Monet que l'on veut croire rasséréné[306]. En tout cas, au terme d'un voyage de plus de 24 heures pour rallier Vernon *via* Paris, l'artiste annonce son arrivée à Durand-Ruel avec une fière certitude: «Je crois que vous serez content de moi.»[307]

NOUVELLES DIFFICULTÉS

Comme à l'accoutumée, aucune toile, même parmi celles qui ont été déclarées satisfaisantes au moment de leur création, ne sera expédiée telle quelle, et les semaines succèdent aux semaines avant qu'une première livraison puisse être envisagée[308]. Fait plus grave: dans la première quinzaine de mai, au cours d'un bref séjour à Paris, Monet apprend que, par suite du krach de l'Union Générale et du climat de «crise générale dans le marché artistique»[309], la situation financière de Durand-Ruel s'est considérablement aggravée[310]. Un syndicat de créanciers s'est constitué, et l'on parle de menaces de faillite[311]. «Désespéré de la situation», le peintre rentre à Giverny où il se fait tenir au courant de l'évolution des choses par ses camarades. Pissarro lui donne des nouvelles plutôt rassurantes[312], et Renoir lui apprend qu'il encourage Durand-Ruel à vendre ses tableaux à bon marché, proposition que Monet reprend à son compte sans enthousiasme, tout en pressant le marchand de questions[313]. Paul Durand-Ruel, avec son admirable foi en l'avenir, parvient à le rassurer du moins dans l'immédiat, mais le problème des ventes directes à des tiers s'est trouvé posé dans la perspective déplaisante d'avoir à «recommencer cette chasse à l'amateur»[314].

Le 31 mai, la maison Durand-Ruel peut enregistrer la livraison de treize toiles[315], suivies le 12 juin de neuf autres[316]. Il s'agit uniquement d'œuvres peintes en Italie, à l'exception de

[302] *Lettre 483*, cf. *supra*, note 300, fin.

[303] *Lettre 484*, samedi midi [12 avril], à Alice Hoschedé.

[304] *Lettre 484*, cf. note précédente. — Hayem a possédé c. 1879 *Les Déchargeurs de charbon (364)*. A l'exposition *Monet* de 1883 figurent au nom de Hayes (pour Hayem?) *Promenade sur la falaise (758)* et *Marée basse à Varengeville (778?)*; cf. *supra*, note 145. Il ne semble pas que «le marchand de rubans» ait acquis un tableau de Monet postérieurement à leur rencontre de Menton.

[305] *Lettre 485*, [Menton], dimanche, 13 [avril 1884], à Alice Hoschedé. — Dans la même lettre, Monet rapporte sa rencontre avec le peintre suisse Charles Giron (1850-1914) que nous retrouvons à Giverny en 1885; cf. *infra*, notes 377-380.

[306] Compte tenu du fait que le voyage s'étend sur deux jours, la date du départ est donnée implicitement par celle de l'arrivée à Giverny annoncée pour mercredi [16 avril] dans la *lettre 486*, Menton, 13 avril 1884, à P. Durand-Ruel.

[307] *Lettre 487*, Giverny, 16 avril 84, à P. Durand-Ruel.
— En plus des toiles de Bordighera, Monet rapporte de Menton les tableaux *889-890*; *892-897*.

[308] *Lettre 490*, Giverny, 3 mai 84, à P. Durand-Ruel: «Quand j'aurai quelques toiles terminées, je vous les enverrai»; *lettre 496*, Giverny, 18 mai 84, à P. Durand-Ruel: «D'ici quelques jours vous recevrez quelques toiles.»

[309] L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, Introduction, p. 70. Sur le krach de l'Union Générale, cf. *supra*, notes 12-16 et texte correspondant.

[310] *Lettre 490*, cf. *supra*, note 308; des «causes imprévues» vont entraîner la prolongation d'un séjour prévu initialement pour une journée; cf. *lettre 491*, [Paris], mercredi matin, [7 mai 1884], à P. Durand-Ruel. — Monet est descendu à l'hôtel de Londres et New York, où il avait déjà résidé en 1871 à son retour de Hollande (cf. D. Wildenstein, *Cl. Monet*, t. I, 1974, p. 57); sa situation matérielle ne s'est donc pas radicalement transformée encore. Plus tard il optera pour le Terminus Saint-Lazare, symbole visible de sa réussite sociale.

[311] Au cours d'une conversation avec Félix Fénéon, P. Durand-Ruel aurait déclaré: «En 1884, il y eut liquidation à l'amiable. Heureusement j'avais un ami en chacun de mes créanciers» (F. Fénéon, *Bulletin de la Vie artistique*, 15 avril 1920, reproduit *in*: *Œuvres plus que complètes*, présentées par Joan U. Halperin, Paris, 1970, t. I, p. 352).
— Les livres de Durand-Ruel attestent plusieurs mises en dépôt aux Magasins Généraux portant sur un total de 100 tableaux de divers artistes (74 en une fois, le 3 octobre 1884), en garantie d'avances de fonds consenties par Emile Michaut. Le 16 avril, on note: «Remis à M. Bosse un bon au 15 octobre prochain pour paiement des intérêts *dus à M. Feder sur sa commandite de 25000 francs.*»

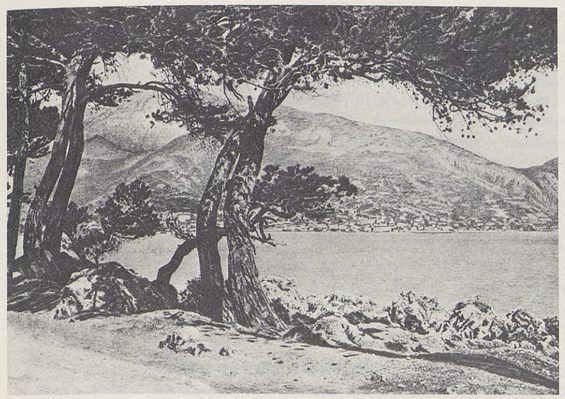
[312] *Lettre 492*, Giverny, [peu avant le 13 mai 1884], à Pissarro. La date est fournie par la réponse de ce dernier, Paris, 13 mai 1884, repr. partiellement *in*: G. Geffroy, 1922, p. 163. Dans la partie inédite de la lettre, Pissarro écrit: «Renoir est venu ce matin, il va publier l'abrégé de la grammaire des arts immédiatement ... Sisley est venu à Paris hier, il est reparti le jour même, je ne l'ai plus vu ... Je suis chez ma mère, 42, rue Paradis.» Nouvelle lettre de Pissarro à Monet, Paris, jeudi 15 mai 84, à laquelle répond la *lettre 495*. — La société de Saint-Luc, dont il est question dans ce dernier document, devait constituer une sorte de bureau d'expertise (cf. *Le Journal des Arts*, 11 juillet 1884). Quant à l'exposition Meissonier, à la galerie G. Petit, rue de Sèze, son ouverture est fixée au vendredi 23 mai; cf. *Chronique des Arts*, 17 mai 1884, p. 158.

[313] *Lettre 494*, Giverny, 15 mai, à P. Durand-Ruel.

[314] *Lettre 496*, Giverny, 18 mai 84, à P. Durand-Ruel.

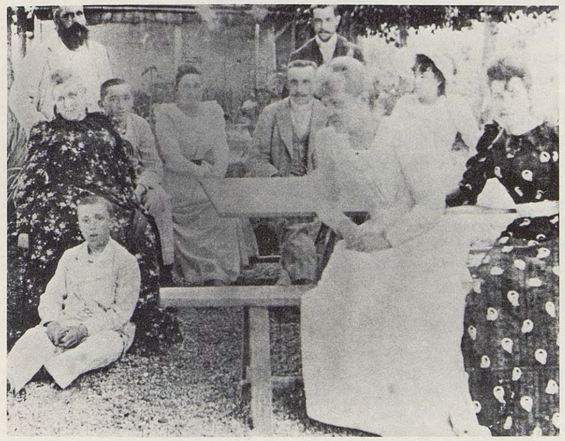
[315] La *lettre 497*, Giverny, 24 mai 84, annonce l'envoi d'une caisse de toiles; la *lettre 498*, Giverny, 30 mai 84, rappelle les titres et prix (de 300 à 900 francs) des 5 toiles déjà livrées et indique ceux des 8 toiles (900 francs pièce) expédiées le soir même, soit un total de 13 tableaux. En enregistrant ce lot à la date du 31 mai, le livre de la galerie Durand-Ruel accompagne l'opération de la mention *vendus le même jour à M. Durand-Ruel*, jeu d'écritures en rapport avec la situation difficile de la maison; cf. *supra*, note 311.

[316] *Lettre 499*, Giverny, 3 juin 84; *lettre 501*, 7 juin; *lettre 502*, 10 juin; *lettre 503*, 14 juin, les quatre à P. Durand-Ruel; la dernière comporte la liste des tableaux dont les prix s'échelonnent cette fois entre 600 et 1200 francs.



Ayant quitté Bordighera au début d'avril 1884, Monet passe quelques jours à Menton. Installé au cap Martin, il ne dédaigne pas la vue classique sur la mer et la ville dominées par les Alpes de la frontière franco-italienne; *cat. 896, 897* (*Album artistique: la Côte d'Azur*, s.d., début du XXe siècle).

Un autre motif, pris en direction de l'ouest, présente, au premier plan, le sentier du cap Martin, grillagé aujourd'hui, et au fond Monte-Carlo au pied de la Tête de Chien, d'où le nom de *Corniche de Monaco* donné à un tableau de la série, *cat. 889-891*.



La double famille Monet-Hoschedé, quelques années après son arrivée à Giverny. A gauche, le peintre; Alice Hoschedé ayant Michel Monet à ses pieds; à côté d'elle, Jean-Pierre Hoschedé. Viennent ensuite dans l'ordre: Blanche Hoschedé, Jean Monet, Jacques Hoschedé (debout), Marthe (l'aînée), Germaine et Suzanne Hoschedé, le modèle préféré de son futur beau-père (photo, coll. J.-M. Toulgouat).

A la même époque, Claude Monet pose dans son atelier pour John Singer Sargent devant une grande toile représentant la Corniche de Monaco; *cat. 891*.

Mis à part le troisième atelier de Monet venu dresser sa masse dans le paysage vers 1916, presque rien n'a changé depuis que furent exécutées deux vues des maisons de l'Amsicourt bordant la route «d'en haut»; *cat. 997* et *1073*.

Les progrès de la technique et le développement des conifères ont marqué le site, mais sans rendre méconnaissable la rue des Grands-Jardins à Giverny telle que Monet l'a connue; au fond, la colline s'abaisse vers Port-Villez; *cat. 1063, 1064*.

deux vues du cap Martin[317]. Les prix pratiqués varient de 300 francs, pour deux branches de fruits, à 1200 francs pour le *Jardin Moreno (865)* et *Un coin de ferme à Bordighera (874)*. La moyenne s'établit à 820 pour une somme totale de 18200 francs, supérieure à ce que Monet a perçu depuis le début de l'année, soit environ 12000 francs. Aussi recommence-t-il à s'agiter, réclamant le relevé de son compte[318], prenant contact avec Georges Petit, qui vient d'acheter de ses toiles récentes à Durand-Ruel, et recommandant à ce dernier de s'entendre avec son confrère[319]. Partagé entre son admiration pour l'inaltérable confiance du marchand[320] et la honte qu'il ressent à lui prendre un argent «qui [lui] coûte tant à avoir»[321], il finit par lui reprocher de ne l'avoir pas autorisé à vendre directement lors de son retour de la Riviera[322]. C'est probablement dans cette optique qu'il cherche à se procurer les adresses de Clapisson et de Hayem, qu'il regrette certainement d'avoir éconduit à Menton[323].

Une descente de la Seine dans le bateau de Caillebotte[324] est suivie d'un échange de correspondance, en partie littéraire, qu'une main pieuse a dû élaguer, car dans le fragment conservé d'une lettre de Caillebotte ne figure pas la réponse de cet artiste à une demande de secours[325]. Un panneau pour Berthe Morisot, dont il a déjà été question à la fin du séjour à Bordighera[326], est donné comme «à peu près terminé» au début d'août, mais ne sera pas livré avant plusieurs mois[327].

La nécessité de terminer par priorité le gros des toiles de la Côte d'Azur a retardé de plusieurs semaines le travail en plein air à Giverny. Attesté par une phrase laconique en juillet[328], celui-ci, qui concerne l'Epte *(898-899)* et des meules de foin dans la Prairie proche de son domicile *(900-902)*, est interrompu en août lorsque le peintre va passer quelques jours de vacances en famille sur la côte normande[329]. Il n'a pas oublié son matériel, comme le prouvent les toiles peintes aux Petites Dalles[330] *(903-906)* et à Etretat *(907-908)*, où il a rapporté, pour les compléter, certaines études entreprises l'an passé. Etant allé rendre visite à Faure, il lui cache ses difficultés présentes, tout en notant avec satisfaction l'intérêt manifesté par le baryton pour sa peinture[331].

De retour à Giverny dans les premiers jours de septembre[330*], Monet réitère ses appels à Durand-Ruel dans la perspective de la rentrée des classes, la pension Dubois refusant de reprendre son fils Jean tant que les sommes dues pour l'année passée ne seront pas intégralement payées[332]. Jusque-là, et il s'en flatte, le peintre n'a encore offert ses toiles à personne en dehors de son marchand, mais on le sent de plus en plus tenté, en même temps que l'inquiète la nouvelle selon laquelle certains auraient pu se procurer de ses tableaux «à des prix dérisoires»[333]. Pissarro, qui s'était fait l'écho de ce qui n'est sans doute qu'un faux bruit, s'en va questionner Durand-Ruel et reçoit des assurances telles que Monet, aussitôt informé[334], se laisse gagner à son tour par un timide retour à l'optimisme[335]. Dans cet état d'esprit, il annonce à Th. Duret: «Je crois que la débâcle et la baisse générale des tableaux nous sera profitable»[336], diagnostic assez surprenant et, au reste, démenti par la hausse qu'il a lui-même appliquée[337] à ses toiles et dont il va bénéficier encore davantage à l'avenir.

[317] L'une de ces deux toiles est le n° *896*; cf. *lettre 498* (*supra*, note 315).
[318] *Lettre 506*, Giverny, 28 juin 84, à P. Durand-Ruel.
[319] *Lettre 504*, Giverny, 21 juin 84, à P. Durand-Ruel.
[320] *Lettre 507*, 30 juin 84, à P. Durand-Ruel.
[321] *Lettre 510*, Giverny, 21 juillet 84, à P. Durand-Ruel.
[322] *Lettre 513*, mardi 29 juillet, à P. Durand-Ruel.
[323] *Lettre 507*, cf. *supra*, note 320. Sur Hayem que Monet voudrait bien récupérer, cf. *supra*, note 304 et texte correspondant.
[324] *Lettre 508*, Giverny, 5 juillet 84, à P. Durand-Ruel. — La date de cette lettre, que nous avons vérifiée dans les archives Durand-Ruel, interdit de placer en 1884 la *lettre en addenda*, 6 juillet, dont nous n'avons pu contrôler le manuscrit. — Les voyages en compagnie de Caillebotte sont fréquents; cf. *lettre 570*, 18 juin 85, à P. Durand-Ruel.
[325] *Lettre 510*, cf. *supra*, note 321. Lorsqu'il écrit cette lettre à Durand-Ruel, Monet attend la réponse de Caillebotte à une demande d'aide. Or, dans la lettre que Caillebotte lui adresse de Trouville le 18 juillet, pas un mot sur cette question, du moins dans la transcription de G. Geffroy, 1922, pp. 180-181; en revanche d'intéressants commentaires sur Gustave Flaubert.
[326] Cf. *supra*, note 291, et le tableau n° *857*.
[327] *Lettre 515*, ce 8 août 84; *lettre 530*, Giverny, [vers le 10 nov. 1884], les deux à Berthe Morisot. — Une lettre de cette dernière à sa sœur Edma, début 1884, montre que le tableau est offert par Monet: «Je commence à entrer dans l'intimité de mes confrères les Impressionnistes. Monet veut absolument m'offrir un panneau pour mon salon. Tu juges si je l'accepte avec plaisir»; cf. D. Rouart, *Correspondance de B. Morisot*, Paris, 1950, pp. 118-119.
[328] *Lettre 509*, Giverny, 16 juillet 84, à P. Durand-Ruel.
[329] *Lettre 516*, Le Havre, 31 août 84, à P. Durand-Ruel. Monet se trouve déjà sur le chemin du retour.
[330] *Lettre 517*, Giverny, 4 sep^bre[1884] à Pissarro. Ce dernier connaissait bien les Petites Dalles où il avait travaillé à l'automne 1883. Un petit autoportrait dessiné, qu'il devait offrir par la suite à Monet, est daté *25 nov. 1883. Petites Dalles*; cf. J.-P. Hoschedé, 1960, t. I, pp. 96-97, repr. — Sur Etretat, cf. *supra*, note 108.
[331] *Lettre 518*, Giverny, 6 sep^bre à P. Durand-Ruel. — Faure, client privilégié grâce à l'ingratitude historique de Monet à son égard (cf. D. Wildenstein, *Cl. Monet*, t. I, 1974, pp. 96-97), est un familier d'Etretat. Dans *Etretat*, conte publié dans *Le Gaulois*, 20 août 1880, G. de Maupassant précise que «la maison Faure [est] sur la plage, à la porte même du Casino». Cette propriété paraît distincte de la villa des Roches, située dans la côte du Mont qui conduit sur la falaise d'Amont, et qui «appartient depuis longtemps à la famille de M. Faure»; Cf. R. Lindon, *Etretat...*, Paris, 1963, pp. 154-155.
[332] *Lettre 520*, Giverny, 27 sep^bre 84; *lettre 521*, oct^bre 84, les deux à P. Durand-Ruel.
[333] *Lettre 521*, cf. note précédente.
[334] Lettre de Pissarro à Monet, Paris, 9 octobre 1884, publiée par J. Joëts, *Lettres inédites de Pissarro à Cl. Monet*, in: *Amour de l'Art*, III, 1946, p. 62.
[335] *Lettre 523*, Giverny, 16 oct^bre84; *lettre 525*, 19 oct^bre 84; *lettre 526*, 24 Oct^bre, les trois à P. Durand-Ruel.
[336] *Lettre 535*, Giverny, [fin nov. 1884], à Th. Duret. — De Nittis, ancien propriétaire des *Dindons blancs (416)* que Duret vient d'acquérir, est mort le 24 août 1884.
[337] Cf. *supra*, deuxième § du présent chapitre.

Tout est mis en œuvre pour tenter de terminer, «avant les mauvais jours»[338], les choses commencées sur la Seine, à Jeufosse en face de Giverny *(909-917)*. Mais le temps s'écoule, inexorable, et la nature, par ses transformations, provoque de nouvelles plaintes et cette réflexion désabusée: «Plus je vais, plus j'ai de peine à mener une étude à bonne fin.» Le mal que Monet se donne lui rappelle fâcheusement le reproche trop souvent entendu de faire «cela par-dessus la jambe»[339]. Or, dans une de ses lettres, Durand-Ruel lui a précisément recommandé «de pousser, de finir» ses tableaux «le plus possible», arguant du manque de finition pour expliquer une certaine mévente. Piqué au vif, l'artiste assure qu'il ne sera jamais d'accord avec le goût du public pour le «fini», ou plutôt pour le «léché», ce qui ne l'empêche pas de tout faire pour donner des «toiles complètes» dont il soit pleinement satisfait lui-même, d'où les lenteurs d'exécution et les retards de livraison[340].

OCTAVE MIRBEAU

On se souvient peut-être que, au moment de la préparation de la 7e exposition des Artistes Indépendants, Monet avait manifesté son hostilité à la participation de Gauguin[341]. Sans aller jusqu'à lui rendre la pareille, celui-ci ne semble pas le porter dans son cœur[342]. Mis en présence des tableaux d'Italie qu'il juge «d'une exécution étonnante», il avoue à Pissarro qu'ils lui «déplaisent totalement surtout comme voie»[343], et, lorsque Durand-Ruel lui confie «en commission un beau Monet», il le laisse brader pour 400 francs dans «l'affreuse boutique» de Chercuitte, le doreur sur bois de la rue de Douai[344]. Sans avoir eu connaissance de l'incident, mais convaincu que son éloignement risque de le desservir à la longue, Monet propose à ses camarades impressionnistes de la première heure de s'entendre pour dîner ensemble chaque mois à Paris[345]. En même temps, il s'applique à terminer enfin le grand panneau décoratif promis depuis plusieurs mois à Berthe Morisot[346], une vue de la Strada Romana *(857)* avec, au premier plan, la villa construite par Charles Garnier, admirateur de Bordighera comme lui-même[347].

Le 17 novembre, délaissant pour un jour ses pinceaux, il se rend dans la capitale pour livrer un lot de toiles à Durand-Ruel[348]. Celui-ci a organisé un rendez-vous avec Octave Mirbeau. Chargé de la rubrique artistique du quotidien conservateur *La France*, l'écrivain tient à s'entretenir avec les artistes auxquels il a choisi de consacrer une étude[349]. Cette rencontre de Monet avec Mirbeau et les relations qui en résulteront constituent un événement important, car, même si Mirbeau n'a encore publié aucune des œuvres qui lui vaudront la célébrité, son renom de journaliste et de pamphlétaire, bien établi depuis la publication des *Grimaces*[350], lui assure dès à présent une audience certaine. Aussi Monet se met-il en frais pour exposer ses conceptions et montrer ses toiles, parmi lesquelles trois surtout — un champ de luzerne traversé par un sentier, une prairie avec des meules de foin et un rideau de peupliers, un *Etretat* lunaire — retiennent plus particulièrement l'attention de son interlocuteur[351]. *Les Notes sur l'art* consacrées à *Claude Monet* paraissent le 21 novembre 1884[352], mais le peintre devra attendre plusieurs jours avant d'en prendre connaissance[353]. Sa réaction immédiate est plutôt réservée: «Il y a dans ces articles bien des choses maladroites et il vaudrait peut-être mieux prendre notre défense plus en douceur, mais je ne crois pas qu'ils soient nuisibles.»[354]

[338] *Lettre 521*, cf. *supra*, note 332; *lettre 522*, Giverny, 5 oct^bre 84; *lettre 523*, cf. *supra*, note 335; *lettre 525*, 19 oct^bre84, toutes à P. Durand-Ruel. — Le tableau *918* a été peint après les tableaux de l'automne 1884.
[339] *Lettre 526*, Giverny, 24 oct^bre, à P. Durand-Ruel.
[340] *Lettre 527*, Giverny, 3 nov^bre84, à P. Durand-Ruel.
[341] Cf. *supra*, notes 27, 28 et texte correspondant.
[342] Lettre de Gauguin à Pissarro, s. d., vente archives de C. Pissarro, Paris, Drouot, 21 nov. 1975, n° 42; cf. *supra*, note 102.
[343] Lettre de Gauguin à Pissarro, s. d. [1884], vente archives de C. Pissarro, Paris, Drouot, 21 nov. 1975, n° 62.
[344] Lettre de P. Durand-Ruel à Pissarro, Paris, 23 8e (= octobre) 1884, vente archives de C. Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, n° 21. — L'orthographe *Chercuitte* est rétablie d'après *l'Annuaire du Commerce*.
[345] *Lettre 531*, Giverny, 11 nov^bre[84], à Pissarro. C'est la première allusion aux dîners qui auront lieu au café Riche, cf. *infra*, «*La Vie d'un Paysagiste*», début, et note 398. Deux lettres de Caillebotte à Paul Durand-Ruel, 21 mars et 24 nov. 1893, montrent Monet s'efforçant de faire repousser la date de dîners qui avaient donc encore lieu à cette époque, en présence du marchand.
[346] Cf. *supra*, notes 291 et 327.
[347] Cf. *supra*, note 228.
[348] *Lettre 532*, Giverny, 17 novembre 1884, à Pissarro. — Le 17 novembre, le journal de Durand-Ruel enregistre la livraison par Monet de 12 tableaux pour un total de 6600 francs; la mention «vendu à Mme Lafon», le 27 novembre, semble correspondre à une vente fictive en rapport avec la situation précaire de la galerie; cf. *supra*, notes 309-311 et texte correspondant. Monet date du 20 novembre la conclusion de l'affaire avec Durand-Ruel et porte à son crédit la somme de 7600 francs.
[349] *Lettre 529*, Giverny, 10 nov^bre[84], à P. Durand-Ruel. — Sous le titre *Notes sur l'art*, O. Mirbeau publie en 1884 dans *La France* les études suivantes: *Puvis de Chavannes* (8 novembre); *Degas* (15 novembre); *Monet* (21 nov.); *Renoir* (8 décembre); *Le Sport dans l'art*, où il est question de Degas (21 décembre).
[350] Dans *Les Grimaces*, pamphlet hebdomadaire du 20 juillet 1883 au 12 janvier 1884 (recueilli en volume, Paris, 1928), O. Mirbeau «crie à la décadence, à la décomposition, à la fin de la France» et n'hésite pas à dénoncer la «goujaterie sénile» du président de la République Jules Grévy qui a laissé «la canaille gronder dans la rue» au passage du roi d'Espagne Alphonse XII.
[351] Celui-ci l'évoquera dans son article (cf. *infra*, note 352); si le *Champ de luzerne* n'est pas identifié, les *Meules de foin* correspondent selon toute vraisemblance au n° *902* et *Etretat* au n° *817* de notre catalogue.
[352] O. Mirbeau, *Notes sur l'Art. Claude Monet*, in: *La France*, 21 nov. 1884.
[353] *Lettre 533*, Giverny, 26 nov^bre^, à P. Durand-Ruel.
[354] *Lettre 534*, Giverny, [fin nov. 84], à Pissarro. — Cf. l'opinion de ce dernier à la suite de la lecture d'un article de Mirbeau sur Degas, *infra*, note 366, fin.

Qu'a donc écrit Mirbeau pour justifier l'inquiétude que l'on devine derrière ces lignes? Rien de bien extraordinaire aux yeux du lecteur d'aujourd'hui, mais celui-ci doit faire la part de l'époque et du support choisi. Lorsque, dans son exorde, le critique stigmatise le «peuple de blagueurs» qui n'a pas su apprécier les impressionnistes à leurs débuts et qui s'est tordu de rire, naguère encore, devant la *Japonaise (387)* et les *Dindons blancs (416)*, il prend un risque qu'il compense en se plaçant lui-même parmi les «sourds» et les «aveugles», contre lesquels Monet a su faire face avec courage et ténacité. Et voici que, «encore très jeune» — telle est du moins l'impression produite à cette date sur l'écrivain par le peintre —, ce dernier compte à son actif une œuvre «déjà considérable et désormais respectée». Mirbeau, en tout cas, ne connaît pas de paysagiste «plus complet, plus vibrant, plus divers d'impression». Et comme il est lui-même éloquent dans le panégyrique, il souligne l'éloquence caractéristique du talent de son peintre, «une éloquence claire, forte, harmonique»[352*].

Tous les thèmes sont passés en revue, avec quelques effets de style non dénués parfois de complaisance: «Monet a fait sortir de sa palette tous les incendies et toutes les décompositions de la lumière, tous les jeux de l'ombre, toutes les magies de la lune et tous les évanouissements de la brume.» Jusqu'au bon Corot qui doit s'incliner devant «une sensibilité de l'œil plus délicate et en quelque sorte plus *affectable*, une compréhension plus puissante et plus vaste»[352*]. Tout cela serait, somme toute, assez banal, sans la description des trois toiles dont nous avons parlé[351*] et sans certaines appréciations particulièrement pertinentes, telle celle-ci: «et le ciel, au travers des feuilles, s'aperçoit et fuit, avec une justesse de perspective et une valeur si exacte qu'on devine, derrière ce tremblement du feuillage, des profondeurs de campagne qu'on ne voit pas»[352*], et sans une véritable prémonition de ce que sera l'art de Monet dans quelques années, avec les séries des *Meules*[355] et des *Peupliers*, une auscultation de la nature «surprise à toutes les heures, à toutes les minutes, ... exprimée sous ses aspects changeants»[352*]. Aussi, en révélant ce qui est et ce qui sera demain plus encore qu'aujourd'hui, Octave Mirbeau se fait le parfait interprète des tendances profondes de l'artiste qu'il entend magnifier.

De Bellio ne s'y est pas trompé, lui qui, dès le 29 novembre en félicitant Monet, se réjouit d'avoir enfin trouvé sous une plume autorisée ce que lui-même et tous les amis du peintre pensaient et proclamaient depuis longtemps[356]. Cette réaction et d'autres échos favorables, qui n'ont pas dû manquer de lui parvenir, ont éclairé l'artiste sur la portée d'un article paru, non dans une feuille obscure et à l'avance acquise, mais dans un journal bourgeois[357] capable de toucher un public non encore conquis, certes, mais moins hostile déjà et bientôt subjugué. Pour marquer sa reconnaissance, le peintre, si chiche d'ordinaire de ses dons, n'hésite pas à offrir au journaliste une «très belle étude», *La Cabane du douanier (739)*. Dans sa lettre de remerciement, l'heureux destinataire assure qu'il ne laissera «jamais échapper une occasion de proclamer toute [sa] foi artistique»[358]. Seuls les gens mal intentionnés souriront.

DU BANQUET CHEZ LATHUILLE À L'EXPOSITION INTERNATIONALE

Alors que les impressionnistes traditionnels éprouvent le besoin de serrer les rangs[359], un incident risque de tout remettre en cause. Antonin Proust avait lancé l'idée d'un banquet qui devait avoir lieu, le 5 janvier 1885, chez le Père Lathuille, pour célébrer l'anniversaire de l'exposition Manet à l'Ecole des Beaux-Arts[360]. Dès qu'ils eurent vent d'une initiative qui n'avait d'ailleurs pas fait l'unanimité dans la famille de l'artiste, un certain nombre parmi ses anciens compagnons se déclarèrent d'accord pour s'abstenir, mais, passant outre, Proust lança ses invitations le 10 décembre. Au reçu de sa carte et sans plus consulter personne, Pissarro écrit à Leenhoff, chargé de collecter les adhésions, pour lui signifier son refus[361]. Peu après, il apprend de Renoir que celui-ci ainsi que Caillebotte, Degas, le Dr de Bellio vont participer au banquet.

[355] Les meules de *foin* de la courte suite de 1884 *(900-902)* ne doivent pas être confondues avec les meules de *blé* des grandes séries qui seront réalisées dans quelques années (t. III *1213-1217*; *1266-1273*; *1274-1290*).

[356] Lettre de De Bellio à Monet, samedi 29 9bre (=nov.) 84. La conclusion est résolument optimiste: «Courage et persévérance, l'heure de la consécration générale est proche, je crois.» Au début de la lettre, le docteur donne le mode d'emploi des «sept petits paquets» joints, destinés aux engelures dont souffre un des fils de Monet.

[357] Moyen par le tirage (28000 exemplaires en décembre 1883, contre environ 80000 pour *Le Figaro*), *La France* demeure en 1884 un journal sérieux; il deviendra une «feuille fantôme» dans quelques années. Cf. E. Daudet, *Un vieux journal, «La France»*, in: *Le Figaro*, 21 mai 1895, et *Histoire générale de la presse française*, Paris, 1972, t. III, p. 358 et *passim*.

[358] Lettre de Mirbeau à Monet, Paris, 30 décembre 84, autre extrait en pièce justificative (87).

[359] *Lettre 534*, cf. *supra*, note 354.

[360] Antonin Proust (cf. ses portraits par Manet, D. Rouart et D. Wildenstein, *E. Manet*, Lausanne, 1975, nos 262 et 331), qui avait pris la parole aux obsèques de l'ami disparu (cf. *supra*, note 175) va prononcer un nouveau discours au banquet chez le père Lathuille dont le texte est reproduit *in*: A. Proust, *Manet, Souvenirs*, Paris, 1913, pp. 140-143. — Sur les malheurs futurs de Proust, cf. t. III, *Feu sur Antonin Proust*.

[361] A. Tabarant, 1947, pp. 503-507. — Zola décline l'invitation de prendre la parole: «Prière de ne pas compter sur moi. Je ne puis parler en public.»

Cat. 891 — *Sentier au cap Martin*, 1884.

Surpris et mécontent, Pissarro alerte Monet dans l'espoir que lui, au moins, a agi comme convenu[362]. C'est bien mal connaître la prudence normande qui a incité son ami à adopter une solution de compromis bien dans sa manière: il a envoyé sa cotisation «quitte à ne pas y aller si Renoir [lui] annonçait le contraire»[363]. On voit que, dans ce cas comme souvent, Monet n'a rien voulu décider sans l'avis de son camarade de la Grenouillère dont la modération le rassure, alors qu'il est toujours un peu inquiet devant les positions extrêmes adoptées par le doyen du groupe[364]. Renoir ayant donné le feu vert, Claude, sans se mettre en avant, assiste au banquet, que tout le monde, selon lui, juge «absurde et inutile»[365], mais auquel personne n'a osé renoncer, excepté le pauvre Pissarro décidément très isolé. Comme il est plus facile de s'entendre sur une commande de cidre, que ce dernier, point rancunier, continue de transmettre à son producteur d'Eragny, M. Delafolie![366]

En janvier 1885, la neige est tombée en abondance et Monet a mis en chantier toute une série de toiles[367] peintes à l'entrée *(965-968)* ou au cœur du village *(961)*, sur la Seine *(962)* ou à ses abords immédiats *(963-964)*. Le temps se maintient sans changement pendant quelques jours[368], mais le sentiment d'impatience et d'insatisfaction, si souvent constaté chaque fois qu'il s'agit de travailler dans un temps limité, se manifeste cette fois encore[369]. Une inquiétude d'un tout autre ordre est celle qui, vingt ans après les premières visites d'huissier[370], lui fait craindre une saisie pour une affaire jugée en 1875. L'effet produit sur les voisins serait désastreux, mais heureusement Paul Durand-Ruel pare au choc, une fois de plus[371].

Les relations avec Emile Zola se resserrent grâce au banquet Manet où l'écrivain a siégé à la droite de Proust[372], et peut-être surtout parce que Monet continue de s'intéresser à la vie littéraire. A la fin de l'année précédente, il a tenu à lire le nouveau roman de Huysmans, *A Rebours*[373]; au début de 1885, il prie Zola de lui procurer une ou deux places pour le mardi 3 mars, jour de la reprise, à l'Odéon, de *Henriette Maréchal* des frères Goncourt[374]. S'il n'est pas certain qu'il ait pu assister à cette représentation, on est sûr qu'il a lu *Germinal*, d'abord en feuilleton dans le *Gil Blas*[375], ensuite dans un volume que le romancier, sensible à ses compliments[374*], lui adresse avant la date officielle de parution de l'ouvrage en librairie[376].

Le hasard qui préside à la conservation des documents a livré la trace du passage, à Giverny, de Charles Giron[377]. Ce sympathique peintre genevois, non content d'offrir à Monet une pochade le représentant[378], lui achète une *Eglise de Vernon* pour 600 francs, prix d'ami[379], puis note dans un cahier d'intéressantes observations sur la palette du maître[378*]. Quelques billets encore de ce dernier, toujours amicaux[380], puis c'est le silence. Combien de personnages épisodiques, tel Giron, sont passés dans la vie de Monet, comme dans celle de tous les hommes illustres, sans que rien jusque-là soit venu rappeler leur souvenir?

Le mois de mars est en grande partie consacré aux panneaux commandés par Durand-Ruel pour son appartement de la rue de Rome *(919-958)*[381]. D'où les plaintes désormais traditionnelles de Monet sur la difficulté rencontrée et sur le temps perdu[382], alors que, devant

[362] Lettre de Pissarro à Monet, Eragny, s. d. [peu après le 11 déc. 1884]: «Je reçois une courte lettre de Renoir me disant que Caillebotte, Degas, de Bellio et lui vont au banquet Manet. C'est trop fort! ... Je suppose que, vous aussi, vous avez écrit comme je l'ai fait.»

[363] *Lettre 538*, Giverny, [peu après le 12 déc. 1884], à Pissarro.

[364] Cf. *supra*, notes 24-29 et texte correspondant.

[365] *Lettre 542*, Giverny, 3 janvier 85, à Pissarro.

[366] *Lettre 532*, Giverny, 17 novembre 1884, à Pissaro; lettre de Pissarro à Monet, Eragny [peu après le 17 novembre]: «M. Delafolie, mon voisin, n'est pas marchand de cidre, c'est exceptionnellement qu'il en vend, ayant fait beaucoup de cidre l'an passé ... Il me semble que Hoschedé, que j'ai entrevu à Paris, m'a dit que vous n'aimiez pas beaucoup le petit vin de Grancy; nous en buvons en ce moment qui me va comme un gant.» — La réponse de Monet à l'intervention indiscrète de Hoschedé est donnée dans la *lettre 534*, [fin nov. 84]. — Un N.B. de la lettre de Pissarro aborde un sujet plus sérieux: «Avez-vous lu l'article de *La France* sur Degas; c'est assez bien, mais bien indécis, et quelques passages touchant Durand me paraissent maladroits et pas faits pour adoucir les adversaires.» Ces lignes visent une étude de Mirbeau parue le 15 nov. 1884; cf. *supra*, note 349.

[367] *Lettre 543*, Giverny, 20 janv. 85, à P. Durand-Ruel.

[368] «L'hiver, la neige, la glace, nous avons tout cela en ce moment pour le bien de la terre en général» (*Journal de Mantes*, 21 janvier 1885). Le minimum enregistré à Paris est - 10,9, le 26 janvier; moyenne du mois: - 0,06; *Annales du bureau central météorologique de France*, t. III.

[369] *Lettre 543*, cf. *supra*, note 367; *lettre 544*, Giverny, 26 janv. 85, à P. Durand-Ruel.

[370] *Lettre 547*, Giverny, 8 févr. 85, à P. Durand-Ruel.

[371] *Lettre 550*, Giverny, 24 févr. 85, à P. Durand-Ruel.

[372] Cf. *supra*, premier § de ce chapitre et notes 360, 361.

[373] *A Rebours*, paru en 1884, est «le livre de Huysmans» dont il est question en *P.-S.* de la *lettre 538*, cf. *supra*, note 363.

[374] *Lettre 552*, Giverny, 24 févr. 85, à E. Zola; *lettre 554*, lundi 2 mars 85, à E. Zola. — Créée en 1865, *Henriette Maréchal* est reprise à l'Odéon le 3 mars 1885; les représentations se succéderont jusqu'au 1er avril.

[375] *Germinal* a été publié en feuilleton dans le *Gil Blas* du 26 novembre 1884 au 25 février 1885.

[376] *Lettre 553*, Giverny, 28 février 85, à E. Zola. — *Germinal*, publié en volume chez Charpentier, comme l'ensemble des Rougon-Macquart, est enregistré le 21 mars 1885 à la *Bibliographie de la France*.

[377] *Lettre 548*, Giverny, [vers le 10 février 1885], à Charles Giron; sur ce peintre genevois, cf. *supra*, note 305.

[378] Dans son cahier intitulé «Recueil de mes notes et observations sur la peinture», Paris-Genève, 1879-1885, Giron indique qu'il a passé la journée du 15 février 1885 chez Claude Monet avec Helleu, et qu'il a fait une pochade du maître de Giverny dans son atelier. La palette de Monet, d'après Giron, ne comporte ni terres, ni ocres, mais une gamme de couleurs vives. — Pour toutes les précisions souhaitées, on se rapportera à l'extrait publié dans: *Charles Giron et Claude Monet*, in: *Musées de Genève*, nº 112, février 1971, p. 3.

[379] *Lettre 549*, Giverny, 17 fév. 85; *lettre 556*, [Paris], jeudi, 5 mars 1885; *lettre 561*, 11 avril 85, les trois à Charles Giron. Le prix de 600 francs est confirmé par le cahier de Giron, cf. *supra*, note 378.

[380] Le dernier message de Monet à Giron, la *lettre 564*, écrite un *samedi*, a été datée conjecturalement par nous du *2 mai 1885*, la lecture *2 mars 1886* de la publication se trouvant en contradiction avec le calendrier perpétuel.

[381] Cf. notre introduction à ces panneaux et *supra*, notes 213 et 270.

[382] *Lettre 557*, Giverny, 14 mars 85, à P. Durand-Ruel.

les fenêtres de son atelier la campagne déploie ses sortilèges[383]. Enfin, le jeudi 2 avril, il part livrer un certain nombre de panneaux qu'il a tenu à transporter lui-même[384]. Puis il se remet au travail, devant le motif cette fois, et avec une ardeur que les bonnes nouvelles concernant la vente de ses tableaux ne font que renforcer[385]. La place que Ph. Burty lui accorde dans son compte rendu sur la *Critique d'avant-garde* de Th. Duret[386], et cela au détriment de Renoir auquel est refusé un «tempérament robuste», souligne le rang que Monet occupe désormais dans le camp impressionniste[387]. Mais voici qu'il va s'imposer dans un tout autre univers.

Dès 1882, il s'était intéressé à la très belle salle de la galerie Georges Petit au nº 8 de la rue de Sèze, un jour qu'il a vu le Tout-Paris se presser devant les cimaises de l'Exposition internationale. Il n'était pas question alors de participer à cette importante manifestation limitée à douze artistes, dont trois membres de l'Institut dûment sélectionnés[388]. En 1885, du moins si l'on en croit Gauguin, le copinage, qui joue dans cet aréopage un rôle important, se serait exercé en faveur de Monet soutenu par Cazin, lequel paraît, en effet, fort bien introduit dans la maison[389]. Toutefois, l'intérêt que Georges Petit porte au peintre de Giverny[390] peut tout aussi bien expliquer que celui-ci ait été invité à la 5e Exposition internationale[391]. Sur les dix œuvres de lui figurant au catalogue, la côte normande occupe cinq numéros, contre trois vues prises à Giverny et dans la région et deux souvenirs de son voyage sur le bord de la Méditerranée[392].

Dès le 15 mai, jour où le public est admis à gravir l'escalier rouge de la galerie[393], paraît sous la signature d'Albert Wolff, dans *Le Figaro*, l'article le plus redouté des exposants. Après avoir admiré le *Rolla* de Gervex, louangé Cazin et Raffaelli, et glissé plus rapidement sur les autres, le célèbre critique consacre son dernier paragraphe à Claude Monet, auquel il reconnaît «beaucoup de talent» pour le paysage. Certes, les couleurs «prises séparément» lui «semblent fausses», mais, «dans l'ensemble», il exerce «une sorte d'art de trompe-l'œil» qui parvient «à saisir les grands aspects du paysage avec une vérité surprenante». C'est dans les marines que l'artiste excelle, la palme appartenant à une vue d'Etretat et à une autre du cap Martin[394]. Tel quel, le ralliement d'Albert Wolff mérite d'autant plus attention que d'autres journalistes vont se montrer moins explicites, lorsqu'ils ne sont pas indifférents et parfois hostiles... *Le Rappel*, *Le Voltaire* et *Le Journal des Arts* expriment leur satisfaction en une phrase, le *Gil Blas* se contente de deux mots[395]. Le *Courrier de l'Art* et la *Gazette des Beaux-Arts* équilibrent blâmes et louanges en laissant le lecteur sur cette dernière impression[396]. En revanche, Paul Gilbert, dans le *Journal des Artistes*, parlera «d'aliénation mentale», et, croyant excuser l'adversaire en affirmant «n'avoir vu que dans les fantaisies du rêve ou le récit des *Mille et Une Nuits* le ruissellement de pierreries en fusion», il lui rend un hommage involontaire[393*].

[383] En dehors de la période d'enneigement, Monet exécute d'autres paysages d'hiver *(969-979)*, notamment sur la route de Giverny à Gasny *(970-972)* et tout particulièrement au hameau de Falaise dominé par le val du même nom *(973-979)*.

[384] *Lettre 559*, Giverny, 1er avril [1885], à P. Durand-Ruel.

[385] *Lettre 560*, Giverny, 8 avril 85; *lettre 562*, 11 avril, les deux à P. Durand-Ruel. A ce travail de début de printemps correspond une production importante réalisée au marais de Giverny *(980-984* et probablement *985)*, dans le quartier de l'église *(986-987)*, près de sa maison *(988)* et à Bennecourt *(989-990)*, village situé à une douzaine de kilomètres au sud-est de Giverny, que Monet connaissait depuis 1868; cf. D. Wildenstein, *Cl. Monet*, t. I, 1974, p. 39, et *infra*, 2 pièces justificatives hors série.

[386] Th. Duret, *Critique d'avant-garde*, Paris, 1885.

[387] Ph. Burty , *Critique d'avant-garde*, in: *La République française*, 11 mai 1885.

[388] *Lettre 305*, samedi matin [23 déc. 1882], à P. Durand-Ruel. — L'année 1882 voit deux expositions à la galerie Georges Petit, la 1re en mai, la 2e en décembre (cf. *Chronique des Arts*, 20 mai 1882, p. 154; *ibid.* 23 déc. 1882, p. 306), mais cette dernière ne figurera pas dans le décompte institué postérieurement. La 2e Exposition internationale, selon la numération officielle, a lieu en mai 1883 (*Chronique des Arts*, 5 mai, pp. 141-142, avec des précisions sur l'organisation; A. de Lostalot, *Exposition internationale de peinture. Galerie G. Petit*, in: *Gazette des Beaux-Arts*, I, juin 1883, pp. 505-513; II, juillet, pp. 77-80). La 3e exposition, en avril 1884, est jugée sévèrement par la *Chronique des Arts*, 19 avril, p. 127, qui s'est aperçue que de Nittis, organisateur, et Stevens, fidèle exposant, n'étaient peut-être pas particulièrement qualifiés pour représenter l'Italie et la Belgique à peu près à eux seuls.

[389] Dénoncée par Gauguin à Pissarro, dans une lettre de Copenhague, s. d. [printemps 1885] (cf. J. Rewald, 1973, p. 493 et note 25; vente archives de C. Pissarro, Paris, 21 nov. 1975, nº 70), l'influence de Cazin en faveur de Monet est confirmée par ce dernier, vingt ans plus tard, mais d'une façon qui le dispense de marquer la moindre reconnaissance à la mémoire de Cazin, mort en 1901; cf. L. Vauxcelles, *Un après-midi chez Cl. Monet*, in: *L'Art et les Artistes*, décembre 1905, p. 88. — L'opposition de Bonnat, qui participe à la même exposition (cf. note 391), est rapportée par M. Elder, 1924, pp. 57-58, qui situe l'événement en 1887.

[390] *Lettre 276*, Poissy, 11 juin 82, à G. Petit. L'intérêt manifesté par ce dernier remonte à 1879; cf. D. Wildenstein, t. I, 1974, p. 106, note 784 et texte correspondant.

[391] Dans la liste des exposants de la 4e Exposition internationale (sur la numérotation, cf. *supra*, note 388) qui ouvre le 15 mai 1885, on relève les noms de Besnard, Bonnat, Cazin, Gervex, Liebermann, Raffaëlli, Sargent, Stevens, van Beers; cf. *Chronique des Arts*, 16 mai 1885, p. 155, et G. Geffroy, 1922, p. 108.

[392] Le livret de l'*Exposition internationale, 4e année* (en réalité 5e exposition, cf. *supra*, note 388) comporte les œuvres suivantes de «Monet Claude à Giverny par Vernon (Eure)» reproduites conformément à l'original, chaque numéro étant suivi d'un ou plusieurs renvois à notre catalogue, dans la mesure où a été possible l'identification des tableaux, rendue difficile par la minceur des indications fournies par le livret: nº 65, *Au Cap Martin, près Menton (889?)*; nº 66, *La Manneporte (Etretat) (832)*; nº 67, *L'Eglise de Vernon*, à M. Herz *(843)*; nº 68, *Vue prise près Vintimille (Italie)*, à M. Durand-Ruel *(879)*; nº 69, *Maison de pêcheurs à Varengeville (731?)*; nº 70, *La Seine à Port-Villez*, à M. Durand-Ruel *(834?)*; nº 71, *Le Val de Falaise, près Giverny*, à M. Durand-Ruel *(975?)*; nº 72, *Eglise de Varengeville*, à M. Herz *(726?)*; nº 73, *Poste de douaniers près Pourville*; nº 74, *Grainval, près Fécamp*, à M. Durand-Ruel, *(653)*.

[393] Paul Gilbert, *Exposition internationale* in: *Journal des Artistes*, 13 juin 1885.

[394] A. Wolff, *L'Exposition internationale*, in: *Le Figaro*, 15 mai 1885. — Albert Wolff, dont on a fait une sorte de croquemitaine insensible à l'art, mériterait de faire l'objet d'une étude objective.

[395] Judith Gautier, *Exposition internationale de peinture*, in: *Le Rappel*, 21 mai 1885; Roger-Marx, *L'Exposition internationale*, in: *Le Voltaire*, 18 mai; A. D. [Dalligny], *L'Exposition internationale...*, in: *Le Journal des Arts*, 19 mai; de Katow, *L'Exposition internationale...*, in: *Gil Blas*, 18 mai 1885.

[396] G. Dargenty, *Exposition internationale...*, in: *Courrier de l'art*, 29 mai 1885; A. de Lostalot, *Exposition internationale...*, in: *Gazette des Beaux-Arts*, juin 1885.

L'Exposition internationale a montré aux yeux de tous que Monet a su intéresser, en la personne de Georges Petit, un grand marchand autre que Paul Durand-Ruel. Ce dernier a dû voir, sans enthousiasme excessif, son peintre s'engager dans une voie qui l'éloigne de lui, mais, beau joueur et peut-être aussi favorisé par l'opération dans ses propres ventes, il a l'élégance de se déclarer satisfait du succès remporté[397].

«LA VIE D'UN PAYSAGISTE»

Les dîners au café Riche ont lieu désormais à date fixe, le premier jeudi du mois. Monet, initiateur de ces agapes, s'y rend chaque fois qu'il peut, et ce n'est pas souvent[398]. Cependant, le jeudi 4 juin 1885, sa participation semble prévue et Durand-Ruel l'invite à venir déjeuner chez lui le même jour, rue de Rome, en compagnie de Renoir, de Pissarro et de Mirbeau[399]. Maintenant qu'il a livré son panneau à Berthe Morisot, il peut rencontrer la jeune femme sans avoir à rougir, et se rend effectivement chez elle le jeudi suivant[400]. Comme bien on pense, il s'éloigne le moins possible de Giverny où il passe la belle saison, retenu à la fois par son intention de travailler aux paysages entrepris, et par celle de ne pas laisser à lui-même son fils Jean occupé à préparer un examen pour le mois de septembre[401]. Une excursion de trois jours en compagnie de Caillebotte fournit une diversion aussitôt payée, au retour, «par des maux de dents et des névralgies épouvantables»[402].

Une tractation avec Portier et Heyman, venus proposer un *Degas*, échoue parce que Monet, du moins l'affirme-t-il, a renoncé à l'acheter pour se conformer au désir de Durand-Ruel[403]. Aux prises avec des difficultés financières, celui-ci fait des efforts en direction de la Belgique, de la Hollande et des Etats-Unis. Sans se désintéresser de ces tentatives[404], Monet est troublé à la perspective de voir certaines de ses meilleures toiles «partir au pays des Yankees», et, lui qui a tant souffert de l'incompréhension de ses compatriotes, estime que «c'est surtout [à Paris] et là seulement qu'il y a encore un peu de goût»[405]. Mais sur ce point aussi il convient de s'en remettre à Durand-Ruel, car aucune solution de rechange ne semble encore en vue; Georges Petit, en tout cas, tarde beaucoup à payer un tableau qu'il a acheté lors de l'Exposition internationale[406]. Paul Durand-Ruel reste donc le confident des bonnes et des mauvaises

[397] *Lettre 567*, Giverny, 30 mai [1885], à P. Durand-Ruel.

[398] Certains impressionnistes et leurs amis se rencontraient déjà au café Riche depuis plusieurs années; c'est ce qui ressort d'une lettre de De Bellio à Monet, Paris, le 30 janvier 1883: «J'ai regretté bien vivement de ne vous avoir pas vu la dernière fois que vous êtes venu au café Riche; mais il paraît que je suis venu, ce jour-là, fort tard»; cf. l'affaire de la pomme géante du café Riche, *supra*, note 262 et texte correspondant. Cependant il semble que ce soit à Monet que revienne l'initiative d'une réunion à date fixe; cf. *lettre 531*, Giverny, 11 novembre 84, à Pissarro; réponse positive de ce dernier, repr. par J. Joëts, *Lettres inédites de Pissarro à Cl. Monet*, in: *L'Amour de l'art*, 1946, nº III, p. 61. — Le jeudi est le jour du mois prévu pour ces réunions (*lettre 605*, Etretat, 1er novbre1885, à A. Hoschedé). Selon G. Geffroy, 1922, pp. 155-156, les dîners impressionnistes du café Riche existaient encore «vers l'époque de 1890 à 1894». Cf. également *supra*, note 345.

— Le café Riche a été évoqué par A. Delvau, *Les Plaisirs de Paris*, Paris, 1867, pp. 70, 112-114; A. Lepage, *Les Cafés politiques et littéraires de Paris*, Paris, 1874, p. 96; M. Rude, *Tout-Paris au café*, Paris, 1877, pp. 217-224. Les indications ainsi recueillies ont été complétées par les calepins cadastraux conservés aux Archives de Paris et de l'ancien département de la Seine.

— Le café était tenu jusqu'en 1884 par Louis Bignon, dit Bignon aîné, puis par trois propriétaires successifs jusqu'à constitution, vers 1895, de la Société du café Riche. L'immeuble, dont il occupait le rez-de-chaussée et l'entresol, était une grande bâtisse carrée de 5 étages en pierre de taille, moellons et pans de bois, à huit fenêtres de façade et une au pan coupé, qui formait l'angle du boulevard des Italiens, nº 16, et de la rue Le Peletier, nº 1. «Il faut être riche pour dîner au café Hardy, disaient les mauvaises langues, et hardi pour dîner au café Riche». En fait, ce dernier accueillait une clientèle nombreuse de Parisiens, provinciaux, boulevardiers, gens de lettres, journalistes, boursiers; la cocotte n'y fleurissait pas plus qu'ailleurs. C'est au café Riche que se réunissait *la Société des cinq* groupant Flaubert, Edmond de Goncourt, Daudet, Zola et Tourgueniev. La cave de l'établissement était réputée; la cuisine s'enorgueillissait de sa sole aux crevettes sauce Riche, arrosée de bouzy rouge. Les bourgeois emmenaient volontiers leur femme dîner au café Riche, préférant, pour les soupers galants, le café Anglais qui lui faisait face sur le boulevard. C'est pourtant dans un cabinet particulier du café Riche que Zola a placé la scène de l'inceste dans *La Curée* (Paris, 1871, chap. IV), et chacun se souvient de Maxime et Renée montant l'escalier de l'entresol: «De légers fumets de marée et de gibier traînaient et le tapis, que des baguettes de cuivre tendaient sur les marches, avait une odeur de poussière...» — «La tablée des impressionnistes», pour reprendre une expression de Geffroy, devait se trouver dans la grande salle du rez-de-chaussée que les habitués gagnaient, barbus et importants, en contournant le comptoir où trônait la caissière.

— Le café Riche disparaîtra en 1898 avec la démolition totale de l'immeuble qui avait perdu ses étages supérieurs dès 1884.

[399] Lettre de Durand-Ruel à Pissarro, Paris, 30 mai 85. — La *lettre 617*, Etretat, 10 novbre85, montre que Monet n'a pas assisté au dîner de ce mois.

[400] Lettre de Puvis de Chavannes à B. Morisot, 5 juin 1885: «J'aurais bien voulu aller chercher mon pardon jeudi et chez vous connaître Monet, le génie de l'eau, mais je ne le peux pas, non sans un très vif regret, croyez-le bien, et dites-le aussi à votre hôte»; cf. D. Rouart, *Correspondance de B. Morisot*, Paris, 1950, p. 124. — En août, Monet reçoit la visite de B. Morisot à Giverny; cf. *lettre 581*, Giverny, 22 août 85, à Pissarro. — Au cours de l'été, Renoir, installé avec les siens à La Roche-Guyon, vient le voir en voisin; cf. J.-P. Hoschedé, 1960, t. I, p. 100.

[401] *Lettre 583*, Giverny, 10 sepbre 85, à P. Durand-Ruel. — Les toiles peintes près de Giverny, faisant suite à celles que nous avons notées au début du printemps (*supra*, note 385), comportent des prairies en fleurs ou avec meules *(991-996)*, des champs de coquelicots *(997-1000)*; d'autres sont prises à proximité de Port-Villez, soit sur les hauteurs *(1001-1002)*, soit surtout au bord de la Seine non loin de l'île aux Orties *(1003-1008)*.

[402] *Lettre 570*, Giverny, 18 juin 85, à P. Durand-Ruel.

[403] *Lettre 569*, Giverny, [c. 11 juin]; *lettre 571*, 20 juin 85, les deux à P. Durand-Ruel.

[404] *Lettre 568*, Giverny, 7 juin; *lettre 573*, 27 juin 85, les deux à P. Durand-Ruel.

[405] *Lettre 578*, Giverny, 28 juillet 85, à P. Durand-Ruel.

[406] *Lettre 575*, Giverny, 9 juillet 85, à P. Durand-Ruel; *lettre 612*, vendredi soir, [6 nov. 85], à A. Hoschedé.

heures, et, à ce titre, il lui faut lire, à son corps défendant, les plaintes et les récriminations provoquées par les changements des effets et de la végétation, dont la répétition lasserait[407], sans le témoignage qu'elles apportent de l'exigence de soi-même et de la fidélité aux motifs qui font du Monet des années 80 un classique de la vision impressionniste des choses.

Au lendemain de l'examen que Jean est allé passer à Rouen et auquel il a du reste échoué[408], on prend quelques jours de vacances en famille à Etretat dans une maison que le baryton Faure a généreusement mis à la disposition du peintre[409]. Le 10 octobre, Alice et les enfants retournent à Giverny, et Claude, quittant la villa Faure pour l'hôtel Blanquet, poursuit seul son séjour[410]. Le froid, la pluie ne l'empêchent pas de travailler ferme, tant dehors que dans un mystérieux escalier, ou à différentes fenêtres, ou encore à Saint-Jouin où il fait une pochade malgré un temps affreux[411]. Avec le soleil enfin revenu, Etretat offre un spectacle si complet et si divers à la fois que, pour «rendre tout cela, ... il faudrait deux mains et des centaines de toiles»[412]. La correspondance recueillie permet au lecteur de suivre le peintre dans sa lutte quotidienne contre les caprices des éléments[413] et les difficultés inhérentes à la tâche. Nous nous contentons de souligner les faits les plus marquants du dernier grand séjour à Etretat.

Familier des lieux depuis 1883, Monet est intégré au groupe social composite que forment les gens du pays avec les «baigneurs», le charme de l'endroit faisant en sorte que les seconds rejoignent assez rapidement les rangs des premiers. Le peintre connaît, bien entendu, M. Deck, qui dirige l'hôtel de sa belle-mère Mme Blanquet[414], mais également M. Isnardy, directeur du Casino[415], et le châtelain, M. Frébourg, qui l'invitera à plusieurs reprises[416]. Au détour d'une lettre apparaît un épicier chasseur d'alouettes, qui lui fait cadeau d'une partie de son butin un jour qu'il peint sur la falaise[417]. Les pêcheurs sont sans cesse observés pour les motifs que constituent leurs bateaux, mais aussi pour l'intérêt humain que suscite leur dangereux travail[418]. Les étrangers au pays se font plus rares à mesure que la saison s'avance. Une jeune femme, «la dame de la Chaufferette», qui semble avoir intrigué Alice, se révèle être l'épouse du chanteur Léon Achard de l'Opéra Comique; elle doit le surnom par lequel Monet la désigne à la villa La Chaufferette construite par son père, le peintre Eugène Le Poittevin. Ce dernier, auteur avec Blanchard de l'enseigne de l'hôtel Blanquet, est mort depuis une quinzaine d'années[419]. En revanche, d'autres artistes sont à Etretat en même temps que Monet. Celui-ci connaît Georges Merle que le Salon accueille depuis 1876 et qui a pris pension à l'hôtel Hauville. Si son départ, le 21 octobre, est salué par l'exclamation «quel débarras!»[420], son confrère Marius Michel, installé lui à l'hôtel Blanquet, est mieux vu. Un peu encombrant parfois, il se rachète en se montrant «fanatique» de la peinture de son aîné et en mettant sa chambre à sa disposition pour travailler[421]. Les choses se gâtent lorsque ce «mâtin-là» manœuvre si bien que Claude est obligé de faire cadeau d'une pochade à M. Isnardy[422], et elles vont plus mal encore, définitivement, au cours d'une discussion alimentée par les appréciations de Maupassant en matière de peinture[423].

[407] *Lettre 577*, 20 juillet 85; *lettre 578*, cf. *supra*, note 405, les deux à P. Durand-Ruel; cf. *lettre 581*, *supra*, note 400, fin. — Une livraison de 4 tableaux a lieu en septembre pour un total de 3500 francs selon le carnet de comptes de Monet confirmé par les livres de Durand-Ruel. C'est également en septembre 1885 que nous relevons, sous la plume de Vincent van Gogh, une première mention de l'intérêt que son frère Théo porte à la peinture de Monet; cf. *Correspondance de van Gogh*, Paris, 1960, t. II, p. 475.

[408] *Lettre 583*, cf. *supra*, note 401; *lettre 590*, Etretat, le 15 [oct. 1885], à A. Hoschedé.

[409] Selon les indications fournies par la *lettre 585*, Giverny, 16 sep^bre^ 85, à P. Durand-Ruel, l'arrivée de Monet à Etretat a lieu peu après le 17 septembre. — Sur Etretat, cf. *supra*, note 108, et le texte du séjour de 1883. Sur les conditions d'accès à Etretat, cf. *infra*, note 424. Sur la maison Faure, cf. *supra*, note 331.

[410] *Lettre 587*, Etretat, 8 oct^bre^ 85, à P. Durand-Ruel. — Sur l'hôtel Blanquet, cf. *supra*, *A l'hôtel Blanquet d'Etretat* et note 109.

[411] *Lettre 588*, Etretat, 12 oct^bre^ 85, à P. Durand-Ruel; *lettre 589*, 13 octobre; *lettre 590*, le 15 [oct], ces deux dernière à A. Hoschedé.

[412] *Lettre 592*, 20 octobre, 6^h^soir [1885], à A. Hoschedé.

[413] Au beau temps de trois jours célébré dans la *lettre 594*, [21 oct.], à A. Hoschedé, succède une nouvelle période de pluie et de tempête *(lettres 595-605)*, et il faudra attendre le 6 novembre *(lettre 612)* pour retrouver le soleil.

[414] *Lettre 589*, cf. *supra*, note 411. — Sur M. Deck, cf. R. Lindon, *Etretat*, p. 129.

[415] *Lettre 593*, Etretat, le 21 oct^bre^[1885]; *lettre 603*, oct^bre^, les deux à A. Hoschedé. — D'après R. Lindon, *op. cit.*, p. 136, M. Isnardy deviendra propriétaire du Casino d'Etretat en 1894.

[416] Présenté d'abord comme «ce type de gros gommeux viveur qui vous déplaisait tant» (*lettre 606*, 2 nov^bre^[85], à A. Hoschedé), M. de Frébourg, propriétaire de la ferme des Artistes sur la falaise d'Amont, habite le château de Grandval (R. Lindon, *op. cit.*, pp. 130, 133, 156, 166-167). Très lié avec Maupassant (cf. *infra*, note 425), M. de Frébourg invitera Monet à sa table; cf. *lettre 627*, 23 nov^bre^, à A. Hoschedé; *lettres 635-637*, *640*, toutes de 1885 à A. Hoschedé.

[417] *Lettre 606*, 2 nov^bre^[1885] à A. Hoschedé.

[418] La *lettre 606* (cf. note précédente) montre Monet installé sur le galet et «préparant la mer» dans l'attente d'un départ de pêcheurs ... qui ne se produit pas. Sur les pêcheurs d'Etretat, cf. notamment *lettres 594*, *595*, *603*, *604*, *618*, *624*.

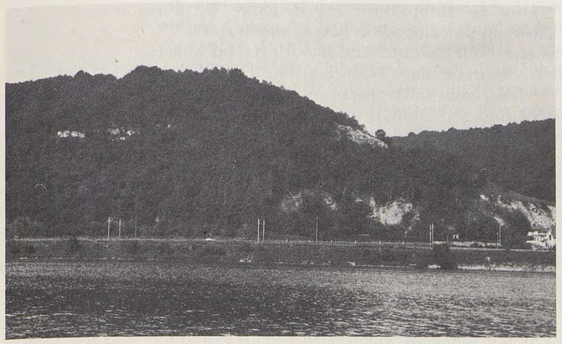
[419] *Lettre 594*, Etretat, le mercredi 6^h^soir [21 oct. 85], à A. Hoschedé. Sur la villa La Chaufferette, cf. R. Lindon, *op. cit.*, pp. 162-163. Sur Eugène Le Poittevin (1806-1870), apparenté à la famille de Maupassant, cf. R. Lindon, *E. Le Poittevin et ses «Bains de mer à Etretat»*, in: *Gazette des Beaux-Arts*, décembre 1967, pp. 349-357. — Sur l'enseigne de l'hôtel Blanquet, cf. *supra*, note 109, et R. Lindon, *Etretat...*, 1963, p. 137.

[420] *Lettre 594*, cf. *supra*, note 419. — Le peintre de genre Georges-Hugues Merle, dont l'atelier était proche de celui de Le Poittevin, est le frère des sœurs Merle créatrices du «plissé soleil»; cf. R. Lindon, *op. cit.*, p. 172, et renseignements écrits complémentaires.

[421] *Lettre 589*, Etretat, 13 octobre [85]; *lettre 593*, 21 octobre; *lettre 594*, cf. *supra*, note 419; *lettre 602*, ce 29 oct^bre^, toutes à A. Hoschedé. — Marius Michel, dont seule la date de naissance (1853) est connue, obtiendra une médaille d'argent au Salon de 1889; la même année, il brosse un tableau pour une fête que donne Maupassant dans sa propriété d'Etretat, *La Guillette*; cf. R. Lindon, *op. cit.*, p. 110.

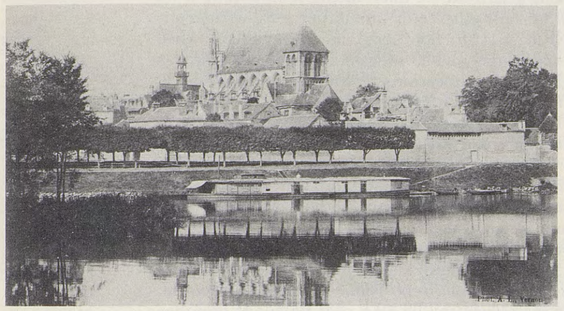
[422] *Lettre 603*, 30 oct^bre^, à A. Hoschedé. — Sur M. Isnardy, cf. *supra*, note 415 et texte correspondant. La pochade que Monet lui offre n'a pas été identifiée.

[423] *Lettre 605*, 1er nov^bre^[1885], à A. Hoschedé.



Une fois installé à Giverny en mai 1883, Monet semble hésiter à attaquer de front les motifs proches de sa maison. Le premier sujet abordé se trouve à une certaine distance, sur la Seine. Ayant dressé son chevalet à proximité de l'embouchure du bras de l'Epte, dit de Limetz, il représente le Gibet qui domine Port-Villez; *cat. 839*; cf. également *cat. 834-836*; *1003-1005*, où le motif est vu sous un angle un peu différent.

Tourné vers l'aval du fleuve, il représente Port-Villez dont on distingue la petite église, cependant que les collines s'abaissent en direction de Vernon; *cat. 837*, *838*. Le cours de la Seine, en face de Port-Villez, a été considérablement modifié par le barrage situé en amont et par la suppression de nombreuses îles.



Sur la rive gauche de la Seine en aval de Giverny, la petite ville de Vernon et sa collégiale gothique ont retenu l'attention du peintre dès 1883 jusqu'en 1894; *cat. 842-844*; *1060*, *1061*; *t. III 1386-1391*. L'Hôtel de Ville, reconnaissable à son clocheton, est postérieur aux différentes campagnes de Monet (carte postale c. 1900).

L'Epte, une rivière aux eaux abondantes qui marque la frontière traditionnelle entre la Normandie et le domaine des Capétiens, se divise en trois bras avant de se jeter dans la Seine à la hauteur de Giverny. Le bras principal, à proximité de son embouchure, longe le lieu-dit l'île aux Orties, où Monet rangeait ses bateaux.

A l'automne 1884, une importante campagne de travail se déroule sur le petit bras de la Seine, en amont de Port-Villez. La berge est aujourd'hui envahie par la végétation, mais l'île de Merville, à gauche, et le coteau de Jeufosse sont parfaitement reconnaissables *(cat. 909-913)*, malgré le contre-jour qui correspond sensiblement à l'éclairage des *Matinées* exécutées, de 1896 à 1898, plus en aval mais dans la même direction.

D'un point situé à proximité de Jeufosse, Monet peint également le petit bras de la Seine en regardant vers l'aval; à droite, l'île de la Flotte reliée à l'île de Merville; à gauche, la colline s'abaisse vers le Gibet de Port-Villez; *cat. 914-917*.

Depuis la mort de Jacques Offenbach[424], Guy de Maupassant est la gloire la plus incontestée d'Etretat[425]. Le 14 octobre, Monet a passé en sa compagnie une agréable soirée[426]. Quinze jours plus tard, le romancier lui rend visite pour voir ses tableaux qu'«il prétend aimer beaucoup», sans convaincre tout à fait leur auteur de sa compétence en la matière. Un *Effet de pluie (1044)* bien réussi «l'a absolument épaté»[427]. L'écrivain en transposera l'image, l'année suivante, dans *La Vie d'un paysagiste* que publie le *Gil Blas*: «Il [Monet] prit à pleines mains une averse abattue sur la mer et la jeta sur sa toile. Et c'était bien la pluie qu'il avait peinte ainsi, rien que de la pluie voilant les vagues, les roches et le ciel, à peine distincts sous ce déluge.»[428] Le portrait qu'il brosse du peintre en action vaut qu'on s'y arrête: «L'an dernier, en ce même pays, j'ai souvent suivi Claude Monet à la recherche d'impressions. Ce n'était plus un peintre, en vérité, mais un chasseur. Il allait, suivi d'enfants qui portaient ses toiles, cinq ou six toiles représentant le même sujet à des heures diverses et avec des effets différents. Il les prenait et les quittait tour à tour, suivant les changements du ciel. Et le peintre, en face du sujet, attendait, guettait le soleil et les ombres, cueillait en quelques coups de pinceau le rayon qui tombe ou le nuage qui passe, et, dédaigneux du faux et du convenu, les posait sur sa toile avec rapidité.»[428] *

LA MANNEPORTE

A partir de la Toussaint 1885, Monet est seul à Etretat[429], mais même maintenant il ne peut consacrer tout son temps à la peinture, car il lui faut entretenir une importante correspondance. Il est vrai que les soirées sont longues. Si la part du lion continue de revenir à Alice Hoschedé qui exige des lettres quotidiennes et se plaint dès qu'elle se croit négligée, les peintres amis ne se laissent pas oublier. C'est Sargent qui pose des questions techniques indiscrètes[430], c'est Caillebotte qui rend compte d'un voyage en Italie dont il espère revenir pour le dîner du premier jeudi du mois[431]; c'est Pissarro à qui il faut faire accepter le refus de participer à la manifestation projetée par les Indépendants, pour pouvoir continuer de figurer à l'Exposition internationale[432]. Les rapports avec Georges Petit, on le voit, se sont intensifiés, et Monet est d'autant plus tenté par la perspective d'une politique de partage que Durand-Ruel, en se jetant à corps perdu dans une campagne contre les faux tableaux, s'est fait de nombreux ennemis parmi ses confrères[433]. Son isolement le condamne à vendre à perte certaines toiles, au vif mécontentement de Monet qui l'accuse de faire «boulette sur boulette»[434].

Une compensation intéressante est offerte par «la fameuse société des XX de Bruxelles» qui invite officiellement le peintre à participer à sa prochaine exposition[435]. Dans sa réponse, Monet assure Octave Maus, secrétaire du cercle, qu'il s'estime «on ne peut plus flatté» et annonce

[424] Les retentissants séjours d'Offenbach à la villa *Orphée* qu'il avait fait construire à Etretat en 1858 sont demeurés légendaires; cf. R. Lindon, *op. cit.*, pp. 84-85; A. Decaux, *Offenbach, Roi du Second Empire*, Paris, 1966, pp. 180-184, *Etretat*. Un billet d'Offenbach à Villemessant, reproduit s. d., p. 181, donne des précisions sur la manière de se rendre à Etretat, en prenant à la gare Saint-Lazare le train du Havre: «Dites-leur qu'à *Beuzeville*, troisième station avant d'arriver au Havre, ils changent de train et prennent celui de Fécamp. Deux stations avant d'arriver à Fécamp, il y a la station des *Ifs*. Là, il y a un petit omnibus qui les conduira à Etretat directement.» Sur le service d'omnibus assuré par Omont fils et sur l'établissement d'une gare à Etretat en 1895 seulement, cf. R. Lindon, *op. cit.*, p. 142. — Pour se rendre à Etretat ou pour en revenir, Monet utilise, selon les horaires, la gare de Beuzeville (cf. *lettre 330*, Etretat, le 16 février [1883], et *lettre 331*, du 17 février), ou bien la station des Ifs; cf. *lettre 618*, 11 nov^bre[1885].

[425] Sur Maupassant à Etretat dans sa propriété «La Guillette», cf. R. Lindon, *op. cit.*, pp. 103-112; A. Lanoux, *Maupassant, le Bel-Ami*, Paris, 1967, pp. 87-91, 189-190 et *passim*. — Etretat est présent dans plusieurs *Contes et Nouvelles* de G. de Maupassant: *Enragée?*; *Le Modèle*; *Adieu*; *La Roche aux Guillemots*; *L'Anglais d'Etretat*, ainsi que dans *Une Vie*, chap. III, où éclate la tendresse admirative de l'écrivain pour ce site prestigieux. On lira également les chroniques *Etretat* (cf. *supra*, note 109, fin) et *La Vie d'un paysagiste* que nous présentons dans notre texte à la fin du présent §.

[426] *Lettre 590*, Etretat le 15 [octobre 85], à A. Hoschedé. — A notre connaissance, Maupassant n'a pas été chargé de «faire le Salon prochain à *La République française*» où nous avons en vain cherché ses articles.

[427] *Lettre 604*, [Etretat], 31 oct. [1885], à A. Hoschedé.

[428] G. de Maupassant, *La Vie d'un paysagiste (Etretat, septembre)*, in: *Gil Blas*, 28 septembre 1886, recueilli dans les *Chroniques littéraires et parisiennes*, éd. Gonon, s. d., t. 14, pp. 413-417.

[429] *Lettre 605*, Etretat, 1er nov^bre[1885], à A. Hoschedé.

[430] *Lettre 592*, [Etretat], 20 octobre 6^h soir [85], à A. Hoschedé.

[431] *Lettre 605*, *supra*, note 429. Sur les dîners du jeudi, cf. *supra*, note 398, relative au café Riche.

[432] *Lettre 616*, Etretat, 9 nov^bre85, à Pissarro.

[433] *Lettre 609*, [Etretat], 5 nov^bre, à A. Hoschedé; *lettre 610*, 5 nov^bre85, à P. Durand-Ruel; *lettre 612*, vendredi soir [6 nov.], à A. Hoschedé; *lettre 622*, Etretat, 17 nov^bre85, à P. Durand-Ruel. — Monet est au courant depuis que Durand-Ruel lui a adressé *l'Evénement* du 30 octobre 1885. Ce journal présente, sous le titre *Les Faux Tableaux*, un véritable dossier établi par F. Javel, où figurent des lettres écrites par les protagonistes de l'affaire, Bague, Boussod-Valadon et Cie, Bernheim-Jeune, Petit signant avec tout un groupe de marchands dont Tedesco, enfin Durand-Ruel lui-même. L'article de Javel provoque la réponse de P. Durand-Ruel, publiée dans *l'Evénement* du 5 novembre 1885, repr. *in*: L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. II, pp. 249-252; cf. également *ibidem*, t. I, pp. 72-73.

[434] *Lettre 624*, [Etretat], jeudi soir [19 nov. 1885], à A. Hoschedé.

[435] *Lettre 605*, cf. *supra*, note 429.

sa participation avec «cinq choses»[436]. Une satisfaction d'une autre nature est fournie par la visite d'Alice à Etretat à la mi-novembre, hors de la présence des enfants dont les deux petits, Michel et Jean-Pierre, ont été confiés à la garde de leurs aînés. C'est l'occasion pour Monet de démontrer à sa compagne la vérité d'une phrase qu'il lui a écrite trois semaines plus tôt: «Il est vrai que j'aime la mer, mais enfin je vous aime aussi.»[437] Discrètes comme à l'accoutumée, les lettres de Claude laissent percer sa joie, puis sa reconnaissance[438]. Aussitôt reçues, les réponses d'Alice ont été systématiquement détruites sur son ordre[439].

Sur les motifs qui occupent Monet en 1885, ses lettres donnent des indications partiellement recoupées par les tableaux exécutés, sans que ceux-ci soient nécessairement mentionnés dans la correspondance. Au perrey[440], il peint les barques tirées sur le galet *(1028-1031)*. De sa fenêtre[441], il cherche à fixer le mouvement des bateaux *(1026-1027)*, presque insaisissables tellement leurs déplacements sont imprévisibles[442], cependant que les caloges *(1024)* lui fournissent un premier plan à un départ des pêcheurs *(1025)*[443]. «L'endroit ... sur la falaise», d'où il travaille lors de la rencontre de l'épicier-oiseleur, ne peut être identifié avec certitude[444], pas plus que la maison Payen[445] d'où la vue s'étend sur la mer *(1046-1047)*. En revanche, la grotte du Trou à l'Homme[446], creusée dans la falaise d'Aval, est bien connue et apparaît sur de nombreuses toiles *(1014-1018)*, de même que la Passée, à l'intérieur des terres, où Claude travaille au lendemain du départ d'Alice *(1020-1022)*[447].

Toutefois la palme revient incontestablement à la Manneporte[448], «voûte énorme où passerait un navire»[449]. Pour gagner le pied de la plus monumentale des arches, d'où il est possible non seulement de la représenter tout entière *(1035-1036, 1052-1053)*, mais encore de peindre, en se tournant vers la droite, la porte d'Aval et l'Aiguille *(1034, 1042)*, il fallait, au siècle dernier, descendre le périlleux escalier de la valleuse de Jambourg[450]. Une fois en bas, on est seul terriblement, surtout à l'approche de l'hiver, comme c'est le cas de Monet, dont la carrière, avec la vie, a bien failli s'arrêter là. Une erreur sur les heures de la marée est à l'origine de l'accident, mais laissons le peintre lui-même raconter l'événement à chaud, le soir du 27 novembre: «J'étais dans toute l'ardeur du travail sous la falaise, bien à l'abri du vent, à la place où vous êtes venue avec moi; convaincu que la mer baissait, je ne m'effrayais pas des vagues qui venaient mourir à quelques pas de moi. Bref, tout absorbé, je ne vois pas une énorme vague qui me flanque contre la falaise et je déboule dans l'écume, avec tout mon matériel! Je me suis vu de suite perdu, car l'eau me tenait, mais enfin j'ai pu en sortir à quatre pattes, mais dans quel état, bon Dieu! avec mes bottes, mes gros bas et la gâteuse mouillés; ma palette restée à la main m'était venue sur la figure et j'avais la barbe couverte de bleu, de jaune, etc. Mais enfin, l'émotion passée, ce n'est rien, le pire est que j'ai perdu ma toile brisée bien vite, ainsi que mon chevalet, mon sac, etc. Impossible de rien repêcher. Du reste, c'était broyé par la mer ... Enfin, je l'ai échappé belle.»[451]

Trempé jusqu'aux os, il remonte l'escalier de la valleuse avec ce qui lui reste de matériel — exercice salutaire en ce qu'il lui permet de vaincre le froid. Le soir pourtant, il a la voix prise et, la nuit, les cauchemars troublent son sommeil[452]. A Alice qui s'inquiète à juste titre à la lecture de l'accident, il répondra qu'il est «absolument comme avant»[453]. Il n'empêche que, après

[436] *Lettre 611*, Etretat, 5 novembre 1885, à O. Maus. — Le mouvement artistique connu sous le nom de *Société des XX* est né à Bruxelles le 28 octobre 1883 à la suite du refus du jury officiel d'exposer certaines toiles. Les *«vingtistes»* fondateurs décident d'inviter chaque année vingt artistes «déjà consacrés mais dont l'art demeure indépendant et combatif». Lors de l'établissement de la charte officielle, le 4 janvier 1884, Octave Maus est chargé d'assurer le secrétariat du Cercle des Vingt; cf. Madeleine O. Maus, *Trente années de lutte pour l'art, 1884-1914*, Bruxelles, 1926. La deuxième exposition des XX est commentée par Camille Lemonnier, dans *La Chronique des Arts*, 10 janvier 1885, pp. 13-14, et 21 mars, pp. 93-94. Cf. en outre sur cette question: Catalogue de l'exposition *Le Groupe des XX et son temps*, Bruxelles-Otterlo, 1962; pp. 17-35, *Préface* par F.-C. Legrand; pp. 83-85, *Monet, Claude*, par M.-J. Chartrain-Hebbelinck.

[437] *Lettre 598*, Etretat, le lundi 6^h soir [26 octobre 1885], à A. Hoschedé.

[438] *Lettre 619*, jeudi soir [12 nov. 85]; *lettre 620*, mardi soir [17 nov.], les deux à A. Hoschedé. — La visite de cette dernière semble avoir duré de vendredi 13 au lundi 16 novembre.

[439] *Lettre 623*, mercredi soir [18 nov. 85], à A. Hoschedé.

[440] *Lettre 592*, cf. *supra*, note 430 et *passim*. — Sur le perrey, cf. *supra*, note 110.

[441] *Lettre 590*, Etretat, le 15 [oct. 85], à A. Hoschedé, où Monet parle de ses «différentes fenêtres».

[442] *Lettre 603*, 30 oct.; *lettre 606*, 2 nov.; *lettre 620*, cf. *supra*, note 438, toutes à A. Hoschedé.

[443] *Lettre 628*, mardi soir [24 nov.]; *lettre 629*, 25 nov^bre, les deux à A. Hoschedé. — Sur le sens du mot *caloge*, cf. R. Lindon, *Etretat...*, p. 30. — La plupart des caloges peintes en 1883 ont des toits de chaume *(821-825)*; celles de 1885 sont recouvertes de planches goudronnées *(1024-1025)*; mais les deux types ont existé simultanément.

[444] *Lettre 606*, cf. *supra*, note 442. — «Sur la falaise» renvoie vraisemblablement à la falaise d'Aval d'où Monet a représenté la falaise d'Amont *(1009-1012)*, l'Aiguille *(1032, 1033, 1051)*, la Manneporte *(1037-1038)*, le val d'Antifer *(1039)* et la falaise d'Aval elle-même *(1018-1019)*.

[445] *Lettre 620*, cf. *supra*, note 438; *lettre 624*, jeudi soir [19 nov.], les deux à A. Hoschedé.

[446] *Lettre 597*, Etretat, le 24 oct^bre, à A. Hoschedé. — Le Trou à l'Homme est visible sur plusieurs vues de la falaise d'Aval, et on connaît un tableau *(1048)* exécuté de cette grotte, à laquelle on accède à pied à marée basse et en bateau à marée haute. Le tunnel qui permet aujourd'hui de traverser la falaise au Trou à l'Homme n'existait pas encore.

[447] *Lettre 620*, cf. *supra*, note 438; *lettre 624*, jeudi soir, [19 nov.], les deux à A. Hoschedé.

[448] *Lettre 604*, 31 oct.; *lettre 620*, [17 nov.]; *lettre 623*, [18 nov.]; *lettre 624*, [19 nov.], toutes à A. Hoschedé.

[449] G. de Maupassant, *La Roche aux Guillemots*, in: *Le Gaulois*, 14 avril 1882, recueilli dans *Les Contes du jour et de la nuit*, Paris, 1885.

[450] Sur la valleuse de Jambourg, cf. *supra*, note 119. De nos jours, un tunnel qui traverse la falaise d'Aval en partant du Trou à l'Homme (cf. *supra*, note 446) permet d'accéder plus facilement au pied de la Manneporte, du moins à marée basse.

[451] *Lettre 631*, [Etretat], vendredi soir [27 nov. 1885], à A. Hoschedé. — Cf. un récit postérieur de l'accident avec détails pour le corser, *in*: Thiébault-Sisson, 8 janvier 1927.

[452] *Lettre 632*, samedi soir [28 nov.], à A. Hoschedé. — On notera la préoccupation écologique avant la lettre manifestée par Monet à propos de l'île aux Orties et des arbres.

[453] *Lettre 634*, dimanche soir [29 nov.], à A. Hoschedé.

l'aventure de la Manneporte, le ressort est brisé, et quelques jours de repos à Giverny au début de décembre, avec un bref passage à Paris, ne suffiront pas pour le remonter[454]. Lorsqu'il revient à Etretat, les ombres se sont allongées, la tempête, le froid, la neige, sévissent[455]. M. de Frébourg peut multiplier les invitations[456], la route de Gonneville offrir «de si belles choses»[457], le charme est rompu. Etretat 1885 «ne sera certes pas une bonne campagne», c'est du moins Monet qui l'affirme, et le voilà qui parle de «cochonnerie» et de «voyage perdu»[458]. Mais les choses lui paraîtraient-elles aussi noires, s'il avait tout à fait bonne conscience ?

«LE MONET D'AUTREFOIS EST MORT»

Le 10 décembre 1885, en effet, quelques jours avant de retourner à Giverny, Monet s'attelle à la rédaction d'une lettre très délicate pour annoncer à Paul Durand-Ruel son ralliement à Georges Petit. Celui-ci l'a fort habilement mis en condition en lui payant quelques tableaux et en exerçant un discret chantage à la vente précipitée, puis il lui a offert de participer à la prochaine Exposition internationale à la condition expresse de ne pas présenter de tableaux appartenant à Durand-Ruel. Par l'acceptation de ce véritable diktat, Monet a bel et bien renié l'homme qui le fait vivre depuis cinq ans. Il s'en cache d'ailleurs on ne peut plus mal et, sur sa lancée, exprime l'intention d'exposer également aux XX de Bruxelles en dehors de son marchand, quitte à lui demander des tableaux en cas de besoin[459].

Allant plus loin encore, il prétend parler au nom de Pissarro et de Sisley pour réclamer le droit de vendre directement[459]*. En fait, par l'exclusive accordée à l'Exposition internationale, il s'est interdit d'exposer avec ses amis et redoute les pressions que ceux-ci, Pissarro et Caillebotte notamment, vont exercer sur lui, bien loin de le charger de porter la parole à leur place[460]. Aussi, dans sa réponse à la lettre par laquelle Durand-Ruel lui a fait part de son mécontentement, il est bien obligé de faire machine arrière dans la mesure où il avait mis des tiers en cause : «Je me suis sans doute mal exprimé ou vous m'avez mal compris, mais je ne vous ai jamais dit que Pissarro, Sisley et moi voulions manœuvrer seuls ; ... et je ne veux pas [leur] faire dire ce qu'ils n'ont jamais pensé.»[461]

En revanche, sur le chapitre des relations avec Petit, il se montre intraitable, affirmant que Durand-Ruel ne peut que gagner à ce que son concurrent expose et vende des Monet[461]*. Convaincu ou non, magnanime ou mû par la crainte de voir son ingrat obligé se détourner totalement de lui, Paul Durand-Ruel, bien loin de rompre, prête cinq toiles pour Bruxelles et continue de fournir aux dépenses courantes et aux exceptionnelles, comme celles provoquées par les travaux d'agrandissement de l'atelier[462]. Le 31 décembre, Monet lui livre onze tableaux (de Giverny et d'Etretat) pour un total de 10 400 francs, les sept toiles les plus chères étant payées 1000 francs pièce[463]. La polémique ne s'arrêtera pas pour autant, et, au début de 1886, le grand marchand devra lire encore bien des choses qui lui feront mal et enregistrer une méconnaissance presque totale des perspectives, lointaines il est vrai, ouvertes grâce aux rapports qu'il vient de nouer avec l'American Art Association et qui vont l'entraîner dans une vaste tentative aux Etats-Unis[464].

Sa participation à l'exposition des XX à Bruxelles, aux côtés de Renoir, de Besnard et d'Odilon Redon, intéresse bien d'avantage Monet. De cinq primitivement prévus, les tableaux destinés à cette manifestation sont devenus dix — les nos 1 à 10 du catalogue[465] —, que les

[454] *Lettre 635*, dimanche [6 déc.], à A. Hoschedé. — D'après cette lettre et la précédente, le séjour de Monet à Giverny avec détour par Paris a duré du 30 novembre au 5 décembre 1885. De retour à Etretat, il trouve «une très aimable lettre de Sargent».

[455] *Lettre 636*, Etretat, le mardi [8 déc.] ; *lettre 637*, mercredi soir [9 déc.] ; *lettre 639*, 10 [déc.], les trois à A. Hoschedé.

[456] *Lettres 635-637*, cf. notes 454 et 455 ; *lettre 640*, vendredi soir [11 déc.], toutes à A. Hoschedé. — Sur M. de Frébourg, cf. *supra*, note 416.

[457] *Lettre 636*, cf. *supra*, note 455. A Gonneville-la-Mallet où il est allé déjeuner, Monet décore deux portes d'armoire *(1041-1043)* à l'auberge des Vieux Plats tenue par Paul Aubourg, neveu de la belle Ernestine de Saint-Jouin ; cf. D. Wildenstein, *Cl. Monet*, t. I, 1974, p. 40, premier §.

[458] *Lettre 637* ; *lettre 639*, cf. *supra*, note 455.

[459] *Lettre 638*, Etretat, 10 déc^bre 85, à P. Durand-Ruel.

[460] Lettre de Pissarro à Monet, Paris, 7 décembre 1885, repr. *in* : G. Geffroy, 1922, pp. 164-165. *Lettre 640*, [Etretat], vendredi soir [11 déc.], à A. Hoschedé.

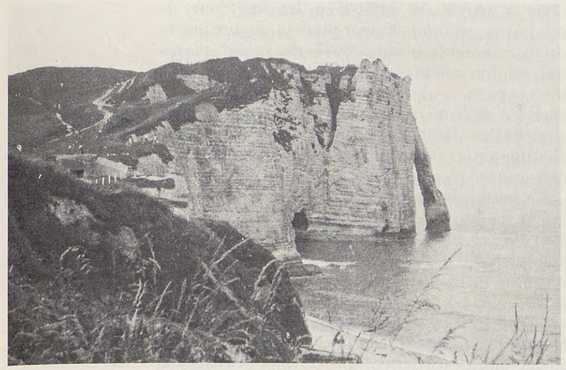
[461] *Lettre 642*, Giverny, jeudi 17 déc^bre 85, à P. Durand-Ruel. — Monet a regagné Giverny le 14 décembre ; cf. *lettre 641*, [Etretat], dimanche 3 h^res [13 déc.], à A. Hoschedé.

[462] *Lettre 643*, Giverny, 20 déc^bre 85 ; *lettre 644*, 24 déc^bre ; *lettre 648*, Giverny, 17 janv. 86, les trois à P. Durand-Ruel. — Il s'agit toujours du premier et, pour l'instant, unique atelier qui se trouve à l'extrémité ouest de la maison de Giverny, cf. *supra*, note 191 et texte correspondant.

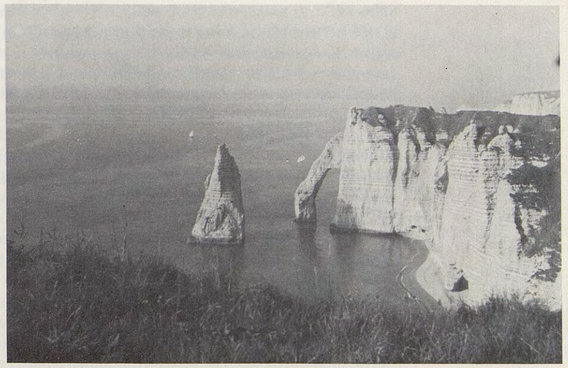
[463] Carnet de comptes de Monet et livres de la galerie Durand-Ruel. Les tableaux vendus sont dans l'ordre de notre catalogue, les nos *962* ; *970* ; *995* ; *1003* ou *1004* ; *1006* ; *1007* ; *1009* ; *1020* ; *1035* ? ; *1037* ? ; *1039*. — Les recettes totales de Monet pour 1885 se montent à 25 400 francs ; ce n'est pas encore l'envolée.

[464] *Lettre 649*, Giverny, 21 janv. 86 ; *lettre 650*, 22 janv. ; *lettre 651*, 23 janv. ; *lettre 652*, 24 janv^ier 86, toutes à P. Durand-Ruel. — Sur les relations de ce dernier avec l'American Art Association de New York, cf. *Mémoires de P. Durand-Ruel*, in : L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. II, pp. 214-215.

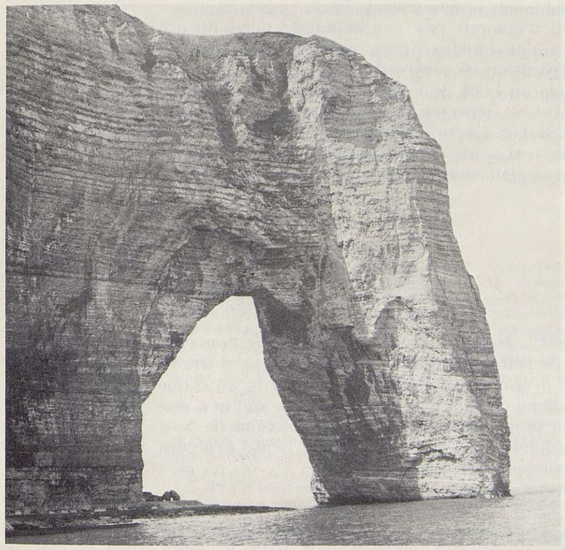
[465] *Lettre 646*, Giverny, 11 janvier 1886, à O. Maus. — Les dix tableaux exposés sont, dans l'ordre de notre catalogue, les nos *311* ; *628* ; *634* ; *653* ; *752* ; *797* ; *832* ou *1053* ; *853* ? ; *874*.

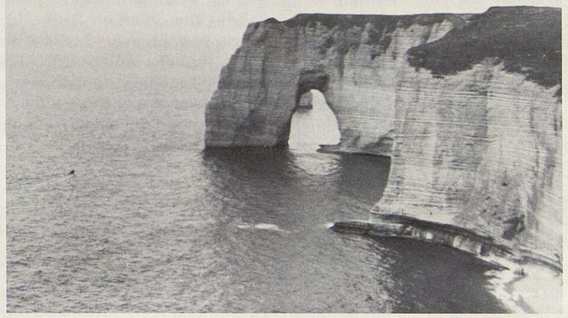


La montée vers la falaise d'Aval, par un sentier relativement peu fréquenté à Etretat, permet d'identifier l'emplacement d'où Monet a peint deux vues de la porte d'Aval, *cat. 1018*, *1019*. Sous cet angle, l'Aiguille est masquée par la falaise, elle-même couronnée par la Chambre des Demoiselles ; la marée montante pénètre dans le Trou à l'Homme.



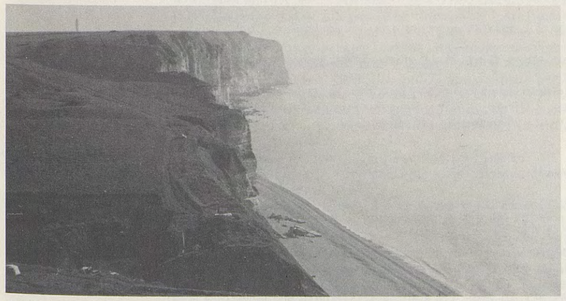
Parvenu sur la falaise d'Aval, on domine la porte et l'Aiguille ; d'un point très proche ont été exécutés *cat. 1032*, *1033*. Pour *cat. 831*, *1034*, *1042* (cf. *1043*), Monet a dû gagner le pied de la falaise par l'abrupte valleuse de Jambourg dont l'accès est aujourd'hui interdit.



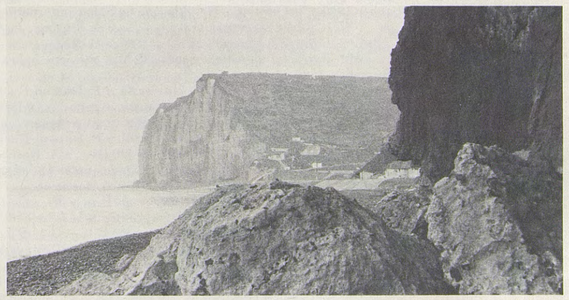


Cette vue sur la Manneporte, occultant plus qu'à moitié la base de l'Aiguille d'Etretat, a été, de la part de Monet, le fruit d'une recherche attentive au flanc de la pointe de la Courtine ; *cat. 1037* et *1038*.

◁ Au pied de la valleuse de Jambourg, la vue sur la monumentale Manneporte est grandiose ; *cat. 832*, *833* ; *1035*, *1036* ; *1052*, *1053*. C'est ici que, le 27 novembre 1885, la marée montante surprend Monet, le jette à l'eau et emporte toile, sac et chevalet.



Point extrême de la prospection du peintre à l'ouest d'Etretat, le val d'Antifer coupe la falaise au premier plan. Sur le bord opposé, des tentes se dressent à proximité de l'emplacement de la maison représentée en *cat. 1039*. Au fond, le phare et le cap d'Antifer. Depuis que fut prise cette photo en 1965, les jetées d'un grand port pétrolier sont venues modifier l'aspect de la mer.



Ł ample mouvement de terrain, montant vers le sommet de la falaise d'Amont, caractérise les Petites Dalles où Monet a travaillé en 1880 et 1881 et où il retourne en 1884. Des éboulements au pied de la falaise d'Aval ont recréé récemment le motif de *cat. 903* et *904*.

Bruxellois peuvent voir au Palais des Beaux-Arts à partir du samedi 6 février, jour de l'ouverture[466]. Si Monticelli n'avait pas été amené à battre pavillon italien pour la circonstance, les artistes français avec dix participants auraient à eux seuls occupé 50% des vingt places réservées aux invités[466*]. Telle quelle, l'exposition semble avoir surtout connu un succès de scandale. Camille Lemonnier, en 1887, parlera du «tapage ... de l'an dernier»[467], et, lui qui d'ordinaire se montre intarissable dans la *Correspondance de Belgique* qu'il donne à *La Chronique des arts*, ne consacre pas une ligne à l'exposition de 1886. Monet, du reste, ne se fait guère d'illusions lorsqu'il demande à Octave Maus de lui adresser les comptes rendus éventuels[468]. On ne sait si le secrétaire du Cercle des XX lui a transmis cet écho fielleux: «Claude Monet doit avoir été l'un des inventeurs de l'art incohérent ... Ce qu'ont de faux, de malsain et de comique ses études passionnelles de décadence...»[469]

Après avoir travaillé «dans la neige» à Giverny[470], Monet retourne à Etretat au cours de l'hiver, comme il en avait exprimé l'intention. Toutefois, la date de son arrivée, le 19 février[471], jour anniversaire de la naissance d'Alice, révèle un drame intime que sa lettre du lendemain soir ne cherche pas à cacher: «Je suis arrivé à bon port, mais, hélas, bien triste et tout anéanti de me trouver ici après toutes ces secousses.»[472] Déjà en 1883, à Etretat précisément, Claude avait souffert à l'idée qu'Ernest était présent à une fête que la famille Hoschedé a toujours célébrée avec éclat[473]. Cette fois, à l'approche de l'événement, le mari a dû rappeler ses droits et exiger le retour de sa femme et de ses enfants auprès de lui. En tout cas, les choses ont pris une tournure telle que Monet a vu qu'il s'était illusionné en croyant qu'Alice appartenait à lui seul[474]. Des discussions très vives ont eu lieu, auxquelles les grandes filles Hoschedé, Marthe principalement, dont l'attachement à son père est resté entier, ont été mêlées: elles savent bien, à présent, le tort que leur cause — nous sommes au XIXe siècle — la situation irrégulière de leur mère, alors que les plus âgées d'entre elles peuvent commencer à penser à leur propre mariage[475].

Claude est sorti de ces débats effondré. Il n'ignorait pas, «au commencement de nos amours»[475*], que la belle aventure conduirait à une impasse, mais aujourd'hui qu'on lui demande de prendre une décision, celle de la séparation, il sent qu'il ne peut vivre sans sa compagne. Ce n'est pas un jeu, l'homme se trouve au bord de l'anéantissement, et, avec lui, l'artiste est touché dans sa créativité: «Le peintre est mort en moi ... Travailler me serait impossible, quand bien même il ferait beau ... Le Monet d'autrefois est mort.»[476] Quel plus bel hommage que celui-là rendu à la compagne précieuse, exigeante et irremplaçable, Alice Hoschedé, sans laquelle ce Monet que nous admirons ne pouvait demeurer pleinement, sainement, sereinement, lui-même.

«L'ŒUVRE»

De retour à Giverny au début de mars 1886[477], Monet se trouve en proie à de nouvelles inquiétudes occasionnées, cette fois, par le voyage de Durand-Ruel en Amérique[478]. Les relations du marchand avec les Etats-Unis ont pris un tour décisif au cours de l'été précédent, ainsi que l'indique Pissarro, témoin des premiers contacts: «Pendant mon séjour à Paris, Durand m'a prié à dîner et m'a présenté à un Américain associé du propriétaire des salles d'expositions de New York. Durand fonde de grandes espérances par la connaissance de Mr Robertson, lequel m'a paru favorable; ces messieurs ont l'air de vouloir nous pousser en Amérique.»[479]

[466] *Chronique des Arts*, 13 février 1886, p. 50. La France est représentée au troisième *Salon annuel de peinture, de sculpture, de gravure et de dessin des XX*, par A. Besnard, Monet, Renoir, Zandomeneghi, peintres; F. Gaillard, peintre et graveur; H. Guérard, graveur; O. Redon, dessinateur; J. Carriès, sculpteur; O. Roty, graveur sur médailles. Le fait que Monticelli soit présenté comme italien peut surprendre les compatriotes de cet artiste originaire de Marseille, ville où il va mourir le 29 juin de cette même année 1886. C'est ainsi que l'on fabrique un Salon «international».

[467] L. [C. Lemonnier], *Correspondance de Belgique: Le Salon des XX*, in: *Chronique des Arts*, 5 mars 1887, p. 75.

[468] *Lettre 663*, Giverny, 26 mars 1886, à O. Maus.

[469] Extrait d'un article signé A.J. W., cité sans indication de sources, dans: M. O. Maus, *Trente années de lutte pour l'art*, Bruxelles, 1926, p. 44.

[470] *Lettre 652*, Giverny, 24 janvier 86, à P. Durand-Ruel. Les tableaux sont exécutés à proximité de sa maison *(1055)*, au val de Falaise *(1054)*, à Limetz *(1056)*, ou sur la route qui relie ce village à Giverny *(1057)*. Pour des raisons d'homogénéité, nous les avons classés à la suite des toiles d'Etretat, dont certaines sont sans doute postérieures à ces effets de neige.

[471] *Lettre 654*, Etretat, 20 fév. [1886], à P. Durand-Ruel.

[472] *Lettre 655*, Etretat, samedi soir [20 fév.], à A. Hoschedé.

[473] Cf. *supra*, *A l'hôtel Blanquet d'Etretat*, notes 121 et suivantes.

[474] *Lettre 659*, vendredi [26 fév. 86], à A.Hoschedé.

[475] *Lettre 658*, mercredi [24 fév.], à A. Hoschedé.

[476] La première citation est empruntée à la *lettre 656*, lundi soir [22 fév.], à A. Hoschedé; la deuxième à la *lettre 658* (cf. note 475); la dernière à la *lettre 659* (cf. note 474).

[477] *Lettre 660*, [Etretat], dimanche 28 [février 1886], à A. Hoschedé.

[478] *Lettre 661*, Giverny, 9 mars 86, à P. Durand-Ruel. Cf. *supra*, note 464 et texte correspondant, ainsi que: L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, pp. 77-79.

[479] Lettre de Pissarro, s. d. [fin août 1885], en réponse à la *lettre 581*, Giverny, [22 août 85]. — Dans la même lettre, Pissarro indique également qu'il a fait une visite à B. Morisot en compagnie de l'«ami Guillaumin» et qu'il était heureux de se «retremper un peu en compagnie d'une vraie artiste». En *N.B.*, il ajoute: «Durand avait emporté des tableaux à Rotterdam; à son premier voyage il était accompagné de John Lewis Brown (sur ce peintre, cf. J. Rewald, *C. Pissarro*, 1950, p. 81, note). — Ce dernier m'a dit avoir rompu des lances hardiment en votre faveur, il a hardiment mis à côté de vos toiles des Meissoniers, le Dieu actuel de là-bas; il paraît que, avec des explications, il a remporté la victoire haut la main! pourquoi pas!...»

Effectivement, Robertson parvient à décider les responsables de l'American Art Association d'organiser une grande exposition impressionniste en liaison étroite avec la galerie de Paris. Après avoir assuré l'expédition d'une cargaison de 300 toiles, Paul Durand-Ruel s'embarque pour les Etats-Unis le 13 mars en compagnie de son fils Charles, laissant à son aîné Joseph le soin de diriger la maison pendant son absence[480]. Le 10 avril, peu de temps après son arrivée à New York, s'ouvre à l'American Art Galleries de Madison Square l'exposition des *Œuvres à l'huile et au pastel des impressionnistes de Paris*[481]. Monet, dont Mary Cassatt[482] et Sargent[483] ont vanté les mérites à leurs compatriotes, est représenté par une quarantaine de toiles couvrant toute sa carrière, de Chailly à Etretat, de Londres à Vétheuil et à Giverny[484]. L'accueil de la critique est dans l'ensemble encourageant[485], mais, à mille lieues de soupçonner l'importance de l'événement, le peintre s'imagine qu'on l'abandonne et accable Durand-Ruel en Amérique, tout comme son fils à Paris, de ses récriminations accompagnées de menaces de vendre à des tiers[486]. «Nous voilà bien plantés avec Durand à New York, écrit-il à Pissarro, enfin il est dit que nous aurons de la déveine jusqu'au bout.»[487]

Dans la même lettre, Monet exprime une autre crainte, celle que lui inspire la publication de *L'Œuvre*, le livre qu'Emile Zola vient de consacrer aux peintres de sa génération dans le cadre des *Rougon-Macquart*[488]. Le roman avait d'abord paru en feuilleton dans le *Gil Blas* au cours de l'hiver[489], et il est probable que Monet, lecteur régulier de ce journal, a eu un premier contact avec l'œuvre à ce stade. Lorsque Zola lui adresse un exemplaire à la sortie du livre chez Charpentier (date officielle de parution le 2 avril[488*]), il lui écrit, dès le 5, pour le remercier, mais aussi pour lui dire son trouble devant la façon dont le romancier a présenté ses personnages[490] et surtout son héros, le peintre Claude Lantier, «un Manet, un Cézanne dramatisé», défini comme «un génie incomplet, sans la réalisation entière»[491]. Les adversaires ne vont-ils pas exploiter ce jugement pour «assommer» les impressionnistes qu'ils n'ont déjà que trop tendance à considérer comme des «ratés»?[492]

Ce que Monet ne dit pas, c'est que le rapprochement entre l'histoire de ce Lantier, prénommé *Claude* comme lui-même, et certains aspects de sa propre vie ne laisse pas d'être troublant. Le séjour de trois ans du personnage à Bennecourt en compagnie de sa maîtresse, s'il rappelle à la fois la présence de Cézanne et celle de Monet, dans le même village à la fin du Second Empire, doit beaucoup plus à l'existence, trouble et misérable, que Claude a menée pendant trois ans à Vétheuil, où il a peint Camille sur son lit de mort *(543)*, tout comme Lantier représente le cadavre de son fils[493]. Beaucoup moins concerné que son ami — et n'est-ce pas

[480] *Mémoires de Paul Durand-Ruel*, in: L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. II, p. 215. Il est clair qu'un voyage en Amérique, surtout lorsqu'il s'agit du premier, constitue au XIXe siècle un événement marquant dans la vie d'un homme.

[481] *Works in oil and pastel by the Impressionists of Paris*; cf. *Mémoires de P. Durand-Ruel*, in: L. Venturi, *op. cit.*, t. II, pp. 216-217, avec en note 1 des précisions sur le catalogue et les amateurs intéressés. En raison du succès rencontré, il y eut une deuxième exposition qui ouvrit le 25 mai 1886 à la National Academy of Design. — J. Rewald, 1955, p. 311; 1973, p. 531.

[482] Mary Cassatt participe elle-même à l'exposition, où figurent à côté d'elle et de Monet les œuvres d'artistes aussi divers que Manet, Brown, Caillebotte, Boudin, Desboutin, A. Flameng, J.-P. Laurens, Besnard, Degas, Renoir, Pissaro, Guillaumin, Signac, Seurat, Roll, B. Morisot, Sisley, Fantin, Lépine, Duez et une dizaine d'autres.

[483] John Singer Sargent est en relation avec Monet depuis un certain temps déjà; cf. *lettre 592*, [Etretat], 20 octobre 6^{h}soir [85], à A. Hoschedé, dans laquelle il demande «un renseignement extraordinaire» sur l'emploi de certaines couleurs.

[484] Au livret de l'American Art Galleries en avril 1886, Monet occupe 41 numéros (en ordre dispersé); à la National Academy of Design, 8 numéros supplémentaires, dont 5 provenant des XX de Bruxelles, portent le total à 49. Les tableaux identifiés sont, dans l'ordre de notre catalogue, les n^{os}: *19*; *157*; *174?*; *244*; *289*; *290*; *306*; *328*; *438*; *566*; *578*; *625*; *628*; *634*; *653*; *676* ou *753?*; *702*; *711*; *724*; *752*; *776*; *782*; *835*; *851*; *858*; *874*; *888*; *911*; *962*; *987*; *997*; *1000*; *1006* ou *1007?*; *1039*.

[485] On trouvera ci-dessous, dans l'ordre chronologique, les quotidiens et revues ayant rendu compte des expositions de l'American Art Association (Art Galleries et National Academy of Design): 9 avril 1886: Telegram; - 10 avril: *New York Tribune; *New York Commercial Advertiser*; *The Post*; New York World; New York Times; New York Mail and Express; The New York Herald; - 11 avril: *New York Daily Tribune; The Sun; The New York Star; - 12 avril: *New York Tribune; - 14 avril: *Home Journal; - 17 avril: *The Critic; - 21 avril: New York Mail and Express; - 22 avril: *The Independent (Boston); - 24 avril: Art Interchange; - 26 avril: *New York Tribune; - 29 avril: *The Independent; - avril-mai: *Art Age; - 24 mai: Evening Post; New York Mail and Express; - 25 mai: *New York World; *New York Herald*; - 26 mai: *Home Journal; - 28 mai: New York Times; - juin: *Magazine of Art*; - 12 juin: *The Churchman*; - Art Amateur, 14, 1886, p. 121; - Art Amateur, 15, 1887, p. 4. - Nous avons fait précéder d'un* les noms des journaux les plus favorables et mis en italique ceux des rares publications hostiles, encore que *Le Pavé de Chailly (19)* trouve presque partout un écho favorable, ce qui peut s'expliquer aussi bien par le goût conservateur des critiques que par la source commune d'un communiqué de presse. — Notre liste a été établie d'après: J. Rewald, cf. *supra*, note 481; L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, pp. 77-78, complété par les archives de la maison Durand-Ruel; et H. Huth, *Impressionism comes to America*, in: *Gazette des Beaux-Arts*, avril 1946, pp. 225-252.

[486] *Lettre 662*, Giverny, 17 mars 86, à Joseph Durand-Ruel; le ton est encore aimable, il va changer sous peu: *lettre 665*, Giverny, 7 avril 86, à P. Durand-Ruel; *lettre 666*, 10 avril; *lettre 668*, 17 avril; *lettre 669*, 25 avril, les trois dernières à J. Durand-Ruel.

[487] *Lettre 667*, Giverny, [c. 10 avril 86], à Pissarro.

[488] E. Zola, *L'Œuvre*, 4e volume des *Rougon-Macquart*, édité par Charpentier, est annoncé le 2 avril 1886 dans la *Bibliographie de la France*.

[489] *L'Œuvre* occupe 80 feuilletons dans le *Gil Blas*, du 23 déc. 1885 au 27 mars 1886.

[490] *Lettre 664*, Giverny, 5 avril 1886, à E. Zola.

[491] Ces indications notées par Zola dans l'ébauche de *L'Œuvre* étaient ignorées heureusement de Monet et des lecteurs du roman. A Gustave Coquiot qui l'interrogeait sur les clés de ses personnages, l'écrivain aurait répondu: «A quoi bon vous citer des noms? Ce sont ceux de vaincus que vous ne connaissez point sans doute!» Cf. G. Coquiot, *P. Cézanne*, Paris, 1919, p. 112.

[492] *Lettre 664*, cf. *supra*, note 490. — En réalité, Zola présente Lantier comme un «génie incomplet» et non comme un «raté», nuance sur laquelle H. Mitterand a raison d'insister p. 1354 de l'étude qu'il consacre à *L'Œuvre*, in: E. Zola, *Les Rougon-Macquart*, t. IV, Paris, La Pléiade, 1966, pp. 1337-1405; cf. aussi pp. 1406-1485, *Notes et Variantes*.

[493] Le chapitre VI de *L'Œuvre* se déroule entièrement à Bennecourt, où Lantier, Christine et Sandoz (Zola) retournent au chap. XI. Sur Monet à Bennecourt, cf. D. Wildenstein, *Cl. Monet*, t. I, 1974, p. 39. — Lantier peint son enfant mort au chap. IX, fin. Sur Monet représentant Camille sur son lit de mort à Vétheuil, cf. D. Wildenstein, *ibid.*, p. 98. Il y avait là pour Monet de quoi se sentir visé, même si Zola a pris modèle sur un autre pour ce trait.

aussi le moment où il s'éloigne des impressionnistes traditionnels pour suivre Seurat et Signac? — Pissarro, tout en jugeant le livre «romantique» et «peu réussi», ne croit pas qu'il puisse faire grand tort à ses camarades et à lui-même[494].

Une dernière lettre de reproches à Durand-Ruel[495], et Monet prend le train le soir du 27 avril pour la Hollande, où il est l'invité d'un ami du collectionneur Deudon, le baron d'Estournelles de Constant, secrétaire d'ambassade de 1re classe, près la Légation française à La Haye, allié à la famille d'un autre collectionneur par son récent mariage avec Daisy Berend[496]. Le diplomate, admirateur de la peinture de son hôte, lui fait les honneurs des fameux champs de tulipes qui s'étendent au nord de La Haye entre Leyde et Haarlem. Limité par le temps très court qu'il s'est ccordé plus encore que par les moyens de transport, Monet s'intéresse surtout à la bordure méridionale de la région fleurie, sans s'éloigner beaucoup, semble-t-il, de Sassenheim dont le nom apparaît dès 1886 comme titre d'un tableau à l'Exposition internationale[497]. «Pendant douze jours de suite», il retrouve «à peu près le même temps», ce qui lui permet de représenter, dans les meilleures conditions, un sujet qui lui avait tout d'abord paru «impossible à rendre» *(1067-1071)*[498].

Contrairement à ce qui se produit en général au cours de ses voyages, Monet ne s'attarde pas en Hollande: dès le jeudi 6 mai il est de retour à Paris, où ses amis le voient franchir la porte du café Riche à 8 heures pour le dîner mensuel particulièrement bien fréquenté ce soir-là[499]. Grâce à Pissarro, nous connaissons les noms d'un certain nombre de participants , à l'exception des peintres. Des personnalités aussi diverses que Duret, Burty, le naturaliste anglais Moore, Deudon, Bérard sont là, ainsi que deux écrivains de premier plan, le poète Mallarmé et le romancier Huysmans[500]. Réunion de routine, et non banquet organisé spécialement pour protester contre *L'Œuvre*, comme il a été dit parfois, la soirée fournit l'occasion à Huysmans de tenir à son voisin de table des propos peu amènes sur le compte de Zola, faisant état d'un «attrapage» qu'il aurait eu avec lui et rapportant, comme une plaisante anecdote, le revirement de Guillemet, enthousiaste à l'annonce de la préparation du roman, puis inquiet à son tour depuis sa publication[500*]. «Pourvu, mon Dieu, que la *petite bande*, comme dit Mme Zola, n'aille pas vouloir se reconnaître dans vos héros», a-t-il écrit au romancier le 4 avril[501]. Les réactions des uns et des autres montrent que la *petite bande* s'est retrouvée dans le livre, conférant par la même occasion à *L'Œuvre* un indéniable brevet d'authenticité.

LA JEUNE FILLE À L'OMBRELLE

L'ouverture, le 15 juin 1886, de la Ve Exposition internationale à la galerie Georges Petit, où Monet présente treize toiles récentes, constitue une nouvelle et importante étape sur la voie du succès définitif[502]. Cela avait pourtant mal commencé avec le *Gil Blas*, dont le rédacteur, Paul de Katow, tout en reconnaissant que le peintre «a parfois du talent ... avec un sens assez juste de la lumière et du plein air», dénonce son «œil pervers [qui] pousse l'exagération des

[494] Lettre de Pissarro à Monet, s. d. [peu après le 10 avril 1886], in: G. Geffroy, 1922, pp. 163-164. — Sur l'ensemble des réactions à la suite de la publication de *L'Œuvre*, cf. H. Mitterand, *op. cit.*, pp. 1384-1397; sur la rupture de Cézanne avec Zola, cf. J. Rewald, *Cézanne, son amitié pour Zola*, Paris, 1939, pp. 323-334.

[495] *Lettre 670*, Giverny, 26 avril 1886, à P. Durand-Ruel. La date de départ pour la Hollande est indiquée dans la *lettre 669*, Giverny, 25 avril, à J. Durand-Ruel.

[496] Concernant le baron d'Estournelles de Constant, nous reproduisons de larges extraits d'une note qui nous a été communiquée le 25 juillet 1967 par M. Degros, Conservateur en chef des Archives diplomatiques au Ministère des Affaires étrangères: «Le baron d'Estournelles de Constant, nommé secrétaire d'ambassade de 1re classe par décret du 2 janvier 1884 — il était alors à Tunis — a été désigné pour remplir les fonctions de son grade près la Légation de la République française à La Haye par arrêté du 15 juillet 1884. Arrivé à La Haye le 29 juillet 1884, le baron d'Estournelles prit ses fonctions le 30 dudit mois. Il fut autorisé à se rendre en France le 15 juin 1885 pour son mariage avec Daisy Berend, fixé au 27 juin 1885 à Paris. Le baron d'Estournelles prit la direction des Affaires de la Légation le 22 juillet 1886 pendant une absence de M. Legrand appelé en France. Les fonctions du baron d'Estournelles à La Haye prirent fin par décision du ministre. Il fut appelé à remplir, à compter du 1er juillet 1887, à titre provisoire, les fonctions de chef du Bureau des Protectorats d'Asie.» — En 1895, d'Estournelles, qui venait de démissionner de ses fonctions de ministre plénipotentiaire à Londres, est élu député de La Flèche; cf. *La Presse*, 22 mai 1895, *Le Portrait du jour*. Sur les liens amicaux entre d'Estournelles et Deudon, cf. *lettre 671*, [La Haye], 30 avril 86, à Duret. — En 1889, à l'exposition Monet-Rodin, la *Maison de jardinier, Hollande*, figure au livret au nom de M. d'Estournelles de Constant, sans qu'on sache si le tableau a été offert par Monet à son hôte ou si celui-ci l'a acheté.

[497] *A Sassenheim près de Haarlem (1070)*.

[498] de Trévise, 1927, pp. 126-127. — En fait, même en comptant les jours de voyage (départ le 27 avril, retour le 6 mai, cf. note suivante) le séjour n'a pas excédé 10 jours.

[499] Monet avait annoncé à Duret son retour et son intention d'assister au dîner dans la *lettre 671*, cf. *supra*, note 496, fin; cf. *lettre 672*, La Haye, 3 mai 1886, à J. Durand-Ruel. — Sur les dîners mensuels au café Riche, cf. *supra*, note 398.

[500] Lettre de C. Pissarro à son fils Lucien, Paris [mai 1886], repr. *in*: J. Rewald, *C. Pissarro*, 1970, pp. 99-101. — Cette lettre rapporte les propos sur Zola, Guillemet, Gervex et *L'Œuvre* que Huysmans a confiés à Pissarro.

[501] Lettre de Guillemet à Zola, 4 avril 1886, repr. *in*: H. Mitterand, *op. cit.*, (cf. *supra*, note 492), pp. 1386-1387. Le 1er février de la même année, Guillemet avait écrit à Zola: «Je suis tombé sur une scène à Bennecourt si magistralement dépeinte, si émouvante, si vraie que j'ai revécu un peu là de ma — de notre — jeunesse, et le petit bras de Jeufosse et les Iles, et tout.» C'est l'univers de Monet auquel Guillemet a été étroitement associé en 1868; cf. les deux pièces justificatives que nous publions hors série.

[502] Les 12 tableaux pour lesquels nous pouvons présenter des identifications ou des hypothèses sont les nos suivants de notre catalogue: *889?*; *893*; *994*; *1032?*; *1044*; *1053*; *1054*; *1065*; *1067*; *1070*.

rouges et des bleus à un degré extrême»[503]. A ces propos peu aimables va succéder un concert d'éloges que quelques notes discordantes ne parviendront pas à perturber sérieusement. «Un qui ne rappelle personne ... c'est M. Monet», estime Charles Frémine dans *Le Rappel*, cependant que Marcel Fouquier nous apprend dans *Le XIXe Siècle* qu'il «est sans conteste ... l'artiste qui triomphe, rue de Sèze». A. Dalligny, du *Journal des Arts*, note une «extraordinaire intensité de couleurs», et le chroniqueur anonyme de *La République française* affirme: «Jamais l'éminent artiste n'a mieux rendu la nature»[504]. *Le Gaulois*, sous la plume de Fourcaud, est à peine moins laudatif[505].

Albert Wolff lui-même, équilibrant éloges et réserves, distingue, parmi les toiles exposées, *La Mer à Etretat*, dont il conteste curieusement la vérité pour louer son caractère fantaisiste, allant jusqu'à parler de «lac de féerie» par une étonnante prescience du bassin aux Nymphéas[506]. «Les fantasmagories de M. Claude Monet» sont condamnées par Paul Gilbert, qui apprend aux lecteurs du *Journal des Artistes* que «ces peintures chimériques ... eussent évidemment charmé l'infortuné monarque de Bavière». Cette affirmation, d'un goût discutable devant la tombe encore fraîche de Louis II[507], peut servir de repoussoir à l'essai que Félix Fénéon donne au même moment à la toute jeune *Vogue*. Il faudrait tout citer. Contentons-nous de quelques arabesques raffinées et décadentes du «critique-poète»: «*L'Aiguille d'Etretat* — et, voilures bleutées à peine, de volantes barquettes s'invertissent crûment dans cette nappe dont le violet se mue là-bas en verts glaceux, précurseurs de bleus hésitants et d'incarnadins furtifs»[508].

Les amis aussi, les anciens comme Boudin[509], les nouveaux avec Huysmans[510], expriment leur étonnement admiratif, mais ce qui est plus important, sur le plan matériel du moins, c'est que l'Exposition internationale va permettre à Monet de vendre, et cela très rapidement, puisque, dès le 23 juin, il peut écrire à Joseph Durand-Ruel: «J'ai pu faire de très bonnes affaires, tant avec [Petit] qu'avec des amateurs.»[511] Même son de cloche, après la clôture, dans une lettre à Berthe Morisot informée que «tout ce qui a été exposé a été vendu cher et à des gens bien»[512]. Le carnet de comptes du peintre enregistre des rentrées substantielles, avec des prix de 1000, 1200, voire 1500 francs pour une toile, et Durand-Ruel se trompe en affirmant à Pissarro que Monet ne parvient pas à se faire payer[513]. En réalité, les ventes s'élèvent à 15100 francs pour douze toiles, dont trois à Georges Petit et cinq au baryton Faure[514]. Les sommes versées par Durand-Ruel, avec une interruption du 12 mars au 10 août en rapport avec le voyage en Amérique, ne figurant pas sur le relevé de l'artiste, il n'est pas aisé de dresser le bilan de l'année[515].

La participation de Monet à une exposition à Grenoble avec trois tableaux constitue un des rares événements de l'été attesté par sa correspondance[516]. Il en est un plus beau, plus poétique, connu seulement de ses proches, la création des deux fameuses *Femme à l'ombrelle* (*1076* et *1077*) du Louvre. Cela s'est passé dans l'île aux Orties, un bout de pré bordé d'un talus pour éviter les inondations à l'embouchure de l'Epte, que Monet avait acquis pour y entreposer ses embarcations légères sous un hangar et y enchaîner à un ponton les plus lourdes, en particulier le bateau-atelier[517]. Au retour d'une séance de travail, il aperçoit en haut du talus son

[503] P. de Katow, *L'Exposition internationale*, in: *Gil Blas*, 16 juin 1886.

[504] Ch. Frémine, *Exposition internationale...*, in: *Le Rappel*, 17 juin 1886; M. Fouquier, *Exposition internationale...*, in: *Le XIXe Siècle*, 17 juin; A. D. [Dalligny], *Exposition internationale...*, in: *Le Journal des Arts*, 18 juin; Anonyme, *Au jour le jour, à l'Exposition internationale...*, in: *La République française*, 18 juin.

[505] Fourcaud, *Beaux-Arts, Exposition internationale...*, in: *Le Gaulois*, 19 juin 1886: «M. Monet envoie des paysages admirables, exécutés de cette façon étrange qui lui appartient... Le peintre est, très certainement, un *réaliste*.»

[506] A. Wolff, *Exposition internationale*, in: *Le Figaro*, 19 juin 1886: «M. Claude Monet est toujours un artiste curieux. Quelques-uns l'appellent *naturaliste* mais au fond c'est un *fantaisiste*.» A ces «toiles désordonnées» qui donnent «une gifle à la nature», Wolff préfère *La Mer à Etretat*, titre qui renvoie à *L'Aiguille (1032?)* ou à *La Manneporte (1053)*. Conclusion: «M. Monet est un homme de talent [qui] se fourvoie dans les partis pris et noie ses qualités dans un art tout à fait incompréhensible. C'est vraiment dommage.»

[507] P. Gilbert, *Chronique: Exposition internationale...*, in: *Journal des Artistes*, 27 juin 1886. — Louis II de Bavière, l'illustre protecteur de Richard Wagner, est mort le 13 juin 1886.

[508] F. Fénéon, *Ve Exposition internationale...*, in: *La Vogue*, 28 juin-5 juillet 1886, repr. in: F. Fénéon, Œuvres plus que complètes, présentées par J.U. Halperin, Genève-Paris, 1970, t. I, pp. 41-42. — *La Vogue* avait été créée en avril 1886.

[509] Lettre de Boudin à Martin, 19 juin 1886, *in*: J. Aubry, 1922, p. 107: «Ce bougre-là est devenu si osé dans ses tons qu'on ne peut plus rien regarder après lui... Si ce n'est la facture qui est effrayante pour le bourgeois, on se l'arracherait...»

[510] Lettre de Huysmans à Redon, 28 juin 1886, in: *Lettres à O. Redon*, reproduites par A. Redon, 1960, p. 108: «Il y a ... des champs de tulipes en Hollande de Claude Monet, stupéfiants! Une vraie fête des yeux!»

[511] *Lettre 674*, Giverny, 23 juin 86, à J. Durand-Ruel.

[512] *Lettre 676*, Giverny, [fin juillet-début août 86], à B. Morisot. — En fait, tout n'a pas été vendu: par la *lettre 678*, 11 août 86, Monet propose à P. Durand-Ruel deux toiles invendues *Le Verger-Printemps (1065)* et *L'arche d'Etretat (1053)* qu'il va faire déposer chez Dubourg, l'encadreur, où elles rejoignent une *Vue d'automne* qui ne provient pas de l'exposition. — Sur cette affaire, cf. *lettres 679, 681, 682, 684*.

[513] Lettre de Pissarro à Lucien, Paris, 30 juillet 1886, *in*: J. Rewald, *C. Pissarro*, 1950, p. 109. — Dans cette lettre, Clapisson est présenté comme «l'homme de paille de Durand»; cf. *infra*, note 514.

[514] Faure paie cinq tableaux 5400 francs; G. Petit trois toiles 3200 francs; les autres acheteurs sont, chacun pour une toile: Clapisson, 1500 francs; le Dr Filleau, 1000 francs; Mme de Noë, 1500 francs; Winnaretta Singer (future princesse de Polignac) qui acquiert *Le Champ de tulipes* du Louvre *(1067)* pour la somme de 2500 francs; cf. le carnet de comptes de Monet.

[515] D'après les relevés de la galerie Durand-Ruel, celle-ci a versé près de 10000 francs à Monet. Cette somme ajoutée aux 15100 que nous venons d'indiquer porterait le total de l'année à 25100 francs seulement, mais il est possible que Monet ait eu d'autres ressources qu'il n'a pas plus comptabilisées que les versements de Durand-Ruel.

[516] L'Exposition de peintures, dessins, sculptures et gravures au musée de Grenoble, 10 juillet-31 août 1886, comporte trois tableaux de Monet non identifiés dont un *Bordighera*; sur cette exposition, cf. *lettre 678*, Giverny, 11 août 86; *lettre 681*, Forges-les-Eaux, 27 août 86; les deux à P. Durand-Ruel.

[517] Sur l'île aux Orties, cf. *supra*, note 198 et texte correspondant. Jusque-là, avant et après le séjour en Hollande, Monet a travaillé à Giverny *(1058-1059, 1062-1064, 1072-1074)*, dans son verger *(1065-1066)* et devant Vernon *(1060-1061)*.

modèle préféré parmi les filles Hoschedé, Suzanne, se détachant sur le ciel: «Mais c'est comme Camille à Argenteuil! Eh bien! demain nous reviendrons et tu poseras là.» Tel est du moins le récit que livre le frère de Suzanne, Jean-Pierre[518], et que confirme sa sœur Germaine, cette dernière insistant sur l'exigence du peintre et sur la défaillance de la jeune fille épuisée par les séances où elle dut conserver la pose pendant de longues heures[519]. Née en avril 1868, Suzanne n'a que 18 ans lorsque Monet la peint, et elle n'est pas mariée. Elle incarne donc à proprement parler la *Jeune fille*, et non pas vraiment la *Femme à l'ombrelle*, titre traditionnel inspiré par le souvenir de Camille *(381)*, Claude lui-même s'étant contenté d'une appellation modeste, *Essai de figure en plein air*, que nous reprenons à notre compte dans le catalogue.

Si nous en croyons Lilla Cabot-Perry, un critique éminent — Mirbeau ? Geffroy ? — aurait appelé l'une des toiles *Ascension* (celle où Suzanne regarde vers la droite ?) et *Assomption*, l'autre où les formes paraissent d'une vierge moins juvénile. Mécontent d'un des tableaux, Monet l'aurait crevé en son centre d'un coup de sabot; une réparation judicieuse aurait fait disparaître les traces de ce geste profanateur[520]. Jean-Pierre Hoschedé ignore cette anecdote dont nous laisserons la responsabilité à Mrs Perry et au peintre lui-même qui ne détestait pas les histoires de toiles abîmées par lui, assuré qu'il était de provoquer par là protestations et louanges redoublées.

Au déclin de l'été, un bref séjour à Forges-Les-Eaux auprès d'Alice souffrante ne donne lieu à aucune création artistique[521]. En revanche, une phrase adressée à Durand-Ruel sur une affaire en cours mérite de retenir l'attention: «Je serais bien aise à mon retour de trouver les trois toiles de Dubourg avec vos indications, afin que je puisse les retoucher.»[522] Même si *Etretat (1053)* ne peut être immédiatement repris[523], la façon dont le peintre se montre accessible aux suggestions de son marchand révèle l'étendue des concessions qu'il envisage encore de faire pour vendre. Aussi L. Venturi, soucieux d'accréditer la thèse d'un Monet intraitable sur le chapitre de l'exécution de ses toiles, a-t-il écarté la lettre en question du choix proposé par lui pour les *Archives de l'impressionnisme*, si précieuses par ailleurs[524].

BELLE-ÎLE, RUSSELL ET POLY

Au cours de l'été, Monet manifeste à plusieurs reprises son intention d'aller travailler en Bretagne[525]. Peut-être est-il tenté par l'exemple de Renoir qui séjourne près de Dinard[526], peut-être suit-il les conseils de Mirbeau, lui-même en villégiature au large de la Vendée, à Noirmoutier, et fort désireux de l'accueillir[527]. Mais le peintre entend rester seul; il ira donc à quelques milles plus au nord, à Belle-Ile-en-Mer, en face de la côte du Morbihan[527bis]. Le 12 septembre, il débarque du bateau de Quiberon au Palais, la petite capitale de «la bien-nommée»[528], où il descend à l'hôtel de France[529]. Mais Le Palais est «une vraie ville»[530] — avec un port de pêche dont il découvrira plus tard, trop tard, tout le charme[531] —, trop éloignée des «belles choses,

[518] J.-P. Hoschedé, 1960, t. II, p. 126.

[519] Germaine Hoschedé (Mme Salerou, 1873-1968) nous a donné ces précisions au cours d'un des inoubliables entretiens qu'elle nous a accordés en sa demeure de Giverny. La comparaison des tableaux *1076* et *1077* avec l'esquisse *1075* confirme pleinement les propos de Mme Salerou sur la fatigue de sa sœur après achèvement des figures avec ombrelle.

[520] Lilla Cabot Perry, *Reminiscences of Cl. Monet from 1889 to 1909*, in: *The American Magazine of Art*, mars 1927, p. 120.

[521] Annoncé comme imminent dans la *lettre 678*, différé dans la *lettre 679*, le séjour a lieu fin août-début septembre; cf. *lettre 681*, Forges-les-Eaux, 27 août 86; *lettre 682*; *lettre 683*; cette dernière, du 3 septembre, précise: «Nous rentrons ce soir à Giverny.» Les quatre lettres sont adressées à P. Durand-Ruel.

[522] *Lettre 682*, Forges-les-Eaux, 1er sepbre 86, à P. Durand-Ruel.

[523] *Lettre 684*, Le Palais, [12 septembre 86], à P. Durand-Ruel. *Etretat (1053)* sera finalement retouché; cf. *lettre 766*, Giverny, 29 décbre86, à P. Durand-Ruel. — Pendant un temps, Monet avait même envisagé un séjour à Etretat (*lettre 683*, 3 sept. [86]), auquel il a dû renoncer *(lettre 684)*. Plus tard, sa mémoire défaillante lui fera dater *86* deux toiles de Pourville, (t. III: *1426*; *1433)*, où il ne s'est pas rendu cette année-là.

[524] Avant de quitter Giverny pour Belle-Ile (cf. *infra*), Monet a encore exécuté une série de paysages *(1079-1083)* sans beaucoup s'écarter de sa maison. Nous classons également en 1886 l'admirable *Autoportrait (1078)*.

[525] *Lettre 676*, Giverny, [fin juillet-début août 1886], à B. Morisot; *lettre 677*, [même date], à Th. Duret; *lettre 682* (cf. *supra*, note 522).

[526] Lettre de Renoir à P. Durand-Ruel, Saint-Briac, s. d. [août 1886], *in*: L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 136: «J'ai écrit à Monet pour lui signaler des choses superbes pour lui.»

[527] Lettre de Mirbeau à Monet, s. d. [Noirmoutier, 15 sept. 86]: «Nous vous attendons avec impatience.» (Texte collationné par M. Pierre Michel.)

[527bis] Selon G. Geffroy, *Pays d'Ouest*, p. 353 (cf. *infra*, note 529), le choix de Belle-Ile a été inspiré à Monet par la description d'un «guide».

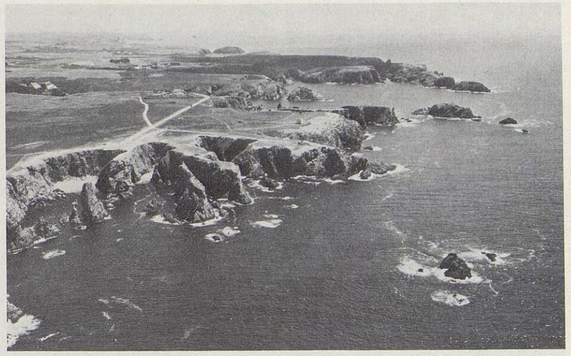
[528] L'expression se trouve en sous-titre du livre d'Anatole Jakovsky, *Belle-Ile, la bien nommée*, Paris, [1962]. L'historien et critique d'art bien connu, A. Jakovsky, est un familier de l'île, à laquelle il a consacré en outre: *Belle-Ile-en-Mer*, La Nef, Paris, 1951; *Belle-Ile*, Milan, 1969; *Sulla scia di Monet del 1886: Nella Atlantica Belle-Ile*, in: *Artorama*, oct. 1971. — Nous devons en outre à M. Jakovsky des indications sur les sites peints par Monet pour lesquels ses renseignements ont complété ceux, également très précis, que nous avait communiqués le regretté Pierre Cadre, ainsi que M. et Mme Petitjean.

[529] *Lettre 684*, Le Palais, Belle-Ile-en-Mer, Morbihan [12 septembre 86], à P. Durand-Ruel. — Sur la traversée entre Quiberon et Le Palais en 1886, cf. G. Geffroy, *Pays d'Ouest*, Paris, 1897, pp. 236-239. Dans *Belle-Ile-en-Mer*, chap. XIII de cet ouvrage, pp. 221-268, l'auteur reproduit les notes prises lors du séjour de 1886 au cours duquel il a longuement côtoyé Monet.

[530] *Lettre 685*, [Le Palais], lundi soir [13 sept. 86], à A. Hoschedé.

[531] *Lettre 700*, vendredi, 1er octbre[86], à A. Hoschedé: «Cela m'avait laissé froid la première fois, et hier j'étais ébahi des jolies choses à faire.» — Sur Le Palais, cf. G. Geffroy, *op. cit. supra* (note 529), pp. 239-242.

En septembre 1886, Monet entame à Belle-Ile-en-Mer, au large de la côte du Morbihan, un séjour qui durera plus de deux mois. Il prend pension à l'auberge des Marec à Kervilahouen et occupe une chambre dans la maison blanche, à droite, qui donne sur la petite place du hameau (photo Anatole Jakovsky, 1947).



Au premier plan à gauche sur cette vue aérienne des motifs de Monet, on reconnaît les rochers de Port-Coton: au centre, derrière le petit bâtiment carré, s'ouvre l'anse de Port-Goulphar que les rochers de Radenec séparent de la baie de Port-Domois limitée par la pointe du Talut. Le village de Domois se devine au centre gauche; les grands bâtiments sont modernes. Kervilahouen est plus à gauche en dehors du champ (cliché Pierre Artaud et Cie, éditeur, Z.I.L., 44800 Saint-Herblain).

Les Aiguilles ou Pyramides de Port-Coton ont inspiré une importante série *(cat. 1084-1089)*. A l'extrême droite sur cette carte postale c. 1900, le rocher du Lion que l'on retrouve en *cat. 1090-1092*.

Port-Goulphar offre un mamelon gigantesque sur lequel les éléments ne semblent pas avoir de prise; *cat. 1093-1095*. Au second plan, Port-Domois (photo R. Missey, Le Palais, Morbihan).

Les éperons rocheux de Port-Goulphar ont été peints sous la tempête, Monet ayant trouvé un abri précaire à la plage des Curés; *cat. 1115-1119* (photo A. Jakovsky).

Le motif avec la roche percée au centre de la baie de Domois a donné lieu à une série de quatre toiles *(cat. 1106-1109)*, à laquelle il convient d'en ajouter trois autres sans le rocher du premier plan à gauche *(cat. 1110-1112)*. Tout au fond, l'anse de Port-Goulphar (photo R. Missey, Le Palais, Morbihan).

admirables même» dont une première randonnée lui révèle l'existence[530*]. «La Côte sauvage», ouverte sur l'Atlantique, l'attire; il découvre, au pied du Grand-Phare et à deux kilomètres du sémaphore du Talut, Kervilahouen, qui commande les voies d'accès vers *la Mer terrible*, Port-Goulphar au centre, Port-Coton et Port-Domois aux deux ailes, «des rochers, des grottes admirables, c'est sinistre, diabolique, mais superbe»[532].

Le hameau possède un débit tenu par J.M. Marec[532*], ancien capitaine du caboteur *Printemps de Redon*; de l'autre côté d'une petite place, où l'on danse les jours de fêtes et de noces, se trouve l'annexe de l'auberge, une maison paysanne dont Monet, seul locataire, va occuper une chambre[533]. Mme Marec confectionne une cuisine à base d'œufs, de poissons, et surtout de homard, la spécialité de la côte, qui en regorge. Les meilleures choses trop souvent répétées lassent: «Je ne puis exiger la cuisine du café Riche», estime le peintre avec philosophie[532*]. De la philosophie, il lui en faut également pour dormir malgré les galopades des souris et des rats au-dessus de son lit, et les grognements de son seul voisin, un porc. Qu'à cela ne tienne, Claude en a vu d'autres dans sa jeunesse et, tout compte fait, il se trouve mieux là qu'à l'hôtel du Palais[534].

L'installation a lieu le 15 septembre; le même jour, un tableau est mis en chantier; le temps s'étant gâté le lendemain, une seconde toile est entreprise par temps gris. Les choses paraissent aller vite, les premières prévisions, optimistes, fixent la durée du séjour à «quinze jours au plus»[534*]. Le 18, quatre toiles sont en train. «C'est superbe, mais c'est si différent de la Manche ... un amas de grottes, de pointes, d'aiguilles extraordinaires»[535]. «La magie des schistes bleus filetés d'or»[536], très différents des falaises crayeuses du pays de Caux, offre des teintes nouvelles, dans des gammes plus sombres qui nécessitent une sérieuse étude, tout comme la mer «inouïe de ton»[530*] qui demeure «bleue, verte et transparente» par tous les temps[537]; il faudra vraiment que les éléments se déchaînent par une tempête exceptionnelle pour qu'elle perde «un peu de sa couleur d'émeraude»[538].

Alors qu'il se croyait seul face à *la Mer terrible*[532*], Monet doit déchanter: dans un hameau voisin séjourne depuis quatre mois «un peintre américain avec sa femme». C'est John Peter Russell, originaire de Sidney en Australie et de dix-huit ans le cadet du «prince des impressionnistes», expression par laquelle «l'Anglais», ainsi l'appelle-t-on dans le pays, sait capter la bienveillance du maître dès la première rencontre[539]. La compagne de Russell, Marianna A. Mattiocco, est une Italienne du Nord, modèle de nombreux artistes et notamment de Frémiet, qui l'a prise comme modèle, à 16 ans, pour la Jeanne d'Arc de la place des Pyramides à Paris[540]. Blonde aux formes pleines, Monet la trouve «très jolie»[541], et, pour une fois, Alice ne se montrera pas inquiète. Comme le couple possède une cuisinière, les invitations à dîner vont se succéder[541*], apportant une agréable diversion aux plats de homards de Mme Marec, laquelle s'efforcera toutefois de varier l'ordinaire en faisant venir de la ville pain, viande et fruits[542]. Une promenade en compagnie de Russell, le samedi 25 septembre, manque mal tourner. S'étant fait déposer vers une heure de l'après-midi dans une «énorme grotte» accessible à marée basse, les deux artistes doivent attendre non sans inquiétude le retour des pêcheurs. Rembarqués *in extremis*, les rescapés subissent «une vraie grosse mer», ce qui ne trouble pas Monet: «C'était admirable et délicieux.»[543]

Avant de partir, le mardi suivant[544], Russell a mis ses relations à profit pour procurer à son confrère le porteur qui lui faisait défaut jusque-là[541*]. Le premier contact est décisif: c'est «un vieux matelot, un vrai type, très amusant et très obligeant»[545]. Ces qualificatifs correspondent trop bien avec tout ce que nous lirons par la suite pour ne pas désigner, malgré une défection passagère[546], le fameux Pauli (ou plutôt Poly[547]). Hippolyte Guillaume[548] est considéré

[532] *Lettre 686*, [Le Palais], mardi soir [14 sept. 86], à A. Hoschedé. Les noms de lieux cités dans notre texte sont ceux qui reviendront dans les titres des tableaux; cf. par exemple n^os^ *1084*; *1093*; *1114*.

[533] Anatole Le Braz, *Les Iles bretonnes*, Paris, 1935, pp. 42-43. L'auteur a publié les notes qu'il a prises lors d'une excursion à Kervilahouen, au cours de laquelle il a couché, après Monet, dans la chambre des hôtes de marque, pris ses repas au café Marec, rencontré des témoins, cela en 1908, un peu plus de 20 ans seulement après le passage de Monet. — Ce dernier était logé et nourri chez Marec pour 4 francs par jour (cf. *lettre 686*, *supra*, note 532), soit 120 francs par mois tout compris; cf. *lettre 713* (*infra*, note 569); cette lettre donne également les indications sur la noce au village; cf. *infra*, note 571.

[534] *Lettre 687*, Kervilahouen, Belle-Ile [16 septembre 86], à A. Hoschedé. — Sur la graphie Kervilahouen, cf. note 1 de cette lettre.

[535] *Lettre 688*, [Kervilahouen], samedi 18 sep^bre^, à A. Hoschedé.

[536] A. Jakovsky, *Belle-Ile, la bien nommée*, Paris, s. d., p. 68. — *La notice géographique* du même ouvrage précise la composition géologique des roches.

[537] *Lettre 698*, mardi soir [28 sept. 86], à A. Hoschedé.

[538] *Lettre 713*, vendredi 15 oct^bre^, à A. Hoschedé.

[539] *Lettre 688*, cf. *supra*, note 535. — P. Cadre, (*supra*, note 528, fin) nous a écrit en 1964: «Le souvenir de Monsieur Russell (qu'on appelait l'Anglais) est resté plus vivace; son cottage, Manoir Goulphar, vient d'être rasé. Sur l'emplacement s'élève aujourd'hui un vaste hôtel.»

[540] *J. P. Russell, 1858-1931, Australian Impressionist*, exposition Wildenstein, Londres, juillet-août 1965, introduction par Donald Finley. — Russell épousera sa compagne en 1888. En 1889, un buste d'elle en argent par Rodin figurera à l'exposition Monet - Rodin, sous le n° 30.

[541] *Lettre 689*, lundi 20 sep^bre^ [86], à A. Hoschedé. On lira également dans cette lettre des réflexions révélatrices sur Ernest Hoschedé désigné par *«on»*, ou *«il»*.

[542] *Lettre 692*, vendredi 24 sept., à A. Hoschedé.

[543] *Lettre 696*, dimanche soir 26 [sept.], à A. Hoschedé.

[544] *Lettre 697*, Kervilahouen, 27 sept., à A. Hoschedé.

[545] *Lettre 691*, mercredi [22 sept.], à A. Hoschedé.

[546] *Lettre 692*, vendredi [24 sept.], à A. Hoschedé.

[547] Sur les graphies Pauli, Pauly, Poly, cf. *lettre 714*, note 1.

[548] Sur Hippolyte Guillaume, cf. A. Le Braz, *Les Iles bretonnes*, *op. cit.*, pp. 47-56.

Cat. 1106 — *La Roche Guibel à Belle-Ile-en-Mer*, 1886.

comme le type même du pêcheur de Belle-Ile depuis que Monet a peint «cette face velue de troglodyte», pour reprendre une expression d'Anatole Le Braz qui l'a rencontré vingt ans plus tard[533]*. Il semble que ce loup de mer fut, en fait, boulanger de son métier; ayant fait de mauvaises affaires, il s'était adonné à la pêche aux homards dont il relevait les casiers. Découragé par la concurrence, il se retira sur la terre ferme, où son visage attira les artistes dont il devint le modèle et le porteur[548]*. Lorsque, après 1887, Russell aura fait construire sa maison de la baie de Goulphar, il l'emploiera comme jardinier et arboriculteur. Plus tard encore, Poly tiendra à la perfection le rôle du familier de Claude Monet. Lorsque Le Braz admire l'étrange ciré goudronné dont il est encapuchonné de la tête aux pieds — «son cirage», comme il l'appelle — sa réaction est immédiate: «Celui-ci est de mon invention. Ça n'est pas très beau, mais c'est pratique. Demandez à M. Monet! Dès que je l'eus endossé devant lui, il n'eut plus de cesse qu'on lui eût confectionné le pareil! Ah! nous en avons reçu des douches là-dessous, vous savez!»[548]*

A 57 ans, avec ou sans «cirage», Poly, véritable écuyer, aide le paladin du plein air à transporter son «fourniment», matin et soir, par les sentiers les plus escarpés, par les temps les plus invraisemblables, et cela pour 2 francs par jour[549]. Pris sur le vif, les témoignages de Monet ne laissent aucun doute sur le dévouement du personnage: «Mon vieux porteur est aussi un excellent type et bien obligeant; il est malheureux quand je ne travaille pas et qu'il me voit soucieux, enfin un brave homme.»[550] Lorsque le peintre est à son affaire, son compagnon le regarde avec admiration, mais si d'aventure il veut ajouter quelques touches à des pochades faites antérieurement, il se désole, «prétendant que ce serait un crime de retoucher à d'aussi bonnes choses» et défiant quiconque «d'en faire de pareilles»[551]. Quelle joie, le 17 novembre, lorsque, pour ne pas perdre une journée entière par mauvais temps, Monet le fait poser, réalisant ainsi «une bonne pochade extrêmement ressemblante; il a fallu que tout le village la voie»[552]. Il sera déçu, le bonhomme qui a cru un instant que le tableau *(1122)* lui était destiné[552]*, mais il se rabattra avec reconnaissance sur une photographie dédicacée et encadrée de son portrait que les clients de Marec pourront admirer longtemps encore[553].

«LORSQUE JE M'Y METS, RIEN NE M'ARRÊTE»

Dix jours après son arrivée, Monet compte venir rapidement à bout de son travail à Kervilahouen pour se rendre ensuite «dans deux ou trois endroits bien variés» de la côte[554]. Mais bientôt des difficultés surgissent. C'est d'abord le vent auquel il faut faire face en amarrant toiles et parasol, puis les fortes marées d'équinoxe qui modifient l'aspect des motifs[555]. Le 28 septembre, il fait brusquement très mauvais. Qu'à cela ne tienne, on va mettre en train des toiles par temps gris, «le lugubre n'a pas besoin de soleil»[556]. Un court retour du beau temps coïncide avec une grande fatigue. Il convient donc de prolonger la campagne; une première estimation de dix jours se révélera bientôt trop optimiste[557], et les semaines vont succéder aux semaines. En travaillant «aux mêmes places par tous les temps», le peintre pose un jalon de plus sur la voie des séries, jalon modeste encore puisque douze toiles seulement sont en train pour l'ensemble des sujets[557]*. Une recension des premiers tableaux, un jour que la pluie interdit toute sortie, aboutit à un jugement favorable accompagné du sentiment que le pays est mieux compris désormais[558].

On en est là lorsque, au soir du 2 octobre, Monet trouve sa place occupée par «un monsieur et une dame». Une fois dissipée la première gêne, la conversation s'engage. «En entendant mon nom, racontera Monet le soir même, [l'inconnu] se précipite et me donne force poignées de main et manifeste son admiration; c'est un critique d'art de *La Justice* qui a fait de très bons articles sur moi.»[559] Deux jours plus tard, devant les toiles déjà couvertes, Gustave Geffroy, car

[549] François Hippolyte Guillaume est né le 9 septembre 1829 au village de Kervilahouen, fils de boulanger (renseignement communiqué par Mme la Secrétaire de la mairie de Bangor dont dépendent Kervilahouen et Radenec). Il a donc 57 ans à l'époque du séjour de Monet, et non 59, comme celui-ci l'écrit dans la *lettre 714*, cf. *infra*, note 551.

[550] *Lettre 710*, mardi [12 oct. 86], à A. Hoschedé.

[551] *Lettre 714*, [Kervilahouen], dimanche soir [17 oct.], cf. également *lettre 711*, mercredi soir 13 oct^e^, les deux à A. Hoschedé.

[552] *Lettre 750*, mercredi 17 nov^bre^, à A. Hoschedé.

[553] A. Le Braz, *op. cit.*, (cf. *supra*, note 533), p. 42; A. Jakovsky, *Belle-Ile, la bien nommée* (cf. *supra*, note 528), pp. 53-54, a vu la photographie au café Marec vers 1960; elle a disparu peu après.

[554] *Lettre 694*, Kervilahouen, 25 sep^bre^ 86, à P. Durand-Ruel.

[555] *Lettre 697*, Kervilahouen, 27 sep^bre^, à A. Hoschedé.

[556] *Lettre 698*, mardi soir [28 sept.], à A. Hoschedé.

[557] *Lettre 699*, mercredi 29 sep^bre^, à A. Hoschedé.

[558] *Lettre 700*, vendredi, 1er oct^bre^, à A. Hoschedé. Comme naguère à Etretat, Claude souhaiterait connaître l'impression de sa compagne. Même satisfaction dans la *lettre 701*, Kervilahouen, 1er oct^bre^ 86, à P. Durand-Ruel.

[559] *Lettre 702*, [Kervilahouen], samedi soir [2 oct. 86], à A. Hoschedé. — G. Geffroy a publié *Chronique: Claude Monet* in: *La Justice*, 15 mars 1883; cf. *supra*, note 157-157* et texte correspondant. C'est le seul article de cet auteur, ainsi qu'il l'indique p. 254 de l'*op. cit.*, *supra*, note 529. — On comparera le récit de Monet, écrit le soir de la rencontre, avec celui que Geffroy adresse le lendemain à V. Focillon, repr. part. *in*: J.-P. Hoschedé, 1960, t. I, pp. 33-34, et avec la version plus élaborée *in*: G. Geffroy, 1922, chap. I., pp. 1-2. — Le début à Belle-Ile et la rencontre de Geffroy sont en outre rapportés par Monet, *in*: M. Elder, 1924, pp. 31-32.

c'est de lui qu'il s'agit, exprime son admiration[560]; celle-ci redouble lorsqu'il voit Claude au travail: «C'est la première fois qu'on aura peint la Bretagne.»[561] De la rencontre de Belle-Ile, anodine en apparence, naîtront de bons articles et un beau livre[562]; elle aura favorisé également les relations de plus en plus étroites qui vont lier le solitaire de Giverny au directeur de *La Justice*, Georges Clemenceau.

Une promenade par une matinée de pluie conduit Monet à Port-Donnant avec sa plage de sable au fond d'une baie «délicieuse», qu'il regrette de n'avoir pas vu plus tôt et qu'il ne peindra pas[563]. De nouvelles toiles vierges sont commandées, certaines destinées à «des choses superbes que l'on peut faire en une fois»[564]. Cela n'a pas été le cas pour les motifs traités jusque-là, car rien n'est encore terminé après plus de trois semaines de travail[565]. A mesure que les perspectives de départ s'éloignent, s'amorce un rêve caressé désormais à chaque voyage et jamais réalisé, celui de revenir un jour au même endroit[564*].

A l'approche de la mi-octobre, le mauvais temps paraît vouloir s'installer, provoquant inquiétude, colère et ... admiration pour la mer qui «conserve sa belle couleur verte et bleue». Faute de mieux, on «repeint sur de mauvaises toiles du début», alors qu'il faudrait «des toiles pures»[566]. Lorsque le matériel commandé est arrivé, faisant fi de la tempête, le peintre court au travail, attache plus que jamais toile et chevalet, et s'équipe d'un «vêtement ciré» — le «cirage» de Poly? — qu'il vient d'acheter. Lorsque les éléments se déchaînent par trop, il faut bien se résigner à demeurer à couvert, quitte à tenter par la fenêtre «des pochades quelconques». Une diversion: «un vrai festin» est organisé à l'occasion du départ de Geffroy et de ses compagnons[567]. Et le travail reprend sur des toiles fraîches en face de l'océan déchaîné, parfois après des heures d'attente sous la pluie pour travailler une demi-heure. «Heureusement, mon porteur est un dur à cuire que rien n'effraie.»[568] Des efforts considérables sont nécessaires pour atteindre un endroit abrité au lieu-dit *plage des Curés*, d'où il est possible de peindre par gros temps[569]. «Vous savez que, lorsque je m'y mets, rien ne m'arrête. J'essaie donc de faire des pochades de ce bouleversement», écrit Monet à Durand-Ruel en pleine bataille[570]. Cela aboutira à la série des *Tempêtes à Port-Goulphar*. La comparaison des toiles entre elles, le même croc de rochers tourné vers la droite étant présent sur toutes, fait ressortir le soin avec lequel l'artiste a varié les points de vue *(1115-1119)*.

A la tombée de la nuit, pendant que son compagnon rapporte directement le matériel à sa chambre, Monet rentre par le chemin le plus long pour profiter encore du paysage qui le passionne toujours davantage. Après le dîner, il écoute volontiers les conversations[571]. Lui qui sait si bien payer de sa personne, admire les pêcheurs et surtout les pilotes, s'inquiète avec ceux qui les attendent lorsque la mer semble vouloir les garder, se réjouit avec eux lorsque tout le monde est rentré à bon port[572]. Avant de se mettre au lit, il lui faut encore consacrer une heure à une correspondance dont Alice occupe la part du lion[573]. Certes, cette part, elle l'exige, et le moindre retard est aussitôt sanctionné, mais de ces confidences quotidiennes le peintre ne saurait se passer, qu'il s'agisse de détails matériels — telle l'évocation de «la grande tenue d'hiver» avec les bas de laine[574], — de lectures — telle celle des romans de Tolstoï abordés sur les conseils de Geffroy[575] — et surtout de questions artistiques avec parfois des incidences techniques. Le

[560] *Lettre 704*, lundi 4 oct^bre, à A. Hoschedé. — Geffroy, qui était accompagné d'une «dame» à ce premier voyage, est revenu en compagnie d'un graveur et de la femme de ce dernier.

[561] *Lettre 705*, mardi soir [5 oct. 86], à A. Hoschedé. — G. Geffroy a transcrit dans son *Cl. Monet*, 1922, pp. 274-275, «une note ... prise au soir d'une journée passée avec [Monet] à errer parmi les rochers et à le regarder peindre». La note est datée de *septembre*, alors que la première rencontre des deux hommes a lieu le *2 octobre*. — Dans *Pays d'Ouest*, G. Geffroy (cf. *supra*, note 529) passe rapidement sur la rencontre (pp. 253-254) et s'étend assez longuement sur Monet au travail à Port-Domois qu'il décrit (pp. 260-263).

[562] Cf. t. III, *passim*, et G. Geffroy, 1922; cf. aussi la dédicace *A Claude Monet* en tête de son *Histoire de l'impressionnisme*, in: *La Vie artistique*, 3e série, 1894.

[563] *Lettre 705*, cf. *supra*, note 561. Le nom de Port-Donnant ne figure pas dans ce document, mais la présence du «sable jaune orange» indiqué par Monet est caractéristique de cette baie située sur la côte ouest de l'île au nord de Port-Coton. — Une promenade sur la côte ouest, jusqu'à la pointe des Poulains au nord, est rapportée par G. Geffroy, *op. cit.* (*supra*, note 529), pp. 254-258.

[564] *Lettre 706*, [8 oct. 86], à A. Hoschedé.

[565] *Lettre 707*, samedi soir [9 oct.], à A. Hoschedé.

[566] *Lettre 708*, [Kervilahouen], lundi matin [11 oct.], à A. Hoschedé. — Geffroy et ses compagnons ont participé à une promenade dimanche matin; l'après-midi a été consacré au travail.

[567] *Lettre 710*, mardi [12 oct.], à A. Hoschedé. — Les pochades peuvent correspondre aux n^os *1120* et *1121*, dont la première a été offerte par Michel Monet à la Société des Amis de G. Geffroy. Ce dernier était présent au moment où Monet a peint ces tableaux de pluie. Son départ de Belle-Ile, d'abord différé (cf. *lettres 708 et 710*), a lieu le 13 octobre; cf. note suivante, *lettre 711*.

[568] *Lettre 711*, mercredi soir 13 oct^e, à A. Hoschedé.

[569] *Lettre 713*, vendredi 15 oct^bre, à A. Hoschedé. — La plage des Curés correspond à l'emplacement que nous a indiqué M. A. Jakovsky (cf. *supra*, note 528) comme étant celui d'où Monet a peint les n^os *1115-1119*, sans avoir lui-même employé le nom de ce lieu-dit.

[570] *Lettre 715*, Kervilahouen, 17 oct^bre 86, à P. Durand-Ruel.

[571] *Lettre 713*, cf. *supra*, note 569. Dans la même lettre, Monet indique le montant de sa dépense chez Marec (120 francs pour le mois, y compris tous les extras), et évoque la noce au village; cf. *supra* note 533 et texte correspondant. — Une intéressante évocation de la conversation des pêcheurs, «Au cabaret le soir», est donnée par G. Geffroy, *op. cit.* (*supra*, note 529) pp. 264-267.

[572] *Lettre 714*, [Kervilahouen], dimanche soir [17 oct. 86], à A. Hoschedé; *lettre 725*, mercredi 27 oct. à A. Hoschedé.

[573] *Lettre 722*, lundi 25 oct^bre, à A. Hoschedé: «Il faut que ce soit vous et que je vous aime joliment pour me livrer à une telle correspondance, et vous savez ce que c'est pour moi d'écrire.»

[574] *Lettre 716*, lundi soir, [18 octobre], à A. Hoschedé.

[575] *Lettre 716*, cf. note précédente; *lettre 718*, mercredi soir [20 oct.]; *lettre 720*, vendredi soir [22 oct.]; *lettre 726*, jeudi 28 [oct.]; *lettre 734*, *infra*, note 586; les cinq à A. Hoschedé. — Par la remarque «on voit absolument la vie russe» *(lettre 716)*, Monet s'apparente bien au courant naturaliste de sa génération.

20 octobre, après une nouvelle revue des toiles, trois sont grattées[576]. Le bilan dressé trois jours plus tard n'en est pas moins impressionnant, avec 38 toiles couvertes; en retranchant sept ou huit pochades et autant de peintures déclarées «très médiocres», il en reste «bien 25 à terminer de front»[577]. Sans cesse la compagne lointaine est prise à témoin: «Que je vous voudrais là pour voir ça.»[578] «Et puis, je le sens en peignant, je veux vous en faire jouir, vous faire voir ce que je vois, et je suis sûr que cela me fait faire bien.»[579] Ou bien encore: « Je refais les mêmes motifs jusqu'à quatre et six fois même; mais je vous dirai tout cela bien mieux de vive voix et avec mes toiles devant vous.»[580]

Intercalées dans la suite des messages à Alice, quelques lettres à Durand-Ruel se révèlent moins tributaires des variations barométriques et plus optimistes dans l'ensemble. De savoir son peintre aux prises avec la mer démontée[581], Paul Durand-Ruel s'inquiète et lui «conseille de revenir et d'aller passer l'hiver dans le Midi, parce que [son] affaire, c'est le soleil.» — «On finira par m'assommer avec le soleil», estime Monet à l'adresse d'Alice[582] et, dans sa réponse à son marchand, il précise: «Je suis enthousiasmé de ce pays sinistre et justement parce qu'il me sort de ce que j'ai l'habitude de faire ... J'ai beau être l'homme du soleil, comme vous dites, il ne faut pas se spécialiser dans une seule note.»[583] Deux jours plus tard, avec l'arrivée d'une brume épaisse, il dira: «En somme je suis aussi l'homme du brouillard.»[584]

Las d'attendre son invité[585], Octave Mirbeau débarque à Belle-Ile le 3 novembre en compagnie de sa femme et d'un ami[586]. Aussitôt le voilà qui paie son tribut d'admiration aux toiles qui lui sont présentées. «Il est vrai que Mirbeau est tellement fanatique», estime Monet avec quelque circonspection[587]. Lui-même ne tarit pas d'éloges sur «la belle Alice [Mirbeau] qui est vraiment très gentille et très bien», règne en maîtresse sur la cuisine des Marec et ne craint pas de s'habiller en homme pour faire le coup de fusil. «Ça a été une révolution dans le pays.»[588] Imprudent Claude qui va se faire rappeler à l'ordre par son Alice à lui[589]. «Ce qu'il y a de curieux en vous, c'est qu'il faut toujours que vous ayez un sujet de plainte», soupire-t-il[590].

Depuis le départ de Mirbeau, le 9 novembre, il s'est remis au travail avec la dernière énergie[591]. Mais les effets ayant changé, certaines toiles doivent être transformées, d'autres sont abandonnées, d'autres gâtées[592]; une intéressante, «sur laquelle il y avait au moins vingt séances», est grattée entièrement; une autre, enfin, est terminée, «mais avec quelle peine»[593]. «J'aurais mieux fait de partir il y a trois semaines... Quitte à rapporter des choses incomplètes, il eût mieux valu les avoir dans leur pureté d'accent», telle est la dure constatation qui se fait jour après plus de deux mois de travail[594]. Finalement, malgré quelques excellentes journées favorisées par le retour du beau temps[595], il faudra renoncer à terminer la majeure partie des tableaux et quitter Kervilahouen le 25 novembre[596], non sans regrets — regrets d'artiste mais aussi d'homme — pour répondre à l'invitation de Mirbeau imprudemment acceptée[597].

[576] *Lettre 718*, cf. note précédente.

[577] *Lettre 721*, samedi 23 oct^bre[86], à A. Hoschedé.

[578] *Lettre 713*, cf. *supra*, notes 569 et 571. — Dans cette lettre capitale, certains accents rappellent *l'Odyssée*: «Il ne faut pas nous impatienter: *il viendra ce jour du retour*».

[579] *Lettre 719*, jeudi 21 oct^bre, à A. Hoschedé.

[580] *Lettre 730*, samedi 30 oct^bre, à A. Hoschedé.

[581] *Lettre 715*, cf. *supra*, note 570.

[582] *Lettre 726*, jeudi 28 [oct.], à A. Hoschedé.

[583] *Lettre 727*, Kervilahouen, 28 oct^bre 86, à P. Durand-Ruel.

[584] *Lettre 730*, cf. *supra*, note 580. — Comme à l'accoutumée, Monet est en relation avec d'autres correspondants. Nous avons relevé: en *septembre*, il a reçu une lettre de Renoir le 21; une de G. Petit le 22; une seconde de Renoir le 29. En *octobre*, le 8 il a écrit à Troisgros pour commander de nombreuses toiles; le 11 *(lettre 709)*, il écrit à Caillebotte; le 12, il a reçu une lettre de son frère Léon; le 14, il a une lettre de Mirbeau; le 17, une troisième lettre de Renoir; le 26, il écrit à G. Petit; le 29 *(lettre 728)*, il répond à Geffroy; le même jour, il a reçu une lettre de Dubourg; le 31, il a une lettre de B. Morisot, à laquelle il répond le 1er *novembre (lettre 733)*; le 9, il a une lettre de son fils Jean; le 15 *(lettre 748)*, il écrit à Blanche Hoschedé; le 16, il a une lettre de Caillebotte; le 21, il a écrit à son fils Jean et à Jacques Hoschedé; le 24, il a une réponse de d'Estournelles (cf. *supra*, note 496), à une de ses lettres.

[585] Cf. *supra*, note 527 et texte correspondant, ainsi que *lettre 712*, jeudi 14 oct^bre[86], à A. Hoschedé.

[586] *Lettre 734*, mardi 2 nov^bre[86]; *lettre 735*, jeudi soir 11 h^res [4 nov.], les deux à A. Hoschedé.

[587] *Lettre 735*, cf. note précédente.

[588] *Lettre 737*, samedi soir [6 nov.]; *lettre 738*, dimanche soir [7 nov.]; les deux à A. Hoschedé.

[589] *Lettre 740*, mardi 9 nov^bre; *lettre 742*, mercredi 10 nov^bre, les deux à A. Hoschedé.

[590] *Lettre 744*, vendredi 12 nov^bre, à A. Hoschedé.

[591] *Lettre 740*, cf. *supra*, note 589. — Par le même courrier, Monet adresse à Alice le *Phare de la Loire* du 6 nov. 1886 dont la *Chronique locale, Morbihan*, signale la présence d'un homme en «ciré», comme les pêcheurs bretons, et peignant «avec acharnement, pendant les tempêtes, sur des toiles fixées à un chevalet amarré aux rochers avec des cordes ... sans jamais se décourager. C'est Claude Monet qui cherche à rendre les fugaces splendeurs de la tempête».

[592] *Lettre 742*, mercredi 10 nov^bre; *lettre 744*, vendredi 12 nov^bre.

[593] *Lettre 746*, dimanche soir, 14 nov.; *lettre 749*, mardi soir [16 nov. 86], les deux à A. Hoschedé.

[594] *Lettre 752*, vendredi 19 nov^bre, à A. Hoschedé.

[595] *Lettre 754*, dimanche soir [21 nov. 86], à A. Hoschedé; ce jour-là, par exemple, Monet a pu travailler à sept toiles. Cf. également *lettre 755*, lundi soir [22 nov.], à A. Hoschedé.

[596] *Lettre 757*, mercredi soir [24 nov.], à A. Hoschedé. Dans cette lettre, la dernière écrite à Kervilahouen, Monet présente son départ comme imminent. Le 26 nov. (*lettre 758*, à A. Hoschedé), il est à Noirmoutier après un voyage qui a duré deux jours.

[597] Le regret d'avoir accepté de se rendre à Noirmoutier est particulièrement marqué dans la *lettre 755*, lundi soir 22 nov., à A. Hoschedé. — Dans l'attente de l'arrivée de son hôte, Mirbeau écrit à Rodin, c. 20 nov. 1886, : «Ce sera une face nouvelle de son talent: un Monet terrible, formidable, qu'on ne connaissait pas encore. Mais ses œuvres plairont moins que jamais aux bourgeois... [Il] ne pourra rapporter que trois ou quatre tableaux achevés et trente autres à l'état d'*intention.*» (Doc. Musée Rodin, Paris.)

Le court séjour à Noirmoutier, malgré l'admiration pour des endroits qui rappellent «absolument Bordighera»[598], malgré deux pochades entreprises dont on ignore le sort[599], n'intéresse que médiocrement l'histoire de la peinture. Nous renvoyons donc aux trois lettres écrites chez Mirbeau dans l'attente du «jour du retour»[600], terme homérique dont Claude use volontiers, non sans appréhension croissante à mesure que le temps passe : «Enfin, je vais revenir et espère ne pas retrouver, comme certaines fois, cette sensation d'isolement et d'étranger qui m'a si souvent indisposé.»[598]* C'est dans cet état d'esprit que, le jeudi 2 décembre 1886, il franchit, nouvel Ulysse, la porte de la maison de Giverny où l'attend une Pénélope exigeante et plaintive[601].

[598] *Lettre 759*, Noirmoutier, samedi 27 [nov. 86], à A. Hoschedé.
[599] *Lettre 760*, dimanche soir [28 nov.], à A. Hoschedé.
[600] *Lettre 713*, cf. *supra*, notes 569 et 578.
[601] *Lettre 756*, mardi soir [23 nov.] ; *lettre 760*, cf. *supra*, note 599, les deux à A. Hoschedé.

— Les toiles de Belle-Ile, abstraction faite de l'ordre chronologique de leur création que nous avons observé dans la mesure du possible en établissant notre catalogue, se présentent comme suit : six d'entre elles concernent les *Pyramides de Port-Coton (1084-1089)* et trois *Le Rocher du Lion* tout proche *(1090-1092)*. Le total de ces deux séries est dépassé par *Port-Goulphar* représenté par deux types de temps calme, l'un de trois tableaux *(1093-1095)*, l'autre de deux *(1096-1097)*, et par un groupe de cinq *Tempêtes (1115-1119)*, sans compter deux vues du chenal du même «Port» *(1098-1099)*. Les cinq tableaux représentant les rochers de *Radenec*, séparant Port-Goulphar de Port-Domois, portent, de ce fait, des titres apparemment contradictoires *(1100-1104)*. *Port-Domois* offre la série la plus fournie avec huit toiles au centre desquelles apparaît, avec des variantes, le même rocher creux dit *Roche Guibel (1106-1113)*. A ces ensembles viennent s'ajouter une *Grotte de Port-Domois (1114)*, un *Village de Domois (1105)*, les deux *Pluies* prises à Kervilahouen *(1120-1121)* et enfin le *Portrait de Poly (1122)*.

CATALOGUE DES PEINTURES

706

PORT DE DIEPPE, LE SOIR

T. h. 0,69 ; l. 0,73

Lors d'un court séjour à Dieppe dans la deuxième semaine de février 1882, Monet a peint quelques études, dont cette vue de l'avant-port dominé par l'église Saint-Jacques reconnaissable à son clocher gothique et à sa tour baroque. Il a exécuté un croquis pour cette toile (Musée Marmottan, inv. 5131, f° 4 recto).

Expositions : *Impressionisten*, Kunsthalle, Bâle, 1949, n° 222.

Historique : Michel Monet, Giverny — Leitner, Paris — *Marlborough* — P.A., USA, 1963.

707

DIEPPE

T. h. 0,60 ; l. 0,73

Peint sur la hauteur dominant la ville à l'ouest, ce tableau montre l'extrémité de l'enceinte du château avec la tour-porche carrée, vestige de l'ancienne église Saint-Rémy. Au centre, l'église Saint-Jacques ; à gauche, la toiture d'ardoises de la tour de l'église Saint-Rémy actuelle.

Expositions : *Monet*, New York et Los Angeles, 1960, n° 30.

Historique : P.A., USA, c. 1960.

708

FALAISE PRÈS DE DIEPPE

T. h. 0,585 ; l. 0,787
Signé b. d. : *Claude Monet 82*

Installé au flanc de la falaise à l'ouest de Dieppe, Monet exécute une vue plongeante sur la mer à marée basse. Pourville est situé à gauche, en dehors du champ ; au fond, les falaises de Varengeville se prolongent jusqu'à la pointe de l'Ailly.

Expositions : *Monet*, Stephen Hahn, New York, 1968.

Bibliographie : (?) L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 268.

Historique : *Knoedler*, New York, c. 1931 — Philip J. Wickser, c. 1933 — vente, Londres, Christie, 28 juin 1968, n° 70 (Atkinson) — *Stephen Hahn*, New York — acquis en 1968 :

Norton Simon inc. Foundation, Los Angeles (M.68.40.P).

709

BARQUES SUR LA PLAGE DE POURVILLE, MARÉE BASSE

T. h. 0,605 ; l. 0,795
Signé b. d. : *Claude Monet 82*

Ayant quitté Dieppe à la mi-février pour s'installer à Pourville, situé à environ cinq kilomètres à l'ouest, Monet va travailler dans la petite station balnéaire pendant environ deux mois. Sur la plage, il peint ici en regardant vers les falaises de Varengeville et de Vastérival. On distingue les fameuses valleuses dont la première est celle de Mordal ; plus loin, la gorge du Petit Ailly.

Expositions : *Monet*, Feigen, New York, 1969, n° 19.

Bibliographie : *The Collection of Mr and Mrs David Lloyd Kreeger*, Washington, D.C., 1976, p. 159 (ill.).

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, avril 1882 — Haviland, Paris, 1884 — Comte de Pourtalès, Paris — vente, Londres, Sotheby, 30 mars 1966, n° 21 *(Feigen)* — Mr and Mrs David Lloyd Kreeger, USA, 1966.

710

PLAGE ET FALAISES DE POURVILLE

T. h. 0,60 ; l. 0,73
Signé b. g. : *Claude Monet 82*

Cf. n° *709*. Les falaises à l'ouest de la plage de Pourville appartiennent à Varengeville. Nous suivons la tradition en les appelant «falaises de Pourville».

Expositions : *Cl. Monet, Pissarro et Sisley*, Huinck en Scherjon, Amsterdam, 1931, n° 6.

711

LE MATIN, TEMPS BRUMEUX, POURVILLE

T. h. 0,60 ; l. 0,73
Signé b. g. : *Claude Monet 82*

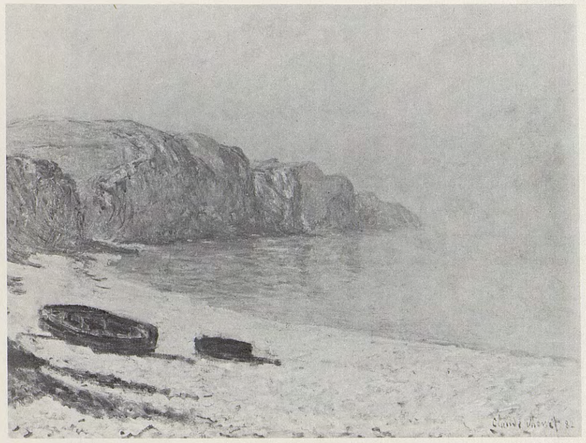
S'étant déplacé vers l'ouest et rapproché du pied de la falaise d'Aval, le peintre représente la fuite de celle-ci en raccourci. — Nous employons dans les notices de Pourville les appellations *falaise d'Amont* (pour la falaise est) et *falaise d'Aval* (ouest), fréquentes sur la côte du pays de Caux et rendues populaires à Etretat par les célèbres portes d'Amont et d'Aval.

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1883, n° 43 — *The Impressionists of Paris*, New York, American Art Galleries, avril 1886, et National Academy of Design, mai-juin 1886, n° 216 — *Monet*, Union League Club, New York, 1891, n° 64 — *World's Columbian Exposition*, Chicago, 1893, n° 3005 — *Monet*, Lotos Club, New York, 1899, n° 2 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1911, n° 4 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1919, n° 4.

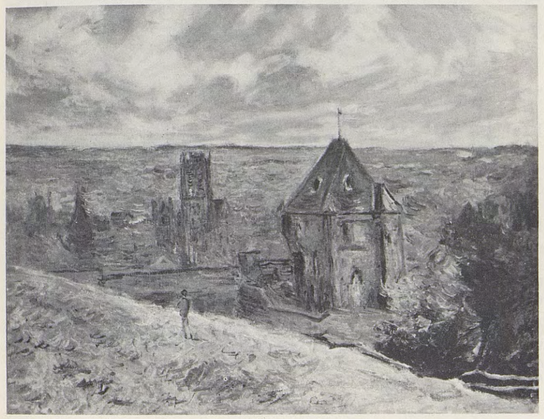
Bibliographie : G. Geffroy, *Chronique : Cl. Monet*, in : *La Justice*, 15 mars 1883, p. 2 — Un amateur, *A travers l'art*, in : *L'Art moderne*, avril 1883, p. 16 — G. Geffroy, *La vie artistique, 3e série, Histoire de l'impressionnisme*, Paris, 1894, t. II, p. 61 — G. Grappe, s. d. (1909), p. 45 — G. Geffroy, *Cl. Monet*, in : *L'Art et les Artistes*, 1920, n° 11, p. 59 — G. Geffroy, 1922, p. 269.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, avril 1882 — Albert Spencer, New York, 1886 — Mme A. Holtz, Paris — *Durand-Ruel*, 1911 — Arthur B. Emmons, Newport, 1911 — vente Arthur B. Emmons, New York, Plaza Hotel, 14-15 janvier 1920 *(Durand-Ruel* et *Knoedler)* — *Knoedler*, 1924 — P.A.

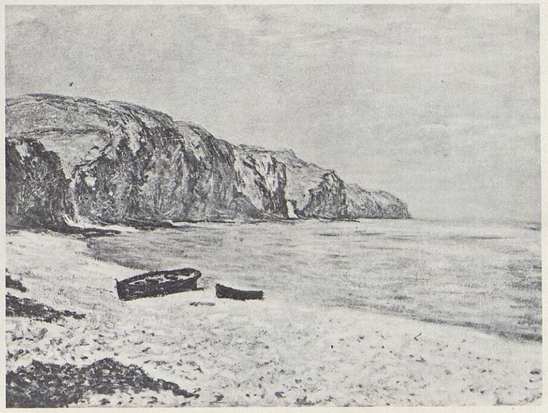
706



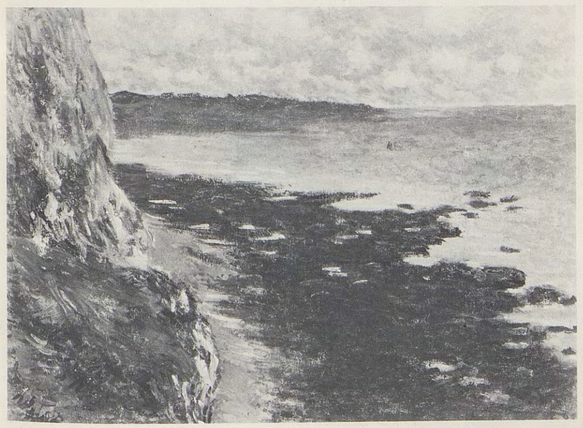
709



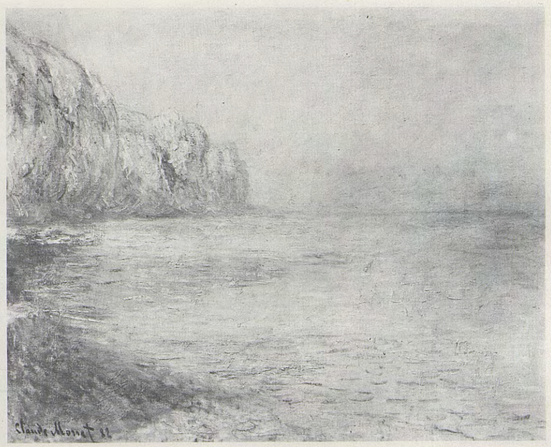
707



710



708



711

712

MARÉE BASSE À POURVILLE

T. h. 0,60 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 82*

Cette vue des falaises d'Amont, dont l'artiste a pu s'écarter quelque peu grâce à la marée basse, permet d'apercevoir les piquets auxquels les pêcheurs de Pourville fixaient leurs filets. On les distingue mieux sur les tableaux nos *768* à *770*.

Expositions : (?) *Monet*, Bernheim-Jeune, Paris, 1921, no 9.

Bibliographie : D. Wildenstein, 1971 et 1974, p. 50 (ill.).

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, avril 1882 — Paul Bérard, Paris, 1882 — vente Paul Bérard, Paris, Georges Petit, 8-9 mai 1905, no 11 *(Bernheim-Jeune)* — vente, Londres, Sotheby, 25 novembre 1959, no 20 *(World House Galleries)* — vente the World House Galleries Corporation, Londres, Sotheby, 5 décembre 1962 *(Marlborough)*.

713

MARINE, POURVILLE

T. h. 0,50 ; l. 0,61
Signé b. g. : *Claude Monet*

A gauche, les falaises de Varengeville.

Historique : acheté à Monet par Blanche, mai 1882 — Herz — *Durand-Ruel*, 1891 — Bollag, 1920 — P.A.

714

BATEAUX DE PÊCHE AU LARGE DE POURVILLE

T. h. 0,54 ; l. 0,65
Signé b. g. : *Claude Monet*

Historique : (?) acheté à Monet par *Durand-Ruel*, octobre 1882, et vendu à *G. Petit*, septembre 1883 — *Georges Petit*, Paris, c. 1921 — *Goldschmidt and Co*, Francfort — vente Alfred Wolf, Londres, Sotheby, 24 avril 1963, no 7 (Pearson) — *Hector Brame* — Mr and Mrs Paul Mellon, USA.

715

BARQUES DE PÊCHE À POURVILLE

T. h. 0,57 ; l. 0,71
Signé b. g. : *Claude Monet*

Historique : vente Paul Helleu, Paris, Drouot, 28-29 mars 1928, no 37 (Boas) — (?) Le Roy, 1930 — P.A.

716

MARÉE BASSE DEVANT POURVILLE

T. h. 0,60 ; l. 0,81
Signé b. d. : *82 Claude Monet*

On distingue la falaise d'Amont qui borde la plage de Pourville à l'est. Au fond, la côte s'étend au-delà de Dieppe, vers le Tréport.

Expositions : (?) *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1883, no 9 — *Monet*, Lotos Club, New York, 1899, no 3 — *Monet*, Saint Louis et Minneapolis, 1957, no 52.

Bibliographie : L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 103 (ill.).

Historique : (?) acheté à Monet par *Durand-Ruel*, avril 1882 — Henry White Cannon, New York, c. 1899 — donné par Mrs H.W. Cannon en 1947 :

The Cleveland Museum of Art, Cleveland, Ohio (47.196).

717

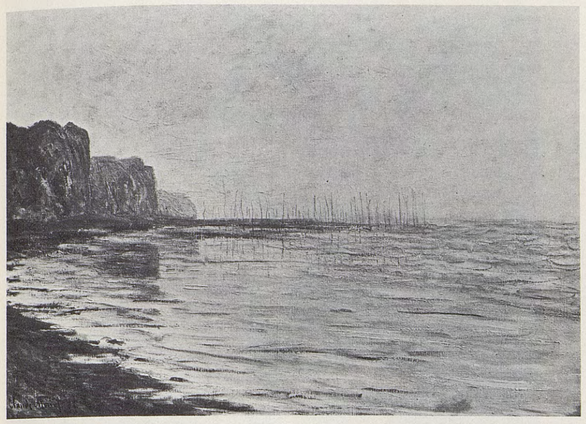
POURVILLE PRÈS DIEPPE

T. h. 0,60 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 82*

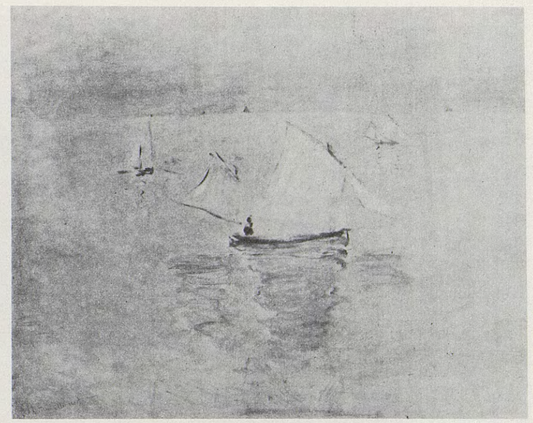
Les vagues déferlent sur la plage dominée par la falaise d'Amont.

Expositions : *Exposition des Beaux-Arts*, Palais du Cinquantenaire, Bruxelles, 1907 — Zurich, 1908 — *Monet-Renoir*, Durand-Ruel, New York, 1915, no 6.

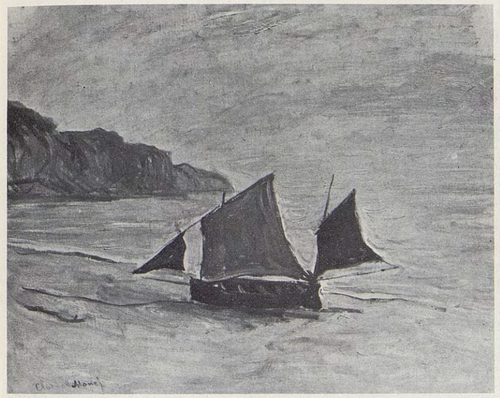
Historique : acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, 1892 — Georges Viau, Paris, 1892 — vente Georges Viau, Paris, Durand-Ruel, 4 mars 1907, no 40 *(Durand-Ruel)* — Mrs Charles H. Senff, New York, 1916 — *Durand-Ruel*, 1917 — P.A., USA.



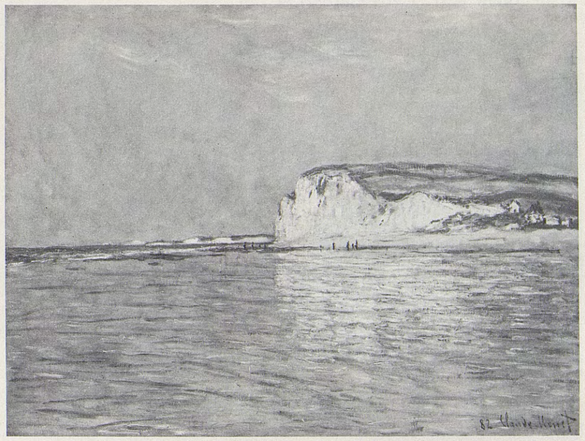
712



715

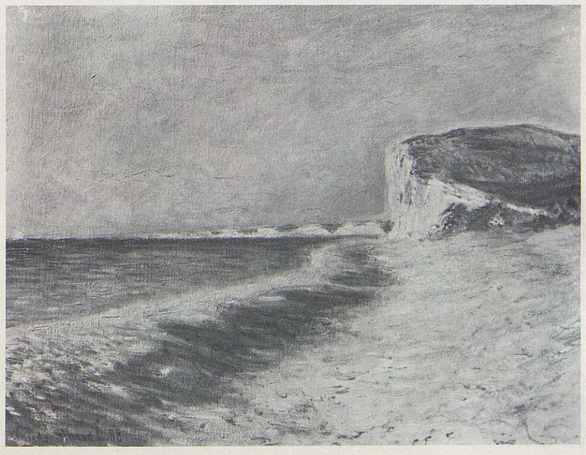


713



716

714



717

718

MER AGITÉE À POURVILLE

T. h. 0,60 ; l. 0,73
Signé b. d. : *Claude Monet 82*

Centré sur la mer, le cadrage laisse apparaître à droite l'extrémité de la falaise d'Amont.

Expositions : (?) *Monet*, Union League Club, New York, 1891, nº 61.

Bibliographie : (?) L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 269.

Historique : (?) acheté à Monet par *Durand-Ruel*, décembre 1883 — vente Catholina Lambert, New York, Plaza Hotel, 21-24 février 1916, nº 158 *(Durand-Ruel)* — vente, Paris, Charpentier, 4 avril 1957, nº 60.

719

FALAISES PRÈS DIEPPE

T. h. 0,60 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet 82*

La falaise à l'est de Pourville est vue ici de près, avec au premier plan les galets de la plage.

Expositions : *The Impressionists of Paris : Monet, Pissarro, Sisley*, Chase's Gallery, Boston, 1891, nº 20 — *Pittsburgh International Exhibition*, 1907, nº 331 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1907, nº 7 — *Paintings by the French Impressionists*, 1907-1909, Buffalo, Saint Louis, Pittsburgh, Cleveland, Cincinnati, Minneapolis, Milwaukee, Worcester — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1914, nº 11 — Worcester Art Museum, Mass., 1917.

Historique : vente Durand-Ruel, New York, Moore's Art Gallery, 5 mai 1887, nº 29, et 6 mai, nº 86 (racheté) — *J. Eastman Chase*, Boston, 1891 — Henry Lee Higginson, Boston, 1891 — *Durand-Ruel*, 1907 — *Sam Salz*, New York — acquis en 1973 grâce à la générosité de la famille Sarah Mellon Scaife : Museum of Art, Carnegie Institute, Pittsburgh (73.3.3).

720

FALAISES, TEMPS GRIS

T. h. 0,54 ; l. 0,73
Signé b. d. : *Claude Monet 82*

S'étant éloigné de la plage de Pourville en direction de l'ouest, Monet s'est arrêté au pied des falaises de Varengeville, non loin du Petit Ailly. Au fond, la plage de Pourville prolongée vers la gauche par la falaise d'Amont.

Expositions : (?) *Monet*, Union League Club, New York, 1891, nº 49 — *Monet*, Lotos Club, New York, 1899, nº 12.

Historique : *Durand-Ruel*, c. 1888 — A.W. Kingman, New York, (?) c. 1891 — *Durand-Ruel*, 1896 — Cyrus J. Lawrence, New York, 1898 — vente C.J. Lawrence, New York, American Art Association, 21-22 janvier 1910, nº 72 *(Durand-Ruel)* — Mrs Albert L. Webster, New York, 1910 — vente Mrs A.L. Webster, New York, American Art Association, 28-29 janvier 1926, nº 175 *(Durand-Ruel)* — vente, Paris, Charpentier, 7-8 décembre 1954, nº 37 — Philippe Tiranty, Nice, 1954 — P.A., Suisse, 1971.

721

FALAISES À POURVILLE, EFFET DE BROUILLARD

T. h. 0,60 ; l. 0,73
Signé b. d. : *Claude Monet 82*

Exécuté au pied de la falaise, en un point assez proche du tableau précédent.

Expositions : *Art français en Rhénanie*, Palais de Biebrich, Wiesbaden, 1921, nº 378.

Historique : vente Depeaux, Paris, Georges Petit, 1er juin 1906, nº 28 (Ganay) — Marquise de Ganay, Paris — Mlle Maria Teresa Santamarina, Argentine.

722

MARÉE BASSE DEVANT VARENGEVILLE

T. h. 0,60 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 82*

Encore plus loin de Pourville, qu'on distingue au fond, le peintre a planté son chevalet à proximité de la gorge des Moutiers que domine l'église de Varengeville représentée *infra* nos *725* à *728* et nos *794* à *796*.

Expositions : Exposition impressionniste organisée par Durand-Ruel, 13 King Street, St. James's, Londres, été 1882 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1883, nº 19 — *American Exhibition of Foreign Products, Arts and Manufactures*, Boston, 1883, nº 13 — *Monet, Pissarro, Renoir et Sisley*, Durand-Ruel, Paris, 1899, nº 14 — *Pictures by Boudin, Manet...*, Grafton Galleries, Londres, 1905, nº 127 — *Paysages par Cl. Monet et Renoir*, Durand-Ruel, Paris, 1908, nº 31 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1928, nº 32 — *Centenaire Monet-Rodin*, Orangerie, Paris, 1940, nº 30 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1970, nº 31.

Bibliographie : A. de Lostalot, *Exposition des œuvres de Cl. Monet*, in : *Gazette des Beaux-Arts*, avril 1883, p. 346 — G. Lecomte, *L'art impressionniste*, Paris, 1892, pp. 98-99 — C. Mauclair, *L'impressionnisme, son histoire, son esthétique, ses maîtres*, Paris, 1904, p. 80 (ill.) — V. Pica, *Gl'Impressionisti Francesi*, Bergame, 1908, p. 73 (ill.) — J. Meier-Graefe, *Modern Art*, New York, 1908, t. I, p. 302 — G. Bal, [*A propos de l'exposition Monet-Renoir chez* Durand-Ruel], in : *New York Herald Tribune* (éd. de Paris), 21 mai 1908 — E. Sarradin, *Notes d'art : Paysages de Cl. Monet et de Renoir*, in : *Journal des débats*, 23 mai 1908 — G. Grappe, s. d. (1909), p. 19 (ill.) — J. Meier-Graefe, *Entwicklungsgeschichte der modernen Kunst*, Berlin, 1914-1915, pl. 376 — C. Mauclair, 1924, pl. 16 — L. Werth, 1928, pl. 33 — H. Huth, *Impressionism comes to America*, in : *Gazette des Beaux-Arts*, avril 1946, p. 229.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, avril 1882 — *A. Hébrard*, Paris, 1906 — Prince de Wagram, Paris — *Durand-Ruel*, 1908 — P.A., Paris.

723

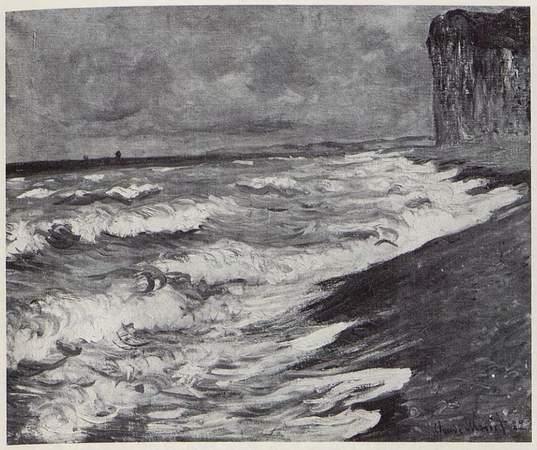
VARENGEVILLE, MARÉE BASSE

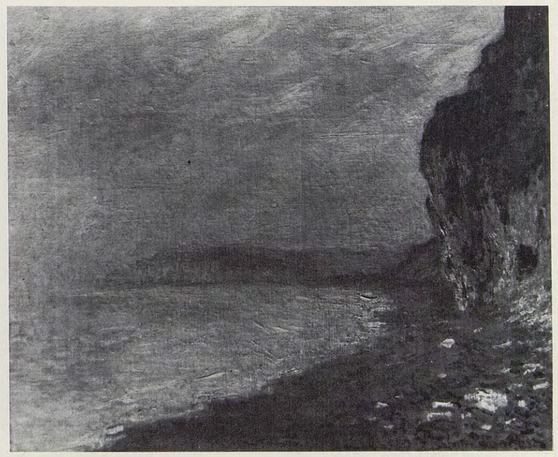
T. h. 0,60 ; l. 0,70
Signé b. g. : *Claude Monet 82*

Cf. nº *722*.

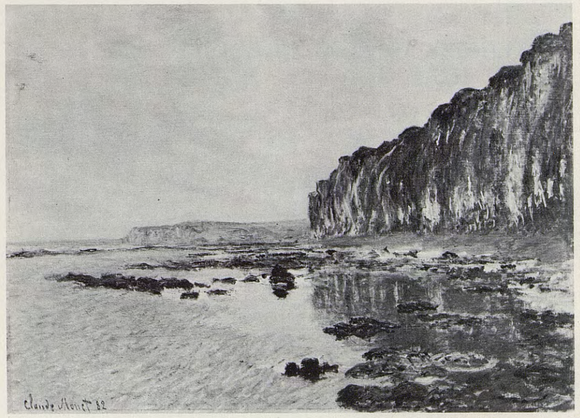
Bibliographie : (?) L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 268.

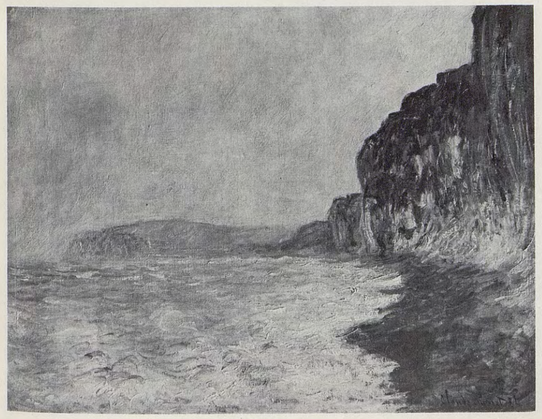
Historique : (?) acheté à Monet par *Durand-Ruel*, décembre 1883 — vente Catholina Lambert, New York, Plaza Hotel, 21-24 février 1916, nº 150 *(Durand-Ruel)* — *F. et P. Nathan*, Zurich — P.A., Suisse, c. 1955.

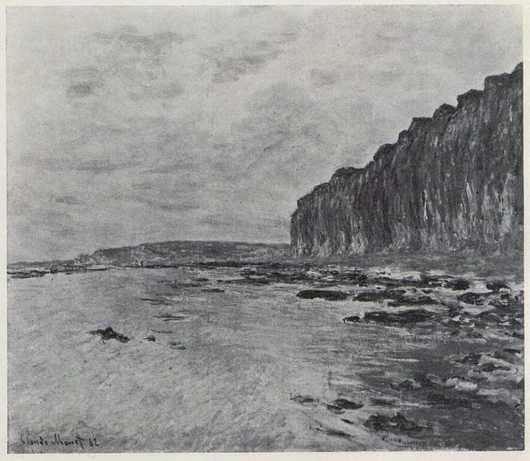

718


721

719


722


720


723

724

EFFET DE BROUILLARD PRÈS DE DIEPPE

T. h. 0,60 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet 82*

Le brouillard interdit de situer exactement l'emplacement où a été réalisée cette vue.

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1883, nº 45 — *The Impressionists of Paris*, New York, American Art Galleries, avril 1886, et National Academy of Design, mai-juin 1886, nº 198 — *Monet*, Union League Club, New York, 1891, nº 77 — (?) *World's Columbian Exposition*, Chicago, 1893, nº 3009 — *Monet*, Lotos Club, New York, 1899, nº 1.

Bibliographie : G. Geffroy, *Chronique : Cl. Monet*, in : *La Justice*, 15 mars 1883, p. 2 — P. Labarrière, *Exposition de Cl. Monet*, in : *Journal des Artistes*, 16 mars 1883 — *The Impressionists*, in : *The Sun*, 11 avril 1886 — G. Geffroy, *La vie artistique, 3e série, Histoire de l'impressionnisme*, Paris, 1894, t. II, p. 61 — G. Geffroy, *Cl. Monet*, in : *L'Art et les Artistes*, 1920, nº 11, p. 59 — G. Geffroy, 1922, p. 269 — O. Reuterswärd, 1948, p. 284.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, avril 1882 — Albert Spencer, New York, 1886 — Mme Holtz, Paris — *Durand-Ruel*, 1911 — Harris Whittemore, Naugatuck (Conn.), 1911 — vente Harris Whittemore, New York, Parke Bernet, 19-20 mai 1948, nº 91 — vente, New York, Parke Bernet, 30-31 mars 1949, nº 203 — P.A., USA.

725

ÉGLISE DE VARENGEVILLE, TEMPS GRIS

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet 82*

Peint au lieu-dit «les Communes», en regardant vers l'ouest, ce tableau représente l'église de Varengeville rendue célèbre par son cimetière marin. Les pins du premier plan dominent la gorge des Moutiers.

Expositions : Reims, 1896 — *Exposition jubilaire des Beaux-Arts*, Künstlerhaus, Vienne, 1898 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, nº 22 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1919, nº 1 — Century Club, New York, 1921.

Bibliographie : G. Lecomte, *L'art impressionniste*, Paris, 1892, p. 257 (ill.) — C. Mauclair, *L'impressionnisme, son histoire, son esthétique, ses maîtres*, Paris, 1904, p. 82 (ill.).

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, avril 1882 — Clapisson, Paris, 1882 — *Durand-Ruel*, 1891 — David T. Watson, Pittsburgh, 1898 — vente David T. Watson, New York, Plaza Hotel, 16-17 avril 1917, nº 162 *(Durand-Ruel)* — Annie Swan Coburn (Mrs Lewis L. Coburn), Chicago, 1921 — donné en 1933 : The Art Institute of Chicago, 1933-1944 (nº 33 442) — vente Mid-Western Educational Institution, New York, Parke Bernet, 4 mai 1944, nº 33 — vente John Whitney, New York, Parke Bernet, 25 janvier 1956, nº 92 — Mrs Blakemore Wheeler — légué en 1964 :

The J. B. Speed Art Museum, Louisville (64.31.20).

726

ÉGLISE DE VARENGEVILLE, SOLEIL COUCHANT

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet 82*

Cf. nº *725*. Monet exécutera d'après cette toile un dessin pour illustrer l'article de A. de Lostalot dans la *Gazette des Beaux-Arts*, avril 1883.

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1883, nº 28 — (?) *4e exposition internationale de peinture*, Georges Petit, Paris, 1885, nº 72 — (?) *Tableaux par Besnard, Cazin, etc.*, Georges Petit, Paris, 1899, nº 47 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1970, nº 27 — *Monet*, Tokyo, Kyoto et Fukuoka, 1973, nº 35.

Bibliographie : pièce justificative nº 96 — A. de Lostalot, *Exposition des œuvres de M. Cl. Monet*, in : *Gazette des Beaux-Arts*, avril 1883, p. 346 — (?) G. Dargenty, *Exposition internationale de peinture*, in : *Courrier de l'art*, 29 mai 1885, p. 264 — (?) P. E. Mangeant, *Exposition Besnard, Cazin...*, in : *Journal des Artistes*, 19 février 1899, pp. 2-3 — (?) A. Dalligny, *L'exposition de la rue de Sèze*, in : *Le Journal des Arts*, 25 février 1899 — (?) J. Leclerq, *Petites expositions : Galerie Georges Petit*, in : *Chronique des Arts*, 25 février 1899, p. 70 — E. Bricon, *Psychologie d'art*, Paris, 1900, p. 301 — (?) G. Geffroy, 1922, p. 108 — Ch. Léger, 1930, pl. 23 — G. Besson, s. d. (1949), pl. 11 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 104 (ill.).

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, avril 1882 — *Georges Petit*, 1883 — (?) Herz, 1885 — vente Henri Vever, Paris, Georges Petit, 2 février 1897, nº 81 *(Montaignac)* — *Durand-Ruel* et *Montaignac*, 1897 — *Montaignac*, 1899 — Emile Boivin, Paris — P.A., France.

727

L'ÉGLISE DE VARENGEVILLE À CONTRE-JOUR

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet 82*

Le rapprochement entre ce motif et les deux précédents rappelle que le procédé des séries était pratiqué dans certains cas dès 1882.

Expositions : *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 61 — *Monet, Pissarro, Renoir et Sisley*, Durand-Ruel, Paris, 1899, nº 19 — *Exposition centennale de l'art français*, Exposition universelle, Paris, 1900, nº 487 — *Pictures by Boudin, Manet...*, Grafton Galleries, Londres, 1905, nº 147 — *Monet*, Georges Petit, Paris, 1924, nº 28 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1935, nº 4 — *Monet*, Gimpel, Londres, 1950, nº 4 — *Monet*, Edimbourg et Londres, 1957, nº 69.

Bibliographie : pièce justificative nº 91 — A. Michel, *La peinture française à l'exposition centennale*, in : *Gazette des Beaux-Arts*, 1900, p. 478 — G. Denoinville, *Sensations d'art*, Paris, 1901, 3e série, p. 67 — C. Mauclair, *Great French Painters*, 1903, p. 16 (ill.) — G. Grappe, s. d. (1909), p. 52 (ill.) — C. Mauclair, 1924, pl. 33 — *Handbook of the Barber Institute of Fine Arts*, Birmingham, 1949, p. 15.

Historique : Prince Edmond de Polignac, c. 1889 — *Durand-Ruel*, 1897 — acquis en 1939 :

Barber Institute of Fine Arts, University of Birmingham.

728

L'ÉGLISE DE VARENGEVILLE ET LA GORGE DES MOUTIERS

T. h. 0,60 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 82*

Ce tableau, pour lequel Monet a fait une étude dessinée (Musée Marmottan, inv. 5134, fº 34 recto), a été exécuté en un point peu éloigné des vues précédentes.

Bibliographie : G. Grappe, s. d. (1909), p. 56 (ill.).

Historique : *Buck and Reid* — *Durand-Ruel*, 1892 — Samuel Untermyer, New York, 1892 — vente Samuel Untermyer, New York, Parke Bernet, 10-11 mai 1940, nº 20 — P.A., USA.

729

LA CÔTE DE VARENGEVILLE

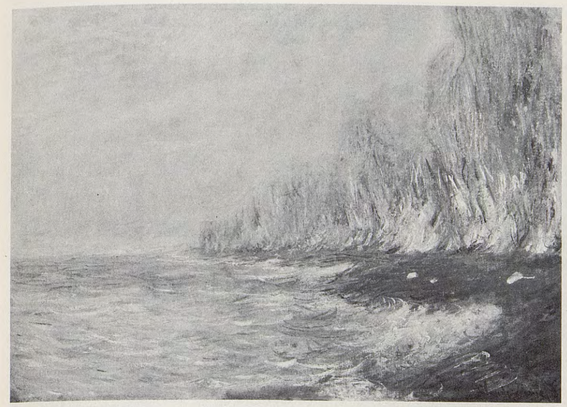
T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet 82*

Cette vue plongeante sur la mer a été prise sur les hauteurs dominant la gorge des Moutiers, à l'est de l'église de Varengeville.

Expositions : *The Impressionists of Paris : Monet, Pissarro, Sisley*, Chase's Gallery, Boston, 1891, nº 18 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1937, nº 3.

Bibliographie : lettre nº 380 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, pp. 262-263.

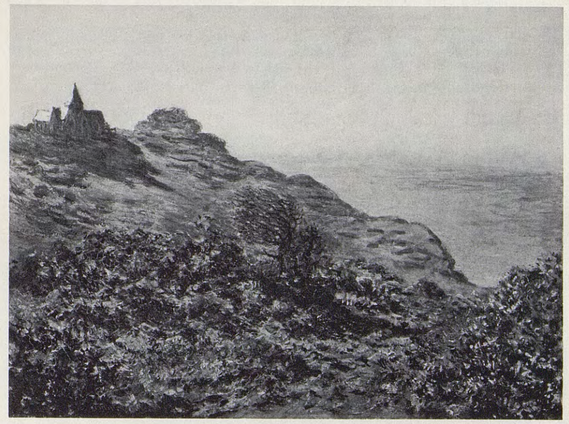
Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, novembre 1883 — Catholina Lambert, Paterson — *Durand-Ruel*, c. 1890 — Henry Lee Higginson, Boston, 1891 — *Durand-Ruel*, 1907 — P.A., Grande-Bretagne.



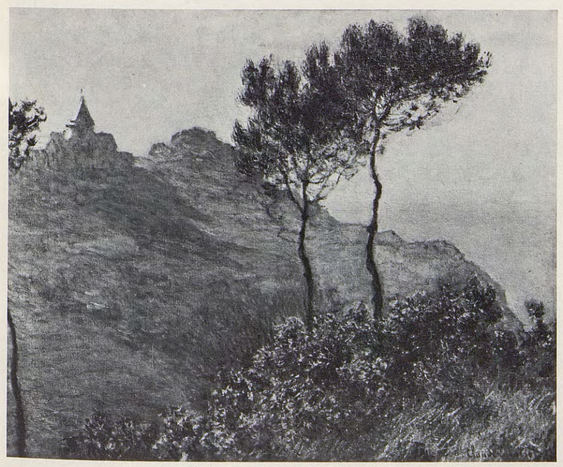
724

727

725



728



726

729

730

LA GORGE DE VARENGEVILLE

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b.d. : *Claude Monet 82*

Le titre adopté est celui qui figure dans les livres de comptes de la galerie Durand-Ruel, dès 1882, et qui a été repris lors de l'exposition de 1883.
Créés par Napoléon Ier au moment du Blocus continental, des postes de douaniers surveillaient les côtes de la Manche. Celui du Petit Ailly — à peu près à mi-chemin entre la plage de Pourville et l'église de Varengeville — constitue l'un des motifs préférés de Monet (il le reprendra au cours de l'été, ainsi qu'en 1896 et 1897). La cabane est vue ici depuis le flanc opposé de la valleuse. L'artiste a exécuté une étude dessinée pour cette toile (Musée Marmottan, inv. 5131, f° 14 recto).

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1883, n° 33 — *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, n° 60 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1908, n° 15 — *Monet*, W. Kimball, Boston, 1910, n° 8 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1911, n° 13 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1911, n° 37 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1927, n° 75.

Bibliographie : G. Grappe, s. d. (1909), p. 56 — M. de Fels, 1929, p. 235 — O. Reuterswärd, 1948, p. 284 — M. Rostand, *Quelques amateurs de l'époque impressionniste* (thèse inédite de l'Ecole du Louvre), Paris, 1955, p. 278 — L. Degand et D. Rouart, 1958, p. 75 — D. Wildenstein, 1971 et 1974, p. 78 (ill.) — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 104 (ill.).

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, avril 1882 — Bérard, 1882 — vente Bérard, Paris, Georges Petit, 3 mai 1905, n° 8 *(Durand-Ruel)* — Robert Treat Paine Jr., Boston, c. 1911 — André Meyer, New York — *Wildenstein* — George Ansley, Grande-Bretagne, c. 1954 — *Tooth*, Londres, c. 1965.

731

LA CABANE DES DOUANIERS

T. h. 0,60 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet 82*

Cf. n° *730*.

Expositions : (?) *4e exposition internationale de peinture*, Georges Petit, Paris, 1885, n° 69 — *Eleventh Annual Exhibition*, Saint Louis, 1894, n° 278 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1895, n° 13 — *Monet*, St. Botolph Club, Boston, 1895, n° 8 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, n° 40 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1911, n° 42 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1927, n° 38.

Bibliographie : (?) G. Dargenty, *Exposition internationale de peinture*, in : *Courrier de l'art*, 29 mai 1885, p. 264 — A. Alexandre, *Cl. Monet, his career and work*, in : *The Studio*, mars 1908, p. 94 (ill.) — (?) G. Geffroy, 1922, p. 108 — M. de Fels, 1929, p. 237 — J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in : *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973, Appendix I, [p. 102].

Historique : (?) acheté à Monet par *Durand-Ruel*, avril 1882 — *Georges Petit*, Paris, (?) 1883 — (?) vente Ch. Leroux, Paris, 27 février 1888, n° 55 *(Durand-Ruel)* — (?) W.L. Andrews, 1888 — J.P. Avery Jr., New York — *Boussod, Valadon et Cie*, 1892 — George Seney, New York, 1892 — vente George Seney, New York, Chickering Hall, American Art Association, 7-9 février 1894, n° 275 *(Durand-Ruel* et *Boussod, Valadon et Cie)* — *Durand-Ruel*, 1895 — Arthur Astor Carey, Cambridge (Mass.), 1895 — Miss Annie Payson Call, c. 1927 — William Coolidge, USA — P.A., USA, c. 1968.

732

LA MAISON DU PÊCHEUR, VARENGEVILLE

T. h. 0,60 ; l. 0,78
Signé b. d. : *Claude Monet 82*

Cf. n° *730*. L'appellation «cabane des douaniers» cède souvent la place, sous la plume de Monet au moment de la vente d'un tableau, à celle de «maison du pêcheur», alors qu'il s'agit toujours du même bâtiment où les pêcheurs ont succédé aux douaniers de l'Empire. Monet a exécuté une étude dessinée pour cette toile (Musée Marmottan, inv. 5131, f° 12 recto).

Expositions : *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, n° 56 — *Monet*, Edimbourg et Londres, 1957, n° 68.

Bibliographie : lettres (t. III) 989 et 991 — G. Grappe, s. d. (1909), p. 42 (ill.) — M. Elder, *A Giverny chez Claude Monet*, Paris, 1924, p. 54, n° 25 (ill.) — O. Reuterswärd, 1948, p. 284 — L. Degand et D. Rouart, 1958, p. 75 — *Museum Boymans-van Beuningen, Catalogus Schilderijen na 1800*, Rotterdam, 1963, p. 91 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 104 (ill.).

Historique : (?) acheté à Monet par *Durand-Ruel*, juin 1882, et vendu à *G. Petit*, août 1883 — Claude-Lafontaine, Paris, 1889 — *Durand-Ruel, Bernheim-Jeune et Georges Petit*, 1919 — *Bernheim-Jeune*, 1920 — *P. Cassirer*, Berlin — acquis en 1928 sur les fonds J.P. van der Schilden :

Museum Boymans-van Beuningen, Rotterdam (1544).

733

CABANE DES DOUANIERS

T. h. 0,60 ; l. 0,71
Signé b. d. : *Claude Monet 82*

Le même motif est vu ici de plus près.

Expositions : (?) *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1883, n° 3 ou n° 27 — *Monet*, Union League Club, New York, 1891, n° 67.

Bibliographie : (?) P. Labarrière, *Exposition de Cl. Monet*, in : *Journal des Artistes*, 16 mars 1883 — P.H., *L'exposition de Monet*, in : *L'Art dans les deux Mondes*, 28 février 1891, p. 173 — L. Degand et D. Rouart, 1958, p. 75.

Historique : (?) acheté à Monet par *Durand-Ruel*, avril 1882 — Catholina Lambert, Paterson — *Durand-Ruel*, 1888 — Cyrus J. Lawrence, 1888 — *Durand-Ruel*, 1891 — P.A. B. Wildener, 1892 — E. Fischhof — *Durand-Ruel*, 1901 — Mrs J.A. Maxwell, 1901 — *Knoedler* — Mr and Mrs William V. Griffin, USA — donné en 1949 :

The Newark Museum, N.J. (49155).

734

LA MAISON DU PÊCHEUR, TEMPS COUVERT

T. h. 0,60 ; l. 0,73
Signé b. d. : *Claude Monet 82*

Vue prise d'un point à la fois plus proche et moins élevé que celui où sont peintes les toiles précédentes.
Monet exécuta d'après ce tableau un dessin pour illustrer l'article d'Octave Mirbeau dans *L'Art dans les deux Mondes*, 7 mars 1891 ; mais ce dessin ne fut pas publié.

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1883, n° 3 ou n° 27 — *Monet, Pissarro, Renoir et Sisley*, Durand-Ruel, Paris, 1899, n° 16 — *Pictures by Boudin, Manet...*, Grafton Galleries, Londres, 1905, n° 144 — *Manet-Monet*, Miethke, Vienne, 1910, n° 23 — *Art Français*, Grosvenor House, Londres, 1914, n° 47 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1970, n° 28 — *Monet*, Tokyo, Kyoto et Fukuoka, 1973, n° 32.

Bibliographie : (?) P. Labarrière, *Exposition de Cl. Monet*, in : *Journal des Artistes*, 16 mars 1883 — G. Lecomte, *L'art impressionniste*, Paris, 1892, pp. 17 (ill.), 120-121.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, avril 1882 — P.A., France.

735

POSTE DE DOUANIERS À DIEPPE

T. h. 0,584 ; l. 0,698
Signé b. d. : *Claude Monet 82*

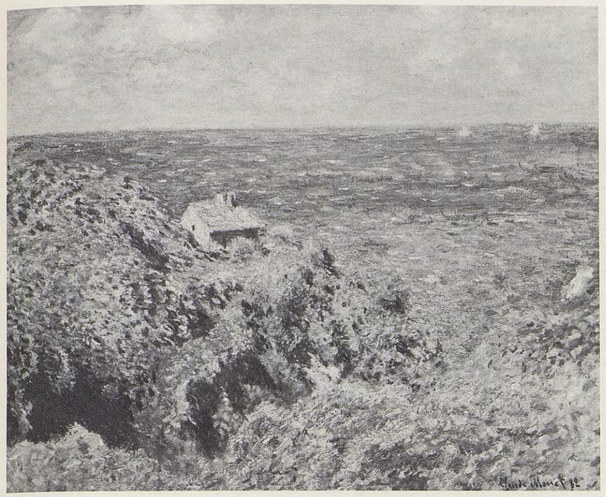
Vue plongeante exécutée depuis la hauteur qui domine la même cabane du Petit Ailly ; la référence à Dieppe a été indiquée par Monet en 1882 dans le dessein évident de varier ses titres.

Expositions : *American Exhibition of Foreign Products, Arts and Manufactures*, Boston, 1883, n° 10 — *Monet*, St. Botolph Club, Boston, 1892, n° 18 — *Monet*, St. Botolph Club, Boston, 1899, n° 11 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1916, n° 4 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1927, n° 13.

Bibliographie : Ch. Sterling and M. M. Salinger, *French Paintings, t. III, ... Metropolitan Museum of Art*, New York, 1967, pp. 133, 134 (ill.) — D. Cooper, *The Monets in the Metropolitan Museum*, in : *Metropolitan Museum Journal*, vol. 3, 1970, pp. 295 (ill.), 303, 304 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 104 (ill.).

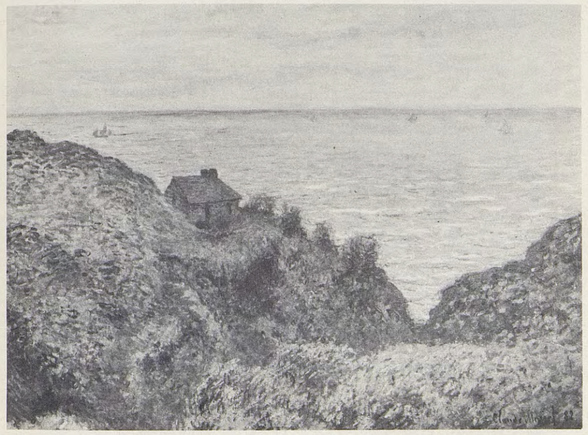
Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, juin 1882 — Gadala, Paris, 1884 — *Durand-Ruel*, 1891 — Henry Sayles, Boston, 1891 — *Durand-Ruel*, 1907 — Mr and Mrs Charles S. McVeigh, New York, 1928 — donné en 1959 :

Metropolitan Museum of Art, New York (59.188.2).

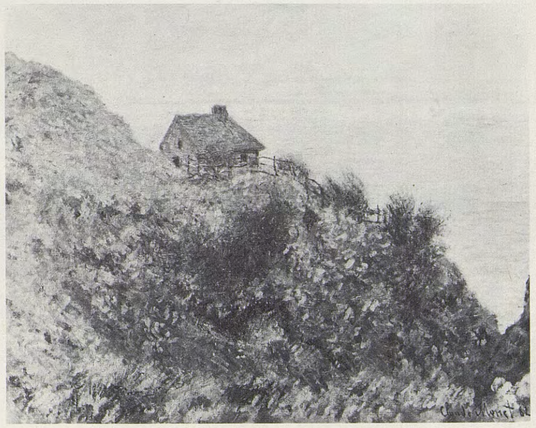


730

733

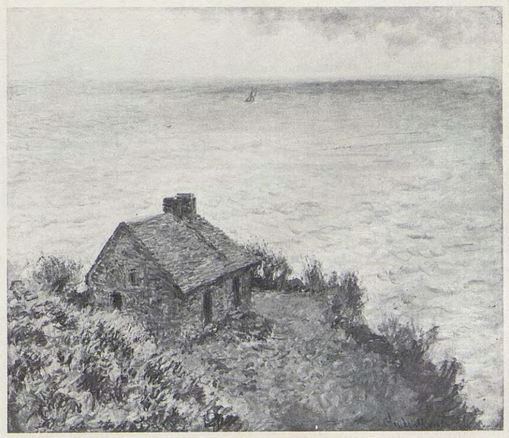


731



734

732



735

736

CABANE DES DOUANIERS, EFFET DU MATIN

T. h. 0,54 ; l. 0,65
Signé b. d. : *Claude Monet 82*

Cf. nº *735*. La lumière vient de l'est (de la droite du tableau). Le trait sombre sur le toit, à droite des cheminées, s'explique par un décrochement dans la toiture que l'on peut constater plus particulièrement dans le nº *743*.

Expositions : (?) *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1883, nº 47.

Bibliographie : *Journal des Arts*, 28 février 1888 — *Faits Divers*, in : *Le Temps*, 29 février 1888, p. 2.

Historique : (?) acheté à Monet par *Durand-Ruel*, avril 1882, et vendu à *G. Petit*, août 1883 — vente Charles L. [Leroux], Paris, Drouot, 27 février 1888, nº 57 *(Durand-Ruel)* — Albert Spencer, New York, 1888 — Mme Holtz, Paris — *Durand-Ruel*, 1911 — Harris Whittemore, Naugatuck (Conn.), 1911 — P.A., USA.

737

CABANE DES DOUANIERS, EFFET D'APRÈS-MIDI

T. h. 0,58 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet*

Cf. nº *735*. Le soleil s'est déplacé vers l'ouest par rapport au nº *736*.

Expositions : *Art français contemporain*, Kunstverein, Stuttgart, 1901 — *Peinture française moderne*, Saint-Pétersbourg, 1903 — *Exposition des Beaux-Arts*, Mulhouse, 1905 — *Art Français*, Kunsthalle, Bâle, 1906, nº 475 — *Peinture française au XIXe siècle*, Prague, 1907 — *Manet-Monet*, Miethke, Vienne, 1910, nº 23 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1928, nº 38.

Bibliographie : M. Malingue, 1943, pp. 108 (ill.), 147.

Historique : Roux, Billancourt — vente F.R. [Roux], Paris, Drouot, 25 novembre 1898, nº 51 *(Durand-Ruel)* — Edouard Worms, France, 1936 — P.A.

738

CABANE DES DOUANIERS, MER AGITÉE

T. h. 0,58 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet*

Vue prise par gros temps en direction du nord-ouest.

Expositions : *Exposition d'art français*, Saint-Pétersbourg et Moscou, 1899, nº 238 — Exposition impressionniste, Hanover Gallery, Londres, 1901 — *Peintres impressionnistes*, La Libre Esthétique, Bruxelles, 1904, nº 110 — Francfort, 1910 — Worcester Art Museum, Mass., 1917.

Bibliographie : (?) *Journal des Arts*, 28 février 1888 — (?) *Faits Divers*, in : *Le Temps*, 29 février 1888 — M. Octave Maus, *Trente années de lutte pour l'art*, Bruxelles, 1926, pp. 322 (ill.), 324 — (?) J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in : *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973, Appendix I, [p. 98].

Historique : (?) acheté à Monet par *Durand-Ruel*, juin 1882, et vendu à *G. Petit*, août 1883 — (?) vente Charles L. [Leroux], Paris, Drouot, 27 février 1888, nº 56 *(Boussod, Valadon et Cie)* — (?) Talamon, Paris, 1888 — vente, Paris, 27 avril 1897, nº 64 *(Durand-Ruel)* — P.A., Suisse, c. 1970.

739

LA CABANE DU DOUANIER

T. h. 0,62 ; l. 0,76
Signé b. g. : *Claude Monet*

Vue plongeante en direction du nord-est ; en haut, à droite, apparaît la falaise entre Pourville et Dieppe.

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1919, nº 3 — *Paintings by Modern French Masters*, Durand-Ruel, New York, 1920, nº 14 — Saint Louis, Miss., 1922 — Baltimore Museum, 1923 — Hanna Thompson Gallery, Detroit, 1924 — Noonan-Kocián Gallery, Saint Louis, 1925.

Bibliographie : pièce justificative nº 87 — W. Weisbach, *Impressionismus*, Berlin, 1910-1911, t. II, pp. 138, 139 (ill.) — A. Adès, *Mirbeau critique d'art et collectionneur*, in : *La Renaissance de l'Art français*, février 1919, pp. 51 (ill.), 55 — A. Alexandre, 1921, p. 102 (ill.) — O. Reuterswärd, 1948, p. 284.

Historique : offert par Monet à Octave Mirbeau, 1884 — vente Octave Mirbeau, Paris, Bernheim-Jeune, 24 février 1919, nº 26 *(Durand-Ruel)* — Mrs L.L. Coburn, 1926 — légué en 1934 :

Fogg Art Museum, Cambridge, Mass. (1934.27).

740

MARÉE MONTANTE À POURVILLE

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. d. : *82 Claude Monet*

Même motif que pour le nº *739*, avec un léger déplacement du champ vers la gauche.

Expositions : *American Exhibition of Foreign Products, Arts and Manufactures*, Boston, 1883, nº 10 — (?) *Celebrated Paintings*, National Academy of Design, New York, 1887, nº 155 — *Monet*, Wildenstein, New York, 1945, nº 42 — *Monet*, Saint Louis et Minneapolis, 1957, nº 55 — *Monet*, Acquavella, New York, 1976, nº 41.

Bibliographie : lettre nº 367 — *H.O. Havemeyer Collection*, New York, 1931, p. 422 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 259 — H. Huth, *Impressionism comes to America*, in : *Gazette des Beaux-Arts*, avril 1946, p. 229 (ill.).

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, juillet 1883 — H.O. Havemeyer, New York, 1894 — donné par Mrs Horace Havemeyer en 1941 :

The Brooklyn Museum (41.1260).

741

MAISON DE PÊCHEUR AU PETIT AILLY

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet 82*

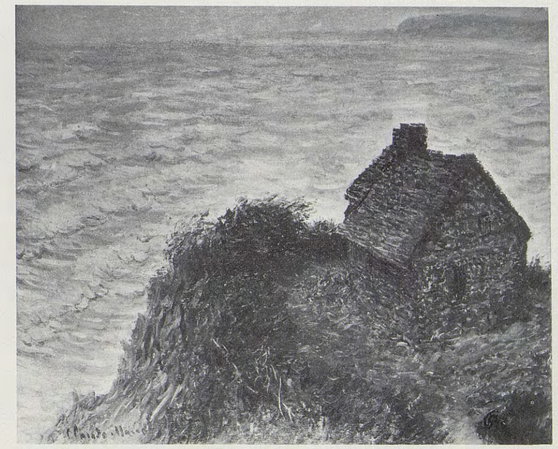
Cf. nº *740*. Sur l'appellation «maison de pêcheur», cf. nº *732*.

Expositions : *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 53 — *Exposition centennale de l'art français*, Exposition universelle, Paris, 1900, nº 488 — *Vie et Lumière*, Musée Moderne, Bruxelles, 1908, nº 134.

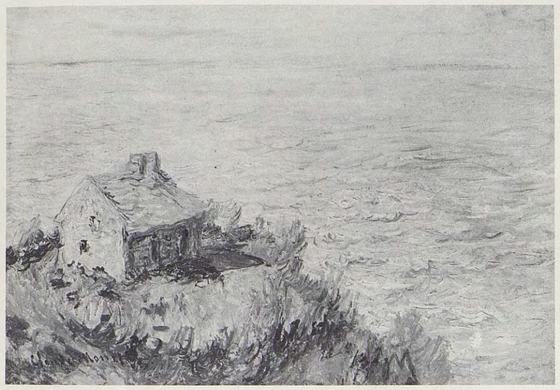
Bibliographie : pièces justificatives nos 98 et 99 — *Journal des Arts*, 27 février 1888 — *Faits Divers*, in : *Le Temps*, 29 février 1888 — W. Dewhurst, *Impressionist Painting*, Londres, 1904, p. 111 — G. Geffroy, 1922, pp. 118, 219 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, pp. 376, 377, 407 — M. Rostand, *Quelques amateurs de l'époque impressionniste* (thèse inédite de l'Ecole du Louvre), Paris, 1955, pp. 160, 162, 348.

Historique : (?) acheté à Monet par *Durand-Ruel*, octobre 1882 — vente Charles L. [Leroux], Paris, Drouot, 27-28 février 1888, nº 58 (Chocquet) — vente Mme Chocquet, Paris, Georges Petit, 1-4 juillet 1899, nº 76 (Monet) — *Durand-Ruel*, 1907 — Miss E.H. Henderson, USA, 1909 — vente, Zurich, Koller, 25-26 novembre 1977, nº 5109.

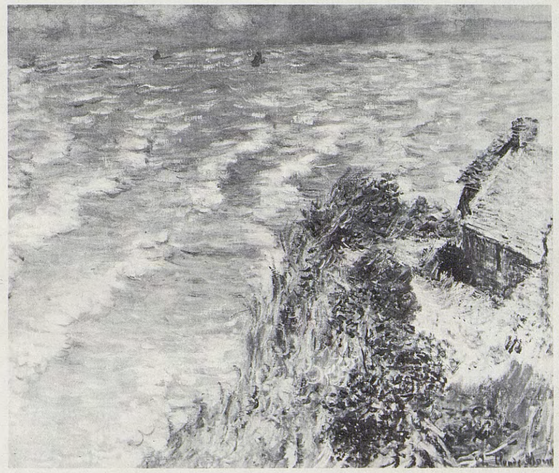
736



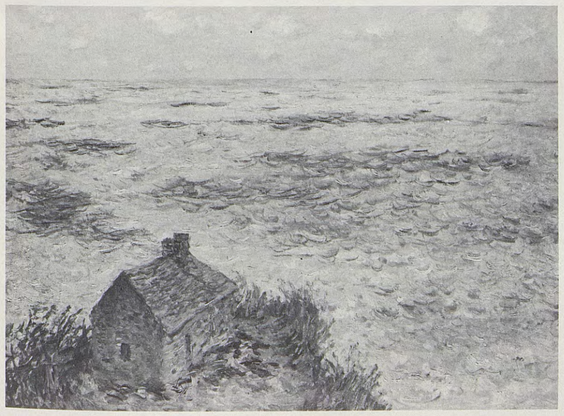
739



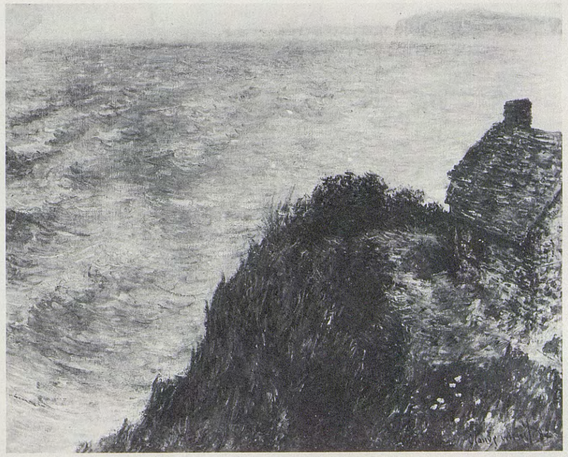
737



740



738



741

742

POSTE DE DOUANIERS À POURVILLE

T. h. 0,60 ; l. 0,73
Signé b. g. : *Claude Monet 82*

Vue plongeante sur la cabane et sur la mer exécutée depuis le flanc opposé (est) de la gorge du Petit Ailly, en début d'après-midi. Monet a fait pour ce tableau et le suivant un croquis conservé au Musée Marmottan (inv. 5131, f° 12 verso).

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1895, n° 10 — *Inaugural Exhibition*, the Toledo Museum of Art, 1912, n° 196 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1927, n° 32.

Bibliographie : M. de Fels, 1929, p. 236 — J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in : *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973, Appendix I, [p. 101].

Historique : (?) acheté à Monet par *Durand-Ruel*, avril 1882 — Bessemans, Paris — *Boussod, Valadon et Cie*, 1891 — Lulling, 1891 — *Boussod, Valadon et Cie*, 1892 — Potter Palmer, 1892 — *Durand-Ruel*, 1894 — Mrs Orlando H. Alford, 1912 — Miss Martha A. Alford, Brookline (Mass.), c. 1927 — vente, New York, Parke Bernet, 21 mars 1962, n° 62.

743

CABANE DE DOUANIER

T. h. 0,60 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 82*

Cf. n° *742*.

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1883, n° 42 — *Inter-State Industrial Exposition of Chicago*, 1890, n° 200 — *The Impressionists of Paris : Monet, Pissarro, Sisley*, Chase's Gallery, Boston, 1891, n° 11 — *Monet*, Saint Louis et Minneapolis, 1957, n° 54 — *Monet*, The Art Institute, Chicago, 1975, n° 53.

Bibliographie : G. Geffroy, *Chronique : Cl. Monet*, in : *La Justice*, 15 mars 1883, p. 2 — G. Geffroy, *La vie artistique, 3e série, Histoire de l'impressionnisme*, Paris, 1894, t. II, p. 61 — G. Geffroy, *Cl. Monet*, in : *L'Art et les Artistes*, 1920, n° 11 — O. Reuterswärd, 1948, p. 284 — L. Degand et D. Rouart, 1958, p. 75 — H. H. Gardiner, *Check List of Paintings in the Philadelphia Museum of Art*, Philadelphie, 1965, pp. V, 48 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 104 (ill.).

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, avril 1882 — Williams L. Elkins, Philadelphie, 1892 — légué en 1924 :

The Philadelphia Museum of Art, Philadelphie (E.24.3.61).

744

LE PÈRE PAUL

T. h. 0,64 ; l. 0,51
Signé h. d. : *Claude Monet 82*

Le cuisinier Paul Antoine Graff, né à Ruffach (Haut-Rhin) en 1823, dirige le modeste casino-hôtel de Pourville lorsque Monet est son hôte à partir de la mi-février 82. A sa mort en 1893, il sera enterré au cimetière de Varengeville, auprès de sa femme décédée en 1891.

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1883, n° 25 — *Entwicklung des Impressionismus in Malerei & Plastik*, Secession, Vienne, 1903, n° 42 — *Manet-Monet*, Miethke, Vienne, 1910, n° 20 — *Impressionisten*, Kunsthalle, Bâle, 1949, n° 131 — *Die Neue Galerie des Kunsthistorischen Museums Wien*, Kunsthaus, Zurich, 1966, n° 91.

Bibliographie : lettres n°s 320 et 328 — P. Labarrière, *Exposition de Cl. Monet*, in : *Journal des Artistes*, 16 mars 1883 — C. Mauclair, *L'impressionnisme, son histoire, son esthétique, ses maîtres*, Paris, 1904, p. 228 — G. Geffroy, *Cl. Monet*, in : *L'Art et les Artistes*, 1920, n° 11, p. 60 (ill.) — G. Geffroy, 1922, pp. 305-306 — C. Mauclair, 1924, pl. 29 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 247 — M. Malingue, 1943, pp. 104 (ill.), 147 — O. Reuterswärd, 1948, p. 279 — W.C. Seitz, 1960, pp. 30 (ill.), 31, 116 — R. Gimpel, *Journal d'un collectionneur*, Paris, 1963, p. 181 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 103 (ill.).

Historique : Paul Graff, Pourville, 1882 — *Knoedler* — *Durand-Ruel*, 1899 — Secession, Vienne, 1903 — acquis en 1903 par la Moderne Galerie, Vienne :

Neue Galerie in der Stallburg, Vienne (MG.205).

745

LA MÈRE PAUL

T. h. 0,65 ; l. 0,54
Signé b. g. : *Claude Monet 82*

Eugénie Lavergne, épouse de Paul Graff, est née à Strasbourg en 1819. Elle n'a que 63 ans lorsque Monet fait son portrait, coiffée d'un bonnet, en compagnie de son chien griffon.

Expositions : *Entwicklung des Impressionismus in Malerei & Plastik*, Secession, Vienne, 1903, n° 38 — *Société Hongroise des Beaux-Arts*, Budapest, 1903 — *Manet-Monet*, Miethke, Vienne, 1910, n° 26.

Bibliographie : G. Grappe, s. d. (1909), pp. 26, 78 (ill.) — G. Geffroy, *Cl. Monet*, in : *L'Art et les Artistes*, 1920, n° 11, p. 60 (ill.) — G. Geffroy, 1922, pp. 305-306 — G. Besson, s. d. (1949), pl. 41 — W.C. Seitz, 1960, p. 31 — R. Gimpel, *Journal d'un collectionneur*, Paris, 1963, p. 181 — J.-P. Hoschedé, *Cl. Monet, ce mal connu*, Genève, 1960, t. I, p. 119 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 103 (ill.).

Historique : Paul Graff, Pourville, 1882 — *Knoedler* — *Durand-Ruel*, 1899 — Strauss, Paris, 1900 — vente Jules Strauss, Paris, Drouot, 3 mai 1902, n° 38 *(Durand-Ruel)* — *A. A. Hébrard*, Paris, 1905 — Prince de Wagram — *Durand-Ruel*, 1908 — *H.O. Miethke*, Vienne, 1910 — Paul Wittgenstein, Vienne — vente, Stuttgarter Kunstkabinett, 18-20 mai 1954, n° 355 — acquis en 1955 grâce au Wertheim Fund Inc. :

Fogg Art Museum, Cambridge, Mass. (1955-98).

746

LES GALETTES

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 82*

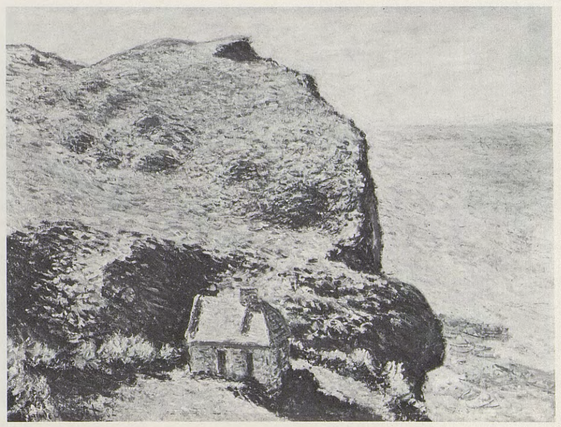
Les galettes, représentées ici sur leurs claies d'osier, constituaient une des spécialités du père Paul, cuisinier et pâtissier de qualité, dont le restaurant était à l'enseigne de « A la Renommée des Galettes ».

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1883, n° 56 — *Fleurs et natures mortes*, Bernheim-Jeune, Paris, 1907, n° 47 — *Natures mortes*, Durand-Ruel, Paris, 1908, n° 8 — *Monet*, Georges Petit, Paris, 1924, n° 37 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1928, n° 31 — *Monet de 1865 à 1888*, Durand-Ruel, Paris, 1935, n° 39 — *Centenaire Monet-Rodin*, Orangerie, Paris, 1940, n° 32 — *Impressionisten*, Kunsthalle, Bâle, 1949, n° 130 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1959, n° 31 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1970, n° 32 — *Monet*, Tokyo, Kyoto et Fukuoka, 1973, n° 31.

Bibliographie : lettre n° 320 — G. Geffroy, *Chronique : Cl. Monet*, in : *La Justice*, 15 mars 1883, p. 2 — G. Geffroy, *La vie artistique, 3e série, Histoire de l'impressionnisme*, Paris, 1894, t. II, p. 63 — P. Hepp, *Petites expositions : Fleurs et natures mortes (galerie Bernheim)*, in : *Chronique des Arts*, 30 novembre 1907, pp. 347, 349 — G. Grappe, s. d. (1909), p. 64 (ill.) — G. Geffroy, 1922, p. 306 — F. Fels, 1925, p. 13 (ill.) — M. de Fels, 1929, p. 171 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 247 — G. Besson, s. d. (1949), pl. 9 — H. Adhémar, 1950, pl. XII — R. Gimpel, *Journal d'un collectionneur*, Paris, 1963, p. 181 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 103 (ill.).

Historique : Paul Graff, Pourville, 1882 — *Knoedler*, Paris — *Durand-Ruel*, 1899 — P.A., France, c. 1959.

742



743

744

745

746

747

LES TILLEULS À POISSY

T. h. 0,81 ; l. 0,65

Nous classons à la suite du premier séjour à Pourville les quatre paysages exécutés à Poissy (nos *747* à *750*), quelle qu'en soit la saison. — Monet a peint cette toile depuis une fenêtre de la villa Saint-Louis, où il s'est installé avec sa famille en décembre 1881. Au-dessus des tilleuls du cours du 14-Juillet, les maisons du vieux Poissy sont éclairées par la lumière du couchant. La Seine se trouve immédiatement à gauche, en dehors du champ.

Historique: J.-P. Hoschedé, Giverny, c. 1951 — P.A.

748

PÊCHEURS À LA LIGNE SUR LA SEINE, À POISSY

T. h. 0,60 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet/Poissy 1882*

Les pêcheurs amarraient leurs barques au pied de la villa Saint-Louis, d'où l'artiste a réalisé cette vue plongeante.

Expositions: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1883, no 38 — *Dix-sept tableaux de Cl. Monet de la collection Faure*, Durand-Ruel, Paris, 1906, no 14 — *Monet-Manet, collection Faure*, Cassirer, Berlin, septembre-octobre 1906, no 36, et Stuttgart, décembre 1906, no 29 — *9th exhibition of International Society of Painters and Etchers*, New Gallery, Londres, 1909, no 260 — *Malerei des 19. Jahrhunderts*, Kunsthalle, Manheim, 1909, no 61 — *Manet-Monet*, Miethke, Vienne, 1910, no 21 — Galerie des Neunzehnten Jahrhunderts, Vienne, 1924, no 239 — *Impressionisten*, Kunsthalle, Bâle, 1949, no 150 — *Monet*, Edimbourg et Londres, 1957, no 65 — *Die Neue Galerie des Kunsthistorischen Museums Wien*, Kunsthaus, Zurich, 1966, no 92.

Bibliographie: H. Marriott, *Exposition de Cl. Monet*, in: *Journal des Arts*, 6 mars 1883, p. 2 — G. Geffroy, *Chronique: Cl. Monet*, in: *La Justice*, 15 mars 1883, p. 2 — P. Labarrière, *Exposition de Cl. Monet*, in: *Journal des Artistes*, 16 mars 1883 — G. Geffroy, *La vie artistique, 3e série, Histoire de l'impressionnisme*, Paris, 1894, t. II, p. 61 — *Notice sur la collection J.B. Faure, suivie du catalogue des tableaux*, Paris, 1902, p. 32 — Fern-Panil, *Petites expositions: De quelques tableaux de Manet et de Monet exposés chez Durand-Ruel*, in: *Le Soir*, 29 mars 1906 — G. Grappe, s. d. (1909), p. 45 — A. Roessler, *Transformation de la Galerie Moderne de Vienne en Galerie d'Etat*, in: *Kunst und Künstler*, août 1912, pp. 536, 543 (ill.) — G. Geffroy, 1922, p. 269 — M. Malingue, 1943, pp. 105 (ill.), 147 — O. Reuterswärd, 1948, pp. 141 (ill.), 280 — D. Cooper, *The Courtauld Collection*, Londres, 1954, p. 71 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 104 (ill.) — D. Rouart et J.D. Rey, 1972, p. 49.

Historique: J.B. Faure, Paris, 1883 — *Durand-Ruel*, 1907 — *H.O. Miethke*, Vienne, 1910 — acquis en 1912 par la Moderne Galerie, Vienne:

Neue Galerie in der Stallburg, Vienne (MG.206).

749

LES DEUX PÊCHEURS

T. h. 0,38 ; l. 0,52
Signé b. d. : *Claude Monet*

Monet a exécuté d'après ce tableau un dessin sur papier Gillot destiné à illustrer un article dans *L'Art Moderne*, en avril 1883.

Bibliographie: *L'Art Moderne (collection privée de MM. J. et G. Bernheim-Jeune)*, Paris, 1919, t. II, pl. 89.

Historique: *Bernheim-Jeune*, Paris, c. 1919 — *Reid and Lefevre*, Londres, c. 1934 — P.A., France, c. 1950.

750

SOUS-BOIS DANS LA FORÊT DE SAINT-GERMAIN

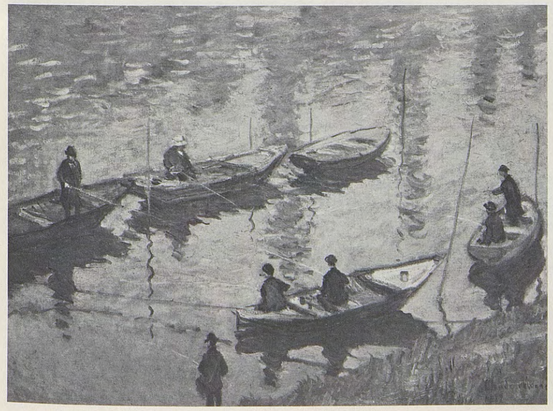
T. h. 0,81 ; l. 0,65
Signé b. d. : *82 Claude Monet*

La Seine, les îles et le vieux pont de Poissy n'ont guère inspiré Monet, et la forêt de Saint-Germain ne semble l'avoir attiré qu'épisodiquement. Au dos de ce tableau était inscrit: «Sous-bois, forêt de Saint-Germain. A mon ami M. W.H. Fuller, Claude Monet, 9 juillet 97.»

Historique: W.H. Fuller, New York, 1897 — *I. Montaignac*, Paris — vente I. Montaignac, Paris, Georges Petit, 3 décembre 1917, no 64 (acquis avant la vente, avec toute la collection, par un amateur danois) — vente V. Winkel and Magnussen, New York, Plaza Hotel, 6 avril 1922, no 51A *(Durand-Ruel)* — *Wildenstein* — P.A., Grande-Bretagne, 1959.

747

749



748

750

751

BORD DES FALAISES À POURVILLE

T. h. 0,61 ; l. 1,00
Signé b. g. : *Claude Monet 82*

A la mi-juin 1882, Monet entreprend un second séjour à Pourville, où il réside à la villa Juliette avec sa famille ; il rentrera à Poissy au début d'octobre. Cette vue générale du site de Pourville a été prise depuis la falaise d'Amont à proximité de la route de Dieppe. Au fond se profilent les falaises de Varengeville et de Vastérival. Pour les termes *Amont, Aval*, cf. n° *711*.

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1883, n° 10 — *La Société des impressionnistes*, Dowdeswell and Dowdeswell (exposition organisée par Durand-Ruel), Londres, 1883, n° 1 — (?) *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, n° 58 — *Monet, Pissarro, Renoir et Sisley*, Durand-Ruel, Paris, 1899, n° 20 — *Pictures by Boudin, Manet...*, Grafton Galleries, Londres, 1905, n° 141 — *Modern French Paintings*, Art Gallery, Manchester (G.-B.), 1907-1908, n° 82 — *Paysages par Cl. Monet et Renoir*, Durand-Ruel, Paris, 1908, n° 36 — *Art Français*, Grosvenor House, Londres, 1914, n° 43 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1928, n° 34 — *Monet de 1865 à 1888*, Durand-Ruel, Paris, 1935, n° 38 — *Centenaire Monet-Rodin*, Orangerie, Paris, 1940, n° 31 — *Landscape in French Art*, Royal Academy of Arts, Londres, 1949-1950, n° 245 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1970, n° 30 — *Monet*, Tokyo, Kyoto et Fukuoka, 1973, n° 34 — *Cent ans d'impressionnisme*, Durand-Ruel, Paris, 1974, n° 32.

Bibliographie : H. Marriott, *Exposition de Cl. Monet*, in : *Journal des Arts*, 6 mars 1883, p. 2 — C. Dargenty, *Exposition des œuvres de Monet*, in : *Courrier de l'art*, 15 mars 1883 — L. de Saint-Valery, *Paysages de Cl. Monet et de Renoir*, in : *Revue des Beaux-Arts*, 31 mai 1908 — G. Geffroy, 1922, p. 107.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, octobre 1882 — Clapisson, Paris, 1883 — *Durand-Ruel*, 1891 — P.A., Suisse.

752

BORD DE LA FALAISE À POURVILLE

T. h. 0,60 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet 82*

Cf. n° *751*.

Expositions : *Société des XX*, Bruxelles, 1886, n° 9 — *The Impressionists of Paris*, New York, National Academy of Design, mai-juin 1886, n° 295 — (?) *Monet*, Union League Club, New York, 1891, n° 54 — *Monet*, Lotos Club, New York, 1899, n° 20.

Bibliographie : *A Late Exhibition*, in : *New York World*, 25 mai 1886 — (?) P.H., *L'exposition de Monet*, in : *L'Art dans les deux Mondes*, 28 février 1891, p. 173 — *W.H. Fuller's Monets sold*, in : *The Sun*, 14 mars 1903 — M. Octave Maus, *Trente années de lutte pour l'art*, Bruxelles, 1926, p. 43 — (?) L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 268 — Ch. Sterling and M. M. Salinger, *French Paintings, t. III, ... Metropolitan Museum of Art*, New York, 1967, p. 134 — D. Cooper, *The Monets in the Metropolitan Museum*, in : *Metropolitan Museum Journal*, vol. 3, 1970, pp. 294 (ill.), 295 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 103 (ill.).

Historique : (?) acheté à Monet par *Durand-Ruel*, décembre 1883 — W.H. Fuller, New York, 1886 — vente W.H. Fuller, New York, American Art Association, 12-13 mars 1903, n° 152 *(Durand-Ruel)* — Arthur B. Emmons, New York, 1907 — Mrs Arthur B. Emmons (Julia W.), New York, 1922 — légué en 1956 :

The Metropolitan Museum of Art, New York (56.135.2).

753

CHEMIN DANS LES BLÉS À POURVILLE

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet 82*

Le titre que ce tableau porte dès 1883 indique que, à cette époque, certains terrains du plateau d'Amont au-dessus de Pourville étaient cultivés.

Expositions : (?) *The Impressionists of Paris*, New York, American Art Galleries, avril 1886, et National Academy of Design, mai-juin 1886, n° 158 — (?) *Monet*, Union League Club, New York, 1891, n° 52 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, n° 36 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1911, n° 32 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1927, n° 23.

Bibliographie : (?) P.H., *L'exposition de Monet*, in : *L'Art dans les deux Mondes*, 28 février 1891, p. 173 — M. de Fels, 1929, p. 235.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, janvier 1883 — (?) W.H. Fuller, New York, 1886 — (?) *Durand-Ruel* et *Montaignac*, 1897 — (?) W.H. Fuller, New York, 1898 — E. Pierson Beebe, Boston, c. 1905 — prêté au Boston Museum of Fine Arts, 1916-1938.

754

SUR LA FALAISE À DIEPPE

T. h. 0,60 ; l. 1,00
Signé b. g. : *Claude Monet 82*

L'appellation enregistrée par Durand-Ruel dès janvier 1883 renvoie à la falaise entre Pourville et Dieppe. Malgré les transformations de toutes natures subies par le site (cf. t. III, n° *1459*), on reconnaît le Val Saint-Nicolas, valleuse «suspendue» qui se trouve sur la côte aux Hérons, face à l'entrée du terrain de golf actuel.

Expositions : *Manet-Monet*, Miethke, Vienne, 1910, n° 28.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, janvier 1883 — *Tooth*, Londres, 1939 — Lady John Hope — Mr and Mrs Paul Mellon, USA, 1953.

755

SUR LA FALAISE À POURVILLE

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet 82*

La même échancrure de la côte aux Hérons est vue ici depuis le versant est.

Expositions : (?) *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1883, n° 23 — *Monet, Pissarro, Renoir et Sisley*, Durand-Ruel, Paris, 1899, n° 18 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1902, n° 31 — *Französische Malerei des 19. Jahrhunderts*, Ernst Arnold, Dresde, 1914, n° 71.

Bibliographie : O. Reuterswärd, 1948, p. 284 — L. Degand et D. Rouart, 1958, p. 75 — Nationalmuseum, *Peintures et sculptures des écoles étrangères antérieures à l'époque moderne*, Stockholm, 1958, p. 130 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 103 (ill.).

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, avril ou octobre 1882 — Ch. Fairchild, 1891 — *Durand-Ruel*, 1912 — tableau en dépôt chez *Cassirer* et saisi par le gouvernement allemand en 1914 — donné en 1919 par Martin Aronowitsch, John Collijn, G.A. Kyhlberger et Axel Melander :

Nationalmuseum, Stockholm (2122).

756

SUR LA FALAISE DE POURVILLE, TEMPS CLAIR

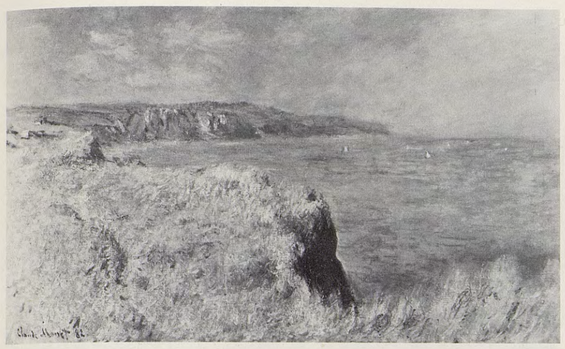
T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet 82*

Cf. n° *755*.

Expositions : (?) *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1883, n° 23 — *Pictures by Boudin, Manet...*, Grafton Galleries, Londres, 1905, n° 140 — *Modern French Paintings*, Art Gallery, Manchester (G.-B.), 1907-1908, n° 74 — *Paysages par Cl. Monet et Renoir*, Durand-Ruel, Paris, 1908, n° 39 — *Art Français*, Grosvenor House, Londres, 1914, n° 46 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1928, n° 33 — *Centenaire Monet-Rodin*, Orangerie, Paris, 1940, n° 29 — *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, n° 54.

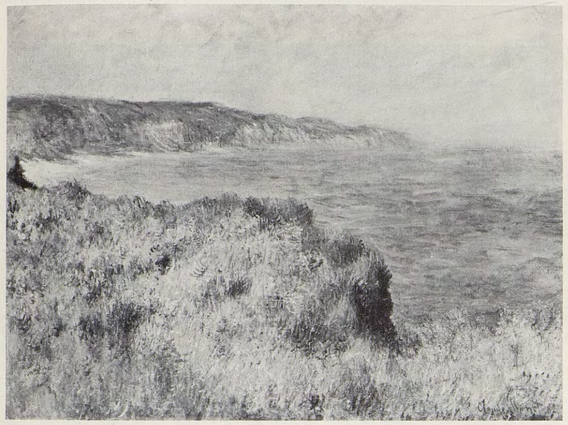
Bibliographie : Th. Duret, *Cl. Monet und der Impressionismus*, in : *Kunst und Künstler*, mars 1904, p. 241 (ill.) — M. Malingue, 1943, pp. 102 (ill.), 147 — J. Rewald, 1961, p. 510 (ill.).

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, avril ou octobre 1882 — J. B. Faure, Paris — *Durand-Ruel*, 1893 — Jean d'Alayer, Paris — *Sam Salz*, New York — Mr and Mrs Philip J. Levin, USA, c. 1971 — Mrs Janice Levin Friedman, USA, c. 1975.

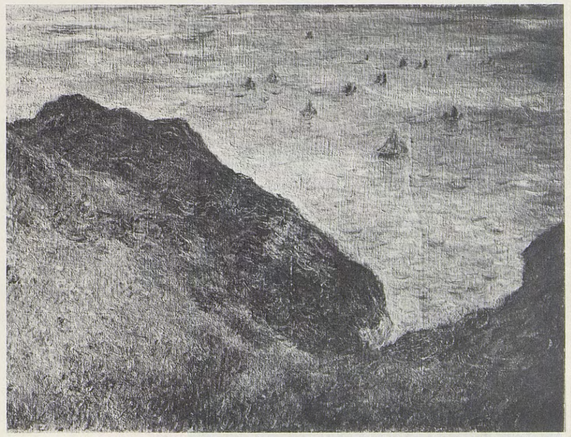


751

754

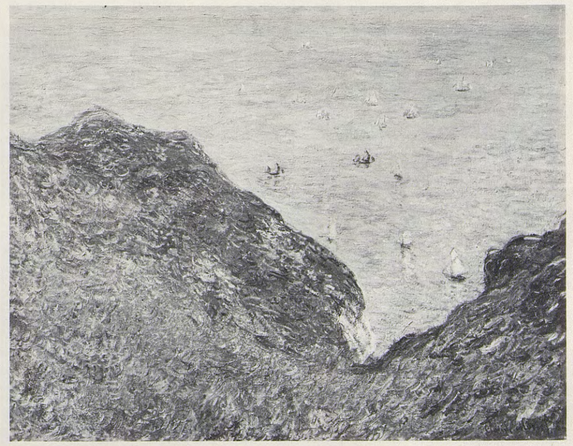


752



755

753



756

757

BORDS DE LA FALAISE À POURVILLE

T. h. 0,60 ; l. 0,73
Signé b. g. : *Claude Monet 82*

Représente le versant oriental du Val Saint-Nicolas (nº *754* à nº *756*) dans l'état où celui-ci se trouvait en 1882.

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1895, nº 37 — *Monet et Renoir*, Durand-Ruel, New York, 1900, nº 24 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1902, nº 14 — *French Impressionists*, Art Gallery, Montréal, 1906, nº 5 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1907, nº 10 — *Monets from the Durand-Ruel Collection*, Kimball, Boston, 1907, nº 2.

Bibliographie : (?) L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 268.

Historique : (?) acheté à Monet par *Durand-Ruel*, décembre 1883 — Albert Spencer, New York — *Durand-Ruel*, c. 1888 — Mrs F. Carpenter, Manchester, New Hampshire, 1908 — P.A., USA.

758

PROMENADE SUR LA FALAISE, POURVILLE

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet 82*

Le même paysage est animé ici de deux figures féminines (Mme Hoschedé et une de ses filles ?), l'accès de la falaise à l'est de Pourville par la route de Dieppe étant particulièrement aisé.

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1883, nº 20 — *La Société des Impressionnistes*, Dowdeswell and Dowdeswell (exposition organisée par Durand-Ruel), Londres, 1883, nº 32 — *Peintres impressionnistes*, La Libre Esthétique, Bruxelles, 1904, nº 109 — *Pictures by Boudin, Manet...*, Grafton Galleries, Londres, 1905, nº 157 — *Modern French Paintings*, Art Gallery, Manchester (G.-B.), 1907-1908, nº 78 — *Paysages par Cl. Monet et Renoir*, Durand-Ruel, Paris, 1908, nº 33 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1914, nº 30 — *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, nº 55.

Bibliographie : Un amateur, *A travers l'art*, in : *Art moderne*, avril 1883, p. 15 — G. Lecomte, *L'art impressionniste*, Paris, 1892, pp. 246-247 — Th. Duret, *Cl. Monet und der Impressionismus*, in : *Kunst und Künstler*, mars 1904, p. 245 (ill.) — A. Mellerio, *Exposition des peintres impressionnistes à la « Libre Esthétique »*, in : *Chronique des arts*, 26 mars 1904, p. 104 — E. Sarradin, *Notes d'art : Paysages de Cl. Monet et de Renoir*, in : *Journal des débats*, 23 mai 1908 — G. Grappe, s. d. (1909), p. 46 (ill.) — C.L. Borgmeyer, *Fine Arts Journal, 28*, 1913 — A. Alexandre, 1921, p. 78 — G. Geffroy, 1922, p. 107 — M. Octave Maus, *Trente années de lutte pour l'art*, Bruxelles, 1926, p. 324 — O. Reuterswärd, 1948, p. 284 — G. Besson, s. d. (1949), pl. 36 — W.C. Seitz, 1960, pp. 30, 116, 117 (ill.) — *Paintings in the Art Institute of Chicago*, Chicago, 1961, p. 319 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 103 (ill.), pl. XXXIII — D. Rouart et J.D. Rey, 1972, p. 26.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, octobre 1882 — Mr and Mrs Lewis L. Coburn, Chicago — légué en 1933 :

The Art Institute of Chicago (33.443).

759

LA FALAISE À DIEPPE

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 82*

Cette falaise, reconnaissable à la grande bâtisse qui la couronne, domine la plage de Dieppe à l'ouest. En contrebas, on distingue des baigneurs.

Expositions : *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 55 — *Exposition des Beaux-Arts*, Edimbourg, 1902 — *Pictures by Boudin, Manet...*, Grafton Galleries, Londres, 1905, nº 110 — *Impressionisten*, Kunsthalle, Bâle, 1949, nº 143 — *Monet*, 1952, Zurich, nº 57, et La Haye, nº 45.

Bibliographie : G. Geffroy, 1922, p. 118 — G. Janneau, *De Corot à...*, in : *Bulletin de la Vie artistique*, 15 avril 1925, p. 164 (ill.) — O. Reuterswärd, 1948, p. 289 — L. Degand et D. Rouart, 1958, p. 75 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 103 (ill.), pl. XXXII.

Historique : J.B. Faure, Paris, c. 1889 — *Durand-Ruel*, 1901 — *A. Hébrard*, Paris, 1906 — Prince de Wagram, Paris, 1906 — *Durand-Ruel*, 1909 — E. Hirsch, 1909 — *Rosenberg*, c. 1911 — vente Nardus et Bourgeois, Paris, Drouot, 30 mai 1924, nº 33 *(Bernheim-Jeune* et *Durand-Ruel)* — *Hugo Moser*, Berlin, 1927 — acquis en 1932 par la Réunion des Amis des Arts de Zurich :

Kunsthaus, Zurich (inv. 2252).

760

LE CHEMIN DE LA CAVÉE À POURVILLE

T. h. 0,73 ; l. 0,60
Signé b. g. : *Claude Monet 82*

Le chemin de la Cavée, qui descend des hauteurs de Varengeville sur Pourville, offre de remarquables échappées sur la mer.

Expositions : (?) *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1883, nº 24 — Montréal, 1899 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1928, nº 36 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1959, nº 32 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1970, nº 29 — *Monet*, Tokyo, Kyoto et Fukuoka, 1973, nº 33.

Bibliographie : (?) G. Denoinville, *Sensations d'art*, Paris, 1901, 3e série, p. 67.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, octobre 1882 — *Georges Petit*, 1883 — *Durand-Ruel*, 1890 — Heilbut, Hambourg, 1890 — *Durand-Ruel*, 1897 — P.A., France.

761

CHEMIN CREUX À POURVILLE

T. h. 0,73 ; l. 0,60
Signé b. g. : *Claude Monet 82*

Peint également à la Cavée, en un point proche du précédent tableau.

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1883, nº 41 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1914, nº 8.

Bibliographie : G. Geffroy, *Cl. Monet*, in : *La Justice*, 15 mars 1883, p. 2 — G. Geffroy, *La vie artistique, 3e série, Histoire de l'impressionnisme*, Paris, 1894, t. II, p. 61 — G. Geffroy, *Cl. Monet*, in : *L'Art et les Artistes*, 1920, nº 11, p. 59 — G. Geffroy, 1922, p. 269.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, octobre 1882 — Erwin Davis, New York — *Durand-Ruel*, 1893 — Arthur B. Emmons, 1906 — *Durand-Ruel*, 1911 — Mrs C.H. Senff, New York, 1920 — vente McVeigh, New York, Parke Bernet, 11 décembre 1963, nº 71 — Mr and Mrs Georges Farkas, New York, c. 1968.

762

CHEMIN DE LA CAVÉE, POURVILLE

T. h. 0,60 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet 82*

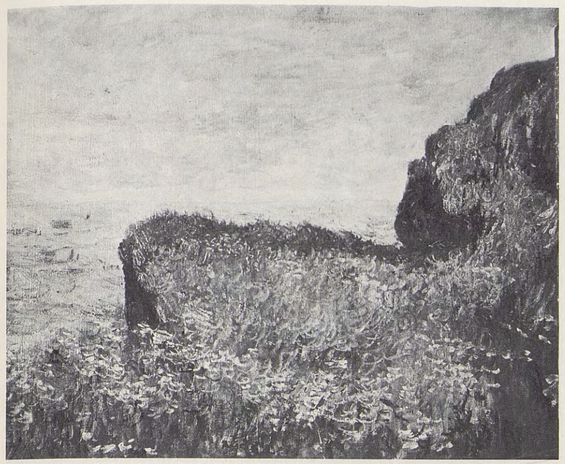
Variante en largeur du même motif (cf. nos *760* et *761*).

Expositions : (?) *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1883, nº 24 — *La Société des impressionnistes*, Dowdeswell and Dowdeswell (exposition organisée par Durand-Ruel), Londres, 1883, nº 34 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1902, nº 13 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, nº 35 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1927, nº 58.

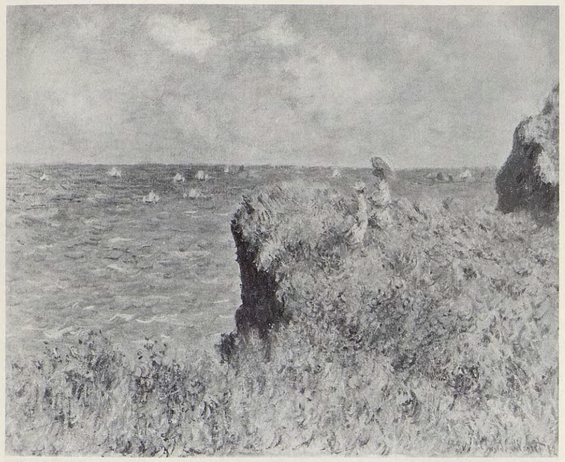
Bibliographie : G. Geffroy, 1922, p. 107 — M. de Fels, 1929, p. 235.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, octobre 1882 — *Williams & Everett*, New York, 1888 — Ch. Fairchild, New York, 1898 — *Durand-Ruel*, 1900 — William Caleb Loring, Boston, 1903 — Mrs Susan M. Loring, Boston — légué en 1924 :

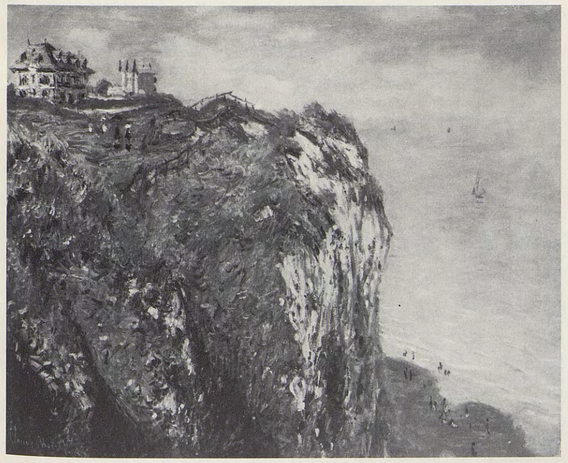
Museum of Fine Arts, Boston (24.1755).



757



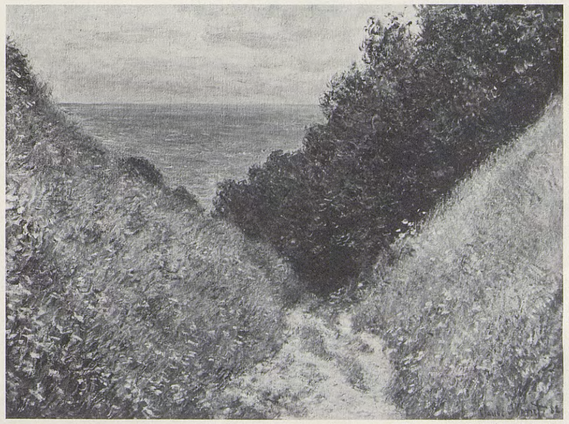
758



759

760

761



762

763

LE CHEMIN CREUX

T. h. 0,60 ; l. 0,73
Signé b. g. : *Claude Monet 82*

Situé probablement dans la Cavée, en un point différent des tableaux précédents.

Expositions : (?) *Tableaux par Besnard, Cazin, etc.*, Georges Petit, Paris, 1899, nº 46.

Bibliographie : (?) A. Dalligny, *L'exposition de la rue de Sèze*, in : *Journal des Arts*, 25 février 1899.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, octobre 1882 — *Georges Petit*, Paris, 1883 — *Huinck en Scherjon*, Amsterdam — Ph.A.J. Mees, Rotterdam, c. 1955.

764

POURVILLE

T. h. 0,54 ; l. 0,65

Cette vue prise au chemin de la Cavée montre quelques maisons, dont la villa Juliette dans le fond à droite, ainsi que nous l'a indiqué Mme Salerou (Germaine Hoschedé, 1873-1968) qui y a séjourné en famille avec Monet.

Historique : Germaine Salerou, Giverny — P.A., Suisse, c. 1957.

765

VALLÉE DE LA SCIE, POURVILLE

T. h. 0,60 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 82*

Le petit fleuve côtier de la Scie est vu ici en direction de l'intérieur des terres, depuis le pont qui l'enjambe à Pourville.

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1883, h. c. — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1940, nº 1.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, octobre 1882 — Erwin Davis, New York, c. 1884 — *Durand-Ruel*, 1893 — *Tooth*, Londres, c. 1955 — vente V. Ivanovic, Londres, Sotheby, 1er juillet 1964, nº 78a (racheté) — vente, Londres, Sotheby, 3 juillet 1968, nº 31 *(Sam Salz)*.

766

RIVIÈRE DE POURVILLE, MARÉE BASSE

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. c.-g. : *Claude Monet 82*

Avant de se perdre dans la mer, la Scie coule sur les galets de la plage de Pourville à marée basse.

Expositions : *Exposition d'art français*, Saint-Pétersbourg et Moscou, 1899, nº 234 — *Exposition de la Société des amis des arts*, Le Havre, 1902 — Munich, 1910 — *Art Français*, Exposition itinérante, Hollande 1916-1917, Suède et Norvège 1918 — *Monet*, Thannhauser, Berlin, 1928, nº 33.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, octobre 1882 — *A. A. Hébrard*, 1905 — Prince de Wagram, Paris — *Durand-Ruel*, 1908 — Halvorsen, 1918 — P.A.

767

LES ROCHERS À MARÉE BASSE, POURVILLE

T. h. 0,63 ; l. 0,77
Signé b. d. : *Claude Monet 82*

Monet s'est intéressé aux rochers qui émergent devant Pourville à marée basse. Au fond, la falaise d'Aval couronnée à gauche par les pins de Varengeville et à droite par le phare d'Ailly.

Expositions : Carnegie Institute, Pittsburgh, 1903.

Bibliographie : *Handbook, Memorial Art Gallery of the University of Rochester*, 1961, p. 93 (ill.).

Historique : (?) acheté à Monet par *Durand-Ruel*, janvier 1883 — (?) Dr Filleau, 1883 — *Durand-Ruel*, c. 1891 — W.H. Forbes, Boston, 1893 — Erwin W. Forbes — *Durand-Ruel*, 1903 — Mrs James Sibley Watson, Rochester, 1905 — donné en 1939 :

Memorial Art Gallery of the University of Rochester, N.Y. (39.22).

768

PARC DE PÊCHE À POURVILLE

T. h. 0,60 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 82*

Les rochers sont surmontés ici des filets si caractéristiques de la plage de Pourville. Un croquis proche de ce motif figure dans un carnet conservé au Musée Marmottan (inv. 5131, fº 17 recto).

Expositions : *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 57 — *Peintres impressionnistes*, La Libre Esthétique, Bruxelles, 1904, nº 99 — *Monet*, Orangerie, Paris, 1931, nº 65 — *Exhibition of French Art*, Royal Academy of Arts, Londres, 1932, nº 471 — *Gli Impressionisti alla XXIV Biennale di Venezia*, Venise, 1948, nº 6a — *Monet*, 1952, Zurich, nº 56, Paris, nº 44, La Haye, nº 46 — *Monet*, Edimbourg et Londres, 1957, nº 66.

Bibliographie : (?) lettre nº 367 — F. Bourgeat, *Paris vivant : A la Galerie Georges Petit*, in : *Le Siècle*, 22 juin 1889, p. 2 — A. Alexandre, 1921, p. 86 (ill.) — M. Octave Maus, *Trente années de lutte pour l'art*, Bruxelles, 1926, p. 323 — *Catalogus Schilderijen Teekeningen, Gementemuseum's Gravenhage*, 1935, p. 178 — (?) L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 259 — O. Reuterswärd, 1948, pp. 142 (ill.), 284 — A. Stokes, 1958, p. 15 (ill.) — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 103 (ill.).

Historique : (?) acheté à Monet par *Durand-Ruel*, juillet 1883 — Paul Aubry, Paris, c. 1889 — vente P.A. [Aubry], Paris, Georges Petit, 10 mai 1897, nº 22 *(Boussod, Valadon et Cie)* — *Rosenberg*, Paris, 1899 — vente Jules Strauss, Paris, Drouot, 3 mai 1902, nº 40 (racheté ?) — vente Jules Strauss, Paris, Georges Petit, 15 décembre 1932, nº 53 — acquis à cette vente :

Gemeentemuseum, La Haye (15.1932).

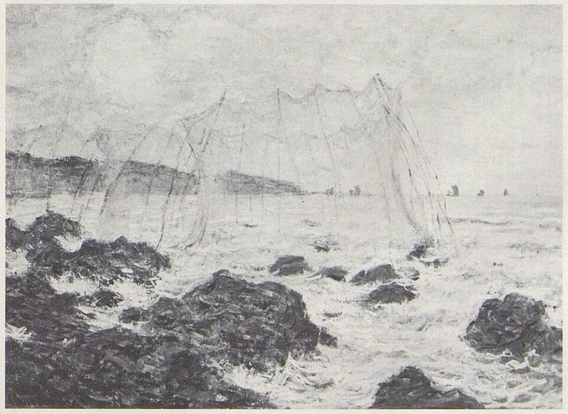
763

766

764

767

765



768

769

LES FILETS À POURVILLE

T. h. 0,60 ; l. 0,73
Signé b. g. : *Claude Monet 82*

Même motif que le nº *768*, mais vu ici à marée montante. Les pêcheurs de Pourville avaient coutume d'attacher leurs filets à des piquets plantés devant la côte. Les poissons qui venaient s'y prendre par marée haute étaient retirés après le reflux. Le manège des pêcheurs amusait les enfants Monet-Hoschedé.

Expositions : (?) *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1883, nº 44 — (?) *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 54 — *Monet*, Wildenstein, New York, 1945, nº 43.

Bibliographie : (?) C. Dargenty, *Exposition des œuvres de Monet*, in : *Courrier de l'Art*, 15 mars 1883 — (?) P. Labarrière, *Exposition de Cl. Monet*, in : *Journal des Artistes*, 16 mars 1883, p. 1 — E. Waldmann, *Art in America*, in : *Burlington Magazine*, avril 1910, p. 65 — (?) G. Geffroy, 1922, p. 118 — R. Brimo, *L'évolution du goût aux Etats-Unis, d'après l'histoire des collections*, Paris, 1938, p. 159.

Historique : (?) acheté à Monet par *Durand-Ruel*, octobre 1882, et vendu à *Georges Petit*, 1883 — vente The American Art Association (sur l'ordre de Mrs James F. Sutton), New York, Chickering Hall, 25-30 avril 1895, nº 125 *(Durand-Ruel)* — Harris Whittemore, Naugatuck (Conn.), 1895 — Harris Whittemore Jr., Naugatuck (Conn.), c. 1945 — P.A., USA.

770

UN PARC À POURVILLE

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 82*

Le même motif vu d'un point différent.

Expositions : (?) *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1883, nº 39.

Bibliographie : (?) P. Labarrière, *Exposition de Cl. Monet*, in : *Journal des Artistes*, 16 mars 1883 — (?) Ph. Burty, *Les Paysages de M. Cl. Monet*, in : *La République Française*, 27 mars 1883, p. 2 — O. Reuterswärd, 1948, pp. 142, 143 (ill.) — J. Rewald, 1961, p. 469 (ill.) — R.H. Hubbard, *European Paintings in Canadian Collections*, t. II, 1962, pp. 43 (ill.), 155 — D. Wildenstein, 1967, p. 41 (ill.) — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 105 (ill.).

Historique : (?) acheté à Monet par *Durand-Ruel*, octobre 1882, et vendu à Roll en 1883 — (?) Charles Ephrussi, Paris, 1894 — (?) Théodore Reinach, Paris — vente Lucien Sauphar, Paris, Charpentier, 17 mars 1936, nº 28 — Louis Becquart, Lille — vente Louis Becquart, Londres, Sotheby, 29 avril 1937, nº 50 — *Wildenstein* — Mr and Mrs Lazarus Phillips, Montréal, 1960 — P.A., Suisse, 1971.

771

COUCHER DE SOLEIL À POURVILLE, PLEINE MER

T. h. 0,54 ; l. 0,73
Signé b. d. : *Claude Monet 82*

A propos de ce tableau, G. Lecomte a célébré «l'océan qu'empourprent les magnificences crépusculaires».

Expositions : (?) *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1883, nº 26 — *Paysages par Cl. Monet et Renoir*, Durand-Ruel, Paris, 1908, nº 3.

Bibliographie : (?) P. Labarrière, *Exposition de Cl. Monet*, in : *Journal des Artistes*, 16 mars 1883, p. 1 — G. Lecomte, *L'art impressionniste*, Paris, 1892, pp. 119, 120.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, octobre 1882 — P.A., Suisse.

772

LA MER À POURVILLE

T. h. 0,54 ; l. 0,73
Signé b. d. : *Claude Monet*

Expositions : *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, nº 67.

Bibliographie : H.H. Gardiner, *Check List of Paintings in the Philadelphia Museum of Art*, Philadelphie, 1965, p. 49.

Historique : (?) acheté à Monet par *Durand-Ruel*, octobre 1882, et vendu à *G. Petit*, septembre 1883 — (?) *Montaignac* — Miss Anne Thomson, Philadelphie, c. 1905 — Frank Thomson, c. 1914 — légué en 1961 par Mrs Frank Graham Thomson :

The Philadelphia Museum of Art (61.48.1).

773

LA MER DEVANT POURVILLE

T. h. 0,54 ; l. 0,65

Historique : vente, Genève, Motte, 2-3 novembre 1971, nº 34.

774

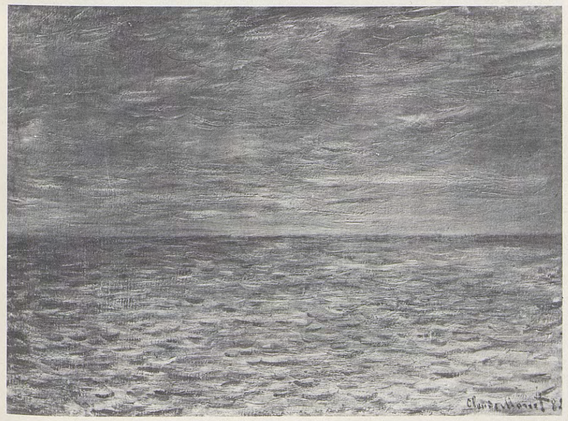
MARINE

T. h. 0,54 ; l. 0,65

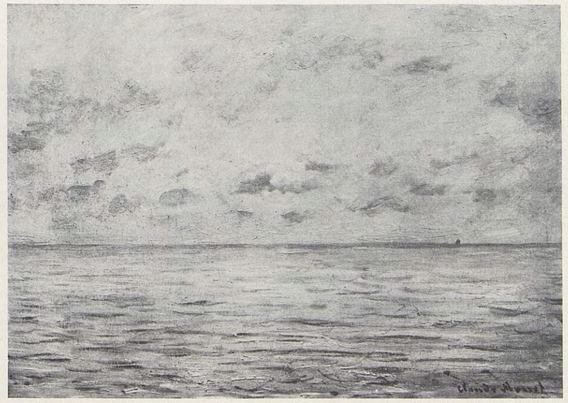
Historique : Michel Monet, Giverny — P.A., Paris.

769

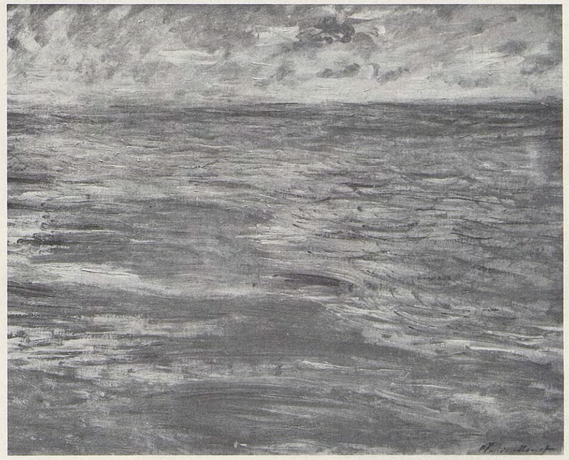
770



771



772



773

774

775

MARINE À POURVILLE

T. h. 0,60 ; l. 1,00
Signé b. d. : *Claude Monet*

La mer devant Pourville est vue ici en direction de l'est.

Bibliographie : M. Elder, 1924, pl. 27.

Historique : acheté à Monet par *Bernheim-Jeune*, 1923 — *Durand-Ruel*, 1926 — *Sam Salz*, New York — P.A., USA.

776

MARÉE BASSE À POURVILLE

T. h. 0,65 ; l. 1,00
Signé b. g. : *Claude Monet 82*

La marée basse permet à Monet de se tenir éloigné du rivage et d'exécuter une vue générale de la falaise d'Aval en direction de l'ouest. On remarquera les valleuses dont la gorge du Petit Ailly et, sur la hauteur, les pins de Varengeville.

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1883, nº 9 — *The Impressionists of Paris*, New York, American Art Galleries, avril 1886, et National Academy of Design, mai-juin 1886, nº 31 — *Monet*, Union League Club, New York, 1891, nº 75 — Königliche National Galerie, Berlin, 1896.

Bibliographie : *Fine Arts : the Impressionists – II*, in : *New York Mail and Express*, 21 avril 1886 — H. von Tschudi, *Die Sammlung Arnhold*, in : *Kunst und Künstler*, 1909, p. 100 (ill.) — A. Alexandre, *La collection Canonne*, Paris, 1930, p. 30 (ill.).

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, octobre 1882 — Alden Weyman Kingman, New York, 1886 — *Durand-Ruel*, 1896 — Geheimrat Ed. Arnhold, Berlin, 1896 — Claude Monet, Giverny — *Bernheim-Jeune*, 1923 — Henri Canonne, Paris, 1924 — *F. et P. Nathan*, Zurich — P.A., Suisse, c. 1967.

777

LA PLAGE À POURVILLE, SOLEIL COUCHANT

T. h. 0,60 ; l. 0,73
Signé b. d. : *Claude Monet*

Monet se tient sur le galet visible au premier plan, ce qui a pour effet de raccourcir la ligne des falaises de Varengeville par rapport au tableau précédent.

Expositions : *Monet*, Orangerie, Paris, 1931, nº 66 — *Monet*, Musée Toulouse-Lautrec, Albi, 1975, nº 14.

Bibliographie : F. Daulte et C. Richebé, *Monet et ses amis*, Musée Marmottan, Paris, 1971, p. 24 (ill.), nº 25.

Historique : Michel Monet, Giverny — légué en 1966 à l'Académie des Beaux-Arts, Paris ;

Musée Marmottan, Paris (5008).

778

POINTE DE L'AILLY, MARÉE BASSE

T. h. 0,60 ; l. 1,00
Signé b. g. : *Claude Monet 82*

La pointe de l'Ailly (distincte de la gorge du Petit Ailly), dont le nom est proposé par Monet lui-même pour ce tableau dès 1882, est visible ici à l'extrémité de la ligne des falaises de Varengeville.

Expositions : (?) *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1883, nº 19 — *Peintres impressionnistes*, La Libre Esthétique, Bruxelles, 1904, nº 100 — *Works of Modern French Artists*, Public Art Library, Brighton, 1910, nº 109 — (?) *Maîtres de l'impressionnisme et leur temps*, Musée royal des Beaux-Arts, Bruxelles, 1922, nº 24 — *Monet*, Rosenberg, Paris, 1924, nº 12.

Bibliographie : A. Mellerio, *Exposition des peintres impressionnistes à la « Libre esthétique »*, in : *Chronique des arts*, 26 mars 1904, p. 104 — L. Vauxcelles, *Collection de M. P. Gallimard*, in : *Les Arts*, septembre 1908, p. 21 — *La vente Bergaud*, in : *Bulletin de la Vie artistique*, 15 mars 1920, p. 227 — M. Elder, 1924, pl. 23 — R. Chavange, *Cl. Monet*, in : *Figaro artistique*, 16 décembre 1926, p. 147 (ill.) — M. Octave Maus, *Trente années de lutte pour l'art*, Bruxelles, 1926, p. 323 — L. Werth, 1928, pl. 34.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, octobre 1882 — Paul Gallimard, Paris, 1899 — vente A. Bergaud, Paris, Georges Petit, 1-2 mars 1920, nº 49 (Manault) — (?) J. Breckpot, Bruxelles, c. 1922 — *Rosenberg*, Paris, c. 1923 — Mr and Mrs Nathan L. Halpern, USA, c. 1976.

779

MARÉE BASSE À POURVILLE, TEMPS BRUMEUX

T. h. 0,60 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet 82*

Cf. nº *778*.

Expositions : *Monet et Renoir*, Durand-Ruel, New York, 1900, nº 27 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1902, nº 15 — *Monet*, Feigen, New York, 1969, nº 20.

Bibliographie : L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 112 (ill.) — *The Collection of Mr and Mrs David Lloyd Kreeger*, Washington, D.C., 1976, p. 158 (ill.).

Historique : (?) acheté à Monet par *Durand-Ruel*, octobre 1882 — André Weil, Paris — vente, Londres, Sotheby, 24 avril 1968, nº 100 (G. Canning) — vente, Londres, Sotheby, 2 décembre 1970, nº 33 (J. Richter) — *Feigen*, New York — Mr and Mrs David Lloyd Kreeger, USA, 1971.

780

LA PLAGE DE POURVILLE

T. h. 0,60 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet 82*

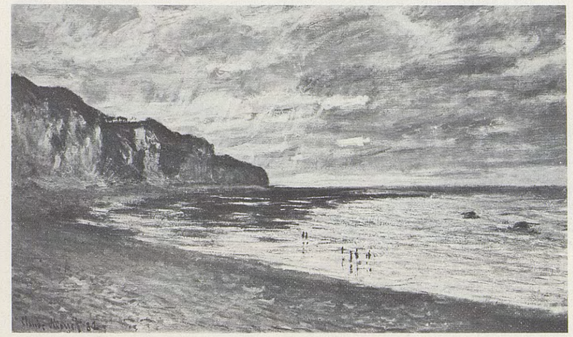
Seules deux figures féminines, probablement des filles de Mme Hoschedé, animent la plage un jour de mauvais temps.

Expositions : *Third Exhibition, International Society of Sculptors, Painters and Gravers*, Hanover Gallery, Londres, 1901, nº 80.

Bibliographie : B. Kendell, *The third Exhibition of the International Society of Sculptors, Painters and Gravers*, in : *The Artist*, novembre 1901, pp. 130, 131 (ill.).

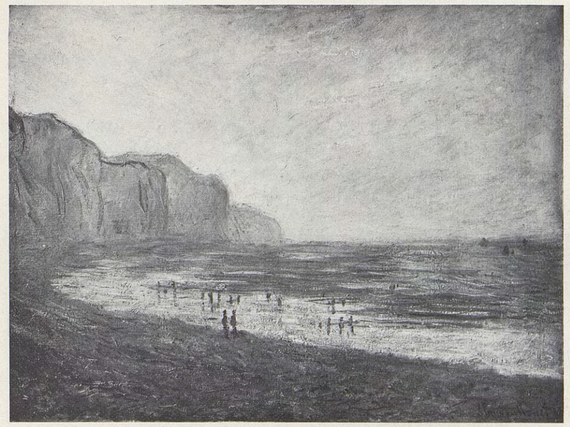
Historique : J. B. Faure, Paris — *Durand-Ruel*, 1901 — Payne Whitney, New York, 1902 — détruit dans un incendie, New York, 1905.

775

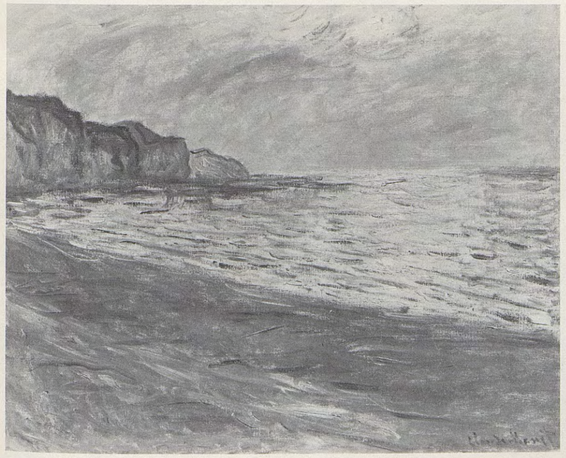


778

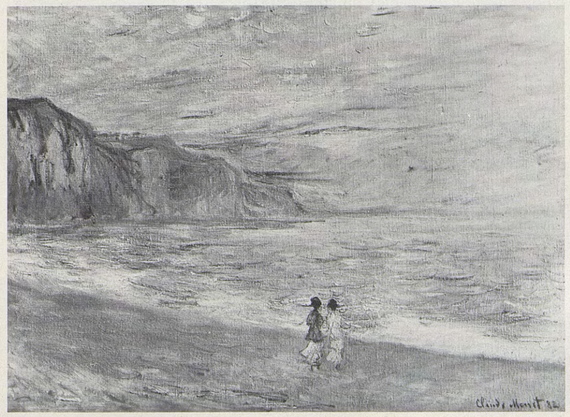
776



779



777



780

781

COUCHER DE SOLEIL À POURVILLE

T. h. 0,60 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet 82*

Cf. nº *780*.

Expositions : *Monet, Pissarro, Renoir et Sisley*, Durand-Ruel, Paris, 1899, nº 17 — *Monet*, Georges Petit, Paris, 1924, nº 48 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1928, nº 35.

Bibliographie : *The Collection of Mr and Mrs David Lloyd Kreeger*, Washington, D.C., 1976, p. 160 (ill.).

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, octobre 1882 — *Sam Salz*, New York, 1962 — Mr and Mrs David Lloyd Kreeger, USA, 1962.

782

SOLEIL COUCHANT, TEMPS BRUMEUX, POURVILLE

T. h. 0,60 ; l. 0,73
Signé b. g. : *Claude Monet 82*

Cf. nº *778*.

Expositions : *The Impressionists of Paris*, New York, American Art Galleries, avril 1886, et National Academy of Design, mai-juin 1886, nº 184 — *Impressionisten*, Kunsthalle, Bâle, 1949, nº 146.

Bibliographie : L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 268 — O. Reuterswärd, 1948, p. 284 — R.H. Hubbard, *European Paintings in Canadian Collections*, t. II, 1962, p. 155 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 103 (ill.).

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, décembre 1883 — Albert Spencer, New York, 1886 — Mme Holtz — *Durand-Ruel*, 1911 — Harris Whittemore, Naugatuck, 1911 — vente Harris Whittemore, New York, Parke Bernet, 19-20 mai 1948, nº 180 — *F. et P. Nathan*, Zurich — Mr and Mrs Maxwell Cummings, Canada, c. 1960.

783

BATEAUX DEVANT LES FALAISES DE POURVILLE

T. h. 0,60 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet/82*

Les bateaux à voiles devant les falaises d'Aval (que nous appelons *de Pourville* selon la tradition, alors qu'elles appartiennent à Varengeville) constituent un motif que Monet a traité à plusieurs reprises : cf. nos *784* à *786*.

Historique : M. Scapula, San Francisco — *F. et P. Nathan*, Zurich — P.A., USA.

784

VOILIERS EN MER, POURVILLE

T. h. 0,18 ; l. 0,38
Signé b. g. : *Claude Monet*

Cf. nº *783*.

Expositions : (?) *Impressionisten*, Kunsthalle, Bâle, 1949, nº 142.

Historique : Richard Doetsch-Benziger, Bâle — vente, Berne, Klipstein und Kornfeld, 17-18 juin 1960, nº 674 — P.A., USA, 1960.

785

FALAISES ET VOILIERS À POURVILLE

T. h. 0,54 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 82*

Cf. nº *783*.

Expositions : *Monet*, Feigen, New York, 1969, nº 49.

Historique : D.G. van Beuningen, Rotterdam, c. 1930 — vente, Londres, Sotheby, 23 juin 1965, nº 97 (Carlos) — Mme O. de Moor — *Durand-Ruel*, 1967 — *Tooth*, Londres, 1967 — Mr and Mrs Perry R. Bass, USA, 1967.

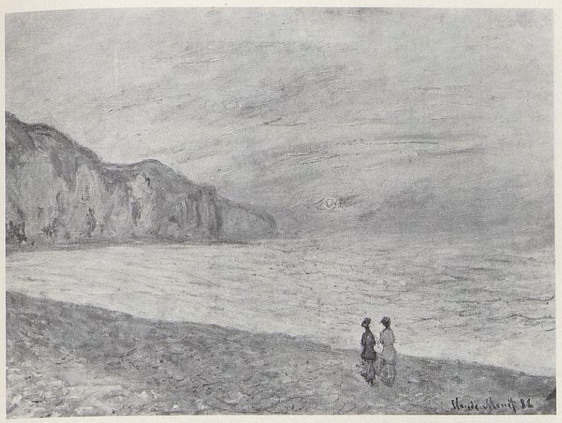
786

BARQUES DE PÊCHE DEVANT LA PLAGE ET LES FALAISES DE POURVILLE

T. h. 0,60 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet*

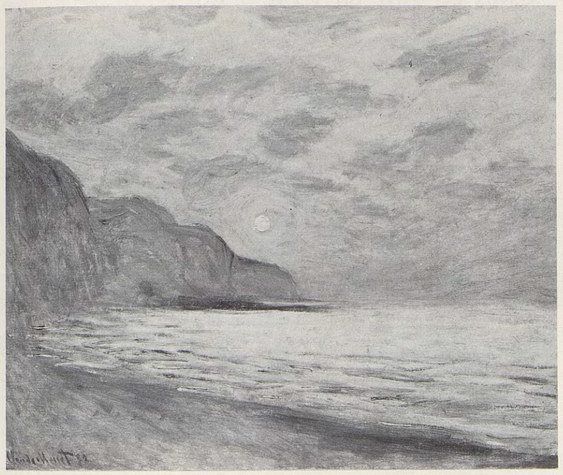
Les voiles sombres de cette vue, orientée comme les précédentes vers l'ouest, correspondent à l'éclairage du ciel qui est celui d'une fin de journée.

Historique : (?) acheté à Monet par *Durand-Ruel*, avril ou juin 1882 — (?) *Montaignac*, 1883 — vente Gustave Cahen, Paris, Georges Petit, 24 mai 1929, nº 67 (Gaston Lévy, Paris) — vente G. L. [Gaston Lévy], Paris, Drouot, 17 novembre 1932, nº 87 — vente, Paris, Charpentier, 10 décembre 1959, nº 51 — *Marlborough*, Londres, 1960 — The Fisher Foundation, USA, 1962.

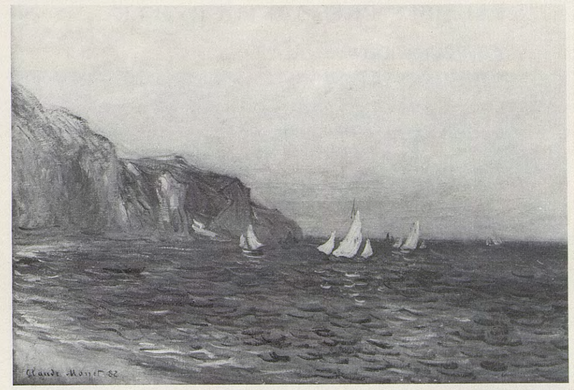


781

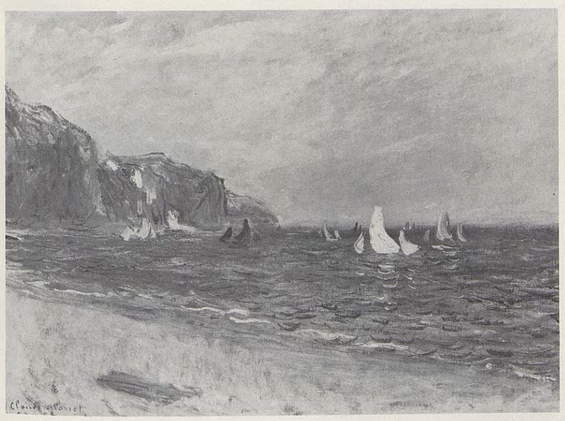
784



782



785



783

786

787

PLAGE ET FALAISES DE POURVILLE, EFFET DU MATIN

T. h. 0,60 ; l. 0,73
Signé b. d. : *Claude Monet 82*

Cette vue rapprochée de la falaise à l'ouest de Pourville montre la forte coupure de la gorge de Mordal.

Expositions : *Monet, Pissarro, Renoir et Sisley*, Durand-Ruel, Paris, 1899, nº 15 — *Paysages par Cl. Monet et Renoir*, Durand-Ruel, Paris, 1908, nº 14 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1914, nº 14.

Bibliographie : *Le Gaulois*, 20 mai 1908.

Historique : (?) acheté à Monet par *Durand-Ruel*, juin 1882 — *Durand-Ruel*, c. 1891 — *Tooth*, Londres — The Hon. Hanning Phillips, Wales — P.A., USA, c. 1968.

788

FALAISES PRÈS DE POURVILLE

T. h. 0,60 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 82*

Le recul général des falaises depuis un siècle ne permet pas d'identifier avec certitude cette valleuse de la falaise d'Aval.

Expositions : *Monet*, St. Botolph Club, Boston, 1892, nº 9 — *Monet*, St. Botolph Club, Boston, 1899, nº 8 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, nº 11 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1911, nº 25 — *Impressionist and Barbizon Schools*, Museum of Fine Arts, Boston, 1919-1920 — *Monet*, Edimbourg et Londres, 1957, nº 67.

Bibliographie : L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 112 (ill.).

Historique : (?) acheté à Monet par *Durand-Ruel*, avril 1882, et vendu à *G. Petit*, août 1883 — Desmond Fitzgerald, Boston, c. 1892 — vente Desmond Fitzgerald, New York, American Art Association, 21-22 avril 1927, nº 188 *(Durand-Ruel et Rosenberg)* — *E.J. van Wisselingh*, Amsterdam — M. P. Voûte, Amsterdam — Mr N.H. van Heck, Enschede, c. 1957.

789

FALAISE

T. h. 0,54 ; l. 0,65

La localisation exacte de ce motif n'est pas possible.

Historique : Rollin — vente, Versailles, Palais des Congrès, 30 novembre 1975, nº 104.

790

MARINE

T. h. 0,54 ; l. 0,65

Les éboulements de falaise ont toujours été fréquents sur la côte normande, mais leurs traces disparaissent avec le temps.

Historique : Michel Monet, Giverny — P.A.

791

FALAISE DE VARENGEVILLE

T. h. 0,60 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 82*

Installé à l'ouest de la plage de Pourville, l'artiste représente la fuite des falaises de Varengeville en direction de la pointe de l'Ailly, près de Vastérival.

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1895, nº 43 — *Monet*, St. Botolph Club, Boston, 1895, nº 16 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1927, nº 30.

Bibliographie : M. de Fels, 1929, p. 236.

Historique : *Durand-Ruel*, c. 1888 — Mrs Orlando H. Alford, 1909 — Miss Martha A. Alford, Brookline (Mass.) — vente New York, Parke Bernet, 21 mars 1962, nº 67 — *Wildenstein* — P. A., Argentine, 1963.

792

OMBRES SUR LA MER À POURVILLE

T. h. 0,57 ; l. 0,80
Signé b. d. : *Claude Monet 82*

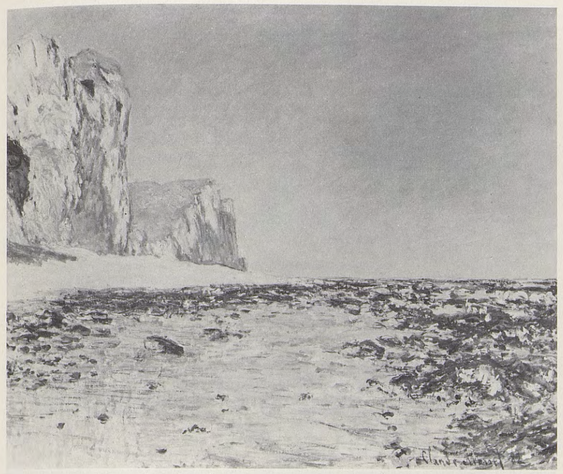
L'ombre du premier plan est celle de la falaise de Varengeville au pied de laquelle Monet a pris place, à proximité de la gorge du Petit Ailly, pour peindre en direction de l'est. De Pourville, dans le fond à droite, la falaise d'Amont s'étend en direction de Dieppe.

Expositions : (?) *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1883, nº 48 — *Art français du XIXe siècle*, Musée royal, Copenhague, 1914, nº 148 — *Art français du XIXe siècle*, Nationalmuseum, Stockholm, 1917, nº 73.

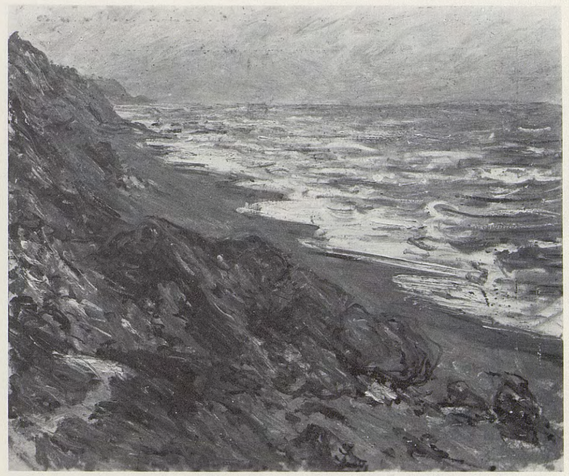
Bibliographie : (?) P. Labarrière, *Exposition de Cl. Monet*, in : *Journal des Artistes*, 16 mars 1883, p. 1 — *Illustreret Tidende 57*, 1915, p. 91 — C.V. Petersen, *Impressionnisme*, in : *Kunstmuseets Aarskrift*, 1917, p. 103 — M. Elder, 1924, pl. 26 — H. Rostrup, *Cl. Monet et ses tableaux dans les collections danoises*, Copenhague, 1941, pp. 15, 19, fig. 4 — O. Reuterswärd, 1948, pp. 232, 281 — H. Rostrup, *Malerier og Tegninger i Ny Carlsberg Glyptotek*, Copenhague, 1961, pp. 50, 57 (ill.).

Historique : (?) acheté à Monet par *Durand-Ruel*, avril 1882, et vendu à *G. Petit*, août 1883 — Prince de Wagram, Paris — *Levesque et Cie*, Paris — acquis par le Ny Carlsbergfondet en 1914 :

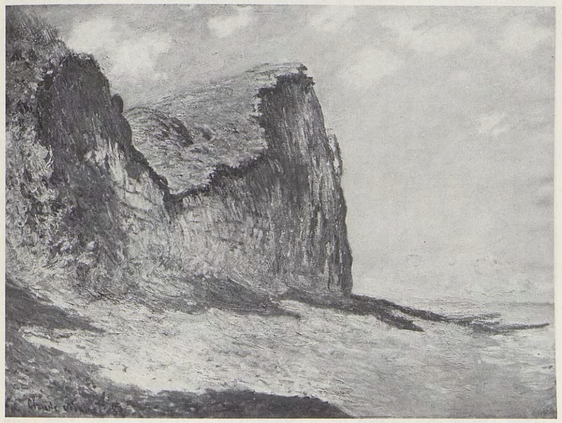
Ny Carlsberg Glyptotek, Copenhague (I.N.1753).



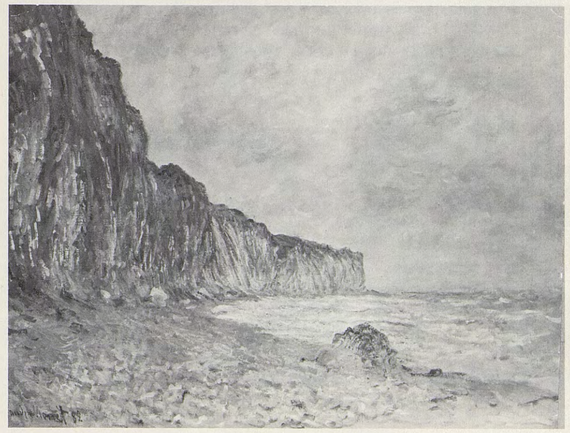
787



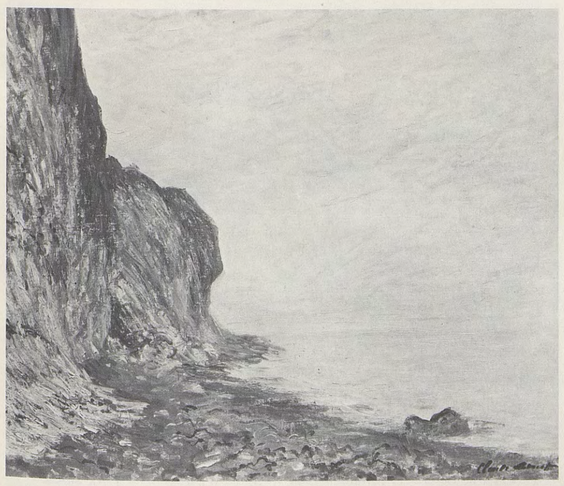
790



788



791



789

792

793

MARÉE BASSE À VARENGEVILLE

T. h. 0,60; l. 0,81
Signé b. d.: *Claude Monet 82*

Exécuté au pied de la falaise de Varengeville, en un point assez éloigné de Pourville dont la falaise d'Amont est visible au fond. Une comparaison avec le nº *722*, peint à peu près au même endroit lors du premier séjour de 1882, montre qu'entre-temps le jeu des marées a temporairement recouvert les rochers d'une couche de sable.

Bibliographie: (?) L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 268.

Historique: (?) acheté à Monet par *Durand-Ruel*, décembre 1883 — *Durand-Ruel*, c. 1891 — *Cassirer*, 1910 — Ferdinand Baumgarten, Budapest — Baron et Baronne Jean Koranyi, Brésil, c. 1974.

794

ÉGLISE DE VARENGEVILLE, EFFET DU MATIN

T. h. 0,60; l. 0,73
Signé b. g.: *Claude Monet 82*

Pour représenter cette vue de l'église de Varengeville, l'artiste a pris place sur les rochers dégagés par la marée basse. Le monument tourne vers le levant son abside qui comprend trois éléments: une chapelle haute, le chœur au centre et une chapelle plus basse, à droite de laquelle se détache le transept.

Expositions: (?) *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1883, nº 15 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1895, nº 7 — *Monet*, Saint Louis et Minneapolis, 1957, nº 53 — *Monet*, Society of Four Arts, Palm Beach, 1958, nº 16.

Bibliographie: (?) P. Labarrière, *Exposition de Cl. Monet*, in: *Journal des Artistes*, 16 mars 1883, p. 1 — (?) E. Bergerat, *Cl. Monet*, in: *Le Voltaire*, 26 mars 1883 — W.C. Seitz, 1960, p. 31 (ill.) — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 104 (ill.).

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, octobre 1882 — Erwin Davis, New York — *Durand-Ruel*, 1893 — Mr and Mrs Lloyd H. Smith, Houston, c. 1957 — P.A., USA.

795

ÉGLISE DE VARENGEVILLE, EFFET MATINAL

T. h. 0,60; l. 0,73
Signé b. g.: *Claude Monet*

Cf. nº *794*.

Expositions: Union League Club, New York, 1902 — Pratt Institute, Brooklyn, 1903 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1907, nº 9.

Bibliographie: L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 104 (ill.).

Historique: vente Frédéric Bonner et l'American Art Association, New York, Chickering Hall, 10 avril 1900, nº 68 *(Durand-Ruel)* — Mrs Zantzinger, Calif. — vente, Londres, Sotheby, 1er décembre 1971, nº 37 *(Marlborough)*.

796

LES FALAISES ET L'ÉGLISE À VARENGEVILLE

T. h. 0,60; l. 0,81
Signé b. g.: *Claude Monet 82*

Pour obtenir un recul plus important que pour les deux tableaux précédents, Monet s'est éloigné vers l'est. Au pied de l'église s'ouvre la gorge des Moutiers qui conduit du bord de la mer jusque sur le plateau. L'éclairage est, cette fois encore, matinal. L'artiste a exécuté une étude dessinée pour cette toile (Musée Marmottan, inv. 5131, fº 20 verso).

Expositions: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1883, nº 29 — *Frühjahr-Ausstellung*, Ernst Arnold, Dresde, 1899, nº 16 — Exposition impressionniste, Hanover Gallery, Londres, 1901 — *9th exhibition of International Society of Painters and Etchers*, New Gallery, Londres, 1909 — *Collection Maurice Masson*, Bernheim-Jeune, Paris, 1911, nº 25 — *Art Français*, Jeu de Paume, Paris, 1912, nº 142.

Bibliographie: (?) E. Bergerat, *Cl. Monet*, in: *Le Voltaire*, 26 mars 1883 — A. Alexandre, 1921, p. 78 (ill.) — M. Malingue, 1943, pp. 103 (ill.), 147.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, janvier 1883 — Maurice Masson, Paris, 1903 — vente Maurice Masson, Paris, Drouot, 22 juin 1911, nº 24 *(Durand-Ruel)* — tableau en dépôt chez *Cassirer* et saisi par le gouvernement allemand en 1914 — *Bernheim-Jeune*, 1924 — Henri Canonne, Paris, 1926 — vente Henri Canonne, Paris, Drouot, 28 mai 1930, nº 40 (Jacquinot) — Benatov.

797

LES FONDS DE VARENGEVILLE

T. h. 0,65; l. 0,81
Signé b. d.: *Claude Monet 82*

Sur le plateau de Varengeville, certaines dépressions de terrain portent aujourd'hui encore le nom de «fonds». On peut admettre que le titre choisi par l'artiste pour ce tableau, dès sa vente en 1882, s'explique par cette particularité géographique concernant le premier plan, plutôt que par l'intérêt accordé à l'arrière-plan avec sa vue étendue sur la mer et les falaises de Dieppe.

Expositions: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1883, nº 34 — *Société des XX*, Bruxelles, 1886, nº 3 — *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 59 — *Exposition centennale de l'art français*, Institut français, Saint-Pétersbourg, 1912, nº 441 — *Œuvres de grands maîtres du XIXe siècle*, Paul Rosenberg, Paris, 1922, nº 60.

Bibliographie: R. Jean, *L'art français à Saint-Pétersbourg*, Paris, 1912, p. 84 — F.F. [Fénéon], *Les grands collectionneurs, IX, M. Jacques Doucet*, in: *Bulletin de la Vie artistique*, 1er juin 1921, p. 313 — G. Janneau, *Les grandes expositions, Maîtres du siècle passé*, in: *La Renaissance de l'Art français*, mai 1922, p. 343 — M. Octave Maus, *Trente années de lutte pour l'art*, Bruxelles, 1926, p. 43 — A. Alexandre, *La collection Canonne*, Paris, 1930, p. 16 — J.U. Halperin, *Félix Fénéon, Œuvres... complètes*, I, Genève, 1970, p. 392 — *The Collection of Mr and Mrs David Lloyd Kreeger*, Washington, D.C., 1976, pp. 161 (ill.), 162.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, octobre 1882 — *Georges Petit*, Paris, 1883 — Guillemard, c. 1889 — Clapisson, Paris — vente X. [Clapisson], Paris, Drouot, 28 avril 1894, nº 21 *(Montaignac)* — Jacques Doucet, Paris, c. 1912 — *Bernheim-Jeune*, Paris — Henri Canonne, Paris, 1924 — *Paul Rosenberg*, 1938 — *Reid and Lefevre*, Londres, 1961 — Mr and Mrs David Lloyd Kreeger, USA, 1961.

798

LES SAPINS À VARENGEVILLE

T. h. 0,60; l. 0,73
Signé b. g.: *Claude Monet 82*

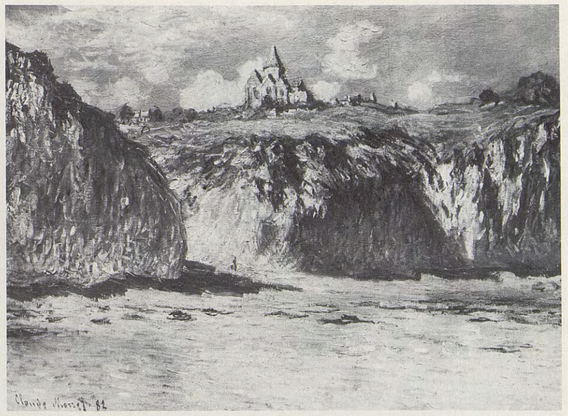
Il est évident qu'il ne s'agit pas ici de sapins, mais de pins. Monet qui, manifestement, ne distingue pas les uns des autres, a donné à ce tableau, dès 1882, un titre erroné que nous avons maintenu pour nous conformer à la tradition.

Expositions: *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1919, nº 2.

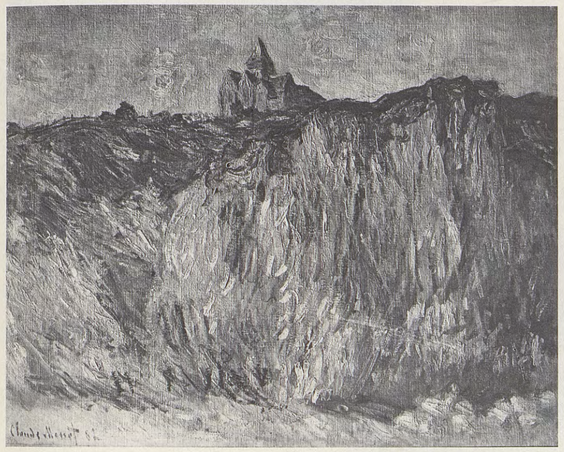
Bibliographie: *Journal des Arts*, 27 février 1888 — *Faits Divers*, in: *Le Temps*, 29 février 1888 — J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in: *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973, Appendix I, [p. 98].

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, octobre 1882 — *Georges Petit*, Paris, 1883 — vente Charles L. [Leroux], Paris, Drouot, 27 février 1888, nº 59 *(Boussod, Valadon et Cie)* — Leclanché, 1888 — *Bernheim-Jeune*, 1910 — Ch. Nicaise, c. 1914 — *Paul Rosenberg*, 1916 — *Durand-Ruel*, 1917 — Mrs Charles H. Senff, New York, 1920 — McVeigh, New York — vente McVeigh, New York, Parke Bernet, 11 décembre 1963, nº 57 — *Wildenstein* — P.A., Suisse.

793

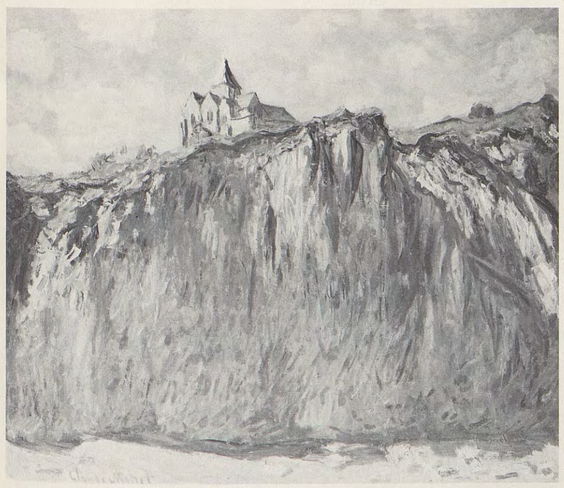


796



794

797



795

798

799

ALLÉE DE SAPINS À VARENGEVILLE

T. h. 0,73 ; l. 0,60
Signé b. g. : *Claude Monet 82*

Même remarque pour le titre que pour le nº *798*. Les hauteurs de Varengeville sont couronnées de petits bosquets de pins. Le sapin et l'épicéa ont fait leur apparition dans quelques propriétés à une date récente, mais ils sont absolument étrangers au paysage traditionnel de la côte du pays de Caux.

Expositions : Concord, Mass., 1924 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1940, nº 21.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, octobre 1882 — Catholina Lambert, Paterson (N.J.) — *Durand-Ruel*, 1895 — Brayton Wilbur, 1944 — P.A., USA.

800

SAPINS À VARENGEVILLE

T. h. 0,60 ; l. 0,81

Pour le titre, cf. nºs *798* et *799*.

Historique : Michel Monet, Giverny — P.A.

801

PINS À VARENGEVILLE

T. h. 0,65 ; l. 0,81

Historique : Kees Van Dongen — P.A., France, 1948.

802

FALAISE DE VARENGEVILLE, COUP DE VENT

T. h. 0,60 ; l. 0,73
Signé b. d. : *Claude Monet*

Peint sur les hauteurs qui dominent, à l'est, la gorge du Petit Ailly, caractérisée par la présence de la cabane des douaniers qu'on aperçoit dans le creux.

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1915, nº 5 — Cincinnati Museum of Art, 1926.

Historique : vente M. [Murat], Paris, Drouot, 29 avril 1899, nº 12 — Laroche, Paris — *Bernheim-Jeune* — *Durand-Ruel*, 1912 — H. D. Hughes, USA, 1920 — *Durand-Ruel*, 1921 — Julius Pollak, 1945 — P.A.

803

LE CHEMIN DU PETIT AILLY À VARENGEVILLE

T. h. 0,60 ; l. 0,73
Signé b. g. : *Claude Monet 82*

Au cours de sa deuxième campagne à Pourville-Varengeville, Monet a repris de nombreuses fois et sous des angles différents le motif de la cabane des douaniers. Cette vue d'ensemble la montre surplombant la gorge du Petit Ailly.

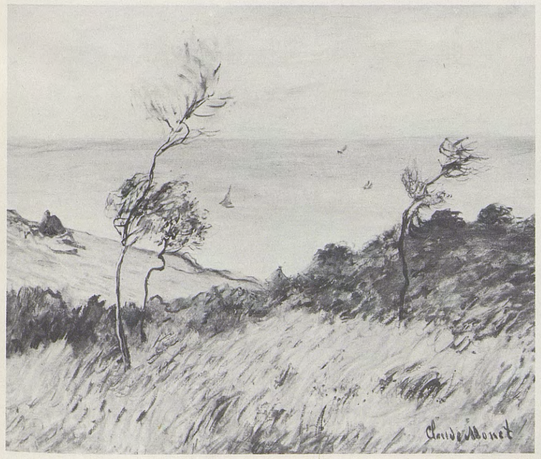
Expositions : Exposition impressionniste, Hanover Gallery, Londres, 1901 — *Exposition Internationale*, Palais des Beaux-Arts, Tourcoing, 1906 — Eberfeld, 1907 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1914, nº 10 — *Monet*, Marlborough, Londres, 1954, nº 21.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, octobre 1882 — *Georges Petit* — *Durand-Ruel*, 1899 — vente, Paris, Charpentier, 6 juin 1956, nº 71 — P.A., France.

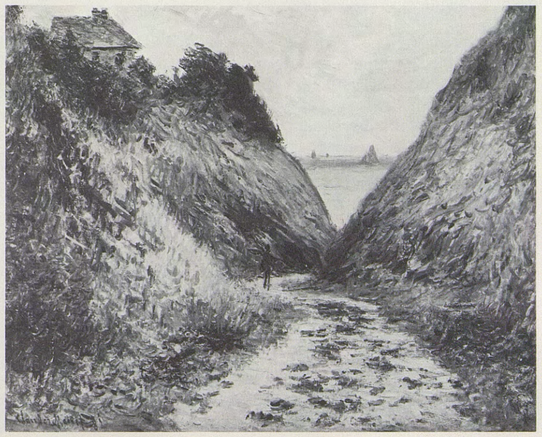
799

800

801



802



803

804

CHEMIN CREUX DANS LA FALAISE DE VARENGEVILLE

T. h. 0,60 ; l. 0,73
Signé b. g. : *Claude Monet*

Cf. n° *803*.

Historique : vente, Francfort, 17 octobre 1928, n° 190 — vente, Paris, Drouot, 12 juin 1929, n° 30 — vente P.S. Brenner, New York, Parke Bernet, 22 novembre 1944, n° 62 — Lepoutre — vente, Paris, Drouot, 10 juin 1964, n° 76 — vente, Londres, Christie, 9 juillet 1965, n° 101 (Parkinson) — vente, Londres, Sotheby, 22 juin 1966, n° 59 (Howlett).

805

LA MAISON DU PÊCHEUR À VARENGEVILLE

T. h. 0,610 ; l. 0,883
Signé b. g. : *Claude Monet 82*

Le peintre a choisi un point situé exactement au même niveau que la cabane pour réaliser cette vue qu'il a fait précéder d'un croquis conservé au Musée Marmottan (inv. 5131, f° 13 recto). Sur l'appellation «maison du pêcheur», cf. n° *732*.

Expositions : *Monet*, St. Botolph Club, Boston, 1892, n° 1 — *Monet*, St. Botolph Club, Boston, 1899, n° 24 — *Pictures by Old Masters and Other Painters*, Copley Hall, Boston, 1903, n° A9 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, n° 3 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1911, n° 33 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1927, n° 10 — *Monet*, Wildenstein, New York, 1945, n° 44 — *Monet*, New York et Los Angeles, 1960, n° 29.

Bibliographie : L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 62 — O. Reuterswärd, 1948, p. 284 — L. Degand et D. Rouart, 1958, p. 75 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 104 (ill.).

Historique : (?) acheté à Monet par *Durand-Ruel*, octobre 1882, et vendu à *G. Petit*, août 1883 — vente M. de Porto Riche, Paris, Georges Petit, 14 mai 1890, n° 22 *(Durand-Ruel)* — Miss Anna Perkins Rogers, Boston, 1890 — légué en 1921 :

Museum of Fine Arts, Boston (21.1331).

806

FALAISE À VARENGEVILLE

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet 82*

Cette vue générale de Varengeville-Pourville est prise depuis le flanc gauche (ouest) de la gorge du Petit Ailly dont on aperçoit la cabane du douanier. La plage de Pourville est en partie cachée par la haute falaise de droite ; au fond, la côte se prolonge en direction de Dieppe.

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1883, (?) n° 37 — *Monet*, Marlborough, Londres, 1954, n° 20.

Bibliographie : A. de Lostalot, *Exposition des œuvres de Cl. Monet*, in : *Gazette des Beaux-Arts*, avril 1883, p. 346.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, avril 1882 — P.B. Haviland, Paris — P.A.

807

LA PLAGE DE POURVILLE

T. h. 0,60 ; l. 0,73
Signé b. d. : *Claude Monet*

Ce tableau exécuté depuis la falaise de Varengeville montre la plage de Pourville que domine la falaise d'Amont. Derrière celle-ci s'ouvre la baie de Dieppe ; au-delà, la côte s'éloigne vers le Tréport et la baie de Somme.

Bibliographie : M. Gumowski, *Muzeum Wielkopolskie w Poznaniu*, Krakow, 1924, n° 152.

Historique : *Durand-Ruel*, c. 1891 — *Cassirer*, 1906 — donné par la Société Artistique de Poznań en 1906 :

Musée National de Poznań, Pologne (894).

808

VAGUES ET ROCHERS À POURVILLE

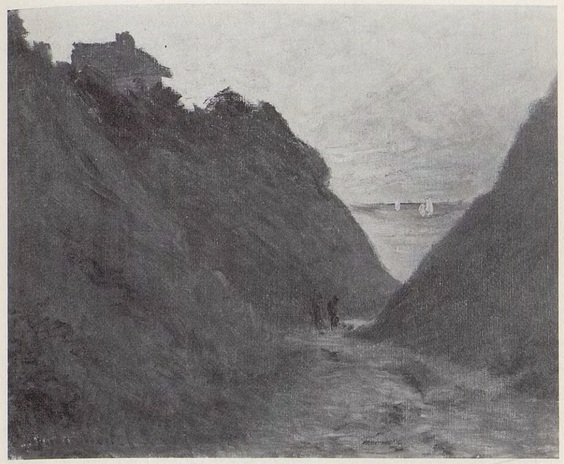
T. h. 0,60 ; l. 0,73
Signé b. g. : *Claude Monet 82*

Le même motif est vu ici d'un point proche de la cabane du douanier, à mi-hauteur de la falaise de Varengeville. Le soleil de midi illumine la mer.

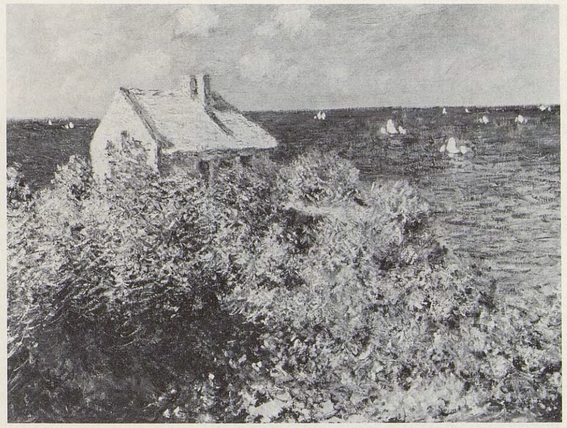
Expositions : (?) *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1883, n° 51 — *Exposition centennale de l'art français*, Institut français, Saint-Pétersbourg, 1912, n° 444 — *Chefs-d'œuvre de l'art français*, Palais National des Arts, Paris, 1937, n° 376.

Bibliographie : M. Elder, 1924, pl. 26 — H. Rostrup, *Cl. Monet et ses tableaux dans les collections danoises*, Copenhague, 1941, p. 19.

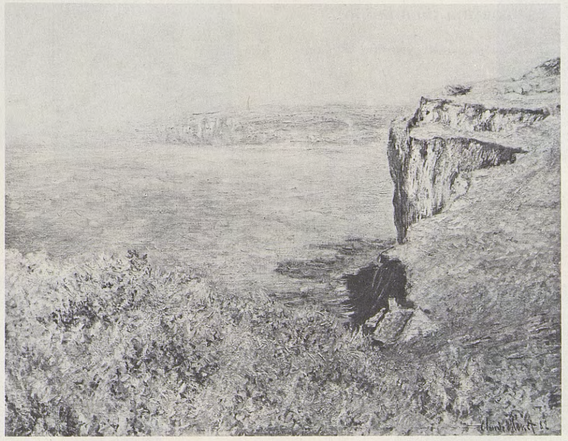
Historique : (?) acheté à Monet par *Durand-Ruel*, avril 1882, et vendu à *G. Petit*, août 1883 — Théodore Reinach, Paris — *Bernheim-Jeune*, 1917 — Lucien Sauphar, Paris, 1917 — vente Lucien Sauphar, Paris, Charpentier, 17 mars 1936, n° 29 (Gaboriaud) — A. Gaboriaud, Paris — vente, Genève, Motte, 2 juillet 1971, n° 335.



804

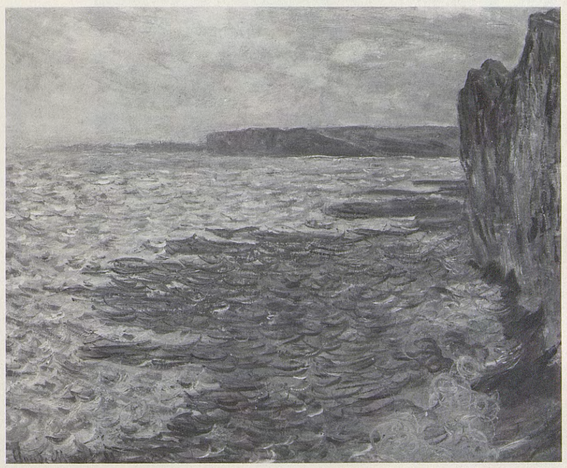


805



806

807



808

809

VASE DE PIVOINES

T. h. 1,00 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet*

Nous groupons ici tous les tableaux de fleurs réalisés en 1882, indépendamment des saisons auxquelles elles appartiennent. Ainsi ce tableau a été peint à Poissy dès la fin du printemps 1882, à la veille du second voyage de Pourville.

Expositions : *Monet*, Tooth, Londres, 1939, nº 11.

Historique : vente Zoubaloff, Paris, Georges Petit, 17 juin 1927, nº 145 (Gerson) — vente, Paris, Drouot, 13 février 1942, nº 57 — vente, Paris, Charpentier, 1-2 avril 1954, nº 71.

810

VASE DE FLEURS

T. h. 0,80 ; l. 0,45

Les rameaux fleuris représentés ici sont ceux de l'Abutilon à feuilles marbrées (Abutilon striatum thompsonii).

Historique : Michel Monet, Giverny — *Wildenstein* — Mr and Mrs William Coxe Wright, USA, 1953.

811

ROSES DANS UN PICHET BLEU

T. h. 0,52 ; l. 0,38
Signé b. d. : *Claude Monet*

Fin mai, alors que Monet s'apprête à retourner à Pourville, Durand-Ruel lui recommande de peindre des fleurs qui y sont «superbes» (pièce justificative nº 85). Malgré les difficultés rencontrées (cf. lettres nos 288 à 290), il n'est pas impossible que ces roses répondent à cette invitation.

Historique : Martin, Paris — *Sam Salz*, New York — Mr Aaron W. Davis, USA, c. 1956.

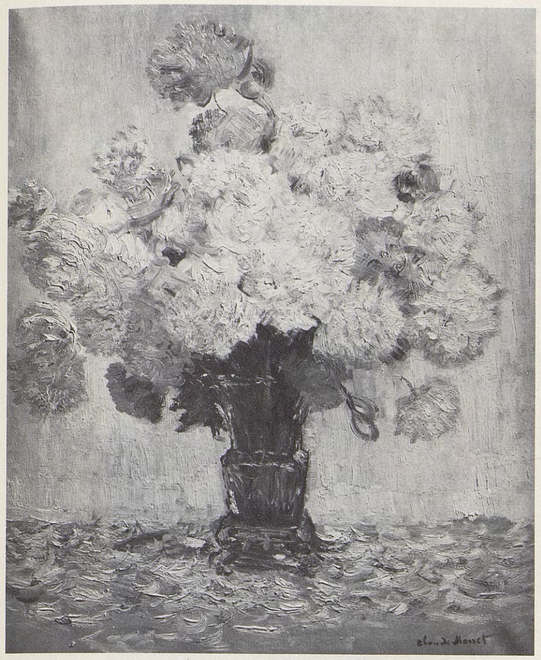
812

VASE DE CHRYSANTHÈMES

T.

A Poissy, vers la mi-novembre 1882, Monet entreprend un tableau de fleurs qui pourrait bien être ce vase de chrysanthèmes (lettres nº 301 et nº 302).

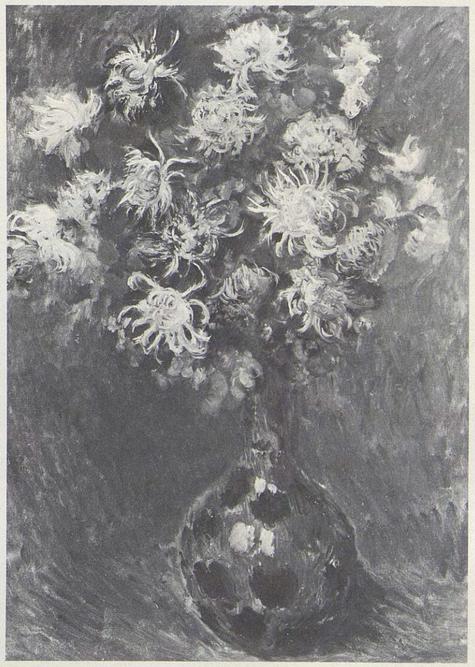
Historique : Mrs Ralph Harman Booth, Detroit, c. 1940 — P.A., USA.



809

810

811



812

813

MAUVES

T. h. 1,13 ; l. 0,38
Signé h. g. : *Claude Monet*

Ce tableau, voisin par le format des grands panneaux peints pour Durand-Ruel (cf. *infra* nos *919*, *920*, *925*, *926*, *931*, *932*, *937*, *938*, *943*, *944*, *949*, *950*) dont il constitue peut-être une première approche, correspond à la nature morte qui lui fait suite.

Exposition : *Fleurs et natures mortes*, Bernheim-Jeune, Paris, 1907, no 45.

Historique : Michel Monet, Giverny — P.A.

814

FAISANS SUSPENDUS

T. h. 1,13 ; l. 0,38
Signé b.d. : *Claude Monet*

Semble avoir été peint sur une toile de même format que le no *813* pour lui servir de pendant.

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1883, no 22 — Hambourg, 1895 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1928, no 20 — *Monet*, Paris, 1952, no 62 — *Monet*, Marlborough, Londres, 1954, no 11.

Bibliographie : G. Geffroy, *Cl. Monet*, in : *L'Art et les Artistes*, 1920, no 11, p. 62 (ill.) — G. Grappe, *Cl. Monet*, in : *Art vivant*, 1er janvier 1927, p. 8 (ill.).

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, décembre 1882 — Frank Thomson, Philadelphie, 1896 — *Durand-Ruel*, 1897 — G.J. Gould, New York, 1897 — vente G.J. Gould, New York, Silo's, 12 mai 1927, no 657 *(Durand-Ruel)* — Jean d'Alayer, France, c. 1952.

815

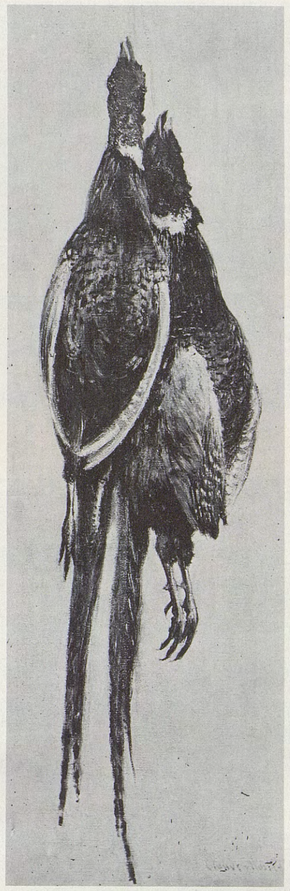
BATEAUX DANS LE PORT DU HAVRE

T. h. 0,65 ; l. 0,81

Venu travailler au Havre au début de la dernière semaine de janvier 1883, Monet admire le « mouvement de bateaux continuel » qu'il s'efforce de reproduire. Gêné par le mauvais temps, il devra abandonner la tâche entreprise (cf. lettres nos 307, 308, 309 et 310).

Historique : Michel Monet, Giverny — Mr and Mrs George Ritter, USA, c. 1963.

813



814

815

816

ÉTRETAT, LA FALAISE D'AVAL, AU COUCHER DU SOLEIL

T. h. 0,60 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 83*

Après un court passage au Havre, Monet se rend à Etretat le 31 janvier 1883, pour un séjour qui durera trois semaines.
Cette vue exécutée depuis l'extrémité orientale de la terrasse, au pied de la falaise d'Amont, montre l'Aiguille en avant de la porte d'Aval.

Bibliographie : (?) lettre nº 367 — (?) L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 259.

Historique : (?) acheté à Monet par *Durand-Ruel*, juillet 1883 — (?) *Georges Petit*, Paris, 1883 — P.A., France, c. 1953.

817

ÉTRETAT, SOLEIL COUCHANT

T. h. 0,55 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 83*

Cf. nº *816*. Conformément à l'ordre topographique de présentation d'est en ouest adopté pour le séjour d'Etretat en janvier-février 1883, nous faisons figurer ce tableau à cette place, bien qu'il appartienne à la fin de ce séjour, comme l'indique le point où se couche le soleil sur la mer, à droite de la falaise d'Aval. Il s'agit peut-être du tableau qu'Octave Mirbeau décrit dans *La France* en 1884 comme «*Nuit à Etretat* éclairée par la lune rose, d'un rose sourd».

Expositions : *Monet*, Lotos Club, New York, 1899, nº 16 — *Impressionist and Post-Impressionist Paintings*, Metropolitan Museum, New York, 1921, nº 74.

Bibliographie : lettre nº 380 — (?) O. Mirbeau, *Notes sur l'art, Cl. Monet*, in : *La France*, 21 novembre 1884 — W.H. Fuller, *Cl. Monet and his Paintings*, New York, 1899, p. 17 — *W.H. Fuller's Monets Sold*, in : *The Sun*, 14 mars 1903 — C. Mauclair, 1924, pl. 11 — Ch. Léger, 1930, pl. 22 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, pp. 262-263 — H. Huth, *Impressionism comes to America*, in : *Gazette des Beaux-Arts*, avril 1946, p. 246.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, novembre 1883 — W.H. Fuller, New York, 1899 — vente W.H. Fuller, New York, American Art Association, 12-13 mars 1903, nº 148 (H. Reisinger) — vente Hugo Reisinger, New York, Plaza Hotel, 18-20 janvier 1916, nº 73 — Mrs C.H. Senff, New York, c. 1917 — McVeigh, New York, c. 1928 — vente McVeigh, New York, Parke Bernet, 11 décembre 1963, nº 69 — acquis en 1967 :

North Carolina Museum of Art, Raleigh (67.24.1).

818

COUCHER DE SOLEIL

T. h. 0,60 ; l. 0,73
Signé b. g. : *Claude Monet 83*

Peint depuis l'escalier qui monte de l'extrémité orientale de la terrasse vers la falaise d'Amont.

Expositions : *The Impressionists of Paris : Monet, Pissarro, Sisley*, Chase's Gallery, Boston, 1891, nº 22 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, nº 4 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1928, nº 37.

Bibliographie : L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 268.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, décembre 1883 — Frank Thomson, New York, 1892 — Miss Anne Thomson, c. 1905 — Mrs F.G. Thomson — *Durand-Ruel*, 1927 — *Tooth*, 1951 — vente, Paris, Charpentier, 3 juin 1954, nº 52.

819

LA FALAISE ET LA PORTE D'AVAL

T. h. 0,60 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet 83*

Le peintre est installé sur le perrey (pour ce terme, cf. nº *821*). L'Aiguille est à moitié visible derrière la partie gauche de la porte d'Aval.

Expositions : Exposition impressionniste, Hanover Gallery, Londres, 1901 — Munich, 1901 — *Exposition de la Société des amis des arts*, Le Havre, 1902 — *Grosse Berliner Kunstausstellung*, Berlin, 1903, nº 623 — Helsingfors, 1904 — *Pictures presented to the city of Dublin ...*, Royal Hibernian Academy, Dublin, 1904-1905, nº 35 — *Internationale Kunstausstellung*, Brême, 1906, nº 233 — Zurich, 1908 — *Malerei des 19. Jahrhunderts*, Kunsthalle, Mannheim, 1909, nº 60 — *Manet-Monet*, Miethke, Vienne, 1910, nº 17 — *Inaugural exhibition*, Fine Arts Gallery, San Diego, 1926, nº 39.

Bibliographie : lettres (t. III) 1172 et 1173 — Th. Duret, *Ed. Manet et les impressionnistes*, in : *Histoire du Paysage en France*, Paris, 1908, p. 310 (ill.) — G. Lecomte, *La crise de la peinture française*, in : *L'Art et les Artistes*, octobre 1910, p. 30 (ill.) — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 347.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, décembre 1892 — tableau en dépôt chez *Cassirer* et saisi par le gouvernement allemand en 1914 — Axel Beskow, Stockholm, c. 1926 — Julius H. Weitzner, New York, c. 1935 — Mr and Mrs Maurice Harrison, USA, 1938 — P.A., USA.

820

FALAISE ET PORTE D'AVAL PAR GROS TEMPS

T. h. 0,73 ; l. 1,00
Signé b. d. : *Claude Monet*

Bibliographie : lettre nº 321 — pièce justificative nº 108 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 457.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel* et *Bernheim-Jeune*, décembre 1920 — *Durand-Ruel*, 1922 — *Bénézit*, Paris, 1941 — vente, Paris, Charpentier, 27 mars 1953, nº 20 — vente, Londres, Sotheby, 2-3 juillet 1974, nº 26 — vente, Londres, Sotheby Parke Bernet, 27 juin 1977, nº 77.

821

ÉTRETAT, MER AGITÉE

T. h. 0,81 ; l. 1,00
Signé b. g. : *Claude Monet 83*

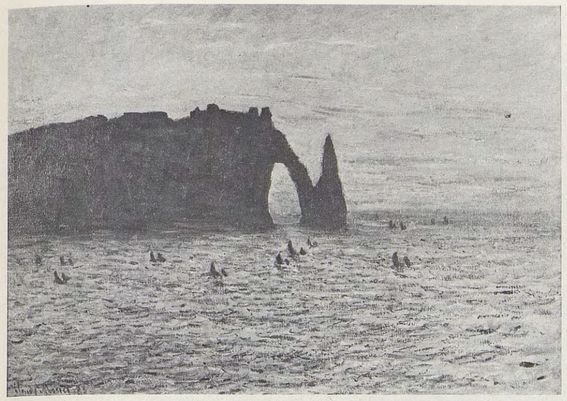
Installé dans une annexe de l'hôtel Blanquet, Monet a exécuté quatre toiles (nºs *821* à *824*) de sa fenêtre (cf. lettre nº 321). Sous l'angle où est pris ce tableau, seule la porte d'Aval est visible, l'Aiguille est cachée par la falaise au pied de laquelle apparaît la grotte du «Trou à l'Homme». Au premier plan, on aperçoit sur le perrey des bateaux et des caloges (sur ce terme, cf. nº *823*). Le perrey (appellation locale pour perré), port d'échouage des marins pêcheurs, correspond de nos jours à la terrasse Claude Monet qui domine la grève d'Etretat au sud-ouest, séparée de la falaise d'Aval par la terrasse Gustave Courbet.

Expositions : *Art français contemporain*, Kunstverein, Stuttgart, 1901 — *Gli Impressionisti alla XXIV Biennale di Venezia*, Venise, 1948, nº 8 — *Monet*, Edimbourg et Londres, 1957, nº 88 — *Monet*, New York, 1960, nº 35.

Bibliographie : *Bulletin de la Vie artistique*, décembre 1921, p. 619 (ill.) — G. Geffroy, 1922, p. 176 (ill.) — M. de Fels, 1929, p. 232 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 268 — M. Malingue, 1943, p. 26 — O. Reuterswärd, 1948, pp. 152 (ill.), 284 — M. Vincent, *La peinture des XIXe et XXe siècles, catalogue du Musée de Lyon*, 1956, p. 238, pl. G — W.C. Seitz, 1960, pp. 31, 120, 121 (ill.) — R. Lindon, *Falaise à Etretat par Claude Monet*, in : *Gazette des Beaux-Arts*, mars 1960, p. 182 — D. Wildenstein, 1971 et 1974, p. 52 (ill.) — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 105 (ill.), pl. XXXVIII.

Historique : *Durand-Ruel*, décembre 1883 — acquis en 1902 :

Musée des Beaux-Arts, Lyon (B.647).

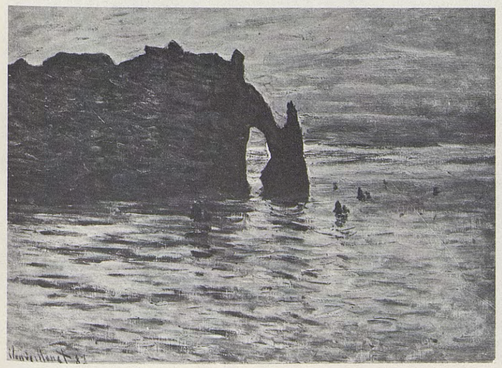


816

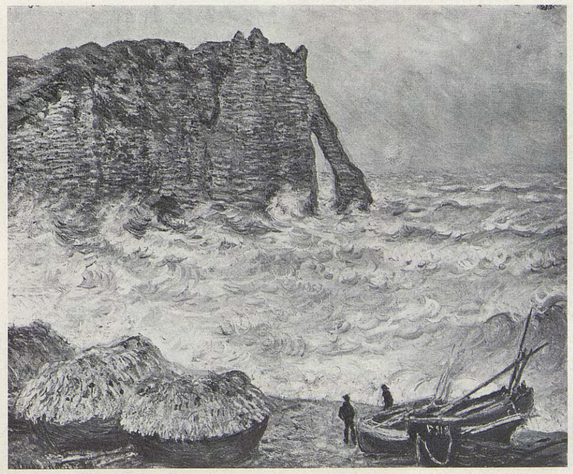
819

817

820



818



821

822

BATEAUX DE PÊCHE ET PORTE D'AVAL

T. h. 0,73 ; l. 1,00
Signé b. d. : *Claude Monet/1884*

Peint en 1883 depuis l'annexe de l'hôtel Blanquet, comme le n° *821*.
Il existe une étude au crayon très proche de ce tableau dans un carnet de croquis de Monet (Musée Marmottan, inv. 5131, f° 25 recto).

Exposition : *Monet*, Marlborough, Londres, 1954, n° 26.

Bibliographie : R. Andree, *Katalog der Gemälde des 19. Jahrhunderts im Wallraf-Richartz-Museum*, Cologne, 1964, p. 91.

Historique : *Bernheim* — Lord Ivor Spencer Churchill — Sir Edward and Lady Hulton, Londres, c. 1956 — *Marlborough*, Londres, c. 1961 — acquis en 1961 :

Wallraf-Richartz-Museum, Cologne (WRM.3120).

823

BATEAUX DE PÊCHE

T. h. 0,65 ; l. 0,92
Signé b. g. : *Claude Monet 83*

Vu depuis l'annexe de l'hôtel Blanquet, en regardant vers le large. Au premier plan, on distingue les caloges, vieux canots désaffectés, couverts de chaume comme ici ou de planches goudronnées (cf. n°s *1024* et *1025*), dans lesquelles les pêcheurs abritaient filets et cordages.

Expositions : The Montclair Art Museum, N.J., 1919 — Great Rapids, Mich., 1922 — Columbus Gallery of Fine Arts, 1924. — *Marines d'artistes français*, Durand-Ruel, New York, 1925, n° 15.

Bibliographie : L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 268.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, décembre 1883 — Haviland, 1884 — *Georges Petit* — *Durand-Ruel*, 1917 — F. Thun, USA, 1925 — P.A., USA.

824

BATEAUX SUR LA PLAGE

T. h. 0,65 ; l. 0,92

Peint depuis l'annexe de l'hôtel Blanquet.

Historique : Pighetti de Rivasso — P.A.

825

BATEAUX DE PÊCHE À ÉTRETAT

T. h. 0,60 ; l. 0,73

Pour représenter des bateaux et une caloge vus de près, le peintre se trouve sur la terrasse (de nos jours terrasse Claude Monet) dominant le perrey.

Historique : Blanche Monet-Hoschedé, Giverny — *Durand-Ruel* — Frank S. Kerr, Buchillon (Suisse), c. 1948 — Max Moos, Genève, c. 1959.

826

GROS TEMPS À ÉTRETAT

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet*

Les vagues battent les flancs du perrey à proximité duquel le peintre a planté son chevalet. Au fond, on aperçoit la falaise et la porte d'Amont.

Expositions : *19th Century Art*, Glasgow International Exhibition, 1901, n° 1440 — Mulhouse, 1902 — *Exposition du Jubilé*, Karlsruhe, 1902 — *Entwicklung des Impressionismus in Malerei und Plastik*, Secession, Vienne, 1903, n° 43 — Société hongroise des Beaux-Arts, Budapest, 1903 — *Pictures by Boudin, Manet...*, Grafton Galleries, Londres, 1905, n° 108 — *Monet*, Grossherzogliches Museum, Weimar, 1905, n° 16 — *Paysages par Cl. Monet et Renoir*, Durand-Ruel, Paris, 1908, n° 34 — *Monet, Pissarro, Renoir et Sisley*, Durand-Ruel, Paris, 1910, n° 9 — Francfort, 1910 — *Ausstellung von Werken moderner Franzosen*, Galerie Arnot, Vienne, 1912, n° 17.

Bibliographie : lettre n° 367 — E. Sarradin, *Notes d'art – Paysages de Cl. Monet et de Renoir*, in : *Journal des débats*, 23 mai 1908 — M. de Fels, 1929, p. 232 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 259 — O. Reuterswärd, 1948, p. 284 — U. Hoff, *The National Gallery of Victoria*, Londres, 1973, p. 50 (ill.).

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, juillet 1883 — J. B. Faure, Paris — *Durand-Ruel*, 1901 — acquis en 1913 sur le fonds Felton :

The National Gallery of Victoria, Melbourne (582.2).

827

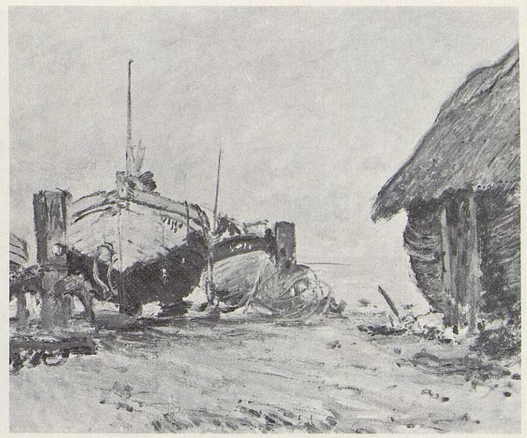
ÉTRETAT, FALAISE ET PORTE D'AMONT, GROSSE MER

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet*

Cf. n° *826*.

Historique : vente, New York, Plaza Hotel, 14-15 janvier 1920, n° 147 — Felix Isman, New York — William Ginsberg, Rowayton (Conn.) — vente Mr and Mrs William Ginsberg, New York, Parke Bernet, 20 novembre 1968, n° 29.

822

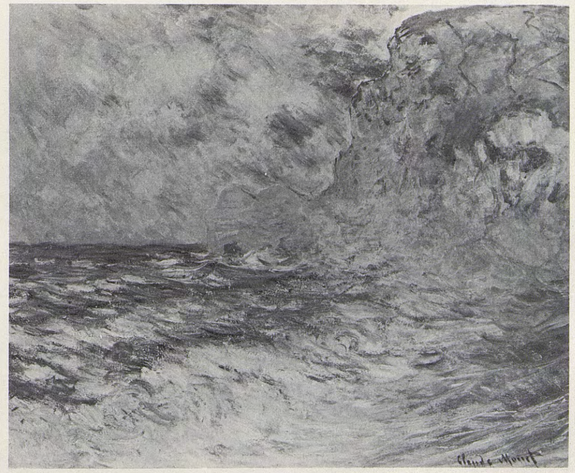


825

823

826

824



827

828

PLAGE D'ÉTRETAT

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet/83*

Peint depuis le sentier qui escalade la falaise d'Aval. On distingue au premier plan les bateaux sur le perrey, plus loin la plage et, au fond, «une roche d'une forme étrange, arrondie et percée à jour» ayant «à peu près la figure d'un éléphant énorme enfonçant sa trompe dans les flots». C'est en ces termes que Guy de Maupassant, dans *Une Vie*, évoque «la petite porte d'Étretat», ou porte d'Amont.

Bibliographie : W. Dewhurst, *Impressionist Painting*, Londres, 1904, p. 42 (ill.) — G. Geffroy, 1922, p. 172 (ill.) — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 269 — O. Reuterswärd, 1948, pp. 153 (ill.), 284 — G. Besson, [1949], pl. 16 — L. Degand et D. Rouart, 1958, p. 76 (ill.) — H. Adhémar et M. Dreyfus-Bruhl, *Musée du Louvre, Catalogue des peintures ...impressionnistes*, Paris, 1958, nº 257 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 105 (ill.), pl. XXXIX — H. Adhémar et A. Dayez, *Musée du Jeu de Paume, catalogue*, Paris, 1973, pp. 69 (ill.), 151.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, décembre 1883 — *Camentron*, Paris, 1893 — Antonin Personnaz, Bayonne — légué en 1935 :

Musée du Louvre, Galerie du Jeu de Paume, Paris (RF.1937-42).

829

BATEAUX SUR LA PLAGE À ÉTRETAT

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet 83*

Exécuté d'un point proche du nº *828*. A gauche de la porte d'Amont, on distingue la Grosse-Roche et la Petite-Roche, visibles à marée basse. Monet a dessiné une étude pour cette toile (Musée Marmottan, inv. 5131, fº 28 recto).

Bibliographie : (?) lettre nº 367 — (?) L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 259.

Historique : (?) acheté à Monet par *Durand-Ruel*, juillet 1883 — *Georges Petit*, (?) 1883 — Mme René Lisle, Paris, c. 1950 — Abel Hermant, c. 1972 — *J.C. Bellier*, Paris.

830

MATIN À ÉTRETAT

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet 83*

Monet s'est placé ici plus haut et plus à gauche que pour les nos *828* et *829*.

Expositions : *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, nº 56.

Bibliographie : *Catalogue of the Potter Palmer Collection*, Art Institute of Chicago, 1910, nº 38 — M.C., *Monets in the Art Institute*, in : *Bulletin of the Art Institute of Chicago*, février 1925, p. 19 — O. Reuterswärd, 1948, p. 284 — *Paintings in the Art Institute of Chicago*, Chicago, 1961, p. 319 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 105 (ill.).

Historique : Potter Palmer, Chicago, 1891 — légué en 1922 :

The Art Institute of Chicago (22.429).

831

AIGUILLE D'ÉTRETAT, MARÉE BASSE

T. h. 0,60 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 83*

Le peintre est installé sur la grève au pied de la valleuse de Jambourg, située à l'ouest de la plage d'Etretat, entre la porte d'Aval et la Manneporte. Regardant vers l'est, il représente la porte d'Aval et l'Aiguille à marée basse, éclairées par la lumière du couchant.

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, New York, nº 16.

Bibliographie : lettre nº 380 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, pp. 262-263.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, novembre 1883 — *Sam Salz*, New York — P.A., USA.

832

LA MANNEPORTE

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 83*

Sans s'éloigner beaucoup de l'emplacement occupé au nº *831*, l'artiste s'est tourné vers l'ouest pour représenter à contre-jour la Manneporte éclairée par le soleil à son déclin.

Expositions : *4e exposition internationale de peinture*, Georges Petit, Paris, 1885, nº 66 — (?) *Société des XX*, Bruxelles, 1886, nº 4 — *Monet*, Lotos Club, New York, 1899, nº 21 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, nº 20 — *Monet*, New York, 1960, nº 36.

Bibliographie : lettres nos 367 et (?) 646 — G. Dargenty, *Exposition internationale de peinture*, in : *Courrier de l'art*, 29 mai 1885, p. 264 — *W. H. Fuller's Monets Sold*, in : *The Sun*, 14 mars 1903 — G. Geffroy, 1922, p. 108 — (?) M. Octave Maus, *Trente années de lutte pour l'art*, Bruxelles, 1926, pp. 43, 323 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 259 — O. Reuterswärd, 1948, p. 284 — R. Lindon, *« Falaise à Etretat » par Cl. Monet*, in : *Gazette des Beaux-Arts*, mars 1960, p. 181 (ill.) — W.C. Seitz, 1960, p. 24 (ill.) — Ch. Sterling et M. M. Salinger, *French Paintings, t. III, ... Metropolitan Museum of Art*, New York, 1967, p. 135 (ill.) — D. Cooper, *The Monets in the Metropolitan Museum*, in : *Metropolitan Museum Journal*, vol. 3, 1970, pp. 293, 294 (ill.), 302, 304 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 105 (ill.), pl. XXXIV — R. Huyghe, *La Relève du réel*, Paris, 1974, p. 141 (ill.).

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, juillet 1883 — *Georges Petit*, Paris, 1883 — W. H. Fuller, New York, c. 1899 — vente W. H. Fuller, American Art Association, 12-13 mars 1903, nº 153 *(Durand-Ruel)* — William Church Osborn, New York, 1903 — légué en 1951 :

The Metropolitan Museum of Art, New York (51-30-5).

833

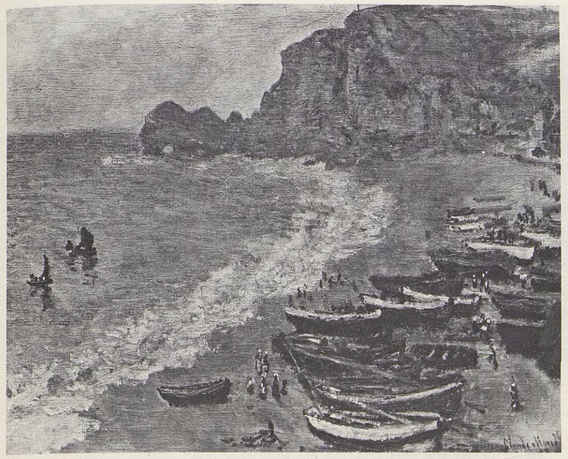
LA MANNEPORTE VUE EN AVAL

T. h. 0,73 ; l. 0,92

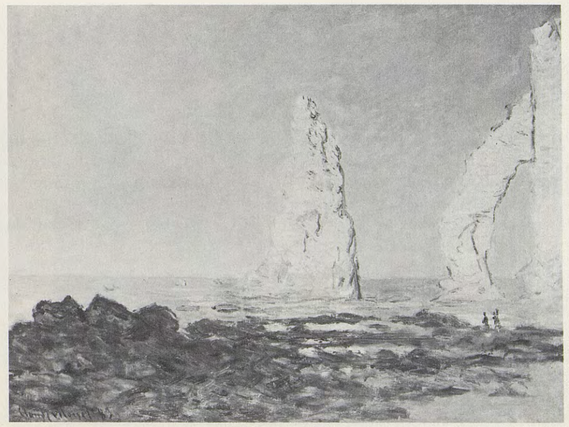
«On franchit la Manne-Porte, voûte énorme où passerait un navire» (Guy de Maupassant : *La Roche aux Guillemots*).

Bibliographie : O. Reuterswärd, 1948, p. 284 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 105 (ill.).

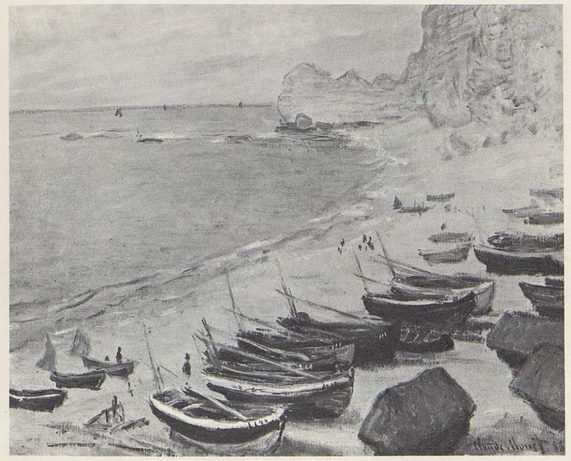
Historique : Michel Monet, Giverny — William Goetz, Beverly Hills — *Sam Salz*, New York — vente, Londres, Sotheby, 1er décembre 1971, nº 10 *(Marlborough)*.



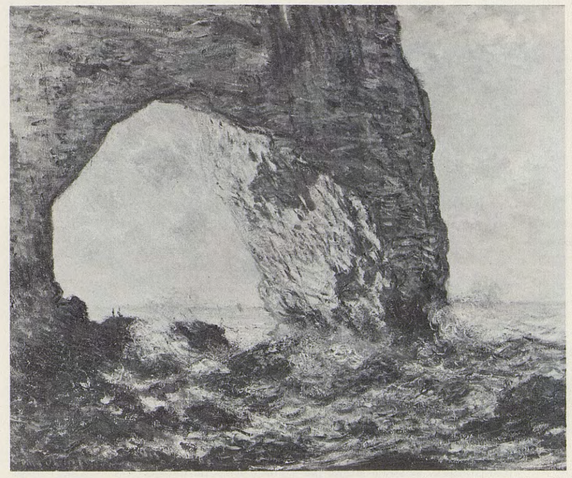
828



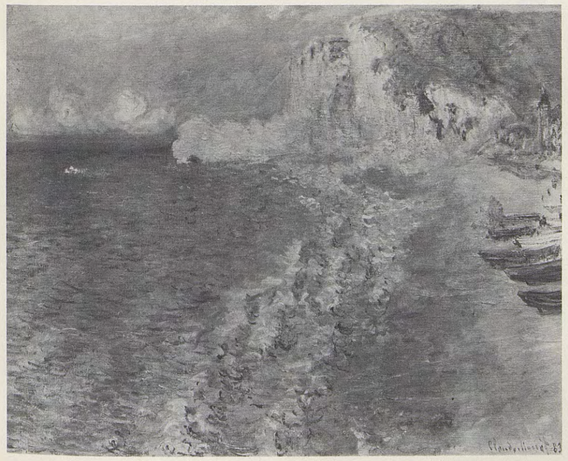
831



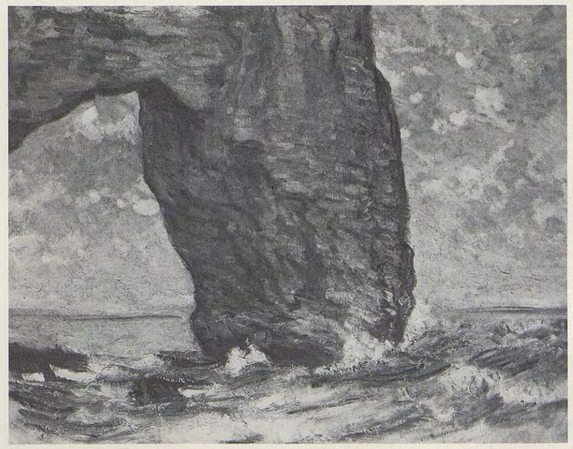
829



832



830



833

834

LA SEINE À PORT-VILLEZ

T. h. 0,60 ; l. 1,00
Signé b. g. : *Claude Monet 83*

Monet s'installe à Giverny à la fin d'avril 1883. Comme souvent au début d'un nouveau séjour — ce fut notamment le cas à Vétheuil —, il semble hésiter à aborder des motifs proches de son domicile. Pour peindre la Seine à Port-Villez, petit village situé en face de Giverny sur la rive gauche de la Seine, il a dû franchir une distance d'environ 1 kilomètre avant d'atteindre le fleuve à proximité de l'embouchure du bras principal de l'Epte.

Expositions : (?) *4e exposition internationale de peinture*, Georges Petit, Paris, 1885, n° 70.

Bibliographie : (?) G. Dargenty, *Exposition internationale de peinture*, in : *Courrier de l'art*, 29 mai 1885, p. 264 — (?) G. Geffroy, 1922, p. 108 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 268 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 112 (ill.).

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, décembre 1883 — Boivin — vente, Paris, Charpentier, 15 juin 1954, n° 76 — *Marlborough*, Londres — J. Dreyfus, New York — vente J. Dreyfus, New York, Parke Bernet, 10 mars 1971, n° 6 — *Acquavella*, USA, c. 1973.

835

PETITES ÎLES DE PORT-VILLEZ

T. h. 0,65 ; l. 0,92
Signé b. g. : *Claude Monet 83*

Au XIXe siècle, la Seine est parsemée de nombreuses îles, en particulier en aval de Port-Villez, dont on aperçoit quelques maisons sur la rive opposée. Au-dessus se dresse le coteau du Gibet qui se prolonge vers le sud-est en direction de Jeufosse.

Expositions : *The Impressionists of Paris*, New York, American Art Galleries, avril 1886, et National Academy of Design, mai-juin 1886, n° 276.

Bibliographie : L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 268 — D. Wildenstein, 1971 et 1974, p. 78 (ill.) — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 105 (ill.).

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, décembre 1883 — Albert Spencer, New York, 1886 — Mme A. Holtz, Paris — *Durand-Ruel*, 1911 — Harris Whittemore, Naugatuck (Conn.), 1911 — vente Harris Whittemore, New York, Parke Bernet, 19-20 mai 1948, n° 92 — P.A., USA.

836

PAYSAGE À PORT-VILLEZ

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 83*

La Seine est dominée par la côte du Gibet, plus nettement visible ici que sur les deux tableaux précédents.

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1911, n° 2.

Bibliographie : lettre n° 380 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, pp. 262-263.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, novembre 1883 — Albert Spencer, New York — Mme A. Holtz, Paris — *Durand-Ruel*, 1911 — *Julius Pollak and Sons*, 1945 — P.A.

837

PAYSAGE À VILLEZ PRÈS VERNON

T. h. 0,73 ; l. 0,92
Signé b. g. : *Claude Monet 83*

Peint à l'ouest de Villez et à proximité de l'embouchure de l'Epte dite «de Limetz». Sur la rive opposée de la Seine, on distingue, à peu près au centre de la toile, la flèche de l'église de Port-Villez.

Expositions : *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, n° 62 — Toronto Gallery, Canada, 1922 — *French Impressionist Paintings*, the Maryland Institute, Baltimore, 1922 — *Paysage contemporain*, Palais de Marbre, Paris, 1925 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1928, n° 39 — *Monet de 1865 à 1888*, Durand-Ruel, Paris, 1935, n° 40.

Bibliographie : lettres (t. III) 989 et 991 — G. Geffroy, 1922, pp. 118, 168 (ill.) — C. Mauclair, 1924, pl. 30 — F. Fels, 1925, p. 49 (ill.) — T. [Tabarant], *Le paysage contemporain*, in : *Bulletin de la Vie artistique*, 1er décembre 1925, p. 515 (ill.) — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 268 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 105 (ill.).

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, décembre 1883 — Claude-Lafontaine, Paris, c. 1889 — *Georges Petit*, *Durand-Ruel* et *Bernheim-Jeune*, 1919 — A. Poullot, 1923 — *Acquavella*, New York — P.A., Suisse, c. 1971.

838

EFFET DE SOLEIL COUCHANT SUR LA SEINE À PORT-VILLEZ

T. h. 0,73 ; l. 0,92
Signé b. d. : *83 Claude Monet*

Vue orientée sensiblement comme la précédente. La Seine descend vers Vernon, c'est-à-dire vers le couchant.

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1914, n° 38 — *Monet*, Georges Petit, Paris, 1924, n° 47 — *Œuvres importantes de Monet, Pissarro, Renoir et Sisley*, Durand-Ruel, Paris, 1925, n° 15 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1935, n° 3.

Bibliographie : G. Lecomte, *L'art impressionniste*, Paris, 1892, pp. 125-126 — V. Pica, *Gl'Impressionisti Francesi*, Bergame, 1908, p. 72 (ill.) — F. Fels, 1925, p. 55 (ill.) — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 268 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 99 (ill.).

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel* en décembre 1883 — *A. Hébrard*, Paris, 1906 — Prince de Wagram, Paris — *Durand-Ruel*, 1908 — *Sam Salz*, New York — Mr and Mrs John D. Rockefeller III, New York — vente, Londres, Christie, 28 juin 1968, n° 21 (Frandan) — P.A., Danemark.

839

CÔTE DE NOTRE-DAME-DE-LA-MER, BORD DE LA SEINE

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. d. : *83 Claude Monet*

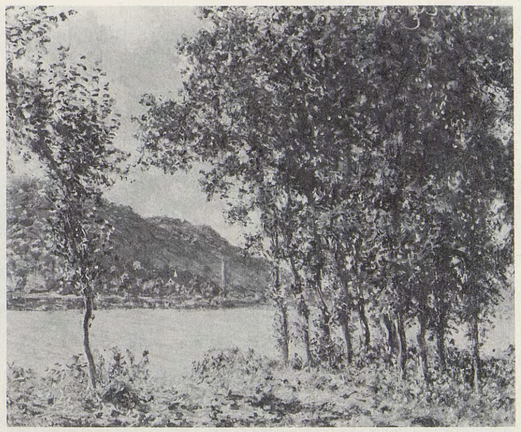
Pour exécuter cette vue du Gibet au pied duquel on aperçoit quelques maisons de Port-Villez, l'artiste a pris place au nord-ouest de l'embouchure du bras de l'Epte dit «de Limetz». Le nom qu'il a proposé pour ce tableau dès 1883 est emprunté au hameau de Notre-Dame-de-la-Mer qui se trouve sur la hauteur, hors du champ à gauche.

Expositions : *Celebrated Paintings*, National Academy of Design, New York, 1887, n° 156 bis — *Inter-State Industrial Exposition of Chicago*, 1890, n° 199 — *The Impressionists of Paris : Monet, Pissarro, Sisley*, Chase Gallery, Boston, 1891, n° 7 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1895, n° 6 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1937, n° 9.

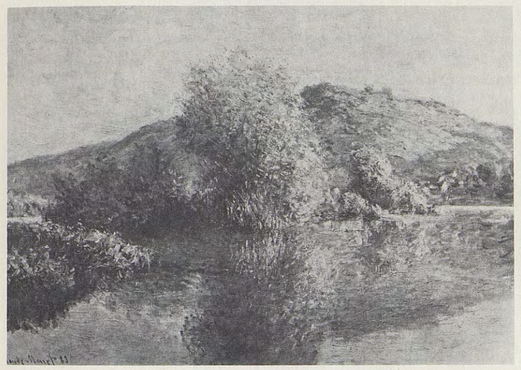
Bibliographie : lettre n° 380 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 263 — D. Wildenstein, 1967, p. 52.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, novembre 1883 — Potter Palmer, Chicago, 1892 — *Durand-Ruel*, 1894 — P.A., USA, c. 1973.

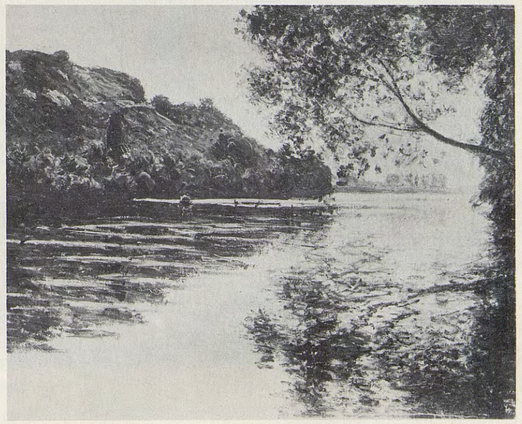
834



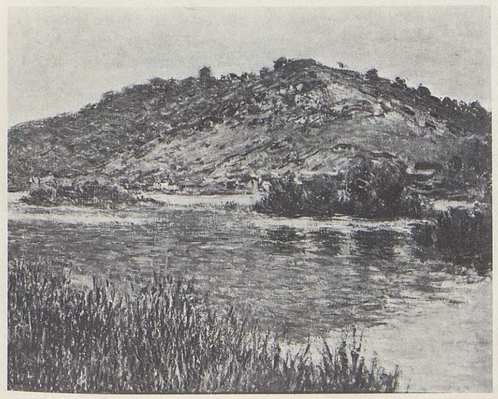
837



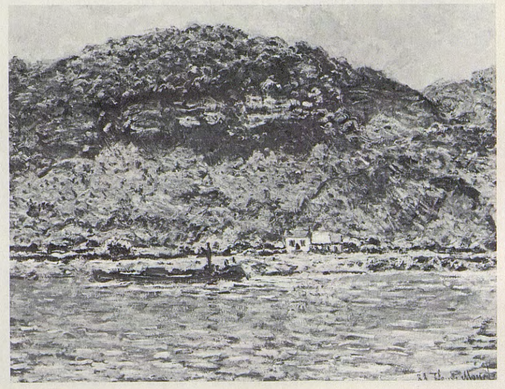
835



838



836



839

840

LE CHEMIN DE HALAGE À GRANVAL

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet 83*

Le Grand Val (appelé Granval par Monet) est situé sur la rive gauche de la Seine, entre Port-Villez et Vernon. Pour peindre le chemin de halage, Monet a dû traverser le fleuve ; il peint en direction de l'amont ; au fond, les îles de Port-Villez.

Expositions : *Exposition universelle, Beaux-Arts*, Saint Louis, 1904 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1907, nº 20 — *Masters of the Modern French School*, Corcoran, Washington, 1911, nº 25 — Union League Club, New York, 1915 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1940, nº 10 — *Monet*, Wildenstein, New York, 1945, nº 45 — *Monet*, Marlborough, Londres, 1954, nº 22 — *Monet*, St. Louis et Minneapolis, 1957, nº 56 — *Monet*, New York, 1960, nº 31.

Bibliographie : L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 269.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, décembre 1883 — Jean d'Alayer, Paris — *Sam Salz*, New York — Mr and Mrs Georges L. Simmonds, USA, c. 1957.

841

LES ÎLES DE PORT-VILLEZ

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 83*

Les îles particulièrement nombreuses entre Port-Villez et Limetz-Villez portaient des noms pittoresques : île Hardy, île des Fourgons, la Mère Ile, Ilon, île des Boutiques. Elles ont été draguées ou rattachées au rivage après la suppression du barrage de Port-Villez en amont.

Expositions : *French Impressionists*, Art Gallery, Montréal, 1906, nº 6 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1907, nº 19 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1911, nº 9.

Bibliographie : L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 268.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, décembre 1883 — vente, Paris, Galerie Charpentier, 3 juin 1954, nº 51 — P.A., France, c. 1970.

842

L'ÉGLISE DE VERNON

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet*

Ayant pris position dans les prés de Vernonnet en aval de Giverny, Monet peint l'église de Vernon en partie cachée par les peupliers de l'île Corday.

Bibliographie : lettre (t. III) 1078 — E. Waldmann, *Art in America*, in : *Burlington Magazine*, avril 1910, p. 65 — E. Waldmann, *Französische Bilder in amerikanischem Privatbesitz*, in : *Kunst und Künstler*, décembre 1910, p. 142.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, octobre 1890 — Harris Whittemore, Naugatuck, 1890 — P.A., USA, c. 1971.

843

VUE DE L'ÉGLISE DE VERNON

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 83*

Pour exécuter cette vue de l'église Notre-Dame de Vernon, l'artiste s'est légèrement déplacé vers l'ouest par rapport au tableau précédent. L'église tourne vers la Seine son chevet et la tour carrée du transept.

Expositions : *4e exposition internationale de peinture*, Georges Petit, Paris, 1885, nº 67 — *Exposition centennale de l'art français*, Palais du Champ de Mars, Paris, 1889, nº 526 — *Monet*, New York, 1960, nº 61.

Bibliographie : lettres 380 ; (t. III) 1088 — Pièce justificative nº 96 — G. Dargenty, *Exposition Internationale de peinture*, in : *Courrier de l'art*, 29 mai 1885, p. 264 — A. Dayot, *Un siècle d'art, notes sur la peinture à l'exposition centennale*, Paris, 1890, p. 128 — W. Dewhurst, *Cl. Monet*, in : *The Pall-Mall magazine*, s. d., p. 213 (ill.) — Th. Duret, *Histoire des peintres impressionnistes*, Paris, 1906, p. 66 (ill.) — A. Alexandre, 1921, p. 106 (ill.) — G. Geffroy, 1922, p. 108 — M. Elder, 1924, p. 28 — Ch. Léger, 1930, pl. 25 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, pp. 263, 336 — M. Malingue, 1943, pp. 88 (ill.), 147 — J. Rewald, 1961, p. 484 (ill.) — L. Reidemeister, *Auf den Spuren der Maler der Ile-de-France*, Berlin, 1963, p. 122 (ill.).

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, novembre 1883 — Herz, c. 1885 — H. Vever, Paris, c. 1889 — vente H.V. [Vever], Paris, Georges Petit, 1-2 février 1897, nº 80 *(Durand-Ruel* et *Montaignac)* — Decap, Paris, 1897 — *Wildenstein* — Mr and Mrs John Barry Ryan, USA, 1948 — P.A., USA.

844

LE BORD DE L'EAU À VERNON

T. h. 0,60 ; l. 0,73
Signé b. g. : *Claude Monet 83*

S'étant rapproché du pont qui relie Vernonnet à Vernon, Monet a pris place dans l'axe de l'église Notre-Dame dont le chevet est dominé par la tour carrée du transept. La maison bourgeoise, qui se trouvait à droite sur le tableau nº *843*, apparaît ici à gauche.

Expositions : *Monet*, Lotos Club, New York, 1899, nº 9 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, nº 10 — *Monet*, Tokyo, Kyoto et Fukuoka, 1973, nº 37 — *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, nº 57.

Bibliographie : lettre nº 380 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, pp. 262-263 — J. Rewald, 1961, p. 368 (ill.).

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel* en novembre 1883 — Catholina Lambert — *Durand-Ruel*, 1888 — Frank Thomson, New York, 1890 — Miss Anne Thomson, Boston, c. 1905 — Hourticq, Paris — Mrs H.H. Rogers, Taos, New Mexico — *Knoedler*, New York, 1950 — Mrs Michael van Beuren, Newport, Rhode Island, 1950 — *Knoedler*, New York, 1951 — Mr Jack Chrysler, New York, 1951 — Mrs Carr, New York — *Acquavella*, New York — Mr and Mrs Josef Rosensaft, New York, c. 1973 — vente Mr and Mrs J. Rosensaft, New York, Sotheby Parke Bernet, 17 mars 1976, nº 29.

845

MAISONS SUR LE VIEUX PONT DE VERNON

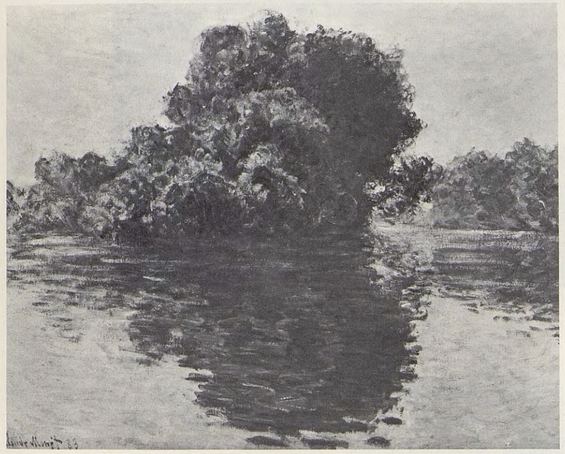
T. h. 0,60 ; l. 0,81

En amont du pont de Vernon, les restes d'un vieux pont fortifié portent aujourd'hui encore, proche de la rive de Vernonnet, une pittoresque masure en encorbellement.

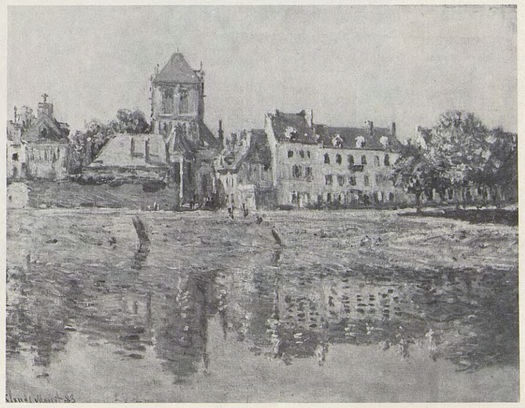
Historique : Dr Hermann Ganz, Zurich — *Schoneman*, New York, c. 1955.

840

843

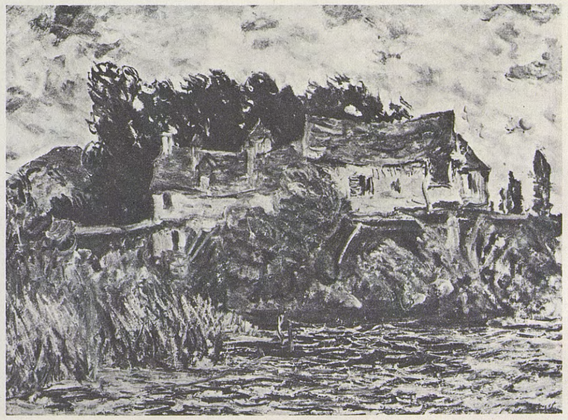


841



844

842



845

846

LE DÉJEUNER SOUS LA TENTE

T. h. 1,16 ; l. 1,36

Selon les renseignements recueillis auprès de Mme Salerou (Germaine Hoschedé), c'est Michel Monet que l'on distingue à côté d'Alice Hoschedé, derrière la table dressée dans le jardin de Giverny.

Expositions : *Monet*, Orangerie, Paris, 1931, n° 70 — *Monet*, 1952, Zurich, n° 78, La Haye, n° 62.

Bibliographie : M. Malingue, 1943, pp. 50 (ill.), 146 — J. Rewald, 1973, p. 552 (ill.).

Historique : Michel Monet, Giverny — *Roger Bernheim*, Paris — *Kaganovitch* — M. Joseph R. Nash — P.A., France.

847

MICHEL MONET AU CHANDAIL BLEU

T. h. 0,46 ; l. 0,38

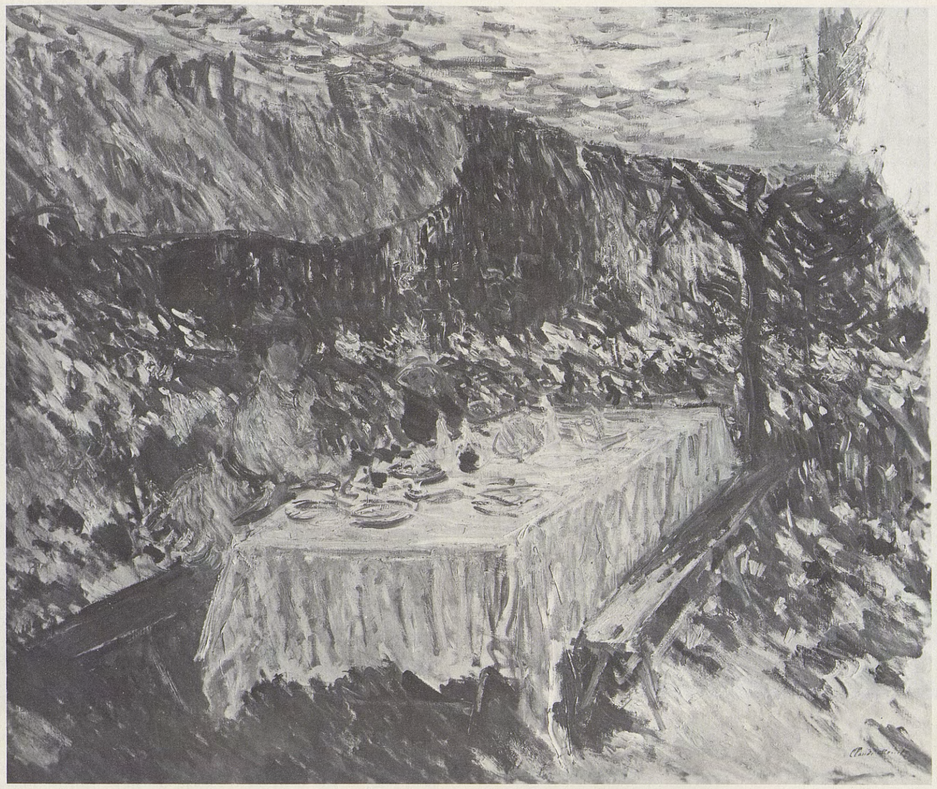
Michel Monet (1878-1966) est âgé d'environ cinq ans lorsque son père fait de lui ce portrait. Ceux qui l'ont connu à la fin de sa vie retrouvent son regard chez l'enfant représenté ici.

Expositions : *Monet*, Orangerie, Paris, 1931, n° 67 — *Monet*, Edimbourg et Londres, 1957, n° 70.

Bibliographie : F. Daulte et C. Richebé, *Monet et ses amis*, Musée Marmottan, Paris, 1971, p. 16 (ill.) — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 105 (ill.).

Historique : Michel Monet, Giverny — légué en 1966 à l'Académie des Beaux-Arts, Paris :

Musée Marmottan, Paris (5019).



846

847

848

VASE DE PAVOTS

T. h. 1,00; l. 0,60

Ce vase de pavots et celui qui lui fait suite correspondent probablement aux fleurs que Monet peint au cours de l'été 1883. Les pavots se retrouvent dans les panneaux exécutés pour Durand-Ruel. Cf. nos *919*, *920* (Lettre no 372).

Expositions: *Monet*, La Haye, 1952, no 58a.

Bibliographie: D. Hannema, *Catalogue des peintures de la collection W. van der Vorm*, Rotterdam, 1950, p. 56 (ill.).

Historique: Willem van der Vorm, c. 1940:

Stichting Willem van der Vorm, Rotterdam.

849

PAVOTS DANS UN VASE DE CHINE

T. h. 1,00; l. 0,61

Tableau modifié après 1959: une fleur rajoutée. Sur les pavots, cf. no *848*.

Expositions: (?) *Fleurs et natures mortes*, Bernheim - Jeune, Paris, 1907, no 46 — *Monet*, Gimpel, Londres, 1950, no 3.

Historique: M. Blum, Paris — vente, Londres, Sotheby, 25 novembre 1959, no 72 (J. Robb).

850

ROUTE DE MONTE-CARLO

T. h. 0,65; l. 0,81
Signé b. g.: *Claude Monet 83*

Ce tableau a été exécuté sur la Corniche entre Monte-Carlo et Menton, lors du voyage de prospection sur la Côte d'Azur que Monet fit en compagnie de Renoir en décembre 1883. — Le village que l'on distingue au second plan semble représenter le vieux bourg de Roquebrune dont le nom figure, au compte de Durand-Ruel, dans les carnets de Monet à la date du 29 décembre 1884.

Expositions: *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1895, no 20 — *Monet et Renoir*, Durand-Ruel, New York, 1900, no 22 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1915, no 17 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1916, no 5 — Union League Club, New York, 1922 — Baltimore Museum of Art, 1925 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1927, no 14 — *Monet*, Tooth, Londres, 1939, no 9 — *Monet*, Marlborough, Londres, 1954, no 23.

Bibliographie: lettre no 432.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, janvier 1885 — Alfred Atmore Pope, Farmington, 1893 — *Durand-Ruel*, 1895 — *Marlborough*, Londres — P.A., Grande-Bretagne, c. 1954.

851

PRÈS MONTE-CARLO

T. h. 0,65; l. 0,81
Signé b. g.: *Claude Monet 83*

Peint au cours du même voyage en décembre 1883.

Expositions: *The Impressionists of Paris*, New York, American Art Galleries, avril 1886, et National Academy of Design, mai-juin 1886, no 172 — Palais de l'Industrie, Reims, 1896 — *7e exposition des Beaux-Arts*, Mulhouse, 1899, no 249 — *Pictures by Boudin, Manet...*, Grafton Galleries, Londres, 1905, no 109 — *6e exposition internationale des Beaux-Arts*, Venise, 1905 — *Art Français*, Kunsthalle, Bâle, 1906, no 476 — Nemzetti Szalon, Budapest, 1907 — *Impressionisten*, Moderne Galerie, Munich, 1909, no 26.

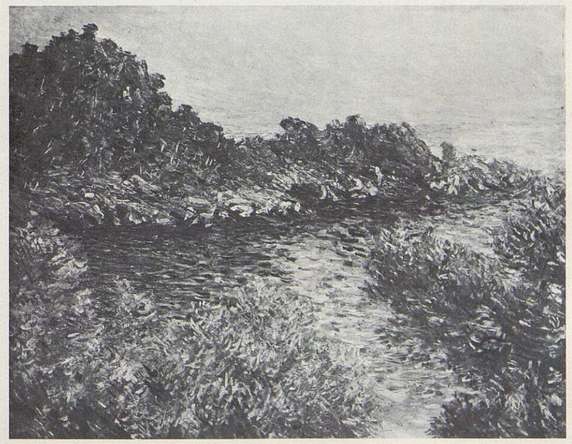
Bibliographie: lettre no 432 — *The French Impressionists*, in: *New York Tribune*, 10 avril 1886.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, janvier 1885 — A.W. Kingman, New York, 1886 — *Durand-Ruel*, 1896 — tableau en dépôt chez *Cassirer* et saisi par le gouvernement allemand en 1914 — Louis Koch — R. von Hirsch, Bâle — P.A., Grande-Bretagne.

848

849

850



851

852

BORDIGHERA, ITALIE

T. h. 0,60 ; l. 0,73
Signé b. d. : *Claude Monet 84*

Ayant jeté son dévolu sur Bordighera au cours de son voyage d'étude, Monet y revient à la mi-janvier 1884. Son séjour durera jusqu'aux premiers jours d'avril. La petite ville de Ligurie, groupée autour du campanile de l'église S. Maria Maddalena, est représentée ici depuis un point assez éloigné, situé au flanc de la colline que domine la Torre dei Mostaccini, à l'ouest de la ville.

Expositions : (?) *Monet*, Bernheim-Jeune, Paris, 1921, nº 15 — (?) *Centenaire de Cl. Monet*, André Weil, Paris, 1940, nº 15.

Bibliographie : lettre nº 503 — G. Grappe, s.d. (1909), p. 58 (ill.) — A. Alexandre, 1921, p. 82 (ill.) — F. Fels, 1925, p. 51 (ill.) — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 281.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, juin 1884 — Coquelin, Paris, 1890 — vente Coquelin, Paris, Georges Petit, 20 mai 1893, nº 47 — (?) J.E. Blanche, Paris, c. 1940 — (?) *Sam Salz*, New York — Mr and Mrs André Meyer, USA, c. 1962.

853

VUE DE BORDIGHERA

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 84*

Peinte depuis la colline des Mostaccini, en remontant vers la tour, cette toile montre la Città Alta (ou Paese Alto) de Bordighera, précédée de la villa Bischoffsheim construite par Charles Garnier. Cf. nos *856* et *857*.

Expositions : (?) *Société des XX*, Bruxelles, 1886, nº 2 — (?) *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 67 — *Monet*, Acquavella, New York, 1976, nº 42.

Bibliographie : (?) lettres nos 498 et 646 — T. Robinson, *Cl. Monet*, in : *Century Magazine*, septembre 1892, p. 699 (ill.) — T. Robinson, *Monet*, New York, 1896, p. 170 — (?) M. Octave Maus, *Trente années de lutte pour l'art*, Bruxelles, 1926, p. 43 — (?) L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 280 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 104 (ill.).

Historique : (?) acheté par Monet par *Durand-Ruel*, mai 1884, et vendu à *G. Petit*, juin 1884 — (?) *Montaignac*, Paris, 1889 — James F. Sutton, New York, 1892 — vente Mrs James F. Sutton, New York, Plaza Hotel, 16-17 janvier 1917, nº 143 (James Hastings) — Nils B. Hersloff, Baltimore, c. 1968 — vente, succession Sigmund N. Hersloff, New York, Parke Bernet, 28 octobre 1970, nº 5 — Dr Armand Hammer, USA, 1971.

854

BORDIGHERA

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 84*

Derrière un rideau de pins apparaît la Città Alta de Bordighera, vue ici d'un point proche de la Torre dei Mostaccini.

Expositions : *6e exposition internationale de peinture*, Georges Petit, Paris, 1887, h. c. — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, nº 18 — *Monet*, Saint Louis et Minneapolis, 1957, nº 58 — *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, nº 64.

Bibliographie : G. Geffroy, *Salon de 1887 : Hors du Salon. — Cl. Monet*, in : *La Justice*, 2 juin 1887, pp. 1-2 — G. Geffroy, *La vie artistique, 3e série, Histoire de l'impressionnisme*, Paris, 1894, t. II, p. 70 — G. Geffroy, 1922, p. 273 — M. C., *Monets in the Art Institute*, in : *Bulletin of the Art Institute of Chicago*, février 1925, p. 19 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 280 — O. Reuterswärd, 1948, p. 285 — L. Degand et D. Rouart, 1958, p. 79 (ill.) — *Paintings in the Art Institute of Chicago*, Chicago, 1961, p. 319 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 106 (ill.) — R. Walter et G.E. Bessone, *Ch. Garnier et Cl. Monet à Bordighera*, in : *L'Œil*, janvier-février 1977, p. 26 (ill.).

Historique : *Knoedler* — Potter Palmer, Chicago, c. 1905 — légué en 1922 :

The Art Institute of Chicago (22.426).

855

STRADA ROMANA À BORDIGHERA

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. d. : *84 Claude Monet*

La Strada (actuellement Via) Romana relie la ville ancienne aux quartiers nouveaux de l'ouest, en longeant les collines qui dominent Bordighera. On distingue à droite la villa Goffin (Sant'Ampelio), un peu plus loin à gauche la villa Casa Rossa et, au fond, vers l'ouest, les Alpes franco-italiennes. Monet a dessiné une étude pour cette toile (Musée Marmottan, inv. 5132, fo 4 recto).

Expositions : *6e exposition internationale de peinture*, Georges Petit, Paris, 1887, nº 73 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1916, nº 7 — (?) *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1927, nº 69.

Bibliographie : lettre nº 503 — O. Mirbeau, *L'exposition internationale de la rue de Sèze*, in : *Gil Blas*, 13 mai 1887 — G. Geffroy, *Hors du Salon. — Cl. Monet*, in : *La Justice*, 2 juin 1887 — G. Geffroy, *La vie artistique, 3e série, Histoire de l'impressionnisme*, Paris, 1894, t. II, p. 71 — G. Geffroy, 1922, p. 273 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 281.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, juin 1884 — *Georges Petit*, Paris, 1884 — vente Charles Viguier, Paris, Georges Petit, 4 mai 1906, nº 51 *(Georges Petit)* — *Bernheim-Jeune*, 1911 — Lederlin, 1911 — *Rosenberg — Durand-Ruel*, 1916 — Mrs E.A. Faust, 1916 — E.W. Edwards, Cincinnati, c. 1939 — P.A., USA.

856

VILLAS À BORDIGHERA

T. h. 0,73 ; l. 0,92
Signé b. d. : *Claude Monet 84*

Exécutée dans les jardins qui dominent la Strada Romana que l'on aperçoit à gauche, cette vue montre, à droite, la villa construite vers 1880 par Charles Garnier pour le Baron Raphaël Bischoffsheim, et appelée, depuis, villa Etelinda. Derrière elle, la villa Sant'Ampelio. Au premier plan, la hampe d'un agave en fleurs.

Expositions : *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, nº 19 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1927, nº 40 — *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, nº 62.

Bibliographie : *The McCormick bequest*, in : *Santa Barbara Museum of Art Bulletin*, janvier 1970, pp. 1 (ill.), 7.

Historique : acheté à Monet par J.B. Faure, Paris, 1886 — *Durand-Ruel*, 1896 — Stanley R. McCormick, Chicago, 1896 — légué en 1968, par Katharine Dexter McCormick, en mémoire de son mari :

Santa Barbara Museum of Art, Calif. (68.20.5).

857

LES VILLAS À BORDIGHERA

T. h. 1,15 ; l. 1,30
Signé b. d. : *Claude Monet 84*

Répété d'après le numéro précédent pour répondre à une commande de Berthe Morisot.

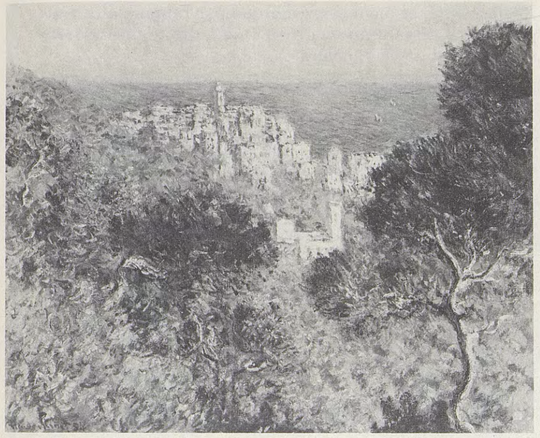
Expositions : *Monet*, Orangerie, Paris, 1931, nº 75 — *Monet*, Edimbourg et Londres, 1957, nº 71.

Bibliographie : lettres nos 462, 467, 515, 529, 530 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 289 — O. Reuterswärd, 1948, p. 285 — D. Rouart, *Correspondance de B. Morisot*, Paris, 1950, pp. 121 et 124 — Ph. Huisman, *Julie Manet*, in : *Connaissance des Arts*, mai 1967, p. 77 — R. Walter et G.E. Bessone, *Ch. Garnier et Cl. Monet à Bordighera*, in : *L'Œil*, janvier-février 1977, p. 24 (ill.).

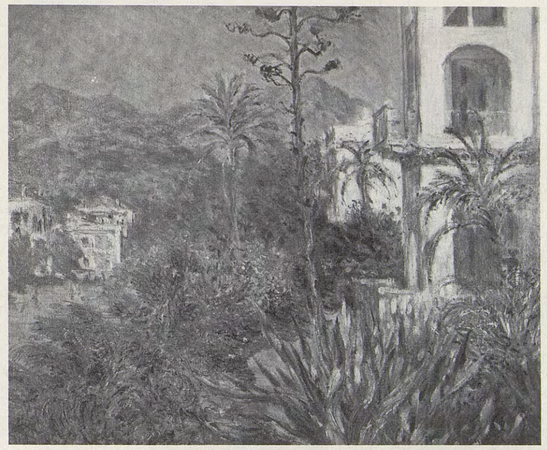
Historique : Berthe Morisot, Paris, 1884 — M. et Mme Henri Rouart, Paris — Ernest Rouart, Paris — P.A., France.

852

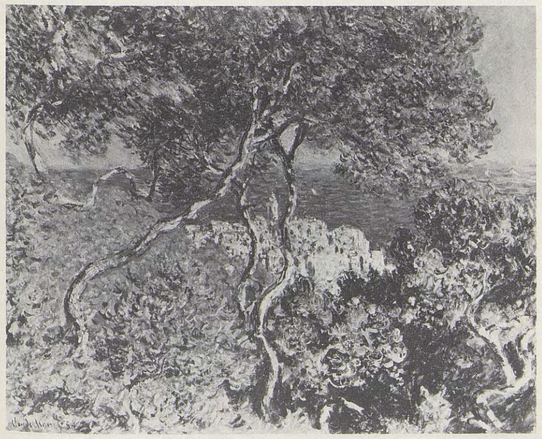
855



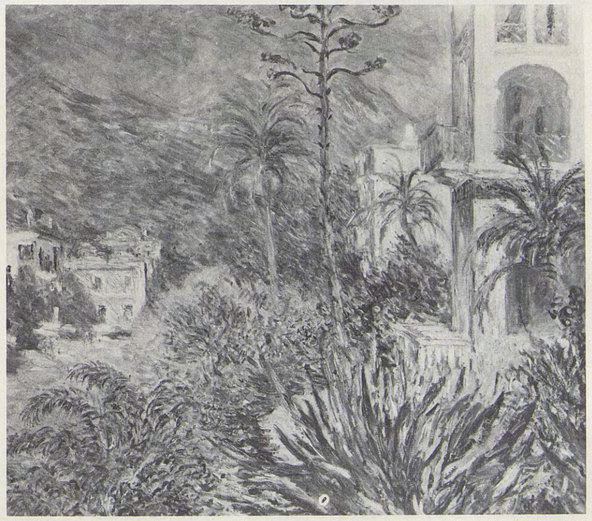
853



856



854



857

858

VALLE BUONA

T. h. 0,65 ; l. 0,92
Signé b. d. : *Claude Monet 84*

Peint dans la vallée du torrent Borghetto. On aperçoit à gauche Vallebona (nom actuel de Valle Buona) et, sur la hauteur à droite, le village de Sasso dominé par le Monte Caggio (1090 m). Monet a exécuté une étude dessinée pour cette toile (Musée Marmottan, inv. 5132, f° 5, recto).

Expositions : *The Impressionists of Paris*, New York, American Art Galleries, avril 1886, et National Academy of Design, mai-juin 1886, n° 171.

Bibliographie : lettre n° 503 — *The Impressionist Exhibition*, in : *New York Herald*, 10 avril 1886 — Schuyler van Reusselaer, *The French Impressionists*, II, in : *The Independant*, 29 avril 1886 — *The Impressionists*, in : *Art Age*, (?) mai 1886 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 281 — D. Wildenstein, 1971 et 1974, p. 79 (ill.) — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 106 (ill.).

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, juin 1884 — vente, New York, American Art Galleries, 21-23 février 1888, n° 116 — Charles Haviland, 1888 — P.A., USA, c. 1969.

859

LA VALLÉE DE SASSO, EFFET BLEU

T. h. 0,65 ; l. 0,92
Signé b. d. : *Claude Monet 84*

Séparé du cimetière de Bordighera par le torrent Sasso, ce curieux bâtiment en forme de tour carrée existe aujourd'hui encore, au milieu des serres d'une entreprise d'horticulture.
Cette toile, comme les autres de la série, est peinte en direction du nord. Monet a exécuté deux études dessinées pour cette série (Musée Marmottan, inv. 5132, f° 1 recto et f° 9 recto).

Expositions : *6e exposition internationale de peinture*, Georges Petit, Paris, 1887, n° 84 — (?) *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, n° 65 — *Monet*, Grossherzogliches Museum, Weimar, 1905, n° 11 — *Paysages par Cl. Monet et Renoir*, Durand-Ruel, Paris, 1908, n° 28 — *Monet, Pissarro, Renoir et Sisley*, Durand-Ruel, Paris, 1910, n° 17 — *Monet*, New York et Los Angeles, 1960, n° 32 — *Monet*, Tokyo, Kyoto et Fukuoka, 1973, n° 46.

Bibliographie : G. Geffroy, *Hors du Salon. — Cl. Monet*, in : *La Justice*, 2 juin 1887 — G. Geffroy, *La vie artistique, 3e série, Histoire de l'impressionnisme*, Paris, 1984, t. II, p. 71 — P. Hepp, *Petites expositions : Exposition de paysages par Cl. Monet et Renoir (galerie Durand-Ruel)*, in : *Chronique des arts et de la curiosité*, 30 mai 1908, pp. 214-215 — G. Geffroy, 1922, pp. 116, 273 — R. Walter et G.E. Bessone, *Ch. Garnier et Cl. Monet à Bordighera*, in : *L'Œil*, janvier-février 1977, p. 24 (ill.).

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, 1891 — *Sam Salz*, New York — Mr and Mrs Josef Rosensaft, USA, c. 1958 — vente Mr and Mrs J. Rosensaft, New York, Sotheby Parke Bernet, 17 mars 1976, n° 40.

860

OLIVIERS ET PALMIERS, VALLÉE DE SASSO

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet 84*

Cf. n° *859*. Un déplacement du chevalet fait apparaître, à gauche du bâtiment, une sorte d'escalier ou de mur dégradé.

Expositions : *Monet*, Wildenstein, New York, 1945, n° 48.

Bibliographie : lettre n° 498 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 280.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, mai 1884 — P.A., Suisse.

861

VALLÉE DE SASSO

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 84*

Cf. n° *859*. Un nouveau déplacement fournit une perspective qui rapproche la terrasse de la maison de la ligne des collines.

Expositions : *Monet*, 1952, Zurich, n° 60, Paris, et La Haye, n° 47.

Bibliographie : M. Malingue, 1943, pp. 104 (ill.), 147.

Historique : Mme Hoschedé-Monet — *Wildenstein* — P.A., USA, 1955.

862

VALLÉE DE SASSO, EFFET DE SOLEIL

T. h. 0,65 ; l. 0,81

Réalisé avec un recul assez marqué par rapport aux trois précédents, ce tableau montre en bas à droite une terrasse surmontée d'un clayonnage.

Expositions : *Monet*, Orangerie, Paris, 1931, n° 86 — *Centenaire de Cl. Monet*, André Weil, Paris, 1940, n° 14.

Bibliographie : F. Daulte et C. Richebé, *Monet et ses amis*, Musée Marmottan, Paris, 1971, n° 16, p. 17 (ill.) — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 105 (ill.) — R. Huyghe, *La Relève du réel*, Paris, 1974, p. 147 (ill.).

Historique : Michel Monet, Giverny — légué en 1966 à l'Académie des Beaux-Arts, Paris :

Musée Marmottan, Paris (5009).

863

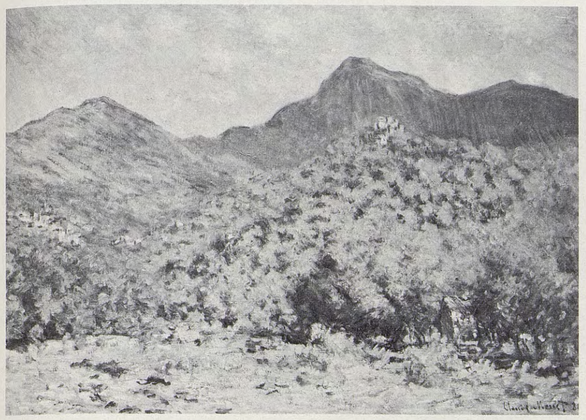
BORDIGHERA, VALLÉE DE SASSO

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 84*

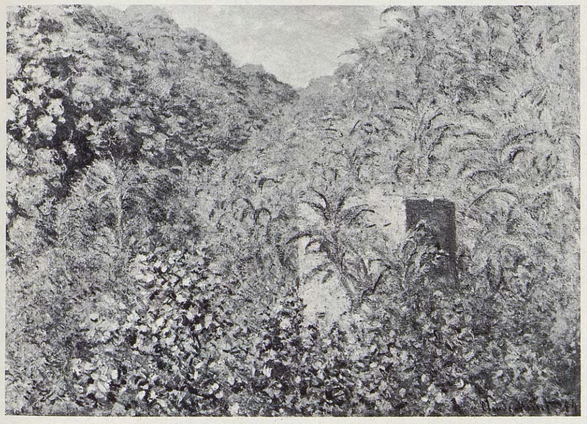
La terrasse et son clayonnage sont ici bien visibles ; la tour, précédée de son bouquet de palmiers, est rejetée au second plan.

Expositions : (?) *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, n° 65 — (?) *Le Paysage du Midi*, Bernheim-Jeune, Paris, 1914, n° 37.

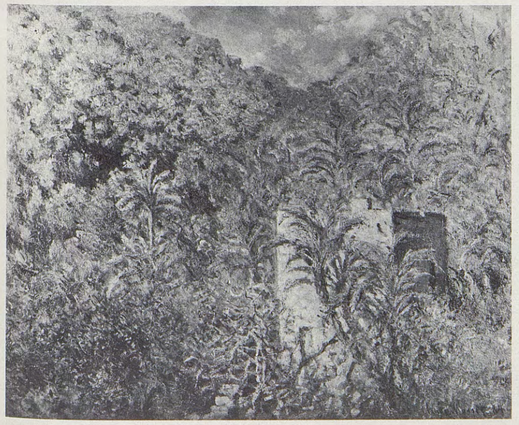
Historique : *Durand-Ruel*, c. 1891 — vente, Paris, Charpentier, 3 juin 1954, n° 50.


858

861


859

862


860

863

864

LA MARINE À BORDIGHERA

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet 84*

Représente le «Borgo Marina», bourg des pêcheurs de Bordighera, vu depuis les «Orti Sottani», jardins situés en contrebas de la Città Alta.

Expositions : *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 63 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1895, nº 4 — *Thirteenth Annual Exhibition*, Saint Louis, 1896, nº 354 — *Monet*, St. Botolph Club, Boston, 1899, nº 16 — *Monet-Renoir*, Durand-Ruel, New York, 1915, nº 4 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1940, nº 17.

Bibliographie : lettre nº 498 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 280.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, mai 1884 — Mrs C.H. Senff, New York, 1916 — *Durand-Ruel*, 1916 — Mrs John B. Ryan, New York, 1944 — P.A., USA.

865

JARDIN MORENO À BORDIGHERA

T. h. 0,73 ; l. 0,92
Signé b. g. : *Claude Monet 84*

Cette vue de la Città Alta et du campanile de l'église S. Maria Maddalena est exécutée dans les jardins où Monet travaille grâce au bon accueil que lui réserve leur propriétaire, M. Moreno (cf. lettre nº 407). Pour peindre en direction de l'est, l'artiste est installé au-dessus de la Strada Romana.

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1895, nº 25 — *Monet*, St. Botolph Club, Boston, 1895, nº 26 — (?) *Thirteenth Annual Exhibition*, Saint Louis, 1896, nº 353 — (?) *Monet et Renoir*, Durand-Ruel, New York, 1900, nº 21 — *Monet*, Society of Four Arts, Palm Beach, 1958, nº 18.

Bibliographie : lettre nº 503 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 281 — M. Malingue, 1943, pp. 111 (ill.), 147 — *Paintings and Sculpture in the Norton Gallery*, West Palm Beach, 1963, pp. 33 (ill.), 93.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, juin 1884 — Ralph H. Norton, Palm Beach, 1947 — légué en 1953 :

Norton Gallery & School of Art, West Palm Beach, Florida (53.134).

866

JARDIN À BORDIGHERA, EFFET DU MATIN

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet*

Le campanile de la Città Alta est vu ici depuis la partie supérieure du jardin Moreno proche de la Via dei Colli.

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1895, nº 36 — (?) *Thirteenth Annual Exhibition*, Saint Louis, 1896, nº 353 — (?) *Monet et Renoir*, Durand-Ruel, New York, 1900, nº 21 — *Inaugural Exhibition of the Syracuse Museum of Fine Arts*, Syracuse, 1901, nº 27 — *Monet et Renoir*, Durand-Ruel, New York, 1915, nº 1 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1923, nº 12.

Bibliographie : lettre nº 503 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 281.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, juin 1884 — *Hugo Perls*, New York, 1929 — P.A., USA.

867

MAISON DE JARDINIER

T. h. 0,60 ; l. 0,73
Signé b. d. : *Claude Monet 84*

A gauche, une maison de jardinier dans la partie supérieure du jardin Moreno. A droite, le pignon oriental de la villa Moreno.

Expositions : *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 64.

Bibliographie : lettre nº 503 — *Vente atelier John Sargent*, in : *Bulletin de la Vie artistique*, 15 août 1925, p. 362 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 281.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, juin 1884 — John Sargent, Londres, 1891 — vente John Sargent, Londres, Christie, 24 et 27 juillet 1925, nº 303 *(Durand-Ruel* et *Bernheim-Jeune)* — Mrs Peabody, Boston — *Wildenstein* — P.A., USA — vente, Paris, Palais d'Orsay, 24 novembre 1977, nº 7 — P.A.

868

ÉTUDE D'OLIVIERS

T. h. 0,73 ; l. 0,60
Signé b. d. : *Claude Monet 84*

La série des *Oliviers* a été peinte par Monet dans le jardin Moreno à partir du 7 février 1884. Les deux premières toiles ne seront terminées que le 29 du même mois. Cf. lettres nºs 410 et 434.

Expositions : *Monet*, Grossherzogliches Museum, Weimar, 1905, nº 12 — (?) La Libre Esthétique, Bruxelles, 1913, nº 146.

Bibliographie : lettre nº 498 — M. Octave Maus, *Trente années de lutte pour l'art*, Bruxelles, 1926, p. 453 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 280.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, mai 1884 — R. Pacquement, France, 1941 — P.A.

869

BOIS D'OLIVIERS AU JARDIN MORENO

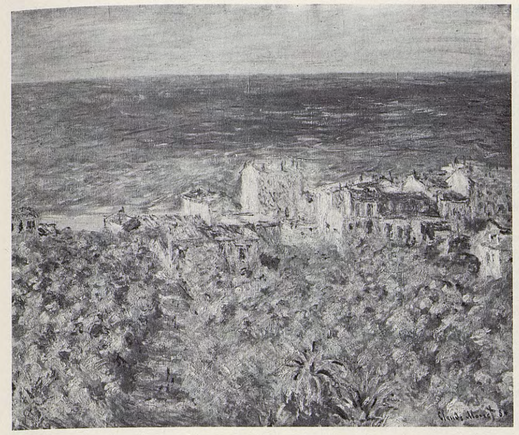
T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet 84*

L'exploitation d'importantes oliveraies constituait une des ressources de la famille Moreno.

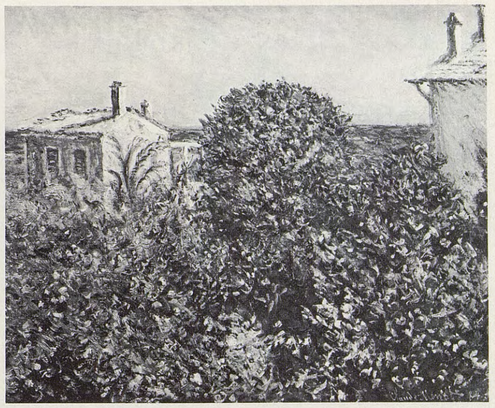
Expositions : (?) *Celebrated Paintings*, National Academy of Design, New York, 1887, nº 154 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1902, nº 18 — Toledo Museum of Art, 1905 — *Monets of the Durand-Ruel Collection*, Kimball, Boston, 1907, nº 9 — *Paintings by the French Impressionists*, Museum of Fine Arts, Saint Louis, 1907, nº 49, et Carnegie Institute, Pittsburgh, 1908, nº 56 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1911, nº 1 — *Monet*, Feigen, New York, 1969, nº 21.

Bibliographie : lettre nº 503 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 281.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, juin 1884 — Erwin Davis, New York, 1889 — *Durand-Ruel*, 1901 — Joseph F. Flanagan, Boston, 1912 — vente Flanagan, New York, Plaza Hotel, 14-15 janvier 1920, nº 63 *(Durand-Ruel* et *Knoedler)* — Franz R. Huntington, Columbus (Ohio), 1923 — Mrs A.H. Thomas, Columbus — Mr and Mrs Eugene Haubert, Columbus, c. 1948 — prêté à la Columbus Gallery of Fine Arts, Ohio, USA.

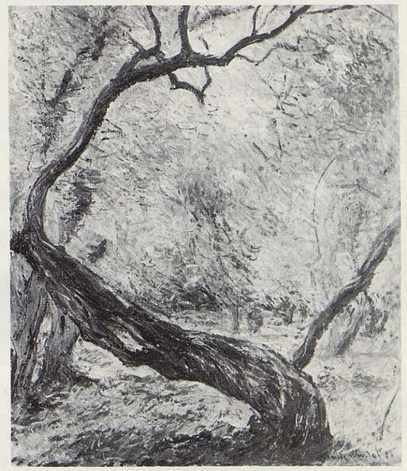


864



867

865



868

866

869

870

LES OLIVIERS À BORDIGHERA

T. h. 0,60 ; l. 0,73
Signé b. c.-g. : *Claude Monet 84*

Expositions : (?) *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 66 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1919, nº 5 — *Paintings by Modern French Masters*, Durand-Ruel, New York, 1920, nº 12 — Delgado Museum, New Orleans, 1920 — Century Club, New York, 1921 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1940, nº 8.

Bibliographie : pièces justificatives nos 88 et 89 — A. Ades, *Mirbeau critique d'art et collectionneur*, in : *La Renaissance de l'Art français*, février 1919, p. 55 — W.C. Seitz, 1960, p. 36 (ill.) — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 106 (ill.).

Historique : donné par Monet à Octave Mirbeau, c. 1889 — vente Octave Mirbeau, Paris, Durand-Ruel, 24 février 1919, nº 27 *(Durand-Ruel)* — Society of the Four Arts, Palm Beach, 1946 — Cyrus McCormick, New York — P.A., Suisse, c. 1974.

871

ÉTUDE D'OLIVIERS, BORDIGHERA

T. h. 0,60 ; l. 0,73
Signé b. d. : *Claude Monet*

Cf. nº *870*.

Bibliographie : pièce justificative nº 107 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 456.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel* et *Bernheim-Jeune*, mai 1920 — *Durand-Ruel*, 1922 — Rochlitz, 1941 — P.A.

872

BOIS D'OLIVIERS À BORDIGHERA

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet 84*

L'arbre qui figure à droite sur les deux tableaux précédents est vu ici de plus près.

Expositions : (?) La Libre Esthétique, Bruxelles, 1913, nº 146 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1928, nº 55.

Bibliographie : lettre nº 498 — M. Elder, 1924, pl. 37 — (?) M. Octave Maus, *Trente années de lutte pour l'art*, Bruxelles, 1926, p. 453 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 280 — O. Reuterswärd, 1948, p. 155 (ill.).

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, mai 1884 — M. et Mme Jean Trèves, Paris, c. 1951 — vente, Londres, Sotheby, 28 juin 1967, nº 44 (P. Fafalios).

873

SOUS LES CITRONNIERS

T. h. 0,73 ; l. 0,60
Signé b. g. : *Claude Monet 84*

«Dans un endroit délicieux» qui lui rappelle une cour de ferme normande, Monet s'est «livré aux citronniers» le 29 février (cf. lettre nº 434).

Bibliographie : lettres nos 434 et 503 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 281 — H. Rostrup, *Cl. Monet et ses tableaux dans les collections danoises*, Copenhague, 1941, p. 12 (ill.) — O. Reuterswärd, 1948, p. 285 — H. Rostrup, *Malerier og Tegninger i Ny Carlsberg Glyptotek*, Copenhague, 1961, p. 50 — D. Wildenstein, 1971 et 1974, p. 53 (ill.) — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 106 (ill.), pl. XL.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, juin 1884 — Paul Petit, Copenhague — donné par la Ny Carlsbergfondet en 1938 :

Ny Carlsberg Glyptotek, Copenhague (I.N. 1968).

874

UN COIN DE FERME À BORDIGHERA

T. h. 0,73 ; l. 0,92
Signé b. g. : *Claude Monet 84*

La petite ferme qui se trouvait dans la partie inférieure du jardin Moreno, à l'ouest de la maison d'habitation, est vue ici en direction du couchant. Vers la droite se dresse le pic de Baudon.

Expositions : *Société des XX*, Bruxelles, 1886, nº 10 — *The Impressionists of Paris*, New York, National Academy of Design, mai-juin 1886, nº 296 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1895, nº 29 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1902, nº 17 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1940, nº 18 — *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, nº 63.

Bibliographie : lettres nos 503, 646, 647, 662 — M. Octave Maus, *Trente années de lutte pour l'art*, Bruxelles, 1926, p. 43 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, pp. 281, 305, 308.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, juin 1884 — acquis en 1943 :

Joslyn Art Museum, Omaha (1943-39).

875

LES PALMIERS, BORDIGHERA

T. h. 0,92 ; l. 0,73
Signé b. g. : *Claude Monet*

«Comme Nice revendique l'orange ou Menton le citron, Bordighera, elle, s'enorgueillit de ses palmes», écrit Stephen Liégeard en 1887 *(La Côte d'Azur)*, en regrettant de ne pouvoir visiter le jardin Moreno, où se trouvent les plus beaux spécimens de *Phoenix Dactylifera*, et dans lequel Monet a eu le privilège de travailler.

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1922, nº 14 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1959, nº 41 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1970, nº 35 — *Monet*, Tokyo, Kyoto et Fukuoka, 1973, nº 47 — *Cent ans d'impressionnisme*, Durand-Ruel, Paris, 1974, nº 33.

Bibliographie : pièce justificative nº 108 — *Cl. Monet*, in : *La Revue illustrée*, 15 mars 1898, s. p. — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 457 — R. Walter et E.G. Bessone, *Ch. Garnier et Cl. Monet à Bordighera*, in : *L'Œil*, janvier-février 1977, p. 23 (ill.).

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel* et *Bernheim-Jeune*, décembre 1920 — *Durand-Ruel*, 1922 — P.A., Suisse.

870

873

874

871

872

875

876

PALMIER À BORDIGHERA

T. h. 0,60 ; l. 0,73

A gauche du palmier, une échappée vers des montagnes qui annoncent celles du n° *877*.

Bibliographie : M. Malingue, 1943, pp. 110 (ill.), 147.

Historique : Michel Monet, Giverny — Haug, Strasbourg — Dewez, Paris — *Wildenstein* — P.A., USA, 1970.

877

PALMIERS À BORDIGHERA

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 84*

Les palmiers, vus en direction de l'ouest, se détachent sur la baie de Vintimille et les Alpes de la frontière franco-italienne.

Expositions : *Pictures by Boudin, Manet...*, Grafton Galleries, Londres, 1905, n° 139 — *Paysages par Cl. Monet et Renoir*, Durand-Ruel, Paris, 1908, n° 23 — *Modern French Paintings*, Art Gallery, Manchester (G.-B.), 1907-1908, n° 83 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1914, n° 47 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1928, n° 41 — *Monet*, Tooth, Londres, 1939, n° 16.

Bibliographie : lettre n° 498 — G. Lecomte, *L'art impressionniste*, Paris, 1892, pp. 101-102 — P. Hepp, *Petites expositions : Exposition de paysages par Cl. Monet et Renoir (galerie Durand-Ruel)*, in : *Chronique des arts et de la curiosité*, 30 mai 1908, pp. 214-215 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 280 — D. Cooper, *The Monets in the Metropolitan Museum*, in : *Metropolitan Museum Journal*, vol. 3, 1970, pp. 302, 303 (ill.) — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 106 (ill.).

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, mai 1884 — Adelaïde Milton de Groot, New York — légué en 1967 :

Metropolitan Museum of Art, New York (67.187.87).

878

VUE DE VINTIMILLE

T. h. 0,65 ; l. 0,92
Signé b. d. : *Claude Monet 84*

Prise d'une colline située à l'ouest de Bordighera, probablement Bellavista, cette vue panoramique montre de droite à gauche : Vintimille, le pic Baudon, le cap de la Mortola devant Menton, la double cime du mont Agel et la Tête de Chien au-dessus de Monaco.

Expositions : *2e exposition internationale des Beaux-Arts*, Venise, 1897, n° 51 — *Monet, Pissarro, Renoir et Sisley*, Durand-Ruel, Paris, 1899, n° 21 — *Art français contemporain*, Kunstverein, Stuttgart, 1901 — *Pictures by Boudin, Manet...*, Grafton Galleries, Londres, 1905, n° 137 — *Monet*, Tooth, Londres, 1939, n° 32 — *Monet*, Edimbourg et Londres, 1957, n° 72.

Bibliographie : lettres (t. III) 1357 et 1361 — Pièce justificative n° 95 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 364 — *Glasgow Art Gallery, Catalogue of French Paintings*, Glasgow, 1953, p. 72.

Historique : *Durand-Ruel*, septembre 1888 — Marietton, 1890 — vente The American Art Association (sur l'ordre de Mrs James F. Sutton), New York, Chickering Hall, 25-30 avril 1895, n° 97 *(Durand-Ruel)* — Hamilton, Glasgow, c. 1940 — légué en 1943 par le Hamilton Trust :

Glasgow Art Gallery and Museum (2336).

879

VUE PRISE PRÈS VINTIMILLE

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet 84*

Représente la partie gauche du tableau précédent, depuis le cap de la Mortola jusqu'à Monaco.

Expositions : *4e exposition internationale de peinture*, Georges Petit, Paris, 1885, n° 68.

Bibliographie : lettre n° 498 — G. Geffroy, 1922, p. 108 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, pp. 279-280 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 106 (ill.).

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, mai 1884 — James Sutton, New York — vente Mrs James F. Sutton, New York, Anderson Galleries, 26 octobre 1933, n° 49 (A.M. Baldwin) — George Cary Jr., New York — Mrs Howard Bissell Jr., Ponte Vedra Beach (Florida), c. 1960 — vente, New York, Parke Bernet, 28 octobre 1970, n° 21 — *Sam Salz*, New York — P.A., USA.

880

LA CÔTE FRANÇAISE VUE DE BORDIGHERA

T.

Cette étude donne une vue particulièrement précise de la double cime du mont Agel, à droite, jusqu'à la Tête de Chien et au cap d'Ail, à gauche.

Historique : Michel Monet, Giverny — P.A.

881

VALLÉE DE LA NERVIA

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 84*

La vallée de la Nervia, qui se jette dans la Méditerranée entre Bordighera et Vintimille, est vue en direction du nord. Derrière le village de Camporosso groupé autour du clocher de son église, on distingue les sommets enneigés des monts Lega (Lègue, 1556 m), Toraggio (Torrage, 1971 m) et Grai (2013 m).

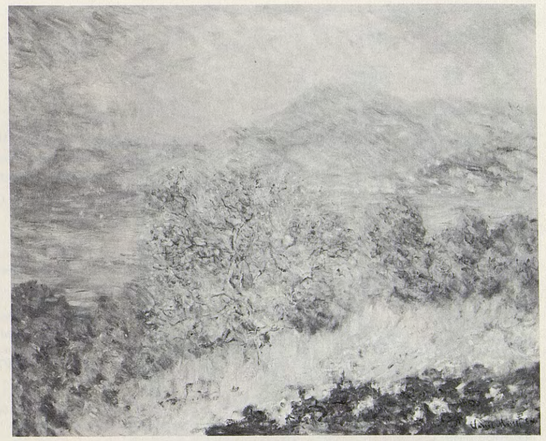
Expositions : *Degas, Monet, Pissarro, Renoir et Sisley*, Hôtel du Grand Miroir, Bruxelles, 1885 — *Modern Paintings*, American Art Gallery, New York, 1886-1887, n° 27 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1895, n° 1 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, n° 38.

Bibliographie : Ch. Sterling et M. M. Salinger, *French Paintings, t. III, ... Metropolitan Museum of Art*, New York, 1967, pp. 135 (ill.), 136 — D. Cooper, *The Monets in the Metropolitan Museum*, in : *Metropolitan Museum Journal*, vol. 3, 1970, pp. 301, 302 (ill.), 304 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 105 (ill.).

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, mai 1885 — vente Durand-Ruel, New York, Moore's Art Gallery, 6 mai 1887, n° 85 (racheté) — Theodore M. Davis, New York, 1895 — légué en 1915 :

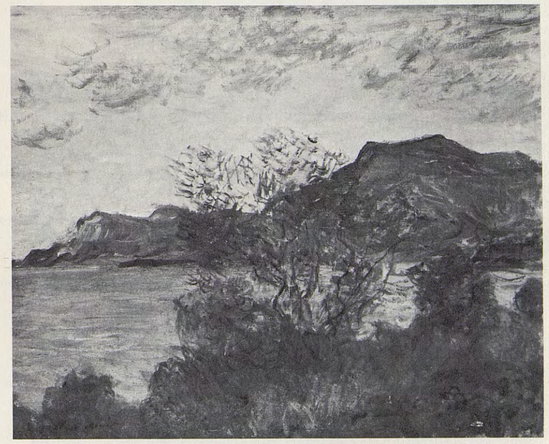
Metropolitan Museum of Art, New York (30.95.251).

876

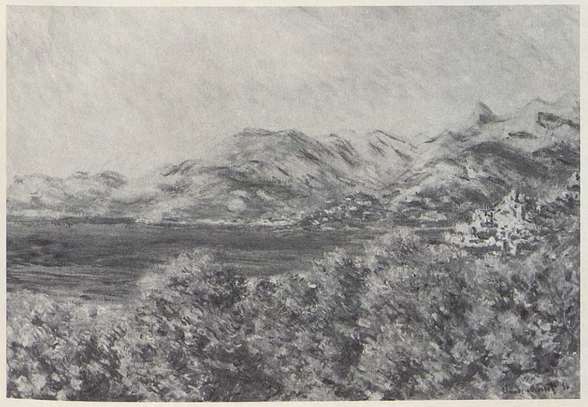


879

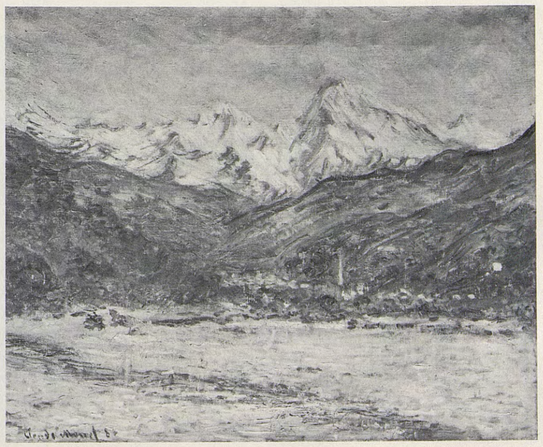
877



880



878



881

882

DOLCEACQUA

T. h. 0,73 ; l. 0,92
Signé b. d. : *Claude Monet*

Vus ici depuis la rive droite du torrent, les ruines du château médiéval de la famille Doria dominant les maisons du «Borgo Antico» et le vieux pont sur la Nervia constituent les «deux motifs merveilleux» que Monet a fixés en un seul après-midi, le 19 février (cf. lettre nº 424).

Expositions : Saint Louis, Miss., 1922 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1928, nº 81 — *Monet*, Orangerie, Paris, 1931, nº 74 — *Centenaire Monet-Rodin*, Orangerie, Paris, 1940, nº 33.

Bibliographie : pièces justificatives nos 102 et 103 — A. Alexandre, 1921, p. 87 — M. Elder, 1924, pl. 30 — A. Alexandre, *La collection Canonne*, Paris, 1930, p. 16 (ill.) — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, pp. 444, 446 — G. Besson, s. d. (1949), pl. 47 — W.C. Seitz, 1960, p. 24 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 106 (ill.).

Historique : acheté à Monet par *Bernheim-Jeune* et *Durand-Ruel*, mars 1917 — *Bernheim-Jeune*, 1923 — Henri Canonne, Paris, c. 1930 — P.A.

883

LE CHÂTEAU DE DOLCEACQUA

T. h. 0,92 ; l. 0,73

Le sujet du nº *882* est repris ici en hauteur, pour faire apparaître les eaux du «Torrente Nervia».

Expositions : *Monet*, Orangerie, Paris, 1931, nº 73 — *Centenaire de Cl. Monet*, André Weil, Paris, 1940, nº 13.

Bibliographie : F. Daulte et C. Richebé, *Monet et ses amis*, Musée Marmottan, Paris, 1971, nº 17, p. 18 (ill.) — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 106 (ill.) — R. Huyghe, *La Relève du réel*, Paris, 1974, p. 132 (ill.).

Historique : Michel Monet, Giverny — légué en 1966 à l'Académie des Beaux-Arts, Paris :

Musée Marmottan, Paris (5012).

884

DOLCEACQUA, LE VIEUX PONT SUR LA NERVIA

T. h. 0,65 ; l. 0,81

Le vieux pont sur la Nervia et la chapelle San Filippo Neri sont peints ici depuis la rive opposée, au pied du «Borgo Antico».

Historique : Michel Monet, Giverny — vente M. et Mme A.D. (de Paris), Londres, Sotheby, 26 avril 1967, nº 22 (Park).

885

LA VALLÉE DE LA NERVIA AVEC DOLCEACQUA

T. h. 0,65 ; l. 0,81

Dolceacqua est vue ici depuis le sud. Vers la droite on distingue les tours du château des Doria, plus bas, à gauche, le clocher de l'église paroissiale Saint-Antoine.

Historique : Michel Monet, Giverny — P.A., France, c. 1972.

886

PORTRAIT D'UN PEINTRE ANGLAIS, BORDIGHERA

T. h. 0,52 ; l. 0,41
Signé b. d. : *Claude Monet | Bordighera mars 84*

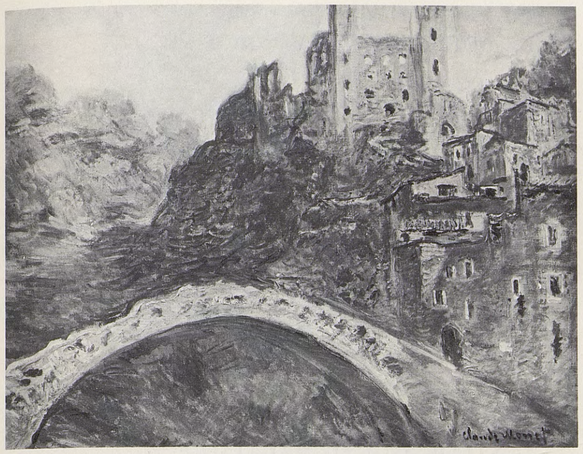
Logé à la Pension anglaise, Monet y a fréquenté plusieurs peintres britanniques. Lui-même indique à Durand-Ruel (cf. *infra*, pièce justificative) que ce portrait représente un des artistes rencontrés à cette occasion.

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1928, nº 42.

Bibliographie : pièce justificative nº 100 — G. Grappe, s. d. (1909), p. 7 (ill.) — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 417 — M. Malingue, 1943, pp. 23, 109 (ill.), 147 — R. Gimpel, *Journal d'un Collectionneur*, Paris, 1963, p. 348.

Historique : A. Burrington, Menton — *Durand-Ruel*, 1909 — Mme Fernand Halphen, Paris, 1928 — vente, Paris, Drouot, 15 juin 1938, nº 79 — Mme Fernand Halphen, Paris — vente, Paris, Bernheim-Jeune, 26 février 1945, nº 7 (racheté par Mme Halphen) — donné en 1949 :

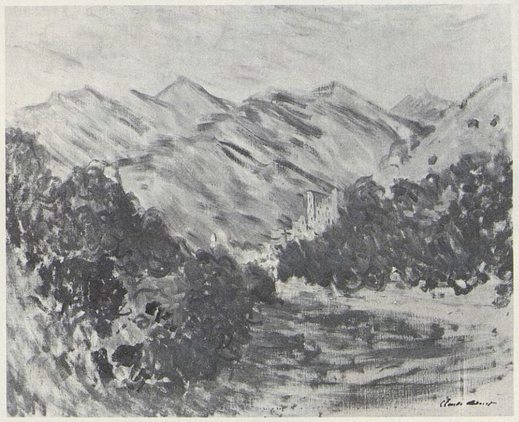
The Tel-Aviv Museum (nº 1944).



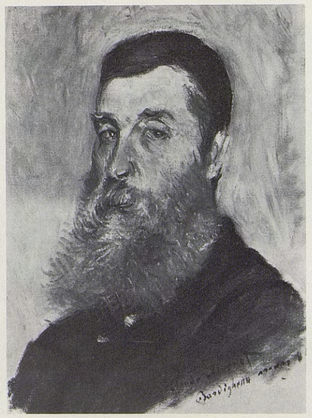
882

883

884



885



886

887

ORANGES SUR UNE BRANCHE

T. h. 0,53 ; l. 0,38

Expositions : *Impressionisten*, Kunsthalle, Bâle, 1949, nº 220 — *Monet*, 1952, Zurich, nº 61, Paris, nº 46, et La Haye, nº 49 — *Monet*, Edimbourg et Londres, 1957, nº 73.

Bibliographie : lettres nos 468 et 469.

Historique : J.-P. Hoschedé, Giverny — P.A., France, 1961.

888

CITRONS SUR UNE BRANCHE

T. h. 0,65 ; l. 0,54
Signé h. d. : *Claude Monet/84*

Expositions : *The Impressionists of Paris*, New York, American Art Galleries, avril 1886, et National Academy of Design, mai-juin 1886, nº 205 — *Pictures by Boudin, Manet...*, Grafton Galleries, Londres, 1905, nº 105 — *Natures mortes*, Durand-Ruel, Paris, 1908, nº 10 — *Manet-Monet*, Miethke, Vienne, 1910, nº 18 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1915, nº 2 — *Natures mortes*, Durand-Ruel, New York, 1923, nº 14 — *Monet*, Acquavella, New York, 1976, nº 43.

Bibliographie : (?) lettres nos 471 et 473.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, mai 1885 — Annie Swan Coburn (Mrs Lewis L. Coburn), Chicago, 1930 — donné en 1933 : The Art Institute of Chicago (33.440) — vente Mid-Western Educational Institution, New York, Parke Bernet, 4 mai 1944, nº 53 — Baronne Cassel van Doorn, c. 1947 — Mr and Mrs Albert J. Dreitzer, USA, c. 1972.

889

LA ROUTE ROUGE PRÈS DE MENTON

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet 84*

De Bordighera, Monet se rend à Menton le 6 avril 1884 pour un court mais fructueux séjour.
Prise au cap Martin, avec au premier plan la promenade qui permet de le contourner aujourd'hui encore, cette vue montre au fond la Tête de Chien dominant Monte-Carlo et le rocher de Monaco, et à l'extrême gauche le cap d'Ail.

Expositions : (?) *4e exposition internationale de peinture*, Georges Petit, Paris, 1885, nº 65 — (?) *5e exposition internationale de peinture*, Georges Petit, Paris, 1886 — *Monet*, Union League Club, New York, 1891, nº 60 — *Modern French Paintings*, Minneapolis Institute of Arts, 1921, nº 14 — *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1957 — *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, nº 60.

Bibliographie : (?) F. Fénéon, *Les Impressionnistes en 1886*, Paris, octobre 1886, p. 34 — P. H., *L'exposition de Monet*, in : *L'Art dans les Deux-Mondes*, 28 février 1891, p. 173 — (?) G. Geffroy, 1922, p. 109 — M. C., *Monets in the Art Institute*, in : *Bulletin of the Art Institute of Chicago*, février 1925, p. 19 — *Paintings in the Art Institute of Chicago*, Chicago, 1961, p. 320 — (?) J. U. Halperin, *Félix Fénéon, Œuvres ... complètes*, Genève, 1970, p. 41 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 106 (ill.).

Historique : (?) acheté à Monet par *Durand-Ruel*, mai 1884 — (?) *Georges Petit*, Paris, c. 1886 — Spencer, c. 1891 — *Durand-Ruel*, 1891 — Martin A. Ryerson, Chicago, 1891 — légué en 1933 :

The Art Institute, Chicago (33.1162).

890

LA CORNICHE DE MONACO

T. h. 0,74 ; l. 0,92
Signé b. d. : *Claude Monet 84*

Ce tableau, peint en un point voisin du précédent, a servi de modèle au nº *891*.

Expositions : *Monet*, Saint Louis et Minneapolis, 1957, nº 59.

Bibliographie : *Catalogue des tableaux, miniatures, pastels... du Rijksmuseum*, Amsterdam, 1927, nº 1642 — M. de Fels, 1929, p. 234 — O. Reuterswärd, 1948, p. 285 — J.-P. Hoschedé, *Cl. Monet, ce mal connu*, Genève, 1960, t. I, pp. 103 (ill.), 114.

Historique : Baronne douairière van Lynden, La Haye — donné en 1900 au Rijksmuseum, Amsterdam (A.1892) — déposé depuis 1948 :

Stedelijk Museum, Amsterdam.

891

SENTIER AU CAP MARTIN

T. h. 1,39 ; l. 1,80

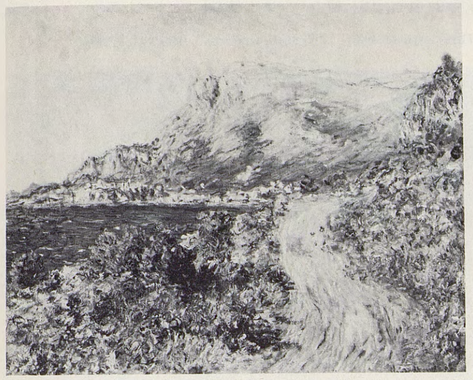
Exécuté en atelier à Giverny, d'après le nº *890*, ce tableau figure en toile de fond sur un portrait de Monet par John Singer Sargent.

Bibliographie : J.-P. Hoschedé, *Cl. Monet, ce mal connu*, Genève, 1960, t. I, p. 114.

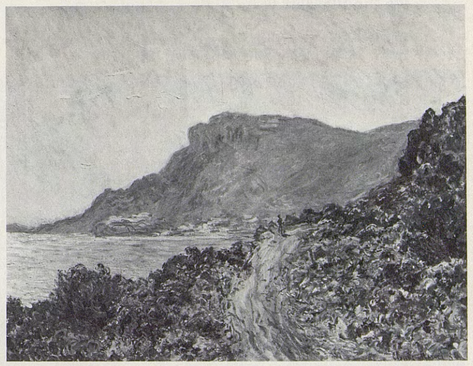
Historique : Michel Monet, Giverny — P.A., USA.

887

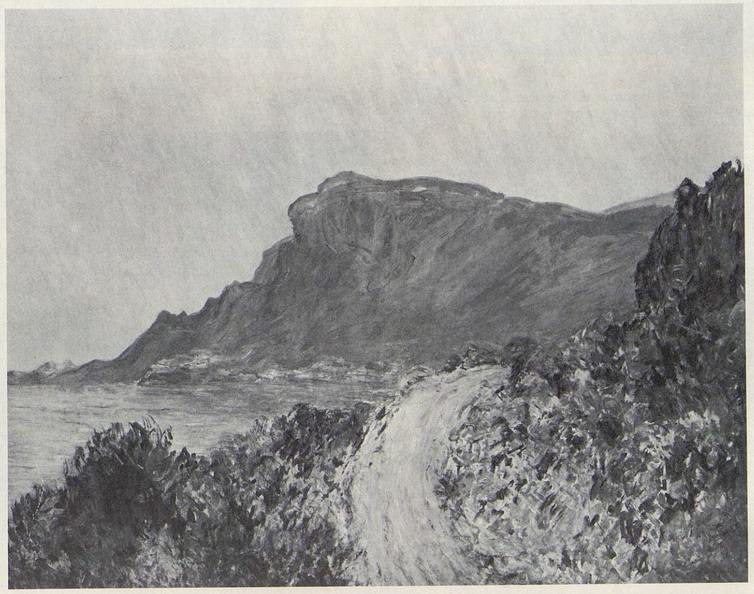
888



889



890



891

892

MONTE-CARLO VU DE ROQUEBRUNE

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. c.-g. : *Claude Monet*

Représente Monte-Carlo et la Tête de Chien vus depuis la route de la basse Corniche, non loin du bourg de Roquebrune.

Historique : Potter Palmer, Chicago — *Wildenstein* — Somlo, New York.

893

LE CAP MARTIN

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet 84*

Depuis l'époque où Monet a représenté ce motif, le site a été modifié par le recul de la végétation.

Expositions : *5e exposition internationale de peinture*, Georges Petit, Paris, 1886 — *Monet*, Edimbourg et Londres, 1957, nº 74.

Bibliographie : G. Geffroy, 1922, pp. 108-109 — D. Cooper, *The Courtauld Collection*, Londres, 1954, p. 70.

Historique : acheté à Monet par J.B. Faure, Paris, 1886 — *Durand-Ruel*, 1893 — H. van Custem, Bruxelles, 1903 — légué en 1910 :

Musée des Beaux-Arts, Tournai (462).

894

CAP MARTIN

T. h. 0,73 ; l. 0,92
Signé b. d. : *Claude Monet*

Cf. nº *893*.

Expositions : *Monet*, Bernheim-Jeune, Paris, 1921, nº 19 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1922, nº 8 — *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, nº 122.

Bibliographie : pièce justificative nº 108 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 457.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel* et *Bernheim-Jeune*, décembre 1920 — *Durand-Ruel*, 1922 — *Sam Salz*, New York — P.A., USA.

895

ROCHERS ET MER

T. h. 0,63 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet*

896

AU CAP MARTIN

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 84*

Ce tableau peint au cap Martin permet d'apercevoir Menton que domine, au nord-est, la double pointe du roc d'Ormea (1131 m) et de la cime de Restaud (1146 m), deux sommets très proches appelés «le Berceau» dans le pays.

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1935, nº 41 — *Monet*, 1952, Zurich, nº 59, Paris, nº 45, et La Haye, nº 48.

Bibliographie : lettre nº 498 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 280.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, mai 1884 — Haviland, Paris, 1884 — vente Georges Haviland, Paris, Georges Petit, 2-3 juin 1932, nº 53 (M. Roger Waller) — P.A., France, c. 1952.

897

MENTON VU DU CAP MARTIN

T. h. 0,68 ; l. 0,84
Signé b. d. : *Claude Monet 84*

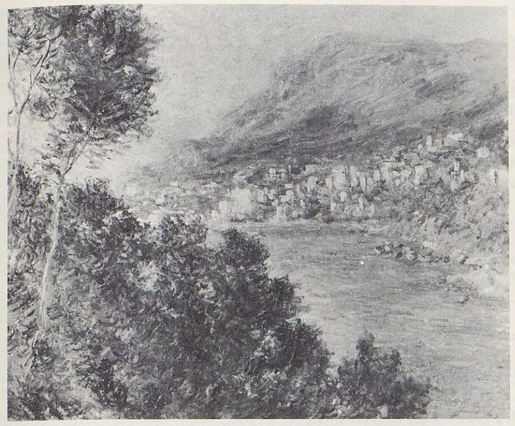
Le même motif que le nº *896*, pris alors que les sommets des Alpes franco-italiennes sont couronnés de nuages.

Expositions : *Modern Paintings*, American Art Gallery, New York, 1886-1887, nº 31 — *Monet*, Union League Club, New York, 1891, nº 51 — *Impressionist and Barbizon Schools*, Museum of Fine Arts, Boston, 1919-1920 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1927, nº 7 — *Monet*, Saint Louis et Minneapolis, 1957, nº 57 — *Monet*, New York et Los Angeles, 1960, nº 33.

Bibliographie : pièce justificative nº 93 — P.H., *L'exposition de Monet*, in : *L'Art dans les deux Mondes*, 28 février 1891, p. 173 — T. Robinson, *Cl. Monet*, in : *Century Magazine*, septembre 1892, p. 700 — C.C. Cunningham, *The Juliana Cheney Edwards Collection*, in : *Museum of Fine Arts Bulletin, Boston*, décembre 1939, pp. 96, 104, 105 (ill.) — O. Reuterswärd, 1948, p. 285 — W.C. Seitz, 1960, pp. 122, 123 (ill.) — J. Rewald, 1961, p. 551 (ill.) — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 106 (ill.).

Historique : James F. Sutton, New York, 1891 — vente Mrs James F. Sutton, New York, Plaza Hotel, 16-17 janvier 1917, nº 144 *(Durand-Ruel)* — Juliana Cheney Edwards, Boston, 1917 — légué en 1925 par Robert J. Edwards et donné par Hannah Marcy et Grace M. Edwards en souvenir de leur mère :

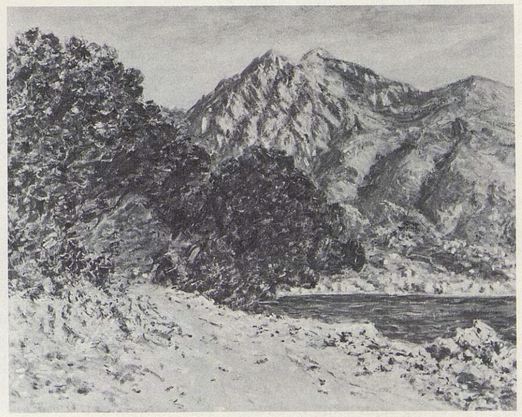
Museum of Fine Arts, Boston (25.128).



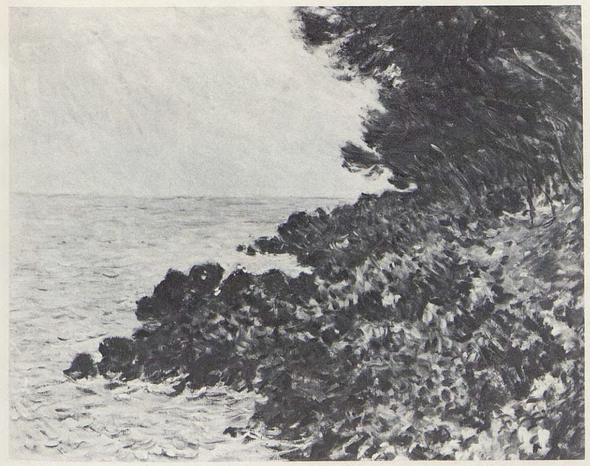
892

895

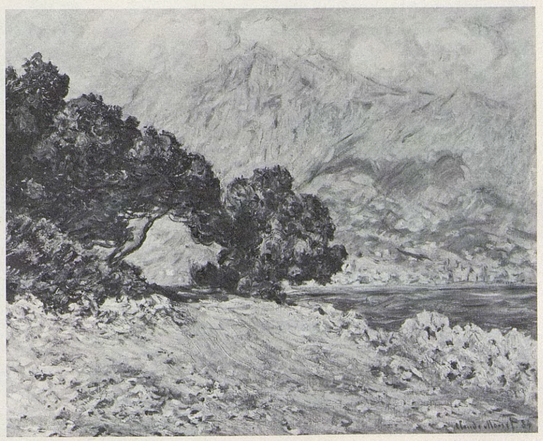
893



896



894



897

898

L'EPTE À GIVERNY

T. h. 0,60 ; l. 0,73
Signé b. g. : *Claude Monet 84*

Lorsque Monet revient à Giverny au début de la deuxième quinzaine d'avril, il travaille tout d'abord aux tableaux rapportés de son voyage sur la Côte. Le printemps est déjà passé, lorsqu'il peint cette toile. La végétation luxuriante est celle que l'on trouve aujourd'hui encore à proximité de l'endroit où l'Epte se jette dans la Seine.

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1914, nº 31.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, novembre 1884 — *André Weil*, Paris — *Wildenstein* — Mr and Mrs H. Elliott-Blake, Grande-Bretagne, 1955.

899

LA RIVIÈRE DE L'EPTE À GIVERNY, L'ÉTÉ

T. h. 0,60 ; l. 0,73
Signé b. g. : *Claude Monet 84*

Cf. nº *898*.

Expositions : *Degas, Monet, Pissarro, Renoir et Sisley*, Hôtel du Grand Miroir, Bruxelles, 1885.

Bibliographie : pièce justificative nº 112.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, mai 1885 — Roehl, Hambourg — *Georges Bernheim*, Paris — Mr and Mrs John Boulton, Caracas, 1924 — vente John Boulton, Londres, Christie, 3 décembre 1965, nº 25 (*Beyeler*, Bâle) — Mr and Mrs Matthew Futter, USA, 1968.

900

MEULES, EFFET DU SOIR

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet*

Séparé du Pressoir et de la maison de Monet par le Ru (bras de l'Epte qui alimentera le bassin aux nymphéas) s'étend le lieu-dit la Prairie, vaste surface d'herbages bordée au sud par le bras principal de l'Epte et traversée de plusieurs rangées de peupliers et de saules.
Au moment de la fenaison, l'artiste y peint des meules de foin, qu'il importe de ne pas confondre avec les meules de blé abordées plus tard.
Derrière un rideau de peupliers aux troncs élagués, les collines qui dominent Giverny.

Expositions : *Dix-sept tableaux de Cl. Monet de la collection Faure*, Durand-Ruel, Paris, 1906, nº 17 — *Monet-Manet, collection Faure*, 1906, Cassirer, Berlin, nº 39, et Stuttgart, nº 32.

Bibliographie : Fern-Panil, *Petites expositions : De quelques tableaux de Manet et de Monet exposés chez Durand-Ruel*, in : *Le Soir*, 29 mars 1906 — G. Grappe, s. d. (1909), p. 40 (ill.) — article sur les œuvres françaises de la collection I.A. Morosov, in : *Apollon* (en langue russe), 1912, nº 3-4, p. 9 — article sur la collection S.I. Stchoukine, in : *Apollon* (en langue russe), 1914, p. 43 — G. Geffroy, *Cl. Monet*, in : *L'Art et les Artistes*, 1920, nº 11, p. 72 (ill.) — L. Werth, 1928, pl. 43 — *Catalogue du Musée d'Art Occidental Moderne* (en langue russe), Moscou, 1928, nº 383 — L. Réau, *Catalogue de l'art français dans les musées russes*, Paris, 1929, p. 122 — M. Malingue, 1943, pp. 126 (ill.), 148 — O. Reuterswärd, 1948, p. 286 — M. Rostand, *Quelques amateurs de l'époque impressionniste* (thèse inédite de l'Ecole du Louvre), Paris, 1955, p. 47 — *Musée Pouchkine, Catalogue de la galerie de tableaux* (en langue russe), Moscou, 1961, p. 130 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 109 (ill.).

Historique : J.B. Faure, Paris, c. 1906 — *Durand-Ruel*, 1907 — I.A. Morosov, Moscou, 1907 — Second Musée de Peinture Occidentale Moderne, Moscou, 1918 — Musée d'Art Occidental Moderne, Moscou, 1928 :

Musée Pouchkine, Moscou (3398).

901

MEULES, SOLEIL VOILÉ

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 84*

Pour représenter ce nouvel aspect du même paysage, le peintre s'est tourné davantage vers la gauche. Les deux peupliers à droite sur cette vue sont à l'extrême gauche du tableau précédent ; la ligne des collines s'abaisse en direction de Vernonnet.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, novembre 1884 — vente, New York, Plaza Hotel, 27-28 janvier 1916, nº 149 (O. Bernet) — P.A., USA.

902

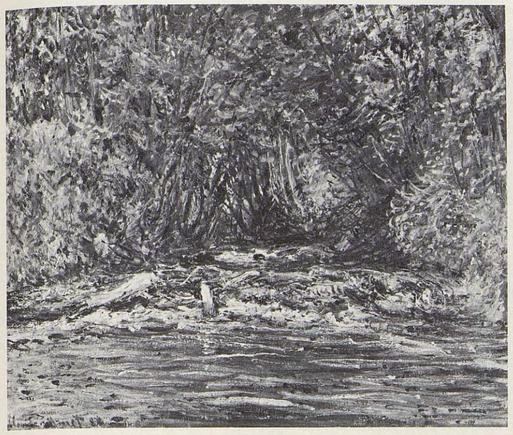
MEULES À GIVERNY

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. d. : *84 Claude Monet*

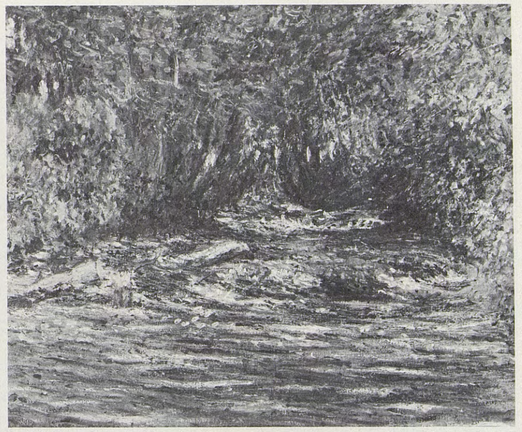
Cf. nº *901*.

Bibliographie : (?) O. Mirbeau, *Notes sur l'art. Cl. Monet*, in : *La France*, 21 novembre 1884.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, novembre 1884 — vente F. Bonner et l'American Art Association, New York, Chickering Hall, 10 avril 1900, nº 66 (*Durand-Ruel* pour H.O. Havemeyer, New York) — Horace Havemeyer, New York — P.A., USA.



898



899

900

901

902

903

FALAISES AUX PETITES DALLES

T. h. 0,60 ; l. 0,73
Signé b. g. : *Claude Monet 84*

Claude Monet a exécuté ce tableau en août 1884 aux Petites Dalles (cf. lettres nos 517 et 518) où il avait déjà travaillé en 1880 et en 1881 (nos *621*, *622*, *664*, *665*). Cette station balnéaire, située au nord-est de Fécamp, était le lieu de villégiature de son frère Léon.

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1911, no 3 — *Peintres de l'école française du XIXe siècle*, Knoedler, Paris, 1924, no 36 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1931, no 6 — *Monet*, Wildenstein, New York, 1945, no 47.

Bibliographie : *The Collection of Mr and Mrs David Lloyd Kreeger*, Washington, D.C., 1976, pp. 164-165 (ill.).

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, 1884 — Albert Spencer, New York — Mme Holtz, Paris — *Durand-Ruel*, 1911 — Arthur B. Emmons, Newport (R.I.), 1911 — vente Arthur B. Emmons, New York, Plaza Hotel, 14-15 janvier 1920, no 30 *(Knoedler* et *Durand-Ruel)* — vente, Paris, Charpentier, 3 juin 1954, no 49 — Mr and Mrs Edwin E. Hokin, Highland Park (Ill.), 1954 — *Stephen Hahn*, New York, 1964 — *Richard Feigen*, New York — Mr and Mrs David Lloyd Kreeger, USA, 1964.

904

FALAISES DES PETITES DALLES

T. h. 0,60 ; l. 0,73

Comme le numéro précédent, ce tableau représente la plage et la falaise d'Amont (est), avec, au premier plan, un éboulis de rochers au pied de la falaise d'Aval (ouest).

Historique : Michel Monet, Giverny — P.A., France, c. 1971.

905

MARÉE BASSE AUX PETITES DALLES

T. h. 0,60 ; l. 0,73
Signé b. d. : *Claude Monet 84*

La falaise d'Amont est vue ici depuis la plage même.

Expositions : Union League Club, New York, 1913 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1923, no 9 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1959, no 40.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, 1884 — Charles T. Yerkes, 1891 — vente Emilie Grigsby, New York, Anderson Galleries, 22-27 janvier 1912, no 1154 *(Durand-Ruel)* — *Acquavella*, New York — Mr and Mrs Elmer H. Bobst, USA, c. 1968.

906

AUX PETITES DALLES

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 84*

Le chemin forestier qu'on aperçoit sur ce tableau, de nos jours bordé d'arbres qui masquent le paysage, suit le versant ouest de la valleuse des Petites Dalles dont on reconnaît la falaise d'Amont à droite. La maison à clocheton et celle à toiture trapézoïdale existent toujours. Sur le chemin, Mme Hoschedé et probablement ses deux plus jeunes filles : Suzanne et Germaine.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, 1884 — Albert Spencer, New York — Mme Holtz, Paris — *Durand-Ruel*, 1911 — Harris Whittemore, Naugatuck (Conn.), 1911 — P.A., USA.

907

ÉTRETAT, LA PLAGE ET LA FALAISE D'AVAL

T. h. 0,60 ; l. 0,73
Signé b. g. : *Claude Monet 84*

Le séjour à Etretat, également en août (cf. lettre no 518), a été en grande partie gâché par le mauvais temps. Pour exécuter cette toile, le peintre s'est placé au pied de la falaise d'Amont, visible à gauche au premier plan et précédée d'éboulis de rochers. Vue sous cet angle, l'Aiguille apparaît à droite de la porte d'Aval.

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1911, no 7.

Bibliographie : L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 112 (ill.).

Historique : Catholina Lambert, Paterson (N.J.) — *Durand-Ruel*, 1895 — *Acquavella*, New York, 1949 — Ralph Stolkin, Los Angeles, 1968 — vente, Londres, Sotheby, 7 juillet 1971, no 68 (A. Murray) — Arthur Murray, Honolulu, 1971 — vente A. Murray, New York, Sotheby Parke Bernet, 2-4 mai 1973, no 61 — Mr and Mrs Samuel Dorsky, USA.

908

LA FALAISE D'AVAL, AVEC LA PORTE ET L'AIGUILLE

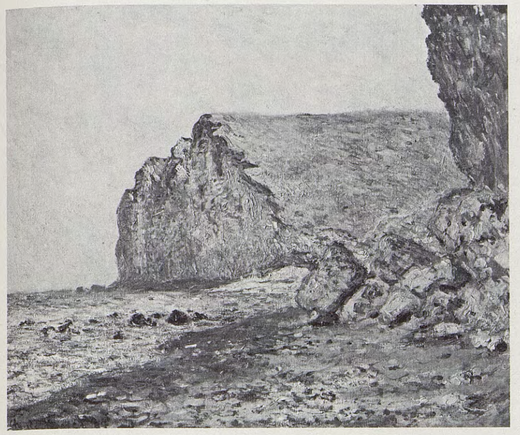
T. h. 0,60 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 84*

L'artiste se trouve, ici, à mi-hauteur de la falaise d'Amont d'où il exécute une vue plongeante en direction de l'ouest. Monet a dessiné une étude pour cette toile (Musée Marmottan, inv. 5131, fo 26 verso).

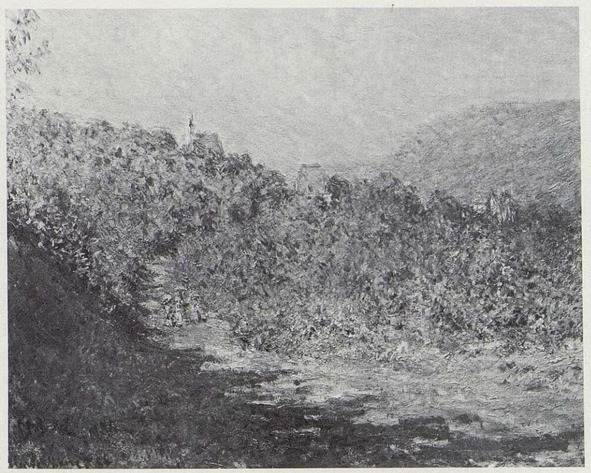
Bibliographie : *Bulletin de la Vie artistique*, 15 juin 1925, p. 263 (ill.) — A. Alexandre, *La collection Canonne*, Paris, 1930, p. 14 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 106 (ill.).

Historique : acheté à Monet par *Bernheim-Jeune*, 1923 — Henri Canonne, Paris, 1924 — vente Henri Canonne, Paris, Drouot, 28 mai 1930, no 39 (Raphaël Gérard) — vente, Paris, Georges Petit, 27 avril 1933, no 87 (Henri Muller, Bâle) — vente, 10 mars 1944, no 51 — Emile Dreyfus, Bâle, c. 1950 — Fondation Emile Dreyfus — déposé en 1970 :

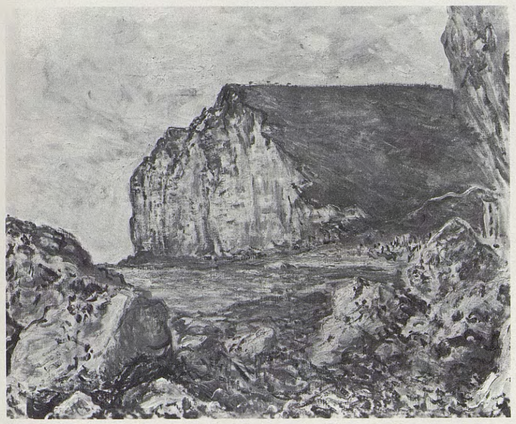
Kunstmuseum, Bâle (G.1970.9).



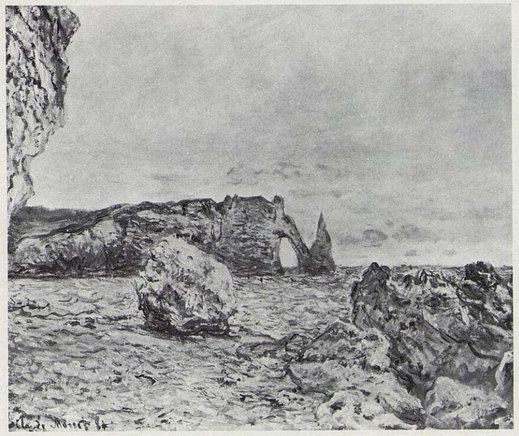
903



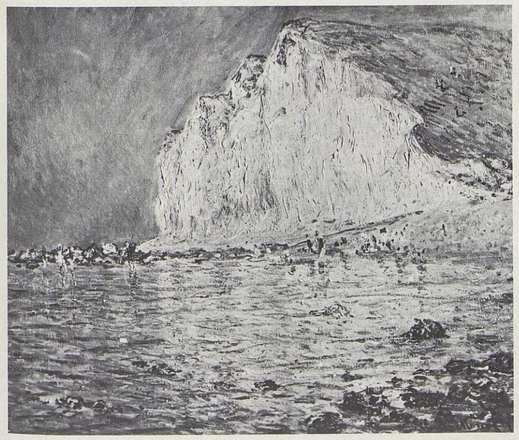
906



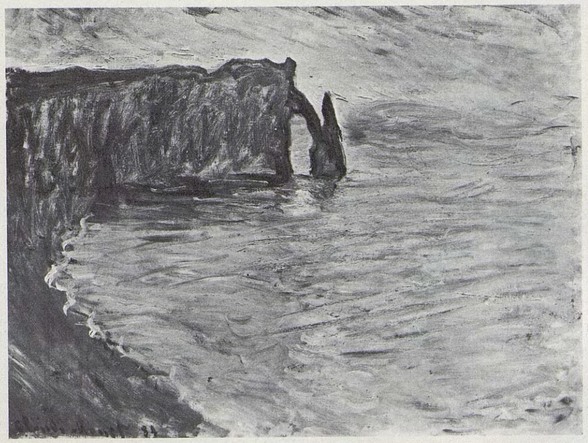
904



907



905



908

909

LA SEINE À JEUFOSSE

T. h. 0,60 ; l. 0,73
Signé b. d. : *Claude Monet 84*

A son retour à Giverny dans les premiers jours de septembre, Monet va travailler sur la rive gauche de la Seine, à Jeufosse, au sud-est de Port-Villez. Cette vue a été exécutée depuis le chemin de halage en regardant vers l'amont. A gauche, les arbres des îles de la Merville et de la Flotte.

Historique : (?) acheté à Monet par *Durand-Ruel*, novembre 1884 — *Durand-Ruel*, c. 1891 — Hodgkinson, 1936 — vente, Paris, Galliéra, 8 décembre 1966, nº 53.

910

LE BRAS DE JEUFOSSE, EFFET DE FIN D'APRÈS-MIDI

T. h. 0,60 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet*

Cf. nº *909*.

Expositions : Montréal, 1899 — *Vereeniging voor de Kunst*, Utrecht, 1901.

Historique : (?) acheté à Monet par *Durand-Ruel*, novembre 1884 — *Durand-Ruel*, 1888 — Danthon, 1906 — *Barbazanges*, Paris — Prince de Wagram, Paris — vente Meyer Goodfriend, New York, American Art Galleries, 4-5 janvier 1923, nº 87 *(Durand-Ruel)* — P.A., France.

911

AUTOMNE À JEUFOSSE

T. h. 0,60 ; l. 0,73
Signé b. d. : *Claude Monet/84*

En remontant la Seine, le peintre s'est rapproché de Jeufosse dont on aperçoit le clocher.

Expositions : *The Impressionists of Paris*, New York, American Art Galleries, avril 1886, et National Academy of Design, mai-juin 1886, nº 273 — *Monet*, Union League Club, New York, 1891, nº 74 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1895, nº 8 — *Monet*, St. Botolph Club, Boston, 1895, nº 13 — (?) *Monet et Renoir*, Durand-Ruel, New York, 1900, nº 11 — Rochester Art Club, Rochester, N.Y., 1908 — *International Exhibition of Modern Art*, Armory of the 69th Regiment, New York, Art Institute of Chicago et Copley Hall, Boston, 1913, nº 497 — *Monet*, Wildenstein, New York, 1945, nº 46.

Bibliographie : C.C. Cunningham, *The Juliana Cheney Edwards Collection*, in : *Museum of Fine Arts Bulletin*, Boston, décembre 1939, pp. 105, 106 — O. Reuterswärd, 1948, p. 289 — *The Armory Show 50th Anniversary Exhibition* (catalogue d'exposition), New York, 1963, pp. 67 (ill.), 198.

Historique : (?) acheté à Monet par *Durand-Ruel*, novembre 1884 — *Durand-Ruel*, c. 1886 — Alden Weyman Kingman, New York, 1886 — *Durand-Ruel*, 1894 — Juliana Cheney Edwards, Boston, 1913 — légué par Grace M. Edwards en mémoire de sa mère :

Museum of Fine Arts, Boston (39.656).

912

LE TRAIN À JEUFOSSE

T.
Signé b. d. : *Claude Monet*

Entre la Seine et les collines de Jeufosse passent non seulement une route nationale, mais la voie ferrée Paris-Le Havre. Le train, dont la fumée est visible ici, se dirige vers Bonnières et Paris.

Bibliographie : pièces justificatives nos 90 et 92 — G. Geffroy, 1922, pp. 210, 323, 330 — D. Rouart, *Correspondance de Berthe Morisot*, Paris, 1950, p. 154.

Historique : offert par Monet à Stéphane Mallarmé, Paris, 1890 — Geneviève Mallarmé Bonniot — Dr Bonniot, c. 1920 — Mme Bonniot, Valvins — André Morice, Paris, c. 1950.

913

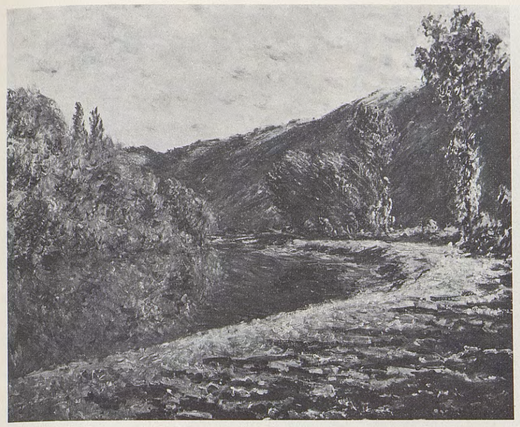
BORDS DE LA SEINE À JEUFOSSE, AUTOMNE

T. h. 0,546 ; l. 0,736
Signé b. d. : *Claude Monet 84*

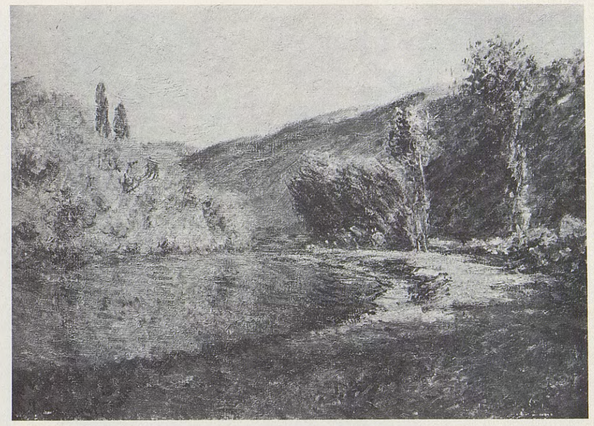
Jeufosse est vu ici de plus près que dans les deux tableaux précédents. A gauche, l'île de la Flotte.

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1895, nº 24 — (?) *Monet et Renoir*, Durand-Ruel, New York, 1900, nº 11 — Portland, 1905 — Toledo Museum of Art, 1905.

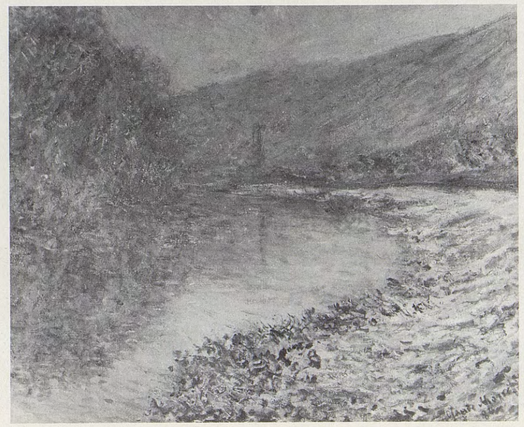
Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, novembre 1884 — Mr and Mrs Nathan L. Halpern, USA, 1976.



909

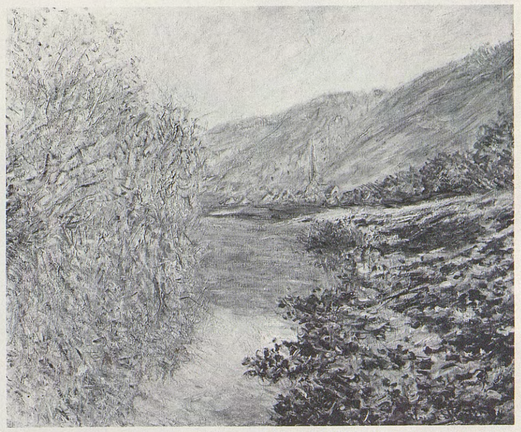


910



911

912



913

914

BORDS DE LA SEINE À JEUFOSSE, TEMPS CLAIR

T. h. 0,60 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet*

S'étant retourné, Monet peint la Seine en regardant vers l'aval. L'île de la Merville se trouve à présent à droite. La colline de Jeufosse, à gauche du fleuve, s'incline vers le Gibet de Port-Villez (pour le Gibet, cf. nº *835* et nº *836*).

Expositions : *Monet*, St. Botolph Club, Boston, 1892, nº 12 — *Monet*, St. Botolph Club, Boston, 1899, nº 20 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, nº 32 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1911, nº 31.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, novembre 1884 — Henry Sayles, Boston, 1891 — vente Henry Sayles, New York, Plaza Hotel, 14-15 janvier 1920, nº 49 *(Durand-Ruel* et *Knoedler)* — Mr and Mrs Morris Sprayregen, New York, c. 1962 — vente, New York, Sotheby Parke Bernet, 11 mai 1977, nº 26.

915

BARQUE SUR LA SEINE À JEUFOSSE

T. h. 0,60 ; l. 0,73
Signé b. g. : *Claude Monet 84*

Cf. nº *914*. Sur cette toile, Monet a fait figurer la barque qui a pu lui servir à traverser le fleuve.

Expositions : Eberfeld, 1910 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1959, nº 39.

Bibliographie : W. Dewhurst, *Impressionist Painting*, Londres, 1904, p. 46 (ill.) — M. Malingue, 1943, pp. 112 (ill.), 147.

Historique : Heilbuth — *Durand-Ruel*, 1900 — P.A., France, c. 1959.

916

AUTOMNE À JEUFOSSE

T. h. 0,60 ; l. 0,73
Signé b. g. : *Claude Monet 84*

Cf. nº *914*.

Expositions : *Eleventh Annual Exhibition*, Saint Louis, 1894, nº 279 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1895, nº 2.

Historique : (?) acheté à Monet par *Durand-Ruel*, novembre 1884 — *Durand-Ruel*, c. 1888 — Erwin Davis, New York — *Durand-Ruel*, 1893 — vente, Paris, Charpentier, 16 juin 1953, nº 43.

917

LE BRAS DE JEUFOSSE, AUTOMNE

T. h. 0,60 ; l. 0,73
Signé b. g. : *Claude Monet 84*

Pour réaliser cette vue orientée comme les précédentes (nos *914* à *916*), Monet a descendu le cours du fleuve et a pris place au-delà du bouquet d'arbres qui figure à gauche sur celles-ci.

Expositions : *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, nº 93.

Bibliographie : *Claude Monet exhibit opens*, in : *Boston Post*, 15 mars 1905.

Historique : acheté à Monet par Durand-Ruel, novembre 1884 — James F. Sutton, New York, c. 1905 — vente Mrs James F. Sutton, New York, Plaza Hotel, 16-17 janvier 1917, nº 145 *(Durand-Ruel)* — Charles V. Wheeler, New York, c. 1920 — vente Charles V. Wheeler, New York, American Art Association, 1er novembre 1935, nº 44 — P.A., USA.

918

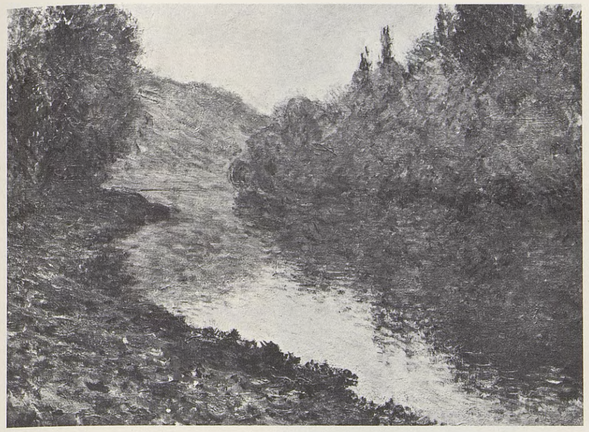
MAISONS DE PAYSANS À GIVERNY

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 84*

Ces maisons précédées de leurs vergers se trouvent immédiatement à l'est de la propriété du Pressoir habitée par Monet. Au premier plan, la route de Vernon à Gasny, dite le chemin du Roy. Le détail du motif avec la porte à claire-voie et le poirier qui lui fait suite sont repris au printemps 1885 (cf. nº *988*).

Expositions : *Art français des XIX et XXe s.*, Hôtel de Ville, Prague, 1923, nº 92 — *Monet*, Georges Petit, Paris, 1924, nº 8.

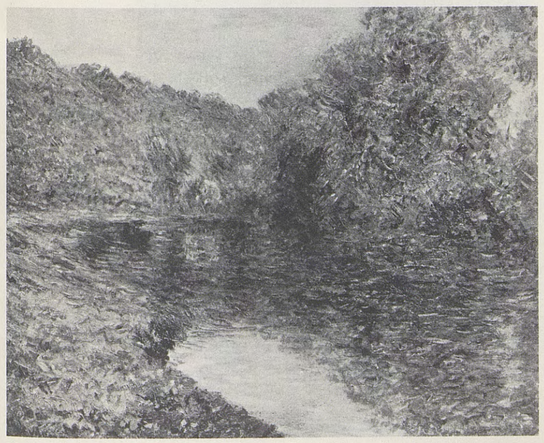
Historique : Matsukata, France, c. 1923 — *Alfred Daber*, Paris — P.A., France.



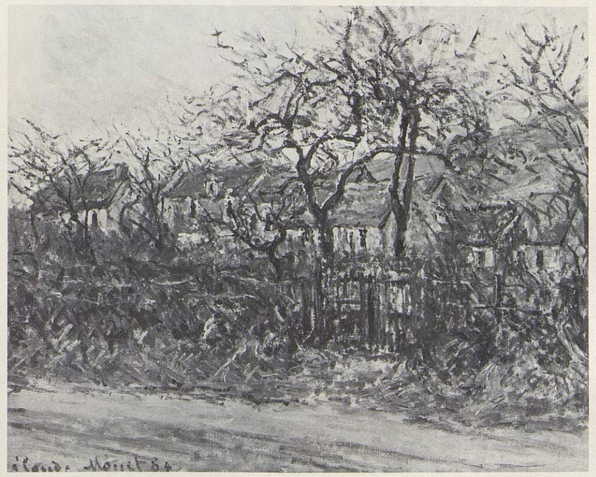
914

915

916



917



918

LES PANNEAUX DE PORTES DU SALON DURAND-RUEL

La commande initiale, concernant apparemment la salle à manger, est attestée dès le mois de mai 1882 alors que Monet réside encore à Poissy. Elle aboutira, après sélection, à un ensemble de 36 pièces représentant des fleurs et des fruits qui ornera les six portes du grand salon de l'appartement de Paul Durand-Ruel au nº 35 de la rue de Rome.

Nous utilisons ici le terme de *panneau* employé traditionnellement pour cette opération bien qu'il s'agisse de toiles (deux grandes, deux moyennes, deux petites, pour chaque porte) fixées sur châssis léger et par là même amovibles.

Pour répondre à l'impatience de son commanditaire, Monet entreprend aussitôt cette tâche qui sera plus longue et plus difficile que prévu. En décembre 1882 seuls deux petits panneaux sont terminés. Au cours de l'été et de l'automne 1883, installé désormais à Giverny, le peintre travaille avec acharnement, pressé par Durand-Ruel qui lui a adressé des vases pour ses bouquets de fleurs. D'importantes livraisons comportant notamment les grands panneaux ont lieu à la fin de l'année. En 1884, alors que l'artiste réside à Bordighera, la collection s'enrichit de deux sujets méditerranéens. Les écritures de la maison Durand-Ruel enregistrent encore des achats de panneaux décoratifs en 1885.

La mise en place à laquelle Monet a tenu à participer s'est faite progressivement. Selon les plus anciennes photographies du grand salon, cinq portes seulement ont été mises en place; la sixième (cf. porte F) n'a pas dû être posée (la photographie montre à sa place une ouverture permanente donnant sur le petit salon) et cette porte connaît de ce fait un historique différent de celui des cinq autres. Nous avons conservé pour chacun des panneaux reproduits le titre transmis par les archives photographiques Durand-Ruel. Cf. lettres nos 289, 290, 301, 302, 356, 372, 373, 375, 377, 378, 379, 381, 382, 383, 443, 468, 469, 471, 473, 557, 559, et pièces justificatives nos 85-86.

Décrits en 1892 par Georges Lecomte dans *L'Art impressionniste*, Paris, pp. 196-198, les panneaux des portes du salon de Paul Durand-Ruel resteront en place, au nº 35 de la rue de Rome, jusque vers 1922 où ils seront transférés dans l'appartement de Georges Durand-Ruel, rue Jouffroy.

SIX PANNEAUX, DÉCORATION POUR *LA PORTE A:*

919
PAVOTS ROUGE ET ROSE

T. h. 1,195 (à l'origine: 1,285); l. 0,370
Signé h. g.: *Claude Monet*
Peint en 1883
Toile raccourcie de 10 cm environ dans le haut.

Bibliographie: G. Lecomte, *L'art impressionniste*, Paris, 1892, pp. 197-198.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, 1883 — *Sam Salz*, New York — Martin T. and Sidney A. Zimet, New York, c. 1960 — *Sam Salz*, New York, 1964 — *Acquavella*, New York — P.A., USA, c. 1968.

920
PAVOT BLANC

T. h. 1,285; l. 0,370
Signé h. d.: *Claude Monet*
Peint en 1883.

Expositions: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1970, nº 33.

Bibliographie: G. Lecomte, *L'art impressionniste*, Paris, 1892, pp. 197-198.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, 1883 — P.A., France, c. 1970.

921
ANÉMONES

T. h. 0,16; l. 0,40
Peint en 1885.

Expositions: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1970, nº 34.

Bibliographie: G. Lecomte, *L'art impressionniste*, Paris, 1892, p. 198.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, 1885 — P.A., France, c. 1970.

922
JONQUILLES

T. h. 0,16; l. 0,40
Peint en 1885.

Bibliographie: G. Lecomte, *L'art impressionniste*, Paris, 1892, p. 198.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, 1885 — P.A.

923
BRANCHE DE CITRONNIER

T. h. 0,505; l. 0,370
Peint en 1884.

Expositions: *Monet*, Paris, 1952, nº 60.

Bibliographie: lettres nos (?) 471, (?) 473, 498 — G. Lecomte, *L'art impressionniste*, Paris, 1892, p. 198 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 280.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, mai 1884 — Jean d'Alayer, France, c. 1952.

924
ORANGES SUR UNE BRANCHE

T. h. 0,505; l. 0,370
Peint en 1884.

Expositions: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1959, nº 33.

Bibliographie: lettres nos 443 et 498 — G. Lecomte, *L'art impressionniste*, Paris, 1892, p. 198 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 280 — H. Adhémar, 1950, pl. 15 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 106 (ill.).

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, 1884 — P.A., France, c. 1959.

Pavots rouge et rose

919

Pavot blanc

920

Anémones

921

Jonquilles

922

Branche de citronnier

923

Oranges sur une branche

924

SIX PANNEAUX,
DÉCORATION POUR LA *PORTE B:*

925

CHRYSANTHÈMES DANS UN VASE

T. h. 1,195 (à l'origine : 1,285) ; l. 0,370
Signé h. g. : *Claude Monet*

Peint en 1883.
Toile raccourcie de 10 cm environ dans le haut.

Bibliographie : T. [Tabarant], *Le Congrès d'histoire de l'Art chez Durand-Ruel*, in : *Bulletin de la Vie artistique*, 15 octobre 1921, p. 528 (ill.).

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, 1883 — vente Paris, Palais d'Orsay, 9 décembre 1977, nº 56.

926

SOLEILS

T. h. 1,285 ; l. 0,370
Signé h. g. : *Claude Monet*

Peint en 1883.

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1959, nº 37.

Bibliographie : C. Lecomte, *L'art impressionniste*, Paris, 1892, p. 197 — T. [Tabarant], *Le Congrès d'histoire de l'Art chez Durand-Ruel*, in : *Bulletin de la Vie artistique*, 15 octobre 1921, p. 528 (ill.).

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, 1883 — P.A., France, c. 1974.

927

CHRYSANTHÈMES

T. h. 0,16 ; l. 0,40

Peint en 1883.

Expositions : *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, nº 65e.

Bibliographie : T. [Tabarant], *Le Congrès d'histoire de l'Art chez Durand-Ruel*, in : *Bulletin de la Vie artistique*, 15 octobre 1921, p. 528 (ill.).

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, (?) 1883 — P.A., France, c. 1974.

928

JONQUILLES

T. h. 0,16 ; l. 0,40

Peint en 1885.

Bibliographie : T. [Tabarant], *Le Congrès d'histoire de l'Art chez Durand-Ruel*, in : *Bulletin de la Vie artistique*, 15 octobre 1921, p. 528 (ill.).

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, 1885 — P.A., France, c. 1970.

929

AZALÉES BLANCHES EN POT

T. h. 0,505 ; l. 0,370
Signé b. d. : *Claude Monet*

Peint en 1885.

Expositions : *Monet*, Tokyo, Osaka et Fukuoka, 1970, nº 10.

Bibliographie : G. Lecomte, *L'art impressionniste*, Paris, 1892, p. 197 — T. [Tabarant], *Le Congrès d'histoire de l'Art chez Durand-Ruel*, in : *Bulletin de la Vie artistique*, 15 octobre 1921, p. 528 (ill.).

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, 1885 — Gadala, Paris, c. 1952 — P.A., France, c. 1970.

930

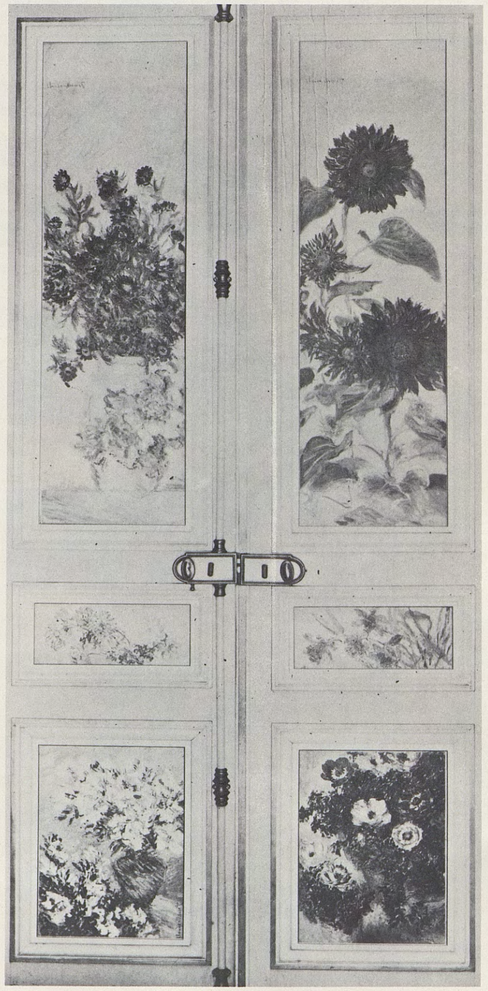
ANÉMONES EN POT

T. h. 0,505 ; l. 0,370
Signé b. d. : *Claude Monet*

Peint en 1885.

Bibliographie : G. Lecomte, *L'art impressionniste*, Paris, 1892, p. 197 — T. [Tabarant], *Le Congrès d'histoire de l'Art chez Durand-Ruel*, in : *Bulletin de la Vie artistique*, 15 octobre 1921, p. 528 (ill.) — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 102 (ill.).

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, 1885 — P.A., France, c. 1955.



Chrysanthèmes dans un vase

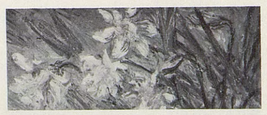
925

Soleils

926

Chrysanthèmes

927

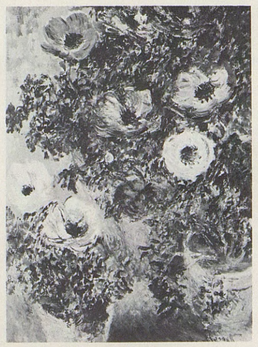


Jonquilles

928

Azalées blanches en pot

929



Anémones en pot

930

SIX PANNEAUX,
DÉCORATION POUR *LA PORTE C*:

931

VASE DE DAHLIAS

T. h. 1,285; l. 0,370
Signé h. g.: *Claude Monet*

Peint en 1883.

Expositions: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1959, nº 38 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1970, nº 34 — *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, nº 61.

Bibliographie: G. Lecomte, *L'art impressionniste*, Paris, 1892, p. 198.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, 1883 — *Sam Salz*, New York — P.A., USA.

932

DAHLIAS

T. h. 1,285; l. 0,370
Signé h. g.: *Claude Monet*

Peint en 1883.

Expositions: *Monet*, Paris, 1952, nº 58.

Bibliographie: G. Lecomte, *L'art impressionniste*, Paris, 1892, p. 198.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, 1883 — Jean d'Alayer, c. 1952.

933

MARGUERITES JAUNES

T. h. 0,16; l. 0,40

Peint en 1883.

Expositions: *Monet*, Tokyo, Kyoto et Fukuoka, 1973, nº 42.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, (?) 1883 — P.A., France, c. 1973.

934

MARGUERITES BLANCHES

T. h. 0,16; l. 0,40

Peint en 1883.

Expositions: *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, nº 65f.

Bibliographie: G. Lecomte, *L'art impressionniste*, Paris, 1892, p. 198.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, (?) 1883 — P.A., France, c. 1975.

935

PÊCHES

T. h. 0,505; l. 0,370
Signé b. g.: *Cl. Monet*

Peint en 1883.

Expositions: *Monet*, Paris, 1952, nº 59.

Bibliographie: G. Lecomte, *L'art impressionniste*, Paris, 1892, p. 198.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, (?) 1883 — Jean d'Alayer, France, c. 1952.

936

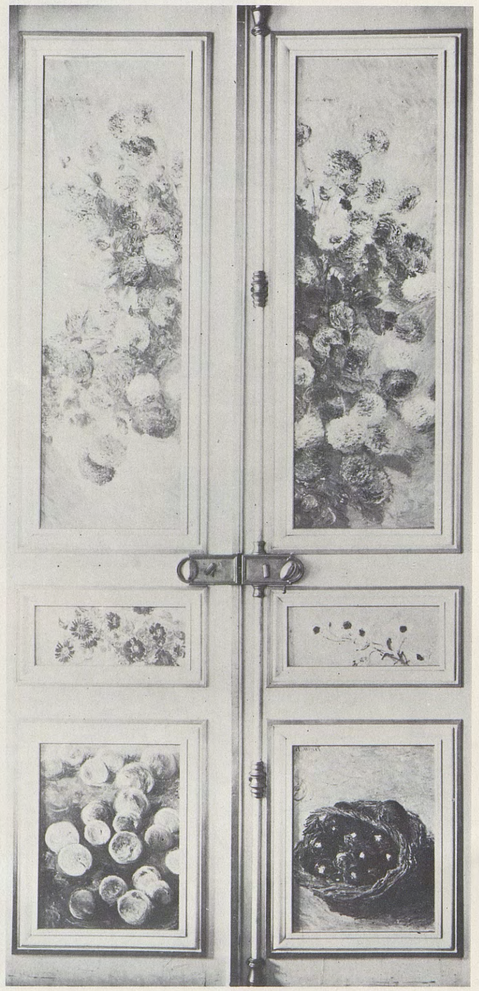
PANIER DE POMMES

T. h. 0,505; l. 0,370
Signé h. g.: *Cl. Monet*

Peint en 1885.

Expositions: *Monet*, 1952, Zurich, nº 76, Paris, nº 61, et La Haye, nº 60 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1970, nº 33 — *Monet*, Tokyo, Kyoto et Fukuoka, 1973, nº 44.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, 1885 — P.A., France, c. 1952.



Vase de dahlias

931

Dahlias

932

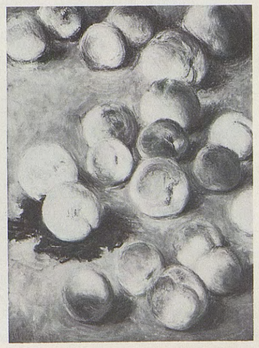
Marguerites jaunes

933

Marguerites blanches

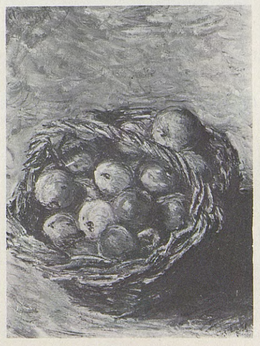
934

Pêches



935

Panier de pommes



936

SIX PANNEAUX,
DÉCORATION POUR *LA PORTE D*:

937

DAHLIAS

T. h. 1,285; l. 0,370
Signé h. d.: *Claude Monet*

Peint en 1883.

Expositions: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1970, nº 34.

Bibliographie: G. Lecomte, *L'art impressionniste*, Paris, 1892, p. 198 — L. Werth, 1928, pl. 46.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, 1883 — P.A., France, c. 1970.

938

GLAÏEULS

T. h. 1,285; l. 0,370

Peint en 1883.

Expositions: *Monet*, 1952, Zurich, nº 77, Paris, nº 63, et La Haye, nº 61 — *Monet*, Edimbourg et Londres, 1957, nº 77 — *Monet*, Tokyo, Kyoto et Fukuoka, 1973, nº 39 — *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, nº 65b.

Bibliographie: G. Lecomte, *L'art impressionniste*, Paris, 1892, p. 198 — L. Werth, 1928, pl. 46.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, 1883 — P.A., France, c. 1952.

939

ANÉMONES

T. h. 0,16; l. 0,40

Peint en 1885.

Expositions: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1970, nº 34.

Bibliographie: G. Lecomte, *L'art impressionniste*, Paris, 1892, p. 198 — L. Werth, 1928, pl. 46.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, 1885 — P.A., France, c. 1970.

940

MARGUERITES JAUNES

T. h. 0,16; l. 0,40

Peint en 1883.

Bibliographie: L. Werth, 1928, pl. 46 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 112 (ill.).

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, (?) 1883 — *Sam Salz*, New York — vente, Londres, Sotheby, 1er décembre 1971, nº 11 (*Marlborough*, Londres).

941

TROIS POTS DE TULIPES

T. h. 0,505; l. 0,370
Signé b. d.: *Claude Monet*

Peint en 1885.

Expositions: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1970, nº 34 — *Monet*, Tokyo, Kyoto et Fukuoka, 1973, nº 43.

Bibliographie: G. Lecomte, *L'art impressionniste*, Paris, 1892, p. 198 — L. Werth, 1928, pl. 46.

Historique: acheté à Monet par Durand-Ruel, 1885 — P.A., France, c. 1970.

942

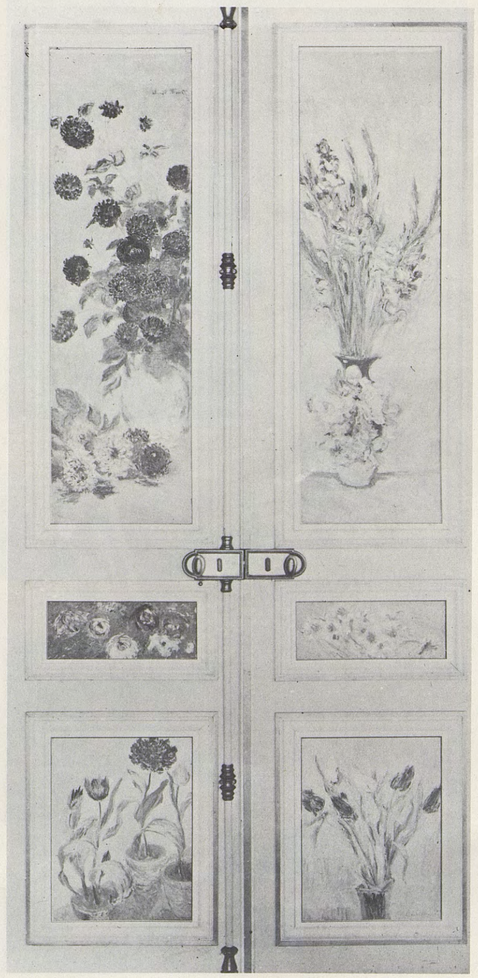
VASE DE TULIPES

T. h. 0,505; l. 0,370
Signé b. d.: *Claude Monet*

Peint en 1885.

Bibliographie: G. Lecomte, *L'art impressionniste*, Paris, 1892, p. 198 — L. Werth, 1928, pl. 46.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, 1885 — P.A., France, c. 1970.



Dahlias

937

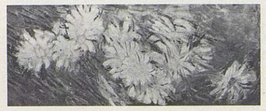
Glaïeuls

938

Anémones

939

Marguerites jaunes



940

Trois pots de tulipes

941

Vase de tulipes

942

SIX PANNEAUX,
DÉCORATION POUR *LA PORTE E*:

943

AZALÉES ROUGES EN POT

T. h. 1,27; l. 0,37

Peint en 1883.

Expositions: *Monet*, Paris, 1952, nº 57.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, 1883 — Jean d'Alayer, France, c. 1952.

944

COBÉAS

T. h. 1,195 (à l'origine: 1,280); l. 0,370

Peint en 1883.
Toile raccourcie de 10 cm environ dans le haut.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, 1883 — *Sam Salz*, New York — Martin T. and Sidney A. Zimet, c. 1960 — *Sam Salz*, New York, 1964 — *Acquavella*, New York — P.A., USA, c. 1968.

945

BRANCHE D'AZALÉES BLANCHES ET ROSES

T. h. 0,16; l. 0,40

Peint en 1885.

Expositions: *Monet*, Tokyo, Kyoto et Fukuoka, 1973, nº 41.

Bibliographie: G. Lecomte, *L'art impressionniste*, Paris, 1892, p. 197.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, 1885 — P.A., France, c. 1973.

946

BRANCHE D'AZALÉES BLANCHES ET ROSES

T. h. 0,16; l. 0,40

Peint en 1885.

Expositions: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1970, nº 33.

Bibliographie: G. Lecomte, *L'art impressionniste*, Paris, 1892, p. 197.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, 1885 — P.A., France, c. 1970.

947

VASE DE CHRYSANTHÈMES

T. h. 0,505; l. 0,370
Signé b. d.: *Claude Monet*

Peint en 1883.

Expositions: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1970, nº 34.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, 1883 — P.A., USA, 1976.

948

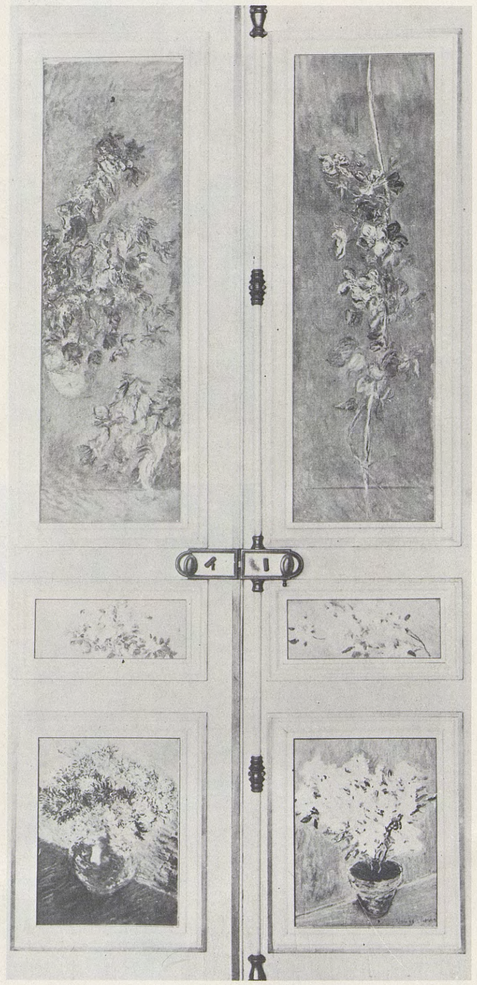
POT D'AZALÉES BLANCHES

T. h. 0,505; l. 0,370
Signé b. d.: *Claude Monet*

Peint en 1885.

Expositions: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1959, nº 35 — *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, nº 65c.

Historique: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, 1885 — P.A., France, c. 1959.



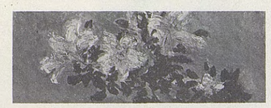
Azalées rouges en pot

943

Cobéas

944

Branche d'azalées blanches et roses



945

Branche d'azalées blanches et roses

946

Vase de chrysanthèmes

947

Pot d'azalées blanches

948

SIX PANNEAUX,
DÉCORATION POUR *LA PORTE F*:

On ne possède pas de photographie de cette porte qui semble n'avoir jamais été réalisée.

949

LYS ROUGES

T. h. 1,285; l. 0,370
Signé h. g.: *Claude Monet*

Peint en 1883.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, 1883 — Mathias, Paris — *Durand-Ruel*, 1898 — P.A., France.

950

LYS DU JAPON

T. h. 1,285; l. 0,370
Signé b. d.: *Claude Monet*

Peint en 1883.

EXPOSITIONS: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1970, nº 33 — *Monet*, Tokyo, Kyoto et Fukuoka, 1973, nº 40 — *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, nº 65a.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, 1883 — Mathias, Paris — *Durand-Ruel*, 1898 — P.A., France, c. 1970.

951

PÊCHES

T. h. 0,16; l. 0,40
Signé b. g.: *Claude Monet*

Peint en 1882.

EXPOSITIONS: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1883, nº 53.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, décembre 1882 — Mathias, Paris — *Durand-Ruel*, 1898 — P.A., Suisse, c. 1954.

952

PÊCHES

T. h. 0,16; l. 0,40
Signé b. g.: *Claude Monet*

Peint en 1882.

EXPOSITIONS: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1883, nº 52 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1970, nº 33.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, décembre 1882 — Mathias, Paris — *Durand-Ruel*, 1898 — P.A., France, c. 1970.

953

ROSES DE NOËL

T. h. 0,505; l. 0,370
Signé b. d.: *Claude Monet*

Peint en 1883.

EXPOSITIONS: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1959, nº 36 — *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, nº 65d.

BIBLIOGRAPHIE: G. Besson, s. d. (1949), pl. 39 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 102 (ill.).

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, 1883 — Mathias, Paris — *Durand-Ruel*, 1898 — P.A., France, c. 1954.

954

PANIER DE RAISINS, COINGS ET POIRES

T. h. 0,505; l. 0,370
Signé h. g.: *Cl. Monet*

Peint en 1883.

EXPOSITIONS: *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1959, nº 34 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1970, nº 33 — *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, nº 66.

HISTORIQUE: acheté à Monet par *Durand-Ruel*, 1883 — Mathias, Paris — *Durand-Ruel*, 1898 — *Sam Salz*, New York — Dr and Mrs Howard D. Sirak, USA, c. 1974.

Lys rouges

949

Lys du Japon

950

Pêches

951

952

Pêches

Roses de Noël

953

Panier de raisin, coings et poires

954

On trouvera sous les nos *955* à *958* quatre panneaux que Durand-Ruel a également acquis sans les utiliser pour la décoration de ses portes.

955

PRUNES ET ABRICOTS

T. h. 0,19 ; l. 0,38
Signé b. g. : *Claude Monet*

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1935, no 13.

Historique : *Durand-Ruel*, c. 1890 — Hannezo, Paris, 1936 — P.A., Suisse, c. 1970.

956

TULIPES DANS UN VASE

T. h. 0,52 ; l. 0,38
Signé b. g. : *Claude Monet*

Peint en 1885.

Expositions : *Natures mortes*, Durand-Ruel, Paris, 1908, no 11 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1928, no 61 — *Centenaire Monet-Rodin*, Orangerie, Paris, 1940, no 27.

Historique : *Durand-Ruel*, c. 1891 — P.A., France, c. 1940.

957

TULIPES EN POT

T. h. 0,52 ; l. 0,38
Signé b. d. : *Claude Monet*

Peint en 1885.

Expositions : *Natures mortes*, Durand-Ruel, Paris, 1908, no 4 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1928, no 60.

Historique : *Durand-Ruel*, c. 1891 — P.A., France.

958

POTS DE TULIPES

T. h. 0,51 ; l. 0,38
Signé b. d. : *Claude Monet*

Peint en 1885.

Expositions : *Fleurs et natures mortes*, Bernheim-Jeune, Paris, 1907, no 49 — *Vie et lumière*, Musée Moderne, Bruxelles, 1908, no 135 — *Art français du XIXe siècle*, Kunstverein, Francfort, 1912 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1915, no 4 — *Natures mortes*, Durand-Ruel, New York, 1923, no 17 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1927, no 18.

Historique : *Durand-Ruel*, c. 1891 — *Chester Johnson Gallery*, Chicago, 1933 — vente, New York, Parke Bernet, 16 février 1950, no 63 — vente, Paris, Galliera, 24 juin 1963, no 80 — *André Pacitti*, Paris, 1963 — *Durand-Ruel*, 1963 — *Sam Salz*, New York, 1963 — Mr and Mrs Nathan L. Halpern, USA, c. 1964.

Enfin nous classons ici deux panneaux qui n'ont pas fait partie de l'ensemble vendu à Durand-Ruel. Deux autres, peints à Bordighera en 1884, figurent à la date de leur création, cf. nos *887* et *888*.

959

ANÉMONES

T. h. 0,160 ; l. 0,395

Historique : Germaine Hoschedé Salerou, Giverny — vente, Paris, Drouot, 25 février 1955, no 129bis — *Knoedler*, New York — vente, Mrs Edward Hutton, Londres, Sotheby, 1er juillet 1964, no 37 (A. Francis).

960

FLEURS

T. h. 0,175 ; l. 0,375

Fragment de panneau décoratif.

Historique : *Katia Granoff*, Paris — vente, Londres, Christie, 27 novembre 1964, no 57 (Krugier).

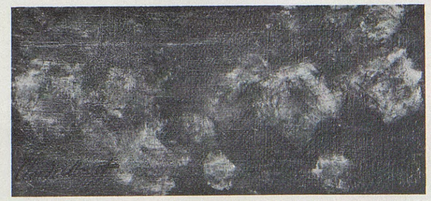
955

956

958

957

959



960

961

L'HIVER À GIVERNY

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet 85*

Le mois de janvier 1885 (moyenne –0,06 à Paris) a favorisé le travail de Monet dans la neige (cf. lettre nº 544). C'est ainsi qu'il représente l'église de Giverny et les maisons qu'elle domine, vues en direction de l'ouest.

Expositions : *Celebrated Paintings*, National Academy of Design, New York, 1887, nº 151 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1895, nº 19 — *Monet*, St. Botolph Club, Boston, 1895, nº 6 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, nº 42 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1911, nº 30 — Museum of Fine Arts, Boston, 1915, 1916, 1917, 1918 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1927, nº 37.

Bibliographie : M. de Fels, 1929, p. 237 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, pp. 289-290 — O. Reuterswärd, 1948, p. 284.

Historique : *Durand-Ruel*, c. 1886 — Arthur Astor Carey, Cambridge (Mass.), 1895 — Miss Annie Payson Call, Waltham (Mass.), c. 1927 — *Reid and Lefevre*, Londres, c. 1966 — Mr and Mrs Charles Wohlstetter, New York — vente Wohlstetter, New York, Sotheby Parke Bernet, 17 octobre 1973, nº 40 F — vente, New York, Christie, 18 octobre 1977, nº 12.

962

LA SEINE À PORT-VILLEZ, EFFET DE NEIGE

T.
Signé b. d. : *Claude Monet 85*

Le même motif a été traité à la belle saison et sous un angle un peu différent en 1883. Cf. nos *834* à *836*.

Expositions : *The Impressionists of Paris*, New York, American Art Galleries, avril 1886, et National Academy of Design, mai-juin 1886, nº 108 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, nº 89 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1927, nº 53.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, décembre 1885 — G.G. Hammond, 1896 — Mr and Mrs Gardiner Hammond, 1905 — P.A., USA.

963

LE GIVRE À GIVERNY

T. h. 0,54 ; l. 0,71
Signé b. g. : *Claude Monet*

Rejoignant Claude Monet qui croit se souvenir, à la fin de sa vie, d'avoir peint sur la Seine gelée en janvier 1889 (M. Elder, *A Giverny chez Claude Monet*, Paris, 1924, p. 35), Jean-Pierre Hoschedé affirme que ce tableau, où il figure avec Michel Monet près de l'île aux Orties, a été exécuté au cours de cet «hiver très rigoureux». En réalité, 1889 n'a pas connu de grands froids. Ce fait et des considérations d'ordre stylistique nous ont incités à placer la toile au début de 1885.

Expositions : *Monet*, Tooth, Londres, 1939, nº 20.

Bibliographie : J.-P. Hoschedé, *Cl. Monet, ce mal connu*, Genève, 1960, t. II, pp. 127, 128 (ill.).

Historique : Montague Shearman, Londres, c. 1940 — Sir John Hutchinson — *Tooth*, Londres — Earl of Jersey, Grande-Bretagne, c. 1960.

964

LE GIVRE

T. h. 0,60 ; l. 0,80
Signé b. g. : *Claude Monet*

Cf. nº *963*.

Expositions : *Monet*, 1952, Zurich, nº 97, et La Haye, nº 75.

Historique : Michel Monet, Giverny — P.A.

965

L'ENTRÉE DE GIVERNY SOUS LA NEIGE

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet*

Peint en janvier 1885 sur la route départementale qui relie Gasny à Vernon. A droite, les premières maisons à l'entrée est de Giverny.

Historique : vente, Paris, Drouot, 7 décembre 1953, nº 95 — P.A., France, c. 1968.

966

ENTRÉE DE GIVERNY EN HIVER, SOLEIL COUCHANT

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet*

Le même sujet qu'au nº *965*, avec un enneigement moindre. L'ouest est embrasé par le coucher du soleil.

Historique : Mme Gouin, Paris, c. 1952 — *Alex Maguy*, Paris — P.A., France, c. 1975.

961

964

962

965

963

966

967

L'ENTRÉE DE GIVERNY EN HIVER

T. h. 0,67 ; l. 0,98
Signé b. g. : *Claude Monet*

Sur ce tableau, on distingue derrière l'arbre, à gauche, la petite gare de Giverny-Limetz.

Expositions : *Monet*, Orangerie, Paris, 1931, nº 72.

Bibliographie : A. Alexandre, *La collection Canonne*, Paris, 1930, pp. 13, 88 (ill.).

Historique : *G. Bernheim — Bernheim-Jeune*, 1924 — Henri Canonne, Paris, 1924 — P.A., France, c. 1969.

968

ROUTE DE GIVERNY EN HIVER

T. h. 0,60 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 85*

Monet pense certainement aux tableaux de cette série lorsqu'il écrit à Alice Hoschedé le 10 décembre 1885 : « [Je] tâcherai de terminer mes routes de Giverny. » C'est ce qu'il fera en janvier 1886 (lettres nos 639 et 652).

Bibliographie : M. Malingue, 1943, pp. 118 (ill.), 148.

Historique : *Bernheim-Jeune*, 1910 — Comtesse Murat, Paris, 1910 — P.A., France.

969

CHEMIN CREUX À GIVERNY

T. h. 0,60 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet*

Giverny est vu ici depuis la colline de la rive opposée de la Seine où se trouve ce chemin creux, au-dessus du Grand Val.
La tour, visible à gauche du village, correspond à l'ancien moulin des Chennevières, la route escaladant la colline de droite suit le val de Giverny qui monte vers Bois-Jérôme.

Expositions : *Paintings by modern french painters*, Durand-Ruel, New York, 1921, nº 15.

Historique : (?) vente, Paris, Drouot, 11 mars 1897, nº 12 — *Georges Bernheim*, Paris — *Durand-Ruel*, 1920 — R. Lopez, Alger.

970

LA ROUTE DE GIVERNY

T. h. 0,60 ; l. 0,81
Signé b. d. : *85 Claude Monet*

La route s'éloigne de Giverny en direction de Gasny. Au centre du tableau, on distingue la propriété des Roches dont le bâtiment principal, visible ici, porte sur sa façade la date de 1849. Les Roches se trouvent à l'entrée du hameau de Falaise lorsqu'on vient de Giverny.

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1895, nº 39 — Monet, St. Botolph Club, Boston, 1895, nº 14.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, décembre 1885 — vente H. M. Johnston, New York, Chickering Hall, 28 février 1893, nº 44 *(Durand-Ruel et Boussod, Valadon et Cie)* — Nils B. Hersloff, Mutley, N.J., 1916 — Mrs N. B. Hersloff, Rochester (New York) — vente Mrs N. B. Hersloff, New York, Parke Bernet, 20 novembre 1968, nº 36 (racheté) — vente Mrs N. B. Hersloff, Tokyo, Sotheby-Mitsukoshi, 3 octobre 1969, nº 366.

971

LES ROCHES À FALAISE, PRÈS GIVERNY

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet*

Exécutée comme le tableau précédent sur la route qui relie Giverny à Gasny, mais en un point situé plus près de cette dernière localité, cette vue montre, à gauche, les dépendances de la propriété des Roches. La charrette passe devant l'entrée du val de Falaise. Monet a dessiné deux études pour cette toile (Musée Marmottan, inv. 5132, fº 14 verso et fº 15 recto).

Historique : *Sam Salz*, New York — P.A., USA.

972

MAISONS AU BORD DE LA ROUTE

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet*

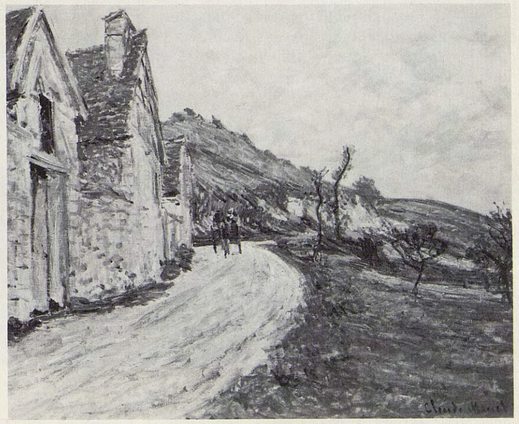
Ayant continué sa progression jusqu'au pied du val de Falaise, l'artiste s'est retourné vers l'ouest. Les Roches se trouvent maintenant sur le côté droit de la route (au deuxième plan, le bâtiment principal). Au fond, les hauteurs de la rive gauche de la Seine entre Port-Villez et le Grand Val.

Historique : P.A., USA, c. 1971.

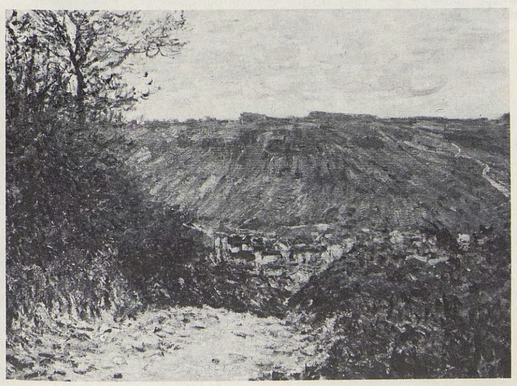
967

970

968



971



969

972

973

LE HAMEAU DE FALAISE, PAYSAGE D'HIVER

T. h. 0,60 ; l. 0,73
Signé b. d. : *Claude Monet*

Pour représenter Falaise, à la limite orientale de la commune de Giverny en direction de Gasny, Monet s'est installé dans les prés en contrebas de la route, au sud-ouest du hameau. Si, de nos jours, plusieurs bâtiments ont subi d'importantes transformations, la ferme de droite est parfaitement conservée.

Historique : M. et Mme Georges Descours, Paris, c. 1939 — P.A., France, c. 1974.

974

HAMEAU DE FALAISE PRÈS GIVERNY

T. h. 0,60 ; l. 0,81
Signé postérieurement b. d. : *Claude Monet 83*

Peint en 1885 comme les nos *975* et *976*.
Un léger déplacement du chevalet vers la gauche permet de conserver la partie centrale du motif précédent, avec réduction à droite et adjonction d'un bâtiment à gauche.

Bibliographie : pièce justificative no 107 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 456.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel* et *Bernheim-Jeune*, mai 1920 — *Durand-Ruel*, 1922 — *André Weil*, 1948 — *Wildenstein* — M. Alberto Vedoya, Argentine, c. 1962.

975

PAYSAGE D'HIVER AU VAL DE FALAISE

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 85*

Le val de Falaise, plus exactement le vallon des Vaux Vailly, visible ici à gauche, escalade les hauteurs qui dominent la vallée de l'Epte et le hameau de Falaise. L'artiste a pris position en un point situé plus à droite qu'au no *973* ; les toitures des maisons soulignent le changement d'orientation. Monet a exécuté une étude dessinée pour cette toile et la suivante, no *976* (Musée Marmottan, inv. 5132, fo 19 recto).

Expositions : (?) *4e exposition internationale de peinture*, Georges Petit, Paris, 1885, no 71 — *Monet*, Boussod, Valadon et Cie, Paris, 1889 — *Monet*, Goupil, Londres, 1889, no XI — *The Impressionists of Paris : Monet, Pissarro, Sisley*, Chase's Gallery, Boston, 1891, no 23 — *Monet*, St. Botolph Club, Boston, 1892, no 10 — *Monet*, St. Botolph Club, Boston, 1899, no 12 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, no 30 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1911, no 2.

Bibliographie : *Journal des Arts*, 28 février 1888 — *Faits divers*, in : *Le Temps*, 29 février 1888, p. 2 — (?) G. Geffroy, 1922, p. 108 — J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in : *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973, Appendix I [p. 99].

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, mai 1885 — Leroux, Paris, 1885 — vente Charles L. [Leroux], Paris, Drouot, 27 février 1888, no 54 *(Boussod, Valadon et Cie)* — *Eastman Chase*, Boston, 1891 — Desmond Fitzgerald, Boston, c. 1892 — vente D. Fitzgerald, New York, American Art Association, 21-22 avril 1927, no 95 — Mr and Mrs Edwin S. Webster — vente, New York, Sotheby Parke Bernet, 11 mai 1977, no 11.

976

VAL DE FALAISE EN HIVER

T. h. 0,635 ; l. 0,790
Signé b. g. : *Claude Monet 85*

Cf. no *975*.

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1923, no 10.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, mai 1885 — Gadala, Paris, 1885 — *Durand-Ruel*, 1890 — Louis de Bary, Reims, 1890 — vente M. de B. [Bary], Paris, Georges Petit, 21 juin 1916, no 72 *(Durand-Ruel* et *Bernheim-Jeune)* — *Durand-Ruel*, 1916 — Brandt — vente succession B., Bois de Caran, près Genève, 2 mai 1966 — vente, Londres, Sotheby, 3 juillet 1968, no 43 (Elizabeth Taylor).

977

MAISONS À FALAISE, BROUILLARD

T. h. 0,73 ; l. 0,92

Les maisons sont les mêmes qu'aux nos *975* et *976*.

Expositions : *Monet*, Orangerie, Paris, 1931, no 79.

Historique : Michel Monet, Giverny — vente, Versailles, 7 juin 1966, no 17 — P.A., France.

978

LE VAL DE FALAISE

T. h. 0,73 ; l. 0,92
Signé b. g. : *Claude Monet 85*

Un nouveau déplacement de chevalet vers la droite permet de représenter le flanc gauche (ouest) du val de Falaise. Le pignon du petit bâtiment représenté en biais au no *976* est vu ici de face ; un poirier, semblable à celui que nous voyons au centre du tableau, existe toujours dans le même pré.

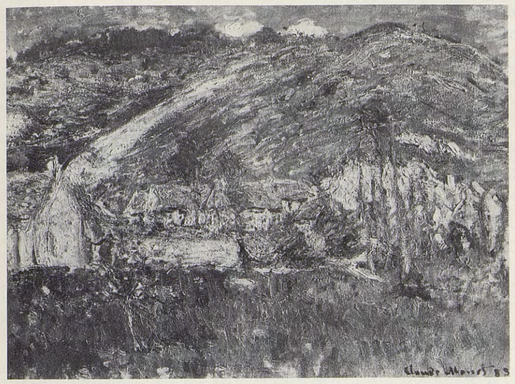
Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1919, no 15.

Bibliographie : pièce justificative no 106 — S. Bourgeois, *The Adolph Lewisohn Collection of Modern French Paintings*, New York, 1928, p. 76 (ill.) — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 454.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel* et *Bernheim-Jeune*, janvier 1919 — Adolph Lewisohn, New York, 1919 — vente A. Lewisohn, New York, Parke Bernet, 16-17 mai 1939, no 258 — P.A., USA.

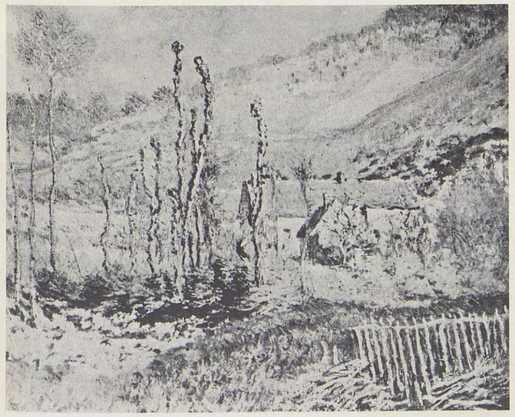
973

976



974

977



975

978

979

VAL DE FALAISE

T. h. 0,735 ; l. 0,735

Le motif du numéro précédent est vu ici de plus près, ce qui explique la disparition du poirier rejeté en dehors du champ.

Historique : Michel Monet, Giverny — vente, Londres, Sotheby, 23 juin 1965, nº 153 (Grenville).

980

PRINTEMPS, BORD DE L'EPTE

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet 85*

Peint au commencement d'avril 1885 selon une fiche des archives Durand-Ruel, ce tableau montre, sur la rive opposée de l'Epte, deux saules, dont celui de gauche est fraîchement émondé. Au fond, précédées d'un rideau de peupliers, les collines de la rive droite de l'Epte ; à leur pied, les peupliers du marais de Giverny.

Expositions : *Monet*, Union League Club, New York, 1891, nº 65.

Historique : Albert Spencer, New York, c. 1891 — Mme Holtz, Paris — *Durand-Ruel*, 1911 — Harris Whittemore, Naugatuck, 1911 — P.A., USA.

981

PRINTEMPS, SAULES

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet 86*

Malgré la date inscrite par l'artiste, cette toile a été peinte à la même époque que la précédente.

Expositions : *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, nº 15 — Concord, Mass., 1923 — Columbus Gallery of Fine Arts, 1924 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1928, nº 48.

Bibliographie : pièce justificative nº 94 — *Claude Monet exhibit opens*, in : *Boston Post*, 15 mars 1905 — M. Malingue, 1943, pp. 119 (ill.), 148.

Historique : James Sutton, c. 1893 — vente Henry Sayles, New York, Plaza Hotel, 14-15 janvier 1920, nº 48 *(Durand-Ruel)* — Hal H. Smith, 1930 — P.A.

982

ARBRES AU BORD DE L'EAU, PRINTEMPS À GIVERNY

T. h. 0,81 ; l. 1,00
Signé b. g. : *Claude Monet*

Le même motif est vu ici de plus loin.

Expositions : *Monet*, 1952, Zurich, nº 64, et Paris, nº 48.

Historique : P.A., France, c. 1952.

983

LE SAULE

T. h. 0,65 ; l. 0,92
Signé b. d. : *Claude Monet*

Longtemps appelée «Automne sur l'Epte», cette vue a probablement été réalisée au printemps 1885, en même temps que les précédentes.

Expositions : *Monet*, St. Botolph Club, Boston, 1892, nº 15 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, nº 59.

Bibliographie : *Claude Monet exhibit opens*, in : *Boston Post*, 15 mars 1905.

Historique : Desmond Fitzgerald, Boston, c. 1892 — vente D. Fitzgerald, New York, American Art Association, 21-22 avril 1927, nº 196 — Mrs Edwin S. Webster, Boston — Stern, USA, c. 1972.

984

L'EPTE

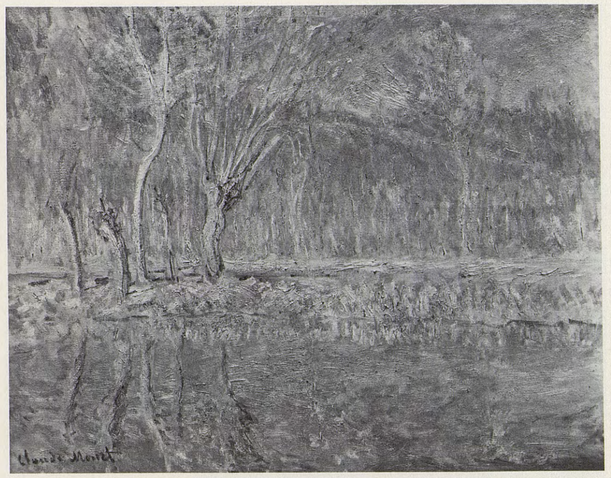
T. h. 0,81 ; l. 0,65
Signé b. g. : *Claude Monet 85*

Le bras principal de l'Epte, bordé surtout de peupliers, serpente au sud du marais de Giverny.

Bibliographie : O. Reuterswärd, 1948, pp. 158, 159 (ill.), 285.

Historique : acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, 1892 — Anderson, Stockholm, 1899 — Fru Signe Anderson, Suède, c. 1948 — P.A.

979



982

980

983

981

984

985

RIVIÈRE ET MOULIN PRÈS DE GIVERNY

T. h. 0,72 ; l. 0,51
Signé b. g. : *Claude Monet 85*

Les importantes transformations subies par les moulins de l'Epte font que l'on hésite sur l'identification de celui qui figure sur ce tableau : ou bien il s'agit du moulin de Cossy situé à l'entrée de Giverny lorsqu'on vient de Limetz, ou bien du moulin de Gommecourt qui se trouve à Sainte-Geneviève-de-Gasny, à quelques kilomètres en amont du précédent.

Historique : *Hammer Gallery*, New York — *Salinas y Rocha*, Mexico, 1940 — P.A., Mexique, c. 1942.

986

PRINTEMPS À GIVERNY, EFFET DU MATIN

T. h. 0,60 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet 85*

Peinte d'un point situé non loin du chemin du Roy, cette vue de l'église et des maisons en bordure de la route «d'en haut» implique un éclairage matinal tamisé par le ciel nuageux. Monet a exécuté deux études dessinées pour cette toile et la suivante (Musée Marmottan, inv. 5132, f° 23 verso et f° 27 recto).

Expositions : (?) *Celebrated Paintings*, National Academy of Design, New York, 1887, n° 147 — *The Impressionists of Paris: Monet, Pissarro, Sisley*, Chase's Gallery, Boston, 1891, n° 23.

Historique : *Durand-Ruel* (1886 ?) — Potter Palmer, Chicago, c. 1909 — Bendix Foundation, New York, 1942 — vente Bendix Foundation (Vincent Bendix), New York, Parke Bernet, 29 mai 1942, n° 9 — vente Major Ed. J. Bowes, New York, Kende Gallery, 1er novembre 1946, n° 37 — Koenigsberg, 1947 — Mr Jorge Oster, Argentine, c. 1962.

987

PRINTEMPS À GIVERNY, EFFET D'APRÈS-MIDI

T. h. 0,60 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet 85*

Cf. n° *986*. Le soleil de l'après-midi éclaire les façades, pignons, pans de toitures orientés vers le sud-ouest.

Expositions : *The Impressionists of Paris*, National Academy of Design, New York, 1886, n° 267 — *Monet et Renoir*, Durand-Ruel, New York, 1900, n° 9 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1902, n° 18 — Toledo Museum of Art, 1905 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1907, n° 14 — *Masters of the Modern French School*, Corcoran Gallery, Washington, D.C., 1911, n° 22.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, septembre 1885 — Erwin Davis, New York, 1886 — *Durand-Ruel*, 1899 — Miss E. H. Henderson, New Orleans, 1913 — P.A., USA, c. 1959.

988

POIRIER EN FLEURS

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 85*

Le poirier derrière la porte à claire-voie d'un jardin a déjà figuré dans un tableau de l'hiver précédent. Cf. n° *918*.

Expositions : *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, n° 68 — *Monet*, Wildenstein, New York, 1945, n° 51.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, juillet 1891 — Potter Palmer, Chicago, 1892 — P.A., USA.

989

BENNECOURT

T. h. 0,75 ; l. 0,75
Signé b. d. : *Claude Monet*

Il existe une étude dessinée pour ce tableau et le suivant (Musée Marmottan, inv. 5129, f° 32 verso) portant la mention «*midi à 1 h extraordinaire de gris lumineux*». La vue est prise depuis la rue de Limetz. A gauche de l'église apparaît la toiture de l'ancien presbytère de Bennecourt.

Expositions : *Monet*, Saint Louis et Minneapolis, 1957, n° 50 — *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, n° 52.

Bibliographie : lettres (t. III) 1168, 1172, 1173 et 1218 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 347.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel* pour Potter Palmer, Chicago, décembre 1892 — Estate of Pauline K. Palmer, c. 1963 — Mrs R. Movius Palmer, USA, c. 1975.

990

L'ÉGLISE DE BENNECOURT

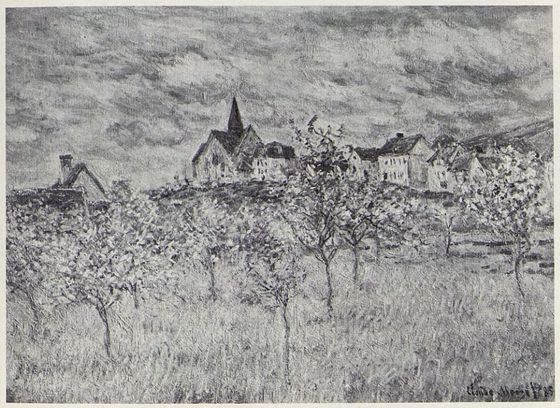
T. h. 0,80 ; l. 0,73
Signé b. d. : *Claude Monet*

Cf. n° *989*.

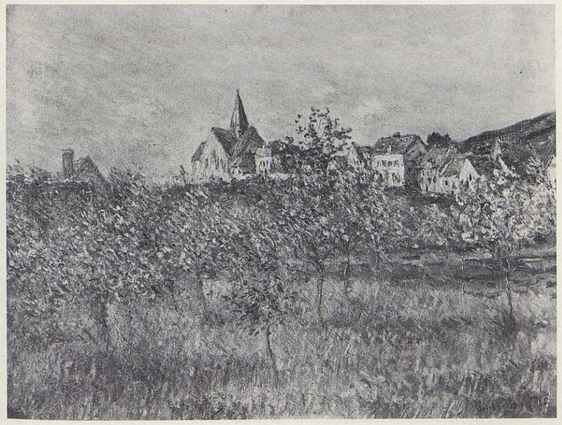
Expositions : *Centenaire Monet-Rodin*, Orangerie, Paris, 1940, n° 10.

Historique : (?) acheté à Monet par *Petit*, *Bernheim* et *Montaignac*, 1898 — vente G. Ibos, Paris, Drouot, 14 juin 1900, n° 26 (racheté) — Ernest Cognacq, Paris — vente Gabriel Cognacq, Paris, Charpentier, 14 mai 1952, n° 51.

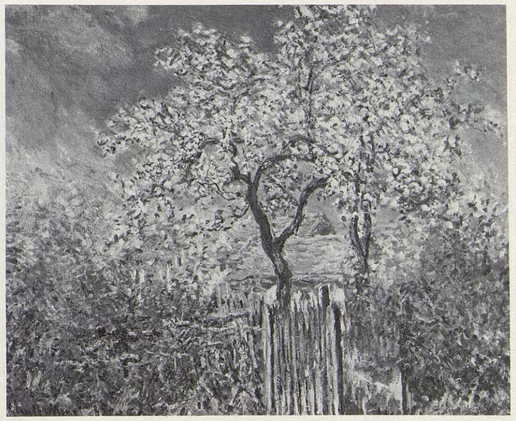
985



986



987



988

989

990

991

LE PRÉ À GIVERNY

T. h. 0,60 ; l. 0,73
Signé b. g. : *Claude Monet*

Vue exécutée dans la Prairie en direction des hauteurs de Port-Villez.

Bibliographie : M. de Fels, 1929, p. 233.

Historique : vente V. Winkel et Magnussen, New York, Plaza Hotel, 6 avril 1922, n° 29 *(Durand-Ruel)* — D. Elias, 1924 — Mme Elsa Essberger, Allemagne, c. 1959.

992

PRAIRIE À GIVERNY

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet*

Peint en un point proche du tableau précédent.

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1928, n° 79 — *Monet*, Edimbourg et Londres, 1957, n° 75.

Bibliographie : pièce justificative n° 97 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 376.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, avril 1900 — *Tooth*, Londres, 1951 — Mr Herbert J. Dunsmuir, Grande-Bretagne, c. 1957.

993

LES MEULES À GIVERNY

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 85*

Dans la zone d'ombre portée par des arbres de la Prairie invisibles sur le tableau, Alice Hoschedé et sa fille Germaine se promènent suivies des deux «petits», Michel Monet et Jean-Pierre Hoschedé. Les peupliers sont ceux du n° *901* exécuté en 1884, mais depuis un an les branches basses, le long du tronc, ont commencé de repousser.

Expositions : *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, n° 83.

Historique : *Durand-Ruel*, c. 1886 — Frank Thomson, Philadelphie, 1889 — Miss Anne Thomson, c. 1901 — *F. et P. Nathan*, Zurich — E.G. Bührle, Zurich — P.A., Suisse, c. 1967.

994

LA MEULE DE FOIN

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet 85*

Les ombres se sont allongées. Alice et Michel Monet se reposent au pied de la meule. Les trois peupliers de gauche figuraient à droite du n° *993* ; l'artiste a déplacé son chevalet vers la gauche. L'orientation générale du motif est la même qu'en n^{os} *900* et *901*.

Expositions : *5e exposition internationale de peinture*, Georges Petit, Paris, 1886 — *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, n° 72 — (*!*) *Exposition Internationale*, San Francisco, 1915, n° 451 — *Monet*, Georges Petit, Paris, 1924, n° 65 — *Inaugural Exposition of French Art*, The California Palace of the Legion of Honor, San Francisco, 1924-1925, n° 36.

Bibliographie : lettre (t. III) 843 — M. Fouquier, *L'exposition internationale de peinture et de sculpture*, in : *Le XIXe siècle*, 17 juin 1886 — F. Fénéon, *5e exposition internationale de peinture ...*, in : *La Vogue*, juin-juillet 1886, t. I, n° 10, pp. 341-346, et les *Impressionnistes en 1886*, Paris, octobre 1886, p. 34 — *Journal des Arts*, 28 février 1888 — *Faits Divers*, in : *Le Temps*, 29 février 1888 — A. de Calonne, *L'art contre nature*, in : *Le Soleil*, 23 juin 1889 — W. Dewhurst, *Impressionist Painting*, Londres, 1904, p. 111 — K. Madsen, *Wilhelm Hansen's Samling*, Copenhague, 1918, n° 99, p. 38 — E. Dumonthier, *La collection W. Hansen*, in : *Revue de l'Art*, 1922, p. 338, n° 241 — G. Geffroy, 1922, pp. 109, 219 — M. Rostand, *Quelques amateurs de l'époque impressionniste* (thèse inédite de l'Ecole du Louvre), Paris, 1955, p. 160 — *La collection Matsukata* (en langue japonaise), Tokyo, 1957, n° 101 (ill.) — J.U. Halperin, *Félix Fénéon, Œuvres... complètes*, Genève, 1970, t. I, pp. 41, 50-51.

Historique : acheté à Monet par *Georges Petit*, 1886 — vente Charles L. [Leroux], Paris, Drouot, 27-28 février 1888, n° 60 (Victor Chocquet, Paris) — vente Mme Vve Chocquet, Georges Petit, Paris, 1-4 juillet 1899, n° 75 *(Montaignac)* — Wilhelm Hansen, Ordrupgaard, c. 1918 — Matsukata, France, c. 1924 — M. Wada, Japon, c. 1965.

995

PRÉ À GIVERNY

T. h. 0,736 ; l. 0,934
Signé b. d. : *Claude Monet 85*

Peint dans la Prairie en direction de l'est. Le rideau de peupliers du fond prend appui sur la masse boisée qui borde le bras principal de l'Epte.

Expositions : *Celebrated Paintings*, National Academy of Design, New York, 1887, n° 156 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1895, n° 33 — *Monet*, St. Botolph Club, Boston, 1899, n° 2 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, n° 95 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1911, n° 13 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1927, n° 36.

Bibliographie : M. de Fels, 1929, p. 235 — O. Reuterswärd, 1948, p. 286.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, décembre 1885 — *Bernheim-Jeune*, 1886 — *Durand-Ruel*, 1886 — *Eastman Chase*, Boston, 1897 — Dr Arthur Tracy Cabot, Boston, c. 1899 — légué en 1942 :

Museum of Fine Arts, Boston (42.541).

996

LA PRAIRIE FLEURIE

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet*

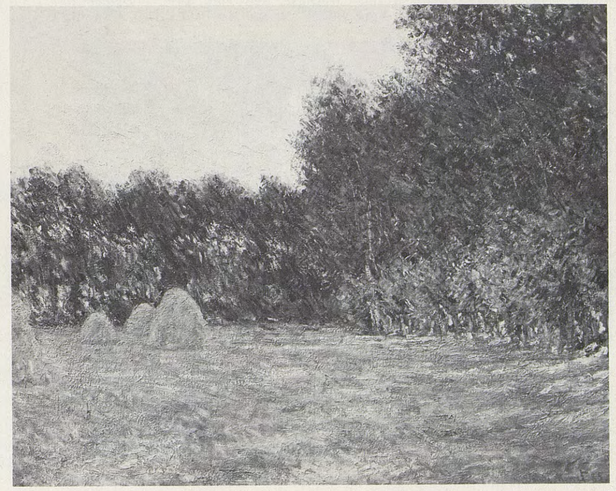
Dans cette prairie proche de Giverny, rappel de certains *Coquelicots* peints jadis à Argenteuil (n^{os} *377* à *380*), une des filles Hoschedé tient le rôle autrefois dévolu à Camille Doncieux, première femme de Monet.

Historique : vente Georges Feydeau, Paris, Drouot, 11 février 1901, n° 72 — vente [G. Feydeau], Paris, Drouot, 14 juin 1902, n° 12 — vente Ch. Viguier, Paris, Georges Petit, 4 mai 1906, n° 52 *(G. Petit)* — Moline, Paris — *Durand-Ruel*, 1916 — Franz R. Huntington, 1917 — *Durand-Ruel*, 1919 — Mrs S. Millett, 1919 — P.A., France, c. 1962.

991

994

992



995

993

996

997

CHAMP DE COQUELICOTS À GIVERNY

T. h. 0,60 ; l. 0,73
Signé b. g. : *Claude Monet 85*

Installé au flanc du coteau qui domine le Pressoir, Monet peint un terrain envahi par les coquelicots, au lieu-dit l'Amsicourt. Le grand atelier des Nymphéas sera édifié immédiatement à droite des maisons longeant la route «d'en haut». Au fond, la plaine s'étend en direction de Limetz jusqu'aux hauteurs de Bennecourt. Plus loin, à droite, la ligne bleue des coteaux de Jeufosse et de Bonnières. Cf. nº *1073*.

Expositions : *The Impressionists of Paris*, New York, American Art Galleries, avril 1886, et National Academy of Design, mai-juin 1886, nº 212 — *Monet, Pissarro, Renoir et Sisley*, Durand-Ruel, Paris, 1899, nº 22 — *Pictures by Boudin, Manet...*, Grafton Galleries, Londres, 1905, nº 129 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1928, nº 47 — *Impressionisten*, Kunsthalle, Bâle, 1949, nº 149.

Bibliographie : H. Adhémar, 1950, pl. XIII.

Historique : (?) acheté à Monet par *Durand-Ruel*, septembre 1885 — *Durand-Ruel*, 1896 — Alden Weyman Kingman, New York, 1886 — *Durand-Ruel*, 1896 — *Sam Salz*, New York, 1963 — Mr and Mrs Paul Mellon, USA, 1963.

998

CHAMP DE COQUELICOTS

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet*

Peint dans la plaine au sud de Giverny. Les collines qui dominent le village sont entaillées par un certain nombre de creux (ou *vaux*), tel celui que l'on distingue au centre de ce tableau et dont l'identification est rendue difficile par les progrès de l'habitat et par le développement des arbres et des friches sur les hauteurs.

Historique : (?) acheté à Monet par *Durand-Ruel*, septembre 1885 — Potter Palmer, Chicago, c. 1909 — *Howard Young*, New York — Mrs Lewis Larned Coburn, Chicago — The Art Institute of Chicago, 1933-1944 (33.445) — vente Mid-Western Educational Institution, New York, Parke Bernet, 2 mars 1944, nº 56 — P.A., USA, c. 1972.

999

CHAMP DE COQUELICOTS

T. h. 0,65 ; l. 0,81

Cf. nº *998*.

Historique : Récupération des Musées Nationaux — dépôt de l'Etat en 1954 :

Musée des Beaux-Arts, Rouen (D.54.7).

1000

CHAMP DE COQUELICOTS, ENVIRONS DE GIVERNY

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 85*

Ce champ est situé à la base d'un des creux qui caractérisent les hauteurs de Giverny, depuis le village jusqu'au val de Falaise.

Expositions : *The Impressionists of Paris*, New York, American Art Galleries, avril 1886, et National Academy of Design, mai-juin 1886, nº 270 — *Monet*, Union League Club, New York, 1891, nº 66 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1927, nº 14.

Bibliographie : Schuyler van Rensselaer, *The French Impressionists*, II, in : *The Independent*, 29 avril 1886 — P. Forthuny, *Des prix considérables*, in : *Bulletin de la Vie artistique*, 15 février 1920, p. 179 — C.C. Cunninghan, *The Juliana Cheney Edwards Collection*, in : *Museum of Fine Arts Bulletin*, Boston, décembre 1939, pp. 96, 105 (ill.), 106 — O. Reuterswärd, 1948, p. 284 — W.C. Seitz, 1960, pp. 124, 125 (ill.) — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 106 (ill.), pl. XLII — D. Rouart et J.D. Rey, 1972, p. 28 — C. Joyes, R. Gordon, J.M. Toulgouat, A. Forge, *Monet at Giverny*, Londres, 1975, p. 54 (ill.).

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, septembre 1885 — Albert Spencer, New York, 1886 — *Durand-Ruel*, 1911 — Arthur B. Emmons, Newport (R.I.), 1911 — vente A.B. Emmons, New York, Plaza Hotel, 14-15 janvier 1920, nº 31 — Juliana Cheney Edwards, Boston — légué par Robert J. Edwards en souvenir de sa mère en 1925 :

Museum of Fine Arts, Boston (25.106).

1001

ROUTE PRÈS DE GIVERNY

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet 85*

Représente selon toute vraisemblance la route départementale qui escalade le coteau de la rive gauche de la Seine en direction de Notre-Dame-de-la-Mer ; dans ce cas, les maisons que l'on distingue à gauche appartiennent à Port-Villez.

Expositions : *Exposition des Beaux-Arts*, Palais du Cinquantenaire, Bruxelles, 1907 — Francfort, 1910 — Munich, 1910.

Bibliographie : Th. Duret, *Histoire des peintres impressionnistes*, Paris, 1906, p. 96 (ill.).

Historique : Georges Viau, Paris — vente G. Viau, Paris, Durand-Ruel, 4 mars 1907, nº 39 *(Durand-Ruel)* — Mrs Gustavia A. Senff, New York, 1916 — Mrs Charles S. Mc Veigh, New York — vente Mrs Charles S. Mc Veigh, New York, Sotheby Parke Bernet, 23 octobre 1974, nº 206 (racheté) — P.A., Suisse, 1975.

1002

CHEMIN

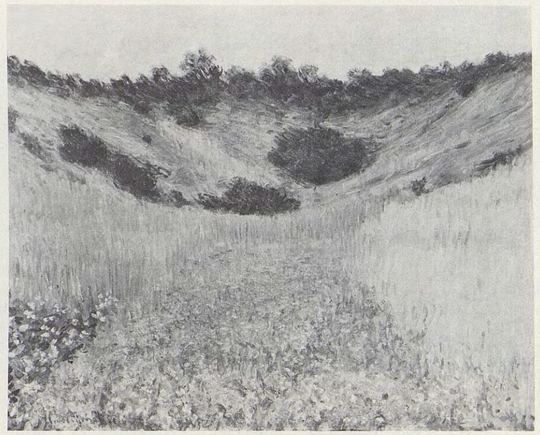
T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 86*

Peint en 1855 comme le nº *1001*. Le titre a été donné par Monet lors de la vente du tableau à Durand-Ruel en 1888.

Expositions : Société Internationale des Sculpteurs..., Londres, 1899 — *Zweite Ausstellung der Berliner Secession*, Cassirer, Berlin, 1900 — *Monet*, Grossherzogliches Museum, Weimar, 1905, nº 9 — *Paysages par Cl. Monet et Renoir*, Durand-Ruel, Paris, 1908, nº 18 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1916, nº 13 — *State Fair of Texas*, Dallas, 1923 — University of Missouri, Columbia, 1924 — Taylor Art Gallery, Vassar College, Poughkeepsie, N.Y., 1925.

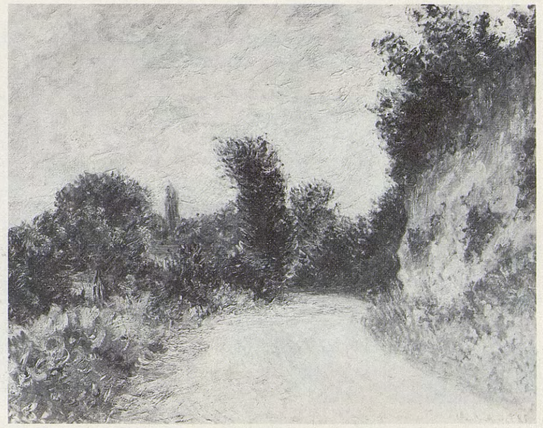
Historique : *Durand-Ruel*, avril 1888 — *Sam Salz*, New York — P.A., USA.

997

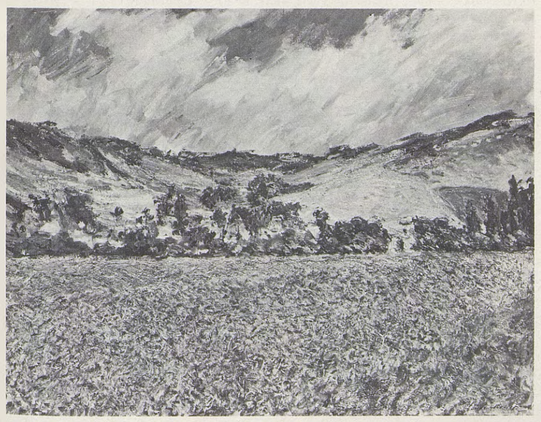


1000

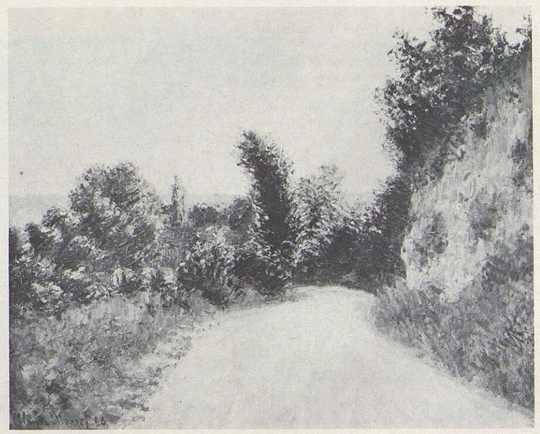
998



1001



999



1002

1003

PAYSAGE À PORT-VILLEZ

T. h. 0,65 ; l. 0,92
Signé b. d. : *Claude Monet 85*

Les maisons de Port-Villez, à droite, sont dominées par la colline du Gibet que masquent en partie les arbres de l'îlot du premier plan.

Expositions : *Paintings by modern french masters*, Durand-Ruel, New York, 1920, n° 18.

Bibliographie : G. Geffroy, 1922, p. 217 — C. Mauclair, 1924, pl. 31.

Historique : (?) acheté à Monet par *Durand-Ruel*, décembre 1885 — Victor Desfossés, Paris — vente Desfossés, Paris, Hôtel Desfossés, 26 avril 1899, n° 46 (G. Kohn) — G. Kohn, Paris — *Durand-Ruel*, 1919 — H.T. Sloane, 1920 — Edward Klauber — Prof. and Mrs Herbert Wechsler, USA, c. 1965.

1004

BORDS DE LA SEINE À PORT-VILLEZ

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet*

Ce motif des îles devant Port-Villez dominées par le Gibet a déjà été traité deux ans plus tôt. Cf. n^{os} *834* à *836*.

Expositions : *5e exposition internationale des beaux-arts*, Venise, 1903 — Helsingfors, 1904 — *Pictures by Boudin, Manet...*, Grafton Galleries, Londres, 1905, n° 111 — *Monet*, Grossherzogliches Museum, Weimar, 1905, n° 17 — *Internationale Kunstausstellung*, Brême, 1906, n° 243 — *Exposition d'art français moderne*, Musée Kaiser Wilhelm, Krefeld, 1907, n° 108 — *Exposition Internationale*, Buenos-Aires, 1910, n° 223 — *Exposition Internationale*, Gand, 1913 — *Internationale Ausstellung*, Kunsthalle, Brême, 1914, n° 248 — *Französische Malerei des 19. Jahrhunderts*, Ernst Arnold, Dresde, 1914, n° 74.

Bibliographie : W. Dewhurst, *Impressionist Painting*, Londres, 1904, p. 39 (ill.).

Historique : (?) acheté à Monet par *Durand-Ruel*, décembre 1885 — vente Charles G. [Guasco], Paris, Georges Petit, 11 juin 1900, n° 56 *(Durand-Ruel)* — tableau en dépôt chez *Cassirer* et saisi par le gouvernement allemand en 1914 — P.A., USA.

1005

BORDS DE LA SEINE À PORT-VILLEZ

T. h. 0,670 ; l. 0,825
On lit b. g. : *Claude Monet*

Expositions : *Monet*, Thannhauser, Berlin, 1928, n° 37.

Bibliographie : R. Andree, *Katalog der Gemälde des 19. Jahrhunderts im Wallraf-Richartz-Museum*, Cologne, 1964, pp. 90-91.

Historique : *Thannhauser*, Berlin, c. 1927 — Martin Nachmann, New York, 1935 — *Wilhelm Grosshennig*, Düsseldorf — acquis en 1954 sur les fonds offerts par le Kaufhof AG à l'occasion de son 75e anniversaire :

Wallraf-Richartz-Museum, Cologne (WRM.2949).

1006

LA SEINE PRÈS DE GIVERNY

T. h. 0,65 ; l. 0,92
Signé b. g. : *Claude Monet 85*

Exécutée à proximité de l'embouchure de l'Epte, cette vue n'est apparemment pas sans rapport avec une série de 1897 (t. III, n^{os} *1489-1492*). Toutefois, les modifications subies depuis le XIXe siècle par les berges de la Seine, avec dragage des îles, rendent problématique toute précision supplémentaire.

Expositions : (?) *The Impressionists of Paris*, New York, American Art Galleries, avril 1886, et National Academy of Design, mai-juin 1886, n° 168.

Bibliographie : D. Wildenstein, 1971 et 1974, p. 79 (ill.) — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 112 (ill.).

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, décembre 1885 — Claudette Colbert, USA — *Wildenstein* — P.A., USA, 1968.

1007

LA SEINE PRÈS GIVERNY

T. h. 0,65 ; l. 0,92
Signé b. d. : *Claude Monet 85*

Cf. n° *1006*.

Expositions : (?) *The Impressionists of Paris*, New York, American Art Galleries, avril 1886, et National Academy of Design, mai-juin 1886, n° 168 — *Monet*, Wildenstein, New York, 1945, n° 50.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, décembre 1885 — *Wildenstein* — acquis en 1944 :

The Rhode Island School of Design Museum of Art, Providence (44.541).

1008

BRAS DE SEINE À GIVERNY

T. h. 0,65 ; l. 0,92

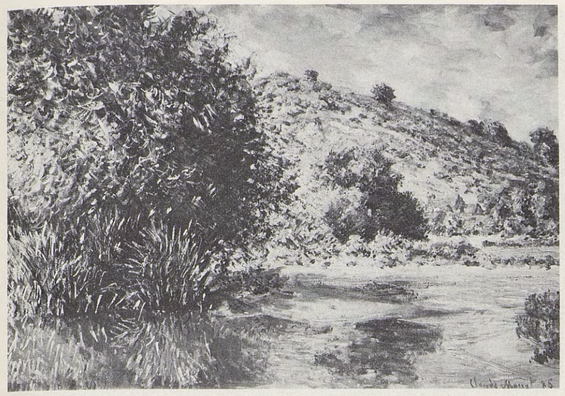
Peint au lever du soleil, en un point proche des deux tableaux précédents, avec, sur la rive de Giverny, un grand arbre au premier plan. Sur l'eau, un des bateaux que Monet remise dans l'île aux Orties.

Expositions : *Monet*, Orangerie, Paris, 1931, n° 81 — *Centenaire de Cl. Monet*, André Weil, Paris, 1940, n° 16 — *Monet*, 1952, Zurich, n° 62, et La Haye, n° 50 — *Monet*, Musée Toulouse-Lautrec, Albi, 1975, n° 7.

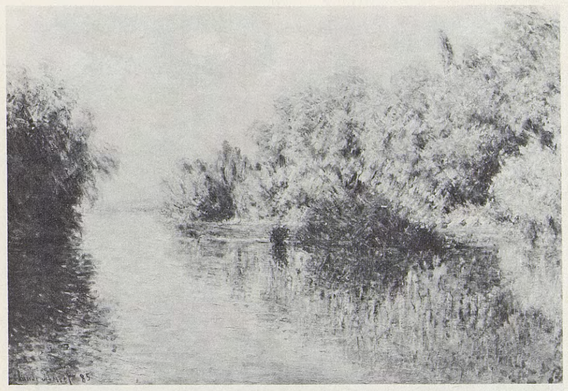
Bibliographie : O. Reuterswärd, 1948, p. 283 — F. Daulte et C. Richebé, *Monet et ses amis*, Musée Marmottan, Paris, 1972, p. 8 (ill.).

Historique : Michel Monet, Giverny — légué en 1966 à l'Académie des Beaux-Arts, Paris :

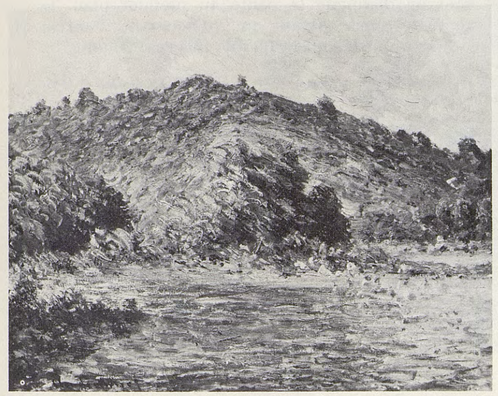
Musée Marmottan, Paris (5175).



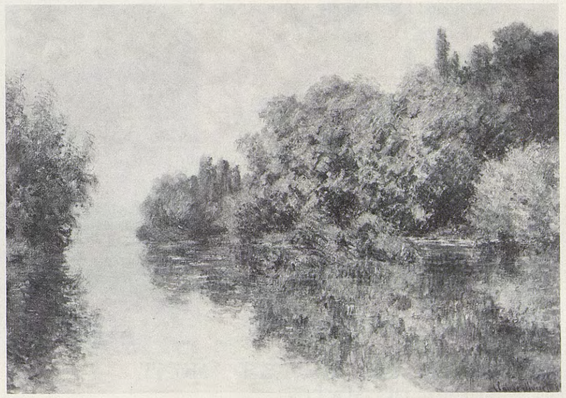
1003



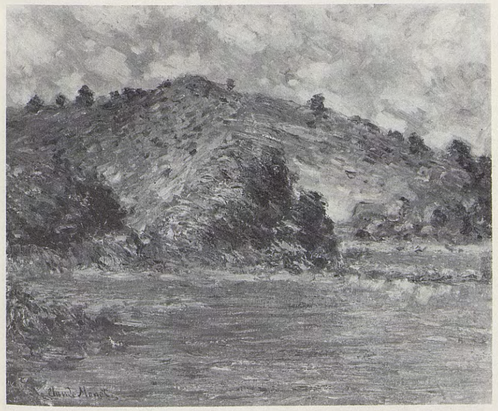
1006



1004



1007



1005

1008

1009

ÉTRETAT, LA PLAGE ET LA FALAISE D'AMONT

T. h. 0,60 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet 85*

Fin septembre 1885, Monet retourne à Etretat, où il reste jusqu'à la mi-décembre. Il y fera encore un court séjour dans la deuxième quinzaine de février 1886, mais le nombre de toiles datées de cette dernière année excède la production qu'on peut lui attribuer à cette occasion. Il s'agit donc souvent de tableaux terminés et datés à domicile.
Le motif classique de la falaise d'Amont (cf. nos *1010* à *1013*) est vu depuis le sentier montant vers la falaise d'Aval. Au fond, sur la hauteur, on aperçoit l'église Notre-Dame-de-la-Garde. Le peintre a exécuté une étude dessinée pour cette toile (Musée Marmottan, inv. 5131, fo 26 verso).

Expositions : *Paysages par Cl. Monet et Renoir*, Durand-Ruel, Paris, 1908, no 1.

Bibliographie : lettre no 644 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 304.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, décembre 1885 — P.A.

1010

LA FALAISE D'AMONT

T. h. 0,60 ; l. 0,73
Signé b. d. : *Claude Monet*

Cf. no *1009*.

Historique : vente Julius Stern, Berlin, Paul Cassirer, 22 mai 1916, no 71 — *Paul Cassirer*, Berlin — vente, New York, Kende Galleries at Gimbel Bros., 10 octobre 1946, no 46 — P.A., USA, c. 1969.

1011

FALAISE ET PORTE D'AMONT, EFFET DU MATIN

T. h. 0,50 ; l. 0,61

Cf. no *1009*.

Expositions : *Monet*, Musée Toulouse-Lautrec, Albi, 1975, no 8.

Bibliographie : *Monet et ses amis*, Musée Marmottan, Paris, 1971, p. 17 (ill.) — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 105 (ill.).

Historique : Michel Monet, Giverny — légué en 1966 à l'Académie des Beaux-Arts, Paris :

Musée Marmottan, Paris (5010).

1012

LA PLAGE ET LA FALAISE D'AMONT

T. h. 0,675 ; l. 0,645
Signé b. d. : *Claude Monet*

Le même paysage est peint ici d'un point situé plus bas que pour les trois tableaux précédents ; la falaise d'Amont est éclairée par le soleil d'après-midi.

Expositions : Cincinnati Museum of Art, 1926 — *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, no 58.

Historique : Bongniat et Cie — *Durand-Ruel* et *Bernheim-Jeune*, Paris, 1912 — *Durand-Ruel*, 1916 — *Chester Johnson*, 1929 — donné en 1964, en souvenir de son mari, par Mrs Anne R. Winterbotham :

The Art Institute of Chicago (64.204).

1013

BATEAUX DE PÊCHE, ÉTRETAT

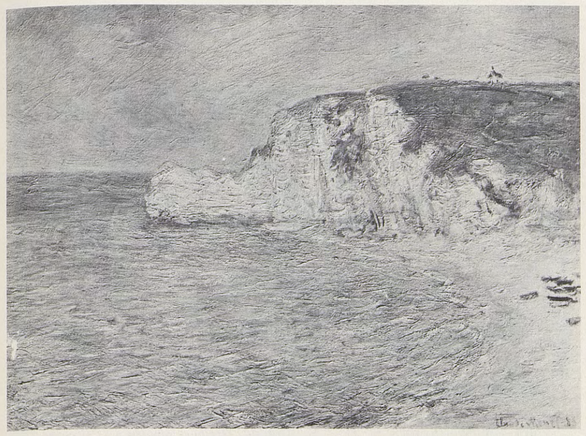
T. h. 0,60 ; l. 0,81

Ayant installé son chevalet au flanc même du perrey (ou perré), dont on distingue la pente au premier plan, le peintre représente des bateaux près d'accoster, d'autres tirés sur le galet qui s'étend jusqu'à la falaise d'Amont.

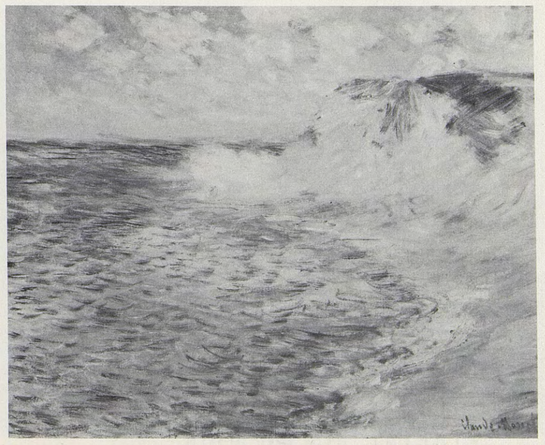
Expositions : *Monet*, Orangerie, Paris, 1931, no 78 — *Monet de 1865 à 1888*, Durand-Ruel, Paris, 1935, no 42.

Historique : Michel Monet, Giverny — donné en souvenir de sa femme, en 1964 :

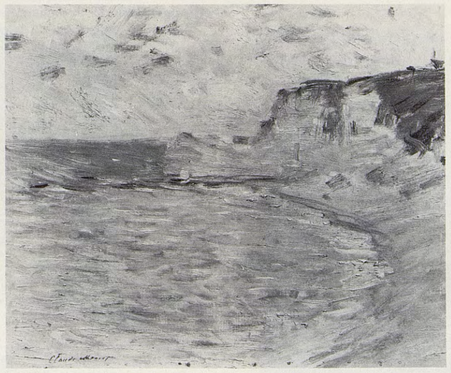
Musée Eugène Boudin, Honfleur (64-1-2).



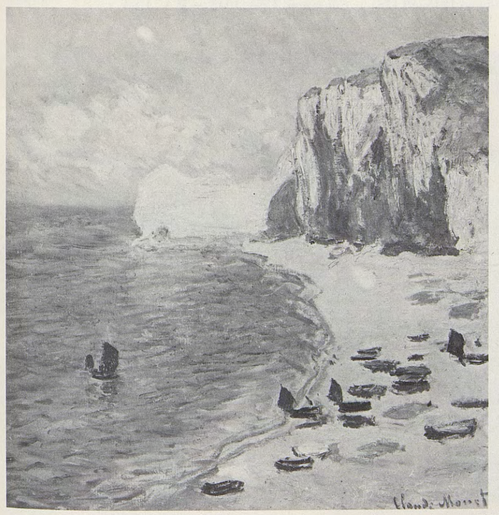
1009



1010



1011



1012

1013

1014

LA FALAISE D'AVAL, LA PORTE ET L'AIGUILLE

T. h. 0,59 ; l. 0,80
Signé b. g. : *Claude Monet*

Peint depuis la terrasse du casino d'Etretat ; de nos jours, la pointe de l'Aiguille, entamée par l'érosion, apparaît moins nettement au-dessus de la porte d'Aval.

Expositions : (?) *L'Eau*, Bernheim-Jeune, Paris, 1911, nº 36.

Historique : vente Charles G. [Guasco], Paris, Georges Petit, 11 juin 1900, nº 54 *(Bernheim-Jeune)* — (?) vente, Paris, Charpentier, 27 avril 1951, nº 1 — vente Helena Rubinstein, New York, Parke Bernet, 20 avril 1966, nº 11 (J.S. Knafou) — P.A., USA.

1015

ÉTRETAT, FIN DU JOUR

T. h. 0,50 ; l. 0,61
Signé b. g. : *Claude Monet*

Pour exécuter ce tableau depuis la terrasse du casino, Monet s'est placé légèrement plus à gauche que pour le nº *1014*.

Historique : James Butler, 1940 — P.A.

1016

COUCHER DE SOLEIL À ÉTRETAT

T. h. 0,81 ; l. 1,00
Signé b. g. : *Claude Monet*

Le motif a été peint de la terrasse du casino, d'un point situé un peu à gauche du numéro précédent, ce qui explique que la pointe de l'Aiguille soit ici cachée par l'arche d'Aval.

Bibliographie : (?) lettre nº 624.

Historique : Alfred Lindon — P.A., France.

1017

ÉTRETAT, FALAISE ET PORTE D'AVAL

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet*

Sur cette vue prise plus à l'ouest que les deux précédentes, l'Aiguille se trouve cachée par la falaise d'Aval, et la grotte du «Trou à l'Homme» est battue par la marée haute. Compte tenu de la faiblesse de la production de Monet à Etretat en *1884*, nous n'avons pas retenu cette date proposée par lui-même dans une lettre de 1918 (pièce justificative nº 105).

Expositions : *Monet*, Marlborough, Londres, 1954, nº 28.

Bibliographie : pièces justificatives nºs 104 et 105 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 450.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel* et *Bernheim-Jeune*, avril 1918 — *Bernheim-Jeune* — *Marlborough*, Londres, c. 1955.

1018

LA FALAISE D'AVAL

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 85*

Exécutée depuis le sentier de la Valette (rue du Docteur-de-Miramont), à l'ouest d'Etretat, à mi-hauteur de la falaise d'Aval ; au pied de cette dernière, on distingue le «Trou à l'Homme», et à son sommet, vers la droite, les deux pointes abritant la «Chambre des Demoiselles». L'Aiguille est cachée par la falaise. Monet a exécuté deux études dessinées pour cette toile et la suivante nº *1019* (Musée Marmottan, inv. 5131, fº 22 verso et 28 verso).

Expositions : *Dix-sept tableaux de Cl. Monet de la collection Faure*, Durand-Ruel, Paris, 1906, nº 15 — *5e exposition internationale d'art*, Barcelone, 1907, nº 11 — *Paysages par Cl. Monet et Renoir*, Durand-Ruel, Paris, 1908, nº 27.

Bibliographie : *Fern-Panil, Petites expositions : De quelques tableaux de Manet et de Monet exposés chez Durand-Ruel*, in : *Le Soir*, 29 mars 1906 — A. Alexandre, *Cl. Monet, his career and work*, in : *The Studio*, mars 1908, p. 91 (ill.) — L. Werth, 1928, pl. 37 — M. Rostand, *Quelques amateurs de l'époque impressionniste* (thèse inédite de l'Ecole du Louvre), Paris, 1955, p. 47.

Historique : acheté à Monet par J.B. Faure, Paris, 1886 — *Durand-Ruel*, 1907 — Decap, Paris, 1908 — Barret-Decap, Paris, c. 1940 — Kahn-Sriber — vente, Londres, Sotheby Parke Bernet, 1er juillet 1975, nº 33.

1019

LA FALAISE D'AVAL

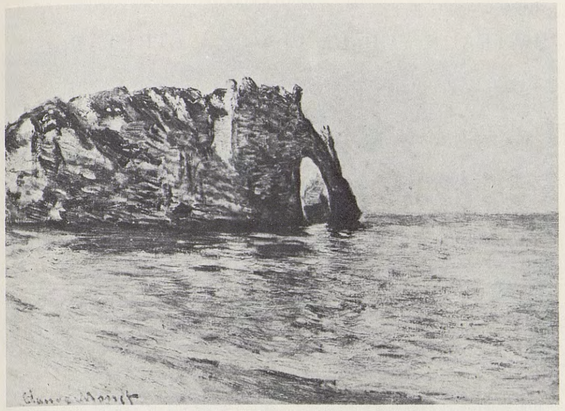
T. h. 0,65 ; l. 0,92
Signé b. g. : *Claude Monet*

Cf. nº *1018*.

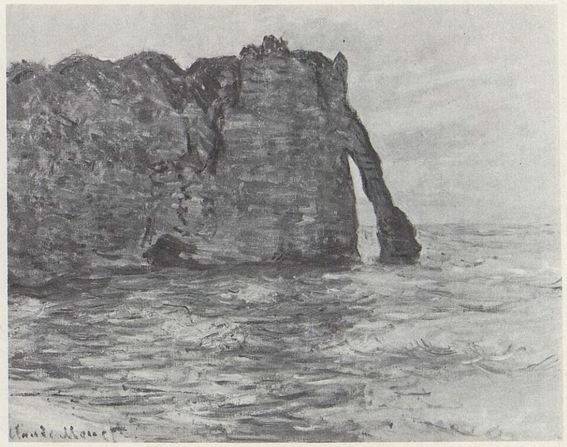
Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1911, nº 11 — *International Exhibition of Modern Art*, Armory of the 69th Regiment, New York, Art Institute of Chicago et Copley Hall, Boston, 1913, nº 494 — Union League Club, New York, 1915.

Bibliographie : pièce justificative nº 101 — L.E. Rowe, *Three paintings by Monet*, in : *Bulletin of the Rhode Island School of Design*, juillet 1930, pp. 32, 34, 35 (ill.) — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 429.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, octobre 1911 — *Marie Sterner*, New York — acquis en 1929 : The Rhode Island School of Design Museum of Art, jusqu'en 1945 (29.138) — *Silberman*, USA, 1945 — P.A., USA.

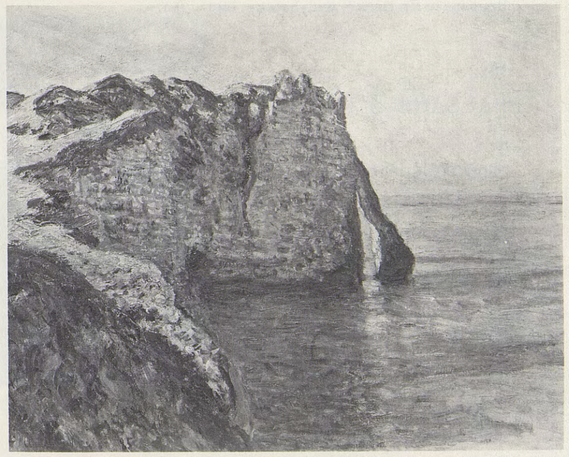


1014



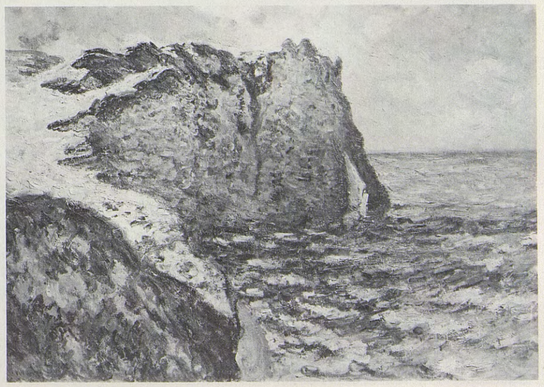
1017

1015



1018

1016



1019

1020

PAYSAGE D'HIVER À ÉTRETAT

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 85*

Peint à l'intérieur des terres, près du lieu-dit La Passée, au sud-est d'Etretat, à la mi-novembre 1885.

Expositions : *Monet*, Grossherzogliches Museum, Weimar, 1905, nº 8 — *Le Paysage*, Georges Petit, Paris, 1916.

Bibliographie : lettres nos 620, 624 et 644 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 304.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, décembre 1885 — *Katia Granoff*, Paris — *Wildenstein* — P.A., Italie — vente, Londres, Sotheby Parke Bernet, 7 avril 1976, nº 40.

1021

CHAMPS À ÉTRETAT

T. h. 0,65 ; l. 0,81

Cf. nº *1020*.

Historique : Mr. Frank S. Kerr, Suisse, c. 1948 — P.A.

1022

PAYSAGE À ÉTRETAT

T.
Signé postérieurement b. d. : *Claude Monet 84*

Peint en 1885 comme le nº *1020*.

Expositions : *Monet*, Georges Petit, Paris, 1924, nº 7.

Historique : Matsukata, c. 1924 — Midy — P.A., France, 1949.

1023

CHAUMIÈRE NORMANDE

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Cl. M.*

En l'absence d'indications chronologiques précises, nous classons ici par hypothèse cette chaumière à colombages, si caractéristique des «masures» du pays de Caux, peinte selon toute vraisemblance dans la région d'Etretat.

Bibliographie : M. Malingue, 1943, pp. 122 (ill.), 148.

Historique : (?) acheté à Monet par *Petit*, *Bernheim* et *Montaignac*, 1898 — Eugène Fasquelle, Paris — *Durand-Ruel*, 1937 — Aline Barnsdall, Beverly Hills (Calif.), 1938 — prêté au Los Angeles County Museum of Art, 1940 — Mrs Aline Devine, USA, 1948 — P.A., USA.

1024

BATEAUX SUR LA PLAGE À ÉTRETAT

T. h. 0,655 ; l. 0,813
Signé b. d. : *Claude Monet*

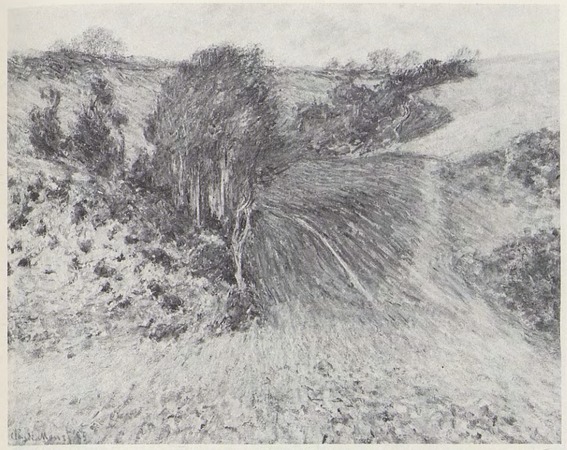
Lorsque le mauvais temps lui interdisait de sortir, Monet travaillait à une fenêtre de l'hôtel Blanquet, situé à proximité immédiate du perrey (ou perré) ; on aperçoit à droite une construction qui a disparu depuis, comme l'hôtel lui-même, et trois caloges couvertes de planches goudronnées. Plus loin les bateaux de pêche ont été tirés sur le galet. Cf. lettre nº 628.

Expositions : *Nemes Marczell Kepgyüjtemenyeinek Kiallitasa*, Szepmüveszeti Muzeumban, Budapest, 1911 — Königliche Ältere Pinakothek, Munich, 1911, nº 34 — *Sammlung des Kgl. Rates Marczell von Nemes*, Kunsthalle, Düsseldorf, 1912, nº 104 — *The Worcester collection*, The Art Institute of Chicago, 1923 — *Monet*, Saint Louis et Minneapolis, 1957, nº 62 — *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, nº 68.

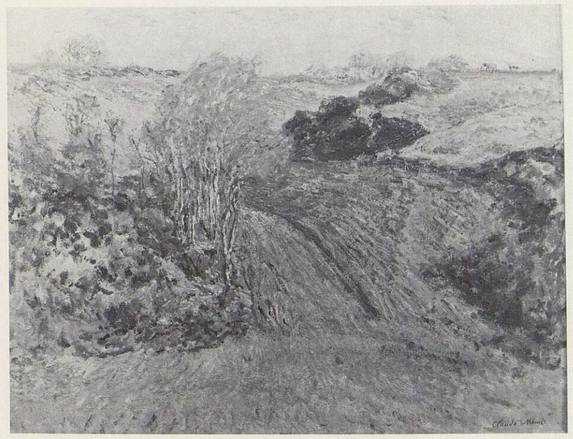
Bibliographie : *Collection G. Bernaert*, s. d., nº 86 (ill.) — E. Schäffer, *Neue Bücher der Kunstwissenschaft*, in : *Kunst und Künstler*, 1911, p. 260 (ill.) — *La collection Marczell de Nemes*, in : *Les Arts*, juin 1913, p. 30 — *Worcester Collection*, in : *Bulletin of The Art Institute of Chicago*, nº XVII, 1923, p. 58 (ill.) — O. Reuterswärd, 1948, pp. 161 (ill.), 284 — W.C. Seitz, 1960, pp. 126, 127 (ill.) — *Paintings in the Art Institute of Chicago*, Chicago, 1961, p. 320 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 106 (ill.), pl. XLI.

Historique : G. Bernaert — *G. Bernheim*, c. 1907 — Marczell de Nemes, Budapest, 1911 — vente Marczell de Nemes, Paris, Manzi-Joyant, 18 juin 1913, nº 113 *(Durand-Ruel)* — Charles H. et Mary F.S. Worcester, Chicago, 1922 — légué en 1947 :

The Art Institute of Chicago (47.95).



1020



1021

1022

1023

1024

1025

LE DÉPART DES BATEAUX

T. h. 0,73 ; l. 0,92
Signé b. g. : *Claude Monet 85*

Cf. nº *1024*. Le 25 novembre, Monet se réjouit d'avoir pu «arranger un départ de bateaux avec le motif des caloges au premier plan». Entre la maison à droite et la première caloge, on distingue l'un des cabestans qui servent à remonter les bateaux sur le perrey.

Expositions : *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, nº 67.

Bibliographie : lettres 628, 629 ; (t. III) 1168, 1172, 1173, 1218 — M.C., *Monets in the Art Institute*, in : *Bulletin of the Art Institute of Chicago*, février 1925, pp. 19, 21 (ill.) — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, pp. 74, 347 — O. Reuterswärd, 1948, pp. 160 (ill.), 284 — *Paintings in the Art Institute of Chicago*, Chicago, 1961, p. 320.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel* pour Potter Palmer, Chicago, décembre 1892 — légué en 1922 :

The Art Institute of Chicago (22.428).

1026

BATEAUX DE PÊCHE

T. h. 0,52 ; l. 0,610
Signé b. g. : *Claude Monet*

Expositions : *Monet*, Tooth, Londres, 1936, nº 9.

Historique : Sir Evans Charteris, Grande-Bretagne, c. 1936.

1027

LE VOILIER, EFFET DU SOIR

T. h. 0,54 ; l. 0,65

Expositions : *Monet*, Musée Toulouse-Lautrec, Albi, 1975, nº 32.

Bibliographie : F. Daulte et C. Richebé, *Monet et ses amis*, Musée Marmottan, Paris, 1972, nº 132 (ill.).

Historique : Michel Monet, Giverny — légué en 1966 à l'Académie des Beaux-Arts, Paris :

Musée Marmottan, Paris (5171).

1028

BATEAUX DE PÊCHE

T. h. 0,73 ; l. 0,92
Signé b. g. : *Claude Monet*

Peint au perrey d'Etretat.

Expositions : *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, nº 62 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1911, nº 17.

Bibliographie : *Claude Monet exhibit opens*, in : *Boston Post*, 15 mars 1905.

Historique : Desmond Fitzgerald, Boston, c. 1905 — prêté au Boston Museum of Fine Arts de 1906 à 1911 — vente D. Fitzgerald, New York, American Art Association, 21-22 avril 1927, nº 97 — P.A., USA.

1029

TROIS BATEAUX DE PÊCHE

T. h. 0,73 ; l. 0,92
Signé b. d. : *Claude Monet/85*

Il existe deux études dessinées pour ce tableau (Musée Marmottan, inv. 5131, fº 25 verso et 26 recto).

Expositions : Mulhouse, 1910, nº 256 — *Art français du XIXe siècle*, Kunstverein, Francfort, 1912, nº 79.

Bibliographie : G. Grappe, s. d. (1909), p. 23 (ill.) — G. Biermann, *Die Klassische Malerei Frankreichs*, in : *Der Cicerone*, IV, 1912, p. 674 (ill.) — G. Geffroy, *Cl. Monet*, in : *L'Art et les Artistes*, 1920, nº 11, p. 70 (ill.) — O. Reuterswärd, 1948, p. 284 — G. Besson, 1949, pl. 42 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 102 (ill.).

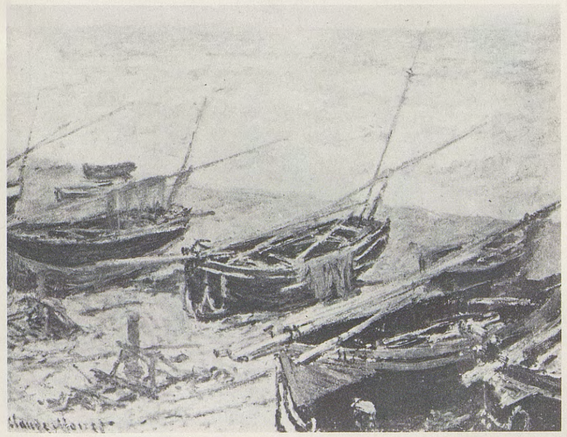
Historique : vente F. Depeaux, Paris, Georges Petit, 31 mai-1er juin 1906, nº 29 *(Durand-Ruel)* — Frankfurter Kunstverein, Francfort, 1912 — Lipót Mór Herzog, Budapest — István Herzog, Budapest — acquis en 1945 :

Magyar Nemzeti Museum, Budapest (436B).

1025

1026

1027



1028

1029

1030

BATEAUX SUR LE GALET

T. h. 0,73 ; l. 0,92
Signé postérieurement b. g. : *Claude Monet/84*

Inséparable du numéro précédent, le tableau reprend les mêmes bateaux avec un quatrième au second plan.

Expositions : *Monet*, Thannhauser, Berlin, 1928, n° 35 — *Monet*, Orangerie, Paris, 1931, n° 77.

Bibliographie : pièces justificatives n°s 109, 110 et 111 — C. Mauclair, 1924, pl. 18 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, pp. 462, 463 — O. Reuterswärd, 1948, p. 157, pl. 73 — J. Rewald, 1961, p. 516 (ill.).

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, 1924 — Aline Barnsdall, Beverly Hills (Calif.), 1938 — prêté au Los Angeles County Museum of Art, 1940 — Mrs Aline Devine, 1948 — Mr and Mrs John Hay Whitney, USA, c. 1960.

1031

BARQUES SUR LA PLAGE

T.

Historique : P.A., France, c. 1975.

1032

VOILIERS AU LARGE DE L'AIGUILLE

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet 85*

Pour exécuter ce motif, le peintre a installé son chevalet sur la falaise, non loin du sommet de la Manneporte, à l'ouest d'Etretat.

Expositions : (?) *5e exposition internationale de peinture*, Georges Petit, Paris, 1886 — *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, n° 69 — *Tableaux par Besnard, Cazin, etc.*, Georges Petit, Paris, 1899, n° 48 — *Exposition centennale de l'art français*, Exposition universelle, Paris, 1900, n° 481 — *Monet*, Georges Petit, Paris, 1924, n° 4 — *Œuvres des XIXe et XXe siècles*, Bernheim-Jeune, Paris, 1925, n° 89.

Bibliographie : (?) C. Frémine, *Exposition internationale de peinture et de sculpture*, in : *Le Rappel*, 17 juin 1886 — (?) M. Fouquier, *L'exposition internationale de peinture et de sculpture*, in : *Le XIXe siècle*, 17 juin 1886 — (?) A. Wolff, *Exposition internationale de 1886*, in : *Le Figaro*, 19 juin 1886 — (?) F. Fénéon, *5e exposition internationale de peinture...*, in : *La Vogue*, juin-juillet 1886, et *Les Impressionnistes en 1886*, Paris, octobre 1886, p. 34 — P.E. Mangeant, *Exposition Besnard, Cazin, Monet, Sisley, Thaulow*, in : *Journal des Artistes*, 19 février 1899 — A. Dalligny, *L'exposition de la rue de Sèze*, in : *Journal des Arts*, 25 février 1899 — *Bulletin de la Vie artistique*, 1er juin 1920, p. 367 — A. Alexandre, 1921, p. 89 (ill.) — G. Geffroy, 1922, pp. (?) 108-109, 118 — R. Koechlin, *Cl. Monet*, in : *Art et Décoration*, février 1927 (ill.) — M. Malingue, 1943, pp. 114 (ill.), 147 — (?) J.U. Halperin, *Félix Fénéon, Œuvres ... complètes*, Genève, 1970, p. 41 .

Historique : (?) *Georges Petit*, Paris, c. 1886 — Albert Cahen d'Anvers, Paris, c. 1889 — vente Mme A.C. d'A. [Cahen d'Anvers], Paris, Georges Petit, 14 mai 1920, n° 19 *(Bernheim-Jeune)* — Lucien Sauphar, Paris, c. 1924 — vente Lucien Sauphar, Paris, Charpentier, 17 mars 1936, n° 30 (Tabarant pour M. Hélin) — P.A.

1033

L'AIGUILLE ET LA PORTE D'AVAL

T. h. 0,65 ; l. 0,81

Peint sensiblement au même endroit que le n° *1032* ; une comparaison attentive permet cependant de remarquer que la marée est moins haute.

Historique : Michel Monet, Giverny — *Wildenstein — François Reichenbach*, 1954 — *Tooth*, Londres — P.A., Grande-Bretagne, c. 1964.

1034

L'AIGUILLE ET LA FALAISE D'AVAL

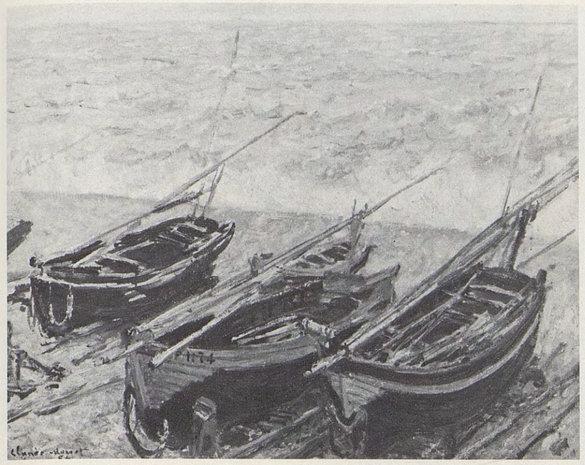
T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet 85*

Descendu au pied de la valleuse de Jambourg, à l'ouest d'Etretat, l'artiste peint l'Aiguille et la porte d'Aval à marée haute, sous un éclairage de matinée d'hiver.

Bibliographie : W.C. Seitz, 1960, pp. 31, 33 (ill.), 120 — *List of paintings in the Sterling and Francine Clark Art Institute*, Williamstown, 1972, p. 70 (ill.) — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 105 (ill.).

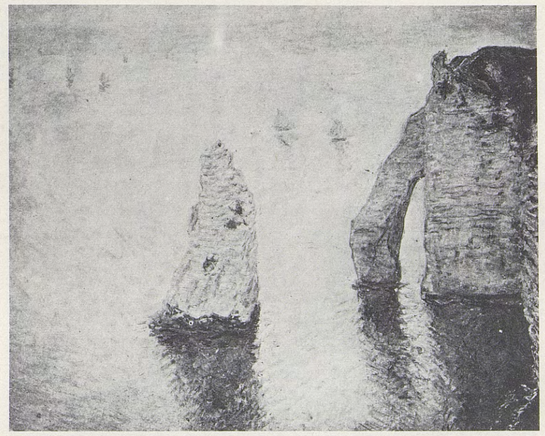
Historique : James F. Sutton, New York — vente Mrs F. Sutton, New York, American Art Association, 26 octobre 1933, n° 60 *(Durand-Ruel)* — R.S. Clark, 1933 :

Sterling and Francine Clark Institute, Williamstown, Mass. (528).

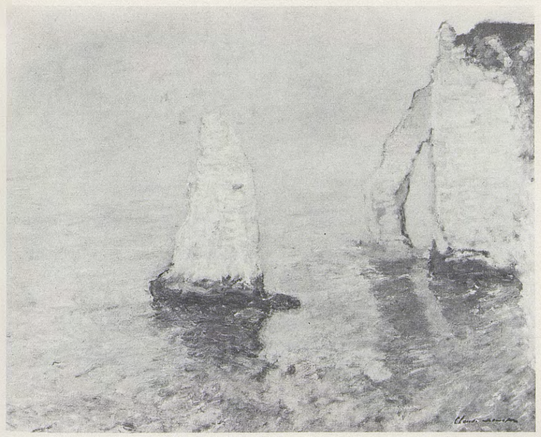


1030

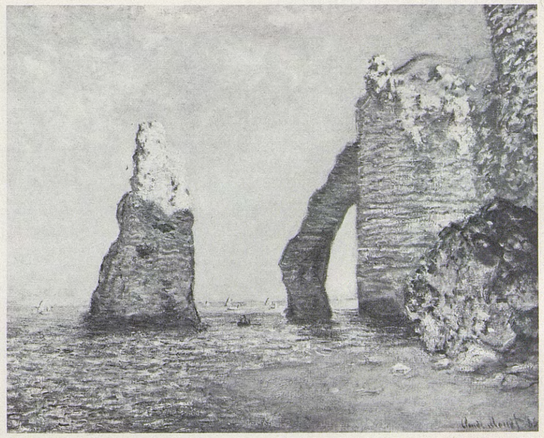
1031



1032



1033



1034

1035

LA MANNEPORTE, MARÉE HAUTE

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 85*

Tourné vers l'ouest, en un point légèrement plus élevé qu'au nº *1034*, Monet représente la Manneporte par mer calme.

Expositions : *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, nº 92 — *Monet*, New York et Los Angeles, 1960, nº 37 — *Monet*, Feigen, New York, 1969, nº 22 — *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, nº 69 — *Monet*, Acquavella, New York, 1976, nº 46.

Bibliographie : (?) lettre nº 644 — (?) L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 304 — D. Wildenstein, 1967, p. 43 (ill.) — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 106 (ill.).

Historique : (?) acheté à Monet par *Durand-Ruel*, décembre 1885 — James F. Sutton, New York, c. 1905 — vente Mrs Sutton, New York, Plaza Hotel, 16-17 janvier 1917, nº 147 *(Durand-Ruel)* — *Wildenstein* — Baron et Baronne Philippe de Rothschild, Paris, 1960 — Mr and Mrs A.N. Pritzker, Chicago, c. 1969.

1036

VAGUES À LA MANNEPORTE

T. h. 0,73 ; l. 0,92
Signé b. g. : *Claude Monet*

Le même motif vu par gros temps.

Bibliographie : Ch. Merrill Mount, 1966, p. 336.

Historique : (?) acheté à Monet par John S. Sargent, 1887 — vente J.S. Sargent, Londres, Christie, 24-27 juillet 1925, nº 302 (Croal Thomson) — *Knoedler* — *Tooth* — J.W. Bravington, Londres — F.B.C. Bravington, Londres — *Marlborough*, Londres — John G.Mc Connell, Montréal — vente, Londres, Sotheby Parke Bernet, 16 avril 1975, nº 8 — P.A.

1037

LA MANNEPORTE, VUE PRISE EN AVAL

T. h. 0,655 ; l. 0,813
Signé b. g. : *Claude Monet 85*

Pour prendre cette vue de la Manneporte, le peintre s'est rendu sur la falaise à près de deux kilomètres à l'ouest d'Etretat. Il a placé son chevalet sur une petite terrasse en contrebas du sommet de la pointe de la Courtine ; de là, la base de l'Aiguille apparaît dans la voûte de la Manneporte. Monet a exécuté une étude dessinée pour cette toile (Musée Marmottan, inv. 5131, fº 24 recto).

Expositions : *Monet*, Lotos Club, New York, 1899, nº 10 — *Monet*, Saint Louis et Minneapolis, 1957, nº 61.

Bibliographie : (?) lettre nº 644 — (?) L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 304 — O. Reuterswärd, 1948, p. 284.

Historique : (?) acheté à Monet par *Durand-Ruel*, décembre 1885 — John G. Johnson, 1888 — légué à la ville de Philadelphie en 1917 :

John G. Johnson Collection, Museum of Art, Philadelphie (1051).

1038

LA MANNEPORTE, REFLETS SUR L'EAU

T. h. 0,65 ; l. 0,81

Peint d'un point proche du nº *1037*.

Bibliographie : S. Cotté, 1974, fig. 13.

Historique : Dr de Gennes, Paris — vente, Londres, Sotheby, 28 juin 1961, nº 49 (Max Saville) — vente, Paris, Galliera, 8 décembre 1961, nº 67.

1039

LE VAL D'ANTIFER

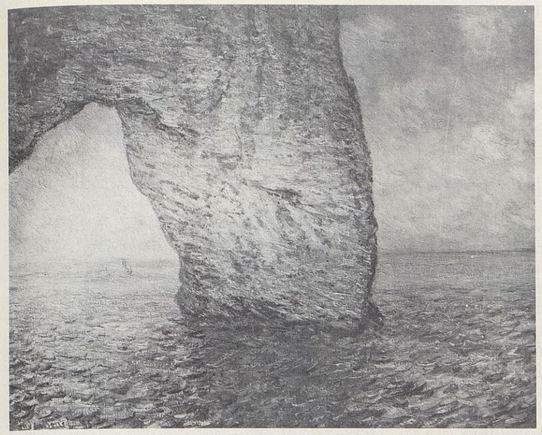
T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 85*

Pour exécuter cette toile, Monet a franchi la pointe de la Courtine, à deux kilomètres environ à l'ouest d'Etretat. Installé sur le versant est du val d'Antifer, il représente le bord opposé avec, à son pied, une cabane de douanier ; au fond et à droite, on aperçoit le cap d'Antifer.

Expositions : *The Impressionists of Paris*, New York, American Art Galleries, avril 1886, et National Academy of Design, mai-juin 1886, nº 131 — *Exposition Universelle, Beaux-Arts*, Saint Louis, 1904 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1927, nº 59.

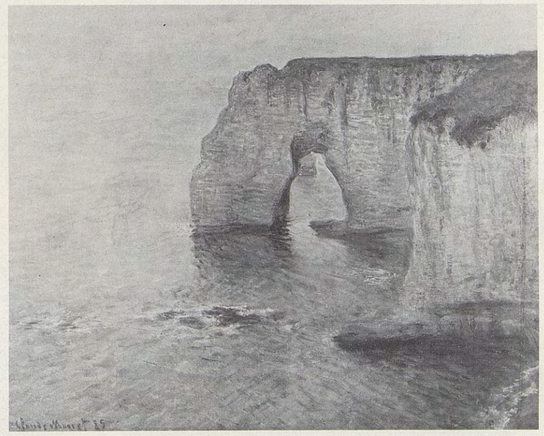
Bibliographie : lettre nº 644 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 304.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, décembre 1885 — Alden Weyman Kingman, 1886 — *Durand-Ruel*, 1896 — Abbott Lawrence Lowell, Cambridge (Mass.), 1905 — P.A., USA.

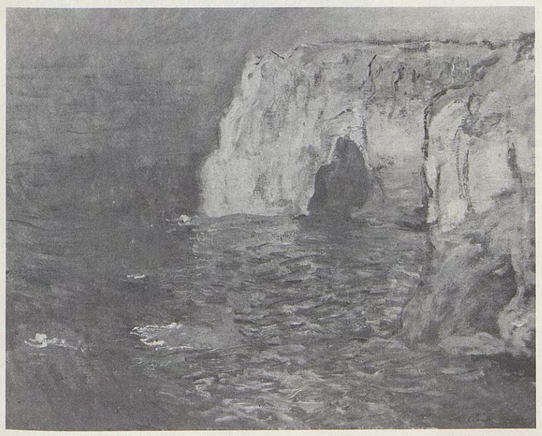


1035

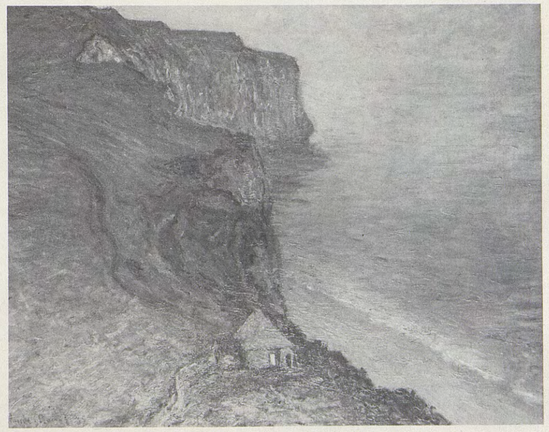
1036



1037



1038



1039

1040

L'AIGUILLE
VUE À TRAVERS LA PORTE D'AMONT

T. h. 0,73 ; l. 0,60
Signé b. d. : *Claude Monet 85*

Afin de reprendre ce motif ancien (cf. nº *258*), Monet est descendu par la valleuse Monnier, ou valleuse d'Amont, pour se rendre au Chaudron situé à l'est de la porte d'Amont, dont le pied n'est jamais dégagé à marée basse. A l'arrière-plan, on aperçoit la falaise d'Aval et l'Aiguille.

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1959, nº 42.

Bibliographie : R. Lindon, *« Falaise à Etretat » par Cl. Monet*, in : *Gazette des Beaux-Arts*, mars 1960, p. 182 (ill.).

Historique : *Durand-Ruel*, c. 1888 — Catholina Lambert, Paterson (N.J.), 1888 — vente Catholina Lambert, New York, Plaza Hotel, 21-24 février 1916, nº 63 *(Durand-Ruel)* — P.A., Suisse.

1041

L'AIGUILLE
VUE À TRAVERS LA PORTE D'AMONT

B.
Signé h. g. : *Claude Monet*

Etat actuel.

Cf. nº *1040*. Porte d'armoire de l'auberge Aubourg (hostellerie des Vieux Plats) à Gonneville-la-Mallet (à une dizaine de kilomètres au sud d'Etretat) où Monet s'est rendu le 7 décembre 1885 (cf. lettre nº 636). Les parties supérieure et inférieure du panneau, de forme contournée, ont été découpées (voir nº *1043*).

Historique : Paul Aubourg, Gonneville-la-Mallet — vente [Aubourg], Gonneville-la-Mallet, 5-6 septembre 1935 *(Bernheim-Jeune)*.

1042

L'AIGUILLE ET LA PORTE D'AVAL
VUES EN AMONT

T. h. 0,81 ; l. 0,65
Signé b. d. : *Claude Monet 86*

Monet s'est intéressé aux reflets du motif qu'il a déjà peint, comme ici à marée haute, au pied de la valleuse de Jambourg. Cf. nº *1034*.
A partir de ce tableau, nous nous trouvons en présence d'un certain nombre de toiles exécutées à Etretat, qui appartiennent à 1886 selon la date inscrite par Monet (ou qui s'apparentent étroitement par le sujet à l'une de ces toiles), mais dont la majeure partie a dû être commencée en 1885. Un seul, court et dramatique séjour à Etretat fin février-début mars 1886, aux dires du peintre lui-même (cf. lettres nºs 655 et 660), ne lui a certainement pas permis de produire un aussi grand nombre de toiles, dont certaines ont dû être terminées, sinon entièrement exécutées, dans son atelier à Giverny.

Expositions : *Monet, Pissarro, Renoir et Sisley*, Durand-Ruel, Paris, 1899, nº 23 — *Monet, Manet, Renoir et Cézanne*, Weimar, 1904, nº 14 — *Pictures by Boudin, Manet...*, Grafton Galleries, Londres, 1905, nº 124 — *Paysages par Cl. Monet et Renoir*, Durand-Ruel, Paris, 1908, nº 37.

Bibliographie : G. Bal, [A propos de l'exposition Monet-Renoir chez Durand-Ruel], in : *New York Herald Tribune* (éd. de Paris), 21 mai 1908 — *The Collection of Mr and Mrs David Lloyd Kreeger*, Washington, D.C., 1976, pp. 166-167 (ill.).

Historique : *Durand-Ruel*, c. 1891 — Aline Barnsdall, Beverly Hills (Calif.) — *Knoedler*, New York — Mr and Mrs William J. Dickey, Ellicott City (Md.) — vente [Dickey], New York, Parke Bernet, 11 décembre 1963, nº 80 — Mr and Mrs David Lloyd Kreeger, USA, 1963.

1043

L'AIGUILLE ET LA PORTE D'AVAL

B. h. 0,81 ; l. 0,39
Signé b. d. : *Monet* (le prénom, Claude, a disparu avec le découpage du panneau)

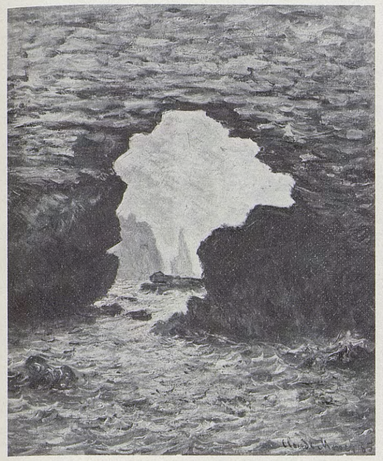
Etat primitif (a), état actuel (b).

Cf. nº *1042*. Porte d'armoire de l'auberge Aubourg à Gonneville-la-Mallet, non loin d'Etretat. Les parties supérieure et inférieure, de forme contournée, ont été découpées (voir nº *1041*).

Expositions : *Monet*, Edimbourg et Londres, 1957, nº 76.

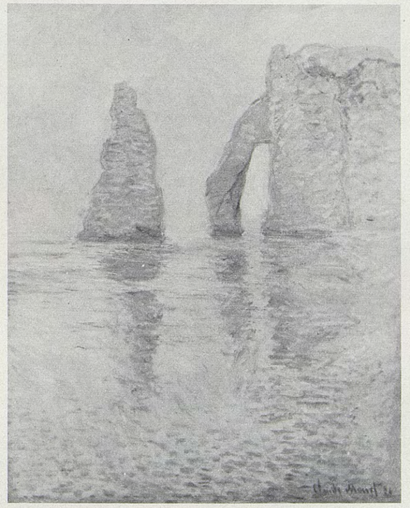
Bibliographie : R.H. Hubbard, *European Paintings in Canadian Collections*, t. II, Toronto, 1962, p. 155.

Historique : Paul Aubourg, Gonneville-la-Mallet — vente [Aubourg], Gonneville-la-Mallet, 5-6 septembre 1935 (Dr Picard) — Dr Picard, Goderville, 1935 — vente, Paris, Charpentier, 21 mai 1951, nº 55 — *Jacques Dubourg*, Paris — *Jacques Dubourg*, Paris — *E.J. van Wisselingh and Co*, Amsterdam — Mr and Mrs A. Murray Vaughan, Canada, 1958.



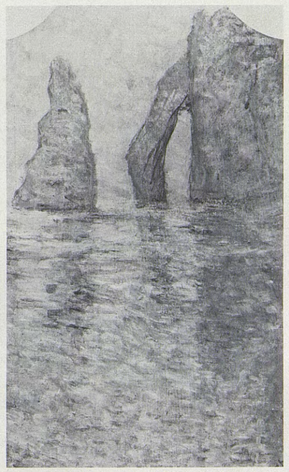
1040

1041



1042

1043 (a)



1043 (b)

1044

ÉTRETAT, LA PLUIE

T. h. 0,605 ; l. 0,735
Signé b. g. : *Claude Monet 1886*

Cette toile existait sous forme d'étude à la fin octobre 1885. Dans un article publié par le *Gil Blas* en septembre 1886, Guy de Maupassant se souviendra d'avoir vu, au cours de l'automne précédent, Monet prendre «à pleines mains une averse abattue sur la mer, et la jet[er] sur sa toile». Le peintre s'était abrité au pied de la falaise d'Amont, d'où il représente la porte d'Aval et l'Aiguille.

Expositions : *5e exposition internationale de peinture*, Georges Petit, Paris, 1886 — *Monet*, Boussod, Valadon et Cie, Paris, 1889 — *Monet*, Goupil, Londres, 1889, n° XVIII — *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, n° 78.

Bibliographie : lettre n° 604 — M. Fouquier, *L'exposition internationale de peinture et de sculpture*, in : *Le XIXe siècle*, 17 juin 1886 — G. de Maupassant, *La vie d'un paysagiste*, in : *Gil Blas*, 28 septembre 1886, p. 415 — F. Fénéon, *5e exposition internationale de peinture...*, in : *La Vogue*, juin-juillet 1886, et *Les Impressionnistes en 1886*, Paris, octobre 1886 — G. Geffroy, 1922, p. 109 — P. Jamot, *L'Art français en Norvège*, in : *La Renaissance*, février 1929, pp. 69, 91, 101 (ill.) — O. Reuterswärd, 1948, pp. 161, 162, 163 (ill.), 193, 194, 284 — D. Wildenstein, 1967, p. 54 — J.U. Halperin, *Félix Fénéon, Œuvres... complètes*, Genève, 1970, pp. 41, 50, 51 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 107 (ill.) — J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in : *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973, Appendix I [p. 100] — *Nasjonalgalleriet-Katalog over utenlandsk Malerkunst*, Oslo, 1973, n° 546.

Historique : acheté à Monet par la Comtesse de Noé, Paris, 1886 — *Boussod, Valadon et Cie*, 1889 — acquis en 1890 par le musée de Christiania :

Nasjonalgalleriet, Oslo (368).

1045

ÉTRETAT, LA FALAISE D'AVAL AVEC LA PORTE ET L'AIGUILLE

T. h. 0,560 ; l. 0,825

Peint sensiblement au même endroit que le n° *1044*.

Expositions : *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, n° 74.

Historique : vente M. [Marcelin], Paris, Drouot, 31 mai 1956, n° 22 — *André Weil*, Paris — *Van Diemen-Lilienfeld*, New York — Stanley Barbee, Beverly Hills — vente Barbee, New York, Parke Bernet, 11 novembre 1959, n° 81 — vente Risser, New York, Parke Bernet, 11 décembre 1963, n° 53 — Mr Wally Findlay, New York, c. 1968 — *Wally Findlay*, USA, 1969.

1046

SORTIE DE BATEAUX DE PÊCHE À ÉTRETAT

T. h. 0,66 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 86*

Le 19 novembre 1885, Monet signale à Mme Hoschedé qu'il a «enfin fait le départ des bateaux près de la maison Payen». Cette maison devait se dresser au flanc de la côte qui monte vers la falaise d'Amont d'où a été peint ce tableau. Il existe une étude dessinée pour cette toile et le n° *1047* (Musée Marmottan, inv. 5131, f° 26 verso).
Cf. lettres nos 603 et 624.

Expositions : Hambourg, 1895 — *Exposition d'art français*, Saint-Pétersbourg et Moscou, 1896-1897.

Bibliographie : *Catalogue des tableaux de la collection S.I. Stchoukine* (en langue russe), Moscou, 1913, pp. 30-31, n° 134 — I. Tougendhold, *Œuvres françaises de la collection Stchoukine*, in : *Apollon* (en langue russe), 1914, n° 1-2, p. 43 — O. Grautoff, *Die Sammlung S. Stchoukine in Moskau*, in : *Kunst und Künstler*, décembre 1918, p. 94 — B. Ternovetz, *Musée d'Art Moderne de Moscou*, in : *L'Amour de l'Art*, décembre 1925, p. 459 — R. Koechlin, *Cl. Monet*, in : *Art et Décoration*, février 1927, p. 40 (ill.) — L. Werth, 1928, pl. 41 — *Catalogue du Musée d'Art Occidental Moderne* (en langue russe), Moscou, 1928, n° 370 — L. Réau, *Catalogue de l'art français dans les musées russes*, Paris, 1929, p. 121 — M. de Fels, 1929, p. 232 — X. Lathom, 1931, pl. 21 — M. Malingue, 1943, pp. 115 (ill.), 148 — O. Reuterswärd, 1948, p. 284 — *Musée Pouchkine, Catalogue de la galerie de tableaux* (en langue russe), Moscou, 1961, p. 129 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 107 (ill.).

Historique : acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, octobre 1887 — Buglé, 1889 — *Durand-Ruel*, 1891 — Guy de Cholet, 1893 — *Durand-Ruel*, 1894 — S.I. Stchoukine, Moscou, 1898 — Premier Musée de Peinture Occidentale Moderne, Moscou, 1918 — Musée d'Art Occidental Moderne, Moscou, 1928-1948 :

Musée Pouchkine, Moscou (3308).

1047

BATEAUX DE PÊCHE SORTANT DU PORT

T. h. 0,60 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet*

Cf. n° *1046*.

Bibliographie : J. Magnin, *Catalogue du Musée de Dijon*, 1933, p. 283.

Historique : Dr Robin, Paris — légué en 1930 :

Musée de Dijon (6798).

1048

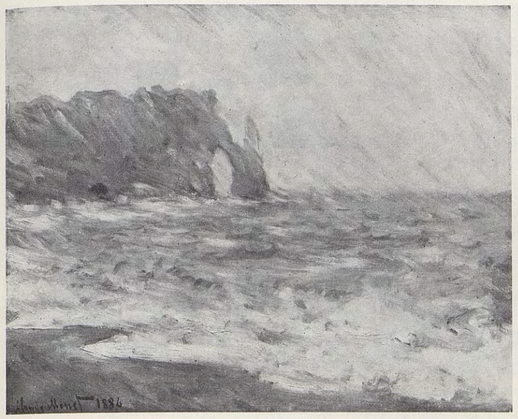
FALAISE ET PORTE D'AMONT PAR GROS TEMPS

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet 86*

Dans la deuxième quinzaine d'octobre 1885, Monet s'abrite parfois dans la grotte du «Trou à l'Homme» d'où il peut peindre le motif de la plage et de la falaise d'Amont par gros temps.

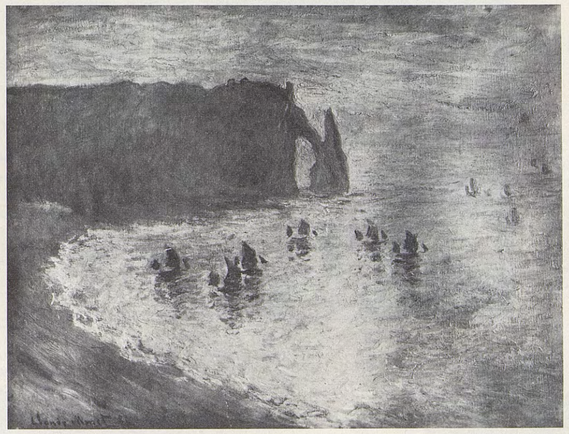
Bibliographie : lettre n° 597 — *Bulletin de la Vie artistique*, 15 août, 15 octobre, 15 novembre 1924.

Historique : acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, mai 1887, et vendu à Leclanché, 1887 — vente Maurice Leclanché, Paris, Drouot, 6 novembre 1924, n° 61 (Lindon) — P.A., France.

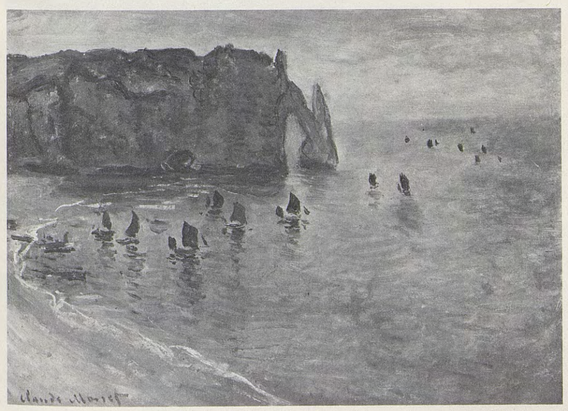


1044

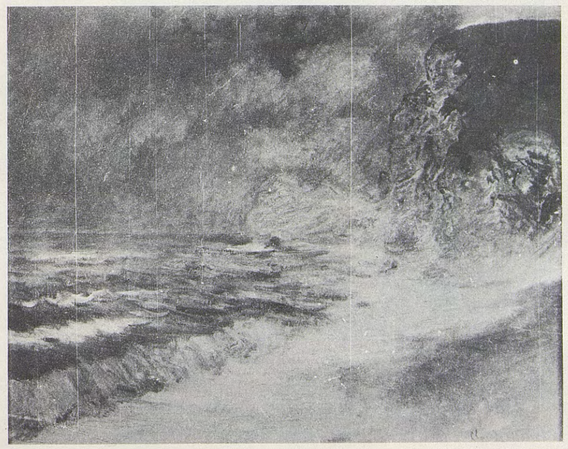
1045



1046



1047



1048

1049

L'AIGUILLE
VUE À TRAVERS LA PORTE D'AVAL

T. h. 0,65 ; l. 0,92
Signé b. g. : *Claude Monet 86*

L'endroit situé entre le rocher d'Aval et la porte, d'où Monet a exécuté cette vue, reste dégagé pendant quatre heures seulement à marée basse.

Expositions : *Exposition d'art français*, Saint-Pétersbourg et Moscou, 1899, nº 232 — *Monet*, Grossherzogliches Museum, Weimar, 1905, nº 15 — *Paysages par Cl. Monet et Renoir*, Durand-Ruel, Paris, 1908, nº 40.

Bibliographie : *Le Gaulois*, 20 mai 1908 — L. de Saint-Valery, *Paysages de Cl. Monet et de Renoir*, in : *Revue des Beaux-Arts*, 31 mai 1908.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, 1891 — vente, Paris, Drouot, 7 décembre 1949, nº 36 — vente Sir Walter Fletcher, Londres, Christie, 1er novembre 1957, nº 58 (racheté) — vente Sir Walter Fletcher, Londres, Christie, 20 mai 1960, nº 19 *(Roland, Browse and Delbanco)* — Charles Slatkin, New York, 1962 — Henri Dupont — P.A., Canada, 1964.

1050

L'AIGUILLE
À TRAVERS LA PORTE D'AVAL

T. h. 0,73 ; l. 0,92
Signé b. g. : *Claude Monet*

Pour représenter depuis le point indiqué au nº *1049* le flux battant le pied de la porte d'Aval, Monet n'a disposé que d'un très court laps de temps.

Bibliographie : pièce justificative nº 107 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 456.

Historique : acheté à Monet par *Bernheim-Jeune* et *Durand-Ruel*, mai 1920 — *Durand-Ruel*, 1922 — Mr and Mrs Nathan L. Halpern, USA, c. 1961.

1051

L'AIGUILLE ET LA PORTE D'AVAL

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet 86*

Peinte au sommet de la falaise, d'un emplacement proche du nº *1032*, cette vue permet d'apercevoir, en haut à droite, les deux pointes rocheuses qui dominent la Chambre des Demoiselles.

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1911, nº 12 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1937, nº 11.

Historique : J.B. Faure, Paris — *Durand-Ruel*, 1893 — *F. et P. Nathan*, Zurich — P.A., Suisse, c. 1967.

1052

LA MANNEPORTE PRÈS D'ÉTRETAT

T. h. 0,813 ; l. 0,654
Signé b. g. : *Claude Monet 86*

Installé au bas de la valleuse de Jambourg, le peintre s'est tourné vers l'ouest pour représenter la Manneporte sur toute sa hauteur.

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1895, nº 31 — *Monet*, St. Botolph Club, Boston, 1895, nº 10 — *Impressionist and Post-Impressionist Paintings*, Metropolitan Museum, New York, 1921, nº 77 — *Monet*, 1952, Zurich, nº 67, La Haye, nº 52.

Bibliographie : O. Reuterswärd, 1948, p. 284 — J. Rewald, 1961, p. 397 (ill.) — Ch. Sterling et M. M. Salinger, *French Paintings, t. III, ... Metropolitan Museum of Art*, New York, 1967, p. 136 (ill.) — D. Cooper, *The Monets in the Metropolitan Museum*, in : *Metropolitan Museum Journal*, vol. 3, 1970, pp. 293, 294 (ill.), 302 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 107 (ill.).

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, janvier 1887 — Potter Palmer, Chicago, 1892 — *Durand-Ruel*, 1893 — Cornelius N. Bliss, New York, 1909 — Lizzie P. Bliss, New York — légué en 1931 :

The Metropolitan Museum of Art, New York (31-67-11).

1053

LA MANNEPORTE

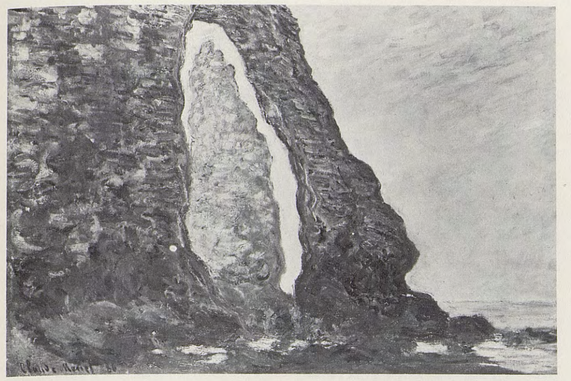
T. h. 0,92 ; l. 0,73
Signé b. d. : *Claude Monet 86*

S'étant rapproché de la porte, l'artiste s'intéresse aux jeux de la lumière sur la pierre par fin d'après-midi.

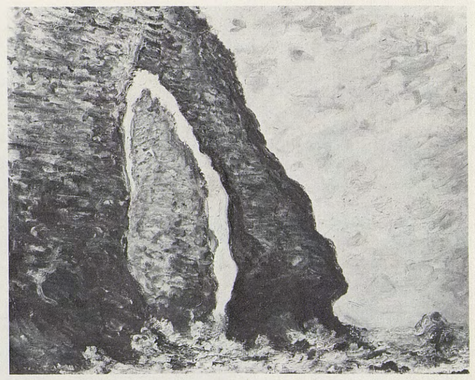
Expositions : (?) *Société des XX*, Bruxelles, 1886, nº 4 — *5e exposition internationale de peinture*, Georges Petit, Paris, 1886 — *Peintres impressionnistes*, La Libre Esthétique, Bruxelles, 1904, nº 101 — *Modern French Paintings*, Art Gallery, Manchester (G.-B.), 1907-1908, nº 76 — *Monet*, Georges Petit, Paris, 1924, nº 52 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1928, nº 52 — *Centenaire Monet-Rodin*, Orangerie, Paris, 1940, nº 40 — *Monet*, 1952, Zurich, nº 68, Paris, nº 49, La Haye, nº 51 — *Monet*, Saint Louis et Minneapolis, 1957, nº 64.

Bibliographie : lettres nos (?) 646, 678, 679, 681, 684 et 766 — F. Fénéon, *5e exposition internationale de peinture...*, in : *La Vogue*, juin-juillet 1886, et *Les Impressionnistes en 1886*, Paris, octobre 1886 — A. Mellerio, *Exposition des peintres impressionnistes à la « Libre esthétique »*, in : *Chronique des Arts*, 26 mars 1904, p. 104 — G. Grappe, s. d. (1909), p. 54 (ill.) — G. Geffroy, 1922, p. 109 — (?) M. Octave Maus, *Trente années de lutte pour l'art*, Bruxelles, 1926, pp. 43, 323 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, pp. 315-318 — L. Degand et D. Rouart, 1958, p. 79 (ill.) — J.U. Halperin, *Félix Fénéon, Œuvres... complètes*, Genève, 1970, pp. 41, 50, 51 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 107 (ill.).

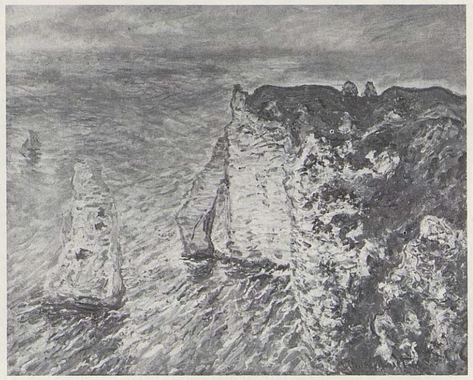
Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, janvier 1887 — *Sam Salz*, New York — P.A., USA.



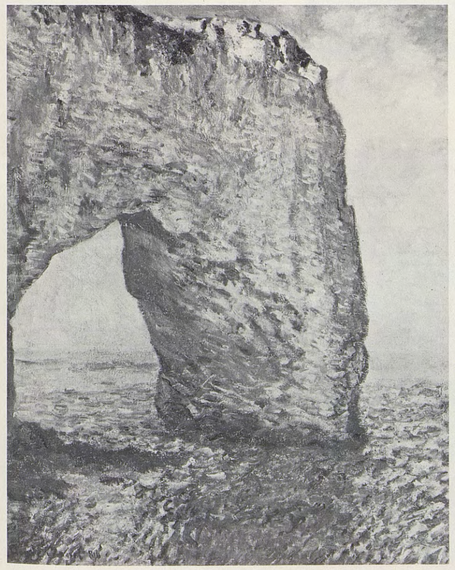
1049



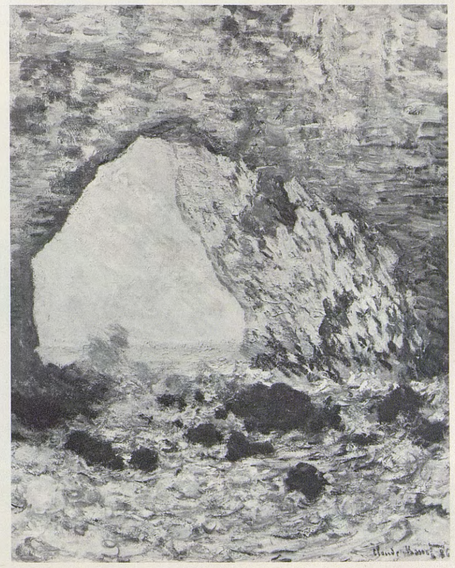
1050



1051



1052



1053

1054

EFFET DE NEIGE À FALAISE

T. h. 0,66 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 86*

Monet travaille dans la neige en janvier 1886 (lettre nº 652). Ce tableau et les deux qui lui font suite ont donc été exécutés avant certaines des toiles d'Etretat que nous avons cependant classées *supra* pour des raisons de commodité topographique. Le motif de Falaise, déjà traité en 1885 aux nos *973* à *979*, est vu ici du sud. Au fond, le val de Falaise escalade la hauteur à gauche des bâtiments.

Expositions : *5e exposition internationale de peinture*, Georges Petit, Paris, 1886 — *Monet-Rodin*, Paris, 1889, nº 87.

Bibliographie : F. Fénéon, *5e exposition internationale de peinture...*, in : *La Vogue*, juin-juillet 1886, et *Les Impressionnistes en 1886*, Paris, octobre 1886 — G. Geffroy, 1922, p. 109 — J.U. Halperin, *Félix Fénéon, Œuvres... complètes*, Genève, 1970, pp. 42, 51 — J. Robinson, *Edward G. Robinson's world of Art*, New York, 1971, pp. 26-27 (ill.).

Historique : acheté à Monet par J.B. Faure, Paris, 1886 — *Durand-Ruel*, 1893 — Eddy, Chicago, 1894 — Mr and Mrs Edward G. Robinson, Los Angeles — *Knoedler*, New York — Stavros Niarchos, Paris — vente, Londres, Sotheby, 3-4 juillet 1973, nº 22 (de Bolton).

1055

LE VILLAGE DE GIVERNY SOUS LA NEIGE

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet*

Représente le quartier du Pressoir vu en direction du sud-est. L'artiste a pris position à flanc de coteau ; à droite, on reconnaît l'extrémité orientale du clos Morin où il peindra ses Meules. Monet a exécuté une étude dessinée assez proche de cette toile (Musée Marmottan, inv. 5129, fº 4 recto).

Historique : vente Camille Pissarro, Paris, Georges Petit, 3 décembre 1928, nº 88 (Eknayan) — vente, Paris, Galliera, 5 juin 1974, nº 57.

1056

EFFET DE NEIGE À LIMETZ

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet*

Réalisé dans la rue principale de Limetz, à proximité de la sortie ouest du village, cet effet de neige permet d'apercevoir au fond les collines de Port-Villez.

Historique : *Bernheim-Jeune*, Paris — *Durand-Ruel*, 1898 — *Cassirer*, 1900 — Barret-Decap, Paris, c. 1946 — *René Drouet*, Paris, c. 1970 — donné en 1972 :

University of California Collection, San Diego.

1057

HIVER À GIVERNY

T. h. 0,60 ; l. 0,81

Peint sur la route qui relie Limetz à Giverny dont on aperçoit les premières maisons avec le moulin de Cossy, immédiatement à gauche de la route, en face du marais. Au fond, les collines de la rive droite de l'Epte.

Historique : Michel Monet, Giverny.

1058

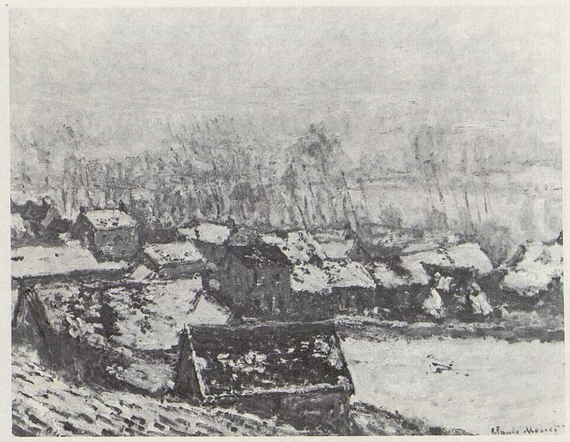
INONDATION À GIVERNY

T. h. 0,65 ; l. 0,81

D'importantes précipitations au début du printemps 1886 ont provoqué des inondations. Installé sur la voie de chemin de fer qui longe le village de Giverny au sud, Monet peint l'église et les maisons avoisinantes, vues en direction de l'est. Au premier plan, les prés sont submergés par l'Epte en crue.

Historique : Michel Monet, Giverny — Mr Henrik Nordmark, Suède, c. 1971.

1054



1055

1056

1057

1058

1059

LES SAULES, GIVERNY

T. h. 0,736 ; l. 0,930
Signé b. d. : *Claude Monet*

Cette rangée de saules se trouve dans la Prairie de Giverny, parallèlement au chemin du Roy et à proximité du futur jardin d'eau de Monet.

Bibliographie : O. Reuterswärd, 1948, p. 285.

Historique : Dagmar Carlsson, Hova, Suède — acquis en 1958 :

Konstmuseum, Göteborg (1509).

1060

VERNON

T. h. 0,60 ; l. 0,73
Signé b. d. : *Claude Monet 86*

Vernon, dominée par l'église Notre-Dame, est vue depuis les prés de Vernonnet situés à environ trois kilomètres en aval de Giverny. Une étude limitée à l'église et aux proches maisons, avec au premier plan un arbre et une barrière, figure dans un carnet de dessins (Musée Marmottan, inv. 5129, f° 30 verso).

Expositions : *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, n° 92 — *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, n° 72.

Bibliographie : lettre (t. III) 1078.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, octobre 1890 — Samuel Untermyer, New York, 1892 — *Durand-Ruel*, 1892 — Potter Palmer, Chicago, 1892 — P.A., USA, c. 1973.

1061

PANORAMA DE VERNON

T. h. 0,60 ; l. 0,81

Pour peindre le même motif vu de plus loin, l'artiste s'est installé sur le talus qui domine la route de Giverny à Vernonnet, que l'on aperçoit ici au premier plan. Au fond, les collines de la rive gauche de la Seine.

Historique : *Alex Maguy*, Paris — *Hammer Galleries*, New York, c. 1972.

1062

PRINTEMPS À GIVERNY

T. h. 0,54 ; l. 0,65
Signé b. d. : *Claude Monet 86*

Les maisons sont celles que l'on a rencontrées aux n^os^ *918* et *988* ; seul le premier plan est différent.

Bibliographie : *The Collection of Mr and Mrs David Lloyd Kreeger*, Washington, D.C., 1976, p. 168 (ill.).

Historique : vente G. [abbé Gauguin], Paris, Drouot, 6 mai 1901, n° 7 *(Durand-Ruel) — Th. Agnew and Sons*, Londres — vente The Blackwell family collection, Londres, Christie, 30 juin 1970, n° 37 (Robert M. Leylan) — Mr and Mrs David Lloyd Kreeger, USA, c. 1970.

1063

PRINTEMPS À GIVERNY

T. h. 0,65 ; l. 0,54
Signé b. d. : *Claude Monet 86*

Peint dans la rue des Grands Jardins en direction des hauteurs de Port-Villez. Situé à peu de distance à l'est de l'église de Giverny, le paysage a relativement peu changé.

Historique : *Durand-Ruel*, c. 1891 — Emery Reeves, c. 1948 — *Alex Reid & Lefevre*, Londres — vente, Londres, Sotheby, 24 avril 1968, n° 75 (Daniel Maggin).

1059

1060

1061

1062

1063

1064

LE PRINTEMPS À GIVERNY

T. h. 0,60; l. 0,73
Signé b. d.: *Claude Monet 86*

Cf. nº *1063*.

Historique: vente A. Bernheim, Paris, Drouot, 16 mai 1917, nº 35 *(Durand-Ruel)* — P.A., USA.

1065

UN VERGER AU PRINTEMPS

T. h. 0,65; l. 0,81
Signé b. g.: *Claude Monet 86*

Avant les transformations qui en feront un parterre fleuri, le jardin de Monet était constitué en grande partie par un verger. Au premier plan, le modèle préféré de l'artiste, Suzanne Hoschedé.

Expositions: *5e exposition internationale de peinture*, Georges Petit, Paris, 1886.

Bibliographie: lettres nos 678, 679, 681 et 684 — M. Fouquier, *L'exposition internationale de peinture et de sculpture*, in: *Le XIXe siècle*, 17 juin 1886 — C. Frémine, *Exposition internationale de peinture et de sculpture*, in: *Le Rappel*, 17 juin 1886 — F. Fénéon, *5e exposition internationale de peinture...*, in: *La Vogue*, juin-juillet 1886, t. I, nº 10, pp. 341-346, et *Les Impressionnistes en 1886*, Paris, octobre 1886, p. 34 — G. Geffroy, 1922, pp. 109, 110 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, pp. 315-318 — J.U. Halperin, *Félix Fénéon, Œuvres... complètes*, Genève, 1970, t. I, pp. 41, 42, 51.

Historique: (?) acheté à Monet par *Durand-Ruel*, janvier 1887 — *Stephen Hahn* — P.A., Suisse, c. 1973.

1066

LE PRINTEMPS

T. h. 0,65; l. 0,81
Signé b. g.: *Claude Monet 86*

Cf. nº *1065*. Selon sa sœur Germaine (Mme Salerou), Suzanne serait accompagnée ici de Jean Monet en costume clair.

Expositions: *Monet, Pissarro, Renoir et Sisley*, Durand-Ruel, Paris, 1899, nº 24 — *Monet*, Georges Petit, Paris, 1924, nº 49 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1928, nº 49 — (?) *Monet*, Tooth, Londres, 1939, nº 4.

Bibliographie: G. Grappe, s. d. (1909), p. 40 (ill.) — *Catalogue of Paintings*, Fitzwilliam Museum, Cambridge (G.-B.), 1960, p. 186, pl. 96.

Historique: acheté à Monet par J.B. Faure, Paris, janvier 1887 *(Le verger)* — *Durand-Ruel*, 1893 — Comtesse de Brecey — *Reid and Lefevre*, Londres, 1950 — acquis en 1953:

Fitzwilliam Museum, Cambridge (G.-B.) (P.D.2-1953).

1067

CHAMP DE TULIPES, HOLLANDE

T. h. 0,655; l. 0,815
Signé b. g.: *Claude Monet 86*

Un court séjour à La Haye (fin avril-début mai 1886) permet à Monet de peindre les champs de tulipes proches de Sassenheim entre Leyde (Leiden) et Haarlem. Le moulin de polder représenté ici et les constructions qui l'accompagnent n'ont pu être localisés, du fait des changements importants intervenus dans la région.

Expositions: *5e exposition internationale de peinture*, Georges Petit, Paris, 1886 — *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 85 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1895, nº 38 — *Exposition d'art français au Japon*, Musée National, Tokyo, et Musée Municipal, Kyoto, 1961-1963, nº 93.

Bibliographie: lettres (t. III) 1294 et 1302 — F. Fénéon, *5e exposition internationale de peinture...*, in: *La Vogue*, juin-juillet 1886, et *Les Impressionnistes en 1886*, Paris, octobre 1886, p. 35 — C. Frémine, *Exposition internationale de peinture et de sculpture*, in: *Le Rappel*, 17 juin 1886 — M. Fouquier, *L'exposition internationale de peinture et de sculpture*, in: *Le XIXe siècle*, 17 juin 1886 — F. Bourgeat, *Paris Vivant: A la galerie Georges Petit*, in: *Le Siècle*, 22 juin 1889, p. 2 — J. A. [Jules Antoine], *Exposition de la galerie Georges Petit*, in: *Art et critique*, 29 juin 1889, p. 76 — G. Geffroy, *Cl. Monet*, in: *Le Journal*, 10 mai 1895 — Thiébault-Sisson, *L'exposition de Cl. Monet*, in: *Le Temps*, 12 mai 1895 — Th. Natanson, *Expositions: M. Cl. Monet*, in: *Revue Blanche*, 1er juin 1895, p. 521 — H. Fierens-Gevaert, *Chronique artistique de Paris. Exposition des œuvres de Corot et de Cl. Monet*, in: *L'Indépendance Belge*, 20 juin 1895 — G. Geffroy, *La vie artistique, 6e série*, Paris, 1900, p. 165 — G. Geffroy, 1922, pp. 109, 209 — Ch. Léger, 1930, p. 10 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, pp. 357, 359 — O. Reuterswärd, 1948, p. 282 — H. Adhémar et M. Dreyfus-Bruhl, *Musée du Louvre, Catalogue des peintures ... impressionnistes*, Paris, 1958, nº 261 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 107, nº 289 (ill.) — H. Adhémar et A. Dayez, *Musée du Jeu de Paume, catalogue*, Paris, 1973, pp. 69 (ill.), 151.

Historique: acheté à Monet par Miss Winnaretta Singer, c. juillet 1886 — Mme de Scey Montbéliard (nom de Miss Singer par son 1er mariage avec le comte Louis de Scey Montbéliard) — Princesse de Polignac (nom de Miss Singer par son 2e mariage avec le prince Edmond de Polignac en 1893) — légué en 1943:

Musée du Louvre, Galerie du Jeu de Paume, Paris (RF. 1944-19).

1068

CHAMPS DE FLEURS ET MOULINS PRÈS DE LEYDE

T. h. 0,648; l. 0,813
Signé b. d.: *Claude Monet 86*

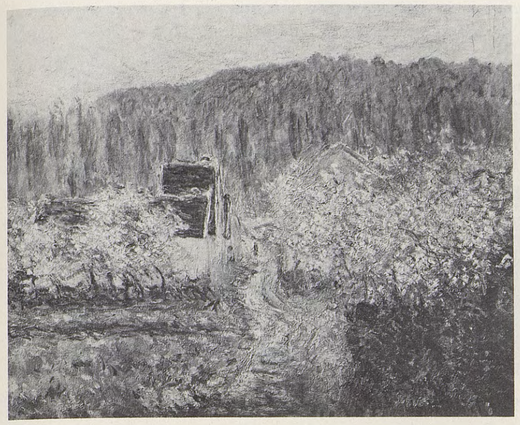
Peint vraisemblablement comme le tableau précédent dans la région de Sassenheim à la bordure méridionale des champs de fleurs.

Expositions: *6e exposition internationale de peinture*, Georges Petit, Paris, 1887, nº 78 — *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 81 — *Paintings of the Estate of the late Potter Palmer of Chicago*, Howard Young, New York, 1922, nº 20 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1928, nº 80 — *Monet*, Orangerie, Paris, 1931, nº 17 — *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, nº 73.

Bibliographie: O. Mirbeau, *L'exposition internationale de la rue de Sèze*, in: *Gil Blas*, 13 mai 1887 — G. Geffroy, *Hors du Salon. — Cl. Monet*, in: *La Justice*, 2 juin 1887 — G. Geffroy, *La vie artistique, 3e série, Histoire de l'Impressionnisme*, Paris, 1894, t. II, p. 69 — G. Geffroy, 1922, pp. 109, 116 — (?) J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in: *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973, appendix I [p. 101].

Historique: *Boussod, Valadon et Cie*, 1887 — *Georges Petit*, 1889 — (?) C. Ferris Thomson — (?) *Boussod, Valadon et Cie*, 1891 — (?) *Montaignac*, 1891 — Potter Palmer, Chicago, c. 1903 — *Howard Young*, c. 1922 — *Durand-Ruel*, c. 1925 — *E.J. Van Wisselingh*, Amsterdam, 1937 — M. P. Voûte, Amsterdam — Pays-Bas, propriété de l'Etat — déposé depuis 1952 au:

Stedelijk Museum, Amsterdam (1349).



1064

1065

1066

1067

1068

1069

CHAMP DE TULIPES EN HOLLANDE

T. h. 0,54 ; l. 0,81

Comme tous les pays de polders, la région de Sassenheim était sillonnée de canaux.

Expositions : *Monet*, Beaux-Arts, Paris, 1952, nº 51 — *Monet*, Musée Toulouse-Lautrec, Albi, 1975, nº 11.

Bibliographie : F. Daulte et C. Richebé, *Monet et ses amis*, Musée Marmottan, Paris, 1972, nº 134 (ill.).

Historique : Michel Monet, Giverny — légué en 1966 à l'Académie des Beaux-Arts, Paris :

Musée Marmottan, Paris (5173).

1070

À SASSENHEIM PRÈS DE HAARLEM, CHAMP DE TULIPES

T. h. 0,597 ; l. 0,732
Signé b. g. : *Claude Monet 86*

La ferme au centre de ce tableau se trouvait à la lisière sud du village de Sassenheim, à l'extrémité du Knorrenburgerlaan. Son propriétaire, Willem van Zonneveld, était horticulteur. Les bâtiments ont été rasés peu avant 1900 (renseignement communiqué par M. Hulkenberg, Lisse, Pays-Bas).

Expositions : *5e exposition internationale de peinture*, Georges Petit, Paris, 1886 — *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 84 — *Monet, Pissarro, Renoir et Sisley*, Durand-Ruel, Paris, 1899, nº 25 — *Exposition centennale de l'art français*, Exposition universelle, Paris, 1900, nº 485 — *Pictures by Boudin, Manet...*, Grafton Galleries, Londres, 1905, nº 130 — *Franco-British Exhibition*, Art Palace, Londres, 1908, nº 351 — *Französische Kunst des XIX. und XX. Jahrhunderts*, Zurich, 1917, nº 130 — *Monet*, Georges Petit, Paris, 1924, nº 44 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1933, nº 3.

Bibliographie : M. Fouquier, *L'exposition internationale de peinture et de sculpture*, in : *Le XIXe siècle*, 17 juin 1886 — C. Frémine, *Exposition internationale de peinture et de sculpture*, in : *Le Rappel*, 17 juin 1886 — F. Fénéon, *5e exposition internationale de peinture...*, in : *La Vogue*, juin-juillet 1886, et *Les Impressionnistes en 1886*, Paris, octobre 1886, pp. 33-35 — G. Lecomte, *L'art impressionniste*, Paris, 1892, pp. 69 (ill.), 245 — A. Alexandre, *Cl. Monet, his Career and Work*, in : *The Studio*, mars 1908, p. 97 (ill.) — G. Grappe, s. d. (1909), pp. 35, 74 (ill.) — G. Geffroy, 1922, p. 109 — Duc de Trévise, *Le Pèlerinage de Giverny*, in : *Revue de l'Art*, t. I, 1927, p. 124 (ill.) — W.C. Seitz, 1960, p. 32 — J.U. Halperin, *Félix Fénéon, Œuvres... complètes*, Genève, 1970, t. I, pp. 42, 50 — *List of paintings in the Sterling and Francine Clark Art Institute*, Williamstown, 1972, p. 70 (ill.).

Historique : acheté à Monet par Clapisson, Paris, 1886 — *Durand-Ruel*, 1891 — Mlle Lefébure, Paris, c. 1900 — *Durand-Ruel*, c. 1905 — Robert Sterling Clark, 1933 :

The Sterling and Francine Clark Art Institute, Williamstown, Mass. (615).

1071

CHAMP DE TULIPES PRÈS DE LEYDE

T. h. 0,60 ; l. 0,73
Signé b. d. : *Claude Monet 86*

Cf. nº *1070*.

Expositions : *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 94 — *Paintings from the Estate of the late Potter Palmer of Chicago*, Howard Young, New York, 1922, nº 7 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1928, nº 50 — *Monet*, Orangerie, Paris, 1931, nº 16 — *Monet*, Tooth, Londres, 1936, nº 1 — *Monet*, Paris, 1952, nº 51 — *Monet*, Saint Louis et Minneapolis, 1957, nº 63.

Bibliographie : A. de Calonne, *L'art contre nature*, in : *Le Soleil*, 23 juin 1889 — G. Geffroy, 1922, p. 118.

Historique : Baron d'Estournelles de Constant, Paris, c. 1889 — Potter Palmer, Chicago — *Howard Young*, New York, c. 1922 — *Durand-Ruel*, 1925 — Jean d'Alayer, Paris, c. 1952 — *Sam Salz* — Mr and Mrs Henry Ford II, USA, c. 1957.

1072

VUE DU VILLAGE DE GIVERNY

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 86*

On voit ici le quartier du Pressoir en contrebas du coteau au flanc duquel Monet est installé. Au premier plan, la ferme de la Côte (cf. nº *1055*).

Expositions : *Frankfurter Kunstschätze*, Francfort, 1913, nº 61.

Historique : Ernst Flersheim, Francfort, c. 1913 — vente succession M. Farra, Paris, Galliera, 9 mars 1961, nº C.

1073

LA MEULE DE FOIN

T. h. 0,61 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet 86*

Le motif déjà traité l'année précédente au nº *997* est repris depuis un point un peu plus élevé ; au premier plan, une meule de foin.

Expositions : *Centenaire de l'exposition de 1874*, Leningrad, 1974, nº 23.

Bibliographie : article sur la collection S.I. Stchoukine, in : *Apollon* (en langue russe), 1914, pp. 13 (ill.), 43 — *Catalogue du Musée d'Art Occidental moderne* (en langue russe), Moscou, 1928, nº 372 — L. Réau, *Catalogue de l'art français dans les musées russes*, Paris, 1929, p. 121 — *Musée de l'Ermitage, Département de l'Art Occidental, Catalogue des peintures* (en langue russe), Leningrad et Moscou, 1958, t. I, pp. 417, 419 (ill.) — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 107 (ill.).

Historique : S.I. Stchoukine, Moscou, c. 1914 — Premier Musée de Peinture Occidentale, Moscou, 1918 — Musée d'Art Occidental Moderne, Moscou, 1928 — transféré en 1930 :

Musée de l'Ermitage, Leningrad (6563).

1074

VUE DE GIVERNY

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet*

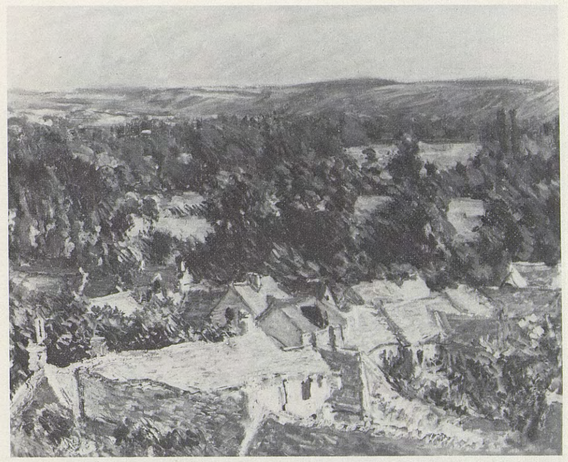
Exécutée non loin de la maison de l'artiste, cette vue représente la colline située à l'ouest du val qui monte de Giverny vers Bois-Jérôme ; à droite du grand arbre, on distingue le toit d'ardoises de la mairie-école construite à la fin du Second Empire.

Expositions : *Monet*, Orangerie, Paris, 1931, nº 54.

Bibliographie : J.-P. Hoschedé, *Cl. Monet, ce mal connu*, Genève, 1960, t. I, p. 18 (ill.).

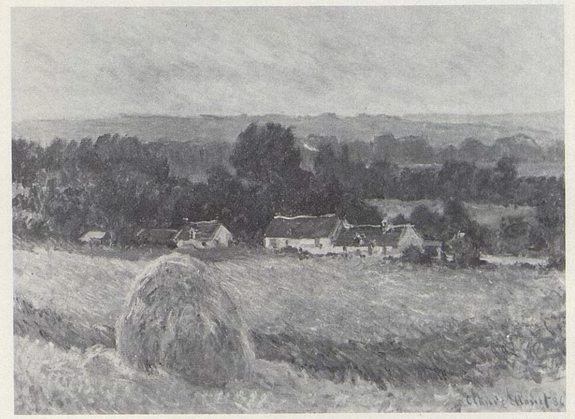
Historique : vente I. Montaignac, Paris, Georges Petit, 3 décembre 1917, nº 65 (acquis avant la vente, avec toute la collection, par un amateur danois) — vente V. Winkel and Magnussen, New York, Plaza Hotel, 6 avril 1922, nº 50 *(Durand-Ruel)* — P.A., France, 1967.

1069



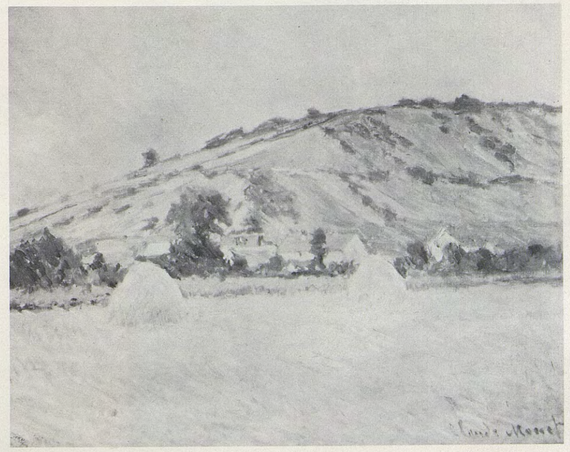
1072

1070



1073

1071



1074

1075

PROMENADE (ESQUISSE)

T. h. 1,025 ; l. 0,750

Un jour de promenade à l'île aux Orties où il garait ses bateaux, Monet fut frappé par le spectacle de figures debout au sommet d'un talus et se détachant sur le ciel. Dans une première esquisse, il fait poser de gauche à droite : Germaine et Suzanne Hoschedé, Alice Hoschedé ainsi que Michel Monet (renseignement recueilli auprès de Germaine Hoschedé-Salerou).

Expositions : *Monet*, Feigen, New York, 1969, nº 23 — *Monet*, Tokyo, Kyoto et Fukuoka, 1970, nº 13.

Historique : vente Bonnard, Paris, Charpentier, 23 février 1954, nº L — P.A., USA, c. 1969.

1076

ESSAI DE FIGURE EN PLEIN AIR (VERS LA DROITE)

T. h. 1,31 ; l. 0,88
Signé b. d. : *Claude Monet 86*

L'artiste représente ici, debout sur le talus de l'île aux Orties, Suzanne (1868-1899), son modèle préféré parmi les filles Hoschedé, en « jeune femme à l'ombrelle », souvenir pour lui de Camille à Argenteuil (nº *381*).

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1891, nº 21 ou 22.

Bibliographie : O. Mirbeau, *Cl. Monet*, in : *L'Art dans les deux Mondes*, 7 mars 1891, p. 185 — G. Geffroy, 1922, p. 189 — L. Cabot Perry, *Reminiscences of Cl. Monet from 1889 to 1909*, in : *American Magazine of Art*, mars 1927, p. 120 — O. Reuterswärd, 1948, p. 279 — H. Adhémar et M. Dreyfus-Bruhl, *Musée du Louvre. Catalogue des peintures ... impressionnistes*, Paris, 1958, pp. 137, 138, nº 262 — J.-P. Hoschedé, *Cl. Monet, ce mal connu*, Genève, 1960, t. II, pp. 112 (ill.), 126, 127 — W.C. Seitz, 1960, pp. 22, 26, 33, 128, 129 (ill.) — R. Gimpel, *Journal d'un collectionneur*, Paris, 1963, pp. 318, 348 — D. Wildenstein, 1971 et 1974, p. 60 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 107 (ill.), pl. XLIV — D. Rouart et J.D. Rey, 1972, pp. 39, 77 — H. Adhémar et A. Dayez, *Musée du Jeu de Paume, catalogue*, Paris, 1973, pp. 69 (ill.), 151.

Historique : Michel Monet, Giverny — donné en 1927 :

Musée du Louvre, Galerie du Jeu de Paume, Paris (RF.2620).

1077

ESSAI DE FIGURE EN PLEIN AIR (VERS LA GAUCHE)

T. h. 1,31 ; l. 0,88
Signé b. g. : *Claude Monet 86*

Toujours debout sur le même talus, Suzanne pose dans une nouvelle attitude, pendant que le ciel s'est chargé de nuages. Sa sœur Germaine (Mme Salerou), nous a indiqué que la jeune fille est sortie exténuée des nombreuses séances que l'artiste lui a imposées. Monet exécuta d'après ce tableau un dessin pour illustrer l'article d'Octave Mirbeau dans *L'Art dans les deux Mondes*, 7 mars 1891.

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1891, nº 21 ou 22.

Bibliographie : G. Geffroy, 1922, pp. 189, 216 (ill.) — L. Cabot Perry, *Reminiscences of Cl. Monet from 1889 to 1909*, in : *American Magazine of Art*, mars 1927, p. 120 — O. Reuterswärd, 1948, pp. 179 (fig. 83), 279 — H. Adhémar, 1950, pl. XIV — H. Adhémar et M. Dreyfus-Bruhl, *Musée du Louvre. Catalogue des peintures ... impressionnistes*, Paris, 1958, pp. 137, 138, nº 263 — J.-P. Hoschedé, *Cl. Monet, ce mal connu*, Genève, 1960, t. II, pp. 113 (ill.), 126, 127 — R. Gimpel, *Journal d'un collectionneur*, Paris, 1963, pp. 318, 348 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 107, pl. XLV — D. Rouart et J.D. Rey, 1972, pp. 39, 77 — H. Adhémar et A. Dayez, *Musée du Jeu de Paume, catalogue*, Paris, 1973, pp. 69 (ill.), 151.

Historique : Michel Monet, Giverny — donné en 1927 :

Musée du Louvre, Galerie du Jeu de Paume, Paris (RF.2621).

1078

AUTOPORTRAIT DE CLAUDE MONET COIFFÉ D'UN BÉRET

T. h. 0,56 ; l. 0,46

Vers la même époque, John Singer Sargent a représenté son ami Monet coiffé du même béret, assis devant le tableau nº *891* peint en 1884.

Expositions : *Monet*, Orangerie, Paris, 1931, nº 68 — *Monet de 1865 à 1888*, Durand-Ruel, Paris, 1935, nº 45 — *Centenaire Monet-Rodin*, Orangerie, Paris, 1940, nº 16 — *Impressionisten*, Kunsthalle, Bâle, 1949, nº 141 — *Monet*, Marlborough, Londres, 1954, nº 31 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1959, nº 44 — *Monet*, Tokyo, Kyoto et Fukuoka, 1973, nº 38.

Bibliographie : G. Clemenceau, 1928, pp. 23, 24, 31 — O. Reuterswärd, 1948, p. 279 — J.-P. Hoschedé, *Cl. Monet, ce mal connu*, Genève, 1960, t. I, p. 50 (ill.) — J. Rewald, 1961, p. 532 (ill.) — D. Wildenstein, 1971 et 1974, p. 2 (ill.) — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 107 (ill.).

Historique : Michel Monet, Giverny — P.A., France.

1075

1076

1077

1078

1079

COUCHER DE SOLEIL À GIVERNY

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 86*

Peint sur la route «d'en haut», à proximité de la ferme de la Côte dont un dessin préparatoire (Musée Marmottan, inv. 5129, f° 3 verso) représente à droite un des bâtiments, ce tableau, orienté vers le couchant, montre à gauche la mairie-école de Giverny.

Expositions : *Monet*, Georges Petit, Paris, 1924, n° 9.

Historique : Matsukata, France, c. 1924 — P.A., France, c. 1972.

1080

DEUX ARBRES DANS LA PRAIRIE

T. h. 0,81 ; l. 0,92

Ce motif isolé a été exécuté à proximité de l'Epte dont on aperçoit au fond la bordure boisée.

Expositions : *Monet*, Feigen, New York, 1969, n° 29.

Bibliographie : *The Collection of Mr and Mrs David Lloyd Kreeger*, Washington, D.C., 1976, pp. 24, 169 (ill.).

Historique : Michel Monet, Giverny — vente, Londres, Christie, 28 juin 1968, n° 92 *(Findlay)* — *Feigen*, New York — Mr and Mrs David Lloyd Kreeger, USA, 1972.

1081

PRAIRIE À GIVERNY

T. h. 0,92 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 86*

Peint non loin du sujet précédent.

Bibliographie : pièce justificative n° 107 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 456.

Historique : acheté à Monet par *Bernheim-Jeune* et *Durand-Ruel*, mai 1920 — *Durand-Ruel*, 1922 — vente, Paris, Charpentier, 16 juin 1953, n° 45 — vente Ludwig Neugass, New York, Christie, 27 novembre 1964, n° 80 (Savory).

1082

PRAIRIE ENSOLEILLÉE, GIVERNY

T. h. 0,92 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet*

Cf. n° *1081*.

Expositions : *Monet-Renoir*, Durand-Ruel, New York, 1915, n° 5.

Historique : Ernest Cognacq, Paris, 1905 — *Bernheim-Jeune*, 1905 — *Georges Petit*, Paris, 1905 — *Bernheim-Jeune*, 1905 — Prince de Wagram, Paris, 1905 — *Durand-Ruel*, 1914 — Mrs Charles H. Senff, New York, 1916 — vente, New York, Parke Bernet, 15 avril 1959, n° 60 — Jacques Gerard, New York — vente, Parke Bernet, Los Angeles, 25 février 1974, n° 36 — vente, Sotheby Parke Bernet, New York, 20 octobre 1976, n° 14.

1083

PRAIRIE À GIVERNY, EFFET D'AUTOMNE

T. h. 0,92 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet*

Cf. n° *1081*.

Expositions : *Impressionist and Barbizon Schools*, Museum of Fine Arts, Boston, 1919-1920 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1927, n° 48 — *Monet*, Wildenstein, New York, 1945, n° 52.

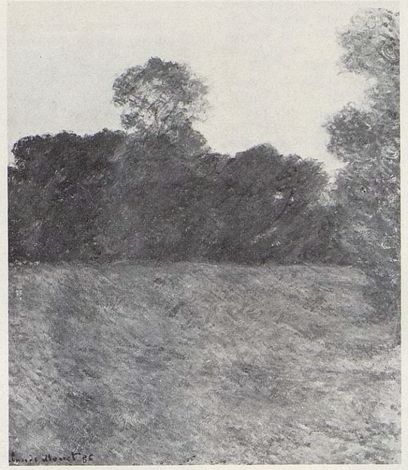
Bibliographie : C.C. Cunningham, *The Juliana Cheney Edwards Collection*, in : *Museum of Fine Arts Bulletin*, Boston, décembre 1939, p. 106 — O. Reuterswärd, 1948, p. 285.

Historique : *Josse Hessel*, Paris — Prince de Wagram, Paris — *Durand-Ruel*, 1914 — Juliana Cheney Edwards, Boston, 1916 — légué par Hannah Marcy Edwards en souvenir de sa mère en 1939 :

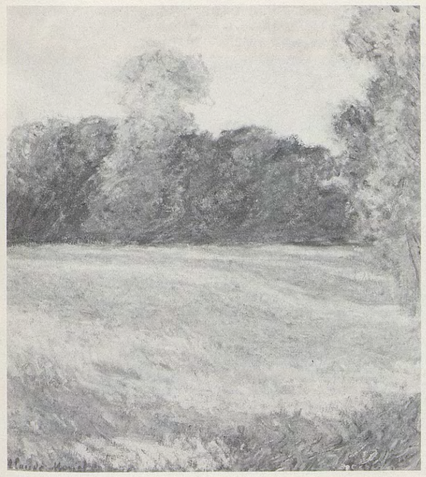
Museum of Fine Arts, Boston (39.670).

1079

1080



1081



1082

1083

1084

PYRAMIDES DE PORT-COTON, MER SAUVAGE

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet 86*

Le 15 septembre 1886, Monet s'installe au hameau de Kervilahouen à Belle-Ile-en-Mer. Son séjour se prolongera jusqu'au 25 novembre.
Les Pyramides ou Aiguilles de Port-Coton, prolongées par le Rocher du Lion (nos *1090* à *1092*), constituent le motif le plus septentrional des tableaux que l'artiste a peints à Belle-Ile (cf. no *1085*).

Expositions : *6e exposition internationale de peinture*, Georges Petit, Paris, 1887, no 74 ou 75 — *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, no 91.

Bibliographie : lettre (t. III) 1392 — O. Mirbeau, *L'exposition internationale de la rue de Sèze*, in : *Gil Blas*, 13 mai 1887 — G. Geffroy, *Hors du Salon. — Cl. Monet*, in : *La Justice*, 2 juin 1887 — *Catalogue des tableaux de la collection S.I. Stchoukine* (en langue russe), Moscou, 1913, pp. 30-31, no 136 — I. Tougendhold, *Œuvres françaises de la collection Stchoukine*, in : *Apollon* (en langue russe), 1914, no 1-2, pp. 26 (ill.), 43 — G. Geffroy, 1922, pp. 116, 118, 200 (ill.) — *Musée d'Art Occidental de Peinture, La Collection Stchoukine* (en langue russe), Moscou, 1923, pp. 23-24 — B. Ternovetz, *Musée d'Art Moderne de Moscou*, in : *L'Amour de l'Art*, décembre 1925, p. 459 — R. Koechlin, *Cl. Monet*, in : *Art et Décoration*, février 1927, p. 40 (ill.) — *Catalogue du Musée d'Art Occidental Moderne* (en langue russe), Moscou, 1928, no 371 — L. Werth, 1928, pl. 40 — L. Réau, *Catalogue de l'art français dans les musées russes*, Paris, 1929, p. 121, no 978 — M. de Fels, 1929, p. 232 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, pp. 366-367 — M. Malingue, 1943, pp. 116 (ill.), 148 — O. Reuterswärd, 1948, p. 286 — W.C. Seitz, 1960, pp. 17, 25, 33, 130, 131 (ill.) — *Musée Pouchkine, Catalogue de la galerie de tableaux* (en langue russe), Moscou, 1961, p. 129 — I. Sapego, 1969, (ill.) — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 107 (ill.).

Historique : acheté à Monet par *Georges Petit*, 1887 — P. Aubry, Paris, c. 1889 — vente P.A. [Aubry], Paris, Georges Petit, 10 mai 1897, no 20 *(Durand-Ruel)* — S.I. Stchoukine, Moscou, 1898 — Premier Musée de Peinture occidentale moderne, Moscou, 1918 — Musée d'Art occidental moderne, Moscou, 1928-1948 :

Musée Pouchkine, Moscou (3310).

1085

PYRAMIDE DE PORT-COTON

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet 86*

Cf. no *1084*. Compagnon de Monet à Belle-Ile en 1886, G. Geffroy note dans le journal qu'il publiera dans *Pays d'Ouest*, Paris, 1897, pp. 221-268 : «Au milieu de l'eau mouvante, de hautes pierres pointues, les pierres qu'on appelle des aiguilles en Normandie, et ici des pyramides» (p. 254).

Historique : *Marcel Bernheim*, Paris — vente, Londres, Christie, 6 mai 1932, no 126 (Duke of Marlborough) — vente, Londres, Christie, 22 juin 1934, no 115 (Maj. Simmons) — vente, Londres, Christie, 27 mars 1973, no 23 (Bonnetti) — vente, New York, Sotheby Parke Bernet, 22 octobre 1975, no 120 (P.A., Amérique du Sud).

1086

ROCHERS À BELLE-ÎLE

T. h. 0,60 ; l. 0,73
Signé b. g. : *Claude Monet 86*

Cf. nos *1084* et *1085*.

Expositions : *Frühjahrsausstellung*, E. Arnold, Dresde, 1899, no 19 — *Monet*, Bernheim-Jeune, Paris, 1921, no 14 — *Monet*, New York et Los Angeles, 1960, no 38.

Bibliographie : Sillart, *Le Salon des Indépendants à Paris*, in : *Apollon*, 1914, no 1-2, pp. 26 (ill.), 43 — *Le Courrier de la Presse*, in : *Bulletin de la Vie artistique*, 15 février 1921, p. 114 — A. Alexandre, 1921, p. 84 (ill.) — L. Werth, 1928, pl. 40 — X. Lathom, 1931, pl. 23 — O. Reuterswärd, 1948, pp. 169 (ill.), 285 — H. Rostrup, *Malerier og Tegninger i Ny Carlsberg Glyptotek*, Copenhague, 1961, p. 50, no 9276.

Historique : Serge Stchoukine — *Durand-Ruel*, 1898 — Fayet, Paris, 1902 — *Bernheim-Jeune*, 1905 — *Rosenberg*, 1905 — Prof. J.C. Bocks, Copenhague, c. 1948 — M. et Mme Erik Meyer, Copenhague, c. 1960 — donné par la Ny Carlsbergfondet en 1961 :

Ny Carlsberg Glyptotek, Copenhague (I.N.2820).

1087

PYRAMIDES DE PORT-COTON

T. h. 0,655 ; l. 0,655
Signé b. d. : *86 Claude Monet*

Cf. nos *1084* et *1085*.

Expositions : (*?*) *6e exposition des XX*, Société des XX, Bruxelles, 1889, no I — *Monet*, Goupil, Londres, 1889, no I — *Monet*, Rosenberg, Paris, 1924, no 13.

Bibliographie : J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in : *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973, pp. 75, Appendix I [p. 98].

Historique : acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, mai 1887 — Dupuis, Paris, 1887 — *Boussod, Valadon et Cie*, 1888 — Gallimard, Paris, 1889 — *Paul Rosenberg*, Paris, c. 1924 — vente, Londres, Sotheby, 29 novembre 1972, no 19 (Dr Eisenbeiss).

1088

LES PYRAMIDES DE PORT-COTON, EFFET DE SOLEIL

T. h. 0,64 ; l. 0,64
Signé b. g. : *Claude Monet 86*

Cf. nos *1084* et *1085*.

Expositions : *Exposition d'art français*, Saint-Pétersbourg et Moscou, 1899, no 235 — *5e exposition internationale des Beaux-Arts*, Venise, 1903 — Helsingfors, 1904 — *Monet, Manet, Renoir et Cézanne*, Weimar, 1904, no 23 — *Pictures by Boudin, Manet...*, Grafton Galleries, Londres, 1905, no 103 — *Monet*, Grossherzogliches Museum, Weimar, 1905, no 14 — *Art Français*, Exposition itinérante, Hollande, 1916-1917 — *Monet*, Thannhauser, Berlin, 1928, no 39 — *Monet de 1865 à 1888*, Durand-Ruel, Paris, 1935, no 44 — *Monet*, Tooth, Londres, 1936, no 29 — *Centenaire Monet-Rodin*, Orangerie, Paris, 1940, no 36.

Bibliographie : G. Besson, s. d. (1949), pl. 46 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 107 (ill.).

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, 1890 — Hansen, 1917 — vente Winkel et Magnussen, New York, Plaza Hotel, 6 avril 1922, no 28 *(Durand-Ruel)* — vente, Paris, Drouot, 20 décembre 1950, no 128 (Lloyd).

1089

ROCHERS À BELLE-ÎLE

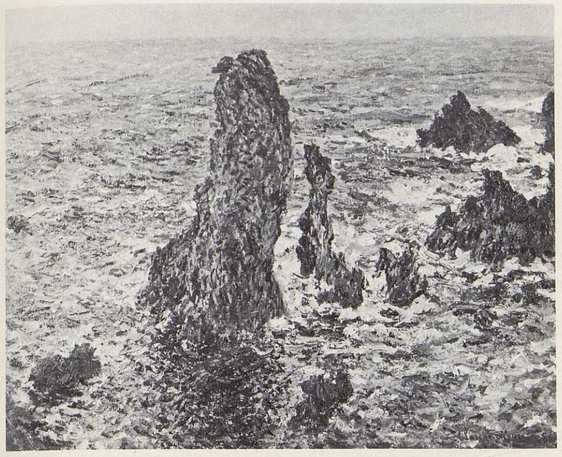
T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 87*

Peint en 1886 comme le no *1084*.
Bien que plusieurs toiles de Belle-Ile (nos *1089*, *1094*, *1096*, *1108*, *1111*) portent la date *87*, on peut admettre qu'elles ont été commencées sur place en 1886. Cf. no *1085*.

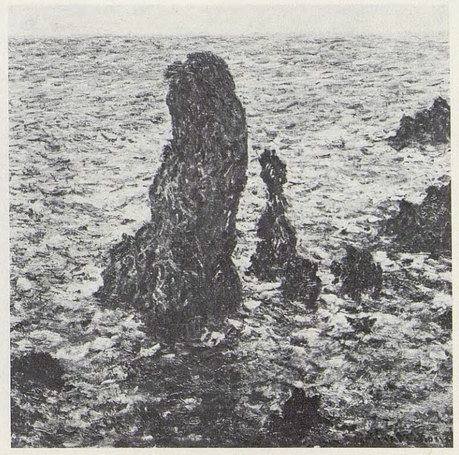
Expositions : *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, no 96.

Bibliographie : lettres (t. III) 989 et 991.

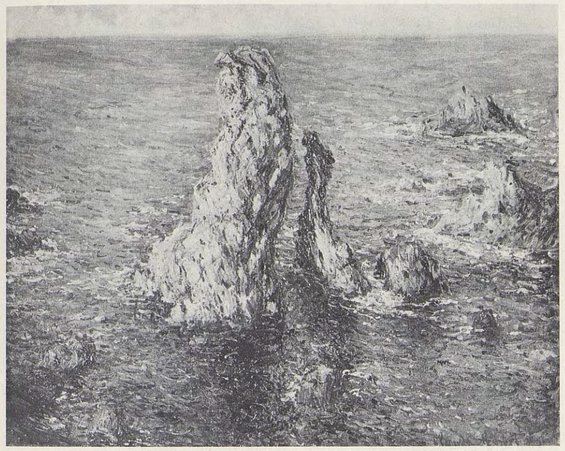
Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, novembre 1887 — Claude-Lafontaine, Paris, 1887 — Adolph Pagenstecher, Wiesbaden — vente, Johannesbourg, Sotheby Parke Bernet, Carlton Hotel, 4 mars 1975, no 15 — P.A., République Fédérale d'Allemagne, 1975.



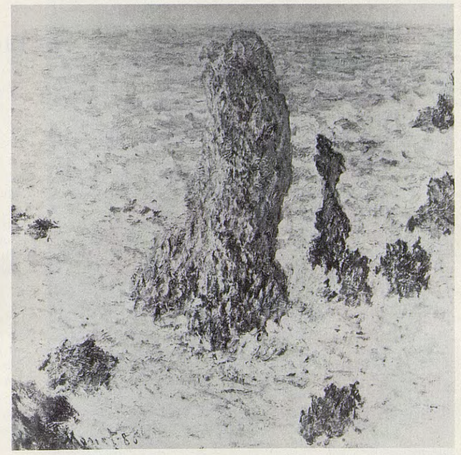
1084



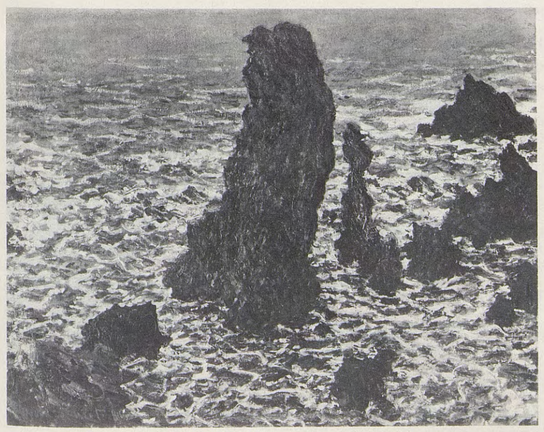
1087



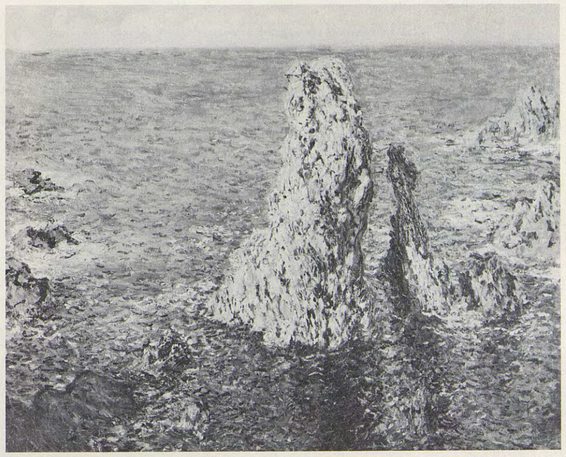
1085



1088



1086



1089

1090

CÔTE ROCHEUSE, ROCHER DU LION, BELLE-ÎLE

T. h. 0,655 ; l. 0,810
Signé b. g. : *Claude Monet 86*

Le motif représenté ici se trouve immédiatement au nord des Pyramides de Port-Coton. G. Geffroy (*Pays d'Ouest*, p. 255) décrit le site en ces termes : « Tout seul, dressé sur les pattes de devant, la tête tournée vers la terre, la croupe à fleur d'eau, un lion de granit, un énorme lion verdâtre sculpté par le temps, patiné par la mer, qui subit l'assaut de la lame et ruisselle sous les pleurs du flot qui se brise. »

Historique : vente Tadamasa Hayashi, New York, American Art Association, 8 janvier 1913, n° 158 *(Durand-Ruel)* — Ralph M. Coe, Cleveland, 1913 — vente Georges Bernheim, Paris, Galerie Charpentier, 7 juin 1935, n° 71 (M. Hélin) — *Hirschl and Adler*, New York — acquis en 1961 sur le Nathan Emory Coffin Fund :

Des Moines Art Center, Des Moines (Iowa) (61.42).

1091

ROCHERS À PORT-COTON, LE LION

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet 86*

Cf. n° *1090*.

Expositions : *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, n° 95 — *Monet*, Edimbourg et Londres, 1957, n° 82 — *Monet*, New York et Los Angeles, 1960, n° 39.

Bibliographie : lettre (t. III) 855 — A. de Calonne, *L'art contre nature*, in : *Le Soleil*, 23 juin 1889, p. 1 — *Bulletin de la Vie artistique*, 15 août 1924, p. 370, 15 octobre 1924, p. 465, et 15 novembre 1924, p. 514 — J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in : *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973, pp. 75, Appendix I [p. 99].

Historique : acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, avril 1887 — Poidatz, 1887 — vente [Poidatz], Paris, Drouot, 15 mars 1888, n° 62 *(Boussod, Valadon et Cie)* — Dupuis, 1888 — vente, Paris, Drouot, 10 juin 1891, n° 41 *(Durand-Ruel)* — Leclanché, 1891 — vente Leclanché, Paris, Drouot, 6 novembre 1924, n° 60 *(Durand-Ruel)* — *E.J. van Wisselingh*, Amsterdam, 1942 — M. P. Voûte, Amsterdam — O. Rebholz, Amsterdam — *Durand-Ruel*, c. 1946 — vente Wilhelm Weinberg of Scarsdale (N.Y.), Londres, Sotheby, 10 juillet 1957, n° 27 (Mrs Oliver Parker, Londres) — P.A., Grande-Bretagne.

1092

PORT-COTON, LE LION

T. h. 0,60 ; l. 0,73
Signé b. d. : *Claude Monet 86*

Cf. n° *1090*.

Expositions : *Monet de 1865 à 1888*, Durand-Ruel, Paris, 1935, n° 43 — *Monet*, Acquavella, New York, 1976, n° 45.

Bibliographie : W.C. Seitz, 1960, pp. 23, 33, 35 (ill.), 130 — D. Wildenstein, 1967, p. 45 (ill.) — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 107 (ill.) — J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in : *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973, Appendix I [p. 98].

Historique : acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, octobre 1887 — Olivier Sainsère, Paris, 1895 — Mme Olivier Sainsère, Paris, c. 1935 — *Wildenstein* — P.A., USA, 1964.

1093

ENTRÉE DE PORT-GOULPHAR, BELLE-ÎLE

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet 86*

« Pachydermes à croûtes épaisses » — pour employer une expression de Gustave Geffroy dans son *Salon de 1887* —, ces rochers sont situés sur le flanc droit de Port-Goulphar. Le même auteur précise dans *Pays d'Ouest*, p. 254 : « Chacune des découpures... prend le nom de *port* dans la langue de l'île. Bien peu, toutefois, servent à abriter des barques. Port-Goulphar, seul, irrégulier, tourmenté, offre le creux et la sécurité nécessaires. »

Expositions : (?) *6e exposition internationale de peinture*, Georges Petit, Paris, 1887, n° 83 — *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, n° 79 — *Impressionisten*, Kunsthalle, Bâle, 1949, n° 145 — *Monet*, Zurich, 1952, n° 69.

Bibliographie : (?) G. Geffroy, *Salon de 1887 : Hors du Salon. — Cl. Monet*, in : *La Justice*, 2 juin 1887 — Tabarant, *La Curiosité*, in : *Bulletin de la Vie artistique*, 15 mai 1925, p. 219.

Historique : (?) *Georges Petit*, Paris, c. 1887 — vente d'une collection d'un amateur [Depeaux], Paris, Drouot, 25 avril 1901, s. n° — *Bernheim-Jeune*, 1901 — *Durand-Ruel*, 1901 — *Seligmann*, 1903 — vente J.S. [Seligmann], Paris, Georges Petit, 18 mai 1925, n° 30 (Goldet) — *Acquavella*, New York — Frank Sinatra — vente, Londres, Sotheby Parke Bernet, 27 juin 1977, n° 12.

1094

PORT-GOULPHAR

T. h. 0,81 ; l. 0,65
Signé b. d. : *Claude Monet 87*

Peint en 1886 comme le n° *1093*.

Expositions : *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1928, n° 51.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, janvier 1887 — L. Renard, Lyon, 1944 — *Rousso*, Paris — acquis en 1949 :

Art Gallery of New South Wales, Sydney (8356).

1095

BELLE-ÎLE, ROCHERS DE PORT-GOULPHAR

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet 86*

Peint sensiblement au même endroit que le n° *1093*, mais d'une position plus élevée, ce tableau permet d'apercevoir au second plan la baie de Port-Domois.

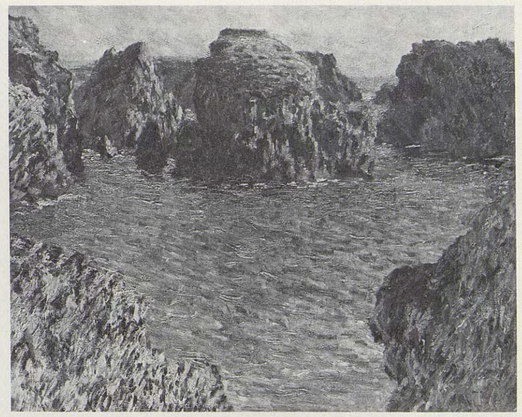
Expositions : *36e exposition des Beaux-Arts*, Gand, 1895 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, n° 75 — *Monet*, The Art Institute of Chicago, 1975, n° 71.

Bibliographie : lettres (t. III) 1172, 1173 — R. Régamey, *Formation de Cl. Monet*, in : *Gazette des Beaux-Arts*, février 1927, p. 77 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 347.

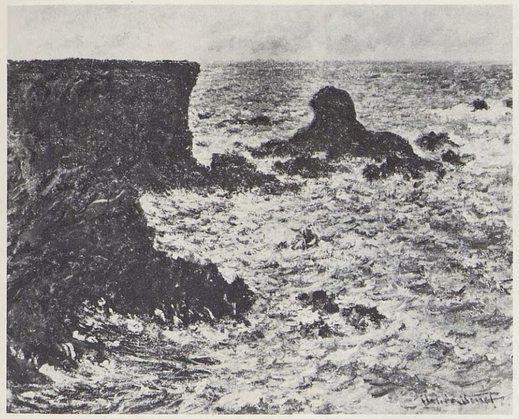
Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, décembre 1892 — Mrs John Jay Borland, 1897 — Mr and Mrs Chauncey B. Borland, Chicago, c. 1963 — donné en 1964 :

The Art Institute of Chicago (64-210).

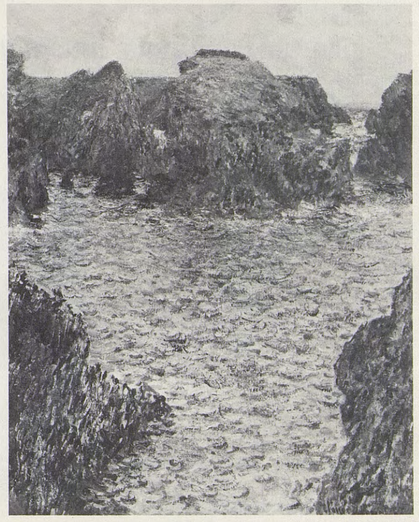
1090



1093

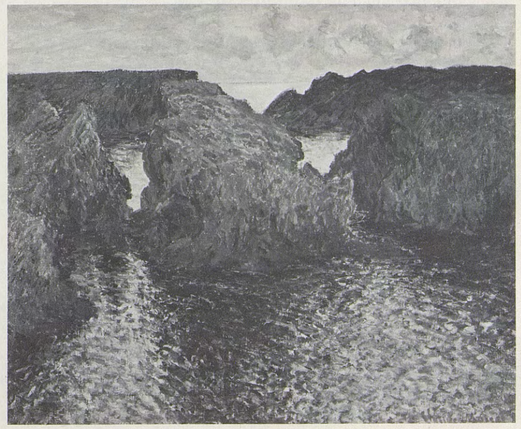


1091



1094

1092



1095

1096

BLOC DE ROCHERS À PORT-GOULPHAR

T. h. 0,66 ; l. 0,65
Signé b. g. : *Claude Monet 87*

Peint en 1886 comme le nº *1097*.
A propos de ce bloc de rochers, Gustave Geffroy parle, dans son *Salon de 1887*, de «mamelons pelés, jaunis et rougis par la végétation d'automne».

Expositions : (?) *6e exposition internationale de peinture*, Georges Petit, Paris, 1887, nº 80 — (?) *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 83 — *Monet*, Feigen, New York, 1969, nº 24.

Bibliographie : (?) G. Geffroy, *Salon de 1887 : Hors du Salon. — Cl. Monet*, in : *La Justice*, 2 juin 1887 — G. Geffroy, 1922, pp. (?) 116, 192 (ill.) — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 107 (ill.).

Historique : Gustave Geffroy, Paris — vente de Mme L., Paris, Drouot, 2 juin 1927, nº 32 (Simonson) — *Bourgeat & Cie*, Paris, c. 1930 — *Stephen Hahn*, New York, c. 1968 — Dr and Mrs Richard W. Levy, USA, c. 1968 — Weil Brothers-Cotton, Inc., Montgomery, Alabama, 1978.

1097

BLOC DE ROCHERS, BELLE-ÎLE

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 86*

Cf. nº *1096*.

Expositions : (?) *6e exposition internationale de peinture*, Georges Petit, Paris, 1887, nº 80 — (?) *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 83.

Bibliographie : lettres (t. III) 1115 et 1116 — (?) G. Geffroy, *Salon de 1887 : Hors du Salon. — Cl. Monet*, in : *La Justice*, 2 juin 1887 — (?) G. Geffroy, 1922, p. 116 — M. Malingue, 1943, pp. 117 (ill.), 148 — L. Venturi, *Archives...*, 1939, t. I, p. 338.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, juillet 1891 — Potter Palmer, Chicago, 1892 — Honoré Palmer — donné en 1945 : The Art Institute of Chicago — *Silberman*, New York, 1947.

1098

BELLE-ÎLE, LE CHENAL DE PORT-GOULPHAR

T. h. 0,60 ; l. 0,73
Signé b. g. : *Claude Monet 86*

Selon d'anciens habitants de l'île, le rocher vu ici sur la gauche serait le «Carigueroack», ou «Voilure de la Sorcière», situé à la sortie de Port-Goulphar.

Bibliographie : J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in : *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973, Appendix I [pp. 98-99].

Historique : acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, mai 1887 — Victor Desfossés, Paris, 1887 — *Boussod, Valadon et Cie*, 1888 — Geo W. Vanderbilt, Washington, 1892 — P.A.

1099

BELLE-ÎLE

T. h. 0,60 ; l. 0, 74
Signé b. d. : *Claude Monet*

Cf. nº *1098*.

Historique : vente, Paris, Drouot, 1er juin 1932, nº 40 (Giraud) — Mme Croquez, Paris, c. 1971 — vente, Sotheby, Londres, 5 décembre 1973, nº 31 — *Krugier*, Genève — Mr M.S. Ackerman, Londres — *Bischofberger*, Suisse, 1975.

1100

LA CÔTE SAUVAGE

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet 86*

Les rochers de Radenec, qui portent le nom d'un hameau situé entre Kervilahouen et la mer, séparent Port-Goulphar de Port-Domois.
Monet exécuta d'après ce tableau un dessin pour illustrer l'article d'Octave Mirbeau dans *L'Art dans les deux Mondes*, 7 mars 1891.

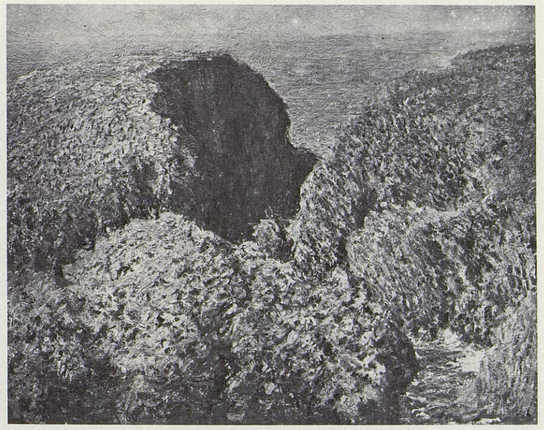
Expositions : *Exposition d'art français*, Barcelone, 1917, nº 806 — Madrid, 1918 — *Art français en Rhénanie*, Palais de Biebrich, Wiesbaden, 1921 — *XVIIIe Biennale*, Venise, 1932, cat. p. 232, nº 2 — *Centenaire Monet-Rodin*, Orangerie, Paris, 1940, nº 37.

Bibliographie : G. Lesaulx, *Pour le Luxembourg*, in : *Le Mémorial Artistique*, 24 mars 1894, p. 1 — *Le Legs Caillebotte*, in : *Chronique des Arts*, 18 avril 1896, pp. 144-145 — L. Bénédite, *La collection Caillebotte au Musée du Luxembourg*, in : *Gazette des Beaux-Arts*, 1897, t. I, p. 257 — G. Denoinville, *Sensations d'art*, Paris, 1899, 2e série, p. 72 — C. Mauclair, *L'impressionnisme, son histoire, son esthétique, ses maîtres*, Paris, 1904, pp. 219, 228 — G. Grappe, s. d. (1909), p. 77 (ill.) — C. Moreau-Vauthier, *La peinture*, Paris, 1913, p. 72, pl. IX — G. Geffroy, *Cl. Monet*, in : *L'Art et les Artistes*, 1920, nº 11, p. 69 (ill.) — G. Geffroy, 1922, pp. 179, 184 (ill.) — M. de Fels, 1929, p. 231 — O. Reuterswärd, 1948, pp. 172 (ill.), 204, 285 — H. Adhémar et M. Dreyfus-Bruhl, *Musée du Louvre, Catalogue des peintures ... impressionnistes*, Paris, 1958, nº 259 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 107 (ill.), pl. XLVII — H. Adhémar et A. Dayez, *Musée du Jeu de Paume, catalogue*, Paris, 1973, pp. 69 (ill.), 151 — A. Jakovsky, *Belle-Ile-en-Mer*, Paris, s. d., (ill.).

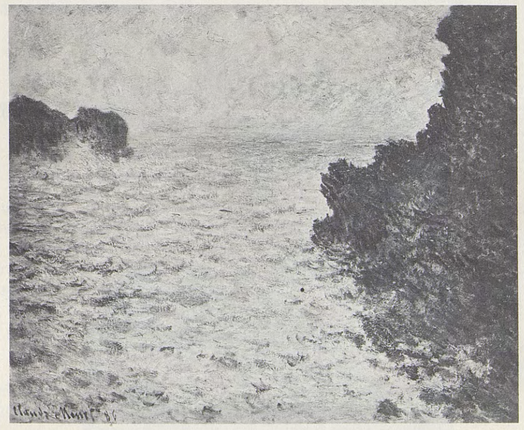
Historique : Gustave Caillebotte, Paris — légué à l'Etat en 1894 — entré au Musée du Luxembourg, Paris, en 1896 — au Louvre en 1929 :

Musée du Louvre, Galerie du Jeu de Paume, Paris (RF. 2777).

1096

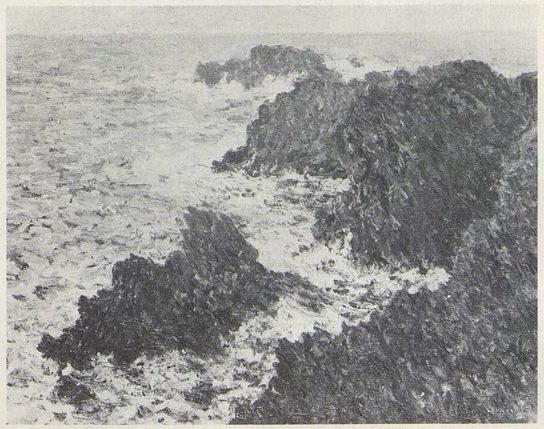


1097



1098

1099



1100

1101

POINTE DE ROCHERS À PORT-GOULPHAR

T. h. 0,81 ; l. 0,65
Signé b. d. : *Claude Monet*

Cf. nº *1100*.

Expositions : (?) *6e exposition internationale de peinture*, Georges Petit, Paris, 1887, nº 76 — *Monet*, Walter Kimball, Boston, 1910, nº 12 — Rochester Art Club, Rochester, N.Y., 1910 — University of Missouri, Columbia, 1911 — *Inaugural Exhibition*, Minneapolis Institute of Arts, 1915, nº 254 — *French Impressionists*, Detroit Museum of Art, 1915, nº 27 — *Monet*, Durand-Ruel, New York, 1923, nº 7 — *Monet*, Wildenstein, New York, 1945, nº 53.

Bibliographie : (?) G. Geffroy, *Salon de 1887 : Hors du Salon. — Cl. Monet*, in : *La Justice*, 2 juin 1887 — (?) G. Geffroy, 1922, p. 116 — O. Reuterswärd, 1948, p. 286 — (?) J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in : *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973, Appendix I [p. 98].

Historique : (?) acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, avril 1887 — (?) Poidatz, 1887 — vente Depeaux, Paris, Georges Petit, 31 mai-1er juin 1906, nº 21 *(Durand-Ruel)* — Harris Whittemore, Naugatuck, 1925 — J. H. Whittemore Company, USA.

1102

POINTES DE ROCHERS À BELLE-ÎLE

T. h. 0,81 ; l. 0,65
Signé b. d. : *Claude Monet 86*

Cf. nº *1100*. G. Geffroy, qui a vu travailler Monet devant ce motif, l'évoque en ces termes : «A l'extrémité de la falaise, quatre blocs massifs, énormes, ridés, crevassés, qui se dressent comme des tours de cathédrale» (*Pays d'Ouest*, p. 261).

Expositions : *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 93 — *Monet*, Lotos Club, New York, 1899, nº 5.

Bibliographie : W. H. Fuller, *Claude Monet and his Paintings*, New York, 1899, p. 16 — Th. Duret, *Histoire des peintres impressionnistes*, Paris, 1906, p. 95 (ill.) — J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in : *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973, p. 43, Appendix I [p. 100].

Historique : Guillemard, Paris, c. 1889 — *Boussod, Valadon et Cie*, 1889 — A. A. Pope, Cleveland, 1889 — Mrs John Wallace Riddle, Farmington, c. 1931 — *Knoedler* — William S. Moorhead, Washington, D.C. — vente W.S. Moorhead, New York, Sotheby Parke Bernet, 26 mai 1976, nº 27.

1103

BELLE-ÎLE, COUCHER DE SOLEIL

T. h. 0,73 ; l. 0,60
Signé b. d. : *Claude Monet 86*

Cf. nº *1100*.

Bibliographie : (?) J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in : *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973, Appendix I [p. 98].

Historique : (?) acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, mai 1887 — (?) Heilbut, 1889 — vente Hans Weidenbusch, Cologne, salle Heberle, 5 juin 1899, nº 20 — (?) vente, Londres, Christie, 15 mai 1925, nº 79 (Croal Thomson) — vente, Londres, Christie, 24 juin 1927, nº 90 (Stuart) — J. M. Patrick, c. 1937 — vente, Londres, Christie, 23 janvier 1948, nº 105 *(Roland)* — *Roland, Browse & Delbanco*, Londres — P.A., Suisse, 1949.

1104

ROCHERS À BELLE-ÎLE, PORT-DOMOIS

T. h. 0,73 ; l. 0,60
Signé b. d. : *Claude Monet/86*

Cf. nº *1100*.

Expositions : *Peintres impressionnistes*, La Libre Esthétique, Bruxelles, 1904, nº 102 — (?) *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1914, nº 40 — *Monet*, 1952, Paris, nº 50, La Haye, h. c. — (?) *Monet*, Marlborough, Londres, 1954, nº 30.

Bibliographie : G. Grappe, s. d. (1909), p. 55 (ill.) — M. Octave Maus, *Trente années de lutte pour l'art*, Bruxelles, 1926, p. 323.

Historique : *Durand-Ruel*, c. 1891 — Jean d'Alayer, Paris, c. 1952 — *Sam Salz*, New York — Joseph Pulitzer, USA, c. 1964.

1105

LE VILLAGE DE DOMOIS

T. h. 0,635 ; l. 0,815
Signé b. d. : *Claude Monet*

Le hameau de Domois commande l'accès au port du même nom, ainsi qu'au sémaphore du Talus.

Historique : *Sam Salz* — Benson Ford — P.A., USA.

1106

LA ROCHE GUIBEL, PORT-DOMOIS

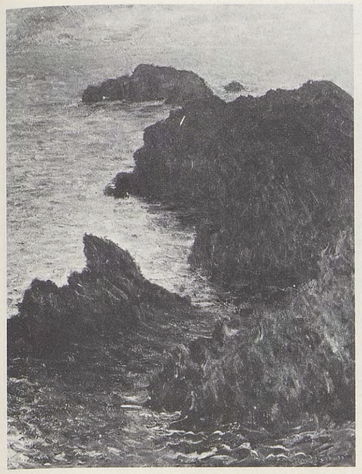
T. h. 0,66 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet 86*

La Roche Percée dite *Guibel*, nom apparemment oublié aujourd'hui, se trouve au centre de la baie de Port-Domois. Elle est vue ici en direction du nord-ouest. A l'arrière-plan, derrière les rochers de Radenec, on aperçoit Port-Goulphar. G. Geffroy a bien vu «au milieu du port, un rocher troué, arrondi en arche, une ruelle emplie de l'écume et de la violente colère de l'eau» (*Pays d'Ouest*, pp. 260-261).

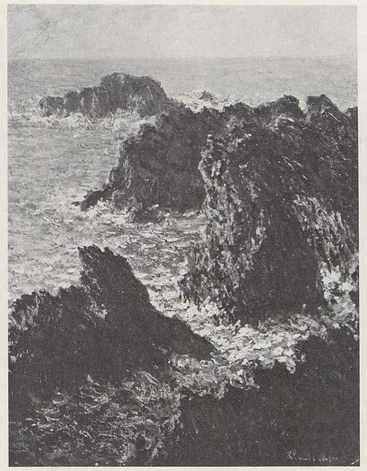
Expositions : (?) *6e exposition internationale de peinture*, Georges Petit, Paris, 1887, nº 82 — *Monet*, Lotos Club, New York, 1899, nº 18 — *Monet*, Copley Hall, Boston, 1905, nº 17 — *One Hundred Years of Impressionism*, Wildenstein, New York, 1970, nº 65.

Bibliographie : lettre (t. III) 1392 — (?) G. Geffroy, *Salon de 1887 : Hors du Salon. — C. Monet*, in : *La Justice*, 2 juin 1887 — *W.H. Fuller's Monet Sold*, in : *The Sun*, 14 mars 1903, nº 150 — *Claude Monet exhibit opens*, in : *Boston Post*, 15 mars 1905 — (?) G. Geffroy, 1922, p. 116.

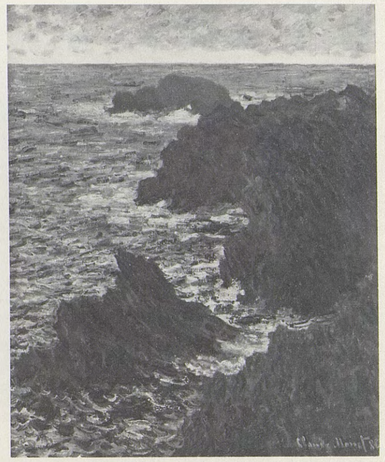
Historique : (?) acheté à Monet par *Georges Petit*, 1887 — vente P.A. [Aubry], Georges Petit, Paris, 10 mai 1897, nº 21 *(Durand-Ruel)* — William H. Fuller, New York, 1897 — vente W.H. Fuller, New York, American Art Association, 12-13 mars 1903, nº 150 *(Durand-Ruel)* — Mrs Potter Palmer, Chicago, 1903 — Mr Gordon Palmer, USA, c. 1961 — *Wildenstein* — P.A., San Francisco.



1101

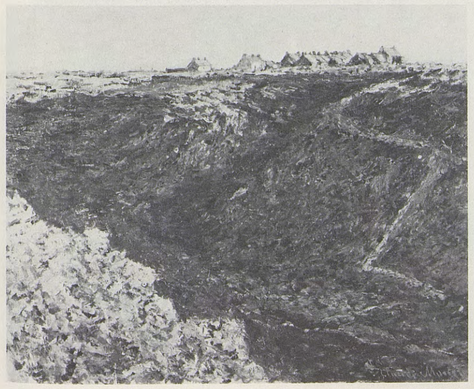


1102

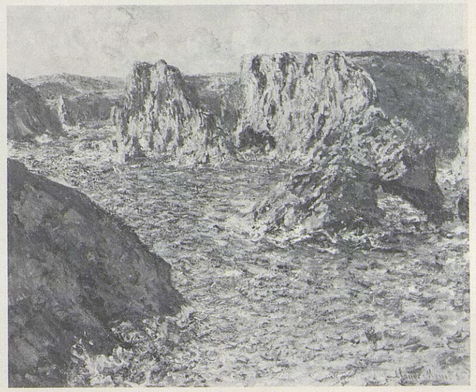


1103

1104



1105



1106

1107

LES ROCHERS DE BELLE-ÎLE

T. h. 0,63 ; l. 0,79
Signé b. g. : *Claude Monet*

Ce tableau et les deux qui lui font suite montrent la Roche Guibel et son environnement vus d'un point situé légèrement plus à gauche et plus haut que pour le n° *1106*.

Expositions : (?) *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, n° 80 ou 90.

Bibliographie : G. Grappe, s. d. (1909), p. 77 (ill.) — M. Sartor, *Musée de Reims, catalogue sommaire de la collection Henry Vasnier*, Reims, 1913, n° 191 — M. de Fels, 1929, p. 232 — O. Reuterswärd, 1948, p. 286 — S. Cotté, 1974, fig. 14.

Historique : Henry Vasnier, Reims — légué en 1907 :

Musée des Beaux-Arts, Reims (n° 191).

1108

PORT-DOMOIS

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 87*

Cf. n° *1107*.
Concernant la date, cf. le commentaire au n° *1089*.

Expositions : *Monet, Pissarro, Renoir et Sisley*, Durand-Ruel, Paris, 1899, n° 26 — *Pictures by Boudin, Manet...*, Grafton Galleries, Londres, 1905, n° 146 — *Art Moderne*, Manzi-Joyant, Paris, 1912, n° 151 — *Monet*, Georges Petit, Paris, 1924, n° 41 — *Monet*, Edimbourg et Londres, 1957, n° 83.

Bibliographie : G. Lecomte, *L'art impressionniste*, Paris, 1892, p. 103 (ill.).

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, mars 1887 — *E.J. van Wisselingh*, Amsterdam — M. P. Voûte, Amsterdam, c. 1938 — L.E. Visser, La Haye, c. 1940 — Mme M. Visser, Laren, c. 1946 — *Hector Brame*, Paris — Mr and Mrs Paul Mellon, USA, 1968.

1109

PORT-DOMOIS À BELLE-ÎLE

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 86*

Cf. n° *1107*.

Expositions : (?) *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, n° 80 ou 90.

Historique : P.A., France, c. 1971.

1110

BELLE-ÎLE

T. h. 0,60 ; l. 0,80
Signé b. d. : *Claude Monet 86*

La Roche Guibel est vue ici davantage en direction de l'ouest que sur les tableaux précédents.

Expositions : *Centenaire Monet-Rodin*, Orangerie, Paris, 1940, n° 38.

Bibliographie : G. Grappe, *Catalogue du Musée Rodin*, Paris, 1929, p. 142 — O. Reuterswärd, 1948, p. 286 — D. Wildenstein, 1971 et 1974, p. 79 (ill.) — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 107 (ill.).

Historique : Auguste Rodin, Paris — donné à l'Etat en 1916 :

Musée Rodin, Paris.

1111

LES ROCHERS DE BELLE-ÎLE

T. h. 0,60 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet 87*

Peint en 1886 comme le n°*1110*.
De nouveaux déplacements du chevalet, en suivant la falaise de Port-Domois vers la droite (cf. n° *1112*), ouvrent encore plus la perspective vers le large. En revanche, le creux de la Roche Guibel est à peine visible.

Expositions : *Exposition internationale des Beaux-Arts*, Madrid, 1892-1893.

Bibliographie : O. Reuterswärd, 1948, p. 285.

Historique : acheté à Monet par *Durand-Ruel*, 1887 — Harris Whittemore, Naugatuck, 1893 — vente Harris Whittemore, New York, Parke Bernet, 19 mai 1948, n° 87.

1112

BELLE-ÎLE, EFFET DE PLUIE

T. h. 0,60 ; l. 0,73
Signé b. g. : *Claude Monet*

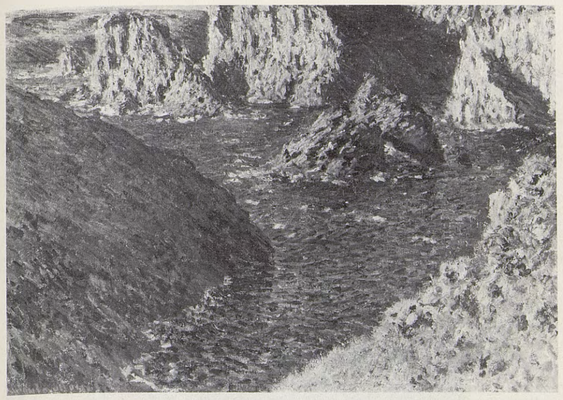
Cf. n° *1111*.

Expositions : (?) *Exposition des Beaux-Arts*, Saint-Brieuc, 1891 — *Art français du XIXe s.*, Paul Rosenberg, Paris, 1917, n° 41 — *Monet*, Georges Petit, Paris, 1924, n° 59.

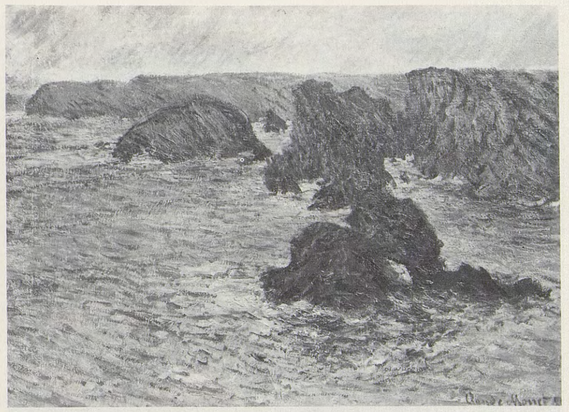
Bibliographie : (?) lettre n° 707 — K. Madsen, *Wilhelm Hansen's Samling*, Copenhague, 1918, n° 100, p. 38 — Rapin, *Ordrupgaard-Samlingen*, in : *Illustreret Tidende*, 22 septembre 1918, p. 530 (ill.) — E. Dumonthier, *La collection W. Hansen*, in : *Revue de l'Art*, 1922, n° 241, p. 338 — *Bridgestone Gallery*, Tokyo, 1965, cat. n° 48, pl. 27.

Historique : acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, mai 1887 — Clapisson, Paris, 1887 — *Durand-Ruel*, 1891 — *Bernheim*, 1897 — vente Georges Feydeau, Paris, Drouot, 11 février 1901, n° 73 (Besnard) — Georges Viau, Paris — Wilhelm Hansen, Ordrupgaard, c. 1918 — Kojiro Matsukata, 1922 — Ishibashi, Tokyo :

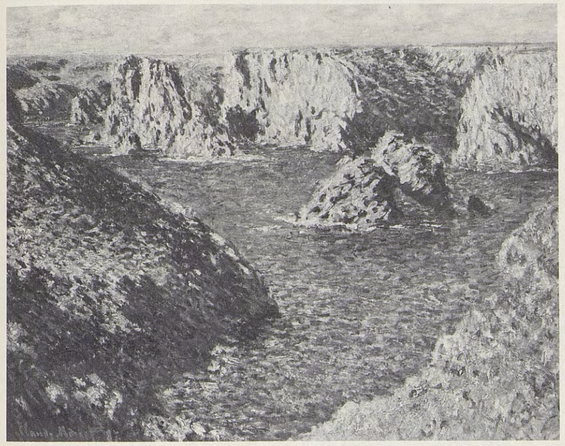
Bridgestone Gallery, Tokyo.



1107

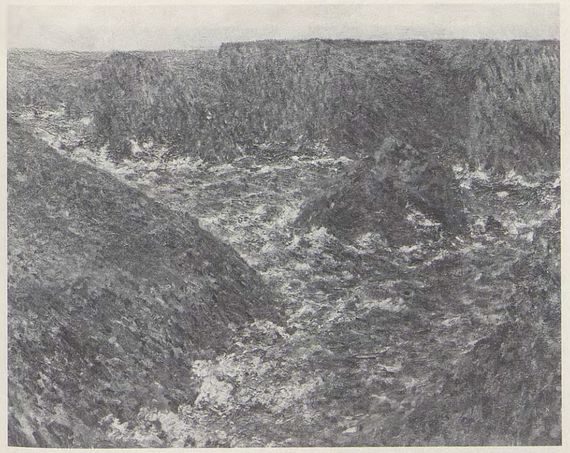


1110

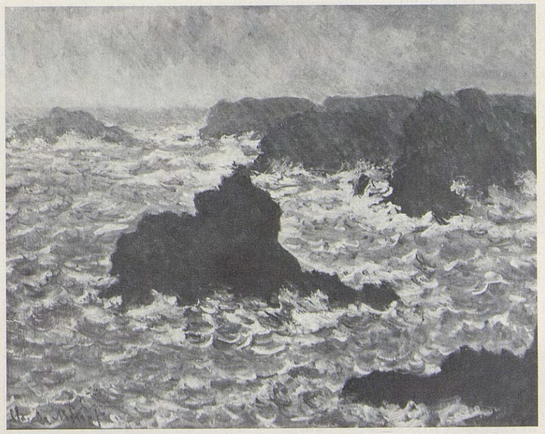


1108

1111



1109



1112

1113

BELLE-ÎLE

T. h. 0,60 ; l. 0,60

Cette esquisse isolée (peut-être la pochade dont Monet parle dans sa lettre à Mme Hoschedé du 4 octobre) représente Port-Domois et la Roche Guibel vus sensiblement dans le sens opposé au n° *1106*.

Bibliographie : (?) lettre n° 704.

Historique : Michel Monet, Giverny — vente, Paris, Galliera, 8 décembre 1973, n° 62.

1114

GROTTE DE PORT-DOMOIS

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 86*

« Tout à fait au sud, entre Port-Goulphar et le sémaphore du Talus, la mer s'est creusé une entrée profonde, à travers une monstrueuse fortification. Ici, à Port-Domois, ce sont les rochers les plus hauts, les plus redoutables de la côte » (G. Geffroy, *Pays d'Ouest*, p. 260).

Expositions : *6e exposition internationale de peinture*, Georges Petit, Paris, 1887, n° 77 — *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, n° 89 — *Monet*, Museum of Fine Arts, Boston, 1911, n° 15.

Bibliographie : G. Geffroy, *Salon de 1887 : Hors du Salon — Cl. Monet*, in : *La Justice*, 2 juin 1887 — G. Geffroy, 1922, pp. 116, 118 — J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in : *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973, Appendix I [p. 98].

Historique : acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie*, avril 1887 — Aubry, Paris, 1887 — *Boussod, Valadon et Cie*, 1894 — L. Crist Delmonico, 1894 — vente E.F. Milliken, New York, Mendelssohn Hall, 14 février 1902, n° 15 *(Durand-Ruel)* — Cyrus J. Lawrence, New York, 1902 — vente C.J. Lawrence, New York, Mendelssohn Hall, 21-22 janvier 1910, n° 70 — Mrs C.A. Van Rensselaier, New York — Desmond Fitzgerald, Boston, c. 1911 — vente Desmond Fitzgerald, New York, American Art Association, 21-22 avril 1927, n° 195 (Victor Harris) — vente, New York, Parke Bernet, 19 mai 1966, n° 25 — *Stephen Hahn*, New York, c. 1968 — Mr. and Mrs B.E. Bensinger, USA, c. 1968.

1115

TEMPÊTE À PORT-GOULPHAR, BELLE-ÎLE

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet 86*

Peint à la mi-octobre ainsi que les quatre numéros suivants (cf. lettres n°s 711, 713, 714). Au premier plan figurent trois rochers de Port-Goulphar, vus depuis le lieu-dit « plage des Curés » ; à l'arrière-plan, on distingue la falaise de Port-Domois.

Bibliographie : J.-P. Hoschedé, *Cl. Monet, ce mal connu*, Genève, 1960, t. I, p. 32 (ill.).

Historique : vente Mrs James F. Sutton, New York, Plaza Hotel, 16-17 janvier 1917, n° 148 *(Durand-Ruel)* — P.A., Suisse.

1116

TEMPÊTE, CÔTES DE BELLE-ÎLE

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. g. : *Claude Monet 86*

Cf. n° *1115*, dont on distingue ici, au premier plan, les deux rochers de droite.

Expositions : *Centenaire Monet-Rodin*, Orangerie, Paris, 1940, n° 41 — *Exposition d'art français au Japon*, Musée National, Tokyo, et Musée municipal, Kyoto, 1961-1963, n° 92.

Bibliographie : O. Reuterswärd, 1948, p. 285 — G. Besson, s. d. (1949), pl. 45 — H. Adhémar et M. Dreyfus-Bruhl, *Musée du Louvre, Catalogue des peintures ... impressionnistes*, Paris, 1958, p. 137 — A. Jakovsky, *Sulla scia di Monet del 1886 : nell'atlantica Belle-Ile*, in : *Arterama*, Milan, octobre 1971 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 107 (ill.), pl. XLVI — H. Adhémar et A. Dayez, *Musée du Jeu de Paume, catalogue*, Paris, 1973, pp. 69 (ill.), 151 — J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in : *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973, p. 75.

Historique : vente, Paris, Drouot, 10 juin 1891, n° 42 (A. Migeon, Paris) — Gaston Migeon, Paris — légué en 1931 :

Musée du Louvre, Galerie du Jeu de Paume, Paris (RF. 3163).

1117

TEMPÊTE À BELLE-ÎLE

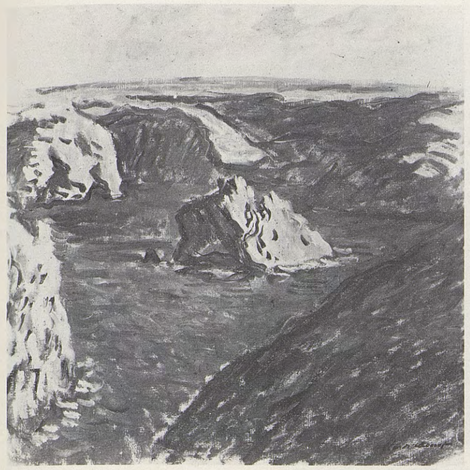
T. h. 0,60 ; l. 0,73
Signé b. d. : *Claude Monet 86*

Cf. n° *1115*, dont on aperçoit ici, au premier plan, les deux rochers de gauche.

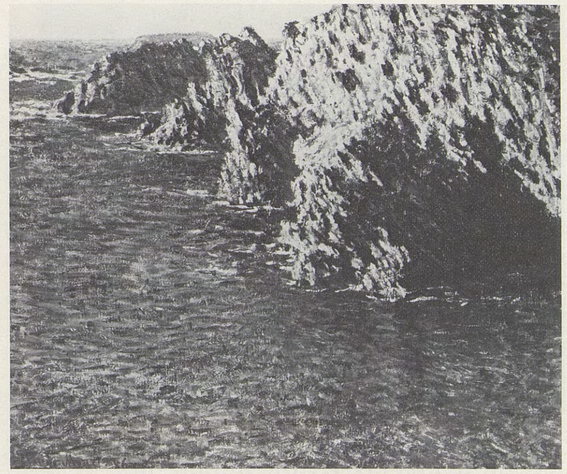
Expositions : (?) *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, n° 75.

Bibliographie : O. Reuterswärd, 1948, p. 170 (ill.) — M. Rostand, *Quelques amateurs de l'époque impressionniste* (thèse inédite de l'Ecole du Louvre), Paris, 1955, p. 350 — W.C. Seitz, 1960, pp. 23, 33, 36 (ill.), 130 — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 107 (ill.).

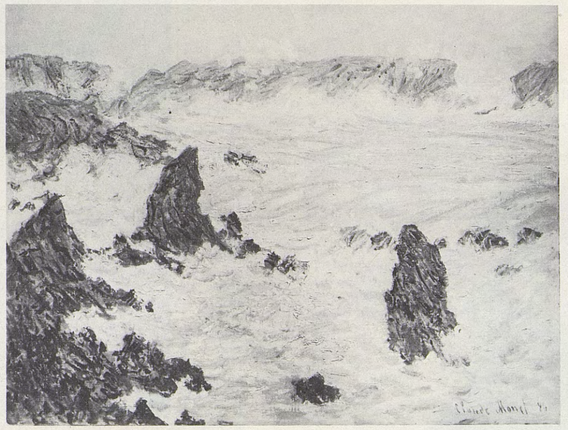
Historique : vente Succession de Mme Octave Mirbeau, Paris, Drouot, 6 juin 1932, n° 3 (Dr Viau) — vente Succession Georges Viau, Paris, Drouot, 11 décembre 1942, n° 107 — M. Theuveny, Paris, 1942 — P.A., Suisse.



1113

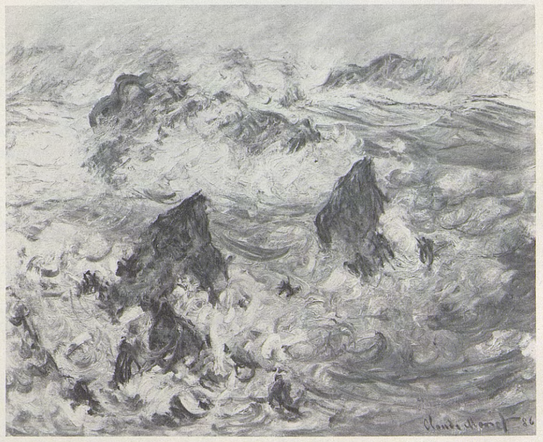


1114



1115

1116



1117

1118

MER DÉMONTÉE

T. h. 0,65 ; l. 0,81
Signé b. d. : *Claude Monet 86*

Cf. nº *1117*.

Expositions : *Monet-Manet*, Miethke, Vienne, 1910, nº 22 — *Exposition Internationale*, Gand, 1913 — Manès, Prague, 1914 — Bilbao, 1919 — *Monet*, Edimbourg et Londres, 1957, nº 81.

Bibliographie : Ch. Léger, 1930, pl. 24 — J. Alazard, *Catalogue des peintures et sculptures du Musée National des Beaux-Arts d'Alger*, Paris, 1936, nº 1060 — O. Reuterswärd, 1948, p. 286.

Historique : vente Depeaux, Paris, Georges Petit, 31 mai-1er juin 1906, nº 18 *(Durand-Ruel)* — Albert Caressa, 1920 — acquis en 1929 :

Musée des Beaux-Arts, Alger (1060).

1119

TEMPÊTE SUR LES CÔTES DE BELLE-ÎLE

T. h. 0,60 ; l. 0,73
Signé b. d. : Claude Monet

Cf. nº *1117*.

Expositions : (?) *6e exposition internationale de peinture*, Georges Petit, Paris, 1887, nº 79 — (?) *Monet*, Tooth, Londres, 1939, nº 22.

Bibliographie : (?) O. Mirbeau, *L'exposition internationale de la rue de Sèze*, in : *Gil Blas*, 13 mai 1887 — (?) G. Geffroy, *Salon de 1887 : Hors du Salon. — Cl. Monet*, in : *La Justice*, 2 juin 1887 — (?) G. Geffroy, *La vie artistique, 3e série, Histoire de l'impressionnisme*, Paris, 1894, t. II, p. 74 — (?) G. Geffroy, 1922, p. 116 — A. Alexandre, *La collection Canonne*, Paris, 1930, p. 15 — O. Reuterswärd, 1948, p. 171 (ill.) — (?) J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in : *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973, Appendix I [p. 98].

Historique : (?) acheté à Monet par *Boussod, Valadon et Cie* en juillet 1887 — (?) Dupuis, 1887 — Keller, c. 1924 — *Bernheim-Jeune*, 1924 — Henri Canonne, Paris, 1926 — vente H. Canonne, Paris, Charpentier, 18 février 1939, nº 37 *(Sam Salz)* — vente Frank D. Stout et divers, New York, Parke Bernet, 3 décembre 1942, nº 10 — P.A., USA.

1120

PLUIE À BELLE-ÎLE

T. h. 0,60 ; l. 0,60

Certains jours où le mauvais temps lui interdisait de se rendre au bord de la mer, Monet a travaillé à une fenêtre de Kervilahouen en regardant vers l'intérieur des terres (cf. par ex. lettre nº 710). Cette vue montre, à gauche, un moulin à vent situé au nord-est de Kervilahouen sur la route de Donnant ; les maisons visibles au centre appartiennent au hameau de Cosquet (renseignement communiqué par M. et Mme Anatole Jakovsky).

Bibliographie : *Pour Gustave Geffroy*, in : *L'Art et les Artistes*, juin 1927, p. 321 — L. Beaufrère, *Un musée Gustave Geffroy*, in : *La Vie*, 15 décembre 1927, p. 137.

Historique : Michel Monet, Giverny — donné en 1927 à la Société des Amis de Gustave Geffroy :

Musée des Beaux-Arts, Morlaix.

1121

LA PLUIE

T. h. 0,60 ; l. 0,73
Signé b. g. : *Claude Monet*

Cf. nº *1120*.

Expositions : *L'Eau*, Bernheim-Jeune, Paris, 1911, nº 35 — *Monet*, Paul Rosenberg, New York, 1942.

Historique : vente Frederic Bonner et l'American Art Association, New York, Chickering Hall, 10 avril 1900, nº 65 (Harris Whittemore) — *E. Glaenzer & Co*, Paris, 1907 — *Boussod, Valadon et Cie*, Paris, 1908 — *Bernheim-Jeune*, Paris, 1908 — *Eldar Galleries*, Londres — *Scott & Fowles*, New York — Henry D. Hughes, New York — vente, New York, American Art Galleries, 23 janvier 1925, nº 79 — vente Scott and Fowles, New York, Parke Bernet, 28 mars 1946, nº 53 — vente, New York, Parke Bernet, 10 janvier 1952, nº 90 — Mr John Herland, USA — vente, New York, Parke Bernet, 12 mai 1965, nº 16 — Mr and Mrs Herbert H. Landsberger, Ridgefield (Conn.), c. 1966 — vente, Palm Beach, Trosby Galleries, 17-20 janvier 1967, nº 283 — vente, Palm Beach, Trosby Galleries, 5 mars 1968.

1122

PORTRAIT DE POLY

T. h. 0,74 ; l. 0,53
Signé h. d. : *Claude Monet/Belle isle 86*

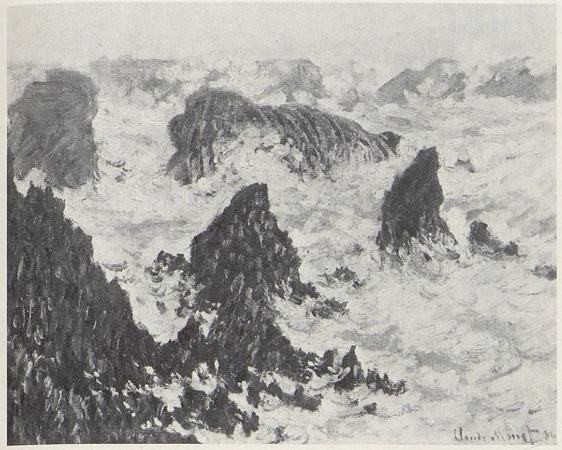
Ce portrait, considéré par Monet comme «une bonne pochade extrêmement ressemblante», a été peint en une seule journée de mauvais temps, le 17 novembre 1886 (cf. lettre nº 750). Né le 9 septembre 1829, François Hippolyte Guillaume, porteur de l'artiste à Kervilahouen, était alors âgé de 57 ans, et non de 59 comme il est dit dans la lettre nº 714 du 17 octobre.

Expositions : *6e exposition internationale de peinture*, Georges Petit, Paris, 1887, nº 81 — *Monet-Rodin*, Georges Petit, Paris, 1889, nº 76 — *Monet*, Orangerie, Paris, 1931, nº 82 — *Impressionisten*, Kunsthalle, Bâle, 1949, nº 144 — Monet, 1952, Zurich, nº 70, Paris, h. c., La Haye, nº 53 — *Monet*, Marlborough, Londres, 1954, nº 32 — *Monet*, Edimbourg et Londres, 1957, nº 80 — *Monet*, Durand-Ruel, Paris, 1959, nº 43 — *Monet*, Tokyo, Kyoto et Fukuoka, 1973, nº 48 — *Monet*, Musée Toulouse-Lautrec, Albi, 1975, nº 9.

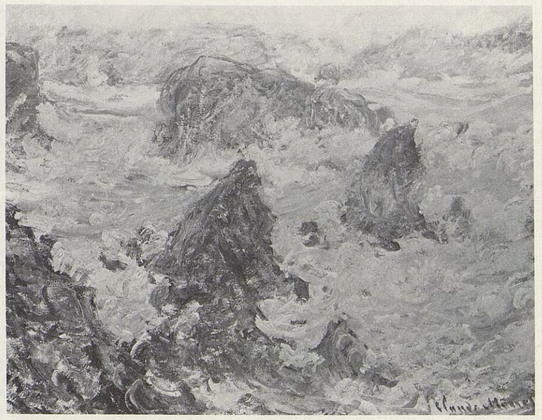
Bibliographie : G. Geffroy, *Hors du Salon. — Cl. Monet*, in : *La Justice*, 2 juin 1887 — G. Geffroy, *La vie artistique, 3e série, Histoire de l'impressionnisme*, Paris, 1894, t. II, p. 76 — G. Grappe, s. d. (1909), p. 26 — G. Geffroy, 1922, pp. 116, 118, 204 (ill.), 277 — O. Reuterswärd, 1948, pp. 172, 175 (ill.) — J.-P. Hoschedé, *Cl. Monet, ce mal connu*, Genève, 1970, t. I, p. 121 — F. Daulte et C. Richebé, *Monet et ses amis*, Musée Marmottan, Paris, 1971, pp. 18, 19 (ill.) — L. Rossi Bortolatto, 1972, p. 107, pl. XLIII.

Historique : Michel Monet, Giverny — légué en 1966 à l'Académie des Beaux-Arts, Paris :

Musée Marmottan, Paris (5023).



1118



1119

1120

1121

1122

DOCUMENTS[1]

I. LETTRES

227. À P. DURAND-RUEL [Poissy, Villa Saint-Louis], samedi 17 déc^bre 81

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Voulez-vous m'envoyer cinq cents francs pour lundi, ou mardi au plus tard; j'ai mon billet à payer pour le 15, vous m'obligerez bien.
Je suis enfin installé et j'ai pu reprendre mes pinceaux hier. Je travaille aux quelques toiles que je vous dois. Dès qu'elles seront terminées, j'irai vous les porter.
Recevez mes meilleurs compliments et merci d'avance.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Villa Saint-Louis, Poissy.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 226 (partiellement).
Document original, Archives Durand-Ruel.

228. À P. DURAND-RUEL [Poissy], Villa Saint-Louis, 25 janvier 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je viens vous demander si vous pouvez disposer pour moi d'un billet de 1500 francs et me le faire parvenir pour le *30 courant*, ayant plusieurs paiements à faire pour la fin du mois et comptant partir pour Dieppe dès les premiers jours de février.
Je vous en remercie à l'avance et, au cas où je ne viendrais pas à Paris avant mon départ, je vous ferais parvenir les deux toiles de 40 que j'ai encore à vous.
Recevez mes meilleurs compliments.
Votre tout dévoué Claude Mone'
Document original, Archives Durand-Ruel.

229. À P. DURAND-RUEL Poissy, 29 janvier 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,
N'ayant pas reçu de réponse à ma lettre ce matin, j'ai grand-peur de n'en pas recevoir demain à cause du dimanche. Dans ce cas, je vous serais bien obligé de m'envoyer une dépêche me disant si je puis compter sur ce que je vous ai demandé, soit pour demain soir, si possible, ou pour après-demain matin. Autrement je me trouverais bien embarrassé.
Recevez les compliments de votre tout dévoué Claude Monet.
Villa Saint-Louis.
Document original, Archives Durand-Ruel.

230. À P. DURAND-RUEL [Poissy], 31 janvier 1882

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je suis bien tourmenté de n'avoir pas reçu ce matin la lettre que j'espérais de vous: j'ai deux traites qui vont m'être présentées aujourd'hui, comment vais-je faire?
En vous demandant seulement mille francs de suite, je comptais payer ces traites et partir pour Dieppe où vous auriez pu m'adresser le reste, mais comme vous ne me donnez rien au contraire, j'ai peur de vous avoir contrarié en vous demandant cette avance. Je connais cependant votre obligeance. Dois-je compter sur un envoi pour demain et puis-je mettre mon projet de voyage à exécution? J'attends votre réponse avec impatience et vous prie bien de m'excuser de tant vous tourmenter.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Villa Saint-Louis.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 226.
Archives Durand-Ruel.

231. À P. DURAND-RUEL [Poissy], 31 janvier 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Vous allez me trouver bien empressé, mais je suis réellement bien tourmenté. Les deux billets m'ont été présentés ce matin et il me faut les payer demain à la première heure. Je n'avais accepté de le faire qu'avec la certitude de compter sur vous et je pensais qu'en vous prévenant quelques jours d'avance, vous pourriez me faire cette avance. Si cela ne vous est pas possible, je vais me trouver très embarrassé. Je profite d'une circonstance pour vous faire remettre ce mot, vous priant de remettre la réponse au porteur. Vous pourrez même remettre les fonds au porteur, sous une enveloppe à mon nom.
Mille fois pardon de tant vous ennuyer.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Villa Saint-Louis, 2 heures.
Document original, Archives Durand-Ruel.

[1] Orthographe, syntaxe et ponctuation rectifiées. Les documents dont nous avons eu connaissance après le 1er juin 1977 ont été intégrés à leur place chronologique sous un numéro bis.

232. À P. DURAND-RUEL [Poissy], 1er février 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je vous remercie de votre envoi de mille francs que j'ai reçu ce matin.
Je compte partir samedi prochain le matin à la première heure. Jusque-là je resterai à Poissy.
Merci encore.
Tout à vous, Claude Monet.
Villa Saint-Louis, Poissy.
Document original, Archives Durand-Ruel.

233. À ALICE HOSCHEDÉ Dieppe, 6 février 82

Chère Madame,
Je suis arrivé à bon port mais après un triste voyage et je m'en veux de vous avoir quittée malade et avec tant d'ennuis à venir. J'espère cependant que demain je recevrai de vous de meilleures nouvelles. Cela me consolera. Je n'ai pas vu mon frère à Rouen, j'ai bêtement manqué le train express à Mantes, de sorte que j'ai dû prendre un train omnibus qui m'a mené ici à 2 heures. Fort heureusement, j'ai trouvé ici un soleil superbe et je vous assure que je dormirai bien après la promenade que je viens de faire. Il y a de jolies choses à faire. La mer est superbe, mais les falaises par leur disposition sont moins belles qu'à Fécamp. Ici, je ferai certainement plus de bateaux.
Je suis descendu à l'hôtel Victoria. Embrassez tous les enfants pour moi, mes amitiés à Marthe, et prenez pour vous mes pensées les meilleures et les plus affectueuses. Surtout ne manquez pas de bien me mettre au courant de ce qui surviendra de bon comme de mauvais.
Votre Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

234. À P. DURAND-RUEL
[Grand Hôtel du Nord & Victoria, Dieppe], 6 février 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Vous avez dû, ou vous allez recevoir les deux grandes toiles promises. J'aurais voulu vous envoyer d'autres choses, mais, jusqu'à présent, Poissy ne m'a guère inspiré. Je suis ici depuis hier. Il y a je crois beaucoup à faire, aussi je compte vous rapporter beaucoup de choses. Pour ce qui est de l'argent, si vous pouviez m'envoyer les 500 francs vous m'obligeriez, car j'arrive ici à peu près sans le sou. Je serai bien heureux d'apprendre que les ennuis que vous cause la crise de la Bourse ne seront pas de longue durée.
Recevez mes meilleurs compliments.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Hôtel Victoria, Dieppe.
P.-S. — Je vous ferai débarrasser de la caisse contenant mes toiles par mon marchand de couleurs que je chargerai de me la renvoyer pleine de toiles blanches.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 226-227 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

235. À ALICE HOSCHEDÉ [Dieppe], mardi 7 février 82

Chère Madame,
J'ai reçu votre lettre et je suis heureux de penser que vous avez pu vous dispenser d'aller à Paris hier. Ce n'est que partie remise, mais je craignais pour vous que le facteur ne vous apporte rien et cela me désolait. J'espère que Hoschedé vous évitera encore demain ce pénible voyage dans l'état où vous êtes.
De mon côté, j'ai écrit à Durand et j'attends anxieusement sa réponse, car vous le savez, j'ai un peu peur de ce côté. J'ai passé une journée bien fatigante, j'ai parcouru tout le pays, tous les chemins qui y aboutissent dessous et dessus les falaises. J'ai vu de belles choses et j'étais favorisé par un soleil superbe, mais malgré cela j'ai peur de ne pas pouvoir si bien travailler qu'à Fécamp. Mon installation y est pour beaucoup, et puis on est trop en ville. Enfin demain j'explore encore, et après-demain je me mets à la besogne, et selon ce que je ferai, je verrai si je dois rester ici tout à fait ou bien retourner vers Fécamp ou Yport.
La vérité, c'est que je ne suis pas à l'aise et que je m'ennuie. Ne manquez pas de me donner régulièrement de vos nouvelles et dites bien à Jean qu'il pense à m'écrire. Vous ne me dites pas si les enfants vont mieux, les petits et les grands. Embrassez-les bien pour moi, mes amitiés à Marthe. Pour vous mes meilleures pensées.
Votre dévoué Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

236. À ALICE HOSCHEDÉ [Dieppe], mercredi 8 févr. [1882]

Chère Madame,
Hélas ! Je m'ennuie à mourir et j'aurai bien du mal à me mettre à la besogne. Je marche, je tourne, je regarde tout et rien ne m'empoigne, c'est-à-dire que si j'avais de l'argent, je n'hésiterais pas soit à retourner à Fécamp, soit à revenir à cet horrible Poissy. Je suis malheureux comme les pierres dans cet hôtel et il n'y a pas à aller ailleurs. Quand la nuit vient, ou il me faut me retirer dans mon affreuse chambre d'hôtel ou bien aller dans un café au milieu d'un tas de types de province, cela est crevant et j'aime mieux rester dans ma solitude. Enfin demain sera mon jour de résolution définitive : ou je travaillerai ici, ou bien j'irai au hasard vers Saint-Valéry et de là à Fécamp. Mais écrivez-moi toujours ici.
Je suis allé ce matin à Puys, cet après-midi au chalet de la Dame Blanche, eh bien ! rien de tout cela ne me dit. Je ne sais pas ce que j'ai, mais je suis malheureux, je m'ennuie et j'ai peur.
Tâchez de me donner du courage.
Dois-je de nouveau écrire à Langlois pour maintenir la demande de résiliation, en tout cas pouvons-nous mettre à louer ? Ce serait toujours quelque chose.
J'espère bien que vous n'avez pas eu à aller à Paris aujourd'hui, car si cela est comme ici, il a fait un temps terriblement froid et la première des choses est de se soigner.
Embrassez bien tous les jeunes pour moi, mes amitiés à Marthe, mes meilleures pensées pour vous.
Il est 8 heures. Je vais me coucher. Jamais je ne dormirai jusqu'au jour et vous êtes encore à table. Mimi dort, je vous vois.
Votre dévoué Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

237. À PISSARRO [Dieppe], 9 février 82

Mon cher ami,
Ce n'est pas parce que Degas ne sera pas d'une nouvelle combinaison que je me déciderai ; mais c'est parce qu'il y a encore des éléments qui empêchent de faire une exposition parfaite que je refuse absolument d'en être. Dans une exposition comme celle-ci il n'y a pas de sacrifice à faire, il faut faire une très bonne exposition ou n'en pas faire, ne comptez donc pas sur moi et ne m'en voulez pas ; je sais du reste que vous êtes de mon avis.
De toutes façons il me serait impossible de revenir à Paris en temps voulu puisque je viens d'arriver ici ; je n'ai rien fait depuis des mois, il faut que je travaille.
Amitiés, tout à vous, Claude Monet.
Hôtel Victoria.
Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, N° 103. Document original.

238. À P. DURAND-RUEL 10 février 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je viens répondre à votre lettre vous priant bien de ne pas manquer de m'envoyer de l'argent demain, car je serai absolument sans le sou, ce qui est fort gênant en voyage, d'autant plus qu'il y aura dimanche huit jours que je serai ici et qu'il me faut payer ma dépense d'hôtel.
Maintenant pour cette exposition, je vous dirai que mes idées sont très arrêtées à ce sujet.
Au point où nous en sommes il faut qu'une exposition soit très bien faite ou n'en pas faire, et il est de toute nécessité que nous soyons entre nous, et il ne faut pas qu'une seule tache vienne compromettre notre succès. Est-il possible de faire une telle exposition cette année ? Je sais que non, puisque l'on s'est engagé avec certaines personnes, donc, à mon grand regret je refuse absolument d'en faire partie dans ces conditions.
Du reste, le voudrais-je, que cela me serait absolument impossible à moins de revenir de suite à Poissy et de renoncer à mon projet de travail ici, car je tiendrais à revoir et choisir moi-même mes tableaux et à assister à leur placement. Je vous remercie néanmoins de votre aimable intervention. Je sais que vous me parlez dans mon intérêt, mais la chose est trop sérieuse pour être faite à la légère.
J'ai déjà écrit hier à Caillebotte dans ce même sens, j'espère que ces messieurs me comprendront et ne m'en voudront pas.
Il fait un froid terrible ici et j'ai beaucoup de peine à travailler. Peut-être retournerai-je à Fécamp que je préfère à Dieppe, mais ce ne serait pas de suite. Ne manquez pas, je vous prie, de m'écrire demain.
Recevez mes meilleurs compliments. Claude Monet.
Hôtel Victoria, Dieppe.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 227 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

239. À P. DURAND-RUEL Dieppe, 12 février 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je m'empresse de vous accuser réception de la somme de cinq cents francs que j'ai reçue ce matin. Je vous remercie beaucoup.
J'espère que vous ne m'en voulez pas de mon refus. J'espère aussi que ce ne sera pas un empêchement pour ces messieurs.
Recevez mes amitiés, Claude Monet.
Hôtel Victoria.
Document original, Archives Durand-Ruel.

240. À ALICE HOSCHEDÉ Dieppe, 13 février 82

Chère Madame,
Je ne m'attendais pas à recevoir de vos nouvelles ce matin et j'ai été agréablement surpris ce matin de votre lettre et de celle de Jean. Cependant elles ne sont pas gaies vos nouvelles, mais je les sais, c'est beaucoup. Votre peine du reste fortifie mon courage et je vous promets que, pensant à vous, j'ai bien travaillé tout ce jour. Je suis rompu aussi, mais plus content et je me félicite d'être resté, car j'ai découvert un coin où je ferai, je crois, de jolies choses. C'est un peu loin, mais cela me dégourdira : trois lieues pour aller, autant pour revenir naturellement.
Je viens de payer ma dépense de huit jours afin de voir si mes moyens me permettraient de vous envoyer un tout petit peu d'argent. C'est terriblement cher, je dépense à l'hôtel 20 francs par jour. Comptez. Cependant je puis vous envoyer cent francs. Il est trop tard pour la poste, mais demain je vous les enverrai. Je sais que le 15 vous avez 50 francs à donner aux domestiques, il n'y faut pas manquer.
Je vais bien travailler et dès que j'aurai quelque chose de fait, je l'enverrai à Durand afin d'avoir de l'argent. Ne désespérez donc pas.
Ce que vous me dites de M. Maillard est bien inconcevable et je suis effrayé de vous voir obligée de vous adresser à Massadro.
Vous insistez sur nos projets d'avenir et sur des décisions nécessaires à prendre. Qu'est-ce que cela veut dire ? Dites-le-moi si c'est raisonnable, sinon ne m'en dites rien si vous voulez que je continue à avoir du courage et surtout ne me jugez pas mal comme vous le faites quelquefois.
Je voudrais vous dire bien des choses. Ayant dîné plus tard que d'habitude, l'heure du courrier me force de m'arrêter. Je ne puis répondre à Jean. A demain.
Embrassez-les tous bien pour moi, amitiés à Marthe, pour vous de bonnes, bien bonnes pensées.
Votre Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

241. À ALICE HOSCHEDÉ [Dieppe], 14 février 82

Chère Madame,
Ci-joint le billet de cent francs annoncé, bien ennuyé de ne pouvoir vous en envoyer davantage. Votre lettre de ce matin me désole car vous n'aviez certes pas besoin de ce nouveau tourment, mais j'espère qu'avec les soins de M. Love, Jacques sera vite rétabli.
Moi qui espérais que ma lettre vous rendrait un peu de joie, car je suis tout à fait en train maintenant, quoique aujourd'hui je n'aie pu faire grand-chose. Il a plu toute la journée, aussi je me suis joliment fait mouiller.
Je vous annonce que demain je change mon installation. Je quitte Dieppe pour aller dans un petit village de rien à une lieue de Dieppe. Là je serai plus à portée de ce que je veux faire et j'y serai mieux et pour trois fois moins cher qu'à l'hôtel Victoria, ce qui ne m'empêchera pas de travailler à Dieppe pour cela, car je vais laisser une partie de mes bibelots dans l'atelier que ce peintre a mis à ma disposition. Donc demain, écrivez-moi à l'adresse suivante :

M. Monet
chez M. Paul
à Pourville-
par-Offranville
Seine-Inf^re^.

Je n'ai pas encore le temps d'écrire aujourd'hui à Jean car il me faut faire mes préparatifs pour mon déménagement. Etes-vous contente de lui et l'accord est-il complet avec tous les enfants. Cela me tourmente toujours. Cependant j'espère qu'il ne vous causera pas de tourments. Je suis bien heureux de savoir les petits sages et en bonne santé, mais il faut que Jacques se guérisse bien vite afin que sa maman ait un peu de calme.
Je remercie Marthe de son bon souvenir. Embrassez les enfants et recevez mes meilleures pensées.
Votre Claude Monet.
A Pourville, n'est-ce pas ?
Document original, Archives Durand-Ruel.

242. À ALICE HOSCHEDÉ Pourville, 15 févr. 82

Chère Madame,
Si vous saviez comme je suis peiné de vous savoir tourmentée comme cela. Votre lettre de ce matin m'a tant attristé. C'était juste au moment où j'allais quitter Dieppe et un moment je me suis demandé, mes malles étant faites, si je ne devais pas revenir près de vous, mais je crois qu'il faut avant tout que je rapporte beaucoup de toiles et je suis venu m'installer ici, mais j'ai eu une journée épouvantable. J'ai voulu aller travailler quand même et je viens de rentrer mouillé jusqu'aux os, obligé de me changer des pieds à la tête. Je suis chez de braves gens très heureux d'avoir un pensionnaire et qui sont aux petits soins pour moi. Le pays est très beau et je regrette bien de n'y être pas venu plus tôt plutôt que de perdre mon temps à Dieppe. On ne peut être plus près de la mer que je ne suis, sur le galet même, et les vagues battent le pied de la maison. L'on craint même pour dimanche, car vous le savez peut-être par les journaux, c'est ce jour-là la plus forte marée de l'année.
Je n'ai que le temps de vous griffonner ces lignes. Ici, il n'y a qu'une levée par jour et qui est déjà faite. Je profite d'une occasion de quelqu'un qui va porter ma lettre à Dieppe. J'espère donc que vous la recevrez demain matin.
Embrassez ce pauvre Jacques et surtout ne vous désolez pas ainsi, puisque déjà hier il était mieux. Ce soir j'écrirai à Jean et sa lettre partira demain.

Embrassez-les tous. Amitiés à Marthe.
Mille bonnes pensées pour vous et courage, à bientôt.
Votre Claude Monet.
J'ai écrit à M. Langlois il y a deux jours. Je lui ai même envoyé un timbre. Je n'ai pas plus de réponse pour cela.
Document original, Archives Durand-Ruel.

243. À ALICE HOSCHEDÉ Pourville, 17 février [1882]

Chère Madame,
Je n'ai pu vous écrire hier, ayant profité du beau temps pour travailler tout le jour, et naturellement l'heure de la poste était passée. Vous aurez toujours eu de mes nouvelles par la lettre de Jean.
Je viens de recevoir votre lettre et suis désespéré de voir toujours et toujours des ennuis. Comment pouvez-vous faire sans argent, surtout avec un enfant malade. Il est impossible que vous restiez comme cela et d'autre part il faut éviter de vous trouver comme à Vétheuil avec une masse de dettes.
Bref, si demain votre lettre ne m'annonce pas que vous avez reçu quelque chose, je vous enverrai toujours un billet de cent francs quitte à en redemander à Durand-Ruel avant de lui avoir rien livré. Il n'y a pas de poste ici, sans quoi je vous aurais fait cet envoi aujourd'hui et comme je suis obligé de confier ma lettre à un ouvrier qui va à Dieppe, je n'ose risquer le susdit billet. Enfin vous pourrez toujours y compter si vous n'avez rien reçu.
J'espère que Jacques va aller de mieux en mieux, mais vous ne me dites pas si M. Love est venu vous voir. Je suis toujours sans réponse de M. Langlois. Je n'ai plus reçu non plus de nouvelles de Caillebotte ni de Durand-Ruel. Je crois que je les ai fâchés, mais ma foi, tant pis, car je ne pouvais pas accepter de faire partie de cette exposition sans abandonner mon séjour ici et j'ai trop besoin de travailler en ce moment pour cela. Comme je vous le dis, il a fait très beau hier et j'en ai bien profité. Mais hélas, aujourd'hui, il fait un temps atroce et ici, je ne puis pas comme à Fécamp travailler par tous les temps. Il n'y a pas d'abris, ni de cavités dans la falaise où je puisse me mettre en temps de pluie, mais j'enrage de ne pouvoir rien faire, car chaque jour de perdu retarde mon retour et, malgré la vue et la beauté de la mer, je suis rempli de tristesse et ma pensée est toujours à Poissy, non pas certes pour cet horrible pays, comme vous le savez.
Enfin il ne faut pas se désespérer. Il faut surtout avoir du courage et ne pas jeter le manche après la cognée, comme vous paraissez le faire.
Embrassez bien les enfants pour moi et recevez ainsi que Marthe mes meilleures pensées.
Votre dévoué Claude Monet.
Vous avez raison. C'est ici la renommée de la galette, chez Paul, un excellent cuisinier. On y est on ne peut mieux et pour très bon marché : 6 francs par jour, logé et nourri.
Document original, Archives Durand-Ruel.

244. À ALICE HOSCHEDÉ Pourville, 20 février 82

Chère Madame,
Je n'ai pu vous écrire hier comme je le voulais parce que j'ai beaucoup travaillé, mais vous avez dû recevoir ce matin la lettre que je vous ai adressée hier et écrite avant-hier soir.
J'espère toujours recevoir une lettre un peu meilleure que les autres et, malheureusement, je vois que c'est toujours la même chose. Cependant je vois que Jacques va un peu mieux, mais pour ce pauvre bébé, il ne faut pas vous alarmer par trop. Vous savez combien à cet âge ils s'abattent vite, mais il faut absolument qu'il prenne sa potion, parce que Monet doit lui rapporter quelque chose, mais s'il est sage et se guérit bien vite.
Ce qui me désole, c'est de vous savoir dans une telle situation d'argent. Je vais écrire à Durand pour en avoir et je vous en donnerai aussitôt, mais, si comme vous le dites, il n'y a pas d'espoir du côté de Hoschedé. Que dit-il, car enfin vous ne pouvez rester ainsi.
Quel contretemps de m'être absenté juste quand vous pouvez avoir besoin de moi.
Je ne puis vous écrire plus longuement. Il fait un temps superbe. Il faut que je parte.
Embrassez bien tous les enfants pour moi. Du courage et à bientôt. Je pense bien à vous ainsi qu'à Marthe.
Votre Cl. Monet.
Je répondrai à Jean un de ces soirs.
Document original, Archives Durand-Ruel.

245. À P. DURAND-RUEL [Pourville], 21 février 1882

Cher Monsieur Durand-Ruel,
J'espère que si vous m'en voulez encore de n'avoir pas voulu participer à l'exposition de la rue Saint-Honoré, vous serez heureux d'apprendre que je travaille beaucoup, et qu'à mon retour j'aurai beaucoup de tableaux à vous donner.
Je suis disparu quelques jours dans un délicieux petit pays aux environs de Dieppe. J'ai trouvé là beaucoup de jolies choses, aussi je travaille sans relâche, quoique je ne sois pas toujours favorisé par le temps. Enfin, je suis assez content et je crois que vous me trouverez en progrès. Je vous demanderai de vouloir bien m'adresser un peu d'argent d'ici quelques jours, le plus tôt que vous le pourrez, car sur ce que vous m'avez adressé à Dieppe, j'ai dû en envoyer un peu à Poissy. Pour la fin de ce mois j'ai également à payer à Poissy. Si, comme je ne serai pas de retour, vous pouviez envoyer 400 francs directement à l'adresse de Mme Hoschedé, villa Saint-Louis, cela m'obligera ; je vous demanderais alors de m'en envoyer 300 à 400 pour moi ici.
Vous seriez très aimable de m'écrire tout de suite un mot pour que je sache si ce que je vous demande est possible et quel jour vous pourriez me faire ces envois. Je compte rester ici environ quinze jours.
Recevez mes meilleurs compliments.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Ecrire à Pourville-par-Offranville, Seine-Inf^re^.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 228.
Archives Durand-Ruel.

246. À ALICE HOSCHEDÉ [Pourville], 21 février [1882]

Chère Madame,
Vous avez bien fait de mener ce cher bébé chez M. Love. Il me tarde bien de savoir ce qu'il vous aura dit. Vous voyez que Jacques va de mieux en mieux. Il en sera de même pour bébé, et il ne faut pas comme cela voir les choses au pire. Ne manquez pas de m'écrire chaque jour, car je suis bien inquiet. Si ma présence peut vous être utile, dites-le-moi. Je viendrai de suite pour quelques jours et je reprendrai mes travaux ici après.
Pour la question d'argent, je viens d'écrire à Durand et je vais attendre anxieusement sa réponse, car, d'une lettre que je viens de recevoir de Caillebotte, j'apprends qu'il m'en veut d'avoir par mon refus empêché les autres de faire la fameuse exposition.
J'ai très bien travaillé hier, mais aujourd'hui quel temps affreux. Impossible de mettre le pied dehors. J'en profite pour mettre à jour toute ma correspondance et ce n'est pas peu de chose, dix lettres au moins.
J'ajourne même celle de Jean, car j'en suis énervé. Je suis très content de savoir Mimi si sage. C'est heureux au milieu de tous vos tourments. Embrassez-les bien tous et donnez toutes mes caresses à ce pauvre bébé qui, j'espère, sera mieux demain.
Amitiés à Marthe. Pour vous, mes meilleures pensées et surtout du courage.
Votre Claude Monet.
Pour le vin, je crois que vous pouvez demander du même, en disant que je réglerai à mon retour. Du reste, si Durand-Ruel fait ce que je lui demande, vous recevrez de lui de l'argent pour la fin du moins, peut-être avant.
Document original, Archives Durand-Ruel.

247. À ALICE HOSCHEDÉ [Pourville], 22 févr. [1882]

Chère Madame,
Je reçois votre lettre. Enfin, il y a un peu de mieux et entre les mains de M. Love, il guérira vite. Pauvre petit chéri. Quelle peine vous devez avoir et que de fatigue, et vous avez bien mérité des jours heureux après cela, et il me tarde bien d'être revenu près de vous pour vous aider à supporter tous vos soucis, mais, comme vous le dites, pour le moment, il ne faut penser qu'à vos chers malades. Comme je vous l'ai écrit hier, je pense bien que je vous aurai de l'argent ces jours-ci. Je pense même avoir une réponse de Durand demain.
Pourvu que l'indisposition de Jean n'ait pas de suite. Il ne manquerait plus que cela.
Je ne puis vous écrire plus longuement. Il fait beau, je vais travailler. Courage et pensez que je suis toujours près de vous par la pensée. Ne vous tourmentez pas de l'argent, j'en fais en ce moment.
Embrassez bien vos malades pour moi et tous les autres.
Je vous envoie toutes mes pensées.
Votre Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

248. À ALICE HOSCHEDÉ [Pourville], 23 février 82

Chère Madame,
Je n'ai qu'un instant à moi. Je suis heureux de savoir Jacques de mieux en mieux. Ne vous alarmez pas : bébé se remettra de même. Mais vous voilà maintenant avec cette pauvre Germaine.
Il se peut que dimanche je vienne passer quelques jours avec vous et, j'espère, je trouverai tout ce petit monde en complète guérison.
Je vous envoie la lettre que je reçois de Durand-Ruel. Vous aurez donc de l'argent (400 francs) d'ici deux jours.
Vous verrez par cette lettre dans quel embarras je me trouve et vis-à-vis de Durand et aussi vis-à-vis de Caillebotte. Cela me tracasse bien, et me décidant (uniquement pour Durand) je ne puis faire autrement que de voir par moi-même ce qu'il me fait exposer. Ma lettre de demain sera plus longue.
A bientôt, peut-être. Toutes mes caresses aux enfants. Pour vous mes constantes pensées.
Votre Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

249. À P. DURAND-RUEL [Pourville], 23 février 1882

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je trouve votre lettre en rentrant de travailler et trop tard pour envoyer une dépêche (il n'y a pas de bureau ici). Je suis du reste on ne peut plus embarrassé pour vous répondre. Je voudrais avant tout vous être agréable, d'autant mieux que vous avez trop fait pour nous pour que nous [ne] vous facilitions les moyens d'arriver à vendre de nos tableaux. Je suis comme vous convaincu qu'en ce moment une exposition très bien faite nous ferait beaucoup de bien, mais la composition des exposants est le point le plus délicat. Je n'en veux aucunement à aucun des trois peintres qui pour moi ne peuvent que nuire à

cette exposition, mais vous avouerez que si j'accepte leur voisinage pour supprimer celui de Caillebotte qui, s'il a fait hurler, a aussi beaucoup fait pour la réussite de nos expositions, j'aurais le droit d'être singulièrement jugé par lui, surtout après lui avoir répété dernièrement encore qu'à aucun prix je ne ferai partie d'une exposition où nous ne serions pas entre nous. Vous avouerez que ma situation n'est pas facile. On pourrait, ce me semble, puisque l'on élimine Caillebotte, faire abandon d'un ou deux des trois peintres que vous me nommez. Si l'on m'oblige à me séparer de Caillebotte qui est mon ami, que Pissarro se sépare d'un des siens. Dans ce cas j'accepte. Si toutefois Renoir en fait partie, et même dans ce cas je vous demanderais de m'aider un peu à me tirer de là avec Caillebotte, en lui demandant pour moi de prêter une toile qu'il a de moi qui est très bien (des chrysanthèmes rouges).
Maintenant je trouve très difficile de vous donner une liste des tableaux à exposer. Combien peut-on exposer de toiles ? En me décidant, je voudrais la faire la plus complète possible, et pour bien faire il me faudrait voir les toiles, car les titres ne me disent rien. Cependant, de préférence, choisissez parmi les toiles que j'ai faites à Fécamp. Puis des effets de glace, les coquelicots, des champs de blé, quelques natures mortes, et pour le catalogue mettez des titres vagues (paysage, marine) de façon à changer au besoin. Surtout ne mettez pas le grand *Lavacourt* qui a été au Salon, mais bien le grand *Paysage d'hiver, Soleil couchant*. Si vous vouliez faire demander à Mme Charpentier si elle consentirait à me prêter le grand tableau des *Glaçons* qu'elle m'a acheté à l'exposition de la Vie Moderne, cela me ferait plaisir : quoique ayant déjà été exposé, c'est une de mes bonnes choses, et comme vous n'avez rien d'un peu grand, cela ferait bien... Enfin, cher Monsieur Durand-Ruel, faites pour le mieux, mais *aux conditions* que je vous donne. Ecrivez-moi de suite et je me déciderai à prendre un billet d'aller-retour valable du samedi au lundi pour venir samedi matin.
J'attends donc une lettre détaillée de ce que vous aurez pu faire et je n'écris pas à Caillebotte.
Mille amitiés, Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 228-230.
Archives Durand-Ruel.

250. À P. DURAND-RUEL 24 février 1882

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Il me tarde d'avoir votre réponse, car cette décision me trouble l'esprit et m'a même empêché de dormir, je vous l'avoue.
Il est bien entendu, n'est-ce pas, que je n'expose que si Renoir en est et qu'aucun autre peintre que ceux que vous m'avez nommés ne fera partie de l'exposition. J'ai peur, je ne vous le cache pas, et j'aurais mieux aimé avoir Caillebotte que MM. Guillaumin, Vignon et Gauguin réunis ; et comme ces messieurs ont le droit d'exposer autant de toiles que les autres, cela pourrait être et je vous prie bien de veiller au placement de tout cela. J'espère recevoir une lettre de vous demain matin, et d'après ce que vous me direz je verrai à venir passer une journée à Paris ; mais pour cela il faudrait que votre lettre contienne de l'argent, et si je devais venir je vous en préviendrai.
Recevez mes amitiés, Claude Monet.
Pourville.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 230.
Archives Durand-Ruel.

251. À ALICE HOSCHEDÉ [Pourville], 28 fév. 1882

[Les nouvelles de Mme Hoschedé sont meilleures.]
Vente, Drouot, Paris, 11 décembre 1970, n° 286.

252. À ALICE HOSCHEDÉ [Pourville], 5 mars 1882

[Monet est allé à Paris, puis rentre :]
... par un clair de lune superbe.
[Le matin au jour, son premier soin a été de voir ses toiles qu'il]
... n'a pas trouvées fameuses, je le confesse.
Vente, Drouot, Paris, 11 décembre 1970, n° 286.

253. À ALICE HOSCHEDÉ [Pourville], 7 mars [1882]

Chère Madame,
Je viens de recevoir votre bonne lettre mais je regrette que vous l'ayez fermée sans me dire ce que vous a dit M. Love, mais je suis bien heureux de savoir bébé dans une voie de guérison. Je voudrais pouvoir vous dire que je travaille bien, mais ce ne serait pas la vérité. Ça va mal au contraire, et j'ai dû gratter deux toiles, je me donne cependant beaucoup de mal je vous assure, et ne perds pas mon temps, mais j'ai beau faire, cela ne va pas comme je voudrais.
Mais je fais des vœux pour ne pas avoir de visiteurs car certainement ce serait toujours un dérangement pour moi.
Que tout cela ne vous décourage pas, je vais faire des efforts afin de ne pas retarder mon retour.
Tâchez d'ici là d'avoir guéri tous vos malades, alors nous pourrons faire quelques bonnes promenades sur l'eau.
Embrassez tous les enfants pour moi. Mes amitiés à Marthe, pour vous, chère Madame, mes meilleures pensées.
Votre Claude Monet.
Document original, collection Marc Loliée, et vente, Drouot, Paris, 11 décembre 1970, n° 286.

254. À P. DURAND-RUEL [Pourville], 14 mars 1882

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je veux toujours vous écrire depuis mon retour ici, car je suis parti sans vous serrer la main, mais je travaille beaucoup et chaque journée passe sans que j'aie un moment, car le soir venu je suis bien aise de me reposer.
En ce moment je suis forcé de garder la chambre et c'est dedans mon lit que je vous griffonne ces quelques lignes. J'ai été pris hier de fièvre très violente que j'attribue à un excès de travail et de grandes marches, mais j'espère qu'un jour ou deux de repos suffiront pour me remettre. Bref, je me donne beaucoup de mal et j'espère vous apporter des choses supérieures à ce que j'ai fait avant. Quant à mon retour, je ne puis guère le préciser : cela dépend tout à fait du temps qu'il fera.
Je suis tout à fait sans nouvelles de l'exposition. Cela marche-t-il comme vous le voulez, y a-t-il du monde, et le public prend-il la chose un peu sérieusement ? Je vous serais très reconnaissant de me donner quelques nouvelles. J'ai reçu ici le *Paris-Journal* avec un article de Chesneau, très bien fait. C'est bien ce que j'aime, et la vente marche-t-elle ? Dans ma solitude tout cela m'inquiète et je serais très désireux de savoir ce qui s'est passé depuis mon départ.
Je profite de l'occasion non pas pour vous demander de l'argent mais pour vous dire que pour la fin du mois je serai encore obligé de faire appel à votre obligeance, car de toute façon je ne pense pas pouvoir être de retour avant les premiers jours d'avril.
En attendant le plaisir d'avoir de vos nouvelles, recevez, je vous prie, mes meilleurs compliments.
Votre tout dévoué Claude Monet.
A Pourville-par-Offranville, Seine-Infre.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 231.
Archives Durand-Ruel.

255. À ALICE HOSCHEDÉ [Pourville], mercredi soir [15 mars 1882]

[Il n'a pu lui écrire la veille, car il a bien travaillé. Il convient de ne] pas s'endetter afin de pouvoir quitter rapidement si la chose se fait. J'ai mieux travaillé aujourd'hui et suis même assez content, mais je suis terriblement fatigué. J'ai cependant eu assez peur hier, j'ai été piqué à la main gauche par un moucheron et ma main est devenue énorme en si peu de temps que je ne savais si je pourrais travailler tellement je souffrais. Ce soir cela va mieux, quoique toujours très enflammé.
J'ai reçu une lettre de M. Deudon m'annonçant sa visite pour le premier jour de soleil, il m'a envoyé le *Paris-Journal* dans lequel est un article très bien de Chesneau. Hoschedé a-t-il fait le sien, j'en doute et serais très désireux de le voir s'il a paru.
Au revoir, chère Madame, embrassez bien tous les enfants pour moi, mes amitiés à Marthe que je suis bien fâché de savoir toujours souffrante, pour vous mes meilleures pensées et à bientôt.
Votre Claude Monet.
« Autographes et Documents historiques », Librairie de l'Abbaye, Bulletin n° 204, décembre 1971, n° 95. Document original.

255 bis. À ALICE HOSCHEDÉ [Pourville], vendredi soir [17 mars 1882]

Chère Madame,
Pardonnez-moi de vous laisser encore un jour sans lettre, mais je suis encore rentré trop tard, ma lettre ne pourra donc partir que demain. Jean me dit que Baby est toujours dans le même état. J'espère que votre lettre de demain m'apportera de meilleures nouvelles, car voilà bien longtemps qu'il est dans cet état. Comme il doit être changé le pauvre mignon, et que vous devez être lasse. Si vous le pouvez, écrivez-moi longuement ; dites-moi si vous devez aller aux eaux, où et quand. Dites aussi si vous croyez tout espoir de location perdu. Et de l'argent, en avez-vous ? Vos dernières lettres ne m'en disaient rien.
Je n'ose pas encore vous préciser l'époque de mon retour quoique ce beau temps, s'il peut durer, me permettra de finir plusieurs toiles ; mais j'ai un mal extrême à faire ce que je voudrais, j'ai des toiles auxquelles j'ai travaillé plus de dix fois sans y arriver.
Mais quel admirable temps et comme souvent je fais le rêve de vous voir ici, de vous montrer les merveilleux endroits que je connais ici ! Qu'il ferait bon venir ici une année avec les enfants, comme ils y seraient heureux en ce moment ! Mimi doit être dans la joie ; je le vois s'aller coucher avec tous ses jouets. Jean me dit qu'il est toujours bien sage, est-ce bien vrai ? En tout cas, il va bien. J'espère que Jean m'écrira comment cette fête se sera passée.
A propos d'argent et d'exposition, Caillebotte m'écrit ce matin que nous ne ferons pas nos frais, qu'il y aura un déficit de deux mille francs ; cela ne sera pas drôle s'il nous faut payer cela.
D'autre part, je suis absolument sans nouvelles de Durand-Ruel quoique je lui ai écrit depuis plusieurs jours déjà.
Tant qu'à ma santé, elle est tout à fait remise et je travaille avec toute l'ardeur dont je suis capable, tout en me faisant énormément de mauvais sang.
A bientôt donc, j'espère. Embrassez bien pour moi les bébés et tous les enfants, mes amitiés à Marthe ; pour vous, chère Madame, mes constantes pensées.
Votre Claude Monet.
Fondation Custodia (coll. F. Lugt), Institut Néerlandais, Paris, inv. n° 1971-A.2.

256. À ALICE HOSCHEDÉ [Pourville], samedi soir [18 mars 1882]

[Monet plaint son amie qui est sans argent avec un enfant malade]
... Chaque lettre de vous est pour moi comme un reproche. Quand je vous vois si accablée de peines, je m'en veux et j'ai surtout peur que vous n'ayez un peu de rancune contre moi qui jouis de si belles choses... Il me tarde bien d'arriver à un résultat et je pourrai revenir pour prendre ma part de soucis.
... tous mes efforts n'ont qu'un but vous le savez : revenir et vous assurer un peu de tranquillité.
... Je vous remercie bien des soins et des attentions que vous avez pour mon petit Mimi.
... Je suis ... toujours sans nouvelles de Durand. Est-ce bon ou mauvais, je ne sais.
Il continue à faire un temps splendide avec beaucoup de brouillard par moments.
« Autographes et Documents historiques », Librairie de l'Abbaye, Bulletin n° 202 [1971].

257. À ALICE HOSCHEDÉ [Pourville], dimanche [19 mars 1882]

Chère Madame,
Je vous remercie bien de m'avoir envoyé une dépêche, car j'étais dans une terrible inquiétude et j'avais peur que le télégraphe soit interrompu par la terrible tempête qu'il fait depuis le matin et, si j'avais prévu hier ce temps-là, je serais venu pour 24 heures car il est impossible de travailler, de sortir même tant la violence du vent est grande ; deux maisons voisines de la nôtre ont été effondrées par le vent, ici on n'est occupé qu'à consolider et barricader des portes et fenêtres, jamais je n'ai vu chose pareille. Enfin votre dépêche m'a un peu remis car j'étais atterré de tant de tourments, il me tarde d'avoir votre lettre demain pour savoir ce qu'a ce cher Mimi, et s'il est mieux, mais que de mal tout cela vous donne. Dites bien à Mimi de ma part qu'il soit bien sage et qu'il se laisse bien soigner, dites-lui qu'à mon retour je lui donnerai tout ce qu'il voudra.
Le marchand de poissons a oublié les coquillages, mais on en a fait un colis ici qui partira demain, aujourd'hui, vu le temps, il est impossible d'envoyer à Dieppe, je ne sais même pas si ma lettre va pouvoir partir.
Avez-vous reçu de Durand ? Je lui récris à nouveau, j'espère donc qu'il n'y a pas manqué. Pour la location dont vous me parlez, je suis tout disposé à faire ce que vous voudrez pour fuir cet horrible Poissy de malheur, mais en louant pour six mois, ne risque-t-on pas de manquer une location complète. Je n'ai toujours pas de réponse de M. Langlois ; pour tout cela, du reste, ce que vous déciderez sera bien.
Je suis bien heureux pour vous que vous ayez eu la visite de Mme Viallatte, je suis bien heureux aussi que ma lettre vous ait fait revenir sur mon compte, pardonnez-moi donc et ne m'en voulez plus.
Comme je vous l'ai dit hier, je vais faire l'impossible pour revenir bientôt. Ne manquez surtout pas de me donner des nouvelles, embrassez bien ces pauvres malades ainsi que tous les autres.
Toutes mes amitiés à Marthe que je remercie bien des soins qu'elle donne à mon petit Michel, pour vous mes meilleures pensées.
Courage, courage,
Votre Claude Monet.
Document original.

258. À P. DURAND-RUEL Pourville, vendredi 24 [mars 1882]

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je vous en prie, envoyez de suite, si vous le pouvez, 300 francs à Mme Hoschedé à Poissy. Il y a urgence, enfant très malade, maison désorientée. Je compte sur votre obligeance. Je n'ai que le temps de vous envoyer ces lignes. Demain, je vous écrirai plus longuement.
Merci d'avance. Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

259. À ALICE HOSCHEDÉ Pourville, samedi matin 6 h [25 mars 1882]

[Monet est désolé des nouvelles qu'il a reçues ; il n'a pu écrire la veille :]
... ayant profité du beau temps, les jours grandissent beaucoup, je suis rentré trop tard pour faire partir une lettre.
... Je vous adresse un billet de cent francs et je récris à Durand-Ruel que ce qu'il m'a envoyé ne peut me suffire. Je suis navré de vous savoir si malheureuse et toujours sans argent... Vous m'avez fait encore bien peur hier avec votre dépêche, car j'étais sous le coup de vos mauvaises nouvelles du matin et lorsqu'à une heure de Pourville où je travaillais on est venu en courant m'apporter une dépêche, j'ai eu une terrible angoisse.
...
[Il espère que les enfants de Mme Hoschedé vont aller mieux.]
« Autographes et Documents historiques », Librairie de l'Abbaye, Bulletin n° 206, février 1972, n° 93.

260. À P. DURAND-RUEL [Pourville], 25 mars 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je vous prie de m'excuser les courtes lignes que je vous ai adressées hier tout à la hâte, mais j'avais reçu de mauvaises nouvelles de Poissy et j'avais hâte de pouvoir venir en aide à la famille Hoschedé, bien malheureuse pour la maladie de leur plus jeune enfant.
J'espère donc que vous aurez pu faire ce petit envoi. Tant qu'à moi si vous pouvez disposer d'un billet de mille francs pour le 29 vous m'obligerez bien ayant toujours des engagements pour la fin du mois et dépensant ici beaucoup.
Je serai à Paris pour Pâques, d'ici là j'aurai terminé, j'espère, toutes mes toiles.
J'en ai déjà de finies, mais si cela ne vous fait rien, je préférerais vous montrer toute la série de mes études à la fois, désireux que je suis de les voir toutes ensemble chez moi.
Je pense que ma présence n'est pas indispensable pour la clôture de l'exposition. Je vous serais très obligé de veiller à ce que les tableaux qui m'ont été prêtés soient rendus dès la clôture.
Je compte donc sur vous pour le 29 et vous envoie mes meilleurs compliments.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Avez-vous de meilleures nouvelles de Renoir ?
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 232 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

261. À ALICE HOSCHEDÉ [Pourville], dimanche soir [26 mars 1882 ?]

[Monet est inquiet d'être sans nouvelles :]
... avec cela, j'étais aujourd'hui tout triste et la journée m'a paru éternelle. Parti ce matin de bonne heure par une petite brume que je croyais de bon augure, mais au lieu de se dissiper cette brume est devenue un brouillard terrible et il m'a fallu rentrer et je n'ai rien pu faire de la journée, ainsi mes pensées étaient bien mélancoliques, et puis il me faut être d'un repas qui promet d'être fort gai en compagnie du curé de l'endroit, qui est un fameux compère, qui aime à bien manger et surtout à rire, mais le pire est qu'avec ce gaillard-là, le dîner se prolonge toujours avant dans la nuit. J'ai tout fait pour éviter d'être convié mais impossible d'y échapper.
Il me tarde bien d'être à demain pour avoir votre lettre avec de bonnes nouvelles.
Mille baisers aux enfants, amitiés à Marthe, pour vous mes meilleures pensées.
Votre Claude Monet.
« Autographes et Documents historiques », Librairie de l'Abbaye, Bulletin n° 201, juin 1971, n° 93.

262. À ALICE HOSCHEDÉ [Pourville, 29 mars 1882]

[Lettre affectueuse, allusion au sinistre du Havre.]
Vente d'Autographes, Drouot, Paris, 11 décembre 1970, n° 286.

263. À P. DURAND-RUEL Pourville, 1er avril [1882]

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Ce n'est que ce matin que j'ai reçu votre envoi de cinq cents francs, étant dehors hier et avant-hier lorsque le facteur est venu. Excusez-moi donc de ne pas vous avoir écrit plus tôt.
Vous allez me trouver bien exigeant, mais en vous demandant mille francs, j'avais bien juste compté ce qu'il me fallait pour solder mes diverses dépenses ici et rentrer à Poissy. Je me vois donc obligé de vous demander de vouloir bien me renvoyer un billet de cinq cents francs dans le courant de la semaine, comptant partir vers samedi prochain. Je serai même obligé de vous en redemander aussitôt mon arrivée car j'aurai mon loyer à payer.
Je travaille comme un forcené, me donnant bien du mal, je vous assure.
A bientôt et recevez mes meilleurs compliments.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

263 bis. À ALICE HOSCHEDÉ [Pourville], mardi matin [4 avril 1882]

Chère Madame,
Rentré trop tard hier soir, je n'ai pu vous écrire ; je me hâte de vous adresser ces quelques lignes espérant qu'elles vous arriveront ce soir. Si j'ai plusieurs journées de suite comme celle d'hier, je serai prêt pour dimanche. Mais voilà que, ce matin, le soleil se brouille ; je tremble, car j'ai bien à faire. Je suis resté si longtemps sur certaines toiles que je ne sais plus qu'en penser, et je deviens décidément de plus en plus difficile ; rien ne me satisfait, et puis la nature change terriblement en ce moment. Que la campagne devient belle et quel bonheur ce serait pour moi de vous montrer ces coins délicieux qu'il y a ici ! De toutes façons, nous, nous allons pouvoir faire quelques bonnes promenades sur la Seine et il faut que votre cher Baby se laisse bien soigner. Je vois que Mimi va de mieux en mieux, j'espère donc qu'il sera tout à fait guéri pour mon retour. Je suis content de savoir que vous avez pu jeter un coup d'œil à notre exposition, mais je vous trouve injuste de ne trouver de talent qu'à moi, ou alors l'amitié vous aveugle à mon endroit.
J'ai reçu une nouvelle lettre de Durand-Ruel m'annonçant que M. Gonse de la *Gazette des Beaux-Arts* désire un tableau de moi, qu'il trouve ceux de Durand trop élevés de prix et qu'il doit m'écrire pour tâcher de m'entortiller et d'en avoir un pour rien.
Durand me recommande de ne rien lui vendre.
A bientôt, chère Madame, embrassez bien tous les enfants pour moi et dites-leur que le vrai Monet va enfin rentrer et qu'il faut que tout le monde soit bien portant.
Toutes mes amitiés à Marthe, mes meilleures pensées pour vous.
Votre Claude Monet.
Fondation Custodia (coll. F. Lugt), Institut Néerlandais, Paris, inv. n° 1971-A.1.

264. À ALICE HOSCHEDÉ — Jeudi matin 6 heures (6 avril 1882)

Chère Madame,
Je suis rentré hier soir tellement rompu de fatigue que j'ai dû me coucher aussitôt le dîner, je n'ai donc pu vous écrire la longue lettre annoncée, je voulais aussi écrire à Jean, ce sera pour un autre jour car il me faut me mettre en route, profiter de ce magnifique soleil et tâcher de sauver le plus possible de toiles, je dis sauver c'est le mot, car à vrai dire je ne suis content d'aucune, jamais je n'ai eu autant de mal, et quand je pense qu'en si peu de temps j'avais si bien travaillé, tandis qu'ici, la plupart de mes études ont dix et douze séances et plusieurs, vingt.
Ces dernières journées sont donc bien importantes pour moi et je vous assure que je ne flâne pas, et si je ne puis être à Poissy pour dimanche juste comme je l'ai dit, ne m'accusez pas, il me faut encore pour bien faire deux journées de soleil et deux ou trois de temps gris et cela, bien entendu, en abandonnant plusieurs toiles, car cela n'en finirait jamais s'il fallait tout terminer. De toute façon si je ne puis être là dimanche j'y serai mardi ou mercredi.
Je vous ai dit que votre lettre d'hier m'avait peiné, cela est vrai, mais en relisant votre lettre je vois que ce que vous me dites ne prouve qu'une chose, c'est que vous avez hâte de me voir revenir.
Je vous assure que moi aussi, quoi que vous en pensiez, et certes le jour où je partirai sera un jour de grande joie pour moi, j'avais été attristé de voir que vous me rappeliez que je trouverais à Poissy mes enfants dont j'étais séparé depuis si longtemps.
Vous devez cependant savoir combien j'ai de raisons pour revenir bien vite au milieu de vous, mais vous voulez douter de ces raisons.
J'ai eu une mauvaise idée en vous disant que je trouvais Pourville joli et de suite vous avez imaginé un tas de choses, mais j'aurais mauvaise grâce à vous en vouloir de cela au contraire, seulement soyez donc bien sûre que je dis vrai et que mon plus grand bonheur sera de me retrouver près de vous. Ne vous découragez pas, tâchez que votre pauvre Baby soit de mieux en mieux, Mimi tout à fait guéri, et à bientôt, mille baisers à tous les enfants, amitiés à Marthe, pour vous mes meilleures pensées.
Claude Monet.

Document original.

265. À P. DURAND-RUEL — Pourville, 6 avril 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Deux mots à la hâte pour vous dire que ce matin pendant que j'étais à travailler dehors, le facteur a apporté une lettre chargée qui naturellement doit venir de vous.
Ne sachant si je serai demain matin à la maison à l'heure du facteur, je vous en accuse toujours réception *[illisible]*...
Je travaille comme un forcené par ce splendide temps.
Trouverez-vous bien ce que je vous apporte? Je veux l'espérer, car moi, je ne suis pas content et voudrais faire mieux.
Tous mes compliments.
Votre tout dévoué — Claude Monet.
Les enfants vont mieux et sont hors de danger, merci.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 232 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

266. À ALICE HOSCHEDÉ — Vendredi matin [7 avril 1882]

Chère Madame,
Votre lettre d'hier m'a fait bien plaisir, je vois qu'enfin vous êtes rassurée pour ce cher Baby, et bien que vos lignes contiennent encore quelques malicieuses méchancetés, elles annoncent une meilleure humeur. J'ai cependant bien peur de vous avoir contrariée en vous annonçant mon retour que *(sic)* pour mardi ou mercredi selon le temps; vous me verriez travailler que vous seriez convaincue que je suis pressé de revenir. Hier j'ai travaillé à huit études, en supposant que j'y travaille à chaque une petite heure, vous voyez que je ne perds pas mon temps, ne comptant pas le voyage d'un motif à un autre.
Il est temps que cela finisse, car je suis terriblement fatigué quand je rentre le soir, je n'y vois plus clair et, le matin, je resterais bien couché.
Le temps est admirable, encore une journée de soleil, et je réclame un peu de gris, alors je pourrais prendre le train et embrasser réellement tous les enfants.
Prenez donc courage ce ne sera plus long, embrassez-les tous bien fort pour moi, mes amitiés à Marthe, pour vous, chère Madame, mes plus douces pensées.
Votre — Claude Monet.

Document original.

267. À P. DURAND-RUEL — Pourville, 7 avril 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je suis en possession de votre lettre contenant cinq cents francs. Je vous en remercie.
Je serai rentré à Poissy jeudi prochain sans faute.
Recevez mes meilleurs compliments. — Claude Monet.
P.-S. — Je n'ai reçu aucune lettre de M. Gonse.

Document original, Archives Durand-Ruel.

268. À ALICE HOSCHEDÉ — Lundi matin [10 avril 1882]

Chère Madame,
Je viens de recevoir votre lettre qui me fait bien plaisir, vous voyez donc qu'il ne faut jamais désespérer.
Je pense être bientôt près de vous, ce matin j'ai terminé une étude de soleil du matin, je me croise donc les bras, c'est-à-dire que je me repose un peu. J'espère moins mon temps gris pour demain, le temps paraît se brouiller un peu, tout irait donc selon mes souhaits et jeudi je serais à Poissy.
Je pense recevoir une caisse demain, et je vais vous demander une autre commission, ce serait d'envoyer le messager avant le 15 pour enlever ce qui reste, rue Vintimille.
Si je ne craignais de vous donner bien de l'ennui, je vous aurais demandé d'y passer afin de voir ce qui est nécessaire de prendre et de donner le reste au concierge.
J'écris à Durand-Ruel pour qu'il me case le grand tableau chez lui, s'il y a moyen.
Je préviens aussi le concierge que peut-être vous irez, mais ne le faites que si cela ne vous dérange pas, autrement donnez ou une caisse ou un panier au messager pour qu'il y mette le tout.
J'embrasse tous les enfants, mes amitiés à Marthe, pour vous toutes mes pensées.
Votre — Claude Monet.

Document original.

269. À P. DURAND-RUEL — Pourville, 10 avril 1882

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je viens vous demander si vous pouviez me rendre le service de caser chez vous le grand tableau de figures qui est chez moi, rue Vintimille. Il faut qu'avant le 15 courant tout ce que j'ai laissé soit enlevé, et je ne sais où mettre cette toile. Si vous le pouviez, vous seriez bien aimable de la faire enlever de suite. J'en avise le concierge. Répondez-moi par retour du courrier. En même temps je vous demande de me donner l'adresse de M. Nittis qui m'a demandé de voir mes marines (je ne sais dans quelle intention mais je le lui ai promis).
J'arrive samedi seulement.
Tout à vous, — Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 233.
Archives Durand-Ruel.

270. À ALICE HOSCHEDÉ — Mardi matin [11 avril 1882]

Chère Madame,
Mauvaise journée pour moi hier, je vous ai dit que j'avais fini une toile du matin par soleil, mais non pas celle du soir et, tout en espérant du temps gris pour aujourd'hui, j'étais content de voir encore le soleil, mais après déjeuner, au moment de partir, le bonhomme qui me porte mes toiles était ivre-mort, je suis entré dans une colère terrible, car il m'était impossible de songer à porter tant de toiles pour aller si loin, j'ai donc complètement perdu ma journée.
Ce matin, nouvelle frasque de la pluie, mais de courte durée, et j'ai pu travailler.
Bref, je ne puis songer à partir demain, mais n'importe comment je serai près de vous cette semaine, je ne puis vous dire le jour et l'heure, cela dépend du temps; si je pouvais partir vite, je vous enverrais une dépêche sinon une lettre.
Ecrivez-moi toujours, à bientôt, baisers aux enfants, amitiés à Marthe, pour vous toutes mes pensées.
Votre — Claude Monet.
J'ai reçu la caisse, merci. N'oubliez pas la rue Vintimille. Caillebotte m'écrit lettre sur lettre pour ne pas manquer.

Document original.

271. À ALICE HOSCHEDÉ — [Pourville], mercredi [12 avril 1882]

Chère Madame,
Je ne sais si je pourrais partir, comme je vous le disais, vendredi, en tout cas, ce sera certainement samedi.
J'avais songé à prendre un train de marée, mais cela m'obligerait à aller à Paris, à y attendre un train pour Poissy.
Je préfère prendre par Pontoise et Gisors, donc soit vendredi soit samedi, je partirai d'ici à midi pour être à Achères vers 4 heures 50 et cueillir le train qui arrive à Poissy à 5 heures 20.
Sans mon énorme quantité de bagages, je vous aurais demandé de venir à Achères en voiture, mais je tiens à arriver avec toutes mes affaires.
Je suis bien heureux de savoir que les enfants vont de mieux en mieux et bien heureux de penser que je vais vous revoir tous.
Mes baisers aux enfants, amitiés à Marthe, pour vous toutes mes pensées.
Votre — Claude Monet.

Document original.

272. À P. DURAND-RUEL — Poissy, 2 mai 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je compte venir vous demander un peu d'argent jeudi, dans la matinée, devant partir le jour même pour Rouen avec mes enfants pour passer une dizaine de jours chez mon frère.

Naturellement je profiterai de mon séjour pour faire quelques études. Au cas où vous ne pourriez être rue de la Paix jeudi matin, soyez assez aimable pour mettre à ma disposition un billet de mille francs.
Recevez mes meilleurs compliments.
Votre tout dévoué — Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

273. À P. DURAND-RUEL — Poissy, 24 mai 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je me suis permis de venir chercher un peu d'argent en votre absence. J'étais à court pour différents achats que j'avais à faire et j'ai pris les 200 francs que M. Marriott m'a offerts.
J'aurais voulu vous voir, mais j'étais limité par le temps. Je vous dirai que je n'ai encore rien pu faire, la maladie est entrée dans la maison comme une fatalité et aussitôt un enfant guéri qu'un autre est repris. Aussi n'ai-je pu aller à Rouen, ni rien entreprendre comme travail, si ce n'est quelques mauvais essais de fleurs que j'ai dû de suite effacer. Enfin il faut espérer que nous allons sortir de cet état et que je vais pouvoir travailler.
Je vais avoir besoin d'argent pour le 29 ou 30 mai, 1500 francs environ, c'est-à-dire que je voudrais bien, si cela se peut, avoir de suite 500 francs et mille pour le 30. Vous serez bien aimable de me répondre à ce sujet.
Recevez mes meilleurs compliments.
Votre tout dévoué — Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 233 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

274. À P. DURAND-RUEL — Poissy, 27 mai 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,
J'ai reçu votre envoi de 1500 francs dont je vous remercie ainsi que de votre aimable lettre qui doit certainement bien m'encourager, mais vous savez ce qu'est une maison où il y a des malades. Enfin la mienne paraît être sereine et je vais essayer de travailler et, une fois bien en train, cela ira, mais le pays ne me va pas du tout et je cherche tous les moyens pour céder mon bail ou pour arriver à le résilier, même avec une perte.
Merci encore et croyez bien à tout mon dévouement.
Votre — Claude Monet.
P.-S. — Si le hasard vous faisait connaître quelqu'un qui cherche une maison à la campagne, envoyez-le-moi.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 234 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

275. À P. DURAND-RUEL — Villa Saint-Louis, 7 juin 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,
J'arrive de Pourville où je suis allé pour m'occuper de la location d'une maison, car il me faut absolument prendre le parti de quitter Poissy malgré une surcharge de dépenses, cela dans l'intérêt des enfants encore malades et aussi dans notre intérêt à tous les deux, car là je travaillerai. Le pays est merveilleux en ce moment et il me tarde d'y être.
Je dois venir à Paris après-demain vendredi. Je vous apporterai quelques toiles et vous demanderai de l'argent, car je vais en avoir bien besoin et de pas mal, si vous le pouvez.
Je serai chez vous dans l'après-midi.
Recevez mes meilleurs compliments.
Votre tout dévoué — Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

276. À GEORGES PETIT — Poissy, 11 juin 82

Cher Monsieur,
Je vous prie bien de m'excuser car je viens de m'apercevoir qu'une des toiles que vous m'aviez achetée il y a de cela deux ans, je crois, ne vous a jamais été livrée. En faisant le déménagement de ce que j'avais rue Vintimille, je l'ai retrouvée, je vous prie donc d'excuser mon erreur.
Je n'ose vous en faire l'envoi, ayant su que vous aviez mis les autres en vente publique et que vous les aviez vendues un prix très minime. Je pense du reste que vous m'aviez acheté ces toiles par obligeance et que vous n'y teniez pas autrement.
Je viens donc vous prier de me répondre si je dois vous envoyer la toile au prix que vous me l'avez payée, soit 300 francs.
Ce tableau est un *Effet de Neige à Vétheuil*.
Agréez, je vous prie, mes civilités distinguées. — Claude Monet.
Villa Saint-Louis à Poissy.

M.L. Proietti, «Lettere di Cl. Monet», Rome, 1974, p. 78.
Manuscrits Bibliothèque du Louvre.

277. À P. DURAND-RUEL — Poissy, 13 juin 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Voici la dépêche que je reçois. C'est donc une affaire conclue. Je viendrai demain matin à 10 heures vous redemander de l'argent, 2000 ou 2500, si vous voulez bien, ayant au moins 1000 francs à donner de suite.
Nous partirons samedi. A ce prix, ce n'est pas trop cher.
Recevez mes compliments. — Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

278. À P. DURAND-RUEL — [Pourville], villa Juliette, 28 juin 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je voulais vous écrire depuis plusieurs jours mais je suis toujours dehors et j'ajourne tous les jours ma correspondance. Je profite d'une vilaine pluie pour réparer mes torts.
Nous sommes tous enchantés d'être ici. Les enfants sont tous en parfaite santé; quant à moi, après quelques bonnes promenades, je me suis remis au travail avec une nouvelle ardeur. J'espère donc vous faire de bons tableaux. J'espère que vous continuez à être content des affaires. Avez-vous pu vendre de notre peinture en Angleterre? Ce serait une bonne chose.
Je vous envoie une lettre que j'ai reçue de M. Petit. Il réclame son tableau *(Effet de Neige)*. C'est son droit puisqu'il me l'a payé, mais il est à craindre qu'il ne le vende bon marché à un de ses clients. Ne pensez-vous pas que vous puissiez le voir et vous entendre avec lui?
Je ne lui répondrai que lorsque vous m'aurez répondu.
Recevez mes meilleurs compliments.
Votre tout dévoué — Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 234.
Archives Durand-Ruel.

279. À P. DURAND-RUEL — [Pourville], jeudi soir [6 juillet 1882]

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Aussitôt votre lettre, je me suis mis à la recherche des maisons à louer. Cela est très difficile. Tout est loué. Cependant il y en a une qui me paraît devoir vous convenir et qui est fort joliment située. Prix 900 francs pour le mois d'août.
En dehors de Pourville, je ne vois que Puys qui n'est pas très joli à mon sens, puis Varengeville, mais là rien n'est à louer.
Excusez ce griffonnage à la hâte et prévenez-moi si vous venez demain.
Mes compliments. Tout à vous, — Claude Monet.
Faites remettre le tableau à Petit.

Document original, Archives Durand-Ruel.

280. À P. DURAND-RUEL — Villa Juliette, 11 juillet 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je voulais vous prier de me faire envoyer de l'argent et je n'y ai plus pensé du tout. Vous serez donc bien aimable de me faire faire un envoi pour le *15 courant*, si vous le pouvez, car je vais être à court et j'ai à payer le loyer de Poissy et différentes choses anciennes qui me sont réclamées.
Un billet de deux mille francs me rendrait service.
J'espère que vous avez fait un agréable voyage et je serai enchanté d'apprendre que vous viendrez ici prochainement.
Le temps devient tout à fait mauvais, cependant je travaille quand même, profitant des éclaircies dès qu'il en survient.
Recevez mes meilleurs compliments.
Votre tout dévoué — Claude Monet.
A Pourville-par-Offranville, Seine-Infér^re.

Document original, Archives Durand-Ruel.

281. À P. DURAND-RUEL — Villa Juliette, 17 juillet 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je peux seulement vous accuser réception de votre envoi de mille francs, parce que j'étais dehors hier lorsque le facteur est venu. Je vous en remercie et je compte sur votre obligeance pour me faire le plus tôt possible un second envoi de mille francs, car je viens à l'instant de renvoyer à Poissy ce que j'ai reçu ce matin. Je vous serai également obligé de vouloir bien vous entendre avec M. Carpentier, l'ancien md. [marchand] de couleurs, qui me réclame une somme de 400 à 500. Je lui écris du reste pour qu'il aille vous voir pour cela.
Ici le beau temps est décidément difficile à venir. Depuis que vous êtes venu, il a presque toujours fait mauvais.
A bientôt j'espère. Recevez mes compliments.
Votre tout dévoué — Claude Monet.
Je compte sur votre envoi pour le courant de cette semaine.

Document original, Archives Durand-Ruel.

282. À P. DURAND-RUEL — [Pourville], ce 21 juillet 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je vous ai écrit pour vous demander un nouvel envoi d'argent et en même temps je vous ai prié de payer pour moi une petite dette à M. Carpentier, mais voilà qu'une autre traite autrement importante me tombe ici, par l'intermédiaire d'un huissier du pays. Dès le reçu de cette réclamation, j'ai de suite écrit pour offrir un acompte, mais on veut le tout, ou bien l'on menace de poursuivre. Il s'agit d'une assez grosse somme: 1200 francs, et comme cette dette date de près de quinze années, il me faut bien finir par la payer. Cela me tourmente beaucoup car c'est bien de l'argent qu'il me faut vous demander, cependant je serais bien ennuyé si je devais avoir ici des visites et des papiers d'huissier. J'attends un mot de vous sans faute à ce sujet.
J'ai très peu travaillé ces jours-ci. Le temps a terriblement de mal à se mettre au beau. Cependant aujourd'hui il paraît s'améliorer.
Recevez mes meilleurs compliments.
Votre dévoué — Claude Monet.
Veuillez me retourner la lettre ci-jointe.

Document original, Archives Durand-Ruel.

283. À P. DURAND-RUEL — Villa Juliette, 27 juillet 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je m'empresse de vous accuser réception de vos deux envois, 700 francs hier et 1500 francs ce matin, dont je vous remercie mille fois.
Je serais plein d'ardeur, mais c'est difficile de travailler avec le temps qu'il fait depuis trois semaines.
Enfin aujourd'hui il y a comme une apparence de beau temps, je pars vite pour en profiter.
A bientôt et merci encore.
Votre tout dévoué — Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 235 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

284. À P. DURAND-RUEL — [Pourville], mercredi 16 août 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,
En réfléchissant à ce que je vous ai demandé hier soir, je crois qu'il serait mieux que vous me fassiez l'envoi par la poste le vendredi pour que je le reçoive samedi matin. Je ne m'éloignerai pas de la maison afin d'être là quand le facteur viendra.
Je vous prie de me donner deux mille francs car en dehors de mon loyer, j'ai aussi besoin d'argent. Nous sommes ici complètement à sec.
Je compte donc bien sur votre envoi pour samedi matin ici, à moins que vous n'arriviez le vendredi à Dieppe. Dans ce cas, comme c'est jour de marché, je passerai chez vous le samedi matin, de toutes les façons un mot, n'est-ce pas ?
Mille amitiés de votre tout dévoué — Claude Monet.

Hélas ! Quelle terrible journée aujourd'hui.

Document original, Archives Durand-Ruel.

285. À P. DURAND-RUEL — Pourville, 21 août 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je m'empresse de vous accuser réception de votre lettre chargée contenant la somme de deux mille francs en compte.
Recevez mes remerciements.
Votre tout dévoué — Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

286. À P. DURAND-RUEL — Pourville, ce 10 sept^bre 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je m'empresse de vous accuser réception de votre envoi de 500 francs.
Je vous remercie.
Je suis effrayé du compte que je vais avoir à régler avec vous à mon retour.
Heureusement je viens d'avoir une bonne semaine de beau temps et j'ai plus travaillé pendant ces huit jours que pendant tout le mois d'août. Si cela pouvait continuer jusqu'à fin septembre, je pourrais rapporter bon nombre de mes toiles terminées.
Recevez mes meilleurs compliments.
Votre tout dévoué — Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 235 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

287. À PISSARRO — Pourville, 16 sep^bre 82

Mon cher ami,
Je viens vous prier de me donner quelques renseignements sur le collège de Pontoise. Je cherche un endroit où mettre Jean qui est très en retard pour son éducation, mais comme je ne me sens pas le courage de l'éloigner de moi et de le mettre pensionnaire, il me faut trouver un endroit où il y ait un collège sérieux et où je sois à la campagne. Dans ces conditions, je ne vois guère que Pontoise. Voulez-vous être assez aimable pour prendre des renseignements et me les transmettre, vous m'obligerez beaucoup car le moment de la rentrée approche.
Vous devez comme nous tous être bien mécontent du temps. Quelle horrible saison pour le pauvre peintre. Je suis ici depuis près de trois mois ; ce que j'ai commencé de toiles est insensé, mais hélas sans pouvoir arriver à rien terminer. Je me suis trouvé ici tout à fait en pays de connaissance ; comme vous le savez sans doute, Renoir est venu avec Durand-Ruel ; puis M. Chocquet que je vois assez souvent.
A propos de Pontoise, peut-on trouver facilement maison et jardin, dans les environs à 20 minutes de la ville, et croyez-vous qu'après vous je pourrais trouver ma vie dans le pays. Le pays est-il sain ? Enfin répondez-moi à ce sujet, vous m'obligerez beaucoup.
Tout à vous, — Claude Monet.

A Pourville-près-Dieppe, Villa Juliette.

Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, n° 104.
Document original.

288. À P. DURAND-RUEL — [Pourville], ce 18 sep^bre 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Vous allez trouver que je manque de courage, mais je n'y puis plus tenir et je suis dans un complet découragement. Après quelques jours de beau temps, voilà de nouveau le temps remis à la pluie, encore une fois il faut remettre de côté les études commencées. J'en deviens fou et malheureusement c'est à mes pauvres toiles que je m'en prends. Un grand tableau de fleurs que je venais de faire, je l'ai détruit ainsi que trois ou quatre toiles que j'ai non seulement grattées mais crevées. Cela est absurde, je le reconnais, mais je sens le moment du retour arriver, je vois que la nature se transforme complètement, alors je perds tout courage voyant que j'ai dépensé de l'argent d'avance sans avoir rien fait de bon. Bref je suis décidé à tout planter là et à revenir de suite. Soyez assez bon de me faire envoyer encore de l'argent afin de pouvoir nous mettre en route de suite, je voudrais pouvoir partir aujourd'hui afin de ne plus voir tous ces endroits que je n'ai pu faire. Je vous demande pardon de cette lettre qui va bien vous contrarier, mais excusez-moi, envoyez-moi 1500 francs. Aussitôt arrivé, nous ferons nos comptes et vous verrez si dans ce que je possède à Poissy j'ai de quoi m'acquitter, car je vois l'avenir trop noir. Le doute s'empare de moi, il me semble que je suis perdu, que je ne pourrai plus rien faire, il me tarde de recevoir votre envoi afin de boucler malles et valises et de ne plus voir mes horribles toiles.
Je vous prie bien de m'excuser, j'aurais tant aimé vous rapporter de bonnes choses, meilleures que les précédentes. Vous nous avez vus vous-même à l'œuvre et vous avez pu juger de la difficulté que nous éprouvions.
A bientôt, votre bien dévoué mais malheureux — Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 235-236.
Archives Durand-Ruel.

289. À P. DURAND-RUEL — [Pourville], 19 sep^bre 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je m'empresse de vous remercier de votre envoi (1500 fr.) et surtout de votre excellente lettre et des encouragements que vous voulez bien m'adresser. Je vous dirai qu'après vous avoir envoyé ma lettre je regrettais de vous l'avoir adressée, car après m'être laissé aller au découragement il a bien fallu me rendre aux sages conseils qui m'étaient donnés et reconnaître qu'après avoir tant fait il me fallait encore essayer de finir quelques toiles. Votre bonne lettre m'arrive pour me fortifier dans cette résolution et, bien que la pluie tombe à verse, je me décide à rester tout au moins jusqu'au terme de notre location ; si le beau temps survient et que je travaille mieux, alors je prolongerai peut-être d'une semaine ou deux, sinon je rentrerai pour le 1er octobre.
Je vais recommencer le bouquet que j'ai bêtement détruit, car c'était une note curieuse. Vous avez raison en disant que cette lutte ne peut m'être que profitable en raison des efforts faits, mais je vous assure qu'il y a des instants où c'est à perdre la tête.
Excusez-moi donc ce mauvais mouvement et espérons que je pourrai vous donner de meilleures nouvelles. Je vous souhaite beau temps pour votre voyage, que j'aurais certainement été heureux de faire.
Mes amitiés à Renoir et veuillez me rappeler au souvenir de votre belle-sœur, ainsi que de tous les vôtres.
Votre bien dévoué — Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 236-237.
Archives Durand-Ruel.

290. À P. DURAND-RUEL — [Pourville], le 26 sep^bre 82

Cher Monsieur Durand-Ruel.
Ainsi que je vous l'ai écrit, je me suis remis courageusement au travail. Malheureusement je ne puis arriver à rien, je viens de passer toute une semaine dans la maison en m'entêtant à refaire un bouquet de fleurs et j'ai dû le détruire comme le premier. Pendant ces huit jours, il a fait assez beau temps et je n'ai pu m'occuper de mes études de paysages, de sorte que je suis de plus en plus découragé et dégoûté de ce que je fais. C'est en somme une saison de complètement perdue pour moi et il faut en prendre son parti. Je ne dis pas que toutes ces difficultés ne m'aient pas fait faire certains efforts et peut-être des progrès, mais cela n'aboutit à rien présentement, car je ne vois pas une seule chose de bonne parmi toutes ces toiles commencées. Je suis extrêmement malheureux et troublé. Je ne sais même pas ce que je vais faire, rentrer à Poissy — ce n'est pas là, je crois, que je me remettrai facilement ; je suis très incertain, il y a des moments où je veux rester encore ici et sauver quelques études, mais si j'échoue je serai encore plus abattu ; il se peut que j'aille à Rouen chez mon frère prendre quelques jours de repos sans songer à la peinture, si cela m'est possible. En tout cas vous pouvez toujours m'adresser vos lettres à Pourville ; dès que je me serai décidé à une chose ou à une autre, je vous préviendrai.
Recevez les meilleurs compliments de votre tout dévoué — Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 237-238.
Archives Durand-Ruel.

291. À P. DURAND-RUEL — [Pourville], 3 oct^bre 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Comme je vous l'avais laissé supposer dans ma dernière lettre, je suis allé passer quelques jours à Rouen avec mes enfants, où j'ai pris du repos.
Je pensais en revenant ici pouvoir sauver quelques toiles et au besoin prolonger mon séjour ici, mais la nature est maintenant tellement changée que je crois encore plus prudent de rentrer à Poissy (ce qui est indispensable pour les études des enfants), quitte à repartir seul dans un endroit quelconque.

Nous sommes donc dans les paquets et devons partir après-demain jeudi. C'est pourquoi je me suis permis de vous envoyer un télégramme afin de recevoir l'argent que je vous demande en temps voulu c'est-à-dire demain, comptant quitter Dieppe jeudi matin.
Je vous verrai dès mon arrivée et nous causerons ensemble aux moyens de réparer cette mauvaise campagne si cela est possible, car je suis bien désolé en moi-même.
A bientôt et recevez les meilleures amitiés de votre tout dévoué Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 238 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

292. À P. DURAND-RUEL — [Pourville], jeudi 5 octobre 82

Je pars dans un instant. Je me hâte de vous accuser réception de votre envoi de 500 francs.
Merci et à bientôt.
Votre tout dévoué — Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

293. À P. DURAND-RUEL — [Poissy], mercredi 11 octobre [1882]

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je viens vous demander le service de me faire envoyer 100 ou 200 francs dont j'ai besoin de suite.
Je serais venu moi-même, mais je n'avais rien de terminé. Je compte vous apporter quelques toiles samedi matin.
Merci d'avance.
Votre tout dévoué — Claude Monet.
P.-S. — Si vous pouvez me faire ce petit envoi aujourd'hui, cela m'obligerait.

Document original, Archives Durand-Ruel.

294. À P. DURAND-RUEL — [Poissy], vendredi matin [13 octobre 1882]

Cher Monsieur Durand-Ruel,
N'avez-vous pas reçu ma lettre ? Nous sommes tout à fait à sec et très embarrassés. Je vous prie de remettre 200 francs au porteur, car je ne pourrai venir à Paris que lundi ou mardi.
Je vous ferai remettre les toiles qui sont à faire rentoiler. Je compte sur votre obligeance pour les envoyer chez Kiewert et le prier de les faire le plus tôt possible.
Excusez-moi de vous tourmenter ainsi, mais je suis sans un sou.
Merci d'avance.
Votre tout dévoué — Claude Monet.
Villa Saint-Louis, Poissy.

Document original, Archives Durand-Ruel.

295. À P. DURAND-RUEL — [Poissy], vendredi soir [13 octobre 1882]

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je vous remercie de votre envoi de cent francs. Je viendrai lundi matin avec un certain nombre de toiles, que je suis occupé à terminer.
Je viens de recevoir du papier timbré de M. Hardy. Allons, il me faut absolument arranger cette affaire qui devient menaçante, mais je ne veux pas écrire à ce monsieur avant de vous avoir vu et d'être d'accord avec vous sur ce que je peux lui proposer. Donc à lundi, moi et mes tableaux. J'espère vous en porter huit ou neuf.
Recevez mes meilleurs compliments.
Votre tout dévoué — Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 239 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

296. À P. DURAND-RUEL — [Poissy], 20 octobre 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Si vous pouvez me faire l'envoi que vous m'avez promis, vous m'obligerez, car on me réclame à nouveau mon terme.
Je viens de recevoir un mot de M. Hardy qui me dit vous avoir vu et me prie de vous dire que l'affaire est entendue aux conditions que vous lui avez offertes. La dette s'élève à 1955 francs, plus les frais de l'opposition. Merci de votre obligeance.
Je ne puis vous dire au juste quel jour je viendrai à Paris, car, outre les tableaux de Pourville que j'ai à finir, j'ai entrepris plusieurs toiles dehors.
Recevez mes meilleurs compliments. — Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 239 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

297. À P. DURAND-RUEL — [Poissy], ce 23 octobre 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je vous accuse réception de votre lettre chargée en date du 21 courant contenant la somme de mille francs dont je vous remercie.
Recevez mes compliments.
Votre tout dévoué — Claude Monet.
P.-S. — Si les toiles à rentoiler sont prêtes, je vous serais obligé de me les faire adresser.

Document original, Archives Durand-Ruel.

298. À P. DURAND-RUEL — [Poissy], 27 octobre 1882

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Si les toiles à rentoiler ne sont pas prêtes, voulez-vous avoir l'obligeance de me faire expédier mes deux boîtes à tableaux dont je vais avoir besoin pour vous apporter d'autres toiles.
Je compte venir soit mardi soit jeudi.
Votre tout dévoué — Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 239.
Archives Durand-Ruel.

299. À P. DURAND-RUEL — [Poissy], 3 nov^bre 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Comme je vous l'ai dit, je viens demain à Paris et je serai bien content si vous pouvez me donner de l'argent, car aujourd'hui, j'ai eu plusieurs réclamations de personnes auxquelles je promets depuis mon retour de Pourville. Devant déjeuner avec Sisley, je ne viendrai que vers 2 ou 3 heures, si cela vous est possible. Tâchez de disposer pour moi d'un billet de 1500 francs. A demain donc.
Votre tout dévoué — Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 240 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

300. À P. DURAND-RUEL — [Poissy], 10 novembre 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je serais venu moi-même ce matin au lieu de vous envoyer une dépêche, mais je viens de prendre quelques jours de vacances pour aller visiter un peu les bords de la Seine et il me faut me mettre au travail. J'aurais voulu aussi vous causer de nos projets d'exposition afin de prendre une décision.
A la suite de la conversation que nous avons eue l'autre jour chez vous avec Sisley, il m'a adressé une lettre que je trouve ici en rentrant, par laquelle il me fait part de ce qu'il a dû vous écrire en même temps, me demandant de réfléchir et de lui donner ma réponse.
Je viens donc de lui écrire ce que je pensais, car je ne suis pas entièrement de son avis et je crois qu'avec des expositions collectives comme nous les avons toujours faites, et trop souvent répétées, nous finirons par lasser la curiosité du public, tout en mettant la presse contre nous. Je suis cependant de son avis sur la question d'expositions individuelles : si chacun de nous doit faire la sienne à tour de rôle, cela durerait un temps infini ; il faudrait donc que nous prenions une décision, et c'est à vous surtout qu'il appartient de décider ce que vous croirez le mieux pour vos intérêts qui sont aussi les nôtres. Je ferai quant à moi ce que vous voudrez, bien que j'aie une peur terrible des expositions quand on ne s'y est pas préparé à l'avance, et c'est mon cas. Bref, je propose à Sisley de faire une chose, ce serait de faire cet hiver deux expositions : une d'un paysagiste, l'autre de Renoir ou de Degas. S'il a peur d'échouer en étant le premier exposant, je veux bien, si cela est de votre idée, débuter, ou s'il préfère au contraire être le premier ce sera comme il le voudra. Le principal est de nous entendre avant tout sur la question d'exposition, et bien peser le pour et le contre de chaque manière ; et, sans vouloir faire prévaloir ma manière de voir, je crois qu'une exposition personnelle de loin en loin peut faire plus de bien à tous qu'une exposition de tous surtout dans le local dont vous disposez qui est petit et intime et où forcément il y aurait des salles à sacrifier.
En un mot je crois qu'il faut nous entendre tout à fait à ce sujet et prendre une décision. Si vous avez vu tous ces messieurs, vous savez l'opinion de chacun. A vous de trancher la question.
Un mot de réponse et croyez-moi votre tout dévoué — Claude Monet.
P.-S. — J'ai reçu votre dépêche et vous remercie. A chaque courrier je reçois une réclamation inattendue comme si tous s'étaient donné le mot.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 240-241 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

301. À P. DURAND-RUEL — [Poissy], ce 16 nov^bre 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Dans une de mes dernières lettres, je vous disais que je ne cessais de recevoir d'anciennes réclamations. Dans le nombre j'en avais reçu une de mon frère se montant au chiffre de 1500 francs prêtés par petites sommes dans des moments difficiles.
Pensant qu'avec lui je pourrais m'entendre, je le priais de vouloir bien attendre encore un peu, lui expliquant que je vous avais déjà demandé pas mal d'argent et prévoyant que j'en aurais encore à vous demander prochainement pour mes besoins personnels, ainsi que pour des engagements pris.
Bref, contre mon attente, je reçois une nouvelle lettre de mon frère, me priant de lui adresser de suite cette somme dont il a un pressant besoin. Je me vois donc obligé de m'adresser à vous, mais en vous prévenant que pour la fin du mois, j'aurai besoin de deux mille francs. Je préviens mon frère que je vous écris et, selon ce que vous pourrez faire, je lui donnerai tout ou partie de ce que je lui dois.
J'attends donc un mot de vous par retour du courrier. Ayant entrepris un tableau de fleurs, je ne puis guère m'absenter avant quelques jours, sans quoi je serais venu vous voir pour savoir ce que vous avez décidé pour l'exposition.
Recevez mes compliments.
Votre tout dévoué — Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 242-243 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

302. À P. DURAND-RUEL [Poissy], mardi 21 nov^bre 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Toujours retenu ici par mes tableaux de fleurs, je viens vous prier de me répondre à la lettre que je vous ai adressée pendant que vous étiez absent. Je voudrais bien être fixé, tant au sujet de mon frère (qui m'écrit lettre sur lettre et qui paraît douter de mon bon vouloir), que pour ma fin de mois, ayant pris des engagements pour cette époque dont nous voilà bien près.
Je préférerais bien pouvoir vous laisser tranquille mais je suis obligé de faire face à des engagements et des dettes antérieures.
Recevez mes meilleurs compliments.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

303. À P. DURAND-RUEL [Poissy], 24 nov^bre 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je suis désolé de tant vous ennuyer avec mes demandes d'argent si souvent renouvelées, mais hélas, ce n'est pas tout à fait de ma faute et je fais tout ce que je peux pour les retarder. Je sais votre obligeance, mais dans le cas présent j'avais absolument besoin d'une réponse, mon frère ne me laissant pas un jour sans lettre. Je lui avais fait part de votre absence et lui promettais une prompte réponse. Vous savez qu'entre parents les questions d'argent sont souvent plus terribles qu'avec des créanciers ordinaires.
Ces 1500 francs que mon frère me réclame, je les lui dois depuis dix ou quinze années sans qu'il m'en ait jamais parlé. Aujourd'hui, il sait que je vends mieux, il est paraît-il gêné lui-même et me réclame cette somme, et paraît très étonné que je ne lui fasse pas l'envoi de suite.
Je ne sais comment je vais me tirer de là avec lui, car les deux mille francs que vous devez me donner pour la fin du mois sont absorbés d'avance et il ne m'en restera rien pour moi. Mon frère pensera donc à un refus de ma part ; je reçois ce matin même une dépêche de lui et je vois qu'il attend ces fonds pour demain matin. Je viens donc vous prier de m'adresser une lettre que je pourrai lui communiquer et par laquelle vous me direz qu'en ce moment il vous est impossible de me faire la moindre avance et que j'ai à prier mon frère d'attendre quelque temps.
Vous m'obligerez en m'envoyant de suite cette lettre, car j'ai peur que cette affaire ne détourne à l'aigre.
Je serai heureux, si vous en avez le temps, d'avoir votre visite et de causer un peu avec vous de notre exposition, ainsi que de l'avenir de nos affaires qui, je l'espère bien, n'auront à subir qu'un calme momentané, mais il est urgent que nous en causions.
Je vous adresse ma lettre rue de Rome afin que toutes ces histoires restent entre vous et moi.
Votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... » 1939, t. I, pp. 243-244.
Archives Durand-Ruel.

304. À P. DURAND-RUEL [Poissy], ce 7 déc^bre 82

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je vous avais promis de vous apporter quelques toiles cette semaine, mais j'avais compté sans l'inondation de la Seine. Je ne suis plus peintre pour le moment mais sauveteur, batelier, déménageur, etc. Nous sommes littéralement dans l'eau, entourés d'eau de tous les côtés, et la maison n'est plus accessible qu'en bateau ; il nous a fallu nous réfugier au premier étage et l'eau monte toujours, et jusqu'où cela va-t-il aller ? c'est effrayant. Et s'il nous fallait déménager, je ne sais comment nous ferions. Je ne puis songer à peindre et cependant il y a des choses bien curieuses à faire, mais ma présence est continuellement utile à la maison, nos domestiques effrayées nous ayant plantés là. Je vous assure que notre situation est curieuse, il faut la voir pour s'en rendre compte.
Recevez mes compliments.
Votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 244.
Archives Durand-Ruel.

305. À P. DURAND-RUEL [Poissy, 23 décembre 1882], samedi matin

Cher Monsieur Durand-Ruel,
En vous quittant hier soir j'ai rencontré Pissarro que je n'avais pas vu depuis longtemps. Nous avons dîné et passé la soirée ensemble à l'exposition internationale chez Petit où j'ai éprouvé diverses impressions dont je tiens à vous faire part, car elles sont aussi celles de Pissarro et aussi de bien d'autres personnes.
Tout en constatant la banalité et le peu de valeur de la plupart des tableaux exposés chez M. Petit, on ne peut nier que le public est subjugué et qu'il n'ose faire la plus petite critique, tant ces tableaux sont avantageusement montrés, tant le luxe de la salle, qui en somme est très belle, en impose à la foule. C'est donc tout en faisant ces remarques que nous avons pu faire par la pensée une exposition de nous tous réunis dans ce même local. Voilà, je crois, où serait le succès pour nous et pour vous si c'était chose possible.
Une exposition d'un mois, là, enlèverait le public, tandis que nous avons tous un peu peur de l'exposition individuelle qui par sa prolongation pourra lasser le public. Le moment est peut-être bien mal choisi pour vous soumettre ce plan après les frais que vous venez de faire au boulevard de la Madeleine, mais en admettant que ce soit possible (car il faut aussi compter avec les questions personnelles, et vous pouvez avoir des raisons d'amour-propre qui vous empêchent d'accepter une sorte d'alliance avec M. Petit), donc en admettant la possibilité de la chose, que nous pourrions faire en notre nom, vous pourriez toujours utiliser le local de la Madeleine pour d'autres expositions et même comme galerie, où vous pourriez montrer plus à l'aise vos tableaux.
Ne prenez pas, je vous en prie, tout ce que je vous dis là en mauvaise part et je puis vous affirmer que nous sommes tous prêts à l'association de nos projets. C'est le résultat des impressions que nous avons éprouvées hier et aussi une pensée que j'ai toujours eue : nous sommes connus assez aujourd'hui, c'est le moment de porter un grand coup. Alors, tant qu'à faire, il faut faire les choses avec audace.
Vous pourriez me répondre que tout cela n'est qu'un rêve et que M. Petit pour faire notre affaire et la vôtre nous refusera peut-être sa salle. En tout cas la première chose était de vous en parler d'abord et de savoir votre avis.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Une réponse me ferait plaisir.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 241-242.
Archives Durand-Ruel.

306. À E. HOSCHEDÉ [Poissy], ce 1er janvier 83

Hoschedé,
Laissez-moi vous dire toute la peine que j'éprouve en pensant que ma seule présence vous empêche d'être aujourd'hui près de vos enfants. J'avais espéré qu'en m'absentant pour quelques [jours] vous auriez au moins consenti à venir passer le jour de l'an avec eux ; vous avez refusé de leur procurer cette joie. J'en ai un vif chagrin, car vous n'y avez pas manqué les années précédentes.
Cependant si je suis ici au milieu des vôtres, n'est-ce pas d'un commun accord et n'est-ce pas avec votre assentiment que j'ai pu faire la location de notre maison de Poissy ? Si, vous le savez bien, mais vous avez subitement décidé de ne plus venir ici et vous avez créé entre nous une situation des plus difficiles. Aussi, bien que persuadé qu'il ne vous sera pas plus agréable de me lire que de me voir, ne puis-je résister à vous dire toute ma peine.
Claude Monet.
Document original.

307. À ALICE HOSCHEDÉ [Le Havre], jeudi soir [25 janvier 1883]

Chère Madame,
J'ai été enchanté de votre lettre de ce matin ainsi que de celle de Jean, très heureux de penser que les petits sont bien pris et que je recevrai prochainement leurs petits visages. Quant à moi, j'ai pu commencer à travailler, le temps s'est adouci et est très beau, c'est vraiment admirable ce mouvement de bateaux continuel, mais aussi bien difficile, je ne désespère pas cependant de rapporter de bonnes choses, jusqu'à présent je tâtonne, mais cela viendra.
J'espère que vous recevrez de meilleures nouvelles de Vétheuil et que Hoschedé se décidera à venir vous voir, il me tarde bien de savoir ce que vous déciderez pour l'avenir, car il faudra bien à mon retour que nous nous occupions de trouver quelque chose. Faites donc tout votre possible pour décider Hoschedé à venir vous voir.
Surtout ne vous tourmentez pas par trop et ne vous fatiguez pas non plus, je souhaite bien pour vous et pour Marthe que Caroline soit revenue prendre son service.
Vous ne me dites pas si vous avez fait l'envoi à Faure, n'y manquez pas car je le lui ai annoncé dès hier, j'ai également écrit à Durand-Ruel pour avoir de l'argent, car je crois que j'en vais dépenser pas mal ici et je veux vous venir un peu en aide pour la fin du mois, mais je vous recommande bien d'aller à l'économie, car si la politique continue comme cela, la vente des tableaux s'en ressentira.
Adieu, chère Madame, croyez bien que je pense sans cesse à vous, embrassez bien les enfants pour moi, mes amitiés à Marthe, pour vous mes meilleures pensées.
Votre Claude Monet.
Document original.

308. À P. DURAND-RUEL
Vendredi, hôtel Continental, Le Havre, [26 janvier 1883]

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je suis obligé de faire un appel de fonds, j'ai dû payer avant de quitter Poissy et suis arrivé ici avec bien peu de chose en poche et il me faut lundi payer ma semaine d'hôtel.
Je compte donc sur votre obligeance.
Jusqu'ici je n'ai pas été favorisé par le temps, mais je ne perds pas mon temps : si je ne puis peindre, j'observe et je mûris ce que je veux faire et il faut espérer qu'après ces bourrasques le temps va se remettre au beau.
Recevez mes meilleurs compliments.
Votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 244-245 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

309. À P. DURAND-RUEL Le Havre, 28 janvier 83

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je m'empresse de vous accuser réception des 200 francs dont je vous remercie infiniment.
Le temps aujourd'hui paraît s'améliorer et j'ai pu un peu travailler. Sous quelques jours je vous enverrai les dimensions de mes toiles pour faire faire les cadres.
Recevez mes compliments.
Votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 245 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

310. À ALICE HOSCHEDÉ Hôtel Blanquet, Etretat, le 31 janvier [1883]

Chère Madame,
Me voilà à mon tour privé de vos nouvelles, car je suis parti du Havre trop tôt pour recevoir votre lettre qui ne m'arrivera que demain matin, cela me rend bien triste et je ne cesse de penser à vous, à vos ennuis et à ce que vous allez m'apprendre. J'espère que vous aurez suivi mon conseil d'aller à Paris. Enfin demain je saurai tout cela.
Je comptais écrire aux enfants, mais ici le courrier est de meilleure heure qu'au Havre et comme j'ai à annoncer mon changement de séjour à Durand ainsi qu'à mon frère qui devait venir me voir au Havre, ce sera pour demain.
Je vous dirai que je suis très content d'être venu ici, c'est vraiment admirable et je crois que je vais faire de très bonnes choses, ce sera peut-être moins nouveau que ce que je voulais faire au Havre, mais c'était impossible avec le temps qu'il a fait. Ici je me suis [mis] de suite à travailler, j'ai mes motifs à la porte de l'hôtel et même un superbe de ma fenêtre. Si je n'ai pas trop de variations de temps, je pourrai faire une petite station au Havre dès que j'aurai fini ici, mais cela dépend de ce que je vais faire, si cela marche bien, je ferai peut-être mieux de bien travailler ici et je ferai une autre fois ce que je voulais faire au Havre.
Ici je suis très bien et à bon marché, ce qui est différent de l'hôtel Continental, mais je crois qu'aussitôt mon dîner terminé je n'aurai qu'à me coucher. Je vous recommande de m'adresser les journaux, car ici il n'y en a pas.
Embrassez bien tous les enfants pour moi, mes amitiés à Marthe, pour vous toutes mes pensées, tout mon cœur.
Votre Claude Monet.
Document original.

311. À P. DURAND-RUEL Etretat, 31 janvier [1883]

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Ne pouvant parvenir à faire ce que je voulais au Havre par l'effroyable temps qu'il fait, et étant venu ici en promenade, je me suis décidé à m'y installer, car c'est superbe et j'y puis travailler plus facilement même par mauvais temps. Ainsi j'espère faire de bonnes choses ; ce ne sera peut-être pas si varié que ce que je voulais faire, mais ce n'était pas possible à faire par ce temps.
L'exposition de Boudin est-elle ouverte ? Je serai bien aise de savoir si cela s'annonce bien et si les affaires reprennent un peu malgré cette épouvantable politique.
Recevez mes meilleurs compliments.
Votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 245.
Archives Durand-Ruel.

312. À ALICE HOSCHEDÉ Etretat, le 1er février [1883]

Chère Madame,
J'ai reçu vos deux lettres ce matin et je vois que vous n'êtes pas plus avancée, qu'au contraire la situation devient de plus en plus alarmante pour Hoschedé, mais cela ne peut rester ainsi cependant. Aussi vous conseillerais-je de lui demander quelle somme il lui faudrait pour avoir les vêtements que l'on lui détient à Paris et, si cela était possible, de lui fournir la somme, car certainement plus cela ira, plus la situation à Vétheuil s'aggravera et il est hors de doute qu'il ne peut se tirer d'affaires en y restant ainsi et puis, il faut absolument avoir une conversation avec lui. Voilà mon avis, je crois qu'il est bon. Demain je vous enverrai un billet de cent francs.
J'ai admirablement travaillé aujourd'hui, je suis très content, il fait du reste un temps superbe bien qu'un peu froid. Je compte faire une grande toile de la falaise d'Etretat, bien que ce soit terriblement audacieux de ma part de faire cela après Courbet qui l'a faite admirablement, mais je tâcherai de la faire autrement, je ferai aussi des bateaux dans le but d'une autre grande toile, enfin je pioche et serais satisfait, si je ne vous savais tous ces soucis et si vous n'étiez loin de moi.
Les petits sont très mignons de m'avoir écrit, je suis enchanté de les savoir sages, embrassez-les bien fort pour moi ainsi que les grands, j'écris à Germaine, demain sera le tour des garçons, mes amitiés à Marthe, pour vous mes plus tendres pensées,
Votre Claude Monet.
Document original.

313. À ALICE HOSCHEDÉ [Etretat], ce 2 février 83

Chère Madame,
Je vous envoie ci-inclus le billet de cent francs que je n'ai pu vous envoyer hier vu l'heure avancée, je vois d'après vos lignes de ce matin qu'il arrivera à point. Je m'arrangerai pour vous en envoyer deux ou trois cents pour le 10 pour M. Tabary.
Je suis bien désolé de vous savoir si triste et bien que, comprenant tous vos soucis, je voudrais vous voir moins découragée. Il faut absolument arriver à voir Hoschedé, plus cela ira plus vous vous ferez un monstre de cela, à moins que vous pensiez mieux de laisser les choses au hasard, car certainement le mois d'avril arrivera et il sera peut-être à Vétheuil et peut-être sans être venu vous voir, mais je trouve qu'il faut arriver à le repêcher de là et à avoir avec lui une conversation sage et sérieuse.
Quant à moi ne vous inquiétez pas, je ne cesse de penser à vous, vous pouvez être sûre de mon amour, ayez un peu de courage, cette absence ne sera pas longue, je travaille le plus que je peux, comme je vous le disais hier, je suis très content d'être ici et j'espère arriver à faire quelque chose de bien, en tout cas j'apporterai des masses de documents pour faire de grandes choses à la maison.
Aujourd'hui il paraît vouloir faire bien mauvais, grand vent, heureusement je puis me mettre à l'abri.
Je viens de recevoir un mot de mon frère qui vient passer la journée de dimanche avec moi et probablement me relancer pour que je m'arrête à Rouen au retour, mais cette fois je n'en aurai pas le temps.
A demain, chère Madame, je vais à la poste et de là m'installer et tâcher de bien travailler.
Tous mes baisers aux enfants et à vous les meilleurs, mes amitiés à Marthe.
Je vous aime, n'en doutez jamais et ne perdez pas courage.
Votre Claude Monet.
Document original.

314. À ALICE HOSCHEDÉ Etretat, le 3 février [1883]

Chère Madame,
Deux mots en hâte. Je reviens de travailler, de bien travailler même et je pars au-devant de mon frère qui arrive ce soir. Il me tarde bien de savoir si vous avez enfin de meilleures nouvelles de Vétheuil et comment votre proposition a été prise.
J'ai écrit à Jean que j'allais écrire à M. Labarrière, j'ai pensé à cela pour vous éviter de lui parler vous-même de sa note, je pourrais en lui écrivant lui dire que dès mon retour il sera soldé ; dites-moi si je dois le faire ou bien vous vous décidez à le faire demander, car ce malheureux Jean ne peut boire éternellement de l'huile, s'il se sent tout à fait bien. J'ai aussi oublié de vous demander si la caisse est revenue de chez Faure, car il m'avait écrit qu'il l'envoyait et nos canards, lui ne m'en parle jamais.
Je suis heureux de savoir tout le monde bien portant et je vois que les petits se disposent à fêter le carnaval. Ce diable de photographe nous fait bien attendre. Je suis bien curieux de voir tous ces petits visages.
Vous avez raison de m'envier, vous ne pouvez vous faire une idée de la beauté de la mer depuis deux jours, mais quel talent il faudrait pour rendre cela, c'est à rendre fou. Quant aux falaises elles sont ici comme nulle part. Je suis descendu aujourd'hui dans un endroit où je n'avais jamais osé m'aventurer autrefois et j'ai vu là des choses admirables, aussi suis-je bien vite revenu chercher mes toiles, enfin je suis très content et je regrette seulement d'avoir perdu mon temps au Havre, aussi me faut-il diablement travailler pour arriver à temps près de vous comme je vous l'ai promis et pour être prêt pour mon exposition.
Voilà la voiture qui m'attend, il me faut arrêter là ma causerie. Je vous envoie toutes mes pensées, puissent-elles vous réconforter, mes baisers aux enfants et mes amitiés à Marthe.
Votre Claude Monet.
Document original.

315. À ALICE HOSCHEDÉ Etretat, le 4 février [1883]

Chère Madame,
Quelle journée admirable et que les enfants ont dû en être heureux.
Je voudrais bien que ce temps puisse durer un peu, car aujourd'hui je n'ai pu en profiter autant que si j'étais seul, mon frère ayant eu un mal terrible à me suivre dans des chemins à travers la falaise, j'ai même dû lui donner la main comme à une dame sans quoi il serait resté à moitié chemin, pris de vertige ; j'ai donc dû lui réserver mon après-midi et je viens de le mettre en voiture, mais que de belles choses je vois et pourrai-je jamais en faire le quart avec si peu de temps, enfin quand cela va bien, je ne doute de rien, aussi je me promets une rude journée demain, si je puis avoir le même temps.
Le pays est aujourd'hui des plus mouvementés et je vous promets que le carnaval y est curieux. Tous les jeunes marins, et ils sont nombreux, sont déguisés dans des costumes insensés.
J'aurais cependant mieux aimé voir les petits qui, certes, devaient être plus jolis.
J'aurais voulu vous envoyer un peu plus d'argent pour vos paiements de la semaine, mais je ne peux pas, je vais écrire à Durand-Ruel pour un mois et selon qu'il m'en donnera plus ou moins vous en aurez bonne part, ne vous désolez pas, vous savez que, loin ou près, je pense à vos soucis.
Je travaille et suis content, c'est un grand point, mais je serais bien plus content encore si je pouvais voir avec vous toutes ces belles choses, vous montrer ce que je fais et avoir votre impression, car je n'ai qu'une crainte, c'est que ces nouvelles choses ne soient pas aussi différentes de mes autres choses que ce que je devais faire au Havre. C'est là ma grande préoccupation, mais je ne puis ne pas me laisser séduire par ces admirables falaises, enfin vous verrez tout cela.
Embrassez bien tous les enfants petits et grands, mes bonnes amitiés à Marthe et pour vous les meilleures de moi.
Votre Claude Monet.
Document original.

316. À P. DURAND-RUEL Etretat, 5 février [1883]

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je viens vous demander de bien vouloir faire un envoi de 300 francs à Poissy à l'adresse de Mme Hoschedé pour *vendredi prochain*. J'espère que cela vous sera possible et que j'y puis compter.
Je travaille beaucoup ; le temps s'est heureusement tout à fait mis au beau et je vais rattraper le temps que j'ai perdu au Havre.
Je pense que l'exposition Boudin est ouverte, car ici impossible d'avoir des journaux (*Le Petit Journal* seul se vend ici, aussi je ne sais pas ce qui se passe à Paris).

Quand vous aurez un moment à perdre, vous serez bien aimable de me renseigner un peu. Je voudrais savoir combien j'ai encore de temps à moi, et à quelle date *dernier délai* doit ouvrir mon exposition.
Quand je serai près de mon départ, je vous prierai de m'envoyer encore de l'argent car le petit peu que vous m'avez adressé au Havre m'a servi à payer mon séjour.
Enfin d'ici là j'espère avoir de vos nouvelles et je compte sur vous pour les petits envois à Poissy d'ici à vendredi.
Le mois n'ayant que 28 jours, je suppose que l'exposition Boudin durera jusqu'au 28 et alors je commencerai vers le 5 ou le 10. Enfin indiquez-moi le dernier délai, car il me faut être rentré au moins une dizaine de jours avant l'ouverture. Recevez mes meilleurs compliments.
Votre tout dévoué Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 246 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

317. À ALICE HOSCHEDÉ Etretat, le 5 février [1883]

Chère Madame,
Votre lettre de ce matin m'a fait bien de la peine, je suis navré de vous voir vous laisser abattre de la sorte, comment pouvez-vous penser que je suis perdu pour vous et que vous ne me reverrez jamais. Ne craignez pas cela, je pense à vous sans cesse et je vous reviendrai avec bien du bonheur, vous avez assez de soucis sans en imaginer d'autres. Il faut vous distraire et profiter de ce beau temps, quelle idée avez-vous de rester ainsi enfermée ?
Quant à Vétheuil[1], il faut à tout prix que vous trouviez le moyen d'avoir une entrevue, ou bien il faut prévenir que, autrement, vous serez obligée de vous adresser à moi pour chercher une maison, proposez au besoin de lui envoyer l'argent nécessaire pour venir à Poissy.
J'ai écrit à Durand pour de l'argent, dès sa réponse je vous en enverrai, mais je vous en supplie ne vous démoralisez pas ainsi et ayez confiance et surtout confiance en moi. Je ne resterai pas indéfiniment ici, vous savez bien que mon temps est limité et que je serai bien heureux de revenir près de vous, mais il faut que je travaille, heureusement cela va bien et le temps est tout à fait au beau, donc un peu de patience encore. Embrassez bien ces chers petits que j'aurais bien voulu voir dans leur déguisement. Ils sont tous bien portants, c'est un grand point. Embrassez-les tous, mes amitiés à Marthe et pour vous mes meilleures pensées.
Courage et comptez sur moi,
Votre
Claude Monet.

[1] Ernest Hoschedé, l'époux d'Alice, est en villégiature d'hiver à Vétheuil.

Document original.

318. À ALICE HOSCHEDÉ Etretat, le 7 février [1883]

Chère Madame,
Hélas, voilà mon beau soleil parti, de la pluie toute la matinée, je suis désolé, car avec une séance ou deux je finissais plusieurs études et, pour comble de malheur, j'en avais abîmé une très bien commencée et je comptais bien aujourd'hui la remettre à son état primitif. Mais qui sait si ce beau temps reviendra. Bref cela m'a rendu tout triste, j'ai passé en revue mon ouvrage de ces jours derniers et il me semblait que tout cela était mauvais, enfin j'ai gagné vos idées noires, enfin il faut reprendre courage et me mettre aux effets gris. Comme vous le dites, il y eut aujourd'hui quinze jours que je vous ai quittée, il y a aujourd'hui huit jours que je suis ici et que je travaille, si le temps me paraît long d'être loin de vous, il me paraît court quand je songe au travail et à ce que je veux faire et cependant si vous voyiez ce que j'ai pu faire pendant ces huit jours, vous seriez étonnée. Si ce n'était ces études commencées par soleil, je préférerais le temps gris, car il me serait plus *commode* ou *comode* je ne sais plus, pour faire différentes études renseignements en vue d'une grande chose, si toutefois j'ai le temps de la faire à mon retour.
Je vous ai dit combien j'étais las hier soir, je pensais me coucher de très bonne heure, mais j'ai dû faire carnaval avec les patrons de l'hôtel, c'est-à-dire manger des crêpes et des beignets traditionnels puis, après, aller voir les masques et je vous assure que c'est chose curieuse, tous les pêcheurs jeunes et vieux sont déguisés dans les costumes les plus drôles, toutes les filles déguisées aussi et tout ce monde danse en rond sur la place, mais un rond de deux à trois cents personnes et avec des chansons, enfin c'était à voir et je ne le regrette pas.
Je vais écrire à Paul, mais je pourrai sans doute vous envoyer pour mercredi un lot de tourteaux et de tout petits homards, ils sont excellents en ce moment et je suis sûr que cela fera plaisir aux enfants. J'y joindrai des crevettes pour vous.
Ne vous inquiétez pas pour le dix, j'ai écrit à Durand de vous faire l'envoi directement pour perdre moins de temps et je suis sûr qu'il n'y manquera pas; bien que je sois à recevoir encore une lettre de lui, je voudrais pourtant bien savoir s'il est un peu plus content et si l'exposition Boudin marche bien.
J'attends de ses nouvelles et selon ce qu'il me dira pour l'ouverture de mon exposition, je vous fixerai la date de mon retour qui ne sera pas éloignée rassurez-vous, du reste soyez certaine que j'ai bien envie d'être près de vous et le temps me semble bien long.
Je comprends votre pensée et je reconnais votre bon cœur pour cette pauvre Mme Delahaye, quelle triste fin, mais mieux vaut pour elle que ce soit fini, car elle devait bien souffrir.
J'embrasse bien les enfants, toutes mes amitiés à Marthe, pour vous mes plus tendres pensées.
Votre
Claude Monet.

Document original.

319. À ALICE HOSCHEDÉ Etretat, le 8 février [1883]

Chère Madame,
Vous avez dû recevoir ce matin un envoi de 300 francs de Durand-Ruel. Un de ses employés m'écrit pour m'en prévenir et me faire savoir que l'exposition Boudin sera close le 25 courant et la mienne doit ouvrir le 1er; on me prie de revenir le plus tôt qu'il me sera possible pour m'occuper du choix de mes tableaux. Je crois donc que mon voyage aura été inutile, car il me faut renoncer à faire une grande toile; du reste le temps est tout à fait revenu au mauvais. Je suis donc très troublé par cette exposition qui ne sera pas comme je l'aurais voulu. Enfin je vais faire tous mes efforts pour arriver à faire trois ou quatre toiles, mais j'ai bien peur et, en tout cas, ce sera encore dans les mêmes formats.
Je ne sais si cette exposition Boudin a donné à Durand les résultats qu'il en attendait, mais je ne puis avoir un mot de lui. L'employé qui m'écrit ne me dit rien naturellement, il ne m'envoie pas d'argent pour moi de sorte qu'il me faut de nouveau le relancer.
Donc mon retour aura lieu au plus tard pour le 20. J'aurai huit jours pour m'occuper de l'exposition. Naturellement je ne repasserai pas par Le Havre et ne m'arrêterai pas à Rouen. D'ici là je vais travailler à outrance.
Je suis très content que cet argent vous soit parvenu, vous voilà donc en règle pour M. Tabary, ne manquez pas d'accuser réception à Durand.
J'espère que l'indisposition de Marthe n'est que passagère et qu'elle est mieux à présent. Il serait peut-être utile de prendre une bonne à tout faire, surtout si nous devons rester un peu de temps à Poissy, ce qui me paraît inévitable, d'abord à cause du peu de temps que nous aurions d'ici au mois d'avril, et puis, parce que je ne dois et ne puis rien faire en fait de location sans qu'il y ait eu une entente avec Hoschedé et, comme il est malheureusement à craindre que vous ne serez pas plus avancée au mois d'avril qu'à présent, je vais m'assurer de pouvoir prolonger notre séjour à Poissy. Ce n'est pas drôle, je le sais, mais je préfère cela que d'être obligé de me séparer de vous et, certainement, à vous laisser dans de grands embarras.
Vous pourriez peut-être même bien faire part de cela à Vétheuil, peut-être alors obtiendriez-vous un résultat de cette façon. Je crois donc qu'il est utile de se procurer une bonne, car en effet Marthe et vous aussi devez être très fatiguées, mais que tout cela ne vous fasse pas voir tout en noir.
Je vais revenir bientôt et nous verrons à faire pour le mieux. Embrassez bien les enfants, miens et vôtres, mes amitiés à Marthe et prenez mes plus tendres caresses pour vous et dites-vous bien que je vous aime.
Votre
Claude Monet.

Document original.

320. À P. DURAND-RUEL Etretat, 9 février [1883]

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je vous remercie de l'envoi que vous avez adressé à Poissy, mais je suis désolé d'être aussi pressé par le temps pour mon exposition, j'ai eu tant de mauvaises journées qu'il me faut bon gré mal gré renoncer à mon projet de grandes toiles. Cela n'est pas possible. Je travaille beaucoup, je me donne beaucoup de mal pour avoir tout au moins trois ou quatre toiles nouvelles.
Je compte revenir pour le 20. Pensez-vous que ce soit suffisant ? Dès le 1er, je me mettrai à votre disposition; du reste, je m'occupe de m'assurer certains tableaux que je veux emprunter. Je n'en dors pas, tant cela me préoccupe.
J'ai envie de demander à Pourville le *Portrait du cuisinier*; c'est une esquisse curieuse, et puis *La Galette*. Qu'en pensez-vous ? Je vous demande de vouloir bien m'envoyer un billet de 500 francs dans le courant de la semaine prochaine, car je suis absolument à crédit depuis que je suis à Etretat.
Mille amitiés et à bientôt.
Votre tout dévoué Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 246-247 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

321. À ALICE HOSCHEDÉ Etretat, le 10 février [1883]

Chère Madame,
Quel terrible temps et que vous avez dû penser à moi et me plaindre et, malheureusement, cela m'a l'air de devoir durer. Je suis tellement préoccupé que je n'en dors plus; aussi cette nuit, tout en pensant à cette satanée exposition, j'entendais la pluie cingler et me voyais perdu. Cependant, je n'ai pas perdu ma journée: j'ai pu m'installer dans une annexe de l'hôtel d'où l'on a une vue superbe sur la falaise et sur les bateaux. J'ai donc travaillé toute ma journée de cette fenêtre, regrettant bien de ne pas m'être mis là plus tôt, car j'aurais tranquillement pu faire des choses superbes. Enfin, il y a toujours des péripéties.
J'ai quatre études: que des bateaux, des bateaux qui ne servent pas du tout l'hiver. Pof, voilà qu'aujourd'hui, à cause du mauvais temps, on remonte tous ces bateaux; il va donc falloir que je change tout cela. Enfin, malgré tout, je travaille et vous serez certainement surprise de ce que j'aurai pu faire en si peu de temps. Le grand point est d'arriver à en finir trois ou quatre pour pouvoir les exposer.
Faure, auquel j'avais écrit pour savoir s'il avait bien fait l'expédition, m'écrit qu'en effet il vient seulement de la faire; il est enchanté de me savoir ici et me demande d'être le premier à voir ce que je vais rapporter. Voilà qui est bien embarrassant et il va falloir qu'aussitôt rentré, je lui termine les deux toiles que j'ai encore à lui livrer, car il serait capable de vouloir des vues d'Etretat en place. S'il en veut, il faudra qu'il les paie.

Ce malheureux Jean doit être bien désolé et je l'entends se plaindre de ne pouvoir scier; mais je vois que c'est plus sérieux que M. Labarrière ne l'avait dit d'abord. Il faut donc qu'il soit bien raisonnable et qu'il se soigne bien. Je voudrais lui écrire, mais j'ai, chaque jour, tout un courrier à faire et vous savez ce que c'est pour moi. Dès que j'aurai de l'argent, je lui enverrai les 50 francs que je lui confisquai ce terrible jour.
J'espère que la promesse que l'on vous a faite sera tenue, mais je ne le croirai que lorsque ça aura eu lieu.
J'avais écrit à M. Coqueret pour avoir l'adresse de M. Serveau auquel je veux demander un tableau. J'en donnais la raison à cet idiot, en lui disant que j'étais désireux d'avoir de suite cette adresse. Il a compris que je faisais une exposition à Etretat et m'écrit qu'il aurait voulu venir la voir avec Mme Coqueret, mais que, vu l'époque, cela lui est impossible. Est-il assez bête; du reste voilà sa lettre, cela vous fera rire un instant.
Je suis enchanté de savoir Marthe rétablie; dites-lui mille choses aimables pour moi. Je pense que Blanche et Suzanne travaillent toujours comme des petits anges; voici du reste le moment des fameux examens qui approche.
Embrassez bien tout ce petit monde et prenez pour vous mes meilleures caresses.
Votre
Claude Monet.

D'ici quelques jours je vous prierai de me faire l'envoi de la caisse qui a servi pour Faure, car j'ai plus de toiles que je n'en ai apporté, mais je vous préviendrai quand il faudra l'envoyer.

Document original.

322. À L.-N. SERVEAU Etretat, 10 février 1883

Monsieur,
Je désire faire très prochainement une exposition à Paris. En dehors des choses nouvelles que je veux montrer, je désire montrer également quelques-uns de mes tableaux qui, étant chez des amateurs, n'ont jamais été vus du public. Vous avez de moi une vue de *Vétheuil* avec ciel d'orage que je serais très heureux d'avoir pour cette exposition. Voulez-vous me rendre le service de me la prêter, je vous en serai très reconnaissant. Dans ce cas vous voudriez bien l'expédier à mon nom chez M. Durand-Ruel, marchand de tableaux, 1, rue de la Paix à Paris. Inutile d'y envoyer le cadre, je m'en procurerai un. Je vous serai très obligé de me répondre de suite à Etretat, où je suis pour quelques jours, car il me faut envoyer la liste de ce que j'expose pour le catalogue. L'exposition doit ouvrir le 1er mars pour finir le 25 mars; aussitôt je vous enverrai votre tableau et je ne manquerai pas de vous faire envoyer une lettre d'invitation pour le jour d'ouverture.
Recevez, Monsieur, mes civilités distinguées.

Claude Monet,
chez M. Durand-Ruel,
1, rue de la Paix

Document original (P. A., France).

323. À ALICE HOSCHEDÉ Etretat, le 11 février [1883]

Chère Madame,
Je suis décidément navré, il fait un temps épouvantable, impossible de travailler dehors. J'ai voulu essayer ce matin et n'ai réussi qu'à me faire tremper. Il fait une tempête terrible. La mer est montée tellement haut qu'elle a fait beaucoup de ravages et tous les bateaux que j'avais commencés sont bouleversés, changés de place. Je ne sais si je pourrai seulement arriver à terminer une seule chose, justement à cause de ce dérangement des bateaux. Je vous assure que je suis bien ennuyé, car c'était délicieux à faire. J'enrage, car je me donne beaucoup de mal. J'ai commencé plusieurs choses de ma fenêtre au cas où cette tempête durerait, mais c'est que, pendant cela, le temps marche. Enfin, je suis très inquiet et d'une humeur massacrante, aussi votre petit bout de lettre, écrit si à la hâte, ne m'a pas mis beaucoup de baume au cœur. Vous êtes donc rentrée à des heures indues que vous n'avez pu me consacrer un quart d'heure, ou bien les distractions de Paris vous ont-elles absorbée ? J'espère, du moins, une bonne et longue lettre, car cela me fait du bien et j'étais tout triste aujourd'hui.
J'aurais bien aimé que vous vissiez l'exposition Boudin pour savoir si cela n'est pas trop mal arrangé. J'ai beau écrire à Durand, je ne puis obtenir la moindre réponse pas plus que d'argent, cela ne me paraît pas bon signe.
J'écris ce soir à Pourville pour que l'on vous envoie du poisson mercredi; mais, par ce coup de vent, je doute qu'il y en ait. Ici, depuis deux jours, les pêcheurs ne vont plus à la mer. Enfin, je vais toujours demander leurs toiles, puisque vous ne m'avez pas donné votre avis à ce sujet.
Adieu, vilaine coureuse (c'est pour rire). Je vous aime, voilà, et suis jaloux que vous passiez votre temps autrement qu'avec moi, et je voudrais savoir tout ce que vous avez fait à Paris et où vous êtes allée.
Embrassez bien tous les enfants, mes amitiés à Marthe et toutes mes caresses pour vous.
Votre
Claude Monet.

Document original.

324. À ALICE HOSCHEDÉ Etretat, le 12 février [1883]

Chère Madame,
De la pluie encore, il est écrit que je n'arriverai pas à terminer une seule chose et, cependant, ce n'est pas faute de me donner du mal et de me faire du mauvais sang et, cependant, que de belles choses et comme je vois que je pourrais faire de bonnes choses. Ainsi, depuis que je travaille de ma fenêtre, j'ai fait une grande pochade qui est très bien, je crois, comme pochade, mais impossible à terminer ni même à exposer. Vous verrez cela, c'est une chose à faire une grande toile. Voilà ma dernière semaine, fasse le Ciel que j'en puisse bien profiter. Je commence à être très fatigué, car, depuis que je suis ici, je ne cesse de travailler et aussi de me creuser la cervelle.
J'ai reçu une lettre de M. Serveau qui doit envoyer son tableau chez Durand. De ce dernier toujours pas de nouvelles; je lui écris de nouveau, car j'ai bien des choses à lui dire.
Je vois que vous êtes toujours dans les mêmes inquiétudes que je partage bien et, pendant mes nuits sans sommeil, car je ne dors plus, je songe à tout cela, et, comme vous, chère amie, il me semble impossible d'être séparés. C'est pourquoi je vous disais que, si la question du déménagement devait amener quelque catastrophe, il vaudrait mieux rester dans cet affreux Poissy plutôt que d'être séparés. Mais qui sait, peut-être au contraire, que, de cette entrevue, si elle a lieu, sortira une meilleure solution; car comment peut-il songer à vous installer avec lui dans la situation qu'il s'est faite. Ne désespérons donc pas.
Cette pauvre Marthe n'a vraiment pas de chance et je la plains bien, il me tarde de revoir les enfants et suis content de les savoir tous bien portants.
Je n'ai toujours pas le temps d'écrire à Jean. Je voudrais, si vous en avez un assez grand nombre, qu'il m'envoie une photographie de Mimi que j'ai promise à un ami du Havre qui m'a rendu un portrait, c'est-à-dire une pochade que j'ai faite de Jean, il y a treize ou quatorze ans, justement à Etretat lorsque nous y habitions.
N'oubliez pas, car je voudrais lui demander autre chose s'il y a moyen et j'attends de lui écrire en lui envoyant Mimi.
Adieu, chère Madame, ne vous découragez pas, et pensez bien que je vous aime et qu'il me serait impossible de vivre sans vous.
Mes baisers aux enfants, amitiés à Marthe.
Votre
Claude Monet.

Document original.

325. À P. DURAND-RUEL Etretat, 12 février [1883]

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je n'ai décidément pas de chance: le temps est affreux et j'aurai bien du mal à terminer quelque chose; ce n'est cependant pas faute de travailler et de me donner du mal. C'est d'autant plus regrettable que j'avais pu faire des choses très bien, vous en jugerez par ce que je vous rapporterai. Peut-être même reviendrai-je après l'exposition afin de tirer parti de ce que je ne pourrai terminer.
Vous recevrez sans doute quelques toiles que j'ai empruntées pour l'exposition et que j'ai fait expédier chez vous. Toujours sans nouvelles de vous, j'espère que cela marche assez bien et que vous pensez à ce que je vous ai demandé. Je suis très curieux de savoir si vous êtes satisfait de l'exposition Boudin et si elle vous a donné quelque heureux résultat.
J'ai un service à vous demander. J'aurai besoin d'un cadre de 40 pour Poissy, à mon retour, pour voir et terminer au besoin des choses que j'ai faites de cette toile; voudriez-vous m'en céder un ? si oui, veuillez m'en prévenir, je le ferai prendre chez vous par le messager de Poissy.
Recevez mes meilleurs compliments.
Votre tout dévoué Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 247.
Archives Durand-Ruel.

326. À ALICE HOSCHEDÉ Etretat, le 13 février [1883]

Chère Madame,
Que je suis fâché de vous avoir fait de la peine et que je regrette ma maladresse! Pouvez-vous supposer que c'est un reproche que je voulais vous faire ? Pardonnez-moi donc ma mauvaise plaisanterie et ne m'en voulez plus.
Il est très tard et je n'ai que bien peu de temps à vous donner, cela veut dire que j'ai bien travaillé, voilà qui va vous faire plaisir; je suis content aussi, mais cette belle journée sera-t-elle suivie de beaucoup d'autres ? Ah, j'aurais le cœur gros d'abandonner des choses si bien commencées! J'ai dû laisser de côté les études grises. Enfin, je ne puis dire que cela.
J'ai pincé un terrible rhume de cerveau, ce qui me gêne bien, car je suis obligé, à toute minute, de poser mon pinceau pour prendre le mouchoir; c'est énervant.
J'ai reçu une lettre de Pourville, de Mme Eugène. Vous recevrez le poisson mercredi et aussi les toiles que j'ai demandées.
Je suis obligé de vous quitter, voilà l'heure de la poste. Embrassez bien les gosses pour moi, mes amitiés à cette pauvre Marthe à laquelle je souhaite meilleure santé.
Mille bonnes caresses pour vous et surtout ne m'en voulez plus.
Votre
Claude Monet.

Toujours sans nouvelles de Durand.

Document original.

327. À ALICE HOSCHEDÉ Etretat, le 14 février [1883]

Chère Madame,
Croyez-vous que ce n'est pas à rendre fou d'avoir un temps pareil. De la pluie toute la journée, quand, hier, j'étais remonté par ce beau soleil et je crois bien que je serai obligé de revenir passer une dizaine de jours ici fin mars, afin de ne pas perdre tout ce que j'ai entrepris. Mais ne vous alarmez pas, si j'avais du beau temps pour mes derniers jours, je pourrais peut-être me tirer d'affaire.
J'ai enfin reçu des nouvelles de Durand. Il est très content du résultat de l'exposition Boudin et en a vendu pas mal. Il me dit que je peux ne venir que le 23 ou 24, mais je viendrai avant, le 20 ou 21 au plus tard, car j'aurai fort à faire pour cette exposition, car il veut ouvrir le 28, par invitations. Il m'annonce un envoi d'argent d'ici quelques jours.

J'espère que, demain, vous m'annoncerez qu'enfin, vous avez eu la visite si longtemps promise. Je vous remercie bien de vos fleurs et de votre bonne pensée. Je suis enchanté de savoir Marthe en voie de guérison et vous félicite de vous être décidée à prendre un peu l'air, mais il ne faut pas vous fatiguer, vous auriez dû faire faire cette besogne des canards.
Je vais vous charger encore d'une commission, c'est d'envoyer le messager chez Durand-Ruel pour y prendre un cadre dont je vais avoir besoin dès mon arrivée. C'est convenu avec Durand, il n'y a qu'à l'envoyer de suite.
Je pense que vous recevrez demain votre poisson. De mon côté, je vous ferai un envoi demain pour vendredi, si toutefois le temps le permet; cela fera le bonheur des enfants, car les crabes et homards sont très bons en ce moment et je vous assure que je m'en régale. Décidément, on est bien mieux traité dans ces endroits l'hiver que l'été.
A bientôt, je vous envoie mes meilleures pensées, mes baisers aux enfants, amitiés à Marthe.
Votre Claude Monet.

Document original.

328. À ALICE HOSCHEDÉ Etretat, le 15 février [1883]

Chère Madame,
Ce matin, ne voyant pas de journaux avec votre lettre, je me figurais que j'allais apprendre la visite annoncée; mais je vois que vous êtes toujours dans l'attente. Vous me dites qu'il a fait beau hier à Poissy, vous êtes mieux partagée que moi, car il continue à faire un temps épouvantable. J'ai voulu profiter d'une embellie, j'ai été traversé jusqu'à la chemise et je doute que mes vêtements sèchent avant plusieurs jours. Bêtement j'avais laissé mon caoutchouc.
Je suis bien désolé, car je n'ai plus que bien peu de jours et vous pensez que ce n'est pas le tout d'avoir le temps voulu, il faut encore que le soleil ou le temps gris coïncide avec la marée qu'il me faut basse ou haute selon mes motifs.
Je vous ai fait expédier un panier de homards, étrilles et tourteaux. Je voulais y joindre *[lacune]*, mais les pêcheurs n'en ont pas apporté; ce sera pour une autre fois.
Il faut que Marthe regarde dans son livre pour voir la façon de les cuire. Les étrilles et tourteaux doivent être morts avant de les cuire; s'ils étaient encore vivants, mettez-les dans l'eau douce. Les homards, eux, demandent à être cuits vivants, ils y tiennent même beaucoup. C'est toute la pêche d'un seul pêcheur. J'ai eu le tout pour huit francs; ce n'est pas cher, n'est-ce pas?
J'espère bien que demain vous allez m'apprendre du nouveau, et de bonnes nouvelles.
Je vous quitte, car j'ai une très longue lettre à écrire à Durand pour lui donner toutes sortes d'instructions concernant l'exposition.
Pour le *Portrait de Paul*, vous avez sans doute raison, je n'avais pensé à cela que pour faire diversion. Enfin, je verrai l'effet que cela me fera en le revoyant.
Embrassez bien les enfants et dites bien aux petits que je vais être bientôt là.
Je pense bien à leur rapporter quelque chose, mais ici il n'y a pas l'ombre de joujoux. Je leur rapporterai pour qu'ils s'en achètent à Poissy, mais s'ils continuent à être bien sages.
Mes amitiés à Marthe, pour vous, chère Madame, mes meilleures pensées.
Votre Claude Monet.

Document original.

329. À P. DURAND-RUEL Etretat, 15 février [1883]

Cher Monsieur Durand-Ruel,
J'ai été bien aise d'apprendre que vous étiez satisfait de l'exposition Boudin. Espérons qu'il en sera de même pour la mienne. Ici je me fais bien du mauvais sang, car il fait de plus en plus mauvais et j'aurai bien du mal à apporter quelque chose de terminé. J'ai cependant des choses très bien de commencées.
Je compte partir le 21, car je veux choisir moi-même quelques toiles chez Faure et chez M. de Bellio, cependant, si vous pouviez vous procurer l'adresse d'un monsieur Delhius — il a deux natures mortes qui seraient bonnes à montrer. Ce monsieur habitait jadis, à ce que je crois me rappeler, au coin de la rue Chauchat et de la rue Lafayette, tâchez de le dénicher, car en arrivant j'aurai fort à faire.
Il y a aussi le neveu, gendre ou fils de M. Basch, qui a une jolie petite figure qu'il serait très bon d'avoir, vous pouvez sans [doute] vous en renseigner; je sais que celui-ci habitait Nantes. D'un autre côté je viens de recevoir un mot du peintre Michel Lévy dont le frère a une bonne vue de Rouen qu'il met à ma disposition. Il faudrait faire demander à Lévy (25, boulevard de Clichy) où et quand vous pourrez faire prendre ledit tableau. Ensuite, je voulais vous dire autre chose, mais ne me rappelle plus quoi. Si cela me revient, je vous écrirai à nouveau. Recevez mes meilleurs compliments et à bientôt.
Votre tout dévoué Claude Monet.

J'ai prévenu à Poissy que le messager passe rue de la Paix prendre le cadre. Je retrouve mon idée. Tâchez de voir, si cela ne vous ennuie pas, le tableau qu'a de moi M. Hayem, j'en ai un bon souvénir et ce serait une note à part. S'il vous paraît bien, demandez-lui de bien vouloir me le prêter.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 248.
Archives Durand-Ruel.

330. À ALICE HOSCHEDÉ Etretat, le 16 février [1883]

Chère Madame,
Je suis furieux, désolé, navré. Il fait un temps superbe qui justement paraît devoir durer, et j'ai travaillé comme une brute, perdant tout ce qu'il y avait de bien dans mes études; tout cela à cause des pêcheurs qui, encore une fois, ont rangé leurs bateaux et les ont changés de place. Et moi, bêtement, j'ai voulu faire le changement et je suis arrivé à détruire ce qui m'avait donné tant de mal à faire. J'aurais bien mieux fait de prendre des toiles blanches.
Je viens de rentrer et de voir mon œuvre. Je suis désolé, car, maintenant, il me faut renoncer à toutes mes toiles à bateaux. Je vais terminer, si je puis, deux ou trois bêtes de motifs à falaises. Si je ne me retenais, je laisserais tout en plan et je partirais. Du reste, je crois que je suis las de travailler sans cesse et de lutter comme cela avec les changements de temps. Si j'avais le loisir de me reposer seulement une journée ou deux, je suis sûr que je ferais de meilleure besogne; mais je n'ai plus que trois ou quatre jours, il me faut aller jusqu'au bout.
J'espère que votre indisposition se sera passée avec un peu de repos et que vous ne recommencerez plus pareille besogne. Laissez là le jardin et promenez-vous un peu.
J'espère que mon envoi est arrivé à bon port et que les enfants se seront bien régalés.
A bientôt, je puis le dire à présent, car le jour du retour est proche. Je ne sais comment je partirai, car, d'ici, le voyage est terriblement long. Il faut deux heures en voiture pour aller trouver la station du chemin de fer, et, si je veux prendre un train qui me dépose à Poissy, j'en aurai pour huit heures; ou bien, il faut que je fasse une station de deux heures à Rouen, mais cela me ferait arriver trop tard. Enfin, je verrai et vous préviendrai.
Embrassez bien fort les enfants, mes amitiés à Marthe et pour vous mes meilleures pensées,
Votre Claude Monet.

Document original.

331. À ALICE HOSCHEDÉ Etretat, le 17 février [1883]

Chère Madame,
Je voudrais pouvoir vous donner de meilleures nouvelles et vous dire que je suis à peu près satisfait sinon content, mais je ne dirais pas la vérité. Certes, j'ai beaucoup travaillé encore aujourd'hui et j'en suis las et de corps et d'esprit, mais je ne fais rien de bon, je gâte tout, c'est à croire que je suis enguignonné, car j'avais bien commencé.
Je crois que je veux trop faire, je sens la date du départ et je veux travailler quand même, quand il me faudrait me reposer un peu et prendre mon temps; sans cette satanée exposition je pourrais rester quelques jours de plus et je serais arrivé à faire de très bonnes choses.
J'attends l'argent promis par Durand, car il me faut songer à partir et, si cela ne va pas mieux, je partirai plus tôt, mais ne sais toujours pas à quelle heure j'arriverai à Poissy. Pour profiter du train express qui part du Havre à 6 heures 52, il me faut partir d'ici à 4 heures et demie du matin pour l'aller prendre à Beuzeville, autrement je prends le train omnibus en partant d'ici à 7 heures et demie du matin pour arriver à 3 heures 37 à Poissy; c'est dur aussi et cependant je ne veux pas arriver dans la nuit. Il se peut donc que je parte le soir pour coucher à Rouen et partir de bonne heure pour arriver avant le déjeuner, cela me couperait le voyage en deux et ce serait moins fatigant, donnez-moi conseil.
J'espère que vous aurez votre visite demain, autrement il serait absolument nécessaire que vous alliez à Paris coûte que coûte.
Embrassez bien les enfants pour moi, mes amitiés à Marthe, pour vous mes constantes et meilleures pensées.
Votre Claude Monet.

Document original.

332. À P. DURAND-RUEL [Etretat], 18 fév. [1883]

Mon cher Monsieur Durand,
Vous seriez bien aimable de m'envoyer de suite les 500 francs. Je suis si dégoûté du temps qui persiste à être pitoyable que je voudrais partir mardi ou mercredi, car ce n'est pas une journée de plus qui me permettrait de terminer mes études et je vais avoir bien à faire en rentrant.
Avez-vous pu réussir mes commissions.
Je compte sur votre envoi.
Votre tout dévoué Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

333. À ALICE HOSCHEDÉ Etretat, le 18 février [1883]

Chère Madame,
Je n'ai pas eu le courage de travailler aujourd'hui, la boîte est restée fermée. J'avais l'esprit troublé à la pensée de cette journée et de ce que vous m'allez annoncer. J'ai passé toute ma journée dans une tristesse absorbante. Je viens de faire une promenade énorme et j'espère que la fatigue me forcera à dormir, car il me tarde d'être à demain matin.
Les enfants ont dû être bien heureux de voir leur père et je veux espérer que la journée se sera bien passée pour tout le monde.
J'attends toujours de l'argent et, si j'en reçois d'ici mardi, je partirai sans doute le jour même, à moins que je ne reprenne courage. Mais à quoi bon, pour une ou deux journées, et puis, je vais être si affairé dès mon arrivée.
Vous le voyez, je suis bien découragé et je ne puis vous le cacher. Ne manquez pas de me dire ce que vous aurez décidé, mais dites-moi toute la vérité.
Embrassez bien les enfants, mes amitiés à Marthe, pour vous mes meilleures pensées.
Votre Claude Monet.

Document original.

334. À ALICE HOSCHEDÉ Etretat, le 19 février [1883]

Chère Madame,
Pardonnez-moi de vous avoir tourmentée avec ma dépêche, mais je suis dans un tel état depuis quelques jours que je suis bouleversé et comme fou. Je sens bien que je vous aime plus que vous ne le supposez, plus que je ne croyais moi-même. Vous ne pouvez savoir ce que je souffre depuis dimanche matin, dans quelle anxiété j'étais d'avoir des nouvelles; vous pouvez alors juger de mon état quand, ce matin, j'ai reçu vos quatre lignes qui m'en disent certes plus que quatre pages détaillées. Je les ai bien lues et relues vingt fois chaque; je fonds en pleurs; est-ce donc possible, faut-il me faire à cette idée de vivre sans vous?
Je sais bien, cependant, que je ne puis rien et ne dois rien dire contre ce que vous avez décidé hier, il me faut me soumettre n'ayant aucun droit, mais je suis malheureux, bien malheureux. Rien ne me fait. Bonnes ou mauvaises sont mes toiles, cela m'est bien égal. L'exposition est le moindre de mes soucis, c'est un coup de foudre que j'ai reçu dans ces quatre lignes, je suis atterré. Dans votre dépêche vous me dites de venir de suite; voulez-vous donc me quitter de suite? Que vous a-t-on dit, mon Dieu, que votre résolution soit prise ainsi?
Je veux partir bien loin, m'étourdir, me fatiguer, que suis-je? Puis-je avoir cœur à quelque chose?
J'ai voulu faire semblant d'aller travailler, essayer même, mais mes affaires sont restées à côté de moi sur le galet, sans que je songe seulement à ouvrir ma boîte; je restais à regarder bêtement les vagues, souhaitant que la falaise m'écrase.
Voilà ma pauvre chérie bien aimée, voilà dans quel état est celui qui, dites-vous quelquefois, ne vous aime plus comme autrefois.
Je serais déjà parti, mais je n'ai pas d'argent, j'ai télégraphié à Durand. En recevrai-je demain? Je ne sais. Je ne puis donc vous dire si je viendrai demain ou après, une dépêche vous préviendra. Si je pars demain, ce serait pour arriver à 11 heures et demie à Paris et à 1 heure et demie à Poissy.
Ecrivez-moi toujours, si je pars votre lettre me sera retournée.
Je vous aime, je puis bien vous le dire encore, n'est-ce pas.
J'embrasse les enfants, mes amitiés à Marthe.
Votre Claude Monet.

Document original.

335. À ALICE HOSCHEDÉ Etretat, le 20 février [1883]

Chère Madame,
Je suis bien chagrin de votre dernière ligne, c'était votre fête et c'est moi qui ai seul manqué. Me pardonnez-vous? Vous savez que je ne suis pas l'homme des dates et Jean aurait dû au moins m'en prévenir. Je comprends alors combien doublement la fête était complète dimanche.
Vous m'avez mal compris, ma dépêche ne voulait pas dire que je ne voulais plus remettre les pieds à Poissy; mais votre lettre ne me disait pas si on était encore à Poissy ou non, ni quand on devait partir. Votre silence ce matin encore, à cet égard, me fixe. Je serais venu vous voir de suite si j'avais eu l'argent, mais je tiens à ne pas me rencontrer avec M. Hoschedé.
Je comprends tout ce que vous me dites au sujet des enfants, c'est un sacrifice qu'il serait mal de vous demander. Quand je ne songe qu'à vous et moi, je trouve impossible de vivre l'un sans l'autre. Bref, il faut avant tout que je sache ce que vous avez dit et décidé, puis je déciderai de mon chef.
La vérité est que je souffre bien, que je veux vivre de toutes mes forces et que l'idée d'une séparation me rend fou.
Mes paquets sont prêts, je partirai demain matin, car Durand m'annonce son envoi pour demain sans faute. J'irai à 7 heures et demie à la poste pour partir de suite, j'arriverai à Poissy à 3 heures 37. Si Durand me faisait faux bond, je télégraphierais.
Malgré mon chagrin, quelle joie pour moi de penser que je vais vous voir. Si vous saviez quelles terribles journées je viens de passer.
A demain, je vous aime, mille baisers.

Document original.

336. À P. DURAND-RUEL [Poissy, 5 mars 1883]

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Vous allez me trouver bien ennuyeux et surtout bien difficile, bien exigeant, mais c'est qu'en dehors du four de mon exposition, qui est incontestable à présent, je souffre dans mon amour-propre et je tiens à montrer mes tableaux dans les meilleures conditions possibles, afin que les quelques personnes qui viennent voir mes toiles puissent les juger convenablement. Bref, je viens réclamer de vous qu'il soit mis des stores dans le salon du fond, car le soleil donnant sur les tableaux empêche totalement de les voir et je sais qu'aujourd'hui ils n'étaient pas posés (il était de toute importance que cela soit fait dès les premiers jours). Je regrette bien aussi qu'il ne vous soit pas possible d'exposer de mes toiles rue de la Paix, cela eût été pratique en ce moment, et vous pouviez trouver parmi les toiles que vous avez des choses possibles à exposer. Ce ne sont pas des reproches que je vous adresse, M. Durand, je sais votre courage et votre foi en nous; non, ce que je vous dis est dans notre intérêt commun et nous eussions bien mieux fait d'ajourner mon exposition que d'ouvrir ainsi. Vous voyez autrement que moi ou ne voulez pas voir, mais pour moi cette exposition est une catastrophe. Pourrons-nous continuer ainsi, puis-je encore vous demander de l'argent, je ne sais, je vois tout en noir.
Excusez-moi, mais faites poser des stores, cela c'est par respect pour mes tableaux.
Votre tout dévoué Claude Monet.

Poissy, lundi soir.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 249.
Archives Durand-Ruel.

337. À P. DURAND-RUEL [Poissy], mardi 6 mars 83

Cher Monsieur Durand,
Je reçois votre lettre et vous remercie des paroles encourageantes que vous m'adressez. J'admire votre foi et votre confiance, mais sans les partager. Je trouve que lorsque l'on s'adresse au public et que l'on répond par le silence et l'indifférence, je trouve que cela est un insuccès. Je fais quant à moi fort peu de cas de l'opinion des journaux, mais il faut bien reconnaître qu'à notre époque, on ne fait rien sans la presse, et je vous affirme que si les camarades dont vous me parlez trouvent le silence des journaux de peu d'importance pour moi, je vous certifie qu'ils sauront bien s'assurer de leur concours quand le tour de leur exposition viendra, et ils auront raison, car il est hors de doute que cela excite la curiosité publique et, pour ma part, il n'est pas une personne qui ne me parle de ce silence et ne le déplore. Il n'y a plus rien à y faire à présent. Je souhaite pour vous et pour moi que quelques amateurs soutiennent cela à un quart de succès, succès d'amis, mais ce n'est pas encore cette fois un bien grand pas de fait, et pour ma part je serai très rebelle pour longtemps à de nouvelles tentatives.
Comme je vous l'ai écrit hier, je suis bien inquiet et je n'ose vous parler d'argent, et cependant j'en ai un terrible besoin en ce moment. Je suis effrayé de la quantité de toiles que vous avez de moi: si vous ne les vendez pas, est-il possible de vous encombrer davantage? Je suis effrayé et bien inquiet car enfin on ne peut vivre sans argent.
Votre tout dévoué Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 250.
Archives Durand-Ruel.

338. À P. DURAND-RUEL [Poissy], 7 mars 83

Cher Monsieur Durand,
Si vous le pouvez, vous m'obligerez bien de me faire envoyer *de suite* un peu d'argent car je suis tout à fait gêné et ne puis attendre. Je ne tiens pas à venir à Paris en ce moment, je n'y pourrai que constater mon insuccès et voir des gens me causant de cela, les uns avec joie, les autres le déplorant. Je préfère rester dans mon coin avec mes soucis, car vous avez beau dire et vouloir me remonter, je ne vois pas les choses comme vous, et je suis certain que cette fatale exposition me retardera au lieu de m'avancer d'une ligne. Car vous avouerez que s'il ne nous faut compter que sur les gens de goût, ce sera long et il vaudrait mieux renoncer à la lutte; voyez le peu de progrès fait depuis que nous sommes sur la brèche. Je ne doute pas que les prochaines expositions ne vous soient plus profitables; mes amis auront l'avantage de profiter de l'expérience faite à mes dépens, et [je] le souhaite bien pour vous et pour eux. Quant à moi, je suis très touché de cette indifférence à laquelle je n'étais pas habitué.
Lorsque dans les journaux nous étions critiqués, insultés souvent, on savait bien nous dire que cela prouvait notre valeur, qu'autrement on ne s'occuperait pas de nous. Alors que penser aujourd'hui de ce silence?
Ne croyez pas que j'aspire à voir mon nom dans les journaux. Je suis bien au-dessus de cela et je me moque de l'opinion de la presse et des soi-disant critiques d'art, tous plus bêtes les uns que les autres. Non, au point de vue artistique cela ne change rien, je sais ma valeur, et suis plus difficile pour moi que n'importe qui. Mais c'est au point de vue commercial qu'il faut voir les choses. Et ne pas reconnaître que mon exposition a été mal annoncée, mal préparée, c'est ne pas vouloir voir la vérité. Il fallait à tout prix s'assurer d'avance le concours de la presse, car même les amateurs intelligents sont sensibles au plus ou moins de bruit que font les journaux. Je n'ai pas, croyez-le bien, l'ambition d'être populaire et n'aspire pas à faire le bruit des aquarellistes et autres, mais je trouve que nous ne sommes pas assez connus, et que l'on ne voit pas assez nos tableaux. Par conséquent, faisant de temps en temps une exposition, il était de toute nécessité de le faire bien savoir. Mais je dois bien vous ennuyer avec mes lamentations. Il me faut finir ma trop longue lettre comme je l'ai commencée: en vous reparlant d'argent dont on ne peut se passer... tout en vous priant de m'envoyer de suite un peu, il m'en faudrait un peu plus pour la semaine prochaine. J'ai depuis quelque temps ajourné des paiements. Si je ne m'exécute, je vais avoir bien des ennuis. 1500 francs me donneraient la tranquillité. Pourriez-vous me les donner d'un seul coup pour le courant de la semaine prochaine.
Si vous ne le pouviez pas, je serais obligé de vendre à l'un ou à l'autre, et certes cela serait, je crois, mauvais d'être obligé de solliciter les amateurs, en ce moment surtout. Vous comprendrez mon inquiétude et combien je suis désireux que vous puissiez me donner cette somme.
Excusez cette longue lettre et ne m'en voulez pas de mon abattement.
Votre dévoué Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 250-251-252 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

339. À P. DURAND-RUEL [Poissy], Villa Saint-Louis, 8 mars 83

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Ce n'est pas mardi l'ouverture de l'exposition japonaise, mais demain lundi. C'est donc demain que je viendrai en revenant de Vernon vers 5 heures et demie. J'espère qu'il vous sera possible de me remettre ce que vous m'avez promis, devant retourner le mardi à Vernon pour terminer et arrêter ma maison.
A demain, votre tout dévoué Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

340. À P. DURAND-RUEL [Poissy], Villa Saint-Louis, 19 mars [1883]

Cher Monsieur Durand,
Obligé d'envoyer un dessin à Paris, je profite de mon commissionnaire pour vous demander ce que vous m'avez fait espérer pour aujourd'hui, vous priant aussi de me dire s'il y a quelque chose de neuf à l'exposition. Vous pouvez remettre les fonds au porteur.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Remettez également les mesures *[illisible]*.
Document original. Archives Durand-Ruel.

341. À UN JOURNALISTE Villa Saint-Louis, Poissy

Monsieur,
C'est seulement aujourd'hui que je lis votre bienveillant article paru dans le *Journal de Paris*[1] sur mon exposition.
Permettez-moi donc, bien que tardivement, de vous en témoigner tous mes remerciements. J'y suis doublement sensible que bien peu parmi les critiques ont le courage de me défendre, ou du moins d'écrire ce qu'ils pensent. Mais comme vous le dites si bien, il faudrait d'abord apprendre à voir la nature, alors on pourrait voir et comprendre ce que nous voulons faire.
Mille fois merci, Monsieur, et croyez à mes meilleurs sentiments.
Votre bien dévoué Claude Monet.
21 mars 83.

[1] Le *Journal de Paris* ne consacre aucun article à l'exposition de Monet. Quatre lignes dans une chronique de J. de Tarade, *Au cercle des Mirlitons*, parue le 4 mars 1883, ne justifient pas les remerciements qui s'adressent peut-être à Foucaud du *Gaulois*.

M.L. Proietti, « Lettere di Cl. Monet », Rome, 1974, p. 79.
Manuscrits Bibliothèque du Louvre.

342. À PH. BURTY Villa Saint-Louis, Poissy, 22 mars 83

Mon cher Burty,
Il y a bien longtemps que je voulais vous offrir quelque chose de moi en souvenir des articles que vous m'avez consacrés dès mes débuts. J'aurais préféré que vous puissiez choisir vous-même, mais, toujours éloigné de Paris, il vous est difficile de vous absenter. Acceptez donc la petite toile que je vous envoie, c'est peu de chose, comme une sorte de croquis à l'huile mais qui vous plaira, j'espère.
Je me suis permis l'autre jour de vous écrire au sujet du compte rendu que vous désiriez faire de mes expositions et pour lequel vous m'aviez demandé des renseignements, parce que votre article pouvait être utile à ma cause ainsi qu'aux efforts que fait depuis si longtemps M. Durand-Ruel pour faire arriver notre peinture.
Si vous ne m'en aviez pas témoigné l'intention, je ne me serais pas permis, croyez-le, de solliciter de vous cet article, comprenant qu'avant tout le critique doit être libre de parler ou de se taire, de critiquer ou de louer.
Je pense que des circonstances vous ont empêché de mettre votre désir à exécution et je le regrette sincèrement.
Croyez-moi, mon cher Burty, votre tout dévoué Claude Monet.
M.L. Proietti, « Lettere di Cl. Monet », Rome, 1974, p. 80.
Manuscrits Bibliothèque du Louvre.

343. À E. BERGERAT [Poissy, c. 26 mars 1883[1]]

[Il le remercie pour un article aimable et courageux inséré dans Le Voltaire.*]*

[1] Monet semble avoir écrit *25 mars*, date erronée, l'article d'Emile Bergerat ayant été publié dans *Le Voltaire* du lundi 26 mars 1883.

Charavay, nº 135.

344. À P. DURAND-RUEL [Poissy], 5 avril 83

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je reçois votre lettre et suis bien désolé de ne rien recevoir, car je suis absolument sans un sou; je n'aurais même pas pu venir aujourd'hui à Paris, faute d'argent; mais je suis d'autant plus désolé que je ne puis rien faire. Je comptais me mettre aujourd'hui en campagne pour trouver une maison, car dans dix jours il nous faudra quitter Poissy. Tout cela me rend bien soucieux, car pendant ce temps je ne travaille pas du tout, cela depuis longtemps et j'en suis las. Si j'étais installé dans un endroit fixe, je pourrais au moins peindre et faire contre [mauvaise] fortune bon cœur, mais il nous faut partir, n'ayant encore rien terminé. Cela me tourmente au-delà du possible, en présence du peu d'argent que vous pouvez me donner. Que faire? Je n'en sais vraiment rien. Cependant il me faut vous parler franchement, quoi qu'il m'en coûte, et je vous demande de me répondre de même.
Je viens de faire mes comptes de ce que j'ai à payer ici pour partir et de ce qu'il nous faut tant pour déménagement, installation nouvelle, y compris location, qu'il faut toujours payer d'avance. Cela monte à 4000 francs en dehors des 500 francs que vous m'annoncez pour demain. Vous sera-t-il possible de me donner cela en deux fois: 2000 pour le 10 courant et 2000 pour le 14, veille de notre départ. J'ai grand-peur que non. Alors que me restera-t-il à faire, si ce n'est de m'adresser à Faure qui, victorieux, m'enverra peut-être promener. Je vous assure que je suis bien inquiet et je voudrais tant me remettre au travail. Envoyez-moi donc ce que vous me promettez pour demain et dites-moi bien franchement si ce que je vous demande est dans la mesure du possible pour vous et si j'y puis compter. Dites-moi aussi si, une fois installé, je pourrai compter sur vous, car je voudrais arriver à ne plus être ainsi toujours en route, ce qui est une énorme perte de temps qui m'empêche de travailler. Je voudrais, une fois installé, ne venir à Paris qu'une fois par mois à date fixe. J'attends anxieusement votre réponse. Si vous ne pouvez pas, je tâcherai de me retourner pour le mieux et comme je pourrai, en somme.
Demain et après, je me mets en route jusqu'à ce que j'aie trouvé pays et maison à ma convenance.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

345. À P. DURAND-RUEL [Poissy], 6 avril 1883

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je viens de recevoir votre lettre et le mandat de 80 francs. Je suis très fâché de vous tracasser ainsi, mais le temps presse et j'ai absolument besoin d'être fixé, autrement je n'aurai jamais le temps de me retourner. Votre proposition de billets me paraît impossible et pour vous-même je crois que cela n'est pas bon; et avant tout je ne veux pas que vous vous mettiez dans l'embarras. Répondez-moi donc sans faute ce soir et catégoriquement, si vous ne pouvez pas il faudra bien que je me mette en campagne et que je trouve ailleurs.
Votre tout dévoué Claude Monet.
P.-S. — Je pars pour Vernon.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 253.
Archives Durand-Ruel.

346. À P. DURAND-RUEL Villa Saint-Louis, Poissy

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je suis encore à Poissy, mais dans les paquets jusqu'au cou. Toute la semaine nous allons être en déménagement, je viens donc vous prier de ne pas manquer de me faire parvenir les deux autres mille francs comme c'est convenu. Peut-être viendrai-je à Paris mardi, mais rien n'est moins sûr. Je suis continuellement sur la route de Vernon et ne puis par conséquent pas savoir à l'avance ce que je ferai le lendemain, c'est pourquoi je vous demande de me faire cet envoi de suite, si vous le pouvez.
Tout cela va faire bien de l'argent que je vous devrai, mais une fois installé j'espère faire des chefs-d'œuvre, car le pays me plaît beaucoup.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Ce 15 avril 83.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 253-254.
Archives Durand-Ruel.

347. À P. DURAND-RUEL [Poissy], dimanche 22 avril [1883]

Cher Monsieur Durand,
Mon affaire avec la propriétaire s'est enfin terminée sans procès, mais grâce surtout à la menace que je lui ai faite de la poursuivre. Seulement elle exige une indemnité de 200 francs. J'aime donc mieux la payer et m'en aller bien vite. Je commande ma voiture pour demain, mais il me faut vous demander sans faute pour demain 1500 francs. Je viendrai dans la journée pour cela.
Je suis dans les paquets jusqu'au cou, mais suis très content de ce résultat, car j'avais bien peur d'un procès qui aurait pu traîner en longueur.
A demain.
Tout à vous, Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

348. À P. DURAND-RUEL [Poissy], dimanche matin, 29 avril [1883]

Mon cher Monsieur Durand,
Notre déménagement n'est pas encore terminé. Depuis huit jours, il n'est sorte de difficultés que je n'ai eue. Enfin, je pars ce matin pour Giverny avec quelques-uns des enfants. Mais nous sommes tellement à court d'argent que Mme Hoschedé ne peut partir et il faut qu'elle quitte la maison demain avant dix heures. Je viens donc vous prier de remettre au porteur un ou deux billets de cent francs, selon que cela vous sera possible, et de m'en adresser autant à moi directement à *Giverny, par Vernon, Eure*, car nous serons là sans un sou. Je compte bien sur vous.
Excusez-moi bien auprès de Pissarro, car dans tout cela il m'est impossible de songer venir à Paris avant d'être installé et je vous assure que cela m'ennuie bien. Qu'il ne m'en veuille pas.
Merci d'avance.
Tout à vous, Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 254 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

349. À P. DURAND-RUEL Giverny, 1er mai [1883]

Cher Monsieur Durand-Ruel,
J'apprends à l'instant la terrible nouvelle de la mort de notre pauvre Manet. Son frère compte sur moi pour tenir un des cordons. Il me faut être à Paris demain soir et me faire faire un habit de deuil.
Si ma lettre ne se croise pas avec une de vous contenant de l'argent, je compte absolument sur votre obligeance pour m'adresser de suite à Giverny un mandat télégraphique payable à Vernon. Je compte bien sur vous.
Votre tout dévoué Claude Monet.

J'écris à Auld-Reekie le tailleur de la rue des Capucines, pour qu'il me fasse un habit pour jeudi matin. Voulez-vous me rendre le service d'y passer et de vous assurer qu'il sera fait pour jeudi matin. En cas contraire, je vous demande de m'en prévenir par dépêche à Giverny, par Vernon.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 254 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

350. À P. DURAND-RUEL Giverny, 2 mai [1883]

Cher Monsieur Durand,
Je reçois votre lettre contenant un billet de cent francs. Je pars demain matin, première heure. Serai chez vous, rue de la Paix, 9 heures et demie. Compte sur vous pour avoir un peu d'argent. J'en aurai besoin de suite pour payer habit.
Je suis bien chagrin de la perte de notre pauvre Manet.
Tout à vous, Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

351. À P. DURAND-RUEL [c. jeudi, 3 mai 1883]

Cher Monsieur Durand,
J'espérais vous revoir au boulevard de la Madeleine. J'ai dû repartir sans *un sou* dans ma poche. Je vous supplie donc de ne pas manquer de m'envoyer demain un billet, 300 ou 400 francs. Nous nous sommes installés mais sans la moindre provision et sans argent. Je compte sur vous n'est-ce pas?
Tout à vous, Claude Monet.
Paris, 6 hres soir.
Document original, Archives Durand-Ruel.

352. À P. DURAND-RUEL Giverny, 7 mai 83

Cher Monsieur Durand,
Je ne vous ai pas accusé réception de votre envoi de 200 francs que j'ai reçu samedi, parce que j'attendais l'autre envoi que vous m'annonciez pour le lendemain. N'ayant rien reçu, je pense et vous demande de ne pas manquer de me l'adresser sans faute pour demain, au cas où il ne se croiserait pas avec cette lettre. Je sais que tout cela fait bien de l'argent que je vous demande, mais nous rattraperons cela vite, dès que je vais être tout au travail.
On ne se doute pas combien il faut de choses quand on s'installe à nouveau. Je devais conduire ce matin mon fils à sa pension de Vernon, mais devant payer sa pension trois mois d'avance, je suis obligé d'attendre que vous m'envoyiez de l'argent. Je suis enchanté du pays et j'espère qu'une fois installé vous m'y viendrez voir.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

353. À P. DURAND-RUEL Giverny, 12 mai 83

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je m'empresse de vous accuser réception de votre lettre contenant un billet de 500 francs dont je vous remercie.
Tout à vous, Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

354. À DURET Giverny, 20 mai 1883

...Je suis dans le ravissement. Giverny est un pays splendide pour moi.
[Mais il n'a pas encore travaillé, trop occupé à s'installer]
...j'avais tant de choses, des toiles par centaines, qu'il m'a fallu beaucoup de temps.
[Il voudrait être renseigné sur ce qui se passe à Paris]
...en fait d'art. L'exposition Pissarro marche-t-elle et Durand est-il content? Vous me direz aussi l'effet obtenu par notre exposition à Londres.
[Enfin il voudrait savoir à qui il doit rendre]
...une somme d'argent que Manet m'avait prêtée.
Vente, Drouot, Paris, 6 mai 1966, nº 181.

355. À P. DURAND-RUEL Giverny, 31 mai 83

Cher Monsieur Durand-Ruel,
C'est encore moi qui viens vous relancer. Je sais cependant qu'aujourd'hui est jour d'échéance pour vous, mais c'est que je ne puis me passer d'argent. Je vous avais demandé l'autre jour 300 à 400 francs, mais, vu le retard, j'en aurai besoin de plus. Comme je vous l'ai dit, ici, on n'a pas de crédit et sans argent on est bien embarrassé, d'autant plus que les premiers mois sont toujours plus coûteux quand on arrive dans un pays. Je compte donc bien sur vous pour me faire un envoi sérieux par retour du courrier.
J'espère que l'exposition Sisley s'est ouverte avec succès. Qu'il veuille bien m'excuser de ne pas m'y trouver, mais cela m'est assez difficile en ce moment. Je devais même venir à Paris voir Duret avant son départ et j'ai peur que cela me soit impossible. J'ai tant perdu de temps depuis plusieurs mois qu'il faut que je me rattrape.
J'attends impatiemment de vos nouvelles.
Votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 255 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

356. À P. DURAND-RUEL [Giverny], 5 juin 83

Cher Monsieur Durand,
Je vous accuse réception de votre envoi de 200 francs. Ne manquez pas, je vous en prie, de m'envoyer demain une forte somme. Je ne sais comment me retourner avec d'aussi petites sommes.
J'ai été obligé de me faire construire au bord de la Seine un hangar pour abriter mes bateaux et déposer mes chevalets et toiles. Cette construction est terminée, il me faut la payer, je compte donc bien sur votre promesse. Je n'ai pas voulu vous dire que vous vouliez m'abandonner, mais je croyais qu'en ce moment ce serait au-dessus de vos forces.
Dès que j'aurai quelque chose de bien, je vous l'enverrai. Maintenant je vais pouvoir ne plus penser qu'à la peinture, car j'ai été bien dérangé par l'organisation de mes bateaux: la Seine n'étant pas tout près de la maison il m'a fallu les mettre en sûreté; puis j'ai eu le jardinage qui m'a un peu absorbé, afin de récolter quelques fleurs pour peindre dans les mauvais jours.
Enfin tout cela est fini, je ne vais plus quitter mes pinceaux et je pourrai vous donner des choses qui vous plairont.
En attendant, je vous demande de ne pas m'oublier, car la tranquillité est la première chose pour bien travailler.
Votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 255 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

357. À PISSARRO Giverny, [juin 1883]

Mon cher ami,
Vous savez sans doute que je ne suis pas venu à Paris depuis plus d'un mois, j'avais pensé pouvoir y venir pour l'inauguration de l'exposition Sisley, mais j'ai tant perdu de temps depuis plusieurs mois, que j'ajourne encore mon voyage.
Je viens donc vous demander de me donner quelques nouvelles au sujet des affaires, de celles de Durand ainsi que des nôtres, car j'ai beau en demander à Durand, ses lettres sont rarement longues et il n'y répond pas positivement. Vous qui allez plus fréquemment à Paris et qui voyez beaucoup de monde, vous devez savoir ce qu'il en est. Vous seriez bien aimable de me renseigner un peu et de me dire ce qu'il en est au juste, car, éloigné et solitaire, on se tourmente quelquefois à tort.
Enfin, quel est le résultat de nos expositions? Avez-vous vendu, vous ou Durand. Et à Londres? Je ne vous cache pas que j'ai un peu d'inquiétude non pas pour l'avenir, si j'étais certain que Durand puisse tenir, mais pour le présent, et pour Durand lui-même, car je vois qu'il a bien du mal à donner de l'argent en ce moment; dites-moi donc votre avis.
Comment va l'exposition Sisley? Il me semble que par le temps magnifique qu'il a fait, le monde a dû fuir Paris.
En m'écrivant, dites-moi aussi vers quelle époque vous allez à Paris, afin que si j'y puis aller, nous puissions nous y rencontrer.
Je suis très content d'être ici, pays superbe; et vous, avez-vous trouvé?
Poignée de main de votre vieil ami Claude Monet.
Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, nº 105.
Document original.

358. À P. DURAND-RUEL [Giverny], ce 10 juin 83

Cher Monsieur Durand,
J'ai reçu hier votre lettre chargée contenant 200 francs. Je vous en remercie, mais comme je vous le disais dans ma dernière lettre, ces petites sommes ne me servent qu'à patienter un peu, car, pendant cela, mes besoins s'accumulent.
Vous terminez votre lettre en me recommandant de travailler. A vous parler franchement, ces soucis et ces inquiétudes perpétuelles me découragent et je ne puis rien faire.
Je sens que j'ai fait une sottise de me fixer si loin. J'en suis désespéré. Vous me dites que vous me ferez un envoi demain lundi, mais si l'on vous remet encore, que faire alors? Je vous en prie, parlez-moi franchement.
Tout à vous, Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 256 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

359. À P. DURAND-RUEL Giverny, 12 juin [1883]

Cher Monsieur Durand,
Je vous accuse réception de votre envoi de 300 francs.
Il ne faut pas m'en vouloir de me laisser aller au découragement. J'ai toujours peur et de vous ennuyer et puis, comme je vous l'ai dit, que mes demandes d'argent soient une charge pour vous.
J'ai certainement confiance en vous et je sais tout votre dévouement à notre cause. Je vous assure que je n'en ai jamais douté et je serais désolé que vous croyiez le contraire. Si je me décourage facilement, vous savez aussi que je me remonte de même.
Votre tout dévoué Claude Monet.
En m'envoyant votre prochain envoi, tâchez de me donner mon compte.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 256 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

360. À P. DURAND-RUEL Giverny, 17 juin 83

Cher Monsieur Durand,
J'ai reçu hier votre lettre contenant un mandat-poste de cent francs, dont je vous remercie. Je vois que vous avez bien des ennuis. Je souhaite bien que vous puissiez réussir dans vos nouvelles combinaisons. J'espère aussi qu'enfin vous allez pouvoir recevoir ce que vous attendez depuis si longtemps et que demain, si ce n'est aujourd'hui, vous pourrez m'envoyer de l'argent, car vous n'imaginez pas comme je suis gêné. Pour comble de malheur, il y a eu, ces jours derniers, un vol commis à la poste de Vernon et Mme Hoschedé a perdu un billet de 200 francs qui lui était adressé par lettre recommandée. Nous avons bien du mal et je compte toujours sur un envoi sérieux pour nous remettre à flot.
Amitiés et compliments de votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 256-257 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

361. À P. DURAND-RUEL Giverny, 23 juin 83

Cher Monsieur Durand,
J'étais dehors hier à l'heure du facteur et ce n'est que ce matin que je puis avoir votre lettre chargée contenant un billet de mille francs dont je vous remercie bien ainsi que du mandat-poste de cent francs, que j'avais reçu avant-hier.
Je tâcherai selon votre désir de vous terminer quelques anciennes toiles, mais croyez-vous qu'il soit bon de nous colporter tant que cela en province et à l'étranger, tant que nous ne serons pas plus admis que cela à Paris ? Votre idée d'entente avec Petit me paraît être plus pratique, mais voudra-t-il jamais se prêter à cela ? Enfin il faut espérer.
Je tâcherai de vous apporter quelque chose ou de vous l'envoyer, mais je voudrais bien avoir mon compte afin de savoir au juste où j'en suis avec vous comme argent.
Compliments de votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 257 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

362. À P. DURAND-RUEL Giverny, 3 juillet 83

Cher Monsieur Durand,
Je reçois votre lettre. Je suis très bien portant, fort heureusement. C'est donc par pure paresse d'écrire que j'avais un peu négligé de donner de mes nouvelles à mon frère, mais je viens de réparer ma faute.
Je travaille, mais pas comme je le voudrais, et cela me rend toujours de méchante humeur après moi.
Le pays est superbe et jusqu'à présent je n'ai pas su en tirer parti. J'ai du reste été si longtemps sans peindre que forcément il me faut gâter quelques toiles avant d'en réussir, et puis il faut toujours un certain temps pour se familiariser avec un pays nouveau. Aussi ne faut-il pas désespérer si je ne vous envoie rien. Je suis difficile, et ce que je vous donnerai n'en sera que mieux. Etes-vous un peu plus content et avez-vous conclu quelque arrangement avec Petit ?
Puis-je aussi vous demander un peu d'argent. J'aurais besoin pour samedi prochain de 300 francs. Je serais bien content si vous pouviez me les adresser le vendredi pour que je les reçoive le samedi matin sans faute.
Je vous demande même de vouloir bien m'envoyer le détail de mon compte.
Recevez mes meilleurs compliments.
Votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 257-258 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

363. À P. DURAND-RUEL Giverny, 5 juillet 83

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je vous accuse réception de votre envoi de cent francs et vous prie de ne pas manquer de m'envoyer une assez grosse somme, car je suis tout à fait en retard ici et fort gêné. Je compte donc bien sur vous pour le commencement de la semaine, le plus tôt possible.
Tout à vous, Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

364. À P. DURAND-RUEL Giverny, 7 juillet 83

Cher Monsieur Durand,
Je vous remercie de votre envoi de 300 francs, que j'ai reçu hier et je viens vous demander si vous le pouvez de vouloir bien m'adresser tout de suite cent francs. J'avais compté sans une petite tuile qui m'est survenue et j'ai dû donner aussitôt ce que j'ai reçu de façon que je suis sans le sou. Vous me ferez donc bien plaisir en m'envoyant cela par retour du courrier.
Merci d'avance.
Tout à vous, Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

365. À P. DURAND-RUEL Giverny, 15 juillet 83

Cher Monsieur Durand,
Je vous accuse réception de votre envoi de 200 francs dont je vous remercie. Je compte bien sur vous pour la semaine prochaine, 500 francs. Si vous le pouvez, envoyez-les vendredi, afin que je les reçoive le samedi matin.
Je vous enverrai prochainement les vues d'Etretat, vous pouvez y compter.
Je réclame aussi mon compte.
Tout à vous, Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 258 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

366. À P. DURAND-RUEL Giverny, 22 juillet 83

Cher Monsieur Durand,
J'ai reçu votre envoi de 200 francs. Je vous remercie mais serai bien aise si, comme vous me le dites, vous pouvez m'envoyer 500 pour mardi.
Cette semaine, sans faute, vous recevrez une caisse de tableaux. Il fait très mauvais depuis quelques jours et j'en profite pour travailler à l'intérieur et vous finir le plus de toiles possible, mais cela n'est pas aussi facile que vous pensez, tenant avant tout à vous donner des choses dont je sois satisfait.
Enfin vous en recevrez toujours un certain nombre, car il faut que, tout en vous demandant de quoi vivre, je me rattrape et me libère de ce que je vous dois.
Recevez mes meilleurs compliments.
Votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 258 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

367. À P. DURAND-RUEL Giverny, 27 juillet 1883

Cher Monsieur Durand,
J'envoie ce soir à Vernon pour vous être expédiée demain une caisse contenant sept tableaux dont ci-joint le détail. Je vous ai fait un peu attendre, mais je vous dirai que ces retouches qui n'ont l'air de rien faire sont bien plus difficiles qu'on croit, et j'ai eu beaucoup de mal. Enfin j'espère que vous serez satisfait de cet envoi. J'ai suivi votre conseil et j'ai pu faire d'assez bonnes choses de toiles que je considérais perdues. J'aurais voulu vous envoyer quelque chose d'ici, mais le temps a été trop mauvais. D'ici huit à dix jours, je vous enverrai d'autres toiles. Je préviens mon marchand de couleurs de faire porter chez vous des toiles blanches que vous voudrez bien faire mettre dans ma caisse et me la retourner aussitôt, en l'adressant à mon nom en gare de Vernon... Je compte bien recevoir un envoi d'argent pour demain samedi.
Compliments de votre tout dévoué Claude Monet.

Coucher de soleil à Etretat, l'hiver	600 [francs]
Etretat	600
La Manneporte (Etretat)	600
Bateaux de pêche (Etretat)	500
Gros temps (Etretat)	500
Un parc de pêche (Pourville)	600
Marée montante près Pourville	600

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 259 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

368. À P. DURAND-RUEL Giverny, 29 juillet 83

Cher Monsieur Durand,
J'ai reçu votre envoi de 200 francs dont je vous accuse réception.
J'espérais mieux, car vous m'aviez promis 500 francs pour mardi passé. Si vous pouvez me faire cet envoi demain ou après, vous me rendrez service.
Quant à la caisse elle n'a pu partir hier comme je vous l'avais écrit, parce qu'au moment de signer l'une des toiles, j'ai fait quelque retouche maladroite qu'il m'a fallu réparer.
Elle partira demain lundi de bonne heure, vous la recevrez sans doute le soir ou mardi matin.
Je vous recommande d'y faire attention, car une ou deux toiles seront fraîches encore.
Tout à vous, Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 259-260 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

369. À P. DURAND-RUEL Giverny, 9 août 1883

Cher Monsieur Durand,
J'ai reçu ce matin votre envoi de 500 francs dont je vous remercie.
J'ai aussi reçu la caisse de toiles.
Il fait un temps affreux, c'est désolant, cependant j'espère bien vous faire un envoi de tableaux d'ici quelques jours. Je compte faire une petite excursion de quelques jours sur la Seine, j'y compte faire quelque chose.
Votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 260 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

370. À P. DURAND-RUEL Giverny, 21 août 83

Cher Monsieur Durand,
Je vous accuse réception de votre envoi de deux cents francs dont je vous remercie.
Je n'ai pas encore pu vous faire un envoi de tableaux, parce que mes toiles sont de tailles différentes, et par conséquent difficiles à mettre dans une seule caisse. J'attends donc quelques jours encore.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

371. À P. DURAND-RUEL Giverny, 26 août 1883

Cher Monsieur Durand,
Je vous remercie de votre envoi de 300 francs que j'ai reçu hier.
Je travaille beaucoup par ce beau temps, aussi ne vous impatientez pas trop. J'espère pouvoir terminer un certain nombre de toiles d'ici peu et je vous les apporterai sans doute moi-même. Je pense aussi à vous terminer quelques toiles d'Etretat, je le ferai à la première journée de temps pluvieux. Enfin je pense à tout ce que vous me demandez.
Mille amitiés.
Votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 260 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

372. À P. DURAND-RUEL Giverny, 2 septembre 1883

Cher Monsieur Durand,
Je vous remercie de votre envoi de 300 francs mais je regrette bien que vous ne soyez pas venu me les apporter vous-même, vous auriez vu ce que j'ai en train et le mal que je me donne. Comme je vous l'ai déjà écrit, il vous faut un peu de patience ayant beaucoup de choses de commencées. Tout cela se terminera à peu près en même temps et je pourrai vous faire un envoi sérieux. Je fais des fleurs, mais cela me donne beaucoup de mal. Enfin je travaille à force et j'espère bien arriver à un bon résultat.
Tout à vous, Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 260-261 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

373. À P. DURAND-RUEL Giverny, 6 septembre 1883

Cher Monsieur Durand,
Voilà une série de mauvais temps qui va un peu me retarder pour terminer mes paysages, mais ne vous désolez pas trop, car je travaille quand même, me sentant dans une bonne veine. Je crois être parvenu à comprendre de quelle façon je devrais faire vos panneaux de salle à manger. Je viens d'en faire plusieurs du plus grand, qui, j'espère, vous plairont et si le mauvais temps persiste j'en veux faire une bonne partie. Jusqu'à présent je n'avais pas compris comment je devais les faire et cela ne me disait rien, je l'avoue. Maintenant vous pouvez être sûr de les avoir tous pour la fin de la saison. Si vous pouvez disposer de votre journée, dimanche, je serais très content de vous montrer tout cela ; je dis dimanche ou un autre jour si cela vous va mieux. Répondez-moi donc par un petit mot et de toute façon tâchez de me faire un envoi de fonds pour samedi matin, jour de paye.
Tout à vous. Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 261 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

374. À DE BELLIO Giverny

Mon cher Bellio,
Vous n'ignorez pas que je n'ai pas mis les pieds à Paris depuis plus de quatre mois. Je vous avais écrit, il y a déjà un bon bout de temps, que j'espérais venir vous voir sous peu, mais esclave du travail et surtout du temps, qui n'a pas toujours pitié du pauvre peintre, je suis toujours à Giverny. Je pensais cependant venir à Paris ces jours-ci et voilà que la pluie m'empêche de terminer quelques toiles que je voulais apporter à Durand. Mon voyage est donc retardé encore. Aussi viens-je vous dire que je ne vous oublie pas et vous demander de vos nouvelles.
Votre tout dévoué Claude Monet.
6 sep^bre^ 83.
R. Niculescu, « G. de Bellio, l'ami des impressionnistes », in : « Revue roumaine d'Histoire de l'Art », t. I, n° 2, 1964, p. 251.
Archives Durand-Ruel.

375. À P. DURAND-RUEL Giverny, 23 septembre 1883

Cher Monsieur Durand,
Je vous remercie de votre envoi de 300 francs que j'ai parfaitement reçu samedi, j'ai aussi reçu la caisse de vases. Bien qu'ils soient un peu grands, je pense pouvoir m'en servir car depuis votre visite j'ai surtout travaillé dehors par ce beau temps. Je me donne beaucoup de mal, mais je suis toujours bien loin de ce que je voudrais faire.
Je compte venir bientôt à Paris. Je vais cette semaine m'occuper de nettoyer et de signer les toiles que je vous destine et je vous les apporterai.
Amitiés de votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 261-262 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

376. À P. DURAND-RUEL Giverny, 28 sep^bre^ 83

Cher Monsieur Durand,
Je vous accuse réception de votre envoi de 300 francs, en date du 27 courant.
Je vous remercie.
Tout à vous, Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

377. À P. DURAND-RUEL Giverny, 18 oct^bre^ 83

Cher Monsieur Durand,
Je vous remercie de votre envoi de 300 francs que je viens de recevoir, mais je vais être obligé de vous en redemander pour après-demain, samedi, jour de paie. Comme vous savez, j'espérais recevoir les 300 francs d'aujourd'hui samedi passé, car j'étais rentré de Paris sans le sou. Donc si c'est possible, je compte encore sur vous pour m'adresser 200, sinon 300 demain pour les recevoir samedi matin.
Comme vous dites, il a fait très beau pendant quelques jours, mais je n'en ai pas profité. Je me suis tant et tant acharné après vos panneaux que cela m'absorbe et que je ne puis faire autre chose, et cela me donne un mal de tous les diables. Depuis mon retour, j'en ai fait six que j'ai dû détruire, un seul à mon goût a survécu. J'en suis malade, mais il faut que je m'en sorte car je ne pourrai rien faire d'autre en même temps.
Il se peut que j'aille aussi à Rouen dimanche. Mon frère, auquel je promets depuis si longtemps d'aller le voir, a vu Pissarro et m'attend ces jours-ci. Peut-être alors nous rencontrerons-nous chez Pissarro.
Ne vous impatientez pas trop. Je me donne beaucoup de mal et vous aurez tous vos tableaux bientôt. L'important c'est qu'ils soient bons, n'est-ce pas ?
A bientôt, peut-être à dimanche à Rouen. En tout cas, j'attends votre lettre pour samedi.
Votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 262 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

378. À P. DURAND-RUEL Giverny, 30 oct^bre^ 83

Cher Monsieur Durand,
Je vous accuse réception de votre envoi de 300 francs que j'ai reçu ce matin, ainsi que de celui de samedi dernier de 300 francs également. Je vais vous faire un envoi de tableaux d'ici quelques jours. Je travaille à vos panneaux qui me donnent bien du mal.
En hâte, tout à vous, Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

379. À P. DURAND-RUEL Giverny, 7 nov^bre^ 83

Cher Monsieur Durand,
Je viens vous annoncer que je vous enverrai vendredi prochain, c'est-à-dire après-demain, une caisse de tableaux que vous recevrez le samedi. Je compte sur vous pour samedi, car je suis tout à fait à sec. Aussi, si vous le pouvez, vous serez bien aimable de me faire un envoi plus fort à la fin de la semaine prochaine. J'espère venir à Paris et vous apporterai les nouveaux panneaux que j'ai finis.
Compliments de votre tout dévoué Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

380. À P. DURAND-RUEL Giverny, 9 novembre 1883

Cher Monsieur Durand,
Ainsi que je vous l'ai annoncé, vous recevrez demain une caisse de tableaux dont ci-inclus la liste. J'espère qu'ils seront à votre goût.
Ils sont un peu frais, je vous recommande d'y faire attention.
Votre tout dévoué Claude Monet.

N° 1. *Paysage sur la côte à Varengeville*	600 francs
N° 2. *Aiguille d'Etretat (marée basse)*	500
N° 3. *Eglise de Vernon*	600
N° 4. *Le bord de l'eau à Vernon*	500
N° 5. *Côte de N.-D.-de-la-Mer au bord de la Seine*	600
N° 6. *Paysage à Port-Villez*	500
N° 7. *Soleil couchant (Etretat)*	600

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 262-263.
Archives Durand-Ruel.

381. À P. DURAND-RUEL Giverny, 10 nov^bre^ 83

Cher Monsieur Durand,
Je vous accuse réception de votre envoi de 300 francs dont je vous remercie. Si vous pouvez m'en envoyer un peu au commencement de la semaine, vous me rendrez bien service, car j'ai à payer quelques petites choses en retard et des achats d'hiver. Tâchez donc, vous serez bien aimable.
Vous avez dû recevoir mes tableaux. Pour les autres panneaux, je vous les apporterai sans faute à la fin de la semaine ou un peu plus tard au commencement de l'autre. Mais n'en faites pas placer avant que je ne vienne, désirant choisir ceux qui doivent aller ensemble à chaque porte.
Votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 263 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

382. À P. DURAND-RUEL Giverny, 21 nov^bre 83

Cher Monsieur Durand,
Je vous accuse réception de votre lettre chargée contenant 500 francs ainsi que de l'envoi de 100 francs que vous m'avez fait samedi dernier. Je vous en remercie beaucoup.
Je travaille toujours comme un acharné aux panneaux, j'ai dû encore en recommencer un, mais je suis plus satisfait aujourd'hui, aussi y avais-je gagné une telle migraine que je n'ai pas la force d'en écrire plus long.
Votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 263 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

383. À P. DURAND-RUEL Giverny, 1er déc^bre 83

Cher Monsieur Durand-Ruel,
J'ai reçu ce matin votre lettre chargée contenant la somme de trois cents francs dont je vous remercie.
Je voudrais pouvoir vous répondre que tous vos panneaux sont terminés, mais malheureusement je ne fais pas ce que je veux, quoique me donnant beaucoup de mal. Tous les grands sont finis, ce qui est le principal, j'en ai même fait deux de plus au cas où un ou deux ne s'harmoniseraient pas avec l'ensemble; mais pour arriver à faire ces six panneaux combien en ai-je fait que j'ai dû effacer! plus de vingt, peut-être trente. Je m'occupe des petits à présent et j'espère que cela ira mieux, quoique ceux que j'ai faits soient à recommencer. Quant aux autres tableaux, j'aurai bientôt fini de les retoucher. Il me tarde bien d'être sorti de tout cela, car voilà un siècle que je n'ai travaillé sur nature en plein air. Je suis bien aise de savoir que ce que je vous ai envoyé a du succès, mais moi j'ai de plus en plus de mal à me satisfaire et j'en arrive à me demander si je deviens fou ou bien si ce que je fais n'est ni mieux ni plus mal qu'auparavant, mais simplement que j'ai plus de difficulté aujourd'hui à faire ce que je faisais jadis facilement. Cependant je trouve que j'ai raison d'être plus difficile. Enfin je vous apporterai tout cela l'autre semaine, probablement le lundi en huit, dans une dizaine de jours *sans faute*. Mais que cela ne vous empêche pas de me venir voir si vous en avez le temps.
Votre tout dévoué Claude Monet.
P.-S. — Il paraît que Pissarro a joliment bien travaillé à Rouen.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 264 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

384. À P. DURAND-RUEL Giverny, 4 déc^bre 83

Cher Monsieur Durand,
J'ai oublié dans ma dernière lettre de vous demander de me renvoyer ma caisse à tableaux dont je vais avoir besoin quand je viendrai vous apporter d'autres toiles. Soyez donc assez aimable pour me la faire expédier de suite par grande vitesse *en gare de Vernon*.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

385. À P. DURAND-RUEL Giverny, 8 déc^bre 83

Cher Monsieur Durand,
J'ai reçu ce matin votre envoi de 200 francs. Je compte venir à Paris *mardi* matin avec deux ou trois caisses de tableaux. Prévenez-en Pissarro que je serai très heureux de trouver encore à Paris.
Obligé de payer avec ce que vous m'avez envoyé, je vous serai très obligé de m'envoyer un billet de cent francs ou même de 50 par retour du courrier afin que je puisse partir mardi matin.
À bientôt.
Votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 264-265 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

386. À DE BELLIO [Paris], dimanche 16 déc^bre [1883]

Mon cher Bellio,
Je viens vous demander un service. Excusez-moi tout d'abord de ne pas venir moi-même, mais nous partons Renoir et moi ce soir pour Gênes et il m'a fallu aller embrasser mes enfants avant de partir.
Bref, voilà de quoi il s'agit. Je vous ai souvent parlé d'un bon ami à moi, M. Théodore Billecocq, dont vous avez connu l'oncle lorsqu'il était consul à Bucarest. Il vient d'avoir tous les malheurs. Il a perdu sa femme et failli mourir lui-même. Seul et sans fortune, il se trouve à la veille d'être forcé d'entrer à l'hôpital pour se faire opérer d'un phlegmon à la cuisse. J'ai pensé que vous voudriez bien en souvenir de son oncle et pour moi dont il est l'ami, lui donner votre avis sur son mal. Je vous en serai très reconnaissant. C'est un garçon charmant et fort intelligent. J'espère donc que vous lui ferez bon accueil s'il se présente chez vous de ma part.
Mille amitiés et à bientôt. Je serai de retour pour le Nouvel An.
Tout à vous, Claude Monet.
R. Niculescu, « G. de Bellio, l'ami des impressionnistes », in : « Revue roumaine d'Histoire de l'Art », t. I, n° 2, pp. 251-252.
Archives Durand-Ruel.

387. À P. DURAND-RUEL Giverny

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Excusez-moi d'être parti si précipitamment l'autre jour, mais j'étais exténué et impatient d'arriver chez moi. Ce n'est que dehors que je me suis aperçu que je vous quittais sans seulement vous souhaiter bonne année. Recevez donc mes meilleurs vœux et espérons que cette année amènera des meilleurs résultats pour nous, que la foi et le courage que vous ne cessez de nous témoigner seront couronnés de succès. Enfin bonne et heureuse année et merci de votre soutien et de l'encouragement que vous me donnez.
Votre tout dévoué Claude Monet.
1er janvier 84.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 267.
Archives Durand-Ruel.

388. À P. DURAND-RUEL Giverny, [12 janvier 1884]

Cher Monsieur Durand-Ruel,
J'ai dû ce matin vous prier par dépêche de vouloir bien m'envoyer 300 francs pour demain, ayant beaucoup de choses à payer sur lesquelles je ne comptais pas et, malgré ce que j'ai reçu de vous depuis mon retour, je me trouve à sec, ces réclamations étant venues se joindre aux nécessités de fin d'année. Je compte donc bien sur votre obligeance pour demain.
Je vous demanderai également de me réserver un billet de 500 francs pour *mercredi* que je viendrai prendre à Paris, ayant décidé de partir de suite pour l'Italie. Je veux passer un mois à Bordighera, l'un des plus beaux endroits que nous ayons vus dans notre voyage. De là, j'espère bien vous rapporter toute une série de choses neuves.
Mais je vous demande de ne parler de ce voyage à *personne*, non pas que j'en veuille faire mystère, mais parce que je tiens à *le faire seul*. Autant il m'a été agréable de faire le voyage en touriste avec Renoir, autant il me serait gênant de le faire à deux pour y travailler. J'ai toujours mieux travaillé dans la solitude et d'après mes seules impressions. Donc gardez le secret jusqu'à nouvel ordre. Renoir, me sachant sur le point de partir, serait sans doute désireux d'y venir avec moi et ce nous serait tout aussi funeste à l'un qu'à l'autre. Vous serez sans doute de mon avis. Donc à mercredi ou jeudi matin au plus tard et, en attendant, envoyez-moi 300 [francs]. Merci d'avance.
Votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 267-268 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

389. À P. DURAND-RUEL [Giverny], 13 janvier 1884

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je viens de recevoir votre envoi de 300 francs dont je vous remercie.
Je n'ai guère pu travailler depuis mon retour avec ces allées et venues à Paris, et puis j'aurai à mettre de l'ordre ici dans toutes mes toiles. J'ai bien pensé à vous terminer quelques anciennes choses, mais je n'en vois plus qui vaillent la peine d'être finies. C'est de nouvelles choses que je veux vous donner à présent et j'espère bien que dans ce beau Midi, je vais pouvoir faire de meilleures choses. J'avais rapporté quelques branches d'oranger avec leurs fruits pour vos panneaux, mais elles se sont fanées, je les ferai là-bas.
Je pensais recevoir le relevé de mon compte afin de mettre tout cela en ordre avant mon départ; si c'est possible de me l'adresser demain, cela me fera plaisir.
Compliments de votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 268-269 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

390. À P. DURAND-RUEL [Paris, 17 janvier 1884]

Mon cher Monsieur Durand,
Je vous adresse une ligne de la gare, regrettant bien de ne pas vous avoir vu avant mon départ. J'aurais bien des choses à vous dire...
Je vous écrirai dès mon arrivée pour vous dire où je suis installé. Je pars rempli d'ardeur, il me semble que je vais faire des choses épatantes.
Votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 269.

391. À P. DURAND-RUEL [Pension anglaise], Bordighera, 23 jan^ier 84

Cher Monsieur Durand,
Je n'ai pu vous écrire plus tôt, car j'ai eu en arrivant ici, toute sorte d'ennuis, et j'ai cru un moment que je n'arriverai pas à me caser; il y a maintenant beaucoup plus de monde que lorsque nous sommes venus avec Renoir. J'avais d'abord cru trouver mon affaire dans un hôtel bien situé, mais à l'heure du repas je me suis trouvé le seul Français, il n'y avait que des Allemands; à aucun prix je n'y serais resté. Je me suis donc mis de nouveau à la recherche d'un gîte, et c'est à grand-peine que j'ai pu trouver quelque chose de convenable. Où je suis, ce sont les Anglais qui dominent, car les Français ne passent guère la frontière. Bref, je suis installé et j'ai commencé de travailler hier. Les débuts sont toujours médiocres, mais certainement je pourrai rapporter des choses intéressantes, car c'est de toute beauté et le temps est superbe.

Je compte faire un séjour de trois semaines environ ici et autour, dans un autre endroit, afin de rapporter des choses variées. Ici je vais m'attacher aux palmiers et aux aspects un peu exotiques. Ailleurs je ferai de l'eau, de la belle eau bleue. Vous avez dû voir Gœtschy qui fait une brochure. Je compte sur votre obligeance pour lui laisser faire quelques photographies de mes tableaux; si je puis en avoir une ou deux des toiles qu'il ne reproduira pas, j'en ferai des croquis; tâchez donc de m'en envoyer quelques épreuves. L'exposition Manet marche-t-elle à souhait et êtes-vous content de la tournure des affaires? J'aurais voulu vous voir au sujet de la vente Manet, je suis très désireux d'avoir quelque chose de lui, une esquisse, quelque chose d'artistique. Ne pouvant y être, voudriez-vous acheter quelque chose pour moi, vous me rendrez service, car j'y tiens beaucoup, si c'est dans mes prix. Donc deux choses: je vous remercie d'avoir envoyé les 300 francs à Mme Hoschedé, vous serez bien aimable de lui envoyer encore cette semaine les 300 francs. La semaine prochaine, je vous en demande pour moi ici, ayant eu de gros frais de voyage, changement d'hôtel, etc., excédent de bagages avec toutes mes caisses de tableaux et, le comble, frais d'entrée à la douane italienne pour mes toiles et couleurs. Enfin, je voudrais payer ma pension chaque semaine ici. Je compte donc sur vous.
Je vous envoie mes meilleurs compliments.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Mes amitiés s'il vous plaît à Renoir, Pissarro, Sisley, lorsque vous les verrez.
P.-S. — Avez-vous des relations à Marseille? Il y a ici un M. Moreno de Marseille qui habite une propriété merveilleuse mais dont l'accès n'est possible qu'avec recommandation. Si vous pouvez m'avoir cela, je serai bien content.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 269-270 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

392. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 24 jan^ier 84

Chère Madame,
J'ai reçu à midi votre lettre du 22, c'est-à-dire d'avant-hier, mardi. Je me console en pensant qu'à présent, vous devez avoir reçu plusieurs lettres de moi, et, comme je ne manque pas un seul jour de vous écrire, vous en recevrez donc chaque jour.
Me voilà tout à fait au travail, quatre toiles sont commencées; il s'agit donc de les finir et d'en refaire quatre autres et ainsi de suite. Il fait toujours un temps magnifique, quoiqu'il y ait eu quelques nuages aujourd'hui, et ce soir la mer fait un terrible vacarme, quoique le ciel [soit] rempli d'étoiles.
Les habitants soupirent après la pluie; il n'a pas plu depuis le mois de septembre; espérons que leurs souhaits ne se réaliseront pas avant mon départ.
Ce que vous me dites de votre fatigue ne m'étonne pas, car on s'habitue à ne plus marcher, mais il faut quand même vous y remettre et reprendre cette habitude qui est la meilleure chose à la campagne. Je fais, moi, un métier de chien et n'épargne pas mes pas; je monte, puis redescends et remonte ensuite. Entre chaque étude, comme repos, j'explore chaque sentier, toujours curieux de voir du nouveau; aussi, le soir venu, j'ai mon compte. Je dîne bien (car je me félicite d'être venu à une pension anglaise), je fais ma petite causerie habituelle avec vous, je me mets au lit et, béatement, les mains croisées, je pense à Giverny, guignant d'un œil mes toiles pendues au mur, puis, un peu de lecture et, crac, je dors pour ma nuit.
Je suis bien heureux de savoir mon petit Mimi gai et gentil avec vous; je serais, moi aussi, très heureux de lui faire faire quelques tours de force; nous nous rattraperons au retour, et puis je rapporterai le beau temps et nous ferons de bonnes promenades. Ne vous laissez pas aller au noir. Voilà déjà huit jours, aujourd'hui, que je suis parti; soyez raisonnable et pensez qu'il me faut travailler à force pour Durand. Vous serez d'ailleurs la première heureuse, si, ce qui n'est pas douteux, je rapporte bon nombre de bonnes choses.
Ce que vous me dites de Jean, de ses engelures, est vraiment désolant, car, enfin, il n'a pas fait froid; que pourrait-il faire?
Comme je vous l'ai dit hier, j'ai écrit à Durand pour qu'il vous envoie 300 [francs] et aussi un peu à moi, mais je me désole en pensant que, ma lettre mettant deux jours à lui parvenir, il vous aura peut-être déjà fait l'envoi, mais moindre; cela sera réparable, la traite Peral n'étant que pour le 31. Ne manquez donc pas de m'aviser aussitôt de la somme que vous recevrez, afin que j'avise, car, dans ma solitude du soir, je fais mentalement mes petits comptes et je pense à tout; tenez-moi donc bien au courant de vos besoins et de vos dépenses; tâchez de ne rien laisser en retard, tout est là.
Merci aux enfants de leur bon souvenir, je les embrasse. Mes bonnes amitiés à Marthe. Pour vous, chère Madame, tout ce qu'il y a de bon en moi. Conservez les petits de mes baisers, les grands ce serait trop de besogne. Mes meilleures pensées encore, et à demain. J'espère qu'ayant eu de mes nouvelles, vous allez dormir sans trop de pensées noires.
Votre Claude Monet.
Document original.

393. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 25 janv. 84

Chère Madame,
Admirable journée, plus beau temps que jamais; aussi ai-je bien travaillé à mes quatre toiles. Je serais donc enchanté, si votre lettre ne me chagrinait pas, car je vois que vous êtes souffrante et que Jacques se laisse prendre peur; cela est absurde et j'espère que vous allez lui remonter le moral. Qui est-ce qui m'a fichu un traqueur comme ça. J'espère au reste que, demain, je vais recevoir de meilleures nouvelles.
La lettre que vous m'envoyez est, en effet, de mon propriétaire d'Argenteuil auquel je dois encore plus que je ne pensais; il a toujours mon tableau à ma disposition, contre paiement s'entend; il réclame même un tableau que, dit-il, je lui aurais promis, lorsque j'ai quitté Argenteuil; il ne perd pas la carte, le cher homme. C'est égal, je voudrais bien rentrer en possession de mon grand tableau.
Vous avez une singulière idée de penser que je m'occupe des jeunes miss anglaises et surtout qu'elles s'occupent de moi. Je ne cours aucun danger, soyez-en sûre, et vous pouvez quand même compter sur ma fidélité. Je désirerais bien être près de vous, mais je suis ici pour travailler et ne m'occupe que de cela.
Si vous tenez à savoir la composition des habitants de mon hôtel, la voici: 13 personnes à table. J'ai fait le treizième en venant, et tout le monde en a fait la remarque, car chez les Anglais, quand on est treize, il paraît que la première personne qui se lève de table doit mourir dans l'année, de sorte que personne ne veut se lever seul; chaque soir, c'est la même chose.
J'ai près de moi deux sœurs, vieilles filles (anglaises, bien entendu) qui doivent être très superstitieuses; l'une fait de la peinture et parle un peu français, de sorte qu'elle me cause volontiers; la vérité c'est qu'elle *me rase*. Puis une autre vieille dame anglaise avec une sœur de charité anglaise qui a une binette extraordinaire, on dirait Mme Auger de Vétheuil. Puis un couple de gens âgés allemands; deux dames américaines, la mère et la fille, cette dernière fort jolie et mise d'une façon extraordinaire: elle ne quitte pas un énorme chapeau genre Rembrandt ou quelque chose de ce genre, mais grand comme un parasol, en peluche rouge écarlate; elle déjeune et dîne avec; et enfin deux couples de peintres anglais, dont un, de parents français, a une femme française très bien. Tout ce monde parle anglais; après le dîner, les hommes restent un moment pour fumer, et l'on cause français. Voilà, chère Madame. Je me suis dispensé du déjeuner à table d'hôte afin de perdre moins de temps; je déjeune seul avant.
Il me faut écrire à Renoir. A demain donc, et donnez-moi de meilleures nouvelles. Embrassez bien les petits et les grands, mes amitiés à Marthe, pour vous les meilleures.
Votre Claude Monet.
Document original.

394. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 26 janv. 84

Chère Madame,
J'espérais avoir de meilleures nouvelles aujourd'hui, et voilà qu'elles sont plus mauvaises. Il ne faut donc pas hésiter, s'il le faut, à garder les enfants à la maison; cela est trop grave pour risquer d'en avoir un de malade, et il ne faut pas attendre que l'un d'eux le soit pour prendre un parti, d'autant mieux que les Dubois chercheront toujours et quand même à cacher la vérité. Qu'ils aient une grande quantité de devoirs à faire: ils sont assez grands pour comprendre que ce n'est pas un congé et qu'ils doivent travailler quand même. Cela est certainement très inquiétant; aussi ai-je eu une terrible frayeur, quand, à dîner, ce soir, on est venu m'apporter une dépêche. J'en ai heureusement été quitte pour la peur: c'était M. Bruno, le chasseur de Lavacourt, que j'ai rencontré à Terminus Hôtel. Comme il a beaucoup de relations à Marseille, je lui avais écrit pour qu'il me procure une lettre de recommandation pour un M. Moreno, un Marseillais, qui a ici une propriété merveilleuse, mais chez lequel il est très difficile d'entrer depuis que les visiteurs ont cassé et pris des fleurs de grand prix. Il doit donc me faire avoir la permission en question.
Votre lettre me chagrine encore parce que vous me faites des reproches que je ne mérite pas. Je vous ai priée de me tenir au courant de vos comptes, c'est surtout parce que je suis toujours inquiet, lorsque je ne suis pas près de vous, de savoir si vous n'êtes pas dans l'embarras. J'avais, comme je vous l'ai écrit, pensé à écrire à Durand, et j'espère qu'il ne vous aura pas fait faux bond. De mon côté, selon ce qu'il m'enverra et ce que j'aurais à payer ici pour ma semaine, je tâcherai de vous en envoyer un peu, si vous êtes trop à court. C'est un ami qui vous parle, et non un associé. Je voudrais vous dire combien je suis triste, moi aussi, de cette séparation.
Lorsque j'ai fini ma journée de travail et que je me vois seul dans une triste chambre d'hôtel, je ne cesse de penser à vous, et, si cela se pouvait, je payerais cher pour passer une soirée près de vous; mais vous savez bien cela, comme je sais aussi ce que vous pensez; c'est donc mal de douter ainsi toujours de moi. Si je suis heureux de travailler dans ce beau pays, allez, mon cœur est à Giverny toujours et toujours, n'en doutez jamais, n'est-ce pas? Et pardonnez-moi de vous laisser seule avec tous vos soucis.
Vous avez cependant bien de gentils visages, la gaieté, les rires avec vous, moi pas. Je travaille, c'est ma grande joie pour moi, mais c'est là tout à quoi je pense.
Aujourd'hui, j'ai encore plus travaillé: cinq toiles, et demain, je compte en commencer une sixième. Ça marche donc assez bien, quoique ce soit bien difficile à faire: ces palmiers me font damner; et puis les motifs sont extrêmement difficiles à prendre, à mettre dans la toile; c'est tellement touffu partout; c'est délicieux à voir. On peut se promener indéfiniment sous les palmiers, les orangers et les citronniers et aussi sous les admirables oliviers, mais quand on cherche les motifs, c'est très difficile. Je voudrais faire des orangers et des citronniers se détachant sur la mer bleue, je ne puis arriver à les trouver, comme je veux.
Quant au bleu de la mer et du ciel, c'est impossible.
J'espère pour demain de bonnes nouvelles, une bonne lettre sans reproches.
A demain donc; recevez mes plus tendres pensées, mes baisers pour distribuer à tous; à Marthe, mes amitiés.
Votre Claude Monet.
Je dis votre, car c'est la vérité.
Document original.

395. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 27 janvier [1884]

Chère Madame,
Votre lettre de ce matin m'a fait plaisir; je vois que mes lettres vous font bien voir combien je pense toujours à vous; une seule chose me tourmente cependant, c'est de vous savoir souffrante. Je serais heureux d'apprendre que ces vilaines douleurs s'en sont allées. Quant à ce pauvre Jean, je suis désolé à la pensée de ses pauvres mains, car il doit bien souffrir.
J'espère que votre samedi ne s'est pas trop mal passé, et il me tarde de savoir quelle détermination vous avez prise pour les enfants; mon avis, je vous l'ai dit, est qu'il vaut mieux les garder que de risquer la maladie.
Je n'ai pu travailler aujourd'hui, le temps s'est tout à fait gâté; j'ai été réveillé dans la nuit par un épouvantable tapage, aussi par la pluie et le vent; impossible de mettre le nez dehors; on ne peut se faire une idée de cette pluie, des millions de robinets, de fontaines; les paysans doivent être heureux, mais, moi, je suis navré de ne pouvoir travailler. D'un côté, on me dit que jamais ce temps-là ne dure; d'autre part, que cela peut durer un mois, cela se voit quelquefois. A deux heures, la pluie a enfin cessé, mais non le vent, un vent formidable, et les nuages qui cachaient les montagnes se sont dissipés; alors ça a été un spectacle inoubliable pour moi, peut-être plus beau que l'adorable temps calme des autres jours, toutes les montagnes couvertes de neige à la cime; car, quand il pleut en bas, c'est de la neige sur ces énormes hauteurs; alors le soleil là-dessus, des nuages à la moitié des montagnes, et la mer toujours et même plus bleue encore; non, cela ne peut se décrire. Quant à le peindre, il n'y faut pas songer, ce sont des effets de trop courte durée et qui ne peuvent se retrouver.
Enfermé et malheureux dans ma chambre depuis le matin, je restais abruti à ma fenêtre devant ce spectacle. Quel malheur que vous ne soyez pas là pour voir cela! A ce moment les deux peintres anglais m'ont fait demander si je voulais être des leurs pour une excursion dans les montagnes; j'ai naturellement accepté, ce qui a un peu fait diversion à ma vie muette et solitaire, et nous avons fait une promenade merveilleuse, à travers des chemins impossibles, dans des ravins, où, abrités du vent, le soleil nous brûlait. Nous avons visité trois petits villages italiens perdus dans les montagnes, Borghetto, Sasso et Valbona; autant de pays, autant de merveilles, mais trop éloignées pour aller les peindre. Bref, bonne et mauvaise journée. Ce soir, le vent souffle toujours, mais le ciel est rempli d'étoiles. Si la pluie ne revient pas, je travaillerai quand même en tâchant de trouver quelque endroit abrité.
Je suis toujours sans nouvelles de Durand, j'espère en recevoir d'un jour à l'autre. Rien de nouveau à part cela. Comme vous le pensez, j'ai passé ma matinée à regarder mes toiles commencées, et je puis dire que je ne suis pas mécontent. Que le temps me favorise, et je rapporterai de bonnes choses, j'espère.
Embrassez bien fort Mimi et Bebi *(sic)*, sans oublier Germaine, Suzanne et Blanche et les grands garçons; mes amitiés à Marthe. Pour vous mes plus douces pensées.
Votre Claude Monet.
J'espère bien que vous serez parvenue à éviter le voyage aux Andelys, mais vous avez droit à être indemnisée de votre déplacement.
Document original.

396. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 28 janvier 84

Chère Madame,
Ce sont de bien mauvaises nouvelles que vous m'envoyez ce matin et je suis désolé à la pensée de tous vos ennuis; en ce moment, vous êtes sans doute bien fatiguée de votre voyage aux Andelys; n'allez au moins pas être malade vous-même et ne vous laissez pas abattre surtout. Pour les enfants, je vous en prie, faites ce que je vous ai dit, il le faut absolument.
Je suis rassuré sur la question d'argent, puisque Durand, dont j'ai reçu une lettre, me dit vous avoir adressé 300 francs, mais il n'a pu me faire un envoi à moi, j'avais omis de lui donner mon adresse; il me dit vous l'avoir demandée, et j'espère que les fonds ne tarderont pas à venir; il m'a écrit à tout hasard à Bordighera, et sa lettre m'est arrivée.
J'espère que M. Love vous aura prescrit quelque préservatif contre la maladie, car je ne puis vous dire combien cela m'inquiète, moi aussi; ne manquez donc jamais de m'écrire, car un jour sans lettre me tourmenterait bien.
Le temps est revenu splendide, une chaleur étouffante comme au mois d'août; c'est vous dire que j'ai travaillé tout le jour et que ça marche. Je serai si content si je puis rapporter toute une série de choses vraiment bien. Mes chers bébés sont si gentils; cela me rend si heureux, quand vous me dites que Mimi fait votre joie, vous si bonne pour lui.
Une chose, par exemple, qui m'est très désagréable, c'est de savoir que Marie est encore là; il faut absolument la faire partir. Si elle est encore là, c'est qu'évidemment ils ont leur idée. N'attendez donc pas que ce soit impossible.
J'espère qu'avec les 300 francs de Durand et vos 150 francs, vous aurez pu vous tirer d'affaire. Pour samedi prochain, il faudra s'arranger pour payer un trimestre à M. Dubois. J'ai la note de Jean, j'en ferai le compte et j'espère qu'avec encore 300 francs de Durand et un peu de moi, s'il le faut, cela sera possible. J'ai, après cela, bien des choses personnelles que j'ajourne toujours, auxquelles il faudra que je pense après. Enfin, tout cela s'arrangera et ce n'est rien, en somme; si vous êtes tous bien portants, là est le principal, et, à mon retour, nous tâcherons de bien nous amuser, de faire de belles promenades *en yole*, nous aurons bien gagné tous les deux de faire une bonne balade. Non pas que j'aie à me plaindre, moi, d'être ici, je ne suis que malheureux d'être séparé de vous.
Mille et mille tendres pensées pour vous et embrassez bien fort les enfants; mes amitiés à Marthe; à demain.
Votre Claude Monet.
Document original.

397. À P. DURAND-RUEL Bordighera, 28 janvier [1884]

Cher Monsieur Durand-Ruel,
J'ai parfaitement reçu votre lettre. Voici mon adresse: Pension Anglaise à Bordighera, et je recevrai avec plaisir les fonds annoncés. Je vous remercie de l'envoi à Mme Hoschedé, dont je reçois de très fâcheuses nouvelles: il y a, depuis longtemps déjà, une épidémie de fièvre typhoïde à Vernon qui s'aggrave beaucoup, on a fait évacuer les troupes, et il devient imprudent de laisser les enfants à Vernon. Mme Hoschedé est naturellement très inquiète, moi absent surtout, et je ne le suis pas moins. Enfin il faut espérer qu'à Giverny, au bon air, tout se passera bien. Vous me direz dans une prochaine lettre si vous pouvez penser à moi pour un *Manet*. Je voudrais bien aussi que vous me donniez l'adresse de Dubourg, le doreur; j'ai besoin de cadres que je tiens à trouver prêts à mon retour.
Puis, avez-vous pensé à une recommandation pour ce M. Moreno, de Marseille? Il y a chez lui les plus beaux palmiers de Bordighera, des motifs superbes. J'ai écrit à Renoir et je ne fais pas mystère de mon séjour ici; je tenais seulement à y venir seul, pour être plus libre avec mes impressions. C'est toujours mauvais de travailler à deux.
Je suis très content de trouver le pays chaque jour plus beau et je pioche du matin au soir; vous serez donc content de moi, je l'espère.
Recevez mes meilleurs compliments.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Pension Anglaise.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 271.
Archives Durand-Ruel.

398. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 29 janvier [1884]

Chère Madame,
Je suis désolé que vous ayez été un jour sans lettre; ce n'est pas moi qui suis fautif, croyez-le; chaque soir je fais mon courrier et, le lendemain matin, aussitôt réveillé, je le fais mettre à la poste qui est trop éloignée pour que j'y puisse aller moi-même. J'ai donc de nouveau recommandé que mes lettres soient bien régulièrement mises à la poste, pour que pareille chose ne se renouvelle pas.
Je suis comme vous et je serais bien malheureux d'être un jour sans lettre; ici il y a plusieurs distributions, tandis que, dans notre pauvre Giverny, il faut attendre au lendemain des nouvelles qui sont à attendre à Vernon. J'éprouve les mêmes pensées que vous, lorsque je reçois de vous des lettres qui ont trois jours de date, mais il faut en passer par là. Ne vous laissez jamais aller à de mauvaises pensées sur mon compte. Je suis tout à vous, je vous aime, ne pense qu'à vous et n'ai jamais la pensée de vouloir ne plus vous aimer. Connaissez-moi donc et ne doutez jamais.
Je suis enchanté de savoir Jacques bien portant ainsi que tout le monde et il me tarde de savoir comment se sera passé votre voyage aux Andelys.
Il fait un temps merveilleux et je voudrais bien pouvoir vous envoyer un peu de soleil. Je travaille comme un forcené à six toiles par jour. Je me donne terriblement de mal, car je n'arrive pas encore à saisir le ton de ce pays; par moments, je suis épouvanté des tons qu'il me faut employer, j'ai peur d'être bien terrible, et cependant je suis bien en dessous; c'est terrible de lumière. J'ai déjà des études qui ont six séances, mais c'est tellement nouveau pour moi que je ne puis arriver à terminer; mais le bonheur ici c'est de retrouver chaque jour son effet et de pouvoir poursuivre et lutter avec un effet. Aussi suis-je enfiévré par ce que je fais et il me tarde toujours d'être au lendemain pour mieux faire.
Je n'ai pas encore reçu de Durand; ce sera sans doute pour demain. J'écris ce soir à Caillebotte qui doit me trouver bien singulier, ne lui ayant pas donné signe de vie depuis mon premier voyage ici; je le préviens que les canards lui seront envoyés samedi pour être rendus à Argenteuil le dimanche, qu'il ait à les faire chercher à la gare. Donc vous les expédierez sans faute samedi en allant au marché (adressez à M. Caillebotte en gare d'Argenteuil, Seine-et-Oise).
A propos de mon frère auquel j'ai écrit il y a plusieurs jours, vous ne m'avez jamais dit si vous aviez reçu votre beurre de Rouen et si vous étiez satisfaite. Oui, je lui ai écrit et suis étonné qu'il n'ait pas eu ma lettre; du reste, chaque soir, après vous avoir écrit, je fais une autre lettre et, vous savez combien cela m'est pénible, quand ce n'est pas à vous que j'écris.
Mes plus tendres pensées et mille baisers à distribuer aux enfants; mes amitiés à Marthe.
Votre Claude Monet.
Document original.

399. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 30 janvr 84

Chère Madame,
C'est moi qui, aujourd'hui, suis sans nouvelles de vous; je ne veux pas m'en inquiéter, pensant que votre voyage aux Andelys vous a sans doute fait manquer l'heure du courrier, et, cependant, il me tarde bien de savoir comment se sera passé votre voyage.
Heureusement du reste, j'ai reçu la lettre de Jean qui m'a fait bien plaisir; je lui répondrai certainement demain ou après, car j'ai, chaque soir, plusieurs lettres à écrire et j'avoue que ce soir je suis las et à bout de forces. Depuis le jour jusqu'au coucher du soleil, je n'ai pas cessé de peindre, ne prenant que juste le temps de déjeuner; j'ai maintenant huit toiles que je mène de front, toujours avec beaucoup de difficultés, mais qui arriveront certainement à bien.
Oui, je me sens très fatigué et vous ne m'en voudrez pas, pour ce soir, d'abréger mon bavardage quotidien, car mes yeux se ferment et je n'aurai pas besoin d'avoir recours aux journaux. Je vais me mettre au lit, souffler ma bougie et m'endormir en pensant à Giverny où j'aimerais bien vivre.
Je suis toujours sans lettre de Durand.

J'espère que vous êtes toujours bien tous et vous envoie toutes mes tendresses et mes baisers à partager aux enfants; mes amitiés à Marthe.
Votre Claude Monet.
Document original.

400. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 31 janvier [1884]

Chère Madame,
Combien je suis inquiet: deux jours sans nouvelles; il est 6 heures. J'espérais en rentrant trouver une lettre, rien, et celle de Jean est de dimanche. Que se passe-t-il et pourquoi me laisser supposer mille choses inquiétantes? Je vous écris à la hâte, pour que ma lettre parte plus tôt, et je cours la porter à la poste. Qu'il me tarde d'être à demain pour savoir ce qui vous est arrivé!
Aujourd'hui il a fait temps gris, et, bien que ce soit rare, j'ai tout de même mis de nouvelles choses en train, mais je me fiche bien de cela en ce moment; je veux de vos nouvelles, je ne sais que penser.
Je n'ai que le temps de courir à la poste.
Mille baisers pour tous; amitiés à Marthe; mes plus douces pensées pour vous.
Votre Claude Monet.
Toujours pas de lettre de Durand.
Document original.

401. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 1er février [1884]

Chère Madame,
J'ai enfin de vos nouvelles: deux bonnes lettres, une ce matin et une ce soir, en revenant de travailler; elles m'ont fait doublement plaisir, car j'étais dans une grande inquiétude. Si j'appelle Jacques un traqueur, c'est pour lui remonter le moral et parce qu'on ne doit jamais avoir peur pour soi, surtout un homme, et c'est un homme à présent; mais c'est justement parce que je suis loin de ceux que j'aime que j'ai peur pour eux, et je souhaite que vous n'ayez pas à regretter toutes ces allées et venues dans Vernon; enfin, vous êtes tous bien, Dieu merci. Vous seulement devez être, il me semble, bien souffrante pour parler d'aller consulter M. Love. J'espère qu'un peu de repos vous remettra, car ce voyage a été une terrible corvée, d'après votre récit; certes, j'aurais voulu vous voir toutes les deux au tribunal.
Voilà encore demain, samedi, votre jour de corvée, et je ne puis vous envoyer d'argent étant toujours sans nouvelles de Durand, ce qui commence à bien m'ennuyer; pourvu qu'il ne manque pas de vous envoyer à vous; du reste, je le lui ai recommandé et serais étonné qu'il y manque. Je vais être un peu ennuyé ici, car pensant recevoir, j'avais demandé le compte de ma semaine échue lundi dernier; on me l'a remis, et, fort heureusement, ça n'est pas cher et j'avais juste assez pour payer, 76 francs; vous voyez que je ne fais pas de folies, je suis à sec et attends anxieusement de Durand. Aussitôt je vous enverrai ce que je pourrai pour la pension Dubois. Quant à ce que vous me dites pour le cidre mauvais, eh bien! qu'ils boivent du champagne ou de l'eau claire!
Cependant, je vous enverrai demain une lettre pour le marchand de pommes pour lui demander deux pièces, et, en attendant, que l'on tâche de s'habituer à celui qui est à la cave. Quand je l'ai goûté, il ne m'a pas semblé sentir le pourri à ce point-là. Enfin, n'étant pas là, c'est à vous de faire pour le mieux.
Pour les canards, j'espère que vous aurez fait l'envoi à Caillebotte.
Il a fait beau aujourd'hui mais gris; c'est, du reste, tout aussi joli. Je travaille sans désemparer, et maintenant ce que je fais est beaucoup mieux; je vois les motifs où je ne les voyais pas les premiers jours; enfin, ça marche plus facilement; aussi je trouve mes premières études très mauvaises; elles ont été péniblement faites, mais elles m'ont aussi appris à voir.
J'ai à vous gronder pour toutes les folies de votre imagination. Pourquoi donc toujours vous creuser et vous tracasser à plaisir? N'avons-nous pas assez d'être momentanément séparés? Oui, c'est vrai: j'ai tout le plaisir pour moi, le travail, le pays, le soleil, mais c'est tout; il n'y a pas de ladies ni de chapeaux Rembrandt qui me tracassent. Allez, et sachez donc une fois pour toutes que vous êtes toute ma vie avec mes enfants et qu'en travaillant je ne cesse de penser à vous. Cela est si vrai qu'à chaque motif que je fais, que je choisis, je me dis qu'il me faut les bien rendre pour que vous voyiez où j'ai été et comment cela est; mais il n'y a de bonheur pour moi qu'avec vous, et je le voudrais plus complet. N'ayez plus donc de ces vilaines pensées qui vous font mal. Dites-vous que je travaille, que cela est bon pour moi et patientez. Faites des provisions d'amour pour le retour et surtout, quoi qu'il arrive, ne me laissez jamais un jour sans lettre. Songez que moi aussi, dans ces cas-là, j'ai aussi une tête qui se monte et un cœur qui s'inquiète; mais je dis des bêtises, c'est-à-dire, je dis mal ce que j'éprouve.
Je vous aime, vous le savez, je vous le répète, n'en doutez plus jamais et embrassez pour moi toute la marmaille.
Mes amitiés à Marthe. Pour ce que je puis vous envoyer de moi, mes plus douces pensées.
Votre Claude Monet.
Je vous ferai observer que vous n'affranchissez pas suffisamment vos lettres et que je paie une forte surtaxe.
Document original.

402. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 2 févr. 84

Chère Madame,
Encore une journée sans lettre de vous; cela m'attriste toujours lorsque, rentrant de travailler, je n'ai pas à lire vos chères nouvelles. Sans doute j'aurai deux lettres demain, mais il me faut attendre, et ce n'est pas la même chose. Malgré soi, mille pensées vous envahissent. Je n'ai pas reçu non plus de nouvelles de Durand; cela m'inquiète et pour vous aussi. J'ai reçu une lettre de mon frère et une de Renoir; il me dit que Durand vient de céder sa location du boulevard de la Madeleine à un grand couturier; c'est une bonne affaire, et nous voilà, j'espère, débarrassés pour le moment d'expositions. Il me dit aussi qu'à propos du discours de Pailleron, Wolff a fait un article très bien, prenant carrément la défense des jeunes et des révolutionnaires en art, disant que, pour avoir leurs voix et se faire bien venir des académiciens, il est de mode de s'en prendre aux impressionnistes; enfin, il paraît qu'il s'est montré; il me dit aussi que l'exposition Manet a très bien marché.
Il fait toujours un très joli temps. Que j'ai donc bien fait d'entreprendre de nouvelles toiles, car j'avais perdu trois bonnes journées à attendre le soleil; c'est du reste très beau; je suis maintenant à la tête de quatorze toiles; c'est bien travailler, j'espère; il y aura évidemment du bon et du mauvais dans tout cela, mais ce sera toujours intéressant à rapporter.
J'ai envoyé ce soir une dépêche à Durand, car je ne puis rester ainsi; je vais me trouver sans un sou en poche; j'ai chaque jour à payer mon porteur de toiles et je vais avoir de nouveau à payer une semaine d'hôtel. Je voudrais aussi vous envoyer pour les pensions.
J'espère que tous les enfants sont bien portants, que les miens sont toujours sages et qu'ils ne vous donnent pas trop de mal.
Embrassez-les tous bien fort pour moi; mes amitiés à Marthe; toutes mes pensées pour vous.
Votre Claude Monet.
Je suis absolument sans nouvelles de Gœtschy et de la fameuse brochure. Merci pour les journaux.
Document original.

403. À DURET Bordighera, 2 février 1884

Mon cher Duret,
Je n'ai pu aller vous serrer la main avant mon départ m'étant subitement décidé.
Je suis installé dans un pays féerique. Je ne sais où donner de la tête, tout est superbe et je voudrais tout faire; aussi j'use et gâche beaucoup de couleurs, car il y a des essais à faire. C'est toute une étude nouvelle pour moi que ce pays et je commence seulement à m'y reconnaître et à savoir où je vais, ce que je peux faire. C'est terriblement difficile, il faudrait une palette de diamants et de pierreries. Quant au bleu et au rose, il y en a ici.
Enfin, je pioche, je rapporterai des palmiers, des oliviers (c'est admirable, les oliviers), et de là mes bleus.
J'ai vu que l'exposition Manet avait très bien marché, vous devez être encore bien occupé, car voilà le moment terrible, la vente. Je regrette bien de ne pas être là, cela m'inquiète et je voudrais bien savoir comment cela va marcher. Vous serez bien aimable, si vous avez un moment, de me donner des nouvelles, d'y joindre un catalogue avec les prix, si cela n'est pas abuser de votre obligeance.
Tous mes souhaits pour la réussite.
Amitiés de votre tout dévoué Claude Monet.
Pension Anglaise à Bordighera.
Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, 99, Ms 73.

404. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 3 févr 84

Chère Madame,
Comme vous, j'ai reçu aujourd'hui deux bonnes lettres pour n'en recevoir peut-être pas demain, mais bienheureux de vous savoir tous en bonne santé. Vous avez dû recevoir des lettres de moi, pleines d'inquiétude de votre silence, mais, quand vous les receviez, j'étais déjà rassuré sur votre compte, nos réponses mettant tant de temps à nous parvenir.
Je n'ai pas encore reçu de lettre de Durand, mais, ce soir, il me télégraphie qu'il m'a fait un envoi aujourd'hui et qu'il va acheter pour moi un Manet. Pourvu qu'il ne vous ait pas fait attendre. Je recevrai donc sa lettre après-demain, mardi; aussitôt et selon ce que je pourrai, je vous ferai un envoi pour la pension. Faites donc des économies sur ce que vous avez, car le plus que je pourrai faire sera 200 francs, et il faut absolument payer la pension. Songez que vous n'avez jamais eu autant que depuis mon départ: 300 francs de Durand chaque semaine. Je sais que vous faites pour le mieux, mais il faut surtout faire pour ce que l'on a, et c'est énorme ce que j'ai reçu de Durand depuis peu de temps. Chaque semaine, c'est une chose de payée, un trou de bouché, mais on en voit toujours à l'horizon, et je ne puis parvenir à donner à des créanciers qui me réclament depuis si longtemps. Vous me dites de ravoir mon tableau d'Argenteuil, je le voudrais bien, mais il ne s'agit pas que de vouloir; j'ai de nouveau promis à Caillebotte de lui adresser cette semaine pour Fournaise et je ne puis pas y manquer.
Mais tout cela manque de gaieté, et ce n'est pas pour vous tourmenter que je vous le dis. Je travaille toujours comme un forcené, très entraîné et très content de moi; je fais des progrès, et mes premières toiles sont bien mauvaises à côté des dernières. Maintenant je sens bien le pays, j'ose mettre tous les tons de rose et bleu[1]; c'est de la féerie, c'est délicieux, et j'espère que cela vous plaira. Il a fait aujourd'hui une journée sans pareille de calme et de chaleur.
Je souhaite bien qu'à Giverny vous ayez un peu de beau temps pour vous promener et vous distraire un peu avec toute votre marmaille. Que je voudrais les voir et les embrasser! Que je voudrais aussi être près de vous! Que ce serait doux après de bonnes journées de travail comme celle-ci de pouvoir causer autrement que par la poste qui met quatre et cinq jours à vous rapporter les réponses souhaitées! Enfin il nous faut patienter, nous nous rattraperons.
Mille baisers pour tous, mes amitiés à Marthe, pour vous le meilleur de moi.
Votre Claude Monet.
Si mes petites fleurs arrivent pas trop fanées, elles sont très jolies, il y en a partout dans les champs.

[1] Interprétation d'un passage difficile à déchiffrer dont une autre lecture donne: *« les tons terre et rose et bleu »*.

Document original.

405. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 4 févr [1884]

Chère Madame,
Ce que je craignais s'est réalisé : deux lettres hier et rien aujourd'hui. Je vous recommande donc de faire votre possible pour faire partir les vôtres toujours par le même courrier, et, de mon côté, je vais aussi m'arranger pour cela, car c'est bien ennuyeux de rester un jour sans nouvelles.
Toujours un temps merveilleux et je travaille de plus en plus fiévreusement. Je suis très las ce soir et [ai] un fort mal de tête, mais une bonne nuit va réparer cela.
J'ai reçu, par l'entremise de M. Bruno, une lettre d'un monsieur de Marseille, pour ce M. Moreno qui a une si belle propriété ici. J'en suis bien content et vais, dès demain, m'y présenter. Je vais sans doute trouver là de bien belles choses à faire. Il va donc falloir que je termine bien vite ce que j'ai commencé pour faire une nouvelle série.
J'ai si peu travaillé que je vais manquer de couleurs, et vous savez ce que j'en ai emporté.
Il fait un clair de lune admirable que je vois de ma fenêtre, car je ne sors jamais le soir, cela ne m'est pas arrivé une seule fois depuis que je suis ici ; j'ai tellement pris l'habitude de me mettre, le soir, à causer avec vous, et puis je me mets à l'aise, je fais ma petite exposition des toiles auxquelles j'ai travaillé dans la journée ; enfin ma vie est des plus réglées.
J'espère que vous êtes tous toujours bien portants, que votre indisposition n'a pas eu de suite et qu'enfin tout va pour le mieux pour vous. C'est demain que je dois recevoir de Durand, demain donc que je pourrai sans doute vous envoyer quelque chose, le plus que je pourrai.
Je pense avoir des nouvelles de la vente Manet. J'ai écrit une masse de lettres à Duret, Bellio, Caillebotte, etc., les priant de me renseigner. J'y pense bien souvent et regrette bien de ne pas y être, car, comme vous le dites, tout cela va disparaître et nous n'en verrons plus que de loin en loin. Ce qui me console, c'est la promesse de Durand de m'acheter quelque chose.
Pensez à ce que je vous dis pour les lettres ; soignez-vous et ne vous fatiguez pas outre mesure pendant l'absence de Marie.
Mille baisers à partager aux enfants, mes amitiés à Marthe, pour vous mes constantes pensées et le meilleur de votre Claude Monet.

Document original.

406. À P. DURAND-RUEL (Télégramme) Bordighera, 5 février 1884

Reçu Lettre — Prière envoyer 300 Giverny — Urgent — Monet

Document original, Archives Durand-Ruel.

407. À ALICE HOSCHEDÉ [Bordighera], mardi soir, 5 févr [1884]

Chère Madame,
Ce matin, j'ai reçu deux lettres de vous, une datée du 2 et l'autre du 3 ; toutes deux m'arrivent en même temps ; il est donc urgent de tenir compte de l'heure du départ, et alors nous recevrons l'un et l'autre régulièrement nos lettres.
La lettre de Durand m'est arrivée par un autre courrier, et, comme j'étais naturellement au travail, il m'a fallu, ce soir, l'aller chercher à la poste ; il paraît être très affairé et ne m'envoie que 300 francs, me disant que si j'en veux davantage, de le lui écrire et me demandant s'il faut vous envoyer et combien. Vous devez penser combien cela me désole ; aussi n'ai-je fait qu'un bond au télégraphe pour lui dire de vous envoyer de suite 300 francs et je vais lui écrire pour que ce soit régulier. Je garde donc seulement cent francs pour moi et vous en envoie 200, puis la note des fournitures de Jean ; faites pour le mieux et obtenez de M. Dubois un reçu qui soit clair. Mais, hélas, je me désole en pensant au temps que vous allez rester sans argent.
J'ai aussi regretté, l'autre jour, de vous dire toute ma peine de ne pas avoir de nouvelles de vous et je vois que cela, à votre tour, vous a tourmentée. Qu'il soit donc bien entendu entre nous que pas de nouvelles sont de bonnes nouvelles, mais cependant, n'usons pas de ce système, n'est-ce pas ? C'est si bon d'avoir son petit courrier chaque jour.
Vous avez raison, je travaille peut-être un peu trop, vous savez comment je suis, lorsque je suis bien en train ; mais vous ne m'avez jamais vu à l'œuvre, quand je suis seul ainsi au loin : je ne me donne pas une minute de répit, fant j'ai peur de revenir bredouille, ou, enfin, de ne pas rapporter grand-chose. Mais il me faut faire une raison. Aussi, aujourd'hui, ai-je pris une heure de congé pour aller faire ma visite à M. Moreno, ce qui ne m'a pas empêché de travailler à cinq études. J'ai été admirablement bien accueilli par ce monsieur, qui avait été prévenu de son côté par la personne qui m'a envoyé une lettre pour lui ; je suis désigné, dans cette lettre, comme un des artistes les plus distingués de Paris, et donc on me reçoit comme tel, mais il faudra voir les binettes quand ils verront ce que je fais. Bref, promenade délicieuse dans les plus petits recoins de cette propriété sans pareille. C'est à regretter d'avoir commencé d'autres études ; un jardin comme cela ne ressemble à rien, c'est de la pure féerie, toutes les plantes du monde poussent là en pleine terre et sans paraitre soignées ; c'est un fouillis de toutes les variétés de palmiers, toutes les espèces d'oranges et de mandarines... *[la fin manque]*.

Document original.

408. À P. DURAND-RUEL Bordighera, 5 févr. 84

Cher Monsieur Durand,
J'ai reçu votre lettre contenant 300 francs dont je vous remercie. Je vous ai envoyé une dépêche vous priant d'en envoyer de suite autant à Mme Hoschedé qui les espérait recevoir samedi dernier et qui s'est trouvée, je le crains bien, dans l'embarras. J'espère donc que vous aurez fait cet envoi aussitôt et vous serai très obligé de le faire chaque semaine pour le *samedi*. Pour samedi prochain, si cela vous gêne, ne le faites que de 200 francs mais ne l'oubliez pas, malgré celui que vous ferez au reçu de ma dépêche.
Pour moi, quand vous le pourrez, d'ici une huitaine, envoyez-moi un billet de 500.
J'ai reçu une excellente lettre de recommandation pour M. Moreno dont j'ai reçu le meilleur accueil. J'ai une clé pour entrer dans sa propriété quand bon me semble et il y a là, comme je m'en doutais, les plus belles choses que l'on puisse voir.
Je travaille de plus en plus et mieux qu'au commencement. Enfin je suis content et vous serez satisfait.
Mille amitiés, votre tout dévoué Claude Monet.
P.-S.— Vous avez oublié de me donner l'adresse de Dubourg. Et puis de mon côté, j'ai aussi oublié que M. Troisgros, mon marchand de couleurs, m'avait demandé avant mon départ si vous pouviez lui donner une ou deux valeurs de 500 francs. Cela m'était sorti de l'esprit et il est sans doute venu vous trouver.
Puis, deuxième post-scriptum, on m'avait promis le relevé de mon compte. Enfin je demande toujours bien des choses. Cl. M.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 271-272 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

409. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 6 févr 84

C'est une journée bien différente que j'ai passée aujourd'hui, journée sans travail aucun ; mais, ce matin, j'ai cru que j'allais être malade ; j'avais du reste passé une très mauvaise nuit : contrairement à mon habitude, j'ai eu tout le temps des cauchemars, voyant tous mes tableaux faux de ton, puis les apportant à Paris, où tout le monde monde m'avouait n'y rien comprendre. J'étais désespéré ; Durand n'en voulait pas et je maudissais ce voyage.
Je me suis donc levé de grand matin avec un terrible mal de tête et, comme il me fallait aller moi-même à la poste pour faire partir votre lettre chargée, je suis sorti avant mon déjeuner. Arrivé à la poste, on me dit qu'en Italie, on n'accepte pas les lettres dont la valeur était déclarée. Il me fallait donc remonter à l'hôtel pour refaire l'enveloppe et ses cachets ; de là, je le crains, un retard pour l'arrivée de ladite lettre. Cela me désole d'autant plus qu'à la poste, on me remet votre lettre et que j'apprends votre terrible situation, sans argent. Heureusement, j'avais eu l'idée hier de télégraphier à Durand. Je remonte donc chez moi, désolé de ce contretemps et aussi de ce retard qui me faisait manquer une étude, et, avec cela, un mal de tête de plus en plus fort. Je déjeune, attribuant cela à ma sortie à jeun. Bref, me sentant absolument mal, je renonce à ma matinée et je flâne tout doucement comme un rentier.
A l'heure du déjeuner, je me sens décidément trop patraque pour travailler et je décide de me reposer tout le jour ; et j'ai bien fait, c'était un *[mot manquant]* et une tension d'efforts de tous ces jours. Ce soir, je me félicite d'avoir pris ce petit congé et me sens plus gaillard pour demain. Ce soir, à dîner, tout le monde m'a dit qu'hier, j'avais très mauvaise mine, que je travaillais trop, que j'avais tort de rester trop au soleil, d'autres qu'il ne fallait pas rester dehors, passé une certaine heure, que le climat était traître et pernicieux aux gens bien portants ; bref, un tas de bêtises. J'étais évidemment fatigué, comme je le sentais depuis plusieurs jours, et voilà tout.
J'ai donc pris une bonne voiture et me suis fait conduire à Menton : une promenade de plusieurs heures et délicieuse, Menton adorable et des environs merveilleux. Je suis allé jusqu'au cap Martin, endroit renommé, situé entre Menton et Monte-Carlo ; j'ai vu là deux motifs que j'irai certainement faire à mon retour, car ils diffèrent totalement d'ici, où la mer ne joue pas un grand rôle dans mes études.
Cela m'a fait le plus grand plaisir de me sentir en France, j'y ai acheté du bon tabac caporal et des cigarettes, puis quelques fleurs que vous recevrez par la poste, pour que vous voyiez bien que, partout et toujours, vous êtes avec moi et que je ne vous oublie pas. Je vous ai aussi adressé un télégramme pour vous faire prendre patience, et enfin, j'ai trouvé là *Le Figaro* me donnant des nouvelles de la vente Manet ; vous les connaissez sans doute : première vacation, 72000 francs... *[la fin manque]*.

Document original.

410. À ALICE HOSCHEDÉ [Bordighera], 7 février [1884]

Chère Madame,
Voici les photographies promises ; elles vous donneront toujours une idée du pays en attendant mes croûtes.
J'ai reçu ce matin votre lettre datée du 5 ; vous êtes toujours dans l'ennui et j'en suis tout malheureux, car, si j'étais là, ce ne serait pas ainsi : j'aurais avisé. Pardonnez-le-moi donc. J'espère du reste qu'à cette heure vous êtes rassurée et que vous avez reçu de moi ou de Durand ; heureusement, l'argent de Mme Rémy vous est arrivé à point. Je me suis remis au travail ce matin, mais j'ai été tout mal à l'aise pendant toute la journée. Ce soir, je me sens mieux.
J'ai eu tout le temps mal à la tête et comme de la fièvre ; aussi ai-je travaillé avec plus de sobriété, car c'est évidemment dû à la surexcitation du travail. Je suis content de ma journée ; j'ai commencé quelque chose chez M. Moreno et j'espère bien finir plusieurs études cette semaine, quoique j'aie bien du mal à les quitter, voyant chaque jour plus clair. Je ne sais quel effet tout cela vous fera, mais c'est bien terrible et le bleu joue un grand rôle dans tout ce que je fais.
Aujourd'hui, je travaillais à un sous-bois d'oliviers par temps gris : tout est bleu, et cependant c'est ainsi.
Ces pauvres bébés trouvent que je suis longtemps dans mon Italie ; il me semble à moi aussi qu'il y a un siècle que je ne les ai vus, et cependant les journées passent terriblement vite pour moi ; j'en suis épouvanté, quand je pense à tout ce que j'ai à faire et à finir ; et cependant, outre ce que je veux

faire ici, je tiens absolument à m'arrêter, ne fût-ce que quelques jours à Menton pour y faire ce que j'ai vu hier au cap Martin. Ce sont deux motifs absolument exceptionnels à faire du même endroit en se retournant.
Je suis aujourd'hui sans nouvelles de la vente Manet, mais j'espère recevoir demain une lettre de l'un ou de l'autre qui me donnera quelques détails.
Je suis bien fâché de savoir que Jacques est encore souffrant ; quels que soient ces rhumatismes, vous feriez peut-être bien, en effet, si vous le pouvez, de le mener à M. Love. Ce qui est bien ennuyeux aussi, c'est que Rémy ait ce bobo ; car cela doit augmenter votre besogne à vous et à Marthe, et elle ne doit plus avoir le temps de faire ses vocalises, ni de chanter *Près de toi, c'est la vie et loin de toi c'est mourir!!!* Et Blanche fait-elle toujours de la peinture, et vais-je la trouver en progrès ? Jacques fait-il aussi de jolis dessins ? Quant à Jean, c'est toujours l'infatigable chasseur, je le vois d'ici, mais, avec tout cela, il ne trouve toujours pas sa vocation ; et dire qu'il va bientôt être soldat ! J'espère bien qu'il m'écrira encore et qu'il va m'annoncer qu'il a le maximum de bons points.
Embrassez-les tous bien fort ; mes amitiés à Marthe ; pour vous mes plus douces pensées, tout mon cœur, tout moi.
Votre Claude Monet.

Document original.

411. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 8 février 84

Chère Madame,
Votre lettre que j'ai reçue ce matin m'a rendu bien malheureux et je maudis d'avoir parlé de ces terribles questions d'argent qui, toujours, vous font tout prendre au pire et en noir. Je ne me fâche pas et ne vous crois pas fâchée ; je suis malheureux de vous savoir de la peine et c'est assez. Une chose me console, c'est que mes lettres suivantes ont dû effacer cette fâcheuse impression ; vous devez y voir que je n'ai qu'une pensée et qu'un désir, celui de vous éviter des ennuis.
Laissez-moi vous dire seulement que vous m'avez mal compris ou bien que je m'explique mal, et c'est plutôt cela. Je n'ai jamais voulu vous dire que vous dépensiez trop et que vous feriez des folies, j'ai insisté sur l'argent que j'avais reçu de Durand ces temps derniers et sur les sommes que j'avais données pour la maison depuis un mois, tout cela à propos de la pension qu'il faut bien arriver à payer.
Ce que vous me dites de vos privations m'est très pénible, et quand je parle d'économies, je ne prétends pas que vous vous priviez, cela me ferait de la peine. J'ai beau espérer une meilleure lettre pour demain, j'ai peur, car je vous vois embarquée dans de telles pensées que je n'ose l'espérer, et cela va me démoraliser complètement. Comme je vous le dis, je ne compte que sur l'impression de mes lettres qui ont dû, pourtant, vous laisser voir que vous êtes ma vie et tout [mon] bonheur. Puissiez-vous le voir et le croire une bonne fois.
Je me suis mieux porté aujourd'hui, quoique très assombri par cette lettre, et, par là-dessus, la pluie est venue m'interrompre cet après-midi. Ce soir, il fait beau, espérons que demain sera bon pour moi sous tous les rapports.
Je n'ai pas reçu d'autres nouvelles de la vente Manet ; à ce propos, je voulais déjà vous prier d'écrire à ce Bonneau pour moi et lui dire qu'étant absent, il cesse de m'envoyer les articles sur Manet, qui sont du reste tous les mêmes ; n'y manquez donc pas, car il doit y en avoir pour une jolie somme.
Vous serez bien aimable aussi de vous informer du nom et de l'adresse du marchand de pommes, le cousin Singeot vous la donnera, et lui écrire qu'il fasse deux pièces de cidre à 30 francs et une à 40 du plus fort pour mélanger avec ce qui vous restera chez le fermier, en lui disant que c'est à la condition qu'il répondra et se chargera du mélange, comme il me l'a promis du reste, et qu'il répondra de suite à quelle époque il l'apporterait, afin d'être en mesure pour le payer.
Maintenant, si vous trouvez ce cidre mauvais, n'écrivez pas et faites alors comme vous jugerez le mieux. Quant à Delabrosse, je lui enverrai dès que j'aurai reçu de Durand.
C'est toujours les comptes et les affaires qui reprennent, hélas !
Embrassez bien les enfants et, vous, sachez que je vous aime et que je vous adore.
Mille bons baisers.
Votre Claude Monet.

Document original.

412. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 9 fév. 84

Chère Madame,
Comme je vous le disais hier soir, vous voilà tout à fait lancée dans des idées noires, folles, absurdes. Je m'y attendais, mais votre lettre me peine au-delà du possible. Que vous ai-je fait ou que se passe-t-il qui vous pousse à me parler ainsi ? Est-ce l'exemple de l'héroïne de Zola qui vous hante, ou bien avez-vous quelque impérieuse raison de famille qui vous oblige à me parler d'une séparation, vous qui m'aimez tant et moi qui ne pourrais plus vivre sans vous ? Vous voulez une réponse, vous vous soumettez d'avance et trouverez bien ce que je déciderai, me dites-vous ? Eh bien, ce que je décide, ce que j'exige, c'est que vous ne m'écriviez plus de pareilles lettres qui me font du mal, vous devez le penser. Si ces mêmes paroles venaient de moi, ne souffririez-vous pas ?
J'exige donc que tu m'aimes comme je t'aime. Puissent les baisers que je t'envoie effacer ces vilaines pensées. Je t'aime, je te voudrais là et te supplie de me répondre par une bonne lettre pleine de caresses. Mais que de temps avant que vous ne répondiez ! Non, vous ne savez pas ce que de telles lettres m'attristent, moi si anxieux de vous lire, quand je rentre du travail.
Je suis tout à fait bien, c'est-à-dire que je ne ressens plus de maux de tête, et c'est certainement grâce au peu de repos que j'ai pris. J'ai du reste peu travaillé aujourd'hui. M. Moreno m'a envoyé hier le mot ci-joint ; je n'ai pu lui refuser, car il est on ne peut plus gracieux pour moi.
Donc, à deux heures aujourd'hui, il est venu me prendre dans sa voiture et nous sommes allés à Ospedaletti : concert assez intéressant, chanteuse italienne, entracte : pris des glaces au bord de la mer sur la terrasse du casino. Ospedaletti est une station nouvelle, fondée par une société française sur un pied de luxe insensé. Revenus à 5 heures chez M. Moreno, avons fait un tour de jardin, quel jardin ! et il m'a fallu goûter à je ne sais combien d'espèces d'oranges, de mandarines, de dattes mûries là, des jujubes, etc.
Ainsi cette journée m'a un peu distrait et aussi reposé, mais, revenu dans ma petite chambre, j'ai relu votre lettre ; ce serait si bon de trouver de bonnes paroles, des expressions de bonheur, des promesses de caresses, mais je les attends, sinon je n'écris plus. Je reçois vos lettres très régulièrement depuis trois jours, juste depuis qu'elles sont méchantes, je les reçois le surlendemain ; ainsi aujourd'hui 9, j'ai eu ce *matin* votre lettre du 7. J'ai reçu une lettre de Duret que voici, du reste ; il paraît satisfait de la vente, mais relativement, ce me semble. Je ne trouve pas cela brillant, car, en somme, aucun amateur connu ou nouveau n'a acheté, et je trouve les prix bien minimes. Pauvre Manet, lui qui parlait toujours par 10 et 20 mille francs !
Au casino d'Ospedaletti, il m'est tombé sous les yeux un article de Wolff que je trouve ignoble ; vous le verrez sans doute par Bonneau ; c'est très mal pour Durand et pour nous tous. Je crois, moi, que cela ne va pas faire aller nos affaires, ni entraîner les amateurs.
Durand m'a écrit aussi deux mots pour me dire qu'au reçu de ma dépêche, il vous a envoyé 300 francs et me demandant combien il doit m'envoyer ici ; il n'avait sans doute pas reçu ma lettre partie en même temps que la dépêche et laquelle lettre lui disait de vous envoyer quand même, pour aujourd'hui samedi, 200, si ce n'était 300 francs. Je lui disais aussi ce que j'attendais de lui ici ; j'espère donc que, contre votre attente, vous aurez reçu deux envois.
Ci-joint quelques vues de Bordighera. Avez-vous reçu les fleurs de Menton et sont-elles arrivées fraîches ? Je n'ai pas reçu la lettre que vous m'annoncez de Jean ; elle ne sera pas partie par le même courrier ; ce sera pour demain matin sans doute.
Mais il se fait tard, et il faut se coucher pour bien travailler demain. Vous êtes sans doute couchée à cette heure, 10 heures et demie, avec votre gros bébé câlin et en face de Mimi qui ronfle sans doute. Vous doutez-vous et pensez-vous seulement que chaque soirée je les passe avec vous et que je vous vois tous, ce qui ne m'empêche pas de penser à vous, à tous les autres instants.
Mille baisers pour tous, amitiés à Marthe.
Votre Claude Monet.

Document original.

413. À P. DURAND-RUEL Bordighera, 9 févr. 84

Cher Monsieur Durand-Ruel,
J'ai reçu ce matin votre petit mot. Merci d'avoir envoyé de suite les 300 francs à Mme Hoschedé. Vous n'aviez sans doute pas encore reçu ma lettre vous priant de m'envoyer environ 500 francs, de vouloir bien faire un autre envoi à Giverny pour aujourd'hui samedi, vous priant de le faire *chaque semaine*.
Vous me demandez si je suis content à Bordighera. Oui, et je suis de plus en plus dans le ravissement et je travaille beaucoup.
J'attends une lettre de vous, me donnant réponse à mes nombreuses questions et demandes.
Je ne sais si vous êtes satisfait de la vente Manet, mais le peu que j'en apprends ne me paraît pas favorable. J'attends de plus amples informations.
Je vous envoie mes meilleurs compliments.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Pension Anglaise.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 272 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

414. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 10 février 84

Chère Madame,
Deux mots seulement en hâte pour ne pas me coucher sans vous causer un instant.
J'arrive de Monte-Carlo où je suis allé passer quelques heures avec les deux peintres anglais de l'hôtel. Partis d'ici à 4 heures après avoir travaillé, nous avons eu l'i[dée] de dîner là-bas et de risquer quelques pièces de cent sous à la roulette. J'ai d'abord eu beaucoup de chance et j'avais 65 francs de bénéfice ; trop gourmand, j'ai voulu atteindre les 100 francs et vous en faire la surprise ; je les ai reperdus, plus dix de ma poche ; l'heure de notre train étant arrivée, il a fallu rester sur sa perte. Monte-Carlo est toujours un des plus beaux endroits, mais il y a bien du monde.
J'ai reçu votre lettre du 8 et celle de Jean. Je vous écrirai plus longuement demain. J'espère demain recevoir une bonne et gentille lettre de vous.
Baisers aux enfants, amitiés à Marthe ; pour vous, les plus tendres pensées de votre Claude Monet.

Document original.

415. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 11 février 84

Chère Madame,
Hélas, quelle terrible journée aujourd'hui : il pleut à verse depuis le matin, impossible de mettre les pieds dehors ; je suis donc prisonnier dans ma petite chambre. Pas moyen de travailler, et je ne m'amuse pas. Avec cela, le premier courrier ne m'a rien apporté, ce qui n'a pas peu contribué à m'attrister ; mais votre lettre de samedi vient de m'arriver ; elle me fait plaisir, bien que pleine de tristesse ; elle est meilleure, parce que vous ne pouvez faire autrement que de voir toute ma tendresse pour vous, tout mon amour.

Je ne vous en veux nullement et je comprends votre tristesse, surtout avec tous les ennuis et les inquiétudes de la semaine passée, mais je vous en conjure: plus de ces vilaines pensées. Il viendra ce retour, peut-être un peu plus tard que je ne le voudrais, mais viendra. Un peu de patience et de courage, alors le beau temps aussi reviendra et vous serez heureuse, et je vous aimerai tant que vous oublierez ces mauvais jours.
Je suis navré de ce mauvais temps, j'ai toujours peur qu'il ne dure. Déjà, depuis quelques jours, le soleil s'est fait rare. Je viens de passer l'inspection de toutes mes toiles; j'ai encore bien à faire; ce pays, comme je vous l'ai dit déjà, est extrêmement difficile à faire, très long, surtout parce que les grands motifs d'ensemble y sont rares. C'est trop touffu, et ce sont toujours des morceaux avec beaucoup de détails, des fouillis terribles à rendre, et moi, justement, suis l'homme des arbres isolés et des grands espaces.
Comme je vous l'ai écrit hier, j'ai revu avec bien du plaisir Monte-Carlo; là les grandes lignes de montagne et la mer sont admirables et, à part la végétation exotique qu'il y a ici, Monte-Carlo est certainement le plus bel endroit de toute la côte: les motifs y sont plus complets, plus tableaux et, partant, plus faciles à exécuter. Aussi cela me trouble, et, par moments, j'ai peur d'avoir fait une gaffe en venant ici; c'est cependant féerique et séduisant au possible.
Quant au paradis terrestre, au jardin Moreno, vous n'avez rien à craindre, c'est un intérieur terriblement calme. Le fils, un enfant de 12 ans, est extrêmement malade, sa mère ne le quitte pas d'une minute; aussi M. Moreno s'est-il déjà excusé de ne pouvoir me recevoir comme il le voudrait. Sans cette maladie, ce doit être une maison très mondaine; ils ont trois filles mariées à Marseille avec trois [des] plus riches armateurs. Lui est très brave homme, très heureux et très fier de son jardin et de Bordighera qui est son pays et à qui tout le pays appartient.
Je voudrais bien envoyer des mandarines aux babys, mais je n'ose en demander, et cependant Dieu sait s'il s'en perd. Enfin, ils peuvent être sûrs que, si l'occasion s'en présente, je penserai à eux; et en tout cas, quand j'irai passer quelques jours à Menton, je leur ferai, pour sûr, un envoi, car ici il y a cette satanée douane qui augmente tout; et puis, au retour, j'apporterai des provisions, de bonnes choses.
J'espère que Durand vous aura fait un second envoi, comme je vous l'ai dit; je lui récris à nouveau pour cela et en lui recommandant bien de n'y jamais manquer, car je ne peux vous savoir de la peine comme la semaine dernière.
Je suis bien heureux de savoir tous les enfants bien portants, c'est là ma grande consolation et vous êtes bien heureuse de les embrasser. Ils me tourmentent bien quelquefois, et, cependant, je serais bien heureux de les avoir là, près de moi, sur les genoux, voire même sur la tête; mais eux aussi se rattraperont au retour, et vous aussi; cela viendra, et je vais redoubler d'ardeur et tâcher de faire des merveilles.
Pourvu que demain ces vilains nuages soient partis.
Embrassez bien fort les petits et les grands pour moi, mes amitiés à Marthe; pour vous les plus tendres pensées de votre Claude Monet.
Document original.

416. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 12 févᵉʳ 84

Chère Madame,
Pas de lettre, c'est dire une journée bien triste pour moi. Je ne veux pas m'en inquiéter, pensant que le dimanche les enfants n'allant pas à Vernon, c'est votre aimable facteur qui s'est chargé de votre lettre; j'aurai donc sans doute un double courrier demain. Il me tarde bien cependant d'avoir réponse à ma lettre et de vous savoir dans de meilleures dispositions d'esprit.
J'ai reçu votre dépêche hier soir pendant le dîner et, non sans émotion; il était trop tard pour y répondre et ma dépêche est partie ce matin, à l'ouverture du bureau. J'attends d'avoir l'adresse de Bonneau pour lui écrire. En tout cas, du moment que vous avez refusé pour cause d'absence, vous n'avez pas à vous inquiéter autrement.
Après la terrible pluie d'hier, il a fait aujourd'hui un temps splendide, et j'ai travaillé tout le jour avec plus d'ardeur que jamais; mais, mon Dieu, que ce satané pays est difficile; je ne puis arriver à finir mes seules études; je crois toujours que ça va y être, puis, une fois rentré, je vois que ce n'est pas encore cela. Je ne sais si mes toiles plairont, mais elles me donnent bien du mal à faire.
Je suis dans l'attente d'une lettre chargée de Durand, mais elle est longue à venir, et j'en ai bien besoin, car vous ayant envoyé 200 francs sur les 300 qu'il m'avait envoyés, j'ai gardé les cent pour moi comme argent de poche et j'ai deux semaines d'hôtel à payer; j'espère que c'est en route. Il me tarde aussi de savoir s'il vous a envoyé et si vous avez pu vous tirer d'affaire et payer ce que vous vouliez. Enfin, il me semble que le courrier de demain va m'apporter toutes sortes de bonnes choses; cela me donnera du nerf et me fera prendre le temps en patience, car il ne faut pas croire que, si je parle de prolonger un peu mon séjour, c'est prémédité; eh non! et croyez bien qu'il me tarde plus que vous ne supposez, que je serai bien heureux de revenir reprendre ma vie de campagne. Il me semble que j'aurai un plaisir énorme à peindre là-bas; et puis vous devez bien penser que le plus beau pays du monde ne remplace pas les joies, voire même les petites misères de notre intimité. Enfin, je ne serai heureux que lorsque je serai près de vous, et ce sera pour longtemps. En attendant, je vous envoie mes meilleures caresses, mes constantes pensées. Embrassez bien tous les enfants, sans oublier mes amitiés à Marthe.
Votre Claude Monet.
Document original.

417. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 13 févᵉʳ 84

Chère Madame,
Encore une belle journée et une bonne journée de travail. Bonne aussi, puisque j'ai reçu de vos chères nouvelles, deux lettres, comme je m'y attendais. Je suis cependant bien contrarié de savoir ce pauvre Jacques aussi patraque et désolé de savoir que vous n'avez pas encore pu le mener chez M. Love; peut-être depuis votre dernière lettre avez-vous pu le faire, car ce diable de Durand nous fait bien languir. En tout cas, il ne faut pas vous alarmer ainsi; les beaux jours vont venir et il faut espérer que Jacques va vite se remettre. Ce qui doit bien vous déranger, c'est ce panaris de Rémy; que de mal vous devez avoir, toutes!
Je suis bien aise de savoir que les fleurs vous sont bien arrivées et qu'elles vous ont fait plaisir. N'est-ce pas que c'est un pays délicieux que celui où, en tout temps, il y a des fleurs semblables; c'est partout un parfum délicieux.
J'ai été aussi heureux de savoir que vous aviez reçu des nouvelles de votre frère; j'y pensais quelquefois et me disais que vous deviez être vraiment inquiète. Enfin, vous savez où il est et qu'il se porte bien, cela a dû être une grande joie pour tous.
J'ai reçu ce soir votre dépêche, l'adresse Bonneau; nouvelle émotion pour moi et toujours juste au moment du dîner. Il n'était pas absolument urgent de me l'envoyer par dépêche, du moment où vous lui aviez écrit et que vous aviez refusé la traite.
Ce soir sont arrivées à l'hôtel quatre vieilles filles anglaises, des types extraordinaires; elles ont bien 250 ans à elles quatre et elles voyagent à pied, tout le long de la côte. Il faut les voir pour se faire une idée de ça. Aussi tout le monde à table n'a pu retenir un fou rire, les Anglais tous les premiers. Si vous pouviez voir cette table d'hôte et ma tête au milieu de ces gens-là, c'est bien comique.
Je suis toujours sans nouvelles de Paris, à l'exception de la lettre de Duret que je vous ai envoyée. Les affaires ont l'air d'être bien mauvaises à Paris, et j'ai grand-peur que la vente Manet et la recrudescence de haine contre notre peinture ne soient bien défavorables à Durand; et, s'il ne vous a pas envoyé à vous comme à moi, c'est qu'il n'a pas pu; mais, si demain je n'ai pas de lettre de lui, je lui télégraphierai.
Mille bons baisers pour vous et les enfants, amitiés à Marthe.
Votre Claude Monet qui vous aime.
Document original.

418. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 14 févᵉʳ 84

Chère Madame,
Je suis bien, bien heureux de penser que mes lettres vous font un peu oublier vos ennuis et bien heureux de lire vos chères lettres. Vous êtes allée à Paris aujourd'hui sans doute; vous devez penser si je vous y suivrai par la pensée. J'espère que, le docteur aidant, ce pauvre Jacques va retrouver bien vite la santé et sa gaieté.
Que de mal vous vous faites et comme tout de suite vous mettez les choses au pire! Ne peut-on être souffrant sans pour cela être perdu? J'espère aussi que ce pauvre Bébé est débarrassé de son fameux brouillard. Quant à Jean, j'aimerais en savoir de meilleures nouvelles. Je ne le gronderai pas, parce que vous m'en priez, mais je n'aime pas beaucoup ces liaisons avec des élèves plus âgés que lui. Qu'il travaille et qu'à la récréation, il joue avec les autres. J'espère donc que vos remontrances lui porteront profit et qu'il aura de meilleures notes.
Vous ne me dites pas dans votre lettre si vous avez reçu de Durand et cependant vous dites devoir aller à Paris aujourd'hui; c'est donc que vous avez reçu.
Du reste si Hoschedé a un compte ouvert chez un banquier et s'il est si désireux de vous voir, il ne pourra vous refuser son aide; il viendra sans doute à Giverny pour le 19. Que ne suis-je plus près, comme je serais arrivé avant lui! C'est un crève-cœur pour moi. Je voudrais aussi bien savoir ce qu'il avait de sérieux à vous dire.
J'ai encore beaucoup travaillé cette journée, bien que, le soir, le temps se soit de nouveau brouillé, et j'ai peur pour demain.
Les vieilles Anglaises sont la gaieté de la table d'hôte; elles sont tordantes, patantes, comme dirait Jacques. Elles viennent de Biarritz à pied et continuent toute l'Italie. Elles repartent dans quelques jours, et tout le temps elles font leurs petites aquarelles, car il n'y a pas d'Anglaise qui n'en fasse, et ici on ne peut faire un pas [sans en] voir de jeunes ou de vieilles, installées dans tous les coins. Il y en a quelques-unes qui voudraient bien voir ce que je fais, mais elles sont très discrètes et rôdent autour de moi à une grande distance; c'est fort comique, mais je crois que si elles voyaient de près, elles seraient très effarouchées.
Je suis toujours sans nouvelles de Durand; je me donne jusqu'à demain pour lui télégraphier.
Merci de votre bonne lettre, de vos baisers; recevez les miens et dites-vous bien que je vous aime. Embrassez les enfants, mes amitiés à Marthe, et pour vous toujours et toujours, mes pensées les plus tendres.
Votre Claude Monet.
Document original.

419. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 15 févᵉʳ 84

Chère Madame,
Je suis bien content de savoir que Durand vous a enfin fait un envoi; vous êtes plus favorisée que moi, car je suis toujours sans nouvelles de lui. Vous avez donc pu aller à Paris, et il me tarde bien de savoir le résultat de votre voyage, tant pour ce pauvre Jacques, qui n'a vraiment pas de chance, que pour d'autres raisons que vous devinez; mais vous êtes bien à moi, je le sais, et vos bonnes lettres me le disent chaque jour.
Il a fait aujourd'hui une très vilaine journée à se croire en France; que n'en ai-je eu au moins la douce compensation de la passer avec vous! Quel bonheur ce serait pour moi de vous voir, de vous avoir, de vous dire combien je t'aime! Hélas, au lieu de cela, j'ai ragé tout le jour; parti le matin à mon étude et revenu sans avoir pu travailler, et l'après-midi je n'ai pu toucher qu'à une seule toile, tant le temps était variable et triste, un vrai temps du Nord, froid même. Le baromètre baisse et cela m'épouvante; j'ai tant à faire, car ces jours-là je trouve tout ce que j'ai fait affreux et je suis obsédé de la pensée que ça ne

plaira à personne. Ce qui est un fait certain, c'est que, jamais, je n'ai eu tant de mal; j'ai des toiles qui ont des 10 et 12 séances et qui ne paraissent pas avancées, pas une ne sera sortie d'un jet; est-ce un bien, est-ce un mal? Je ne sais; c'est au retour que je pourrai me prononcer.
Je suis heureux de penser que vous avez eu un peu de beau temps et de savoir que déjà vous avez quelques fleurs. Je vois qu'à mon retour il va falloir jardiner avec Bébé et Mimi, que les aides ne me manqueront pas. Je pense bien aussi que, si je retrouve de bons jardiniers, je trouverai aussi des enfants qui savent lire et aussi écrire et qu'ils feront honneur à leur maîtresse.
Vous ne sauriez croire combien je serai heureux de vous voir, de vous entendre, d'être de votre vie. Enfin, quand je ne travaille pas toute la journée, je deviens tout mélancolique; le travail seul me fait oublier un peu, et le temps passe alors autrement. Je l'avoue, je m'ennuie à mourir, j'ai cette chambre d'hôtel en horreur, mais il ne faut pas vous attrister; que le beau soleil revienne demain et je retrouverai mon entrain, mon espoir de retour.
Encore bonsoir de loin, mille bons baisers pour vous et les enfants. Mes amitiés à Marthe.
Votre Claude Monet.
Document original.

420. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 16 févᵉʳ 84

Chère Madame,
C'est aujourd'hui le 19 pour moi, puisque mes vœux, mes pensées vont mettre deux longs jours à vous parvenir; c'est votre fête enfin, et je n'ai cessé d'y penser toute la journée.
J'arrive de Menton où j'ai pu vous envoyer quelques fleurs; je les ai prises moi-même et les ai mises dans leur boîte. J'aurais voulu vous en envoyer de plus belles, mais dans ce pays les fêtes du Carnaval en absorbent beaucoup pour les fameux combats de fleurs. Enfin, vous saurez que j'ai pensé à vous et je sais combien vous aimez les fleurs pour être certain du plaisir qu'elles vous feront.
Je ne regrette qu'une seule chose, c'est de n'avoir pu m'arranger pour revenir ce jour-là et vous les donner moi-même. Pardonnez-le-moi donc, recevez toutes mes tendresses, mes baisers, tout mon amour. Vos enfants et les miens sauront par leurs gentillesses et leur gaieté vous faire ce jour heureux, quoique je sois loin; pensez bien qu'à l'heure du dîner (et après aussi) je serai près de vous par la pensée.
Le beau temps m'abandonne, cela me désespère. Aujourd'hui, temps couvert et de la pluie à plusieurs reprises. Le haut des montagnes à Menton était couvert de neige, et, si je n'avais été occupé de vous par ce petit voyage, le temps m'eût paru bien long; malheureusement le temps est mal pris; il vaudrait mieux de la pluie battante: après, il ferait beau.
J'ai profité de mon séjour à Menton pour en explorer une partie des environs et, comme la première fois je suis émerveillé; je souhaite donc doublement le beau temps pour terminer ici et y aller faire quelques études que je crois plus dans mes moyens.
J'ai fait deux rencontres: une très singulière, en wagon, de Vintimille à Menton, un ami de pension du Havre que je n'avais pas vu depuis l'âge de dix ou onze ans et que j'ai reconnu; nous n'avons pu causer que quelques minutes: je descendais à Menton, et lui filait sur Marseille. Puis, j'ai rencontré un des frères Hecht, celui qui est marié; nous nous sommes promenés un moment ensemble, causant du pays et surtout de Manet.
Ce soir, en rentrant, je trouve votre lettre écrite à 6 heures du matin; moins heureux que vous, je n'ai pas rencontré le facteur et j'ai dû partir sans nouvelles; je pensais en rentrant trouver un compte rendu de votre voyage et il me faut attendre à demain. J'espère donc que M. Love vous aura rassurée, que vos idées noires, vos inquiétudes seront tout à fait dissipées et qu'enfin, grâce aux remèdes du docteur, votre pauvre Jacques sera bientôt tout à fait bien. J'espère enfin que vous n'aurez trouvé aucun sujet de tristesse à Paris, mais bon accueil partout.
Je suis encore sans nouvelles de Durand, je le maudis; sachant qu'il vous avait fait un envoi, je m'étais tranquillisé pensant qu'il m'en avait fait un aussi et ne lui avais pas télégraphié, comme je le voulais. Aujourd'hui je rentre à sec et ne trouve rien; je la trouve mauvaise.
Ecrivez-moi toujours bien longuement; vous voyez que, de mon côté, je n'y manque pas et vous savez que c'est quelquefois une souffrance pour moi d'écrire, et je me dis souvent, quand je suis dans l'impossibilité de former les mots, que vous ne devez pas pouvoir lire le quart de mes lettres, mais vous, vous n'avez qu'à penser, et cela marche tout seul. Vous pouvez donc m'en mettre plus long; mais je suis bien exigeant, n'est-ce pas? Allons, recevez mille baisers, aimez-moi, comme je vous aime; embrassez toute la jeunesse pour moi, amitiés à Marthe.
Votre Claude Monet.
Document original.

421. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 17 févᵉʳ 84

Chère Madame,
Enfin le temps semble se remettre au beau, il a fait une matinée superbe et j'ai bien travaillé. Il a un peu plu après le déjeuner, et, croyant la journée perdue, j'ai accepté une promenade avec les Anglais. Comme ils ne travaillent jamais le dimanche et que leurs femmes vont aux offices, ils m'offrent cela chaque dimanche; ce sont du reste de très gentils garçons, et c'est une distraction aussi pour moi. Nous avons donc fait une promenade merveilleuse. Partis en voiture dans la vallée de la Nervia jusqu'à une petite ville extraordinaire de pittoresque, là, nous nous sommes mis en tête de revenir à pied à Bordighera, en gravissant une énorme montagne qui nous sépare de notre demeure; mais en demandant le chemin qu'il nous faut prendre, les paysans italiens qui nous entourent, comme si nous étions des bêtes curieuses, nous disent que cela n'est pas possible, si l'on n'est pas du pays, que, si une fois au haut des montagnes, les nuages nous entourent, nous ne distinguerons plus rien et serons dans l'impossibilité de nous diriger; mais, comme nous avions renvoyé notre voiture et que nous l'avions décidé, nous obtenons d'un paysan de nous servir de guide.
Vous dire les belles choses que j'ai vues est impossible; malheureusement tout cela est trop loin et dans des endroits inaccessibles avec l'attirail du peintre. Pendant deux heures et demie nous n'avons cessé de gravir la montagne, 400 mètres de hauteur, et cela, par des sentiers vertigineux; nous avons heureusement été favorisés par le temps et sommes rentrés pour dîner, harassés de fatigue, mais bien contents de tout ce que nous avions vu.
Ce matin je n'avais pas reçu de lettre, mais, en rentrant, j'en trouve quatre, la vôtre, qui m'a tout d'abord effrayé pour mon pauvre Michel et pour votre propre frayeur; il me tarde bien d'être à demain pour savoir s'il est tout à fait remis de cette secousse. Je vois avec peine que vous n'avez pas trouvé partout la gracieuseté que vous espériez, mais cela est compensé par d'autres preuves d'amitié, et vous devez en somme être rassurée sur la santé de votre Jacques.
J'ai donc reçu aussi une lettre de mon Jean qui a eu la bonne pensée de me rappeler que c'était votre fête, mais j'avais trop pensé à vous pour l'oublier et j'espère que mes fleurs vous seront arrivées en temps et fraîches.
Ensuite c'est une lettre de Renoir, et une de Caillebotte que je vous envoie plutôt que de vous en raconter le sens, car c'est de Manet qu'ils me parlent.
J'ai bien pensé à vous aujourd'hui, sachant que vous deviez avoir la visite de Hoschedé qui, sans doute, va rester jusqu'à votre fête; je me demandais sans cesse ce que vous pouviez faire et où vous étiez; enfin, je puis le dire, cela me rend malheureux et je préférerais y être pour voir et savoir.
Je suis heureux pour les enfants de savoir qu'ils vont s'amuser et je ne doute pas des parties qu'ils vont faire.
A demain, demain 19. Comme je pense à toi, ma chérie; je t'envoie mes baisers, embrasse les enfants, surtout mon pauvre Mimi; amitiés à Marthe.
A demain, Claude Monet.
Document original.

422. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 18 févᵉʳ 84

Chère Madame,
J'étais à peu près content hier, parce que je voyais le temps se remettre, mais voilà qu'il fait plus mauvais que jamais.
Impossible de songer à travailler, du vent, de la pluie, et avec cela, un froid terrible auquel on n'est pas habitué, à un tel point que j'ai dû faire du feu.
Vous dire ce que je m'ennuie et combien je me désespère à la pensée que cela peut durer. S'il en était ainsi, j'effacerais tout ce que j'ai fait et reprendrais le train, maudissant le Midi. Avec cela, pas de lettre de vous, sachant mon pauvre Mimi malade, m'inquiétant et faisant mille suppositions plus tristes les unes que les autres. Justement, vous me disiez dans votre lettre d'hier de ne pas me tourmenter, que pas de nouvelles serait bonnes nouvelles; saviez-vous donc que je n'en recevrais pas et me cachez-vous quelque chose? Je suis très malheureux et je ne résisterai pas à plusieurs journées comme celle-ci.
J'ai reçu de Durand par entremise de Casburn; il ne me dit pas s'il vous a envoyé, il me dit seulement avoir donné mille francs à mon marchand de couleurs. Il faut pourtant que je travaille et que je rapporte quand même des choses bien à ce pauvre Durand; mais quelle déveine s'il allait faire mauvais pendant longtemps! Voilà pas mal de jours où j'ai fait bien peu de choses.
Pourvu que, demain, j'aie de bonnes nouvelles de Giverny, de Mimi, de vous; cela me remettra. Ah! je comprends vos tristesses: aujourd'hui, je pleurerais pour un rien; mais je vais vous faire de la peine, quand c'est moi qui devrais vous remonter. Pardonnez-moi, vous saurez en recevant cette lettre que, si vous m'avez envoyé de bonnes nouvelles, mon chagrin sera passé. Je vous envoie deux photographies du pays que j'ai été voir hier. Dolce Aqua, dans la vallée de la Nervia; elles sont mal prises et ne donnent qu'imparfaitement idée de l'endroit qui est superbe, mais enfin, cela vous intéressera toujours; il y a un pont qui est un bijou de légèreté.
Il fait si froid ici que j'ai pensé à vos pauvres fleurs; j'ai peur qu'elles ne vous arrivent bien malades, à moins qu'il ne fasse chaud en France, pendant qu'il gèle ici, ce qui est possible.
Allons, il me faut vous quitter, j'ai à répondre à Durand et puis je suis trop triste, je me demande si, en ce moment, vous n'avez pas Mimi malade sur vos genoux; qu'il me tarde d'être à demain, comme je vais guetter le facteur; embrassez-le bien pour moi, sans oublier les autres; mes bonnes amitiés à Marthe, pour vous, tout mon cœur.
Votre Claude Monet.
Document original.

423. À P. DURAND-RUEL Bordighera, 18 févr. 84

Cher Monsieur Durand-Ruel,
J'ai reçu aujourd'hui votre lettre du 16 courant contenant un billet de 500 francs. Je vous remercie bien d'avoir remis à M. Troisgros les deux valeurs de 500 francs. Quoique M. Casburn ne m'en dise rien, j'espère que vous n'aurez pas oublié l'envoi à Mᵐᵉ Hoschedé. A partir de samedi prochain, vous pourrez très bien n'envoyer que 200 francs.
Je ne suis pas satisfait du tout du temps. Voilà une huitaine de jours qu'il fait très mauvais et aujourd'hui, il fait si froid qu'il m'a fallu faire du feu. J'espère bien que cela ne va pas durer, car il n'y a pas moyen de travailler par ce temps. Ici il faut le soleil. J'en profite pour faire des excursions superbes, mais qui ne m'avancent pas et je ne voudrais pas m'éterniser ici.
Merci encore et mille compliments de votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 272-273 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

424. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 19 février 84

Chère Madame,
Le dix-neuf! C'est vous dire combien je pense à vous ce soir et vous devinez s'il m'est facile de voir en pensée la petite fête, l'arrivée à table, les surprises, les embrassades, les fables des petits qu'ils ont admirablement dites, j'en suis sûr, malgré les gros rhumes. Qu'il me tarde de savoir tout cela en détail. J'ai deux lettres de vous aujourd'hui, enchanté des nouvelles que vous me donnez de Mimi, car je m'inquiétais hier, et je tremblais de recevoir une dépêche; j'étais dans la tristesse, comme vous l'avez vu. Je vois cependant avec peine que vous êtes tous plus ou moins pris, mais sans gravité. Jacques va heureusement mieux, lui, et vous devez être fière de votre docteur.
La pauvre Marthe, seule, est toujours sur les dents et je vois qu'elle n'est pas au bout de ses peines.
De mon côté, j'ai de meilleures nouvelles à vous donner. Le soleil est revenu superbe, mais avec un vent terrible, épouvantable, une tempête avec du soleil; la mer est inimaginable. Figurez-vous la mer agitée de Pourville, mais d'un bleu merveilleux et l'écume comme de l'argent. J'ai voulu en essayer, mais parasol, toiles, tout a été emporté et le chevalet cassé; il m'a fallu battre en retraite, furieux.
J'ai donc pris un grand parti, me rappelant qu'à Dolce Aqua où je suis allé dimanche, on ne sentait pas le vent abrité par les montagnes, j'ai pris une voiture et j'y ai très bien travaillé deux motifs merveilleux. Le pont est adorable et là j'étais au calme et au chaud comme au mois d'août, j'irai donc là tant que ce vent durera, de cette façon je ne perds pas mon temps et ne me tourmente pas. Dès que je m'arrête de travailler, j'ai toujours peur de n'arriver à rien; je m'effraie peut-être à tort.
Je viens d'avoir la visite dans ma chambre de deux peintres anglais qui habitent l'hôtel depuis longtemps; ils désiraient voir ce que je faisais et j'avais dû les prévenir qu'ils seraient peut-être effrayés, mais ils ont paru très épatés, surtout de ce que j'ai fait aujourd'hui en une séance, d'autant plus qu'ils avaient vu l'endroit avec moi dimanche. Ils n'en reviennent pas que j'aie pu faire ces deux motifs dans mon après-midi. Ils sont venus pour me sonder et m'inviter à une exposition qu'organisent les peintres et peintresses anglaises résidant à Bordighera, et il y en a une flotte, ils seraient très désireux qu'un peintre français en soit, malgré leur désir j'ai absolument refusé, prétextant le manque de cadres et c'est une bonne raison.
Je n'ai pas revu M. Moreno. Par tous ces temps gris, il n'était pas possible de faire des palmiers; peut-être me croit-il parti, j'irai lui faire visite demain.
Merci de vos bons soins pour mon petit Mimi, je sais qu'il ne peut être mieux soigné; si je m'inquiète, c'est de ne pas savoir assez vite. Enfin soignez-vous tous, ne vous fatiguez pas trop vous-même, laissez au besoin les pommiers dans l'atelier; du feu de temps en temps, c'est l'important; mille baisers pour vous et les enfants, amitiés à Marthe.
Votre Claude Monet.
Document original.

425. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 20 févr 84

Chère Madame,
Permettez-moi et pardonnez-moi de ne pas vous écrire longuement ce soir. Mes confrères anglais prennent goût à ce que je fais et m'ont de nouveau demandé à voir le résultat de ma journée et de nouveau insisté pour que je donne quelque chose pour leur exposition. La soirée s'est un peu prolongée, il est 11 heures. J'ai beaucoup travaillé aujourd'hui et suis assez fatigué. Il fait un temps superbe, et je veux être à la besogne demain de bonne heure.
Vous voyez donc que, le beau temps revenu, je retrouve mon ardeur. Je ne me décourage que lorsque je vois le temps se gâter, parce que j'ai beaucoup d'amour-propre et que je tiens à ne pas revenir bredouille ou avec des choses incomplètes.
Je suis bien aise de savoir Marie heureusement accouchée, mais je serais bien content d'apprendre que tous, vous êtes bien portants et non pas obligés de garder la chambre.
A propos de votre changement (de votre chambre), il faut que je sois là et voie cela par moi-même pour savoir si cela est mieux; je ne suis pas moins que vous désireux de vous en donner *[illisible]*, mais je crois que c'est une bonne idée que vous avez eue là.
Pour ce que vous me dites du cidre, je trouve qu'il aurait mieux valu en demander à Delabrosse qui aura certainement connaissance de cela, et puis aussi, parce que, à mon retour, il va falloir d'un seul coup donner 500 francs à M. Singeot, qui vont se trouver augmentés de cela; j'aurais mieux aimé envoyer quelque chose pour payer Delabrosse. Enfin, ça y est, tant pis!
A demain une plus longue lettre. A vous toutes mes tendresses, baisers aux enfants, amitiés à Marthe.
Claude Monet.
Document original.

426. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 21 févr 84

Chère Madame,
Enfin le beau temps est tout à fait revenu; après le froid, une chaleur tropicale. J'ai beaucoup et bien travaillé. Quelques journées comme celle-là, et je ferai de la besogne.
J'ai reçu votre bonne lettre; je suis enchanté que mes fleurs vous aient fait plaisir, mais je doute que, par le froid qu'il a fait, elles vous soient arrivées en bon état de conservation.
Je vois avec peine que vous voilà, pour quelques jours, garde-malade; ce n'est pas gai, en effet, de rester ainsi enfermée. Je comprends vos rages, vos désirs et je vous assure que je voudrais bien être près de vous pour calmer ces terribles rages. Il vous faut prendre courage et patience. Après une semblable absence, je ne vous quitterai plus de longtemps et, comme je vous l'ai déjà écrit, je me fais une fête de reprendre ma vie d'intérieur. Qu'il sera bon, n'est-ce pas, de faire ensemble de bonnes promenades. Je rêve quelques bonnes escapades sur la Seine vers Muids ou Portejoie. Pensez à la joie du retour et non pas en noir; à quoi bon? Je suis loin, mais je vous aime, je le sens plus que jamais et nous ne devons jamais penser nous quitter et encore moins nous créer des ennuis, lorsque nous sommes ensemble. Je suis par moments bien insupportable, quelquefois, souvent même, méchant, mais il faut laisser passer ces vilains accès; je vous aime, tu m'aimes, tout est là; passons-nous nos mauvais moments.
Soyez sûre que, le beau temps aidant, je ferai de mon mieux pour revenir le plus vite près de vous; une seule chose me retient, c'est qu'il faut absolument que mon voyage soit productif, que je rapporte beaucoup de bonnes choses, il faut qu'il me profite de toute façon, sans quoi, et si je n'écoutais que mon désir, je prendrais de suite le train.
Soignez-vous tous bien, embrassez bien fort tous les enfants; mes amitiés à Marthe, pour vous mes plus douces caresses, mes baisers, toutes mes pensées.
Votre Claude Monet.
Je suis enchanté que vous ayez pu payer le cidre à M. Singeot; comme cela, c'est pour le mieux. Vous ne me dites pas si sa femme est guérie.
Document original.

427. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 22 févr 84

Chère Madame,
Combien j'ai de joie de savoir que mon envoi de fleurs a pu vous faire plaisir; à vrai dire, je m'en doutais bien un peu, mais suis bien heureux que vous me le disiez.
Merci de votre bonne et longue lettre. Enfin, voilà que tous les malades vont mieux et que tout le monde se dispose à s'amuser, et, d'après ce que vous me dites, je vois que ça va bien marcher.
Ici, on commence à sentir l'effet du Carnaval. Les Italiens s'en donnent et font un vacarme du diable. Tout le monde de l'hôtel se propose d'aller lundi et mardi, les uns à Nice ou à Menton, d'autres à San Remo. Il paraît que c'est vraiment curieux à voir, mais j'aime mieux me priver de ce spectacle et travailler ferme; je n'irai que si, par malheur, il faisait mauvais temps. J'ai fait une bonne journée, le temps a été superbe. Ce soir, avant le dîner, je suis allé voir l'exposition des artistes anglais, et bien m'en a pris de refuser d'en être, car c'est grotesque, à part deux ou trois choses qui ont un cachet anglais très amusant.
J'ai reçu aujourd'hui une nouvelle lettre de Caillebotte auquel j'avais envoyé de l'argent pour Fournaise à Argenteuil; il s'excuse de ne pas m'avoir remercié des canards qu'il a bien reçus et qu'il trouve très beaux et qui ont été bien accueillis; comme vous, je m'étonnais de cet oubli.
J'ai fait, pour la première fois, la rencontre d'un Français à Bordighera, M. May, un amateur juif dont vous m'avez entendu parler; il habite Menton et était venu ici en promenade avec sa femme; très étonné de me trouver dans ce pays, il doit me venir voir la semaine prochaine.
A part cela, rien de neuf ni d'intéressant, si ce n'est que je suis affligé d'un clou terriblement mal placé qui me gêne autant pour m'asseoir que pour marcher et qui n'est guère commode pour le métier que je fais et, ce qui est pire, me fait très mal; mais ce n'est rien, le moral va mieux, je me sens remonté par le désir que j'ai de revenir.
Merci encore de vos bons soins pour Mimi; dites-lui bien de ma part qu'il doit se laisser soigner afin d'être bien portant pour mon retour; quant au grand Jean, surveillez-le au milieu de toute cette jeunesse qui va envahir Giverny. Je regrette de ne pas les voir dansant. Embrassez-les tous; mes amitiés à Marthe; pour vous mes baisers et toutes mes pensées.
Votre Claude Monet.
Document original.

428. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, samedi 23 [février 1884]

Chère Madame,
Je suis absolument comme vous, toujours fâché de vous avoir fait part de mes ennuis du moment, qui sont presque toujours effacés, lorsque la nouvelle vous en arrive. Je ne puis cependant faire autrement que de vous entretenir de tout ce que j'éprouve de bon comme de mauvais; vous connaissez ma nature aussi prompte au découragement qu'à l'entrain. Ne vous désolez donc pas, car j'espère bien que je ne me serai pas donné de mal inutilement, car je m'en donne bien, et chaque toile aura été une lutte terrible; je n'ai jamais rien fait qui me donne tant de mal et suis bien curieux de voir ce que l'on en pensera.
Ne regrettez pas non plus de me dire tout ce qu'il vous arrive d'heureux ou de pénible, et je compte bien sur vous pour ne me rien cacher, autrement j'aurais plus d'inquiétude encore. J'ai bien travaillé aujourd'hui, malgré un temps très variable, tantôt gris puis du soleil.
Je suis bien curieux de savoir si cette fameuse partie a eu lieu et je me figure, en effet, le remue-ménage de la maison; quelle joie ils ont dû avoir et que de racontages au retour! J'ai hâte de lire votre prochaine lettre pour savoir cela; mais comment ont pu faire les garçons pour être présentables? Que de mal vous devez vous être donné, que de points vous avez dû coudre! Je m'imagine aussi votre frayeur, seule ainsi, Bébé et Mimi pour tout défenseur. Comme vous le dites et comme j'y pense souvent, nous trouverons bien le moyen de nous offrir quelques bonnes parties, tous les deux seuls; je caresse cette pensée avec bonheur.
Comme je vous l'avais dit, je ne pensais pas voir le Carnaval de Nice, mais voici que ce soir M. Moreno, chez qui j'ai travaillé et que je n'avais pas vu, m'envoie son domestique avec le petit mot que voici. Il m'est difficile de refuser et je vais donc voir ce fameux Carnaval dont tout le monde parle; cependant, je crains que la partie ne tombe dans l'eau, car en ce moment même, voilà que la pluie commence à tomber de la belle façon et je me lèverai peut-être de bonne heure pour rien.

En tout cas, ne vous alarmez pas si demain je ne pouvais vous écrire; il se peut que je rentre tard, mais cependant je pourrai vous adresser tout de même deux lignes.
Recevez mes meilleures caresses, mes baisers et pense toujours que je t'aime; mes baisers aux enfants, amitiés à Marthe.
Votre Claude Monet.
Document original.

429. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 24 févr 84

Chère Madame,
Chère Madame, pardon, j'écris deux fois ces mots que je n'aime pourtant pas à dire, mais j'arrive de Nice très fatigué; il est dix heures et je suis éveillé depuis 5 heures du matin; permettez-moi donc de ne vous écrire que deux mots ce soir, demain je vous raconterai mon voyage en détail. Je suis très satisfait d'avoir vu le Carnaval à Nice; quelle joie pour les enfants! C'est unique au monde.
Je trouve votre lettre en rentrant; je ne saurai que demain si les enfants sont allés ou non à l'Opéra, mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'en ce moment ils doivent joliment être excités.
J'ai voulu faire un envoi d'oranges aux petits, mais, à Nice, il y avait impossibilité d'y songer. M. Moreno, très aimablement, a insisté pour que demain je lui donne l'adresse de mes enfants; il va leur faire un envoi.
A demain, une longue lettre; je ne tiens plus éveillé. Mille baisers à tous, pour vous les meilleurs et mes plus douces pensées; amitiés à Marthe; j'ai reçu son aimable lettre et celle de Jean.
A demain.
Votre Claude Monet.
Temps superbe aujourd'hui, malgré la pluie de la nuit.
Document original.

430. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 25 févr 84

Chère Madame,
Que je vous dise d'abord que, si j'ai pris un peu de distraction hier, j'ai aujourd'hui rattrapé le temps perdu. Il a fait une journée admirable et j'ai, on ne peut mieux, travaillé; je suis content de moi; c'est rare et cela va vous faire plaisir.
J'ai reçu votre lettre et vois avec plaisir que les enfants se sont embarqués pour Paris; j'en suis enchanté et suis curieux de savoir les détails de cette partie. Ce qui me fait plaisir aussi c'est de penser que Rémy est revenu à temps pour que vous ne passiez pas la nuit seule à la maison; enfin, tout est pour le mieux, et le remue-ménage de ces jours de fête va vous distraire un peu, j'espère, de notre si longue séparation.
Je ne vais pas vous faire la description du Carnaval de Nice, il ne me resterait plus rien à vous raconter, mais j'ai bien pensé aux enfants, car, à moins de venir à Nice, ils ne verront jamais chose pareille. Nice, déjà bruyante d'ordinaire, paraissait une ville en délire. Tout le monde, jeunes ou vieux, les gens les plus sérieux d'aspect, tout le monde affublé de domino ou rose ou bleu ou jaune, et masqué de masques en fil de fer; tout cela pour se garantir des bonbons, ou soi-disant bonbons, car cela consiste en farine ou plâtre; les chevaux, les voitures couvertes de housses vertes, bleues, rouges, et dans chaque voiture des sacs énormes de ces bonbons; du reste tout le monde porte en bandoulière son sac et une pelle pour les jeter. C'est un combat acharné, tout le monde est blanc de farine, il en tombe des fenêtres, de partout, il n'y a pas d'abri possible; aussi rentre-t-on dans un joli état; avec cela, des choses vraiment superbes et monstrueuses.
Aujourd'hui c'était le jour du combat de fleurs; cela doit être bien plus joli, car hier c'était un peu bien sale et même dangereux, car ces bonbons font très mal; avant de me décider à prendre un masque, j'en avais reçu en pleine figure, et, le soir, en me couchant, j'en avais plein mes vêtements.
M. Moreno est décidément un homme charmant; en sortant de travailler dans son jardin aujourd'hui, il m'a fallu m'y rafraîchir, manger des fruits — et quels fruits! — et je suis rentré chargé de fleurs et d'oranges et mandarines, ainsi que de *citrons doux* qui sont délicieux à manger. Il a l'adresse de Michel et lui fera un envoi ces jours-ci en même temps qu'à ses enfants de Marseille.
Notez qu'hier il m'a été impossible de payer ni repas ni chemin de fer, et j'ai bien mangé, ce qui m'a un peu changé, car ici c'est plus que médiocre.
Je voudrais pouvoir vous envoyer les fleurs qu'il m'a données, qui ne se trouvent pas dans le commerce, fleurs absolument locales et bien belles, mais la poste ne s'en charge pas ici (une parenthèse pour vous expliquer que je m'embrouille dans mon papier: cherchez le nº pour ne pas perdre le fil, si vous pouvez y arriver).
L'hôtel est à peu près vide aujourd'hui, tout le monde est à Nice. Ne vous préoccupez pas de la fréquence de visites des peintres anglais; vous pouvez être sans crainte: je ne suis et ne serai qu'à vous, je vous aime trop pour cela d'abord et je ne cours aucun danger ici; rassurez-vous bien.
J'ai reçu aujourd'hui une lettre des plus aimables de Getschy: la fameuse publication se prépare, il m'annonce l'envoi d'épreuves, des reproductions de mes tableaux; je suppose qu'il y aura aussi ma binette; je vous enverrai le tout dès que je l'aurai.
Je reçois régulièrement vos journaux, mais je travaille tant, et depuis que les jours grandissent, j'arrive à ne pouvoir tout lire; je m'endors trop facilement.
Il me faut cesser mon bavardage que vous devez avoir bien du mal à déchiffrer quelquefois. Embrassez bien fort les bébés, dites-leur qu'ils recevront des *manradines*[1] et des fameuses, car je n'en ai jamais mangé de pareilles; embrassez aussi les grands, qu'après le plaisir ils reprennent le travail. Jean m'écrit, c'est vrai, mais je n'entends jamais parler des fameuses bonnes notes annoncées, et il écrit de plus en plus mal et des fautes énormes.
Mes amitiés à Marthe: pour vous le meilleur de moi et mes pensées constantes.
Votre Claude Monet.
P.-S. — Vous m'avez envoyé l'autre jour une lettre bien ennuyeuse; il faut que j'envoie au moins cent francs pour éviter des ennuis et je tremble d'en recevoir d'autres, car autant ici que là-bas je remets toujours la correspondance ennuyeuse.
[1] C'est à dessein que Monet suit la prononciation enfantine: «manradine» pour mandarine.
Document original.

431. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 26 févr 84

Chère Madame,
Je n'ai pas de lettre de vous aujourd'hui; sans doute l'arrivée de toute cette jeunesse en est-elle la cause. Je m'attendais bien cependant à savoir aujourd'hui le récit du voyage des enfants; ce sera donc pour demain.
Il fait un temps de plus en plus merveilleux, mais trop chaud, et, comme j'ai beaucoup travaillé, j'ai ce soir un fort mal de tête. Je me donne un mal terrible, toujours j'espère finir quelque chose, je ne puis y arriver. J'ai quelques études que je ne puis arriver à décrocher, mais je suis tenace et j'y arriverai.
J'ai peint aujourd'hui au son de la musique: Bordighera était en fête pour le Mardi gras et les échos m'arrivaient sous les palmiers. Il paraît que c'était superbe: combats de fleurs et de confetti comme à Nice. Ce soir, un feu d'artifice superbe et mort du roi du Carnaval représenté par un immense mannequin que l'on incendie; j'ai vu cela de l'hôtel.
Reçu ce matin une lettre de M. de Bellio qui m'envoie le fin rébus que voici:

O O O O O O O O O

c'est-à-dire: j'ai couché sous les orangers.
J'espère que tout le monde se porte bien, que les vacances se seront bien passées et que les enfants auront aussi bien fêté le Carnaval; sans doute les petits étaient déguisés. Vous allez me raconter tout cela, mais, Dieux, que c'est long à venir ces nouvelles et comme je suis las de ma solitude! Que je voudrais donc être à l'heure du départ, que je voudrais être au moment de t'embrasser, ma chérie! C'est trop long, et cependant il me faut mener ce voyage à bonne fin. Je vois par chaque lettre que je reçois que l'on s'attend à ce que je rapporte des merveilles. Il faut que je fasse tous mes efforts pour ne pas remporter une veste: aussi je me creuse et me fais bien du mauvais sang.
Je vous dis bonsoir et à demain; je tombe de fatigue.
Mille baisers pour les enfants, mes amitiés à Marthe, pour vous les meilleurs de moi et toutes mes pensées.
Votre Claude Monet.
Document original.

432. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 27 févr 84

Chère Madame,
Je m'attendais à deux lettres de vous aujourd'hui, mais ne les attendais pas aussi tristes, et, à part le plaisir que j'ai de savoir que les enfants se sont amusés, je vous sais triste et dans vos idées noires; cela me désole, car, moi aussi, je suis plus que las de cette longue séparation, de cette solitude, et j'aurais besoin de vous voir courageuse pour ne pas perdre moi-même tout courage. Aussi ai-je le cœur bien gros ce soir. J'ai beau regarder toutes mes toiles, je vois bien que je ne suis pas au bout, malgré le mal que je me donne, et, quand je songe aux deux études que j'ai [faites] à Monte-Carlo lors de mon premier voyage, lesquelles toiles eussent été complètes avec deux séances au plus, je me dis que j'ai été mal inspiré en choisissant Bordighera; enfin, il me faut aller jusqu'au bout, et plus je serai long, plus il faut que ce voyage soit productif. C'est désolant, car, malgré ce pays enchanteur, il ne peut l'être longtemps pour moi sans vous, et je préférerais bien vos vilaines journées de pluie, mais près de vous. Je vous en supplie donc, ayez de la patience, pour que j'aie moi-même plus de courage. A côté de la peine que j'ai d'être séparé de vous, j'ai de terribles préoccupations pour mes travaux; aujourd'hui j'ai dû quitter plus tôt, tant j'étais fiévreux, inquiet de ce que je fais; je rentre avec un mal de tête terrible.
Je conçois bien votre tristesse, je comprends quelle vie est la vôtre ainsi enterrée, mais songez qu'il faut que je travaille, que le résultat de ce voyage peut m'être très profitable. Du courage donc! Et puis, tous les enfants autour de vous, n'est-ce donc rien?
La mort dans l'âme, ce soir, je vous vois, je vous sais triste, je voudrais avoir fini, être près de vous; et puis ces soucis dont vous me parlez, mais auxquels vous deviez bien vous attendre après les séjours qu'Hoschedé a faits à Vétheuil; cela ne vous regarde en rien, du reste, mais c'est toujours ennuyeux. Du courage, voilà ce que je vous demande; songez que je vous aime et pensez à la joie du retour, aux bonnes parties que nous aurons bien méritées.
Je serai bien heureux si demain m'apporte de meilleures nouvelles.
Recevez mes meilleures pensées, mes caresses les plus tendres, mes baisers, tout moi. N'oubliez pas ces chers enfants pour moi; amitiés à Marthe.
Votre Claude Monet.
J'ai des masses de lettres à répondre; je n'en ai pas le courage, tant je suis las de corps comme de tête; à vous encore.
Document original.

433. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 28 févr [1884]

Chère Madame,
J'ai votre lettre du 26, mardi, hélas, plus triste encore que les précédentes. Ce n'est pas charitable à vous de me parler ainsi, car, à moins de tout planter là et de revenir, je ne puis faire mieux; je suis déjà assez fâché contre moi de ne pas faire mieux et surtout plus vite. Il y a quelques jours, vous sembliez plus courageuse, puis, voilà que de nouveau vous vous montez l'esprit des tentations que je puis avoir, des infidélités que je dois vous faire, ajoutant que cela ne vous fait même plus rien. Est-ce bien cela, et croyez-vous que cela ne me fait pas mal? Il me faudrait revenir vous gronder et vous calmer; je dois cependant avoir de la raison. Me voilà bien malheureux, bien anxieux, moi qui ne rêve que de vous revoir; me parler d'infidélité, ne me connaîtrez-vous donc jamais? Je le maudis, ce voyage, j'en ai assez, je rage de ne pouvoir finir toutes mes toiles en deux jours. Vous savoir dans cet état m'est odieux; je ne sais vraiment plus que vous dire, si vous ne croyez à rien, et si tout vous est indifférent.
Les enfants se sont bien amusés, tant mieux pour eux; vous aurez eu au moins la joie de les voir; moi, je suis là, dans ma chambre, entouré de mes croûtes, et je m'ennuie; je travaille cependant autant que je puis, favorisé par un temps superbe.
Je me couche, j'ai le cœur trop triste; nous avions besoin, l'un et l'autre, de nous encourager pour supporter cette séparation, et surtout d'avoir confiance. Je vous en conjure: réfléchissez, vous n'êtes pas raisonnable. Sachez donc que je ne puis avoir d'autres pensées que vous.
Baisers aux enfants, amitiés à Marthe.
Votre Claude Monet.
Document original.

434. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 29 févr 84

Chère Madame,
J'ai reçu ce matin vos courtes lignes toujours bien tristes, ce qui me désole de plus en plus. J'attends cependant une bonne lettre de vous demain et j'espère que vous allez vous raisonner un peu et prendre courage.
Malgré ma tristesse, j'ai beaucoup travaillé aujourd'hui par temps gris, et j'ai enfin terminé deux toiles, des oliviers, qui m'ont donné bien du mal. Je me suis ensuite livré aux citronniers dans un endroit délicieux, et, tout en peignant, je pensais à vous. Figurez-vous comme une cour de ferme normande, au lieu de pommiers, des orangers et des citronniers, et, en place d'herbe, des violettes de Parme; le sol est absolument bleu; j'essaye de rendre cela; vous jugez si ce doit être joli.
C'est désolant que vous ayez toujours ce mauvais temps; vous pourriez au moins sortir un peu, et cela vous distrairait. Je conçois bien votre ennui, toujours ainsi enfermée, et ce triste train-train du ménage, mais ne vous laissez pas abattre ainsi; si vous saviez la peine que j'en éprouve. Je me force, moi, car j'en ai assez et voudrais être près de vous pour vous consoler un peu; nous nous faisons du mal au lieu de nous encourager, c'est absurde.
J'espère qu'enfin Durand vous aura envoyé; il n'est décidément pas exact; ce n'est pourtant pas faute de le lui rappeler.
Ne m'en voulez pas de ne pas vous écrire plus longuement ce soir; il me faut absolument répondre à bien des lettres plus ou moins ennuyeuses et j'en ai pour longtemps.
Je vous envoie toutes mes pensées, avec mes baisers et tout mon cœur; prenez courage et ne doutez pas de moi.
Embrassez bien fort les enfants; amitiés à Marthe.
Votre Claude Monet.
Document original.

435. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 1er mars 84

Chère Madame,
Comme c'est demain dimanche, j'attends votre lettre de demain pour envoyer une dépêche à Durand, car il ne ferait pas l'envoi demain, mais j'espère qu'il aura enfin écrit.
Je ne vous en veux jamais d'être triste, je vous en veux quelquefois de douter de moi, voilà tout, car je comprends bien que la vie que vous menez n'est pas toujours amusante, mais cela aura une fin et vous me reverrez et je fais tout mon possible, pour que ce soit le plus tôt. Il fait un temps admirable, j'ai aujourd'hui terminé une troisième toile; c'est donc bon signe et cela simplifiera chaque jour ma besogne, bien que j'aie comme une trentaine de toiles en train, mais toutes ne sont pas destinées à être finies. Par cela, vous devez voir que je n'ai pas flâné malgré mes quelques excursions.
Je ne sais pas si les oranges sont parties n'ayant pas vu M. Moreno depuis deux jours, mais il ne l'oubliera pas.
Bordighera est de plus en plus envahie par les étrangers, et ce que l'on voit de peintres est insensé, mais je suis toujours le seul Français. Les habitants de l'hôtel ont changé; depuis quelques jours, il y a eu bien des partants et de nouveaux arrivés. Nos quatre fameuses Écossaises, les marcheuses, sont parties pour Rome, toujours à pied; c'étaient des femmes charmantes; nous nous en étions tous moqués à leur arrivée et depuis, elles ont eu les sympathies de tout le monde par leur gaieté et leur intelligence. Elles sont parties à travers les montagnes, ne voulant pas prendre la grande route qu'elles avaient parcourue pendant leur séjour ici, de vrais types enfin. Les Américaines sont parties aussi et elles ont été remplacées par trois Allemandes qui, heureusement, vont louer une villa, car c'est assommant d'entendre cette langue. Les Anglais sont généralement agréables. Du reste, je ne vois tout ce monde qu'à l'heure du dîner. Je vous assure que, pour travailler comme je le fais, il ne faut pas penser à autre chose. Comme je vous l'ai écrit, je suis quelquefois absolument las et ne pourrai encore longtemps faire ce métier.
Calmez-vous donc et ne vous montez pas l'imagination à mon endroit; je suis à vous, rien qu'à vous. Toute ma vie c'est toi; aime-moi donc sans crainte. Mille baisers pour toi et les enfants, mes amitiés à Marthe.
Votre Claude Monet.
C'est encore une bien vilaine lettre que vous me renvoyez là; menaces d'huissier dans les 48 heures; j'écris de suite.
C'est effrayant, la correspondance qu'il me faut tenir. A demain. Toutes mes pensées.
Document original.

436. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 3 mars 84

Chère Madame,
Votre lettre de ce jour me redonne un peu de courage; je veux que vous m'aimiez comme je vous aime moi-même, mais en étant un peu plus raisonnable. Hier, j'étais accablé, comme vous l'aurez vu par ma lettre que je déplore à présent, mais je ne savais en vérité que penser; j'en arriverai à peser chacune de mes phrases, chaque mot. Votre lettre d'aujourd'hui me réconforte, quoique vous soyez triste; mais on peut être triste sans tout voir au pire pour cela; ne plus nous voir, ne plus nous aimer, n'ayez pas de pareilles pensées, mais, non plus, ne me cachez pas vos pensées; je veux tout savoir, mais je vous veux un peu plus de raison.
Il fait un temps merveilleux et je travaille bien. Vous savez que je deviens de plus en plus difficile, mais je crois que, quand je verrai toutes ces toiles là-bas, je n'en serai pas trop mécontent. J'ai fait des efforts énormes qui ne doivent pas être stériles. Si j'ai dit avoir eu tort de venir ici, c'est que je n'ai pas trouvé les choses faciles au premier coup, et puis il y a certainement une chose terrible pour moi, c'est que dans aucune toile, sauf deux ou trois, il n'y a la mer, qui est un peu beaucoup mon élément. C'est pourquoi je tiens à faire deux ou trois motifs à Menton, au bord de la mer. Ici, cela ne s'arrange pas avec le pays qui a d'autres charmes; mais toutes mes études s'avancent, et je serai peut-être moins long que vous ne supposez.
Je suis désolé de vous savoir mauvais temps, car, avec de belles journées, vous retrouveriez de meilleures idées et des distractions. Ici, il fait un temps superbe, il commence à faire bien chaud; partout l'air embaume de parfums délicieux.
J'ai reçu aujourd'hui, envoi de M. de Bellio, une pomme merveilleuse, un phénomène de dimensions et de couleurs; il me dit qu'au milieu des orangers, je dois quelquefois avoir envie de mordre dans une bonne pomme normande et me fait cette gracieuseté.
Je n'ai pas osé y mordre et je l'ai offerte à M. Moreno que je n'ai malheureusement pas rencontré chez lui, de sorte que je ne puis dire si les manradines sont parties.
Allons, ma chérie, il faut se quitter, à demain; mille bons baisers pour toi et les enfants, amitiés à Marthe; à demain.
Votre Claude Monet.
Document original.

437. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 4 mars 84

Chère Madame,
Merci de votre lettre, je vois que vous allez être plus raisonnable et cela ne m'en donnera que plus de courage, à moi, et plus d'énergie au travail. Allez, nous saurons bien rattraper ces longs jours de séparation.
J'ai admirablement travaillé aujourd'hui, favorisé par un temps de plus en plus merveilleux; écrivez-moi de bonnes lettres, cela me fortifiera et je ferai des merveilles.
Je suis très las, car il commence à faire une vraie chaleur. Que ne puis-je vous envoyer les rayons de ce soleil! A défaut, je vous fais un petit envoi de deux colis que vous pourrez faire prendre à Vernon, au lendemain de l'arrivée de ma lettre; ce sont des branches (nouvelles pousses) de palmiers, puis des petits cornets faits avec des feuilles de palmiers qui servent de pots à fleurs; c'est un souvenir de Bordighera, deux pour vous et un pour Marthe; si c'est de leur goût, j'en enverrai aussi à Blanche et Suzanne. J'espère que le tout vous arrivera en bon état.
Je ne puis vous annoncer encore l'envoi d'oranges. J'ai vu M. Moreno qui, du plus loin, m'a dit, en parlant de la fameuse pomme de Bellio, que lui n'en avait certainement pas eu une plus belle. Il a été occupé ces jours-ci, attendant l'un de ses gendres et sa fille, mais il doit faire cueillir les oranges et fera l'envoi; c'est un bien aimable homme, et je suis chez lui comme chez moi, sans que j'aie de visites ou de politesses à faire.
J'espère que vos douleurs de dents se seront passées, que vous aurez fait une bonne promenade dimanche et que, me sachant content de moi, vous serez aussi plus heureuse.
Excusez-moi de ne pas remplir tout mon papier ce soir, je n'en puis plus, car plus il fait beau, plus je travaille. Je t'envoie mes baisers, mes caresses, mes pensées de toutes heures, je t'aime, je t'aime, dis-toi cela et prends courage.
Mes baisers aux enfants que je vais, bien sûr, trouver de vrais garçons, mais bien gentils, bien sages. Que de bonnes parties leur Monet fera avec eux, que de jardinage il me faudra faire! Dites à Jean que je ne l'oublie pas et que je lui écrirai; mes amitiés à Marthe.
Votre Claude Monet.
Document original.

438. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 5 mars 84

Chère Madame,
Allons, je suis heureux de vous voir un peu courageuse, cela me donne plus de force; puis il fait un temps si merveilleux depuis quelques jours que mon travail s'en ressent: je saisis mieux cette admirable lumière rose, en la voyant chaque jour du matin au soir; c'est adorable, idéal, et chaque jour plus beau. Mes études vont bien, toutes s'avancent et prennent meilleure façon depuis ces dernières journées.
Je suis charmé de savoir que vous avez pu sortir un peu, mais c'est désolant de penser que vous avez si froid, quand ici il fait si chaud que les fleurs sortent de terre par enchantement. Vous avez vu les anémones que je vous ai envoyées pour votre fête, les roses et les rouges frisées; il y en a partout à l'état sauvage; mon petit Italien qui porte mon bagage m'en fait d'énormes bouquets, pendant que je travaille, et quantité d'autres fleurs. Comme nous serions heureux ici ensemble et quel joli jardin nous y ferions!
M. Moreno décidément me gâte: il m'a envoyé aujourd'hui un énorme panier de manradines. J'ai été le remercier, pensant que c'était pour envoyer aux enfants, mais il veut faire l'envoi lui-même; celles-ci étaient bien pour moi, me rafraîchir en rentrant du travail. On n'est pas plus aimable.
Malgré tout cela, malgré ce temps, ce plaisir des yeux, combien ma joie sera grande, quand je pourrai vous annoncer que je me mettrai en route!
J'ai reçu une lettre de Caillebotte ce matin qui me demande si je vais passer ma vie ici; il est vrai que d'ordinaire je suis plus expéditif dans mes voyages, mais il faut bien admettre qu'ici il m'a fallu toute une étude pénible au début, tenant à ce que n'importe quel coin représente bien un autre pays que le nôtre. Il règne ici un ton rose extraordinaire, intraduisible, les matinées sont idéales.
Je peins maintenant avec des couleurs italiennes que j'ai dû faire venir de Turin. J'ai, du reste, usé toutes mes toiles, mes chaussures, mes chaussettes, voire même mes vêtements et j'arriverai dans un triste état; mes vêtements sont rongés par le soleil, moi seul rentrerai vaillant, quoique je sois las, très las par moments de ce travail, de cette lutte continuelle. Le repos près de vous me sera une grande douceur.
Je suis très content de la lettre de Jean; je lui écrirai sans doute demain; j'ai encore ce soir tout un courrier indispensable. Mille baisers, ma chérie, de celui qui t'aime; embrassez bien les enfants, mes amitiés à Marthe.
Votre Claude Monet.
Document original.

439. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 6 mars 84

Chère Madame,
Deux mots seulement ce soir pour ne pas vous laisser sans nouvelles. J'ai beaucoup travaillé, toujours un temps superbe. Ce soir, j'ai opéré un changement de chambre que je guettais depuis longtemps; j'étais si petitement [logé] que je ne pouvais me retourner au milieu de toutes mes toiles et que je pouvais encore moins les voir.
Comme je voulais que personne ne dérange mes toiles, j'ai dû faire ce déménagement après le dîner, très aimablement aidé par mes amis anglais; il est onze heures, et j'ai encore bien de l'ordre à mettre pour que demain tout soit en place. A la lumière, mes toiles paraissent mieux dans cette chambre qui est très grande, mais je vous écrirai plus longuement demain ainsi qu'à Jean.
J'embrasse tous les enfants; mes amitiés à Marthe; pour vous, le meilleur de moi et toutes mes pensées.
Votre Claude Monet.
Document original.

440. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, lundi 10 mars [1884]

Chère Madame,
Il est sept heures du matin, je vous griffonne deux mots bien à la hâte pour que vous ne soyez pas sans lettre, n'ayant pu vous écrire hier soir; mais ces lignes vous arriveront, et ce soir je causerai bien longuement avec vous.
Hier donc, après une splendide journée et après avoir bien travaillé, je suis allé, en compagnie de mes Anglais, à San Remo en chemin de fer; nous y sommes arrivés juste pour dîner et sommes revenus à pied par l'admirable route qui longe la mer et cela par un clair de lune idéal. En rentrant j'étais las, et il était très tard, car San Remo est à douze kilomètres, et, après une journée de travail, c'était beaucoup.
Voilà l'explication de mon retard. A ce soir; je vous envoie toutes mes tendresses et mes baisers pour vous et les enfants; amitiés à Marthe.
Votre Claude Monet.
Je déjeune bien vite et pars à la besogne par un temps un peu voilé, mais le soleil va venir, j'espère.
Document original.

441. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, lundi soir [10 mars 1884]

Chère Madame,
Depuis ce matin je n'ai cessé de travailler qu'à 6 heures ce soir, j'ai pris une heure pour déjeuner et c'est tout, mais j'ai bien travaillé et suis très content de moi aujourd'hui; j'ai fait bien des croûtes au début, mais maintenant je le tiens ce pays féerique et c'est justement ce côté merveilleux que je tiens tant à rendre. Évidemment bien des gens crieront à l'invraisemblance, à la folie, mais tant pis, ils le disent bien quand je peins notre climat. Il fallait en venant ici que j'en rapporte le côté saisissant. Tout ce que je fais est flamme-de-punch ou gorge-de-pigeon et encore ne le fais-je que bien timidement. Je commence à y arriver; c'est, du reste, chaque jour plus beau: les amandiers et les pêchers mêlés aux palmiers, aux citronniers toujours avec leurs fruits dans des harmonies délicieuses et, en voyant tout cela se transformer chaque jour, on voudrait suivre la progression si l'on n'était attiré ailleurs; car, en même temps que je jouis de tout cela, j'enrage de ne pouvoir boucler mes valises. C'est trop long, et ce désir me donne une nouvelle ardeur: cela, joint à une vision plus juste, me fera faire, j'espère, des merveilles, comme dit Durand qui m'a écrit me demandant des détails sur mes travaux, m'engageant à ne pas craindre d'entreprendre de grandes [*lacune*] et à prolonger mon séjour. Il est bon lui, il ne se doute pas que je suis par moments à bout de force et las de travailler; c'est la seule pensée du retour qui m'excite à présent.
Durand me disait vous avoir fait un envoi de 200 [francs]. Il était en Hollande l'autre semaine, c'est pourquoi il y a eu un petit retard. Il paraît se donner bien du mal. De retour de Hollande, il va partir pour Londres, les affaires étant très mauvaises à Paris.
Je ne puis revenir de ce que vous me dites de la température si froide, quand ici on a si chaud. Il y a certains endroits où je travaille, où l'on cuit absolument; mais, c'est curieux, ce soleil si ardent ne brûle pas la peau et je vous reviendrai frais et rose comme si j'avais fait semblant d'aller au soleil. J'aurais fait ce métier chez nous, au bord de la mer, que je serais comme un corbeau.
C'est égal, c'est un riche pays et vous avez raison de m'envier; quel bonheur j'aurais de venir un jour avec vous ici. A nous les gros lots et nous y viendrons tous.
Mais ne soyons pas si gourmands, être près de vous à Giverny est déjà le bonheur. Du courage et à bientôt, mille et mille baisers pour vous et pour tous les gosses petits et grands, amitiés à Marthe.
Votre Claude Monet.
Document original.

442. À P. DURAND-RUEL Bordighera, 11 mars 84

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Excusez-moi si je ne vous écris pas plus souvent: je veux toujours le faire, mais le soir venu je suis souvent bien fatigué et je remets la correspondance au lendemain. Il pleut en ce moment, ce qui est heureusement assez rare. J'en profite donc pour vous adresser ces quelques lignes et vous mettre un peu au courant de ce que j'ai fait. J'ai du reste énormément travaillé. Les débuts ont été pénibles et avec cela beaucoup de variations dans le temps; enfin si je me suis donné du mal et si j'ai fait des mauvaises choses, je crois qu'il y en a aussi de bonnes. Cela fera peut-être un peu crier les ennemis du bleu et du rose, car c'est justement cet éclat, cette lumière féerique que je m'attache à rendre, et ceux qui n'ont pas vu ce pays ou qui l'ont mal vu crieront, j'en suis sûr, à l'invraisemblance, quoique je sois bien au-dessous du ton: tout est gorge-de-pigeon et flamme-de-punch, c'est admirable et chaque jour la campagne est plus belle, et je suis enchanté du pays. Cependant j'avoue que je ne serai pas fâché de revenir près de mes enfants: outre que par moments je suis très las de cet excès de travail, cette vie de solitude à l'hôtel me pèse un peu; quand je travaille ça va, mais le soir j'ai des moments de tristesse. Du reste mes enfants sont bien désireux eux aussi de me revoir. Ils se portent heureusement bien et Mme Hoschedé en a le plus grand soin.
Mais malgré mon désir de les revoir, je ne pense pas pouvoir revenir avant un mois, tant j'ai de choses à finir. Je n'ai pas fait de grandes toiles. Cependant une dizaine de toiles de 30, ce qui est déjà respectable. Enfin je rapporterai beaucoup de choses, l'important est de les compléter le plus possible.
Je vous remercie de l'envoi à Mme Hoschedé. Si vous vous absentez je compte sur vous pour donner des instructions pour que les envois soient faits régulièrement. De mon côté, j'aurai aussi besoin d'argent d'ici quelque temps, pour le 20 ou 25 environ. Je dépense pas mal. J'ai épuisé mes provisions de toiles et de couleurs et suis obligé d'acheter tout cela au comptant. Ça va vite.
Je suis en correspondance avec un ancien propriétaire d'Argenteuil qui avait gardé une énorme toile de moi en payement; je pense la ravoir moyennant 200 ou 300 francs, c'est une toile de 6 mètres, très médiocre mais que je serais très heureux de ravoir. Si d'ici au 25 vous pouvez disposer pour moi et m'envoyer un billet de mille francs, je ferai cette affaire, et avec le reste j'aurai assez pour le reste de mon séjour et aussi j'espère pour mon retour. Si je peux terminer ici pour la fin du mois, je m'arrêterai une dizaine de jours à Menton, il y a là des choses superbes à faire et bien différentes de ce que j'ai fait ici. Pour cela il faut que je sois favorisé par le temps, et en ce moment c'est un vrai déluge.
A bientôt, cher Monsieur Durand, recevez mes meilleurs compliments.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Pension Anglaise.
L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 273-274 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

443. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 11 mars 84

Chère Madame,
C'est une bien triste journée que celle que je viens de passer: il a plu tout le jour, au point de ne pouvoir mettre les pieds dehors, un vrai déluge, et malheureusement le temps est très pris ce soir et ne fait rien présager de bon pour demain. C'est triste pour moi de ne pouvoir avancer une seule toile; j'en ai le spleen ce soir, joint à un fort mal de tête, habitué à être dehors toute la journée. J'ai cependant passé ma journée à faire un panneau pour Durand, une *branche d'orangers*, pas très réussi, car j'étais trop mal en train.
Il ne faut cependant pas trop nous alarmer l'un et l'autre; ici ce temps ne dure jamais, et certainement que, lorsque vous recevrez ces lignes, le soleil nous sera revenu.

Je suis sorti un instant seulement pour savoir si l'envoi de palmes était bien parti. J'ai vu le marchand qui m'a raconté que, en chemin de fer, ils n'avaient pas voulu accepter le paiement du transport jusqu'à Vernon, prétendant que ce n'était pas une station de chemin de fer, de sorte que vous aurez sans doute à payer depuis la frontière; mais l'envoi a été fait et vous devez l'avoir reçu à présent. J'ai écrit force lettres aujourd'hui, une très longue à Durand, puis à de Bellio, etc.
J'écrirai aux petits demain, mais je voudrais pouvoir leur annoncer que les oranges sont en route et j'espère voir M. Moreno demain. Je pense bien à mes chers petits et c'est le cœur bien gros que je pense à la fête de Mimi.
Je vois que, de votre côté, vous avez un peu de plaisir ces jours-ci et du mauvais temps pour votre dimanche; mais ce qui me désole, c'est de voir que vous avez bien souvent des malaises. J'espère que vous avez vu M. Love pour votre pied et qu'il vous aura rassurée, sinon il faut lui écrire. Songez qu'il faut que je vous trouve bien vaillante: nous aurons bien des promenades à faire, il y aura les vacances de Pâques et nous devrons faire quelques bonnes parties.
Recevez mes meilleures caresses, mes baisers et mes constantes pensées; embrassez bien tous les enfants; mes amitiés à Marthe.
Votre Claude Monet.
Document original.

444. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 12 mars 84

Chère Madame,
Je vois avec peine que décidément vous n'êtes pas bien portante, car vous n'êtes pas femme à vous plaindre facilement et je désire bien que vous ayez pu voir le docteur; je suppose pour Jean que c'est par prudence que vous lui avez fait garder la maison et que sa toux n'a rien de grave; je vous en remercie et j'espère que demain je recevrai de meilleures nouvelles de tous. Vous avez toujours le mauvais temps; ici, ce qui est admirable, c'est que de loin en loin il pleut à torrents, comme hier, mais le lendemain le temps redevient superbe, et ce soir il y avait de nouveau de la poussière; ce soleil m'a redonné de l'ardeur, car, quand je vois le mauvais temps, j'ai toujours peur qu'il ne dure et tout de suite je m'attriste; j'ai tant envie d'être revenu; je suis plus que las de cette solitude et bien fatigué de tant travailler, car, je puis vous le dire aujourd'hui, j'ai craint un moment de ne rien rapporter de bon; pendant longtemps j'ai travaillé sans arriver à ce que je voulais, j'ai dû abandonner des toiles, en recommencer, en effacer, enfin, je n'arrivais qu'à faire d'horribles croûtes, et vous savez, dans ces cas-là, le mauvais sang que je me fais; j'avais une peur atroce, mais je me suis donné du mal, ça m'aura servi; le malheur est que toutes mes toiles ne soient pas comme les dernières.
De là ce fatal retard, car vous pensez bien qu'il me faut revenir avec des choses bien; on attend cela de moi, on s'attend peut-être même à des choses meilleures que je n'en puis faire.
Renoir m'écrit pour me demander des détails sur ce que je fais, si je suis content, si je dois rester encore longtemps, déplorant de n'être pas venu aussi, car il a passé tout son temps à travailler et à gratter ce qu'il faisait. Nous devenons décidément bien difficiles et cependant l'on nous reprochera toujours de ne faire aucun effort.
Enfin, pour le quart d'heure, je suis satisfait, je demande quelques belles journées de soleil et je pourrai enfin parler de retour.
Pour en revenir à votre santé, j'ai peur que vous poussiez à l'excès l'amour de votre intérieur et que vous vous soyez donné bien du mal avec l'encaustique et le frottage.
Cela n'est pas raisonnable et vous feriez bien mieux, autant que le temps le permet, de faire chaque jour de petites promenades; prenez l'air chaque jour, au lieu de grandes promenades de loin en loin.
J'ai travaillé ce matin chez M. Moreno, mais ne l'ai pas vu; mais, comme je ne puis lui rappeler sa promesse, je m'arrangerai pour aller un de ces soirs dîner à Menton et faire moi-même un envoi de manradines, afin que les petits en aient pour la naissance de Michel et aussi pour vous rafraîchir un peu.
Quant aux palmes, elles doivent certainement être arrivées maintenant, mais quel sale pays que l'Italie pour les envois!
Mille tendresses, mille baisers, tout mon cœur.
Embrassez les enfants, amitiés à Marthe.
Votre Claude Monet.
Document original.

445. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 13 mars [1884]

Chère Madame,
Ecrivant aux deux petits et étant très fatigué, je pensais pouvoir ne pas vous écrire, puisque vous aviez de mes nouvelles, mais j'ai comme un remords, et il me manquerait quelque chose, si je ne vous écrivais pas ne fût-ce que deux lignes.
J'ai reçu avec plaisir votre lettre et suis bien content de savoir que M. Love ne vous voit rien de bien grave; c'est égal, évitez de vous trop fatiguer. Peut-être, en effet, suis-je le remède qu'il vous faut; je fais tout ce que je peux pour hâter mon retour. J'ai huit toiles terminées, c'est quelque chose, mais que d'effort, de fatigue même! Je suis assommé de tant travailler, je me sens comme à bout de forces; aujourd'hui j'ai travaillé à sept études, je crois n'avoir jamais fait cela, mais aussi j'en suis comme abruti, je voudrais tant être revenu, et cependant quel temps adorable, que c'est beau! Mais je ne puis vivre sans vous, vous le voyez bien, et si je ne travaillais pas, je m'ennuierais à mourir.
Mille baisers, mille caresses, toutes mes pensées, amitiés à Marthe.
Votre Claude Monet.
La lettre de Jean m'a fait bien plaisir. Il m'est impossible de satisfaire votre désir d'aller voir Mme Carolus pour bien des raisons, mais la première est que je n'en ai pas le temps, car Saint-Raphaël est très loin d'ici.
Document original.

446. À ALICE HOSCHEDÉ Menton, 14 mars 7h soir [1884]

Chère Madame,
Malgré le beau temps, j'ai renoncé au travail après midi ayant bien travaillé toute la matinée, mais absolument harassé de fatigue, car il commence à faire une chaleur terrible ici. Je voulais du reste venir ici pour faire un envoi aux bébés et aussi à vous. Vous devrez recevoir par la poste six boîtes de fleurs dont deux pour les petits, à leur adresse du reste, puis par chemin de fer deux boîtes manradines avec fleurs de poivriers et d'eucalyptus. Ci-joint un mandat de 20 francs pour leur transformer en deux petites pièces d'or de dix francs.
J'ai une plume horrible qui ne veut pas marcher, je vous écris à la hâte, car je dois aller dîner et prendre le train pour Bordighera, très content d'être venu un peu en France et de m'y être occupé de vous. Les mimosas sont passés, mais je vous envoie une jolie collection d'anémones.
Mille baisers à tous; amitiés à Marthe; pour vous les meilleurs de moi, tout mon cœur.
Votre Claude Monet.
Voilà Menton et le cap Martin.
J'ai reçu votre lettre et le mot de Marthe, merci à toutes deux.
Document original.

447. À ALICE HOSCHEDÉ [Bordighera], dimanche soir, 16 mars [1884]

Chère Madame,
Je rentre de cette fameuse vallée d'Andore, émerveillé, mais très fatigué; c'est à 2 heures et demie de chemin de fer, ce qui fait 5 heures aller et retour et ayant beaucoup marché; en somme, journée très agréable, je vous en parlerai plus longuement demain. Je suis heureux de vous annoncer que M. Moreno a fait hier son envoi; donc les enfants auront de quoi s'en régaler avec ce que j'ai envoyé de mon côté; je ne sais s'il en a envoyé beaucoup, mais à coup sûr elles seront bonnes, vous me direz cela.
Je trouve en rentrant votre lettre; combien je suis content de savoir que vous vous êtes amusée un peu. Je vous vois d'ici assise sur la croix de Notre-Dame-de-la-Mer; quel malheur pour les enfants de n'avoir pu s'emparer du brochet!
Ce que vous m'annoncez de ce pauvre meunier est bien triste; ce chemin de fer est décidément terrible et a déjà causé la mort de bien des gens, cela me fait frémir de penser aux enfants qui vont si souvent sur la voie.
Demain je me remets au travail. Je trouve mes toiles bien, ce soir en rentrant, et le temps est resplendissant, sauf la chaleur qui devient terrible.
Merci de vos bonnes pensées, de votre violette qui m'a apporté un peu de vous.
Voici des fleurs des champs cueillies pour vous à Andore.
Embrassez les enfants pour moi, les petits et surtout Mimi dont c'est la fête et qui a dû avoir le cœur bien gros de ne pouvoir être de votre promenade.
Amitiés à Marthe, pour vous mes pensées les plus tendres.
Votre Claude Monet.
Document original.

448. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 17 mars 84

Chère Madame,
Quelle délicieuse surprise et comme vous ne pouviez me faire un plus grand plaisir! A chaque instant j'ouvre mon portefeuille pour vous voir. Merci, merci mille fois de votre bonne pensée, car, vous me le dites, je ne la veux que pour moi. Cette idée de portrait, l'idée seule que d'autres peuvent vous voir me rend malheureux, mais la vue de votre image chérie me fait plus encore désirer le retour. Je ne m'attendais pas à cela, et en sentant une carte dans votre lettre j'avais de suite pensé à un portrait de Michel, je ne pouvais m'attendre à ce que vous me fassiez pareille surprise; merci encore, et recevez tous mes baisers les plus ardents, les plus tendres. A l'heure où je vous écris, les petits doivent être bien heureux, bien excités sans doute, car je sais bien qu'ils doivent être gâtés. J'espère que tous les envois, fleurs et manradines, seront arrivés à temps.
Je suis bien aise de vous savoir du beau temps, et ce que vous me dites me fait désirer d'être à notre chère Ile aux Orties, et à ce propos je voudrais bien avoir des nouvelles de notre gros bateau. Il faudrait que les garçons, dans une promenade, aillent voir le constructeur et lui disent que je vais arriver, car j'espère bien arriver et je voudrais trouver toute ma petite flottille en état.
Ici la chaleur devient épouvantable, et vous ne devez pas vous en étonner, si vous-même en souffrez déjà; l'on dit malheureusement ici que cela est anormal et que ça ne peut durer; ils soupirent tous après la pluie.
Comme je vous l'ai dit hier, j'ai fait un voyage délicieux hier, je suis passé par beaucoup d'endroits nouveaux pour moi, et tous plus merveilleux les uns que les autres. Ce M. Moreno est un vrai marquis de Carabas qui a des propriétés par toute l'Italie, et quelles propriétés! Hier, après déjeuner, nous avons marché trois heures sans voir la fin de sa propriété d'Andore, une merveille: la maison à mi-côte et des bois superbes; le sommet du bois est à 400 mètres au-dessus du niveau de la mer, et là toujours des orangers, des grenadiers, etc. Nous avons fait un déjeuner pantagruélique et à l'italienne, cuisiné par les fermiers et délicieux, je vous assure... *[la fin manque]*.
Document original.

449. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 18 mars 84

Chère Madame,
C'est avec joie que je vous sais un peu heureuse: le soleil n'est pas que pour moi, il daigne enfin se montrer à Giverny et je comprends tout votre bonheur, car c'est un délicieux moment, et j'ai le cœur bien gros de n'être pas des vôtres, car, malgré la splendeur de ce pays, je sais aussi comment sont charmants ces jours de premier printemps chez nous, et la joie, le plaisir qu'il font au cœur.

Je pensais bien que l'on souhaiterait la fête de Michel le dimanche et j'avais fait en sorte que mon envoi arrive ce jour-là, et vous ne m'en dites rien; n'avez-vous donc pas reçu ma lettre datée de Menton? J'espère cependant que tout sera arrivé en bon état, et qu'étant près de Vernon on aura eu la pensée d'aller à la gare.
Ce qui ne me fait pas plaisir, par exemple, c'est cette toux dont Jean est pris à chaque instant, je n'aime pas cela et voudrais qu'il prenne des précautions le matin et le soir pendant le trajet de Vernon.
Je ne puis vous dire combien je suis désireux de revenir; je vous ai là près de moi pendant que je vous écris, mais ai plus que jamais envie de vivre votre vie, d'être à côté de vous, de jardiner, de surveiller notre poulailler. Je travaille autant que je le peux et j'avance, mais pas aussi vite que je le voudrais. Je ne puis vous dire encore si je m'arrêterai à Menton, il y a là pour moi une quantité de raisons; si j'y puis faire seulement deux très bonnes toiles, j'en serai ravi, car rien de ce que j'ai fait ici ne me satisfait complètement, mais je ne sais si j'aurai la force de m'arrêter en chemin, quand, mes malles faites, je pourrais filer sur Giverny. Comme je vous l'ai dit, le temps qu'il fera d'ici quelques jours me décidera.
Deux choses me tourmentent, vous revoir d'abord, et puis rapporter de bonnes choses et pouvoir satisfaire Durand auquel je dois devoir des sommes folles. Je viens encore de lui télégraphier de m'envoyer de l'argent, étant tout à fait à court, sans que je m'en sois aperçu.
Mille bons baisers aux enfants, amitiés à Marthe, pour vous les meilleurs de moi.
Votre Claude Monet.
Document original.

450. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 19 mars 84

Chère Madame,
Votre lettre me fait bien plaisir, je vois que vous avez eu de la joie et me réjouis de vous savoir du beau temps. Merci à mes chers petits bébés de leurs bonnes lettres; vous les avez gâtés aussi, et ils doivent être bien contents.
J'espère être bientôt des vôtres, et nous referons ensemble la belle promenade dont vous me parlez.
Ici le temps s'est un peu barbouillé, bien qu'il ait fait très beau, mais ce matin j'ai cru au temps gris, je me suis embarqué pour aller travailler à des toiles commencées à temps couvert. Une fois rendu, le soleil s'est montré; après le déjeuner, ça a été la même chose en sens contraire. Résultat: mauvaise journée; ça m'attriste tout de suite. J'aimerais mieux de la pluie; au moins, après, on est sûr du beau temps, et puis tout change en ce moment et j'ai besoin d'en finir au plus vite, et il me tarde de jouir des premiers beaux jours chez nous.
Je pense que vous avez dû recevoir de Durand; de mon côté j'ai dû lui télégraphier de m'envoyer, car je suis à sec; cela lui aura aussi rafraîchi la mémoire pour vous, et vous avez pu solder la mère Calvaire.
J'ai toujours votre image près de moi en vous causant, et à ce propos j'ai oublié de vous dire que j'avais eu moi aussi la pensée de vous envoyer mon portrait pour les six ans de Michel; j'avais écrit pour cela à Gœtschy, le priant de m'envoyer des épreuves pour lesquelles j'avais posé avant mon départ, mais ces gens de Paris sont si affairés qu'il n'a pas mis l'empressement que j'attendais.
J'espérais pouvoir vous faire cette bonne surprise, vous avez été plus heureuse que moi et je ne m'en plains pas. Je vous contemple avec bonheur.
Je compte sur du beau temps pour terminer mes toiles et m'occuper de mon départ; pourvu qu'il ne m'arrive pas une déveine de mauvais jours.
Recevez mes pensées de tous instants, mes baisers pour les enfants, mes amitiés à Marthe.
Votre Claude Monet.
Document original.

451. À ALICE HOSCHEDÉ [Bordighera], 21 mars 84

Chère Madame,
Je suis désolé des nouvelles que vous me donnez ce matin et suis très inquiet de ce que vous me dites de Jean; c'est mauvais signe et certainement faiblesse; il me tarde bien d'être à demain et avoir de ses nouvelles. Je suis très surpris que vous n'ayez pas reçu de lettre, car je n'ai jamais manqué un jour de vous écrire; ce ne peut donc être qu'un retard de la poste, mais même ce matin, à l'heure où habituellement je reçois vos lettres, je n'ai rien reçu; c'est seulement ce soir que votre lettre m'est arrivée.
Quelle chose désolante que cette inexactitude de Durand; j'en suis bien ennuyé pour vous, mais j'espère qu'à l'heure actuelle vous aurez enfin reçu. Tenez bien compte de tout ce qu'il vous a envoyé, car, malgré mes beaux projets de tenir mon livre de comptes en ordre, je n'en ai rien fait; je n'ai pu du reste obtenir encore le relevé exact des sommes qu'il m'a données.
J'étais aussi dans l'inquiétude de ne rien recevoir de Durand ce matin, car j'étais absolument sans le sou et dans l'impossibilité de lui envoyer une dépêche à nouveau; j'étais furieux et lui ai adressé une lettre de reproches ce matin et lui disant aussi de vous envoyer; puis, ce soir, je reçois de Casburn 200 francs. Durand doit être absent et la caisse peu garnie, car j'avais demandé une assez grosse somme pour faire face à mes dernières dépenses et à mon retour, mais 200 francs, c'est dérisoire, surtout si je m'arrête à Menton. J'écris donc à nouveau ce soir, car, selon qu'il fera beau ou non, je puis être bientôt prêt à m'embarquer; il me faut huit à dix jours de soleil; si je les ai d'ici la fin du mois, je quitte Bordighera le 31 pour m'arrêter sept à huit jours à Menton; sinon, je patiente quelques jours de plus et renonce à faire ce que je voulais au cap Martin.
Vous ne pouvez vous faire une idée de mon désir de partir. Je suis fatigué, vous savez comment je travaille une fois en train. Faire ce métier-là pendant un mois, c'est possible, mais plus de deux mois, c'est tuant et je n'en puis plus, et cependant ça marche, il a fait très beau aujourd'hui et j'ai encore fini une toile; il me faut du reste en finir une chaque jour à présent, et puis j'ai une telle soif d'être près de vous. Vous ne savez pas combien je désire ce retour; partager votre vie, vous parler, vous voir tous, ce sera la récompense de tous ces efforts, et, tous nos soucis oubliés, je trouverai mes toiles bien meilleures loin de la terrible lumière, et certainement il y en a de bien dans le nombre. Ne vous attristez donc pas sous ce rapport et faites la part des choses; un vrai peintre ne peut toujours être content de lui. L'important c'est que vous soyez tous bien; il faut que personne ne tousse quand j'arriverai, tout le monde bien portant, et je commande d'avance deux bonnes bouteilles de champagne et des morilles, c'est une idée comme cela, et quelle bonne pipe je fumerai sur le divan de l'atelier! Je me réjouis d'avance. Soignez donc bien ces garçons, et, vous, soyez bien portante.
Dites à Jacques combien je suis sensible à son affectueux petit mot, ça m'a été au cœur et je l'en remercie.
J'espère qu'enfin les mandarines vous sont arrivées, et en bon état, et dites-moi comment est l'envoi Moreno, afin que je le remercie de nouveau en lui en annonçant la bonne arrivée.
Allons, il me faut vous quitter, ne soyez plus triste, et je serai content, surtout que bientôt je pourrai vous dire combien je vous aime. Mille bons baisers, dont une part aux enfants; mes amitiés à Marthe.
Votre Claude Monet.
Document original.

452. À P. DURAND-RUEL Bordighera, 21 mars [1884]

Cher Monsieur Durand,
Je vous télégraphie pour vous prier de m'envoyer de suite de l'argent. Je me trouve absolument sans un sou, ce qui me gêne énormément. J'ai eu de fortes dépenses de toiles et couleurs et me suis alors aperçu qu'il ne restait plus rien. J'attends donc votre envoi avec impatience. Je n'ai même pas le moyen de vous envoyer une deuxième dépêche pour vous dire de le faire le plus vite possible, une lettre est si longue à arriver.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Pension Anglaise.
N'oubliez pas non plus Giverny.
Document original, Archives Durand-Ruel.

453. À P. DURAND-RUEL Bordighera, 21 mars 84

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je m'empresse de vous accuser réception de votre envoi de 200 francs dont je vous remercie. L'heure du courrier habituel de France étant passée, sans lettre de vous, je vous avais écrit ce matin pour vous dire combien j'étais anxieux de recevoir de vos nouvelles.
J'espère en recevoir d'autres le plus tôt possible et aussi le plus possible, car j'ai beaucoup de frais et si j'ai quelques belles journées de soleil, il se peut que je sois vite prêt à me mettre en route. Je compte donc bien sur vous. Si je suis favorisé par le temps, je compte faire une petite station dans un endroit où j'ai vu plusieurs motifs superbes, mais cela dépend aussi de ce que vous pourrez m'envoyer; donc faites pour le mieux. Je reçois ce soir une lettre de Mme Hoschedé, bien inquiète et tourmentée de n'avoir rien reçu de vous. Si ce n'est fait, vous serez bien aimable de le faire faire de suite.
Mille bons compliments et à bientôt le déballage de toutes mes toiles.
Votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 274 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

454. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 22 mars 84

Chère Madame,
Je suis bien ennuyé de vous savoir si ennuyée à cause de Durand; je ne puis qu'espérer que vous avez enfin, n'ayant pas assez moi-même pour vous rien envoyer et ayant tout fait pour que ces retards n'aient pas lieu. En ce moment, vous avez au moins reçu de Massadro, et, de son côté, Durand, ayant reçu mes reproches, ne vous fera plus attendre, j'espère.
Vous avez reçu de mes nouvelles, mais je suis très surpris qu'après un jour sans lettre, vous n'en ayez pas deux le lendemain. Bien que vous me disiez Jean mieux, je suis très tourmenté à son sujet et j'aurais été bien aise que Love vous dise ce qu'il pense, mais vous n'avez guère d'argent pour faire ce voyage. Les enfants ont dû être bien contents de leurs manradines si longues à venir.
J'ai eu aujourd'hui une mauvaise journée, quoiqu'il ait fait très beau, mais avec apparence de gris le matin, puis le soleil, puis du regris, et tout le temps comme cela, de sorte que j'ai fortement maugréé, changeant de toiles je ne sais combien, pour ne pas faire grand-chose, et cependant très fatigué ce soir. J'espère être plus heureux demain. Le temps est très beau ce soir, il faut du reste que la semaine qui vient soit la fin de mon séjour ici. Je compte vous expédier ces jours-ci une caisse de toiles; j'ai dû me faire faire encore une caisse; ayant acheté des toiles ici, je n'avais plus de quoi les caser.
Depuis deux jours, la Pension Anglaise perd ses pensionnaires. Tous les Anglais sont partis, et je reste en compagnie de six Allemands et Allemandes. C'est pénible, ce jargon; aussi le moment du dîner est-il un supplice pour moi.

Quoi qu'en pense Jacques, presque tous les Anglais sont agréables, et ceux qui étaient ici étaient de très aimables compagnons; l'un de ces ménages, celui qui est marié à une Française, a un pied-à-terre à Paris et m'a fait promettre de l'y aller voir, quand je serai rentré. Il m'a aussi invité à aller chez lui, dans le Pays de Galles, mais je ne l'ai pas promis. Il est propriétaire d'un yacht et très passionné de la navigation.
Je regrette leur départ, car, bien que peu causeur, il m'est agréable de parler un peu; ces Allemands n'ont pas l'air plus méchants que d'autres, mais cette langue est horrible, et, quand ils veulent parler français, c'est pire encore.
Enfin, heureusement ce ne sera plus long. Donnez-moi de bonnes nouvelles, ne vous mettez pas au noir. A bientôt! encore un petit peu de courage! Mille baisers à tous les enfants, mes amitiés à Marthe; pour vous toutes mes pensées, tout moi.
Votre Claude Monet.
Document original.

455. À P. DURAND-RUEL Bordighera, 23 mars 84

Cher Monsieur Durand,
Je vous adresse ces deux mots à la hâte pour vous bien recommander de me faire envoyer de l'argent le plus vite possible. Il se peut que je sois prêt à quitter Bordighera pour la fin de la semaine. Alors je ferai une nouvelle station, mais ne puis rien décider avant d'être fixé sur ce que vous allez m'envoyer, car j'ai de grands frais et n'en suis pas au bout, ayant des masses de toiles à faire emballer. Enfin, je compte sur vous pour faire pour le mieux et aussitôt cette lettre reçue, si ce n'est pas déjà en route. Je reçois chaque jour des nouvelles de Giverny. Mme Hoschedé est désolée de ne pas recevoir, n'ayant rien reçu la semaine précédente, elle s'est trouvée très embarrassée. Je l'avais priée d'amener mon fils Jean à Paris pour consulter un médecin, car il n'est pas bien depuis quelque temps, mais elle a dû ajourner ce voyage pour cause. Si l'envoi n'a pas été fait, faites-le un peu plus fort.
Excusez-moi de vous tourmenter ainsi, car tout cela fait bien de l'argent. Heureusement que je vous apporte beaucoup de choses, je n'ose pas vous dire de bonnes choses, je n'en sais plus rien moi-même, tant je suis fatigué de travail. Ce délicieux pays m'aura donné bien du mal.
Je m'en vais à la besogne. A bientôt! Mille amitiés de votre tout dévoué
Claude Monet.
L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 274-275 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

456. À ALICE HOSCHEDÉ [Bordighera], dimanche 23 mars [1884]

Chère Madame,
Votre lettre reçue ce matin m'a [fait] plaisir, puisqu'elle m'apporte un peu de meilleures nouvelles. Je m'inquiétais de Jean et suis content qu'il tousse moins; j'espère que demain j'apprendrai que tous sont bien guéris. Vous avez enfin reçu mes lettres; cela me surprenait aussi, n'ayant jamais manqué de vous écrire.
Il a fait une journée superbe et j'ai beaucoup travaillé: une toile encore de finie et plusieurs d'avancées; enfin, ça marche, et vous le voyez, je pense sérieusement au retour qui va bien vite venir à présent. A ce propos, je vais vous demander, si toutefois vous pensez que ce soit possible et que ça ne vous ennuie pas trop, de demander à M. Regnaut, le chef de gare, un mot de recommandation pour son collègue de Marseille pour tâcher d'obtenir une bonne place, seul, s'il y a moyen. En ce moment, tout le monde part, et les compartiments doivent être toujours pleins, ce qui est très pénible; ce serait donc une bonne affaire, si je pouvais obtenir cela. Ecrivez-lui donc de suite, car le temps de la réponse, puis de me l'envoyer, je serai bien près de mon départ.
Quant à la caisse, je vous préviendrai, s'il faut me l'envoyer à Menton, mais je ne sais encore; du reste j'ai dû en faire faire une ici.
Je vous dirai que j'ai joliment failli être grillé hier: je brûlais sans m'en apercevoir, sans doute une étincelle de ma pipe, et ma veste de velours brûlait comme de l'amadou. C'est un individu dans la rue qui m'en a prévenu, et le dangereux, c'est que le feu gagnait ma poche où justement j'avais ma bouteille d'essence; mais ma veste n'est plus mettable; je vais vous arriver en loques et bien sale.
J'ai écrit encore à Durand, car je ne veux pas qu'au moment où je serai prêt de partir, je sois sans argent; je lui recommande encore l'envoi Giverny.
Embrassez bien tous les enfants; mes amitiés à Marthe; pour vous toutes mes pensées, tout moi.
Votre Claude Monet.
Il est arrivé ici un peintre français; je ne sais qui il est, mais il a l'air d'un idiot.
Document original.

457. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 24 mars [1884]

Chère Madame,
Je serais très satisfait de ma journée, si je n'était pas sans nouvelles de vous; je ne veux croire à rien de mauvais, mais cela m'est triste toujours, d'autant que, depuis longtemps, vos lettres étaient régulières.
Ce que je puis vous dire de mieux, c'est qu'il continue à faire un temps splendide; donc je travaille à force et j'en suis abruti de fatigue; je ne demande qu'à me mettre au lit, je dors debout. Levé à 6 heures, je suis rentré à 6 heures et demie; une heure pour déjeuner, et, le reste du temps, au soleil à travailler; ce n'est pas un métier.
Je vous demande donc de m'excuser, car je n'y vois plus clair. Tout à l'heure, le peintre français, qui, entre parenthèses, est un Rouennais, me racontait un tas de choses, et j'ai été obligé de lui dire que je n'en pouvais plus et de remettre notre causerie à un autre moment.
Je vais dormir et me réveiller de bonne heure, espérant de bonnes nouvelles de vous tous.
Je vous ai là, je vous regarde bien souvent et vous n'avez pas besoin de me le recommander; je vous aime.
A demain; de bons baisers aux enfants; mes amitiés à Marthe; pour vous toutes mes pensées; à demain et à bientôt, pour de vrai.
Votre Claude Monet.
Document original.

458. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 25 mars [1884]

Chère Madame,
N'ayant pas le temps qu'il me faut ce matin, le soleil s'étant subitement caché, j'en profite pour vous écrire; comme cela, j'espère que ma lettre vous arrivera plus exactement. Je suis d'une tristesse terrible, quand je ne travaille pas, comme une âme en peine et désespéré de ne pouvoir faire mes malles; j'ai beau travailler, j'ai encore bien à faire, et il me faut du soleil continuel.
J'ai reçu ce matin vos deux lettres; elles sont un peu tristes aussi, mais il ne faut jamais vous inquiéter, ni surtout avoir de mauvaises pensées, quand mes lettres sont en retard. Je vous aime et vous pouvez être tranquille; je n'ai qu'une pensée: finir bien vite et revenir près de vous. Je suis content de savoir Jean débarrassé de sa toux, mais voudrais savoir les autres guéris aussi; il n'y a pas du vent qu'à Giverny, et moi, qui suis un vieux dur à cuire, j'ai pris un bon rhume hier sans doute; c'est sans doute pour cela que j'étais si las et si mal en train hier soir.
A propos des cancans de Vétheuil, il doit y avoir là quelque [chose] sous roche que vous ignorez; je ne parle pas du mariage de Blanche, bien entendu, mais de l'installation à la Crosnière. Du reste, je n'ai plus insisté, mais vous avez toujours évité de me parler des fameux projets dont on vous avait parlé et ne dites plus jamais rien; sans doute vous savez des choses que vous ne voulez pas me dire pour m'éviter de la peine. Je sais combien vous m'aimez, mais j'ai toujours peur qu'il se manigance quelque chose, profitant surtout de mon absence, et ces cancans de Vétheuil ne peuvent être complètement inventés.
Une seule chose me console, c'est que pas plus vous que moi ne pourrions vivre séparés et [cela] coupe court à toutes mes craintes.
J'ai reçu ce matin un mot de Durand qui m'envoie 200 francs encore et me dit vous en avoir envoyé 300. Je vais lui répondre et bien lui recommander pour samedi. Je voulais rapporter quelques petits souvenirs pour tout le monde, mais je crois bien que je ne serai pas très en fonds au moment du départ. Je vais porter moi-même cette lettre à la poste, déjeuner et aller travailler, si le temps le permet. Mille baisers; amitiés à Marthe.
Votre Claude Monet.
Document original.

459. À P. DURAND-RUEL Bordighera, 25 mars 84

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je viens de recevoir votre lettre contenant 200 francs. J'ai très bien reçu l'envoi de M. Casburn de 200 francs, mais les lettres sont si longues à venir qu'il est quelquefois difficile de s'entendre. Je recevrai sans doute un autre envoi et selon ce que vous m'enverrez, je vous écrirai et la date de mon départ de Bordighera et aussi si je m'arrête à Menton, comme je le voudrais, car il y a deux ou trois motifs superbes que je voudrais bien rapporter. C'est du courage de ma part, car je suis las de travailler, et je serai bien content quand je vais me mettre en route. Je tiens en tout cas à être à Giverny pour Pâques.
Mme Hoschedé a reçu les 300 francs. Elle a dû direct[ement] vous en accuser réception. Ne l'oubliez pas pour samedi prochain, 300 francs, s'il y a moyen.
Mille amitiés et à bientôt.
Votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 275 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

460. À ? Bordighera, 25 mars 1884

[Monet a été si séduit par l'Italie qu'il ne connaissait pas qu'il y prolonge son séjour. Depuis trois mois il n'est retourné qu'une seule fois à Paris pour assister à l'ouverture de l'exposition de son cher Manet:]
...Je ne sais pas si ce que j'ai fait est bon, je n'en sais plus rien, j'ai tant travaillé, tant fait d'efforts, que j'en suis abruti. Si j'en avais les loisirs, je voudrais effacer tout cela et recommencer, car il faut vivre dans un pays un certain temps pour le peindre, il faut y avoir travaillé avec peine pour arriver à le rendre sûrement; mais pourra-t-on jamais être content en face de la nature, et surtout ici. Entouré de cette lumière éblouissante, on trouve sa palette bien pauvre; l'art voudrait des tonnes d'or et de diamants. Enfin, j'ai fait ce que j'ai pu. Peut-être que chez moi cela me rappellera un peu ce que j'ai vu.
«Autographes et Documents historiques», Librairie H. Saffroy. Bulletin nº 46, décembre 1965, nº 4795.

461. À ALICE HOSCHEDÉ [Bordighera], mercredi 26 mars [1884]

Chère Madame,
Il est onze heures, je rentre de travailler par un temps merveilleux, pas un nuage; j'ai pu déjà travailler à trois toiles et j'espère bien en terminer deux cet après-midi.
Je ne trouve pas de lettre ce matin; ce sera sans doute pour tantôt, et j'espère de bonnes nouvelles aussi de votre côté. Il est à peu près certain, si ce temps continue, que je partirai d'ici pour Menton d'aujourd'hui en huit, puis quelques jours pour faire là deux pochades des motifs si beaux du cap Martin, et en route pour Giverny!

La journée d'hier n'a pas été très bonne, mais j'ai bien rattrapé le temps perdu et je suis plein d'ardeur; aussi ces dernières journées vont-elles améliorer bien des toiles.
Je suis un peu pressé, ne m'en voulez pas d'être si laconique, c'est pour travailler et hâter mon retour.
Ce soir, je vous écrirai plus longuement et terminerai ma lettre demain matin.
Embrassez bien tous les enfants; mes amitiés à Marthe; pour vous mes pensées, tout moi; à bientôt.
Votre Claude Monet.
Document original.

462. À ALICE HOSCHEDÉ [Bordighera], mercredi soir, 26 mars [1884]

Chère Madame,
Bonne et excellente journée, temps idéal, merveilleux, trois toiles encore de finies; je dis finies, mais cependant pas encore comme je voudrais; mais je resterais ici des mois que ce serait la même chose. Les effets changent, ça pousse si vite, et puis, enfin, je ne puis plus être jamais content; il me semble toujours qu'en recommençant je ferais mieux. J'espère que tout cela va me paraître bien une fois là-bas. Enfin, j'ai bien travaillé aujourd'hui et j'en suis content. Au fur et à mesure que je décide, non pas qu'une toile est finie, mais que je n'y toucherai plus, pour en être plus sûr, je la fourre dans une caisse pour ne la plus voir qu'à Giverny.
J'ai reçu votre lettre cet après-midi avec celle de Jean et une autre moins agréable. Je suis content de savoir Jean en voie de guérison complète, mais pourquoi, diable, ne peut-il plus avoir de bonnes notes? Car enfin, M. Dubois a ses raisons pour ne pas les lui donner et cela me peine certainement. Je ne voudrais cependant pas arriver pour crier et faire de la morale.
J'espère que les enfants pourront retourner s'enquérir de mon bateau; je tiens à le trouver prêt à mon retour et serais même bien aise de savoir à peu près ce que j'aurai à payer. Que d'occupations je vais avoir! Les bateaux à mettre en état, le jardin, la basse-cour, sans compter les tableaux à retoucher, car Durand va les vouloir tout de suite.
J'écris ce soir à Mme Eugène Manet, car elle doit croire que je suis un farceur à propos de son panneau. Je lui offre de venir à Giverny voir mon déballage, pour voir si, dans ce que je rapporte, il y a quelque chose dont je puisse faire le panneau; vous savez que j'avais en vue pour cela un certain motif à l'Estaque, mais j'y ai naturellement renoncé depuis longtemps: m'arrêter à Menton est déjà un bien grand courage de ma part.
A propos, je voulais vous dire qu'il serait bon de planter dans des pots ordinaires, mais avec de la bonne terre, les oignons Vilmorin. Je les transplanterai, moi, à leur place, et pendant ce temps ils pourront commencer à germer. Puis, pendant que je donne mes instructions, je vous préviens que vous recevrez d'un jour à l'autre une caisse de cadres neufs; on pourra les déballer avec soin, afin que ce soit tout prêt, à mon arrivée, pour voir mes études dans de bonnes conditions.
Mais je m'arrête: il faut faire dodo, car je suis ce soir pas mal fatigué. Je vous ai là, près de moi, et m'endormirai en pensant à vous. Allez, je vous aime plus que vous croyez, mais non, vous le savez bien.
Je terminerai cette lettre demain; je crois cette manière meilleure et je pense que cela sera plus prompt et plus régulier. A demain donc, bonne nuit à vous et mille tendresses, mais je veux encore vous dire quelque chose, c'est qu'il faut exiger de M. Singeot que l'opération de la grille soit prompte et exiger surtout que, pendant ce travail, ce soit bien clos la nuit, sans cela, gare à la basse-cour; dites-le-lui de ma part et au besoin dites que j'arrive ces jours-ci et qu'il faut que ce soit fini.
Jeudi 11 hres.
Je rentre de travailler, beau temps, mais je le crains couvert pour tantôt. Pas de lettre de vous ce matin; ce sera sans doute pour l'après-midi. Je n'ai que le temps de courir à la poste. Baisers aux enfants, amitiés à Marthe; pour vous, toutes mes pensées.
Votre Claude Monet.
Document original.

463. À DURET Bordighera, 26 mars 1884

Mon cher Duret,
Je vous adresse ces lignes à tout hasard à Paris. Si vous n'y êtes pas en ce moment, j'espère bien vous y rencontrer à mon retour; je compte aller à Giverny pour Pâques.
J'espère que j'aurai fait une fameuse pose dans ce pays du soleil, et dire que, depuis ce temps, je n'ai pas cessé de peindre, ce que j'ai gâché de couleurs est énorme, je n'y vois plus clair et suis abruti de travail. Quant à dire si je suis content, si je rapporte de bonnes choses, je n'en sais rien. J'ai été tellement dépaysé que j'ai barboté pas mal au début et, à la vérité, aujourd'hui encore, je voudrais pouvoir laisser là toutes mes toiles et recommencer une série de choses qu'il me semble je ferais à coup sûr; mais, comme je vous le dis, j'ai tant travaillé, tant fait d'efforts que je suis à bout de forces.
J'espère qu'au moins ma lettre vous parviendra. Faites-moi donc savoir, soit ici soit à Giverny, si vous serez à Paris vers l'époque de mon retour, ça me ferait plaisir de vous montrer tout cela.
Mille amitiés.
Votre dévoué Claude Monet.
Pension Anglaise à Bordighera.
Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, D. 99, ms 74.

464. À ALICE HOSCHEDÉ [Bordighera], jeudi soir, 27 mars 84

Chère Madame,
J'ai reçu votre lettre juste comme je venais de porter la mienne à la poste. Merci de votre belle photographie, mais j'aime peut-être mieux la première; mais les deux sont bien et je suis enchanté de les avoir; mais ce que j'aimerais mieux, c'est l'original, c'est rien de le dire, comme on dit dans le monde; enfin, [cela] va venir heureusement bientôt.
Combien j'ai été désolé de savoir que vous avez souffert comme cela, je vous plains bien, mais j'espère que, grâce comme vous l'êtes *[sic]* et surtout aux cataplasmes, il n'y paraît plus du tout, mais je dis des bêtises, pardon; mais c'est la joie de penser à mon retour, et puis la vue de mes deux chères photographies.
Je craignais ce matin de ne pas avoir une très belle journée; j'ai heureusement été trompé dans mes prévisions et j'ai fait une meilleure journée que je n'espérais. Je suis même très fier de moi, parce que, ayant une heure de libre, j'ai fait une pochade très réussie, meilleure que bien des choses sur lesquelles j'ai gémi pendant des 15 séances; c'était, du reste, un délicieux effet; et puis il est vrai qu'à force d'avoir trimé et cherché, je suis maître de moi, à présent. Si j'arrivais dans le pays sachant ce que je sais! Aussi il me semble qu'une fois à Giverny, après quelques jours de vrai repos, tout me semblera facile à faire.
Mon départ d'ici est décidément fixé à mercredi, mais ne cessez de m'y écrire que lorsque je vous en préviendrai, car j'ai à travailler pour jusqu'au dernier moment et un contretemps pourrait me retarder d'un jour.
L'hôtel s'est subitement rempli à nouveau, toujours des Anglais et Allemands. La patronne a pensé m'être très agréable en mettant le peintre français près de moi à table, et je le déplore, car il est idiot, et, heureux qu'il est de me trouver, il ne cesse de me causer; avec cela il est dégoûtant et mange comme un saligaud; voisinage peu agréable.
Je suis toujours très enrhumé, et cependant il fait très chaud; je ne cesse d'éternuer. J'étais fier de n'avoir rien attrapé ici où tout le monde prend des précautions insensées, mais je suis puni et me voilà pincé; heureusement ça n'est pas grave.
Je vais me coucher et vous dis bonsoir, vous adressant toutes mes pensées, mes caresses; à demain matin la fin de ma lettre. J'espère que, par cette combinaison, il n'y aura plus de retard dans le courrier, le mettant moi-même à la poste.
Vendredi 28, 11 hres.
Je viens de recevoir votre lettre du 26. Combien je suis désolé de savoir que vous avez encore souffert, mais si vous pensez qu'il vous faut absolument voir un dentiste, faites-le avant mon retour, car il faut que vous soyez tous bien portants.
Le beau temps me favorise, et il n'y aura pas de retard, en admettant une ou deux mauvaises journées de pluie, ce qui est peu probable, c'est deux jours que je resterais de moins à Menton. J'ai décidé d'être à Giverny au plus tard pour le 12, veille de Pâques, car sans doute vous seriez malheureuse de me voir arriver un 13.
Sans doute, je vais trouver les enfants changés et grandis et je me fais une joie de les revoir; embrassez-les bien fort pour moi. A bientôt; mes amitiés à Marthe; pour vous, toutes mes pensées; merci aux petits de leurs belles fleurs.
Votre Claude Monet.
Document original.

465. À ALICE HOSCHEDÉ [Bordighera], vendredi 28 mars 84

Chère Madame,
Encore une belle journée et deux toiles mises dans la caisse. Demain, si j'ai beau soleil, comme c'est probable, il faut que je termine quatre ou cinq toiles, ne pouvant travailler partout le dimanche; puis lundi et mardi je compte aller à Dolce Aqua, où j'avais commencé plusieurs toiles il y a longtemps déjà et que je voudrais sauver, s'il y a moyen. Enfin, jusqu'à mercredi mes heures seront bien remplies. Je ne sais comment je fais pour faire ce métier, aller d'un motif à un autre, me creusant la tête pour mettre le plus que je peux de cette lumière dans mes toiles, c'est le travail d'un fou; j'en suis abruti. Aussi combien je serai heureux de me laisser un peu vivre [au] calme pendant quelques jours! Avec cela, mon rhume ne fait que croître et embellir, j'en ai ce soir un mal de tête à n'y pas voir clair et je vous écrirai plus longuement demain matin, après le courrier, en revenant de travailler; bonsoir, et mille bonnes pensées.
Samedi 29, 11 hres.
Hélas, mes belles dispositions de travail pour aujourd'hui sont loin, il fait un temps des plus désagréables, ni temps gris, ni soleil, mais un vent terrible. J'ai tenté de travailler, mais c'est impossible et je rentre furieux et aveuglé par la poussière.
Le courrier de ce matin ne m'apporte rien de vous; une lettre seulement de mon doreur qui m'annonce que mes cadres sont partis, mais par petite vitesse; c'est donc là qu'il faudra s'informer de leur arrivée.
Je n'ai que le temps de porter ma lettre à la poste avant le déjeuner, car je veux encore tenter de travailler et peut[-être] le vent va-t-il se calmer.
J'ai trouvé les dessins des petits dans les journaux: ils sont superbes; il y a surtout une voiture et son cheval qui sont très remarquables, mais ce n'est pas signé.
Embrassez-les tous pour moi; mes amitiés à Marthe; pour vous toutes mes pensées.
Votre Claude Monet.
Ecrivez-moi toujours ici.
Document original.

466. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 29 mars [1884]

Chère Madame,
Je suis désolé, malgré la meilleure volonté, il n'y a pas moyen de travailler: je suis resté des heures assis devant le motif sans pouvoir donner un coup de pinceau; ça n'est pas de chance pour la fin, et vous devez juger de ma colère et de ma tristesse, car cela compromet joliment mon séjour de Menton.
J'ai reçu votre lettre et vois avec peine que vous n'êtes pas complètement débarrassée de votre mal de dents; c'est terrible, et je comprends votre tristesse et votre mauvaise humeur. Je ne sais que vous dire, ni surtout que faire pour éviter le retard de mes lettres. Depuis que je suis ici personne n'a pu me renseigner bien exactement sur la meilleure heure de départ. Tout ce qui est poste et chemin de fer ici, c'est insensé, et il est impossible d'avoir des renseignements précis. Je crois donc mieux de reprendre ma première habitude de vous écrire chaque soir et faire porter ma lettre à la poste le lendemain matin de bonne heure, pour qu'elle parte par le premier départ. Comme je suis assez matinal, j'y ajouterai, au dernier moment, deux mots pour vous dire l'état du temps et mes espérances pour la journée; mais j'ai une peur terrible pour demain et les jours suivants, et malheureusement il ne pleut pas; cela seul remettrait le temps. Enfin, il ne faut pas me désespérer; peut-être demain fera-t-il beau; et ne vous tourmentez pas: cela ne retardera en rien mon retour, je serai privé de faire ce que je voulais à Menton, et ce sera quelques croûtes que j'aurai de moins à rapporter.
J'espère que vous aurez reçu mes lettres, qu'elles vous auront rendu un peu de bonne humeur et que votre lettre de demain sera pour moi un soulagement. Vous persistez toujours à croire des choses impossibles et voyez bien des choses; vous faites bien de ne pas approfondir, du reste, car il n'y a rien à découvrir; ces Anglais ont été fort heureusement pour moi une société agréable et il est tout naturel que je vous le dise. Je ne vous en veux pas de vos suppositions, je comprends bien qu'étant séparée vous ayez parfois de mauvaises pensées, mais qui doivent bien vite se passer, ou alors vous ne me connaissez guère. Mais nous sommes trop près du retour pour entrer dans d'aussi absurdes discussions. La vérité est que je vous aime et n'aime que vous, ne suis qu'à vous, ne peux être qu'à vous, mais que je suis malheureux et que je ne sais ce que je ferai demain, si le temps n'est pas magnifique.
Baisers aux enfants; mes amitiés à Marthe; pour vous toutes mes pensées.
A demain matin, deux lignes.

30 mars,
dimanche matin, 6 h^res.
Temps épouvantable, aucun espoir pour la journée, suis navré, temps noir, du vent et pas de pluie.

Document original.

467. À BERTHE MORISOT [Bordighera], 30 mars 84

Chère Madame,
Voilà bien longtemps que je veux vous écrire, car vous devez croire que j'ai tout à fait oublié votre panneau, mais non, je n'ai pas oublié ma promesse; mais venu ici, croyant y rester un mois, il va y en avoir trois; j'ai été séduit par ce délicieux pays; j'ai entrepris beaucoup de choses; naturellement j'ai dû manquer et effacer bien des choses, enfin me donner bien du mal et aujourd'hui, je ne sais plus si ce que je vais rapporter est à peu près passable.
Je pensais m'arrêter près de Marseille dans un endroit où j'avais vu quelque chose que je voulais faire justement pour votre panneau, mais ayant prolongé mon séjour ici, je suis obligé de rentrer directement chez moi. Si cela ne vous effrayait pas trop de venir jusqu'à Giverny, nous pourrions voir ensemble si dans ce que je vais rapporter il y a quelque chose qui prête à une décoration.
Je serai chez moi dans une douzaine de jours; vous n'auriez donc qu'à me prévenir de votre visite par un mot la veille.
Recevez, chère Madame, ainsi que M. Manet, mes meilleures amitiés.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Pension Anglaise à Bordighera, Italie.

D. Rouart, «Correspondance de Berthe Morisot.», Paris, 1950, p. 121 (partiellement). Document original.

468. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 31 mars [1884]

Chère Madame,
Je m'attendais à deux lettres de vous aujourd'hui, et celle du 29 m'est seulement arrivée, celle du 28 me manque; c'est la première fois. Vous ferez bien de savoir si elle a été réellement mise à la poste; cela m'ennuie, car vous me disiez peut-être des choses urgentes et auxquelles je devais répondre. Je vois que vous êtes toujours un peu souffrante, cela est bien ennuyeux. Je suis aussi désolé de savoir mon pauvre Mimi si souvent pris. Vous allez voir que, cette fois encore, je vais rentrer pour le trouver avec sa pauvre figure pâle; il faut donc absolument qu'il se guérisse et ait sa bonne figure. Quant à vous, c'est peut-être bien me vanter, mais ma présence peut vous être nécessaire, j'aime à le croire. J'ai été heureux de recevoir mes photographies pour vous les envoyer de suite, pensant que ma terrible binette vous ferait plaisir à revoir.
Vous dire la journée mortelle que j'ai passée est impossible, enfermé dans cette maudite chambre devant ces toiles que je ne puis arriver à finir et qui, dans ces moments, me paraissent épouvantables et moins que rien, et je sais cependant quels efforts j'ai faits pour arriver à ce pauvre résultat. Enfin, ne sachant que faire, j'ai fait chercher une branche d'oranger, pensant qu'en entreprenant cela, le temps immédiatement se mettrait au beau, mais, hélas, non, et je n'ai pu réussir mes oranges. Enfin, je me tracasse bien, et, certes, je me tiens à quatre pour ne pas tout balancer, faire pêle-mêle mes paquets et partir; ce ne serait pas raisonnable, sans doute, de lâcher au dernier moment, mais vous avouerez que je n'ai vraiment pas de chance; avec cela, j'ai une soif terrible d'être près de vous.
Pour comble de maux, ce sacré Durand nous oublie l'un et l'autre, et, si j'avais eu beau temps, j'aurais pu être prêt à partir, mais aurais été retenu par le manque d'argent; évidemment, cela n'est pas de l'oubli de sa part, mais probablement de la gêne: les fins de mois sont toujours une grosse affaire pour lui; toujours est-il que c'est aussi bien gênant pour nous. Je me suis donc encore fendu d'une dépêche et je viens de lui écrire par-dessus... *[la fin manque].*

Document original.

469. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 1er avril [1884]

Chère Madame,
Journée délicieuse enfin et sous tous les rapports, puisque je reçois deux bonnes lettres de vous, celle du 31 et, enfin, celle du 28, qui, je ne sais comment, est allée à l'hôtel des Anglais à San Remo; je me serais bien passé de la lettre qu'elle contenait, mais suis néanmoins content de l'avoir reçue. Ce qui m'a fait un bien grand plaisir, c'est de recevoir les portraits de mes petits chéris. Ils sont bien gentils, et je ne cesse de les regarder, et vous aussi, ne craignez rien, et aussi les deux grands garçons. Avec tous ces visages devant les yeux, je me reporte à Giverny; mais que les petits me paraissent grands et avancés, je n'en reviens pas.
Enfin, grâce au beau temps qui est revenu, comme je m'y attendais après la pluie d'hier, je ne serai plus longtemps séparé de vous. En moins d'une heure ce matin, le ciel est devenu radieux; pendant ce temps, j'ai pu finir par à peu près les oranges d'hier, puis je me suis mis avec rage à mes études. Trois sont bâclées; je dis cela, parce que je veux finir absolument, j'en ai assez, j'en ai même par-dessus les yeux. Aussitôt rentré, je les fourre dans la caisse, de peur de n'en pas être satisfait et de vouloir encore y donner une séance, et, dans l'état d'énervement où je suis, cela ne serait peut-être pas heureux. Je ne reverrai maintenant mes toiles qu'à Giverny; je parle de celles terminées. Demain ou après, je fais un envoi d'une ou deux caisses, et samedi ou dimanche, je quitte l'Italie.
Je vois par vos lettres que vous êtes décidément bien patraque; est-ce seulement mon absence qui en est cause? Je l'espère, et vous devez, du reste, le sentir vous-même; puis le printemps; il n'y a rien d'étonnant à cela, et je n'ai qu'à me bien tenir.
Comme je le disais hier, j'aurais pu partir aujourd'hui que cela ne m'eût pas été possible par le fait de ce sacré Durand; et non seulement il ne fait pas les envois, mais il n'écrit même pas et vous concevez bien combien cela est gênant et inquiétant pour moi à la veille de partir.
Demain matin, je travaille à Bordighera et, après déjeuner, je file à Dolce Aqua; selon que je trouverai mes motifs plus ou moins changés, je gagnerai ou perdrai un jour. Enfin, cela avance et je peux dire: à bientôt! Mille caresses, mille baisers pour vous et les enfants; mes amitiés à Marthe.
Votre Claude Monet.
Mercredi 6 heures matin, temps admirable, superbe, merveilleux.

Document original.

470. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 2 avril [1884]

Chère Madame,
Il est quatre heures, je reviens de Dolce Aqua, où il m'a été impossible de travailler. Comme il y a, je crois, plus d'un mois que je n'y étais allé, j'ai trouvé mes motifs tellement changés comme lumière qu'il n'y a pas moyen de les faire. J'avais espéré, en deux jours, non pas en faire des choses complètes, mais d'en faire quelque chose de possible. Je rentre donc bredouille avec mes quatre toiles finies; c'est ennuyeux, mais je m'en console, tant j'ai hâte de partir. Je n'ai plus qu'une toile à finir pour l'après-midi et trois pour le matin. Mon départ est donc certain pour dimanche, mais n'en continuez pas moins à m'écrire ici jusqu'à nouvel ordre.
J'ai reçu ce matin une lettre de Durand, mais sans argent. La voici du reste, vous jugerez mieux; mais pourvu qu'il ne me manque pas de parole; je serais bien planté. Je lui réponds de suite pour plus de sûreté.
J'ai reçu ce matin votre lettre et je vois avec peine que vous souffrez toujours et que vous n'êtes décidément pas bien. Je vous conseille donc de voir le docteur le plus tôt possible, ainsi que le dentiste. Je serais également [heureux] que M. Love voie Jean et vous dise ce qu'il en pense et ce qu'il doit faire. N'attendez donc pas au jour de mon retour pour cela. J'avais du reste la pensée de ne pas séjourner du tout à Paris et de prendre dare-dare le premier train pour Vernon. J'ai tant hâte de me retrouver à Giverny au milieu de vous tous; tandis que, si vous vouliez voir le docteur ce jour-là, ce serait une fête d'y arriver dans la journée. Il y a justement le train express de 1 heure qui me met à Vernon à 2 heures 26; j'aurai juste le temps de faire transporter mes bagages d'une gare à l'autre et de déjeuner.
Cela me semble bon de parler du départ, du retour, veux-je dire; il me semble que c'est pour demain, et malheureusement nous avons encore quelques jours à patienter.
Mon rhume est passé, ne vous effrayez pas de ma santé et soignez-vous vous-même. J'ai bien des douleurs auxquelles je n'avais pris garde, pensant que c'était le résultat d'une mauvaise position en dormant, mais ça m'a repris et j'en souffre pas mal; ça me tient dans le haut du dos, à la nuque et aux épaules. C'est sans [doute] un courant d'air et ça se passera. C'est surtout très gênant, car j'ai de la peine à tourner la tête.
A part cela, santé parfaite et temps superbe; pour le quart d'heure, c'est le principal.

Ce matin, je travaillais chez M. Moreno qui m'a présenté à son gendre, M. Borelli[1], qui vient d'arriver ici avec sa femme, mais je n'ai pas encore aperçu le bout du nez de ces dames; j'ai vu le petit garçon qui commence à sortir dans le jardin.
Bref, ces messieurs doivent venir voir mes toiles avant mon départ; j'avais espéré éviter cela, mais il n'y a pas mèche. Heureusement, le gendre a l'air d'être au courant, tandis que M. Moreno n'y voit que du feu, et j'espérais éviter cette exhibition; il va donc me falloir sortir cela des caisses.
Mais le temps passe, et, puisque la levée du soir n'est pas faite, autant faire partir ma lettre; peut-être vous arrivera-t-elle plus tôt.
Mille bons baisers à tous; mes amitiés à Marthe; pour vous mes pensées les plus tendres.
Votre Claude Monet.
Surtout, soignez-vous bien et ne vous fatiguez pas.

[1] Monet écrit *Borely*: l'orthographe correcte de Jean-Baptiste Borelli, agent consulaire de France à Bordighera, nous a été indiquée par M. Martial de La Fournière, ministre plénipotentiaire, directeur des Archives et de la Documentation au Ministère des Affaires étrangères (cf. *infra*, lettre N° 475, note [1]).

Document original.

471. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, 3 avril [1884]

Chère Madame,
J'ai enfin reçu de Durand et vous aussi, à ce qu'il me dit, vous avez donc pu solder Rémy et aller à Paris avec bien des soucis en moins; j'espère que vous n'aurez pas manqué d'y emmener Jean. Ici, le temps couvert est revenu avec de temps en temps de la pluie. Impossible de travailler; aussi vous jugez de mon désespoir. Ce n'est pas de chance et j'ai passé une bien ennuyeuse journée, ne sachant que faire de mon corps, navré enfin. Mon unique moyen de passer le temps est en somme de peindre des natures mortes, mais sans grand entrain; aujourd'hui, c'est le tour des citrons. Puis, de temps en temps, je sors un peu pour prendre l'air; enfin journée mortelle et qui sera de même demain, j'en ai peur. Je reste par acquit de conscience, mais je quitterai bon gré mal gré Bordighera dimanche; donc au reçu de ma lettre, vous pourrez m'écrire à l'hôtel du Pavillon du Prince de Galles. Il y a justement des régates à Menton, j'irai voir cela, ça me changera et me distraira un peu et je consacrerai ma semaine à faire quelques pochades. Mais, mon Dieu, que ces derniers jours me semblent longs avec ce travail si interrompu, moi qui comptais tant sur ces dernières séances. J'ai un trac comme à un début de montrer mes toiles, tout le monde s'attend à des merveilles, aussi me tarde-t-il bien de voir tout cela ailleurs qu'ici. Pour comble d'ennui, je n'ai plus de journaux à lire, ni livres, et je suis si énervé que je n'en dors plus, toujours inquiet du temps et je me lève à des heures impossibles; ce matin, il n'était pas 5 heures, à cette heure-là il faisait un temps superbe, et je croyais bien à une heureuse journée, mais la déveine y est; il va donc falloir que la pochade que je ferai à Menton soit épatante et que je me surpasse.
J'espère que M. Love vous aura donné quelque bonne potion magique et qu'à mon retour vous serez tout à fait remise; il me tarde aussi de savoir ce qu'il aura dit de Jean, mais c'est aujourd'hui seulement que vous êtes allée à Paris, je ne saurai cela que dimanche, c'est insupportable à distance; enfin, voilà la fin de nos maux qui approche, et, comme vous dites, ce n'est pas le moment de tant se lamenter, car dès demain en huit je serai sans doute en route. Mais je m'arrête, voilà la cloche du dîner; à ce soir, car je ne ferai partir ma lettre que demain matin dans l'espoir de pouvoir vous dire que j'ai beau temps.
Ce soir c'est le déluge, l'eau dégringole des rues comme un torrent, vous n'avez aucune idée de ces pluies-là; sans doute le beau temps est infaillible après, mais ce sera trop tard. Je viens de dîner, de bien mal dîner et en quelle société; chaque jour il survient de nouveaux Allemands, quelle sacrée langue et que ces gens-là sont grossiers et butors! Il y a bien quelques Anglais, mais ils sont lugubres, un monsieur avec trois jeunes filles très gentilles mais dont l'une est mourante et ne s'en ira pas d'ici vivante; c'est atroce à voir, et dès qu'il fait mauvais on la voit plus mal; jusqu'à présent j'avais été dispensé de ce triste spectacle, mais il paraît qu'à Menton c'est le refuge des plus malades; pourvu qu'il n'y en ait pas à mon hôtel.
A propos et pendant que j'y pense, envoyez-moi toujours les journaux, car cet hôtel, que j'ai choisi exprès parce qu'il est près du cap Martin, est très loin de la ville et il est douteux que je sorte le soir plus qu'ici.
Je vais me coucher et tâcher de dormir, je vous dis bonsoir, car vous êtes là devant moi, les petits et les grands, tous bien agréables à voir.
Mille tendresses pour vous, embrassez les enfants pour moi, amitiés à Marthe.
Votre Claude Monet.
Le temps qu'il fait, Bordighera 4 avril, 6 heures matin, soleil superbe. Prévisions pour demain: apparence beau temps.

Document original.

472. À P. DURAND-RUEL Bordighera, 3 avril 84

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je vous accuse réception de votre envoi de 700 francs. J'espère que cela me suffira et je vous remercie. Au cas où il me manquerait un peu d'argent au moment du départ, je vous télégraphierai, pour que vous m'envoyiez un billet de cent francs à Menton; et par précaution voilà l'adresse où vous pourrez m'y écrire: hôtel du Pavillon du Prince de Galles. Je compte quitter Bordighera demain ou après. Je ne suis pas favorisé du tout par le temps: il s'était remis au beau, mais aujourd'hui la pluie recommence.
Je vois que vous vous attendez à des merveilles; vous serez peut-être désillusionné, car bien que j'aie travaillé énormément, je ne suis pas content. Vous direz que c'est mon habitude et que je me plains toujours, mais certainement le résultat n'est pas en rapport avec le mal que je me suis donné. Ça a été une étude pour moi et c'est à présent seulement que je commence à comprendre.
Enfin, on fait ce qu'on peut; ce qu'il y a de certain, c'est que je suis éreinté et j'ai de la peinture par-dessus les yeux. Aussi est-ce un grand courage de ma part de m'arrêter à Menton, mais c'est que je tiens à rapporter le souvenir de deux ou trois jolies choses qu'il y a là.
A bientôt et mille amitiés de votre tout dévoué Claude Monet.
Je serai rentré pour Pâques.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 275-276 (partiellement). Archives Durand-Ruel.

473. À ALICE HOSCHEDÉ [Bordighera], vendredi 4 avril 84

Chère Madame,
Bonne et belle journée après le déluge d'hier et de cette nuit, une journée splendide et terriblement chaude, aussi ai-je bien employé mon temps; levé avec le jour, j'ai travaillé avant de sortir à mes citrons commencés hier, puis j'ai travaillé et voilà encore une toile à peu près sauvée. J'ai eu la visite de M. Moreno et de son gendre, exhibition, explication, admiration, etc.; ce soir jusqu'au dernier moment, il faut que mes affaires soient toutes prêtes; selon qu'il fera plus ou moins beau, je partirai toujours dimanche, bien entendu, mais à 9 heures du matin s'il fait vilain ou alors à midi après avoir donné encore une séance à une étude.
Je prépare aussi l'envoi que je ferai demain d'une énorme caisse de toiles et d'un autre colis où je mettrai tout ce qui me gêne dans mes valises, car naturellement j'ai plus de choses à rapporter que je n'en avais; enfin, je suis dans tous mes états et très encombré, aussi vous ne m'en voudrez pas de ne pas vous écrire aussi longuement que d'habitude.
J'ai eu votre lettre et suis anxieux de savoir le résultat de votre voyage, mais vous ne parlez pas d'emmener Jean.
Embrassez bien tous les enfants; mes amitiés à Marthe; pour vous mes meilleures pensées et à bientôt, on peut le dire à présent.
Votre Claude Monet.
A demain matin l'état du temps.
Samedi matin 6 heures, il est à craindre que la dernière journée sera mauvaise, le temps est très barbouillé.

Document original.

474. À ALICE HOSCHEDÉ Bordighera, samedi [5 avril 1884]

Chère Madame,
C'est un homme bien en colère qui vous écrit, et vous comprendrez ma fureur. Journée nulle pour la peinture, temps gris, brumeux à rappeler la Normandie, mais cela n'est rien, car j'ai eu tant à faire pour mes emballages que toute ma journée y a passé et que, s'il avait fait beau, je n'aurais jamais eu le temps de travailler et d'organiser tout; enfin les paquets prêts, tout en ordre, je pensais pouvoir partir demain à la première heure; j'avais été faire ma visite d'adieu et de remerciements à M. Moreno, et de là j'ai pris une voiture pour aller à Vintimille faire l'expédition d'un panier d'objets divers et d'une grande caisse de tableaux, mais c'est là — et je ne pouvais m'attendre à cela — que m'attendaient bien des ennuis.
Un employé accueille ma déclaration d'expédition, une caisse tableaux pour Vernon.
— Très bien, votre certificat, monsieur.
— Quel certificat?
— Celui de l'Académie.
J'étais ahuri, ne comprenant rien. Bref, on m'explique qu'aucun tableau ne peut sortir d'Italie sans une autorisation de l'Académie italienne constatant la provenance desdits tableaux et prouvant qu'ils n'ont pas été volés dans les musées; c'est plus qu'un comble et cela ne peut pas être croyable, quand on n'est pas passé par là, enfin, j'ai beau expliquer que je suis Français, venu à Bordighera pour y faire des études, que ces études sont toutes fraîches, rien n'y fait. On me dit que le plus court pour moi est d'aller à Gênes montrer mes toiles au représentant de l'Académie de Rome qui en prendra les titres et sujets et m'en délivrera un certificat. Je proteste, j'entre dans une colère bleue, parlant de tout crever plutôt que de céder, je réclame d'être mené au directeur de la douane qui m'explique fort poliment qu'il me faut me soumettre, la loi étant très sévère à ce sujet. J'avais fait le deuil du beau temps, de mes études, mes paquets étaient prêts, j'étais tout à la joie du départ et paf, il me faut ramener ma caisse à Bordighera; ils ne veulent même pas la garder en dépôt, disant qu'elle ne peut franchir la frontière sans avoir été vue à Gênes. Vous jugez des frais que cela me ferait, quatre caisses, et quelle perte de temps! Pour le coup il me faudrait dire adieu à Menton; enfin, j'ai tout au moins fait partir le panier, mais non sans peine, non plus, car il faut que la douane visite tout; j'ai passé là 3 heures et suis revenu à l'hôtel passée l'heure du dîner.
Je ne sais ce que je vais faire, ma seule pensée est de voir demain M. Moreno, il pourra peut-être me renseigner sur le mieux à faire. Si je pouvais avoir ce certificat par correspondance, je laisserais mes caisses de tableaux ici et partirais quand même à Menton avec mes valises et ma boîte à couleurs, ayant des toiles blanches qui m'y attendent, et, pendant ce temps-là, je travaillerais et reviendrais ici chercher mes tableaux quand le certificat me serait arrivé; mais j'arrange cela à ma guise, je ne puis rien décider avant d'avoir consulté quelqu'un. S'il me faut me soumettre et aller à Gênes, je devrai alors, pour éviter double dépense, continuer ma route par l'autre voie et rentrer en France par le Mont-Cenis; mais quelle guigne, quelle déveine!
Pour en revenir à l'expédition du panier, vous ferez bien de le réclamer à Vernon, il est adressé à mon nom; j'ai voulu en payer le port, il n'y a pas eu moyen, c'étaient des affaires d'Etat.

Peut-être y aura-t-il de la casse, car à la douane ils ont tout bousculé ce que j'avais eu tant de peine à arranger, et il y a de tout, des vêtements, des chaussures, des vases, des petits pots dans des boîtes, du linge sale, je vous recommande donc de déballer avec précaution; il y a même des galets, puis des petits carnets en palmier dont trois pour les filles et le plus joli pour vous. Je vous recommande aussi une vieille couverture que j'ai achetée, très jolie de tons.
J'ai reçu votre lettre, suis content de savoir que ma photographie vous ait fait plaisir et j'espère demain avoir de vos bonnes nouvelles. Pourvu que de mon côté je puisse vous en donner de meilleures; du reste je vous télégraphierai ce que je ferai afin d'avoir de vos nouvelles, et de toute façon j'irai lundi à Menton, soit pour y rester, soit pour chercher vos lettres et donner des instructions pour que mes lettres me soient envoyées où j'irai.
Mille baisers à tous, mes amitiés à Marthe, pour vous toutes mes pensées.
Votre Claude Monet bien énervé, bien ennuyé.

Document original.

475. À ALICE HOSCHEDÉ [Bordighera], 6 avril, dimanche 3 h^res [1884]

Chère Madame,
Vous le voyez, c'est encore de Bordighera que je vous écris. Je suis énervé, abruti, furieux, éreinté de courses et de démarches qui, je le crains, seront infructueuses; au milieu de tous ces ennuis je reçois votre lettre qui n'est pas faite pour me mettre du baume au cœur; tous vos soucis, vos embarras d'argent, tout cela me tourmente, car je vais arriver sans le sou probablement et je déplore bien des achats de bêtises, lorsque vous êtes ennuyée. Ce déjeuner ou dîner en wagon, tout cela me trouble beaucoup je l'avoue, j'étais du reste certain que des relations devaient fatalement arriver entre ce M. Lozère et vous et j'ai peur, pardonnez-le-moi.
Si vous êtes désespérée et disposée à tout envoyer promener, je suis moi dans un état impossible à décrire; aller à Menton, cette idée fixe, pour y faire quoi, revenir de suite peut-être pour apprendre bien des choses pénibles, mais la tête m'en tourne je vous l'assure, et cependant j'étais bien heureux hier, lorsque, toutes mes affaires en ordre, je me voyais en route.
Je ne suis pas superstitieux, vous le savez, eh bien, il me semble qu'en arrivant je vais apprendre mille choses fâcheuses, terribles. Je fais quand même tous mes efforts pour partir; le gendre de M. Moreno s'est mis en quatre depuis ce matin pour faciliter le passage de mes tableaux sans aller à Gênes. J'ai dû faire sur papier timbré une déclaration comme quoi je suis artiste de Paris, ayant séjourné tant de temps à Bordighera et y avoir exécuté des toiles dont j'ai dû donner le détail avec titres (pour cela tout déballer), faire constater la chose par le maire qui apostille ma déclaration — M. Moreno[1], en qualité de consul, l'apostille également — puis, pour bien constater qu'il n'y a pas eu de substitution de tableaux et que je n'emporte aucun Raphaël, on met les scellés à chaque caisse et tout sera sans doute insuffisant; aussi pour éviter les mêmes employés de Vintimille je prends deux voitures et pars dans une heure par la route de la Corniche, dans l'espérance que là la douane italienne se contentera de cela; si on ne laisse pas sortir mes caisses de tableaux, une des voitures les rapportera chez M. Moreno qui fera de nouvelles démarches et je continue ma route pour Menton avec mes valises et ma boîte à couleurs; mais tout cela va-t-il aller tout seul? J'en doute, je suis tellement écœuré que je vois tout en noir; vous le comprendrez du reste et ne m'en voudrez pas? Je vous aime plus que vous ne croyez et suis bien malheureux.
Allons à demain. Je vous télégraphierai de Menton si j'ai pu passer avec armes et bagages.
Baisers aux enfants, amitiés à Marthe, pour vous toutes mes pensées, mais hélas bien tristes.
Votre Claude Monet.

[1] Monet se trompe: il n'y a pas eu de consulat de France à Bordighera, mais seulement une agence consulaire dont le titulaire, en 1884, était M. Borelli, gendre de M. Moreno (cf. *supra*, lettre N° 470, note [1]).

Document original.

476. À ALICE HOSCHEDÉ [Hôtel du Pavillon du Prince de Galles], Menton, 7 avril [1884]

Chère Madame,
Je ne puis que vous écrire deux mots, la dernière levée est dans un instant et je ne veux pas vous laisser sous l'impression de ma dernière lettre qui a dû vous faire de la peine.
Pardonnez-moi, car j'ai tout contre moi; enfin j'ai pu passer mes toiles par un miracle; mais je vous expliquerai cela dans une plus longue lettre que je vais commencer après le dîner.
J'ai beaucoup travaillé aujourd'hui avec un temps superbe.
A bientôt, baisers aux enfants, amitiés à Marthe, pour vous tout mon cœur.
Votre Claude Monet.

Document original.

477. À ALICE HOSCHEDÉ Menton, lundi soir [7 avril 1884]

Chère Madame,
Que je dise toutes mes tribulations, je crois vous avoir déjà dit tout le mal que j'ai eu avec le gendre Moreno, visite au maire, déclaration, scellés, etc. Je n'étais pas au bout de mes ennuis, au moment de partir avec mes deux voitures qui avaient l'air d'un vrai déménagement, voilà qu'un cachet de scellés se casse, impossible d'aller de nouveau chercher le maire un dimanche; furieux après le cocher, je ne voulais plus partir, mais lui se met à les arracher tous me disant dans son drôle de français que tout cela c'est de la blague, qu'il se charge de me faire passer la frontière italienne, que je ne le payerai pas si mes caisses ne passent pas.
Bref, c'est ainsi que cela eut lieu, mais par miracle, surtout à cause du dimanche et de l'heure; à la douane française ça a été aussi très bien; me voilà donc en chemin pour revenir et je suis de moins méchante humeur; il est très regrettable que je me sois tant obstiné à rester à Bordighera; ici c'était bien mieux mon affaire et j'aurais pu faire les merveilles que tout le monde a dit attendre de mon voyage. Pendant les quelques jours que je vais être ici je ne puis guère faire que des pochades pour moi comme souvenir du pays; si cependant j'avais la chance d'avoir du beau temps régulier, je pourrais peut-être [en] terminer deux ou trois.
J'ai reçu cet après-midi votre lettre du 5, adressée à Bordighera et qui m'est déjà revenue, ainsi qu'une très aimable lettre de Mme Manet-Morisot qui viendra à Giverny dès que je serai revenu.
Je ne vous ai pas dit de ne pas venir au-devant de moi, vous savez que moi aussi je suis anxieux de vous voir, mais je tenais surtout à être rendu vite et à ne pas traîner à Paris après le trajet que je veux faire d'ici d'une seule haleine. Si donc les finances vous le permettent, venez, mais aussi si vous ne craignez pas d'être trop fatiguée, surtout après d'autres voyages.
J'espère que votre journée de demain se passera heureusement pour vous et l'opération ne sera pas trop douloureuse. Je regrette d'avoir insisté pour que vous emmeniez Jean qui va sans doute vous gêner, mais c'est vous qui m'en aviez parlé et j'ai été surpris que jeudi vous n'en ayez plus eu la pensée.
Quant à la date de mon retour, je compte toujours arriver pour le 12, à moins de mauvais temps, ou bien si je voyais que une ou deux journées de plus me permettraient de finir quelque chose, j'arriverais donc le 14 au lieu du 12, mais rien n'est sûr, car je ne veux pas faire comme à Bordighera et attendre des semaines pour avoir quelques heures de travail, et puis, j'en ai assez malgré la beauté du pays.
A demain la fin de ma lettre, et puis, à bientôt.
Mardi 8, 6 heures.
Pas de lettre de vous, je n'y comprends rien; vous avez cependant mon adresse, hôtel du Pavillon du Prince de Galles; même adressée à Bordighera, elle me serait arrivée comme hier.
Je rentre de travailler, suis bien fatigué, car le cap Martin est encore loin et j'ai fait quatre fois le trajet; très beau temps; quatre toiles en train; si le temps ne change pas, je pourrai les finir.
Rien de décidé encore pour mon départ; selon ma journée de demain, je prendrai une résolution et vous la dirai dans ma prochaine lettre. Baisers aux enfants, amitiés à Marthe, pour vous toutes mes pensées.
Votre Claude Monet.
J'ai fait expédier aujourd'hui une caisse de tableaux qui arrivera en même temps que ma lettre. 32 francs de transport; il me faut encore demander de l'argent à Durand, je n'en aurai pas assez.

Document original.

478. À P. DURAND-RUEL Menton, 8 avril 84

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je suis à Menton depuis dimanche soir seulement. J'ai eu toutes sortes de tribulations au moment de quitter Bordighera. Aussi suis-je obligé [de vous demander] non pas cent mais deux cents francs *par retour* du courrier, devant partir d'ici samedi ou dimanche. Je compte absolument sur vous. Figurez-vous que la douane italienne me défendait de sortir mes toiles. Il y a une loi qui interdit la sortie de tout tableau qui n'aura pas été vu de l'Académie italienne, et comme il n'existe pas d'académie à Bordighera, on prétendait me faire partir toutes mes caisses à Gênes et là les faire voir et obtenir un laissez-passer. En somme j'étais en route et il m'a bien fallu retourner à Bordighera où j'ai fait toutes sortes de démarches pour obtenir un certificat du maire et me remettre en route pour échouer à nouveau.
Bref j'ai dû prendre deux voitures et essayer de passer par la route de la Corniche, espérant qu'à ce poste ils seraient moins difficiles, mon cocher s'étant fait fort de me faire passer grâce au dimanche. En effet, nous avons pu franchir cette terrible frontière, mais tout cela m'a bien ennuyé et m'a coûté gros; c'est pourquoi je suis obligé de vous redemander 200 francs. Il fait très beau et j'espère rapporter plusieurs toiles d'ici. Ce pays était du reste beaucoup plus mon affaire.
A bientôt, mille amitiés de votre tout dévoué Claude Monet.
Hôtel du Pavillon du Prince de Galles, Menton.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 276-277 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

479. À ALICE HOSCHEDÉ Menton, mercredi 10 h matin [9 avril 1884]

Chère Madame,
Hier soir, en rentrant de voir de superbes illuminations à l'occasion des régates, j'ai trouvé votre lettre de lundi; elle m'est donc arrivée le lendemain; ce matin, je reçois celle de dimanche adressée à Bordighera. Je rentre chassé par un vent terrible, pour lequel il est impossible de résister au cap Martin à moins de chercher d'autres motifs dans des coins abrités, mais je ne veux pas me leurrer ni me laisser entraîner à cela, tenant à partir dimanche irrévocablement pour être près de vous lundi 14; cessez donc de m'écrire à dater de vendredi, mais écrivez-moi ce jour-là en mettant votre lettre de bonne heure à la poste.
De mon côté, si voyant le temps tout à fait brouillé et l'impossibilité de profiter de mon temps, une dépêche vous préviendrait que j'arrive plus tôt; voilà donc qui est bien convenu.
A l'heure qu'il est vous devez être au fait de mes péripéties avec la douane, car je vois que dimanche vous n'en saviez encore rien. Vous devez aussi avoir reçu le panier, mais je crains bien qu'il n'y ait de la casse; je voudrais bien apprendre aussi que mes cadres sont arrivés; a-t-on été voir à la petite vitesse? Enfin je saurai tout cela dans vos prochaines lettres.

Je sais que, pour mon arrivée, nous allons être bien gênés pour l'argent avec tous les retards dont vous me parlez; j'arriverai sans le sou en ayant cependant encore demandé à Durand et je frémis de faire mon compte avec lui; enfin je rapporte bien près de 50 toiles, mais la moitié n'est pas vendable, et puis c'est effrayant ce que j'ai reçu de réclamations: Argenteuil, tous semblaient s'être donné le mot. Quand donc serai-je débarrassé de tous ces gens-là.
D'après ce que vous me dites de vos santés à tous, il faut m'attendre à vous trouver tous dans un triste état et c'est là le pire; la pensée de savoir Jean lâché dans Paris avec Fernand me trouble un peu, je l'avoue; pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé.
Si vous avez mis votre lettre à la poste à Paris avant 5 heures, je puis l'avoir ce soir à 9 heures, sinon il me faudra attendre à demain.
Allons à demain et à bientôt. Recevez toutes mes pensées, tout mon cœur; baisers aux enfants, amitiés à Marthe.
Votre Claude Monet.

Document original.

480. À ALICE HOSCHEDÉ Menton, 10 avril [1884]

Chère Madame,
Vous savez par ma lettre d'avant-hier soir dans quel état de tourments et d'inquiétude m'avait mis votre courte lettre si différente des autres. Depuis cela je ne vis pas, je me torture l'imagination et j'en suis à me demander si je fais bien de revenir; je n'ai pas voulu vous écrire hier soir comme d'habitude, tant mes idées étaient tristes et folles, j'ai préféré attendre une longue et bonne lettre qui me prouve et ma folie, et aussi votre désir de me revoir; mais rien n'est venu pas plus hier qu'aujourd'hui; évidemment vous avez d'autres pensées qui vous absorbent.
J'ai été trop longtemps absent et, qui sait, peut-être ne souhaitez-vous plus ce retour.
Je m'arrête, j'ai le cœur trop gros, la tête perdue.
Recevez la triste pensée de celui qui vous aime.
Votre Claude Monet.
Etes-vous rentrée mardi à Giverny; est-il arrivé malheur à Jean? Je ne sais que penser, et si je n'ai pas de lettre ce soir à 9 heures, je ne reviens pas.

Document original.

481. À P. DURAND-RUEL Menton, 11 avril 84

Cher Monsieur Durand,
Je reçois votre lettre chargée contenant 200 francs. Vous n'avez sans doute pas reçu en temps ma seconde lettre vous demandant encore 100 francs; sans doute je les recevrai demain. Je pars dimanche matin pour être chez moi lundi. Essayer de terminer les esquisses que j'ai voulu faire ici comme souvenir m'entraînerait trop loin, car, bien que le temps soit généralement beau ici, il est plus variable que n'importe où et puis je suis à bout, je n'en peux plus.
Prévenez-moi par un mot à Giverny du jour où vous viendrez.
Votre tout dévoué Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 277 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

482. À ALICE HOSCHEDÉ [Menton], vendredi soir [11 avril 1884]

Chère Madame,
Enfin j'ai votre lettre; quelle bonne lettre et qu'elle me fait de bien! Je voudrais pouvoir rattraper celle que je vous adressai étant toute pleine de mon désespoir, car elle va vous faire de la peine, mais je me hâte dans l'espoir que ces lignes de pardon vous arriveront en même temps; pardonnez-moi, car je vous aime et, si je suis tout pour vous, moi, il me semble impossible de vivre sans vous; loin comme cela on se monte l'imagination.
Je ne puis vous en dire long, car je tiens à ce que ma lettre parte de suite; je cours à Menton la porter; c'est ma dernière lettre, je pars après-demain matin à 11 heures 20 d'ici, serai le lendemain 10 heures 05 à Paris et à 2 heures 26 à Vernon. Précautionnez-vous de voiture pour tous mes bagages.
Mille bons baisers pour vous et tous. A lundi.
Votre Claude Monet.

Document original.

483. À ALICE HOSCHEDÉ [Menton], vendredi soir 9 h ½ [11 avril 1884]

Chère Madame,
Je reçois à l'instant une seconde lettre de vous, celle datée d'hier. Comme je suis malheureux de penser qu'il y a en route de vilaines, bêtes et méchantes lettres qui vont encore vous tourmenter!
Heureusement je vais venir moi-même demander mon pardon. Je vous ai adressé ce soir quelques fleurs, et vous en ai prévenue par une dépêche, afin que vous les fassiez chercher dans la journée de dimanche. Je vous écris, mais avec cette unique distribution de Giverny, j'arriverai presque en même temps, tandis qu'ici, je reçois vos lettres le lendemain, c'est aussi pourquoi j'étais si tourmenté, hier et ce matin, en ne recevant rien de vous, mais maintenant je serais tout à la joie du retour, si je ne pensais à ces maudites lettres.
Je suis bien ennuyé de vous savoir encore souffrante. Avez-vous eu au moins affaire à un bon dentiste? Vous ne m'avez jamais dit chez qui vous alliez.
Il a fait très beau aujourd'hui, mais j'étais dans un [tel] état d'accablement avant vos bonnes lettres que je n'étais pas du tout à ce que je faisais, j'avais même renoncé à peindre hier, mais je ne savais où me traîner et j'ai ce matin repris la palette; enfin, demain s'il fait le même temps, il faut que je bûche ferme, car c'est vraiment bien beau. J'ai reçu aujourd'hui un peu d'argent de Durand, j'aurai tout juste pour mon retour; ce Durand il ne doute de rien, il me dit tout naturellement que, si Menton me plaît et s'il fait beau, d'y rester un peu et d'y terminer ce que j'ai commencé, mais je viens de lui répondre en lui disant que j'en avais assez de la peinture pour le moment, et il est certain que l'on ne peut faire le métier que j'ai fait pendant longtemps. Si je me suis trompé, tant pis, mais j'en ai assez et n'ai plus qu'une pensée, qu'un désir, être près de vous.
Et surtout tout le monde bien portant; embrassez les enfants, mes amitiés à Marthe et à bientôt tout moi.
Votre Claude Monet.
Samedi 6 heures du matin; allons, encore une nuit de passée, demain le départ. Il fait très beau et je vais bien travailler, à lundi.

Document original.

484. À ALICE HOSCHEDÉ [Menton], samedi midi [12 avril 1884]

Chère Madame,
Il fait un temps exceptionnel, merveilleux; j'ai très bien travaillé ce matin; en une séance ou deux je pense rapporter plusieurs toiles d'ici terminées; j'ai été si malheureux à Bordighera que cela en vaut la peine et vous ne m'en voudrez pas, j'espère, de rester *un ou deux* jours de plus. Je compte du reste vous le télégraphier, mais si cependant demain ce beau temps avait changé, je partirais demain à 11 heures 15; je ne resterai qu'avec certitude de travail.
Je n'ai que juste le temps de vous adresser ces deux lignes et pars travailler.
Je vous supplie d'oublier mes méchantes lettres, je vous aime et vous envoie tout mon cœur.
Baisers aux enfants, amitiés à Marthe.
Votre Claude Monet.
Je viens de trouver la carte de M. Hayem, le marchand de rubans venu pour me voir.

Document original.

485. À ALICE HOSCHEDÉ [Menton], dimanche, 13 [avril 1884] 5 h^res soir

Chère Madame,
Vous devez bien m'en vouloir d'avoir encore retardé ce retour tant désiré de deux grands jours, il m'a du reste fallu beaucoup de raison pour m'y décider, mais voyant le temps si beau j'avais la certitude de pouvoir à peu près terminer une ou deux toiles. Je rentre de travailler et j'ai trois toiles qui ne sont pas mal; si demain il fait encore beau, je puis encore en enlever deux autres; alors j'aurai vraiment bien utilisé le peu de temps que j'ai passé ici. Cependant en ce moment le temps paraît se brouiller, alors si demain à mon réveil il était douteux, je prends le train et serai rentré pour le 15. Je vois que c'est grande fête demain à Vernon, et les enfants doivent être dans tous leurs états, ça et les toilettes neuves.
Je reçois régulièrement votre lettre le lendemain; j'espère donc en avoir encore une ce soir et une demain, si je suis encore ici.
Vous avez dû recevoir toutes mes dépêches et les fleurs; j'espère donc qu'à l'heure qu'il est, vous avez oublié mes vilaines pensées et que vous ne m'en voulez plus.
Je dîne en ville ce soir, voilà qui va vous étonner, chez M. Hayem qui passe tous les hivers ici et qui est installé. Comme je vous l'ai écrit, il était venu pour me voir hier matin et, ayant demandé où je travaillais, il est arrivé l'après-midi au cap Martin avec sa femme; je l'aurais bien envoyé à tous les diables, car je n'avais pas de temps à perdre; heureusement il m'a laissé me demandant à venir voir mes toiles chez moi à la fin de la journée; il a fallu exhiber une partie de mes toiles qui lui ont beaucoup plu; il pensait pouvoir avoir quelque chose de moi à meilleur compte que chez Durand, me disant que Durand était intraitable comme prix. Bref, comme je lui ai dit qu'il n'y avait pas moyen, il paraît décidé à voir Durand dès son retour. Sa visite avait aussi pour but de me faire faire la connaissance d'un peintre, un monsieur Giron qui habite le même hôtel que moi, qui voulait me connaître, mais n'osait pas m'aborder; donc, présentations et réexhibition des toiles, grande admiration; charmant garçon du reste, nous avons passé la soirée ensemble, promenade en voiture au clair de lune.
Pour en revenir à M. Hayem, il voulait m'avoir à déjeuner ce matin, mais comme cela m'était impossible, il a fallu accepter d'y dîner ce soir et cela ne m'amuse qu'à moitié et puis j'ai accepté sans réfléchir que j'étais dégoûtant et j'ai le trac qu'il n'y ait du monde; enfin je vous conterai cela; à bientôt cette fois, mille baisers à tous et vous, tout mon cœur.
Votre Claude Monet.

Document original.

486. À P. DURAND-RUEL Menton, 13 avril 1884

Cher Monsieur Durand,
Deux mots à la hâte pour vous remercier de votre envoi de 100 francs et pour vous dire que je ne serai rentré que mercredi. Je reste deux jours de plus pour terminer quelque chose.
Tout à vous, Claude Monet.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 277 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

487. À P. DURAND-RUEL Giverny, 16 avril 84

Cher Monsieur Durand,
Je viens d'arriver et naturellement tout juste au bout de mon argent. C'est ruineux de voyager. Puis comme vous n'avez pas envoyé ici depuis une quinzaine, nous sommes bien gênés. Je viens donc vous prier de m'adresser 200 ou 300 francs par courrier et de me dire quel jour vous viendrez voir mes toiles.
Je crois que vous serez content de moi. Je compte sur vous par retour du courrier.
Tout à vous, Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

488. À P. DURAND-RUEL Giverny, 23 avril 84

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je ne vous avais pas répondu pour vous accuser réception de l'envoi de 200 francs que m'a fait M. Casburn, parce que je m'attendais à votre visite dimanche dernier. Je vous ai attendu tous ces jours, mais ne recevant pas de vos nouvelles, je me décide à vous adresser ces quelques lignes pour vous prier de m'écrire quel jour vous comptez venir, car je n'ose guère m'absenter dans la crainte de vous manquer. Vous pensez à m'envoyer pour vendredi ou samedi au cas où vous ne viendriez pas avant.
A bientôt donc, votre tout dévoué Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

489. À P. DURAND-RUEL Giverny, dimanche [27 avril 1884]

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je viendrai demain matin selon votre désir, mais avec un très petit nombre de toiles et uniquement pour ne pas vous désobliger, car je n'ai pas une seule toile qui n'ait besoin d'être revue et retouchée avec soin, et cela ne peut se faire en une journée. J'ai besoin de voir tout cela tranquillement dans de bonnes conditions. J'ai travaillé pendant trois mois, me donnant bien du mal, et n'étant jamais satisfait, sur nature, et c'est seulement ici depuis quelques jours que je vois le parti que je peux tirer d'un certain nombre de toiles. Vous devez bien penser que dans la grande quantité des études que j'ai faites, toutes ne peuvent être livrées au commerce, quelques-unes peuvent être très bien, je crois, et d'autres, même un peu vagues, peuvent devenir de bonnes choses en les retouchant avec soin, mais, je le répète, cela ne se peut faire du jour au lendemain et il ne serait pas plus de votre intérêt que du mien de vouloir quand même en montrer beaucoup, mon ambition étant de ne vous donner que les choses dont je suis complètement satisfait, quitte à vous en demander un peu plus cher. Vous comprendrez cela, je l'espère, car autrement je deviendrai absolument une machine à peindre et vous vous encombreriez d'une foule de choses incomplètes et qui ne pourraient que dégoûter les amateurs les mieux disposés.
J'ai regretté que vous n'ayez pu venir hier. Nous aurions pu faire ensemble un choix. Au lieu de cela je suis très troublé, votre fils m'ayant dit de votre part que vous teniez à en avoir de suite le plus grand nombre possible pour les montrer, quitte à me les rendre. Mon amour-propre de peintre s'oppose à ce que je laisse voir des toiles dans un état incomplet. Bref, je serai demain chez vous à l'heure convenue, 11 heures et demie. Je vous apporterai quelques toiles de celles que je juge les plus possibles à montrer, mais à la condition de les rapporter pour vous les livrer au fur et à mesure que je les terminerai.
Donc à demain.
Votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 265-266.
Archives Durand-Ruel.

490. À P. DURAND-RUEL Giverny, 3 mai 84

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je vous accuse réception de votre envoi de 200 francs ainsi que des 300 que vous m'avez fait remettre samedi dernier par votre fils. J'espère recevoir demain de vos nouvelles. Il me tarde de savoir ce que vous avez pu décider avec M. Petit. Je viens demain à Paris, devant déjeuner avec Renoir chez M. Clapisson ; mais je ne pourrai vous voir, car à moins de causes imprévues je compte rentrer chez moi le soir même.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Je me suis mis au travail. Quand j'aurai quelques toiles terminées, je vous les enverrai. Je voudrais bien avoir le relevé de mon compte, avant mon départ. J'avais remis le mien, qui ne se rapportait pas tout à fait au vôtre, et cela me gêne pour savoir où nous en sommes. Vous serez bien aimable de me le faire faire et de me l'envoyer.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 278 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

491. À P. DURAND-RUEL [Paris], mercredi matin [7 mai 1884][1]

Cher Monsieur Durand,
Je suis, je l'avoue, désespéré de la situation et je viens vous demander de me répondre bien franchement, car je ne puis rester plus longtemps ainsi dans l'incertitude.
J'ai fait tout ce qui m'était possible pour trouver de l'argent afin de ne pas avoir recours à vous dans un pareil moment, je n'ai pu réussir, et cependant il m'en faut absolument et pas mal. Je ne puis rentrer chez moi sans argent. Je reçois ce matin de très mauvaises nouvelles de Giverny, ma présence y est donc nécessaire, mais je n'y veux rentrer qu'avec de l'argent. Ici me voilà sans un sou, perdant un temps précieux, obligé de fuir les gens qui tous m'adressent des questions embarrassantes et peu faites pour rassurer. La réunion de nos amateurs les a très déroutés. Ils ne le cachent pas. Ainsi vous voudrez bien m'excuser de ne pas venir dîner ce soir si c'était une seconde réunion, car outre que je ne crois pas à son succès, c'est très gênant pour nous.
N'allez pas croire que je doute de vous. Non, je sais votre courage et votre énergie, mais je doute absolument des autres. Bref, dites-moi nettement la situation, avez-vous la certitude de pouvoir me donner de l'argent aujourd'hui. Sous peine de gros embarras, il m'en faut. Si cela ne vous est pas possible je vais reprendre le métier de jadis et courir les amateurs, si toutefois, ils veulent de ma peinture à présent, et j'ai peur que non.
Réponse au porteur, cela m'ennuie de venir constamment vous relancer au magasin.
Si le porteur ne vous trouve pas, faites-moi envoyer la réponse à l'hôtel de Londres et New York, place du Havre.
Tout à vous, Claude Monet.

[1] La date proposée par Venturi est erronée. Le 8 mai, les livres de comptes de Durand-Ruel enregistrent un versement de 600 francs.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 266-267 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

492. À PISSARRO Giverny, [peu avant le 13 mai 1884]

Mon cher ami,
Je me fais un mauvais sang du diable depuis mon retour, et n'ai pas eu le courage de travailler tant je suis préoccupé de la situation du pauvre Durand et du sort qui fatalement nous attend. Je compte bien sur vous pour me donner des nouvelles, quelles qu'elles soient.
Durand est très affairé pour prendre le temps de m'écrire, ne manquez donc pas de m'écrire le plus tôt possible et de me dire ce que vous savez, bon ou mauvais.
Quelle déveine de ne pas avoir la tranquillité par ce beau temps.
A vous, Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 278 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

493. À PUCURY Giverny

Monsieur,
Voulez-vous avoir l'obligeance de voir M. Durand-Ruel, 1, rue de la Paix, auquel je vends régulièrement. Il est tout disposé à s'entendre avec vous pour le règlement de ma dette. Je suis venu à Paris, mais trop peu de temps pour aller chez vous.
Vous trouverez M. Durand-Ruel le matin à son magasin ou vers midi à son domicile, 35, rue de Rome. Vous voudrez bien m'écrire dès que vous l'aurez vu.
Recevez mes civilités distinguées. Claude Monet.
Ce 15 mai 84.
Document original, Archives Durand-Ruel.

494. À P. DURAND-RUEL Giverny, 15 mai [1884]

Cher Monsieur Durand,
Depuis mon retour, je suis d'une inquiétude terrible. Je voudrais être au courant de ce qui vous arrive de bon ou de mauvais. Si vous pouvez disposer d'un instant, écrivez-moi un mot. Je suis si anxieux de savoir si vous croyez vous tirer d'affaire et comment. Quant à moi, je me fais un très mauvais sang et j'ai tant d'ennuis que je ne puis travailler.
Renoir m'écrit qu'il vous donne le conseil de vendre nos toiles à bon marché. Si cela doit vous aider à vous tirer tout à fait d'affaire, n'hésitez pas. Nous vous en ferons d'autres. Sinon soyez très prudent, car cela ne pourrait que faire du tort.
Il faudra je le crains que nous en arrivions à vendre de notre côté, car nous ne pourrons vous demander d'argent si vous ne pouvez vous tirer d'affaire vous-même. Ecrivez-moi donc et tenez-moi au courant de ce qui vous arrive.
Votre tout dévoué Claude Monet.
A propos de ce créancier qui veut me poursuivre, les quelques jours de répit qu'il m'avait donnés sont écoulés. Je lui écris d'aller vous voir. Si vous pouvez sans danger pour vous lui garantir ma dette et éviter les poursuites, prenez tel arrangement que vous pourrez. L'important est d'éviter les *huissiers ici*. Ce monsieur s'appelle Pucury, rue Cretet 3.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 279 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

495. À PISSARRO Giverny, [peu après le 15 mai 1884]

Mon cher ami,
J'ai reçu vos deux lettres et je voulais vous écrire depuis longtemps, mais ne sachant rien de neuf, j'attendais toujours.
Du reste, d'après ce que m'écrit Renoir, Durand est toujours à peu près dans la même situation, toujours à la recherche, et s'occupe de la formation de sa société. Ah ! saint Luc, oh là là ! enfin.
Vous êtes sans doute retourné à Paris ; si vous y avez appris quelque chose d'intéressant, faites-m'en part. Je compte y aller moi-même la semaine prochaine voir l'exposition Meissonier. Y serez-vous à ce moment ?

Je pense aussi aller vous surprendre un de ces jours à Eragny, mais ne sais guère quand je le pourrai.
Mes compliments à votre femme, poignée de mains à Lucien.
A vous. Claude Monet.
Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, nº 107.
Document original.

496. À P. DURAND-RUEL Giverny, 18 mai 84

Cher Monsieur Durand-Ruel,
J'ai reçu votre lettre hier, ainsi que les 300 francs dont je vous remercie, il était temps, j'allais avoir de véritables difficultés.
Je suis content de vous voir un peu rassuré et j'admire votre énergie. Pour moi, vous savez que j'ai toujours été de même, me laissant très vite abattre. Et aujourd'hui c'est justement parce que je me rends compte du chemin parcouru et de la situation à laquelle je suis arrivé grâce à vous, que je m'épouvante et me désole à la pensée de rétrograder et de recommencer cette chasse à l'amateur. Enfin, devant votre confiance je vais essayer de combattre ces idées noires. D'ici quelques jours vous recevrez quelques toiles.
Votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 279 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

497. À P. DURAND-RUEL Giverny, 24 mai 84

Cher Monsieur Durand,
Je viens de recevoir votre lettre contenant trois billets de banque de cent francs. Merci bien.
Vous recevrez une caisse de toiles mercredi ou jeudi sans faute. Je n'ai pu encore me mettre à travailler dehors, j'espère cependant le faire un de ces jours. Quant à être tout à fait remonté, je ne le serai que si je vous sais vous-même moins ennuyé, si cela marche mieux pour vous.
Compliments de votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 279 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

498. À P. DURAND-RUEL Giverny, 30 mai 84

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je vous envoie enfin ce soir par grande vitesse une caisse contenant huit tableaux dont ci-contre le détail. Je vous les compte un tout petit peu plus cher, mais vous savez le mal que je me donne et aussi ce que cela me coûte. Enfin j'espère que les amateurs vont se jeter dessus et que vous êtes un peu tiré d'embarras ; écrivez-moi à ce sujet. Sans doute je recevrai de l'argent demain ; au cas contraire ne me faites pas attendre, car j'ai bien des choses à payer. Je réclame aussi le relevé de mon compte.
Je me suis remis au travail dehors et si les affaires sont meilleures pour vous, je pense faire une bonne saison ici. Enfin, vous le voyez, je suis dans de très bonnes dispositions et il me tarde de recevoir de vos bonnes nouvelles.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Je vous enverrai d'autres toiles la semaine prochaine, renvoyez-moi ma caisse vide. Quelques toiles seront encore fraîches, il faudra y faire attention.

Le matin à Bordighera	900 francs
Bois d'oliviers à Bordighera	900
Vue prise du cap Martin près Menton	900
Palmiers à Bordighera	900
Au cap Martin près Menton	900
Bordighera (Italie)	900
Vallée de Sasso près Bordighera	900
Vue de Bordighera	900

Cinq toiles déjà livrées :

Etude d'oliviers	600
La marine à Bordighera	800
Vue prise près Vintimille	900
Branches d'orangers	300
Branches de citronniers	300

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 279-280. Archives Durand-Ruel.

499. À P. DURAND-RUEL Giverny, 3 juin 84

Cher Monsieur Durand-Ruel,
J'ai bien reçu votre envoi de 200 francs avant-hier, mais je suis obligé de vous prier de m'en envoyer par retour du courrier, ne serait-ce que cent francs qu'il me faut absolument pour demain et faites tout votre possible pour me donner plus de 300 francs samedi prochain.
Vous aurez d'autres toiles pour la fin de cette semaine.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

500. À P. DURAND-RUEL Giverny, 4 juin 84

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je vous accuse réception de votre envoi de cent francs. Je vous en remercie. Ne m'oubliez pas pour samedi et pensez à m'envoyer en même temps le relevé de mon compte.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

501. À P. DURAND-RUEL Giverny, 7 juin 84

Cher Monsieur Durand,
J'ai encore deux toiles à terminer que vous recevrez dans un nouvel envoi pour mardi, mercredi au plus tard, mais je vais me dépêcher. Je viens de recevoir votre lettre contenant 300 francs. Merci et à bientôt, ou, peut-être, viendrai-je mardi.
Tout à vous, Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

502. À P. DURAND-RUEL Giverny, 10 juin 84

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je serai à Paris après-demain matin avec une caisse de tableaux. Si Pissarro est à Paris, veuillez le prévenir de ma venue. J'ai reçu le pastel de Manet ; j'aurais préféré une note plus caractéristique de Manet. Je ne garde donc cela que conditionnellement.
Tout à vous, Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 280-281. Archives Durand-Ruel.

503. À P. DURAND-RUEL Giverny, 14 juin 84

Cher Monsieur Durand,
Je vous envoie ci-contre la liste des tableaux que je vous ai apportés ainsi que les prix. Je l'avais oubliée. De même que j'ai oublié de vous reparler de mon compte que je vous prie de m'envoyer sans faute le plus tôt possible. Il fait un temps superbe, je me remets au travail. De votre côté tâchez d'arriver à de bons résultats avant le départ du monde.
Votre tout dévoué Claude Monet.
J'ai prévenu mon tailleur d'aller vous voir.
Tableaux livrés le 12 juin 1884 :

Sous les citronniers	600 [francs]
Bois d'oliviers	800
A Bordighera	800
Jardin Moreno à Bordighera	1 200
Un coin de ferme à Bordighera	1 200
Strada romana	900
Vallée de Valle Buona près Bordighera	900
Maisons de jardiniers à Bordighera	900
Jardin à Bordighera	900
	8 200

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 281. Archives Durand-Ruel.

504. À P. DURAND-RUEL Giverny, 21 juin 84

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je viens de recevoir votre lettre contenant deux billets de cent francs dont je vous remercie, comptant bien, comme vous me l'annoncez, sur un autre envoi aujourd'hui ou demain sans faute, car j'en ai bien besoin.
J'ai vu en effet M. Petit qui ne m'a pas caché le mauvais état des affaires générales, mais toujours très bien disposé pour nous, à ce qu'il m'a paru.
Du reste s'il vous a de nouveau acheté de mes nouvelles choses, c'en est une preuve. Il est donc nécessaire, je crois, que vous et lui sortiez de cette crise, car sa chute ne vous donnerait pas l'argent qui vous manque, tandis qu'au contraire il peut vous être très utile à un moment donné.
Enfin il faut espérer que cela ne finira pas mal.
Pour vous, tâchez de trouver un appui de façon à passer la morte-saison sans encombre. J'attends donc une nouvelle lettre de vous et vous prie de ne pas oublier de m'envoyer mon compte à ce jour.
J'y compte absolument.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Avez-vous vu mon tailleur ?
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 282 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

505. À P. DURAND-RUEL [Giverny], jeudi 25 juin 84

Cher Monsieur Durand,
Comme vous me l'aviez annoncé, j'attendais chaque jour l'envoi promis. Ce matin, rien encore et je suis sans le sou, très ennuyé tous ces jours. Je ne pense pas à un oubli de votre part. Faites donc votre possible pour m'envoyer de suite le plus possible, car je ne sais où donner de la tête.
Tout à vous, Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

506. À P. DURAND-RUEL Giverny, 28 juin 84

Cher Monsieur Durand,
J'ai reçu vos deux envois de cent francs, ensemble 200 francs. Je vous remercie, mais je vois que vous avez de plus en plus de mal et je ne sais que faire, car de si petites sommes sont bien insuffisantes. Enfin j'espère que vous allez pouvoir m'en envoyer d'autre pour demain et si vous ne pouvez faire l'envoi ce soir, je serai heureux d'avoir votre visite demain.
Ce que je réclame, mais en vain, depuis bien longtemps, c'est le relevé de mon compte. *Pensez-y sans faute.*
Tout à vous, Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

507. À P. DURAND-RUEL [Giverny], 30 juin 84

Cher Monsieur Durand,
J'ai reçu hier votre envoi de cent francs, mais j'aurais mieux aimé avoir votre visite, nous aurions pu causer un peu. Je n'ai pas votre confiance et suis bien inquiet de savoir comment nous allons passer ces mois d'été. Je vois que toujours vos espérances sont déçues.
Pour le relevé de mon compte, vous savez depuis combien de temps je le réclame. M. Casburn pourrait bien le faire, car il n'est pas raisonnable de ne pas savoir où l'on en est. Je vous le demande et vous prie bien de me l'envoyer sans retard.
Tout à vous, Claude Monet.
Pouvez-vous me donner les adresses de MM. Clapisson et Hayem.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 282. Archives Durand-Ruel.

508. À P. DURAND-RUEL Giverny, 5 juillet 84

Cher Monsieur Durand-Ruel,
C'est seulement ce matin que j'ai votre lettre. J'arrive de Rouen où j'ai été conduire Caillebotte dans son bateau. J'espère vous voir demain. Merci des 300 francs.
A demain donc.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

509. À P. DURAND-RUEL Giverny, 16 juillet 84

Cher Monsieur Durand,
J'ai bien reçu dimanche dernier votre envoi de cent francs. Je ne vous répondais pas parce que j'attendais un nouvel envoi pour aujourd'hui, mais voici le facteur venu et rien pour moi. Je suis très ennuyé. Je compte donc sur vous pour demain.
Je travaille beaucoup.
Tout à vous, Claude Monet.
Envoyez-moi le plus possible.
Document original, Archives Durand-Ruel.

510. À P. DURAND-RUEL Giverny, 21 juillet 84

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je vous remercie de votre envoi de 200 francs que j'ai reçu hier, mais combien je suis tourmenté de vous savoir tourmenté à ce point et de prendre de l'argent qui vous coûte tant à avoir. J'en ai cependant bien besoin car bien des choses s'accumulent et je ne sais comment j'en sortirai, mais j'en suis à me dire que je ne devrais pas vous demander de l'argent. Je vous en prie, il le faut, dites-moi bien franchement si c'est une trop grande gêne pour vous et si ce que vous me donnez ne vous serait pas plus utile autrement. J'ai écrit à Caillebotte mais je n'ai pas de réponse et je crains bien qu'il ne puisse m'aider en ce moment.
Que de soucis vous devez avoir et comme je serais heureux de ne pas être à votre charge en ce moment. Tout cela n'est pas gai. Ecrivez-moi et dites-moi sans crainte la vraie vérité.
Votre bien dévoué Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 283. Archives Durand-Ruel.

511. À PISSARRO Giverny, 22 juillet [1884]

Mon cher ami,
Je serais venu vous voir à Eragny, mais sans nouvelles de vous j'ai peur que vous soyez encore à Paris.
Envoyez-moi donc un mot tout de suite si vous êtes revenu, je profiterai de ce vilain temps pour aller passer une journée avec vous et causer un peu de nos affaires.
Compliments chez vous.
Tout à vous, Claude Monet.
Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, nº 108. Document original.

512. À P. DURAND-RUEL Giverny, 27 juillet 84

Cher Monsieur Durand,
Je suis absolument inquiet de votre silence. Je m'attendais à une lettre de vous pour hier, mais rien n'est venu et rien encore aujourd'hui. Que dois-je penser ? Vous avez dû recevoir une lettre par laquelle je vous demande de me dire franchement si vous ne pouvez plus m'aider sans de grands embarras pour vous ; mais enfin si cela doit être, comme j'en ai grande peur, je suis étonné que vous ne me répondiez pas, car par le temps qui [court] il me faudra prendre bien des précautions et des détours pour arriver à vendre sans trop compromettre nos intérêts communs.
Le meilleur de cela serait sans doute d'apprendre que vos affaires s'améliorent, mais hélas j'ai bien peur que votre courage et votre foi ne soient pas récompensés. Enfin de toute façon écrivez-moi sans retard, il faut que je sois fixé d'une façon positive.
Votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 283-284. Archives Durand-Ruel.

513. À P. DURAND-RUEL [Giverny], mardi 29 juillet [1884]

Cher Monsieur Durand.
Je viens de recevoir vôtre lettre. Je vois que vous n'avez pas un sou, c'est ce qu'il y a de plus clair et de moins gai, mais [vous] ne répondez pas à ma dernière lettre. Ici ma position va devenir absolument impossible et j'ai bien peur qu'à un moment donné [avec] notre gêne à moi, comme à vous, comme de tous, il me soit impossible de vendre une seule toile. Je ne sais plus que vous dire. Vous demander de l'argent me semble mal, car j'ai peur que vous n'ayez bien des illusions et qu'il vous soit impossible de vous tirer d'affaire. Ne sera-t-il pas regrettable alors de ne pas m'avoir laissé vendre lorsqu'il en était encore temps sans vous nuire, lors de mon retour d'Italie ? Je crois bien que c'est de nouveau la misère qui nous attend malgré votre admirable persévérance. Mais que faire sans argent ? Ecrivez-moi donc franchement car cette attente est impossible. Mais n'allez pas croire que je doute de vous, j'ai peur que vous croyiez pouvoir vous sortir de ce pas et que cela vous soit impossible. Nous voilà à la fin du mois, il me semble problématique que vous puissiez me donner de l'argent et cependant je l'espère, cet argent, tout en me disant que je commets une mauvaise action de vous le prendre.
Enfin j'attends de vous une lettre claire et positive.
Croyez-moi bien votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 284-285. Archives Durand-Ruel.

514. À P. DURAND-RUEL Giverny, 1er août 84

Cher Monsieur Durand,
J'étais sorti hier quand le facteur est venu et ce n'est que ce matin que j'ai votre lettre du 30 juillet contenant 300 francs.
Je vous remercie, mais que je suis donc tourmenté et fâché d'être à votre charge en un pareil moment.
S'il survient quelque chose de meilleur, ne manquez pas de m'en faire part.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

515. À BERTHE MORISOT Giverny

Chère Madame,
Je suis venu à Paris hier pensant bien pouvoir vous rendre visite ; mais des courses imprévues m'ont privé de ce plaisir. A mon prochain voyage peu éloigné, je pense, ma première visite sera pour vous. J'avais du reste espéré que, vous souvenant de votre promesse, vous seriez venue passer une journée à Giverny avec M. Manet et votre gentille petite fille.
Votre panneau est à peu près terminé et le serait dans trois ou quatre jours sans une absence que je suis obligé de faire avec mes enfants ; mais aussitôt de retour, ce sera vite fait ; alors j'irai vous voir et m'entendre avec vous pour que vous veniez ici.
A bientôt donc, chère Madame, recevez ainsi que M. Manet les meilleurs compliments de votre tout dévoué Claude Monet.
Ce 8 août 84.
D. Rouart, « Correspondance de Berthe Morisot », Paris, 1950, p. 121 (partiellement). Document original.

516. À P. DURAND-RUEL Le Havre, 31 août 84

Cher Monsieur Durand,
J'ai reçu votre lettre contenant les 300 francs. Merci.
Je n'ai que le temps de vous griffonner ces deux lignes, serai rentré demain à Giverny.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

517. À PISSARRO Giverny par Vernon (Eure)

Mon cher ami,
Je viens de revenir des Petites Dalles, vous pouvez donc venir ici avec Lucien comme vous l'avez promis. Tâchez que ce soit bientôt et prévenez-moi la veille. Vous devez savoir du nouveau sans doute, du mauvais je le crains, moi je ne sais rien.

Enfin, venez me voir vous me ferez plaisir.
Amitiés à votre femme et à Lucien.
A vous, Claude Monet.
4 sepbre [1884]
Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, nº 109. Document original.

518. À P. DURAND-RUEL Giverny, 6 sepbre 84

Cher Monsieur Durand,
Comme je vous l'avais dit, je suis rentré depuis trois jours ; ma présence était nécessaire ici car les embarras s'y accumulent. Et puis il m'était difficile de travailler beaucoup en route avec mes enfants et le temps devenant tout à fait mauvais. Il était beaucoup plus sage sous tous les rapports de rentrer au logis. J'ai pu travailler aux Petites Dalles et j'ai rapporté quelques toiles à Etretat. Je n'ai rien pu faire malgré mon désir, mais le temps y est devenu mauvais dès mon arrivée. J'y ai vu Faure et j'ai été on ne peut mieux accueilli par lui et Mme Faure, cela à ma grande surprise, je le confesse. Je lui ai absolument dissimulé ma gêne ainsi que la vôtre, ce qui vaut toujours mieux. Il paraissait très satisfait de me voir à Etretat et surtout très désireux de m'y voir peindre, sans [doute] avec l'arrière-pensée d'avoir quelque chose de bien et de bon marché. J'y serais sans doute resté si je n'avais eu mes enfants et si le temps avait été beau, mais il n'y a pas trop de regret à avoir et quoique j'aie terriblement besoin d'argent, je me félicite d'avoir fait cette petite apparition à Etretat sans solliciter le secours du baryton. N'est-ce pas votre avis ? Et vous, M. Durand, comment cela va-t-il ? Entrevoyez-vous la fin de vos ennuis et puis-je compter sur vous pour faire aller la marmite ? Car je ne sais que faire, je dois bien des choses — pension, loyer, contributions, puis un billet du marchand de vin non payé et qui me menace. Pensez-vous pouvoir m'envoyer [de l'argent] ? Je suis dans une grande inquiétude et j'ai bien besoin.
Ecrivez-moi donc et si vous le pouvez joignez-y un peu d'argent.
Votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 285. Archives Durand-Ruel.

519. À P. DURAND-RUEL Giverny, 10 septbre 84

Cher Monsieur Durand,
J'ai reçu hier votre envoi de 300 francs. Je vous remercie bien.
Vour n'avez pas besoin de me dire de faire d'économies, c'est ce que nous faisons depuis quelque temps, mais les choses arrivent, il faut bien les payer et sur ce que vous m'avez envoyé, j'ai de suite payé un billet de mon marchand de vin, de sorte qu'il me reste fort peu.
Enfin vous semblez espérer qu'après ce mois passé, cela ira mieux. Cela me donne de l'espoir.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

520. À P. DURAND-RUEL Giverny, 27 septbre 84

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je vous accuse réception et vous remercie de votre envoi de 200 francs que j'ai reçu hier.
Pensez à moi pour la rentrée des classes, car il me serait impossible de renvoyer mon fils sans avoir payé ce que je dois.
Je viendrai du reste peut-être à Paris s'il fait mauvais temps, ayant bien des choses commencées.
Tout à vous, Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

521. À P. DURAND-RUEL Giverny, 2 octbre 84

Cher Monsieur Durand.
Je pensais venir à Paris mais j'ai beaucoup de choses commencées à terminer avant les mauvais jours. Je viens donc vous prier de penser à moi, car je ne sais plus du tout comment faire pour faire face aux besoins les plus nécessaires. Je m'endette et tout cela, en s'accumulant, amènera infailliblement une catastrophe pour moi. Je n'ose y penser tant je vois de difficultés pour parer à tout.
Aujourd'hui, c'était la rentrée à la pension de mon fils. J'ai tant promis de payer depuis longtemps que j'attends que vous m'envoyiez des fonds pour le faire rentrer en classe. Je compte donc bien sur votre obligeance.
J'ai fait tout ce que j'ai pu durant cet été pour aller à l'économie et pour demander le moins possible. (Depuis le 3 juillet, c'est-à-dire trois mois, vous m'avez remis 1100 francs.) C'est infiniment moins que ce que je touchais dans un seul mois. J'espère donc que vous allez pouvoir me venir un peu plus en aide, car je sens bien que continuer ainsi amènerait une catastrophe. J'ai mené ma barque comme j'ai pu ; mais en ayant toujours soin de ne jamais laisser voir ma gêne et en n'offrant des tableaux à personne (cela dans votre intérêt comme dans le mien, et je crois qu'en cela vous m'approuverez). Mais si vous ne pouviez pas m'aider, il faut me le dire, afin qu'alors, et coûte que coûte, je me procure de l'argent.
Enfin écrivez-moi et faites votre possible pour m'envoyer de suite au moins de quoi payer la pension de mon fils. Excusez-moi de vous ennuyer ainsi, mais c'est malgré moi.
Tout à vous, Claude Monet.

J'apprends une chose qui m'inquiète, on aurait affirmé à Pissarro que l'on avait des tableaux de moi à des prix dérisoires. N'est-ce qu'un moyen d'en avoir des siens au plus bas prix possible ? Comme je n'ai offert aucune toile à qui que ce soit, cela m'étonne. J'espère que Petit ne cherche pas à se défaire de ceux qu'il a, et d'un autre côté je ne puis croire que vous ayez été amené vous-même à faire cela. Quoi qu'il en soit, renseignez-moi car cela ne laisse pas de m'inquiéter.
A vous, Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 286-287 (partiellement). Archives Durand-Ruel.

522. À P. DURAND-RUEL Giverny, 5 octbre 84

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je me hâte de vous accuser réception de votre envoi de 500 francs.
J'étais à travailler dehors hier et ce n'est que ce matin que je reçois votre lettre qui me fait plaisir puisque vous espérez de meilleurs jours. Pressé par le départ du courrier, je n'ai que le temps de vous dire merci. Je pars travailler, car j'ai peur de voir le temps changer.
Tout à vous, Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

523. À P. DURAND-RUEL Giverny, 16 octbre 84

Cher Monsieur Durand,
C'est encore moi. Je pensais venir à Paris un de ces jours mais je suis aux prises avec toute une série d'études qui me donnent tant de mal que je ne sais quand j'en aurai fini.
Je viens donc vous dire, ce que vous savez du reste, qu'un envoi d'argent serait le bienvenu ; je suis traqué de tous côtés. Je vous serais donc on ne peut plus obligé si vous pouviez m'adresser de l'argent pour la fin de la semaine, le plus que vous pourrez, naturellement. Votre réinstallation rue Laffitte marche-t-elle comme vous l'espériez, enfin les affaires ont-elles l'air de s'annoncer meilleures ?
Ecrivez-moi, et de mon côté, dès que j'aurai terminé ce que j'ai en train, je viendrai à Paris.
Votre tout dévoué Claude Monet.
P.-S. — Parmi les réclamations qui me sont faites, j'ai un doreur auquel je reste devoir un très ancien compte. J'ai fait ce que j'ai pu pour gagner du temps, mais l'affaire est maintenant aux mains d'un homme d'affaires, ce qui est moins drôle. Puis-je offrir au doreur de vous voir pour que vous preniez avec lui un arrangement lointain ? Il s'appelle Nivard et demeure rue Vintimille.
J'attends votre réponse. C.M.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 287 (partiellement). Archives Durand-Ruel.

524. À P. DURAND-RUEL Giverny, jeudi 16 [octobre 1884]

Cher Monsieur Durand,
En vous priant de m'envoyer de l'argent, je comptais sans une tuile très grave qui m'arrive à l'instant (un commandement pour les contributions) et le pire, c'est qu'il faut payer de suite, et cela s'ajoute à bien des choses pressantes.
Je vous adresse ces lignes pour que vous ne manquiez pas de m'envoyer par retour du courrier sans faute.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

525. À P. DURAND-RUEL Giverny, 19 octbre 84

Cher Monsieur,
Merci de votre envoi de 300 francs que j'ai reçu hier.
Je serai bien content si, comme vous me l'annoncez, vous m'en envoyez d'autre ces jours-ci, car en ce moment il y a urgence.
Je travaille beaucoup, mais aussi avec bien du mal. La nature se transforme tant d'un jour à l'autre.
Toujours pressé je n'ai encore que le temps de vous dire merci.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

526. À P. DURAND-RUEL Giverny, 24 octbre [1884]

Cher Monsieur Durand,
Excusez-moi de toujours vous répondre en retard, mais je sors de grand matin avant la venue du facteur et ne rentre qu'à l'heure du dîner, bref je suis en possession de votre lettre contenant 300 francs, dont je vous remercie bien.
Je suis heureux d'apprendre que vous espérez enfin voir la fin de ces mauvais jours et j'aurais été heureux de vous voir pour en causer avec vous. Enfin quand vous pourrez venir vous me direz cela.
Je travaille beaucoup en effet, mais dire que je suis satisfait et que j'ai beaucoup de bonnes choses à vous donner, cela est différent : plus je vais plus j'ai de peine à mener une étude à bonne fin, et à cette époque où la nature change tant d'aspect, je suis obligé d'abandonner des toiles avant leur complet achèvement. Je vous assure que je me donne bien du mal et si l'on se figure que je fais cela par-dessus la jambe, on se trompe fort. Enfin, je fais ce que je pense.
A bientôt et bonne chance, votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 287-288 (partiellement). Archives Durand-Ruel.

527. À P. DURAND-RUEL Giverny, 3 nov^bre 84

Cher Monsieur Durand,
Je viens de recevoir votre envoi de 300 francs dont je vous remercie, regrettant bien que vous n'ayez pu venir vous-même.
Vous me demandez de vous envoyer tout ce que j'ai fait ces temps derniers. Vous vous attendez toujours à des merveilles et, hélas, cela se réduit à beaucoup de choses ratées ou incomplètes. Je me suis donné bien du mal, j'ai beaucoup travaillé et c'est tout au plus si j'ai quatre ou cinq toiles présentables. Vous savez que depuis longtemps déjà mon ambition est de ne vous donner que des toiles complètes et dont je sois absolument satisfait. Vous-même, dans une de vos dernières lettres, m'avez recommandé de les pousser, de les finir le plus possible, me disant que là était la principale cause d'insuccès. Ainsi suis-je très tourmenté en présence de ce que j'ai fait, d'un choix à faire. Il ne faudra donc pas trop m'en vouloir si je ne vous donne en ce moment que peu de chose, et ces quelques toiles sont loin d'être comme je voudrais. Quant au fini, ou plutôt au léché, car c'est cela que le public veut, je ne serai jamais d'accord avec lui. Je vais m'occuper de nettoyer quelques toiles et vous les apporterai moi-même, car j'ai un peu besoin de voir les uns et les autres.
Tout à vous, Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 288 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

528. À P. DURAND-RUEL Giverny, 8 nov^bre 84

Cher Monsieur Durand,
Comme je vous l'avais écrit, je pensais venir cette semaine à Paris vous apporter quelques toiles, mais cela ne me sera guère possible qu'à la fin de la semaine prochaine au plus tôt.
Je viens donc vous demander de m'envoyer un peu d'argent, si c'est possible, car j'en manque totalement. Je serai bien content si vous pouviez aussi me réserver un billet de mille francs pour quand je viendrai à Paris, car j'aurai pas mal d'achats à faire et j'ai toujours à payer mon loyer bien en retard.
J'espère que cela vous sera possible. Pour le moment envoyez-moi ce que vous pouvez, étant tout à fait à sec.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

529. À P. DURAND-RUEL Giverny, 10 nov^bre [1884]

Cher Monsieur Durand,
Merci des 300 francs que vous m'avez envoyés ce matin, je n'aurais pas mieux demandé de venir demain, mais je suis occupé à retoucher les toiles que je veux vous donner, ainsi qu'un grand panneau décoratif que je promets depuis un temps infini à Mme Manet-Morisot. Tout cela m'occupera toute la semaine entière, mais lundi, c'est-à-dire d'aujourd'hui en huit, je serai pour sûr à Paris. Vous pouvez donc prendre jour avec M. Mirbeau.
Merci et tout à vous, Claude Monet.
Vous seriez bien aimable de m'adresser l'article sur Chavannes et aussi celui sur Degas quand il aura paru.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 289 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

530. À BERTHE MORISOT Giverny, [vers le 10 novembre 1884]

Chère Madame,
Je ne suis pas venu à Paris depuis trois ou quatre mois, sans quoi vous auriez certainement eu ma visite, car vous devez avoir une singulière idée de moi depuis le temps que je vous promets ce fameux tableau qui ne vient jamais.
Il me faut bien avouer la vérité, à mon retour de la mer, j'ai trouvé si mal ce que j'avais commencé que je n'ai plus eu le courage de le finir, et puis, je viens de m'y remettre et je compte vous l'apporter d'ici une huitaine sans doute, mais je vous demande un peu d'indulgence (j'ai très peur que cela ne vous plaise pas).
Ce n'est pas un tableau, mais une décoration très crue ou peut-être pas assez crue; enfin, il faut voir cela en place; alors si cela ne vous plaît pas il faudra me le dire franchement. Enfin à bientôt, chère Madame, recevez, ainsi que M. Manet, mes meilleurs compliments.
Votre bien dévoué Claude Monet.
D. Rouart, « Correspondance de Berthe Morisot », Paris, 1950, p. 124 (partiellement). Document original.

531. À PISSARRO Giverny, 11 nov^bre [1884]

Mon cher ami,
Je m'attendais toujours à votre visite, mais je commence à croire que vous ne viendrez jamais à Giverny.
Moi, je n'ai pas bougé, voilà plus de trois mois que je ne suis allé à Paris, il faudra bien que j'y vienne faire un tour. Durand me demande des tableaux et je suis occupé à lui nettoyer quelques-uns des moins mauvais. Bref, je compte être à Paris la semaine prochaine. J'ai écrit à Renoir pour que nous nous entendions pour dîner tous ensemble chaque mois, histoire de nous réunir et de causer, car c'est bête de s'isoler. Pour ma part, je deviens moule et je ne m'en fais que plus de mauvais sang.
Etes-vous plus content ? Un mot pour me dire quand vous serez à Paris, en tout cas, je suis ici toute cette semaine.
Compliments à votre femme et à Lucien.
Tout à vous.
Si vous veniez ici, venez de préférence un jeudi à cause de Jean.
Claude Monet.
Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, n° 110. Document original.

532. À PISSARRO Giverny

Mon cher ami,
C'est un service que je viens vous demander. Vous m'avez déjà procuré un bon marchand de vin, je voudrais maintenant essayer de votre marchand de cidre, votre voisin à Eragny. Celui que j'ai bu chez vous m'a paru bon et ici il est impossible d'en avoir de bon, donc si vous êtes vous-même toujours satisfait, je vous prie de bien vouloir vous charger de commander pour moi à votre marchand une pièce de bon cidre, si le prix de la pièce n'excède pas 32 francs, ce que je paie ici.
Je voudrais que cela me soit expédié de suite à mon nom en gare de Gasny (Eure) et contre remboursement et selon ce qu'il sera, je ferai une plus forte commande, car c'est sept à huit pièces que nous buvons par an, c'est à faire valoir.
Je pars pour Paris, mais vous pourrez me répondre de suite à Giverny, car je vais vite revenir.
Dès mon retour, je vous écrirai ce que j'aurai fait et appris à Paris, mais je regrette que vous n'y puissiez être en même temps que moi.
Amitiés chez vous, Claude Monet.
17 novembre 1884.
Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, n° 111. Document original.

533. À P. DURAND-RUEL Giverny, 26 nov^bre [1884]

Cher Monsieur Durand,
Je me suis tellement bien enrhumé à Paris qu'il m'est impossible de peindre dehors pour le moment.
Je viens vous demander, si vous ne l'avez déjà fait, de donner les mesures en question à mon marchand de couleurs. Vous serez bien aimable aussi de m'adresser les articles de Mirbeau lorsqu'ils paraîtront et puis enfin de l'argent. Il en faut toujours.
Vous me rendrez service en m'envoyant 300 francs pour samedi, ce que j'ai touché à Paris avait sa destination d'avance.
Amitiés de votre tout dévoué Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

534. À PISSARRO Giverny, [fin novembre 1884]

Mon cher ami,
Je suis revenu de Paris depuis quelques jours, je ne vous ai pas écrit tout de suite parce que je tenais à vous envoyer le mandat ci-joint et que pour cela il me fallait aller à la poste de Vernon. C'est bien 30 francs, n'est-ce pas, pour le cidre ? Je ne l'ai pas encore goûté attendant qu'il se repose.
Quant au vin en question, il est très à mon goût et je ne sais où Hoschedé a été chercher ce qu'il vous a dit.
Maintenant, que je narre mes impressions de mon voyage à Paris. Ce que j'y ai vu et appris, c'est que si l'épidémie disparaissait réellement, les affaires pourraient peut-être reprendre un petit peu. La crise n'a jamais été aussi aiguë et il doit forcément y avoir une réaction; enfin, je ne désespère pas tout à fait, avoir passé l'été était le plus dur à coup sûr.
Durand se démène toujours, sa ténacité nous sauvera sans doute, puisqu'il a pu tenir tête à tous ses ennuis. Il est enchanté de la campagne entreprise par Mirbeau dans *La France*. Il y a dans ces articles bien des choses maladroites et il vaudrait peut-être mieux prendre notre défense plus en douceur, mais je ne crois pas qu'ils soient nuisibles.
J'ai vu Renoir qui naturellement ne demande pas mieux que d'organiser un dîner. Nous devions en recauser, mais je suis parti sans le revoir. Du reste, je dois retourner à Paris, nous pourrions tâcher de nous y trouver en même temps et nous déciderons la chose.
Amitiés chez vous.
Tout à vous, Claude Monet.
Dès que j'aurai goûté au cidre, je vous dirai si j'en prendrai d'autre, merci de votre obligeance.
Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, n° 112. Document original.

535. À DURET Giverny, [fin novembre 1884]

Mon cher Duret,
Je n'ai vraiment pas de chance, je suis venu à Paris juste le jour de votre départ, je regrette bien de n'avoir pas su plus tôt que vous étiez à Paris; la prochaine fois, prévenez-moi donc. Vous avez dû trouver les arts bien dans le marasme; cependant j'espère une reprise d'affaires assez prochaine et je crois que la débâcle et la baisse générale des tableaux nous sera profitable, à vous surtout, dans un temps peut-être pas très éloigné, c'est du reste inévitable et nous ne l'aurons pas volé.
J'ai pu quant à moi passer ces durs temps de crise tant bien que mal, non sans de grandes inquiétudes pour Durand et pour vous, mais enfin assez prudemment pour ne compromettre les intérêts de personne.

Quant à Durand, il a une telle foi qu'il en est admirable et nous lui devrons une fière chandelle.
Je travaille toujours beaucoup, mais c'est cela qui me tourmente le plus et, malgré le mal que je me donne, je ne puis faire ce que je voudrais. Enfin...
J'étais très inquiet à la mort de Nittis du sort réservé à mes *Dindons blancs*, mais je suis rassuré à présent, Deudon m'ayant appris que vous en étiez possesseur à présent.
Devez-vous séjourner bientôt à Paris. Si oui, comme je dois y retourner, prévenez-moi. Amitiés de votre dévoué Claude Monet.
Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, D. 101, ms 87.

536. À PISSARRO Giverny, 1er déc^bre [1884]

Mon cher ami,
Je reçois votre lettre; c'est entendu, je vous attends jeudi. Prenez le premier train de Gisors qui arrive ici vers 10 heures du matin, je vous attendrai à la gare. Nous déjeunerons et passerons quelques heures à la maison et pourrons partir ensemble le soir pour Paris, il n'y a que l'embarras du choix pour les trains.
Donc pas de contrordre, c'est que vous venez, n'est-ce pas.
Amitiés chez vous, Claude Monet.
Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, n° 113. Document original.

537. À P. DURAND-RUEL Giverny, [vers le 12 décembre 1884]

Cher Monsieur Durand,
Je suis obligé de vous demander encore un peu d'argent. Tout en faisant mes comptes l'autre jour, j'avais tout à fait oublié que j'avais à payer un billet pour le 15 courant, c'est-à-dire *lundi prochain*, et comme ce que j'ai rapporté avait d'avance sa destination, il me faut vous prier de m'envoyer sans *faute* 350 francs pour le 14, car je me me trouverai tout à fait dans l'embarras.
Je compte sur vous. Merci d'avance.
Votre dévoué Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

538. À PISSARRO Giverny, [peu après le 12 décembre 1884]

Mon cher ami,
Je comprends votre colère, oui c'est stupide de ne pas mieux s'entendre, mais pourquoi vous êtes-vous si pressé de répondre quand vous en aviez tout le temps ?
Moi, quand j'ai reçu l'invitation, cela m'a très embêté, voyant que la chose était faite et définitive.
J'ai de suite écrit à Renoir, qui lui, étant à Paris, pouvait me renseigner sur ce qu'il fallait faire quand il aurait vu les uns et les autres et je lui rappelais ce que nous avions décidé, mais qu'il fallait être sûr que pas un de nous n'irait au banquet.
Il m'a répondu de ne pas répondre de suite, qu'il ne demandait pas mieux de n'y pas aller, mais qu'il ne voulait entraîner personne dans cette voie, qu'il vous écrivait ainsi qu'à Sisley, qu'il enverrait Caillebotte et qu'il me ferait part de vos réponses.
D'après votre lettre, je vois qu'il ne vous a pas adressé cette première lettre, et je regrette bien de ne pas vous avoir écrit moi-même.
Enfin, ne voyant pas venir de nouvelles et apprenant par les journaux que Degas et bien d'autres acceptaient, je me suis décidé à envoyer ma cotisation quitte à n'y pas aller si Renoir m'annonçait le contraire. Tout cela est très ennuyeux pour vous et je vous conseille d'y parer, si toutefois le ton de votre lettre et les raisons que vous donniez de votre refus le permettent.
Je vous plains d'avoir vos enfants malades, il fait un si sale temps aussi.
Amitiés chez vous, écrivez-moi.
Tout à vous, Claude Monet.
Pensez donc à m'adresser le livre de Huysmans.
Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, n° 115. Document original.

539. À P. DURAND-RUEL Giverny 14 déc^bre 84

Cher Monsieur Durand,
Je vous remercie de votre envoi de 400 francs que j'ai reçu ce matin. Je craignais que cela ne vous soit pas possible et je me tourmentais. Merci.
Votre tout dévoué Claude Monet.
S'il paraît de nouveaux articles de Mirbeau, envoyez-les-moi.
Document original, Archives Durand-Ruel.

540. À P. DURAND-RUEL Giverny par Vernon (Eure)

Cher Monsieur Durand,
Je vous remercie de votre envoi de 200 francs que j'ai reçu ce matin. Je serai à Paris pour une journée soit demain soit mardi et vous apporterai peut-être deux ou trois toiles que j'ai pu arranger à votre intention.
Impossible de travailler dehors par cet horrible temps.
Compliments et à bientôt.
Votre tout dévoué Claude Monet.
21 déc. 84.
Document original, Archives Durand-Ruel.

541. À EUGÈNE MANET Giverny, [peu après le 21 décembre 1884]

Cher Monsieur,
C'est par hasard en lisant le journal que j'ai appris la mort de votre frère Gustave, j'en ai été frappé et cela me fait beaucoup de peine car nous étions de vieilles connaissances devenus amis.
Recevez, je vous prie, ainsi que Mme Manet, mes sincères compliments de condoléances et croyez que je prends part à votre chagrin.
Votre bien dévoué Claude Monet.
Excusez-moi de vous écrire si tardivement mais le journal devait annoncer la date des obsèques et j'attendais cela pour y venir et vous serrer la main. C.M.
Document original.

542. À PISSARRO Giverny, 3 janvier 85

Mon cher ami,
J'ai reçu votre lettre, je serai à Paris pour le 5 et naturellement notre dîner a lieu le 7.
Je regrette que vous ne soyez pas au banquet Manet, car je vois que tout le monde trouve cela absurde et inutile, mais tout le monde y va et juge qu'il nous est impossible de n'y point assister.
Je suis allé à Paris ces jours derniers.
Amitiés et bons souhaits à tous les vôtres de notre part.
A vous, Claude Monet.
Vous n'aviez ni remerciements ni excuses à faire, j'ai fait votre commission; à bientôt.
Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, n° 114. Document original.

543. À P. DURAND-RUEL Giverny, 20 janv. 85

Cher Monsieur Durand,
Deux mots à la hâte pour vous prier de m'envoyer de l'argent. 500 francs, si vous pouvez, me feraient bien plaisir.
Je suis dans la neige jusqu'au cou, j'ai toute une série de toiles en train, je n'ai qu'une crainte, c'est que le temps change, aussi je me dépêche et travaille ferme. Et vous quoi de neuf, êtes-vous installé rue Laffitte et êtes-vous satisfait ?
Ecrivez-moi et faites-moi cet envoi de suite, je suis tout à fait à sec.
Tout à vous, Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 289 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

544. À P. DURAND-RUEL Giverny, 26 janv. 85

Cher Monsieur Durand,
J'ai reçu hier votre envoi de 300 francs. Je vous remercie, mais je suis obligé de vous prier de m'en envoyer d'autre (300 francs) si possible, le plus tôt que vous pourrez, *demain ou après*.
J'espérais recevoir de vos nouvelles comme vous me l'annonciez. Je serais bien aise de savoir comment cela marche. Ici je travaille souvent [?] dans la neige. Je me donne du mal pour faire bien, mais je ne suis décidément jamais plus content, et je me fais beaucoup de mauvais sang.
Ecrivez-moi et envoyez-moi ce que je vous demande, j'en ai très besoin.
Tout à vous, Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 289-290 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

545. À P. DURAND-RUEL Giverny, 29 janv. 85

Cher Monsieur Durand,
Je suis désolé d'être obligé de vous tourmenter mais, ne recevant pas le nouvel envoi que je vous avais demandé de me faire, je me trouve fort ennuyé. Je vous demande donc, au cas où cette lettre ne se croiserait pas avec une de vous, de me faire sans faute l'envoi de 300 francs.
J'espère que les affaires ne sont pas plus mauvaises pour vous. Je m'inquiète toujours lorsque je vous vois ne pas m'écrire et me faire attendre le peu d'argent nécessaire au train-train de la vie. Aussi je serai très heureux d'apprendre par vous quelques bonnes nouvelles.
Mais je vous en prie, ne m'oubliez pas au reçu de cette lettre.
Tout à vous, Claude Monet.
J'ai prié M. Casburn de me faire le relevé de mon compte. Je serai bien aise de le recevoir. Ainsi vous avez pu payer certaines choses pour moi que je n'aurais pas marquées et puis, enfin, il est mieux d'établir ses comptes de temps en temps.
Document original, Archives Durand-Ruel.

546. À P. DURAND-RUEL Giverny, 30 janv. 85

Cher Monsieur Durand,
Merci de votre envoi de 300 francs que je viens de recevoir.
Je suis désolé de vous savoir tant d'ennuis. J'espérais de bonnes nouvelles. Hélas, quand donc tout cela finira-t-il donc ? Heureusement que vous ne perdez pas courage.
A bientôt, car je compte venir à Paris vers mardi ou mercredi.
Tout à vous, Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

547. À P. DURAND-RUEL Giverny, 8 févr. 85

Cher Monsieur Durand,
Je vous ai écrit hier très à la hâte et sous le coup de la tuile qui me tombait si mal à propos. Je suis, comme vous le pensez, très démoralisé et j'appréhende que l'on ne vienne me saisir. Il ne me manquerait plus que cela. Je compte donc sur votre obligeance pour me tirer de là.
Comme vous avez pu le voir par le papier timbré que je vous ai adressé, il s'agit seulement d'un effet de 350 francs pour lequel il y a eu jugement en 75. Je dois une grosse somme à ce Nivard. Il serait donc urgent, tout en prenant les arrangements que vous jugerez pouvoir prendre, de tâcher d'éteindre cette première affaire, afin de ne plus avoir à craindre de saisie. Enfin, faites pour le mieux, mais je vous en prie, ayez l'obligeance de vous en occuper de suite, car ce serait un désastre ici pour moi.
J'ai de suite écrit à Nivard, lui disant que je vous écrirais et que vous alliez le voir, lui ou son chargé d'affaires. N'y manquez donc pas et faites-moi savoir à quoi vous aurez abouti.
Votre dévoué Claude Monet.
Le facteur m'apporte votre lettre chargée contenant 300 francs, je vous remercie. Il était temps, car j'avais peur que vous ne puissiez pas et j'avais à payer de tous les côtés. Merci. Répondez-moi dès que vous aurez vu Nivard.
Document original, Archives Durand-Ruel.

548. À CH. GIRON Giverny, [vers le 10 février 85]

Cher Monsieur Giron,
Excusez-moi de n'être pas revenu vous voir ces jours passés comme je vous l'avais promis, j'ai été beaucoup plus occupé que je ne pensais et j'ai eu mon frère à Paris.
N'oubliez pas que vous me ferez plaisir en venant à Giverny. J'ai vu votre ami Helleu chez Petit, je voulais m'entendre avec lui pour que vous veniez ensemble, mais il avait disparu.
Amitiés et à bientôt j'espère.
Tout à vous, Claude Monet.
Musées de Genève, février 1971, nº 112, p. 4.

549. À CH. GIRON Giverny, 17 fév. 85

Cher Monsieur Giron,
Entre nous n'est-ce pas, le petit marché de *l'Eglise de Vernon*, cela pour les raisons que je vous ai dites, et pour éviter un précédent à cause de Durand-Ruel.
J'ai été heureux de vous être agréable et j'en suis, je vous assure, on ne peut plus flatté.
Amitiés et à bientôt.
Tout à vous, Claude Monet.
Musées de Genève, février 1971, nº 112, p. 3.

550. À P. DURAND-RUEL Giverny, 24 février 85

Cher Monsieur Durand-Ruel,
Je vous remercie de votre envoi de 300 francs reçu ce matin. Je vous adresse une plus longue lettre au sujet de votre nouveau projet.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

551. 24 février 1885[1]

Je soussigné Claude Monet, Artiste peintre, demeurant à Giverny (Eure), reconnais devoir à M. Nivard, doreur encadreur, demeurant à Paris, rue Vintimille nº 2, la somme de deux mille quatre cents francs, pour prix de marchandises qu'il m'a vendues, de frais faits et intérêts, la dite somme décomposée comme il suit :

1º Quinze cent cinquante francs pour prix des marchandises	1550
2º Cent douze francs 95 centimes pour frais	112,95
3º Intérêts courus à ce jour	785,20
4º Sgon de jugement avec commandement du 7 courant	15,45
Total : Deux mille quatre cent cinquante francs	2450

et je m'engage à payer la dite somme à raison de cent francs par mois...
Giverny ce 24 février 1885. Claude Monet.
Engagement de M. Durand-Ruel à payer Nivard pour M. Cl. Monet «à raison de cent francs par mois».
[1] Sur papier timbré.
Document original, Archives Durand-Ruel.

552. À ZOLA Giverny, 24 fév. 85

Mon cher Zola,
J'apprends ce matin par *Gil Blas* que la première d'*Henriette Maréchal* a lieu samedi prochain.
J'avais promis depuis longtemps déjà à Caillebotte que, par vous, nous pourrions avoir deux places si c'est possible. Je vous serais très reconnaissant. Je voulais vous écrire depuis longtemps pour cela, mais, n'entendant plus parler de la pièce, j'attendais.
Bref, usez de votre pouvoir et ayez l'obligeance de m'adresser deux mots de réponse.
Je serai très heureux d'assister à cette première.
Je profite de l'occasion pour vous répéter tout le bien que je pense de votre *Germinal* que je trouve admirable et qu'il me tarde de lire autrement qu'en feuilleton. C'est superbe.
Rappelez-moi au souvenir de Mme Zola.
Tout à vous, Claude Monet.
Bien entendu je ne demande pas deux places gratuites, mais la facilité de les obtenir.
Réponse le plus tôt possible.
M. L. Proietti, « Lettere di Cl. Monet », Rome, 1974, p. 81.
Bibliothèque Nationale, Paris, Département des Manuscrits. N. a. fr. 24522, fos 219, 220.

553. À ZOLA Giverny

Mon cher Zola,
C'est bien aimable à vous de m'avoir envoyé votre *Germinal*, merci de votre pensée.
J'ai reçu votre lettre et vous remercie également de la peine que vous avez prise.
Mes respects à Mme Zola.
Tout à vous, Claude Monet.
28 février 85.
P.-S. — Si par hasard vous voyez la possibilité de deux places pour mardi, puisque c'est ajourné, pensez à moi et adressez-moi deux mots à l'hôtel de Londres et de New York, place du Havre. J'arrive à Paris, mardi matin. C.M.
M. L. Proietti, « Lettere di Cl. Monet », Rome, 1974, pp. 82-83.
Bibliothèque Nationale, Paris, Département des Manuscrits. N. a fr. 24522, fos 221, 224.

554. À ZOLA Giverny

Mon cher Zola,
C'est encore moi qui viens vous ennuyer. Ayant une toile à terminer sur nature, je voudrais ne venir à Paris que jeudi au lieu de demain, à moins que, par impossible, vous soyez parvenu à me trouver une ou deux places pour demain.
Je viens donc vous prier d'avoir l'obligeance de m'adresser dès le reçu de cette lettre une dépêche adressée *Bureau restant à Vernon*, afin que je sache si je dois ou non venir demain à Paris.
Excusez-moi de vous donner tout ce mal.
Tout à vous, Claude Monet.
Lundi 2 mars 85.
M. L. Proietti, « Lettere di Cl. Monet », Rome, 1974, p. 83.
Bibliothèque Nationale, Paris, Département des Manuscrits. N. a. fr. 24522, fos 222, 223.

555. À P. DURAND-RUEL Giverny, 3 mars [1885]

Cher Monsieur Durand,
Je viens de recevoir votre envoi de 100 francs. Merci.
Selon l'heure à laquelle j'arriverai demain, j'irai de suite vous voir. En tout cas, je serai rue de la Paix jeudi matin.
Tout à vous, Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

556. À CH. GIRON [Paris]

Cher Monsieur Giron,
Je suis à Paris pour trois jours, voulez-vous que nous passions une soirée ensemble soit vendredi ou samedi ?
Un mot de réponse hôtel de Londres et New York, place du Havre.
Mes meilleures amitiés.
Bien à vous, Claude Monet.
P.-S.— Je vous envoie votre *Eglise de Vernon*. Il y a *quelques retouches fraîches*.
Jeudi 5 mars 1885.
Musées de Genève, février 1971, nº 112, p. 3.

557. À P. DURAND-RUEL Giverny, 14 mars 85

Cher Monsieur Durand,
Je viens de passer encore toute une semaine à vos panneaux. Une semaine de rage à rendre fou, recommençant, grattant, crevant mes toiles. Enfin je viens, je crois, de trouver le joint, mais que de mal! Et pendant ce temps-là le paysage est merveilleux, mais je voudrais vous satisfaire et vous finir enfin cette décoration. Je voudrais bien, si vous le pouviez, que vous m'envoyiez de l'argent, 300 francs pour lundi, car je voudrais venir à Paris, soit mardi soit mercredi pour une heure ou deux afin de rapporter des fleurs pour terminer d'un bloc tous les panneaux, si je le puis.
Ecrivez-moi donc.
Votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 290 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

558. À P. DURAND-RUEL Giverny, 17 mars 85

Cher Monsieur Durand,
Je vous remercie de votre envoi de 300 francs que j'ai reçu hier.
Je voulais venir ce matin à Paris chercher des fleurs, mais ce sera pour vendredi sans doute. Je pense travailler jusque-là.
Je suis bien aise de vous voir renoncer à vos projets d'exposition, du moins pour cette année. Tâchez de faire des affaires et aux meilleures conditions possibles. Tout est là. Je vais faire de mon mieux pour terminer au plus vite vos panneaux.
Compliments de votre tout dévoué Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

559. À P. DURAND-RUEL Giverny, 1er avril [1885]

Cher Monsieur Durand,
Je serai demain à Paris et viens vous prier de me réserver de l'argent, car j'arriverai tout à fait à sec et je compte repartir le lendemain matin, à cause de tout ce que j'ai en train. Depuis votre visite, je n'ai pas cessé de travailler pour vous et je compte vous apporter les panneaux demain matin. Je les porterai moi-même, rue de Rome, vers 11 heures et demie.
Votre dévoué Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

560. À P. DURAND-RUEL Giverny, 8 avril 85

Cher Monsieur Durand,
Comme je vous l'ai demandé l'autre jour, vous serez bien aimable de ne pas manquer de m'envoyer de l'argent pour vendredi ou samedi au plus tard. 500 francs me seraient bien nécessaires.
Je travaille à force.
Tout à vous, Claude Monet.
Les panneaux sont-ils en place ?
Document original, Archives Durand-Ruel.

561. À CH. GIRON [Giverny]

Cher Monsieur Giron,
Je vous remercie de votre envoi de 600 francs, mais j'aurais mieux aimé que vous veniez vous-même.
J'espère que vous tiendrez votre promesse et que vous viendrez passer une journée ici avant la fin du mois; du reste je vous le rappellerai dès que je verrai le temps se mettre au beau.
Je suis comme vous, je travaille beaucoup, tout en maugréant contre le temps qui n'est pas toujours à mon gré.
Mille amitiés de votre tout dévoué Claude Monet.
Je suis bien enchanté de ce que vous me dites de mon tableau et d'avoir pu vous être agréable.
11 avril 85.
Musées de Genève, février 1971, nº 112, p. 4.

562. À P. DURAND-RUEL Giverny, 11 avril 85

Cher Monsieur Durand,
J'ai reçu votre lettre contenant 300 francs. Je vous en remercie.
Quelles mauvaises nouvelles en effet et comme tout cela va faire aller les affaires, c'est désolant.
Je suis heureux de vous voir vendre mes tableaux. Ce n'est pas faute de vous donner du mal, il est vrai, mais enfin c'est un encouragement de mon côté. Comme je vous l'ai dit, je suis très en train et j'espère faire mieux que je n'ai fait, mais le temps me joue bien des tours; enfin je me donne bien du mal.
Tout à vous, Claude Monet.
J'ai oublié de vous rappeller le jugement Nivard. Y avez-vous pensé ?
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 290 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

563. À P. DURAND-RUEL Giverny, [vers le 25 avril 1885]

Cher Monsieur Durand,
Excusez-moi de ne vous avoir pas écrit plus tôt pour vous remercier des 500 francs que vous m'avez fait remettre dimanche dernier par votre fils. Je suis absorbé par toute une série de motifs de printemps et si je ne suis pas trop contrarié par le mauvais temps, je compte vous apporter plusieurs toiles en venant à Paris, dans les premiers jours de mai.
Pour cette époque, j'aurai besoin d'argent. Je vous en parle à l'avance parce qu'il me faudra une grosse somme — 1200 ou 1500 francs — ayant à payer entre autres choses six mois de loyer.
Enfin, je compte sur vous, comme vous pouvez compter sur moi pour de bons tableaux.
Amitiés de votre dévoué Claude Monet.
J'ai reçu le petit mot de votre fils. Je le remercie bien.
Document original, Archives Durand-Ruel.

564. À CH. GIRON Giverny

Cher Monsieur Giron,
Deux mots pour vous prévenir (au cas où vous seriez sur le point de venir) que je serai sans doute absent de Giverny demain dimanche et lundi, ainsi que mercredi, jeudi et vendredi pendant lesquels je serai à Paris.
A partir de samedi, c'est-à-dire d'aujourd'hui en huit je serai rentré et serai enchanté d'avoir votre visite avec vos amis.
Amitiés de votre bien dévoué Claude Monet.
Samedi [2 mai 1885].
Musées de Genève, février 1971, nº 112, p. 4.

565. À PISSARRO Giverny, [c. 20 mai 1885]

Mon cher ami,
Deux mots pour vous prier de vous informer s'il est encore possible d'avoir du cidre.
Je serai bien aise d'en avoir deux pièces.
Si oui, priez M. Delafolie de me les expédier le plus tôt possible toujours en gare de Gasny et contre remboursement, en tout [cas] un mot de réponse, vous serez bien aimable.
Mes amitiés à votre femme et à Lucien.
Tout à vous, Claude Monet.
Quel fichu temps pour travailler et quelles sales nouvelles pour faire aller les affaires.
Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, nº 135. Document original.

566. À P. DURAND-RUEL Giverny

Cher Monsieur Durand,
Je viens vous demander (si cela ne vous gêne pas) de m'envoyer de l'argent (500 si possible) pour vendredi.
Je pensais presque vous voir dimanche dernier. Il est vrai que le temps n'était guère favorable; depuis mon retour, il ne m'a pas été possible de travailler dehors, c'était à se croire en hiver. Aussi ai-je pris le parti de jardiner et de me préparer de beaux motifs de fleurs pour l'été, quand il viendra. Et vous, quoi de neuf ? Je serais bien aise d'avoir de vos nouvelles.
Les affaires vont-elles un peu et l'exposition Petit vous a-t-elle été favorable au point de vue affaires ?
Un mot pour vendredi, n'est-ce pas ?
Votre tout dévoué Claude Monet.
27 mai 85.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 291 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

567. À P. DURAND-RUEL Giverny, 30 mai [1885]

Cher Monsieur Durand,
Je vous remercie de votre envoi de 300 francs du 27 ct. [courant].
Je suis bien aise de vous voir satisfait de mon exposition chez Petit, car c'est surtout dans notre intérêt à tous que j'étais heureux de mon entrée dans ce milieu, ce qui ne peut amener que d'heureux résultats pour l'avenir. Je compte être à Paris lundi sans doute, mais je n'ose vous promettre autant de toiles que vous m'en demandez, parce que je tiens à vous les donner bonnes et faites, et qu'il n'est pas de notre intérêt de montrer des choses trop incomplètes. Du reste je ferai de mon mieux, quoique ces temps derniers je n'aie guère travaillé.
A bientôt, votre tout dévoué Claude Monet.
Je voudrais bien que vous fassiez faire mon compte. Songez qu'il n'a pas été fait depuis le mois de juillet dernier et qu'il est mieux d'avoir des comptes à jour et en règle.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 291 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

568. À P. DURAND-RUEL Giverny

Cher Monsieur Durand,
Vous seriez bien aimable si cela est possible de m'envoyer de l'argent avant la fin de la semaine, car j'avais oublié du vin qui m'est arrivé contre remboursement et me voilà à sec tout à fait. Si, pour mercredi au plus tard, vous pouviez m'envoyer 500 francs cela m'irait bien.
En m'écrivant, dites-moi si vous avez d'heureuses nouvelles de Belgique.
Je reçois un mot de Portier m'annonçant sa visite avec son ami Heymann pour m'offrir une affaire pour un Degas, sachant que j'en désire un depuis longtemps. Mais je ne ferai de marché que s'il ne vous est pas défavorable.
Amitiés, tout à vous, Claude Monet.
7 juin [1885].
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 292 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

569. À P. DURAND-RUEL Giverny, [c. 11 juin 1885]

Cher Monsieur Durand,
J'ai bien reçu hier votre lettre contenant 200 francs, mais vous ne me dites pas quel jour vous pensez m'envoyer les 300 autres, car j'en ai absolument besoin *avant dimanche*.
Merci d'avoir réglé Troisgros et Winter.
Quant à Portier et au Degas, vous ne vous en souvenez pas sans doute, mais plusieurs fois je vous ai témoigné le désir d'en avoir. Mais comme je sais le mal que vous avez à les obtenir de Degas, je n'ai pas insisté. C'est pourquoi j'en avais parlé dans le temps à Portier qui est toujours disposé à ces sortes d'échanges. Il vient samedi, mais je ne ferai l'affaire que si elle est avantageuse et si le Degas est beau.
Tout à vous, Claude Monet.
Ne m'oubliez pas pour les 300 francs.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 298 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

570. À P. DURAND-RUEL Giverny

Cher Monsieur Durand,
Je suis bien surpris, bien inquiet de votre silence et je ne sais vraiment à quelle raison l'attribuer.
Comme je vous l'avais écrit, je comptais bien sur votre envoi de 300 francs pour samedi dernier. Ne recevant rien, j'avais la conviction que vous viendriez le lendemain dimanche à Giverny ; ainsi mon espérance a encore été déçue.
Sans aucune nouvelle, la pensée m'est venue que, peut-être, vous êtes retourné en Belgique, bien que ne m'expliquant pas votre silence, car ma lettre vous disait bien le besoin que j'avais de suite de cet argent et, en votre absence, il me semble que M. Casburn pouvait tout au moins m'adresser deux mots, plutôt que me laisser dans l'attente et l'incertitude.
Je viens de m'absenter trois jours avec Caillebotte qui est venu aux environs. J'étais convaincu qu'en rentrant je trouverais de vos nouvelles, mais rien. Vous devez cependant comprendre mon inquiétude ainsi que mon embarras. Je vous prie donc de ne pas me faire attendre plus longtemps, mais je suis obligé de vous demander naturellement plus d'argent, les 300 francs que je vous demandais ayant leur destination d'avance. Je compte bien sur vous, vous priant de me donner de vos nouvelles.
Je n'ai pu travailler depuis mon retour : j'ai été pris par des maux de dents et des névralgies épouvantables.
Votre tout dévoué Claude Monet.
18 juin 85.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 292-293 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

571. À P. DURAND-RUEL Giverny, 20 juin 85

Cher Monsieur Durand,
J'ai reçu hier votre lettre contenant 200 francs. Je vous remercie mais je suis obligé de vous prier de m'en envoyer d'autre.
Je suis très ennuyé sous tous rapports : ennuis d'argent, partant, mauvaise disposition au travail, enfin un dégoût de tout que je ne puis vaincre. J'ai surtout une grande inquiétude pour cette période d'été pendant laquelle vous ne pouvez faire d'affaires. Je me creuse l'esprit de cette idée et ne fais rien. Enfin vous me connaissez, je suis dans une mauvaise passe, bon à rien et assommant pour tous.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Selon votre désir, je n'ai rien fait avec Heymann et Portier, malgré leur désir.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 293 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

572. À EUGÈNE MANET Giverny par Vernon (Eure)

Cher Monsieur Manet,
J'ai reçu le *Portrait* de votre frère arrivé en très bon état, et je suis enchanté de le posséder.
Merci mille fois de votre gracieuseté.
Mes meilleurs compliments à Mme Manet.
Tout à vous, Claude Monet.
26 juin 85.
Document original.

573. À P. DURAND-RUEL Giverny

Cher Monsieur Durand,
Je voulais vous écrire plus tôt pour vous remercier des 300 francs que vous m'avez fait remettre dimanche passé par votre fils, mais je me suis remis au travail et les journées passent sans que je trouve le temps d'écrire.
Je dois venir à Paris mercredi pour repartir le jeudi soir ; les paysages que j'ai commencés ayant besoin d'être très rapidement faits.
Je vous demande de me réserver de l'argent, car je n'ose pas vous prier de m'en envoyer avant, quoiqu'en ayant bien besoin, mais j'aurai un tas d'achats à faire à Paris, achats de choses indispensables. Je compte donc bien sur vous. Votre fils m'a parlé de diverses espérances d'affaires (pour l'avenir) en Amérique et en Belgique. J'espère donc apprendre de bonnes nouvelles et je souhaite bien aussi en apprendre de bonnes pour le présent.
A bientôt.
Recevez les amitiés de votre tout dévoué Claude Monet.
27 juin 85.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 293 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

574. À PISSARRO Giverny

Mon cher ami,
Ce que vous me dites du jeune Renoir ne m'étonne pas du tout, je le connais et ce n'est pas la première fois qu'il frappe sur l'un de nous pensant rendre service à Renoir. C'est très fâcheux, mais ne vous en alarmez pas autrement, car il n'a guère d'autorité et il ne me paraît pas être sympathique à beaucoup de monde.
Je suis de votre avis de n'en pas faire d'affaire, mais il serait bon un jour d'en toucher un mot à Renoir, auquel il ne peut que faire tort.
J'avais reçu une lettre de Bassinot, le mal est à peu près réparé.
Compliments chez vous à votre femme, à Lucien et une autre artiste future.
Venez donc un jour à Giverny par beau temps.
Tout à vous, Claude Monet.
9 juillet 85.
Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, nº 116.
Document original.

575. À P. DURAND-RUEL Giverny

Cher Monsieur Durand,
Pensant recevoir le prix de mon tableau vendu à Petit, j'étais heureux de n'avoir pas à vous demander de suite de l'argent, mais je n'entends parler de rien. Me voilà donc obligé de vous tourmenter encore. J'en suis aux regrets, mais j'aurais absolument besoin de 300 francs pour samedi sans faute. Je vous prie donc de ne pas manquer de me faire cet envoi, le vendredi, c'est-à-dire demain.
Je travaille, mais décidément, plus je vais plus j'ai du mal à faire ce que je veux et je manque bien des choses.
Compliments de votre tout dévoué Claude Monet.
Jeudi 9 juillet 85.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 294 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

576. À P. DURAND-RUEL Giverny

Cher Monsieur Durand,
Je reçois à l'instant votre lettre contenant les 300 francs dont je vous remercie.
Je suis enchanté des nouvelles que vous me donnez, c'est bon signe et certainement très encourageant.
Vous avez dû recevoir une lettre de moi au sujet de l'exposition de Genève. Je viens de recevoir une nouvelle lettre très pressante de Giron. Voici la lettre d'envoi signée. Faites choix de deux de vos tableaux et ayez l'obligeance de faire le nécessaire.
Votre tout dévoué Claude Monet.
12 juillet 85.
Document original, Archives Durand-Ruel.

577. À P. DURAND-RUEL Giverny

Cher Monsieur Durand,
J'ai bien reçu votre envoi de 300 francs avant hier, samedi. Je vous remercie.
Je travaille beaucoup, mais je ne puis rien vous envoyer encore. Il vous faut patienter un peu. J'ai pas mal de choses en train mais combien en réussirai-je ? — c'est une autre affaire. Plusieurs sont déjà abandonnées, la nature ayant énormément changé ; c'est de plus en plus difficile et c'est justement parce que je suis en train et aussi, je crois, en progrès, qu'il me faut être plus difficile.
L'important est de faire et de ne laisser partir que de bonnes choses. Vous ne me dites pas si vous avez envoyé à Genève comme je vous en avais prié. Vous avez dû cependant recevoir plusieurs lettres de moi pour cela, notamment une qu'à dû vous remettre M. Guigou.
Quand viendrez-vous à Giverny ? En tout cas, ne m'oubliez pas pour samedi prochain : 300 francs.
Votre tout dévoué Claude Monet.
20 juillet 85.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 294 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

578. À P. DURAND-RUEL Giverny

Cher Monsieur Durand,
Excusez-moi d'avoir tant tardé à vous accuser réception de votre lettre de vendredi dernier contenant 300 francs, mais je suis continuellement dehors à travailler. Je n'ai que le temps de vous remercier, enchanté de vous voir toujours aussi plein d'ardeur et souhaitant bien un succès de tous vos efforts.

Je travaille à outrance mais de plus en plus péniblement, c'est-à-dire que je deviens très exigeant. J'ai deux toiles auxquelles je travaille depuis un mois, mais j'avoue que certaines de ces toiles je les verrais à regret partir au pays des Yankees et j'en voudrais réserver un choix pour Paris, car c'est surtout et là seulement qu'il y a encore un peu de goût.
J'espère toujours avoir votre visite. Si vous vous absentez, ne manquez pas de donner des instructions pour qu'il me soit envoyé de l'argent pour *samedi prochain* : 500 francs me seraient bien nécessaires.
Amitiés de votre tout dévoué Claude Monet.
28 juillet 85.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 294-295 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

579. À P. DURAND-RUEL Giverny

Cher Monsieur Durand,
Je vous accuse réception des 300 francs que j'ai reçus de M. Casburn à la date du 31 juillet.
Obligé de venir à Paris vendredi, vous voudrez bien me réserver les 500 francs que je vous avais demandé. J'en ai bien besoin. J'espère que vous serez de retour et que je vous verrai à Paris.
Compliments de votre tout dévoué Claude Monet.
3 août 85.
Document original, Archives Durand-Ruel.

580. À P. DURAND-RUEL Giverny

Cher Monsieur Durand,
Je vous accuse réception de votre lettre contenant 300 francs en compte, merci et à bientôt j'espère.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Votre envoi du 14 courant.
Ce 16 août 85.
Document original, Archives Durand-Ruel.

581. À PISSARRO Giverny

Mon cher ami,
Que devenez-vous ?
Voilà un siècle que je n'ai eu de vos nouvelles, si ce n'est indirectement, l'autre jour, par Mme Morisot qui est venue à Giverny et m'a dit avoir eu votre visite.
Avez-vous beaucoup travaillé par cet admirable temps ? Oui, sans doute êtes-vous content.
Ecrivez-moi donc si vous n'avez pas le temps de venir passer une journée ici. Jusqu'au 9 septembre vous serez certain de me trouver en m'adressant un mot la veille.
J'ai aussi beaucoup travaillé, mais je n'ai pu terminer que peu de choses ; je me suis acharné sur deux toiles qui m'ont empêché d'en faire d'autres, et malgré le soleil régulier j'ai eu plus de difficultés que jamais et j'ai raté bien des choses.
A bientôt j'espère, mes compliments à votre femme ainsi qu'à Lucien.
J'espère que toute la famille est bien.
Amitiés de votre dévoué Claude Monet.
22 août 85.
Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, nº 117.
Document original.

582. À P. DURAND-RUEL Giverny, 30 août 85

Cher Monsieur Durand,
Je vous remercie de votre envoi de 300 francs que je viens de recevoir.
Je m'occupe de vous terminer quelques toiles, soyez persuadé que je ferai de mon mieux.
Vous ne me dites pas si vous avez reçu la lettre que je vous priais de faire parvenir à Gœuneutte. Si vous ne l'avez pas reçue, je vous serai obligé de m'envoyer de suite son adresse, ayant un renseignement à lui demander.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

583. À P. DURAND-RUEL Giverny

Cher Monsieur Durand,
Je suis encore à Giverny où je n'avance guère mes toiles avec ce temps variable. J'espère toujours quelques belles journées pour vous sauver le plus de toiles possible.
J'ai encore jusqu'au 17 à rester ici, l'examen de Jean étant fixé à ce jour. Je serai donc à Rouen à cette époque et, de là, je partirai passer quelques jours à la basse Seine pour, de là aller passer un mois soit en Bretagne, soit en Normandie. Tout cela selon le temps qu'il fera, bien entendu.
Je vous prie de ne pas m'oublier pour samedi 300 francs ; puis, je voudrais bien que vous puissiez m'en envoyer 500 avant mon départ, c'est-à-dire pour mercredi, ici.
Je compte bien sur vous ; si vous le préférez et que cela vous soit possible, envoyez-moi le tout ensemble pour samedi. De toutes les façons, beau ou mauvais temps, d'ici là je compte m'arranger pour vous expédier des toiles avant mon départ.
Amitiés de votre tout dévoué Claude Monet.
10 sepbre 85.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 295 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

584. À P. DURAND-RUEL Giverny

Cher Monsieur Durand,
J'ai reçu hier votre lettre qui s'est justement croisée avec la mienne ; je vous remercie des 300 francs que vous m'avez envoyés et vous prie bien de ne pas manquer de m'adresser les 500 francs que je vous demande pour mercredi matin, devant partir le même jour pour Rouen, et je tiens à régler différentes choses avant de quitter Giverny.
Je suis bien ennuyé du temps qui me fait perdre bien des études, aussi ai-je pris le parti de m'en aller de suite à la mer. Donc de Rouen, j'irai à Etretat vous faire quelques belles marines.
Je vous enverrai toujours quelques toiles avant de partir.
N'oubliez pas mardi pour mercredi.
Votre tout dévoué Claude Monet.
12 septbre 85.
Document original, Archives Durand-Ruel.

585. À P. DURAND-RUEL Giverny, 16 sepbre 85

Cher Monsieur Durand,
D'abord que je vous remercie de votre envoi de 500 francs que j'ai reçu ce matin. Je pars pour Rouen et de là nous allons à Etretat. Figurez-vous que Faure, à qui j'avais écrit pour lui demander si à cette époque il ne serait pas possible de trouver à bon compte une maison pour une quinzaine de jours, me répond, ou du moins me fait répondre par sa femme, qu'il met à ma disposition une de ses maisons et que je lui ferai le plus grand plaisir en acceptant. C'était très embarrassant et j'étais loin de m'attendre à cela, et comme j'avais promis depuis longtemps une excursion, j'ai accepté.
Donc vous pouvez m'écrire à Etretat, maison Faure. Maintenant que j'affronte vos reproches, car je ne vous envoie rien, malgré toute la bonne volonté possible : je n'ai pu mener à bien, comme je l'espérais, les toiles qui étaient en train depuis si longtemps et que j'aurais bien mieux fait d'abandonner depuis des semaines ; j'aurais eu le temps d'en refaire d'autres. Au lieu de cela je n'ai fait que faire et défaire. Je pouvais vous envoyer deux toiles, mais outre que j'aurai besoin de ma caisse, j'ai préféré vous faire attendre encore un peu et pouvoir vous dédommager de cette longue attente. Ne me maudissez donc pas trop, je me suis donné bien du mal et je suis le premier à plaindre d'avoir si mal réussi. Je pars plein d'ardeur et pour ne pas retomber dans les mêmes erreurs.
Je vous écrirai d'Etretat. Bonne chance de votre côté.
Amitiés de votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 295-296 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

586. À P. DURAND-RUEL [Maison Faure], Etretat, 2 octobre 85

Cher Monsieur Durand,
Je vous accuse réception de votre lettre chargée en date du 30 septembre contenant un billet de 500 francs dont je vous remercie.
Je travaille beaucoup.
En hâte, tout à vous, Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

587. À P. DURAND-RUEL [Maison Faure], Etretat, 8 octbre 85

Cher Monsieur Durand,
Je viens vous prier de me faire un nouvel envoi par retour du courrier *sans faute*. Tout mon monde rentre après-demain samedi à Giverny.
Moi je reste, et je le crois, pour un certain temps, car j'ai beaucoup à faire et, je l'espère, vous aurez des choses à votre goût.
Naturellement je déménage et vais m'installer à *l'hôtel Blanquet*. C'est donc là que je vous prie de m'adresser votre lettre.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

588. À P. DURAND-RUEL [Hôtel Blanquet], Etretat, 12 octbre 85

Cher Monsieur Durand,
J'ai un peu tardé à vous accuser réception de votre dernière lettre contenant 200 francs. Je l'ai reçue samedi matin et vous remercie, mais je vous serais bien obligé de me faire un envoi, car j'ai dû donner ces 200 francs pour le départ de tout mon monde et je suis resté sans le sou.
Je vous demanderai aussi de vouloir bien adresser 200 francs à Mme Hoschedé pour *samedi*. Je compte sur vous pour ne pas l'oublier.
Il fait un temps atroce, mais je travaille quand même ; mais cependant je voudrais bien que le temps devienne un peu meilleur.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Chez Blanquet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

589. À ALICE HOSCHEDÉ Etretat, 13 octobre [1885]

Chère Madame,
Je pense bien à vous, je vous assure, et, malgré mon amour pour la mer et mon désir de rapporter beaucoup de toiles, je voudrais bien être à Giverny, mais il faut travailler coûte que coûte, et en dépit du mauvais temps qui n'a pas l'air de tourner au beau.
J'étais étonné hier de ne pas recevoir de vos nouvelles, mais vos deux lettres me sont arrivées en même temps, cet après-midi. J'ai écrit à Durand pour avoir de l'argent et le prier de vous en envoyer pour samedi. Si vous le pouvez, faites venir du caillou pour le poulailler et puis faites pour moi une corvée: c'est de marquer les dahlias, car il peut geler d'un jour à l'autre; ne garder que les beaux et tout le reste à jeter.
Il fait un froid de loup et de la pluie à chaque instant, cependant hier et aujourd'hui j'ai pas mal travaillé, tant dehors que dans mon escalier.
Etretat devient très désert, tout le monde part. M. Michel est toujours avec moi et devient fanatique de ma peinture; nous sommes très bien chez Blanquet, comme je vous l'ai écrit. Je suis allé à Saint-Jouin par un affreux temps, j'ai cependant pu y faire une pochade; le pays est très beau et je suis content d'y être allé.
A bientôt, écrivez-moi et soyez persuadée que mon plus grand bonheur sera de revenir près de vous.
Mille baisers aux enfants, les meilleurs pour vous, mes amitiés à Marthe.
Votre Claude Monet.
M. Deck a dû s'occuper de faire réexpédier le beurre.
Document original.

590. À ALICE HOSCHEDÉ Etretat, le 15 [octobre 1885]

Chère Madame,
Je vois que vous avez bien des soucis, mais il ne faut pas trop vous inquiéter. Certainement vous recevrez de Durand pour samedi, et pour plus de sûreté, je vais lui récrire, car je suis sans nouvelles et par conséquent sans finances. Selon ce que vous recevrez vous verrez ce que vous pourrez faire, et, si cela vous va mieux, je puis écrire à Lemaître. Je travaille toujours malgré la persistance du mauvais temps. Ce matin pour la première fois depuis votre départ, le soleil s'est montré radieux, la mer calme, c'était superbe et tout le monde croyait le temps remis, puis le vent a subitement tourné et la pluie est revenue, mais je travaille quand même, profitant de mes différentes fenêtres.
Hier soir, j'ai passé la soirée avec Maupassant très aimable et très intéressant; il va faire le Salon prochain à *La République française*.
Vous ne me parlez pas des bateaux, leur est-il arrivé quelque chose? Non, j'espère.
Dites bien à Jean de ne plus penser à son échec, qu'il travaille et qu'il m'écrive. Je ne puis vous dire au juste quand je viendrai pour quelques moments avec vous, je commence tant de choses et j'en termine si peu, et il faut, en raison de l'argent à demander, que je vienne en apportant quelque chose à Durand. Enfin, dès que je pourrai, je viendrai, car il me tarde de vous voir.
Embrassez bien tous les enfants, petits et grands, mes amitiés à Marthe, pour vous mes meilleures et constantes pensées.
Votre Claude Monet.
Document original.

591. À P. DURAND-RUEL Etretat, 19 oct^bre 85

Cher Monsieur Durand,
Je suis si peu chez moi que j'oublie toujours de vous répondre exactement.
J'ai bien reçu vendredi dernier votre envoi de 200 francs, je vous en remercie bien.
Le beau temps est enfin revenu.
Depuis 15 jours il faisait vraiment par trop vilain.
En hâte, tout à vous. Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

592. À ALICE HOSCHEDÉ [Etretat], 20[1] octobre 6 h soir [1885]

Chère Madame,
Ce soir je ne puis que vous adresser quelques courtes lignes, j'avais tout un courrier à faire dont une réponse pressante à la lettre de Sargent qui me demande un renseignement extraordinaire sur l'emploi du jaune et du vert et il me demande si je viens à Londres; il me réclame pour le conseiller sur les tableaux qu'il fait, mais j'ai bien d'autres chiens à fouetter pour le moment. Etretat devient de plus en plus épatant, c'est le vrai moment, la plage avec tous ces beaux bateaux, c'est superbe et j'enrage de ne pas être plus habile à rendre tout cela. Il faudrait deux mains et des centaines de toiles.
J'ai beaucoup de mal à retrouver mes effets, enfin il en sortira toujours quelque chose.
Mes baisers aux enfants, les meilleurs pour vous, amitiés à Marthe.
J'écrirai à Jean demain.
Votre Claude Monet.
[1] Monet a écrit *21* par inadvertance.
Document original.

593. À ALICE HOSCHEDÉ Etretat, le 21 oct^bre [1885] 7 h matin

Chère Madame,
Oui je suis un misérable, un affreux paresseux de vous laisser si souvent sans lettres, oui je mérite vos reproches, mais n'allez pas croire que c'est volontairement et que je ne pense pas à vous, et surtout ne suivez pas mon exemple et ne me tenez pas rigueur. Puisque vous souffrez de mon absence, puisque le temps vous paraît long sans moi, eh bien, passez-le avec moi en m'écrivant de longues et bonnes lettres. N'ayez pas d'idées noires, pensez que je vous aime, vous devriez cependant en être bien certaine et n'en jamais douter. Ne pas vous écrire est certainement bien mal à moi et ce n'est pas mon habitude, mais je ne vis pas comme d'ordinaire dans la solitude; je ne travaille pas moins, mais j'ai toujours le Marius et plusieurs autres personnes et c'est évidemment un entraînement et un empêchement à mes habitudes; je les maudis, puisque cela me vaut vos reproches et puis vous savez combien je me plais à travailler tout seul. Hier il m'a fallu dîner chez le directeur du Casino d'où je suis rentré fort tard; on m'avait convié à un déjeuner pour aujourd'hui, mais j'ai refusé. Tout cela autant de dérangements.
Bref, je veux me faire pardonner et vous écrirai régulièrement dans ma petite chambre soit en me levant, comme ce matin, soit le soir avant de me coucher.
Je travaille beaucoup, mais vous le savez, je ne suis et ne puis être content de moi sur place, enfin j'apporterai beaucoup de choses de bonnes et de mauvaises.
Je vous envoie de bons baisers bien tendres, quelques-uns pour les enfants, les meilleurs pour vous.
Amitiés à Marthe,
Votre Claude Monet.
Document original.

594. À ALICE HOSCHEDÉ Etretat, le mercredi 6 h soir [21 octobre 1885]

Chère Madame,
Sans lettre de vous ce matin, je vois que vous voulez décidément me punir de ma paresse; je dis sans lettre, car les deux lignes que vous m'avez envoyées ne sont pas une lettre; enfin, c'est peut-être de ma faute, mais cela me fait tout de même de la peine.
Je vous ai écrit ce matin, avant le départ de 8 heures dans l'espoir que peut-être vous auriez la lettre dans la journée à Vernon, mais je crains que vous n'ayez les deux que demain.
Depuis trois jours il fait un temps superbe et j'en profite, je vous assure; les bateaux se préparent pour les harengs, la plage est transformée, très animée, c'est bien intéressant.
A propos de plage, j'ai oublié de vous répondre au sujet de la dame de la Chaufferette, elle est toujours ici, toujours en promenade. Je n'ai pas fait sa connaissance, je sais seulement qu'elle est la fille du peintre de marines Poittevin, femme de Achard de l'Opéra Comique; elle a assez mauvaise réputation.
Il n'y a plus ou presque plus personne, les Sauter sont partis depuis assez longtemps, les Lorcher aussi. Personne chez Hauville, Merle parti de ce matin. Quel débarras! Marius Michel ne parle pas de départ, il m'admire tous les jours davantage et prétend que je l'ai sauvé; il ne compte partir, je le crains, qu'en même temps que moi. C'est un assez bon garçon mais d'une très mince valeur comme peintre.
Cela dit, parlons un peu de ces vilains comptes: je comptais régler ma dépense ici par semaine, mais voyant votre embarras et ne recevant aucune nouvelle de Petit, je compte demain ou après-demain envoyer 200 francs à Lemaître et aussi à Badufle. Je serai sans le sou, mais ce sera ça de fait. De votre côté, allez prudemment et songez à tout ce qu'il faut payer. M. Singeot qui peut-être est inquiet. Le malheur est que je ne puisse rien... *[la fin manque]*.
Document original.

595. À ALICE HOSCHEDÉ Etretat, le 22 oct^bre [1885]

Chère Madame,
Deux lignes sont vite écrites en effet et vous n'avez pas dû passer longtemps pour m'écrire la lettre de ce matin, et pourtant vous avez des loisirs, dans ce cas ce devrait être une distraction pour vous que m'écrire.
Ne soyez donc pas méchante, mais c'est autre chose et, bien que je pense sans cesse à vous, je ne puis vous écrire toujours aussi longuement que je le voudrais. Ainsi aujourd'hui j'ai quatre lettres à faire, à vous, à Jean, à Durand et à Badufle, et demain, ce sera à d'autres; vous savez le mal que cela me donne. Excusez-moi donc encore aujourd'hui de ne pas vous envoyer un long journal.
Il a fait mauvais aujourd'hui et je suis de très mauvaise humeur, le travail ne va pas à mon gré, puis je préférerais être seul malgré l'enthousiasme de mon compagnon. C'est vous que j'aimerais ici, seule avec moi. Vous trouveriez la plage bien belle avec ce mouvement des gros bateaux, j'en suis émerveillé, mais je dois cesser, autrement mes autres lettres seraient ajournées encore.
A demain, aimez-moi comme je vous aime.
Mes baisers aux enfants, mes bonnes amitiés à Marthe.
Votre Claude Monet.
Document original.

596. À P. DURAND-RUEL Etretat, 22 oct^bre [1885]

Cher Monsieur Durand,
C'est encore moi. Je viens vous demander d'être assez aimable pour ne pas manquer d'envoyer 200 francs à Mme Hoschedé pour après-demain *samedi*.
Je ne vous en demande pas pour moi cette semaine, mais seulement pour dans le courant de la prochaine. Il me faudra aussi vous demander une plus forte somme, car j'ai mon loyer de Giverny à payer, mais j'attendrai toujours pour cela de pouvoir vous donner quelque chose. Il fait un temps si variable que je ne puis arriver à rien terminer, je mène quantité de choses de front; j'espère que tout cela se finira en même temps.
C'est admirable en ce moment, c'est le plein moment de la pêche, il y a mille choses que je voudrais finir. C'est vous dire combien je travaille.
Ecrivez-moi, dites-moi comment les affaires marchent et quand vous pensez aller en Amérique.
Compliments à tous les amis, ainsi qu'à vos fils.
Tout à vous. Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 296-297 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

597. À ALICE HOSCHEDÉ Etretat, le 24 oct^bre [1885]

Chère Madame,
J'espérais au moins qu'en allant à Paris vous verriez votre frère et que vous seriez ainsi rassurée sur bien des points et je vois qu'au contraire vous avez dû rentrer encore moins rassurée, mais ne vous laissez pas abattre au milieu de tous vos soucis, vous m'avez tout à vous et vos chers enfants et les petits.
Vous savez qu'il y a longtemps que vous ne m'avez pas réellement écrit, ce sont le plus souvent de très courtes missives et je crains bien que ce soit encore la même chose demain, puisque vous avez votre marché aujourd'hui. A ce propos, et ne prenez pas mal la chose, allez bien à l'économie et avec prudence, vous voyez que de tous les côtés l'argent est difficile à obtenir. Je suis toujours sans nouvelles de Petit, et Durand ne m'a rien envoyé aujourd'hui, j'espère qu'il ne vous aura pas oubliée.
Je commence à être vraiment navré du temps, je viens de rentrer trempé et n'ai pu que fort peu travailler. La mer est grosse et il n'y a pas moyen de se faire conduire au Trou à l'Homme comme hier. C'est vraiment désolant, je n'ai pu reprendre aucun de mes motifs de la Manneporte; quand la marée était juste ce qu'il me fallait, le temps n'y était pas.
J'ai commencé bien des choses hier, des répétitions, dans l'espoir de pouvoir travailler chaque jour, mais ça ne va pas vite. Il est vrai qu'avec quelques bonnes séances toutes ces toiles peuvent vite prendre tournure; j'ai fait revenir des toiles et je ne sais vraiment comment je rapporterai tout cela.
J'ai reçu avec plaisir les lettres des petits, je les remercie, car je sais que ce n'est pas tout plaisir pour eux que de passer du temps à cela. Je leur permets de me prendre quelques pots, mais c'est à la condition qu'ils seront bien sages.
A demain, car je crois qu'il ne va plus pleuvoir et je vais encore tenter d'aller travailler, car j'enrage de ne pas plus avancer; je voudrais me débarrasser de toutes mes toiles commencées afin de n'avoir plus qu'à me mettre aux bateaux dès que la pêche va tout à fait être dans son plein. Et puis enfin je voudrais être près de vous ayant rapporté beaucoup de bonnes choses et reprendre mes habitudes de Giverny.
Allons, à demain, mille bons baisers et pour vous et les enfants, mes amitiés à Marthe.
Votre Claude Monet.
Document original.

598. À ALICE HOSCHEDÉ Etretat, le lundi 6 h soir [26 octobre 1885]

Chère Madame,
Hélas, aujourd'hui quelle journée, de la pluie à torrents, moi qui étais si content hier, la mer est furieuse et j'ai essayé de faire mes études, mais j'ai dû fuir, tant le vent était fort; cela commence à être trop souvent.
Merci de votre bonne lettre et je vous assure que c'est un bonheur pour moi de vous lire et je vous relis chaque soir avant mon coucher, vous voyez alors que vous n'avez pas à craindre d'en mettre six pages.
Vous pouvez disposer de ma chambre pour Blanche et Suzanne, mais je prie Blanche de ne me rien casser, j'espère qu'elle ne se froissera pas de la recommandation.
Je suis bien désolé de savoir mon petit Michel si impotent que cela, mais j'espère, puisque vous me dites qu'il est bien gentil, qu'il comprend que pour se guérir vite il doit rester tranquille et bien écouter maman. Enfin, j'espère que vous allez m'annoncer que ce bobo est guéri ainsi que le rhume de bébé.
Tout ce que vous me dites des beautés de Giverny ne me surprend pas. Cela ne fait que me causer plus de regrets de n'y pas être, car je me vois encore ici pour quelque temps. Il est vrai que j'aime la mer, mais enfin je vous aime aussi et voudrais bien être près de vous.
Je suis aussi sans nouvelles de Durand, ce n'est pas bon signe. Enfin, il faut espérer; nous pourrions être plus malheureux, n'est-ce pas? Et s'il vient un peu d'argent, ce sera grande joie pour moi que de vous avoir à Etretat, ne fût-ce qu'une journée ou deux.
Embrassez tous les enfants pour moi et recevez mes plus tendres et constantes pensées.
Votre Claude Monet.
Tuez donc ces dindons.
Document original.

599. À PISSARRO Etretat, le 27 oct^bre 1885

Mon cher Pissarro,
Voilà longtemps que je veux vous écrire pour vous donner de mes nouvelles et vous en demander des vôtres, mais vous savez ce que c'est, étant toujours dehors à travailler, on est fatigué le soir et un peu paresseux pour écrire.
Je pensais rester moins longtemps ici, mais je suis si peu favorisé par le temps que c'est le diable de pouvoir terminer quelque chose.
J'ai eu beau faire mettre des toiles pour tous les temps, je n'en viens pas à bout. Avec cela, les changements de marée, les bateaux qui ne sont jamais à la même place, bref je me vois encore ici pour quelque temps si je veux tirer parti de mon voyage et je ne serai pas des vôtres pour le prochain dîner. Vous voudrez bien m'en excuser près des amis et leur faire mes amitiés. Et vous, que faites-vous, et Renoir, Cézanne, Sisley, et Durand, les affaires, où tout cela en est-il? Vous serez bien aimable de me mettre un peu au courant.
J'espère que cela marche bien, que vous et que tous les vôtres sont en bonne santé.
Mes compliments à votre femme ainsi qu'à Lucien.
Ne m'oubliez pas non plus auprès de votre ami Nunès.
Amitiés de votre vieux camarade, Claude Monet.
Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, n° 118.
Document original.

600. À CHARPENTIER Etretat, le 27 octobre 1885

Mon cher Charpentier,
Que j'ai d'excuses à vous faire, vraiment vous ne devez savoir que penser.
J'avais depuis longtemps retouché votre *Dégel*, mais, l'été venu, vous pensant absent, je me disais que je pouvais attendre de venir à Paris pour vous le rapporter fini.
Je suis venu ici où mes travaux m'ont fait séjourner plus que je pensais, et pendant ce temps votre tableau est à Giverny. Voulez-vous m'excuser. Je pense rentrer dans le courant de novembre. Je viendrai avec le tableau.
Tous mes compliments à Mme Charpentier.
Amitiés, Claude Monet.
M. Rostand, « Quelques amateurs de l'époque impressionniste » (thèse inédite de l'Ecole du Louvre). Paris, 1955, p. 256.
Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, Doc. 18.

601. À P. DURAND-RUEL Etretat, 28 oct^bre 85

Cher Monsieur Durand,
J'ai votre lettre qui ne m'apporte pas de bien bonnes nouvelles. Je vois que nous ne sommes pas encore au bout de la lutte, hélas. Ce qui me surprend c'est que Petit soit toujours contre vous, surtout en ce qui nous concerne. Alors, il renoncerait donc encore une fois à *[illisible]*, ou bien est-ce seulement de l'acharnement contre vous? Enfin c'est toujours bien ennuyeux.
Je suis désespéré du temps: depuis quelques jours c'est effroyable, beau sans doute, mais il est impossible de travailler, et je me fais bien du mauvais sang et, si j'avais eu un peu d'argent, je serais venu passer un ou deux jours à Giverny.
Enfin j'espère que, ce coup de vent passé, je pourrai reprendre mes études.
Merci de votre envoi à Mme Hoschedé et soyez assez bon pour m'en envoyer afin que je solde régulièrement mes dépenses ici. Envoyez-moi 300 francs. Puis, pour mon loyer, réservez-moi un billet de mille pour le jour où je viendrai à Giverny.
Amitiés de votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 297 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

602. À ALICE HOSCHEDÉ [Etretat], ce 29 oct^bre [1885]

Chère Madame,
J'ai bien pensé à vous hier pour votre voyage à Vernon; en effet, ça n'a pas dû être bien amusant pour vous, surtout étant enrhumée. Il faut vous soigner et commencer par faire du feu et ne pas attendre que tout le monde soit malade.
Prenez seulement une corde de bois à M. Singeot afin de ne pas trop charger le compte que j'aurai à lui payer à mon retour.
Je compte sur vous pour que Jean se soigne et j'espère que M. Love vous répondra de suite.
Je m'ennuie toujours bien de cet affreux temps; cette nuit ça été véritablement effroyable, j'ai même eu du mal à dormir croyant que la maison allait s'effondrer. Aujourd'hui il y a un semblant d'amélioration. Le baromètre monte, enfin j'ai pu un peu travailler de la chambre de Michel.
Je vais être enfin seul à partir de dimanche, le susdit Michel part dimanche, le temps l'épouvante, ce sera un bien pour moi et je suis certain que je profiterai mieux de mon temps, car il n'est pas piocheur comme moi. Du reste il n'y a plus un chat à Etretat, sauf Maupassant que j'ai vu hier au café, il vient d'être huit jours au lit, du reste il a une fichue santé.
Mille bons baisers pour vous et les enfants, amitiés à Marthe.
A demain.
Votre Claude Monet.
Document original.

603. À ALICE HOSCHEDÉ [Etretat], 30 oct^bre [1885]

Chère Madame,
Enfin le temps a un peu changé, je dis un peu, car il est 4 heures et je suis obligé de rentrer à cause de la pluie; mais enfin la bourrasque est passée et le baromètre remonte.
J'ai pu assez bien travailler, puis je viens de voir le départ de tous les gros bateaux pour la pêche, tous à la fois; c'est admirable et je compte bien me payer chaque jour une pochade de cela. Vous ne pouvez vous faire idée de ce que c'est joli, mais de ce coup Michel parle de retarder son départ. Ce matin-là vient d'être cause que j'ai dû donner ces petits bateaux que j'avais faits à

M. Isnardy, le directeur du Casino. Il s'était mis dans la tête de me faire acheter une toile par ce monsieur et, comme je parlais de très forts prix, la chose était naturellement tombée dans l'eau. Bref, il s'est si bien arrangé que ce monsieur, au moment de son départ, m'a fait demander le prix de cette pochade de rien. J'ai répondu que je ne pouvais vendre une chose si peu importante; il a eu une si drôle de tête que j'ai eu la faiblesse, la bêtise de la lui donner et je m'en repens. Enfin c'est un petit malheur, j'en referai de mieux, je pense.
J'ai reçu une longue lettre de Pissarro qui se lamente et me raconte force potins d'où je conclus que ce pauvre Durand n'est pas à la noce; il va être en procès avec la maison Goupil, parce qu'il les a dénoncés comme vendant de faux tableaux; puis, Petit a cédé sa créance contre Durand à une personne qui va le poursuivre sans merci. Il paraît que Pissarro et les autres ne peuvent pas obtenir d'argent. Diable, s'il allait me laisser en plan ici, je ne rirais pas.
J'espère que M. Love vous aura répondu, car ces saignements de nez sont inquiétants. Vous me demandez l'emploi de mon temps pendant ces mauvaises journées. Mon Dieu, c'est bien simple: je cherche dans tous les coins si je ne pourrais pas travailler, puis je rentre, vais d'une chambre à l'autre comme une âme en peine, regarde pendant des heures à chaque fenêtre et je ressors me faire mouiller et voilà.
Vous n'avez pas à vous inquiéter de moi, je pense sans cesse à vous et vous le prouve, car vous savez si j'aime à écrire.
Allons, à demain, et j'espère de meilleures nouvelles et de Marthe et de Jean.
Embrassez bien les deux bébés et les grands aussi.
Pour vous toutes mes pensées, tout moi.
Votre Claude Monet.
Document original.

604. À ALICE HOSCHEDÉ [Etretat], 31 oct. [1885]

Chère Madame,
Hélas, voyez comme j'ai peu de chance, voilà le mauvais temps encore revenu, pluie et vent, j'en suis désespéré et il y a de quoi vraiment. Avec cela rien de Durand. Ce matin, le facteur me faisant demander, j'ai eu une fausse joie, mais c'était, comme vous le pensiez, une réclamation.
Mon temps se passe à espérer les mieux pour les lendemains et je regarde tristement mes études qui auraient pu si bien aller. Je suis cependant allé cet après-midi à la Manneporte, malgré pluie et vent, et j'ai eu bien du mal pour n'y travailler que bien peu. En rentrant on m'a dit que Maupassant était venu deux fois pour me voir, qu'il partait demain et qu'il voudrait bien voir mes études; j'ai donc dû lui faire dire que j'étais à sa disposition et je viens d'avoir sa visite. Il prétend aimer beaucoup cela, mais je ne suis pas convaincu qu'il y comprenne grand-chose. Cependant il n'est pas tombé sur les moins bonnes choses, l'effet de pluie l'a absolument épaté, il a été fort aimable m'invitant à l'aller voir à Paris.
Hier soir le pays était en émoi jusqu'à une heure du matin à cause de la tempête survenue pendant que tous les bateaux étaient dehors et nous avons attendu leur retour qui était fort curieux et très émotionnant. Sur tous les bateaux deux seulement ont des harengs, chacun pour 500 francs, cela m'a distrait de mes pensées tristes. Comme vous, j'ai assez de cette séparation et suis inquiet de l'avenir.
Je vais écrire à Petit, car il faut de l'argent, mais que tout cela ne vous démonte pas, ce sont des mauvais moments à passer qui ne dureront pas.
J'espère pour vous que vos deux sœurs se seront décidées à venir à Giverny, mais regretterai fort de ne pas me trouver à Giverny pour connaître Mme Vialatte.
Quant à l'oncle Paul, il me paraît agir bien drôlement avec vous et je comprends votre peine, mais que voulez-vous, c'est la vie.
Comptez toujours sur moi, je vous aime et voudrais bien être auprès de vous ou vous près de moi ici.
En attendant je vous envoie mes pensées, embrassez bien fort les enfants. Amitiés à Marthe.
Votre Claude Monet.
Document original.

605. À ALICE HOSCHEDÉ [Etretat], 1er novbre [1885]

Chère Madame,
Toujours le mauvais temps, toujours sans nouvelles de Durand: deux mauvaises affaires, mais le baromètre monte, le vent est au nord et je crois au beau temps pour demain. Puis me voilà enfin seul. M. Michel vient de partir, il devait prolonger son séjour, mais hier, en dînant, nous avons eu une discussion peinture amenée par la visite et les appréciations de Maupassant qui a été un peu aigre. Comme il n'y entend pas grand-chose et qu'il m'agaçait souvent, j'ai été un peu violent, peut-être un peu trop, si bien que, ce matin, il a fait ses malles et vient de partir.
Je suis enchanté d'être seul, il me semble que je vais mieux travailler même par le mauvais temps, car, seul, je ne puis rester inoccupé et cependant j'aurais bien aimé profiter de sa voiture et venir vous surprendre ce soir à 10 heures; il m'offrait une place dans sa voiture et à dîner dans le train, mais outre que je suis sans le sou, j'aurais peur qu'en venant je fasse venir le beau temps ici. Je préfère, si d'ici quelques jours les finances le permettent, que vous veniez; mais enfin, tout cela dépendra.
Je voudrais cependant bien jeter un coup d'œil à Giverny au jardin. Enfin vous le voyez, j'ai le cœur gros d'être si longtemps loin de vous et si Petit me répondait de suite, certes je viendrais; dites-moi ce qui vous plairait le mieux.

La lettre était bien de Caillebotte, il se balade en Italie depuis un mois avec Martial et il me rappelle que c'est jeudi notre dîner et qu'il rentrera pour ce jour-là; il me dit être ravi du pays, cela ne m'étonne pas. J'ai reçu aussi une lettre de la fameuse Société des XX de Bruxelles m'invitant officiellement. L'ouverture est pour le 1er février et il faut avoir envoyé avant le 15 janvier, et moi qui ai si peu de choses et il me faudra tant en donner à ce pauvre Durand, depuis si longtemps que je le fais attendre.
Allons à demain, c'est dimanche, il me faut aller à la poste pour rentrer dîner.
J'espère que vous m'enverrez de meilleures nouvelles.
Mille bons baisers pour tous et surtout pour vous, mes amitiés à Marthe, si elle est encore à Giverny,
Votre Claude Monet.
Document original.

606. À ALICE HOSCHEDÉ [Etretat], 2 novbre [1885]

Chère Madame,
Assez bonne journée pour moi, quoique le temps ne soit pas superbe, mais enfin j'ai travaillé. Par exemple j'étais furieux tout à l'heure après ces troqueurs de pêcheurs; ils devaient partir pour la pêche à 4 heures, et je m'étais arrangé pour être là afin de faire une pochade, je m'installe sur le galet préparant la mer et j'attends; les voyant faire leurs apprêts, je reste, mais la nuit est arrivée sans qu'ils partent et j'apprends que le baromètre baissant ils n'iront pas à la pêche, tandis qu'au large on voit les autres y partir. J'étais furieux, car ils m'ont fait perdre mon temps.
Je suis bien aise que vous ayez pu vous tirer de votre marché, mais je suis encore sans lettre de Durand et ma note doit commencer à s'élever et je n'ai pas payé les costumes des enfants, je tremble qu'on ne vienne avec la note.
J'espère pour vous que Mme Vialatte est venue vous voir, car par ce temps je comprends que vous ne vous amusiez guère. Ce que vous me dites de la bassecour est bien ennuyeux, mais ne me surprend pas, la morale c'est qu'il faudrait avoir moins de bêtes, elles s'en porteraient mieux. Songez donc à ce que cela nous a coûté. Quand j'écrirai à Pissarro, je lui parlerai des dindons, mais ce n'est pas là le remède, enfin. J'oublie toujours de vous demander de m'envoyer des tricots. J'en ai grand besoin. Vous pouvez m'adresser cela par la poste et si cela se peut y joindre quelques torche-pinceaux, j'ai employé tous mes mouchoirs mauvais.
J'ai repris ma vie calme, j'étais couché hier avant 8 heures après m'être promené une demi-heure sur la terrasse du Casino, vous voyez cela d'ici.
Il n'y a plus un chat ici, personne sauf ce type de gros gommeux viveur qui vous déplaisait tant. Celui-là reste tout l'hiver, c'est le propriétaire de la pension la Ferme et [de] ce qu'on appelle le Château.
C'est un rude type, en effet, mais assez bon garçon, j'ai fait naturellement sa connaissance, car il était l'ami de Michel et l'intime de Maupassant.
Ce matin, près de l'endroit où je travaillais sur la falaise, l'épicier Lenoir attrapait des alouettes dont il y a une masse en ce moment et il m'en a offert six pour mon déjeuner; on n'est pas plus aimable, n'est-ce pas?
Je voulais écrire à Jean ce soir, mais j'ai à répondre à Bruxelles et la lettre recommandée de l'autre jour, c'est déjà un joli courrier. Car pour un homme qui n'aime pas cela, je m'en paie — mais je sais que je vous fais plaisir et cela me fait oublier mon agacement, mais il faut que ce soit vous.
A demain, et puissé-je dire que j'ai eu beau temps. Mille tendres pensées, baisers aux enfants, amitiés à Marthe.
Votre Claude Monet.
Document original.

607. À ALICE HOSCHEDÉ [Etretat], 3 novbre [1885]

Chère Madame,
Je travaille, je peins tout le jour d'une journée sans pluie, c'est délicieux, temps gris hélas, car j'aspire au soleil pour bien des études aussi, enfin je suis content.
Rien de Durand, pas plus que de Petit, ce qui commence à bien me tourmenter, car il y a toujours un point qui vous inquiète. Je n'avais pas lu l'article que vous m'envoyez mais un autre dans *Le Gaulois* et une autre lettre de Durand. Evidemment tout cela est mauvais pour Durand et, par contrecoup pour nous.
Vous avez dû avoir de bons moments et grand plaisir à avoir votre sœur à Giverny, mais je me figure qu'en ce moment vous êtes plus triste de son départ et de celui de Marthe. Vous ne me dites pas si Mme Vialatte vous a apporté quelques nouvelles de l'oncle Paul.
Ce qui a dû être curieux c'est votre nuit dans ma chambre, car Baby a dû vous faire mille questions. Ce dont je suis sûr c'est que vous avez dû doublement penser à moi.
J'espère demain une longue lettre de vous. Ce soir vous m'excuserez d'être plus laconique, les bateaux partent pour la pêche, c'est une rareté que je ne veux pas manquer.
Mille tendresses et baisers pour vous et tous les enfants.
Voilà encore mon pauvre Jean remis à demain.
Votre Claude Monet.
Document original.

608. À G. PETIT Etretat, 5 novembre 1885

[Monet demande mille francs; il espère que son exposition se fera.]

609. À ALICE HOSCHEDÉ [Etretat], 5 novbre [1885]

Chère Madame,
Je suis de plus en plus désolé et bien prêt de perdre tout courage, si vous pouviez voir le temps qu'il fait ici, et vous me parliez de soleil, alors c'est le paradis que Giverny.
Rien, rien de nouveau, ma dépêche à Petit n'a pas eu de réponse.
Heureusement que je lui ai écrit hier soir, alors peut-être m'écrira-t-il pour demain, mais je n'ose l'espérer.
Quant à Durand, il m'a adressé *L'Evénement* contenant une longue lettre de lui. J'ai bien peur qu'il ne file un mauvais coton. M'envoyer cela et ne pas m'écrire c'est bien mauvais.
Ah! je vous assure, je suis bien inquiet et bien malheureux d'être ici ne sachant pas si j'arriverai à terminer quelques toiles.
Je cesse, je n'ai que plaintes et tristesse. Inutile de vous attrister, une seule chose me sauverait, ce serait de venir près de vous une journée et je ne le peux même pas.
Baisers bien tendres pour vous et les enfants,
Votre Claude Monet.
Ayez absolument le fumiste, car si je pouvais venir, j'aimerais à avoir du feu dans l'atelier.
Si je reçois de Petit par *miracle*, j'arrive à moins d'un temps superbe.
Document original.

610. À P. DURAND-RUEL Etretat, 5 novbre 85

Cher Monsieur Durand,
Je suis bien inquiet de votre silence, très sérieusement ennuyé étant absolument sans argent, et d'autant plus qu'il nous manque, et pour moi ici, et aussi pour Mme Hoschedé, 200 francs pour samedi.
Je me doute bien que votre silence n'est pas bon signe, car, ne lisant guère de journaux ici, j'ai cependant appris que vous étiez mêlé à une affaire de faux tableaux et que l'on profitait de cela pour vous tomber dessus de plus belle. Tout me tourmente bien et, dans ma solitude, je me fais bien du mauvais sang.
Avec cela le travail n'avance guère; j'ai un temps épouvantable et d'autres auraient lâché depuis longtemps, mais je tiens à ne pas perdre ce que j'ai commencé. Je sais qu'une série de quelques beaux jours me permettra de mener à bien au moins une partie de mes toiles. C'est cet espoir qui me fait rester.
Mais pour cela il faut de l'argent et je vous prie bien de m'en envoyer ainsi qu'à Giverny, car autrement les comptes s'accumuleraient aussi bien là-bas qu'ici, et ce sera déjà bien assez qu'en rentrant j'aie mon loyer à payer.
Donc je compte sur vous, vous priant de me donner aussi des nouvelles.
Votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 297-298 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

611. À OCTAVE MAUS Etretat, 5 novembre 1885

Monsieur,
Excusez-moi d'avoir tardé à vous répondre mais, étant absent, votre lettre vient seulement de me parvenir ici.
Je m'empresse de vous [faire] savoir que je suis on ne peut plus flatté de l'invitation qui m'est faite par la société des XX.
Veuillez, je vous prie, exprimer mes remerciements à ces messieurs. Vous pouvez donc compter sur moi. Je vous enverrai la désignation de mes tableaux en temps voulu.
Je suis encore ici pour quelque temps; dès mon retour à Giverny, je m'occuperai de ce que je vous enverrai.
Recevez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.
Claude Monet.
Si cela n'est pas abusif je voudrais exposer cinq choses afin de me montrer sous différents aspects.
L. Venturi, «Archives...», 1939, t. II, p. 223.

612. À ALICE HOSCHEDÉ [Etretat], vendredi soir [6 novembre 1885]

Chère Madame,
Enfin voilà une belle journée, un soleil superbe comme à Giverny. Aussi ai-je travaillé sans m'arrêter, car la marée est en ce moment juste comme il faut pour plusieurs motifs. Cela m'a un peu remis, et si j'avais la chance que ce temps continue quelques jours, je ferais de rude besogne. C'est nouvelle lune aujourd'hui et le baromètre monte beaucoup, même trop vite.
Je n'ai rien reçu de Petit, sans quoi j'aurais été bien hésitant entre le travail et le désir d'aller vous voir, vous consoler un peu.
Ce Petit est décidément un drôle d'homme et je pense qu'usant de pareils procédés il n'a pas l'intention de rester dans de bons termes avec moi, ni d'exposer mes tableaux l'an prochain. Tout cela doit s'enchaîner et faire partie de la guerre contre ce pauvre Durand.
Voici la lettre que Durand m'a adressée ce matin. Il a dû avoir bien du tirage, mais c'est décidément un rude entêté et il s'en tirera forcément avec une telle ténacité, mais que ne laisse-t-il pas tous ces gens vendre leurs faux tableaux sans s'en mêler, car en moi-même je crois qu'il a fait une gaffe. Enfin, il me promet de l'argent pour moi et pour vous demain, c'est donc un souci de moins. Selon ce qu'il vous enverra, mettez de côté pour M. Cellier.
Toujours si, par hasard, Petit se décidait à m'envoyer et qu'il fasse trop beau ici, je vous préviendrais de suite pour que vous veniez me voir, mais hélas il y a bien des si, mais il ne faut pas désespérer ni vous démoraliser. S'il fait beau, je vais tant travailler que je ne serai plus longtemps. Eh bien, s'il fait mauvais, il faudra bien que j'arrive à vous venir voir. Du courage, et pensez que je vous aime.
Baisers bien tendres pour vous et les enfants.
Mes amitiés à Marthe, quand vous lui écrirez. A-t-elle vu M. Love?
Votre Claude Monet.
Document original.

613. À P. DURAND-RUEL Etretat, 7 novbre 85

Cher Monsieur Durand,
Je vous accuse réception de votre lettre chargée en date du 6 courant contenant 300 francs. Je vous en remercie ainsi que de l'envoi à Mme Hoschedé.
J'espérais pouvoir solder mes dépenses ici avec cela, mais je dois plus et mon hôtelier me dit qu'il peut attendre, donc je dispose d'une partie de cette somme pour envoyer à mon marchand de cidre et de vin, et quand vous pourrez m'en envoyer, je payerai ici.
Du reste, j'étais littéralement sans un sou et bien gêné! Vous avez dû avoir bien du souci avec toutes ces histoires, mais que ne laissez-vous ces gens vendre leurs faux tableaux, vous n'avez pas besoin de nouveaux ennemis.
Enfin tant mieux si cela marche, car j'étais bien inquiet.
Le beau temps est revenu depuis deux jours et j'en profite, c'est-à-dire que je n'arrête pas de peindre. Si cela peut durer je serai bien content, car je n'ai vraiment pas eu de chance et je voudrais pouvoir vous donner des toiles le plus tôt possible.
Bonne chance de votre côté, mes compliments à vos fils ainsi qu'aux amis quand vous les verrez.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Je vois dans *Le Figaro* mon nom dans une vente annoncée pour lundi. Savez-vous ce que c'est? Occupez-vous-en, car en ce moment surtout il serait très mauvais de laisser vendre bon marché. Tenez-moi au courant, n'est-ce pas.
C.M.
L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 298 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

614. À ALICE HOSCHEDÉ Etretat, le 7 novbre 1885

Chère Madame,
Deux mots seulement à la hâte, mais de bonnes nouvelles. Lettre de Durand qui paraît content quand même; temps admirable.
Je n'ai pas arrêté de peindre, mais j'ai du mal, car depuis le temps que je n'avais travaillé à mes toiles de soleil, je trouve tout très changé. Enfin si cela dure, je serai rudement content. Je rentre de la poste chercher ma lettre chargée, j'ai de suite payé les vêtements des enfants, 102 francs dont 50 pour Jacques.
Si vous voyez la possibilité de venir, je serai bien heureux. Prévenez-moi pour que je vous envoie une voiture, mais s'il fait beau, je n'irai pas vous chercher, vous le comprendrez, n'est-ce pas.
En hâte mille tendresses et baisers aux enfants,
Votre Claude Monet.
Si vous pouvez, payez Voitelier.
Document original.

615. À ALICE HOSCHEDÉ [Etretat], lundi soir [9 novembre 1885]

Chère Madame,
Comme c'est drôle que, pendant que je pense si tendrement à vous et que je vous le témoigne de mon mieux, vous soyez toujours dans vos pensées noires. Chaque jour je vous espère, et vous me dites que je préfère venir que d'avoir votre visite, c'est mal. Je voudrais les deux, voilà la vérité. Vous n'avez à présent que moi sur qui vous pouvez compter en toute confiance; eh bien, ne vous souciez plus du reste! C'est dur, mais c'est ainsi et vous le savez.
Vous dites que vous ne songez qu'à faire des économies, mais que vous n'y pouvez arriver. Il le faut cependant, et pour cela ne compter que sur ce que nous avons, et pas plus pour le moment. Allez, croyez-moi, que vos enfants soient élevés modestement, sans trop de coquetterie, ils n'en seront que plus heureux, mieux appréciés et vous aussi, et l'on peut être heureux comme cela.
Pour votre semaine, vous n'espériez pas plus que moi recevoir de Durand. S'il ne vous avait rien envoyé, j'aurais compris votre peine. Alors, pourquoi tant de tristesse?
Notre séparation? J'en souffre également et je fais tous mes efforts pour qu'elle ne dure pas longtemps. Je n'ose vous faire espérer venir vous voir, surtout tant que le temps est possible, et puis j'aurais peur que, partant, il fasse justement beau soleil, tandis que, vous venant, je pourrai toujours travailler; et en venant, je perds le jour du départ, celui du retour et le temps à Giverny. J'ai tant perdu de temps que je réfléchis et j'hésite, malgré toute mon envie.
Il fait beau, mais gris brumeux; les pêcheurs sortent chaque jour, mais je ne peux pas en profiter malheureusement, j'ai tant d'études à terminer.
Si vous étiez venue aujourd'hui, vous m'auriez trouvé bien impotent, j'ai été pris cette nuit de douleurs très douloureuses dans les épaules et le cou, je ne sais ce que c'est, mais cela me gêne bien et ça ne disparaît pas.
Allons du courage et de la bonne humeur ou je me fâche; mille baisers aux enfants et toutes mes tendresses.
Votre Claude Monet.
Document original.

616. À PISSARRO — Etretat, 9 nov^bre 85

Mon cher ami,
Il ne m'a pas été possible de vous répondre à Paris, comme vous me le demandiez, pour la raison que j'ai reçu seulement votre lettre ce matin *mercredi*, mais aussi pourquoi m'écrire à Giverny quand vous saviez que je rentrais à Etretat ?
Du reste je voulais moi-même vous écrire, car, avant de quitter Paris, j'avais à voir Petit pour y toucher le prix du tableau que je lui avais vendu lors de mon exposition chez lui, et il m'a dit qu'il comptait bien sur moi pour l'exposition prochaine (l'internationale) comme cela avait été convenu. Mais il y a une condition, c'est que, exposant chez lui, je ne participerai pas à une autre ou que j'aie à choisir.
Il y a pour moi, vous le comprenez, une question d'intérêt qui n'est pas à dédaigner. Je me suis donc engagé à exposer chez lui et je ne pouvais faire autrement, d'abord parce que cela m'a fait du bien l'an passé et aussi à Durand, et que, certainement, cela aura plus d'effet cette année.
Petit savait du reste qu'il était fortement question d'une exposition, il m'a même dit que Raffaelli avait été convié à en être, mais que Petit lui a fait la même condition qu'à moi.
Ce n'est pas la réponse que vous attendiez de moi, mon cher ami, mais à notre âge, n'est-ce pas, il faut songer aussi à se tirer d'affaire. Je crois du reste qu'en cela je servirai utilement notre cause et celle de Durand.
Je vous adresse ma lettre à Eragny, puisque vous me dites devoir quitter Paris aujourd'hui.
Compliments chez vous.
Tout à vous, Claude Monet.
Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, n° 119. Document original.

617. À PISSARRO — Etretat, 10 nov^bre 85

Mon cher Pissarro,
Si vous m'avez trouvé muet au sujet de la question intérêt, c'est qu'à ce moment je n'avais pas trop à m'en plaindre et j'ignorais absolument toutes ces histoires idiotes de faux tableaux et de M^d [marchands] ; depuis j'ai su, et par Durand et par les journaux.
Cela m'a porté un coup, car, déjà embêté du temps et de mes tableaux que je ne puis finir, je me suis vu tout de suite dans l'impossibilité de faire face à mes dépenses ici et je suis aux regrets d'y être ; enfin le vin est tiré, il faut le boire.
Durand m'écrit que tout cela nous fera du bien, il est vraiment plus fort que nous et il a toujours confiance, mais, mon Dieu, quelle vie que la nôtre et quand aurons-nous la vie tranquille.
C'est déjà si dur de faire sa peinture sans tous ces soucis. J'espère que vous êtes allé au dîner car, si plusieurs manquent, c'en sera vite fini ; du reste je serai sûrement au prochain, je ne puis attendre le beau temps plus longtemps.
Ecrivez-moi et donnez-moi les nouvelles. Bellio est-il en Roumanie ou non ? S'il est à Paris, faites-lui, bien sûr, mes amitiés, ainsi qu'à tous nos amis.
Mes compliments chez vous.
Poignée de main de votre vieil ami Claude Monet.
Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, n° 120. Document original.

618. À ALICE HOSCHEDÉ — [Etretat], 11 nov^bre [1885]

Chère Madame,
Décidément, je n'y comprends plus rien. Comment dois-je faire et que vous dire ? Chaque jour, j'espère vous voir arriver, et chaque matin c'est une déception nouvelle. Si vous n'avez pas la certitude de me faire plaisir en venant, je ne sais plus que vous écrire. J'ai passé ma journée à vous espérer, comme on dit ici. Bref, je vous ai télégraphié et je compte absolument sur vous demain. Prenez le train indiqué, 9 heures 20 de Vernon ; il y a des secondes ; vous serez à l'heure aux Ifs. Je compte sur votre dépêche pour vous envoyer une voiture ; sinon, ou si je ne la recevais pas à temps, il y a, à ce train, une voiture de la poste qui prend les voyageurs pour Etretat ; mais vous y seriez bien mal par ce temps triste et froid.
Je m'arrête, car j'ai tout un courrier à faire.
J'envoie 119 francs au marchand de cidre.
Baisers à tous et pour vous mes tendresses.
A demain,
Votre Claude Monet.
Cette nuit, les pêcheurs ont rapporté deux cent mille harengs.
Document original.

619. À ALICE HOSCHEDÉ — [Etretat], jeudi soir [12 novembre 1885]

Chère Madame,
Enfin, vous serez là demain ; ce n'est pas sans peine, j'espérais tant vous posséder aujourd'hui, mais ce matin je reçois votre dépêche, nouvelle déception.
Faites bien vos recommandations aux enfants ; Blanche et Suzanne sont bien raisonnables, et si les grands garçons le veulent, tout peut se bien passer pendant votre courte absence.
J'ai écrit hier à Durand, le priant de vous envoyer pour samedi ; priez donc le facteur qu'il vous garde la lettre et ne la retourne pas.
J'attends votre lettre demain matin pour savoir si je dois vous envoyer une voiture ou non.
Vous ne m'en voudrez pas de ne pas aller au-devant de vous, mais je travaille bien par ce temps régulier et si le temps changeait, je serais désolé, d'autant plus que plusieurs toiles par temps gris brumeux sont presque finies.
Aujourd'hui j'ai bien travaillé, mieux que d'habitude ; peut-être est-ce la joie de vous avoir demain, il me tarde d'y être.
Votre frère est un pignouf, et la pauvre Marthe a dû en effet être bien peinée de cette froideur.
Je suis heureux de savoir que Blanche travaille ; si elle voulait se donner un peu de peine, elle ferait bien ; dites-le-lui et qu'elle dessine, ce qu'elle ne fait jamais, afin de s'habituer à mettre bien les choses en place.
J'espère que les garçons se sont amusés à la chasse et qu'ils ont enfin tué quelque chose. Embrassez-les tous pour moi et dites bien de ma part à Mimi et bébé d'être bien sages en votre absence.
A demain, mille tendresses de votre Claude Monet.
Document original.

620. À ALICE HOSCHEDÉ — [Etretat], mardi soir [17 novembre 1885]

Chère Madame,
J'ai reçu ce matin vos bonnes lignes et suis heureux de vous savoir rentrée à bon port. J'envie votre bonheur et, moi aussi, je vais compter les jours qui me séparent du retour.
J'ai très beau temps et j'ai pu heureusement beaucoup travailler malgré un froid terrible, sans quoi je me serais trouvé bien seul et bien triste. J'ai repris mes habitudes, rentré dans ma petite salle à manger, et fait la causette le soir avec M. Deck.
Comme je l'avais dit, je suis allé ce matin travailler dans la Passée où j'ai gelé et l'après-midi à la Manneporte où au moins j'étais à l'abri du vent. Je viens de faire un coucher de soleil près de la maison Payen, mais pas de bateaux, ils ne sont plus sortis, du reste il fait grand vent.
J'espère que Rémy s'est de suite occupé des dahlias, car autrement ils seraient perdus par ce froid.
J'ai reçu de Durand ce matin, mais il ne me dit pas s'il vous a fait un envoi. Voilà maintenant qu'il me parle d'une exposition de tous et très nombreux pour aplatir, dit-il, tous ses ennemis. Je vais lui écrire et lui dire ce que je pense de tout cela.
Ne m'en voulez pas de ne pas vous en dire plus ce soir, malgré tout mon désir, mais j'ai beaucoup de réponses à faire, c'en est vraiment assommant. Mille tendresses et baisers aux enfants, amitiés à Marthe et merci encore d'être venue me voir.
Votre Claude Monet.
Document original.

621. À BLANCHE HOSCHEDÉ
À SUZANNE HOSCHEDÉ — Etretat, 17 nov^bre 85

Ma chère Blanche,
Ma chère Suzanne,
J'aurais voulu vous écrire à chacune pour vous remercier de vos gentilles lettres et de vos bons souhaits, mais j'ai chaque jour un tas de lettres plus ou moins embêtantes à faire, et, cependant, l'écriture n'est pas mon affaire ; enfin, vous ne m'en voudrez pas, n'est-ce pas ? L'important est que vous sachiez que je suis très sensible à votre pensée. Vous êtes bien gentilles, je le savais depuis longtemps et vous aussi.
J'espère ne plus être longtemps sans vous voir, il me tarde à moi aussi d'être au milieu de vous, vous taquiner un peu, Mademoiselle Suzanne, et admirer les progrès de Mademoiselle Blanche. On m'a parlé d'une certaine *Eglise de Giverny* qui a, paraît-il, bien du mal à se tenir droite.
A mon retour, nous reprendrons nos études ensemble.
A bientôt, mes chéries, recevez deux gros baisers chacune, et embrassez pour moi les petits et Germaine à laquelle j'écrirai demain.
Votre Monet qui vous aime.
Moi, je ne me suis pas souvenu de la fête de Blanche ; qu'elle me pardonne, je réparerai mes torts au retour.
Document original.

622. À P. DURAND-RUEL — Etretat, 17 nov^bre 85

Cher Monsieur Durand,
Je vous remercie de votre envoi de 500 francs que j'ai reçu ce matin, je pense aussi que vous avez fait un envoi à Giverny, comme vous me l'aviez annoncé.
Je travaille à force mais ne suis pas encore à fixer mon retour. Je profite du beau temps bien qu'il fasse un froid terrible, mais je suis un courageux et je voudrais bien rapporter de bonnes choses. J'ai eu tant de mauvais jours que malgré tout le mal que je me suis donné je n'ose encore dire si je suis content ou non. Enfin si ce temps-là dure, j'espère me rattraper. Ce qui me désole, c'est de vous savoir toujours en guerre avec les autres marchands, et à votre place je les laisserais tranquillement faire leurs affaires et je ferais les miennes sans m'inquiéter de leurs faux tableaux. J'ai bien peur que ce redoublement de fureur contre vous ne vous soit préjudiciable. Tout cela est malheureux.
Je regrette bien que vous n'ayez racheté mon tableau (Landau) : vous vous êtes donné tant de mal à les faire monter et vous les laissez vendre moins cher que vous me les payez. Vous m'excuserez, mais je ne trouve pas cela logique.
J'espère au moins que les tableaux que vous avez vendus de moi vous ont été sérieusement payés, mais je croyais que *Vernon* et *l'Eglise de Varengeville* étaient vendus depuis longtemps déjà.

Vous allez me dire que je me mêle un peu de ce qui ne me regarde pas, mais c'est parce que je voudrais voir vos efforts mieux réussis.
Enfin bonne chance et, croyez-moi, ne vous acharnez pas contre les faux tableaux. Comptez sur moi pour vous faire de bons tableaux ; si je n'y réussis pas ce ne sera pas faute de me donner du mal.
Compliments de votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 298-299 (partiellement). Archives Durand-Ruel.

623. À ALICE HOSCHEDÉ — [Etretat], mercredi soir [18 novembre 1885]

Chère Madame,
J'ai relu bien des fois votre si bonne lettre et j'ai gros cœur en pensant qu'il me la faut détruire. Moi aussi, j'ai été bien heureux de ces trois bonnes journées, et j'espère que nous en passerons encore d'aussi bonnes. J'ai bien pensé à vous aujourd'hui vous sachant à Paris, heureusement pour vous le froid a sensiblement diminué, mais pour moi j'aurais préféré le voir persister, car avec le temps doux peut revenir la pluie ; il a fait gris et je n'ai pas pu travailler à mes mêmes études d'hier. Ce matin je suis allé sous la Manneporte essayer de faire ce si beau motif d'eau verte ; je voudrais le réussir, car c'est vraiment beau, mais je crois très difficile. J'ai fait une assez bonne journée en somme, j'ai même fait le départ des bateaux qui viennent de partir.
Le baromètre baisse, voilà ce qui m'effraie ; je voudrais tant en finir et revenir vite. Je suis très en train, il ne me faut que du beau temps, tout est là, mais 15 jours sont si vite passés.
Je suis content que Durand ne vous ait pas oubliée, mais je vous conseille de ménager cet argent, car il ne vous en enverra pas d'autre cette semaine, soyez donc prudente.
Je ne puis encore aujourd'hui vous consacrer tout mon temps, j'ai encore à écrire pas mal. Il faut que je demande au Petit Matelot de m'envoyer un tricot plus chaud, car hier j'ai absolument gelé et ce matin aussi sous la Manneporte, j'ai même été obligé de mettre ma veste de velours.
Je voulais aussi écrire à tous les enfants, mais vraiment ce sera long et certainement pas aujourd'hui. Remerciez-les tous et, dès que je le pourrai, je leur écrirai.
Mille tendres pensées pour vous, ne doutez jamais de moi, je suis à vous et vous aime. Embrassez tous les enfants pour moi, mes amitiés à Marthe, j'espère qu'elle va mieux et que les potions de M. Love vont la remettre tout à fait.
Votre Claude Monet.
Suis bien content de ce que vous me dites de Mimi.
Document original.

624. À ALICE HOSCHEDÉ — [Etretat], jeudi soir [19 novembre 1885]

Chère Madame,
Je comprends votre rage après Yvelin, car cela lui arrive encore assez souvent et cela a dû joliment vous gêner pour faire tout ce que vous vouliez à Paris, heureusement vous avez dû avoir beau temps et j'espère que vous êtes revenue satisfaite de votre voyage.
J'ai de nouveau à vous faire toutes sortes de recommandations au sujet de l'argent et d'économies à faire et je veux espérer que vous n'avez pas été trop vite à Paris. Cela me coûte d'insister de la sorte et vous ne verrez là que le désir de ne pas vous créer d'ennui, mais une lettre que j'ai reçue ce matin de Durand m'inquiète beaucoup, bien qu'il trouve que ces dernières histoires ne soient qu'à son avantage, mais il fait boulette sur boulette. Je lui avais écrit pour lui dire ma façon de penser de ce qu'il fait et il avoue que pour se faire de l'argent il a été obligé de vendre mes derniers tableaux à perte ; il est ou fou ou totalement maladroit, et j'ai très peur.
Vous avez votre semaine en retard et ne recevrez rien de Durand samedi, et la fin du mois est proche, c'est Rémy, la traite du Petit Matelot et j'ai là bien des notes de Badufle à régler, et Yvelin auquel vous devriez bien demander la note et Lemaître, etc. Donc de la prudence, c'est urgent et pardonnez ce vilain chapitre.
Il a fait une splendide journée et je l'ai bien employée, je vous assure, le matin à la Passée où d'une mauvaise chose je suis en train d'en faire une bonne, je crois. Déjeuner de bonne heure, et à midi j'étais à la Manneporte où j'ai bien travaillé, et enfin fait le départ des bateaux près de la maison Payen et un coucher de soleil. Dieu, qu'il était splendide et que Marthe aurait été à son affaire.
Ce matin il y a une belle arrivée de bateaux et de harengs en masse, ils ont dû en jeter à la mer, tant ils étaient chargés, c'est cela que j'aurais voulu que vous voyiez, c'était une animation bien curieuse.
Oh, si le temps pouvait durer comme cela, mais j'ai peur, j'ai grand-peur, le baromètre baisse et *Le Figaro* annonce de la pluie dans toute la France. Je suis fichu si une nouvelle série de mauvais jours venait, et moi qui suis si en train, votre visite m'a encore mieux disposé et me fait désirer le retour. Il me tarde d'être à demain matin et de voir l'état du ciel.
Mille pensées tendres pour vous et baisers à tous, mes amitiés à Marthe.
Votre Claude Monet.
Document original.

625. À ALICE HOSCHEDÉ — [Etretat], vendredi soir [20 novembre 1885]

Chère Madame,
Il me faut d'abord vous gronder un peu de votre folie, pour les bécasses. Je sais bien que vous m'en aviez un peu parlé et que je ne m'étais pas trop défendu, mais le moment était mal choisi et vous auriez mieux fait d'économiser cela pour vous. Enfin, je vais me régaler comme un gueulard que je suis, mais j'aurais mieux aimé que vous puissiez être là à partager ce régal avec moi.
J'ai été bien surpris ce matin de votre lettre datée de Paris, et cela, je l'avoue, m'a quelque peu tourmenté aujourd'hui. Moi qui vous prêchais l'économie hier, j'ai peur que ces deux jours de Paris vous aient entraînée, et puis, je puis bien le dire, et vous ne m'en voudrez pas, car lorsqu'on s'aime on doit tout se dire, je m'imagine que vous saviez bien rester deux jours, mais je le sens, c'est mal à moi, pardonnez-moi. Demain une bonne, longue lettre de vous, et avec cela du beau temps et il n'y paraîtra plus.
J'ai encore eu une bonne journée, mais sans soleil, deux ou trois jours de suite de soleil m'avanceraient cependant joliment. Je tremble que ça ne se brouille.
Vous ne me dites pas avoir vu Mme Rémy. N'y avez-vous pas été ?
Je comprend votre tourment pour la santé de Marthe. Il faut qu'elle comprenne qu'elle doit se soigner. Et vous devez absolument lui interdire ce qui peut lui être mauvais. Enfin, vous avez les instructions de M. Love.
Je vous quitte pour répondre à Marthe. Mille tendresses pour vous, embrassez bien fort les enfants.
Votre Claude Monet.
Document original.

626. À ALICE HOSCHEDÉ — [Etretat], samedi soir [21 novembre 1885]

Chère Madame,
Encore une journée à peu près bonne, mais comme je vous le répète chaque jour, j'ai peur du temps, j'ai beau faire, cela ne va pas aussi vite que je voudrais. Ce matin, j'étais désespéré, le baromètre avait beaucoup baissé dans la nuit, le temps avait mauvaise façon, bref, je me suis embarqué pour Antifer, en cabb[1]. Une fois là, la pluie a commencé, puis le soleil et repluie, si bien que je suis revenu tout démoralisé n'ayant rien fait ; heureusement l'après-midi a été superbe, mais ce satané baromètre baisse de plus en plus. Tous vos envois sont arrivés, les tricots, les boutons très rigolos dont je vous remercie bien, la caisse aussi, mais je n'ai pas eu le temps de l'ouvrir. Quant aux bécasses, j'en ai mangé une hier soir. Quel repas, bon Dieu, une sole au gratin épatante et la bécasse exquise, le tout y a passé ; c'est honteux de bâfrer de la sorte, aussi m'a-t-il fallu arpenter bien des fois la terrasse du Casino pour faire couler tout cela, c'est dégoûtant. Du reste, contre mon habitude, je me suis couché tard, à 11 heures et demie. Il faisait un clair de lune superbe, et les bateaux de harengs partis à 5 heures rentraient déjà à 8 heures et 9 heures du soir, chargés de poissons, c'était bien joli. Ils ont tant pêché que ce soir il y en a encore plein le galet qui n'a pu être emballé et ils viennent de repartir malgré la baisse du baromètre.
Que de belles choses à faire vraiment avec cette pêche, je ne puis regarder tout cela sans regret, mais je résiste. Pour le moment mon ambition se borne à terminer, comme je le sens, quelques-unes de mes études, mes préférées, et de terminer au mieux possible les autres et enfin de revenir à Giverny. Vous ne sauriez croire comme je serais content de revenir et puis, comme vous dites, il ne sera pas mauvais que j'aille à Paris voir de quoi il retourne, mais j'ai peur cependant d'y apprendre plus de mauvais que de bon. Enfin du beau temps et nous revoir, voilà.
Mille tendresses pour vous et baisers aux enfants, mes bonnes amitiés à Marthe.
Votre Claude Monet.

[1] Le *cabb* sur lequel Monet s'est *embarqué* désigne vraisemblablement une petite barque conduite à la godille que les marins d'Etretat appelaient *cabaheu*, selon la transcription de M. R. Lindon à qui nous devons ce renseignement.
Document original.

627. À ALICE HOSCHEDÉ — [Etretat], 23 nov^bre [1885]

Chère Madame,
Je vois que vous vous faites encore du mauvais sang, je comprends bien que la santé de Marthe vous préoccupe, mais enfin, il ne faut pas vous tourmenter à ce point. Ce qu'il faut c'est la forcer coûte que coûte à se soigner sérieusement, et je ne comprends pas que, vous voyant aussi tourmentée, elle hésite à faire ce que vous lui demandez. Je voulais lui écrire à nouveau, la sermonner et lui dire ce que je pense, mais elle se fâcherait peut-être contre moi et du reste j'espère que la raison lui viendra, mais surtout vous, ne vous laissez pas aller si vite au noir.
La journée n'a pas été trop mauvaise, mais très variable et même un peu de pluie, aussi ai-je fait bien des pas, des déplacements pour arriver à travailler très peu à la fois à six toiles, j'en suis fatigué ce soir, mais très en train et je ne désespère pas du temps, malgré les prédictions et le baromètre. Ce que vous me dites de Jacques me fait aussi bien plaisir. Je vois avec plaisir que vous avez pu à peu près vous tirer de votre marché, tant mieux. J'écrirai à Durand afin qu'il ne vous oublie pas samedi, mais je le laisse encore tranquille quelques jours. J'envoie ce soir 49 francs à Badufle, et moi aussi, me voilà sans le sou ou bien près. Depuis que j'avais reçu de Durand, je n'avais pu obtenir ma note à mon grand désespoir, car chaque jour devait la grossir. Enfin je l'ai eue ce matin : 558 francs sur lesquels j'ai donné 500. Sur cette note, il y a bien des choses payées pour moi ainsi que pas mal de voitures ; enfin, je suis content d'avoir payé cela.
Ce soir, je mange la seconde bécasse et songez qu'hier j'avais un perdreau. M. Frébourg n'est pas revenu encore de Paris, c'est pourquoi je me suis décidé à le manger seul.
Je suis naturellement toujours sans nouvelles de Petit, pas plus que de Faure auquel j'ai écrit une seconde lettre très gentille, c'est étonnant.
A demain, et j'espère de bonnes nouvelles de Marthe ; faites-lui mes amitiés, baisers aux enfants, pour vous mes pensées constantes.
Votre Claude Monet.
Mimi a certainement besoin de quelque chose contre cette succession de clous.
Document original.

628. À ALICE HOSCHEDÉ [Etretat], mardi soir [24 novembre 1885]

Chère Madame,
Hélas, mes prévisions ne se sont guère réalisées, il a plu presque toute la journée, le vent est au sud-ouest, mauvais présage, et moi qui suis si près d'avoir de bonnes choses, je serais désespéré, si cela persistait, car en dehors de la peinture qui a bien son importance, je vois qu'il me faut être près de vous pour vous remonter un peu; si Marthe a besoin de soins, eh bien, qu'on les lui donne et elle reprendra vite, mais il ne faut pas s'alarmer comme cela.
J'ai naturellement fort peu travaillé dehors, si ce n'est une heure ce matin; l'après-midi, j'ai travaillé dans ma chambre à mes caloges par la pluie, puis j'ai essayé, toujours par la fenêtre, de faire le départ des bateaux, mais décidément le diable à faire. Bref, ce soir c'est moi qui suis démonté. Je voudrais mener à bien un certain nombre de toiles et je voudrais revenir. Arrangez cela, et Durand qui compte sur des masses de choses, enfin je me fais du mauvais sang, et cela ne change pas le temps. Il faut donc espérer que demain sera meilleur.
Je suis bien content de savoir les petits si sages, ils auront leur bateau, mais qu'ils aient un peu de patience, car il n'est pas fini.
Est-ce que Blanche travaille toujours dehors, est-elle parvenue à redresser sa fameuse église? Je vais avoir bien des choses à voir sans doute.
Vous avez tort de vous fatiguer à tant ranger l'atelier, puisque, à mon retour, nous ferons le grand rangement. Je suis effrayé d'y penser à cause de la quantité de toiles que je vais rapporter.
Et le jardin, existe-t-il encore des fleurs? Je voudrais bien qu'il y ait encore des chrysanthèmes à mon retour. S'il fait de la gelée, faites-en de beaux bouquets, le mien est toujours là et je le savoure à chaque repas en pensant à qui me l'a apporté. Mille tendresses, et baisers aux enfants. Amitiés à Marthe,
Votre Claude Monet.
Document original.

629. À ALICE HOSCHEDÉ [Etretat], 25 nov^bre [1885]

Chère Madame,
Je ne puis vous dire comme je suis désolé, je ne puis avancer mes toiles par ce temps et je me vois encore forcé de rester, combien de temps? Je ne sais. Il me faut du courage pour cela, car je m'ennuie de vous, de Giverny; je ne pense qu'à cela; votre venue ici m'avait donné du courage et je travaillais avec ardeur ayant en somme assez beau temps, mais hélas, rien n'est à point pour emporter, tandis que pour bien des études il me faudrait une ou deux séances, elles ne sont pas suffisantes dans l'état actuel et peuvent être tout à fait bien avec peu de choses, enfin c'est terrible et j'enrage de ce maudit temps. Ce n'est pas du brouillard ici, mais de la petite pluie qui cesse, puis reprend.
Trois fois aujourd'hui je me suis mis en route, trois fois j'ai dû rentrer et j'ai fini par m'installer dans ma chambre où je suis arrivé à arranger un départ de bateaux avec le motif des caloges au premier plan, cela peut être bien et, s'il pleut, cela m'occupera, car autrement je tomberais dans le spleen.
Je voudrais tant être revenu. Enfin, voilà ce que je décide: s'il ne fait pas trop mauvais, enfin, si je puis profiter de mon temps, je resterai ici jusqu'au 10 décembre, c'est ma dernière limite. Si, au contraire, il venait du trop mauvais temps, je viendrais avec quelques toiles pour quelques jours tâcher de régler le loyer, de voir de quoi il retourne à Paris et je reviendrai pour quelques jours, mais, de tout cela, j'aimerais encore mieux venir bien vite. Je suis donc à la merci du temps, je dois absolument rapporter de bonnes choses, il le faut, je dois donc, et vous aussi, être courageux.
J'écris ce soir à Durand pour vous et je lui demande, au cas où je viendrais pour quelques jours, s'il peut m'assurer de l'argent pour le loyer. Donc sa réponse et le temps me décideront.
Que tout cela ne vous attriste pas au moins. Si je n'écoutais que mon cœur, je serais déjà là, mais il faut être raisonnable et vous serez la première heureuse, si je rapporte de bonnes choses.
Mille tendresses, baisers aux enfants, amitiés à Marthe.
Votre Claude Monet.
Demain, j'écrirai à Jean. Avez-vous écrit à Mme Morisot?
Document original.

630. À P. DURAND-RUEL Etretat, 25 nov^bre [1885]

Cher Monsieur Durand,
Toujours ici comme vous voyez, me donnant bien du mal mais n'arrivant pas à terminer mes toiles. Il faut tant de choses, retrouver ses effets avec les marées basses ou hautes, calmes ou agitées, jamais, je crois, je n'ai eu tant de difficultés, de temps si variable. Je suis très entraîné, mais il me faut, je vous assure, une certaine force, car je commence à bien m'ennuyer de mon chez-moi, de mes enfants qui, eux aussi, me réclament. Depuis trois jours, je suis de nouveau tracassé par le mauvais temps et me fais du mauvais sang, mais comme je sens qu'en persistant encore un peu je puis rapporter de bonnes choses, du moins à ce qu'il me semble, j'ajourne encore mon retour.
Si cependant il faisait par trop mauvais temps, je viendrais passer quelques jours, j'apporterais ce que j'aurais pu finir. Pour cela, il faut que je sache si vous pourriez alors me donner ce que je vous ai demandé, 1000 francs pour mon loyer dont le paiement en retard est urgent, puis 200 ou 300 francs, ici, pour moi et mon voyage. Répondez-moi de suite à ce sujet, car si le mauvais temps m'empêchait de travailler, je me déciderais à venir et me reposer un peu. Mais je ne puis rentrer à Giverny sans régler mon loyer.
Naturellement, je préférerais rester et avoir du beau temps ou à peu près, et rentrer après pour tout à fait. Répondez-moi. D'après votre réponse et le temps, je verrai ce que je ferai. Un peu de repos me ferait du bien, car je n'ai pas cessé de travailler.

J'espère que les affaires sont meilleures pour vous. Dites-moi aussi comment cela marche.
En dehors de moi et de ce que je vous demande, je vous prie bien de ne pas manquer d'envoyer 200 francs pour samedi à Giverny.
Mes compliments à vos fils ainsi qu'aux amis.
Votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 299-300 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

631. À ALICE HOSCHEDÉ [Etretat], vendredi soir [27 novembre 1885]

Chère Madame,
Après une matinée encore pluvieuse, j'étais content de voir le temps se remettre un peu; bien qu'il souffle grand vent et que la mer soit furieuse, mais justement à cause de cela, je comptais faire une riche séance à la Manneporte, mais il m'est arrivé un accident: ne vous alarmez pas, je suis sain et sauf, puisque je vous écris, mais peu s'en est fallu que vous n'ayez de mes nouvelles et que je ne vous revoie pas. J'étais dans toute l'ardeur du travail sous la falaise, bien à l'abri du vent, à la place où vous êtes venue avec moi; convaincu que la mer baissait, je ne m'effrayais pas des vagues qui venaient mourir à quelques pas de moi. Bref, tout absorbé, je ne vois pas une énorme vague qui me flanque contre la falaise et je déboule dans l'écume, avec tout mon matériel! Je me suis vu de suite perdu, car l'eau me tenait, mais enfin j'ai pu en sortir à quatre pattes, mais dans quel état, bon Dieu! avec mes bottes, mes gros bas et la gâteuse mouillés; ma palette restée à la main m'était venue sur la figure et j'avais la barbe couverte de bleu, de jaune, etc. Mais enfin, l'émotion passée, ce n'est rien, le pire est que j'ai perdu ma toile brisée bien vite, ainsi que mon chevalet, mon sac, etc. Impossible de rien repêcher. Du reste, c'était broyé par la mer, la gueuse, comme dit votre sœur. Enfin, je l'ai échappé belle, mais ce que j'ai ragé de me voir dans l'impossibilité de travailler une fois changé et de voir ma toile, sur laquelle je comptais, perdue, j'étais furieux. J'ai donc de suite télégraphié pour me faire envoyer par Troisgros ce qui me manque et l'on me fabrique un chevalet pour demain.
La cause de cela, car je suis très prudent et je ne sors jamais sans m'inquiéter de l'heure exacte de la pleine mer, c'est, qu'en voyant l'agenda de l'hôtel qui indique les marées, je n'ai pas fait attention que la feuille d'hier n'avait pas été arrachée, de sorte que la mer montait au lieu de descendre, comme j'en étais convaincu.
Enfin, j'espère recevoir demain soir le chevalet, ma palette a déjà été raccommodée, je vais tâcher de trouver ici des brosses de façon à ne pas perdre mon temps demain, s'il fait beau; mais s'il fait le même temps quel désespoir pour ma pauvre toile! Je n'ai pas encore reçu de réponse pour les finances; j'espère qu'il vous enverra demain, car j'ai regardé pour la traite du *Petit Matelot*, c'est pour fin courant, je croyais que c'était un peu plus tard; il faut donc que vous réserviez 187 francs pour cela, et comme je compte en recevoir, je vous renverrai cela, mais n'y manquez pas.
Recevez toutes mes pensées les plus tendres et embrassez bien tous les enfants, ne m'oubliez pas auprès de Marthe.
Dire que j'aurais pu ne plus vous revoir.
Votre Claude Monet.
Document original.

632. À ALICE HOSCHEDÉ [Etretat], samedi soir [28 novembre 1885]

Chère Madame,
Quel temps et comme j'ai pensé à vous pour votre marché et pourvu que ce diable de Durand ne vous ait pas oubliée, car avec la perspective de la traite vous auriez été bien en peine, et malheureusement j'ai bien peur que mes craintes ne se soient réalisées, car je n'ai reçu aucune réponse ce matin et cela est toujours mauvais signe. Si j'avais eu une réponse favorable, certainement je serais parti sur-le-champ, car avec ce temps et mon accident d'hier, j'étais tout démoralisé. Aussi ai-je de suite télégraphié à Durand lui disant de vous envoyer sans faute, je lui écris ce soir qu'il vous envoie 200 francs en plus à cause de la traite.
Vous avez dû être bien surprise de ce qui m'est arrivé, moi qui suis si prudent et cela a dû être un fameux sujet de conversation. J'en ai été tellement émotionné que j'ai eu la fièvre toute la nuit ne pouvant dormir, des cauchemars, moi qui n'en ai jamais, puis j'avais le soir la voix prise et pensais bien avoir gagné un bon rhume, bien que sur le moment je n'aie pas eu froid, pas plus qu'au retour grâce à l'ascension de l'escalier, car mouillé comme je l'étais, j'en avais lourd à porter; mais après, j'avais froid, n'ayant plus que mon pardessus d'été et pas de tricot ni de bas; enfin aujourd'hui il n'y paraît plus du tout. Je me suis acheté d'autres bas, car Dieu sait quand tout cela sera sec. Du reste, je ne suis guère sorti aujourd'hui avec ce temps-là, j'ai travaillé comme j'ai pu de ma fenêtre avec trois pinceaux qui me restaient, mais, mon Dieu, que de mal avec cette satanée peinture et quel métier je fais, car on ne se figure pas le mal que je me donne, même pour si peu de résultat.
La lettre de Marthe m'a fait grand plaisir; dites-lui que je l'en remercie et que je compte lui répondre demain, à moins que subitement je décide à venir, car je suis las, je l'avoue, et j'aimerais bien un peu me retremper près de vous tous, cela me donnerait du courage pour mener à bien cette campagne. Je pensais justement aux bateaux et j'avais oublié l'autre jour d'en parler à Jean; en effet, ils ont dû avoir bien du mal et être bien mouillés, s'il faisait le même temps qu'ici, mais pas tant que moi hier.
J'ai dû donner ma montre à arranger, car elle s'était arrêtée net et elle était pleine d'eau.

Vous me parlez d'une scierie et à l'île aux Orties que l'on coupe les arbres. Qu'il me tarde de voir tout cela, de me promener partout, jamais je n'ai éprouvé cela de cette façon. Vous le voyez que je [ne] puis vivre sans vous.
Allons, à bientôt, soit pour quelques moments, soit pour tout à fait. Je vous envoie toutes mes pensées, embrassez tous les enfants, mes bonnes amitiés à Marthe.
Votre Claude Monet.
Document original.

633. À P. DURAND-RUEL Etretat, 29 nov^bre 85

Cher Monsieur Durand,
J'ai reçu votre lettre contenant 200 francs dont je vous remercie. J'espère qu'il vous aura été possible de renvoyer 200 francs à Mme Hoschedé pour ma traite.
Je compte partir demain pour Giverny, car ce temps est impossible. Si cependant il y avait amélioration et qu'il soit possible de peindre dehors, j'ajournerais encore. Mais je n'y compte pas.
Du reste, je vous préviendrai dès mon arrivée, et je compte sur votre visite, quoique je n'apporte guère de toiles faites, mais surtout des esquisses qui m'embarrassent ici.
J'apporte aussi quelques toiles (que je rapporterai) uniquement pour les voir ailleurs et dans les cadres.
A bientôt donc et n'oubliez pas mon loyer.
Votre tout dévoué Claude Monet.
C'est dans la *Gazette des Beaux-Arts* que j'ai fait le dessin de l'église de Varengeville.
Document original, Archives Durand-Ruel.

634. À ALICE HOSCHEDÉ [Etretat], dimanche soir [29 novembre 1885]

Chère Madame,
Si demain matin, le même temps persiste, je prendrai le train qui arrive à Vernon à 3 heures 11. Je ne puis passer mon temps à toujours faire la même chose de ma fenêtre, d'autant plus que les bateaux ne sortent pas et cela manque d'intérêt.
Cependant si le temps paraissait meilleur et que je puisse travailler dehors, je vous écouterai et aurai le courage de rester, mais j'avoue que je suis las de tous ces efforts et cassements de tête. Durand a dû vous envoyer 200 [francs] seulement, ce matin, et j'espère qu'il vous en enverra encore 200; il m'en a adressé autant pour pouvoir venir et me dit qu'il fera l'impossible pour m'adresser à Giverny de quoi payer le loyer. Il me rabâche toujours la même chose, que des ennemis veulent à tout prix le perdre uniquement parce qu'il nous a aidés. Je ne sais pourquoi, mais j'ai bien peur qu'ils n'arrivent à leur but.
J'avoue que je ne serai pas fâché de passer une journée à Paris pour voir de quoi il retourne au juste.
J'espère que vous êtes revenue de l'émotion que je vous ai causée; si j'avais pensé, j'aurais bien mieux fait de vous raconter cela au retour, mais rassurez-vous, il ne m'est rien arrivé, et je suis absolument comme avant; c'est une petite leçon et je serai encore plus prudent à l'avenir, mais je ne puis vous promettre de ne plus peindre au bord de la mer. Soyez sans crainte.
Dès hier soir, j'ai reçu de Troisgros les objets qui me manquaient et suis prêt à travailler avec ardeur si le temps le permet, mais cependant je ne serai pas fâché, si je vois la pluie demain. Du reste si je viens, je vous enverrai une dépêche afin de ne pas vous laisser dans l'incertitude.
Recevez toutes mes pensées et embrassez les enfants.
Votre Claude Monet.
Document original.

635. À ALICE HOSCHEDÉ [Etretat], dimanche [6 décembre 1885]

Chère Madame,
Comme je vous l'ai dit hier, je suis arrivé par un temps affreux, et la pluie n'a guère cessé depuis ce matin. Il est 3 heures et demie et je n'ai pas donné encore un coup de pinceau; tout à l'heure, j'avais eu l'espoir de pouvoir enfin travailler, mais le temps de m'installer, la pluie a repris; je suis navré et me suis bien ennuyé toute cette journée, car je n'avais même pas la ressource de travailler par la fenêtre, toute la plage et les bateaux sont couverts de filets. Bref, j'aurais bien mieux fait de rester encore ces deux jours près de vous, et j'aurais encore mieux fait de rester ici, car le travail était ce qu'il y avait de plus pressant et il paraît qu'il a fait beau tout le temps de mon absence; le jour où il y a eu tant de brouillard à Giverny, il a fait du soleil ici. Je sais que j'ai été bien heureux de vivre quelques jours avec vous tous et je suis content d'avoir été à Paris, mais j'ai peur de payer cela cher. Enfin, la lune s'est vraiment levée dans l'eau et nous verrons si vous avez raison.
Je suis allé me promener et revoir tous mes motifs et suis rentré voir toutes mes toiles, et certainement, s'il faisait beau, je pourrais m'en tirer vite, car ce repos me fait mieux voir les défauts et les qualités.
Ainsi que je vous l'ai écrit, la première personne que j'ai vue en arrivant, c'était M. Frébourg revenu de Paris depuis quelques jours; il a fallu naturellement l'aller trouver au café et il a été cause de mon retard et je n'ai pu que vous griffonner bien vite quelques lignes. Je dois dîner chez lui après-demain, mardi. Son ami Maupassant doit probablement venir passer quelques jours ici prochainement.
J'ai trouvé en arrivant une très aimable lettre de Sargent qui est toujours en Angleterre. La voici du reste.
J'espère que votre marché s'est bien passé et que vous avez pu tout régler, comme c'était convenu et que vous avez pu rentrer avant la pluie.
Mais demain je saurai tout cela par une longue lettre, j'espère que Marthe n'est pas plus mal et que M. Love vous a enfin répondu. Faites-lui mes amitiés, embrassez toutes les autres, ainsi que les garçons, petits et grands.
Pour vous mes constantes pensées.
Votre Claude Monet.
Je vais à la poste et de là faire une forte marche.
Document original.

636. À ALICE HOSCHEDÉ Etretat, le mardi [8 décembre] 188[5]

Chère Madame,
Quel froid aujourd'hui et qu'il faut avoir du chien pour travailler par ce temps, mais j'ai bien peur, malgré mon courage, de ne pas pouvoir terminer toutes mes études. J'ai vu aujourd'hui avec terreur que le soleil n'éclairait plus ma Manneporte, ce seraient donc des toiles impossibles à finir; il a fait peu de soleil, il est vrai, et je ne serai fixé qu'au premier jour de vrai beau temps, car malgré la hausse du baromètre, le ciel est bien menaçant et il y a une vraie tempête de vent d'est. Ici on prédit de la neige, ce serait le bouquet. Au cas où il y aurait de la neige, ne vous effrayez pas, si par hasard vous ne receviez pas de lettre, il paraît que le service de la poste se fait très mal par la neige, à cause des mauvais chemins pour aller aux Ifs.
Je vous ai dit qu'hier j'étais allé déjeuner à Gonneville: c'est une route magnifique, en continuant la route de la Passée, je ne croyais pas qu'il y ait, à Etretat et si près, de si belles choses. Vous auriez été en extase, des bois et des fermes superbes.
Ce soir, je dîne chez M. Frébourg avec différentes personnes qui ont dû chasser toute la journée. Je vais donc m'habiller et quitter les bottes. Je vous conterai cela demain.
Ne vous laissez pas attrister surtout; j'espère que vous me donnerez de meilleures nouvelles de Marthe; vous devriez télégraphier au docteur s'il ne vous a pas écrit.
Vous ne me dites pas si vous avez écrit au Grand Hôtel, ni si on est enfin venu toucher la traite.
Allons, je suis un peu en retard, je n'ai que le temps de m'habiller et d'aller chez M. Frébourg. Recevez mes plus tendres pensées et embrassez bien tous les enfants.
Mes amitiés à Marthe.
Votre Claude Monet.
Document original.

637. À ALICE HOSCHEDÉ [Etretat], mercredi soir [9 décembre 1885]

Chère Madame,
Voici deux cents francs et j'aurais dû y penser plus tôt pour le vin de Marthe; écrivez donc de suite et faites-vous envoyer de deux qualités afin de juger et de choisir après celui qui conviendra le mieux à votre pauvre malade, mais qu'elle n'aille pas faire la difficile et la dégoûtée, il faut qu'elle boive du vin, et ferme.
J'espère qu'avec ces 200 francs et votre envoi Massadro vous pourrez vous tirer d'affaire pour M. Cellinat et le marché.
Je vous envoie aussi des crevettes que vous ferez prendre de suite à Vernon, elles vont partir ce soir et seront cette nuit à Vernon. J'en ai mangé hier chez M. Frébourg et je me suis informé de suite du pêcheur qui en pêchait, afin que vous en mangiez aussi.
Il fait toujours bien froid, mais beau, je travaille à force, mais j'ai bien du mal et ne pourrai, je le crains, sauver beaucoup de toiles, tant l'éclairage du soleil a changé. Ce ne sera certes pas une bonne campagne, je me suis cependant donné bien du mal.
Ce que je pensais de l'idée de Caillebotte se confirme par cette lettre de Pissarro; il devait y avoir tout un projet et on n'a pas osé me le dire carrément.
J'écris donc ce soir à Pissarro que je me suis engagé avec Petit et que donc l'intérêt m'obligeait à ne pas être des leurs, cela va joliment me faire éreinter, mais ce serait trop bête.
Demain, j'écrirai à Durand; là, ce sera plus grave et je serai curieux de sa réponse.
Le dîner d'hier s'est bien passé, il y avait pas mal de monde, des hommes, bien entendu, tous chasseurs: le docteur, puis le beau-frère de Frébourg, un peintre nommé Olivier, lequel, ce qui est moins amusant, m'a demandé à voir mes toiles, ainsi que de venir dîner chez lui.
Fort bon dîner en somme, et cela désabrutit un peu, car, avec ces longues soirées, on ne sait que faire le soir, ne pouvant me coucher par trop tôt.
Allons à demain, recevez toutes mes tendresses, embrassez bien les enfants, amitiés à Marthe.
Votre Claude Monet.
Document original.

638. À P. DURAND-RUEL Etretat, 10 déc^bre 85

Cher Monsieur Durand,
Depuis mon retour, je n'ai pas été très favorisé par le temps, mais j'ai pu cependant travailler tant bien que mal, mais aujourd'hui le temps est épouvantable et le froid excessif. J'en profite pour vous écrire, car j'ai toutes sortes de choses à vous dire. D'abord, qu'avant de quitter Paris, je me suis décidé à aller chez Petit, que j'ai touché les prix des tableaux en question, ce qui m'a permis de régulariser bien des choses à Giverny, de laisser un peu d'argent à la maison et de ne pas vous tourmenter encore dans de si durs moments. J'adresse aujourd'hui ce qu'il faut pour la semaine, ce ne sera donc que dans une dizaine de jours que j'aurai recours à vous.

Voilà pour les meilleures nouvelles, car vous pensez bien qu'allant chez Petit j'appréhende un peu bien des potins et des choses désagréables, mais j'ai été terrifié en apprenant que plusieurs de vos confrères ennemis aient offert à M. Petit de lui acheter tout ce qu'il possède de nos tableaux pour les mettre de suite en vente publique *sans cadres* comme représailles contre vous (mais ceci entre nous, n'est-ce pas). Je n'ai cessé pour mon compte de vous engager à la prudence et à la paix dans toutes ces affaires. Jugez quel coup ce serait pour vous et pour nous. Mais très aimablement, Petit m'a rassuré en me disant que, plus que jamais, il comptait sur moi pour son exposition du mois de mai, à la condition toutefois que pas un seul tableau vous appartenant n'y figurerait — ce qui est en somme de bonne guerre et prouve le mauvais côté de ces dernières affaires — puis à condition aussi de ne pas exposer avec mes amis, s'ils organisaient quelque chose cet hiver.
Je crois avoir bien fait en acceptant ces conditions, puisqu'il est incontestable que c'est du bien que m'a fait (et aussi à vous) la dernière exposition et que cela se confirmera par celle de cette année. Du reste, en refusant, je semblais ainsi me ranger ouvertement avec vous contre lui et cela était imprudent. J'espère donc que vous serez de mon avis et je suis convaincu que cela vous sera profitable ainsi qu'à mes amis. Du reste je crois qu'il ne serait pas mauvais qu'aux yeux du public et des amateurs nous n'ayons pas l'air d'être complètement sous votre tutelle et entre vos mains, il serait même prudent, sans toutefois les provoquer, de vendre nous-mêmes sans vous nuire comme prix. Cela n'est pas seulement mon avis mais aussi celui de Pissarro et de Sisley qui m'en ont parlé et comptent un peu sur moi pour vous le faire comprendre.
Ainsi pour l'exposition des XX à Bruxelles, il vaut mieux que vous soyez en dehors et que je la fasse en mon nom, vous demandant un ou deux tableaux si j'en manque, ainsi qu'à Petit.
Voilà une bien longue tartine, n'est-ce pas ? n'allez pas au moins en augurer rien de mal, je sais trop ce que je vous dois et les sacrifices que vous faites. Je vous dis franchement ce que je pense comme je l'ai toujours fait ; je sais que je peux compter toujours sur vous comme vous pouvez toujours compter sur moi, vous n'avez pas à en douter.
Je voulais aussi vous écrire au sujet de la singulière commande de M. Herz : dois-je sérieusement la faire et dans quelles conditions ? Si je vous demande cela, c'est que je ne voudrais pas m'embarquer dans ce travail, qui naturellement absorbera tout mon temps, si cela devait aboutir à un refus de ce monsieur de les garder ou de les trop mal payer ou enfin de vous les laisser sur les bras. Pendant ce temps je ne pourrai guère m'occuper d'autre chose et ma campagne ici n'a déjà pas été si bonne pour que je perde de vue mes études sur nature. Bref, dites-moi le fin mot de la chose et le prix que vous pensez me donner de cela.
Il n'y a qu'une question qui me déciderait, c'est si cela devait vous rendre service. Donc un mot n'est-ce pas ? du reste les toiles sont déjà chez moi.
Comme je vous le dis au commencement de ma lettre, je suis désespéré du temps, il a neigé à Paris et j'ai bien peur que cela ne vienne aussi ici, alors je serais vraiment navré et je ne sais pas trop si je ne ferais pas mieux de revenir, quitte à venir terminer quelques toiles au mois de mars. Enfin je ne désespère pas tout à fait, mais j'ai grand-peur et ne suis guère content de cette campagne.
Envoyez-moi votre réponse et dites-moi que j'ai raison.
Croyez-moi votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 300-302. Archives Durand-Ruel.

639. À ALICE HOSCHEDÉ [Etretat], 10 [déc]^{bre} [1885][1]

Chère Madame,
Impossible de travailler ni dedans ni dehors, je suis absolument démoralisé et, cette fois, avec regrets d'avoir perdu les quelques beaux jours lors de mon voyage.
Je ne sais si vous avez eu le même temps qu'ici, mais cette nuit tout le monde a été réveillé par un coup de vent terrible à faire peur ; tonnerre, grêle, rien n'y manquait et cependant, le soir, à dix heures, le temps était superbe et à la gelée. Ce matin il n'y avait pas à songer à peindre et en ce moment 2 heures, il neige.
Bref, si cela dure je vais tout flanquer là ; si quelques toiles en valent la peine, je reviendrai les terminer en mars.
Envoyez-moi de suite la grosse caisse, fermez-la et envoyez les clefs par la poste. Si la neige devient sérieuse, j'arrive et tâcherai de terminer mes routes de Giverny. L'envoi de Troisgros est bien pour Giverny, ce sont les toiles pour M. Herz. Je viens d'écrire une lettre de dix pages à Durand, je n'ai plus qu'à attendre sa réponse.
J'espère qu'enfin le docteur vous a enfin répondu, car vous ne pouvez rester ainsi et Marthe doit avoir d'autres potions à prendre. Dites-moi si les crevettes sont bien arrivées et, si on en reprend, je vous en renverrai ou en apporterai.
Je suis absolument dégoûté, depuis quelques jours que j'ai retravaillé, je ne fais que de la cochonnerie, c'est un voyage perdu ; tout est changé et les jours par trop courts, et j'ai cependant plus que jamais besoin de beaucoup de toiles et de très bonnes, pour Durand, pour Petit et Bruxelles. Enfin s'il y a un bel hiver, je pourrai peut-être réparer cela. Mais que de mal pour rien.
Vous allez me trouver bien ennuyeux, c'est vrai, mais je suis aplati.
Dans les journaux on annonce de fortes crues. Que les garçons surveillent cela journellement à cause des bateaux. Si les eaux semblaient menacer le hangar, il ne faudrait pas attendre qu'on n'y puisse plus aller, et débarrasser alors tout ce qui pourrait flotter ou s'abîmer, au besoin prendre Arsène et faire enlever la norvégienne qu'on apporterait dans le hangar. Enfin qu'on veille et me tienne au courant.
Embrassez les enfants qui, s'il y a de la neige, doivent être ravis, amitiés à Marthe, pour vous toutes mes pensées.
Votre Claude Monet.

[1] Monet a écrit *nov*^{bre} par inadvertance.
Document original.

640. À ALICE HOSCHEDÉ [Etretat], vendredi soir [11 décembre 1885]

Chère Madame,
Enfin la neige a cessé dès hier soir, et j'ai pu travailler un peu avec du mal, car ce matin il y avait encore un peu de neige. Il fait très froid mais pas très beau, malgré le baromètre qui est au beau. Enfin je vais encore essayer de lutter, mais il se peut aussi que j'arrive d'un jour à l'autre, surtout s'il survenait à nouveau de la neige. Je compte que vous m'aurez de suite expédié ma caisse, je n'envoie pas encore à Lemaître afin d'être en mesure de pouvoir partir.
Il me tarde bien d'avoir des nouvelles de Durand, car tout cela me trotte sans cesse dans la tête et me tourmente, surtout ayant si mal travaillé, puis j'ai reçu ce matin une lettre de Caillebotte qui m'annonce sa venue pour mercredi prochain ; sans doute il vient à la rescousse de la lettre de Pissarro et cela m'ennuie ; je lui réponds que je ne sais si je serai encore ici, mais que je l'en préviendrai.
Je suis bien aise de ce que vous me dites de Marthe, elle ne peut manquer de se remettre rapidement en se soignant bien. J'ai de suite pensé aux petits en voyant la neige, et j'aurais bien voulu être subitement transporté à Giverny ; peut-être aurais-je pu donner une ou deux séances de l'année dernière. Ici, c'était vraiment superbe et surtout curieux ; hier après-midi, après vous avoir écrit, je suis allé me promener, j'étais épaté, mais furieux cependant, et je me proposais de faire une ou deux pochades aujourd'hui, si cela avait duré, mais au bord de la mer elle ne reste guère, heureusement, car je préfère mieux travailler à mes toiles.
Ce soir je redîne chez M. Frébourg ; c'est un type qui ne peut vivre seul, il voudrait que j'aille chez lui tous les jours y dîner. Enfin cela me distrait un peu et calme ma mauvaise humeur.
A demain, mille tendresses, baisers aux enfants, amitiés à Marthe.
Votre Claude Monet.
Je pense à mon pauvre atelier qui va sans doute rester en plan par ce temps.
Document original.

641. À ALICE HOSCHEDÉ [Etretat], dimanche 3 h^{res} [13 décembre 1885]

Chère Madame,
Ma foi, mon parti est pris, je serai demain à Giverny ; impossible de rester dans ces conditions, il fait un temps de chien aujourd'hui, c'est perdre mon temps. Tant pis, je reviendrai au mois de février ou mars pour terminer tout cela ; les jours grandiront, ce sera mieux. Je n'ai qu'un regret à présent, c'est de ne pas avoir pris mon parti plus tôt. J'attends la caisse ce soir ; si elle ne venait pas, cela seul me retarderait. J'ai reçu les clefs ce matin, tous mes autres colis sont prêts.
Donc, à moins de contrordre par dépêche, je serai à Vernon à 3 heures 11. Je vous prie de m'envoyer Arsène avec sa voiture pour mes bagages, car jamais Yvelin ne pourrait se charger de tout cela. Je lui télégraphierai uniquement pour la victoria. Quant à Arsène, vous pourriez profiter de l'occasion et lui faire porter le canapé chez Fleury, mais qu'il soit exactement à la gare à 3 heures 11 et qu'il ait de quoi couvrir les bagages s'il pleut.
A demain, quoique je sois bien ennuyé de ces contretemps, je suis content de revenir.
Mille tendresses et baisers aux enfants, en attendant demain.
Votre Claude Monet.
J'espère apporter aux enfants une centaine de mètres de laçons pour attraper les alouettes.
Document original.

642. À P. DURAND-RUEL [Giverny], jeudi 17 déc^{bre} 85

Cher Monsieur Durand,
Votre lettre, revenue d'Etretat, s'est croisée avec la mienne. Je suis surpris qu'en tout point vous soyez d'un avis contraire au mien ; aussi je vous réponds de suite, car je tiens avant tout à ce que vous ne vous mépreniez pas sur le sens de ma précédente lettre. Je n'ai jamais eu la pensée de vous abandonner ni vous ni mes amis, soyez-en persuadé ; nos intérêts sont les mêmes et comme je vous l'ai dit bien souvent, je sais trop ce que je vous dois et les sacrifices que vous avez faits pour nous, et quoi qu'il arrive vous n'avez rien à craindre de moi. Je me suis sans doute mal exprimé ou vous m'avez mal compris, mais je ne vous ai jamais dit que Pissarro, Sisley et moi voulions manœuvrer seuls ; cela n'a jamais été notre pensée, je vous ai seulement dit que si l'occasion se présentait pour nous, et sans la provoquer, de vendre nous-mêmes, dans de bonnes conditions bien entendu, ce ne serait peut-être pas mauvais, et prouverait que nous ne sommes pas entièrement liés avec vous ; cela est l'opinion de ces deux amis et la mienne. De là à vouloir manœuvrer seuls il y a une nuance, et je ne veux pas faire dire à Pissarro et à Sisley ce qu'ils n'ont jamais pensé.
Quant à Petit, c'est une autre affaire. Je comprends votre ressentiment à son égard, mais ai-je besoin, moi, de me faire son adversaire quand il ne m'a fait personnellement aucun mal, que bien au contraire, en essayant de me faire admettre de son public il m'a fait le plus grand bien, cela est incontestable et c'était aussi votre avis lors de cette exposition. Petit sait très bien qu'en me produisant vous en profitez, et il est compréhensible qu'étant en guerre il ne veuille pas exposer vos propres tableaux ; mais n'en profiterez-vous pas quand même ? Aussi dans cette question d'exposition j'ai de suite envisagé et votre intérêt et le mien. Il était inadmissible que j'oblige M. Petit à exposer vos tableaux et moins que prudent de renoncer à cette exposition. J'ai donc donné ma parole et ne puis la retirer. Tant pis s'il change d'avis, je n'y perdrai pas grand-chose en somme, mais du reste depuis longtemps il a toujours tenu ce qu'il m'avait promis.

Vous me dites que cette menace de vente de nos toiles est une plaisanterie et que vous en souhaitez l'exécution. J'admire votre confiance mais ne la partage pas, car où serait le résultat en admettant que vous puissiez racheter nos toiles à bas prix ? Cela ne prouverait qu'une chose, c'est que personne n'en veut, excepté vous. C'est pourquoi j'ai trouvé qu'il fallait éviter cela et lorsque le public verra que vous n'êtes pas le seul à nous soutenir, il nous acceptera plus facilement ; et cela est non seulement mon avis mais celui de tous nos amis, de tout le monde, et le vôtre il n'y a pas longtemps.
Je suis absolument désolé de n'être pas d'accord avec vous mais je tiens, je vous le répète, à ce que vous n'ayez aucun doute sur le fond de ma pensée et de mes intentions. Je veux bien me mettre aux grands tableaux ; dès que je vais vous avoir terminé quelques tableaux, je m'en occuperai, mais je ne puis certifier qu'ils seront faits en quelques jours, la première chose étant de les faire bien. Enfin je ferai de mon mieux. Mais je reste surpris que M. Herz me faisant lui-même une commande, ne se soit pas informé des prix et qu'il veuille avoir chez lui une peinture qu'il n'aime pas. Enfin je m'y perds absolument, car s'il se base sur le prix que M. Clapisson a payé le sien, et que vous m'avez dit vous-même lui avoir presque donné, ce ne peut donc qu'être une mauvaise affaire et pour vous et pour moi.
Enfin j'espère que tout cela finira bien, que vous finirez par me donner raison. En tout cas ne doutez pas de mes bonnes intentions et soyez bien assuré de tout mon dévouement.
Tout à vous. Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 302-304. Archives Durand-Ruel.

643. À P. DURAND-RUEL Giverny, 20 déc^{bre} 85

Cher Monsieur Durand,
Deux mots pour vous accuser réception de votre envoi de 400 francs que j'ai reçu hier et dont je vous remercie.
Je travaille à vos toiles et pense vous en faire l'expédition ces jours-ci.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

644. À P. DURAND-RUEL [Giverny], 24 déc^{bre} 85

Cher Monsieur Durand,
Je compte venir à Paris ou samedi ou lundi pour vous apporter une douzaine de toiles d'Etretat et de Giverny.
Je vous serais obligé de m'envoyer pour samedi 2 ou 300 francs. Puis pour la fin de l'année, je compte vous demander une plus grosse somme. Si ce n'est pas trop de vous demander un billet de deux mille, cela me rendrait bien service.
Je me suis décidé à faire agrandir mon atelier, et je vais avoir à payer plus de 400 francs pour cela.
Sans nouvelles de vous depuis ma dernière lettre, j'espère que vous ne me gardez pas rancune.
A bientôt, votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 304 (partiellement). Archives Durand-Ruel.

645. À ? Giverny, 28 décembre 1885

[Monet n'a pu encore s'occuper des tableaux qu'on lui a demandés.]
Charavay, n° 20178.

646. À OCTAVE MAUS Giverny, 11 janvier 1886

Cher Monsieur,
Pour répondre à votre très aimable lettre, je vous annonce la prochaine arrivée de nombreux tableaux, dont voici le catalogue. Dix tableaux c'est peut-être un peu beaucoup, mais ne vous gênez pas pour en supprimer, sauf cependant celui appartenant à M. Faure qui a bien voulu me le prêter, ce qui est rare chez les amateurs.
M. Petit doit vous expédier directement les siens et M. Durand-Ruel les autres.
Je suis très sensible à l'intérêt que vous me portez et je veux espérer que mes tableaux auront le succès que vous espérez vous-même.
J'aurais voulu vous envoyer un choix de tableaux plus différents, des vues de Paris, des gares de chemin de fer, mais pour cela il fallait le concours des amateurs et je n'ai pu l'obtenir. Enfin, j'ai fait pour le mieux.
Croyez-moi cordialement à vous. Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... » 1939, t. II, p. 224.

647. À P. DURAND-RUEL Giverny, 12 janv^{ier} 86

Cher Monsieur Durand,
Je viens vous rappeler et vous recommander l'envoi de Bruxelles. Avez-vous fait prendre le tableau chez Faure et avez-vous enfin la *Ferme de Bordighera*, vous savez que j'y tiens essentiellement. J'ai envoyé ma notice à M. Maus et lui ai annoncé la prochaine arrivée de mes tableaux. J'espère aussi que vous allez pouvoir m'envoyer de l'argent. Mon atelier va être fini enfin, mais il me faut solder. Je compte sur vous, vous savez à peu près ce qu'il me faut.
Votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 305. Archives Durand-Ruel.

648. À P. DURAND-RUEL Giverny, 17 janv. 86

Cher Monsieur Durand,
Je vous remercie des trois cents francs que vous m'avez envoyés hier et compte sur votre promesse pour cette semaine. Voilà mon atelier fini.
Il me faut payer.
Je vous verrai sans doute mardi à Paris.
Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

649. À P. DURAND-RUEL Giverny, 21 janv. 86

Cher Monsieur Durand,
Comptant sur votre promesse, je m'attendais à recevoir votre lettre ce matin, mais rien. Je suis très ennuyé et ne puis rester comme cela. Mille francs me sont absolument nécessaires. Si vous ne pouvez me les donner, dites-le-moi, mais ne me faites pas attendre inutilement.
Si vous ne le pouvez, je serai obligé de me les procurer ailleurs. Donc un mot de toute façon par retour du courrier et dites-moi aussi si mes six tableaux sont enfin partis pour Bruxelles.
Votre tout dévoué Claude Monet.
J'ai aussi mon marchand de couleurs qui m'a remis sa note et qui voudrait bien un règlement. Dois-je lui dire de vous voir ?
Document original, Archives Durand-Ruel.

650. À P. DURAND-RUEL Giverny, 22 janv^{r} 86

Cher Monsieur Durand,
Je reçois à l'instant votre lettre qui s'est croisée avec la mienne. Merci des 500 francs que vous m'envoyez, je vais de suite les donner et il ne m'en restera rien ; je compte donc que vous pourrez m'en renvoyer autant. J'ai beau regarder toutes mes toiles, je n'en vois pas qui puissent être terminées et faire de bonnes choses dans ce qu'elles sont ; il y a sans doute des choses intéressantes mais trop incomplètes pour l'amateur. Mais vous faut-il donc tant de tableaux pour l'Amérique ? Vous devez cependant en avoir une fameuse quantité. Il est vrai de dire que vous les dissimulez joliment, car on ne les voit jamais, ce qui est un tort à mon avis : nous avons beau faire des tableaux, le public n'en voit pas plus pour cela.
Cela n'est pas que je ne veuille vous en donner — j'en aurais que je vous en donnerais, mais je ne serais pas fâché que vous les montriez. Vous ne voyez plus que l'Amérique, et l'on nous oublie ici, puisque au fur et à mesure que vous avez des tableaux nouveaux vous les faites disparaître. Ainsi voyez mes toiles d'Italie qui sont spéciales parmi ce que j'ai fait, personne ne les a vues et que sont-elles devenues ? Si vous les emportez en Amérique ce sera perdu pour moi ici.
Enfin vous avez sans doute votre idée, mais je déplore cette disparition de toutes mes toiles.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Vous ne dites pas si l'envoi pour Bruxelles est parti.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 314-315. Archives Durand-Ruel.

651. À P. DURAND-RUEL Giverny, 23 janvier [1886]

Cher Monsieur Durand,
Il y a toujours un peu de malentendu, et vous vous méprenez bien souvent sur le sens des observations que je me permets de vous faire. Je vous l'ai cependant bien souvent dit, je sais tous les sacrifices que vous faites pour nous, je sais votre admirable dévouement et je serais bien injuste de le mettre en doute, mais ce que je vous ai écrit maintes fois c'est qu'à mon avis vous aviez tort de ne pas exposer plus souvent de nos toiles. Quant à la disparition de nos toiles ou de mes toiles, car je ne veux pas entraîner mes amis dans ces observations, bien que je les sache de cet avis, vous devez comprendre que c'est toujours inquiétant et un peu blessant pour son amour-propre de toujours produire et de voir ses œuvres disparaître. Évidemment je me doutais bien de ce que vous me dites, que la plupart de mes toiles vous servaient à des emprunts et étaient engagées, et voilà justement pourquoi je m'inquiète et de quoi je me plains ; car, enfin, ce que vous avez part en Amérique et le reste en gage pour un temps sans doute bien long. Que reste-t-il en France ? Car je veux bien croire à vos espérances en Amérique, mais je voudrais bien et surtout faire connaître et vendre mes tableaux ici. Tout cela est bien difficile, je le reconnais, mais c'est inquiétant, et puis je suis bien difficile et bien embêtant.
Et après tout, à la grâce de Dieu. Mais pourquoi alors tant se donner du mal ?
Votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 305-306. Archives Durand-Ruel.

652. À P. DURAND-RUEL Giverny, 24 janv^{ier} 86

Cher Monsieur Durand,
Je vous remercie de votre envoi de 500 francs que je reçois à l'instant. Je regrette que ma lettre vous ait si vivement touché et serais désolé que vous y voyiez autre chose que ce que je veux dire. Si, je sais parfaitement tout le mal que vous vous donnez et les sacrifices que vous faites, seulement je suis effrayé de vous voir si dépourvu de tableaux et je crains qu'une fois ce que vous avez étant en Amérique, on ne nous oublie ici, et je voudrais que chez vous l'on ait toujours et toujours du nouveau, sans en montrer des quantités à la fois. Voilà ma pensée, et je déplore que pour nous donner de l'argent vous soyez obligé d'engager nos tableaux, car il est plus facile de les engager que de les dégager.

Cela, je l'avoue, me fait peur. Croyez-moi, exposez de nos tableaux le plus possible rue de la Paix, c'est là le seul moyen de tenir en éveil l'attention et de donner de la vitalité à nos affaires, d'autant plus qu'on est, je vous assure, très surpris de ne rien voir, et l'on se demande où passent les tableaux que nous vous donnons.
Ce n'est pas bien mal, je pense, de vous dire cela, car c'est l'opinion de bien des gens et aussi ce que nous disons entre nous. Je trouve donc qu'il est de mon devoir de vous le dire franchement, quitte à ce que vous me trouviez bien ennuyeux et d'avoir toujours l'air de me plaindre.
Je travaille dans la neige. Si j'arrive à quelque chose, je ne vous oublierai pas.
Votre tout dévoué Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 306-307 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

653. À P. DURAND-RUEL Giverny, 1er février [1886]

Cher Monsieur Durand,
Je compte venir à Paris demain ou après, j'irai vous voir jeudi matin, rue de la Paix. J'espère qu'il vous sera possible de me réserver un peu l'argent dont j'aurai besoin dès mon arrivée à Paris.
Si vous n'avez rien payé pour moi depuis un mois, il me resterait 430 francs à toucher d'après nos derniers comptes. Cela me ferait bien plaisir si vous pouviez me les donner.
A bientôt.
Votre dévoué Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

654. À P. DURAND-RUEL Etretat, 20 fév. [86]

Cher Monsieur Durand,
Je suis arrivé hier seulement et j'ai trouvé votre lettre du 18 contenant 50 francs et non pas 100 comme vous me l'annoncez. C'est tout mon avoir et j'ai laissé la maison sans un sou. Je compte donc sur une nouvelle lettre. Vous ne me dites pas la date de votre départ. Il est urgent que je vous voie avant.
Votre tout dévoué Claude Monet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

655. À ALICE HOSCHEDÉ Etretat, samedi soir [20 février 1886]

Chère Madame,
Je voulais seulement vous écrire que demain dimanche, afin de vous laisser un peu d'espérance sur mon état d'esprit, mais je crains que vous m'en vouliez ou que vous soyez inquiète; qu'il vous suffise donc de savoir que je suis arrivé à bon port, mais, hélas, bien triste et tout anéanti de me trouver ici après toutes ces secousses.
Je ne cesse de penser à vous et à nos deux petits si gentils, si mignons. J'espère que vous avez été bien fêtée et que cela vous aura mis un peu de baume sur votre cœur; pardonnez tout le mal que je vous fais malgré moi, plaignez-moi, car je suis bien malade et pensez que je vous aime.
Il fait un vilain temps tout triste, aussi n'ai-je pas eu le courage de défaire mes caisses.
J'ai dû dîner hier chez Frébourg, qui, dès qu'il m'a vu arriver, est venu avec sa face réjouie, m'a mené de force chez lui; il avait du monde.
Mme Vallois, divorcée, avec son futur mari, tous deux arrivés par le même train que moi; il m'a donc fallu faire bonne figure, et, si ma bouche riait, j'avais le cœur bien gros, et, lorsque je suis rentré dans cette triste petite chambre, j'étais atterré; je n'ai pu dormir, poursuivi par mes tristes pensées et d'horribles cauchemars. Aujourd'hui j'ai marché tout le jour dans la chambre, afin de ne voir personne et de me fatiguer un peu.
Vous le voyez, ma lettre n'est pas gaie, et je ferais mieux de ne pas vous l'envoyer. Ne m'en voulez pas, embrassez bien fort les petits et aussi les autres, pour vous toutes mes pensées. Et vous, qu'allez-vous m'écrire ?
Votre pauvre Monet bien malheureux.

Document original.

656. À ALICE HOSCHEDÉ [Etretat], lundi soir [22 février 1886]

Vous me demandez de réfléchir et de prendre une décision; hélas, c'est justement cela qui me met dans l'état où je suis, j'ai beau penser, peser le pour et le contre, je ne peux, comme vous, me faire à l'idée d'une séparation; je pense aux enfants que vous aimez et qui vous aiment, mais je vois aussi tout ce qui divise et divisera de plus en plus notre vie que je croyais devoir être si douce.
Allez, je suis bien malheureux, bien triste, ne me sentant de cœur à rien; le peintre est mort en moi, il ne reste qu'un cerveau malade, et il ne faut pas croire qu'en prenant le parti de vivre séparés, je retrouverai le courage; oh non! j'ai passé une bien mauvaise nuit, pensant sans cesse à vous, vous voyant bien, et je n'ai pas eu le courage de me lever avant 10 heures.
Il a fait un peu de soleil et j'en ai profité pour voir une partie de mes motifs, mais j'ai bien peur que, pour beaucoup, il soit trop tard; le soleil est déjà plus haut qu'à l'époque où j'ai fait tout cela; enfin, si le courage me vient un peu avec le temps, j'essayerai. Il fait un froid de loup.

Je dîne ce soir chez Frébourg, mais cela m'ennuie déjà; hier j'avais refusé, prétextant un mal de tête et des lettres à écrire, mais je n'ai pu l'éviter aujourd'hui. J'ai dû, bien malgré moi, déballer toutes mes caisses, le beau-frère de Frébourg, un peintre, m'ayant demandé à voir mes toiles; ça n'a pas été un plaisir pour moi, car je les ai trouvées encore plus mauvaises que je ne croyais, et cependant il me faudra bien en finir une ou deux tant bien que mal pour ce malheureux Durand, car, enfin, il faut, malgré ma pauvre tête et mon chagrin, il faut de l'argent, hélas! A propos de Durand, je ne vous ai pas dit, je crois, que dans sa lettre, au lieu des cent qu'il annonçait, il n'y en avait que 50.
Mais en voilà bien long, pour dire tant de choses tristes, il me faut aller rire et entendre des plaisanteries, je n'ai même plus d'appétit.
Embrassez bien fort nos chers petits, mon pauvre Jean et tous les vôtres. Pensez bien que je vous aime.
Votre pauvre Monet.

Document original.

657. À CHARPENTIER[1] Etretat, 23 février [1886]

Je profiterai de votre aimable invitation aussitôt mon retour. Mille remerciements de votre tout dévoué Claude Monet.

[1] Carte de visite.

M. Rostand, « Quelques amateurs de l'époque impressionniste » (thèse inédite de l'Ecole du Louvre), Paris, 1955, p. 256.
Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, Doc. Charpentier 19.

658. À ALICE HOSCHEDÉ [Etretat], mercredi [24 février 1886]

Si vous trouvez que mon cœur ne répond pas au vôtre, c'est que vous cherchez dans mes lignes autre chose que ce que j'y peux mettre.
Vous me mettez en demeure de prendre une résolution, lorsque je vous écris que, comme vous, je ne puis penser à vivre sans vous. Si vous insistez, c'est que vous en avez la force et le courage; moi je ne l'ai pas; donc prenez vous-même une résolution, je m'y soumettrai, dussé-je en mourir, mais ne croyez pas que, en me quittant, ce soit pour moi le salut et que je retrouverai le courage. Non, je sens très bien que de toutes les façons je suis bien perdu, notre vie en commun est désorganisée à jamais, et vivre sans vous ne m'est pas possible; allez, je n'ai pas d'arrière-pensées et, si je vois les causes du mal sans y trouver un remède, c'est qu'il n'y en a pas.
Je ne vous ai pas écrit hier, afin de ne pas vous attrister de mon état, car je suis de plus en plus abattu. Votre lettre de dimanche dit si bien le mot de notre situation, votre joie du bonheur et du succès de vos filles, etc., etc., mais, comme vous le dites, je n'ai pas le droit de partager vos joies, tout le mal est là, et il ne m'est pas permis de vous voir, d'être fier de vous, non, ce n'est pas pour mon nez. Je le savais très bien, cela, au commencement de nos amours, je n'avais rien, rien à dire à cela, mais après les années que nous avons vécues côte à côte, cela est pénible, et, comme cela augmentera, je sais ce que j'aurais à souffrir.
Vous seule pouvez prendre un parti, vous seule (votre amour pour moi et pour les mes [*sic*] enfants à part) pouvez supporter une séparation, vous avez des compensations dans la tendresse et le bonheur de vos filles; à vous donc de décider.
Comme vous, je ne puis que vous répéter que je vous aime et que je suis vôtre.
Voilà demain 8 jours que je suis ici, quelles journées pénibles; travailler me serait impossible, quand bien même il ferait beau.
Demain je vais refaire mes paquets, me tenant prêt à toute éventualité, selon ce que vous déciderez et aussi selon les nouvelles que j'attends de Durand.
Je vous envoie toutes mes pensées, tout mon triste cœur,
Votre Claude.
Mille baisers aux enfants.
Je comprends tous vos ennuis d'argent et cela me tourmente aussi, j'avais écrit à Durand, je lui écris de nouveau; que je travaille ou non, ce n'est pas cela qui en donnera.

Document original.

659. À ALICE HOSCHEDÉ [Etretat], vendredi [26 février 1886]

Je vous remercie de votre bonne lettre, elle me fait un peu de bien, car j'étais anxieux de savoir votre décision, vous voyant si résolue. Hélas, notre situation n'en change pas pour cela, je veux bien tenter et essayer encore, ne me sentant pas la force de vivre sans vous, mais je ne puis vous dire que je reviendrai gai, j'ai trop souffert tous ces temps et mon caractère s'est encore assombri; c'est à vous d'avoir du courage et de me supporter avec mes bons et mes mauvais moments; ne me rembarrez pas, car j'ai plus besoin de soins que de reproches.
Vous êtes bien gentille en voulant venir me trouver, mais vous ne trouveriez pas en moi ce que vous pensez; le Monet d'autrefois est mort, je le sens bien, s'il ressuscite, ce ne sera que petit à petit.
Du reste, vous n'avez pas d'argent, moi non plus, et Durand qui m'écrit une mauvaise lettre en m'envoyant cent malheureux francs, me dit qu'il lui est impossible de vous rien envoyer avant la conclusion de sa fameuse affaire remise à jeudi prochain. Cela n'est pas gai non plus, et je m'en désole pour vous; enfin, je crois qu'à tout point de vue il vaut mieux être sages; en passant une ou deux journées avec vous, je m'illusionnerais encore, vous croyant à moi seul, quand il faut au contraire me bien persuader que vous devez être de moins en moins mienne; enfin, j'essaierai d'avoir ce courage.

Merci de votre bonne lettre, dites-vous bien que je vous aime, et certes plus que vous ne le croyez. Votre bien triste et malheureux Monet.
Embrassez bien les enfants et dites à Jean que je lui écrirai demain.
Il fait de plus en plus froid, un temps lugubre, je m'ennuie bien.

Document original.

660. À ALICE HOSCHEDÉ [Etretat], dimanche 28 [février 1886]

Je suis désolé de vous savoir aussi souffrante et je voudrais bien pouvoir vous donner de bonnes nouvelles, vous dire que je travaille; cela vous donnerait peut-être un peu de calme, mais, hélas, cela n'est pas; je ne sais ce que je fais ici, j'y dépense inutilement de l'argent que je n'ai pas; je ne sais quel parti prendre, mais il est impossible que je reste ainsi; j'ai si peu de cœur à travailler que je n'ose toucher à aucune toile.
Le temps est toujours d'une tristesse affreuse; dois-je revenir, dois-je faire un effort afin de rapporter une ou deux toiles, je n'en sais rien. Donnez-moi votre avis, je suis si mou, si indifférent. Revenir? Je vais peut-être vous attrister davantage; puis l'argent, ce terrible argent, j'ai peur que Durand ne se lasse de me voir si peu produire. Dieu, que je suis malheureux!
Je regrette bien pour les petits la perte de leur chère Bouvrette; j'avais justement bien pensé à eux hier en me promenant, j'ai vu des quantités de bouvreuils et bouvrettes dans les joncs marins, mais voilà le mois de mars, il va en venir à Giverny.
Embrassez-les bien fort, ainsi que les grands.
Pour vous mon triste cœur, toutes mes pensées,
Votre Monet.
Je dîne encore chez Frébourg, du reste je finis par y manger plus souvent qu'à l'hôtel. Demain nous allons déjeuner à Yport. Je me donne jusqu'à demain soir pour prendre un parti; selon le temps qu'il fera demain, je verrai.
Vous ne me dites pas si vous avez reçu mon envoi de crevettes et étrilles, j'avais en hâte prévenu Jean que cela serait à Vernon, hier, samedi.

Document original.

661. À P. DURAND-RUEL Giverny, 9 mars 86

Cher Monsieur Durand,
Je viens encore vous bien prier de ne pas manquer de m'écrire avant votre départ, comptant sur votre promesse pour m'envoyer le plus d'argent possible.
Je viens de faire mes comptes, et tout en ne payant que bien juste l'indispensable, ce que vous m'avez donné doit y passer ou peu s'en faut. Vous pensez si j'ai de quoi m'inquiéter à la pensée de rester sans ressources pendant un si long temps. Pourvu que je ne me trouve pas dans la nécessité d'avoir recours aux clients qui attendent depuis si longtemps que nous soyons à leur merci.
Vous sachant absent, il faudrait en passer par leurs conditions. J'en ai un trac terrible et je n'ose pas m'absenter.
Je compte donc bien sur vous avant votre départ et je pense que vous pourrez donner des instructions à votre fils pour qu'il me donne l'indispensable en votre absence. Enfin, faites pour le mieux.
Vous savez si je fais des vœux pour que vous réussissiez là-bas, vous l'aurez rudement mérité. Ne manquez pas de me donner de vos nouvelles dès votre arrivée et de me renseigner aussitôt l'ouverture de l'exposition.
Bonne chance donc, bonne santé et bonne réussite.
Votre tout dévoué Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 307. Archives Durand-Ruel.

662. À J. DURAND-RUEL Giverny, 17 mars 86

Cher Monsieur,
J'ai été absent et cela m'a empêché de vous accuser réception des 300 francs que m'a envoyés votre père à la date du 12 courant. Je compte sur votre obligeance pour me donner des nouvelles dès que vous saurez la bonne arrivée de votre père et de votre frère. Je vous serais également bien obligé de me faire savoir si les tableaux de l'exposition de Bruxelles sont revenus. Dans ce cas, je désirerais qu'on fasse de suite porter chez M. Faure le tableau qu'il m'a prêté.
Votre père, dans sa lettre, me dit que vous devriez m'envoyer un peu d'argent de temps en temps. Je compte donc sur vous pour ne pas m'oublier. En tout cas, je vous préviens que j'ai à payer pour le 24 courant, c'est-à-dire en huit, une traite de 300 francs. Je voudrais donc que vous ne manquiez pas de m'adresser cette somme pour le 23 sans faute.
Si vous aviez besoin de moi en quoi que ce soit, vous savez que je suis à votre disposition.
Bien à vous, Claude Monet.
Un mot de réponse.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 308 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

663. À OCTAVE MAUS Giverny, 26 mars 1886

Cher Monsieur,
J'avais espéré pouvoir venir passer quelques jours à Bruxelles pour voir votre exposition, mais je n'ai pu disposer d'un moment, cela à mon très grand regret, car j'aurais été bien heureux de voir l'effet produit par notre peinture.
Je vous serai donc très obligé de me dire ce qu'il en est et, s'il y a eu quelques comptes rendus sérieux, de vouloir bien me les adresser.

Je ne serais pas surpris que cela ait été un échec, sachant par une longue expérience combien nous avons eu du mal pour nous faire accepter ici par un très petit nombre; ça a donc été très courageux à vous de nous montrer et je vous en sais gré.
Recevez l'assurance de mes sentiments distingués.
Claude Monet.
Les tableaux sont-ils retournés?

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. II, pp. 224-225.

664. À ZOLA Giverny, 5 avril 1886

Mon cher Zola,
Vous avez eu l'obligeance de m'envoyer *L'Œuvre*. Je vous en suis très reconnaissant. J'ai toujours un grand plaisir à lire vos livres et celui-ci m'intéressait doublement, puisqu'il soulève des questions d'art pour lesquelles nous combattons depuis si longtemps. Je viens de le lire et je reste troublé, inquiet, je vous l'avoue.
Vous avez pris soin, avec intention, que pas un seul de vos personnages ne ressemble à l'un de nous, mais malgré cela j'ai peur que dans la presse et le public nos ennemis ne prononcent les noms de Manet ou tout au moins les nôtres pour en faire des ratés, ce qui n'est pas dans votre esprit, je ne veux pas le croire.
Excusez-moi de vous dire cela. Ce n'est pas une critique; j'ai lu *L'Œuvre* avec un très grand plaisir, retrouvant des souvenirs à chaque page. Vous savez du reste mon admiration fanatique pour votre talent. Non, mais je lutte depuis un assez long temps et j'ai les craintes qu'au moment d'arriver les ennemis ne se servent de votre livre pour nous assommer.
Excusez cette trop longue lettre, rappelez-moi au souvenir de Mme Zola, et merci encore.
Votre tout dévoué Claude Monet.

J. Rewald, « Cézanne et Zola », Paris, 1936, p. 136.
J. Rewald, « Cézanne, sa vie, son œuvre, son amitié pour Zola », Paris, 1939, pp. 319-320.
J. Rewald, « The History of Impressionism », New York, 1961, p. 534.

665. À P. DURAND-RUEL Giverny

Cher Monsieur Durand,
Voilà trois semaines, presque un mois que vous êtes parti et déjà mes craintes se réalisent: aller à l'économie, bien, mais vivre sans argent n'est pas possible. Confiant en ce que vous m'écriviez avant de partir, que votre fils avait de quoi me donner un peu d'argent de temps en temps, en attendant de vos nouvelles, je lui ai écrit et il n'a pu me répondre que ceci, que, aussitôt qu'il en recevrait de vous, il m'en enverrait. Mais comme à de certains moments il n'y a pas possibilité d'attendre, j'ai dû aller à Paris, et votre fils, ainsi que M. Casburn, m'ont dit qu'il attendait d'un instant à l'autre un chèque télégraphique de vous. Je suis resté quatre jours à Paris dans l'attente sans que rien ne vienne et j'ai dû à grande peine emprunter pour payer mon hôtel et rentrer chez moi, mais bien démoralisé, je vous assure.
Ah! pourquoi m'avez-vous empêché à plusieurs reprises de profiter des offres qui m'étaient faites? Je ne serais pas où j'en suis, tandis qu'en refusant ces propositions j'ai mécontenté les gens et aujourd'hui ils ont l'air plus que narquois et attendent que je leur propose des tableaux à bas prix, ce que je vais être obligé de faire malheureusement.
Voilà donc le couronnement de tant d'efforts; avoir été tout près du succès pour redescendre! Je suis bien démoralisé et il y a de quoi. Je ne veux pas dire que cela soit de votre faute, mais il était imprudent de partir sans nous laisser de quoi vivre pendant quelque temps (en effet, songez quelle débâcle cela va être pour nous), et il est très malheureux que vous m'ayez empêché de vendre à d'autres. Enfin il n'y a plus de lutte possible pour le moment. Il faut que je fasse de l'argent n'importe comment si d'ici deux jours je ne reçois rien de votre fils ou de vous directement.
Tâchez au moins de bien vous en tirer là-bas. L'important c'est que cela ne vous soit pas fatal. J'ai su que vous étiez arrivés en bonne santé tous deux, ce qui m'a fait grand plaisir, car vous savez qu'à part tous ces terribles soucis, je vous admire et vous trouve bien courageux. Enfin bonne chance. J'espère que j'ai de vos nouvelles en route. En tout cas ne manquez pas de m'écrire. Donnez-moi le plus de détails sur vos espérances.
Bonne santé à tous deux et tous mes vœux pour votre réussite.
Votre tout dévoué Claude Monet.
7 avril 86.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 308-309. Archives Durand-Ruel.

666. À J. DURAND-RUEL Giverny, 10 avril [1886]

Cher Monsieur,
Je suis revenu deux fois rue de la Paix sans vous rencontrer. Vous êtes sans doute en ce moment en possession de nouvelles de New York; ne manquez pas de m'écrire et de m'envoyer aussitôt.
J'ai pu avoir un peu d'argent de M. Petit sur une affaire à venir, mais c'est si peu de chose en comparaison de ce qu'il me faut!
Du reste votre père ne peut vraisemblablement nous laisser dans une pareille situation, ou bien alors c'est qu'il nous abandonne.
Enfin, j'attends anxieusement.
Bien à vous, Claude Monet.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 309-310. Archives Durand-Ruel.

667. À PISSARRO Giverny, [c. 10 avril 1886]

Mon cher ami,
Je reviens de Paris, j'espérais vous y voir et, comme chez Durand on m'avait dit vous avoir vu, je vous ai adressé un mot, mais en vain.
Nunès était aussi à Paris et pensait que nous passerions quelques moments tous ensemble.
Il est fâcheux de se séparer quand nous avions eu l'idée de notre dîner justement pour être sûrs de nous voir régulièrement.
J'espère bien venir vous voir un jour à Eragny avec Jean, mais j'ai tant perdu de temps cet hiver qu'il faut maintenant que je travaille.
Donnez-moi donc un peu de vos nouvelles.
Mes amitiés à tous les vôtres.
Tout à vous, Claude Monet.
Avez-vous lu le livre de Zola ? J'ai grand-peur qu'il ne nous fasse grand tort ; avec cela les affaires sont si bonnes.
Nous voilà bien plantés avec Durand à New York ; enfin, il est dit que nous aurons de la déveine jusqu'au bout. Triste. Triste.
Vente Archives de Camille Pissarro, Paris, Drouot, 21 novembre 1975, nº 121. Document original.

668. À J. DURAND-RUEL Giverny, 17 avril 86

Cher Monsieur,
Je suis absolument surpris d'être ainsi sans un mot de vous, car il n'est pas possible que votre père vous ait laissé jusqu'à présent sans nouvelles, et je suis assez intéressé à ses intérêts pour être mis au courant. Et en admettant même que les nouvelles soient mauvaises, je dois quand même en être informé.
M. Durand m'avait promis de m'écrire directement dès son arrivée et, pas plus que de vous, je ne reçois le moindre mot. Enfin si c'est un abandon complet, il faut me le dire, car je ne puis rester plus longtemps ainsi.
Bien à vous, Claude Monet.
J'avais demandé plusieurs fois à votre père de me faire établir mon compte ; je vous serai très obligé de vous en occuper, désirant savoir où j'en suis au juste. Le dernier arrêté de compte qui m'ait été donné s'arrêtait au 2 juillet 85.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 310. Archives Durand-Ruel.

669. À J. DURAND-RUEL Giverny, 25 avril [1886]

Cher Monsieur,
Je viens à Paris après-demain mardi, je passerai rue de la Paix vers 11 heures.
Je voudrais bien qu'il vous soit possible de me donner de l'argent, devant partir le soir même pour la Hollande. Faites donc l'impossible.
Bien à vous. Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 311. Archives Durand-Ruel.

670. À P. DURAND-RUEL Giverny, 26 avril 1886

Cher Monsieur Durand,
Voilà un mois et demi passé depuis votre départ et pas un mot de vous, pas un sou de votre fils. Je ne sais comment vous pensez que je fais pour vivre, mais je reste stupéfait de votre indifférence et cela devient plus qu'inquiétant, car en admettant que vous arriviez à une réussite là-bas, où sera le résultat si, à Paris, je suis obligé de rétrograder et de vendre à vil prix ? Que d'efforts perdus ! Je ne sais que penser, et cependant vous savez combien je voudrais savoir ce qu'il en est. Pour comble, il me revient (et on me le jette à la tête avec joie) qu'avant votre départ, vous auriez vendu de mes tableaux aux plus bas prix, notamment un à M. Blanche.
Enfin cela est désespérant et donc dans ces conditions ne soyez pas surpris que j'accepte les offres qui me seront faites, ne pouvant vivre de rien ni m'endetter davantage.
Je fais des vœux pour votre réussite, mais hélas je n'y crois plus et suis au contraire désespéré de votre départ et cela encore plus pour vous que pour moi. Mais ce qui m'attriste le plus c'est votre indifférence, car enfin j'avais droit à quelques lignes me disant ce que vous faisiez, l'accueil fait à mes tableaux, etc. Enfin !
Croyez-moi votre tout dévoué mais bien triste Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 311-312. Archives Durand-Ruel.

671. À DURET [La Haye], Légation de France aux Pays-Bas, 30 avril 86

Mon cher Duret,
Je viens de recevoir ici votre lettre. C'est bien aimable à vous d'avoir pensé à moi. Plusieurs fois, je suis passé chez vous, mais toujours lorsque vous veniez de partir. Enfin, nous verrons jeudi prochain.
Je suis venu ici invité par un monsieur que je ne connaissais pas, un ami des Deudon, admirateur de ma peinture, qui tenait à me faire voir des cultures, des champs énormes en pleines fleurs ; c'est du reste admirable, mais à rendre fou le pauvre peintre ; c'est inrendable avec nos pauvres couleurs.
Toutes les fois que je suis venu à Paris, je me suis muni de votre album, mais je n'ai pas voulu le laisser chez votre concierge, de sorte que je ne pourrai vous le rendre jeudi, car j'arriverai juste d'ici et même peut-être un peu en retard pour notre dîner.
Amitiés et à bientôt.
Tout à vous, Claude Monet.
Chez M. d'Estournelles, Légation de France, La Haye.
Bulletin des expositions, III, 1932, Braun, Paris, p. 12 (partiellement).
Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, D. 100, ms. 76.

672. À J. DURAND-RUEL La Haye, 3 mai 1886

Cher Monsieur,
J'ai pu partir pour La Haye sans avoir recours à la proposition que vous m'aviez faite, mais je serais bien aise que vous puissiez m'envoyer de l'argent. Vous devez du reste avoir reçu des nouvelles positives de Monsieur votre père, et de deux choses l'une, où il vous charge de me remettre de l'argent ou bien vous devez me dire que je n'ai plus à compter sur vous.
Enfin faites l'impossible mais envoyez-en-moi par retour du courrier, car il faut que je reparte d'ici jeudi matin au plus tard (plutôt mercredi soir).
Je compte sur une réponse immédiate.
Votre dévoué Claude Monet.
Chez M. d'Estournelles, Légation de France, La Haye.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 312. Archives Durand-Ruel.

673. À P. DURAND-RUEL Giverny, 18 juin 86

Cher Monsieur Durand,
Je reçois votre lettre du 4 courant. Il me faudrait vous écrire bien longuement pour réfuter bien des choses que vous me faites dire, comme bien souvent déjà lorsque je ne suis pas de votre avis et que je vous le dis, vous interprétez mes lettres à votre façon mais pas à mon avantage. Bref, je vous ai dit que vous sembliez faire tout ce qu'il fallait pour nous nuire, et non que vous le faisiez. Je sais tous les sacrifices que vous avez faits, je le sais et ne vous ai dit qu'une chose, c'est que tous ces efforts seraient perdus par votre voyage. C'est mon idée, je puis vous la dire ; ce n'est pas la vôtre, tant mieux si je me trompe. Vous pensez qu'en dehors de l'amitié et de la reconnaissance je suis fameusement intéressé à votre réussite. Vous m'écrivez comme si vraiment j'étais votre ennemi, comme si en vous donnant mon avis j'allais empêcher vos combinaisons de réussir.
Maintenant vous avouerez que, malgré l'énergie et la patience, il faut manger pour vivre ; il y a près de quatre mois que je n'ai reçu un sou de vous, il y a de quoi inquiéter les plus confiants, et je vous affirme que si vous avez bien manœuvré là-bas, j'ai aussi bien mené ma barque ici et je dois dire que sans le concours de ceux qui selon vous veulent ma perte, je serais crevé de faim. Au lieu de cela j'ai pu vendre pas mal de toiles à très bon prix.
Voilà la vérité, et ne croyez pas toujours que tout le monde est contre vous. Votre lettre me fait de la peine, mais je n'ai rien à me reprocher : je vous ai dit ma pensée, mes craintes, ce n'est pas un crime. Je sais que vous vous donnez beaucoup de mal, j'aurais voulu que vous me disiez plus franchement que vous ne pouviez me donner de l'argent au lieu de me faire attendre inutilement. Et surtout j'aurais voulu avoir de vous des détails sur votre exposition, sur ce que vous faites, sur nos espérances, car cela a un intérêt pour moi, et vous vous êtes borné à m'écrire que vous vous donnez bien du mal, ce dont j'étais sûr et ne m'apprenait rien. Enfin, encore une fois, je vous prie : ne dénaturez pas le sens de mes lettres. Croyez que tous mes vœux sont pour votre réussite.
A bientôt j'espère.
Votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 312-313. Archives Durand-Ruel.

674. À J. DURAND-RUEL Giverny

Cher Monsieur Durand,
Depuis très longtemps déjà M. Troisgros, mon marchand de couleurs, me réclame le règlement de sa note de l'année 85. Votre père la lui réglait toujours et comme je pensais qu'il reviendrait plus tôt j'avais prié M. Troisgros d'attendre un peu, mais le temps passe. Bref, je viens vous prier de me faire savoir le plus tôt possible s'il vous est possible de faire ce règlement ; j'ai également à vous redemander le relevé de mon compte qui ne m'a pas été donné depuis juillet 84. Il serait bien plus régulier de me le donner et je le réclame depuis longtemps sans l'obtenir. Je compte donc sur vous.
J'ai reçu hier la lettre de votre père, dites-lui que, quant à moi, les affaires sont meilleures et que, grâce à l'exposition Petit, j'ai pu faire de très bonnes affaires, tant avec lui qu'avec des amateurs et que cela ne peut qu'être une bonne chose pour vous à Paris comme pour lui là-bas.
Mes meilleurs compliments.
Bien à vous, Claude Monet.
23 juin 86.
Réponse le plus tôt possible.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 314. Archives Durand-Ruel.

675. À J. DURAND-RUEL Giverny, 9 juillet 86

Cher Monsieur,
J'ai bien reçu vos deux lettres au sujet de M. Troisgros ; je vous prie de m'excuser de n'y avoir pas répondu plus tôt, mais j'étais très occupé. Je vous serais très obligé de régler M. Troisgros. Le chiffre de 2170 francs est bien exact.
Recevez mes compliments.
Bien à vous, Claude Monet.
Vous ne me dites pas quand votre père doit revenir.
Document original, Archives Durand-Ruel.

676. À BERTHE MORISOT Giverny par Vernon (Eure) [fin juillet-début août 1886]

Chère Madame,
Vous êtes mille fois aimable d'avoir pensé à moi et je vous prie de m'excuser de ne pas avoir répondu plus tôt, mais j'ai dû aller plusieurs fois à Paris, ce qui m'a fort dérangé. Oui, en effet, je suis très content de cette exposition, et j'ai bien regretté que vous ne soyez pas là pour avoir votre appréciation.
Je ne sais si je dois vous dire que c'est un succès, mais cela en a tout l'air si l'on considère cela au point de vue de la vente, tout ce qui a été exposé a été vendu cher et à des gens bien. Quant à avoir la prétention de faire l'éducation du public, il y a longtemps que je n'y crois plus, ce serait être trop gourmand de ne vouloir vendre qu'à de vrais connaisseurs, et à ce jeu-là on risquerait de mourir de faim.
Enfin, je l'avoue, je suis très content et ne déplore qu'une chose, c'est cette terrible désunion qui existe entre nous tous à présent et que j'avais bien prévue. J'espère, quoique vous disiez, que vous allez nous rapporter de délicieuses choses, j'en suis même bien sûr, et je compte bien sur vous pour me prévenir de votre retour.
Ici, je n'ai encore rien fait à cause du dérangement de cette exposition et je ne sais encore si je voyagerai ou non, quoique très désireux d'aller en Bretagne.
Mme Hoschedé me charge de ses meilleurs compliments, sa fille n'est guère mieux.
Merci encore de vos bonnes lignes, mon amitié à M. Manet.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Document original.

677. À DURET Giverny, [fin juillet-début août 1886]

Mon cher Duret,
J'ai reçu votre aimable lettre, qui m'a fait le plus grand plaisir. Oui, je suis très content et j'ai regretté que vous ne soyez pas là pour jouir de notre succès, et je dois une fière chandelle à Petit. Je ne suis ni plus ni moins fort, mais, enfin, je suis chez Petit et les amateurs ont plus confiance, mais, hélas, sans y rien comprendre de plus pour cela, mais ne vouloir vendre uniquement qu'à des connaissances serait trop demander.
Durand est revenu et paraît content de son voyage. Enfin tout s'arrange bien et j'espère bien que Renoir est entré dans la place [et] aura la même chance que moi l'an prochain.
Maintenant, quant à mes projets de voyage, je ne puis rien vous dire encore, car cette exposition m'a occasionné bien des allées et venues à Paris et je n'ai rien fait depuis longtemps.
Puis je crains d'être obligé de conduire un des enfants aux eaux ; enfin, rien n'est décidé encore et la saison s'avance, de sorte que je ne voudrais faire *[sic]* d'absence cette année qu'avec la certitude d'une bonne production.
Maintenant il se peut que j'aille faire une grande tournée en Bretagne, mais une simple tournée la canne à la main et, dans ce cas, de Nantes, j'irai de votre côté.
De toute façon, je vous tiendrai au courant et soyez persuadé que, si je peux venir, je le ferai avec un vif plaisir.
Merci encore de votre lettre et croyez-moi bien
Votre tout dévoué Claude Monet.
Musée du Louvre, Cabinet des Dessins, D. 100 ms 81.

678. À P. DURAND-RUEL Giverny, 11 août 86

Cher Monsieur Durand,
Je suis venu hier à Paris, mais nous avons eu tant à courir pour trouver des domestiques que je n'ai pu trouver une minute pour vous voir. Mais j'ai pu m'occuper des tableaux dont je vous ai parlé. Selon votre désir on enverra deux tableaux de chez Petit chez Dubourg que je préviens par un mot ; ils sont très bien, surtout la grande falaise d'Etretat, vous verrez aussi celui que Dubourg a à moi,

Une vue d'automne sur la Seine	800 francs
L'arche d'Etretat	1200 francs
Le verger. Printemps	1000 francs

Vous voudrez bien me faire savoir si vous les gardez tous les trois. Je vous en aurai d'autres qui sont à ce moment à Grenoble, et puis enfin, comme je vous l'ai promis, je vais travailler pour vous et faire pour le mieux, et j'espère que vous serez satisfait. Maintenant je vous demande en retour de me donner de l'argent, je n'ai pas été exigeant depuis bien des mois, comprenant la situation, mais aujourd'hui je compte sur vous pour me donner une bonne somme ces jours-ci, car j'en ai absolument besoin pour mener à bien mes divers projets de voyage et de travail. Je voudrais que vous puissiez me donner un billet de 3000 francs, j'y compte n'est-ce pas ? Je voudrais bien aussi avoir mon compte que je réclame depuis tant de temps. Je pars demain pour Forges et serai de retour samedi. Je compte avoir votre réponse pour ce jour.
Compliments de votre tout dévoué Claude Monet.
On vous fera remettre le cadre de chez Petit, du 30.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 315-316. Archives Durand-Ruel.

679. À P. DURAND-RUEL Giverny, 15 août 86

Cher Monsieur Durand,
Je viens de recevoir votre lettre chargée contenant deux billets de mille francs, ce qui fait 2200 francs avec les 200 francs que vous m'avez remis l'autre jour. Je vous remercie beaucoup et compte sur vous pour m'envoyer le relevé de compte.
Pour ce que vous me dites des trois tableaux remis par Dubourg, n'en prenez que ce qui vous plaît, bien entendu. Je reste ici jusqu'à la fin du mois, je ne m'absenterai que pour aller rechercher Mme Hoschedé à Forges, d'ici là je vais travailler pour vous.
Merci encore, tout à vous, Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 316. Archives Durand-Ruel.

680. À P. DURAND-RUEL Giverny, 22 août [86]

Cher Monsieur Durand,
J'ai reçu votre lettre ainsi que le relevé de mon compte. J'aurai à vous parler, car il ne se trouve pas d'accord avec vos comptes précédents. Si vous devez venir à Giverny, ne venez pas avant une huitaine. D'ici là, je serai peut-être obligé d'aller à Rouen et je tiens à ce que vous puissiez remporter quelque chose.
J'ai dû aller à Evreux enfin, je suis très dérangé.
Recevez mes meilleurs compliments.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

681. À P. DURAND-RUEL Forges-les-Eaux, 27 août 86

Cher Monsieur Durand,
Je suis ici jusqu'à mercredi ou jeudi, je vous préviendrai du jour de mon retour à Giverny.
Mme Hoschedé ayant été assez souffrante, j'ai dû venir, cela m'a encore retardé pour vos tableaux, mais je rattraperai le temps perdu.
Vous seriez bien aimable de me faire adresser tout de suite à Vernon (en gare) les trois toiles de Dubourg, puis de m'écrire ici ou à Giverny ce que vous y trouvez, afin que je les retouche si j'en vois la possibilité. Cela fait que si vous venez à Giverny la semaine prochaine vous trouverez tout prêt.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Hôtel du Parc à Forges-les-Eaux, Seine-Infre.
L'exposition de Grenoble ferme le 31 ; de là il va me revenir trois tableaux que vous pourrez prendre s'ils vous plaisent.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 317. Archives Durand-Ruel.

682. À P. DURAND-RUEL Forges-les-Eaux, 1er sepbre 86

Cher Monsieur Durand,
Je n'ai reçu aucune nouvelle de vous depuis ma dernière lettre. Nous rentrons à Giverny vendredi. Je n'y resterai que peu de temps, que je parte en Bretagne ou à Etretat. Je serai bien aise à mon retour de trouver les trois toiles Dubourg avec vos indications, afin que je puisse les retoucher, si cela est possible, ainsi que je vous l'ai déjà dit.
Ecrivez-moi donc à Giverny.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Document original, Archives Durand-Ruel.

683. À P. DURAND-RUEL Forges-les-Eaux, 3 sepbre [1886]

Cher Monsieur Durand,
Je reçois la lettre que vous m'avez adressée à Giverny. Nous rentrons ce soir à Giverny. Je n'ai rien fait, pays atroce et avec cela malade aussi dès mon arrivée. Mon intention est de partir après-demain dimanche pour Etretat, j'y resterai dix à douze jours jusqu'à l'examen de mon fils qui a lieu à Rouen. Je vais essayer pendant ces quelques jours de terminer une ou deux de mes marines d'Etretat au cas où vous seriez près de votre départ. Ecrivez-moi de suite un mot à Giverny, dans ce cas je resterai dimanche à Giverny et vous y attendrai. Enfin de toute façon un mot par retour du courrier.
Tout à vous, Claude Monet.
Aussitôt l'examen de Jean passé, je file en Bretagne où j'espère me rattraper de cette saison manquée.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 317. Archives Durand-Ruel.

684. À P. DURAND-RUEL Le Palais, Belle-Ile-en-Mer, Morbihan [12 septembre 1886]

Cher Monsieur Durand,
Je viens d'arriver ici, cela va vous surprendre, car vous deviez me croire en plein travail à Etretat. Je me suis trouvé si malade à mon retour de Forges-les-Eaux que je n'ai pu me décider à y aller, et les jours passant je me suis subitement décidé à faire de suite ce fameux voyage de Bretagne. Je ne sais encore au juste si je vais me fixer ici ou voir autre chose avant, mais je vous tiendrai au courant et vous pouvez en tout cas m'écrire ici, hôtel de France. Mes lettres me suivront, si je quitte. J'ai reçu les trois tableaux, mais je n'ai pu faire ce que vous me demandiez pour la grande porte d'Etretat. Ce n'est pas retouchable, mais du moment que ces toiles ne vous satisfont pas, je préfère les garder, il va m'en revenir trois autres, voyez-les si vous voulez, elles ont été remises toujours par M. Dubourg à Potier pour l'exposition de Grenoble. Elles sont peut-être même chez ce Potier. Voyez-les donc et dites-moi ce que vous déciderez.
Etes-vous toujours décidé à repartir là-bas ? Vers quelle époque ? Tenez-moi au courant. J'allais oublier de vous dire que dans les trois toiles que vous m'avez envoyées il y a eu erreur, on m'a envoyé une toile que je sais appartenir à Mme Manet, et non celle (m'appartenant) que j'avais laissée chez Dubourg.
Mes meilleurs compliments.
Votre tout dévoué Claude Monet.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 318. Archives Durand-Ruel.

685. À ALICE HOSCHEDÉ [Belle-Ile-en-Mer, Le Palais], lundi soir [13 sept. 86]

Je ne sais encore le parti que je vais prendre, si je vais me fixer ici, aller à Noirmoutier, ou renoncer à y aller et continuer mon voyage jusqu'à ce que je trouve l'endroit qui m'empoignera.
Après une bonne nuit réparatrice, je me suis mis en campagne, j'ai vu de belles choses, admirables même, mais loin, trop loin; puis des choses merveilleuses, où il est presque impossible de s'installer à peindre; c'est tragique, mais de toute beauté, et une mer inouïe de ton. Demain matin, je vais encore explorer et voir s'il y a moyen de m'installer dans un petit village, car ici, au Palais, c'est une vraie ville et ce n'est pas le côté intéressant.
Maintenant j'ai un peu peur, si je me fixe ici, de le regretter après, si je vois de plus jolis endroits ou de plus commodes; enfin, dans ma lettre de demain, je vous dirai cela.
Je suis encore sans nouvelles de vous, mais j'en espère bien demain. J'espère que vous êtes tous bien, je ne cesse de vous voir, allez, et j'ai mon pauvre cœur bien gros; j'ai une dépêche de Petit qui m'annonce la traite et une lettre.
J'ai tout un courrier à faire, à mon frère, à Durand, enfin une série que je dois faire avant de me coucher, pour que ça parte demain matin, et cependant je suis bien fatigué de ma journée.
Embrassez les enfants et faites mes amitiés à Marthe, pour vous mes pensées.
Votre Claude.

Document original.

686. À ALICE HOSCHEDÉ [Le Palais], mardi soir [14 septembre 1886]

Je suis bien heureux en rentrant de toute la journée en route de trouver vos deux excellentes et bonnes lettres, mais je suis désolé de penser que peut-être vous n'êtes pas encore en possession des miennes; enfin, vous êtes tous en bonne santé et les enfants se sont bien amusés, cela me fait plaisir; je suis bien aise de savoir que les petits vont travailler un peu plus sérieusement.
Quant à moi, je suis plus content, j'ai vu des choses admirables et je vais rester dans l'île; je quitte demain matin la ville et vais m'installer dans un petit hameau de huit ou dix maisons, près de l'endroit appelé *la Mer Terrible*, et c'est bien nommé: pas un arbre à dix kilomètres à la ronde, des rochers, des grottes admirables; c'est sinistre, diabolique, mais superbe, et, ne croyant pas retrouver pareille chose ailleurs, je veux essayer d'y faire quelques toiles; demain donc je vais travailler. Je ne sais trop comment je vais être là, j'ai trouvé une chambre propre et assez grande chez un pêcheur qui tient un petit débit et qui consent à me faire la cuisine, le tout pour 4 francs par jour; je crois que je n'y vivrai guère que de poisson, de homard surtout, car le boucher y vient une fois par semaine et le boulanger aussi, enfin, je ne puis exiger la cuisine du café Riche.
Vous pourrez donc m'écrire chez *M. MAREC à Kervilahouen, Belle-Ile, Morbihan*; seulement ce qu'il y a de désolant, c'est que le service de la poste y est très mal fait; le facteur apporte bien les lettres du continent dès leur arrivée au Palais, mais il ne prend les lettres que le soir et n'arrive au Palais que le lendemain quand le bateau est parti, de sorte qu'elles ne partent que le surlendemain; cela vous fera, je crois, des lettres de quatre jours, tandis que les vôtres m'arriveront aussi vite qu'ici. Ne vous inquiétez donc pas et ne m'accusez pas si, après ces lignes, il y a un temps d'arrêt.
Depuis mon arrivée, je n'ai pas vu un nuage, et il fait une chaleur terrible, aussi n'ai-je pu résister à me baigner (sans costume) dans un endroit délicieux, dans une eau extraordinaire, l'eau d'Etretat est de la boue à côté.
Je souhaite bien cependant que ce temps-là dure, car d'après ce que l'on me dit, quand il fait mauvais, il est impossible d'approcher des rochers, tant les vagues y sont terribles, et alors je n'y pourrai rien faire, mais cependant cela doit être rudement beau.
Toute la côte est remplie d'oiseaux de mer extraordinaires, et devant chaque maison il y en a de privés; quant au poisson, il y en a de toutes espèces et d'excellents que nous ne connaissons pas, mais ce qui domine, c'est le homard.
Ma prochaine lettre vous dira comment je me suis tiré de ma première étude, il me semble que je ne vais rien pouvoir faire.
Ne manquez pas de m'écrire aussi longuement que possible, songez à ma solitude, dites bien à Jean de m'écrire; embrassez-les tous bien, mes amitiés à Marthe, pour vous toutes mes pensées, tout mon cœur.
Votre Claude.
Si vous avez jamais quelque chose de pressant à me dire, adressez vos dépêches tout simplement à Belle-Ile, je vais prévenir au télégraphe car, à Vernon, on ignorerait certainement Kervilahouen. Allons, à demain, mille tendresses.

Document original.

687. À ALICE HOSCHEDÉ Kervilahouen[1], Belle-Ile, Morbihan [16 septembre 1886]

Comme je vous l'ai annoncé, je suis venu m'installer ici hier. Vers onze heures j'arrivai et, après déjeuner, je suis parti au travail; il a suffi de ce début pour changer le temps. Ce matin il pleut; enfin j'espère que ça ne durera pas, car ce serait lugubre, dans les conditions où je suis ici, du reste, je ne veux pas m'y éterniser; quinze jours au plus, le temps de faire deux ou trois choses.
Je n'ai pas eu de vos nouvelles hier, ce qui m'a bien attristé; je ne vous accuse pas et c'est sans doute mon changement de pays qui en est cause et ce soir j'aurai sans doute deux lettres, je n'ai pas encore de lettre de Petit et j'ai peur d'être encore obligé d'user du télégraphe. A propos de télégraphe, je vous ai dit que si vous aviez quelque chose d'urgent à me dire, de m'adresser vos dépêches à Belle-Ile; je me suis trompé, cela nous coûterait trop cher d'express; c'est le télégraphe du Sémaphore qui est à deux kilomètres d'ici.
Je me porte tout à fait bien maintenant, mais suis très triste; du reste ce pays ne peut pas donner d'idées bien gaies, car c'est sinistre, même avec l'admirable temps de ces jours passés; que sera-ce avec le temps couvert et la pluie?
Quant à mon installation, comme je vous l'ai dit, elle est on ne peut plus primitive et la nourriture encore plus; les œufs et le homard, voilà ce que je vais manger le plus souvent et peut-être à en être dégoûté; c'est à peu près propre, en tout cas plus propre qu'à l'hôtel de France où c'était dégoûtant, et les gens sont très bien et très obligeants. Je suis seul dans une maison, mes seuls voisins sont des centaines de rats et de souris qui font un tel vacarme au-dessus de ma tête dans un grenier à grain, que j'ai eu bien du mal à m'endormir. Voilà qui ne conviendrait pas à Marthe; du reste j'avoue que cela ne me va pas non plus.
Comme il ne pleut pas beaucoup, je vais déjeuner et aller commencer autre chose par temps gris; peut-être que cela fera revenir le soleil.
J'espère que les petits sont bien sages, qu'ils ne m'oublient pas et qu'ils travaillent bien; embrassez-les bien fort, ainsi que les grands, mes amitiés à Marthe; pour vous mes constantes pensées.
Votre Claude.
Je ne sais pas quel jour ni aussi le combien nous sommes, je n'en sais plus rien du tout.

[1] Kervilahouen: nous avons adopté l'orthographe actuelle de l'Institut Géographique National. Dans un premier temps, Monet écrit *Kervilahen*, qu'il corrige plus tard en *Kervillaouen* (cf. lettre nº 723).

Document original.

688. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], samedi 18 sep^bre [1886]

Je suis enfin rassuré, vous avez reçu mes lettres; j'étais tourmenté de vous savoir inquiète et cela contribuait beaucoup à me démoraliser. Je vois que vous avez bien des ennuis, mais dès que je recevrai de Petit, je vous enverrai; je lui ai écrit hier une lettre très raide, car cela devient de la plaisanterie.
Fort heureusement, je dépense fort peu ici, donc j'ai pris courage et je travaille; c'est superbe, mais c'est si différent de la Manche qu'il me faut me familiariser avec cette nature; la mer est de toute beauté, quant aux rochers, c'est un amas de grottes, de pointes, d'aiguilles extraordinaires, mais comme je vous le dis, il faut du temps pour savoir prendre cela; enfin, j'essaye, je me donne du mal; avec cela il me faut porter mes affaires, ce qui m'éreinte. Le temps est superbe, mais de plus en plus chaud.
J'ai reçu une lettre de Mirbeau qui viendra me chercher, quand j'aurai fini ici. J'ai quatre toiles commencées; si le temps ne change pas trop, une douzaine de jours me suffiront, car les marées ne changent guère, tant la mer est profonde au pied de la côte.
Je croyais bien être seul dans ce coin perdu, mais il y a dans un hameau voisin un peintre américain avec sa femme; il est venu rôder hier autour de moi, pendant que je travaillais, et a fini par me demander si je n'étais pas Claude Monet (le prince des impressionnistes); ça a été une grande joie pour lui. Il est gentil, et nous avons fait le soir une promenade ensemble et, ce soir, je dîne chez lui; j'espère donc que je vais pouvoir manger, car il est tout à fait installé, et ont leur cuisinière. Cela va un peu me faire supporter cette solitude par trop exagérée. Les soirées sont mortelles et malgré la lassitude, j'ai un mal du diable à dormir à cause des rats au-dessus de mon lit et d'un cochon qui est dessous ma chambre; vous voyez et sentez cela d'ici. Quant à la lecture, elle est très difficile, car je n'ai que de la chandelle pour luminaire, mais je vais me faire acheter de la bougie au Palais, car je suis obligé d'écrire le jour.
Voilà ma vie, si je parviens à faire de bonnes choses, tout ira bien tout de même. De votre côté, prenez courage, soignez bien mes deux garçons, embrassez-les bien, ainsi que tous; demain j'écrirai à Jean; mes amitiés à Marthe, pour vous toutes mes pensées, tout moi.
Votre Claude.

Document original.

689. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], lundi 20 sep^bre [1886]

Vous ne m'en voudrez pas, j'espère, de ne pas vous avoir écrit hier, puisque ma lettre à Jean vous donnait de mes nouvelles. J'ai tant de mal avec mon bagage à porter que je rentre tard et puis, hier, j'ai de nouveau dîné chez le peintre américain qui est très aimable. Comme je me plaignais de l'exécrable nourriture qu'on me donne, il voulait absolument que je dîne chez lui tous les jours; j'ai accepté pour hier dimanche, car c'était fête, et le débit où je mange devait être plein de Bretons plus ou moins pochards. Il est ici depuis quatre mois, il est marié avec une Italienne très jolie que je suppose être un modèle; comme ils connaissent les gens du pays, ils vont s'occuper de me trouver un porteur, mais je doute de leur succès, car tous les garçons sont à la mer ou aux champs.
Il fait toujours un temps admirable et je pioche ferme; je commence à m'y mettre, et mes dernières choses sont déjà bien mieux que les premières; la mer est de toute beauté, mais d'une fameuse difficulté.
Je suis bien ennuyé de vous savoir sans argent; je n'ai toujours rien de Petit, c'est dégoûtant; quant à Durand, aucune nouvelle et je crois, comme vous, qu'il me lâche.
Je ne vois qu'un moyen pour vous en ce moment d'avoir l'argent en question, c'est de faire emprunt à Massadro, sans qu'il vous diminue vos envois de semaines, et, s'il s'y refuse, eh bien, vous le direz, car vous ne pouvez faire l'impossible, car je ne suppose pas qu'on trouve naturel que vous me demandiez cette somme; en tout cas vous insistez et direz que vos rentes, justement à cause de ce que vous êtes engagée à payer, sont absolument insuffisantes pour l'instruction et l'éducation de vos enfants, et il est vraiment honteux qu'à son âge il ne puisse au moins gagner sa vie; nous en savons les causes, bien entendu, mais vous devez quand même le dire, et le prendre sur un ton que vous avez le droit de prendre.

Ce qu'il y a de certain, c'est que c'est bien triste et bien ennuyeux pour vous, mais ne vous désolez pas, songez que moi aussi je vous aime et comptez sur moi, ne comptez que sur moi, écoutez-moi quelquefois et la vie pourra être bonne encore. Voilà que je travaille, c'est déjà un grand point, prenez courage pour cette séparation, ne vous tourmentez pas et aimez-moi bien.
Je vous envoie tout mon cœur et mille tendresses pour vous et tous les enfants, mes amitiés à Marthe; j'espère qu'elle continue à avoir bonne mine.
A demain, votre Claude.
Je crois qu'il faut toujours arroser.

Document original.

690. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], mardi 21 sep^bre [86]

Pas de lettre de vous hier; c'est toujours de la tristesse pour moi jusqu'au lendemain, et sans doute j'aurai deux lettres ce soir, ne supposant pas que vous passiez un jour sans m'écrire; puissent-elles ne contenir que de bonnes nouvelles. Hier j'ai reçu cette lettre de Durand qui me promet de l'ennui pour le retour; je serai encore obligé de lui cacher bien des choses, car il voudra tout avoir et les meilleures choses. J'aurais mieux aimé le voir partir avant mon retour. J'ai bien envie, ne recevant pas de Petit, d'écrire à Durand de vous envoyer un peu d'argent, ainsi qu'à moi.
J'ai aussi reçu des nouvelles de Renoir qui me vante encore les merveilles de Guildo et me dit d'y venir; il doit rentrer à Paris le 27, mais retarderait, si je venais; mais je suis en train de travailler ici et je tiens à y terminer au moins trois ou quatre toiles; j'en ai sept en train, mais les premières étant très mauvaises sont condamnées. Malheureusement, voilà le temps changé; il a fait un orage terrible cette nuit et il fait un temps à grains très changeant, et, comme je n'ai toujours pas de porteur, je ne puis emporter suffisamment de toiles, et cela m'empêche de travailler autant que je voudrais.
Mon intention serait de tâcher de faire trois ou quatre bonnes choses ici, puis d'aller à Noirmoutier, d'y rester une quinzaine, si j'y vois de jolies choses bien différentes d'ici, sinon je n'y resterai que peu de jours pour revenir tout le long de la côte jusqu'à Saint-Malo, afin de bien connaître le pays pour une autre fois.
Renoir me dit que partout la nourriture est épouvantable, à moins d'être chez soi; c'est une triste perspective et je serai affamé au retour.
Vous ne me dites pas si vous êtes toujours en correspondance avec d'autres domestiques; puisque ceux-ci ne doivent pas rester, il faut vous en occuper. Je vous recommande bien aussi de ne pas oublier de mener Mimi chez le dentiste.
J'espère que votre indisposition n'a pas eu de suites; soignez-vous et ne vous laissez pas aller au noir surtout. A propos, avez-vous des nouvelles de M. Love?
Voilà le temps qui semble se remettre un peu; je vais prendre mon plus que modeste déjeuner et partir dans les rochers.
A demain, mille tendresses et baisers à tous les enfants, je vous envoie tout mon cœur.
Votre Claude.

Document original.

691. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], mercredi [22 septembre 1886]

Comme je vous l'ai dit hier soir, à la hâte en vous envoyant cent francs, j'ai reçu deux lettres de vous; elles me disent tous vos ennuis et votre peine de me savoir peu en train, quand enfin je me suis tout à fait mis au travail trouvant l'endroit superbe; j'espère donc que mes lettres suivantes vous ont dû faire plaisir *[sic]* sous ce rapport; du reste, avec le temps que mes lettres mettent à vous parvenir, elles vous disent ma peine quand je suis plus content, et réciproquement; c'est désolant, mais lorsque je serai sur le continent, il n'en sera plus ainsi. Du reste je travaille ferme, malgré le temps qui a brusquement changé; je fais trois ou quatre fois le même motif; de cette façon, il faudra que j'arrive à un résultat. Comme la mer est grosse et que les pêcheurs ne sortent pas, j'ai enfin un porteur, un vieux matelot, un vrai type, très amusant et très obligeant.
Petit m'annonce l'envoi de fonds, mais j'écris quand même à Durand pour vous et pour moi, car il faut absolument que vous en finissiez avec vos ennuis; alors vous ferez bien aussi d'en finir avec ces sacrés domestiques; enfin ne vous désespérez pas et comptez toujours sur moi.
Je vois que, comme vous, Jean était désolé de mes tristes nouvelles; je suis très content qu'il m'écrive souvent et demain c'est à lui que j'écrirai, car c'est insensé ce que j'ai de lettres à faire chaque jour, tantôt à Petit, à Durand, à mon frère. Voilà aujourd'hui huit jours que je suis à Kervilahouen et je pense que dans dix jours je pourrai m'en aller, et ce n'est pas la bonne nourriture que j'y regretterai.
Mon ami, l'Américain, va partir ces jours-ci très probablement et à mon très grand regret, car je pouvais aller m'y refaire un peu; ce soir j'y dîne; ils sont à Palais et doivent rapporter des provisions; ce sera donc un festin, mais sans doute le dernier. Je voudrais bien que vous m'expédiiez une caisse, pas la grande que j'ai préparée, celle-là vous me l'enverrez à Noirmoutier, mais auparavant, il faut que j'écrive à Mirbeau pour savoir comment la faire adresser.
Celle que je voudrais est une caisse vide, de ma grandeur de toile la plus habituelle, enfin la même que la grosse carrée 7, mais contenant sept à huit toiles; vous me l'enverrez dès le reçu de ma lettre à l'hôtel de France, à Palais, Belle-Ile, par Quiberon, et m'enverrez les clés par la poste ici; c'est pour vous envoyer mes toiles peintes qu'il est inutile de trimballer partout. Je vais travailler, je terminerai ma lettre en rentrant. A tantôt, voilà le soleil qui se montre.
Six heures, j'arrive de travailler, très bonne journée, ma meilleure, je suis content; le facteur n'est pas encore venu et je suis obligé de fermer ma lettre, profitant d'une occasion, dans l'espoir qu'elle vous arrivera plus tôt.
Vous seriez bien aimable de m'envoyer par la poste une douzaine de paquets de cigarettes; impossible d'en avoir ici et je suis malheureux.
En hâte mille bons baisers pour vous et pour tous, amitiés à Marthe.
Votre Claude.

Document original.

692. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], vendredi [24 septembre 86]

Encore pas de lettre hier soir; quelle malédiction que cette poste.
J'espère que vous êtes en possession des cent francs que je vous ai envoyés et je compte sur Durand pour vous éviter tous ces ennuis avec Massadro.
Je travaille à force, le temps est revenu superbe et chaud, mais aussi me voilà de nouveau sans porteur. Toutes les toiles que j'ai emportées sont couvertes; il ne s'agit plus maintenant que de les mener à bien; j'ai eu beaucoup de mal au début; voilà que je me retrouve et que je commence à bien comprendre ce pays et le parti à en tirer; puis je trouve le pays superbe, même en dehors de ses terribles rochers et de la mer sauvage, et certainement en restant un certain temps on ferait des choses épatantes; mais cependant je veux voir autre chose et pense bien pouvoir quitter l'île d'ici huit jours, si le temps ne change pas trop.
Je m'habitue même à ma modeste installation; du reste mes hôtes font des efforts pour me contenter et je mange un peu mieux; ils font venir du pain et de la viande, puis des fruits, je mange des figues à chaque repas; enfin, vous voyez, cela va mieux, et puis je crois que la satisfaction de travail m'a remis un peu le moral et rendu moins difficile.
Je compte sur l'envoi de Petit ce soir; en tout cas, j'ai écrit à Durand de m'envoyer, afin de n'être pas pris au dépourvu au moment de partir.
Mon ami, l'Américain, part mardi; en voilà encore un qui ne comprenait rien à ma peinture et qui maintenant est emballé. Je compte sur votre envoi de ma caisse et aussi des cigarettes par la poste et, dès que j'aurai une réponse de Mirbeau, je vous dirai où m'adresser l'autre, la grande.
Il me faut vous quitter, je retourne travailler; il faut profiter de ce beau temps; j'espère qu'à Giverny aussi il fait beau.
Mille bons baisers à tous, amitiés à Marthe; pour vous mes tendresses, tout moi.
Votre Claude.

Document original.

693. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], samedi 25 [septembre 86]

Deux mots à la hâte pour profiter de quelqu'un qui va à Palais, et ces lignes vous arriveront peut-être un peu plus tôt.
Je suis désolé, hier pas plus qu'aujourd'hui, je n'ai eu de vos nouvelles; je me tourmente, bien que je sois persuadé que ce retard provient de l'adresse mal mise.
Je vais bien travailler à force, quoique aujourd'hui le soleil se soit tout à fait caché.
Mille tendresses et baisers à tous, mais ne manquez jamais de m'écrire.
Recevez tout moi.
Votre Claude.
Demain je vous écrirai plus longuement.
De Petit rien encore.

Document original.

694. À P. DURAND-RUEL Kervilahouen, Belle-Ile-en-Mer, Morbihan

Cher Monsieur Durand,
J'espère que vous avez pu envoyer de suite 500 francs à Mme Hoschedé comme je vous le demandais dans ma dépêche; sinon, je vous prie de le faire, car c'est nécessaire.
Si cela vous est possible, je voudrais bien aussi que vous puissiez m'adresser ici un billet de mille.
Je suis installé dans un tout petit hameau de Belle-Ile; je travaille beaucoup; l'endroit est très beau mais très sauvage, mais la mer est incomparablement belle et accompagnée de rochers fantastiques. Du reste, l'endroit s'appelle: *la Mer sauvage*.
Je ne compte pas rester ici tout le temps, je veux faire la côte et m'arrêter dans deux ou trois endroits bien variés. Si donc vous voulez bien m'envoyer de suite ce que je vous demande, vous m'obligerez, car j'en ai ici encore pour huit à dix jours au plus à travailler. J'ai beau temps. Vous ne parlez pas des tableaux que j'avais à l'exposition de Grenoble et que je vous disais de réclamer à Dubourg. S'ils vous plaisent, gardez-les, si non veuillez les envoyer à Giverny avec leurs cadres et ne manquez pas de me le dire.
Renoir m'a écrit, mais, retenu ici, je ne pourrai le voir. Du reste je crois qu'il va rentrer à Paris.
Ecrivez-moi et envoyez-moi ce que je vous demande.
Tout à vous. Claude Monet.
25 sep^bre 86.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 318-319 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

695. À P. DURAND-RUEL Kervilahouen,
[entre le 25 sept. et le 1er oct. 1886]

Cher Monsieur Durand,
Je suis un peu inquiet de ne pas avoir reçu de réponse à ma dernière lettre, et d'autant plus que Mme Hoschedé m'annonce qu'elle non plus n'a pas reçu l'envoi annoncé pour samedi passé et, comme nous avons une traite de notre marchand de vin à payer, elle se trouve très en peine.
Je compte donc sur vous pour lui envoyer la somme double (si vous n'avez pas fait l'envoi au reçu de ces lignes) dès que vous recevrez cette lettre, et puis rassurez-moi au sujet de ce que je vous ai demandé. Il fait de plus en plus mauvais temps, mais je ne perds pas courage et travaille quand même.
Quant à savoir si je fais de la bonne besogne, je n'en sais plus rien. C'est à Giverny que je jugerai mieux cela. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je me donne bien du mal et que je fais un métier à attraper rhumes, rhumatismes et tout le tremblement, et que je commence à être très fatigué.
En hâte, tout à vous, Claude Monet.
Ecrivez-moi et ne manquez pas Giverny.
Document original, Archives Durand-Ruel.

696. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen],
dimanche soir 26 [septembre 1886]

Enfin j'ai eu deux lettres hier soir, une du 22 et une du 24 ; comme je le pensais bien, cela à cause de l'adresse mal mise. Ce soir, rien encore, le facteur n'a pas passé encore, et il est 8 heures.
Je suis très peiné de vous savoir si triste et j'en veux à vos filles de vous laisser si seule ; et ce que vous me dites de votre santé n'est pas bon non plus ; soignez-vous surtout et, comme je ne cesse de vous le répéter, ne vous laissez pas aller à de si tristes pensées ; pensez que je vous appartiens, que je vous aime et prenez courage. Je travaille et ne perds pas une minute, ce doit être une consolation pour vous.
Vous avez bien fait de renoncer à consulter M. Rémy, qui ne vous eût nullement tirée d'embarras. Du reste, j'espère bien que Durand vous aura envoyé.
Ce que vous me dites de Mimi est bien ennuyeux, mais il faudra cependant qu'il soit bien courageux, puisque cela est indispensable ; mais c'est terrible de penser à cela. Pense-t-il un peu à son père, mon cher Mimi, et bébé oublie-t-il son vieux Monet ? Moi je pense bien à eux, comme à vous tous. J'ai bien travaillé, j'ai de longs moments inoccupés et mon esprit prend bien vite le chemin de Giverny.
Me voilà heureux, on vient de m'apporter deux lettres de vous, celle du 23 bien en retard, et celle du 25 hier, je suis bien heureux de l'envoi de Durand, j'en étais sûr. Me voilà donc un peu rassuré pour vous.
Ne laissez jamais partir Jacques, il trouverait cette vie drôle, et Dieu sait ce qu'il en adviendrait. Vous voyez que j'ai souvent raison et, quoique ce soit pénible, votre devoir est d'éclairer vos enfants, autrement vous aurez bien des déboires, et on sera une victime et vous la coupable. Si, il est des cas irréguliers qu'il faut faire connaître à ses enfants, mais surtout donnez-leur des goûts *simples et modestes*. Croyez-moi, puisque vous vous appuyez sur moi.
Comme je vous l'ai dit, je travaille à force et suis même très las ce soir ; il fait toujours assez beau, quoique hier soir le temps ait paru vouloir se gâter tout à fait. Comme il faisait gris hier, j'en ai profité pour aller un peu en mer avec des pêcheurs, et, accompagné de M. Russell, mon Américain nous avons fait une promenade admirable ; il y avait du vent et l'on filait ferme entre d'énormes rochers. Puis nous nous sommes fait déposer dans une énorme grotte, où j'ai vainement essayé une pochade ; il était une heure et les pêcheurs devaient nous reprendre à 4, car il n'y a pas d'issue possible par terre et il est impossible de gravir ces rochers. A 5 heures ½, personne en vue, nous commencions à la trouver mauvaise, d'autant que le vent et la mer devenaient inquiétants.
M. Russell songeait à grimper quand même et à aller chercher une corde pour me faire monter ; enfin les pêcheurs, qui étaient allés relever les tambours à homards à cause du gros temps, sont arrivés, mais c'est avec beaucoup de peine qu'ils ont pu aborder et nous prendre. Alors a eu lieu le retour par une vraie grosse mer ; c'était admirable et délicieux, mais quels bonds faisait notre pauvre bateau !
Le soir j'ai dîné chez mon ami de rencontre et aujourd'hui très beau temps et bonne journée de travail, mais je tremble de voir le mauvais temps.
Allons, à demain, il faut se coucher ; mille baisers à tous, amitiés à Marthe ; pour vous, tout moi,
Votre Claude.
Document original.

697. À ALICE HOSCHEDÉ Kervilahouen, 27 sepbre [1886]

J'ai reçu ce soir votre bonne lettre d'hier, ainsi que les cigarettes et les clés de la caisse ; je vous en remercie et suis bien heureux des bonnes nouvelles que vous me donnez ; vous ne dites rien de votre santé, c'est sans doute que vous allez mieux.
J'ai toujours beau temps, mais un vent du diable qui me gêne bien, je suis obligé de tout attacher, toiles et parasol. Ma journée a été moins bonne, je me suis fichu dedans pour une étude, je ne m'en suis aperçu qu'en rentrant et suis furieux contre moi, car c'est une toile fichue. Puis en ce moment c'est la plus forte marée de l'année, et elle baisse beaucoup et cela me gêne pour bien des études. Je vais même être obligé de travailler à autre chose pendant deux ou trois jours ; enfin il ne faut pas me plaindre, j'ai du beau temps et je pioche.
L'Américain part demain, je vais lui faire mes adieux ce soir après mon dîner. Je vais me trouver tout à fait seul à présent, mais je me fais à cette existence. Je mange beaucoup mieux et suis si las, quand le soir vient, que je dors comme un plomb et m'inquiète peu du vacarme des rats.
J'espère pour vous un bon résultat de votre voyage à Paris et souhaite bien que vous trouviez des domestiques convenables, et si ceux que vous avez en vue n'allaient pas, mettez-vous en quête d'autres, afin de bien vite congédier ces horreurs. Vous me recommandez chaque jour de penser à vous, comme si j'avais besoin de cette recommandation, ne le voyez-vous donc pas ? Quant aux dangers que je puis courir et à ma santé, rassurez-vous, je me porte très bien et ne cours aucun risque. Je suis souvent fatigué, mais c'est tout, et cela m'est très bon, je crois.
A demain ; tendresses et baisers à tous ; amitiés à Marthe ; pour vous, tout moi.
Votre Claude.
Je reçois une nouvelle dépêche de Petit m'annonçant les fonds. Sera-ce sérieux cette fois ?
Décidément, vous voulez avoir l'écriture à la mode, je ne vous reconnais plus.
Document original.

698. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen],
mardi soir [28 septembre 1886]

C'est un riche courrier que je reçois ce soir, une lettre de vous, de bébé, de Mimi, de Jean, c'est une joie pour moi. Je répondrai aux petits et ils peuvent être sûrs que je ne les oublierai pas, mais ce n'est pas ici le pays des crêpes, et, bien qu'il y ait autant d'oiseaux de mer qu'on en veut, c'est un peu loin pour en envoyer ; j'espère bien que j'en trouverai sur le continent. Je suis enchanté de savoir qu'ils se sont amusés aux illuminations, mais vous deviez être bien fatiguée, en effet, et cette dépêche est en effet bien extraordinaire.
J'espère que votre voyage s'est bien passé, je saurai cela demain ; en ce moment vous devriez arriver à Giverny et je vous vois dans votre chambre entourée de tous.
Il fait un temps de chien, hélas, et je tremble que cela ne dure, car cela a commencé avec la nouvelle lune, cela va me retarder, car je n'avais que des études par beau temps et je dois quand même en faire par temps couvert, au cas où cela durerait, afin de ne pas être bredouille. Du reste, ce pays est peut-être plus beau par temps gris, le lugubre n'a pas besoin de soleil ; la mer reste bleue, verte et transparente quand même ; enfin, j'ai travaillé, mais me suis fait tremper le matin et l'après-midi.
Je n'ai pas reçu la lettre annoncée de Petit, mais une dépêche m'annonçant l'envoi d'un mandat télégraphique de mille francs ; en effet, j'ai reçu l'avis du bureau de poste du Palais, de sorte que je vais être obligé d'y aller, ce qui me fera perdre une demi-journée, ce qui ne m'avance guère.
Vous ne dites rien du jardin ; est-il encore joli, avez-vous des fleurs assez pour vos corsages ? Je voudrais bien pouvoir me transporter pour une journée à Giverny, mais il faut piocher et ne pas penser à cela.
Ecrivez-moi longuement, puisque vous vous ennuyez tant, cela vous occupera et me fera plaisir.
Baisers pour vous et pour tous, amitiés à Marthe.
Votre Claude.
Document original.

699. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], mercredi 29 sepbre [1886]

D'abord que je vous souhaite votre fête, car ma lettre vous arrivera juste le jour des Saint-Anges, et je tiens à être le premier à embrasser, de loin, hélas, mais le cœur y est. Recevez tous mes vœux, toutes mes tendresses. Je ne puis malheureusement rien vous envoyer, il n'y a ici que des homards et des rochers.
Je reçois votre lettre à l'instant, je suis désolé de n'avoir pas pensé à sa fête à lui, le pauvre chéri. Je lui enverrai quelque chose, ou du moins donnez-lui une grosse pièce de ma part.
Je vois que vous avez eu encore des ennuis avec Yvelin ; j'espérais que vous auriez pu m'envoyer un mot de Paris et m'attendais à savoir aujourd'hui le résultat de votre voyage.
Après le mauvais temps d'hier que vous avez eu aussi, d'après ce que me dit Jean, il a fait une journée admirable et très chaude ; c'est vous dire que j'ai travaillé tout le jour, mais suis exténué ; mais je suis désolé, car je n'avance pas mes toiles aussi vite que je voudrais et je crains d'en avoir encore au moins pour dix jours, même avec beau temps, et cependant je suis on ne peut plus raisonnable, car, comme il arrive toujours au bout d'un certain temps qu'on voit les plus belles choses ainsi que le meilleur moment de les faire ; j'ai donc raison de ne rien commencer de nouveau, je travaille aux mêmes places par tous les temps.
Il faut dire aussi qu'il y a aujourd'hui quinze jours que je travaille et qu'il est difficile de faire quelque chose de bien en moins de trois semaines ; enfin je n'ai pas à me plaindre, j'ai une douzaine de toiles en train et j'espère bien qu'il y en a une bonne partie de bonnes, mais, bon Dieu, que de rochers ! Il sera bon que je fasse autre chose pour varier un peu. Je reçois encore une lettre de Renoir qui rentre à Paris ; il me recommande de ne pas quitter la Bretagne sans voir le Guildo ; il en est émerveillé et m'indique plusieurs motifs à voir.
A demain, mille tendresses et baisers à tous, amitiés à Marthe.
Votre Claude.
Merci à Jean de sa lettre ; j'espère que vous êtes contente de lui.
Document original.

700. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], vendredi, 1er octbre [1886]

Hélas, hélas, de la pluie à torrents, impossible de sortir, et j'étais si en train ce matin, la mer était superbe, j'avais bien travaillé et je me préparais à une bonne journée qui m'avance bien, et puis, crac, pendant le déjeuner, ça a commencé, le baromètre a beaucoup baissé, et les marins et les pilotes n'augurent rien de bon du temps.

Comme je vous l'ai dit, je suis allé hier à Palais, cela m'a un peu délassé. J'ai trouvé la route délicieuse, c'est pourtant une route plate dans la lande, mais les hameaux qu'il y a à chaque kilomètre sont si jolis, et puis, il faut dire que, maintenant, je suis plein d'ardeur, le peintre a pris le dessus, et je vois partout de belles choses. Ainsi, en arrivant à Palais, j'ai été émerveillé ; c'était l'heure de pleine mer et la rentrée des bateaux sardiniers ; cela m'avait laissé froid la première fois, et hier j'étais ébahi des jolies choses à faire ; pensez, plus de *800* bateaux qui vont et viennent à la fois, avec des voiles rouges et d'autres vert pomme, et cela sur la mer bleue.
Je viens de passer la revue de toutes mes toiles, elles sont là toutes étalées (et je vous voudrais bien là, près de moi, pour avoir votre impression) ; eh bien ! je crois pouvoir dire que je suis content et si ce diable de temps ne se met pas tout à fait au mauvais, je rapporterai de bonnes choses. Voilà, j'espère qui va vous faire plaisir, car votre lettre d'hier était bien triste, mais j'espère que mes précédentes lettres vous auront déjà apporté un peu de consolation. Du reste, il ne faut plus penser à toutes ces vilaines choses, puisque, comme vous le dites, vous n'avez que moi comme pensée heureuse ; et bien ! ne pensez plus qu'à vos enfants et à moi, et tout ira bien. Je vous ai dit que j'avais reçu un mot de Mirbeau, mais j'ai oublié de vous dire d'expédier la grosse caisse à cette adresse :

M. Mirbeau, au Pélavé
Noirmoutier (Vendée)

J'ai, je crois, trouvé un riche bateau pour m'y conduire, ou du moins tout près ; c'est un bateau d'élèves pilotes qui va tous les deux jours de Belle-Ile à Saint-Nazaire ; il viendra me prendre à Kervilahouen même. Je me fais une fête de ce voyage, surtout dans ces conditions, car c'est un très joli bateau, et ce sont de... *[la fin manque]*.
Document original.

701. À P. DURAND-RUEL Kervilahouen

Cher Monsieur Durand,
Je reçois à l'instant votre lettre chargée contenant 500 francs dont je vous remercie bien.
Je travaille comme un nègre. Je me donne beaucoup de mal, car c'est une nature bien différente et j'ai été très dérouté au début, mais enfin je commence à comprendre le pays et ça marche. Jusqu'à nouvel avis je suis au même endroit. Dès que j'aurai fini ici j'irai ailleurs et vous préviendrai aussitôt.
Merci encore et tout à vous, Claude Monet.
1er octbre 86.
C'est sans doute par erreur que cet envoi m'a été adressé à Giverny.
L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, p. 319 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

702. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], samedi soir [2 octobre 1886]

Me voilà encore sans lettre de vous aujourd'hui, et malheureusement il faut nous attendre l'un et l'autre à ce que cela nous arrive souvent, car depuis hier le bateau de Palais à Quiberon ne fait plus qu'un voyage par jour au lieu de deux. C'est le service d'hiver ; enfin, j'aurai sans [doute] deux bonnes lettres demain.
Quoique le temps n'ait pas été très beau aujourd'hui, j'ai pu tout de même tant bien que mal travailler entre des grains, mais il fait un vent de tous les diables ; mais ce soir il y a meilleure apparence, et le baromètre qui était bas a sensiblement remonté. C'est ce soir, et en ce moment, que les enfants vous souhaitent votre fête ; j'espère que cela s'est passé gaiement et que M. Rémy aura été généreux.
Quoique dans un coin vraiment perdu, j'ai fait une rencontre aujourd'hui ; en rentrant ce soir pour dîner, je trouvai ma place habituelle prise par un monsieur et une dame qui dînaient et étaient en grande conférence avec l'aubergiste, parlant de chambre et d'installation. Ce monsieur, auquel on avait dit que je faisais des tableaux, s'excuse d'avoir pris ma place, me cause et me demande si je connais Raffaëlli ; il me dit être un de ses grands amis. Bref, en entendant mon nom, il se précipite et me donne force poignées de main et manifeste toute son admiration ; c'est un critique d'art de *La Justice* qui a fait de très bons articles sur moi, auquel j'avais adressé des remerciements ; il doit venir passer une semaine ici. C'est drôle d'être si loin et de faire des rencontres ; je ne m'en plains pas, car, une fois le travail fini, c'est mortel, d'autant que les jours diminuent furieusement.
En dehors de cet incident, rien de neuf ; je fais des vœux pour le beau temps et, quoique bien content d'avoir retrouvé ma vieille ardeur, je serais bien heureux de revenir près de vous et d'être un moment de retour. J'espère que le courrier de demain m'apportera de bonnes nouvelles et vous embrasse tous bien fort et vous envoie tout mon cœur, tout moi.
Votre Claude.
Document original.

703. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen],
dimanche soir [3 octobre 1886]

Comme je m'y attendais, je trouve en rentrant vos deux lettres de vendredi et samedi et je suis bien heureux de penser que j'ai pu vous faire plaisir. J'ai toujours beau temps variable, mais enfin, je peux travailler, je change de toile souvent, enfin je me donne beaucoup de mal.
Je vois avec plaisir que Blanche a suivi mon exemple et s'est remise à la peinture ; c'était sans doute ma paresse qui lui ôtait le goût de peindre. Giverny est-il joli en ce moment ? Il me semble que les arbres doivent commencer à se dorer. Et le jardin est-il à peu près bien encore ? A ce propos, vous ferez bien de recommander au nouveau domestique de ne s'occuper que des légumes et de l'entretien des allées, cela jusqu'à mon retour. Du reste, vous ne m'avez pas dit s'il était un peu au courant du jardinage. Je ne me rappelle pas si les renseignements que vous avez sur eux étaient en leur faveur ; enfin, il faut espérer qu'ils vaudront mieux que ceux-ci.
En effet, d'après ce que vous m'avez dit, les filles vont être désolées du départ des chérubins et sans doute les garçons, enfin, pour ces derniers, je crois qu'ils doivent surtout songer à travailler ; ce diable de Jean fait souvent des fautes et a grand besoin de faire des dictées ; croyez-vous que, dans sa dernière lettre, il écrit onze avec un h. C'est de l'étourderie je le veux bien, mais impardonnable et je suis sûr que, lorsqu'il m'écrit, il s'applique.
Quant à votre écriture, si je vous dis cela, c'est en plaisantant et parce que je m'étais aperçu du changement.
Ecrivez-moi donc comme vous voulez, c'est ce que vous me dites qui m'importe surtout ; écrivez-moi longuement, c'est tout ce que je demande.
Si vous n'avez pas encore fait l'envoi de ma caisse à Noirmoutier, ne manquez pas d'en payer le port, j'avais oublié de vous le dire.
Je ne vois toujours pas le jour du départ, je n'en finis pas.
Allons, à demain, je meurs de fatigue, je me mets au lit ; mes baisers pour vous et pour tous, mes amitiés à Marthe.
Votre Claude.
Document original.

704. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], lundi 4 octbre [1886]

Médiocre journée que celle-ci, quoiqu'il ait fait assez beau, mais le temps a été si variable que je n'ai eu le temps quand il me le fallait, et j'ai failli gâter une de mes meilleures toiles en voulant y travailler quand même, mais cela m'a rendu plus prudent pour les autres. Je me suis donc borné à faire une pochade, mais cela ne m'avance pas. Ce soir il pleut et il vente ; aussi ai-je bien peur pour demain. Du reste il fait infiniment trop chaud pour l'époque.
J'ai reçu votre bonne lettre d'hier, ainsi que celle de Jean ; je lui écrirai demain. Vous savez qu'il ne faut pas attendre d'être malade et vous devez vous soigner. Ce que vous me dites à propos du dentiste est bien ennuyeux pour Marthe, et vous allez malheureusement être de vraies clientes pour ce dentiste.
M. Geffroy, le critique, est arrivé aujourd'hui avec un de ses amis, un graveur et sa femme, et il m'a fallu montrer mes études qui ont été trouvées très belles, mais ce sont des admirateurs et qui ne sont pas aussi difficiles que moi ; enfin, cela m'a fait plaisir, quoique je ne sois pas encore arrivé à ce que je voudrais ; la mer me donne un mal terrible, elle est si différente de celle que je suis habitué à peindre, mais j'espère bien arriver à ce que je veux.
Caillebotte doit être joliment heureux du succès de son bateau, voilà un siècle que je n'ai eu de ses nouvelles et ne lui ai pas encore écrit ; j'ai tant de lettres à écrire et je suis si las le soir qu'après vous avoir écrit, je remets le reste au lendemain.
Je me sens si fatigué que je me couche et m'endors sans lire une ligne.
A demain donc, recevez mes tendres baisers pour vous et les enfants, mes amitiés à Marthe.
Votre Claude.
Document original.

705. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], mardi soir [5 octobre 1886]

Je pensais bien avoir une journée complète de pluie, car ce matin, lorsque je vous ai envoyé ma dépêche, il pleuvait à flots et ça n'avait pas cessé de tomber de la nuit, mais heureusement vers 14 heures le temps s'est de nouveau débrouillé et j'ai pu faire une bonne après-midi.
Le matin, j'ai fait une grande promenade le long de la côte et j'ai vu des choses admirables que je regrette bien de n'avoir pas vues plus tôt, entre autres une délicieuse baie entre des rochers superbes et une plage d'un sable jaune orange ; cela, avec l'eau bleue, était adorable à voir. Du reste, plus je vais, plus je trouve le pays joli, le paysage y est superbe, mais il paraît que partout je dois m'attendre à des merveilles.
M. Geffroy, qui connaît toute la Bretagne, me dit que partout je vais être surpris et charmé ; c'est un garçon très gentil, il est venu naturellement me voir peindre et est dans la plus grande admiration ; il prétend que c'est la première fois qu'on aura peint la Bretagne.
Je suis content de ce que vous me dites de Jean ; je pensais lui écrire aujourd'hui, profitant du mauvais temps, mais il est tard et ce sera pour demain. Je me suis attardé ce soir à causer avec ces messieurs et il faisait si beau clair de lune que nous sommes allés faire une promenade vers la mer, c'était superbe.
J'espère que le départ de Louis se passera bien ; du reste, je craignais pour vous qu'ils ne restent pas à faire leurs huit jours ; donc tout se passera bien, j'espère, et bon débarras.
Vos lettres et vos bonnes pensées me touchent plus que vous ne pouvez croire ; vous m'avez souvent mal compris et jugé, et nous n'aurions jamais dû avoir de difficultés malgré mon caractère bien coléreux par moments. J'espère donc qu'il n'y aura plus de nuages à mon retour et vous pouvez dormir confiante, vous n'avez aucune inquiétude à avoir, pas plus quand je serai à Noirmoutier qu'ailleurs.
Je suis absorbé par mes études et n'ai d'autres pensées et d'autres désirs que vous, mais ne nous impatientons pas l'un et l'autre ; il faut que ce voyage me soit très bon, c'est très utile après mon succès chez Petit.
Donnez-moi de bonnes nouvelles de vous et des enfants, c'est ce que je souhaite en attendant le bonheur de vous embrasser.
Tendresses et baisers pour vous et les enfants, amitiés à Marthe.
Votre Claude.
Document original.

706. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], vendredi 7 ou 8[1] [8 octobre 1886]

J'étais bien désolé hier, car il faisait un temps terrible, et, malgré la meilleure volonté, j'ai dû renoncer à travailler; à force de recevoir des ondées, toutes mes affaires étaient trempées et je n'avais plus rien de sec à me mettre; enfin, comme depuis trois ou quatre jours je ne travaillais plus régulièrement, j'étais navré et voyais tout au pire; enfin le vent a tourné au nord et la journée a été superbe.
Vous me demandez quand je quitte Kervilahouen; je ne puis le dire, car il faut absolument que je termine ces toiles qui seront bien. J'ai dû faire revenir quelques toiles, car, quand le temps changeait, je me trouvais obligé de ne rien faire, et par ces vilains temps il y a quelquefois des choses superbes que l'on peut faire en une fois. Je ne sais ce que je verrai dans le reste de mon voyage, mais chaque jour je trouve ce pays plus beau et j'aimerais beaucoup y revenir passer deux ou trois mois; mais je me dépêche et fais tout mon possible pour terminer au plus vite. Je regrette à présent de m'être engagé avec Mirbeau, mais je ne puis faire autrement que d'y aller; d'après ses lettres, je vois qu'il se formaliserait; seulement si le pays n'est pas épatant, je prétexterai de mon retard ici pour n'y rester que peu de jours.
Je suis content de vous savoir enfin débarrassée de Louis et j'espère que ceux-ci seront bien et resteront malgré vos craintes. Je vois que vous vous êtes assez amusée au spectacle, j'aurais bien voulu voir la tête des petits. Tenez-moi bien au courant de vos tribulations d'Auvers et surtout prenez garde.
Pour ma caisse, je suis stupéfait de ce prix; vous me dites 35 francs, et votre dépêche 25; ce doit être une erreur; en tout cas ça doit aller par Pornic, je crois.
Mille tendresses et baisers pour vous et toutes mes amitiés à Marthe.
Votre Claude.
Vous serez bien aimable de me renvoyer des cigarettes.

[1] L'hésitation est de Monet lui-même.

Document original.

707. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], samedi soir [9 octobre 1886]

Hier bien beau temps et aujourd'hui un temps tout ce qu'il y a de plus épouvantable, pluie et vent, la mer furieuse, mais impossible de mettre le nez dehors; j'ai pu seulement travailler à une étude ce matin, mais ces interruptions sont terribles pour moi, tandis que trois ou quatre jours m'avanceraient bien. Je n'ai rien de fini et plusieurs toiles tout près de l'être. Pour me désennuyer, j'ai peint un *Effet de pluie*, une pochade.
Rien de neuf à part cela; je suis très inquiet et ai bien peur que la série des beaux jours soit terminée.
Je suis content des bonnes nouvelles que vous me donnez et souhaite bien que vous puissiez garder ces domestiques, s'ils sont bien.
Je voulais vous dire depuis longtemps de ne pas négliger de faire venir le fumiste avant le froid et de lui faire examiner le poêle de l'atelier, le tuyau extérieur aura besoin d'être noirci; il devait l'être déjà l'an dernier et [Vasconi?] ne l'a pas fait; c'est urgent, sans quoi cela se rouille et ne dure pas.
Vous voudrez bien aussi ne pas oublier de faire sortir de temps en temps mes vêtements; voilà bien des recommandations, mais il y a aussi les dahlias qu'il ne faudra pas oublier de marquer avant les gelées en en supprimant pas mal; pour cela Jean vous aidera.
Hélas, en ce moment c'est à croire que la maison va sauter, tant le vent souffle et de la grêle, c'est effrayant. J'ai bien peur pour demain. Je me couche, j'ai très mal à la tête de ne pas être sorti de l'après-midi; je terminerai ma lettre demain matin et vous dirai si je peux travailler; je ne cesse de penser à vous et vous aime, à demain.
Dimanche matin, impossible de songer à travailler, c'est une tempête et pas la moindre toile pour faire une pochade, si je trouvais un coin abrité du vent. Je vais me promener, car la mer doit être superbe; de ma fenêtre, je l'aperçois qui saute sur la côte.
Vous devez aussi avoir le même temps, ce sera un triste dimanche pour les enfants. Enfin, j'espère que ça ne va pas durer.
A ce soir, mille tendresses, baisers aux enfants, amitié à Marthe.
Votre Claude.

Document original.

708. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], lundi matin [11 octobre 1886]

Je suis de plus en plus furieux, c'est toujours le même temps, vent et pluie, la tempête, et toujours pas de toiles, sans quoi je trouverais toujours moyen de faire quelques pochades. Hier matin, j'ai fait une promenade avec mes compagnons de passage; nous avons vu des choses superbes, jamais je n'avais vu la mer aussi démontée et tout en étant furieuse, elle conserve sa belle couleur verte et bleue. L'après-midi, j'ai repeint sur de mauvaises toiles du début; mais, pour faire d'heureuses pochades, il faut des toiles pures et j'attends avec impatience celles que j'ai demandées à Troisgros. Je suis désolé de la nouvelle que vous m'annoncez, mais je veux espérer que, malgré vos craintes, la pauvre Germaine est mieux en ce moment. Embrassez-la pour moi.
A propos de Germaine, j'espère que les petits et surtout mon Mimi s'entendent bien avec elle et qu'il n'y a pas trop de scènes entre eux; j'espère aussi que les petits travaillent de mieux en mieux. Dites bien à Michel que je serais bien fâché si je savais qu'il ne travaille pas bien avec M. Cellier et si je pensais qu'il n'est pas sage et obéissant avec vous. Enfin, qu'ils n'oublient pas leur vieux Monet.

Mes compagnons partent aujourd'hui, effrayés du temps. Moi seul sais décidément affronter les mauvais jours, je trouverais même cela superbe, si je n'étais anxieux de terminer et de revenir près de vous. Aussi j'espère qu'une fois cette mauvaise série passée, je vais avoir quelques belles journées et que je pourrai gagner bien vite Noirmoutier; je suis sans nouvelles de Mirbeau et je crains qu'il ne m'en veuille un peu de tarder à venir, ses lettres étaient si pressantes et je lui avais promis de rester peu de temps ici, mais il faut cependant que je mène à bien mes études, puisqu'elles peuvent être bien.
Tenez-moi au courant de vos comptes et de votre situation d'argent; songez à l'économie et ne vous laissez pas déborder.
J'espère que la séance chez le dentiste se sera bien passée pour Marthe et Suzanne.
Blanche travaille-t-elle toujours? Je suis bien aise de voir qu'elle a progressé et, comme j'espère bien retravailler à Giverny, nous travaillerons ensemble.
Embrassez-les tous pour moi et recevez tout mon cœur, tout moi, mes amitiés à Marthe.
Votre Claude.

Document original.

709. À G. CAILLEBOTTE Kervilahouen, Belle-Ile-sur-Mer, Morbihan

Mon cher Ami,
Que devenez-vous?
Moi, je suis ici depuis un mois où je pioche dur. Je suis dans un pays superbe de sauvagerie, un amoncellement de rochers terrible et une mer invraisemblable de couleurs; enfin je suis très emballé quoique ayant bien du mal, car j'étais habitué à peindre la Manche et j'avais forcément ma routine, mais l'Océan c'est tout autre chose. Ecrivez-moi donc.
Je vous avais demandé l'adresse du marchand de pipes à Londres; impossible d'en trouver ici et la mienne ne marche plus; je suis très malheureux. Si vous vouliez être bien aimable, achetez-moi donc *une bonne* pipe en bruyère et envoyez-la-moi par la poste à l'adresse ci-contre et dites-moi ce que je vous dois.
Amitiés, Claude Monet.
11 octobre 86

M. Berhaut, «Caillebotte, sa vie, son œuvre», Paris, 1978, p. 247, lettre nº 31.

710. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], mardi [12 octobre 1886]

Toujours mauvais temps; hier après-midi, j'avais pu travailler et je croyais que le temps allait se remettre, mais cette éclaircie a été de courte durée, le baromètre a de nouveau baissé ce matin; je suis allé quand même travailler; attachant toile et chevalet et m'étant acheté un vêtement ciré, j'ai bravement travaillé, mais cet après-midi, c'est de la furie et la pluie n'a pas décliné; je fais des pochades quelconques par la fenêtre pour passer le temps, mais, au fond, je suis bien inquiet pour mes pauvres toiles. Il me faut attendre quand même de meilleurs jours.
J'ai été bien heureux d'apprendre que Germaine était mieux; sans doute votre lettre de ce soir m'en donnera de meilleures nouvelles encore.
La lettre de mon frère m'a contrarié, car je sais bien qu'il a un peu raison, surtout étant si près l'un de l'autre, et, à mon retour, il faudra absolument que j'y aille avec les enfants. Heureusement, je lui avais justement écrit hier matin; j'avais profité du mauvais temps pour mettre à jour ma correspondance, car il n'y a qu'à vous que je pense et que j'écris régulièrement.
Mes compagnons, qui devaient partir hier, voyant l'apparence de beau temps ont retardé leur départ, mais partent demain.
Ce matin nous avons fait un vrai festin, nous nous sommes fait faire des crêpes, qui étaient, ma foi, délicieuses; avec cela nous avions du homard naturellement, puis un lapin que j'avais acheté à un Breton, et que j'ai fait rôtir sous ma direction, et enfin une salade de tomates. Ça a été une vraie noce, le tout arrosé d'un très bon vin blanc. Du reste, je suis de mieux en mieux, et les aubergistes sont de bien braves gens, mon vieux porteur est aussi un excellent type et bien obligeant; il est malheureux quand je ne travaille pas et qu'il me voit soucieux; enfin, un brave homme.
Je vous souhaite meilleur temps qu'ici; du reste, je vois que vous êtes mieux partagés que moi.
Toutes mes tendresses pour vous, baisers aux enfants, amitiés à Marthe.
Votre Claude.

Document original.

711. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], mercredi soir 13 oct^e^ [1886]

Je suis désolé des nouvelles que vous me donnez de la pauvre Germaine et d'autant plus que je n'ai pas de lettre ce soir; la mer est tellement méchante que le bateau de Quiberon n'est pas venu; j'espérais avoir des nouvelles et il me faut attendre à demain, si le temps le permet. Déjà hier, le bateau était arrivé très tard, et le courrier n'a pu être distribué que ce matin; enfin, j'espère pour vous que le médecin vous aura rassurée; en tout cas, il ne faut pas vous laisser ainsi, et puis vous ne devriez jamais attendre qu'il y ait des malades pour vous munir de médicaments, et c'est toujours ainsi, vous n'avez jamais ce qu'il faut.
Je suis de plus en plus désespéré du temps qui est aussi mauvais que possible, et cependant, comme je vous l'ai dit hier, je persiste à travailler, non pas à mes études commencées depuis longtemps, mais à des tentatives de pochades, car j'ai reçu des toiles, mais il faut vraiment avoir envie de travailler et vous ne vous imaginez pas le métier que je fais à attendre des heures que la pluie cesse pour travailler une demi-heure; heureusement mon porteur est un dur à cuire que rien n'effraie. Enfin, mieux vaut cela que ne rien faire. Ce soir, je suis absolument comme gris de vent.

Mes compagnons sont partis ce matin malgré la mer, mais les malheureux ont dû être terriblement malades; me voilà donc de nouveau solitaire.
Ce que vous me dites pour les souris dans l'atelier est très ennuyeux, et je compte bien que vous allez tout faire pour les détruire, car autrement l'atelier n'étant pas habité, il en viendrait des masses, et l'on ne pourrait plus s'en débarrasser; il serait peut-être utile de boucher le jour qui est sous la porte, soit avec un fort bourrelet, ce qui ne serait pas un mal, ou autrement; en tout cas ayez bien soin de ne rien laisser traîner de grain ou d'épicerie.
Allons, à demain, mais pourvu que le bateau vienne et m'apporte de bonnes nouvelles. Embrassez bien la pauvre Germaine, les petits et toutes mes amitiés à Marthe, pour vous tout mon cœur.
Votre Claude.
Vous avez sans doute pensé à envoyer des cartes pour moi chez Nadar, Castille, Pelletier [Peltier?].

Document original.

712. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], jeudi 14 oct^bre^ [1886]

Enfin le bateau est venu aujourd'hui, et j'ai vos lettres d'hier et d'avant-hier et je vois avec plaisir que vous êtes sans inquiétude pour Germaine; c'est un point énorme.
Vous me demandez tant de choses dans ces deux lettres que je ne sais trop par où commencer.
Pour les vêtements des enfants, je ne sais que vous dire, c'est très embarrassant, et je trouve inutile pour le moment de les mener à Paris pour cela seulement; une occasion prochaine peut faire qu'ils aillent à Paris, alors il en faudra profiter pour cela. Donc je trouve que le mieux est pour l'instant d'envoyer les vêtements de velours, en tenant compte encore de leur croissance, et préciser qu'on les renvoie par retour du courrier, et après, on leur ferait faire un second costume plus complet; mais, sapristi, quel compte chez ce Petit Matelot!
Pour le vin, j'écris à l'instant, lui envoyant 150 francs que je restais devoir; prenez-en note; j'écris que c'est très pressé.
J'oubliais le costume des petits, mais pour cela vous êtes plus à même que moi de trancher la question.
Vous dites que mes recommandations vous font sourire, et cependant vous éprouvez le besoin de me consulter pour des choses que je ne puis résoudre à distance.
Pour les dahlias, je pense bien que ce n'est pas encore le moment de les rentrer, mais peut-être de les étiqueter, car qu'une gelée survienne et il est impossible de distinguer leur couleur; enfin je compte sur vous pour ces soins que je ne puis donner malheureusement; je voudrais bien aussi qu'on me récolte un peu de graines de soleil, si les petits en ont laissé; j'espère qu'ils sont sages et qu'ils travaillent bien, car maintenant les voilà trop grands pour jouer tout le temps; font-ils des progrès en somme, et que dit M. Cellier? Sans doute que tout est pour le mieux, pourvu qu'il palpe son mois.
Ce que vous me dites des dégâts du jardin ne me surprend pas, car il a fait une tempête terrible; c'était fièrement beau ici, mais je voudrais bien que ça prenne fin. Aujourd'hui il n'a pas plu jusqu'à ce soir 8 heures, mais ça a repris de plus belle.
C'est désastreux pour moi, car voilà près de huit jours que je n'ai pu toucher à mes toiles sérieuses; je travaille, mais cela ne m'avance pas, et ces arrêts sont toujours mauvais. Aussi, dès que le temps aura l'air de se remettre, il me faudra donner un fameux coup de collier, afin de m'en tirer une bonne fois. J'ai reçu ce soir plusieurs lettres de Durand auquel j'avais écrit de m'acheter une montre bon marché, la mienne est détraquée, et cela me gênait beaucoup; il me dit que deux de ses fils sont en Amérique et lui ira dans un mois. Comme vous, Durand craint que ce pays désolé, avec ces rochers, ne soit pas mon affaire et il semble regretter que je ne sois pas plutôt à Pourville; il me dit même que je ferais mieux d'aller en Amérique, que du reste j'irai un jour avec lui; cela devient une monomanie.
J'ai reçu aussi une lettre de Mirbeau qui déplore que je m'attarde si longtemps, persuadé qu'il est que je serais ravi de Noirmoutier et que c'est fait pour moi; il compte aller à Paris en décembre pour quelques jours et passera tout l'hiver où il est.
Mais je vous causerai demain; il me faut écrire plusieurs lettres, et il est déjà 9 heures; c'est bien tard pour moi.
Mille tendresses et baisers pour vous, ma chérie, et pour tous les enfants, mes amitiés à Marthe.
Votre Claude.
Dites à Jean que je lui écrirai demain sans doute. Je n'ai pas encore fini Tolstoï, mais aussitôt je vous les enverrai, ce ne sera plus long.

Document original.

713. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], vendredi 15 oct^bre^ [1886]

Je n'espérais pas avoir de vos nouvelles ce soir, car, avec la tempête qu'il fait ici aujourd'hui, il n'était pas supposable que le bateau ferait la traversée; ça a donc été une surprise de voir le facteur, et ma joie a été grande de lire vos lignes si pleines d'affection et de tendresse, car vous devez penser que, moi aussi par ce temps je suis à la mélancolie; je pense bien à vous et je me voudrais bien être transporté à Giverny pendant ces mauvais jours.
Comme je vous le dis, la tempête a redoublé de violence; c'est extraordinaire de voir la mer; quel spectacle! Elle est tellement déchaînée qu'on se demande s'il est possible qu'elle redevienne calme; du reste, à force d'être agitée, elle commence à perdre un peu de sa couleur d'émeraude; que je vous voudrais là pour voir cela!

J'ai pu trouver un petit coin d'abri pour faire une pochade, même deux, qui ne donnent que bien faiblement l'idée de ce bouleversement; mais, si demain le temps est le même, j'espère faire mieux; mais que de mal pour atteindre cet endroit abrité! Le vent est si fort que mon porteur et moi avons un mal terrible à avancer, et la mer a envahi presque partout les bords de la côte pourtant élevée de 50 mètres.
Je ne suis pas surpris du retard de la poste; par ce temps le service du bateau est très irrégulier; mais ne vous inquiétez pas sur moi, je suis très bien portant, je dors et mange bien et ne me sens mal que lorsque je suis forcé de rester dans ma chambre; j'ai de suite mal à la tête et j'étouffe de chaleur. Enfin, il faut espérer que nous aurons encore quelques jours passables, autrement je serais au désespoir pour mes pauvres toiles. J'espère que Germaine va vite se remettre, quant à M. Michel, le pauvre chéri, tout en le plaignant, je comprends qu'il pleure pour aller faire son dodo avec vous; je l'envie. Votre petite violette me dit toutes vos pensées, tous vos désirs, je les partage; mais il ne faut pas nous impatienter: il viendra ce jour du retour.
Vous me demandez ce que je puis faire par ces longues soirées. D'abord, je reste le plus tard possible; à la nuit, mon bonhomme rapporte mes affaires et je prends le plus long chemin; puis je regarde ce que j'ai fait, cela me mène jusqu'au dîner, qui me mène à sept heures et demie, huit heures; quelquefois, je reste un peu plus tard à écouter les conversations des pilotes qui sont toujours intéressantes; alors je rentre dans ma chambre, et la correspondance me prend une heure; une pipe et un dernier coup d'œil aux toiles et dodo; mais le vent continue toujours, la maison tremble, on se croirait en mer.
Hier, j'ai oublié de vous le dire, il y avait une noce au village. C'était très curieux; ils ont dansé devant ma fenêtre sur la place des rondes très drôles en chantant, et, le soir, quel vacarme; ça dure encore aujourd'hui et demain. Naturellement les femmes sont très bien arrangées, des bonnets délicieux; pour le coup, c'était une noce curieuse; aussi ai-je bien pensé à Marthe.
J'ai reçu ce soir les cigarettes ainsi que des pipes (envoi Caillebotte); aussi je me régale; mais, rassurez-vous, je fume moins et m'en trouve bien; je ne fume plus du tout au lit et jamais à jeun. J'avais très bien reçu l'envoi Lubin. Merci, car je vous donne bien du mal avec toutes ces commissions.
Il y a eu hier un mois que je suis ici; j'ai payé ma dépense: 120 francs pour le mois, café, extras, vin blanc, etc.; tout compris; c'est épatant. Ce serait délicieux si vous étiez là. Hélas, à demain, mes baisers, tout moi.
Amitiés à Marthe, tendresses à tous.
Votre Claude.

Document original.

714. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], dimanche soir [17 octobre 1886]

Enfin le temps s'est un peu calmé, le bateau a repris son service et j'ai deux bonnes lettres de vous, et une de Jean, et suis heureux de savoir Germaine en voie de guérison.
Je me doutais bien que vous deviez subir le contrecoup de cette tempête et j'ai bien pensé à vous hier pour votre marché; et ce pauvre jardin; c'est terrible pour vous. Ici, il n'y a pas eu de neige, mais la terre était blanche d'écume amenée par flocons énormes jusqu'à 4 kilomètres dans les terres, et l'on pouvait croire à une épaisse couche de neige.
Comme je l'ai dit hier à Jean, j'ai travaillé quand même, et c'était une jouissance pour moi de voir cette mer en fureur; c'était comme énervement *[sic]*, et j'étais si emballé qu'aujourd'hui j'étais désolé de voir le temps se calmer si vite (la pensée du petit bateau qui m'apporte vos chères nouvelles était une consolation). Du reste, il n'a pas fait beau pour cela; de la pluie presque tout le temps, et je suis allé à ma place d'hier dans l'espoir de donner quelques touches aux pochades faites hier et avant-hier, mais ce n'était plus cela. Mon brave Poly[1], qui me regarde peindre avec admiration, était désolé de me voir y retoucher, prétendant que ce serait un crime de retoucher à d'aussi bonnes [choses], qu'il défiait n'importe qui d'en faire de pareilles et que c'était ce que j'avais fait de mieux; il m'a bien amusé, mais il faut voir le type, il a 59 ans et c'est le plus intrépide d'ici.
Ce soir il fait beau, les étoiles brillent; que sera demain? Le baromètre reste à «grande pluie» sans monter d'une ligne; les marins disent que ce n'est pas fini.
On connaît déjà des sinistres; le frère de la patronne de l'auberge, un pilote, vient de rentrer après être resté ces deux jours à la mer; c'est épatant, quand on a vu l'état de la mer, de songer que de petits bateaux comme cela peuvent se diriger et s'en tirer; j'étais en admiration devant cet homme. J'ai reçu une très aimable [lettre] de Renoir qui me dit que, d'après ce qu'il sait, Durand doit être très content: en rentrant à Paris, il a gratté tout ce qu'il a rapporté de Bretagne, mais que, cependant, il compte avoir une belle exposition pour chez Petit.
J'avais reçu aussi une lettre de Mantz, vous l'ai-je dit? Il vient seulement de quitter les Andelys et s'excuse de [ne pas] être venu nous rendre visite avant son départ, qu'il ne savait si j'étais de retour et qu'il comptait sur moi pour venir le voir à Paris.
Maintenant parlons comptes et finances. Vous vous plaignez et m'énumérez tout ce qu'il vous faut (vous faudrait); hélas, j'ai fait ce que j'ai pu depuis mon départ et me voilà un peu à court, c'est-à-dire que j'ai ce qu'il me faut, mais je ne puis m'en démunir, jusqu'à ce qu'il m'arrive d'autre argent. Je viens d'envoyer encore 150 francs pour le vin et, si je dépense peu, pour ma pension, j'ai pas mal de frais en dehors; c'est chaque [jour] deux francs à Poly, puis des ports de colis, etc.; j'ai déjà envoyé cent francs à mon bottier, car j'étais sans chaussures; c'est effrayant ce qu'on use ici. Enfin, vous savez naturellement que je ne vous oublie pas; ne vous faites donc pas de tracas, mais allez sagement et économiquement. Il y a aussi notre loyer auquel je songe, ce qui est

une grosse affaire. Enfin je travaille, c'est le grand point. Tâchez d'éviter la venue d'Auvers et en tout cas soyez catégorique; je vous entends disant que tout cela [est] joli et facile à dire.
Je vous aime et vous envoie le meilleur de moi.
Baisers aux enfants, amitiés à Marthe.
Votre Claude.

[1] Monet écrit *Pauli*, ailleurs *Pauly*; nous avons rétabli partout *Poly* (diminutif d'Hippolyte).

Document original.

715. À P. DURAND-RUEL Kervilahouen, Belle-Ile

Cher Monsieur Durand,
J'ai reçu la montre ainsi que votre lettre. Je vous remercie bien. J'étais pressé l'autre jour, quand je vous ai écrit et ai oublié de vous dire que je serais bien aise de recevoir encore de l'argent d'ici une huitaine de jours, mais pas plus tard, n'est-ce pas? Je vous avais demandé mille francs et n'en ai reçu que cinq cents. Vous serez bien aimable d'en envoyer un peu à Giverny: 300 francs pour samedi prochain, si cela vous est possible.
Je suis très dérangé par le mauvais temps depuis quelques jours et cela va me retarder un peu. Depuis trois jours, c'est une tempête terrible et je n'ai jamais vu un pareil spectacle.
Vous savez que, lorsque je m'y mets, rien ne m'arrête. J'essaie donc de faire des pochades de ce bouleversement, car c'est admirable, mais hélas c'est bien difficile et puis on est si mal à l'aise. Enfin, j'espère qu'après cette bourrasque, je vais avoir encore quelques journées qui me permettront de mener à bien quelques toiles. Je ne sais si ce que je rapporterai d'ici sera du goût de tout le monde, mais ce que je sais, c'est que cette côte me passionne.
Je ne savais pas vos fils partis. Vous attendrez sans doute leur retour pour aller là-bas. Quel courage vous avez! Et à Paris, comment cela va-t-il? Êtes-vous content, avez-vous pu dégager pas mal de nos tableaux? Je suppose que oui, puisque vous me dites avoir fini vos envois.
Je suis surpris que mes tableaux de Grenoble ne soient pas encore revenus. Ayez l'obligeance de les faire demander chez l'emballeur Potier ou à M. Dubourg.
Ecrivez-moi et ne m'oubliez pas pour ce que je vous demande, ainsi que pour Giverny.
Mes meilleurs compliments.
Votre tout dévoué Claude Monet.
17 oct^bre 86.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 319-320 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

716. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], lundi soir [18 octobre 1886]

Hélas, je commence à être bien inquiet et presque à désespérer; le temps est pitoyable, ce n'est plus la tempête, c'est un vilain temps de pluie noir et froid, le baromètre reste très bas, et on signale des coups de vent. J'ai beau être courageux, je ne veux pas m'éterniser comme l'an dernier à Etretat, et travailler de loin en loin à chaque étude ne donne rien de bon.
Ça m'ennuie de l'avouer, mais je suis découragé, et le métier que je fais est dur, je me sens fatigué. Ce matin, il y avait apparence de soleil et j'espérais terminer une étude, mais le temps s'est brouillé, ce n'était plus cela; j'ai voulu aller quand même, et, d'une bonne chose, j'en ai fait une mauvaise; cela m'a dérouté pour tout le jour.
Je serais navré s'il me faut en rester là; j'étais si bien parti, et dire que, si j'étais venu quinze jours plus tôt, j'aurais pu si bien réussir. Bref, si, d'ici huit jours, le temps n'est pas meilleur, je lâche, car c'est l'hiver, et le soleil baisse, le jour diminue; j'ai dû endosser aujourd'hui la grande tenue d'hiver, les bas de laine et la gâteuse.
Si seulement il faisait froid, mais beau! Enfin, je n'y peux rien et ne puis qu'espérer encore quelques jours. Ne vous désolez pas outre mesure; vous savez qu'une bonne séance demain peut me remonter; remontez-moi au contraire en m'écrivant de bonnes et longues lettres.
Je suis désolé de vous savoir sans argent, mais je n'ose me démunir, si subitement je me décidais à partir. J'ai écrit hier à Durand, et, puisqu'il est content, et qu'il me demande des toiles, je le prie de vous envoyer un peu d'argent pour samedi et lui en demande également pour moi. J'espère donc que vous recevrez pour samedi, mais suis très ennuyé de vous savoir sans argent d'ici là.
Demain je vous enverrai les livres, aujourd'hui je n'ai pas ce qu'il faut pour les envelopper. C'est très joli Tolstoï; vous trouverez peut-être bien des longueurs, des questions philosophico-sociales, mais c'est très bien, et tout y est étudié et très observé; on voit absolument la vie russe.
Allons, à demain; je suis trop las et trop maussade aujourd'hui; je ne pourrais que vous attrister.
Recevez tout mon cœur, baisers aux enfants, amitiés à Marthe.
Votre Claude.

Document original.

717. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], mercredi matin [20 octobre 1886] 7 h.

Je n'avais pas de lettre hier soir, le facteur ayant jugé que, par ce mauvais temps, il pouvait bien ne distribuer le courrier que ce matin. J'ai donc remis à ce matin aussi ma lettre, car j'étais on ne peut plus fatigué et, à force de passer mon temps sous la pluie, les pieds dans l'eau, j'étais gelé. Je me suis mis au lit avant 8 heures.
Ce matin, il semble vouloir faire meilleur, et je pars bien vite. Sans doute je trouverai votre lettre en rentrant déjeuner; je vous écrirai longuement ce soir.
Je vous envoie toutes mes pensées, mes tendresses pour tous.
A ce soir.
Votre Claude.
Malgré la pluie hier, j'ai pu faire une bonne séance; mais trois heures de pluie pour travailler une heure!

Document original.

718. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], mercredi soir [20 octobre 1886]

Je suis bien inquiet, le facteur n'avait rien pour moi ce soir, et, d'après votre lettre d'avant-hier que j'ai reçue ce matin, vous me dites Mimi malade; je l'attendais avec impatience ce courrier de ce soir, et rien, et pour que Michel soit abattu et soit resté ainsi sur vos genoux, il faut qu'il se sente malade.
Je viens de vous faire une dépêche qui partira demain matin à laquelle je vous demande une réponse, car cela me tourmente, bien que je vous sache là; je veux espérer que ce ne sera rien et que demain je recevrai de bonnes nouvelles, mais ce manque de lettres ce soir me fait faire toutes sortes de réflexions, que vous craignez de me le dire plus mal pour ne pas me tracasser et m'empêcher de travailler, et justement le temps s'est un peu remis, il n'a pas plu, et j'ai pu faire une très bonne journée qui m'a redonné un peu d'espoir.
Déjà hier, comme je vous l'ai écrit à la hâte ce matin, j'avais fait une bonne séance malgré une pluie battante. Le matin, tout découragé, j'avais de nouveau passé la revue de mes pauvres toiles et, pour simplifier la besogne, j'en ai anéanti trois que j'ai grattées, des choses qui ne marchaient pas et qui me prenaient du temps plus utile à d'autres toiles. Enfin, ça marche mieux, et, si le temps pouvait seulement rester comme aujourd'hui pendant une semaine, je crois que je serais sauvé; mais pourvu que vous m'envoyiez de bonnes nouvelles!
Je vous ai adressé les deux Tolstoï, j'ai répondu au Petit Matelot. J'espère qu'à Giverny le temps est devenu aussi meilleur; c'était trop tôt l'hiver. Vous pouvez dire aux petits qu'il ne faut pas, comme l'an dernier, qu'il y ait de la neige avant mon retour. J'ai du reste à leur indiquer un nouveau moyen d'attraper les oiseaux; cela se pratique ici pour les grives, les vanneaux, etc.; on les pêche comme du poisson; voilà qui va faire l'affaire de Jacques. On met un ver à un hameçon attaché à un piquet, c'est-à-dire qu'on en met plusieurs dans les endroits où viennent les grives et l'on en prend beaucoup, paraît-il.
Je suis sûr que tout de suite les petits vont se payer cela.
J'ai reçu une lettre de mon frère qui me dit avoir aussi écrit à Jean et me demande si Jean veut venir le voir; ce sera comme vous voudrez et comme il voudra, mais j'avoue que je trouve qu'il est depuis assez longtemps sans travailler, qu'il en a grand besoin, et que j'aimerais mieux que nous y allions ensemble à mon retour; si cependant il en a le désir et que ça ne vous gêne en rien, qu'il aille pour un jour ou deux.
J'espère qu'en dehors de Mimi tous sont bien, car Germaine doit être tout à fait remise.
Embrassez tout ce monde-là pour moi, mes amitiés à Marthe; pour vous toutes mes pensées, tout mon cœur, tout moi.
Votre Claude.
Jeudi 7 h matin.
Très beau temps, je pars travailler.

Document original.

719. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], jeudi 21 oct^bre [1886]

Je suis bien content ce soir: la dépêche qui m'a rassuré sur mon Mimi, puis vos deux lettres, celles d'hier et d'avant-hier; vous êtes bien gentille et je vous remercie de ces bonnes lettres, de vos bonnes pensées et de vos tendresses. Que je voudrais donc vous embrasser, comme je vous aime! mais j'espère que, ces tendresses-là, vous me les témoignerez mieux encore, lorsque je serai à Giverny. Il ne faut plus, n'est-ce pas, qu'il y ait l'ombre de divergences de vues entre nous. Qu'il me tarde d'y être; enfin, je suis content et plein d'entrain et d'espoir; il a fait une journée admirable, chaude comme au mois d'août; vous pensez ce que j'ai travaillé! et très bien, je crois; le baromètre monte, je suis dans la joie, mais cette satanée mer est terrible à rendre. J'en voudrais rapporter tous les aspects; elle est si belle, si différente; et puis, je le sens en peignant, je veux vous en faire jouir, vous faire voir ce que je vois, et je suis sûr que cela me fait faire bien.
Aussi, quoique songeant à mon départ, je viens de télégraphier à Troisgros de m'expédier bien vite des toiles; car des toiles vont être finies et je serais obligé de rester sans peindre et de voir des choses superbes et je sens très bien que, plus maître de moi à présent, je pourrais faire en une ou deux fois des choses très bien pour garder; enfin je suis remonté.
Je suis enchanté de ce que vous me dites des domestiques; cela doit en effet vous sembler bien bon.
Dites bien à mon Michel comme je m'inquiète de lui, mais que je veux qu'il soit bien raisonnable, qu'il ne sorte pas trop tôt le matin et qu'il mange à dîner. J'espère qu'ils vont me surprendre tous les deux par leurs progrès. Quant à Jean, je tiens qu'il se mette résolument au travail, dès que sa corvée de travaux du hangar va être terminée; je serais désolé qu'il se croie assez fort; il a bien à apprendre, mais il faut qu'il veuille, mais je ne doute pas de sa volonté; j'ai seulement peur d'une certaine mollesse qui deviendrait de l'habitude.
Dites-moi bien si vous en êtes contente et si cela marche bien entre eux et n'hésitez pas à lui parler comme sa mère. Je vous le demande et vous devez le faire.

Je suis de plus en plus content de mes hôtes; ce sont de bien braves gens et j'y suis maintenant tout à fait bien et mange ce que je veux selon mes goûts, mais, comme vous pensez je me régale de poisson. Quel malheur que ce soit si loin! Comme je pourrais vous faire de bons envois! En ce moment on pêche beaucoup de maquereaux et de mulets; et demain, je vais goûter du marsouin, un pêcheur en a pris un de trois mètres de long. Je ne le savais pas et, ce soir, la mère Marec me montrant une assiette de viande crue me dit que c'était mon beefsteak pour demain, et, en riant, elle m'explique que c'était du marsouin; c'est exactement comme de la viande de bœuf; je vous dirai si c'est bon.
Mais je bavarde et je dois me coucher pour être bien valide demain, car ça fatigue ce métier.
A demain, mille tendresses pour vous et pour tous, amitiés à Marthe.
Votre Claude.

Document original.

720. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], vendredi soir [22 octobre 1886]

Hélas! ce beau temps d'hier et mon entrain, j'ai payé cela aujourd'hui par une journée mortelle! Je m'étais fait réveiller au jour, me disposant à abattre beaucoup de besogne: le temps était superbe, mais, vers 9 heures, les nuages viennent, puis du vent et la terrible pluie. Il m'a fallu rentrer piteux et contrit, et ma journée s'est passée à regarder la pluie tomber, espérant toujours une éclaircie. Jamais journée ne m'a paru si longue! J'ai fini par faire une longue promenade sous l'eau et dans l'eau, car les chemins, les champs sont transformés en vrais marais; c'est dégoûtant, désolant, et je sais même ce que vous diriez à ma place. J'étais si remonté hier, et ce satané baromètre qui redescend! Avec cela, plus rien à lire; j'ai prié M. Geffroy de m'envoyer des livres, mais je ne les ai pas; enfin, toutes les déveines. Mais c'est que ce n'est pas drôle cette vie sans le travail, et je voudrais joliment être transporté à Giverny.
J'ai reçu votre lettre, très courte lettre; quatre pages, vous me direz; mais, sapristi, vous deviez être pressée, car les lignes sont d'un espacé, comme si on avait hâte d'avoir fini. Aussi je vous en veux; je me réjouissais dans ma tristesse de la pensée de lire une longue lettre, et, crac, ça se lit en une minute. Qu'y avait-il donc de si pressant, bon Dieu?
Enfin, ces courtes lignes me disent que tous sont bien, que, comme moi, vous aviez beau temps hier; c'est beaucoup. Je suis heureux que vos malades se soient vite remis. Quant à vous, j'espère que vous allez cesser de broyer du noir; c'est une bien vilaine occupation, et je croyais que cela ne devait plus vous arriver; je sais bien que, si aujourd'hui vous avez eu le même temps que moi, ce n'est pas divertissant, mais au moins vous avez la vie, les enfants autour de vous et vous êtes chez vous.
J'ai reçu ce soir une lettre du marchand de vin qui m'accuse réception de mon envoi, mais il n'a plus de vin; n'entendant plus parler de moi, il s'est décidé à vendre les deux pièces qu'il m'avait gardées. Il peut s'en procurer, mais il est très augmenté: 230 francs les deux pièces; il me demande réponse par dépêche. Je viens de lui dire d'expédier de suite; ce sera contre remboursement, mais ne vous inquiétez pas, je vous enverrai les fonds.
Merci des soins que vous donnez à mes pauvres fleurs, mais j'espère que vous n'avez pas marqué tous les dahlias; il y a bien à jeter, car plus il y en a, plus ils s'abîment à la cave.
Embrassez bien fort petits et grands, mes amitiés à Marthe, pour vous tout mon cœur, toutes mes pensées.
Votre Claude.
Je suis content de la lettre de Jean et qu'il se soit remis un peu au travail, mais qu'il ne reste pas oisif, qu'il lise.

Document original.

721. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], samedi 23 oct^bre [1886]

Vous me dites, dans votre bonne et excellente lettre d'hier, de prendre courage; c'est bien ce que je fais, et il faut en avoir une fière dose avec ce temps qui change tous les jours pour toujours revenir à la pluie. Ce matin, j'étais content, il ne pleuvait pas, c'était un de ces terribles temps sombres, mais qui m'allait pour plusieurs études, et j'ai bien travaillé. J'ai deux toiles qui ne demandent qu'une séance. L'après-midi, la pluie n'a pas cessé, mais, après une heure d'attente, je me suis mis bravement à travailler sous la pluie; les rochers mouillés n'en sont que plus noirs, mais c'est peut-être plus beau.
Il me faut faire de grands efforts pour faire sombre, pour rendre cet aspect sinistre, tragique, moi, plus porté aux teintes douces, tendres; aussi suis-je bien curieux de voir ce que vous pensez de cela. Vous avez sans doute vu des tableaux de Bretagne sombres; mais c'est tout le contraire, c'est tout ce qu'il y a de plus beau de ton, et cette mer, qui, aujourd'hui avec un ciel plombé, était si verte que j'étais impuissant à en rendre l'intensité.
En tout cas, je crois que [j'aurai] une grande variété dans mes bords de mer.
Donc, je ne perds pas courage, du moment que je vois quelques toiles aboutir, cela me donne espoir.
Songez que j'ai trente-huit toiles couvertes; il faut dire qu'il y a sept ou huit pochades et autant de toiles très médiocres, mais il y en a bien vingt-cinq à terminer de front. Vous voyez que je ne perds pas mon temps et qu'il faut être tenace. Je vois que vous subissez les mêmes variations de temps que moi, à l'exception de la température; ici, comme aujourd'hui, il a fait très chaud hier, malheureusement, car le froid donnerait tout de suite du beau temps. J'espère cependant qu'il ne fera pas trop froid et que le jardin ne sera pas mort de fleurs quand je reviendrai.
Je suis sans réponse de Durand, mais je compte bien qu'il vous aura envoyé aujourd'hui. J'espère que votre rhume et celui de baby seront vite passés, mais qui vous oblige à sortir le matin en robe si légère?

Voilà plusieurs fois que vous me parlez d'écrire à Forges, vous ne devriez pas négliger cela, mais j'espère aussi que Marthe ira mieux. Je la félicite de son courage chez le dentiste, (elles doivent [être] dans la désolation de ne pas être à Fontainebleau pour jouir de ces délicieuses parties), du reste c'est une ville de garnison où il y a mieux que du train; qu'elles ne m'en veuillent pas de cette taquinerie, c'est plus fort que moi. Je pense bien à elles et vous pouvez dire à Suzanne que j'ai la constance de lui conserver tous les timbres que je reçois; je les découpe à son intention.
J'ai mangé ce matin du fameux marsouin, et ce n'est pas mauvais; on croirait manger du gibier; mais ce que j'ai mangé de délicieux ce matin aussi, c'est une espèce de coquillage que je ne connaissais pas (du reste il ne se trouve guère qu'ici; on en pêche beaucoup en hiver); cela ressemble à ces drôles de bêtes que nous avons trouvées à Pourville sur une épave; c'est, paraît-il, le même animal; c'est délicieux, et on m'en enverra quand je serai rentré, car ce n'est pas la saison à présent; c'est mon ami Poly qui m'a fait cette surprise.
J'espère que je bavarde; il faut pourtant se coucher, mais j'ai à vous demander encore une corvée, c'est de m'expédier tout de suite encore une caisse, la grosse carrée, celle qui contient le plus de toiles.
Expédiez toujours hôtel de France, au Palais, Belle-Ile, et les clés par la poste.
Mille tendresses et baisers pour vous et les enfants, mes amitiés à Marthe.
Votre vieux Claude.

Document original.

722. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], lundi 25 oct^bre [1886]

Je ne suis pas content, le facteur est venu et n'a rien apporté pour moi; me voilà donc sans nouvelles jusqu'à demain. C'était hier dimanche, vous aurez fait la noce et m'aurez oublié, mais je plaisante et j'espère bien que rien de fâcheux ne vous est survenu; le facteur de Giverny est sans doute la seule cause de ce retard.
J'espère que vous avez le même temps qu'ici; il a fait une journée admirable, et j'ai enfin pu retravailler à mes toiles par soleil; c'est bien un peu changé depuis le temps, mais, comme je connais mieux la chose, ça a marché très bien. Le ciel est superbe ce soir, le baromètre en hausse, je suis plein d'espoir pour demain, bien qu'il fasse trop chaud pour la saison, car, la nuit dernière, il a fait un orage terrible qui m'a empêché de dormir, si bien que je ne me suis pas réveillé assez tôt pour vous écrire longuement, comme je l'aurais voulu; enfin, l'important était de ne pas vous laisser sans nouvelles, car vous n'avez pas à vous plaindre que je ne vous écrive pas régulièrement, et il faut que ce soit vous et que je vous aime joliment pour me livrer à une telle correspondance, et vous savez ce que c'est pour moi d'écrire. Vous avez vu la lettre de Durand; il a décidément l'idée fixe de vouloir me faire aller en Amérique, il peut se fouiller, le brave homme; mes petits voyages sont déjà assez éloignés comme cela.
Quel malheur que ce soit si loin, en effet; vous seriez venue me voir comme à Etretat et, par un temps comme aujourd'hui, vous auriez trouvé cela très beau et peut-être même lugubre. L'eau était calme; c'était superbe, et si ce n'est le besoin que j'ai de travailler et de profiter du temps, j'aurais bien aimé aller en mer; mais il faut travailler afin de hâter ce retour. On n'entend parler que des sinistres causés par la dernière tempête. Un bateau-pilote d'ici a trouvé en mer un trois mâts complètement démâté; partout dans les environs on trouve des débris de navires. A Quiberon, plusieurs bateaux de pêche se sont perdus corps et biens; c'est terrible. A propos de pilote, le susnommé a rapporté un oiseau superbe, qui s'est abattu de fatigue dans son bateau; c'est comme un merle gris perle, avec des taches roses; on l'a mis en cage, mais les petits ne sont pas là, et j'ai demandé sa liberté.
Mais me voilà en bas de la page, il faut dormir; je vous embrasse bien tendrement et tous les enfants, amitiés à Marthe.
Votre Claude.

Document original.

723. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], 26 oct^bre [1886]

J'ai vos deux lettres d'hier et avant-hier et suis [heureux] de vous savoir tous bien portants, mais ce qui me désole, c'est de voir que vous vous lamentez toujours tantôt de soucis intérieurs ou d'argent, ou *de trop m'aimer*; cependant, en dehors de notre séparation momentanée, vous devriez être plus satisfaite: les nouveaux domestiques sont bien, je ne vous ai pas laissée sans argent depuis mon départ, ce qui est important, et enfin vous êtes tous bien portants à part ces petites indispositions des enfants.
Je suis heureux quand je vous sais à l'abri des ennuis d'argent, je fais ce que je peux du reste pour cela, mais ne puis faire mieux pour le moment, et cependant ça m'ennuie bien de savoir les petits manquant de tout, car ils peuvent attraper mal; je suis bien heureux de les savoir gentils ensemble, et il me tarde bien de les voir, car il me semble qu'il y a un siècle que je suis parti.
Quant à mon inquiétude sur Mimi, vous savez que j'ai confiance en vous, mais quand on est loin, on s'inquiète toujours plus; mais ne me cachez jamais rien. Une question tourmentante pour nous, ce sont ces diables de grands garçons; il faut absolument être énergique et ne pas les laisser prendre cette habitude de paresse.
Si Jean désire aller à Rouen, ce qui est naturel, qu'il y aille samedi prochain, du samedi au lundi, et qu'il en prévienne son oncle, afin qu'il soit certain de ne pas le déranger ce jour-là; du reste, je vais écrire à Jean et aussi à mon frère; mais ce qui ne sera pas un mal, Jean va y être sermonné ferme, j'en suis sûr.

Mais ce n'est pas tout cela, car vous comptez sur mes lettres pour vous remonter, dites-vous. Ce que je voudrais, moi, c'est être près de vous, je le désire bien aussi, mais il nous faut un peu de patience. Il faut absolument que je mène à bien toutes ces toiles dont je suis en somme très content, et je ne crois pas me tromper; c'est justement pour cela que je ne dois pas désespérer. Il me faut lutter, même au risque de recevoir quelques averses. Dès que je quitterai Belle-Ile, je ne serai pas longtemps loin de vous, car je fais déjà abandon de mon tour de Bretagne.
J'espérais comme vous tenir le beau temps; il a fait si beau hier, puis, ce matin, les vents avaient changé et s'étaient mis au froid; j'étais bien content, ayant on ne peut mieux travaillé ces jours-ci et ce matin; mais, vers deux heures, il pleut sans discontinuer, et cela par vent du nord; c'est désolant.
Bref, ne vous impatientez pas et dites-vous que, malgré tout, je travaille et suis satisfait.
Dès que je vais avoir reçu de Durand, je vous enverrai pour le vin. J'ai bien votre compte de dépenses de la semaine, mais ne sais pas l'état de votre caisse; c'est pourtant important. Je ne vois pas de Badufle sur votre note; il ne faut pas le négliger. Puis, je reviens sur toutes ces questions, comme elles me viennent à l'esprit.
Vous ne devriez pas laisser prendre l'habitude aux enfants de se coucher si tôt; qu'ils lisent, car c'est une vie de moule, et il ne faut absolument pas les laisser s'engourdir comme cela.
Je viens de dîner et, tout en mangeant, j'ai pensé que, dans sa dernière lettre mon frère me fixait une date pour la visite de Jean; je viens de retrouver la lettre, et c'est le 8 ou 9; donc que Jean se borne à lui demander quel samedi il peut aller à Rouen et qu'il attende la réponse. Je suis donc, moi, moins [pressé] et ne leur écrirai à tous deux que demain, car j'ai les pieds gelés et ne vois qu'un moyen de me réchauffer, c'est de me rabougrir dans mon dodo.
Mais quel sacré temps il fait; j'ai bien peur pour demain.
Si je ne craignais de vous ennuyer avec mes commissions, je vous demanderais encore de m'acheter une paire de pantoufles chaudes en feutre, de confortables, la mesure de Jean un peu juste; ça m'est bien utile, car par ces longues soirées, lorsque j'ai barboté toute la journée et que je suis là à écrire, je finis par avoir froid.
Puis, en allant samedi au marché, il sera temps de me renvoyer des cigarettes, je fume plus par ces journées de pluie.
A demain, et demain je n'aurai plus rien à vous demander, ni à vous entretenir de questions plus ou moins ennuyeuses, car je m'aperçois que cette lettre est bien longue, mais peu faite pour vous distraire et vous remonter. Enfin, demain j'espère vous dire que j'ai beau temps; en attendant, dites-vous que votre Monet ne cesse de penser à vous, qu'il vous aime et vous voudrait.
Mes baisers aux enfants, mes amitiés à Marthe.
Votre Claude.
Je sais enfin la vraie manière dont s'écrit le nom du pays que j'habite *Kervillaouen* et non Kervilahen[1].

[1] Sur cette question d'orthographe, cf. *supra*, lettre nº 687.

Document original.

724. À G. PETIT [Belle-Ile-en-Mer, 26 octobre 1886]

... Je suis toujours dans mon île. Des mauvais temps (admirables) sont survenus, qui m'ont empêché de finir les toiles que j'avais commencées, puis je me suis passionné pour ce pays et j'ai entrepris pas mal de choses, et je crois pouvoir vous annoncer de bonnes choses pour montrer cet hiver.
[Il aurait besoin d'argent. Il reste encore une dizaine de jours.]
... En partant d'ici je vais à l'île de Noirmoutier chez Mirbeau. Il paraît que là aussi c'est superbe.

Autographes et documents historiques, Librairie de l'Abbaye, Bulletin nº 26 [mars 1963], nº 55.

725. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], mercredi 27 oct. [1886]

Décidément c'est par trop de mauvais temps, trop de pluie et c'est nouvelle lune aujourd'hui, et cependant je suis des plus satisfaits de mes études et même content d'avoir vu le pays par tous les temps; je ne le comprends que mieux.
Inutile de compter sur votre lettre ce soir, il fait une tempête aussi terrible que l'autre jour, mais par un autre vent, et le bateau n'a pu faire la traversée.
Le pays est bouleversé, on a la plus grande inquiétude sur deux canots partis à la pêche, ce matin, lorsqu'il faisait beau; ils étaient partis trois, et un seul a pu regagner le port; c'est celui du patron de l'auberge revenu à l'heure; on a eu beau chercher le long de la côte, on n'a vu ni les gens ni les bateaux.
Ce sont des pleurs de toutes les femmes, sœurs, etc., c'est déchirant; les hommes eux ne s'épatent pas et prétendent que ceux qui sont partis ont dû se réfugier dans quelque grotte, et qu'ils ne sont pas gars à se laisser prendre par la mer. N'empêche que l'on est reparti explorer toutes les anses où on peut les supposer. J'ai bien peur d'assister là à un terrible drame. C'est du reste la journée terrible: il était venu cinq bateaux-pilotes se mettre ici à l'abri du vent du nord qui soufflait toute la nuit; mais, avec la tempête, le vent a tourné, et ces cinq bateaux risquaient d'être brisés contre les rochers, s'ils ne parvenaient pas à prendre le large; mais ceux-là sont des malins et rien n'était beau comme de les voir manœuvrer et partir sur ces énormes vagues. Je suis resté là près de trois heures malgré pluie et vent, et maudissant de n'avoir pas un peu d'abri, ni mes affaires, ne fût-ce que pour avoir une indication de ces positions de bateaux; mais j'avais même du mal à me tenir, tant le vent est fort. Cela peut s'appeler une journée.
Et ce matin cependant il faisait relativement beau, j'avais très bien travaillé et j'organisais déjà à quelles toiles j'allais pouvoir travailler l'après-midi; puis, crac, la pluie et le vent. J'enrage de ne pouvoir être plus fort et de ne pas aller plus vite; il faudrait chaque jour de nouvelles toiles. Cette mâtine de mer n'est pas un jour de même, et elle est toujours plus belle; c'est admirable.
N'ayant pas de courrier, je n'ai pas reçu de Durand, mais, comme je suis certain qu'il m'enverra, je vous adresse de suite de l'argent pour le vin, au cas où il arriverait. Voilà 300 francs: le prix est de 230 francs plus le port; ça fera environ 250 au plus; c'est 50 francs en plus, et j'espère que Durand vous enverra les cent francs promis.
Je vais dîner. A tout à l'heure; il me tarde de savoir si on sait quelque chose de ces pauvres gens.
Epilogue de cette journée heureusement sans issue fatale:
Comme j'arrivais pour dîner, l'auberge était pleine de monde tout consterné; deux pères des hommes partis rentraient de leur recherche le long de la côte et annonçaient qu'il n'y avait pas à attendre les hommes (ils sont sombrés, morts). Je vous assure que ça faisait froid et qu'il était difficile de retenir ses larmes. Enfin, tout d'un coup, du bruit, des pas et les six hommes des deux bateaux entrent. Tableau, explications et petits verres; ils en avaient besoin, ils ont eu une journée épouvantable, ne pouvant trouver un refuge, et, plusieurs fois à bout de forces, ne pouvaient plus ramer. Eh bien! ça a fini par des blagues et des rires, et j'ai pu dîner. J'ai appris aussi que j'aurais mon courrier demain: le bateau n'a pu arriver à Palais, mais est arrivé dans un petit port de l'île.
Il paraît qu'à Palais la mer fait des ravages terribles, toutes les rues sont sous l'eau; car c'est justement grande marée aujourd'hui. Impossible d'entrer et sortir des maisons du port, de l'hôtel de France qui est battu par les vagues; et ça ne cesse pas. Enfin, peut-être me réveillerai-je demain avec un temps plus clément; en tout [cas], je suis sûr d'avoir de vos nouvelles et ce sera une consolation. Ne manquez pas de m'envoyer des pantoufles, toutes mes affaires sont transpercées d'humidité et je gèle dans ma chambre; dehors je n'y songe pas, mais une fois rentré c'est plus pénible. A demain, recevez toutes mes pensées, tout mon cœur; baisers aux enfants, amitiés à Marthe.
Votre Claude.
Pour sûr demain, au tour de Jean.

Document original.

726. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], jeudi 28 [octobre 1886]

Bonne journée aujourd'hui et, par extraordinaire, pas de pluie. J'ai bien travaillé, quoique ayant perdu ma matinée, mon porteur tuant un cochon, et, bien qu'il se soit fait remplacer par un garçon, je n'ai jamais pu arriver à installer solidement mes affaires contre le vent et, furieux, je suis rentré déjeuner de bonne heure, et j'ai pu rattraper le temps perdu après.
Je suis désolé de vous avoir fait de la peine; ce n'était certes pas mon intention et vous avez pris mon reproche trop au sérieux. Je vois du reste, par votre bonne lettre de ce soir, que vous ne m'en voulez plus; vous savez comme je vous aime et pensez bien que vous lire est une joie pour moi dans ma solitude, avec tous les tracas que me donnent mes toiles, avec ce terrible temps.
J'ai reçu ce soir de l'argent de Durand, et, comme vous, il me paraît décidément inquiet de me voir peindre ce pays si triste; et voilà qu'après m'avoir parlé d'aller en Amérique, il me conseille de revenir et d'aller passer l'hiver dans le Midi, parce que, dit-il, mon affaire, c'est le soleil. Eh bien! on finira par m'assommer avec le soleil! On doit tout faire, et c'est pour cela justement que je me félicite de faire ce que je fais.
Mon pauvre Jean va croire que je ne veux plus lui écrire, mais ce soir, me voilà une série de lettres indispensables à faire, à Durand, puis à M. Geffroy qui m'écrit une très aimable lettre en m'envoyant des livres, puis répondre à des lettres de réclamation, et j'ai encore d'autres réponses en retard. Vous passez toujours en premier, et j'ajourne les autres, mais Jean sait que je pense à lui et plus qu'il croit, et que cela ne l'empêche pas de m'écrire.
Vous ne me dites pas votre impression sur *Anna Karénine*. Je vais vous en envoyer un autre de Tolstoï que pourront lire les enfants; ce sont des contes populaires très naïfs et très jolis.
Je ne vous ai encore rien dit de cette pauvre petite Cot. Quel dommage qu'elle n'ait pas de petits, car elle vieillit, et je vous conseille d'éviter qu'elle ne devienne mère à présent; cela pourrait hâter sa fin, d'autant que ça ne lui réussit guère.
Je tiens à vous bien recommander la prudence pour les petits avec ce trapèze; je les connais, surtout Michel avec sa bravoure, et il se casserait vite la tête; veillez-y.
Embrassez-les bien fort ainsi que les grands et grandes, mes amitiés à Marthe; pour vous toutes mes tendresses, tout moi.
Votre Claude.
Et surtout soignez-vous bien.

Document original.

727. À P. DURAND-RUEL Kervilahouen, 28 oct^bre 86

Cher Monsieur Durand,
Je viens de recevoir votre lettre contenant 500 francs. Je vous en remercie, ainsi que de votre envoi de 200 à Mme Hoschedé. Je compte sur vous pour lui en renvoyer cent ainsi que vous me l'annoncez.
Je ne puis vous dire encore au juste l'époque de mon retour, ces derniers mauvais temps qui se prolongent outre mesure me retardant beaucoup. Je travaille cependant autant que je peux et me félicite d'être venu ici, quoique cela paraisse vous inquiéter. Je suis enthousiasmé de ce pays sinistre et justement parce qu'il me sort de ce que j'ai l'habitude de faire, et du reste, je l'avoue, je dois me forcer et ai beaucoup de peine pour rendre cet aspect sombre et terrible. J'ai beau être l'homme du soleil, comme vous dites, il ne faut pas se spécialiser dans une seule note. Mais, après cela, je suis décidé à rester à Giverny que j'aime beaucoup l'hiver. Enfin je vous tiendrai au courant de ce que je ferai et surtout de mon retour. De votre côté donnez-moi de vos nouvelles. Jusqu'à avis contraire, vous pouvez m'écrire ici.
Recevez mes meilleures amitiés.
Votre tout dévoué Claude Monet.
Vous ne me dites toujours rien des tableaux de Grenoble, si vous les gardez ou non. Dubourg m'a écrit qu'il vous les avait fait remettre. Il me demande de lui solder un reste de compte, 2 ou 300 francs, ou de vous en charger. Si vous le voulez bien, cela m'arrangerait ayant l'emploi de l'argent que j'ai. (Réponse).

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp. 320-321 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

728. À G. GEFFROY Kervilahouen, 29 oct^bre [1886]

Cher Monsieur Geffroy,
Je suis bien coupable de ne pas avoir répondu de suite à votre première lettre si aimable et qui m'a fait le plus grand plaisir, mais, je l'avoue, j'attendais la réponse à ma dépêche pour vous remercier doublement, car vous avez dû trouver mon procédé bien sans-gêne. J'ai reçu hier votre seconde lettre, mais les livres point, et le facteur ne les avait encore pas ce soir. Ce sera sans doute pour demain. Je travaille toujours à force et, malgré le vent et la pluie, je suis de plus en plus entraîné, mes études me donnent beaucoup de mal, mais enfin j'espère en rapporter quelques-unes qui donneront bien la sensation du pays.
Depuis votre départ, le temps a toujours été mauvais. Depuis hier seulement, il fait très beau, mais, hélas, c'est toujours cette terrible lutte du vieux sud et du jeune nord.
Vous avez réellement perdu en partant si tôt. Quelle tempête et quel terrible spectacle! J'ai vainement fait quelques barbouillages de cela, mais c'est bien peu de choses.
J'ai été tout aussi heureux que vous, soyez-en persuadé, de faire votre connaissance et j'espère bien que nous n'en resterons pas là et qu'à mon retour vous viendrez me voir à Giverny et assister au déballage de mes toiles.
Mes compliments à votre aimable compagne et à M. Focillon.
Et croyez-moi cordialement
Votre Claude Monet.
La famille Marec a été très sensible à votre souvenir et vous envoie le bonjour.
Jusqu'à nouvel avis, je reste ici.

Manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal.

729. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], vendredi 29 oct^bre [1886]

Je vous adresse seulement quelques lignes; j'écris à Jean, mais je tiens à ce que vous ayez vos baisers de chaque jour et à vous dire combien je suis content de ma journée; quel beau temps, une journée d'août! j'ai travaillé à six toiles et, pour faire cela par ces jours courts, il ne faut pas flâner. Décidément le soleil est une belle chose, et j'en ai fait aujourd'hui. Le baromètre est à beau temps, et, malgré la chaleur, je crois à une série. J'ai reçu les clefs de la caisse, mais que de mal je vous donne avec tous mes envois et que de frais!
Enfin, je crois qu'avec ce que je vous rapporte, je pourrai rattraper tout cela; je suis enchanté.
Je suis sans nouvelles de Mirbeau depuis assez longtemps et lui ai écrit ces jours-ci, car je crains qu'il ne pense que j'aime mieux rester ici que d'aller chez lui. J'attends de ses nouvelles, et il me dira si la caisse est arrivée.
Giverny doit être bien, si vous avez le même temps qu'ici, mais on ne peut pas tout avoir.
Le comble du bonheur après une journée comme celle-ci serait de vous embrasser, de vous posséder. Enfin, il faut se dire que ces belles journées-là nous rapprochent.
Recevez toutes mes tendresses et embrassez bien les enfants, amitiés à Marthe.
Votre Claude.

Document original.

730. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], samedi 30 oct^bre [1886]

Sans qu'il fasse mauvais, le beau temps d'hier n'a pas duré et la journée ne m'a guère avancé. Vers midi il est venu du brouillard, et, n'ayant rien encore par ce temps, et comme en somme je suis aussi l'homme du brouillard, il m'a bien [fallu] faire autre chose. Je suis donc parti avec des toiles blanches; mais le temps de faire une médiocre pochade, et ça s'est dissipé; et, comme j'étais trop loin pour rechercher d'autres toiles, force m'a été de ne faire que des pochades, pour faire quelque chose.
Ce soir, le baromètre est en baisse; du reste, il a fait si chaud toute la journée qu'il faut s'attendre à de la pluie. Malgré cela, je reste vaillant et plein de courage; seulement je doute que je fasse un bien long séjour à Noirmoutier, car je suis las de me surmener et ne pourrai continuer ce métier-là sans arrêt. Je suis absolument fatigué et de corps et d'esprit, je n'en dors même plus; ce matin, j'étais levé avant le jour, tant j'étais excité du beau temps d'hier.
Je suis bien aise que vous ayez eu aussi du beau temps et que vous en ayez profité pour faire quelques promenades; prenez-en donc le plus possible l'habitude, c'est la santé pour vous et les enfants.
Je suis sûr que Giverny me paraîtrait bien joli avec ses arbres jaunes, après m'être saturé la vue de ces rochers; mais vous savez ma passion pour la mer, et celle-ci est si belle. Instruit comme je le suis et ne cessant de l'observer, je suis sûr que j'arriverais à faire des choses tout à fait bien, si je vivais ici des mois encore. Je sens que chaque jour je la comprends mieux, la gueuse, et certes ce nom lui va bien ici, car elle est terrible; elle vous a de ces tons d'un vert glauque et des aspects absolument terribles (je me répète). Bref, j'en suis fou; mais je sais bien que pour peindre vraiment la mer, il faut la voir tous les jours, à toute heure et au même endroit pour en connaître la vie à cet endroit-là; aussi je refais les mêmes motifs jusqu'à quatre et six fois même; mais je vous dirai tout cela bien mieux de vive voix et avec mes toiles devant vous. Si ce n'était l'époque si pénible pour faire un aussi long voyage et surtout s'il n'y avait pas la traversée, je vous dirais: « Venez bien vite »; mais il est évident que ce serait trop pénible et trop long pour ne rester que peu de temps; mais, comme je vous le dis, je me dépêche et ne serai pas longtemps absent, dès que je quitterai Belle-Ile. Donc courage et patience à tous deux.
Recevez tout ce que je puis vous envoyer, mes constantes et bien tendres pensées, mes baisers à tous et mes bonnes amitiés à Marthe.
Votre vieux Claude.
J'oubliais de vous prier de demander au Dr Love, quand vous le verrez, ce que je puis avoir:
J'éprouve depuis longtemps déjà une douleur qui augmente chaque jour: c'est un point à la moitié du dos (côté droit); cela ne me quitte guère, mais est bien plus douloureux à la fin de la journée et plus je travaille, debout surtout; avec cela toujours plus ou moins ce sifflement des bronches que vous me connaissez, mais ce point douloureux dans le dos m'est pénible et me gêne. Ne vous effrayez pas, car, à part cela, je me porte comme un charme; seulement, il vaut mieux savoir et se soigner, si besoin est. Encore tout moi et mes baisers.

Document original.

731. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], dimanche 31 oct^bre [1886]

Encore une bonne journée de faite et assez beau temps, et j'ai enfin une toile terminée, c'est-à-dire à laquelle je ne veux plus travailler par raison, car j'y trouverais toujours à faire. Enfin, j'espère que ça va marcher rapidement à présent, car la plupart de mes toiles sont très avancées, sauf quelques-unes dont je ferai abandon et qui ne sont que des répétitions des mêmes motifs. Il pleut ce soir, mais le baromètre est au-dessus de variable, et il peut faire beau demain.
Je ne sais que vous dire pour l'argent, en présence de ce que vous me dites des choses prochaines à payer et de tout ce qu'il vous faut; cela me tourmente et m'inquiète un peu, je l'avoue, car ça va vite, et cependant vous avez reçu pas mal de moi, tant directement que par Durand.
Vous avez reçu à cette heure l'argent pour le vin, maintenant il faut que je commande du cidre, et pour cela il faut qu'aussi je débourse environ 170 francs que je dois. Je vais finir par être à sec. J'ai bien écrit à Petit qui me doit encore mille francs, mais vous savez comme il se fait tirer l'oreille; enfin, pour samedi, j'enverrai purement et simplement une dépêche à Durand pour qu'il vous envoie quelque chose. N'a-t-il donc pas envoyé les cent francs promis pour hier, que vous ne m'en dites rien? Mais que tout cela ne vous tourmente pas trop; agissez au mieux et soyez prévoyante. Enfin, il est grand temps que je revienne, et j'ai peur d'être obligé de me séparer bien vite de mes toiles, car il y a M. Singeot qu'il faut que je solde dès mon retour; et puis, moi aussi, je reçois bien des réclamations. Quelle sale chose décidément que l'argent! On croit toujours qu'on en a assez, et puis il en refaut encore.
J'espère que par le beau temps que vous avez tous vos rhumatismes vont vite se guérir; mais si les temps humides reviennent, il faut prendre des précautions.
J'ai reçu ce soir cette aimable lettre de Mme Manet, et il me faut bien vite lui répondre; et c'est tous les jours ainsi.
J'ai reçu aussi une dépêche de Mirbeau; il m'annonce qu'ils comptent venir tous les deux en bateau à Belle-Ile (jeudi) pour me voir et pour me chercher, mais il se figure que je suis comme cela prêt à partir du jour au lendemain.
Je ne suis pas fâché de sa visite, car la solitude [est] grande ici, et s'ils restent deux ou trois jours, cela va un peu faire diversion; puis je suis curieux de voir l'impression que mes toiles vont faire à Mirbeau. Ce n'est du reste qu'un projet, et, s'il survient grand vent, je ne suppose pas qu'ils s'aventurent; c'est sans doute le beau temps de ces jours-ci qui lui aura donné cette idée, dont je lui avais donné l'idée dans une de mes lettres.
Pour moi, je ne pense pas qu'il me soit possible de partir directement en bateau pour Noirmoutier, avec la quantité de caisses que je vais avoir; les deux que vous m'avez envoyées, une que j'ai fait faire ici et celle que j'ai apportée, sans compter les valises, etc. Puis je serai sans doute obligé d'aller à Quiberon pour les expéditions à vous faire d'une partie de ces caisses, et du reste, une fois là, je prendrai [le train?], m'arrêterai à Vannes pour aller visiter Sarzeau, le pays d'Helleu, qu'on dit très beau. Enfin, je verrai tout cela: je n'y suis pas encore. A demain, recevez toutes mes pensées, tout mon cœur, baisers aux enfants, amitiés à Marthe.
Votre Claude.

Document original.

732. À ALICE HOSCHEDÉ Kervilahouen, 1er nov^bre [1886]

Ci-inclus un billet de cent francs, afin que vous ne soyez pas gênée pour le mois des domestiques, et je viens d'envoyer 150 francs au marchand de cidre, dont 250 à marquer et 300 que je vous ai envoyés pour le vin; vous voyez que je me saigne et fais ce que je peux.
Je suis content que Durand vous ait envoyé et demain je lui écrirai pour vous samedi, mais, pour Dieu, ouvrez l'œil et, si la cuisinière vous demande des truffes, calmez-la (ou bien attendez que j'y sois). Comme je vous l'avais prévu, il a plu toute la nuit, mais il a fait une journée superbe et toujours très chaud; malheureusement je n'ai pu autant profiter que je l'aurais voulu de ce beau soleil, à cause de l'heure de la marée qui ne coïncidait pas avec tous mes motifs par soleil, sans quoi j'en aurais pu terminer un ou deux, et ça ne sera ce qu'il me faut que dans quatre ou cinq jours; mais je ne reste pas à rien faire pour

cela ; je suis tellement habitué à peindre sans arrêt depuis le matin jusqu'à la nuit que, malgré tout, je recommence ou fais des pochades, m'imaginant toujours que ce que je commence sera mieux et que je pourrai faire en deux ou trois séances ; ça me réussit quelquefois, mais ça me trompe encore plus souvent. Du reste, il y a des moments où je crains de m'abuser, je me trompe peut-être, je m'excite au travail, mais il se peut aussi que cette excitation seule me rende aveugle ou indulgent ; mais cependant je ne crois pas ; tant de mal et d'observations doivent donner un résultat.
D'après mes plans et ce qui me reste à faire, je me vois ici encore pour jusqu'au 14 ou 15, ce qui fera juste deux mois de séjour ici et de travail. Je compte ce délai en faisant la part des mauvais jours, car, si je suis un peu favorisé, j'aurai fini plus tôt, mais en tout cas je ne dépasse pas cette date, et, fin de ce mois, rentrée au bercail.
Ce que vous me dites de Giverny, des arbres jaunes et du brouillard me donne des remords, car voilà deux automnes que je manque et je me promets bien l'an prochain de n'y pas manquer.
Je vous envoie toutes mes tendresses, mes baisers pour vous et les enfants, mes amitiés à Marthe.
Votre Claude.
J'ai reçu les cigarettes.
Document original.

---

733. À BERTHE MORISOT Kervilahouen, Belle-Ile-en-Mer, Morbihan.

Chère Madame,
Je reçois seulement l'aimable lettre que vous m'avez adressée à Giverny et me hâte de vous répondre, car j'habite un pays où le service de la poste n'est pas très accéléré grâce aux bateaux-postes qui fonctionnent très irrégulièrement en cette saison, ne m'accusez donc pas si ma lettre vous arrive si tardivement. Merci mille fois de votre gracieuse invitation, je suis aux regrets de n'en pas pouvoir profiter (pour le moment du moins), mais soyez bien certaine qu'aussitôt mon retour, dans un mois environ, je viendrai vous voir.
Je suis ici depuis près de deux mois, un pays terrible, sinistre, mais très beau, qui m'avait peu séduit au premier moment, mais l'océan est si beau que je me suis embarqué dans une quantité d'études et plus je vais, plus je suis émerveillé ; mais quel terrible temps ! Je travaille par la pluie, par le vent. Bref, je suis très emballé ; je me fourre peut-être dedans, mais je vais toujours.
J'ai fait part de votre bon souvenir à Giverny où tout le monde est heureusement bien.
J'espère que M. Manet va aller de mieux en mieux, faites-lui, je vous prie, mes meilleurs compliments et croyez bien à l'amitié de votre tout dévoué
Claude Monet.
1er novembre 86.
D. Rouart, « Correspondance de Berthe Morisot », Paris, 1950, pp. 129-130.
Document original.

734. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], mardi 2 novbre [1886]

Quelle désolation pour vous que ces demandes d'Auvers, que je comprends votre ennui, mais surtout ne faiblissez pas, ou bien ce sera continuel ; soyez ferme et mettez plutôt les pieds dans le plat ; vous avez bien assez à faire et bien assez de soucis dont on ne s'inquiète pas, et m'est avis que vous devez vous débarrasser une fois pour toutes de ces menaces. À ce propos, pour vous comme pour moi, il est urgent que vous mettiez au feu toutes les lettres dans lesquelles nous causons de cette vilaine question ; faites-le donc, c'est plus prudent et plus convenable.
Cela dit, que je vous remonte en vous disant que j'ai très bien travaillé aujourd'hui par une journée superbe ; j'ai fait de bonne besogne, je crois, et le baromètre est au beau, vent du nord, et, si ce n'était l'heure de la marée qui ne m'est pas encore favorable, ça irait comme sur des roulettes. Merci de vos bons soins pour mes chères fleurs, vous êtes une bonne jardinière ; il n'est pas urgent encore de déterrer les glaïeuls, mais, quand on le fera, je recommande les plantes vivaces, les anémones, mes jolies clématites dans le petit rond, enfin bien des choses ; mais qu'on ne se presse pas, j'arriverai à temps, j'espère. En tout cas, ce que le domestique peut faire, c'est de labourer sur toute la longueur du poulailler et de la clôture sans gâter une plate-*bande* (pardon) de 70 centimètres environ, où je veux semer des pavots, mais qu'il ait soin de laisser les roses trémières ; il y en a beaucoup du côté du poulailler dans les mauvaises herbes (Jean pourra lui montrer) ; il y a là aussi quelques glaïeuls qu'on peut retirer.
Je viens d'écrire à Durand pour qu'il ne manque pas de vous envoyer chaque samedi ; j'espère qu'il n'y manquera pas.
Mirbeau et Alice arrivent demain ; une dépêche m'annonce qu'ils doivent partir de Noirmoutier demain matin à 8 heures pour arriver au Palais vers 5 ou 6 heures. Ici les marins prétendent qu'avec le vent du nord et la grosse mer (ils auront vent debout, si d'ici demain le temps ne change pas) ils ne pourront pas arriver dans la journée ; mais je dois quand même aller au-devant d'eux à l'heure indiquée, et, si j'ai à les attendre au Palais, je vous écrirai là une lettre qui vous arrivera en même temps que celle-ci. J'ai reçu ce soir la caisse, mais pas encore les feutres ; j'ai reçu aussi plusieurs livres, envoi de M. Geffroy, et, quand j'en aurai lu, je vous ferai un envoi.
Je suis en effet en retard avec ces chers petits, mais dites-leur bien que je médite de leur envoyer, quand je partirai d'ici, deux beaux goélands ; je les emporterai moi-même à Quiberon, leur donnerai bien à manger et les expédierai, mais il ne faudra pas les laisser à Vernon longtemps, car ils mourraient.
Il y a ici des masses d'oiseaux de passage en ce moment. Ce matin, j'ai pris dans ma chambre un délicieux oiseau-mouche plus petit qu'un roitelet, presque un papillon ; il ne voulait pas partir ; je l'ai mis sur ma fenêtre deux fois, et deux fois il est rentré. Poly prétendait qu'il resterait jusqu'à ce qu'il ait mangé toutes les mouches, mais il est cependant parti avant. Le gardien du phare en trouve tous les matins des centaines qui se tuent contre les vitres, attirés par le feu. Le gardien attend le moment de la bécasse pour m'en donner ; ils ont toutes sortes de gibiers. Allons, à demain, recevez de bons baisers pour vous et tous, mes amitiés à Marthe et encore tout mon cœur, tout moi,
Votre Claude.
Document original.

735. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], jeudi soir 11 hres [4 novembre 1886]

Comme vous devez le penser, ma vie a un peu changé depuis hier ; d'habitude, à cette heure, je dors profondément, mais je ne veux pas me coucher sans vous adresser quelques lignes un peu moins longues peut-être, car il me faut me lever de bonne heure demain, afin de rattraper le temps que j'ai un peu perdu aujourd'hui.
Mes voyageurs sont arrivés hier à 7 heures seulement, lorsque je commençais à désespérer. La mer avait été très grosse, et ils ont été tous malades, la belle Alice Mirbeau et un de leurs amis ; il a fallu qu'ils se sèchent avant de prendre le chemin de Kervilahouen et nous sommes enfin arrivés à 9 heures.
On a dîné très gaiement, puis il a fallu voir les toiles à la lumière ; premier enthousiasme de Mirbeau, aussi grande déception de ne pouvoir me ramener avec eux.
Ce matin, j'ai laissé tout ce monde dormir et suis parti au travail ; j'ai fait ma bonne matinée par beau temps. Ils sont venus au-devant de moi ; on a fait un tour, puis le déjeuner qui s'est un peu plus prolongé que lorsque je suis seul et il a fallu revoir les toiles au jour.
Là, l'enthousiasme de Mirbeau a débordé ; je me suis révélé sous un autre jour, mais cela m'a un peu fait perdre de temps et je n'ai pu travailler qu'un peu tard et vous voyez que ce soir les conversations artistiques et littéraires m'ont fait dépasser l'heure du coucher, mais comme ils ont intérêt à ce que je vienne bien vite à Noirmoutier, je dois travailler demain sans m'occuper d'eux.
Enfin, je suis content que mes toiles soient trouvées bien, mais il est vrai que Mirbeau est tellement fanatique !
J'ai reçu vos bonnes lettres et vois que vous avez toujours bien du souci, mais suis bien heureux que mes lettres vous fassent plaisir ; puis, j'ai une bonne nouvelle de Durand qui me dit qu'il vous enverra chaque samedi 200 francs ; du reste, voici sa lettre.
J'ai reçu ce soir les pantoufles ; merci de vos bons soins pour mes douleurs. Je n'ai pas reçu le fameux cataplasme, je l'aurai sans doute demain et l'emploierai de suite, car c'est agaçant.
A demain, plus longuement j'espère ; excusez-moi pour aujourd'hui. Recevez toutes mes tendresses, tout moi et à bientôt, car Mirbeau sera de retour pour le 1er décembre à Paris ; je ne resterai donc que peu de temps chez eux ; ils restent deux ou trois jours ici.
Baisers pour vous et les enfants, amitiés à Marthe.
Votre Claude.
Document original.

736. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], vendredi soir 11 hres [5 novembre 1886]

C'est encore bien tard, mais je m'en voudrais trop de vous laisser sans un mot ; vos [lettres] sont trop gentilles et vous pouvez vous rassurer et être bien sûre que je vous reviendrai comme je suis parti, tout à vous. Il m'est impossible de travailler aujourd'hui, une pluie battante une partie de la journée, impossible même de sortir de la matinée ; vers 2 heures j'ai voulu travailler, mais cette fois toutes mes affaires ont failli être emportées et force m'a été de plier bagages.
Mes visiteurs sont dans la désolation, car ils devaient partir demain matin, et en présence du temps, de l'état de la mer et de l'avis des pilotes, ils n'osent guère se mettre en route, tandis que le patron de leur bateau trouve le temps très beau et répond d'arriver à bon port. Enfin, ils sont très incertains s'ils partiront demain matin ; avec cela l'ami de Mirbeau, qui est un type épatant, a été si malade en venant qu'il a un trac monstre pour le retour. Moi, je leur souhaite beau temps, car ce serait aussi du beau temps pour moi. Les jours passent et il me faut en finir absolument d'ici dix jours à Noirmoutier, et nous revenons ensemble.
J'ai reçu les wlinsi[1] ; je vais m'en mettre, mais aujourd'hui j'ai peu senti ma douleur ; c'est surtout les jours où je travaille beaucoup.
Je suis heureux de penser que Durand vous envoyant, vous serez en partie soulagée des ennuis dont vous me parlez.
Pardonnez-moi ces courtes lignes ; si je suis seul demain, je me rattraperai. Je vous envoie toutes mes tendresses, tout mon cœur dans mes baisers pour vous et les enfants,
Votre Claude.
J'entends vos cris d'effroi d'ici, je sais votre frayeur des souris, mais cela devient terrible et il faut tout faire pour s'en débarrasser.
Samedi matin 6 heures et demie un temps de chien, de la pluie, du vent, de la grêle ; impossible de s'embarquer et malheureusement pas de chance de travail. C'est désolant, car malgré l'admiration de Mirbeau, dès que je m'arrête un peu et que je perds cet entrain au travail, je suis tout de suite moins satisfait de mes toiles et, malgré le charme de mes visiteurs, je souhaite leur départ. Mais à ce soir, voilà le grand jour ; il faut déjeuner et voir le temps, et vous, vous allez sans doute voir vos bêtes ; il me tarde bien d'être revenu.
Mille baisers encore.
Votre Claude.
[1] Wlinsi, sorte de révulsif employé au siècle dernier.
Document original.

737. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], samedi soir [6 novembre 1886]

J'ai toujours mes compagnons, cela veut dire que le temps n'est guère beau ; aussi étais-je désespéré ce matin et j'en voulais presque à Mirbeau d'être là, m'imaginant que sans eux je pourrais peut-être travailler, mais ce n'était cependant guère possible, le temps changeant toutes les minutes, j'ai pu cependant à peu près travailler l'après-midi, mais avec bien du mal. Sans doute ils partiront demain par un bateau-pilote, le leur n'étant pas assez sûr pour faire ce voyage par gros temps.
Mirbeau est toujours en extase et dans l'admiration du pays, il avoue que c'est plus grandiose qu'à Noirmoutier ; du reste nous avons [vu] ce matin des choses admirables, que je regrette bien de n'avoir pas faites, mais je ne puis refuser d'aller quelques jours chez eux, et ce doit être très beau également dans un tout autre genre.
Depuis qu'ils sont ici, ce n'est que noces et festins ; la belle Alice, qui est vraiment très gentille et très bien, surveille la cuisine et nous fait manger d'excellents plats qui me changent de mon ordinaire.
Mais malgré tous ces attraits, je ne souhaite que du beau temps et leur départ, car j'ai à travailler et il me faut une complète tranquillité. Je vois que vous êtes toujours bien soucieuse et que vous vous abîmez dans des pensées noires, et cela me désole. J'espère au moins que mon retour vous remettra tout à fait ; vous ne devez pas non plus douter de moi, ni du désir que j'ai de vous voir ; que je voudrais donc être à ce moment. La pauvre Blanche a aussi ses déboires avec ses études ; que dirait-elle, si elle avait à faire la mer qui ne reste jamais la même ? J'espère que cette dernière séance du dentiste se sera bien passée ; cela me fait toujours penser à mon pauvre Mimi ; il faudra bien s'exécuter si c'est indispensable.
Je suppose que M. Cellier n'est pas sérieusement malade ; ce serait bien ennuyeux pour tous.
Enfin, j'espère pour vous que ce fameux samedi toujours si redouté se sera bien passé et que vous aurez à temps et mon envoi et celui de Durand. A demain de bonnes nouvelles, j'espère ; recevez toutes mes pensées, mes caresses, tout moi ; baisers aux enfants, amitiés à Marthe.
Votre Monet.
Document original.

738. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], dimanche soir [7 novembre 1886]

Je ne saurais vous en vouloir de votre inquiétude au sujet des Mirbeau, mais je ne puis non plus m'empêcher de sourire, car vous ne me connaissez pas. Rassurez-vous donc bien et, si je vous dis que je trouve la belle Alice très gentille, soyez sans crainte.
Ils sont toujours ici ; chaque [jour] ce sont de faux départs à cause du temps ; ce matin tous les paquets étaient faits, déjeuner de meilleure heure, dépêche annonçant le retour, mais, sur le conseil des pilotes qui affirment que le bateau qui les a amenés n'est pas sûr, contrordre et renvoi à Noirmoutier du susdit bateau, de sorte qu'ils vont partir par un bateau-pilote que l'on attend ici cette nuit ou demain.
Tout cela est très comique, parce qu'il y a avec eux un monsieur très poltron, qui, depuis leur voyage pour venir, a un trac énorme du retour, surtout en entendant parler de dangers, et il n'ose pas demander à Mirbeau de retourner par chemin de fer, ce qu'ils ne veulent pas ; mais cela est très très amusant ; aussi avons-nous des repas des plus gais. Alice régnante continue à cuisiner et met l'aubergiste sens dessus dessous.
Aujourd'hui, elle était en tenue de voyage, c'est-à-dire en homme, et, ma foi, très bien ; ça a été une révolution dans le pays, et surtout lorsqu'on lui a vu tuer une espèce de corneille au vol. C'était une telle procession pour venir la voir qu'elle a dû défaire sa valise et se remettre en robe !
J'ai assez bien travaillé aujourd'hui et j'espère du beau temps pour demain ; le temps se met aussi au froid ici, et ce sera une bonne affaire pour moi, car hier j'ai eu comme un moment de découragement et j'étais très agacé de ne pas être seul, et vous savez comme tout de suite je perds mon entrain. Je trouvais tout mauvais ; mais je me suis heureusement remonté aujourd'hui. Du reste, ils ont eu l'esprit de me laisser aller travailler et ne sont venus me trouver qu'à la fin du jour, et sont les premiers à vouloir que je travaille à force, car ils comptent sur moi pour le 15, c'est-à-dire de demain en huit. Quant à rester chez eux, rassurez-vous ; ils quittent Noirmoutier le 1er décembre, donc ce retour tant désiré approche.
J'espère bien qu'après sa promesse, Durand ne vous a pas oubliée. A demain, pensez que vous êtes la seule Alice pour moi et que je n'ai qu'un désir, c'est de vous le dire et vous le prouver. Mille tendresses et baisers pour vous et les enfants ; mes amitiés à Marthe.
Votre Claude.
Document original.

739. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], lundi soir [8 novembre 1886]

Pas de lettre de vous ce soir, ça me rend toujours soucieux et c'est presque toujours le lundi ; enfin, c'est deux lettres pour demain.
Ici une bonne journée de travail, un temps superbe, mais forcément j'approche de la fin. Voici encore deux toiles auxquelles il ne m'est plus possible de travailler, le soleil n'éclairant plus du tout les choses de la même façon ; c'est un crève-cœur pour moi, car je voyais encore bien des choses à ajouter. Enfin, il me faudra mûrir tout cela en le voyant dans l'atelier près de vous sur ce pauvre vieux canapé.
Ce soir, il fait un temps ignoble, de la pluie et du vent, mais cela me sourit toujours de voir le mauvais temps la nuit, il y a plus de chance de n'en pas avoir le jour.
Les Mirbeau sont toujours là et très ennuyés de ne pouvoir partir et voilà qu'ils regrettent d'avoir renvoyé leur bateau ; le bateau-pilote qui devait les prendre est venu cette nuit, mais est reparti aussitôt sans avoir le temps de les prendre. Mirbeau se plaît beaucoup ici, mais sa femme et son ami voudraient bien être rentrés, et, d'après le temps qu'il fait, je doute qu'ils puissent encore partir demain. Aujourd'hui ils ont fait une récolte de champignons ; il y en a des masses ici et nous nous sommes fort régalés ce soir. Il paraît qu'à Noirmoutier il y en a encore plus et de toutes les espèces.
J'espère que Jean sera revenu exactement aujourd'hui et que son voyage se sera bien passé ; je ne puis lui écrire ces jours-ci ayant moins de moments à moi, et je vais même avoir bien à écrire, quand je vais être seul, car en ce moment, je me couche tard et il faut que ce soit vous pour que je résiste à me mettre au lit ; je vous vois dans le vôtre avec votre baby près de vous et mon Mimi dans son petit coin ; enfin, cette séparation touche à sa fin, dans une vingtaine de jours, dans quinze même, lorsque vous recevrez ces lignes, je serai à vous, mais il faut souhaiter des temps propices, autrement j'aurai bien des choses incomplètes. J'ai beau tâter le terrain et essayer de ne pas aller à Noirmoutier, pour rester un peu plus ici, je vois que Mirbeau m'en voudra, et il y a même quelque chose de n'y être pas allé avant de venir ici ; j'ai senti quelques petites pointes qui sont significatives.
A demain, recevez mes tendresses, mes pensées et mes baisers pour vous et les enfants, amitiés à Marthe.
Votre Claude.
Document original.

740. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], mardi 9 novbre [1886]

Je suis absolument navré des deux lettres (car moi aussi j'étais sans lettre hier) que je reçois et je ne comprends rien à cela, car je n'ai pas manqué un seul jour de vous écrire, et je vous assure qu'il n'y a pas de distractions possibles qui m'en eussent empêché, surtout sachant votre inquiétude, mais pourquoi donc n'avoir pas plus confiance en moi ? Enfin, j'espère qu'aujourd'hui vous aurez reçu mes lettres et êtes rassurée. Les Mirbeau sont partis ce matin par le bateau-pilote ; on est venu les réveiller à 6 heures, et à 8 heures ils étaient en route. Du reste, je vous l'annonce dans ma dépêche.
Je suis enchanté d'être seul et j'ai mieux travaillé aujourd'hui. J'ai repris mes petites habitudes, mes repas très rapides ; enfin, je me sens plus libre.
On m'a fait promettre de venir à Noirmoutier pour le 15, c'est-à-dire lundi ; j'ai promis, mais s'il est nécessaire pour mes toiles de rester un peu plus longtemps ici et surtout si le temps est beau, je retarderai de quelques jours, mais ne craignez rien, je n'en rentrerai pas plus tard pour cela, puisque Mirbeau est obligé d'être à Paris pour le 1er décembre.
J'espère donc que ces nouvelles vont vous satisfaire et que vous ne m'en voulez pas.
Vos deux lettres me font de la peine, surtout celle d'hier si laconique, et il me tarde d'être à demain soir pour lire vos excuses de ces vilaines suppositions.
Je vous adresse deux livres, les contes de Tolstoï et un Goncourt médiocre ; au fur et à mesure que j'aurai fini, je vous en enverrai d'autres. Vous recevrez aussi *Le Phare de la Loire*, tout le pays se l'est repassé, et chacun venait me le montrer fièrement. Poly seul était vexé de n'être pas compris dans cette note, car il dit lui-même : « Aujourd'hui nous avons bien travaillé. »
Je viens de recevoir une très gentille lettre de Jean qui me dit s'être amusé à Rouen ; je suis donc très content qu'il y soit allé. J'espère que son bobo va mieux ; je ne puis lui écrire encore, j'ai pas mal de lettres à écrire que je ne puis ajourner davantage.
Vous ne dites pas si M. Cellier est remis et si les enfants ont repris leur travail, ni si Durand vous a fait l'envoi ; enfin, je vois que vous aviez l'esprit à l'envers, mais je compte sur une bonne et longue lettre pour demain.
Je vous aime, ne le savez-vous donc pas ? Recevez tout mon cœur et mes baisers pour vous et les enfants, mes bonnes amitiés à Marthe.
Votre Monet rien qu'à vous.
Document original.

741. À P. DURAND-RUEL Kervilahouen, Belle-Ile, Morbihan

Cher Monsieur Durand,
Je suis en retard pour vous répondre, mais c'est que je viens d'avoir la visite de Mirbeau qui est venu pour quelques jours ici et j'ai eu un peu moins de temps à moi en dehors du travail.
Vous me demandez de vous envoyer ce que j'ai de terminé ; je n'ai rien de terminé et vous savez que je ne peux juger réellement de ce que j'ai fait que lorsque je le revois chez moi et j'ai toujours besoin d'un moment de repos avant de pouvoir donner les dernières touches à mes toiles.
Je travaille toujours beaucoup, j'ai souvent du mauvais temps malheureusement, et pour bien des motifs j'ai du mal à retrouver l'effet, et j'aurai beaucoup à faire une fois rentré à Giverny.
Je ne pourrai être de retour que dans la première semaine de décembre d'autant plus que j'ai promis à Mirbeau d'aller passer quelques jours chez lui à Noirmoutier, mais avant tout il me faut terminer, ou à peu près, mes toiles ici.
J'espère néanmoins que vous ne serez pas parti avant mon retour, mais en tout cas vous pouvez être assuré que je donnerai des tableaux rue de la Paix, dès que j'en aurai terminé à Giverny. Vous voudrez bien aussi donner des instructions pour que l'on m'envoie de l'argent au moment du retour si j'en manquais, ainsi que pendant votre absence, car, dès mon retour, je vais avoir à payer mon loyer, six mois échus en octobre.

Vous serez donc bien aimable de m'écrire pour me dire si je puis compter sur vous, comment et à quelle époque je pourrai avoir cet argent, car vous savez que pendant votre voyage dernier ça n'a guère marché. Je voudrais donc que vous disiez bien franchement si je puis absolument compter sur vous, absent ou non. Il faut qu'avant votre départ je sois bien fixé, car je ne voudrais pas repasser par les mêmes déboires que l'an dernier. Mais, je vous le répète, j'espère que vous serez encore là à mon retour.
Enfin un mot, n'est-ce pas, et en tout cas bonne chance surtout.
Votre tout dévoué Claude Monet.
9 nov^bre 86.

L. Venturi, « Archives... », 1939, t. I, pp.321-322 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

742. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], mercredi 10 nov^bre [1886]

Non, Madame, je n'ai pas plus oublié de faire porter mes lettres que je n'oublie de vous écrire. D'abord il n'existe pas de boîte à Kervilahouen. Tous les matins, je remets mes lettres à l'aubergiste qui se charge de les faire porter par des occasions à Palais; de là quelquefois des retards, mais je ne suis pas fautif, quoique vous en pensiez, et, si vous doutez que je [ne] cesse de penser à vous, cela est surtout malheureux pour vous et prouve que vous ne me connaîtrez jamais.
Enfin, j'espère que vos nerfs sont un peu calmés et que vous êtes rassurée sur les dangers que je courais, parce qu'une jolie femme était ici. Cela dit, embrassons-nous (hélas de loin) et ne pensez qu'au jour du retour qui approche tout doucement et préparez-vous à me bien recevoir, car il ne doit plus y avoir aucun nuage, vous le savez. Donc, tout à la joie et chassez-moi vos satanées idées noires qui reviennent si souvent.
Il a fait assez beau aujourd'hui, et j'ai beaucoup travaillé, si ce n'est bien. J'ai de plus en plus de mal, parce que je voudrais finir, et pour cela il faut retrouver bien juste son effet, ce qui est souvent impossible, car chaque jour le soleil raccourcit sa course et n'éclaire plus les choses de même; puis le temps est si variable qu'il me faudrait être suivi d'une voiture avec toutes mes toiles, car j'emporte souvent celles auxquelles je crois travailler d'après le temps, et très souvent, comme aujourd'hui, par exemple, le temps change pendant que je me rends à l'endroit; vous jugez du mauvais sang que je me fais, mais, comme je sais qu'il faut en finir, je suis obligé de transformer quelques toiles.
Ce que vous me dites de Jean, d'avoir pensé à vous et aux filles, me fait plaisir et surtout que vous y ayez été sensible, mais dites-lui de ma part qu'il aurait dû vous donner de ses nouvelles par un mot seulement. Si dimanche vous trouviez un lapin, moi aussi en travaillant j'en ai trouvé, et deux même, dans les mains d'un paysan qui chassait au furet; je les lui ai achetés, et le dimanche soir aussi nous mangions du lapin. J'ai écrit hier une longue lettre à Durand, pour le cas où il partirait avant mon retour, mais j'ai totalement oublié de lui donner les notes biographiques qu'il me demande; c'est vous qui m'y faites penser; du reste c'est si bête que je ne le ferai que s'il renouvelle sa demande; il connaît comme moi mon histoire de peintre, et puis, je l'avoue, il m'ennuie avec son Amérique.
Je suis sans nouvelles de Petit que j'ai de nouveau relancé pour l'avoir du solde de ce qu'il me doit, mais c'est très laborieux, et je vais être obligé de le bombarder de dépêches.
A propos de dépêches, je crains bien pour mes voyageurs, qui devaient m'en envoyer une dès leur arrivée, qu'ils auront été forcés de passer la nuit en mer. Ils étaient partis par bon vent et forte brise et comptaient être rendus en cinq à six heures, mais le vent est tombé et changé, et les marins d'ici disent qu'ils ont dû passer la nuit; du reste la dépêche annoncée n'est pas venue.
Je suis surpris qu'il fasse si froid à Giverny, car jusqu'à présent ici il n'a guère fait un peu froid qu'un jour ou deux. Le seul inconvénient, c'est la grande humidité: il pleut tant que la terre est transformée en un vrai marais; avec cela les maisons sont naturellement très humides.
Dites-moi donc si les chrysanthèmes que j'ai semés fleurissent; si oui et qu'il y en ait de jolis, marquez-les d'un bout de laine.
A demain, recevez mes plus tendres pensées, mes baisers pour vous et les enfants, amitiés à Marthe.
Votre vieux Monet qui vous aime et vous dit: « A bientôt! »

Document original.

743. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], jeudi 11 nov^bre [1886]

Pas de lettre ce soir encore, mais je ne vous accuse pas; il faut nous habituer à ces irrégularités, et heureusement il n'y en aura plus pour longtemps.
Il est minuit, je vous écris deux mots bien vite, pour que vous ne soyez pas sans nouvelles. Je viens de la pêche au congre dans le canot de l'aubergiste; quelle admirable soirée j'ai passée là, par un clair de lune étonnant, mais on était bien bercé, car la mer n'était pas précisément comme un lac.
En revanche, si j'ai passé une bonne soirée, je n'ai pas *(illisible)* de rager de la journée; il a fait un temps ignoble, de la pluie, de la grêle, du tonnerre; j'ai reçu tant de grêle que ce soir la figure et les mains me font encore mal et par moments je craignais que mes toiles ne soient crevées. Enfin, j'espère du beau temps pour demain, le vent a l'air de se mettre à l'est.
A demain, il est bien tard pour moi et je tiens à être sur pied au jour.
Pardon de cette balade qui m'a fait vous écrire si rapidement. Recevez toutes mes tendresses et mes baisers pour vous et les enfants, mes amitiés à Marthe.
Votre Claude.

Document original.

744. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], vendredi 12 nov^bre [1886]

Seigneur, quel courrier, que de gentilles lettres et de bons souhaits! Tous me sont chers, les vôtres surtout; merci, et dites bien à toutes et à tous le plaisir que me causent leurs bonnes pensées; je leur écrirai, mais ne puis le faire ce soir.
Mais hélas, pourquoi faut-il que ma joie soit gâtée par votre lettre d'hier? Quelle mauvaise inspiration vous a poussée à m'écrire ces méchantes lignes au sujet de votre jalousie et du séjour de Mirbeau et de sa compagne?
Je suis rentré ce soir harassé, mouillé, trempé, dégoûté, découragé, mais j'étais bien vite joyeux à la vue de toutes ces lettres et ne pensais plus qu'à vous tous et me voyais à Giverny; puis, en ouvrant cette lettre, c'était fini. Quel ton dur et bref! Vous ne m'aviez pas habitué à cela depuis que je suis ici, et les larmes sont venues malgré moi.
Que diriez-vous donc, si, vous répondant du même ton, je vous disais que c'est entendu, que vous pouvez faire et aller où bon vous semble, que je ne dirai jamais rien, que j'accepte votre pacte et que j'userai de ma liberté?
Non, vous avez été bien mal inspirée et vous troublez plus que vous ne supposez; cela sent la discorde, annonce la discussion; cela dit, au lieu de l'écrire, et c'était une querelle. Je pensais à ce retour avec une immense joie, maintenant voilà que j'en ai peur.
Ce qu'il y a de curieux en vous, c'est qu'il faut toujours que vous ayez un sujet de plainte: d'abord vous vous plaignez de mon oubli, ne recevant pas de lettre; là, je conçois votre souci, votre peine; puis, dès que vous avez la certitude que je n'ai pas cessé un jour de penser à vous, alors votre jalousie est plus grande. Vous ai-je donc écrit durement, sans la même tendresse? Je ne vous aurais pas donné de détails sur mes visiteurs et leur séjour, vous l'auriez trouvé mauvais; je vous en donne, vous le trouvez encore mauvais.
Enfin, vous me direz que je suis comme vous et que cela ne fait que prouver votre amour; c'est vrai, mais il était inutile de m'écrire de la sorte et j'en ai de la peine.
Je me monte et relis ces fatales lignes, puis j'y vois la volonté de prendre votre liberté; enfin, je souhaite bien que vos prochaines lettres soient différentes, car j'ai déjà bien des soucis avec mes toiles et ce temps affreux. J'ai été pendant longtemps persuadé de rapporter de bonnes choses, maintenant c'est différent, chaque jour c'est une toile qu'il me faut renoncer à finir, une autre que je gâte, et je maudis d'être ainsi à jour fixe, ça me paralyse et je maudis et Noirmoutier et ma promesse d'y aller, et je sais que je le froisserai en n'y allant pas; je lui dois beaucoup et je crains de le formaliser.
Je vais cependant lui écrire pour gagner quelques jours, mais si ce mauvais temps continue, c'est bien des toiles perdues.
Vous le voyez, j'ai plus besoin de bonnes paroles encourageantes et fortifiantes et que votre lettre ne peut que me retirer le peu de courage qui me reste.
Puis, je me sens si pur de conscience, que ces suppositions, dès qu'il y a un jupon près de moi, et cela m'attriste.
Si vous saviez comme, à part vous, les femmes me sont égales, vous croyez toujours qu'elles s'occupent immédiatement de moi; tout ça est absurde. Vous êtes ma vie et je vous aime; recevez mon triste cœur, tout moi. Merci encore et bien des baisers à toutes et à tous, et dites bien à Marthe de m'excuser de ne pas lui répondre de suite.
Votre pauvre vieux Claude.

Document original.

745. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], samedi soir [13 novembre 1886]

Je reçois votre lettre au crayon de Paris, suis bien désolé de ces contretemps de la poste, mais n'y suis pour rien, bien heureux encore que mes lettres, remises à des gens qui vont à Palais, vous arrivent toutes. Il ne manquerait plus que cela, avec vos idées noires. Jusqu'à votre lettre d'hier, je n'avais pas de raison de vous en vouloir, mais j'ai été malheureux de ce que vous m'avez écrit avant-hier, et justement vos si doux souhaits.
Enfin vos lignes de ce soir adoucissent un peu le mal, mais cela a comme brisé quelque chose en moi; calmez-moi donc bien vite.
Il continue à faire un temps déplorable et je continue à me faire du mauvais sang avec mes pauvres toiles.
Je viens d'écrire quatre lettres, dont une à Mirbeau lui disant que je ne puis quitter d'ici avant le 20 d'aujourd'hui en huit; ce sera toujours quelques jours d'espoir pour moi et quelques jours de moins à passer près de cette jolie créature; sacrebleu, ne craignez donc rien de moi!
Pour Mimi, il faut lui arracher cette dent; je trouve que le plus tôt sera le mieux. Vous avez pu voir si ce dentiste est habile, alors ne tardez pas et dites-lui, à Mimi, qu'il aura une grosse pièce, qu'il doit être raisonnable et me faire plaisir, puisque je lui envoie de beaux oiseaux.
Je regrette que vous n'ayez pas vu le docteur, j'aurais aimé savoir ce qu'il pense de cette douleur; le wlinsi n'a rien fait, sinon déplacé un moment les douleurs qui reviennent maintenant au même point. Plus je travaille, plus je fatigue, plus j'en souffre, et cela me cause une forte oppression. Dois-je remettre un autre wlinsi?
Ne m'en voulez pas de ces courtes lignes; ce n'est pas rancune, mais fatigue. Je vous envoie de bons baisers, comme si rien n'avait eu lieu et comptant sur de bonnes lettres qui me feront tout à fait oublier.
Embrassez bien tous les enfants, mes amitiés à Marthe, et recevez tout mon cœur.
Votre Claude.
J'ai reçu les six paquets de cigarettes; vous ferez bien de m'en envoyer quand vous aurez une occasion. Si on peut envoyer un petit flacon d'eau de Suez par la poste, adressez-m'en un.

Document original.

746. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], dimanche soir, 14 nov. [1886]

Vos bonnes lignes en date d'hier me font plaisir, car je vois que, depuis votre méchante lettre de l'autre jour, vous sentez vous-même vos torts et cherchez dans chacune de vos lettres à en atténuer l'effet.
Certes oui, je pense à l'an dernier et aux si bons moments passés tous les deux seuls. Que n'est-ce pareil aujourd'hui, hélas!
J'ai toujours aussi mauvais temps, c'est désolant; aussi suis-je d'une humeur massacrante, car je fais des bêtises, je m'acharne sur mes toiles, sentant bien qu'elles sont incomplètes et malgré mon énergie à travailler. Quel temps! Qu'y faire? Je n'arrive à rien de bon. Ce matin, j'ai absolument perdu une toile dont j'étais content et sur laquelle il y avait au moins vingt séances; il a fallu la gratter entièrement; mais dans quelle rage j'étais! Avec cela toujours sous la pluie. Cet après-midi, j'ai dû renoncer à 3 heures; ce n'étaient que grains et coups de soleil. Je reste ici, pour sûr, jusqu'au 20 ou 21; espérons que cette dernière semaine me sera plus favorable.
Je suis bien aise que les petits soient enfin vêtus, et qu'en grandissant ils deviennent un peu plus propres, mais je voudrais bien que Michel retrouve une bonne mine pour mon retour. Je m'étonne que vous n'ayez pas acheté votre robe toute faite, car avec ces petites couturières, soi-disant bon marché et qui ratent souvent, c'est encore un instrument à crédit.
Vous ne me dites encore pas si Durand vous a envoyé ou non, et pourtant c'était votre marché hier.
Comme je vous l'ai dit, je lui ai écrit dernièrement une longue lettre à laquelle il ne répond pas; pourvu qu'il ne parte pas sans le faire, car alors ce serait comme l'an dernier; quant à Petit, rien encore.
Dites à Jean de ne pas s'impatienter si je ne lui écris pas encore ce soir. Je vais écrire à Marthe et aux petits; j'ai aussi à écrire à mon frère; je lui dois une lettre depuis bien longtemps déjà; je ne puis donc vous consacrer toute ma soirée, mais dites-vous bien que je ne cesse de penser à vous, je vous aime et vous envoie tout mon cœur; mes baisers à tous.
Votre Claude.

Document original.

747. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], lundi 15 nov^bre [1886]

Hélas, je suis bien triste; aussi le temps est de plus en plus affreux, de la pluie à torrents et tous les jours. N'est-ce pas désespérant? Et cependant je ne bronche pas et ne perds pas courage, je suis seulement inquiet de mes toiles à la pensée qu'il peut faire ce temps-là toute la semaine. Votre lettre ce soir est si triste que cela me remplit aussi d'inquiétude. Que le diable soit de ces lettres d'Auvers! Puis vous avez dû recevoir cette lettre de moi où je vous disais toute ma peine des lignes que vous m'aviez adressées. Je ne puis donc m'attendre pour demain encore qu'à des tristesses de votre part. Bref, me voilà en plein au noir, maudissant bien les Mirbeau, cause de votre peine, de cet échange de reproches, et aussi cause de tourments pour moi, car si je n'étais pas aussi limité par le temps, j'aurais plus de courage et de confiance en moi. Enfin je souhaite que Mirbeau comprenne ma situation et m'écrive de ne pas me gêner si j'ai à rester plus longtemps; ce serait une joie pour moi de me voir quinze jours de travail devant moi.
Je suis cependant fatigué de ce travail incessant et vraiment pénible par ce temps.
Un autre sujet d'inquiétude, c'est ce silence de Durand, et j'ai le trac qu'il soit parti, ou bien voyant que je ne pouvais lui envoyer de toiles, ne s'est-il pas empressé de vous envoyer l'argent promis. Je lui écris à nouveau et viens d'envoyer une dépêche à Petit.
Que de sujets tristes, ma pauvre chérie, mais ne vous laissez pas abattre, songez surtout que je vous aime bien tendrement et que dans quinze jours nous serons réunis. Je souhaite, sans trop l'espérer, que vous avez compris la peine que m'ont causée vos lignes de l'autre jour et que demain vous écrirez bien tendrement; j'ai besoin de cela pour fortifier mon courage. Si vous avez le même temps qu'ici et surtout autant de pluie, la Seine doit bien monter. Ici, si cela continue, il ne sera plus possible de me rendre à mes motifs, tant les chemins et les terres sont pleins d'eau. Il m'a fallu aujourd'hui passer deux vallons où les ruisseaux étaient transformés en torrents; j'en avais jusqu'au haut des bottes, et Poly était obligé de passer nu-jambes.
Cela devient désastreux, les paysans ne peuvent ni labourer ni semer, et tout le monde est comme moi et dit que cela ne peut durer. Il faut bien qu'il vienne un peu de temps sec et froid, bien qu'ici il gèle rarement; enfin, c'est pour cela que je voudrais bien pouvoir rester un peu plus longtemps ici, car je suis sûr qu'une fois parti, il ferait beau.
Je vous quitte, je vais prendre mon repas bien tristement, puis faire ma causette avec le père Marec et les pilotes; cela me distraira un peu de mes soucis. Plus je vais, plus je trouve les gens de ce pays aimables et bien; dans ce modeste débit où je mange, il y aurait des tableaux de figures admirables à faire.
Allons, à demain; je vous embrasse de toutes mes forces ainsi que les enfants; mes amitiés à Marthe.
Votre Claude.

Document original.

748. À BLANCHE HOSCHEDÉ Kervilahouen, 15 nov^bre 86

Ma bonne petite Blanche,
Merci de ta bonne pensée, je suis très sensible à tes souhaits. Je n'ai pu répondre en même temps à toutes ces gentilles lettres, mais j'espère que personne ne m'en voudra de ce retard, surtout les garçons qui doivent passer les derniers.
Oui, j'espère que tu auras fait des progrès, car j'ai déjà remarqué que, livrée à toi-même, tu te donnais plus de mal et cherchais davantage; il me tarde bien de vous revoir, car, malgré mon vieux maussade caractère, je vous aime tous et pense bien à vous.
A bientôt, ma chérie, embrasse bien les petits pour moi et reçois pour toi les baisers de ton ami Claude Monet.

J.-P. Hoschedé, « Blanche Hoschedé-Monet », Rouen, 1961, p. 38 (partiellement).
Document original.

749. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], mardi soir [16 novembre 1886]

Vous n'avez pas encore ma lettre, je me tourmente de la réponse que vous allez y faire, et, à tant de jours de distance, vous aurez tellement changé d'impression que, pour sûr, ma peine ne va plus vous tourmenter à votre tour.
Vous pouvez m'écrire toujours ici jusqu'à ce qu'une dépêche vous informe de mon départ, et je ne le vois pas encore; tant pis, mais je tiens à sortir à peu près vainqueur avec mes toiles.
Pas de réponse de Mirbeau, rien non plus de Petit; quant à Durand, voilà une lettre de Caillebotte qui me fait craindre qu'il soit parti sans plus de façons; c'est égal, ce serait raide, car ses fils étant là-bas aussi, c'est donc le Casburn qui le représente et, dans ce cas, nous pouvons bien nous fouiller.
Le temps est toujours le même, ni pire, ni meilleur; j'ai cependant terminé une toile aujourd'hui, mais avec quelle peine; recevoir la pluie pendant des heures pour pouvoir donner quelques coups de pinceaux, non, c'est de la démence; je dis terminée, c'est-à-dire que je n'y puis plus travailler. Je vous enverrai demain un autre livre, toujours de Tolstoï, que je trouve, moi, très joli. J'ai l'intention aussi de vous envoyer du beurre de Kervilahouen, il est excellent et j'aurais dû y penser plus tôt; il ne coûte que 23 sous; c'est vraiment un pays où on peut vivre à bon marché.
Quant à l'envoi des oiseaux, je vais m'en occuper aussi, afin de ne pas trop faire languir les petits, mais pour cela j'espère qu'ils vont être bien sages et que Mimi va aller bravement chez le dentiste. Un des goélands est déjà de côté en lieu sûr, car ils sont en liberté dans le village et personne ne s'en occupe, de sorte qu'ils vont et viennent, et on ne peut toujours les attraper à volonté. Il faudra faire attention en les déballant de ne pas se faire mordre, car ils ont un bon bec; ils ont les ailes coupées; on pourra donc, après un jour ou deux passés dans le parc aux faisans, les laisser libres dans le jardin. Nourriture: de tout, du pain trempé, des pommes de terre, aussi naturellement du poisson. Ici on ne leur donne généralement rien; ils trouvent leur vie eux-mêmes. Le premier jour où une occasion se présentera, je ferai l'expédition et en aviserai par dépêche.
A demain, ma chérie; recevez mes tendresses; baisers aux enfants, amitiés à Marthe.
Votre Claude.

Document original.

750. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], mercredi 17 nov^bre [1886]

Ainsi que vous l'a dit ma dépêche, j'ai de suite télégraphié chez Durand pour que l'on vous fasse de suite l'envoi, mais, comme je vous le disais hier, ce silence pour vous, pour moi, et ce que dit Caillebotte prouvent qu'il est parti, et sans doute avant de recevoir la longue lettre que je lui avais adressée, justement en prévision de son prochain départ; j'aime mieux croire cela que s'il avait reçu ma lettre et n'y ait pas répondu.
Le certain c'est que c'est bien ennuyeux surtout pour vous, et je suis très tourmenté de vous savoir embarrassée; j'envoie dépêche sur dépêche à Petit, mais pas la moindre réponse. Je ne puis cependant que compter là-dessus modestement, et, une fois ces mille francs touchés et engloutis, il me faudra bien vite faire argent de mes pauvres toiles qui me donnent tant de mal. J'ai eu aujourd'hui une des plus mauvaises journées et j'ai eu le courage de ne pas travailler dehors; c'est depuis mon séjour ici la seconde fois que cela m'arrive.
Mais pour ne pas me laisser aller à me faire trop de mauvais sang, j'ai fait poser le père Poly et j'en ai fait une bonne pochade extrêmement ressemblante; il a fallu que tout le village voie, et ce qu'il y a de joli, c'est que tout le monde le complimente de sa chance, pensant que j'ai fait cela pour lui, de sorte que je ne sais trop comment m'en tirer. Enfin vous verrez ce type; c'est encore une espèce de diable à surprise dans le genre du père Paul.
Je sais bien toute la tristesse qu'à dû vous causer ma lettre de reproches tant de jours après que vous ayez écrit la vôtre; avec cette lenteur de courrier, il est encore plus pénible de se faire part de ses impressions; vous au moins, je vous lis le lendemain, mais pour vous c'est différent, car cette lettre que je vous écris ce soir ne quittera l'île que dans deux jours, puisque le courrier part demain matin à 9 heures du Palais; donc la morale c'est que, près ou loin, nous ne devons douter l'un de l'autre; certes, je suis fier de provoquer tant de jalousie, mais je voudrais obtenir plus de confiance; je n'ai de pensées, de désirs que pour toi, je t'aime et donnerais je ne sais quoi pour être dans tes bras, afin de chasser tous ces vilains soucis.
Ce soir, je reprends un [peu] d'espoir pour mes toiles, quoique le temps soit toujours bien mauvais, mais le baromètre monte, le vent va au nord, et c'est demain dernier quartier.
Je comptais sur une réponse de Mirbeau qui me mette à l'aise pour travailler et voici la dépêche qu'il m'adresse comme toute réponse. Ma foi, je lui ai répondu que je ne pouvais rien lui promettre, cela par dépêche aussi, et lui écris de nouveau lui expliquant ma situation; donc je suis ici jusqu'à ce qu'une dépêche vous informe de mon départ.
Je suis très peiné de savoir que les petits ne sont pas plus sages que cela, puisqu'ils se font consigner, et cela au moment où je m'occupe de l'envoi des goélands qui seront sans doute arrivés avant ces lignes ou en même temps; du reste, ma dépêche vous informera du départ (sans doute vendredi). Mais gare si j'apprends qu'ils se conduisent mal, gare les dessous.

Justement je me réjouissais de les trouver grandis, sages et raisonnables. Je vous quitte, car il me faut écrire à Jacques et à Jean, ce que j'aurais dû faire déjà.
Du courage! Aimez-moi en toute confiance. Quand vous recevrez ces lignes, peu de jours nous sépareront. Donc, plus d'idées noires, et, si vous ne recevez pas de chez Durand, télégraphiez-moi: Monet, pointe du Talus, Belle-Ile, et, si j'ai reçu de Petit, je vous ferai un envoi; mais plus de soucis, plus de plaintes, rien que de l'espoir, et, en attendant mieux, mille bons baisers à vous et tous, mes amitiés à Marthe.
Votre Claude.
Document original.

751. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen, jeudi][1] 18 nov^bre [1886]

Enfin, il a fait une journée possible, un peu de pluie, très peu, pour n'en pas perdre l'habitude, et j'ai pu faire d'assez bonne besogne. Deux ou trois journées comme cela, et je me considérerai comme heureux; du reste le baromètre continue à monter. Je viens de recevoir une dépêche de Petit me disant qu'une lettre chargée était en route. Enfin, de bonnes nouvelles sur toute la ligne, sauf ce que vous me dites de la santé de Germaine; à ce sujet, je trouve que, dès que vous ne savez pas ce qu'elle a, le mieux est de suite d'user du docteur. J'espère cependant que ce ne sera rien.
Je ne partirai pas le 20, qui est après-demain, mais sans doute vers la fin de la semaine prochaine, et encore si je suis favorisé un peu par le temps. J'espère que ma dépêche aura fait de l'effet chez Durand et que peut-être on vous a envoyé.
Les goélands partent demain matin, ainsi que du beurre; je n'ai que le temps de vous griffonner ces lignes pour m'occuper des emballages. Poly va porter demain au bateau à 5 heures du matin et emportera en même temps ma lettre qui vous arrivera un peu plus vite que les autres (sans doute vous la trouverez à Vernon en allant au marché, car je m'aperçois que j'ai daté ma lettre un jour d'avance; c'est le désir d'arriver vite qui me trompe, mais je peux cependant vous dire: «à bientôt!»).
J'espère que vos lettres d'Auvers ne sont pas plus inquiétantes que d'autres; cependant, pour que vous ne m'en ayez pas fait part, je crains quelque chose de fâcheux que vous n'aurez pas voulu me dire pour m'éviter des soucis. Vous me dites que vous n'êtes jamais dans l'atelier; je comprends cela, mais je voudrais bien que, par ces temps humides, on y fasse un peu de feu pour assainir avant que je n'arrive; quant aux souris, j'espère que l'on fait le nécessaire pour les faire disparaître, et je voudrais bien n'en pas avoir dans ma chambre.
Recevez toutes mes pensées et tout mon cœur; embrassez bien tous les enfants et dites aux petits combien je suis fâché de savoir qu'ils ne sont pas plus sages que cela; mes amitiés à Marthe.
Votre vieux Claude.
Les goélands aiment beaucoup le pain trempé dans du lait; il faut les gâter les premiers jours, pour qu'ils s'habituent à la maison.

[1] Le 18 novembre 1886 est un *jeudi*, jour que nous avons restitué à la place du *vendredi* que Monet avait écrit par erreur.
Document original.

752. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], vendredi 19 nov^bre 86

Votre lettre me contrarie bien pour vous, mais il ne faut pas vous effrayer de ce mot, mais vous ferez bien de voir M. Love. Je vois aussi que la pauvre Marthe ne va pas très bien et qu'elle s'ennuie; elle s'était trop monté la tête pour ces sacrés officiers, et il faudra bien la décider à quitter un peu son Vernon l'été prochain.
Je suis bien aise de vous savoir de l'argent en poche, pas assez, il est vrai, mais enfin vous n'êtes pas sans le sou.
Mais vous ne me dites seulement pas si l'envoi de Durand est fait par lui ou un employé; vous devez penser que je suis inquiet de savoir s'il est parti ou non. En tout cas, cet envoi de cent francs et son silence, tout cela n'est pas bon signe. Je viens de recevoir 500 francs de Petit; je vous en adresse inclus 150 francs. Je dois toucher les autres 500 à mon passage à Paris. Il a fait une assez belle journée aujourd'hui, pas de pluie et du soleil; vous pensez si j'en ai profité; mais à chaque belle journée je m'aperçois du changement de mes motifs, et il me faut bien constater qu'il ne m'est plus possible de retrouver mes effets, et j'aurais mieux fait de partir il y a trois semaines, car depuis cette époque, je m'en aperçois trop tard, je n'ai fait que détruire ce que j'avais fait de bien, et, quitte à rapporter des choses incomplètes, il eût mieux valu les avoir *dans leur pureté* d'accent.
J'ai été trop content de moi pendant un moment, de sorte que je ne sais plus guère où j'en suis, si c'est bien ou mal; mais ce qui est sûr, c'est que ce n'est pas ce que j'aurais voulu.
Enfin, je vais encore tâcher de sauver quelques toiles, le temps paraît bien se mettre au beau.
L'envoi des oiseaux et du beurre est parti ce matin; j'espère que le tout vous arrivera en bon état; le beurre malheureusement a été très mal emballé, et vous aurez, je crains, bien du mal pour le sortir du panier. Poly avait tellement peur de n'être pas assez tôt à Palais pour faire partir lui-même les goélands, leur donner à manger avant le départ et être revenu ici pour porter mes affaires, qu'il s'est levé à 3 heures du matin; du reste, il était de retour avant que je ne sois levé.
Si vous voulez des paniers comme celui du beurre, je peux vous en envoyer, ça coûte treize sous.
Vous me dites de penser à vous et de vous aimer, recommandation bien inutile, allez! Je ne puis penser à vous plus que je fais; quant à vous aimer, si vous ne le sentez pas, vous êtes aveugle.
Je vous envoie tous mes baisers les plus tendres pour vous et les enfants; toutes mes amitiés à Marthe.
Votre Claude.
Document original.

753. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], samedi 20 nov^bre [1886]

J'ai reçu votre dépêche, mais je savais déjà d'hier par votre lettre que vous aviez reçu cent francs de chez Durand et je vous ai de suite adressé 150 francs. Quelle désolation de vous savoir toujours de l'inquiétude pour cette petite nerveuse de Germaine; bien que ça ne soit pas grave, n'hésitez pas à aller chez Love le plus tôt possible.
Je ne suis pas surpris qu'il ait gelé si fort; ici il fait un temps admirable, mais qui donne à penser qu'il doit faire froid au continent. On fera bien, en effet, de se dépêcher pour les dahlias et les glaïeuls, et, si ça persiste et que les chrysanthèmes souffrent, faites de beaux bouquets, dont je jouirai peut-être encore.
J'ai heureusement très bien travaillé aujourd'hui à six toiles, si je puis avoir ce temps deux ou trois jours, cela me remettra et je pourrai sauver bien des toiles; mais, malgré la belle apparence, je tremble et redoute du brouillard le matin, ce qui me gênerait bien.
Enfin, je suis plus content et je peux partir vers jeudi ou vendredi, je ne sais encore par quelle voie.
Si vous voyez M. Love n'oubliez pas de le questionner au sujet de ma douleur qui ne me quitte plus; fatigué ou non, c'est maintenant une gêne continuelle.
Il me tarde de savoir si mes envois sont bien arrivés et la joie des petits. Poly me promet pour l'été prochain des oiseaux superbes qui s'élèvent admirablement et ne quittent jamais la maison; dès qu'il en aura déniché et élevé, il en enverra. En voilà un gaillard qui plairait aux petits, et d'autant mieux qu'il adore les enfants.
C'est aujourd'hui samedi, j'espère que mon pauvre Mimi aura eu le courage d'aller chez le dentiste avant l'arrivée des goélands; puisqu'il le faut, il ne doit pas se faire tirer l'oreille.
Écrivez-moi toujours ici jusqu'à avis contraire par dépêche. Je vais commencer demain mes nombreux emballages, ne gardant que juste les toiles auxquelles je peux encore travailler, et expédierai le plus de choses possible, afin de n'aller à Noirmoutier qu'avec l'indispensable et j'aurai encore cette énorme caisse qui y a été expédiée pour rien. Enfin, de jeudi en huit, c'est-à-dire le 2, je serai à Giverny; quel bonheur! Mille tendresses et baisers pour vous, pour tous et surtout la pauvre Germaine; mes amitiés à Marthe.
Votre Claude.
Document original.

754. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], dimanche soir [21 novembre 1886]

Votre lettre est encore désolante et je vous plains bien, ainsi que la pauvre Germaine; j'espère cependant que M. Love vous ôtera toute inquiétude.
J'ai enfin reçu une longue lettre de Durand que voici; du reste il n'est donc pas parti, comme je le pensais, et ne paraît pas prêt à partir, puisqu'il reprend des projets d'exposition pour Paris. Je suis bien aise qu'il vous ait renvoyé cent francs qui, avec les 150 que je vous ai adressés, vont vous mettre tout à fait à l'aise, mais ne perdez pas de vue l'économie, car malgré ces promesses rassurantes de Durand je ne voudrais pas être obligé de me mettre trop en avance avec lui, car alors il deviendrait plus exigeant et je serais dans l'obligation de lui donner bien des toiles dès mon arrivée, car, vous le voyez, il me guette absolument et arrivera à Giverny sitôt mon retour.
Il continue à faire un temps admirable, si beau et si chaud que je tremble que cela ne dure pas. J'ai fait une excellente journée, j'ai travaillé à sept toiles, je ne me suis pas arrêté une heure dans toute la journée et [suis] absolument éreinté ce soir.
Je suis sans nouvelles de Mirbeau depuis ma réponse négative à sa dépêche. Bien certainement il doit m'en vouloir un peu, je lui ai manqué tant de fois de parole depuis que je suis ici, aussi vais-je lui écrire pour lui annoncer ma venue pour ces jours-ci, sans le lui préciser cependant; je pense bien que ce sera jeudi ou vendredi.
J'espère que Jean a reçu ma lettre ainsi que Jacques; mon pauvre Jean se plaint que je ne lui écrive pas plus, mais il ne se rend pas compte de ce que j'ai de lettres à faire chaque jour, et je devais naturellement répondre en premier aux filles; puis, c'est chaque jour une lettre inattendue à répondre de suite. Enfin, pour un homme qui n'aime pas cela, c'est beaucoup, et vous, surtout, devez me savoir gré de mon exactitude.
J'espère que demain m'apportera de meilleures nouvelles, mais ne vous laissez pas abattre et soignez votre œil; n'allez pas être patraque à mon retour; songez que dans dix jours je serai à Giverny. Recevez mes pensées, tout mon cœur; baisers aux enfants, amitiés à Marthe.
Votre Claude.
Je vous remercie des cigarettes que je viens de recevoir, mais n'ai pas reçu l'eau de Suez.
Document original.

755. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], lundi soir [22 novembre 1886]

Je n'ai pas de lettre ce soir, ce qui me désole, et cette fois encore, comme je vous l'ai dit, c'est encore votre lettre de dimanche qui est en retard.
J'ai reçu la dépêche de Mimi; c'est un beau garçon, bien brave et bien gentil; embrassez-le bien et, naturellement, donnez-lui la pièce promise, mais vous ne me dites pas si les goélands sont bien arrivés. Poly s'en inquiète et ne cesse de me demander si j'ai des nouvelles.
J'espère que Germaine est mieux; sans doute vous étiez à Paris aujourd'hui et avez été rassurée par M. Love.
Le temps continue d'être superbe et certainement continuera. Quel dommage d'être obligé d'aller à Noirmoutier! J'en ferais plus en huit jours comme cela que pendant un mois; aussi est-ce un vrai sacrifice que je fais là à Mirbeau, mais, pour sûr, il se formaliserait, car je continue à être sans nouvelles, ou bien c'est qu'ils m'attendent d'un jour à l'autre. Enfin, je vais me préparer afin d'être tout prêt à partir soit jeudi matin ou vendredi selon le temps et ce que j'aurai pu faire.
Aujourd'hui j'ai moins travaillé qu'hier, et malheureusement pas aux mêmes toiles; le temps, quoique superbe, n'était pas le même.
Excusez-moi de ne pas remplir mon papier ce soir, mais, comme je n'ai que le soir pour m'occuper de mes emballages, il faut absolument que je m'y mette.
A bientôt, c'est ce que je peux vous dire de mieux; recevez en attendant mes tendresses et baisers pour vous et tous; mes amitiés à Marthe.
Votre Claude.
Je n'ai toujours pas reçu l'eau de Suez.
Document original.

756. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], mardi soir [23 novembre 1886]

J'ai reçu ce soir vos deux lettres d'hier et je vois que vous êtes toujours bien tourmentée par Germaine; c'est désolant, mais il faut espérer que les soins de M. Love vont un peu la calmer; c'est égal, que de soucis pour vous. Je vous remercie du médicament que vous m'envoyez, mais, sur le point de partir, je ne veux pas faire la potion; à présent je la prendrai à Noirmoutier, où je serai sans doute quand ces lignes vous arriveront. Je suis même encore obligé d'être très bref ce soir, ayant à continuer mes préparatifs de départ; je n'ai que le soir pour cela, car, par ce beau temps, je suis toute la journée dehors, et puis il faut que je sois tout prêt, car je dois partir par le bateau-pilote qui peut arriver cette nuit ou demain et qui ne séjournera que juste le temps de me prendre, et, comme selon le vent il peut aborder dans l'un ou l'autre port de l'île et qu'il doit m'envoyer chercher, il faut me tenir tout prêt. J'espère cependant que je travaillerai encore demain et qu'il n'arrivera pas avant demain soir. Puis il me faut préparer tout ce que j'ai à expédier à Vernon et que je vais laisser aux soins de Marec. A l'arrivée qu'on n'ouvre rien; je suis maniaque, vous le savez, et tiens à déballer tout cela moi-même.
Je suis content de la bonne arrivée des goélands et du beurre. Quant à mon retour, ne craignez rien; il ne sera pas retardé; le 2 je serai près de vous. Voici du reste le mot que je viens de recevoir de Mirbeau et qui me répète qu'il doit partir le premier; mais il me faudra vous quitter le lendemain pour une journée pour le dîner des Cosaques auquel il est convenu et promis que nous devons assister. Enfin, à bientôt! puisse cette perspective vous donner un peu de courage!
Je vous envoie toutes mes tendresses, tout mon cœur; mes baisers aux enfants, à la pauvre Germaine et mes amitiés à Marthe.
Votre Claude.
Document original.

757. À ALICE HOSCHEDÉ [Kervilahouen], mercredi soir [24 novembre 1886]

Toujours à Kervilahouen, le *Magenta*, le bateau-pilote qui doit m'emmener, n'est pas venu aujourd'hui, heureusement, car par ce beau temps j'ai pu travailler et je souhaite qu'il ne vienne que demain soir; malheureusement, il peut arriver d'un moment à l'autre dans la nuit; il y a justement très belle brise du nord, et c'est bon vent.
Je suis bien content de votre lettre et des nouvelles de Germaine; c'est sans doute déjà l'effet des potions de M. Love, mais s'il survient d'autres crises, ne vous alarmez pas, puisque vous savez que ça doit être un peu long.
Vous pouvez décidément douter de l'exactitude de mon retour; cependant je serai pour sûr à Giverny le jeudi 2, de demain en huit, par conséquent peu de jours après ces lignes.
Vous devez comprendre que sans cela je ne quitterais pas Belle-Ile où j'aurais beaucoup à faire pour terminer mes toiles, pour aller faire autre chose ailleurs.
Je vais à Noirmoutier parce que je l'ai promis; donc soyez rassurée et comptez sur moi. Je ne sais pas les heures de départ et d'arrivée de Noirmoutier, mais vous en préviendrai.
Je viens de recevoir cette lettre de M. d'Estournelles à qui j'avais justement écrit, quand vous m'avez envoyé la petite note Nilson.
Vous allez encore vous récrier et dire que je ne vais pas être à vous, mais rassurez-vous.
Je vous envoie encore deux livres: *Katia* de Tolstoï et le livre de [Hervieu?]; la première nouvelle est réellement extrêmement bien et curieuse, le reste médiocre; puis nous allons avoir le fameux *Calvaire* de Mirbeau qui paraîtra dès son retour.
A demain, je suis toujours en hâte, obligé de remballer le soir et de déballer le matin, à cause de ce bateau, qui repart dès qu'il arrive; puis il me faut aller donner mes dernières instructions pour l'expédition de mes affaires, m'occuper des provisions pour le voyage et enfin trinquer avec ces braves gens.
A bientôt; recevez toutes mes tendresses et mes baisers pour vous et tous, mes amitiés à la pauvre Marthe.
Votre Claude.
Document original.

758. À ALICE HOSCHEDÉ [Le Pélavé, Noirmoutier], vendredi [26 novembre 1886]

Enfin, me voici arrivé! Deux jours de voyage pour arriver jusqu'ici, voyage bien agréable pour moi cependant, car vous savez mon bonheur d'aller en mer. J'ai fait deux excellentes traversées avec pas mal de mer, mais c'était superbe, et jamais je n'ai vu un aussi beau coucher de soleil, il semblait que nous naviguions sur une mer de feu, de garance; c'était admirable.
Je suis donc arrivé ici à bon port, attendu et très bien accueilli; il était trop tard déjà pour voir le pays, mais ce que j'en ai vu n'approche pas de Belle-Ile, bien que dans un tout autre genre. J'ai du reste quitté Kervilahouen et ses braves habitants avec regret et je crois que j'en laisse aussi, car tous ces gens m'étaient très dévoués.
Je trouve votre bonne lettre en arrivant et me réjouis de savoir Germaine en chemin de guérison; j'espère que cela va continuer et que je vais vous trouver tous bien portants *jeudi*; c'est irrévocable.
Je pense à vous en ce moment au milieu de vos types de province et je vois votre air d'ici, pendant que vous rigolez. Je meurs de fatigue, car vous devez penser que depuis deux jours je n'ai guère dormi et je tiens à vous adresser ces quelques lignes dès ce soir, la levée ici ayant lieu à 6 heures et demie du matin.
Demain soir, je vous mettrai plus au courant de mes impressions sur Noirmoutier, puis je vous enverrai de l'argent pour payer le port de toutes mes caisses qui ont dû être expédiées ce matin par Quiberon, puis une de Saint-Nazaire, mais, comme je vous l'ai dit, je demande à ce que l'on n'ouvre rien avant mon retour.
A demain, mille tendresses et tout moi, tout mon cœur; baisers aux enfants, amitiés à Marthe.
Votre Claude.
Document original.

759. À ALICE HOSCHEDÉ Noirmoutier, samedi 27 [novembre 1886]

J'espère que les lettres mettront moins de temps à vous parvenir d'ici que de Belle-Ile, quoique ici le service se fasse par terre et naturellement à heure irrégulière à cause de la marée. N'ayez aucune crainte; du reste je n'en aurai pas beaucoup à vous adresser d'ici, puisque nous devons partir mercredi. Nous devons, soit que nous partions par mer ou par terre, prendre un train qui arrive à Paris vers 4 heures du matin, jeudi; je prendrai donc le train de 8 heures pour être à Vernon à 9 heures et demie.
J'ai reçu ce soir vos deux lettres, celle adressée à Kervilahouen et celle que vous m'adressez ici. Je suis bien content de voir Germaine se remettre petit à petit et bien heureux pour vous de ce que vous me dites de vos filles, et ne suis pas surpris de leur succès et, comme vous, regrette bien de ne pouvoir jamais en jouir. Enfin, je vais venir et espère ne pas retrouver, comme certaines fois, cette sensation d'isolement et d'étranger qui m'a si souvent indisposé.
Je reviens plein de joie de vous revoir tous, je la crois partagée; tout devra donc bien marcher.
Je vous envoie 150 francs pour les frais de mes nombreux envois dont je n'ai pu faire payer le transport.
Je suis très bien reçu ici, ma journée s'est passée à faire avec Mirbeau de grandes tournées, tant en voiture qu'à pied, pour avoir une idée de tout le pays, et je suis émerveillé: c'est en effet un superbe pays bien fait pour la peinture, les motifs y abondent et sont très variés; on se croit, selon les endroits, soit en Hollande, ou bien dans le Midi. J'ai vu des endroits qui me rappellent absolument Bordighera, une végétation admirable à se croire en plein été et, en effet, d'énormes mimosas couverts de boutons. Les villages, les dunes, tout est curieux. Ce n'est pas le colossal de Belle-Ile, mais c'est beau, et il est bien regrettable que je n'aie pu me tirer mieux d'affaire à Belle-Ile et venir passer ici deux ou trois semaines; j'y aurais fait, je crois, des choses bien et si différentes; enfin, on ne peut tout faire. Ne croyez pas que vous soyez en rien dans mon retard à venir ici; non, mes études avant tout, vous le savez, et, comme je vous l'ai écrit, je ne pouvais faire autrement que de venir; Mirbeau a, je crois, une réelle amitié et de l'admiration pour moi, il l'a prouvé et est dans la joie de me montrer le pays, mais très malheureux de voir que je n'y puis rien faire; car je n'ose tenter des pochades en deux ou trois jours. Certes, je voudrais rester, que, bien sûr, Mirbeau retarderait son retour, il me le propose; mais rester ici après avoir laissé mes pauvres toiles de là-bas et vous faire attendre encore, non, j'ai trop besoin de vous revoir et serai là jeudi. Je vous envoie toutes mes tendresses, tout mon cœur; tous mes baisers aux enfants, amitiés à Marthe.
Votre Claude.
Document original.

760. À ALICE HOSCHEDÉ [Noirmoutier], dimanche soir [28 novembre 1886]

Je vous écris à la hâte et, je crois, pour la dernière fois, car cette [lettre] ne sera sans doute à Giverny que mercredi. Si cependant nous devions retarder notre départ d'un jour, c'est-à-dire ne partir que jeudi au lieu de mercredi, je vous écrirais encore demain, et vous en seriez avisée par dépêche.

J'ai vu de délicieuses choses et je déplore de plus en plus de n'avoir pu venir plus tôt. J'ai cependant entrepris deux pochades, qui resteront à l'état de pochades, à moins que demain et après-demain je n'aie le même temps, et c'est dans ce seul cas, et, s'il le fallait, pour faire quelque chose de ces deux toiles, que nous retarderions le retour d'un jour. Donc, à jeudi matin. Quelle joie pour moi quand je serai dans le train pour Vernon. Pardonnez-moi d'être si laconique, mais je vous écris là avec les Mirbeau qui causent et me gênent absolument pour causer comme je le voudrais avec vous.
J'espère que toutes mes lettres en retard vous sont parvenues enfin. Merci de vos soins pour le jardin, mais je vois que je vais avoir bien à faire. Mille tendresses et baisers pour vous et tous les enfants, amitiés à Marthe.
Votre Claude.

Document original.

761. À BERTHE MORISOT Giverny

Chère Madame,
Je viens d'arriver et je compte venir à Paris la semaine prochaine, mercredi sans doute, donc, si cela ne vous dérange pas, je viendrai vous demander à dîner jeudi, c'est-à-dire de demain en huit. Vous voyez que je n'oublie pas.
Recevez ainsi que M. Manet mes meilleurs compliments.
Votre tout dévoué Claude Monet.
8 décembre 86.

D. Rouart, «Correspondance de Berthe Morisot», Paris, 1950, p. 130.
Document original.

762. À P. DURAND-RUEL Giverny, 8 déc^bre [1886]

Cher Monsieur Durand,
Je reçois votre lettre; c'est entendu, je vous attends dimanche. Rassurez-vous, mon intention n'est pas de vendre mes meilleures toiles avant votre venue, je tiens seulement à m'en réserver une partie pour moi en vue de l'avenir et des expositions.
J'ai en effet près de 40 toiles mais il n'y en a guère que cinq ou six de bonnes. Mirbeau est trop indulgent, moi seul sais ce que j'ai fait de bien ou de mal. Enfin s'il y en a six de très bien, il y en aura trois pour vous et trois pour moi, je ne puis vous dire mieux et certainement nous nous entendrons. De l'argent, je serai bien aise d'en recevoir avant votre visite, j'ai à payer mon loyer en retard. Tâchez donc de m'adresser de suite un billet de mille.
Tout à vous, Claude Monet.
A dimanche.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 322 (partiellement).
Archives Durand-Ruel.

763. À P. DURAND-RUEL Giverny

Cher Monsieur Durand,
Je compte venir à Paris mardi ou mercredi prochain et vous apporterai quelques toiles.
Je compte sur vous pour me réserver de l'argent pour ce jour-là. J'aurai besoin d'au moins 1500 francs. J'espère qu'il vous sera possible de disposer de cette somme.
A bientôt.
Tout à vous, Claude Monet.
24 déc^bre 86.
Je vous préviendrai du jour et de l'heure de ma venue par un mot, la veille.
C.M.

Document original, Archives Durand-Ruel.

764. À P. DURAND-RUEL Giverny

Cher Monsieur Durand,
Je viens vous demander si cela ne vous fait rien que je ne vous apporte pas encore les toiles cette semaine. Je dois venir à Paris le 5 ou 6 janvier et j'ai déjà été tant dérangé depuis mon retour que je désirerais bien ne pas me déranger avant cette date, et rester un peu à travailler. Dans ce cas, je vous serais obligé de m'adresser de suite ce que je vous ai demandé (1500 francs). Je suis tout à fait à sec et, en dehors de bien des choses à payer, vous savez ce que c'est que la fin d'année. Je compte bien sur vous pour le retour du courrier et dites-moi en même temps si vous êtes fixé sur la date de votre départ.
Votre tout dévoué Claude Monet.
27 déc^bre 86.

Document original, Archives Durand-Ruel.

765. À P. DURAND-RUEL Giverny

Cher Monsieur Durand,
Si j'avais su que ma demande vous cause tant de difficultés, je ne l'eusse pas faite, comme à plusieurs reprises vous m'avez demandé de vous donner des tableaux et le plus possible, j'ai cru que je pouvais vous demander 1500 francs sans savoir qui de nous deux était en avance.
Je vous retourne donc le billet de mille francs que vous m'envoyez. Je m'arrangerai autrement, mais préfère cela, d'autant que j'ignorais avoir affaire à d'autres personnes qu'à vous.
A part cela, tout à vous, Claude Monet.
29 déc^bre 86.

Document original, Archives Durand-Ruel.

766. À P. DURAND-RUEL Giverny

Cher Monsieur Durand,
J'ai été très surpris en recevant votre lettre de ce matin et n'ai pris que le temps de vous retourner le billet de mille francs qu'elle contenait, ignorant que vous aviez des comptes à rendre. Je vous avais demandé ce dont j'avais besoin, cela comme je l'ai toujours fait avec vous sans même songer lequel de nous était en avance et d'autant que depuis déjà longtemps vous demandez des tableaux et que je sais pouvoir vous en donner. Si j'eusse pensé vous causer l'ombre d'un ennui ou de reproche, j'aurais commencé par vous demander mon compte et me serais empressé de me mettre en règle.
Bref, c'est ce que je viens vous demander aujourd'hui. Et à l'avenir nous ferons nos modestes affaires au comptant, ce qui vaudra mieux pour tous deux. D'après votre lettre en date du 19 août 86, vous étiez mon débiteur de 141 francs 45. Voulez-vous m'établir et m'envoyer de suite le relevé de mon compte à dater de cette date. De mon côté je vous ai livré:

1° la toile gardée en place de celle de Mme Manet ..... 1000 francs
2° 3 toiles (exposition Grenoble), dont deux à 800 ..... 1600 francs
et une *(Bordighera)* ..... 1000 francs

En plus de cela j'ai retouché la *Manneporte (Etretat)* et d'autres toiles que vous m'aviez demandées — la *Manneporte*, 1200 francs. Dès que j'aurai reçu ce compte, je vous donnerai de suite satisfaction; puis nous nous entendrons sur les affaires à venir.
Votre tout dévoué Claude Monet.
29 déc^bre 86.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 322-323.
Archives Durand-Ruel.

ADDENDA AUX LETTRES

Document parvenu postérieurement au 1er janvier 1978

À G. CAILLEBOTTE Giverny, 6 juillet [c. 1884 ?][1]

Mon cher ami,
Je serais bien content de vous voir. Je vous attendais toujours comme vous me l'aviez promis. Envoyez-moi un mot me confirmant que vous venez mercredi [?], puis si vous pouvez [?] être à l'écluse, Bureau restant pour me dire à peu près l'heure.
Amitiés. Claude Monet.
P.-S. – Je pense à une chose, si cela ne vous gêne pas vous seriez bien aimable de voir à Argenteuil M. Flament, menuisier, mon ancien propriétaire: il a toujours mon grand tableau du *Déjeuner sur l'herbe*. Si vous voyez un moyen de me le faire parvenir par bateau, dans ce cas, envoyez-moi de suite une dépêche, je vous enverrai ce que je lui redois, 300 francs. C.M.

[1] Datée d'un *6 juillet*, cette lettre, écrite dans l'attente du passage de Caillebotte à l'écluse de Port-Villez, ne peut être placée avec certitude en 1884 (à moins d'une erreur de Monet sur le jour ou le mois), étant en contradiction avec la *lettre 508, 5 juillet 84*, qui rappelle un récent voyage en compagnie de Caillebotte.

Marie Berhaut, «Caillebotte, sa vie, son œuvre», Paris, 1978, p. 247, lettre n° 29.

II. PIÈCES JUSTIFICATIVES

En complément des pages 39 et 40 du premier volume de notre catalogue, nous présentons hors série deux importantes lettres conservées dans la famille d'Emile Zola.
Ecrites en 1868, à une époque où les documents de première main sont peu nombreux, ces lettres sont particulièrement révélatrices du comportement de Claude Monet envers Camille Doncieux, qu'il épousera deux ans plus tard, et envers son fils Jean né en août 1867.

A. GUILLEMET À É. ZOLA vendredi 17 [juillet 1868]

Mon cher Emile,
Trouvez-vous pour la seconde fois à 10 h ¼ à l'arrivée du train de Bonnières, vous y retrouverez encore de la volaille. Cette fois, ce sera la volaille Monet. Je me dépêche de vous la faire envoyer, on ne sait jamais *ce qui peut arriver*.
Voici le plan d'une petite pièce que je vous envoie. On pourrait peut-être en faire une machine qui n'aurait aucun succès:
Un trouble à Bennecourt ou un *actualiste*[1] dans l'embarras. Quand vous êtes partis d'ici, vous m'avez laissé avec la femme Monet. J'envoyai au mari une lettre émue parlant de la maladie de l'enfant.
Mon style avait des larmes dans la voix. Bref, la réponse du peintre fut émue pareillement. Il écrivit à la femme que les affaires s'arrangeaient et que d'ici à peu la même alcôve les abriterait. Joie de la femme. On attend quelques jours. Les lettres du mari deviennent moins pressées. Le mot: «patiente» figure 71 fois dans la même lettre. Le pauvre peintre batignollais[2] qui ose se dire votre ami est noyé dans les pleurs de l'épouse délaissée et rendu sourd d'une oreille par les cris de l'enfant. La patience de tous est donc à bout.
Mercredi matin, enfin, m'arrive une lettre de Monet. Cette lettre renferme les exhortations à la patience et rend compte de parties superbes en mer, de courses de taureaux. Bref: de noces. Le peintre batignollais en fait part à la femme abandonnée qui fond en cataracte, en trombe, en torrent, etc., etc. Le village de Bennecourt en est tout raviné et la *Canote* est pleine jusqu'au bord.
Le même Batignollais donne d'une voix faible un conseil à la pauvre abandonnée. Celui d'aller rejoindre l'infidèle au Havre.
Ce conseil est écouté favorablement.
J'en parle à Mme Dumont[3] qui ne refuse pas mais exige le départ du *patron* avec la femme Monet. Ils partent mercredi et arrivent dans les 9 h du soir au Havre. Jugez de l'étonnement et du *bonheur* du peintre cavalé.
Pour en finir et au dernier acte, Monet donne 400 francs et fait deux *petits bons*, comme dit Dumont[3], payables l'un dans un mois, l'autre deux mois ensuite. Dumont peut *se fouiller*, voilà mon opinion. Il va renvoyer tous les effets au Havre et je me hâte de vous envoyer la volaille.
Quant au revers de toutes ces émotions, les Dumont sont peu satisfaits et me font froide mine, à ma femme Blanche et à moi. De sorte que, d'un jour à l'autre, il se peut que je m'en aille. Je vous écrirai du reste si je change de domicile. Trouvez-vous donc demain samedi au chemin *de fer*. Je finis, mon cher ami, en vous donnant une bonne poignée de mains. Je vous charge en outre de mille compliments pour votre dame et Mme votre mère. A.Guillemet.
Le patron Dumont vous souhaite le bonjour ainsi que la patronne. Bonjour aussi à Duranty de ma part. J'espère vous voir à la campagne au mois d'août.

[1] C'est ainsi que Zola désigne les futurs impressionnistes dans le titre d'un article, «Les Actualistes», paru dans *L'Evénement illustré* du 24 mai 1868.
[2] Le peintre batignollais: Antoine Guillemet lui-même.
[3] Les Dumont, aubergistes de Bennecourt chez lesquels Monet, Guillemet et, deux ans plus tôt, Zola et Cézanne ont pris pension.

Document original, collection J.-C. Leblond, Paris.

A. GUILLEMET À É. ZOLA Mardi 18 août [1868]

Mon cher Emile,
Le pauvre peintre a rejeté l'ancre sur les fonds connus. Faute de mieux et l'année s'avançant, je me suis dirigé sur Bonnières où je suis depuis ce matin. Voilà tout et je tâcherai d'y rester jusqu'à la fin septembre. Les motifs me plaisent peu. Mais enfin on prend ce qu'on a. L'inquiétude est grande chez les Dumont, l'échéance des billets *Monet* est passée et le susdit peintre a filé du Havre[1]. On va faire marcher le télégraphe. Ce sera terrible.
Je fais des compliments à Mme votre mère et je souhaite un bonjour cordial à votre dame. Ma femme se joint à moi pour ces souhaits. Quant à vous, mon cher ami, deux bonnes poignées de mains et bon courage pour le roman.
Tout à vous, A. Guillemet.
Venez nous voir.
Plus d'eau dans le petit bras. On passe à pied sec. Je parlerai pour la maison Pernelle, si vous y tenez.

[1] Monet s'est réfugié à Fécamp avec Camille et Jean.

Document original, collection J.-C. Leblond.

(85) P. DURAND-RUEL À MONET Paris, 26 mai 1882

Mon cher Monsieur Monet,
Voici les quinze cents francs que vous m'avez demandés. Je voulais vous les porter, mais je n'en ai pas le temps. Je compte toujours sur vous pour me faire mes petits panneaux de porte le plus tôt qu'il vous sera possible. Tâchez de vous remettre en train comme lorsque vous étiez à Pourville. Vous avez des fleurs et des arbres superbes devant les yeux à cette époque de l'année. Ne laissez pas échapper ce précieux moment.
Si votre maison de Poissy vous porte malheur et vous rend tous malades, il y a un moyen bien simple d'y porter remède. C'est de la quitter et de vous installer ailleurs. Il vaut mieux perdre quelques loyers et conserver sa santé.
Ne vous inquiétez pas de la perte à subir s'il y a lieu. Faites beaucoup de tableaux et des bons, et nous gagnerons tous les deux assez d'argent pour payer les propriétaires.
En m'accusant réception des 1500 francs, annoncez-moi que vous vous êtes remis avec cœur et entrain à l'ouvrage et que tout va au gré de vos désirs.
Tout à vous, Durand-Ruel.

Document original, Archives Durand-Ruel.

(86) P. DURAND-RUEL À MONET Paris, 30 nov^bre 1883

Je vous envoie 300 francs en vous priant de me dire si vous avez fini mes panneaux et beaucoup d'autres tableaux. Ceux que vous m'avez donnés déjà ont beaucoup de succès et j'attends pour faire le plus de bruit possible autour de votre travail d'avoir le tout complet.

Document original, Archives Durand-Ruel.

(87) MIRBEAU À MONET Paris, 30 décembre 84

Mon cher Monsieur Monet,
Mille fois merci pour la très belle étude que vous m'avez envoyée. Je l'accepte avec une vive reconnaissance.
Ce que j'ai fait ne valait pas, hélas! tant de remerciements, et vous êtes le plus charmant et le plus indulgent des hommes pour m'avoir récompensé de la sorte...

Document original, collationné par M. Pierre Michel.

(88) MIRBEAU À MONET [Pont de l'Arche, octobre 1889]

Mille et mille fois merci; les oliviers que je connaissais sont superbes de lumière en dessous, et je me retrouve là-bas, sous leurs branches que j'aime tant...
Merci encore, mon cher ami, de votre superbe et trop magnifique don, merci de votre photographie...

Document original collationné par M. P. Michel.

(89) MIRBEAU À MONET [s. d.]

[Il a accroché le tableau d'oliviers de Monet dans son salon:]
je les aime follement, et plus je les vois et plus je les aime...

Vente, Paris, Drouot, 24 janvier 1972, n° 216.

(90) MALLARMÉ À MONET Paris, vendredi 18 octobre 1889

... Quant à quelque chose de vous, sur mon mur, Monet, je n'ai pas le cœur de cacher ma joie.

G. Geffroy, 1922, p. 146 — H. Mondor et L.J. Austin, «Stéphane Mallarmé, Correspondance», Paris, 1969, t. III, p. 364.

(91) E. DE POLIGNAC À MONET Paris, 2 novembre 1889

... Je vous suis très reconnaissant de bien vouloir vous féliciter que votre vue de «Varengeville» ne soit pas tombée entre les mains d'un barbare, mais bien sous le regard quotidien et charmé d'un admirateur de votre vif et superbe talent.

Document original collationné par J.-P. Hoschedé.

(92) MALLARMÉ À MONET Paris, 21 juillet 1890, vite

... On ne dérange pas un homme en train d'une joie pareille à celle que me cause la contemplation de votre tableau, cher Monet.
Je me noie dans cet éblouissement, et estime ma santé spirituelle du fait que je le vois plus ou moins, selon mes heures. Je me suis peu couché la première nuit, le regardant; et, dans la voiture, Mme Manet était humiliée que je ne craignisse les incartades du cheval, parmi le bruit de la fête, qu'au point de vue de ma toile... Vous, triste! le seul être qu'un découragement ne doive effleurer!

G. Geffroy, 1922, p. 330 — H. Mondor et L.J. Austin, «Stéphane Mallarmé, Correspondance», Paris, 1973, t. IV, pp. 123-124.

(93) TH. ROBINSON À MONET
11 East 14th Street, New York, 22 mars 1892

... On s'intéresse beaucoup à New York à vos tableaux, je crois que ça gagne chez les gens de goût; je crois qu'il y a de l'intelligence et un grand désir d'apprendre (je ne parle pas des marchands, mais des New-Yorkais en général). Chez M. Sutton, j'ai vu des Monet superbes que je ne connaissais pas. On est en

train de faire graver le *Monaco* — On a complètement échoué jusqu'à présent — Avec le tableau de M. Fuller on n'a pu rien faire. On est très long à faire paraître les choses — On garde les articles quelquefois assez longtemps, l'inconvénient est que l'on s'exprimerait tout autrement (si l'on ne change pas d'avis) dans cinq ou six ans. Enfin, j'espère que ça paraîtra dans le courant de l'été prochain.

Document original.

(94) TH. ROBINSON À MONET [New York], 17 août 1893

...Je suis allé à Chicago, au printemps, avant l'ouverture de l'exposition. Ça choque un peu, l'absence de modernité, de nouveau; ça a l'air d'être fait par de bons élèves de l'école des Beaux-Arts, et on vous dit là-bas avec fierté: «C'est très grand, dix fois plus grand que l'exposition de —». J'irai peut-être voir les tableaux, plus tard. L'exposition des maîtres du siècle doit être bien intéressante. Miss Hallowell y a mis beaucoup de soins. Chez M. Sutton, il y a des choses de Besnard, ça a l'air d'être fait pour les Américains. Il y a des beaux Monets: une *Vue de Rouen*, 72, je crois; une toile avec deux saules, très jolie, et une marine avec des filets, que je trouve adorable de couleur, d'un raffinement, d'une justesse qui me désespèrent. Comme c'est facile à faire «l'à-peu-près», mais, quand on veut aller plus loin, les difficultés sont énormes. J'espère voir des *Cathédrales* cet hiver à New York. Deconchy m'en a parlé avec enthousiasme.

Document original.

(95) G. DURAND-RUEL À MONET Paris, le 18 janvier 1897

[La maison Durand-Ruel enverra deux tableaux de Monet à l'exposition de Venise, selon le désir de l'artiste. Il est entendu que Monet se charge d'envoyer des tableaux à Stockholm. Le marchand n'a pas encore de réponse au sujet du tableau des Glaçons à Vétheuil. *Mais, puisque Monet, dans sa dernière lettre, disait s'être à moitié engagé avec un autre amateur, Durand-Ruel, avant d'offrir le tableau au client, voudrait être sûr de pouvoir l'avoir.]*

Archives Durand-Ruel.

(96) G. DURAND-RUEL À MONET Paris, 8 février 97

[G. Durand-Ruel est heureux d'apprendre que le jugement dans l'affaire Guérin a été rendu en sa faveur. Il est, comme Monet, enchanté des résultats de la vente Vever. Il a soutenu les tableaux de Monet contre les amateurs. C'est Petit qui a acheté le Pont d'Argenteuil *pour un client; mais il ne sait son nom. Le nº 79,* Sainte-Adresse, *a été acheté, croit-il, par M. Georges Kohn, un membre de la famille Rothschild. Durand-Ruel a acheté* L'église de Vernon, Le paysage d'hiver, *nº 85, et* Les faisans. *Montaignac a acheté* L'église de Varengeville *et* Les Glaçons. *Durand-Ruel a acheté également le nº 83 et le nº 84 pour M. Depeaux.]*

Archives Durand-Ruel.

(97) À P. DURAND-RUEL Giverny, 19 avril 1900

Je vous expédie ce matin même par grande vitesse onze des tableaux que vous avez choisis, soit dans une caisse dont je vous adresse la clef par la poste:

5 toiles, *Norvège*,
3 toiles, *Environs de Dieppe*,
1 toile, *Prairie à Giverny*,

et un colis contenant 2 *Vues de la Seine*, série du matin.
Il me reste à vous livrer 6 toiles qui ne sont pas encore signées et que je vous enverrai sitôt que possible.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 376. Archives Durand-Ruel.

(98) À P. DURAND-RUEL Giverny, 22 avril 1900

D'après ce que vous me dites je vois qu'il vaut mieux faire au mieux et n'exposer qu'un très bon choix, c'est pourquoi je vous ai télégraphié et vous prie de voir Faure et MM. Leclanché et Gallimard et me faire savoir de suite si je dois vous envoyer la *Cabane de Pourville* rachetée à la vente Chocquet, et la *Creuse*. J'adresse un mot à Marx pour lui faire part de mon désir.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, pp. 376-377. Archives Durand-Ruel.

(99) MONET À DURAND-RUEL Giverny, 1er mars 1907

... Deux mots pour vous informer que je viens de remettre au chemin de fer une caisse contenant six tableaux:

3 de *Fleurs*,
2 *Cathédrales*,
1 *Maison Varengeville*...

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 407. Archives Durand-Ruel.

(100) À DURAND-RUEL Grand Hôtel Britannia, Venise 26 novbre 1908

... Le portrait dont vous m'envoyez la photographie est bien de moi. C'est un peintre amateur anglais qui habitait le même hôtel que moi à Bordighera, mais je ne peux me rappeler le nom. Mais ce n'est pas le duc de Devonshire, comme on vous l'a dit...

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 417. Archives Durand-Ruel.

(101) À P. DURAND-RUEL Giverny, 23 octobre 1911

... Je suis heureux de pouvoir vous dire que j'ai pu retoucher celles de vos toiles qui en avaient besoin, et cela sans trop de peine... Dès que vos toiles seront sèches, je vous en ferai l'envoi...

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 429.

(102) À G. DURAND-RUEL Giverny, 13 décembre 1916

... Je voudrais vous annoncer l'envoi des toiles que vous avez choisies lors de votre dernière visite, mais, vous le devinez facilement, mon grand travail prend tout mon temps...

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 444.

(103) À G. DURAND-RUEL Giverny, 26 mars 1917

... Demain mardi 27 je vous ferai expédier une caisse contenant neuf tableaux, soit les huit que vous avez choisis et le neuvième... Vous voudrez bien recommander à Prosper de faire attention en déballant, car les signatures sont fraîches, ainsi que quelques retouches...

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 446.

(104) À J. DURAND-RUEL Giverny, 2 avril 1918

... Je vous adresse ces jours-ci une caisse contenant trois des tableaux que vous m'aviez retenus. J'ai trouvé les deux autres si mauvais que j'ai préféré les détruire...

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 450. Archives Durand-Ruel.

(105) À J. DURAND-RUEL Giverny, 4 avril 1918

... Autant qu'il m'en souvient voici les dates des trois toiles que je vous ai envoyées:

Bassin des Nymphéas en hiver: 1895.
Etretat: 1884.
La Seine à Port-Villez: 1896.
Le prix de chacune de ces toiles est de 15000 francs.

L. Venturi, «Archives», 1939, t. I, p. 450.

(106) À J. DURAND-RUEL Giverny, 13 janvier 1919

... Comme vous devez le savoir par MM. Bernheim, je viens de livrer à leur employé qui est venu ici en prendre livraison deux toiles choisies par ces Messieurs Bernheim lors de leur dernière visite, plus six des toiles que vous-même aviez [choisies], sauf la septième que je n'ai pas trouvée à mon goût pour vous être livrée.
Voici le détail des six toiles envoyées aujourd'hui:

2 *Coin de bassin aux Nymphéas* de	20000	francs chaque
Les îles à Port-Villez	18000	»
Bassin aux Nymphéas, les rosiers	18000	»
Le val de Falaise (Giverny)	16000	»
et *Inondation à Giverny*	16000	»

Pour ces quatre dernières toiles, il n'avait pas été question de prix entre nous, mais je suis obligé désormais de vous en demander ce prix, ainsi que je l'ai fait pour les dernières toiles vendues à MM. Bernheim. Vous voudrez bien m'en accuser bonne réception et me dire que nous sommes bien d'accord...

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 454.

(107) À J. DURAND-RUEL Giverny, 26 avril 1920

... Les tableaux que vous avez choisis sont tous signés, par conséquent prêts à vous être livrés...

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 456.

(108) À G. DURAND-RUEL Giverny, 1er décembre 1920

... MM. Bernheim recevront aujourd'hui, par un de leurs employés venu les chercher, douze tableaux dont six ont été choisis par vous et les six autres par votre frère et MM. Bernheim, lors de leur visite. Le tout se monte à la somme de 330000 francs, dont 165000 pour ceux choisis par vous-même...

P.-S. — Le tableau d'*Etretat* est peut-être encore un peu frais. Recommandez que l'on y fasse attention.

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 457.

(109) À J. DURAND-RUEL Giverny, 20 novbre 1923

... Je viens entre-temps de signer les quatre toiles que vous m'avez achetées. Je vous les enverrai aussitôt sèches...

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 462. Archives Durand-Ruel.

(110) MONET À J. DURAND-RUEL Giverny, 19 mai 1924

... Je vous préviens qu'hier M. Clemenceau a bien voulu se charger d'emporter vos quatre tableaux et qu'il s'est chargé de vous en prévenir, afin que vous les fassiez prendre chez lui, 8, rue Franklin...

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 462. Archives Durand-Ruel.

(111) À J. DURAND-RUEL Giverny, 21 mai 1924

... Vous me demandez le titre des quatre toiles que je vous ai envoyées. C'est bien simple: 1º *Etretat. Les bateaux de pêche*; 2º *La Maison de l'auteur à Giverny*; 3º *Les glaçons, Ecluse de Port-Villez*; 4º *Les glaçons sur la Seine à Port-Villez*. J'avais tout à fait oublié de mentionner ces indications au dos des toiles.
Pour le règlement de cet achat:

3 toiles à	40000 francs
et une à	50000 francs
Total	170000 francs

L. Venturi, «Archives...», 1939, t. I, p. 463.

(112) À M. JOHN BOULTON Giverny, 11 octbre 1924

Je m'empresse de vous retourner la photographie que vous m'avez envoyée. Le titre de la toile *(Rivière de l'Epte à Giverny)* faite, comme vous l'avez lu, est de 1884. Je regrette de ne pouvoir vous dire par quelles mains elle a pu passer; M. G. Bernheim pourrait sans doute vous dire de qui il la tient; quant à moi, il m'est impossible de vous dire à qui je l'ai cédée.

Document original.

LISTE DES ABRÉVIATIONS UTILISÉES

B. = Bois
T. = Toile
b.d. = en bas et à droite
b.g. = en bas et à gauche
b.c. = en bas et au centre
b.c.-d. = en bas et au centre-droit
b.c.-g. = en bas et au centre-gauche
h.c. et h. cat. = hors catalogue
h.d. = en haut et à droite
h.g. = en haut et à gauche
P.A. = propriétaire anonyme
s.d. = sans date
s.n° = sans numéro
s.p. = sans page
c. = circa

H. Adhémar, 1950 = H. Adhémar, *Monet, Peintures*, Paris, 1950.
A. Alexandre, 1921 = A. Alexandre, *Cl. Monet*, Paris, 1921.
A. Arnyvelde, 1914 = A. Arnyvelde, *Chez le peintre de la lumière*, in: *Je sais tout*, 15 janvier 1914.
J. Aubry, 1922 = J. Aubry, *Eugène Boudin*, Paris, 1922.
G. Besson, s.d. [1949] = G. Besson, *Cl. Monet*, Paris, Braun (Les Maîtres), s.d. [1949].
L. Cabot Perry, 1927 = L. Cabot Perry, *Reminiscences of Cl. Monet from 1889 to 1909*, in: *American Magazine of Art*, mars 1927.
G. Clemenceau, 1928 = G. Clemenceau, *Cl. Monet, les nymphéas*, Paris, 1928.
S. Cotté, 1974 = S. Cotté, *Monet*, Paris, 1974.
L. Degant et D. Rouart, 1958 = L. Degant et D. Rouart. *Cl. Monet*, Genève, 1958.
M. Elder, 1924 = M. Elder, *A Giverny chez Cl. Monet*, Paris, 1924.
F. Fels, 1925 = F. Fels, *Cl. Monet*, Paris, 1925.
M. de Fels, 1929 = M. de Fels, *La vie de Cl. Monet*, Paris, 1929.
G. Geffroy, 1922 = G. Geffroy, *Cl. Monet, sa vie, son temps, son œuvre*, Paris. 1922.
G. Grappe, s.d. [1909] = G. Grappe, *Cl. Monet*, Paris, Librairie artistique internationale (l'Art et le Beau), s.d. [1909].
J.U. Halperin, *Félix Fénéon, Œuvres... complètes*, Genève, 1970 = J.U. Halperin, *Félix Fénéon, Œuvres plus que complètes*, Genève, 1970.
J.-P. Hoschedé, 1960 = J.-P. Hoschedé. *Cl. Monet ce mal connu*, Genève, 1960.
P. Jamot et G. Wildenstein, 1932 = P. Jamot et G. Wildenstein, *Manet*, Paris, 1932.
C. Joyes, R. Gordon. J.-M. Toulgouat et A. Forge. *Monet at Giverny*, Londres, 1975; cf. *Monet at Giverny*. 1975.
X. Lathom, 1931 = X. Lathom, *Cl. Monet*, New York, 1931.
Ch. Léger, 1930 = Ch. Léger, *Cl. Monet*, Paris, 1930.
M. Malingue, 1943 = M. Malingue, *Cl. Monet*, Monaco, 1943.
C. Mauclair, *L'Impressionnisme*, 1904 = C. Mauclair, *L'Impressionnisme, son histoire, son esthétique, ses maîtres*, Paris, 1904.
C. Mauclair, 1924 = C. Mauclair, *Cl. Monet*, Paris, 1924.
C. Mauclair, 1927 = C. Mauclair, *Cl. Monet*, Paris, 1927.
Ch. Merrill Mount, 1966 = Ch. Merrill Mount, *Monet*, New York, 1966.
Monet at Giverny, 1975 = C. Joyes, R. Gordon, J.-M. Toulgouat, A. Forge, *Monet at Giverny*, Londres, 1975.
O. Reuterswärd, 1948 = O. Reuterswärd, *Monet*, Stockholm, 1948.
J. Rewald, *C. Pissarro*, 1950 = J. Rewald, *Camille Pissarro, lettres à son fils Lucien*, Paris, 1950.
J. Rewald, 1955 = J. Rewald, *Histoire de l'Impressionnisme*, Paris, 1955.
J. Rewald, 1961 = J. Rewald, *The History of Impressionism*, New York, 1961.
J. Rewald, 1973 = J. Rewald, *The History of Impressionism*, New York, 1973.
J. Rewald, *Theo van Gogh*, 1973 = J. Rewald, *Theo van Gogh, Goupil and the Impressionists*, in: *Gazette des Beaux-Arts*, janvier-février 1973.
L. Rossi Bortolatto, 1972 = L. Rossi Bortolatto, *L'Opera completa di Cl. Monet 1870-1889*, Milan, 1972.
D. Rouart, J.-D. Rey et R. Maillard, 1972 = D. Rouart, J.-D. Rey et R. Maillard, *Monet, Nymphéas*, Paris, 1972.
I. Sapego, 1969 = I. Sapego, *Cl. Monet*, Leningrad, 1969.
W.C. Seitz, 1960 = W.C. Seitz, *Cl. Monet*, New York, 1960.
A. Stokes, 1958 = A. Stokes, *Monet*, Londres, 1958.
A. Tabarant, 1947 = A. Tabarant, *Monet et ses œuvres*, Paris, 1947.
Thiébault-Sisson, 1900 = Thiébault-Sisson, *Cl. Monet, les années d'épreuves*, in: *Le Temps*, 26 nov. 1900.
Thiébault-Sisson, 7 déc. 1926 = Thiébault-Sisson, *Claude Monet*, in: *Le Temps*, 7 déc. 1926.
Thiébault-Sisson, 29 déc. 1926 = Thiébault-Sisson, *Autour de Claude Monet, Anecdotes et souvenirs*, in: *Le Temps*, 29 déc. 1926.
Thiébault-Sisson, 8 janv. 1927 = Thiébault-Sisson, *Autour de Claude Monet, Anecdotes et souvenirs, II*, in: *Le Temps*, 8 janv. 1927.
Trévise (de), 1927 = Duc de Trévise, *Le Pèlerinage de Giverny*, in: *Revue de l'Art ancien et moderne*, janv.-fév. 1927.
L. Vauxcelles, 1905 = L. Vauxcelles, *Un après-midi chez Cl. Monet*, in: *L'Art et les Artistes*, décembre 1905.
L. Venturi, *Archives...*, 1939 = L. Venturi, *Les Archives de l'Impressionnisme*, Paris, 1939.
L. Werth, 1928 = L. Werth, *Cl. Monet*, Paris, 1928.
D. Wildenstein, 1967 = D. Wildenstein, *Monet, Impressions*, Lausanne, 1967.
D. Wildenstein, 1971 et 1974 = D. Wildenstein, *Cl. Monet*. Milan 1971 (édition italienne), 1974 (édition française).
D. Wildenstein, 1974, t.I = D. Wildenstein, *Monet, vie et œuvre*, t.I, Bibliothèque des Arts, Lausanne-Paris, 1974.

N.B.
Annuaire du Commerce = Annuaire-Almanach du Commerce Didot-Bottin.
Arts (Les) = *Le Journal des Arts = Beaux-Arts = Arts.*
Chronique des Arts = *La Chronique des Arts et de la Curiosité*, supplément à la *Gazette des Beaux-Arts.*

Monet, 1952, Zurich, Paris et La Haye = *Monet*, Kunsthaus, Zurich, mai-juin 1952; *Monet*, Galerie des Beaux-Arts, Paris, juin-juillet 1952; *Monet*, Gemeentemuseum, La Haye, juillet-septembre 1952.
Monet, Edimbourg et Londres, 1957 = *Monet*, Royal Scottish Academy, Edimbourg, août-septembre 1957; *Monet*, Tate Gallery, Londres, septembre-novembre 1957.
Monet, Saint Louis et Minneapolis, 1957 = *Cl. Monet*, City Art Museum of Saint Louis, septembre-octobre 1957; *Cl. Monet*, The Minneapolis Institute of Arts, novembre-décembre 1957.
Monet, New York et Los Angeles, 1960 = *Cl. Monet, Seasons and Moments*, Museum of Modern Art, New York, mars-mai 1960; *Cl. Monet, Seasons and Moments*, The Los Angeles County Museum, juin-août 1960.

TABLEAUX DATÉS PAR L'ARTISTE D'UNE ANNÉE DIFFÉRENTE DE CELLE À LAQUELLE ILS SONT CATALOGUÉS ICI

Numéro du catalogue	Titre	Daté de	Catalogué en
822.	Bateaux de pêche	1884	1883
974.	Hameau de Falaise près Giverny	1883	1885
981.	Printemps, saules	1886	1885
1002.	Chemin	1886	1885
1022.	Paysage à Etretat	1884	1885
1030.	Bateaux sur le galet	1884	1885
1089.	Rochers à Belle-Ile	1887	1886
1094.	Port-Goulphar	1887	1886
1096.	Bloc de rochers à Port-Goulphar	1887	1886
1108.	Port-Domois	1887	1886
1111.	Les Rochers de Belle-Ile	1887	1886

INDEX ALPHABÉTIQUE DES TABLEAUX[1]

A

Aiguille à travers la porte d'Aval (L'), *1050*
Aiguille d'Etretat, marée basse, *831*
Aiguille et la falaise d'Aval (L'), *1034*
Aiguille et la porte d'Aval (L'), *1033*, *1043*, *1051*
Aiguille et porte d'Aval vues en amont (L'), *1042*
Aiguille vue à travers la porte d'Amont (L'), *1040*, *1041*
Aiguille vue à travers la porte d'Aval (L'), *1049*
Allée de sapins à Varengeville, *799*
Anémones, *921*, *930*, *939*, *959*
Arbres au bord de l'eau, printemps à Giverny, *982*
A Sassenheim près de Haarlem, champ de tulipes, *1070*
Au cap Martin, *896*
Automne à Jeufosse, *911*, *916*
Autoportrait de Claude Monet coiffé d'un béret, *1078*
Aux Petites Dalles, *906*
Azalées blanches en pot, *929*
Azalées rouges en pot, *943*

B

Barque sur la Seine à Jeufosse, *915*
Barques de pêche à Pourville, *715*
Barques de pêche devant la plage et les falaises de Pourville, *786*
Barques sur la plage, *1031*
Barques sur la plage de Pourville, marée basse, *709*
Bateaux dans le port du Havre, *815*
Bateaux de pêche, *823*, *1026*, *1028*
Bateaux de pêche à Etretat, *825*
Bateaux de pêche au large de Pourville, *714*
Bateaux de pêche et porte d'Aval, *822*
Bateaux de pêche, Etretat, *1013*
Bateaux de pêche sortant du port, *1047*
Bateaux devant les falaises de Pourville, *783*
Bateaux sur la plage, *824*
Bateaux sur la plage à Etretat, *829*, *1024*
Bateaux sur le galet, *1030*
Belle-Ile, *1099*, *1110*, *1113*
Belle-Ile, coucher de soleil, *1103*
Belle-Ile, effet de pluie, *1112*
Belle-Ile, le chenal de Port-Goulphar, *1098*
Belle-Ile, rochers de Port-Goulphar, *1095*
Bennecourt, *989*
Bloc de rochers à Port-Goulphar, *1096*
Bloc de rochers, Belle-Ile, *1097*
Bois d'oliviers à Bordighera, *872*
Bois d'oliviers au jardin Moreno, *869*
Bord de la falaise à Pourville, *752*
Bord de l'eau à Vernon (Le), *844*
Bord des falaises à Pourville, *751*
Bordighera, *854*
Bordighera, Italie, *852*
Bordighera, vallée de Sasso, *863*
Bords de la falaise à Pourville, *757*
Bords de la Seine à Jeufosse, automne, *913*
Bords de la Seine à Jeufosse, temps clair, *914*
Bords de la Seine à Port-Villez, *1004*, *1005*
Branche d'azalées blanches et roses, *945*, *946*
Branche de citronnier, *923*
Bras de Jeufosse (Le), automne, *917*
Bras de Jeufosse (Le), effet de fin d'après-midi, *910*
Bras de Seine à Giverny, *1008*

C

Cabane de douanier, *743*
Cabane des douaniers, *733*
Cabane des douaniers (La), *731*
Cabane des douaniers, effet d'après-midi, *737*
Cabane des douaniers, effet du matin, *736*
Cabane des douaniers, mer agitée, *738*
Cabane du douanier (La), *739*
Cap Martin, *894*
Cap Martin (Le), *893*
Champ de coquelicots, *998*, *999*
Champ de coquelicots à Giverny, *997*
Champ de coquelicots, environs de Giverny, *1000*
Champ de tulipes en Hollande, *1069*
Champ de tulipes, Hollande, *1067*
Champ de tulipes près de Leyde, *1071*
Champs à Etretat, *1021*
Champs de fleurs et moulins près de Leyde, *1068*
Château de Dolceacqua (Le), *883*
Chaumière normande, *1023*
Chemin, *1002*
Chemin creux (Le), *763*
Chemin creux à Giverny, *969*
Chemin creux à Pourville, *761*
Chemin creux dans la falaise de Varengeville, *804*
Chemin dans les blés à Pourville, *753*
Chemin de halage à Granval (Le), *840*
Chemin de la Cavée à Pourville (Le), *760*
Chemin de la Cavée, Pourville, *762*
Chemin du Petit Ailly à Varengeville (Le), *803*
Chrysanthèmes, *927*
Chrysanthèmes dans un vase, *925*
Citrons sur une branche, *888*
Cobéas, *944*
Coin de ferme (Un), *874*
Corniche de Monaco (La), *890*
Côte de Notre-Dame-de-la-Mer, bord de la Seine, *839*
Côte de Varengeville (La), *729*
Côte française vue de Bordighera (La), *880*
Côte rocheuse, rocher du lion, Belle-Ile, *1090*
Côte sauvage (La), *1100*
Coucher de soleil, *818*
Coucher de soleil à Etretat, *1016*
Coucher de soleil à Giverny, *1079*
Coucher de soleil à Pourville, *781*
Coucher de soleil à Pourville, pleine mer, *771*

D

Dahlias, *932*, *937*
Déjeuner sous la tente (Le), *846*
Départ des bateaux (Le), *1025*
Deux arbres dans la Prairie, *1080*
Deux pêcheurs (Les), *749*
Dieppe, *707*
Dolceacqua, *882*
Dolceacqua, le vieux pont sur la Nervia, *884*

E

Effet de brouillard près de Dieppe, *724*
Effet de neige à Falaise, *1054*
Effet de neige à Limetz, *1056*
Effet de soleil couchant sur la Seine à Port-Villez, *838*
Eglise de Bennecourt (L'), *990*
Eglise de Varengeville à contre-jour (L'), *727*
Eglise de Varengeville, effet du matin, *794*
Eglise de Varengeville, effet matinal, *795*
Eglise de Varengeville et la gorge des Moutiers (L'), *728*
Eglise de Varengeville, soleil couchant, *726*
Eglise de Varengeville, temps gris, *725*
Eglise de Vernon (L'), *842*
Entrée de Giverny en hiver (L'), *967*
Entrée de Giverny en hiver, soleil couchant, *966*
Entrée de Giverny sous la neige (L'), *965*
Entrée de Port-Goulphar, Belle-Ile, *1093*
Epte (L'), *984*
Epte à Giverny (L'), *898*
Essai de figure en plein air (vers la droite), *1076*
Essai de figure en plein air (vers la gauche), *1077*
Etretat, falaise et porte d'Amont, grosse mer, *827*
Etretat, falaise et porte d'Aval, *1017*
Etretat, fin du jour, *1015*
Etretat, la falaise d'Aval, au coucher du soleil, *816*
Etretat, la falaise d'Aval avec la porte et l'Aiguille, *1045*
Etretat, la plage et la falaise d'Amont, *1009*
Etretat, la plage et la falaise d'Aval, *907*
Etretat, la pluie, *1044*
Etretat, mer agitée, *821*
Etude d'oliviers, *868*
Etude d'oliviers, Bordighera, *871*

F

Faisans suspendus, *814*
Falaise, *789*
Falaise à Dieppe (La), *759*
Falaise à Varengeville, *806*
Falaise d'Amont (La), *1010*
Falaise d'Aval (La), *1018*, *1019*
Falaise d'Aval (La), avec la porte et l'Aiguille, *908*
Falaise d'Aval (La), la porte et l'Aiguille, *1014*
Falaise de Varengeville, *791*
Falaise de Varengeville, coup de vent, *802*
Falaise et porte d'Amont par gros temps, *1048*
Falaise et porte d'Amont, effet du matin, *1011*
Falaise et porte d'Aval (La), *819*
Falaise et porte d'Aval par gros temps, *820*
Falaise près de Dieppe, *708*
Falaise près Dieppe, *719*
Falaises aux Petites Dalles, *903*
Falaises des Petites Dalles, *904*
Falaises et l'église à Varengeville (Les), *796*
Falaises et voiliers à Pourville, *785*
Falaises à Pourville, effet de brouillard, *721*
Falaises près de Pourville, *788*
Falaises, temps gris, *720*
Filets à Pourville (Les), *769*
Fleurs, *960*
Fonds de Varengeville (Les), *797*

G

Galettes (Les), *746*
Givre (Le), *964*
Givre à Giverny (Le), *963*
Glaïeuls, *938*
Gorge de Varengeville (La), *730*
Gros temps à Etretat, *826*
Grotte de Port-Domois, *1114*

H

Hameau de Falaise (Le), paysage d'hiver, *973*
Hameau de Falaise, près Giverny, *974*
Hiver à Giverny, *1057*
Hiver à Giverny (L'), *961*

I

Iles de Port-Villez (Les), *841*
Inondation à Giverny, *1058*

J

Jardin à Bordighera, effet du matin, *866*
Jardin Moreno à Bordighera, *865*
Jonquilles, *922*, *928*

L

Lys du Japon, *950*
Lys rouges, *949*

M

Maison de jardinier, *867*
Maison de pêcheur au Petit-Ailly, *741*
Maison du pêcheur à Varengeville (La), *805*
Maison de pêcheur (La), temps couvert, *734*
Maison du pêcheur (La), Varengeville, *732*
Maison sur le vieux pont de Vernon, *847*
Maisons à Falaise, brouillard, *977*
Maisons au bord de la route, *972*
Maisons de paysans à Giverny, *918*
Manneporte (La), *832*, *1053*
Manneporte (La), marée haute, *1035*
Manneporte près d'Etretat (La), *1052*
Manneporte (La), reflets sur l'eau, *1038*
Manneporte vue en aval (La), *833*
Manneporte (La), vue prise en aval, *1037*
Marée basse à Pourville, *712*, *776*

[1] Les index renvoient aux numéros des tableaux.

Marée basse à Pourville, temps brumeux, *779*
Marée basse aux Petites Dalles, *905*
Marée basse à Varengeville, *793*
Marée basse devant Pourville, *716*
Marée basse devant Varengeville, *722*
Marée montante à Pourville, *740*
Marguerites blanches, *934*
Marguerites jaunes, *933*, *940*
Marine, *774*, *790*
Marine à Bordighera, *864*
Marine à Pourville, *775*
Marine, Pourville, *713*
Matin à Etretat, *830*
Matin (Le), temps brumeux, Pourville, *711*
Mauves, *813*
Menton vu du cap Martin, *897*
Mer agitée à Pourville, *718*
Mer à Pourville (La), *772*
Mer démontée, *1118*
Mer devant Pourville (La), *773*
Mère Paul (La), *745*
Meule de foin (La), *994*, *1073*
Meules à Giverny, *902*
Meules à Giverny (Les), *993*
Meules, effet du soir, *900*
Meules, soleil voilé, *901*
Michel Monet au chandail bleu, *847*
Monte-Carlo vu de Roquebrune, *892*

N

Nuit à Etretat (La), *817*

O

Oliviers à Bordighera (Les), *870*
Oliviers et palmiers, vallée de Sasso, *860*
Ombres sur la mer à Pourville, *792*
Oranges sur une branche, *887*, *924*

P

Palmier à Bordighera, *876*
Palmiers à Bordighera, *877*
Palmiers (Les), Bordighera, *875*
Panier de pommes, *936*
Panier de raisins, coings et poires, *954*
Panorama de Vernon, *1061*
Parc à Pourville (Un), *770*
Parc de pêche à Pourville, *768*
Pavot blanc, *920*
Pavots dans un vase de Chine, *849*
Pavots rouge et rose, *919*
Paysage à Etretat, *1022*
Paysage à Port-Villez, *836*, *1003*
Paysage à Villez près Vernon, *837*
Paysage d'hiver à Etretat, *1020*
Paysage d'hiver au val de Falaise, *975*
Pêches, *935*, *951*, *952*
Pêcheurs à la ligne sur la Seine, à Poissy, *748*
Père Paul (Le), *744*
Petites îles de Port-Villez, *835*
Pins à Varengeville, *801*
Plage à Pourville (La), soleil couchant, *777*
Plage de Pourville, *780*
Plage de Pourville (La), *807*
Plage d'Etretat, *828*
Plage et falaises de Pourville, *710*
Plage et falaise de Pourville, effet du matin, *787*
Plage et la falaise d'Amont (La), *1012*
Pluie (La), *1121*
Pluie à Belle-Ile, *1120*
Pointe de l'Ailly, marée basse, *778*
Pointe de rochers à Port-Goulphar, *1101*
Pointes de rochers à Belle-Ile, *1102*
Poirier en fleurs, *988*
Pont dans le jardin de Monet, *1419bis*
Port-Coton, le lion, *1092*
Port de Dieppe, le soir, *706*
Port-Domois, *1108*
Port-Domois à Belle-Ile, *1109*
Port-Goulphar, *1094*
Portrait de Poly, *1122*
Portrait d'un peintre anglais, Bordighera, *886*
Poste de douaniers à Dieppe, *735*
Poste de douaniers à Pourville, *742*
Pot d'azalées blanches, *948*
Pots de tulipes, *958*
Pourville, *764*
Pourville près Dieppe, *717*
Prairie à Giverny, *992*, *1081*
Prairie à Giverny, effet d'automne, *1083*
Prairie ensoleillée, Giverny, *1082*
Prairie fleurie (La), *996*
Pré à Giverny, *995*
Pré à Giverny (Le), *991*
Près Monte-Carlo, *851*
Printemps (Le), *1066*
Printemps à Giverny, *1062*, *1063*
Printemps à Giverny (Le), *1064*
Printemps à Giverny, effet d'après-midi, *987*
Printemps à Giverny, effet du matin, *986*
Printemps, bord de l'Epte, *980*
Printemps, saules, *981*
Promenade (Esquisse), *1075*
Promenade sur la falaise, Pourville, *758*
Prunes et abricots, *955*
Pyramide de Port-Coton, *1085*
Pyramides de Port-Coton, *1087*
Pyramides de Port-Coton (Les), effet de soleil, *1088*
Pyramides de Port-Coton, mer sauvage, *1084*

R

Rivière de l'Epte à Giverny (La), l'été, *899*
Rivière de Pourville, marée basse, *766*
Rivière et moulin près de Giverny, *985*
Roche-Guibel (La), Port-Domois, *1106*
Rochers à Belle-Ile, *1086*, *1089*
Rochers à Belle-Ile, Port-Domois, *1104*
Rochers à marée basse, Pourville, *767*
Rochers à Port-Coton, le lion, *1091*
Rochers de Belle-Ile (Les), *1107*, *1111*
Rochers et mer, *895*
Roches à Falaise (Les), près Giverny, *971*
Roses dans un pichet bleu, *811*
Roses de Noël, *953*
Route de Giverny (La), *970*
Route de Giverny en hiver, *968*
Route de Monte-Carlo, *850*
Route près de Giverny, *1001*
Route rouge près de Menton (La), *889*

S

Sapins à Varengeville (Les), *798*, *800*
Saule (Le), *983*
Saules (Les), Giverny, *1059*
Seine à Jeufosse (La), *909*
Seine à Port-Villez (La), *834*
Seine à Port-Villez (La), effet de neige, *962*
Seine près de Giverny (La), *1006*, *1007*
Sentier au cap Martin, *891*
Soleil couchant, temps brumeux, Pourville, *782*
Soleils, *926*
Sortie de bateaux de pêche à Etretat, *1046*
Sous-bois dans la forêt de Saint-Germain, *750*
Sous les citronniers, *873*
Strada Romana à Bordighera, *855*
Sur la falaise à Dieppe, *754*
Sur la falaise à Pourville, *755*
Sur la falaise de Pourville, temps clair, *756*

T

Tempête à Belle-Ile, *1117*
Tempête à Port-Goulphar, Belle-Ile, *1115*
Tempête, côtes de Belle-Ile, *1116*
Tempête sur les côtes de Belle-Ile, *1119*
Tilleuls à Poissy (Les), *747*
Train à Jeufosse (Le), *912*
Trois bateaux de pêche, *1029*
Trois pots de tulipes, *941*
Tulipes dans un vase, *956*
Tulipes en pot, *957*

V

Vagues à la Manneporte, *1036*
Vagues et rochers à Pourville, *808*
Val d'Antifer (Le), *1039*
Val de Falaise, *979*
Val de Falaise (Le), *978*
Val de Falaise en hiver, *976*
Valle Buona, *858*
Vallée de la Nervia, *881*
Vallée de la Nervia avec Dolceacqua (La), *885*
Vallée de la Scie, Pourville, *765*
Vallée de Sasso, *861*
Vallée de Sasso, effet bleu, *859*
Vallée de Sasso, effet de soleil, *862*
Varengeville, marée basse, *723*
Vase de chrysanthèmes, *812*, *947*
Vase de dahlias, *931*
Vase de fleurs, *810*
Vase de pavots, *848*
Vase de pivoines, *809*
Vase de tulipes, *942*
Verger au printemps (Un), *1065*
Vernon, *1060*
Village de Domois (Le), *1105*
Village de Giverny sous la neige (Le), *1055*
Villas à Bordighera, *856*
Villas à Bordighera (Les), *857*
Voilier (Le), effet du soir, *1027*
Voiliers au large de l'Aiguille, *1032*
Voiliers en mer, Pourville, *784*
Vue de Bordighera, *853*
Vue de Giverny, *1074*
Vue de l'église de Vernon, *843*
Vue de Vintimille, *878*
Vue du village de Giverny, *1072*
Vue prise près de Vintimille, *879*

INDEX ANALYTIQUE DES MOTIFS

B

Belle-Ile, campagne : 1120, 1121
Belle-Ile, côte sauvage (Radenec) : 1100-1104
Belle-Ile, Domois, village : 1105
Belle-Ile, Port-Coton, pyramides : 1084-1089
Belle-Ile, Port-Coton, rocher du lion : 1090-1092
Belle-Ile, Port-Domois : 1106-1114
Belle-Ile, Port-Goulphar : 1093-1099, 1115-1119
Bennecourt, village : 989, 990
Bordighera, citronniers : 873
Bordighera, jardin Moreno : 865-877
Bordighera, Marina : 864
Bordighera, oliviers : 868-872
Bordighera, palmiers : 859-863, 865, 866, 874-877
Bordighera, Strada Romana : 855-857
Bordighera, Valle Buona : 858
Bordighera, Valle de Sasso : 859-863
Bordighera (Vue de) : 852-854, 865, 866
Bordighera, vue vers la France : 877-880 ; cf. également : Dolce acqua ; Nervia

C

Cap Martin : 889-897

D

Dieppe : 706, 707
Dieppe, falaises : 708, 719, 724, 759 ; cf. également : Pourville, sur la falaise près de Dieppe
Dolce acqua : 882-885

E

Epte : cf. Giverny, Epte
Etretat, bateaux : 816, 818, 821-825, 828-830, 1012, 1013, 1016, 1024-1031, 1046, 1047
Etretat, caloges : 821-825, 1024, 1025
Etretat, campagne : 1020-1023
Etretat, falaise, porte d'Amont : 826-830, 1009-1013, 1040, 1041, 1048
Etretat, falaise, porte d'Aval et Aiguille : 816-818, 831, 907, 908, 1014-1016, 1032-1034, 1040-1047, 1049-1051
Etretat, falaise, porte d'Aval sans Aiguille : 819-822, 1017-1019
Etretat, Manneporte : 832, 833, 1035-1038, 1052, 1053
Etretat, plage : 821-830, 907, 908, 1009-1016, 1024, 1025, 1028-1031, 1044-1048
Etretat, val d'Antifer : 1039

F

Falaise et val de Falaise : 970-979, 1054
Falaises : cf. Dieppe ; Etretat ; Petites Dalles ; Pourville ; Varengeville
Figures : cf. Portraits et représentations
Fleurs ; Fruits : cf. Natures mortes

G

Giverny, coquelicots : 997-1000
Giverny, Epte, 898, 899, 980-985
Giverny, givre : 963, 964
Giverny, jardin fleuri : 846, 1065, 1066
Giverny, marais : 980-985, 1057
Giverny, meules de foin : 900-902, 993-995, 1073, 1074
Giverny, prairies : 900-902, 991-996, 1059, 1080-1083
Giverny, routes, chemins : 965-972, 1001, 1002, 1057
Giverny, saules : 980-983, 1059
Giverny, Seine : 1006-1008 ; cf. également Port-Villez
Giverny, vergers : 918, 986-988, 1062-1066
Giverny, village avec église : 961, 986, 987, 1058
Giverny, village sans église : 918, 988, 997, 1055, 1062-1064, 1072-1074, 1079
Giverny, cf. également : Bennecourt ; Falaise ; Grand Val ; Jeufosse ; Limetz ; Port-Villez ; Vernon
Grand Val : 840

H

Hollande, champs de tulipes : 1067-1071

I

Inondation : 1058

J

Jeufosse, la Seine : 909-917

L

Le Havre : 815
Limetz : 1056

M

Marines sans côtes : 771-774 ; cf. également : Pourville, bateaux ; Etretat, bateaux
Méditerranée : 851
Menton, route : 850, 889-891
Menton (Vue de) : 896, 897
Menton, vue vers Monaco : 889-892
Meules : cf. Giverny, meules de foin
Monaco, Monte-Carlo : 889-892

N

Natures mortes, divers : 746, 814
Natures mortes, fleurs : 921, 922, 926-928, 932-934, 939, 940, 944-946, 949, 950, 959, 960
Natures mortes, fleurs en pot, dans un vase : 809-813, 848, 849, 919, 920, 925, 929-931, 937, 938, 941-943, 947, 948, 953, 956-958
Natures mortes, fruits : 887, 888, 923, 924, 935, 936, 951, 952, 954, 955
Nervia (Vallée de la) : 881-885

P

Petites Dalles : 903-906
Poissy : 747-749
Portraits et représentations :
Graff : cf. *Père Paul* et *Mère Paul*
Hoschedé filles (non identifiées) : 758, 780, 781, 996
Hoschedé (Jean-Pierre) : 963, 993
Hoschedé-Butler (Suzanne) : 1065, 1066, 1075-1077
Hoschedé-Monet (Mme) : 758, 846, 993, 994, 1075
Hoschedé-Salerou (Germaine) : 993, 1075
Mère Paul : 745
Monet (Claude) : 1078
Monet (Jean) : 1066
Monet (Michel) : 846, 847, 963, 993, 994, 1075
Peintre anglais : 886
Père Paul : 744
Poly : 1122
Port-Villez, hiver, glaçons : 962
Port-Villez, Seine : 834-839, 841, 962, 1003-1005
Pourville, bateaux : 713-715, 783-786
Pourville, chemin de la Cavée : 760-764
Pourville, falaise à droite : 716-724, 792, 793, 808
Pourville, falaise à gauche : 710-713, 776-791
Pourville, filets : 768-770
Pourville, marines : 775 ; cf. également : Marines sans côtes
Pourville, plage : 709, 710, 717-719, 753, 766, 776-786, 791, 807
Pourville, rivière de la Scie : 765, 766
Pourville, rochers : 767-770
Pourville, sur la falaise près de Dieppe : 754-758
Pourville, sur la falaise vers Pourville : 751-753, 806, 807
Pourville : cf. également : Varengeville

R

Roquebrune : 850, 892

S

Saint-Germain (forêt de) : 750
Sasso : 858-863

V

Valle Buona : 858
Val Saint Nicolas : cf. Pourville, sur la falaise près de Dieppe
Varengeville, arbres, pins : 729, 797-802
Varengeville, église : 725-728, 794-796
Varengeville, falaises : cf. Pourville
Varengeville, Petit-Ailly, maison des douaniers, du pêcheur : 730-743, 802-806
Varengeville, plage : 793
Varengeville, sur la falaise : 806, 807
Vernon : 842-845, 1060, 1061
Vintimille : 878, 879

INDEX DES NOMS PROPRES FIGURANT À L'HISTORIQUE DES TABLEAUX[1]

A

A.D. (M. et Mme), vente, 884
Ackerman (Mr M.S.), 1099
Acquavella Galleries, 834, 837, 844, 905, 907, 919, 944, 1093
Adler, cf. Hirschl and Adler
Agnew (Th.) and Sons, 1062
Alayer (Jean d'), 756, 814, 840, 923, 932, 935, 943, 1071, 1104
Alford (Miss Martha A.), 742, 791
Alford (Mrs Orlando H.), 742, 791
Alger, Musée des Beaux-Arts, 1118
American Art Association, vente 1895: 769, 878 — vente 1900: 795, 902, 1121
Amsterdam, Rijksmuseum, 890
Amsterdam, Stedelijk Museum, 890, 1068
Anderson, 984
Anderson (Fru Signe), 984
Andrews (W.L.), 731
Ansley (George), 730
Arnhold (Geheimrat Ed.), 776
Aronowitsch (Martin), 755
Atkinson, vente, 708
Aubourg (Paul), 1041, 1043 — vente Aubourg, 1041 1043
Aubry (Paul), 768, 1084, 1114 — vente P.A. Aubry, 768, 1084, 1106
Avery (J.P.), 731

B

B., vente succession, 976
Baldwin (A.M.), 879
Bâle, Kunstmuseum, 908
Barbazanges, 910
Barbee (Stanley), 1045 — vente, 1045
Barnsdall (Aline), 1023, 1030, 1042
Barret-Decap (Maurice), 1018, 1056
Bary (Louis de), 976 — vente M. de B. [Bary], 976
Bass (Perry R.), 785
Baumgarten (Ferdinand), 793
Becquart (Louis), 770 — vente, 770
Beebe (E. Pierson), 753
Bellier (J.C.), 829
Benatov (Mme Leonardo), 796
Bendix Foundation, New York, 986 — vente, 986
Bénézit, 820
Bensinger (Mr and Mrs B.E.), 1114
Bérard (Paul), 712, 730 — vente, 712, 730
Bergaud (A.), vente, 778
Bernaert (G.), 1024
Bernet (O.), 901
Bernheim, 822, 990, 1023, 1112
Bernheim (A.), vente, 1064
Bernheim (Georges), 732, 899, 967, 969, 1024 — vente, 1090
Bernheim (Marcel), 1085
Bernheim (Roger), 846
Bernheim-Jeune, 712, 732, 749, 759, 775, 776, 796, 797, 798, 802, 808, 820, 837, 855, 867, 871, 875, 882, 886, 894, 908, 967, 968, 974, 976, 978, 996, 1012, 1014, 1017, 1023, 1032, 1041, 1050, 1056, 1081, 1082, 1086, 1093, 1119, 1121
Beskow (Axel), 819
Besnard, 1112
Bessemans, 742
Beyeler, 899
Birmingham, The Barber Institute of Fine Arts, 727
Bischofberger, 1099
Bissel Jr (Mrs Howard), 879
Blackwell family collection, vente, 1062
Blanche (Jacques-Emile), 852
Blanche (M.), 713
Bliss (Cornelius N.), 1052
Bliss (Lizzie P.), 1052
Blum, 849
Boas, 715
Bobst (Mr and Mrs Elmer H.), 905
Bocks (Prof. J.C.), 1086
Boivin (Emile), 726, 834
Bollag, 713
Bolton (de), 1054
Bongniat, 1012
Bonnard, vente, 1075
Bonner (Frédéric), vente, cf. American Art Association, 1900
Bonnetti, 1085
Bonniot (Docteur), 912
Bonniot (Geneviève Mallarmé), 912
Bonniot (Mme), 912
Booth (Mrs Ralph Harman), 812
Borland (Mr and Mrs Chauncey B.), 1095
Borland (Mrs John Jay), 1095
Boston, Museum of Fine Arts, 751, 762, 805, 897, 911, 995, 1000, 1028, 1083
Boulton (Mr and Mrs John), 899 — vente, 899
Bourgeat et Cie, 1096
Bourgeois, cf. Nardus et Bourgeois
Boussod, Valadon et Cie, 717, 731, 738, 742, 768, 798, 970, 975, 984, 1044, 1046, 1048, 1068, 1087, 1091, 1092, 1098, 1101, 1102, 1103, 1112, 1114, 1119, 1121
Bowes (Major Ed. J.), vente, 986
Brame (Hector), 714, 1108
Brandt, 976
Bravington (J.W.), 1036
Bravington (F.B.C.), 1036
Brecey (Comtesse de), 1066
Breckpot, 778
Brême, Kunsthalle, 755
Brenner (P.S.), vente, 804
Brooklyn, The Brooklyn Museum, 740
Browse, cf. Roland, Browse and Delbanco
Buck and Reid, 728
Budapest, Magyar Nemzeti Muzeum, 1029
Buglé, 1046
Bührle (Emil Georg), 993
Burrington (A.), 886
Butler (James), 1015

C

Cabot (Dr Arthur Tracy), 995
Cahen (Gustave), vente, 786
Cahen d'Anvers (Albert), 1032 — vente C. d'A. [Cahen d'Anvers], 1032
Caillebotte (Gustave), 1100
Call (Miss Annie Payson), 731, 961
Cambridge, Fitzwilliam Museum, 1066
Cambridge, Fogg Art Museum, 739, 745
Camentron, 828
Canning, 779
Cannon (Henry White), 716
Cannon (Mrs H.W.), 716
Canonne (Henri), 776, 796, 797, 882, 908, 967, 1119 — vente 1930: 796, 908 — vente 1939: 908, 1119
Caressa (Albert), 1118
Carey (Arthur Astor), 731, 961
Carlos, 785
Carlsson (Dagmar), 1059
Carpenter (Mrs F.), 757
Carr (Mrs), 844
Cary Jr (George), 879
Cassirer, 732, 755, 793, 796, 807, 819, 851, 1004, 1010, 1056
Charteris (Sir Evans), 1026
Chase (J. Eastman), 719, 975, 995
Chicago, The Art Institute, 725, 758, 830, 854, 888, 889, 998, 1012, 1024, 1025, 1095, 1097
Chocquet (Victor), 741, 994 — vente Mme Chocquet, 741, 994
Cholet (Guy de), 1046
Christiania, Musée de, 1044
Chrysler (Mrs Jack), 844
Churchill (Lord Ivor Spencer), 822
Clapisson, 725, 751, 797, 1070, 1112
Clark (Robert Sterling), 1034, 1070
Claude-Lafontaine, 732, 837, 1089
Cleveland Museum of Art, Cleveland, 716
Coburn (Annie Swan - Mrs Lewis L. Coburn), 725, 739, 758, 888, 998
Coe (Ralph M.), 1090
Coffin (Nathan Emery), Fund, 1090
Cognacq (Ernest), 990, 1082
Cognacq (Gabriel), vente, 990
Colbert (Claudette), 1006
Colle (Pierre), 969
Collijn (John), 755
Cologne, Wallraf-Richartz-Museum, 822, 1005
Columbus Gallery of Fine Arts, Columbus, 869
Constant (Baron d'Estournelles de), 1071
Coolidge (William), 731
Copenhague, Ny Carlsbergfondet, 873, 1086
Copenhague, Ny Carlsberg Glyptotek, 792, 873, 1086
Coquelin, 852 — vente, 852
Cotinaud (Ch.), 778
Croquez (Mme), 1099
Cummings (Mr and Mrs Maxwell), 782

D

D... (M. et Mme A.), vente, 884
Daber, 918
Danthon, 910
Davis (Aaron W.), 811
Davis (Erwin), 761, 765, 794, 869, 916, 987
Davis (Theodore M.), 881
Decap, 843, 1018
Delbanco, cf. Roland, Browse...
Delmonico (L.C.), 1114
Depeaux (François), vente 1901: 1093 — vente 1906: 721, 1029, 1101, 1118
Descours (M. et Mme Georges), 973
Desfossés (Victor), 1003, 1098 — vente, 1003
Des Moines Art Center, 1090
Devine (Mrs Aline), 1023, 1030
Dewez, 876
Dickey (Mr and Mrs William J.), 1042 — vente Dickey, 1042
Dijon, (Musée de), 1047
Doetsch-Benziger (Richard), 784
Dorsky (Mr and Mrs Samuel), 907
Doucet (Jacques), 797
Dreitzer (Mr and Mrs Albert J.), 888
Dreyfus (Emile), 908
Dreyfus (Fondation Emile), 908
Dreyfus (Jean), 834 — vente, 834
Drouet (René), 1056
Dubourg (Jacques), 1043
Dunsmuir (Herbert J.), 992
Dupont (Henri), 1049
Dupuis, 1087, 1091, 1119
Durand-Ruel, 709, 711, 712, 713, 714, 716 à 720, 722 à 746, 748, 750 à 763, 765 à 772, 775, 776, 778 à 782, 785, 786, 787, 788, 791 à 799, 802, 803, 805 à 808, 814, 816 à 821, 823, 825, 826, 828, 829, 831, 832, 834 à 844, 850, 851, 852, 853, 855, 856, 858, 859, 860, 863 à 875, 877, 878, 879, 881, 882, 886, 888, 889, 893, 894, 896 à 903, 905, 906, 907, 909, 910, 911, 913 à 917, 919 à 958, 961, 962, 969, 970, 974, 975, 976, 978, 980, 981, 986, 987, 988, 989, 991, 992, 993, 995, 996, 997, 998, 1000 à 1004, 1006, 1007, 1009, 1012, 1017 à 1020, 1023, 1024, 1025, 1029, 1030, 1034, 1035, 1037, 1039, 1040, 1042, 1046, 1049 à 1054, 1056, 1060, 1062 à 1066, 1068, 1070, 1071, 1074, 1081 à 1084, 1086, 1088, 1089, 1090, 1091, 1093, 1094, 1095, 1097, 1101, 1104, 1106, 1108, 1111, 1112, 1114, 1115, 1118 — vente, 719, 881

E

Eddy, 1054
Edwards (E.W.), 855
Edwards (Grace M.), 897, 911
Edwards (Hannah Marcy), 897, 1083
Edwards (Juliana Cheney), 897, 911, 1000, 1083
Edwards (Robert J.), 897, 1000
Eisenbess, 1087
Eknayan (M.), 1055
Eldar Galleries, 1121
Elias (Dr), 991
Elkins (Williams L.), 743
Elliott-Blake (Mr and Mrs Henry), 898
Emmons (Arthur B.), 711, 759, 761, 903, 1000 — vente, 711, 903, 1000
Emmons (Julia W.), 752
Ephrussi (Charles), 770
Essberger (Mrs Elsa), 991
Estournelles de Constant (Baron d'), 1071
Everett, cf. Williams

F

Fafalios (P.), 872
Fairchild (Ch.), 755, 762
Farkas (Mr and Mrs Georges), 761
Farra (M.), vente succession, 1072
Fasquelle (Eugène), 1023
Faure (Jean-Baptiste), 748, 756, 759, 780, 826, 856, 893, 900, 1018, 1051, 1054, 1066
Faust (Mrs E.A.), 855
Fayet (Gustave), 1086
Feigen, 709, 779, 903, 1080
Felton, Fonds, 826
Feydeau (Georges), 996 — vente 1901: 1112 — vente 1902: 996
Filleau (Dr), 767
Findlay, 1080
Findlay (Mr Wally), 1045
Fisher Foundation, 786
Fischhof (E.), 733
Fitzgerald (Desmond), 788, 975, 983, 1028, 1114 — vente, 788, 975, 983, 1028, 1114
Flanagan (Joseph F.), 869 — vente, 869
Flersheim (Ernt), 1072
Fletcher (Sir Walter), vente, 1049
Forbes (Erwin W.), 767
Forbes (W.H.), 767
Ford (Benson), 1105
Ford II (Mr and Mrs Henry), 1071
Fowles, cf. Scott and Fowles
Francis (A.), 959
Francfort, Frankfurter Kunstverein, 1029
Frandan, 838
Friedman (Mrs Janice Levin), 756
Fuller (William H.), 750, 752, 753, 817, 832, 1106 — vente: 752, 817, 832, 1106
Futter (Mr and Mrs Matthew), 899

G

Gaboriaud (A.), 808
Gadala, 735, 929, 976
Gallimard (Paul), 778, 1087
Ganay (Marquise de), 721
Ganz (Dr Hermann), 845
G. [abbé Gauguin], vente, 1062
Geffroy (Gustave), 1096
Geffroy (Gustave), Société des amis de, 1120
Gennes (Dr de), 1038
Gérard (Jacques), 1082
Gérard (Raphaël), 908
Gerson, 809
Ginsberg (William), 827 — vente Mr and Mrs W. Ginsberg, 827
Giraud, 1099
Glaenzer & Co, 1121
Glasgow, Art Gallery and Museum, 878
Goetz (William), 833
Goldet, 1093
Goldschmidt & Co, 714
Goodfriend, (vente Mayer-Goodfriend), 910
Göteborg, Konstmuseum, 1059
Gouin (Mme), 966
Gould (Georges J.), 814 — vente, 814
Graff (Paul), 744, 745, 746
Granoff (Katia), 960, 1020
Grenville, 979
Griffin (Mr and Mrs William V.), 733
Grisby (Emilie), vente, 905
Groot (Adélaïde Milton de), 877
Grosshennig (Wilhelm), 1005
Guasco (Charles), vente, 1004, 1014
Guillemard, 797, 1102

H

Hahn (Stephen), 708, 903, 1065, 1096, 1114
Halpern (Mr and Mrs Nathan L.), 778, 913, 958, 1050
Halphen (Mme Fernand), 886
Halvorsen, 766
Hamilton, 878
Hammer (Dr Armand), 853
Hammer Gallery, 985, 1061
Hammond (Mr and Mrs Gardiner), 962
Hammond (Mrs Gardiner Greene), 962
Hannezo, 955
Hansen, 1088
Hansen (Wilhelm), 994, 1112
Harris (Victor), 1114
Harrison (Mr and Mrs Maurice), 819
Hastings (James), 853
Haubert (Mr and Mrs Eugène), 869
Haug, 876
Havemeyer (Horace), 902
Havemeyer (Henri Osborne), 740, 902
Havemeyer (Mrs H.O.), 740
Haviland, 709, 806, 823, 858, 896
Haviland (George), vente, 896
Hayashi (Tadamasa), vente, 1090
Hebrard (A.A.), 722, 745, 759, 766, 838
Heilbuth (Hermann), 760, 915, 1103
Hélin, 1032, 1090
Helleu (Paul), vente, 715
Henderson (Miss E.H.), 741, 987
Herland (John), 1121
Hermant (Abel), 829
Hersloff (Nils B.), 853, 970
Hersloff (Mrs N.B.), 970 — vente 1968: 970 — vente 1969: 970
Hersloff (Succession Sigmund N.), vente, 853
Herz, 713, 843
Herzog (István), 1029
Herzog (Lipót Mór), 1029
Hessel (Josse), 1083
Higginson (Henry Lee), 719, 729
Hirsch, 759
Hirsch (Robert von), 851
Hirschl & Adler, 1090
Hodgkinson, 909
Hokin (Mr and Mrs Edwin), 903
Holtz (Mme), 711, 724, 736, 782, 835, 836, 903, 906, 980
Honfleur, Musée Eugène Boudin, 1013
Hope (Lady John), 754
Hoschedé (Jean-Pierre), 747, 887
Hoschedé-Monet (Blanche), 825, 861
Hourticq, 844
Howlett, 804
Hughes (H.D.), 802, 1121
Huinck & Scherjon, 763
Hulton (Sir Edward and Lady), 822
Huntington (C.P.), 869
Huntington (Franz R.), 996
Hutchinson (Sir John), 963
Hutton (Mrs Edward), vente, 959

I

Ibos (G.), vente, 990
Ishibashi (Shojiro), 1112
Isman (Felix), 827
Ivanovic (V.), vente, 765

J

Jacquinot, 796
Jersey (The Rt. Hon. the Earl of), 963
Johnson (John G.), 1037
Johnson (Chester) Gallery, 958, 1012
Johnston (H.M.), — vente, 970

K

Kaganovitch, 846
Kahn-Sriber, vente, 1018
Kaufhof Ag Fund, 1005
Keller, 1119
Kerr (Frank S.), 825, 1021
Kingman (A.W.), 720, 776, 851, 911, 997, 1039
Klauber (Edward), 1003
Knafou (J.S.), 1014
Knoedler, 708, 711, 733, 744, 745, 746, 844, 854, 869, 903, 914, 959, 1036, 1042, 1054, 1102
Koch (Louis), 851
Koenigsberg, 986
Kohn (G.), 1003
Kojiro, 1112
Koranyi (Baron et baronne Jean), 793
Kreeger (Mr and Mrs David Lloyd), 709, 779, 781, 797, 903, 1042, 1062, 1080
Krugier, 960, 1099
Kyhlberger (G.A.), 755

L

L. (Mme), vente, 1096
Lafon (Mme), 902
La Haye, Gemeentemuseum, 768
Lambert (Catholina), 729, 733, 844, 907, 1040 — vente, 718, 723, 799, 1040
Landsberger (Mr and Mrs Herbert II), 1121
Laroche, 802
Lawrence (Cyrus J.), 720, 733, 1114 — vente, 720, 1114
Leclanché, 798, 1091 — vente Maurice Leclanché, 1048, 1091
Lederlin, 855
Lefebure (Mlle), 1070
Lefevre, cf. Reid & Lefevre
Leitner, 706
Leningrad, Musée de l'Ermitage, 1073
Lepoutre, 804
Leroux (Ch.), 975 — vente [Leroux], 731, 736, 738, 741, 798, 802, 975, 994
Le Roy, 715
Levesque et Cie, 792
Levin, 756
Levy (Gaston), 786 — vente, 786
Levy (Dr and Mrs Richard W.), 1096
Lewisohn (Adolph), 978 — vente, 978
Leylan (Robert M.), 1062
Lindon, 1048
Lindon (Alfred), 1016
Lisle (Mme René), 829
Lloyd, 1088
Lopez (R.), 969
Loring (Mrs Susan Mason), 762
Loring (William Caleb), 762
Loriol (Baron de), 825
Los Angeles, County Museum, 1023, 1030
Los Angeles, Norton Simon Inc., Foundation, 708
Louisville, The J.B. Speed Art Museum, 725
Lowell (Abbott Lawrence), 1039
Lulling, 742
Lyon, Musée des Beaux-Arts, 821

M

Mc Connell (John G.), 1036
Mc Cormick (Cyrus), 870
Mc Cormick (Katherine Dexter), 856
Mc Cormick (Stanley R.), 856
Mc Veigh, 798, 817 — vente, 761, 798, 817
Mc Veigh (Mr and Mrs Charles S.), 735
Mc Veigh (Mrs Charles S.), 1001 — vente, 1001
Maggin (Daniel), 1063
Magnussen, cf. Winkel et Magnussen
Maguy, 966, 1061
Mallarmé (Stéphane), 912
Manault, 778
Manet-Morisot (Mme Berthe), 857
[Marcelin], vente, 1045
Marczell de Nemes, 1024 — vente, 1024
Marietton, 878
Marlborough (Duke of), 1085
Marlborough, 706, 712, 786, 795, 822, 833, 834, 850, 940, 1017, 1036
Martin, 811
Masson (Maurice), 796 — vente, 796
Mathias, 950, 951, 952, 953, 954
Matsukata, 918, 994, 1022, 1079, 1112
Maxwell (Mrs J.A.), 733
Mees (Ph. A.J.), 763
Melander (Axel), 755
Melbourne, The National Gallery of Victoria, 826
Mellon (Mr and Mrs Paul), 714, 754, 997, 1108
Mellon Scaife (Sarah), 719
Meyer (André), 730
Meyer (Mr et Mrs André), 852
Meyer (M. et Mme Erik), 1086
Meyer-Goodfriend, vente, 910
Mid-Western Educational Institution, vente, 725, 888, 998
Midy, 1022
Miethke, 745, 748
Migeon (A.), 1116

[1] Les musées figurent au nom de la ville; les autres noms de ville ne sont pas relevés ici, non plus que ceux des salles de ventes publiques.

Migeon (Gaston), 1116
Millett (Mrs S.), 996
Milliken, 1348 — vente E.F. Milliken, 1114
Milton de Groot (Adélaïde), cf. Groot
Mirbeau (Octave), 739, 870 — vente, 739, 870
Mirbeau (Mme Octave), vente succession, 1117
Moline, 996
Monet (Blanche Hoschedé), 825
Monet (Michel), 706, 774, 777, 790, 800, 810, 813, 815, 833, 846, 847, 862, 876, 880, 883, 884, 885, 891, 904, 964, 977, 979, 1008, 1011, 1013, 1027, 1033, 1057, 1058, 1069, 1076, 1077, 1078, 1080, 1113, 1120, 1122
Montaignac, 726, 750, 753, 772, 786, 797, 843, 853, 990, 994, 1023, 1068 — vente, 750, 1074
Moor (Mme O. de), 785
Moorhead (William S.), 1102 — vente, 1102
Moos (Max), 825
Morice (André), 912
Morisot (Berthe), cf. Manet Morisot (Berthe)
Morlaix (Musée des Beaux-Arts), 1120
Morosov (I.), 900
Moscou, Premier Musée de Peinture Occidentale Moderne, 1046, 1073, 1084
Moscou, Second Musée de Peinture Occidentale Moderne, 900
Moscou, Musée d'Art Occidental Moderne, 900, 1046, 1073, 1084
Moscou, Musée Pouchkine, 900, 1046, 1084
Moser (Hugo), 759
Muller (Henri), 908
Murat, vente, 802
Murat (Comtesse), 968
Murray (Arthur), 907 — vente, 907

N

Nachmann (Martin), 1005
Nardus et Bourgeois, vente, 759
Nash (Joseph R.), 846
Nathan (F. et P.), 723, 776, 782, 783, 993, 1051
Neugass (Ludwig), vente, 1081
Newark, The Newark Museum, 733
New York, Metropolitan Museum of Art, 735, 752, 832, 877, 881, 1052
Niarchos (Stavros S.), 1054
Nicaise (Ch.), 798
Noé (Comtesse de), 1044
Nordmark (Henrik), 1058
Norton (Ralph H.), 865

O

Omaha (Nebraska), Joslyn Art Museum, 874
Osborn (William Church), 832
Oslo, Nasjonalgalleriet, 1044
Oster (Jorge), 986

P

Pacitti (André), 958
Pacquement (R.), 868
Pagenstecher (Adolph), 1089
Paine II (Robert Treat), 730
Palmer (Gordon), 1106
Palmer (Honoré), 1097
Palmer (Estate of Pauline K.), 989
Palmer (Potter), 742, 830, 839, 854, 892, 986, 988, 989, 998, 1025, 1052, 1060, 1068, 1071, 1097
Palmer (Mrs Potter), 1106
Palmer (Mrs R. Movius), 989
Paris, Académie des Beaux-Arts, 777
Paris, Musée du Louvre, Galerie du Jeu de Paume, 828, 1067, 1076, 1077, 1100, 1116
Paris, Musée Marmottan, 777, 847, 862, 883, 1008, 1011, 1027, 1069, 1122
Paris, Musée Rodin, 1110
Park, 884
Parker (Mrs Oliver), vente, 1091
Parkinson, 804
Patrick (J.M.), 1103
Peabody (Mrs), 867
Pearson, 714
Perls (Hugo), 866
Personnaz (Antonin), 828
Petit (Georges), 714, 726, 731, 732, 736, 738, 760, 763, 769, 772, 788, 792, 797, 803, 805, 808, 816, 823, 829, 832, 837, 853, 855, 889, 990, 994, 996, 1023, 1032, 1068, 1082, 1084, 1093, 1106
Petit (Paul), 873
Philadelphia Museum of Art, 743, 772, 1037
Philadelphie (Ville de), 1037
Phillips (The Hon. Hanning), 787
Phillips (Mr and Mrs Lazarus), 770
Picard (Dr), 1043
Pighetti de Rivasso, 824
Pissarro (Camille), vente, 1055
Pittsburgh, Museum of Art, Carnegie Institute, 719
Poidatz, 1091, 1101 — vente Poidatz, 1091
Polignac (Prince Edmond de), 727
Polignac (Princesse Edmond de), 1067
Pollak (Julius), 802, 836
Pope (Alfred Atmore), 850, 1102
Porto Riche (M. de), vente, 805
Poullot, 837
Pourtalès (Comte de), 709
Poznan, Musée National de, 807
Pritzker (Mr and Mrs A.N.), 1035
Providence, Rhode Island School of Design Museum of Art, 1007, 1019
Pulitzer (Joseph), 1104

R

Raleigh, North Carolina Museum of Art, 817
Rebholz (O.), 1091
Reeves (Emery), 1063
Reichenbach (François), 1033
Reid, cf. Buck and Reid
Reid & Lefevre, 749, 797, 961, 1063, 1066
Reims, Musée des Beaux-Arts, 1107
Reinach (Théodore), 770, 808
Reisinger (H.), 817 — vente, 817
Renard (L.), 1094
Richter (J), 779
Riddle (Mrs John Wallace), 1102
Risser, vente, 1045
Ritter (Mr and Mrs George), 815
Rivasso, cf. Pighetti de Rivasso
Robb (J.), 849
Robin (Dr), 1047
Robinson (Mr and Mrs Edward G.), 1054
Rochester, Memorial Art Gallery, 767
Rochlitz, 871
Rockefeller III (John D.), 838
Rodin (Auguste), 1110
Roehl, 899
Rogers (Mrs Huttleson H.), 844
Rogers (Miss Anna Perkins), 805
Roland, 1103
Roland, Browse and Delbanco, 1049, 1103
Roll, 770
Rollin, 789
Rosenberg, 759, 768, 778, 788, 797, 798, 855, 1086, 1087
Rosensaft (Mr and Mrs Josef), 844, 859
Rothschild (Baron et baronne Philippe de), 1035
Rotterdam, Musée Boymans - Van Beuningen, 732
Rotterdam, Fondation Willem van der Vorm, 848
Rouart (Ernest), 857
Rouart (M. et Mme Henri), 857
Rouen, Musée des Beaux-Arts, 999
Rousso, 1094
Roux (F.), 737 — vente R. (F.) [Roux], 737
Rubinstein (Helena), vente 1014
Ryan (Mr and Mrs John Barry), 843, 864
Ryerson (Martin A.), 889

S

Sainsère (Olivier), 1092
Sainsère (Mme Olivier), 1092
Salerou (Mme Germaine-Germaine Hoschedé), 764, 959
Salinas y Rocha, 985
Salz (Sam), 719, 756, 765, 775, 781, 811, 831, 833, 838, 840, 852, 859, 879, 894, 919, 931, 940, 944, 954, 958, 971, 997, 1002, 1053, 1071, 1104, 1105, 1119
San Diego, University of California Collection, 1056
Santa Barbara Museum of Art, 856
Santamarina (Maria Theresa), 721
Sargent (John), 867, 1036 — vente, 867, 1036
Sauphar (Lucien), 808, 1032 — vente, 770, 808, 1032
Saville (Max), 1038
Sayles (Henry), 735, 914, 981 — vente, 914, 981
Scaife (Sarah Mellon), 719
Scapula, 783
Scey-Montbéliard (Mme de), 1067
Scherjon, cf. Huinck & Scherjon
Schoneman, 845
Scott and Fowles, 1121 — vente, 1121
Secession, Vienne, 744
Seligmann (J.), 1093 — vente, 1093
Seney (George), 731 — vente, 731
Senff (Mrs Charles H.), 717, 761, 798, 817, 864, 1082
Senff (Mrs Gustavia A.), 1001
Shearman (Montague), 963
Silberman, 1019, 1097
Simmonds (Mr and Mrs George L.), 840
Simmons (Maj.), 1085
Simon (Norton), cf. Los Angeles Foundation
Simonson, 1096
Sinatra (Frank), 1093
Singer (Winnaretta), 1067
Sirak (Dr and Mrs Howard D.), 954
Slatkin (Charles), 1049
Sloane (H.T.), 1003
Smith (Hal H.), 981
Smith (Mr and Mrs Lloyd H.), 794
Society of the Four Arts, Palm Beach, 870
Somlo, 892
Spencer (Albert), 711, 724, 736, 757, 782, 835, 836, 889, 903, 906, 980, 1000
Sprayregen (Mr and Mrs Morris), 914
Stchoukine (S.I.), 1046, 1073, 1084, 1086
Stern, 983
Stern (Julius), vente, 1010
Sterner (Marie), 1019
Stockholm, Nationalmuseum, 755
Stolkin (Ralph), 907
Stout (Frank D.), vente, 1119
Strauss, 745
Strauss (Jules), 745 — vente 1902: 745, 768 — vente 1932: 768
Stuart, 1103
Stuttgarter Kunstkabinett, vente, 745
Sutton (James F.), 853, 879, 897, 917, 981, 1034, 1035 — vente Mrs James F. Sutton 1895: 769, 878 — vente 1917: 853, 897, 917, 1035, 1115 — vente 1933: 879, 1034
Sydney, Art Gallery of New South Wales, 1094

T

Tabarant, 1032
Talamon, vente, 738
Taylor (Elizabeth), 976
Tel Aviv, The Tel Aviv Museum, 886
Thannhauser, 1005
Theuveny, 1117
Thomas (Mrs A.H.), 869
Thomson (Miss Anne), 772, 818, 844, 993
Thomson (C. Ferris), 1068
Thomson (Croal), 1036, 1103
Thomson (Frank), 772, 814, 818, 844, 993
Thomson (Mrs Frank Graham), 772, 818
Thun (F.), 823
Tiranty (Philippe), 720
Tokyo, Bridgestone Gallery, 1112
Tooth, 730, 754, 765, 785, 787, 818, 963, 992, 1033, 1036
Tournai, Musée des Beaux-Arts, 893
Trèves (M. et Mme Jean), 872

U

Untermyer (Samuel), 728, 1060 — vente, 728

V

Van Beuningen (D.G.), 785
Van Beuren (Mrs Michael), 844
Van Custem (H.), 893
Vanderbilt (Geo), 1098
Van der Schilden (J.P.), 732
Van der Vorm (Willem), 848
Van Diemen-Lilienfeld, 1045
Van Dongen (Kees), 801
Van Doorn (Cassel), 888
Van Heck (Mr N.H.), 788
Van Lynden (Baronne douairière), 890
Van Rensselaier (Mrs C.A.), 1114
Van Wisselingh (E.J.), 788, 1043, 1068, 1091, 1108
Vasnier (Henri), 1107
Vaughan (Mrs A. Murray), 1043
Vedoya (Alberto), 974

Vernon (Ville de), 1425
Vever (Henri), 843 — vente H.V. Vever, 726, 843
Viau (Dr Georges), 1001, 1112, 1117 — vente 1907: 717, 1001 — vente succession 1942: 1117
Vienne, Neue Galerie in der Stallburg, 744, 748
Viguier (Charles), vente, 855, 996
Visser (L.E.), 1108
Visser (Mme M.), 1108
Voûte (M.P.), 788, 1068, 1091, 1108

W

Wada (M.), 994, 1404
Wagram (Prince de), 722, 745, 759, 766, 792, 838, 910, 1082, 1083
Waller (Roger), 896
Watson (David T.), 725 — vente, 725
Watson (Mrs James Sibley), 767
Webster (Mrs Albert L.), 720 — vente, 720
Webster (Mrs Edwin S.), 983
Webster (Mr and Mrs Edwin S.), 975
Wechsler (Prof. and Mrs Herbert), 1003
Weidenbusch (Hans), vente, 1103
Weil (André), 779, 898, 974, 1045
Weil Brothers-Cotton Inc, 1096
Weinberg, vente, 1091
Weitzner (Julius H.), 819
Wertheim Fund inc., 745
West Palm Beach, Norton Gallery and School of Art, 865
Wheeler (Mrs Blakemore), 725
Wheeler (Charles V.), 917 — vente, 917
Whitney (The Hon. and Mrs John Hay), 1030
Whitney (John), vente, 725
Whitney (Payne), 780
Whittemore Company (J.H.), 1101
Whittemore (Harris), 724, 736, 769, 782, 835, 842, 906, 980, 1101, 1111, 1121 — vente, 724, 782, 835, 1111
Whittemore Jr (Harris), 769
Wickser (Philip J.), 708
Wilbur (Brayton), 799
Wildener (P.A.B.), 733
Wildenstein, 730, 750, 770, 791, 798, 810, 843, 861, 867, 876, 892, 898, 974, 1006, 1007, 1020, 1033, 1035, 1092, 1106
Williams & Everett, 762
Williamstown, Mass., Sterling and Francine Clark Institute, 1034, 1070
Winkel (I.) and Magnussen, vente, 750, 991, 1074, 1088
Winterbotham (Mrs Anne R.), 1012
Wittgenstein (Paul), 745
Wohlstetter (Mr and Mrs Charles), 961 — vente, 961
Wolf (Alfred), vente, 714
Worcester (Charles H. and Mary F.S.), 1024
World House Galleries, 712 — vente, 712
Worms (Edouard), 737
Wright (Mr and Mrs William Coxe), 810

Y

Yerkes (Charles T.), 905
Young (Howard), 998, 1068, 1071

Z

Zantzinger (Mrs), 795
Zimet (Martin J. and Sidney A.), 919, 944
Zoubaloff, vente, 809
Zurich, Kunsthaus, 759

INDEX DES PHOTOGRAPHIES

Acquavella, New York, 834, 837, 907, 944
Archives photographiques, Paris, 1022, 1045, 1116
Art Gallery of New South Wales, Sydney, 1094
Art Institute, Chicago, 758, 830, 854, 889, 1024, 1025, 1060, 1095
Art Museum, Cincinnati, 855
Arts Council of Great Britain (The), Londres, 1118
Barber Institute of Fine Arts, The University, Birmingham, 727
Bensinger (Coll.), 1114
Bernheim-Jeune, Paris, 967, 1041, 1081, 1119
Bignou, Paris, 813
Braemer, 1087
Cercle d'Art, 1073, 1084
Charpentier, Paris, 872
Cleveland Museum of Art, 716
Conrad, Santa Barbara, 1030
Conzett & Huber, Zurich, 1047
Cooper (A.C.), Londres, 899, 1062
Cushing Jr., Boston, 1039
Daber, Paris, 918, 999
Dingjan, La Haye, 848
Durand-Ruel, Paris - New York, 711, 713, 717, 718, 719, 720, 722, 724, 729, 734, 736, 737, 741, 742, 745, 746, 750, 751, 752, 755, 756, 757, 760, 761, 765, 766, 771, 772, 775, 778, 779, 780, 781, 785, 788, 794, 798, 799, 802, 803, 814, 818, 819, 820, 823, 828, 835, 836, 844, 846, 851, 863, 864, 865, 866, 868, 870, 871, 874, 875, 882, 886, 896, 905, 906, 909, 913, 915 (*Salon Durand-Ruel* : photos nos 16511, 7737, 16508, 17174, 17175, 17176, 17173, 17177), 919, 920, 921, 922, 923, 924, 925, 926, 927, 928, 929, 930, 931, 932, 933, 934, 935, 936, 937, 938, 939, 940, 941, 942, 943, 945, 946, 947, 948, 949, 950, 951, 952, 953, 954, 955, 956, 957, 958, 969, 974, 976, 978, 980, 981, 986, 987, 990, 998, 1001, 1003, 1004, 1009, 1012, 1023, 1035, 1040, 1042, 1050, 1054, 1056, 1064, 1074, 1088, 1089, 1097, 1098, 1100, 1101, 1102, 1115, 869, 996
Eidenbenz, Bâle, 744, 748, 764, 782
Essberger (Coll.), 991
Fitzwilliam Museum, Cambridge, 1066
Fogg Art Museum, Cambridge, Mass., 739
Frequin, Voorburg, 763
Frick Library, New York, 753
Gemmentemuseum, La Haye, 768
Giraudon, Paris, 816, 1107
Glasgow Art Gallery and Museum, 878
Göteborg Konstmuseum, 1059
Juley & Son, New York, 1090
Knoedler, Paris-New York, 707, 733
Koranyi (Coll.), 793
Kreeger (Coll. Lloyd), 709, 797, 903
Kriloff, 821
Kunsthaus, Zurich, 759
Lacoste, Paris, 809
Leeser (Paulus), 1099
Lefevre, Londres, 806
Levy (Coll.), 1096
Lindon (Coll.), 1016
Lloyd Kreeger (voir Kreeger)
Lorenceau, Paris, 1072
Maguy, Paris, 1061
Magyar Nemzeti Museum, Budapest, 1029
Malec, Levallois-Perret, 1079
Marlborough, Londres, 850
Mellon (Coll.), 714, 754, 1108
Memorial Art Gallery, Rochester, N.Y., 767
Messiaen, Tournai, 893
Metropolitan Museum of Art, New York, 735, 832, 881, 1052
Milton de Groot (Coll.), 877
Murray Kendall Keyes, New York, 1000
Musée National, Poznan, 807
Musée Pouchkine, Moscou, 1046
Musées Nationaux, Paris (et ancienne coll. Vizzavona-Druet), 784, 796, 838, 910, 968, 994, 1048, 1076, 1077, 1112
Museum of Fine Arts, Boston, 760, 805, 897, 995, 1083
Nasjonalgalleriet, Oslo, 1044
Nathan, Zurich, 723, 776, 783, 993, 1051
National Gallery of Victoria, Melbourne, 826
Nationalmuseum, Stockholm, 984
Nelson, New York, 888
Newbery, Londres, 822, 1036, 1245
Norton Simon, Inc. Museum of Art, 707
Ny Carlsberg Glyptotek, Copenhague, 792, 873, 1086
Obert, Santa Barbara, Calif., 856
Philadelphia Museum of Art, 743, 1037
Photographies de ventes et expositions diverses : 916, 975, 983, 989, 1028, 1111
Photographies dont les auteurs sont inconnus et de collections particulières : 715, 731, 732, 749, 773, 786, 808, 810, 824, 825, 839, 842, 845, 853, 895, 900, 901, 902, 912, 917, 960, 965, 966, 972, 985, 988, 992, 1005, 1014, 1017, 1031, 1043, 1049, 1058, 1065, 1068, 1071, 1091, 1111
Pricam, Genève, 1021
Rijksmuseum, Amsterdam, 890
Roland, Browse & Delbanco, 1103
Rollin, 801
Rollin (Coll.), 789
Salz (Sam), New York, 730, 811, 831, 840, 852, 859, 879, 894, 962, 971, 997, 1002, 1053, 1104, 1105
Santamarina (Coll.), 721
Schmit (Robert), Paris, 973
Schoeller, Paris, 1055
Silberman, New York, 1019
Sotheby-Parke Bernet, Londres-New York, 725, 728, 804, 827, 833, 961, 970, 979, 1082, 1085, 1121, reproduction couleurs, 844
Sprayregen (Coll.), 914
Sterling and Francine Clark Art Institute, Williamstown, Mass., 1034, 1070
Studio Lourmel 77, photos Routhier, Paris, 777, 841, 847, 849, 862, 1008, 1011, 1032, 1067, 1075, 1109, 1110, 1122
Tooth, Londres, 787, 963, 1026
Van Wisselingh, Amsterdam, 1043
Wildenstein, Paris - New York, 706, 710, 712, 726, 738, 740, 747, 769, 770, 774, 790, 791, 795, 800, 812, 815, 817, 829, 843, 857, 858, 860, 861, 867, 876, 880, 883, 884, 885, 887, 891, 892, 898, 904, 908, 911, 959, 964, 977, 982, 1006, 1007, 1013, 1015, 1018, 1020, 1027, 1033, 1038, 1057, 1063, 1069, 1078, 1080, 1092, 1093, 1106, 1113, 1117

TABLE DES MATIÈRES

Biographie 1

Catalogue 59

Documents

Lettres 213

Addenda aux lettres 292

Pièces justificatives 293

Abréviations 296

Index

Index des tableaux datés d'une année différente 296

Index alphabétique des tableaux 297

Index analytique des motifs 299

Index des noms propres de l'historique 300

Index des photographies 304

Cartes

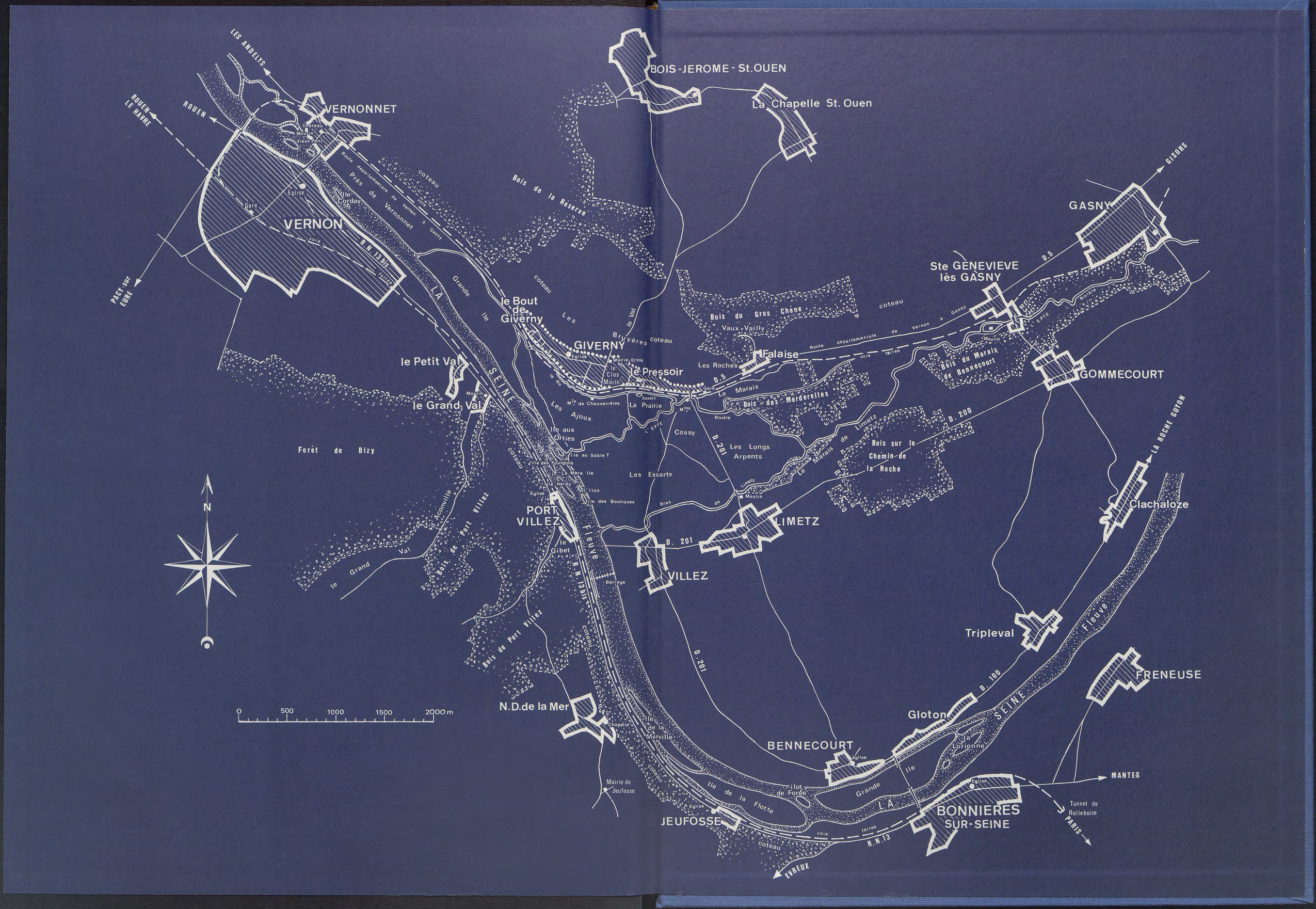
Cartes des lieux en Europe (t. II et III) : pages de garde, début du volume

Carte du quartier de Giverny habité par Monet : page 18

Carte de la région de Bordighera : page 23

Carte de la région de Giverny : pages de garde, fin du volume

Achevé d'imprimer le 15 janvier 1979
sur les presses
des Imprimeries Réunies S.A. à Lausanne (Suisse)



LES ANDELYS
ROUEN LE HAVRE
ROUEN
VERNONNET
Chateau
Moulin
Vieux Pont
Route départementale de Vernon à Gasny
Prés de Vernonnet
coteau
voie ferrée
Eglise
Gare
Ile Corday
VERNON
R.N. 13 bis
PACY sur EURE
Bois de la Réserve
BOIS-JEROME - St.OUEN
La Chapelle St. Ouen
GISORS
GASNY
D.5
Ste GENEVIEVE lès GASNY
Route départementale de Vernon à Gasny
Bois du Gros Chêne
Vaux Vailly
coteau
Falaise
Les Roches
Bois du Marais de Bennecourt
GOMMECOURT
le Bout de Giverny
Grande Ile
LA SEINE
Les Bruyères
coteau
le Val
GIVERNY
Eglise
Mairie Ecole
le Clos Morin
le Pressoir
le Petit Val
le Grand Val
Moulin
Le Marais
Bois des Merderelles
Rivière
Les Ajoux
Mlin de Chennevières
La Prairie
bassin
Mlins
L'EPTE
Cossy
D. 201
Les Longs Arpents
Le Marais de Limetz
Bois sur le Chemin de la Roche
D. 200
LA ROCHE GUYON
Forêt de Bizy
Ile aux Orties
Ile au Sable ?
Ile des Fourgons
La Mère Ile
Ile Hardy
L'Ilon
Ile des Boutiques
Les Essarts
Bras de Limetz
Moulin
Clachaloze
N
PORT VILLEZ
Eglise
le Gibet
Fleuve
LIMETZ
D. 201
VILLEZ
Barrage
le Grand Val
Bois de Port Villez
Aconville
Bois de Port Villez
Tripleval
Fleuve
D. 201
FRENEUSE
D. 100
0 500 1000 1500 2000 m
N.D.de la Mer
Chapelle
Ile de la Merville
Gloton
SEINE
BENNECOURT
Eglise
la Lorionne
Mairie de Jeufosse
Ile de la Flotte
ilot de Forée
Grande Ile
LA
MANTES
Eglise
BONNIERES SUR-SEINE
Tunnel de Rolleboise
PARIS
JEUFOSSE
Eglise
voie ferrée
R.N.13
coteau
EVREUX

LES ANDELYS
ROUEN LE HAVRE
ROUEN
PACY-sur EURE
VERNONNET
Château
Moulin
Vieux Pont
Eglise
Gare
Ile Corday
VERNON
R.N. 13 bis
Route départementale de Vernon à Gasny
Prés de Vernonnet
coteau
voie ferrée
Bois de la Réserve
BOIS-JEROME-St.OUEN
La Chapelle St. Ouen
Ste GENEVIEVE lès GASNY
D.5
Bois du Gros Chêne
Vaux Vailly
coteau
Route départementale de Vernon à Gasny
voie ferrée
Moulin
L'EPTE
Bois du Marais de Bennecourt
Falaise
Les Roches
Le Marais
Bois des Merderelles
Rivière
D.5
Gare
le Bout de Giverny
Les Bruyères
le Val
coteau
GIVERNY
Eglise
Mairie Ecole
le Clos Morin
le Pressoir
le Petit Val
le Grand Val
Moulin
LA SEINE
Grande Ile
le Ru
Min de Chennevières
bassin
La Prairie
Mins
Les Ajoux
Ile aux Orties
L'EPTE
Cossy
D.201
Les Longs Arpents
Le Marais de Limetz
D.200
Bois sur le Chemin de la Roche
Forêt de Bizy
Ile au Sable ?
Ile des Fourgons
La Mère Ile
Ile Hardy
Eglise
Ilon
Ile des Boutiques
Les Essarts
Bras de Limetz
Moulin
LIMETZ
PORT VILLEZ
le Gibet
Fleuve
D. 201
VILLEZ
Barrage
R.N. 13 bis
coteau
le Grand Val
Bois de Port Villez
Aconville
Bois de Port Villez
Tripleval
D.201
D. 100
N.D.de la Mer
Chapelle
Ile de la Merville
Gloton
SEINE
la Lorionne
BENNECOURT
Eglise
Ile
Grande
Ile de la Flotte
ilot de Forée
LA
Eglise
BONNIERES SUR-SEINE
Mairie de Jeufosse
Eglise
JEUFOSSE
coteau
voie ferrée
R.N.13
EVREUX
N
0
500
1000
1500
2000 m

Imprimé en Suisse